



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

RARIES



3014 3



George Bancroft.



Biographie

Vertical text or markings on the left side of the page, possibly bleed-through or a scanning artifact.



100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

BIOGRAPHI
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
**EL—EZ.**  
~~~~~

Vertical text on the left side of the page, possibly a page number or header.

1111

**BIOGRAPHE
UNIVERSELLE
ANCIENNE ET MODERNE**

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE
DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET

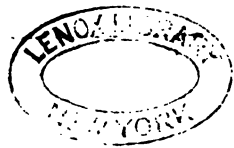
On doit des égards aux vivants; on
ne doit pas à la vérité. (Voltaire, première

TOME TREIZIÈME



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.

1815.



PROV WMA
CLEAN
YR 1961

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

E

ELAGABALE. V. HELIOGABALE.

ELBÉE (GIGOT D'), général vendéen, naquit à Dresde, en 1752; son père, ayant épousé une saxonne, s'était fixé dans ce pays et il y mourut. D'Elbée vint en France et s'y fit naturaliser en 1757. Il entra fort jeune dans un régiment français de cavalerie, où il était lieutenant. Les personnes qui l'ont connu à cette époque le peignent comme un homme de mœurs plus réglées et plus scrupuleuses que ne le sont communément les jeunes officiers. Sa fortune, son caractère, sa capacité, ne lui donnaient, du reste, aucune distinction parmi ses camarades. En 1783, il donna sa démission, se maria et vécut dès lors retiré à la campagne, près de Beaupréau en Anjou. Vers la fin de 1791, il suivit l'exemple de beaucoup de gentilshommes et quitta la France. Mais, après la loi qui ordonnait aux émigrés de rentrer dans le royaume, il revint paisiblement à son domicile. Le 13 mars 1794, les paysans des environs de Beaupréau, qui avaient pour lui de l'affection et du respect, ayant refusé d'obéir aux lois sur le recrutement, et s'étant soulevés, vinrent lui demander de se mettre à leur tête. Sa femme était accouchée la veille, il était auprès d'elle, et n'avait contribué en rien à la révolte spontanée des habitants; mais il consentit, sans aucune résistance, à les com-

mander. Sa troupe fut bientôt par celles de M. de Boncham Cathelineau et de Stofflet. Ils d'abord des succès, prirent coup de munitions et quelques troupes, et chassèrent du pays les troupes de la république. Une colonne sortie d'Angers les suivit et les força de reculer; mais M. de La Jaquelin ayant remporté un avantage signalé aux Aubiers, se réunit et l'armée vendéenne qui commença à devenir formidable, marcha vers Bressuire. M. de Lescure, fait prisonnier, fut délivré; tout se souleva, et la guerre civile recommença. A ce moment un grand caractère se manifesta dans la grande armée vendéenne, qui commença alors à réunir plus de quarante mille combattants, n'avait pas un chef. Bonchamp, Lescure, Chejaquelin, Cathelineau, Stofflet, Elbée, mais chacun était chef de son canton. La troupe d'Elbée était nombreuse et dévouée; elle se composait de tous les environs de Beaupréau et de la région de L'Éclaircie. Il en était fort respecté et exerçait sur eux une influence complète. Sa piété, son courage, son caractère tranquille. C'était là tout son mérite; il n'avait aucune habitude de commandement, ni des hommes, du monde, ni des affaires. Son amour-propre se blessait facilement et s'emportait sans précaution; il avait un mélange de préten-

politesses difficile et cérémonieuse. Il n'était pas sans ambition, mais faute d'expérience de la société, elle n'avait ni but précis, ni étendue. Dans les combats, il ne savait qu'aller en avant, ne prenait aucune disposition militaire, et répétait aux soldats : *Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire*. Sa dévotion était bien réelle; mais comme il avait remarqué que c'était un moyen de s'attacher les paysans et de les animer, il ne croyait jamais en montrer assez et tombait dans une affectation quelquefois risible. Il avait cousu de saintes images sous son habit. Sans cesse il faisait des exhortations, des espèces de sermons aux soldats, et surtout leur parlait toujours de la Providence; au point que les paysans, bien qu'ils respectassent fort tout ce qui tenait à la religion, et qu'ils aimassent beaucoup d'Elbée, l'avaient, sans y entendre malice, surnommé *le général la Providence*. Mais en tout, c'était un si honnête homme et si courageux que tout le monde, dans l'armée, avait pour lui de l'attachement et de la déférence. De Bressuire on marcha sur Thouars, qu'on investit et qui se rendit à la colonne de d'Elbée. Puis on alla attaquer Fontenay; cette tentative n'eut point de succès. D'Elbée fut blessé à la cuisse et demeura quelques semaines sans suivre l'armée. Pendant ce temps, la seconde attaque sur Fontenay réussit, et de succès en succès, on arriva jusqu'à Saumur, qui fut pris. Ce fut là l'époque de la prospérité et des plus grandes espérances des vendéens. C'est à ce moment que, sur la proposition de M. de Lescure, Cathelineau fut reconnu généralissime par les chefs assemblés. D'Elbée, que sa blessure avait retenu, n'arriva que deux jours après cette nomination qu'il approuva

fort. De Saumur on marcha par Angers, sur Nantes, où l'on échoua avec assez de perte. Cathelineau mourut des blessures qu'il avait reçues dans cette affaire. On songea à le remplacer; comme la nature de cette guerre donnait à ce commandement un chef fort peu de réalité, et qu'une armée formée de la sorte ne pouvait pas avoir une discipline exacte, les principaux chefs n'attachèrent pas une grande importance à cette affaire. D'Elbée, au moyen de quelques petites manœuvres, se fit nommer presque à l'insu d'une grande partie de l'armée. On s'était occupé en même temps de choisir quatre généraux de division, parmi lesquels on ne comprit même pas Charrette. Une telle élection ne changea rien à l'état des choses, chacun conserva le même commandement et le même pouvoir: mais on ne contesta pas à d'Elbée son titre de généralissime, d'autant que pour se le faire pardonner, il montra une politesse et une déférence plus obséquieuses que jamais. Vers la fin de juillet, on marcha vers le bas Poitou, et l'on perdit la bataille de Luçon. Le 12 août, toutes les forces des armées vendéennes se réunirent pour venger cet échec et attaquer de nouveau Luçon. L'attaque ne fut pas plus heureuse. On s'approcha beaucoup de d'Elbée de n'avoir donné aucun ordre, de n'avoir pas fait une disposition pour exécuter le plan d'attaque dont on était convenu. *Mes enfants, alignez-vous donc par ci, par là, sur mon cheval*, était, disait-on, le seul commandement qu'on lui eût entendu proférer pendant l'action. Au mois de septembre, la guerre devint plus terrible et plus désastreuse pour les vendéens. Après une défense héroïque, après avoir fait éprouver aux républicains des défaites entières (*Voyez*

BONCHAMP.), l'armée fut enfin complètement battue à Chollet; d'Elbée y fut blessé à mort. On le transporta d'abord à Beaupréau. Il était dans un tel état de souffrance, qu'on ne put lui faire suivre l'armée, comme à Lescurie et à Bonchamp, ainsi que lui, mortellement blessés. On le cacha pendant quelques jours; puis, après que les vendéens eurent passé la Loire et que l'armée républicaine se fut mise à leur poursuite, un frère de Cathelineau rassembla environ quinze cents Angevins, et conduisit à l'armée de Charette, avec cette escorte, d'Elbée, sa femme, son beau-frère, et les officiers blessés qui étaient restés dans le pays. Charette les envoya à l'île de Noirmoutier, dont il s'était emparé, et qui semblait le plus sûr et le plus tranquille refuge. Trois mois après, les républicains attaquèrent Noirmoutiers et le prirent. Ils y trouvèrent d'Elbée, que ses blessures tenaient encore entre la vie et la mort. Quand les soldats entrèrent dans sa chambre, il leur dit: « Oui, voilà d'Elbée, voilà votre plus grand ennemi; si j'avais eu assez de force pour me battre, vous n'auriez pas pris Noirmoutier, ou vous l'eussiez du moins chèrement acheté. » Les républicains le gardèrent cinq jours, l'accablant d'outrages et de questions. L'interrogatoire, en règle, qu'il subit, existe encore. Ses réponses sont pleines de franchise et de modération. « Je jure, sur mon honneur, dit-il, que malgré que je désirasse sincèrement et vraiment un gouvernement monarchique, réduit à ses vrais principes et à sa juste autorité, je n'avais aucun projet particulier, et j'aurais vécu en citoyen paisible sous tout gouvernement qui eût assuré ma tranquillité et le libre exercice de la reli-

» gion que j'ai toujours professée. » Il assura même, qu'à ces conditions, il s'efforcera de pacifier le pays. Mais on voit clairement que cette offre n'avait d'autre but que de sauver la vie à ses malheureux compagnons. Enfin, lassé de cette agonie: « Messieurs, dit-il, il est temps que cela finisse, faites-moi mourir. » Il ne pouvait se tenir debout. On l'apporta dans un fauteuil sur la place publique, et on le fusilla. Sa femme, qui pouvait se sauver, n'avait pas voulu le quitter, s'évanouit en voyant porter son mari au supplice. Un officier républicain la soutint et montra de l'attendrissement. Ses supérieurs menacèrent de faire tirer sur lui, s'il ne laissait tomber cette malheureuse femme, qui fut aussi fusillée. M. d'Hauterive, frère de madame d'Elbée, et de Boisy son beau-frère, périrent de même. On remplit une rue de vendéens fugitifs et d'habitants de l'île, qu'on soupçonnait de leur être favorables, et tous furent massacrés, au nombre d'environ quinze cents. Ce fut dans les premiers jours de janvier 1794. D'Elbée a laissé un fils unique.

A.

ELBÈNE (D'). V. DELBÈNE.

ELBEUF ou ELBOEUF, marquisat, érigé en duché le 24 mars 1582, en faveur de CHARLES I^{er}, petit-fils de Claude, duc de Guise (V. GUISE). Charles naquit en 1556. Son caractère et ses goûts le rendaient peu propre à figurer dans les troubles qui agitérent le règne de Henri III. Rien ne prouve qu'il ait pris part aux projets ambitieux des princes de sa maison, ni même qu'il en ait eu connaissance. Cependant à l'issue des Etats de Blois, il fut arrêté sur de simples soupçons et conduit au château de Loches, où il resta sous la garde du duc d'Épernon, jusqu'en 1591. Les

ouvrages satiriques du temps le représentent comme un homme d'un esprit médiocre, insouciant et fort adonné aux plaisirs de la table. Il mourut en 1605. — CHARLES II, son fils, né en 1596, mort en 1657, avait épousé Catherine-Henriette, fille légitimée de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Sa femme voulut jouer un rôle dans les intrigues de la cour sous le ministère de Richelieu : elle fut exilée en 1631, et le duc d'Elbeuf déclaré criminel de lèse-majesté. Il parvint cependant à rentrer en faveur, et obtint le gouvernement de Picardie. Le cardinal de Retz n'en a pas fait un portrait avantageux dans ses Mémoires. — EMANUEL-MAURICE, petit-fils du précédent, né en 1677, passa au service de l'empereur d'Allemagne, en 1706, et obtint un commandement de cavalerie dans le royaume de Naples. Il rentra dans le duché d'Elbeuf en 1719, par des lettres d'abolition, et mourut en 1763, dans sa 86^e année. Pendant son séjour à Naples, il avait épousé l'unique héritière de la maison de Salza. Tandis qu'il faisait travailler à des embellissements dans son château de Portici, on trouva, à une certaine profondeur, des marbres précieux. Le prince fit continuer les fouilles, et la quantité d'objets qui furent le fruit de ce travail, donna lieu à de nouvelles recherches, qui amenèrent enfin la découverte d'Herculanum. Par la mort de ce prince, le titre de duc d'Elbeuf passa dans la maison d'Harcourt (Voy. HARCOURT).

W—s.

ELBURCHT (JEAN VAN), surnommé *Petit Jean*. On a sur ce peintre fort peu de détails. Il naquit à Elbourg, près de Campen, s'établit à Anvers, et fut admis, en 1535, dans la communauté des peintres de cette ville. Descamps dit que cet artiste entendait

bien la figure, le paysage, et représentait bien une mer orageuse. Il cite quatre tableaux de Van Elburcht, placés dans l'église de Notre Dame d'Anvers. L'un d'eux représente la *Pêche miraculeuse*, et se trouve fort convenablement placé à l'autel de la chapelle des marchands de poisson. Les trois autres, d'une plus petite proportion, sont placés au-dessous. Ce sont : un *Christ sur la croix, avec la Vierge, St. Jean et la Madeleine* ; *St. Pierre à genoux devant J. C., sur les bords de la mer* ; et *J. C. dans la bergerie*. Ils ne sont pas sans mérite, mais on y désirerait un dessin plus coulant et un pinceau moins sec. L'année de la mort de Van Elburcht est inconnue. D—r.

§^r. ELDAD, surnommé *Danita*, parce qu'il était de la tribu de Dan, est l'auteur, vrai ou supposé, d'une *Lettre* où il traite des dix tribus qui sont au-delà du fleuve *Sabbation*, de leur puissance, de leur empire, de leurs rites et coutumes et de leur manière de faire la guerre avec leurs voisins. Cet auteur nous apprend qu'il habitait sur la rive du fleuve merveilleux le *Sabbation* ou *Sambation* (1). Le désir de visiter ses frères répandus dans les régions du globe, le porta à quitter ce lieu et à voyager. Il partit avec un autre juif de la tribu d'*Aser*, et s'embarqua. A peine était-il en mer que son bâtiment fut pris par des Ethiopiens à face noire, et qui pis est anthropophages. Ces sauvages le prirent, l'attachèrent par le cou et l'emprisonnèrent dans un réduit étroit, lui donnant beaucoup de nourriture, afin que de maigre qu'il était, il devint gras et digne de leur appétit. Mais une troupe d'autres Ethiopiens vint

(1) Des Rabbins ont cru que ce fleuve n'est autre que la rivière *Sabbatique* dont parle *Joseph*, et qui aurait été transportée en Ethiopie.

fondre sur ces antropophages et délivrer Eldad. Il suivit les vainqueurs dans leur pays. Ceux-ci ne mangeaient point les hommes, et étaient adonnés à la pyroâtrie. Après l'avoir gardé quatre ans avec eux, ils le conduisirent dans la terre d'Atzin, où un juif l'acheta. Eldad navigua quelque temps, débarqua, puis tomba dans la tribu d'Issacher, établie en la montagne d'Abyssi, où elle vivait indépendante, quoique la montagne fit partie de l'empire des Mèdes et des Perses. Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cette lettre, que Bartolucci (*Bibl. Rabbin.* tom. 1, pag. 100 et suiv.) a réfutée dans tous ses points. Elle fut sans doute écrite par un imposteur qui aura pris le nom d'Eldad, et l'aura composée pour accroître parmi les siens les récits fabuleux de quelques rabbins touchant le fleuve Sabbation et les tribus, et augmenter l'espoir de leur délivrance. Cette lettre fut imprimée pour la première fois à Constantinople, en 1518, in-4°. Depuis il en a été fait plusieurs réimpressions à Venise, 1544 et 1605, in-8°. Genebrard l'a traduite peu fidèlement en latin, et l'a publiée sous ce titre : *Eldad Danius de Judæis clausis, eorumque in Æthiopiâ imperio*, Paris, 1563; cette traduction, dont Bartolucci a relevé les erreurs, a été réimprimée dans la *Chronographia hebræorum*, du même Genebrard. Enfin il a paru une nouvelle édition du texte hébreu, à Isny, en 1722, in 12. Eldad vivait vers le commencement du 12^e siècle. J—N.

ELEAZAR, en hébreu ELHAZAR (*auxilium Dei*). L'Écriture et Joseph signalent un grand nombre de juifs de ce nom; nous allons faire connaître les principaux d'entre eux. ELEAZAR, fils d'Aaron, et son successeur au pontificat, qui resta dans sa famille

jusqu'au temps de Héli. Il fut enterré à Gabaath, lieu appartenant à Phinéas, son fils (*Voy. Josué, c. 24*). — ELEAZAR, fils d'Abinadab, qui fut sanctifié pour être gardien de l'arche du seigneur (*Rois, l. 1, c. 7*). — ELEAZAR, fils d'Ahod, un des trois braves de David qui traversèrent le camp des Philistins pour aller chercher à ce prince, épuisé par la fatigue des combats, de l'eau de la citerne de Béthléem. Dans une bataille livrée aux Philistins par les Israélites, ces derniers, effrayés, prirent la fuite de toutes parts : Eléazar seul soutint le choc des ennemis, et en fit un si grand carnage, « que sa main, dit l'Écriture, » demeura collée à son épée (*Voyez Rois, l. 2, c. 23, et paralip., c. 2*). — ELEAZAR, fils de Saura, surnommé Abaron, ou Auran, de la famille des Machabées. Judas, livrant bataille à Antiochus Eupator, Eléazar aperçut dans l'armée de ce dernier, un éléphant plus grand et plus richement enharnaché que les autres; il crut que cet éléphant portait le roi, et se faisant jour à travers les ennemis, il parvint jusqu'à l'animal, lui ouvrit le ventre avec son glaive, et périt écrasé (*Voy. Machab., l. 1, c. 6*). — ELEAZAR, autre contemporain des Machabées, souffrit le martyre sous Antiochus Ephiphane. En vain ce prince voulut le faire renoncer à son culte, et lui donner à manger de la viande de porc. Il aima mieux périr que de violer la loi de Dieu. — ELEAZAR, fils d'Onias 1^{er}, et frère de Simon dit le Juste, succéda à ce dernier dans la grande sacrificature, qu'il exerça pendant dix-neuf ans. On prétend que ce fut lui qui envoya à Ptolémée - Philadelphie les soixante-douze interprètes qui firent la version des livres sacrés, connue sous le nom de Version des Septante, environ 277 ans avant J. C.



George Bancroft

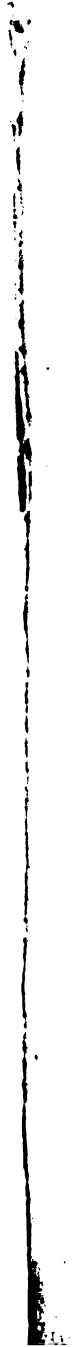


[Faint, mostly illegible text, possibly a header or introductory paragraph, with a horizontal line below it.]



Page 1

Vertical text or markings on the left side of the page, possibly bleed-through or a scanning artifact.



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
**EL—EZ.**  
~~~~~

1000

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
EL—EZ.  
~~~~~

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923

1924

1925

1926

1927

1928

1929

1930

1931

1932

1933

1934

1935

1936

1937

1938

1939

1940

1941

1942

1943

1944

1945

1946

1947

1948

1949

1950

1951

1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963

1964

1965

1966

1967

1968

1969

1970

1971

1972

1973

1974

1975

1976

1977

1978

1979

1980

1981

1982

1983

1984

1985

1986

1987

1988

1989

1990

1991

1992

1993

1994

1995

1996

1997

1998

1999

2000

2001

2002

2003

2004

2005

2006

2007

2008

2009

2010

2011

2012

2013

2014

2015

2016

2017

2018

2019

2020

2021

2022

2023

2024

2025

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

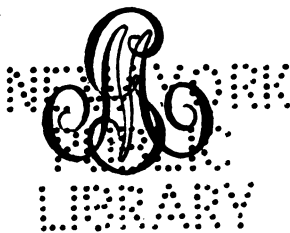
HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRI
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVAN

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux m
que la vérité. (VOLT., première Lettre sur OEdipe.)

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIR
RUE DES BONS-ENFANTS, n°. 34.

1815.

2117.



NOV 21 1951
2 1951
NOV 21 1951

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

E

ELAGABALE. V. HELIOGABALE.
ELBÉE (GIGOT D'), général vendéen, naquit à Dresde, en 1752; son père, ayant épousé une saxonne, s'était fixé dans ce pays et il y mourut. D'Elbée vint en France et s'y fit naturaliser en 1757. Il entra fort jeune dans un régiment français de cavalerie, où il était lieutenant. Les personnes qui l'ont connu à cette époque le peignent comme un homme de mœurs plus réglées et plus scrupuleuses que ne le sont communément les jeunes officiers. Sa fortune, son caractère, sa capacité, ne lui donnaient, du reste, aucune distinction parmi ses camarades. En 1783, il donna sa démission, se maria et vécut dès lors retiré à la campagne, près de Beaupréau en Anjou. Vers la fin de 1791, il suivit l'exemple de beaucoup de gentilshommes et quitta la France. Mais, après la loi qui ordonnait aux émigrés de rentrer dans le royaume, il revint paisiblement à son domicile. Le 13 mars 1794, les paysans des environs de Beaupréau, qui avaient pour lui de l'affection et du respect, ayant refusé d'obéir aux lois sur le recrutement, et s'étant soulevés, vinrent lui demander de se mettre à leur tête. Sa femme était accouchée la veille, il était auprès d'elle, et n'avait contribué en rien à la révolte spontanée des habitants; mais il consentit, sans aucune résistance, à les com-

mander. Sa troupe fut bientôt jointe par celles de M. de Bonchamp, de Cathelineau et de Stofflet. Ils eurent d'abord des succès, prirent beaucoup de munitions et quelques canons, et chassèrent du pays les détachements des troupes républicaines. Une colonne sortie d'Angers les fit ensuite reculer; mais M. de Larochejaquelin ayant remporté un avantage signalé aux Aubiers, se réunit à eux, et l'armée vendéenne qui commençait à devenir formidable, marcha sur Bressuire. M. de Lescure, qui était prisonnier, fut délivré; tout le pays se souleva, et la guerre civile prit de ce moment un grand caractère. Cette grande armée vendéenne, qui pouvait alors réunir plus de quarante mille combattants, n'avait pas un commandant. Bonchamp, Lescure, Larochejaquelin, Cathelineau, Stofflet et d'Elbée, marchaient chacun à la tête des paysans de leur canton. La troupe de d'Elbée était nombreuse et fort dévouée; elle se composait de gens des environs de Beaupréau et de Chollet. Il en était fort respecté et exerçait sur eux une influence complète par sa piété, son courage constant et tranquille. C'était là tout son mérite; il n'avait aucune habitude des hommes, du monde, ni des affaires. Son amour-propre se blessait facilement et s'emportait sans propos. Il avait un mélange de préten-

E L B

difficile et cérémonieuse. Il n'avait ni ambition, mais faute de la société, elle n'avait ni succès, ni étendue. Dans les combats, il ne savait qu'aller en avant, et n'avait aucune disposition militaire. Il répétait aux soldats : *Mes enfants, la Providence nous donne la victoire*. Sa dévotion était simple ; mais comme il avait reconnu que c'était un moyen de s'attacher les paysans et de les animer, il croyait jamais en montrer assez et affectait dans une affectation quelquefois risible. Il avait cousu de petites images sous son habit. Sans cesse il faisait des exhortations, des lectures de sermons aux soldats, et surtout leur parlait toujours de la Providence ; au point que les paysans, bien qu'ils respectassent fort tout ce qui tenait à la religion, et qu'ils aimassent beaucoup d'Elbée, l'avaient sans y entendre malice, surnommé *le général la Providence*. Mais en tout, c'était un si honnête homme et si courageux que tout le monde, dans l'armée, avait pour lui de l'attachement et de la déférence. De Bressuire on marcha sur Thouars, qu'on investit et qui se rendit à la colonne de d'Elbée. Puis on alla attaquer Fontenay ; cette tentative n'eut point de succès. D'Elbée fut blessé à la cuisse et demeura quelques semaines sans servir l'armée. Pendant ce temps, la seconde attaque sur Fontenay réussit, et de succès en succès, on arriva jusqu'à Saumur, qui fut pris. Ce fut la époque de la prospérité et des plus grandes espérances des vendéens. C'est à ce moment que, sur la proposition de M. de Lescure, Cathelineau fut reconnu généralissime par les chefs assemblés. D'Elbée, que sa blessure avait retenu, n'arriva que deux jours après cette nomination qu'il approuva

fort. De Saumur on marcha par Angers, sur Nantes, où l'on échoua assez de perte. Cathelineau mourut de ses blessures qu'il avait reçues dans cette affaire. On songea à le remplacer ; comme la nature de cette guerre donnait à ce commandement un chef fort peu de réalité, et que l'armée formée de la sorte ne pouvait pas avoir une discipline exacte, les principaux chefs n'attachèrent pas une grande importance à cette nomination de D'Elbée, au moyen de quelques petites manœuvres, se fit nommer général à l'insu d'une grande partie de l'armée. On s'était occupé en ce temps de choisir quatre généraux dans la division, parmi lesquels on ne compta même pas Charette. Une telle élévation ne changea rien à l'état des choses ; chacun conserva le même commandement et le même pouvoir : mais d'Elbée contesta pas à d'Elbée son titre de généralissime, d'autant que pour faire pardonner, il montra une modestie et une déférence plus obscurcs que jamais. Vers la fin de juillet on marcha vers le bas Poitou, on perdit la bataille de Luçon. En août, toutes les forces des vendéens se réunirent pour se venger de cet échec et attaquer de nouveau Fontenay. L'attaque ne fut pas plus heureuse. On s'approcha beaucoup à d'Elbée, mais il n'avait donné aucun ordre, et ne fit pas une disposition pour le plan d'attaque dont on avait convenu. *Mes enfants, a-t-on dit donc par ci, par là, s'en val*, était, disait-on, un commandement qu'on lui préférait pendant l'acte de septembre, la guerre terrible et plus désastreuse pour les vendéens. Après une déroute après avoir fait éprouver à d'Elbée des défaites

MP.), l'armée fut enfin com-
 battue à Chollet; d'Elbée
 essé à mort. On le transporta
 à Beaupréau. Il était dans un
 de souffrance, qu'on ne put
 suivre l'armée, comme à Les-
 Bouchamp, ainsi que lui, mort
 et blessés. On le cacha pendant
 trois jours; puis, après que les
 eurent passé la Loire et que
 républicaine se fut mise à
 l'arsuite, un frère de Cathes-
 ssemble environ quinze cents
 s, et conduisit à l'armée de
 s, avec cette escorte, d'Elbée,
 e, son beau-frère, et les of-
 lessés qui étaient restés dans
 Charette les envoya à l'île de
 tier, dont il s'était emparé,
 embla le plus sûr et le plus
 le refuge. Trois mois après,
 ublicains attaquèrent Noir-
 et le prirent. Ils y trouvè-
 lbée, que ses blessures ten-
 core entre la vie et la mort.
 es soldats entrèrent dans sa
 ; il leur dit: « Oui, voilà
 e, voilà votre plus grand en-
 si j'avais eu assez de force
 ne battre, vous n'auriez pas
 oirmoutier, ou vous l'eussiez
 ins chèrement acheté. » Les
 uns le gardèrent cinq jours,
 nt d'outrages et de questions.
 gatoire, en règle, qu'il subit,
 core. Ses réponses sont plei-
 franchise et de modération.
 e, sur mon honneur, dit-il,
 malgré que je désirasse sincè-
 t et vraiment un gouverne-
 monarchique, réduit à ses
 principes et à sa juste an-
 je n'avais aucun projet par-
 r, et j'aurais vécu en ci-
 paisible sous tout gouver-
 t qui eût assuré ma tranqui-
 le libro exercice de la reli-

» gion que j'ai toujours professée. »
 Il assura même, qu'à ces conditions,
 il s'efforcera de pacifier le pays.
 Mais on voit clairement que cette of-
 fre n'avait d'autre but que de sauver la
 vie à ses malheureux compagnons.
 Enfin, lassé de cette agonie: « Mes-
 » sieurs, dit-il, il est temps que cela
 » finisse, faites-moi mourir. » Il ne
 pouvait se tenir debout. On l'apporta
 dans un fauteuil sur la place publi-
 que, et on le fusilla. Sa femme, qui
 pouvant se sauver, n'avait pas voulu
 le quitter, s'évanouit en voyant por-
 ter son mari au supplice. Un offi-
 cier républicain la soutint et montra
 de l'attendrissement. Ses supérieurs
 menacèrent de faire tirer sur lui, s'il
 ne laissait tomber cette malheureuse
 femme, qui fut aussi fusillée. M. d'Hau-
 terive, frère de madame d'Elbée, et
 de Boisy son beau-frère, périrent de
 même. On remplit une rue de ven-
 déens fugitifs et d'habitants de l'île,
 qu'on soupçonnait de leur être favo-
 rables, et tous furent massacrés, au
 nombre d'environ quinze cents. Ce fut
 dans les premiers jours de janvier
 1794. D'Elbée a laissé un fils unique.

A.

E L B È N E (D'). V. DELBENE.

ELBEUF ou ELBOEUF, marqui-
 sat, érigé en duché le 24 mars 1582,
 en faveur de CHARLES I^{er}, petit-fils
 de Claude, duc de Guise (V. GUISE).
 Charles naquit en 1556. Son caractè-
 re et ses goûts le rendaient peu
 propre à figurer dans les troubles qui
 agitérent le règne de Henri III. Rien
 ne prouve qu'il ait pris part aux pro-
 jets ambitieux des princes de sa mai-
 son, ni même qu'il en ait eu connais-
 sance. Cependant à l'issue des Etats
 de Blois, il fut arrêté sur de simples
 soupçons et conduit au château de
 Loches, où il resta sous la garde du
 duc d'Épernon, jusqu'en 1591. Les

E L B

iriques du temps le re-
 comme un homme d'un
 ocre, insouciant et fort
 plaisirs de la table. Il mou-
 5. — CHARLES II, son fils,
 1656, mort en 1657, avait
 atherine-Henriette, fille lé-
 e Henri IV et de Gabrielle
 . Sa femme voulut jouer un
 s les intrigues de la cour sous
 ère de Richelieu : elle fut exi-
 631, et le duc d'Elbeuf dé-
 iminel de lèze-majesté. Il par-
 pendant à rentrer en faveur,
 et le gouvernement de Picardie.
 dinal de Retz n'en a pas fait un
 it avantageux dans ses Mé-
 s. — EMANUEL-MAURICE, pe-
 s du précédent, né en 1677,
 au service de l'empereur d'Alle-
 gne, en 1706, et obtint un
 mandement de cavalerie dans le
 aume de Naples. Il rentra dans le
 ché d'Elbeuf en 1719, par des
 tres d'abolition, et mourut en 1763,
 ns sa 86^e. année. Pendant son séjour
 Naples, il avait épousé l'unique hé-
 tière de la maison de Salza. Tandis
 il faisait travailler à des embellis-
 ements dans son château de Portici,
 trouva, à une certaine profondeur,
 es marbres précieux. Le prince fit
 ntinuer les fouilles, et la quantité
 objets qui furent le fruit de ce
 avail, donna lieu à de nouvelles
 cherches, qui amenèrent enfin la dé-
 ouverte d'Herculanum. Par la mort
 ce prince, le titre de duc d'Elbeuf
 issa dans la maison d'Harcourt (Voy.
 ARCOURT).

W—s.

ELBURCHT (JEAN VAN), sur-
 nommé *Petit Jean*. On a sur ce peintre
 rt peu de détails. Il naquit à Elbourg,
 près de Campen, s'établit à Anvers,
 fut admis, en 1535, dans la com-
 unauté des peintres de cette ville.
 escamps dit que cet artiste entendait

bien la figure, le paysage,
 sentait bien une mer orage
 quatre tableaux de Van
 placés dans l'église de N
 d'Anvers. L'un d'eux rep
Pêche miraculeuse, et se
 convenablement placé à l'
 chapelle des marchands d
 Les trois autres, d'une p
 proportion, sont placés au
 Ce sont : un *Christ sur la c*
la Vierge, St. Jean et
lène ; St. Pierre à genou
J. C., sur les bords de la
J. C. dans la bergerie.
 pas sans mérite, mais on y
 un dessin plus coulant et t
 moins sec. L'année de la m
 Elburcht est inconnue.

§^r ELDAD; surnommé *Da*
 qu'il était de la tribu de Da
 teur, vrai ou supposé, d'
 où il traite des dix tribus q
 delà du fleuve *Sabbation*
 puissance, de leur empir
 rites et coutumes et de le
 de faire la guerre avec le
 Cet auteur nous appren
 tait sur la rive du fleuve
 le *Sabbation* ou *Samb*
 désir de visiter ses frè
 dans les régions du glo
 quitter ce lieu et à voy
 avec un autre juif de l
 et s'embarqua. A peine
 que son bâtiment fu
 Éthiopiens à face noir
 anthropophages. Ces
 rent, l'attachèrent p
 prisonnèrent dans
 lui donnant beauco
 afin que de maigre
 vint gras et digne d
 une troupe d'autr

(1) Des Robbins ont
 tre que la rivière *Sabb*
 et qui aurait été transp

ir ces antropophages et déli-
ad. Il suivit les vainqueurs
pays. Ceux-ci ne mangeaient
hommes, et étaient adonnés
o'âtrie. Après l'avoir gardé
is avec eux, ils le conduisi-
la terre d'Atzin, où un juif
Eldad navigua quelque temps,
r, puis tomba dans la tribu
r, établie en la montagne
où elle vivait indépendante,
la montagne fit partie de
des Mèdes et des Perses. Nous
erons pas plus loin l'analyse
lettre, que Bartolucci (*Bibl.*
tom. 1, pag. 100 et suiv.) a
ans tous ses points. Elle fut
te écrite par un imposteur
pris le nom d'Eldad, et l'aura
pour accroître parmi les
récits fabuleux de quelques
ouchant le fleuve Sabbation
ous, et augmenter l'espoir de
rance. Cette lettre fut impr-
r la première fois à Constan-
en 1518, in-4°. Depuis il
fait plusieurs réimpressions
1544 et 1605, in-8°.
rd l'a traduite peu fidèle-
latin, et l'a publiée sous ce
dad Danius de Judæis clau-
umque in Æthiopiâ imperio,
563; cette traduction, dont
ci a relevé les erreurs, a été
rée dans la *Chronographia*
um, du même Genebrard.
a paru une nouvelle édition
hébreu, à Isny, en 1722,
ldad vivait vers le commen-
du 12^e. siècle. J—N.
AZAR, en hébreu ELHAZAR
m Dei). L'Écriture et Joseph
t un grand nombre de juifs
n; nous allons faire connaître
ipaux d'entre eux. ELEAZAR,
ron, et son successeur au
t, qui resta dans sa famille

jusqu'au temps de Héli. Il fut enterré
à Gabaath, lieu appartenant à Phinéas,
son fils (*Voy.* Josué, c. 24). — ELÉAZAR,
fils d'Abinadab, qui fut sancti-
fié pour être gardien de l'arche du
seigneur (Rois, l. 1, c. 7). — ELÉAZAR,
fils d'Abod, un des trois braves
de David qui traversèrent le camp des
Philistins pour aller chercher à ce
prince, épuisé par la fatigue des combats,
de l'eau de la citerne de Béthléem.
Dans une bataille livrée aux Philistins
par les Israélites, ces derniers, effrayés,
prirent la fuite de toutes parts :
Eléazar seul tint le choc des ennemis,
et en fit un si grand carnage, « que sa
main, dit l'Écriture, » demeura collée
à son épée (*Voyez* Rois, l. 2, c. 23,
et paralip., c. 2). — ELÉAZAR, fils de
Saura, surnommé Abaron, ou Auran,
de la famille des Machabées. Judas,
livrant bataille à Antiochus Eupator,
Eléazar aperçut dans l'armée de ce
dernier, un éléphant plus grand et plus
richement enharnaché que les autres;
il crut que cet éléphant portait le roi,
et se faisant jour à travers les ennemis,
il parvint jusqu'à l'animal, lui ouvrit
le ventre avec son glaive, et périt écrasé
(*Voy.* Machab., l. 1, c. 6). — ELÉAZAR,
autre contemporain des Machabées,
souffrit le martyre sous Antiochus
Ephiphane. En vain ce prince voulut
le faire renoncer à son culte, et lui
donner à manger de la viande de porc.
Il aimait mieux périr que de violer
la loi de Dieu. — ELÉAZAR, fils
d'Onias I^{er}, et frère de Simon dit
le Juste, succéda à ce dernier dans
la grande sacrificature, qu'il exerça
pendant dix-neuf ans. On prétend
que ce fut lui qui envoya à Ptolémée-
Philadelphe les soixante-douze
interprètes qui firent la version
des livres sacrés, connue sous
le nom de Version des Septante,
environ 277 ans avant J. C.

E L E

TÉE). Ptolémée lui rendit les étaient retenus captifs dans . — Joseph parle encore re ELÉAZAR, magicien, qui t les possédés par la vertu erbe enfermée dans un anneau ion, en signe d'obéissance, de- verser une cruche pleine d'eau, à côté du patient. D. L.
 ÉAZAR de Garmiza ou de ns, auteur hébreu, disciple de i, fils de Kalonymos, appart- à une famille de juifs allemands célèbre. Il vivait en 1240, et a é plusieurs ouvrages, dont quel- s-uns ont été imprimés. Voici les cipaux : I. le *Livre du Droguiste*, traite de l'amour de Dieu, de la aintence, des choses licites ou défen- es, etc., Fano, 1505, in-fol. Ce ité a été réimprimé plusieurs fois. . *Guide du Pécheur*, Venise, 1545, in-4°; et Leyde, 1691, in-12. Il n existe encore d'autres éditions. III. *Commentaire sur le livre Jezira*. Dans les diverses éditions le texte se trouve uni au commentaire. IV. *Com- mentaire sur le Cantique et le livre de Ruth*, publié sous le titre de *Vin aromatique*, Dublin, 1608, in-4°. Il n'a paru que cette partie du com- mentaire d'Eléazar, qui embrassait les cinq *Meghilloth*. Parmi ses ouvrages manuscrits on distingue un *Traité de l'Ame*, cité par Pic de la Miran- dolo, dans son Livre contre les astro- logues, un *Commentaire cabalisti- que sur le Pentateuque*, un *Traité de l'unité de Dieu*, et divers écrits cabalistiques, dont on trouve la no- menclature dans Wolf, *Bibl. hébr.*, et dans le *Dizionar. storico, degli ebrei*, de M. de Rossi. Ce rabbin fut maître du célèbre Nachmanide.

J—N.

ELECTUS DE LAUFFEN-
 BOURG, capucin, exerça long-temps

E L E

les fonctions de missionnaire l'Orient, et à son retour en Al- gne, il s'adonna au ministère parole. Consumé par ses travaux toliques, il mourut à Rottenbou 2 mai 1627. On a de lui, en mand : *Chronique de la Suisse dant qu'elle dépendait de l'Aut- antérieure*; *Relation de sa mi- dans l'Archipel*. Ces deux ouv sont restés manuscrits. E—

ELEONORE DE GUIEN d'abord reine de France, ensuite d'Angleterre, était fille de G me IX, dernier duc d'Aqui Guillaume IX, en partant po pèlerinage de S. Jacques en G la déclara héritière de ses éta condition qu'elle épouserait le 1 Louis, fils de Louis-le-Gros, 1 France. Les états d'Aquitaine, appris la mort de Guillaume, connaître ses dernières volon Louis-le-Gros, qui envoya so à Bordeaux, où le mariage proj célébré avec une grande pompe. nore apportait en dot au prince cette belle partie de la Fran- ritime, qui, sous les noms de de Saintonge, de Gascogne et des Basques, s'étend depuis Loire jusqu'aux Pyrénées. A j nait-elle d'épouser l'héritier d roune de France (l'an 1137 mort de Louis-le-Gros fit 1 prince Louis sur le trône. nières années de son règ brillantes; Eléonore, qui menté le royaume de son ép tait à l'éclat de la nouvel sa présence. La reine E trouva au concile de V S. Bernard prêcha la s sade; elle reçut la cro du saint abbé, et contr à enflammer par son des chevaliers et des

ur l'Orient, avec son époux, enccement de l'été 1147, et fit cr sa beauté et les grâces de it à la cour de Constantinople. oir supporté avec résignation nes d'un voyage périlleux à 'Asie mineure, elle arriva à ;, où elle fut reçue avec de monstrations de joie par son Raymond de Poitiers. Ray- qui avait envie de retenir l'ar- Louis-le-Jeune pour faire la ux princes musulmans ses voi- força de séduire le cœur d'E- et de l'entraîner dans ses pro- reine, touchée des prières de e, subjuguée par les homma- re cour voluptueuse et bril- t si on en croit les historiens, plaisirs et des penchants in- l'elle, sollicita vivement le roi ux de retarder son départ pour m; comme elle ne put y réussir, ouça hautement le projet de rer de Louis VII et de faire son mariage, sous prétexte de . Raymond lui-même jura d'em- la force et la violence pour re- nièce dans ses états. Enfin e France, outragé comme sou- et comme époux, résolut de ter son départ, fut obligé d'en- a propre femme et de la ra- la nuit dans son camp. Parmi e des chevaliers et même des aans qui, au rapport de l'his- attirèrent dans Antioche les re- l'Eléonore, on citait un jeune lont elle avait reçu des présents. s ces choses-là, dit ingénieuse- t Mézerai, on en dit souvent qu'il n'y en a; mais aussi il a souvent plus qu'on n'en dit. » qu'il en soit, Louis VII ne blier son déshonneur, et cessa : des égards et de l'attachement a reine. De son côté, Eléonore

traitait son époux avec la sicté la plus insultante, et se plaignait d'avoir épousé un moine plutôt qu'un roi. Louis consulta plusieurs fois l'abbé Suger sur le parti qu'il devait prendre; le sage abbé de St.-Denis conseilla toujours à son maître de dissimuler ses outrages, et surtout de n'en point venir à un divorce, qui ne pouvait être que funeste à la France. Tant que Suger vécut, Louis-le-Jeune suivit ses conseils; mais après sa mort, le roi ne s'occupa plus que de rompre des liens qui lui devenaient chaque jour plus odieux. Le divorce, qui était désiré également par les deux époux, fut enfin prononcé en 1152, dans le concile de Beaugency. Eléonore quitta le royaume, le dépit et la vengeance dans le cœur. Plusieurs princes aspiraient à sa main, mais elle préféra celui qui pouvait faire la guerre à l'époux qu'elle venait de quitter, et fit tomber son choix sur Henri, duc de Normandie, connu depuis sous le nom d'*Henri II*, roi d'Angleterre. Ce mariage fit passer sous la domination du monarque anglais les riches provinces de l'Aquitaine. Eléonore était plus âgée que son nouveau mari, qui en l'épousant n'avait consulté que son ambition; elle ne tarda pas à le tourmenter par les transports de sa jalousie, et porta le trouble et la discorde à la cour d'Angleterre, comme elle avait porté le scandale à la cour de France: la tendresse d'Henri II pour la belle Rosemonde et pour plusieurs autres femmes de sa cour, avait poussé jusqu'à l'excès le dépit et l'humeur vindicative d'Eléonore. Enfin la reine résolut de se venger des infidélités de son époux, et semant partout les soupçons et la haine, elle trouva le moyen de diviser la famille royale et d'armer les fils contre leur père.

La Normandie, l'Aquitaine et l'Angleterre furent remplies de troubles et ravagées par une guerre impie. Éléonore s'était préparé un asyle dans le royaume de Louis, qu'elle avait longtemps menacé de sa vengeance, et qui était devenu son allié depuis qu'elle ne songeait plus qu'à se venger des infidélités de son dernier époux. Au moment qu'elle se disposait à quitter l'Angleterre, déguisée en homme, Henri, averti de ses intrigues, donna ordre de l'arrêter, et la fit enfermer dans une étroite prison. La captivité d'Éléonore dura depuis 1173 jusqu'à 1188, époque où Richard-Cœur-de-Lion succéda à son père et monta sur le trône d'Angleterre. Le premier usage qu'elle fit de sa liberté fut de détourner Richard du mariage projeté avec Alix, princesse de France, pour lui faire épouser Bérengère, princesse de Navarre. Pendant la 5^e. croisade, qui retint son fils en Orient, Éléonore fut chargée du gouvernement de l'Angleterre, et lorsque Richard, à son retour, fut fait prisonnier en Allemagne, elle implora tour à tour le pape, l'empereur Henri V, Philippe-Auguste, et tous les princes chrétiens, pour obtenir la liberté du héros malheureux de la guerre sainte. Quelques années après la délivrance de Richard, elle se retira à Fontevraud, et mourut dans cette abbaye en 1203, âgée de plus de quatre-vingts ans. On trouve trois de ses lettres au pape Célestin III, parmi celles de Pierre de Blois : on croit même qu'elles lui furent dictées par cet auteur. L'histoire de cette princesse, publiée en 1692, in-12, à Rotterdam, par Larrey, sous le titre de *l'Héritière de Guyenne*, contient plusieurs faits hasardés, et ne doit être lue qu'avec circonspection. M—D.

ÉLÉONORE DE GUZMAN, mai-

tresse d'Alphonse XI, roi célèbre par sa beauté, se une faveur de vingt ans et que, était veuve de D. lasco, et fille de D. Pedro Guzman. Elle passait p belle femme de l'Espagne ses et son esprit relevait ses charmes. Éléonore in de Castille l'amour le p sans pouvoir néanmoins caractère impitoyable qui donner le surnom de V que le roi en fut épris, plus de mesure dans sa f vers le public : il en agi nore comme si elle eût été tance de Portugal, épouse avait que le nom; Éléon l'éclat, le crédit et les h phonse fut tenté bien so pudier la reine pour épo tressc. Ce fut elle qui lui 1332, l'idée d'instituer Bande. Il fallait être n servi dix ans, faire profi litesse et de galanterie, j mis au nombre des cheva d'Éléonore était de réform farouches de la nobless elle avait l'art de gouvern en était fière. Au milieu et des malheurs d'un rè roi de Castille ressentit l vive de la naissance de meaux que lui donna É deux princes étaient Hen tamare, qui fut depuis déric, grand maître de S On reproche à Éléonore et perdu à la cour, par s Martinez d'Oviedo, gran cantara. Aigri contre la r révolta, fut pris et périt plices. A la mort du roi arrivée en 1350, Éléonore à la vengeance de la rei

gouvernement : elle brûlait de l'indifférence et du mépris eus pour elle le feu roi. Les jeunes princes, fils d'Éléonore, les armes pour sauver : elle fut arrêtée à Séville, et étranglée dans le palais, sous les yeux de cette et du jeune roi son fils, Cruel.

B—P.

ÉLÉONORE TELLEZ, reine républicaine de Portugal, fille de Martin-Alleluia de Nuñez, était mariée à d'Acunba, lorsque Ferdinand de Portugal, en devint éperme amoureux. Ce prince l'ayant e à son mari, qui la lui céda, assitôt les engagements qu'il tractés avec l'infante de Castille, après avoir fait casser le mariage, Éléonore fut proclamée reine de Portugal en 1371. Dès ce moment fut plus que le jouet de cette ambitieuse, qui abusa de sa pour gouverner impérieuse-conduite attira sur elle tous ds : maîtresse de tout, mais du peuple et méprisée des instant pouvait lui enlever le ses intrigues, par la mort qui était d'une santé faible, qui avait acquis le trône par mes, voulut s'en assurer la on par ses libéralités. Après vé sa famille aux premières, elle prodigua aux grands les s et des bienfaits au peuple. e pouvant dissimuler long-perversité de son ame, elle na, par de noirs artifices, la sa propre sœur Marie, que D. Juan avait épousée en se-

cret, et dont elle craignait la concurrence au trône; pleine d'ombrage et guidée par une adresse perfide, elle sut inspirer à ce prince un faux soupçon d'infidélité qui le porta à poignarder sa femme. Au mépris de ce qu'elle devait au roi, que sa passion aveuglait, Éléonore éleva au faite des honneurs et du pouvoir D. Juan Andeiro, gentilhomme castillan, qui devint son amant et son favori. En 1383, elle parut avec éclat à la cour de Castille, où elle conduisit l'infante Béatrix, sa fille, qui épousa D. Juan, roi de Castille. Peu de temps après, Ferdinand mourut, et déféra la régence à Éléonore, qui prit les rênes du gouvernement, dont elle partagea la puissance avec Andeiro, son favori. Cependant l'infant D. Juan, grand maître d'Avis, ayant formé un parti, résolut d'ôter la régence à Éléonore; il entra avec ses partisans dans le palais royal, et poignarda Andeiro dans les bras de la reine. Le peuple ayant fait éclater sa joie à l'occasion de ce meurtre, Éléonore ne se crut point en sûreté à Lisbonne, et en sortit pour se retirer à Alenquer. Ce fut alors que, se tournant vers la ville, elle s'écria : *O ingrato et perfido! fassé le ciel que je puisse te voir embrasé!* d'Alenquer elle passa à Santarem. Le royaume fut divisé, et Lisbonne livrée à l'anarchie. Éléonore, toujours inconsolable du meurtre d'Andeiro, et brûlant de se venger, pressa vivement le roi de Castille, son gendre, d'accourir promptement en Portugal pour s'y faire reconnaître héritier du royaume, le roi Ferdinand étant mort sans enfants mâles. Elle attira ce prince à Santarem, et se dépouilla imprudemment, en sa faveur, de son autorité, espérant qu'il la vengerait du peuple de Lisbonne; mais elle ne tarda pas à se repentir d'avoir appelé les

Espagnols à son secours. Le roi de Castille, son gendre, craignant ses artifices et les effets de son ambition trompée, la fit arrêter et conduire dans le monastère de Tordesillas, près de Valladolid, où, dévorée de chagrins et de remords, elle resta enfermée jusqu'à sa mort, arrivée vers 1405.

B—P.

ELEONORE - DE - CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de Castille, épousa, en 1375, Charles III, dit *le Noble*, roi de Navarre, en exécution du traité de paix conclu entre les deux couronnes. Galante, inquiète et ambitieuse, Eléonore se brouilla bientôt avec le roi son époux, et se retira en Castille où elle était recherchée et adorée des plus grands seigneurs du royaume. Benavente, Villena, Gijon, Transtamare, tous princes du sang, formaient sa cour et la suivaient partout. Naturellement intrigante elle se mit à la tête d'un parti puissant qui s'éleva contre son neveu Henri III, roi de Castille; mais ce prince étant venu l'assiéger dans le château de Roa, elle fut réduite par la force des armes et renvoyée ensuite au roi son époux. C'était la plus dure mortification à laquelle cette princesse pût être condamnée. Charles-le-Noble, qui la demandait avec instance, la reçut à Tudela, en 1395, et jura sur les Évangiles, en présence des ambassadeurs castillans, de ne point attenter à ses jours. Il la traita, en effet, avec beaucoup de générosité et d'égards; il lui confia même la régence du royaume, en 1405, pendant son séjour à la cour de France. Eléonore lui donna huit enfants. Elle mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables de son siècle.

B—P.

ELEONORE D'AUTRICHE, reine de France, était sœur aînée de Charles-Quint, et naquit à Louvain, en 1498. Elle n'avait que huit ans lorsqu'elle perdit son père, l'archiduc Philippe d'Autriche. Elevée à la cour de son frère, elle en faisait l'ornement. Frédéric II, frère de l'électeur palatin, qui vint à cette cour en 1514 et 1515, conçut pour Eléonore une vive passion, et la princesse n'y fut pas insensible; mais leur intrigue fut découverte à Charles-Quint, et ce prince, d'après les conseils de Chièvres, jugea plus convenable aux intérêts de sa politique d'éloigner de sa cour le jeune prince palatin, et de marier sa sœur au roi de Portugal. C'était Emanuel, dit *le Grand* et *le Fortuné*, qui avait vu cette monarchie s'élever, sous son règne, au plus haut point de gloire et de puissance; mais il était déjà âgé, infirme, bossu, et pouvait à peine se soutenir sur ses jambes. Le mariage fut conclu, et malgré sa répugnance, Eléonore l'épousa en 1519. Elle vécut assez heureuse à la cour de Lisbonne; mais son séjour n'y fut pas long. Emanuel étant mort le 15 décembre 1521, et la laissant mère de deux enfants, la jeune veuve revint à la cour d'Espagne. Le prince palatin fit encore quelques démarches pour obtenir la main de cette riche douairière. Charles-Quint de son côté, eut l'idée de la faire épouser au connétable de Bourbon, en érigeant pour eux en royaume la Provence, qu'il comptait l'aider à conquérir, s'il ne pouvait les faire régner à Naples; mais la victoire de Pavie, et la captivité de François I^{er}, firent éclore d'autres projets; après bien des négociations, deux princesses (Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, et Louise de Savoie, mère de François I^{er}), procurèrent la paix à la chrétienté, et une 3^e. an

n. La liberté fut rendue au prince par le traité de Cambrai (1526), dont la première condition fut le mariage d'Eléonore avec le roi de France, déjà veuf de la reine Claude. Les divers incidents en retardèrent l'exécution, et le mariage ne fut célébré qu'en juillet 1550. Arrivée à la cour de France, où elle fut reçue par des fêtes magnifiques, tous les poètes du royaume firent à l'envi cette alliance. Les meilleures pièces qui furent composées à cette occasion, est le quatrain qui se trouve dans les poésies de Bèze :

*Idit Phœbus formosius ipsa.
 Quam, nihil pulchrius orbis habet.
 Quæ non est; sed re, tamen, altera major:
 Quæ, Helionora fugat.*

On le trouva pas auprès du jeune roi François 1^{er}. le bonheur de son mariage goûté à Lisbonne. Il est le héros de toutes les fêtes de cour et servait d'ornement aux parades. Le roi faisait à Fontainebleau le portrait de Germain; mais ce prince la voyait souvent pour ses maîtresses, et le crédit réduisait celui d'Eléonore de chose. Elle employa tout ce qu'elle put, à maintenir l'amour entre son frère et son mari, et à rapprocher ces deux puissants rois. La lecture et les exercices de piété faisaient son occupation la plus agréable, la chasse et la pêche lui venant de délassement. C'est sans doute que le président Hénault a vu qu'elle avait engagé le connétable de Montmorenci de décider le roi à se contenter de la parole de son fils Quint, sans exiger de plus. Il est écrit, lorsque traversant la France pour réduire les Gantois révoltés, se confia à la loyauté d'un soldat qui avait tant à se plaindre de lui. Elle n'eut point d'enfants de son mariage. Devenue veuve une seconde fois (1547), elle se retira

d'abord dans les Pays-Bas, et ensuite (1556) en Espagne, où elle mourut à Talavera, près Badajoz, le 18 février 1558. Son corps fut porté à l'Escorial. On trouve de curieux détails sur les premières années de cette princesse, dans Hubert Thomas, *Annales de l'empire de Frederici II palat.* C. M. P.

ELEUTHÈRE, élu pape l'an 177, après la mort de S. Soter, était grec de nation et originaire de l'Épire. Il eut à combattre les erreurs de Valentinien. Le roi de la Grande-Bretagne, Lucius, lui envoya demander des missionnaires pour l'instruire dans la doctrine catholique. Il vécut sous Marc-Aurèle, et mourut en paix sous l'empire de Commode, l'an 192, après avoir gouverné l'Église avec beaucoup de sagesse pendant quatorze ans environ. L'Église l'honore comme martyr, ainsi que quelques-uns de ses prédécesseurs, moins pour avoir souffert que pour avoir combattu pour la foi. Il est pour successeur St. Victor 1^{er}. D—s.

ELEUTHÈRE, eunuque et chambellan de l'empereur Héraclius, fut nommé par ce prince à l'exarcat de Ravenne; les habitants de cette ville venaient de massacrer Léonius leur exarque; Eleuthère punit de mort les meurtriers et rétablit le calme dans la ville; mais une autre révolte l'appela bientôt dans la Campanie. Jean de Compsa, homme puissant et ambitieux, s'était emparé de Naples; Eleuthère assiégea la ville et s'en rendit maître. Jean de Compsa fut tué en combattant. Mais Eleuthère se révolta bientôt lui-même, et, pour s'assurer la possession de l'Italie, il marcha vers Rome à la tête d'une armée. Ses soldats, qui le haïssaient, se soulèverent contre lui près de Cantiano en Ombrie. Ils se jetèrent sur lui, l'assommèrent et envoyèrent sa tête à l'empereur Héraclius, en 617. L-S—s.

ELFLEDE *Voy.* ETHELFLEDE.

ELGER. *Voy.* ELLIGER.

ELIAN. *Voy.* ELIEN.

ELIAS DE BARJOLS, prêtre provençal, naquit à Payols en Agenois, vers la fin du 12^e. siècle. Son père, simple marchand, et non pas gentilhomme, comme l'a dit Nostradamus, voulut lui faire embrasser le commerce; mais, lié avec un certain Olivier, jongleur, il s'associa avec lui pour exercer le même métier, qui lui parut préférable au négoce. Dès-lors les deux aventuriers se mettent à parcourir le pays et à visiter les châteaux. Ils arrivent chez Alphonse II, roi de Provence, qui les prit à son service, les maria, et, pour se les attacher encore davantage, leur donna des terres à Barjols, dans le diocèse de Riez. Il ne reste de cet Elias que sept Chansons qui se trouvent parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi, et que l'on croit avoir été adressées à Garsende de Sabran, veuve d'Alphonse, dont le poète aurait été amoureux. On ignore la suite des aventures de ce jongleur; il est seulement certain qu'il fit profession, en 1222, chez les Hospitaliers de St.-Benoit d'Avignon, qu'on appelait aussi les *Frères Pontifes*, ou faiseurs de ponts. L'objet de leur institution était de construire des ponts, des chapelles, et de servir les malades dans les hôpitaux. On ne doit nullement ajouter foi à ce que Nostradamus rapporte d'Elia de Barjols, auquel il attribue un poème intitulé : *Guerra dels Bausencs*.

R—T.

ELIAS LÉVITA, fils d'Acher, l'un des plus habiles critiques et grammairiens qu'aient eus les juifs, naquit, selon les uns, en Italie, et selon les autres, en Allemagne, parce qu'il prend sur le titre de ses ouvrages la dénomination d'*Achenazy*, allemand;

dénomination qui peut n'indiquer son origine. Le fait est que Eliquit en Italie en 1472, et fit études brillantes. Il cultiva d'abord la grammaire et l'écriture, avec d'ardeur et de succès, qu'il s'acquiesça bientôt une grande réputation. C'est à tort de dire qu'il avoua que les circonstances le forcèrent de se retirer de la société des docteurs, obligés de recourir à des sources, aux textes originaux, à l'écriture, étaient ramenés à l'étude de la langue hébraïque, étude qui était de mode alors, Elias fixa leurs regards et leur attention par sa doctrine et ses ouvrages. En 1504 il enseigna à Padoue, et y composa pour se faire connaître l'exposition de la Grammaire de Moïse Kimchié. Cette ville ayant été prise et saccagée en 1509, il vendit tout son avoir, et se retira à Venise où il demeura trois ans. En 1511 il alla à Rome, et y fit la connaissance du cardinal Gilles. Ce prélat lui procura sous sa protection, le logea et lui fournit à tous ses besoins. Il passa ainsi treize années de sa vie pendant lesquelles il fit divers ouvrages pour son protecteur. Le sac de Rome, arrivé en 1527, lui donna une seconde fois de ce qu'il possédait et le força à se retirer à Venise en 1540, sur l'invitation de Fagius se rendit à Isny, où il publia quelques ouvrages, et revint à Venise mourut en 1549, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il nous apprend un de ses ouvrages, que des papes, des cardinaux, des évêques, et le roi de France, lui firent des lettres très-avantageuses pour l'attirer d'eux; mais il les rejeta toutes, et mourut, ce savant homme ne trouvant satisfaction de voir ses ouvrages recherchés, lus, imprimés plusieurs fois, traduits et estimés des juifs et des chrétiens. « Elias, dit le

» biographe des auteurs hébreux ,
 » M. de Rossi, ne fut pas seule-
 » ment habile grammairien et critique,
 » mais bon poète, aiusi que le prou-
 » vent ses poésies imprimées. Il était
 » doux , humain , honnête et vrai.
 » Sa complaisance envers les chré-
 » tiens, auxquels il enseignait l'hébreu
 » et communiquait ses connaissances,
 » lui attira les reproches et la haine de
 » plusieurs rabbins. Son habileté dans
 » cette langue et ses ouvrages lui mé-
 » ritèrent le titre de *medakdek*, le
 » grammairien. Ceux qui veulent con-
 » naître à fond la langue hébraïque,
 » dit Richard Simon, doivent lire les
 » Traités du rabbin Elias Lévi; ils
 » sont pleins de réflexions utiles et
 » importantes, et absolument néces-
 » saires pour posséder l'intelligence
 » du texte sacré. * Il porta aussi les
 » surnoms de *Tisbita* et de *Bachur*,
 » ce qui a fait croire faussement à Wolf
 » qu'il vécut célibataire. Il eut plusieurs
 » femmes et des enfants. Ses fils mour-
 » rent de son vivant, et il témoigna
 » dans ses ouvrages le regret de n'en
 » avoir aucun pour perpétuer son nom.
 » Voici la liste de ses principaux ouvra-
 » ges : I. *Commentaire sur la Gram-
 » maire de Moïse Kimchi* : il fut im-
 » primé pour la première fois à Pesaro,
 » en 1508, sous le nom du rabbin Ben-
 » jamin, fils de Jud.; réimprimé plu-
 » sieurs fois, et traduit en latin par
 » Munster; II. *le Choix*. C'est une ex-
 » cellente grammaire hébraïque, com-
 » posée pour le cardinal Gilles; elle a eu
 » plusieurs éditions, et Munster l'a tra-
 » duite en latin et commentée. III. *La
 » Composition* : traité dans lequel sont
 » expliqués les mots irréguliers du texte
 » sacré. L'édition première, la plus rare,
 » est de Rome, 1516, Munster l'a
 » également traduite en latin. IV. *Le
 » Bon Goût, Traité des Accents* ;
 » Venise, 1558. L'année suivante,

Munster en a donné une nouvelle édi-
 » tion, à la suite de laquelle il a joint un
 » extrait de cet ouvrage, écrit en latin.
 » V. *Massorah (de la Massore)*, Venise,
 » 1538, in-8°, et Bâle, 1539. Ces deux
 » éditions sont très rares. Il en a paru
 » deux autres en 1769 et 1771 à Sulz-
 » bach. Ce traité a pour objet la criti-
 » que du texte sacré, et les auteurs qui
 » en ont écrit. L'édition de Bâle con-
 » tient un abrégé latin de l'ouvrage par
 » Munster, et une traduction entière
 » de la troisième préface. Les trois
 » préfaces, qui se font lire avec inté-
 » rêt, ont été traduites par Nagel,
 » dans ses *Dissertations diverses* pu-
 » bliées à Altorf. Cet ouvrage est celui
 » qui fit le plus de bruit et fonda
 » la célébrité d'Elias, à cause de la
 » doctrine qu'il émet et soutient tou-
 » chant les points voyelles; cette doc-
 » trine a été suivie dans la suite par
 » plusieurs philologues catholiques et
 » protestants. On a réimprimé, sous le
 » titre de *Fractions des Tables*, la der-
 » nière partie de cet ouvrage, qui traite
 » des abréviations. Semler a traduit l'ou-
 » vrage entier en allemand, et l'a pu-
 » blié avec des notes à Halle, en 1772.
 » VI. *Lexique chaldaique, targumi-
 » que, talmudique et rabbinique*, Isny,
 » 1541, et Venise, 1560, in-fol. VII.
 » *les Chapitres d'Elias, ou Traité
 » des lettres, de leur prononciation,
 » des voyelles, des lettres serviles et
 » gutturales, des noms, etc.*, Pesaro,
 » 1520. Munster l'a traduit en latin,
 » et publié à Bâle en 1527. VIII.
 » *Tisbi, ou Dictionnaire choisi*, dans
 » lequel on explique sept cent douze
 » mots appartenant à diverses langues,
 » employés par les rabbins, et qui ne
 » se trouvent point dans les lexico-
 » graphes, Bâle, 1557 et 1601; et
 » avec la version latine de Fagnus,
 » Isny, 1541. On a encore d'Elias
 » Lévi divers petits Traités de gram-

maire imprimés à Isny, à Venise, etc., dont on peut lire la nomenclature dans le *Dizion. stor. degli aut. Ebr.* de M. de' Rossi, tome I, pages 108 et suivantes. La bibliothèque du roi possède un *Traité* de ce savant rabbin, intitulé : *Livre des Souvenirs*, et qui contient des règles et des observations touchant la Massore. L'auteur dit, dans une de ses préfaces, qu'il avait employé vingt années à le composer, et qu'il l'avait envoyé à Paris pour l'y faire imprimer.

J—N.

ELIAS (MATHIEU), peintre, naquit au village de Peene, près Cassel, en 1658, de parents très pauvres. Sa mère subsistait du métier de blanchisseuse et ne possédait qu'une vache dont son fils était le gardien. Corbeen, peintre estimé, passant un jour près de leur demeure, aperçut une fortification en terre avec de petites figures ; c'était l'ouvrage d'Elias, dont l'intelligence et l'aimable physionomie intéressèrent l'artiste, qui, du consentement de sa mère, l'emmena chez lui à Dunkerque et le plaça au nombre de ses élèves. Ses progrès furent tels que, pour mettre le comble à sa bienfaisance, Corbeen l'envoya se perfectionner à Paris, lorsqu'il fut parvenu à sa 20^e. année. Elias se montra digne des soins de son protecteur. Il lui envoyait fréquemment de ses ouvrages en témoignage de reconnaissance. S'étant marié à Paris, il fit un voyage à Dunkerque, pour y voir son maître, et peignit alors dans cette ville un *Martyre de Ste.-Barbe*. De retour à Paris, il fut nommé professeur à l'académie de St.-Luc, et composa quelques thèses. Etant devenu veuf, il revint à Dunkerque où il fit encore plusieurs tableaux, tels que *les Portraits en pied des principaux membres de la confrairie de*

St. Sébastien, dans un seul tableau *un Baptême de J.-C.*, où il imite, par un de ces anachronismes qui, pour être communs, ne sont pas moins reprehensibles, *St. Sébastien en prières*. Il se préparait à retourner à Paris, lorsque les sollicitations de ses compatriotes le retinrent à Dunkerque. Il y peignit entre autres *Vœu du corps de la ville à la Vierge*, morceau remarquable en ce qu'il montra coloriste plus vrai et plus généreux qu'à son ordinaire. Il se fit son portrait dans cette vaste occasion. Les villes de Menin, Ypres, Cassel et Berg-St-Winoc possèdent aussi de ses ouvrages. Descamps avait personnellement connu et donne les plus grands éloges de la douceur de son caractère, et de la pureté de ses mœurs. Il mourut le 20 avril 1741, à quatre-vingt-deux ans.

D—

ELICHMANN (JEAN), savant, naquit en 1700, en Silésie, et pratiqua la médecine à Leyde, où il mourut en 1659. Saumaise dit qu'il savait seize langues. Il fut principalement occupé de la littérature orientale, et prétendait que le persan avait une origine commune avec le persan, hypothèse déjà proposée par Juste-Lipse, qui a été plusieurs fois renouvelée depuis avec quelque fondement. « Elichmann, au di- » Saumaise, était l'homme de l'É- » qui connut mieux le persan. Il » entrepris de grands travaux de » rature orientale, parmi lesquels » distinguait les matériaux d'un » tionnaire arabe et persan, très » ple. Il s'était beaucoup occupé » traductions arabes des auteurs grecs » et prétendait, à l'aide de ces tra- » ductions, rétablir les textes grecs » rés, ou faire connaître des au- » dont les ouvrages ne sont point »

» nus jusqu'à nous. Une mort prématurée ne lui a point permis de mettre la dernière main à aucun de ces travaux. » On lui doit seulement une Lettre arabe sur l'utilité de cette langue pour ceux qui cultivent l'art de guérir, Léna, 1656 ; une dissertation *De fatali vitæ termino secundum mentem orientalium*, Leyde, 1659. En 1640, parut sa traduction latine et arabe du tableau de Cébès, avec l'original grec, et une préface longue et intéressante de Saumaise. On ne sait sur quel fondement Jöcher, dans son *Gelehrten Lexicon*, dit qu'Élichmann est l'auteur de la *Grammaire persane* publiée par L. de Dieu. Jöcher ne cite que Bayle, et ce dernier ne dit pas un mot qui appuie cette assertion. J—n.

ÉLIE, fameux prophète, que Dieu suscita surtout contre l'idolâtrie, naquit à Thesbé, ou Thisbé, ville du pays de Galaad, située au-delà du Jourdain. Achab et Jézabel, son épouse, attirèrent sur Israël toutes sortes de malédictions, à cause de leur impiété. Elie leur prédit une longue sécheresse, et se retira ensuite dans le désert sur les bords du torrent de Carit. L'eau du torrent s'étant desséchée, il alla chercher un asile à Sarepta, petite ville des Sidoniens. Ce fut dans cette ville qu'une pieuse veuve voulant lui faire un pain du peu de farine qu'elle avait encore, Elie multiplia miraculeusement ce peu de farine, et bientôt après ressuscita le jeune fils de la veuve, en se mettant trois fois sur l'enfant et se mesurant à son petit corps. Cependant la famine désolait la capitale du pays d'Israël ; le prophète résolut d'aller trouver Achab, qui le prévint et lui reprocha d'être un perturbateur : « C'est vous-même, dit Elie, qui avez troublé Israël, lorsque vous avez abandonné les commandements de

» Dieu. » En même temps l'homme de Dieu demanda au roi d'envoyer sur le mont Carmel huit cent-cinquante faux prophètes qui appartenaient au culte de Baal et d'Astarté : pour lui, il s'y rend seul de son côté. Un peuple nombreux s'assemble ; Elie lui reproche avec amertume ses incertitudes dans le service du Seigneur ; le feu du ciel va déclarer quel est le Dieu véritable. Les faux prophètes crient après leurs idoles, et leurs idoles ne les entendent pas, et leur victime n'est pas consumée. Elie invoque le Tout-Puissant, et le feu céleste dévore tout à la fois le bois, l'holocauste et jusqu'à la pierre du sacrifice. Tous les faux prophètes furent égorgés. Jézabel, furieuse de la mort des prophètes de ses faux dieux, voulut faire périr Elie. Il se mit donc en fuite, se retira à Bersabée, s'avança ensuite jusque dans l'Arabie Pétrée, où l'excès de la fatigue lui fit désirer de mourir. Un ange du ciel lui apporta un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Ayant bu et mangé, il marcha encore pendant quarante jours et quarante nuits ; il arriva jusqu'à la montagne d'Horeb, qui n'est, à proprement parler, qu'une partie du mont Sinai, et qui était aussi appelée la montagne du Seigneur. C'était là que Dieu avait apparu à Moïse dans un buisson ; Elie vint y habiter une caverne, emportant avec lui, comme le dit l'Écriture, le zèle du Seigneur et la loi de l'holocauste. Un souffle divin lui ayant annoncé que l'Éternel était à l'entrée de sa demeure, il se couvrit le visage de son manteau, et reçut l'ordre d'aller répandre l'onction sacrée sur Hazaël, pour être roi de Syrie ; sur Jehu, pour être roi d'Israël ; sur Élisée, pour être prophète. Élie avant donc quitté la montagne d'Horeb, alla en Éphraïm, où il trouva Élisée qui labourait la

terre, avec douze paires de bœufs ; il lui jeta son manteau sur les épaules, et lui déclara les volontés du Seigneur. Achab avait pris la vigne du vertueux Naboth, que Jézabel avait fait périr ; Élie reçoit l'ordre d'aller trouver ce prince coupable ; il lui annonce que des chiens lécheront son sang, dans le lieu même où celui de Naboth a été répandu, et dévoreront les restes épars de sa criminelle épouse. Achab s'humilia par les larmes du repentir ; les maux dont il était menacé furent réservés au règne de son fils. Celui-ci, nommé Ochosias, non moins impie que son père, consultant aussi les idoles, envoya plusieurs fois des gens armés pour se saisir de la personne d'Élie ; ils étaient tous, à la voix du prophète, consumés par le feu du ciel. L'humiliation seule du dernier des envoyés d'Ochosias arrêta la colère céleste ; Élie alla avec lui trouver son maître pour lui annoncer sa mort prochaine. Bientôt il sut lui-même qu'il allait être enlevé à la terre. Élisée, quoique non instruit de cette séparation prochaine, ne pouvait plus cependant s'éloigner de l'homme de Dieu ; il le suivait partout, à Béthel, à Jéricho et vers le Jourdain. Le manteau d'Élie ayant touché les eaux, ouvrit un passage aux deux prophètes ; ils allèrent au-delà du fleuve. Là, Élisée conjura son maître de lui laisser son esprit. Élie s'éleva vers le ciel, dans un tourbillon, laissant tomber son manteau qui fut ramassé par Élisée, et les prophètes de Jéricho reconnurent que sur lui s'était reposé l'esprit d'Élie. Ceci arriva l'an 892, avant la naissance de J.-C. Huit ans après la disparition de ce prophète, on remit de sa part à Joram, roi de Juda, des lettres qui lui reprochaient ses crimes. Ce fait marqué dans les écritures, est interprété diversement : quelques-uns

croient que ces lettres avaient été écrites avant l'enlèvement d'Élie ; d'autres ont dit que Joram ne les avait reçues qu'en songe. Les rabbins, dans leur *Seder Olam* (la suite des siècles), assurent qu'Élie est actuellement occupé à écrire les événements de tous les âges du monde. Élie est, sans contredit, un des plus grands personnages de l'ancienne loi ; il est loué dans plusieurs endroits des divines écritures : « Quelle gloire, ô Élie, dit l'auteur » de l'Éclésiaste, ne vous êtes-vous » pas acquise par vos miracles ! » Le Sauveur, dans l'Évangile, nous avertit que le prophète Élie est déjà venu en esprit dans la personne de Jean. Les Musulmans croient qu'Élie habite un jardin délicieux, dans un lieu retiré, où se trouvent l'arbre et la fontaine de vie, qui entretiennent son immortalité. Quelques mages de Perse ont cru que leur maître Zoroastre avait été disciple de ce grand prophète.

C—T.

ELIE, ELIAS ou HELIE (PAUL), né à Vardberg, dans le Halland, vers 1480. Après avoir terminé ses études ; il entra dans l'ordre des carmes à Elsenour. La lecture des écrits de Luther fit une impression très forte sur l'esprit du jeune religieux ; et ayant été chargé, en 1517, d'expliquer l'Écriture-Sainte au collège de Copenhague, il laissa voir qu'il n'était pas éloigné de partager les opinions de ce chef de la Réforme. Embarrassé par l'approbation des principaux seigneurs que la curiosité attirait à ses leçons, il cessa bientôt de se contraindre, et professa publiquement les principes du luthéranisme. Quelques années après il se repentit du scandale qu'il avait donné, et crut pouvoir le réparer en écrivant, avec un zèle outré, contre ceux qu'il avait contribué à égayer. Dans le même temps le roi,

qui estimait les talents d'Elie, le chargea de traduire en danois un ouvrage qu'on soupçonne être le *Prince de Machiavel*; Elie y substitua l'*institution d'un prince chrétien* d'Erasme. Le roi, offensé de cette hardiesse, lui ordonna de sortir de Copenhague, où il obtint ensuite la permission de revenir. Cette punition ne ralentit pas sa ferveur; elle semblait croître, au contraire, par les dangers auxquels elle l'exposait. A l'issue d'une conférence tenue au château de Copenhague, en 1526, des soldats l'insultèrent, quelques-uns même des plus furieux se jetèrent sur lui et l'auraient mis en pièces, si on ne l'eût arraché de leurs mains. Après tant de travaux entrepris pour le maintien de la foi chrétienne, tant de persécutions essayées pour cet objet, Elie parut revenir aux principes de Luther. On assure même qu'il les enseigna de nouveau à Roskild, où il mourut vers 1556. Son inconstance lui a fait donner, par les protestants, le surnom de *Wetterfahne*, girouette. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, peu connus et peu dignes de l'être, et des traductions en danois: I. du livre *de la vertu*, par S. Athanase, 1528, in-8°; II. des *Psaumes de David*, 1528, in-8°; III. de *L'institution d'un prince chrétien*, par Erasme, Roskild, 1554, in-8°. Christian Olivarius a publié la vie d'Elie, en latin, Copenhague, 1744, in-8°.

W—s.

ELIE - DE - BEAUMONT (JEAN-BAPTISTE-JACQUES), né à Carentan, en Normandie, au mois d'octobre 1732, mort à Paris le 10 janvier 1786. Il fut reçu avocat en 1752. Quelques causes plaidées sans succès, par défaut d'organe, l'obligèrent de renoncer à la plaidoirie. Il fut bien dédommagé de cette humiliation

par l'effet que produisirent ses mémoires; celui pour les *Calas*, surtout, lui fit une réputation étonnante en France et dans toute l'Europe. Un zèle ardent, actif, infatigable, qui croissait avec les difficultés, et que rien ne pouvait décourager; beaucoup d'imagination, de chaleur et d'esprit; l'art de tirer d'une cause tous les moyens qu'elle pouvait fournir; l'art, peut-être plus rare, de les mettre dans tout leur jour en les réunissant dans un corps de preuves; tels étaient les principaux titres d'Elie-de-Beaumont à la confiance publique. Il y joignit une facilité prodigieuse, qui éclatait dans tous ses écrits. Ses mémoires, souvent remplis d'élégance, étaient encore remarquables par cet intérêt de style qui tient à d'ingénieuses idées facilement exprimées, et qui se compose d'un mélange de chaleur, de justesse et de clarté. La multitude d'affaires dont il a été surchargé pendant ses vingt dernières années, ne lui a pas permis de mettre la même correction dans les ouvrages de sa vieillesse, que dans ceux qui avaient fait sa réputation. Elie-de-Beaumont portait dans le monde beaucoup de simplicité et de bonhomie. Dans un petit cercle d'amis, il se livrait sans réserve; alors peu de personnes avaient une gaîté plus piquante et plus franche, et racontaient avec plus d'esprit et d'originalité; mais le seul aspect d'un homme malveillant le déconcertait. Il manquait absolument de cette espèce de force qui fait qu'on se roidit contre les dégoûts ou les préventions de son auditoire. Comme tous les hommes qui ont beaucoup d'imagination, il était sans cesse tourmenté par la sienne: si une idée triste venait tout à coup l'obséder, toute sa gaîté se trouvait éteinte, et il n'était plus possible d'en tirer le moindre mot. Aussi y a-t-il eu

peu d'hommes sur lesquels on ait porté des jugements si différents ; les uns lui trouvaient encore plus d'esprit dans la société que dans ses écrits ; et les autres, en convenant de l'esprit qui était dans ses mémoires, soutenaient qu'il en avait fort peu dans la conversation. Elie-de-Beaumont était propriétaire de la terre de Canon en Normandie, où il établit en 1777 une fête champêtre connue sous le nom de *Fête des bonnes gens* (1), qui a fourni à l'abbé Lemonnier le sujet de son ouvrage intitulé : *Fêtes des bonnes gens de Canon et des rosières de Briquibec et de St.-Sauveur-le-Vicomte*, 1778, in-8°, fig. Parmi les mémoires d'Elie de Beaumont, les curieux recherchent surtout : I. *Mémoire du sieur Grudon contre Ramponneau*, réimprimé avec les *Causes amusantes* ; II. *Mémoire au sujet des caves forcées et des vins pillés, des chanoines de la Ste. Chapelle*, 1760, in-4° ; III. *Défense de Claudine Rouge*, 1770, in-4° ; IV. *Mémoire pour les Calas*, 1762, in-4° ; C'est à l'occasion de ce mémoire, qui fit beaucoup de bruit, que Voltaire s'écrie : « Voilà un véritable philosophe : il venge l'innocence opprimée ; il n'écrit pas contre la comédie ; il n'a point un orgueil révoltant. » Mais Voltaire ajoute : « Je voudrais bien qu'avec une âme si belle, si honnête, cet homme eût un peu plus de goût, et qu'il ne mît pas dans ses mémoires tant de papiers de collége. » T—D.

ELIE DE BEAUMONT (ANNE-LOUISE MORIN-DUMÉNIL, épouse de J. B. J.), né à Caen en 1729, donna les *Lettres du marquis de Roselle*,

(1) C'est aussi lui qui fit le fonds (500 liv.) du prix proposé par l'Académie de Bordeaux, sur la manière de tirer parti des landes de Bordeaux, quant à leur culture et à la population. Le mémoire de M. Diesbey remporta le prix en 1776.

1764, 2 vol. in-12, très souvent réimprimés. Ce roman a eu assez de succès pour que M. I. Fontaines de la Vallée donnât au public les *Lettres de Sophie et du chevalier de ****, pour servir de Supplément aux *Lettres du marquis de Roselle*, 1765, 2 parties in-12. Les *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre*, parurent en 1776, in-12. M^{me}. de Tencin n'en ayant fait que les deux premières parties, M^{me}. Elie de Beaumont suppléa la troisième. « Cette troisième partie, dit La Harpe, n'est pas, à beaucoup près, aussi bien écrite que les deux premières ; on sent que c'est une main toute différente ; mais les caractères annoncés dans la première partie sont soutenus dans la troisième, et les événements se dénouent à peu près aussi bien qu'il était possible en travaillant sur un plan donné. » M^{me}. Fortunée Briquet rapporte qu'après la mort de M^{me}. de Beaumont, on ne trouva plus le même feu dans les ouvrages de son mari. Quoiqu'il en soit de cette remarque, M^{me}. Elie de Beaumont mourut près de trois ans avant son mari, le 12 janvier 1783.

A. B—T.

ELIE DE LA POTERIE (JEAN-ANTOINE), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, né vers 1732, mourut le 23 mai 1794 à Brest, où il exerçait les fonctions de premier médecin de la Marine. Il était frère d'Elie de Beaumont, et comme lui il s'était dévoué aux intérêts de l'humanité. Très jeune encore il avait étudié avec zèle les sciences naturelles et embrassé la profession de médecin, plus analogue à ses goûts que le barreau. Son activité égalait ses connaissances, et sans les devoirs multipliés de sa place il aurait beaucoup et judicieusement

comme il avait beaucoup étudié beaucoup observé. Toutefois il a une foule de mémoires, d'obituaire, de dissertations et de discours sur la médecine, la chirurgie, le service des hôpitaux, etc.; mais plusieurs de ces ouvrages ont été oubliés dans les Mémoires de l'Académie de médecine et dans ceux de l'Académie royale, dont il était membre. Il mit au jour, en 1784: I. *men de la doctrine d'Hippocrate sur la nature des êtres animaux sur les principes du mouvement et de la vie, sur les périodes de la vie humaine, pour servir à l'usage de la médecine animale*. Ouvrage, très savant et bien écrit, dont le système de Mesmer fut apprécié à sa juste valeur, fut très bien accueilli par Buffon, qui y vantait la pureté de l'éloquence réunie à la justesse du discernement (lettre du 10 mai 1785); II. les *Recherches sur l'état de la médecine dans le déclin de la Marine*, qui parut en 1790, III. les *Recherches sur l'état de la pharmacie*, 1791, traitent beaucoup de détails savants et curieux sur l'histoire de ces sciences, sur les académies et les institutions qui ont pour objet l'éducation et l'instruction, et déterminent les véritables principes de la guérison, en offrant des aperçus sur ses progrès. Il avait consacré vers la fin de 1792 un grand âge étendu sur la politique; ses nombreuses occupations en ralentirent la composition, et la mort survenue à la suite d'une fièvre gangréneuse l'empêcha de le terminer.

D—B—S.

ELIEN (CLAUDE), Grec de naissance, vivait sous le règne de l'empereur Adrien, à qui il dédia un ouvrage sur la tactique grecque, qui a

été imprimé plusieurs fois; la meilleure édition est la suivante: *Cl. Æliani et Leonis imperatoris tactica*; gr. lat. cum notis Sixti Arceii et Jo. Meursii, Leyde, Elzevir, 1613, in-4°. Cet ouvrage a été traduit, avec Polybe, par Louis de Machault, Paris, 1615, in-fol., et par Bouchaud de Bussy, Paris, 1757, 2 vol. in-12; il l'avait déjà été par un anonyme avec Végèce, Frontin et Modeste, Paris, 1536, in-4°. C—A.

ELIEN (CLAUDE), demeurait à Rome sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Il se livra par goût à l'étude de la langue grecque, et y fit d'assez grands progrès pour mériter le titre de sophiste, qu'on regardait alors comme honorable. Il n'avait écrit qu'en grec; il nous reste de lui les ouvrages suivants: I. *De naturâ animalium libri XVII*; gr. lat., cum notis diversorum et Abr. Gronovii. Londres, 1644, in-4°, 2 vol.; — gr. lat., cum notis Jo. Gottl. Schneideri, Leipzig, 1784, in-8°. Comme M. Schneider est en même temps savant naturaliste et habile critique, on fait le plus grand cas de cette édition; II. *Varia historia*; gr. lat. cum commentario Jac. Perizonii, Dresde, 1701, in-8°, 2 vol.; — cum notis J. Schaefferi et Joh. Kuhnii, Strasbourg, 1713, in-8°; — gr. lat. cum notis variorum, curante Abr. Gronovio, Amsterdam, 1731, in-4°, 2 vol. La première édition, donnée par Camille Perusco (Rome, 1545, in-fol.) ne contenait que le texte grec. Cet ouvrage n'est qu'une compilation, souvent curieuse, mais qui serait bien plus importante si Elien avait cité ses sources. C'est le plus ancien des *Ana*, et peut-être l'un des meilleurs. Ces histoires diverses, avec Héraclide de

Pont et Nicolas de Damas, forment le premier volume de la bibliothèque grecque publié par le docteur Coray aux dépens des frères Zozima. Ce volume a paru sous le titre de *Prodromus*, à Paris, Firmin Didot, 1805, in-8°. La préface et les notes sont en grec. La traduction française qu'en a donnée Formey, Berlin, 1764, est moins estimée que celle que M. B.-J. Dacier a fait paraître en 1772 (Paris, in-8°), avec des notes pleines de goût et d'érudition; III. *Cl. Eliani epistolæ rusticæ XX*; elles se trouvent dans la collection de ses Œuvres, publiées en grec et en latin par Conrad Gessner, Zurich, 1556, in-fol.; dans la collection intitulée : *Epistolæ Græcicæ selectæ; gr., lat.*, Genève, 1606, in-fol. On ignore si notre Elicæ est le même que celui dont parle Suidas, qui était né à Préneste en Italie, et était grand-prêtre de quelque divinité. Il avait fait un *Traité sur la Providence*, dont Suidas rapporte beaucoup de fragments. C-a.

ELIEZER, fils d'Elias, l'Allemand, médecin et rabbin de Crémone, sous Philippe II, fut forcé d'abandonner cette ville, et se retira à Constantinople, où il obtint la direction de la synagogue de l'île de Naxos. Il quitta cette île pour venir en Pologne, et obtint le même emploi dans la synagogue de Posen. Il mourut à Cracovie, en 1586. Les juifs le regardent comme un des hommes les plus savants de son siècle, et qui n'était étranger à aucune branche des connaissances humaines. On a de ce rabbin : *L. Commentaire sur le Livre d'Esther*; Crémone, 1576, et Hambourg, 1711 : il a été réimprimé de nouveau à Offembach; II. *Histoire de Dieu*, ouvrage dans lequel est exposée l'histoire du Pentateuque, Venise, 1583, et Cracovie, 1584. J—K.

ELIKOUM I^{er}, Prince de la race des Orpélians, en Géorgie, fils aîné de Libarid II. En l'an 1167, George III, roi de Géorgie, jaloux de la grande puissance de la famille Orpélienne, et craignant qu'elle ne tentât de mettre sur le trône son neveu Temna, qu'il avait dépouillé de la couronne, à cause de sa jeunesse, fit un grand armement pour détruire le prince de cette famille, qui s'était déclaré le protecteur du jeune roi. Ivane II, qui était alors chef des Orpélians, se prépara à résister au roi George, et il envoya son frère Libarid, avec ses fils Elikoum et Ivane, pour demander du secours à l'atabec Eldikoum, sulthan de l'Aderbaïdjan; pendant ce voyage, le roi de Géorgie vainquit Ivane, le prit et le fit mourir avec tous ceux de sa race qui se trouvèrent auprès de lui. Après ce désastre, Elikoum se fixa à la cour d'Eldikoum, qui le traita avec la plus grande distinction, et le fit grand atabek de la ville de Hamadan, puis gouverneur pour douze ans des villes de Rei, Ispahan et Kazwin. E'dikoum promit encore à Elikoum de lui donner sa fille en mariage, et de lui céder une partie de ses états, s'il voulait abandonner la religion chrétienne; mais ce dernier ne voulut pas accepter cette dernière proposition. Malgré ce refus, l'atabek lui conserva toujours son amitié, et même, vers la fin de sa vie, en 1172, il lui ceda la possession d'une partie de l'Arménie, située vers la ville de Nakhidchevan, et il le fit tuteur de son fils Pahlavan. Il périt long-temps après, dans une expédition que ce prince fit contre la ville de Gandsak, ou Gandjah, en Arménie. De sa femme Khathouq, nièce d'Etienne, archevêque de Siounik'h, Elikoum eut un fils, nommé Libarid, qui lui succéda. S. M.—N.

IKOUM II, prince des Orpé-fils aîné de Libarid III. Vers 1226, il succéda à son père, a souveraineté des provinces de ik'h et de Vaiots Dsor, que le Géorgie, Lascha George, avait e à sa famille. Il gouverna assez illement ses états jusqu'à ce que ogols, vainqueurs de Djelal-ed-sulthan de Kharizm, vinrent er la Géorgie. Elikoum se rend dans le fort de Hraschkaperd, ista assez long-temps aux atta-les mogols; mais à la fin il écou-propositions de leur général, t Nevian, et il s'allia avec ces érant. Après ce traité, Arslan n lui rendit tous les pays qu'il lait avant la guerre, et y ajouta d'autres possessions, pour qu'il it à perpétuité. Elikoum joignit e'ses forces à celles des mogols, les accompagna, ainsi que la rt des autres princes Géorgiens, 'expédition qu'ils firent en Sy-l mourut pendant le siège de rekin, en 1258, empoisonné , par Avag, atabek de Géorgie, ait contre lui une violente haine. t épousé la fille d'un noble géor-nommé Grigor Mardsnetsi; il t un fils appelé Pouirthel, qu'il en bas âge. Elikoum eut pour seur, dans sa souveraineté, ère Sempad II. S. M.—w.

INAND. *V.* HELINAND.

LIOT (THOMAS). *V.* ELYOT.

LIOT (GEORGE-AUGUSTE), lord field, baron de Gibraltar, était le eune des neuf fils de sir Gil-liot, de Stobbs, dans le comté xburgh en Ecosse : sa famille, ine normande, remonte au de la conquête. Eliot naquit 1718, il reçut dans la maison nelle les premiers éléments de ation, et fut mis de bonne heure

à l'université de Leyde, où il fit des progrès rapides, et apprit à parler avec élégance et facilité le français et l'allemand. Son père, qui le destinait à l'état militaire, l'envoya ensuite à l'école royale du génie, à la Fère. Ainsi, ce fut chez les français qu'E-liot reçut des connaissances qui de-puis ont contribué à lui faire acquérir sa renommée, et l'ont aidé à combat-tre avec succès les armes de la France et de son alliée. Eliot revint à dix-sept ans chez son père, qui le fit aussitôt entrer dans le 23^e. régiment d'in-fanterie, ou fusilier royal Gallois; il passa dans le corps des ingénieurs à Wolwich, et se distingua par ses progrès jusqu'au moment où le colo-nel Eliot, son oncle, le plaça comme adjudant du second régiment des gre-nadiers à cheval. Eliot donna toute son attention à la discipline de ce corps, qu'il rendit un des plus beaux de la grosse cavalerie européenne, et passa avec lui en Allemagne, dans la guerre de 1740 à 1748. Il fut blessé à la bataille de Dettingen. Parvenu au grade de lieutenant-colonel, il résigna sa commission d'ingénieur. Il avait rendu de grands services à sa patrie en cette qualité, et prouvé, suivant l'observation de son biographe an-glais, qu'il était un digne élève de Belidor. Il fut ensuite aide-de-camp de George II qui, en 1759, lui fit quitter le second régiment de grenadiers à cheval pour lever et former le premier régiment des chevau-légers, appelé, de son nom, régiment d'Eliot. Il fut, aussitôt après, désigné pour prendre part à l'expédition contre les côtes de France (à St.-Cast), puis passa en Allemagne, où il ne cessa de se signaler. On l'en retira pour l'envoyer à la Havane; son habileté aida le général en chef à s'em-parer de cette place, vaillamment dé-

feudue par Louis de Velasco, qui en était gouverneur. Lorsqu'à la paix son corps fut passé en revue par le roi, ce prince demanda à Eliot ce qu'il pouvait faire pour ce régiment qui s'était si vaillamment conduit. Il répondit que ce corps de braves s'enorgueillirait d'obtenir de sa majesté le titre de régiment royal. Le roi ayant ensuite voulu donner à Eliot une marque personnelle de sa satisfaction, celui-ci lui répondit que l'approbation donnée à sa conduite, par son souverain, était pour lui la plus précieuse des récompenses. Il fut nommé, en 1775, commandant en chef en Irlande, mais il ne fit que paraître dans cette île; ayant vu que les fonctions qu'il aurait à remplir seraient sans cesse entravées, il demanda son rappel, afin de ne pas être obligé de déranger la marche des choses dans ce pays. Alors on l'envoya commander à Gibraltar, et ce fut un heureux choix pour le salut de cette importante forteresse. Son extrême vigilance, la discipline sévère qu'il y établit, l'extrême sobriété dont il donna l'exemple qui bientôt fut imité, les préparatifs judicieux qu'il fit pour se défendre, l'habileté avec laquelle il employa les moyens qui étaient à sa disposition, le mirent à même de braver pendant plusieurs années, avec une poignée d'hommes, les efforts réitérés des armées espagnoles et de leurs alliés les Français. La vigueur des attaques qu'il eut fréquemment à essuyer eut suffi pour épuiser toute autre troupe conduite par un autre général. Toujours prudent et réfléchi, Eliot ne détruisait pas, par une sortie prématurée, des travaux qui devaient coûter à l'ennemi du temps, de la persévérance, de la dépense; il attendait tranquillement qu'ils se fussent approchés du corps de la

place; alors, saisissant le moment favorable, il portait la destruction leurs ouvrages. Jamais il n'emportait ses munitions à des affaires de parade ou à des attaques insignifiantes; jamais l'apparence de la scène ne le détourna un moment de son assiduité à maintenir la plus exacte discipline: à visiter chaque jour les postes de la place; jamais il ne se détournait d'obtenir un succès honnête; il fit sacrifier les jours de son repos pendant trois ans les yeux de sa troupe entière furent fixés sur le drapeau de Gibraltar, investi, attaqué par des armées formidables, défendu par un chef brave et déterminé, qui avait su inspirer ses sentiments aux hommes qu'il commandait. Ce fut surtout la fameuse journée du 13 septembre 1782 qu'Eliot donna les preuves plus signalées de ce sang-froid et de cette intrépidité si nécessaires à l'homme entouré de périls imminents (1782). Son humanité ne fut pas remarquable après ce jour si heureux si glorieux pour lui, si funeste pour ses ennemis, qui avaient réuni tous les moyens d'attaque imaginables pour emporter enfin cette forteresse après tant d'années en butte à de tels coups. Il fit retirer de la mer le milieu des bâtiments enflammés par les soldats ennemis dévoués à une telle cause. Sa conduite le fit distinguer parmi les guerriers les plus habiles, et son nom fut cité avec éloge et admiration. La paix lui permit enfin de se reposer et en reçut la nouvelle avec joie, et qu'il revint dans sa patrie, les vœux du peuple, les remerciements qui lui furent adressés par le gouvernement, lui prouvèrent combien sa patrie appréciait l'importance de ses services. Le roi le nomma chevalier du bain, le 21

1787, le créa pair; enfin, lui donnant un titre qui rappelait le rocher témoin de ses exploits, il lui permit de prendre les armes de la forteresse qu'il avait si vaillamment défendue. Ce lieu était sans cesse présent à sa mémoire, il voulait aller y finir ses jours. Une attaque de paralysie l'engagea à prendre les eaux d'Aix-la-chapelle; il devait ensuite s'embarquer à Livourne pour Gibraltar, mais une seconde attaque mit fin à sa vie le 6 juillet 1790. Son corps fut rapporté en Angleterre, et inhumé dans sa terre de Heathfield, dans le comté de Sussex, où on lui a élevé un monument.

E—s.

ELIOTT (JEAN), ministre anglican dans le 17^e siècle, et missionnaire auprès des sauvages de l'Amérique septentrionale, traduit de l'anglais, dans la langue des nations indiennes, une Bible qui fut imprimée à Cambridge en 1663, gros in-4^o. Outre la version des psaumes en prose, il en fit un autre en vers, qu'on trouve à la fin du volume. Cette Bible est de la plus grande rareté. Il y en a une à la bibliothèque du roi; celle du duc de la Vallière en renfermait une autre, et on en connaissait une troisième à la bibliothèque des pères de l'oratoire de la Rochelle. Le Nouveau-Testament avait été imprimé en 1661 et dédié au roi Charles II.

T—D.

ELIPAND. Voy. FELIX D'URGEL.

ELISABETH (STE.), épouse de Zacharie, et mère de Jean-Baptiste, était de la race d'Aaron. Un ange étant venu annoncer à Zacharie qu'Elisabeth, malgré son grand âge, enfanterait un fils, elle conçut le précurseur du Messie, et cacha sa grossesse pendant cinq mois. Un mois après, Marie, sa parente, traversa les montagnes et vint à Hébron, visiter Elisabeth : « D'où me vient, dit Elisabeth, ce bonheur,

» que la mère de mon seigneur vienne ainsi vers moi ? Car aussitôt que votre voix a frappé mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. » Marie resta encore avec Elisabeth pendant trois mois, c'est-à-dire, jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste ; ce fut sa mère qui lui donna le nom de Jean, et Zacharie, qui était muet, écrivit ce même nom sur des tablettes. Les Orientaux croient qu'Elisabeth sauva miraculeusement son fils, lors du massacre des enfants du pays de Bethléem, et qu'elle se retira ensuite dans le désert, où elle termina ses jours, et où Jean-Baptiste se forma à cette vie austère qui lui mérita la gloire d'être pris pour le Messie lui-même.

C—T.

ELISABETH DE HONGRIE (STE.), fille du roi André II, naquit en 1207, et épousa en 1221 le landgrave de Thuringe, Louis IV, dit le Saint, avec lequel elle avait été élevée, d'après l'arrangement fait par leurs parents, qui avaient arrêté ce mariage lorsqu'ils étaient encore au berceau. La cour de Marbourg, où résidait le landgrave, offrit alors à l'Allemagne le spectacle de la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le pieux Louis laissait à son épouse la plus grande liberté de se livrer à son goût pour la retraite, la prière et les mortifications, au point que son directeur, Conrad de Marbourg, était quelquefois obligé de modérer son zèle pour les austérités. Elle avait des heures réglées pour le travail des mains, qu'elle employait ordinairement à carder ou filer de la laine pour habiller les pauvres. Son revenu était, à la lettre, leur patrimoine. Tous les jours on distribuait à sa porte des provisions à tous ceux qui se présentaient, dont le nombre s'élevait quelquefois jusqu'à neuf cents ;

et comme les plus infirmes ne pouvaient gravir le roc escarpé sur lequel est situé le château de Marbourg, elle fit bâtir au pied de ce rocher un hôpital pour les recevoir. Elle fonda d'autres hôpitaux et des maisons de travail, et faisait élever un grand nombre d'orphelins et d'enfants abandonnés. L'austérité de sa vie et surtout son humilité, portée à un point qui semblait peu compatible avec son rang, faisaient la censure du faste de la cour. Aussi son mari, mort à Otrante en 1227, au moment où il s'embarquait pour la croisade avec l'empereur Frédéric II, l'ayant laissée veuve avec trois enfants au berceau, une cabale violente se forma contre elle à la cour pour la priver de la régence, sous prétexte qu'elle aurait dissipé en aumônes tout le domaine de l'état. Henri Raspon, frère de Louis, fut nommé régent, et poussa la dureté jusqu'à chasser la princesse du château avec ses enfants, en lui refusant les choses les plus nécessaires, et défendant à toutes les personnes de la ville de les recevoir, sous peine d'encourir son indignation. Elle supporta ce mauvais traitement avec une patience admirable, se rendit dans une église où elle fit chanter un *Te-Deum* en actions de grâces de ce qu'elle avait été jugée digne de souffrir. Après avoir erré quelques jours sans pouvoir trouver d'asyle convenable, elle se retira vers l'évêque de Bamberg, son oncle, qui lui donna une maison commode auprès de son palais. L'année suivante, le corps du landgrave Louis ayant été rapporté en Thuringe, lorsque la pompe funèbre passa à Bamberg, les principaux barons qui l'accompagnaient furent touchés de la vertu et des malheurs d'Elisabeth, et de la dureté de son beau-frère. Ils promirent à la pieuse veuve d'agir en

sa faveur et de lui faire rendre justice, la régence lui appartenant de droit, suivant la coutume du pays. Mais elle renonça de bon cœur au gouvernement, et ne demanda que son domaine et la conservation des droits de son fils au landgraviat. Elle retourna donc à Marbourg, et quoique sa tranquillité y fût encore troublée par de nouvelles persécutions, elle y passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus chrétiennes et religieuses. Elle y mourut à l'âge de vingt-quatre ans, le 19 novembre 1231, laissant un fils (Herman II, landgrave de Thuringe, mort sans postérité en 1241) et deux filles, dont l'aînée (Sophie) épousa, en 1259, Henri II, duc de Brabant; et l'autre (Gertrude), abbesse d'Aldenbourg, ordre de Prémontré, mourut en 1297, et fut canonisée par le pape Clément VI. La vie de Ste. Elisabeth, par Thiéri de Thuringe (que l'on croit être le même que Thiéri d'Apolda, biographe de S. Dominique), se trouve dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius. Il faut y joindre un fragment publié par Lambecius, dans le tom. II du Catalogue de la bibliothèque de Vienne. Le détail de ses vertus et de ses miracles a aussi été écrit par son confesseur (V. CONRAD de Marburg). Elle a été canonisée en 1235, par le pape Grégoire IX, et l'église célèbre sa fête le 19 novembre. Les femmes du tiers-ordre de S. François, érigé en ordre religieux long-temps après la mort de la sainte, l'ont choisie pour patronne, et on leur a quelquefois donné le nom de religieuses de Ste. Elisabeth. C. M. P.

ELISABETH (STE.), reine de Portugal, née en 1271, était fille de Pierre III d'Arragon, et de Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile. Dès son enfance elle préféra les pratiques de dévotion aux études, aux délasse-

convenables à son rang. Ains elle épousa Denis I^{er}, Portugal (Voy. DENIS). Ce fut un mariage de convenance union resserrée par les liens d'ur. Le grand prince à qui les is décernèrent le titre de père patrie, laissa à sa femme la le se livrer à son goût pour rtifications. Les agiographes ent qu'elle jeûnait une grande e l'année, et qu'elle ne vivait pain et d'eau les vendredis et edis. Une conduite si étrange usages du trône pensa lui être Elle avait, dit-on, un page onfident de ses plus secrètes , et distributeur de ses au- Un camarade de ce page, le la faveur dont il jouissait, ça au roi comme ayant avec esse un commerce criminel. arque irrité fait venir un chau- , et lui commande de jeter n four celui qu'il enverra lui er si ses ordres sont exécutés. accusé reçoit ensuite la fatale sion. Il obéit ; mais, passant ne église, il y entre, entend se, puis une seconde, puis se i prière. Le temps s'écoule ; le patient, envoie le délateur au rnier pour apprendre le succès ise. Le rustre, trompé, prend et le jette dans le four. Ainsi ceusateur au lieu de l'accusé. h avait eu de Denis deux en- Alphonse, qui succéda à son Constance, qui fut mariée à nd IV, roi de Castille. Al- ayant formé contre son père spiration, Elisabeth fut accu- favoriser ses projets, et en ence exilée. Elle s'établit de- liatrice entre le père et le fils ; n opposition constante aux ndes et libérales de Denis, et

ses mœurs plus que cénobitiques qui faisaient la satire continuelle de celles de la cour, ne permirent jamais qu'il régnât entre les deux époux une intime confiance. Après la mort de Denis, arrivée en 1325, Elisabeth prit l'habit du tiers-ordre de S. François, et se retira au monastère des Clarisses, qu'elle avait fait bâtir à Coïmbre. Elle y passa le reste de ses jours dans de continuelles mortifications, et mourut le 4 juillet 1336. Elle fut béatifiée par Léon X en 1516, et canonisée par Urbain VIII en 1625. Sa fête est célébrée le 8 juillet. Les agiographes de cette princesse sont nombreux, mais on doit les lire avec circonspection. On compte parmi les principaux, Pierre-Perpigniani, Jean Carillo, Jacques Filigati, Jean Antoine de Vera y Zuniga et François Freira, tous jésuites, à l'exception de Carillo. D. L.

ÉLISABETH, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie, dont elle eut trois fils : Louis, qui depuis fut roi de Hongrie et de Pologne; André, le malheureux époux de Jeanne, reine de Naples; et Étienne, duc de Dalmatie et de Slavonie. Elisabeth pensa périr par un événement que Dlugosz raconte de la manière suivante : « La princesse, dit cet histo- » rien, était assise à table, au châ- » teau de Wizgrad sur le Danube, le » 18 mai 1330, avec le roi son mari » et les princes ses fils, Louis et » André. Félicien, un des plus puis- » sants magnats du royaume, lequel » se trouvait dans la salle, tire un » poignard, qu'il tenait caché sous » ses vêtements, se jette sur la reine, » à qui il coupa quatre doigts de la » main droite, avec laquelle elle cher- » chait à garantir sa tête; le roi, en » défendant son épouse, fut blessé » légèrement au bras gauche : de-là

» Felicien se précipite sur les deux
 » jeunes princes ; leurs gouverneurs
 » le désarment , et la garde étant ar-
 » rivée , il fut haché en pièces. »
 Voici , à ce que l'on raconte , la cause
 qui porta ce malheureux à cette action
 exécrationnable : « Le jeune prince Casimir ,
 » qui depuis monta sur le trône des
 » Polonais , se trouvait à la cour de
 » Hongrie près de la reine Elisabeth ,
 » sa sœur ; il devint éperdûment amou-
 » reux d'une jeune personne , nom-
 » mée Claire , qui était fille de Féli-
 » cien et dame d'honneur de la reine.
 » Le prince tomba malade ; il décou-
 » vrit à la reine sa sœur les causes de
 » sa maladie. Cette princesse , qui ai-
 » mait tendrement son frère , vint
 » avec Claire , sous prétexte d'appor-
 » ter à Casimir une boisson qu'elle
 » lui avait préparée. Sortant quelque
 » temps après , elle pria Claire de res-
 » ter jusqu'à ce qu'elle-même rentrât.
 » Se trouvant seul avec Claire , Ca-
 » simir lui découvrit sa passion ; ses
 » prières , ses larmes furent inutiles :
 » il lui fit violence. Quelques mois
 » après , elle découvrit à son père la
 » honte dont on venait de couvrir sa
 » famille. Ne pouvant se venger sur
 » Casimir , qui était parti pour re-
 » tourner en Pologne , Felicien résolut
 » d'immoler la reine et ses enfants à
 » son ressentiment : il périt en vou-
 » lant exécuter ce dessein exécrationnable ;
 » son fils fut arrêté et attaché à la
 » queue d'un cheval indompté. La
 » garde , après avoir mis le père en
 » pièces , se précipita dans les appar-
 » tements de la reine ; on arracha
 » Claire du milieu des femmes : on
 » lui coupa le nez , les lèvres , les
 » oreilles , et on l'exposa en cet état
 » au peuple. » Du temps d'Elisabeth ,
 les Piastes , desquels elle descendait ,
 cessèrent de régner en Pologne ; elle
 eut une part très active à ce grand

événement. Casimir , son frère , et
 point d'enfants mâles , Elis
 qui avait beaucoup d'ascenda
 son esprit , lui représenta qu'il
 penser à se donner un successeu
 sant par lui-même , tel que ser
 neveu , fils d'Elisabeth , et qui ,
 la mort de son père , devait
 sur le trône des Hongrois ; c
 princes de Mazovie , de Cujavi
 Silésie , lesquels formaient en P
 les branches collatérales de la
 des Piastes , étaient trop faible
 pouvoir repousser les attaqu
 voisins puissants qui entouraien
 logne , et pour contenir l'ambit
 grands dans l'intérieur : elle f
 prince ; elle le fit inviter au c
 qui se tint à Wiazgrad en 1338
 mir goûta le projet de sa sœur
 fit approuver par les états du
 me , et tout ce qui tenait à cette
 importante ayant été enfin arrê
 le congrès que les rois Casi
 Louis (qui avait succédé à
 son père) tinrent en 1355 à
 Elisabeth , munie des pleins
 voirs du roi son fils , se rend
 diète convoquée à Zantoch , e
 présence de Casimir , elle reç
 Louis le serment de fidélité de
 tion polonaise. Casimir étant
 1370 , Louis nomma Elisabi
 gente du royaume de Pologne
 princesse s'abandonna aux c
 perfides de ses flatteurs ; les
 contre son administration se fir
 tendre si haut , elles devinren
 nérales , que le roi son fils , en
 la rappela en Hongrie ; pour
 dommager , il lui assigna de
 domaines dans la Dalmatie. U
 née n'était pas encore écoulée ,
 sabeth avait réussi à faire char
 résolutions de Louis ; elle re
 1379 en Pologne , avec les
 pouvoirs qu'au paravant. « Ceu

» cesse, dit Naruszewicz, avait déjà
 » atteint sa quatre-vingtième année,
 » et elle se livrait, à cet âge, à toutes
 » les folies de la jeunesse. On n'en-
 » tendait au château de Cracovie que
 » chants, que jeux, que musique; les
 » affaires étaient abandonnées au ca-
 » price de ses favoris. Le jour de
 » S. Nicolas il s'éleva une dispute en-
 » tre les Hongrois de sa garde et quel-
 » ques habitants de Cracovie. Un gen-
 » tilhomme polonais fut blessé; ce fut
 » comme un signal donné dans toute
 » la ville: on tombait sur les Hongrois
 » partout où on les rencontrait; on
 » les égorgait sans distinction d'âge
 » ni de sexe; on les arrachait des
 » maisons, des caves où ils allaient
 » se cacher. On avait annoncé à la
 » princesse que deux de ses pages,
 » issus d'une des premières familles
 » de Hongrie, avaient eu le bonheur
 » d'échapper à la fureur des assass-
 » ins, qu'ils s'étaient réfugiés en lieu
 » sûr; on les avait découverts, et le
 » lendemain on eut la cruauté de ve-
 » nir les égorger sous les fenêtres du
 » château même. Ayant passé quel-
 » ques jours enfermée, pleurant et
 » dévorée par les plus vives inquié-
 » tudes, Elisabeth s'enfuit de Cracovie,
 » déguisée et suivie d'un petit nombre
 » de domestiques. Elle revint en Hon-
 » grie, où elle mourut au mois de dé-
 » cembre 1381. » On lui attribue la
 » recette de la composition de l'eau ara-
 » matique de romarin, qui, de son nom,
 » est encore appelée *Eau de la reine*
de Hongrie.

G—Y.

ELISABETH WOODVILLE, reine d'Angleterre, était fille de sir Richard Woodville, créé depuis lord Rivers, et de Jacqueline de Luxembourg, duchesse douairière de Bedford. Elle fut, dans sa jeunesse, demoiselle d'honneur de Marguerite d'Anjou, femme d'Henri VI, et mariée

à l'âge de seize ans, en premières noces, à sir John Gray de Groby, dont elle eut plusieurs enfants. Son mari, qui servait dans le parti de Lancastre, fut tué, en 1461, à la seconde bataille de St. - Alban. Ses biens furent confisqués. Elisabeth, n'ayant dans cette triste conjoncture que la maison paternelle pour asyle, se retira dans la terre de Grafton, que sir Richard possédait dans le Northamptonshire. Un jour qu'Edouard IV chassait dans les environs, en 1464, il vint rendre visite à la duchesse de Bedford. L'occasion parut favorable à Elisabeth pour demander au roi la restitution des biens de son mari, et pour le prier d'avoir pitié de ses enfants. Vivement ému de voir à ses pieds une si belle femme en pleurs, Edouard la releva en l'assurant qu'il aurait égard à l'objet de sa sollicitation. La conversation de cette femme charmante acheva la conquête que ses attraits avaient commencée. La passion du roi s'accroissait à chaque moment. Il devint à son tour le suppliant d'Elisabeth, et lui fit entendre que, moyennant un retour de sa part, il n'aurait rien à lui refuser; mais les transports, les serments d'un roi, jeune, aimable, pressant, ne purent ébranler Elisabeth. Tant de résistance irrita les désirs d'Edouard, accoutumé à trouver un accès plus facile dans le cœur des femmes auxquelles il adressait ses hommages. Sa passion l'emporta jusqu'à offrir sa couronne et sa main à la personne qui par sa beauté et par sa vertu lui en paraissait le plus digne. Agréablement surprise de cette proposition, Elisabeth l'accepta avec des sentiments de respect et de reconnaissance qui achevèrent de gagner le cœur du monarque. Comme il voulait pourtant garder des ménagements avec la duchesse d'York, sa mère, il se décida, avant

de terminer , à lui communiquer son dessein. Surprise d'une résolution aussi précipitée , la duchesse adressa à son fils les représentations les plus capables de l'en détourner. Il fut sourd à ses remontrances : vola à Grafton où le mariage fut célébré si secrètement , que les ordres donnés pour préparer le couronnement de la nouvelle reine , en divulguèrent seuls le secret. La surprise des grands et du peuple fut extrême , de voir le roi marié avec une de ses sujettes , dans le temps qu'il faisait négocier , par Warwick , à la cour de France , son mariage avec la princesse de Savoie , et que ce mariage était déjà arrêté. A la surprise des grands succéda leur jalousie , de voir toutes les grâces et les faveurs accordées aux parents et aux amis de la reine ; mais ce mécontentement fut peu de chose en comparaison du dépit que conçut Warwick , d'avoir été ainsi joué. Il revint en Angleterre la rage dans le cœur , et médita ses projets de vengeance qu'il parvint à exécuter en 1470. Edouard , poursuivi par cet homme devenu son ennemi implacable , fut contraint de quitter le royaume. Elisabeth , instruite de sa fuite , se retira dans l'asyle de Westminster , où elle fut suivie d'un très grand nombre de partisans de la maison d'York. Ce fut là qu'elle accoucha d'un prince auquel on donna le nom d'Edouard , et qui naquit héritier d'un grand royaume , tandis que son père le perdait. Après qu'Edouard fut remonté sur le trône , Elisabeth , qui n'avait rien perdu de son empire sur son cœur , continua à n'en profiter que pour assurer la fortune de sa famille. Cette conduite excita le mécontentement de la nation , qui lui reprochait d'ailleurs un luxe immodéré. Parmi les grands qui nourrissaient contre elle une haine invétérée , le duc

de Clarence , frère du roi , ne prenait aucune peine pour dissimuler ses sentiments. Elisabeth , de son côté , manifestait pour lui une aversion qui fut encore augmentée lorsque dans les sanglants débats qui précipitèrent momentanément Edouard du trône , elle vit son père , et un de ses frères , traînés à l'échafaud par le parti dans lequel Clarence s'était jeté. Les historiens prétendent , que , profitant de quelques brouilleries , survenues entre les deux princes , elle s'unit au duc de Gloucester , autre frère du roi , pour faire prononcer la mort de Clarence. Edouard mourut en 1483. Elisabeth , qui , pendant la vie de son époux , avait profité de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit , pour éloigner de la cour l'ancienne noblesse , et y placer des hommes qui lui devaient leur élévation , espérait par cette conduite et par son indulgence pour les fréquents écarts d'Edouard , conserver son crédit tant qu'il vivrait , et si elle lui survivait , s'assurer le gouvernement sous le nom de son fils , quand ce jeune prince monterait sur le trône ; mais , par une fatalité assez ordinaire aux projets les mieux combinés , ce furent toutes ses précautions qui causèrent sa ruine et celle de sa famille. Dès qu'Edouard eût les yeux fermés , les deux partis qui s'étaient formés à sa cour , et qu'il tâcha de réconcilier avant de mourir , oublièrent les protestations d'amitié qu'ils venaient de se prodiguer mutuellement , et chacun songea aux moyens de gagner l'avantage sur l'autre. La reine dépêcha un émissaire au comte de Rivers , son frère , qui était avec le jeune roi dans le pays de Galles , pour qu'il levât un corps de troupes afin d'escorter le prince jusqu'à Londres , et le protéger contre les desseins de leurs adversaires. L'opposition qu'elle trouva à

n de cette mesure , et la
exciter une guerre civile , lui
stremander les ordres qu'elle
nés. Ce premier faux pas de
xcita la jalousie des grands et
e Gloucester , qui virent bien
eth avait voulu les exclure
inistration , et gouverner de
vec sa famille et ses créatures.
r profita des dispositions où
cienne noblesse , pour s'em-
la personne d'Edouard V , et
ter le comte Rivers , et d'an-
isans de la reine. Elisabeth
as plutôt instruite de ces
nts , que se voyant privée du
de son frère et de son fils ,
ifugia une seconde fois dans
Westminster , avec son se-
 , le duc d'York et ses cinq
érant trouver dans ce refuge
sûreté dont elle y avait joui
contre les fureurs de la mai-
ancastre. Rotheram , arche-
York , alla la trouver , et
à la consoler dans son afflic-
ême , en lui communiquant
ge amical du lord Hastings ,
igneurs du parti opposé. « Ce
ns me dites me présage quel-
lheur , s'écria-t-elle , car Has-
t celui qui cherche à me faire
roi et mes enfants. » Alors le
ulant lui donner quelque es-
lui dit qu'il n'y avait rien à
pour la personne du roi ,
le duc d'York était hors de
nce de ceux qu'elle regardait
es ennemis. Mais le duc de
ne tarda pas à annoncer
ployerait tous les moyens ,
plus violents , pour que le
ork fut réuni à son frère.
archevêques allèrent donc
uader à Elisabeth d'envoyer
e fils à la cour. Elle résista
ps à leurs représentations , à

leurs prières , à leurs supplications ,
car elle regardait la vie du roi comme
plus assurée , tant que son frère serait
dans un asyle qui lui semblait inviola-
ble , mais , ne trouvant personne de
son avis , et sachant que le conseil me-
naçait , en cas de refus , d'en venir à
la force , elle fit amener son fils aux
prélats , et , comme frappée d'un pres-
sentiment funeste sur le sort qui atten-
dait cet enfant , elle l'embrassa tendre-
ment et l'arrosa de ses larmes , lui dit
tristement adieu , et le remit entre les
mains des deux prélats , avec les mar-
ques de la plus vive douleur. Elle ne
revit plus ses deux fils. Le duc de
Gloucester se fit proclamer roi , sous le
nom de Richard III , et les fit déclarer
bâtards ; une mort violente mit fin
aux jours du comte de Rivers et
de ses compagnons d'infortune. Eli-
sabeth était encore dans son asyle
de Westminster , avec ses filles , dé-
plorant ses infortunes , lorsque la
mère du comte de Richmond lui en-
voya son médecin , pour lui confier le
projet formé par quelques mécontents ,
d'élever le comte son fils sur le trône
d'Angleterre , et lui dire surtout que
toute l'espérance du succès consistait
dans l'union des deux familles d'York
et de Lancastre , par le mariage de la
princesse Elisabeth , fille aînée de la
reine , avec le comte de Richmond.
La reine donna son consentement à
tout , et ajouta qu'elle souhaitait que le
comte s'engageât , par serment , d'é-
pouser Elisabeth , ou Cécile sa sœur
cadette , si Elisabeth mourait avant le
mariage. Le comte se conforma à cette
demande , le jour de Noël 1483 , dans
la cathédrale de Rouen , et tous les
Anglais présents lui jurèrent serment
de fidélité. Richard , instruit de ce pro-
jet de mariage , chercha à le rompre.
Il parvint à persuader à Elisabeth qu'il
souhaitait vivre en bonne intelligence

avec elle, reconnut qu'elle avait été traitée trop rigoureusement, lui promit de s'intéresser au sort des frères qui lui restaient, de prendre soin de ses filles, et de les marier suivant leur rang. Enfin il lui fit insinuer que son dessein était d'épouser la princesse Elisabeth, dans le cas où sa femme, dont la santé était languissante depuis la mort de son fils, viendrait à mourir. La reine, vaincue par toutes ces considérations, ennuyée de vivre dans son asyle, qui était réellement une prison, et croyant que le complot du comte de Richemond était manqué par la mort du duc de Buckingham, son principal soutien, remit ses cinq filles à Richard. On doit être surpris néanmoins de la voir, malgré tous ces motifs, oublier les outrages sanglants qu'elle avait reçus de Richard, se prêter à sa demande, et écrire même à son propre frère, pour l'engager à quitter le parti de son frère; mais cet étonnement cesse si l'on considère, avec Walpole, dans son ouvrage sur le règne de Richard III, que probablement ce prince prouva à Elisabeth qu'il n'avait pas assassiné ses deux fils, et que la mort de son frère et de son fils du premier lit, était l'ouvrage de Hastings. D'ailleurs, le parlement ayant déclaré nul son mariage avec Edouard IV, l'espoir de voir sa fille mariée à Richard III, dut flatter sa vanité. Une ancienne Chronique dit qu'à la fête de Noël 1484, on fut scandalisé de voir la reine douairière et sa fille aînée en robes royales toutes pareilles. On peut donc croire, avec quelque vraisemblance, qu'Elisabeth ne regardait pas Richard comme le meurtrier de la plupart de ses parents. Après la fin tragique de ce monarque, elle s'attendait à la reconnaissance du comte de Richemond, devenu roi sous le nom de Henri VII, pour avoir dès

le principe, favorisé ses projets. Mais ce prince, qui avait la prétention de ne devoir ses droits au trône qu'à lui-même, la négligea. Quand Elisabeth vit son crédit absolument tombé à la cour, sa fille traitée durement, tous ses amis dédaignés, elle conçut la plus vive animosité contre Henri, et résolut de lui faire éprouver tout son ressentiment. Elle encouragea l'imposture de Sinmel, qui voulut se faire passer pour le comte de Warwick, fils du duc de Clarence, quelques personnes même conjecturèrent qu'elle avait, avec d'autres partisans de la maison d'York, persuadés probablement de l'existence du second fils d'Edouard IV, ourdi cette trame pour éprouver l'attachement de la nation à cette maison. Car, malgré l'esprit inquiet et intrigant d'Elisabeth, il n'est pas croyable qu'elle eût voulu, dans l'espace d'un an, essayer de détrôner sa fille, et plonger de nouveau la nation dans les horreurs de la guerre civile, si elle n'eût pas travaillé dans l'espoir de procurer la couronne à son fils. Les soupçons de Henri le portèrent à assembler un conseil composé de ses plus intimes confidents, pour les consulter sur la conduite à tenir envers sa belle-mère. Par suite de ces délibérations, Henri fit arrêter Elisabeth en 1486, confisqua tous ses biens, et l'enferma pour le reste de ses jours dans le couvent de Barmondsey. Comme il ne voulait pas faire connaître au public la cause véritable d'un traitement si rigoureux, il fit courir le bruit que c'était en punition d'avoir, malgré la convention secrète de lui donner sa fille en mariage, livré cette princesse et ses sœurs à Richard III. Mais ce crime, si c'en était un, devait être oublié depuis long-temps, et pouvait facilement être excusé. Aussi la nation resta-t-elle persuadée que le

oulant pas accuser formelle-
belle-mère de tremper dans
piration contre lui, cachait
ance ou ses précautions sous
ce d'un grief ancien et connu.
t que trop confirmé dans ce
quand on vit Henri continuer
cette reine infortunée avec la
gueur jusqu'à sa mort, arrivée
. Comme personne n'ignorait
rait été un des principaux ins-
de l'élévation de Henri au
le taxa de dureté et d'ingra-
e qui rend très probable, dit
la supposition qu'il y avait
chose de plus contre elle ;
le roi, par raison d'état, ne
is publier. Peu de femmes ont
exemple plus frappant des
les de la fortune. Née dans un
ne devait pas lui faire conce-
e de monter sur le trône, elle
isit et ne jouit pendant assez
mps de tous les avantages de
ur que pour éprouver ensuite
s les plus affreux. Enfin l'élé-
sa fille fut la cause des mal-
i empoisonnèrent la fin de ses
lle fut enterrée à Windsor,
u roi son époux. C'est à elle
doit le complément de la fon-
u collège de la reine à Ox-
ommencé par Marguerite,
Henri VI.

E—s.

ABETH D'ANGLETERRE,
ngleterre, était fille d'Edouard
Elisabeth Woodville. Elle na-
commencement de 1466, et
son enfance promise à Char-
, alors dauphin. L'on a pré-
le chagrin et le dépit de
ais XI manquer à la parole
it donnée à cet égard, hâte-
n d'Edouard IV. Cette asser-
on probable ; mais il est plus
u'Edouard, pour se venger
, avait le dessein de lui faire

la guerre quand il fut surpris par la
mort. Lorsque les grands, mécontents
de Richard III, commencèrent à com-
ploter sa ruine, et jetèrent les yeux
sur Henri, comte de Richemond, pour
l'élever au trône d'Angleterre, ils
songèrent, pour corroborer les droits
de ce dernier, à lui faire épouser Eli-
sabeth, afin que cette union des deux
familles de Lancastre et d'York étouf-
fât tous les germes des guerres civiles.
Elisabeth, reine douairière, alors ren-
fermée avec ses filles dans l'asyle de
Westminster, accepta avec empressé-
ment les propositions qu'on lui fit
pour Elisabeth. Plusieurs historiens
ont avancé que Richard, instruit de
ce qui se tramait, s'occupait d'empêcher
ce mariage, jeta les yeux sur Elisabeth
pour l'épouser ; qu'en conséquence,
après être parvenu à la faire sortir
avec sa mère et ses sœurs de l'asyle
de Westminster, dès que la reine son
épouse fut morte, en 1484, il lui of-
frit sa main, qu'elle rejeta avec hor-
reur ; enfin, que ne voulant pas, à
cause des conjonctures alors peu favo-
rables pour lui, user de violence, mais
croyant ne devoir pas lui laisser la li-
berté de se choisir un époux, il l'avait
fait enfermer dans le château de Sheriff-
Hulton, dans l'Yorkshire. Avant que
Walpole, dans son *Règne de Ri-
chard III*, attaquât l'authenticité de
ce récit, Tindal, dans ses *Remarques
sur Rapin-Thoyras*, avait déjà fait
observer que Buck, dans son *Histoire
de Richard III*, cite une lettre origi-
nale écrite de la main d'Elisabeth,
et adressée au comte de Norfolk. Eli-
sabeth le prie de s'entremettre de son
mariage avec le roi, dont elle parle
dans les termes les plus passionnés ;
ajoute qu'elle est à lui de cœur et de
pensée ; finit par observer que la plus
grande partie du mois de février est
déjà passée, et témoigne la plus vive

impatience de voir arriver le mois d'avril. Or, les médecins avaient déclaré que la reine, dont la santé était languissante, ne vivrait pas jusqu'au mois d'avril. Une chronique du temps rapporte qu'à la fête de Noël 1485, on était choqué de voir la reine et sa fille vêtues toutes deux de robes royales. Il n'est donc pas présumable, comme l'observe Walpole, que Richard, instruit du projet d'alliance entre Elisabeth et le comte de Richmond, ait amusé la jeune princesse de l'espérance de l'élever au trône. Cette idée devait d'autant plus lui sourire ainsi qu'à sa mère, qu'un acte du parlement avait déclaré le mariage d'Edouard IV avec Elisabeth nul, et par conséquent leurs enfants bâtards. Lorsqu'ensuite Richard vit commencer l'exécution des complots formés contre sa personne, il était tout naturel que pour mettre Elisabeth à l'abri d'être enlevée par les mécontents, il la fit enfermer sous bonne garde au château de Sheriff-Hulton. A peine Henri se fut-il emparé du trône, que ne croyant pas à propos, pour la sûreté de ses droits, de laisser Elisabeth dans une province éloignée, il la fit prier de venir à Londres auprès de sa mère. Cependant, comme son dessein n'était pas d'appuyer ses droits au trône sur son mariage avec cette princesse, il ne l'épousa que le 18 janvier 1486, après s'être fait couronner. La joie que le peuple témoigna eu cette occasion fut bien plus vive que celle qu'il avait manifestée à la première entrée de Henri dans Londres, ou à son couronnement. Cette marque de l'affection universelle pour la maison d'York blessa vivement Henri. Malgré la beauté et les qualités aimables d'Elisabeth, il se conduisit envers elle avec une froideur marquée. Il différa deux ans entiers de la faire cou-

ronner, quoiqu'elle fût déjà accouchée d'un fils, et probablement il n'y eût jamais consenti, s'il n'eût cru porter du préjudice à ses intérêts en se refusant constamment à cette cérémonie, dont le délai prolongé causait un mécontentement général. Après avoir donné quatre enfants à son mari, qui ne cessait de la regarder comme une rivale dangereuse, Elisabeth, abreuvée de chagrins, mourut le 11 février 1502, en couche d'une fille nommée Elisabeth, qui ne lui survécut pas long-temps. Elle fut enterrée à Westminster, dans la magnifique chapelle que son époux avait fait construire.

E—2.

ÉLISABETH DE BOSNIE, reine régente de Hongrie, fille d'Étienne, roi de Bosnie, épousa Louis-le-Grand, roi de Hongrie et de Pologne. Déclarée régente du royaume et tutrice de son fils, après la mort de ce prince, en 1382, elle confia les rênes du gouvernement à Nicolas Garo, palatin de Hongrie. Ce ministre impérieux réprima les grands, et occasionna une révolte : on prit les armes de tous parts. Charles de Duraz, roi de Naples, profitant de ces désordres, usurpa la couronne de Hongrie, et fit jeter Elisabeth et sa fille dans une étroite prison. Mais le palatin Garo, qui regardait Charles de Duraz comme un tyran, le fit assassiner, et délivra aussitôt la reine et sa fille. Elisabeth, ayant voulu ensuite parcourir les diverses provinces du royaume avec son fidèle ministre, tomba entre les mains de Giornard, gouverneur de la Croatie, partisan de Charles de Duraz, qui, pour venger la mort de ce prince, fit tuer le palatin Garo, son meurtrier, et noyer Elisabeth, après l'avoir enfermée dans un sac, en 1386. Il se contenta de resserrer sa fille Mathie dans une dure prison ; mais Sig-

marquis de Brandebourg, au-
te princesse avait été promise,
l'épousa, après avoir
ir son persécuteur par le der-
plice.

B—P.

SABETH, reine d'Angleterre,
le 7 septembre 1533, du roi
'III, et de la fameuse Anne de
, que ce tyran voluptueux avait
: en secret, avant même d'a-
: prononcer son divorce avec
ne d'Arragon, et qu'il épousa
ement le 20 mai 1533, dix-
rs après le divorce prononcé,
mois et demi avant la nais-
'Elisabeth. Lorsqu'après avoir
sa première femme, Henri
décapiter la seconde, pour en
une troisième, il déclara éga-
illégitimes, également incapa-
régner, et sa fille Marie, née
nier, et sa fille Elisabeth, née
nd mariage. Le troisième lui
un fils (Edouard VI) qui, en
au monde, coûta la vie à sa
Jeanne Seymour). On vint dire
ue la reine ou son enfant étaient
danger mortel et inévitable:
z le fruit, répondit brutale-
le barbare époux, on ne se
e point des enfants à son gré,
on trouve autant de femmes
en veut. » En effet, il en trouva
trois, Anne de Clèves, Cath-
ward, et Catherine Parr. La
e fut répudiée, la seconde dé-
, la troisième, tout près de
lut son salut à une heureuse
qui suivit un heureux hasard:
de ces trois ne devint mère.
d'une fin prochaine, l'é-
omicide ne voulut cependant
urir père dénaturé. Il fit un
nt pour régler la succession au
évoqua la clause d'incapacité
cse contre ses deux filles; ne
oint le parlement révoquer la

L.

clause d'illégitimité; mais ordonna
qu'Edouard, Marie, Elisabeth, ré-
gneraient successivement, à défaut de
postérité du premier et de la seconde.
Edouard, âgé alors de neuf ans, mou-
rut à quinze, après une minorité rem-
plie de troubles et de scènes sanglan-
tes: la destinée de l'Angleterre reposa
sur les deux têtes de Marie et d'Elisa-
beth. La fille de Catherine d'Arragon
devait être catholique par conviction,
et la fille d'Anne de Boulen protes-
tante par calcul: il était clair que la
lutte des deux religions allait décider
des destins du peuple anglais; que
les monuments de l'histoire seraient
aux ordres du parti vainqueur, et que
le fanatisme triomphant resterait en
possession de diffamer exclusivement
le fauatisme qui aurait succombé: c'est
une réflexion qu'il ne faut pas perdre
de vue quand on veut suivre dans leur
règne, et juger avec impartialité les
deux filles de Henri VIII. Marie régna
la première, et s'abandonna aux cou-
seils de Gardiner, évêque catholique
de Winchester, qu'elle tira de prison
pour en faire son chancelier et son
premier ministre. Elisabeth, formée
par le docteur protestant Parker, à
qui Anne de Boulen l'avait reconman-
dée en mourant, laissa d'abord péné-
trer son penchant pour la réforme.
Déjà inquiétée sous le règne d'Edouard
par l'ambitieux duc de Northumber-
land, elle le fut bien davantage sous
celui de Marie, par l'ambitieux et fa-
natique Gardiner. Au milieu des san-
glantes persécutions que ce dernier sus-
cita contre les partisans de la réforme,
il ne cessait de répéter à la reine que
ce n'était pas seulement les membres
du protestantisme qu'il fallait couper,
mais sa tête qu'il fallait abattre, et que
si l'on ne sacrifiait pas Elisabeth, le
rétablissement de la vraie religion ne
serait que momentané. On voulut im-

3

pliquer la jeune princesse dans la conspiration de Wiat, et peut-être avait-elle donné lieu à quelque soupçon. Elle fut arrêtée et conduite à la Tour, le 11 mars 1554, âgée alors de vingt-un ans. Mais quoique Wiat et ses complices eussent placé sur elle leur principale espérance, ils déclarèrent sur l'échafaud qu'elle avait ignoré leur révolte. Elle-même, interrogée par le conseil, se défendit avec une présence d'esprit et une fermeté qui en imposèrent. Enfin, par une circonstance bizarre, elle eut pour protecteur dédicé ce Philippe d'Espagne, que Marie avait choisi pour époux. Plus ambitieux encore que superstitieux, et encore plus ennemi de la France qu'ami de Rome, Philippe ne voulait pas, si les deux sœurs venaient à mourir sans enfants, que la jeune reine d'Ecosse, héritière du sceptre britannique, le réunît à celui du dauphin de France, son époux désigné. Elisabeth sortit de la Tour. On lui proposa d'épouser le duc de Savoie; elle se garda bien de consentir à cet exil mal déguisé. Peut-être aurait-elle été plus tentée de répondre aux empresses d'un seigneur anglais (Courtenay, comte de Devonshire), dont la royale origine était encore embellie par tous les dons de la nature, et que la reine Marie avait recherché en vain avant de prendre Philippe II pour époux. Elisabeth repoussa cette séduction, soit qu'elle craignût d'irriter une trop puissante rivale, soit que déjà elle ne voulût pas dépendre, même quand elle avait besoin d'être protégée. Quoi qu'il en soit, n'ayant pu ni la perdre ni l'éloigner, ses ennemis l'humilièrent. Le parlement, aussi servile pour Marie qu'il l'avait été pour son père, et qu'il devait l'être pour sa sœur, avait ouvert sa première session en déclarant valide et indissoluble le mariage de

Catherine d'Angouleme, nul et nul divorce de Henri. Alors Anne de Lennox n'avait plus été qu'une nonne. Elisabeth reçut ordre de céder à des parentes éloignées du sang attendu que, quoique de sang royal, elle n'était pas née en légitime. Bientôt on la confina dans le château de Woodstock, où elle fut étroitement gardée, tandis que le comte de Devonshire était traité de même au château de Fotheringhay. A l'ennui, aux vexations et d'outrages, Elisabeth joignit une fierté muette et une indomptable ténacité. Rendue encore plus libre par la protection de Philippe II, elle s'imposa une vie retirée, de campagne dont l'accès n'était qu'à un très petit nombre d'amis. Sa retraite, comme dans ses deuil, elle employa utilement les jours d'infortune et les loisirs de sa solitude à se pénétrer de cet esprit de réserve et de discrétion dont elle avait tant besoin, à cultiver les fruits et à augmenter ses trésors de sa première éducation. Elle se livra à la philosophie, à la politique, à la science, à la poésie, à la musique, rien d'étranger à ses études et à ses goûts. tout ce qui peut orner l'esprit et fier le caractère, animer ou embellir la vie publique et privée. L'anglais, elle écrivait parfaitement grec, le latin, le français, l'italien et des autres langues de l'Europe. Aucune ne lui resta entièrement inconnue. Elle porta tout cela sur le trône, en 1558, et elle y porta même temps un extérieur simple et agréable, des yeux vifs et un teint d'une blancheur éclatante. Enfin, malgré quelques imperfections que l'œil, a-t-on dit, n'avait pas le temps de saisir, un ensemble de traits répandu sur toute sa personne dont elle n'était pas mécontente.

vaine : nous verrons cette vanité produire de grands et de terribles effets ; ainsi , l'historien et le biographe doivent également la remarquer. Ce fut le 17 novembre 1558, qu'expira la reine Marie. Le parlement était en séance. Les communes s'occupaient d'un bill portant « défense de rien » imprimer sans la permission du roi » Philippe et de la reine Marie, expédiée sous le grand sceau d'Angleterre : premier exemple, dit le *Journal parlementaire*, d'une restreinte » mise à la liberté de la presse. » La discussion fut interrompue par un message des pairs , qui requéraient la chambre des communes toute entière de se rendre à leur barre. C'était pour y apprendre la mort de la reine Marie, et pour concourir avec la chambre haute à proclamer la reine Elisabeth. Pas une voix ne s'éleva dans tout ce parlement catholique pour contester ce qui avait été réglé par le testament de Henri VIII. Le nouveau règne fut annoncé ; le parlement se trouva dissous ; le bill inquisitorial disparut avec les communes qui l'agitaient , et avec le prince inquisiteur dont la royauté précaire venait de s'évanouir. L'avènement d'Elisabeth excita une joie universelle dans tout le royaume. Les malheureux protestants, dont le sang ruisselait sur les échafauds ; les catholiques sages et humains , qui gémissaient de voir leur religion dénaturée par la fureur et souillée par le meurtre ; les Anglais, jaloux de leur liberté, que tourmentait la seule idée de voir un trône britannique partagé par un prince espagnol ; et cette classe de grands dont l'ambition espère toujours dans un changement de pouvoir, et cette portion de peuple que son inconstance rend amie de toute nouveauté, accueillirent avec des transports et des acclamations universelles

leur nouvelle reine , qui , de son côté , ne parla de ses sujets, ou à ses sujets, qu'avec un langage d'amour. Sa marche de Hatfield à Londres fut une marche triomphale. Elle entra en souveraine toute-puissante dans cette même tour où elle avait été détenue prisonnière et accusée. Avec la solennité dont elle devait marquer tous ses discours, et avec l'importance qu'elle savait attacher à sa personne, elle remercia publiquement l'Être suprême de l'avoir « sauvée , comme Daniel , de la fosse » aux lions. » N'ayant plus rien à craindre des instruments subalternes de la vocation qu'elle avait essayée, elle affecta pour eux une clémence facile, et professa un oubli absolu de toutes les injures. Établie dans son palais , elle s'occupa aussitôt de des affaires de l'intérieur et de celles du dehors. La première qui devait l'occuper, la grande affaire de son règne , était celle de la religion nationale. L'Angleterre allait-elle rester catholique ou redevenir protestante ? telle était la question sur laquelle il fallait se prononcer sans perdre de temps. L'évêque Gardiner avait précédé Marie dans le tombeau ; le cardinal Pole y était entré avec elle : c'étaient les moyens de crainte et les moyens de persuasion qui manquaient à la fois au catholicisme ; car l'évêque chancelier s'était fait redouter même par ceux de sa croyance, et le cardinal légat s'était fait révéler et chérir même des protestants. Il y avait bien un évêque Bonner plus cruellement superstitieux que Gardiner ; et l'archevêque d'York, à qui les sceaux avaient été remis, possédait plusieurs des qualités du cardinal Pole : mais le premier n'était que haïssable, et aucun mélange de vénération ne venait tempérer et, pour ainsi dire, sanctifier la terreur qu'il inspirait ; le second avait le mé-

» Félicien se précipite sur les deux
 » jeunes princes ; leurs gouverneurs
 » le désarment , et la garde étant ar-
 » rivée , il fut haché en pièces. »
 Voici , à ce que l'on raconte , la cause
 qui porta ce malheureux à cette action
 exécrationnelle : « Le jeune prince Casimir ,
 » qui depuis monta sur le trône des
 » Polonais , se trouvait à la cour de
 » Hongrie près de la reine Élisabeth ,
 » sa sœur ; il devint éperdûment amou-
 » reux d'une jeune personne , nom-
 » mée Claire , qui était fille de Féli-
 » cien et dame d'honneur de la reine.
 » Le prince tomba malade ; il décou-
 » vrit à la reine sa sœur les causes de
 » sa maladie. Cette princesse , qui ai-
 » mait tendrement son frère , vint
 » avec Claire , sous prétexte d'appor-
 » ter à Casimir une boisson qu'elle
 » lui avait préparée. Sortant quelque
 » temps après , elle pria Claire de res-
 » ter jusqu'à ce qu'elle-même rentrât.
 » Se trouvant seul avec Claire , Ca-
 » simir lui découvrit sa passion ; ses
 » prières , ses larmes furent inutiles :
 » il lui fit violence. Quelques mois
 » après , elle découvrit à son père la
 » honte dont on venait de couvrir sa
 » famille. Ne pouvant se venger sur
 » Casimir , qui était parti pour re-
 » tourner en Pologne , Félicien résolut
 » d'immoler la reine et ses enfants à
 » son ressentiment : il périt en vou-
 » lant exécuter ce dessein exécrationnel ;
 » son fils fut arrêté et attaché à la
 » queue d'un cheval indompté. La
 » garde , après avoir mis le père en
 » pièces , se précipita dans les appar-
 » tements de la reine ; on arracha
 » Claire du milieu des femmes : on
 » lui coupa le nez , les lèvres , les
 » oreilles , et on l'exposa en cet état
 » au peuple. » Du temps d'Élisabeth ,
 les Piastes , desquels elle descendait ,
 cessèrent de régner en Pologne ; elle
 eut une part très active à ce grand

événement. Casimir , son frère , et
 point d'enfants mâles , Elis
 qui avait beaucoup d'ascenda
 son esprit , lui représenta qu'il
 penser à se donner un successeu
 sant par lui-même , tel que ser-
 neveu , fils d'Élisabeth , et qui ,
 la mort de son père , devait
 sur le trône des Hongrois ; q
 princes de Mazovie , de Cujavi
 Silésie , lesquels formaient en P
 les branches collatérales de la
 des Piastes , étaient trop faible
 pouvoir repousser les attaqu
 voisins puissants qui entouraien
 logne , et pour contenir l'ambit
 grands dans l'intérieur : elle fi
 prince ; elle le fit inviter au c
 qui se tint à Wisgrad en 1338
 mir goûta le projet de sa sœur
 fit approuver par les états du
 me , et tout ce qui tenait à cette
 importante ayant été enfin arrêté
 le congrès que les rois Casi
 Louis (qui avait succédé à
 son père) tinrent en 1355 à
 Elisabeth , munie des pleins
 voirs du roi son fils , se rend
 diète convoquée à Zantoch , e
 présence de Casimir , elle reçut
 Louis le serment de fidélité de
 tion polonaise. Casimir étant n
 1370 , Louis nomma Élisab
 gente du royaume de Pologne
 princesse s'abandonna aux c
 perfides de ses flatteurs ; les
 contre son administration se fir
 tendre si haut , elles devinrent
 nérales , que le roi son fils , en
 la rappela en Hongrie ; pour
 dommager , il lui assigna de
 domaines dans la Dalmatie. U
 née n'était pas encore écoulée ,
 sabeth avait réussi à faire char
 résolutions de Louis ; elle re-
 1379 en Pologne , avec les
 pouvoirs qu'auparavant. « C'est

» cesse, dit Naruszewicz, avait déjà
 » atteint sa quatre-vingtième année,
 » et elle se livrait, à cet âge, à toutes
 » les folies de la jeunesse. On n'en-
 » tendait au château de Cracovie que
 » chants, que jeux, que musique; les
 » affaires étaient abandonnées au ca-
 » price de ses favoris. Le jour de
 » S. Nicolas il s'éleva une dispute en-
 » tre les Hongrois de sa garde et quel-
 » ques habitants de Cracovie. Un gen-
 » tilhomme polonais fut blessé; ce fut
 » comme un signal donné dans toute
 » la ville: on tombait sur les Hongrois
 » partout où on les rencontrait; on
 » les égorgeait sans distinction d'âge
 » ni de sexe; on les arrachait des
 » maisons, des caves où ils allaient
 » se cacher. On avait annoncé à la
 » princesse que deux de ses pages,
 » issus d'une des premières familles
 » de Hongrie, avaient eu le bonheur
 » d'échapper à la fureur des assas-
 » sins, qu'ils s'étaient réfugiés en lieu
 » sûr; on les avait découverts, et le
 » lendemain on eut la cruauté de ve-
 » nir les égorger sous les fenêtres du
 » château même. Ayant passé quel-
 » ques jours enfermée, pleurant et
 » dévorée par les plus vives inquié-
 » tudes, Elisabeth s'enfuit de Cracovie,
 » déguisée et suivie d'un petit nombre
 » de domestiques. Elle revint en Hon-
 » grie, où elle mourut au mois de dé-
 » cembre 1381. » On lui attribue la
 » recette de la composition de l'eau ara-
 » matique de romarin, qui, de son nom,
 » est encore appelée *Eau de la reine
 de Hongrie.*

G—Y.

ELISABETH WOODVILLE, reine d'Angleterre, était fille de sir Richard Woodville, créé depuis lord Rivers, et de Jacqueline de Luxembourg, duchesse douairière de Bedford. Elle fut, dans sa jeunesse, demoiselle d'honneur de Marguerite d'Anjou, femme d'Henri VI, et mariée

à l'âge de seize ans, en premières nocces, à sir John Gray de Groby, dont elle eut plusieurs enfants. Son mari, qui servait dans le parti de Lancastre, fut tué, en 1461, à la seconde bataille de St. - Alban. Ses biens furent confisqués. Elisabeth, n'ayant dans cette triste conjoncture que la maison paternelle pour asyle, se retira dans la terre de Grafton, que sir Richard possédait dans le Northamptonshire. Un jour qu'Edouard IV chassait dans les environs, en 1464, il vint rendre visite à la duchesse de Bedford. L'occasion parut favorable à Elisabeth pour demander au roi la restitution des biens de son mari, et pour le prier d'avoir pitié de ses enfants. Vivement ému de voir à ses pieds une si belle femme en pleurs, Edouard la releva en l'assurant qu'il aurait égard à l'objet de sa sollicitation. La conversation de cette femme charmante acheva la conquête que ses attraits avaient commencée. La passion du roi s'accroissait à chaque moment. Il devint à son tour le suppliant d'Elisabeth, et lui fit entendre que, moyennant un tendre retour de sa part, il n'aurait rien à lui refuser; mais les transports, les serments d'un roi, jeune, aimable, pressant, ne purent ébranler Elisabeth. Tant de résistance irrita les desirs d'Edouard, accoutumé à trouver un accès plus facile dans le cœur des femmes auxquelles il adressait ses hommages. Sa passion l'emporta jusqu'à offrir sa couronne et sa main à la personne qui par sa beauté et par sa vertu lui en paraissait le plus digne. Agréablement surprise de cette proposition, Elisabeth l'accepta avec des sentiments de respect et de reconnaissance qui achevèrent de gagner le cœur du monarque. Comme il voulait pourtant garder des ménagements avec la duchesse d'York, sa mère, il se décida, avant

de terminer , à lui communiquer son dessein. Surprise d'une résolution aussi précipitée , la duchesse adressa à son fils les représentations les plus capables de l'en détourner. Il fut sourd à ses remontrances : vola à Grafton où le mariage fut célébré si secrètement , que les ordres donnés pour préparer le couronnement de la nouvelle reine , en divulguèrent seuls le secret. La surprise des grands et du peuple fut extrême , de voir le roi marié avec une de ses sujettes , dans le temps qu'il faisait négocier , par Warwick , à la cour de France , son mariage avec la princesse de Savoie , et que ce mariage était déjà arrêté. A la surprise des grands succéda leur jalousie , de voir toutes les grâces et les faveurs accordées aux parents et aux amis de la reine ; mais ce mécontentement fut peu de chose en comparaison du dépit que conçut Warwick , d'avoir été ainsi joué. Il revint en Angleterre la rage dans le cœur , et médita ses projets de vengeance qu'il parvint à exécuter en 1470. Edouard , poursuivi par cet homme devenu son ennemi implacable , fut contraint de quitter le royaume. Elisabeth , instruite de sa fuite , se retira dans l'asyle de Westminster , où elle fut suivie d'un très grand nombre de partisans de la maison d'York. Ce fut là qu'elle accoucha d'un prince auquel on donna le nom d'Edouard , et qui naquit héritier d'un grand royaume , tandis que son père le perdait. Après qu'Edouard fut remonté sur le trône , Elisabeth , qui n'avait rien perdu de son empire sur son cœur , continua à n'en profiter que pour assurer la fortune de sa famille. Cette conduite excita le mécontentement de la nation , qui lui reprochait d'ailleurs un luxe immodéré. Parmi les grands qui nourrissaient contre elle une haine invétérée , le duc

de Clarence , frère du roi , ne prenait aucune peine pour dissimuler ses sentiments. Elisabeth , de son côté , manifestait pour lui une aversion qui fut encore augmentée lorsque dans les sanglants débats qui précipitèrent momentanément Edouard du trône , elle vit son père , et un de ses frères , traînés à l'échafaud par le parti dans lequel Clarence s'était jeté. Les historiens prétendent , que , profitant de quelques brouilleries , survenues entre les deux princes , elle s'unit au duc de Gloucester , autre frère du roi , pour faire prononcer la mort de Clarence. Edouard mourut en 1483. Elisabeth , qui , pendant la vie de son époux , avait profité de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit , pour éloigner de la cour l'ancienne noblesse , et y placer des hommes qui lui devaient leur élévation , espérait par cette conduite et par son indulgence pour les fréquents écarts d'Edouard , conserver son crédit tant qu'il vivrait , et si elle lui survivait , s'assurer le gouvernement sous le nom de son fils , quand ce jeune prince monterait sur le trône ; mais , par une fatalité assez ordinaire aux projets les mieux combinés , ce furent toutes ses précautions qui causèrent sa ruine et celle de sa famille. Dès qu'Edouard eut les yeux fermés , les deux partis qui s'étaient formés à sa cour , et qu'il tâcha de réconcilier avant de mourir , oublièrent les protestations d'amitié qu'ils venaient de se prodiguer mutuellement , et chacun songea aux moyens de gagner l'avantage sur l'autre. La reine dépêcha un émissaire au comte de Rivers , son frère , qui était avec le jeune roi dans le pays de Galles , pour qu'il levât un corps de troupes afin d'escorter le prince jusqu'à Londres , et le protégeât contre les desseins de leurs adversaires. L'opposition qu'elle trouva à

avec elle, reconnut qu'elle avait été traitée trop rigoureusement, lui promit de s'intéresser au sort des frères qui lui restaient, de prendre soin de ses filles, et de les marier suivant leur rang. Enfin il lui fit insinuer que son dessein était d'épouser la princesse Elisabeth, dans le cas où sa femme, dont la santé était languissante depuis la mort de son fils, viendrait à mourir. La reine, vaincue par toutes ces considérations, ennuyée de vivre dans son asyle, qui était réellement une prison, et croyant que le complot du comte de Richmond était manqué par la mort du duc de Buckingham, son principal soutien, remit ses cinq filles à Richard. On doit être surpris néanmoins de la voir, malgré tous ces motifs, oublier les outrages sanglants qu'elle avait reçus de Richard, se prêter à sa demande, et écrire même à son propre frère, pour l'engager à quitter le parti de son frère; mais cet étonnement cesse si l'on considère, avec Walpole, dans son ouvrage sur le règne de Richard III, que probablement ce prince prouva à Elisabeth qu'il n'avait pas assassiné ses deux fils, et que la mort de son frère et de son fils du premier lit, était l'ouvrage de Hastings. D'ailleurs, le parlement ayant déclaré nul son mariage avec Edouard IV, l'espoir de voir sa fille mariée à Richard III, dut flatter sa vanité. Une ancienne Chronique dit qu'à la fête de Noël 1484, on fut scandalisé de voir la reine douairière et sa fille aînée en robes royales toutes pareilles. On peut donc croire, avec quelque vraisemblance, qu'Elisabeth ne regardait pas Richard comme le meurtrier de la plupart de ses parents. Après la fin tragique de ce monarque, elle s'attendait à la reconnaissance du comte de Richmond, devenu roi sous le nom de Henri VII, pour avoir dès

le principe, favorisé ses projets ce prince, qui avait la prétention de devoir ses droits au trône qu'il même, la négligea. Quand Elisabeth vit son crédit absolument tombé, sa fille traitée durement, ses amis dédaignés, elle conçut une vive animosité contre Henri, et lut de lui faire éprouver tout ce sentiment. Elle encouragea l'imp de Sinmel, qui voulut se faire pour le comte de Warwick, fils de Clarence, quelques partisans, qui même conjecturèrent qu'elle, avec d'autres partisans de la maison d'York, persuadés probablement l'existence du second fils d'Edouard, ourdi cette trame pour éprouver l'attachement de la nation à cette maison. Car, malgré l'esprit inquiet et inquiet d'Elisabeth, il n'est pas certain qu'elle eût voulu, dans l'espoir de se voir détrôner, se plonger de nouveau la nation dans les horreurs de la guerre civile, n'eût pas travaillé dans l'espoir de procurer la couronne à son fils. Mais, soupçons de Henri le portèrent à sembler un conseil composé de ses plus intimes confidents, pour lui parler sur la conduite à tenir envers sa belle-mère. Par suite de ces déclarations, Henri fit arrêter Elisabeth en 1486, confisqua tous ses biens, l'enferma pour le reste de ses jours dans le couvent de Barrow. Comme il ne voulait pas faire connaître au public la cause véritable de son traitement si rigoureux, il fit ce bruit que c'était en punition de ce qu'elle avait donné, malgré la convention secrète, son fils en mariage, livrant sa fille et ses sœurs à Richard III. Mais ce crime, si c'en était un, ne fut pas oublié depuis long-temps, et pouvait facilement être excusé par la nation resta-t-elle persuadée

oulant pas accuser formelle-
belle-mère de tremper dans
piration contre lui, cachait
ance ou ses précautions sous
ce d'un grief ancien et connu.
t que trop confirmé dans ce
quand on vit Henri continuer
cette reine infortunée avec la
ueur jusqu'à sa mort, arrivée
Comme personne n'ignorait
rait été un des principaux ins-
de l'élévation de Henri au
a le taxa de dureté et d'ingra-
e qui rend très probable, dit
la supposition qu'il y avait
chose de plus contre elle;
le roi, par raison d'état, ne
is publier. Peu de femmes ont
exemple plus frappant des
les de la fortune. Née dans un
ne devait pas lui faire conce-
e de monter sur le trône, elle
isit et ne jouit pendant assez
mps de tous les avantages de
ur que pour éprouver ensuite
s les plus affreux. Enfin l'élé-
sa fille fut la cause des mal-
i empoisonnèrent la fin de ses
lle fut enterrée à Windsor,
u roi son époux. C'est à elle
doit le complément de la fon-
u collège de la reine à Ox-
ommencé par Marguerite,
Henri VI.

E—s.

ABETH D'ANGLETERRE,
ngleterre, était fille d'Edouard
Elisabeth Woodville. Elle na-
commencement de 1466, et
son enfance promise à Char-
, alors dauphin. L'on a pré-
le chagrin et le dépit de
is XI manquer à la parole
it donnée à cet égard, hâte-
n d'Edouard IV. Cette asser-
e probable; mais il est plus
u'Edouard, pour se venger
, avait le dessein de lui faire

la guerre quand il fut surpris par la
mort. Lorsque les grands, mécontents
de Richard III, commencèrent à com-
ploter sa ruine, et jetèrent les yeux
sur Henri, comte de Richemond, pour
l'élever au trône d'Angleterre, ils
songèrent, pour corroborer les droits
de ce dernier, à lui faire épouser Eli-
sabeth, afin que cette union des deux
familles de Lancastre et d'York étouf-
fât tous les germes des guerres civiles.
Elisabeth, reine douairière, alors ren-
fermée avec ses filles dans l'asyle de
Westminster, accepta avec empressé-
ment les propositions qu'on lui fit
pour Elisabeth. Plusieurs historiens
ont avancé que Richard, instruit de
ce qui se tramait, s'occupait d'empêcher
ce mariage, jeta les yeux sur Elisabeth
pour l'épouser; qu'en conséquence,
après être parvenu à la faire sortir
avec sa mère et ses sœurs de l'asyle
de Westminster, dès que la reine son
épouse fut morte, en 1484, il lui of-
frit sa main, qu'elle rejeta avec hor-
reur; enfin, que ne voulant pas, à
cause des conjonctures alors peu favo-
rables pour lui, user de violence, mais
croyant ne devoir pas lui laisser la li-
berté de se choisir un époux, il l'avait
fait enfermer dans le château de Sheriff-
Hulton, dans l'Yorkshire. Avant que
Walpole, dans son *Règne de Ri-
chard III*, attaquât l'authenticité de
ce récit, Tindal, dans ses *Remarques
sur Rapin-Thoyras*, avait déjà fait
observer que Buck, dans son *Histoire
de Richard III*, cite une lettre origi-
nale écrite de la main d'Elisabeth,
et adressée au comte de Norfolk. Eli-
sabeth le prie de s'entremettre de son
mariage avec le roi, dont elle parle
dans les termes les plus passionnés;
ajoute qu'elle est à lui de cœur et de
pensée; finit par observer que la plus
grande partie du mois de février est
déjà passée, et témoigne la plus vive

impatience de voir arriver le mois d'avril. Or, les médecins avaient déclaré que la reine, dont la santé était languissante, ne vivrait pas jusqu'au mois d'avril. Une chronique du temps rapporte qu'à la fête de Noël 1485, on était choqué de voir la reine et sa fille vêtues toutes deux de robes royales. Il n'est donc pas présumable, comme l'observe Walpole, que Richard, instruit du projet d'alliance entre Elisabeth et le comte de Richmond, ait amusé la jeune princesse de l'espérance de l'élever au trône. Cette idée devait d'autant plus lui sourire ainsi qu'à sa mère, qu'un acte du parlement avait déclaré le mariage d'Edouard IV avec Elisabeth nul, et par conséquent leurs enfants bâtards. Lorsqu'ensuite Richard vit commencer l'exécution des complots formés contre sa personne, il était tout naturel que pour mettre Elisabeth à l'abri d'être enlevée par les mécontents, il la fit enfermer sous bonne garde au château de Sheriff-Hulton. A peine Henri se fut-il emparé du trône, que ne croyant pas à propos, pour la sûreté de ses droits, de laisser Elisabeth dans une province éloignée, il la fit prier de venir à Londres auprès de sa mère. Cependant, comme son dessein n'était pas d'appuyer ses droits au trône sur son mariage avec cette princesse, il ne l'épousa que le 18 janvier 1486, après s'être fait couronner. La joie que le peuple témoigna eu cette occasion fut bien plus vive que celle qu'il avait manifestée à la première entrée de Henri dans Londres, ou à son couronnement. Cette marque de l'affection universelle pour la maison d'York blessa vivement Henri. Malgré la beauté et les qualités aimables d'Elisabeth, il se conduisit envers elle avec une froideur marquée. Il différa deux ans entiers de la faire cou-

ronner, quoiqu'elle fût déjà accouchée d'un fils, et probablement il n'y eût jamais consenti, s'il n'eût cru porter du préjudice à ses intérêts en se refusant constamment à cette cérémonie, dont le délai prolongé causait un mécontentement général. Après avoir donné quatre enfants à son mari, qui ne cessait de la regarder comme une rivale dangereuse, Elisabeth, abreuvée de chagrins, mourut le 11 février 1502, en couche d'une fille nommée Elisabeth, qui ne lui survécut pas long-temps. Elle fut enterrée à Westminster, dans la magnifique chapelle que son époux avait fait construire.

E—s.

ÉLISABETH DE BOSNIE, reine régente de Hongrie, fille d'Étienne, roi de Bosnie, épousa Louis-le-Grand, roi de Hongrie et de Pologne. Déclarée régente du royaume et tutrice de Marie sa fille, après la mort de ce prince, en 1382, elle confia les rênes du gouvernement à Nicolas Garo, palatin de Hongrie. Ce ministre impérieux réprima les grands, et occasionna une révolte : on prit les armes de toutes parts. Charles de Duraz, roi de Naples, profitant de ces désordres, usurpa la couronne de Hongrie, et fit jeter Elisabeth et sa fille dans une étroite prison. Mais le palatin Garo, qui regardait Charles de Duraz comme un tyran, le fit assassiner, et délivra aussitôt la reine et sa fille. Elisabeth, ayant voulu ensuite parcourir les diverses provinces du royaume avec son fidèle ministre, tomba entre les mains de Giornard, gouverneur de la Croatie, partisan de Charles de Duraz, qui, pour venger la mort de ce prince, fit tuer le palatin Garo, son meurtrier, et noyer Elisabeth, après l'avoir enfermée dans un sac, en 1386. Il se contenta de resserrer sa fille Marie dans une dure prison ; mais Sigis-

mond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avait été promise, vint la délivrer et l'épousa, après avoir fait périr son persécuteur par le dernier supplice. B—P.

ELISABETH, reine d'Angleterre, naquit le 7 septembre 1533, du roi Henri VIII, et de la fameuse Anne de Boulen, que ce tyran voluptueux avait épousée en secret, avant même d'avoir fait prononcer son divorce avec Catherine d'Arragon, et qu'il épousa publiquement le 20 mai 1533, dix-sept jours après le divorce prononcé, et trois mois et demi avant la naissance d'Elisabeth. Lorsqu'après avoir répudié sa première femme, Henri eut fait décapiter la seconde, pour en épouser une troisième, il déclara également illégitimes, également incapables de régner, et sa fille Marie, née du premier, et sa fille Elisabeth, née du second mariage. Le troisième lui donna un fils (Edouard VI) qui, en venant au monde, coûta la vie à sa mère (Jeanne Seymour). On vint dire au roi que la reine ou son enfant étaient dans un danger mortel et inévitable : « Sauvez le fruit, répondit brutalement le barbare époux, on ne se donne point des enfants à son gré, et l'on trouve autant de femmes qu'on en veut. » En effet, il en trouva encore trois, Anne de Clèves, Catherine Howard, et Catherine Parr. La première fut répudiée, la seconde décapitée, la troisième, tout près de l'être, dut son salut à une heureuse adresse qui suivit un heureux hasard : aucune de ces trois ne devint mère. Menacé d'une fin prochaine, l'époux homicide ne voulut cependant pas mourir père dénaturé. Il fit un testament pour régler la succession au trône; révoqua la clause d'incapacité prononcée contre ses deux filles; ne laissa point le parlement révoquer la

clause d'illégitimité; mais ordonna qu'Edouard, Marie, Elisabeth, régneraient successivement, à défaut de postérité du premier et de la seconde. Edouard, âgé alors de neuf ans, mourut à quinze, après une minorité remplie de troubles et de scènes sanglantes : la destinée de l'Angleterre reposa sur les deux têtes de Marie et d'Elisabeth. La fille de Catherine d'Arragon devait être catholique par conviction, et la fille d'Anne de Boulen protestante par calcul : il était clair que la lutte des deux religions allait décider des destins du peuple anglais; que les monuments de l'histoire seraient aux ordres du parti vainqueur, et que le fanatisme triomphant resterait en possession de diffamer exclusivement le fanatisme qui aurait succombé : c'est une réflexion qu'il ne faut pas perdre de vue quand on veut suivre dans leur règne, et juger avec impartialité les deux filles de Henri VIII. Marie régna la première, et s'abandonna aux conseils de Gardiner, évêque catholique de Winchester, qu'elle tira de prison pour en faire son chancelier et son premier ministre. Elisabeth, formée par le docteur protestant Parker, à qui Anne de Boulen l'avait recommandée en mourant, laissa d'abord pénétrer son penchant pour la réforme. Déjà inquiétée sous le règne d'Edouard par l'ambitieux duc de Northumberland, elle le fut bien davantage sous celui de Marie, par l'ambitieux et fanatique Gardiner. Au milieu des sanglantes persécutions que ce dernier suscita contre les partisans de la réforme, il ne cessait de répéter à la reine que ce n'était pas seulement les membres du protestantisme qu'il fallait couper, mais sa tête qu'il fallait abattre, et que si l'on ne sacrifiait pas Elisabeth, le rétablissement de la vraie religion ne serait que momentané. On voulut im-

pliquer la jeune princesse dans la conspiration de Wiat, et peut-être avait-elle donné lieu à quelque soupçon. Elle fut arrêtée et conduite à la Tour, le 11 mars 1554, âgée alors de vingt-un ans. Mais quoique Wiat et ses complices eussent placé sur elle leur principale espérance, ils déclarèrent sur l'échafaud qu'elle avait ignoré leur révolte. Elle-même, interrogée par le conseil, se défendit avec une présence d'esprit et une fermeté qui en imposèrent. Enfin, par une circonstance bizarre, elle eut pour protecteur décidé ce Philippe d'Espagne, que Marie avait choisi pour époux. Plus ambitieux encore que superstitieux, et encore plus ennemi de la France qu'ami de Rome, Philippe ne voulait pas, si les deux sœurs venaient à mourir sans enfants, que la jeune reine d'Ecosse, héritière du sceptre britannique, le réunît à celui du dauphin de France, son époux désigné. Elisabeth sortit de la Tour. On lui proposa d'épouser le duc de Savoie; elle se garda bien de consentir à cet exil mal déguisé. Peut-être aurait-elle été plus tentée de répondre aux empressements d'un seigneur anglais (Courtenay, comte de Devonshire), dont la royale origine était encore embellie par tous les dons de la nature, et que la reine Marie avait recherché en vain avant de prendre Philippe II pour époux. Elisabeth repoussa cette séduction, soit qu'elle craignît d'irriter une trop puissante rivale, soit que déjà elle ne voulût pas dépendre, même quand elle avait besoin d'être protégée. Quoi qu'il en soit, n'ayant pu ni la perdre ni l'éloigner, ses ennemis l'humilièrent. Le parlement, aussi servile pour Marie qu'il l'avait été pour son père, et qu'il devait l'être pour sa sœur, avait ouvert sa première session en déclarant valide et indissoluble le mariage de

Catherine d'Arragon, lui et il eût divorcé de Henri. Alors Anne de Boleyn n'avait plus été qu'une concubine. Elisabeth reçut ordre de céder le pas à des parentes éloignées du feu roi, attendu que, quoique du sang royal, elle n'était pas née en légitime mariage. Bientôt on la confina dans le château de Woodstock, où elle fut étroitement gardée, tandis que le comte de Devonshire était traité de même dans le château de Fotheringhay. A tant de vexations et d'outrages, Elisabeth opposa une fierté muette et une résignation courageuse. Rendue encore à la liberté par la protection de Philippe, elle s'imposa une vie retirée, dans une campagne dont l'accès n'était ouvert qu'à un très petit nombre d'amis. Dans sa retraite, comme dans ses devoirs, elle employa utilement les jours de son infortune et les loisirs de sa solitude, tantôt à se pénétrer de cet esprit de prudence, de réserve et de discrétion dont elle avait tant besoin, tantôt à cultiver les fruits et à augmenter les trésors de sa première éducation. Histoire, philosophie, politique, éloquence, poésie, musique, rien ne fut étranger à ses études et à ses succès, de tout ce qui peut orner l'esprit, fortifier le caractère, animer ou embellir la vie publique et privée. Outre l'anglais, elle écrivait parfaitement le grec, le latin, le français, l'italien; et des autres langues de l'Europe aucune ne lui resta entièrement inconnue. Elle porta tout cela sur le trône, en 1558, et elle y portait en même temps un extérieur majestueux et agréable, des yeux vifs et brillants, un teint d'une blancheur éclatante, enfin, malgré quelques imperfections, que l'œil, a-t-on dit, n'avait pas le temps de saisir, un ensemble de beauté répandu sur toute sa personne, et dont elle n'était pas médiocrement

vaine : nous verrons cette vanité produire de grands et de terribles effets ; ainsi , l'historien et le biographe doivent également la remarquer. Ce fut le 17 novembre 1558, qu'expira la reine Marie. Le parlement était en séance. Les communes s'occupaient d'un bill portant « défense de rien » imprimer sans la permission du roi » Philippe et de la reine Marie, expédiée sous le grand sceau d'Angleterre : premier exemple, dit le *Journal parlementaire*, d'une restreinte » mise à la liberté de la presse. » La discussion fut interrompue par un message des pairs, qui requéraient la chambre des communes toute entière de se rendre à leur barre. C'était pour y apprendre la mort de la reine Marie, et pour concourir avec la chambre haute à proclamer la reine Elisabeth. Pas une voix ne s'éleva dans tout ce parlement catholique pour contester ce qui avait été réglé par le testament de Henri VIII. Le nouveau règne fut annoncé ; le parlement se trouva dissous ; le bill inquisitorial disparut avec les communes qui l'agitaient, et avec le prince inquisiteur dont la royauté précaire venait de s'évanouir. L'avènement d'Elisabeth excita une joie universelle dans tout le royaume. Les malheureux protestants, dont le sang ruisselait sur les échafauds ; les catholiques sages et humains, qui gémissaient de voir leur religion dénaturée par la fureur et souillée par le meurtre ; les Anglais, jaloux de leur liberté, que tourmentait la seule idée de voir un trône britannique partagé par un prince espagnol ; et cette classe de grands dont l'ambition espère toujours dans un changement de pouvoir, et cette portion de peuple que son inconstance rend amie de toute nouveauté, accueillirent avec des transports et des acclamations universelles

leur nouvelle reine, qui, de son côté, ne parla de ses sujets, ou à ses sujets, qu'avec un langage d'amour. Sa marche de Hatfield à Londres fut une marche triomphale. Elle entra en souveraine toute-puissante dans cette même tour où elle avait été détenue prisonnière et accusée. Avec la solennité dont elle devait marquer tous ses discours, et avec l'importance qu'elle savait attacher à sa personne, elle remercia publiquement l'Être suprême de l'avoir « sauvée, comme Daniel, de la fosse » aux lions. » N'ayant plus rien à craindre des instruments subalternes de la vengeance qu'elle avait essuyée, elle affecta pour eux une clémence facile, et professa un oubli absolu de toutes les injures. Établie dans son palais, elle s'occupa aussitôt et des affaires de l'intérieur et de celles du dehors. La première qui devait l'occuper, la grande affaire de son règne, était celle de la religion nationale. L'Angleterre allait-elle rester catholique ou redevenir protestante ? telle était la question sur laquelle il fallait se prononcer sans perdre de temps. L'évêque Gardiner avait précédé Marie dans le tombeau ; le cardinal Pole y était entré avec elle : c'étaient les moyens de crainte et les moyens de persuasion qui manquaient à la fois au catholicisme ; car l'évêque chancelier s'était fait redouter même par ceux de sa croyance, et le cardinal légat s'était fait révérer et chérir même des protestants. Il y avait bien un évêque Bonner plus cruellement superstitieux que Gardiner ; et l'archevêque d'York, à qui les sceaux avaient été remis, possédait plusieurs des qualités du cardinal Pole : mais le premier n'était que haïssable, et aucun mélange de vénération ne venait tempérer et, pour ainsi dire, sanctifier la terreur qu'il inspirait ; le second avait le mé-

rite réel de pratiquer la vertu , mais n'avait pas l'heureux don de la faire aimer. Elisabeth ne paraissait rien moins que décidée. Depuis sa première jeunesse , où elle avait manifesté du penchant pour la réforme , elle s'était repliée sur elle-même , et , soit incertitude , soit artifice , avait étendu sur ses sentiments secrets le voile d'un doute impénétrable. On l'avait vue suivre publiquement le culte pratiqué par Marie. A en croire Sanders , appelée par sa sœur mourante , elle lui avait promis deux choses : l'une de payer ce que Marie avait emprunté à ses sujets pour les guerres de Philippe ; l'autre , de ne jamais laisser renverser la religion catholique qui venait d'être rétablie. Entre Sanders , qui assure ce fait , et Burnet qui le nie , on chercherait en vain l'impartialité d'un côté ou de l'autre ; mais c'est une chose incontestable qu'Elisabeth laissa dans le conseil privé treize membres que sa sœur y avait appelés , tous appuis zélés du catholicisme , et n'y introduisit que huit protestants. Ce qui est plus décisif et non moins certain , c'est qu'immédiatement après la mort de Marie , Elisabeth écrivit au chevalier Carne , ambassadeur d'Angleterre à Rome , et lui ordonna de notifier son avènement au pape. Assis sur le trône pontifical , le cardinal Pole eût sauvé pour jamais la religion catholique en Angleterre : Paul IV la perdit sans retour. Avec une hauteur aussi révoltante que ses prétentions étaient insensées , il osa répondre à l'ambassadeur d'Elisabeth , qu'il la trouvait bien hardie de s'être déclarée , de sa seule autorité , souveraine de l'Angleterre , qui était un fief du Saint-Siège : que sa naissance d'ailleurs l'écartait du trône , tant que les sentences rendues par Clément VII et Paul III , contre le mariage d'Anne de Boulen , ne seraient

pas révoquées : que si Elisabeth voulait lui demander grâce et se soumettre à ce qu'il lui plairait d'ordonner , les trésors de sa miséricorde paternelle ne resteraient pas fermés à de telles supplications ; mais que jusqu'à il n'avait rien à entendre d'elle ni de ses ambassadeurs. En blâmant ici le pontife avec toute la sévérité que méritent un tel oubli de ses devoirs et un tel abus de son ministère , il est cependant juste d'observer que les divers potentats européens ont trop souvent reproché à la cour de Rome des attentats dont ils étaient plus responsables qu'elle. Ainsi , dans la circonstance présente , la France , qui voulait que sa jeune dauphine fût reine d'Angleterre ainsi que d'Ecosse , qui même lui en faisait prendre le titre , pressait ardemment Paul IV d'excommunier avec solennité la fille d'Anne de Boulen , de la déclarer illégitime et incapable de régner : au gré de cette puissance , le pontife était encore trop modéré , puisqu'il différait. L'Espagne , d'un autre côté , adressait au Saint-Siège des demandes d'un genre bien opposé. Philippe , veuf de Marie , voulait devenir l'époux d'Elisabeth , et avec non moins d'ardeur il sollicitait du pape une dispense pour se marier avec sa belle-sœur , et la reconnaissance de son titre de reine , pour que par elle et avec elle il régnât sur l'Angleterre comme sur l'Espagne. Le pontife savait que le monarque espagnol avait adressé ses vœux directement à la reine , et s'abusait jusqu'à croire possible qu'Elisabeth achetât sa couronne et un mari au prix d'un acte de soumission à l'autorité sacerdotale du siège de Rome. Mais comment pouvait-on espérer qu'en épousant son beau-frère , elle voudrait elle-même consacrer le mariage de Catherine d'Arragon , annuler celui de

sa propre mère, et n'être reine que par la création d'un pape et la protection d'un mari? Elle remercia Philippe de son appui généreux dans les temps passés, lui proposa pour l'avenir les nœuds d'une bonne et solide amitié, mais éluda ses poursuites amoureuses. Quant au pape, « il veut » tout perdre, dit-elle, pour me faire » gagner beaucoup » et elle n'hésita plus. Son ambassadeur reçut l'ordre de quitter Rome. Elle choisit, parmi les protestants de son conseil, pour garde des sceaux, Nicolas Bacon, jurisconsulte aussi distingué que son fils devait être grand philosophe, mais l'un des agents de Henri VIII, et enrichi par lui des dépouilles de l'église; pour secrétaire d'état, Guillaume Cécil, avide des mêmes dépouilles; homme dont tous les partis ont dû reconnaître les grands talents, mais dont l'esprit de parti seul a pu défendre les principes; prêt à jouer tous les rôles et à parler tous les langages; protestant persécuteur sous Henri et sous Edouard, catholique superstitieux sous Marie; créature de Sommerset et confident de Dudley; serviteur de Pole, après avoir été l'instrument de Cranmer; revenu à son premier symbole dès qu'il pénétra que ce serait celui d'Elisabeth, et fidèle à elle seule, parce qu'il la vit, seule, fixer la fortune. Le premier soin dont elle le chargea fut de diriger les élections pour le nouveau parlement qu'elle avait convoqué. Sans en attendre la réunion, et en vertu de sa seule prérogative, qu'elle était aussi disposée à étendre, qu'on l'était peu à la restreindre, elle ordonna de tels changements dans les formes extérieures du culte, que tous les évêques catholiques, moins un seul, refusèrent d'officier à son sacre. Un seul lui suffisait. On a imprimé qu'au milieu mé-

me de cette solennité (15 janvier 1559) immédiatement après avoir reçu l'onction sainte, Elisabeth dit à ses filles d'honneur qui lui présentaient le manteau royal : « Ne m'ap- » prochez pas; cette huile puante vous » ferait mal au cœur. » Des auteurs catholiques et protestants ont publié à l'envi cette anecdote, les uns croyant, par ce *blasphème*, rendre la reine odieuse; les autres voulant, par ce *bon mot*, rendre la cérémonie méprisable. Les écrivains sages des deux communions se sont accordés à reléguer cette anecdote parmi les fables imprimées. En retournant de l'abbaye de Westminster à son palais, la reine, moins surprise qu'elle ne le parut, fut arrêtée tout-à-coup par un enfant, qui, sous le personnage allégorique de la Vérité, descendit à elle du haut d'un arc de triomphe, et lui présenta une Bible. Elle prit le livre dans ses mains, le pressa sur son cœur, comme pour s'en pénétrer. Elisabeth savait qu'à une page de ce livre était l'onction sainte donnée au roi Saül par le grand-prêtre Samuel : comment se serait-elle laissée aller à *blasphémer* publiquement et le livre qu'elle allait poser sur son cœur, et la consécration du diadème qui venait d'être placé sur son front? Ceux qui ont tant aimé à l'en accuser, avaient un reproche plus vrai et plus grave à lui faire, celui d'avoir voulu être sacrée par un évêque catholique, suivant le rit romain, et d'avoir juré au pied des autels le maintien de cette même religion dont elle méditait le renversement, et que, dans dix jours, elle allait mettre en pièces avec une inconcevable rapidité. Le 25 janvier 1559, s'ouvrit le parlement destiné à opérer cette grande révolution. Le 9 février, les deux chambres déclarèrent Elisabeth *reine*

de droit divin, et légitimement issue du sang royal. Le 18, la chambre haute déclara la reine *gouvernante suprême de l'Église ainsi que de l'État.* Le 22 mars, cette déclaration eut l'assentiment des communes; et la révolution fut faite. On annulla toutes les lois religieuses de Marie; on rétablit toutes celles de Henri VIII et d'Édouard VI. Un *serment de suprématie spirituelle de la couronne* fut imposé à quiconque avait le moindre rapport avec le gouvernement, mais, avant tout, aux évêques et au clergé; et pour fonder son église, pour faire exécuter ses décisions, la reine fut autorisée à former cette cour arbitraire de haute commission, que devait si cruellement expier le plus vertueux de ses successeurs. Que la chambre des communes, entièrement renouvelée depuis le dernier parlement, votât de pareilles lois, elle n'était pas du moins en contradiction avec elle-même; mais que, dans la chambre haute, qui n'avait pas changé, deux pairs laïcs seuls eussent joint leurs protestations à celles du banc épiscopal, et que tous les autres eussent voté par acclamation sous Elisabeth, précisément le contraire de ce qu'ils avaient voté de même sous Marie, c'était un excès d'impudeur que, même aujourd'hui, l'on a encore peine à concevoir. Tous les évêques, à l'exception d'un seul, refusèrent le serment, et aimèrent mieux sacrifier leur fortune qu'abandonner leur foi. Sur neuf mille trois cent quatre-vingt-six ecclésiastiques du second ordre, il n'y eut que cent quatre-vingt curés et quatre-vingt-quinze bénéficiers qui suivirent l'exemple des évêques. Elisabeth n'était pas encore persécutrice; elle se contenta de destituer les réfractaires, en témoignant même son estime à plusieurs d'entre

eux. Elle récompensa et mit à profit la docilité des autres. La séparation d'avec Rome se trouva consommée: une des branches les plus illustres de l'église chrétienne se détacha du tronc vénérable qui avait traversé quinze cents ans, et qui tirait de ses vieilles racines tant de force et de majesté. A travers toutes ces lois qu'accompagnait une grande libéralité de subsides, ceux qui décrétaient les uns et accordaient les autres, honteux de l'instabilité qu'entraînaient toutes ces successions collatérales de la couronne, songèrent qu'ils étaient encore menacés d'une nouvelle métamorphose, si la reine catholique d'Écosse restait héritière présomptive de la reine protestante d'Angleterre. Une grande députation des communes vint demander à Elisabeth de se donner à elle-même un appui consolateur et à l'empire britannique des héritiers directs. Avec une impatience difficilement contenue, et une vanité qu'aucun effort ne pouvait maîtriser, elle répondit: « que depuis long-temps elle eût joui des honneurs du mariage, si les instances des plus puissants monarques eussent pu ébranler ses résolutions; mais qu'elle était persuadée que Dieu l'avait mise dans ce monde pour s'y occuper de lui seul et de sa gloire divine; qu'elle ne voulait pas que les soins terrestres de l'hymen la détournassent de sa celeste mission, et que quand le fardeau de l'administration publique d'un royaume venait de s'y joindre, il serait trop inconsidéré d'y ajouter encore les embarras domestiques du mariage. » Ou plutôt, » reprit-elle en montrant l'anneau d'or mis à son doigt le jour de son couronnement, « je suis déjà mariée: » l'État est mon époux, les Anglais » sont mes enfants: voici mon anneau nuptial, et je suis surprise que vous

» Payez sitôt oublié. « Au moins, » pour-
 suivit-elle en se conteuant toujours
 plus difficilement, « je vous sais gré de
 » n'avoir pas été jusqu'à me nommer
 » un époux ; une telle proposition eût
 » été trop indigne et de moi, en qui
 » réside la majesté d'une souveraine
 » absolue, et de vous, trop sages pour
 » oublier que vous êtes nés mes sujets.
 » Au surplus, si de nouvelles inspi-
 » rations de la divine providence me
 » portent jamais à changer ma vie en
 » y associant celle d'un autre, comptez
 » sur un choix dont la république
 » n'aura rien à craindre. Si je per-
 » siste, reposez-vous sur cette provi-
 » dence du soin de diriger mes con-
 » seils et les vôtres, et de me donner
 » un successeur plus précieux pour
 » vous peut-être qu'un fils qui, né de
 » moi, pourrait après tout dégénérer
 » comme tant d'autres. Jusqu'à pré-
 » sent tout ce que je désire pour ma
 » mémoire et pour ma gloire, c'est
 » qu'on inscrive sur mon tombeau :
 » *Ici repose Elisabeth, qui vécut et*
 » *mourut reine et vierge.* » Nous
 avons cru devoir citer au moins une
 partie de ce discours, rapporté tout
 entier par Camden, parce qu'il est
 caractéristique. Après quelques actes
 de réhabilitation accordés par la reine
 à des familles dont les auteurs avaient
 été condamnés soit par son père, soit
 par son frère ou sa sœur, Elisabeth
 mit fin à la première session de son
 premier parlement (mai 1559). En
 six mois elle avait établi la légitimité
 de son titre, l'état de sa mère, la reli-
 gion de son père, l'indépendance de
 son sceptre et celle de sa personne.
 Elle avait terminé par une paix honora-
 ble la guerre dans laquelle Philippe II
 avait engagé l'Angleterre contre la
 France. Pour jouir d'une sécurité com-
 plète il ne lui restait plus qu'une seule
 inquiétude à écarter ; mais celle-là

était vive : elle tenait au voisinage de
 l'Ecosse, à la naissance et à la religion
 de sa reine, à l'union de cette jeune
 princesse avec le dauphin de France,
 à l'ambition et à la puissance des Guise,
 dont Marie Stuart était la nièce, et
 dont sa mère, régente d'Ecosse, était
 la sœur. L'Ecosse avait bien été com-
 prise dans la paix faite avec la France ;
 mais malgré le traité et malgré les
 plaintes de Thromorton, ambassa-
 deur d'Elisabeth, le dauphin et la dau-
 phine continuaient d'obéir à l'ordre
 du roi leur père, en écartelant dans
 leur écusson les armes d'Angleterre.
 Henri II mourut (10 juillet 1559) ;
 François II et Marie Stuart s'intitu-
 lèrent roi et reine de France, d'E-
 cosse, d'Angleterre et d'Irlande ; ils
 firent passer des troupes françaises
 dans le second de ces quatre royaumes,
 avec le but aussi juste que rai-
 sonnable d'enchaîner les extravagances
 et les fureurs presbytériennes, dont
 ce malheureux pays était depuis deux
 ans le théâtre ensanglanté. La
Congrégation de Jésus (nom que s'était
 donné à elle-même cette ligue de re-
 belles) rugit à l'idée d'être vaincue par
 la *Congrégation de Satan, la prostituée de Babylone et l'antechrist de Rome* : elle envoya des ambassadeurs
 à Elisabeth, *gouvernante de l'église sous le Christ*, et lui demanda des sol-
 dats à opposer aux armes françaises.
 Elisabeth hésita, dit-on, par écono-
 mie : Cécil la détermina, et cette fois
 il eut raison. Sans les titres impru-
 dents qu'on avait fait arborer par Ma-
 rie, la reine d'Angleterre n'eût eu rien
 à dire en voyant la reine d'Ecosse em-
 ployer une force légitime pour dompter
 des sujets rebelles ; mais dans la
 circonstance actuelle, une armée fran-
 çaise ne pouvait pas entrer dans Edin-
 bourg sans paraître menacer Londres.
 Une fois résolue d'agir, Elisabeth vou-

lut que son action fût prompte et efficace : elle conclut une alliance avec la Congrégation d'Écosse ; envoya une armée de terre joindre celle des ligueurs, soutint l'une et l'autre par une puissante flotte, enferma les Français dans Leith, les força de capituler, et les fit sur-le-champ transporter en France sur ses vaisseaux. Deux traités passés, l'un entre les commissaires d'Angleterre et de France, l'autre entre Elisabeth et la Congrégation, stipulèrent que le roi et la reine de France quitteraient les armes et les titres de souverains d'Angleterre ; qu'un Écossais seul pourrait occuper des places en Écosse ; que sur vingt-quatre personnes présentées par les États, Marie en choisirait sept, les États cinq, et que cette commission de douze serait chargée de toute l'administration pendant l'absence de Marie ; que la reine d'Écosse ne pourrait faire ni la paix ni la guerre sans le consentement des États, et que ceux-ci seraient convoqués de droit, immédiatement après la ratification du traité. Rassurée désormais contre un danger qu'elle avait reporté à sa rivale, chérie en Angleterre, puissante en Écosse, redoutée en France, admirée de l'Europe, Elisabeth vit se renouveler de toutes parts les demandes pour obtenir sa main. Philippe II n'y prétendait plus ; il s'était uni avec une sœur du roi de France. Mais le roi de Suède, le duc de Holstein, oncle du roi de Danemark, l'archiduc Charles, second fils de l'empereur Ferdinand, Casimir, fils de l'électeur palatin, le comte d'Arran, héritier présomptif de la couronne d'Écosse après Marie, et recommandé par la Congrégation, se mirent sur les rangs. Quelques seigneurs anglais, même de simples gentilshommes, enhardis par l'illustration de leur origine ou de leurs talents,

par le charme de leur esprit ou de leur beauté, le comte d'Arundel, le lord Robert Dudley, le chevalier Fokering ne craignirent pas d'aspérer à partager le trône et le lit de leur souveraine. Elisabeth distribua entre ces rivaux, selon ce qui convenait à chacun d'eux, et des signes de reconnaissance qui attestaient les jouissances de sa vanité, et des refus qui ne pouvaient blesser la leur, tant ils étaient accompagnés de regrets ou d'indulgence, de grâce ou de bonté. Mais si un mari pouvait faire craindre un maître, un favori n'était qu'un esclave de plus : le cours des favoris commença, et le trône de la virginité devint le siège de la galanterie. Le premier aspirant préféré fut Robert Dudley que nous venons de nommer : il était le plus jeune des fils de ce duc de Northumberland qui, après la mort d'Édouard VI, avait voulu exclure du trône les deux filles de Henri VIII, pour y faire asseoir sa propre belle-fille, la malheureuse Jeanne Grey. Par un de ces bizarreries du sort, Dudley, qui, après le supplice de son père, avait été rétabli dans les honneurs de sa famille par la reine Marie, avait été aussi enfermé par elle dans la tour de Londres en même temps que la princesse Elisabeth, et leur première connaissance datait de ce séjour. Rien n'est plus singulier que de voir Camden, dans la même page, vanter « la rare clémence de la reine comblant d'honneurs celui dont le père avait voulu la perdre, » puis ne pouvoir s'expliquer la brillante faveur de cette même reine pour ce même favori, que par une attraction nécessairement attribuée à des fers qu'on a portés en commun, ou par l'influence secrète de nos astres sur deux êtres nés le même jour, à la même heure, sous la même constellation. Ce jour-là il y avait de fa-

, et ce qui est prouvé par le témoignage unanime de tous les historiens même de Hume, si partial pour l'Écossais, c'est que ce favori, dans les plus beaux corps sortis des entrailles de la nature, recelait, avec une profonde ineptie, tous les vices les plus bas et les plus odieux. Tel l'homme que choisissait la reine d'Écosse pour premier objet de sa affection, à qui elle avait donné le nom de la Jarretière dès la première année de son règne, qu'elle devait se proposer de créer comte de Leicester, et attendant elle faisait son principal ministre. A la vérité elle eut soin de ne disposer que des grâces, et de laisser au comte et Cecil gardassent le dénombré des affaires. Nous touchons à un événement aussi heureux pour l'Écossais qu'imprévu pour tout le monde, qui vint tout à coup la renverser de sa destinée : à la fin de cette époque, il ne tenait qu'à elle d'augmenter de jour en jour, et de conserver sans trouble et sans tâche son bonheur et sa gloire. Mais James II et Marie Stuart refusaient d'accepter le traité d'Edimbourg, avec une injustice plus de justice, que dès le commencement de sa conclusion préliminaire la Congrégation, à laquelle on avait promis un parlement, avait cru devoir le convoquer elle-même sans l'assentiment de sa souveraine. Ce parlement avait proscrié d'emblée la religion catholique, et, dans les accès de sa fureur, avait, entre autres peines pénales, infligé pour une hérésie dite ou entendue, la confiscation de tous les biens, et une peine corporelle au choix des juges; pour les hérésies, le bannissement à perpétuité, et pour trois la mort. Enfin, la conjuration d'Amboise, à laquelle Elisabeth n'était point étrangère, l'on ne s'était proposé rien moins

que l'arrestation des princes lorrains et du roi lui-même, avait échoué. Tous les ressentiments et toutes les forces des deux gouvernements réunis menaçaient donc les rebelles d'Écosse et leur protectrice, lorsque François II mourut tout à coup le 4 décembre 1560, après dix-sept mois de règne et dix-huit ans de vie. Marie Stuart, voyant ses liens avec la France rompus, et n'ayant plus d'ordres à recevoir que d'elle-même, fit disparaître de son écusson les armes d'Angleterre, et, prête à retourner en Écosse, crut pouvoir demander passage à travers les états de sa cousine germaine Elisabeth, à qui elle venait de donner une si ample satisfaction. Qui aurait cru qu'elle pût essayer un refus ? Elle l'essuya cependant. Ce n'était plus une rivale de puissance que craignait Elisabeth; c'était une rivale de beauté, et sa coquetterie était encore plus haïssable que son ambition. Elisabeth osa bien plus qu'interdire l'entrée de ses états à la reine d'Écosse : elle sema la mer de vaisseaux pour intercepter celui qui allait rendre cette princesse à ses sujets, et lorsqu'à la faveur d'un brouillard épais, Marie eut abordé dans son royaume, Elisabeth sut l'y environner aussitôt de pièges et de trahisons, dont sa rivale devait tôt ou tard être la victime. Il y eut cependant une réconciliation apparente entre les deux cousines. Pendant quelque temps Elisabeth travailla lentement à ourdir la trame qui devait envelopper ses voisins de tant de troubles et de calamités. Alors son habileté mieux dirigée faisait fleurir et briller son royaume par la culture, la navigation, le commerce, l'économie dans les finances, l'abondance dans les magasins, la discipline dans les armées, la création de chantiers, la construction de vaisseaux. Elle mé-

ritait d'être appelée la restauratrice de la marine anglaise, la souveraine des mers du nord ; et ces titres, cette souveraineté qui devait un jour s'étendre si loin, compensaient pour les Anglais de ce siècle plus que des torts, plus que des vices : l'orgueil satisfait leur faisait supporter même la liberté blessée. Catherine Grey, sœur de l'infortunée Jeanne, avait épousé secrètement Seymour, comte de Hartford, fils du duc de Somerset, qui avait été protecteur pendant la minorité d'Edouard VI. Elle devint grosse, et sans autre crime que son mariage et sa grossesse, uniquement parce qu'elle perpétuait une race qui pouvait, un jour, avoir un droit éventuel à la couronne, Elisabeth, qui ne voulait pas qu'on pût lui succéder, fit enfermer à la tour la comtesse enceinte. Son mari, alors en France, revint déclarer son mariage et réclamer sa femme : il fut jeté dans la même prison qu'elle, et la reine fit juger par son archevêque de Cantorbéry que l'union était illicite, l'enfant qui allait naître illégitime, ses père et mère dignes de punition. La voie de l'appel leur était ouverte : Elisabeth interdit l'appel. Un jurisconsulte aussi courageux que savant, Jean Halles prouva la légitimité du mariage, l'état de l'enfant, le droit des époux : Elisabeth fit emprisonner le patron ainsi que les clients. Il y avait défense de laisser les deux époux communiquer ensemble : ils achetèrent de leurs gardes la liberté de se voir ; la comtesse devint encore mère ; Elisabeth, pour ce nouveau délit, fit condamner le comte par sa chambre étoilée à une amende de quinze mille livres sterling, cassa les officiers de la tour, et prit cette fois des mesures si justes que, pendant neuf années, ces malheureux époux eurent le tourment de se

sentir enfermés l'un près de l'autre sans pouvoir même espérer le voir. Alors la comtesse succomba sous le poids de sa douleur. Pressée, elle envoya demander à la liberté de ses enfants et à son père, quand elle ne pourrait plus le voir, et elle mourut sans qu'elle l'eût obtenue. M. Humble tout cela une *sévérité excessive* ne manquait plus que d'appeler de clémence la violence exercée sur les enfants. Et cependant il y eut un événement cette année ! et aucun des esprits n'imagina de demander ce qui au garde des-sceaux ni au ministre d'état, de ces emprisonnements arbitraires, de cette grande châtiment, de cette justice intervenir cette persécution meurtrière. Il faut le tout au contraire, devint protecteur lui-même, en étendant l'empire de la suprématie spirituelle sur la reine ; en statuant que celui qui fusillerait deux fois de le prêter coupable de trahison. Un subordonné accordé à la reine, qui en avait besoin, parce qu'ennemie en tout de la religion catholique, elle confédérée avec les calvinistes de ce, leur avait envoyé de l'argent, des troupes, et s'était fait livrer à Hâvre pour lui tenir lieu de prison enlevé à sa sœur. Enfin le patron se pressa de nouveau ou de se réparer, ou de régler qui lui succéderait sur le trône. Revenir sur un point aussi délicat, quand elle s'en était appliquée aussi nettement, lui parut une offense. Son humeur éclata : elle accusa la trop grande jeunesse de la partie des députés, dit qu'elle était bien sûre que parmi eux les plus honnêtes personnages ne la soupçonneraient pas d'oublier un si grand intérêt et exprima le désir que les jeunes hommes prissent exemple de leurs aînés.

pendant que les communes lessées de cette réponse, elle fit une plus douce, mais toujours, lorsqu'à la clôture de l'orateur de la chambre lui dit : « que parmi les législateurs on avait compté ici trois femmes : la reine Marie, qui, avant le déluge, réglé tout ce qui était relatif à la guerre; la reine Elizabeth, qui avait établi des peines réprimer les malfaiteurs; et la Bathilus, femme de Bathilus, du roi Silicus, dont les lois ont eu pour objet la conservation des hommes bons et vertueux. Elizabeth était la quatrième femme, qui joindrait désormais aux trois autres; il fallait donc que la quatrième le fût aussi. » La pétition de Bathilus avait donné de beaucoup de raisons que son orateur. La reine ne voulut écouter aucune, et Elizabeth fut définitivement perdue pour la France. La paix se fit entre les deux royaumes, à des conditions honorables qu'Elizabeth n'était pas allée à les obtenir, et, pour de disgrâce, les troupes qu'elle avait envoyées aux calvinistes français furent avec elles une peste qui, à Londres seul, enleva vingt mille personnes en moins d'une année. Cette reine d'Ecosse demandait aussi à sa patrie de se marier. Bonne et facile, elle se traitait de persécution. Marie Stuart sentait plus que tout le monde, dans son péril, qu'elle avait besoin d'un

guide et d'un défenseur au-dedans et au-dehors. Ses oncles lorrains négocièrent pour elle plusieurs mariages dans les premières maisons souveraines de l'Europe : Elisabeth les fit tous échouer. Elle alla jusqu'à faire espérer sa main à cet archiduc Charles à qui elle l'avait refusée, et à qui elle ne voulait pas la donner; dans la crainte qu'il ne demandât celle de Marie. Elle exprima fortement le désir que la reine d'Ecosse, puisqu'elle voulait se marier, s'unît du moins à un Anglais, pour faire de son hymen le lieu des deux royaumes. Elle lui proposa son favori pour époux, lui promit, à ce prix, de la reconnaître pour son héritière, et eut l'air de ne créer Dudley comte de Leicester que pour ce grand hymen. Comme elle trompait tout le monde, Leicester se crut délaissé, accusa Cecil et Bacon d'avoir voulu l'éloigner, et leur en fit de vives querelles. La reine d'Ecosse crut devoir se soumettre à la nécessité, et accepta la proposition. Alors Elisabeth rassura Leicester, dont elle n'avait jamais songé à se séparer, et ne voulut plus le donner à Marie dès que celle-ci eut consenti à le prendre. Marie écrivit des plaintes amères, reçut des réponses hautaines, envoya un ambassadeur à Londres pour voir s'il n'était donc pas un moyen possible d'établir un rapprochement durable entre les deux souveraines. Melvil, c'était le nom de cet ambassadeur, découvrit bientôt qu'autant Marie Stuart était sincère dans son désir d'une paix amicale, autant la fille de Henri VIII était fausse et perfide dans toutes ses démonstrations d'amitié pour sa rivale, qu'elle détestait encore plus comme femme que comme reine. On peut voir et dans les Mémoires de Melvil lui-même, et dans l'Histoire de Hume, à quel point Elisabeth, pendant le

cours de cette négociation, trahit le secret de ses petitesesses, de sa vanité ridicule, de sa basse envie; comme elle épuisa les recherches de la parure, les costumes des différentes nations, tous les artifices des coquettes vulgaires, pour faire impression sur l'ambassadeur; et à l'idée du triomphe qu'anticipait son orgueil se joignait sûrement l'arrière pensée de rendre ce ministre infidèle aux intérêts de sa souveraine. Melvil revint à Edimbourg avec ses tristes découvertes. Le vœu général des Ecossais indiqua pour époux à Marie un Stuart, lord Daruley, fils de ce comte de Lenox que les commotions politiques avaient porté en Angleterre, et qui, allié à la couronne de ce dernier royaume, en était après Marie le plus prochain héritier. La reine d'Ecosse se rendit au vœu de ses sujets, et contracta ce mariage qui devait lui être si funeste. Tout le temps qu'il s'était traité, Elisabeth l'avait encouragé : elle voulut le rompre, dès qu'elle le vit près de se conclure; elle s'emporta et s'oublia quand elle le vit conclu. Elle s'en prit à la mère et à un frère du lord Daruley, qui étaient restés à Londres; les fit enfermer à la Tour; confisqua tous les biens qu'avait en Angleterre la maison de Lenox; excita une insurrection parmi les grands d'Ecosse; leur mit les armes à la main contre leur souveraine; les désavoua quand ils furent vaincus; leur promit en secret sa protection, s'ils voulaient déclarer publiquement qu'elle n'avait point trempé dans leurs complots; les chassa de sa présence, comme des scélérats, dès qu'ils lui eurent accordé cette déclaration: et ses panégyristes ont dit, et les échos ont répété: *La Magnanime Elisabeth!* Marie Stuart eut un fils. Ce n'est pas ici le lieu de dire au milieu de quelles horreurs na-

quit cet enfant. Un ambassadeur vint en porter la nouvelle à Elisabeth. L'audience finie, restée milieu de ses femmes, la tête sur sa main, et avec l'accès douloureux menaçante, elle a « La reine d'Ecosse est mère » je suis un arbre stérile! » (c'est un obstacle empêchant donc d'Angleterre de devenir ce qu'elle grettait tant de ne pas être?) lement, enfin rassemblé après les prières, lui renouvela ses vœux à cet égard; et, cette fois, la reine était commune aux deux et Elisabeth et l'autre ne retentissaient des mots de mariage et de succession. On y accusait ouvertement la reine de ne compter pour rien l'honneur de son pays, et la destinée de tout ce qui devait lui survivre. Elisabeth se mit avec effroi l'énumération qui se porterait pour ses vœux; si elle mourait sans'en avoir un. Les ministres, et notamment le duc de Norfolk, le comte de Broke, le favori lui-même, qui encore plus qu'il n'avait osé que si la reine refusait d'en prendre un époux, le parlait lui nommer un successeur; une promesse équivoque, apportée par les ministres, en réponse aux vœux des chambres, ne satisfait point Wentworth (nom destiné à dans les annales parlementaires) craignit pas de prononcer que en s'obstinant à ne pas régler la session, avait tout à la fois pleuré la colère du ciel et aliéné les vœux du peuple. Une délibération commença entre des commissaires des deux chambres. Elisabeth leur fit une déficuse expresse de ne plus long-temps de cet objet; Wentworth mit en délibération :

es ou des défenses envoyés par une, n'étaient pas une infractibles libertés et privilèges de la libre? » question qui n'en serait pas aujourd'hui, et qui alors ne fut que le lieu à quinze heures de débats. Le roi, par ses députés aux communes, mandé par le roi, leur apporta le lendemain un ordre positif, qui commandait l'obéissance. Il ne fut pas plus obéi que par le roi. Enfin, la sœur Elisabeth, en levant la voix de la nation s'unir en plusieurs parts à celle de ses représentants, sentit qu'il fallait parler un langage que celui du pouvoir absolu fit annoncer par l'orateur révoquait ses deux ordres ; qu'elle désirait que la chambre ne fût pas sur cette question pour le roi. Cet acte de condescendance eut un effet magique. celui qui est presque toujours la puissance le fut à la raison. Il ne fut plus question de la chambre que de félicitations et d'actions de grâces à la reine. On vota un subside bien au-delà de celui qu'elle avait demandé. Elle en remit une partie, ne put pas être vaincue en générosité, et qu'elle aimait mieux voir cet argent dans la bourse de ses sujets que dans la sienne. Cependant, pour éviter le retour d'un nouveau complot, elle vint en personne au parlement, non pas le proroger, mais le dissoudre, et avec des expressions d'aigreur, qui témoignèrent trop de sa colère, et quelle avait eue à se vaincre. Elle régna pendant cinquante ans, depuis 1566 jusqu'en 1603, elle n'assembla plus de parlement. De cette période sortirent les événements extraordinaires qui devaient mettre Marie au trône d'Elisabeth, et les rendre tous aussi coupables l'une que l'autre. Nous renvoyons à l'article de **STUART** les détails de sa cou-

duite et de sa destinée dans l'intérieur de son royaume; ses affreux malheurs et ses fautes énormes; l'horreur de ses tourments et le crime, sinon de sa vengeance, au moins de sa faiblesse. Alors nous aurons à montrer le don de sa main, de son cœur, et de sa couronne, payé par la plus basse et la plus noire ingratitude; son vieux serviteur de confiance, poignardé à ses pieds, en présence et par ordre de son époux, quand elle était grosse de plusieurs mois; cet époux meurtrier, meurtri à son tour par un ambitieux, qui, dans l'excès de son audace, enlève, subjugué, épouse et déshonore la veuve du roi qu'il vient d'assassiner; des nobles qui, soit comme provocateurs, soit comme instruments du crime, ont, par un manifeste signé d'eux tous, commandé ou servi cet hymen coupable, et qui prennent les armes pour le punir; la clameur des peuples, excitée par celle des factieux; le couple dénoncé, ne sachant plus où arrêter ses pas ni où reposer sa tête; l'infâme Bothwel, l'oppressur et le corrupteur de sa noble et vertueuse souveraine, obligé de fuir pour jamais sur le continent, et sa misérable victime, femme prophanée, reine avilie, veuve sacrilège, mère dépourvue, traînée en criminelle sur les routes, abdiquant sa couronne dans un donjon, abandonnant son pouvoir et son enfant à un frère naturel, ennemi envieux de l'un et de l'autre, secourue et délivrée pendant quelques instants, mais ne comptant encore quelques défenseurs autour d'elle que pour les voir dispersés sans retour, et réduite enfin à n'espérer de refuge que dans les états de son envieuse rivale et de sa perfide ennemie. A cette dernière circonstance se rattache le fil historique que nous avons à suivre aujourd'hui. Dès qu'Elisabeth avait su Marie em-

prisonnée dans un château d'Ecosse, par ses propres sujets, elle s'était portée pour arbitre entre la royale captive et les rebelles confédérés. Comme femme, elle avait témoigné, peut-être senti, quelque compassion pour une rivale si humiliée qu'elle ne pouvait plus être enviée. Comme reine, et s'adressant à des factieux qu'elle prétendait pousser ou retenir à son gré, elle leur avait fait dire par son ambassadeur Throcmorton : « Qu'apparemment ils ne se proposaient pas de réformer, et encore moins de punir l'administration de leur souveraine ; que la prière et les remoutrances étaient la seule défense permise contre les actes injustes de l'autorité suprême, et que si elles n'étaient pas écoutées, il ne restait plus à des sujets fidèles qu'à implorer le Tout-Puissant, qui change comme il lui plaît le cœur des rois : » doctrine commode pour le despotisme d'Elisabeth, et qui, jusqu'à cette dernière époque, n'avait jamais été nécessaire à l'administration juste, sage et tolérante de sa rivale. Mais ce droit de juger Marie, qu'Elisabeth refusait aux sujets de cette princesse, elle se l'arrogeait à elle-même. Pendant le peu d'instant où la reine d'Ecosse avait rompu ses fers, révoqué son abdication, et rassemblé encore une armée, Elisabeth, pour qui l'incertitude des événements venait de renaître, s'était encore offerte à son amie pour médiatrice ; elle voulut être juge, dès qu'elle sut Marie fugitive sur le territoire anglais. Dans le conseil secret qu'elle se hâta de tenir, sa profonde sensibilité fut bientôt obligée de céder à la politique plus profonde encore de Cecil. Il fut arrêté que cette même Providence, qui ne permettait aux Ecossais que l'humilité des prières pour se défendre des injustices de leur

reine, permettait à Elisabeth l'absence de l'hospitalité, tous les mensonges, la force, tous les mensonges, pour ensevelir dans son perpétuelle son égale, sa sa sœur, son amie, à qui elle avait reprocher aucune offense n'était pas sa justiciable. Mais courir autour d'elle nue fi pions titrés, qui, sous prétexte de rendre des hommages et de gardaient à vue, suivaient notaient ses discours, interceptaient ses regards et jusqu'à son On commença bientôt à la de lieu en lieu, parce qu'il core déguiser sa prison, et qu'brages attachés à la tyrannie toujours craindre que dans actuel il n'y eut des moyens pour la victime. Carliste était trop populense, Bolton u trop écarté : le Cumberland voisin des Ecossais, l'York : rempli de catholiques : par-tout d'Ecosse seduisait trop par le de sa personne et de son intérêt intéressait trop par ses malheureusement suadait trop son innocence. demandé à voir la reine d'Elisabeth exprimait le même mais, pour l'honneur de tout voulait que Marie, avant trevue, fût purgée de cette calomnieuse que lui intentait belles, d'avoir trompé dans l de son époux, avant d'en meurtrier. La reine d'Ecosse qu'elle soumettait volontiers à l'arbitrage de sa bonne et bonne sœur prit acte de cette sion pour établir un procès et toire, et manda les accusateurs, à la tête desquels était d'Ecosse, ce comte de Muri naturel de la reine, le plus le plus ingrat et le moins

ennemis. Marie, qui n'avait pu qu'à un arbitrage compatible avec sa dignité, se récria contre l'idée de se mêler avec des suettes, devant le tribunal d'une cour étrangère. On lui répondit que ce n'était pas à elle, mais à eux qu'elle allait demander des comptes, la reine d'Angleterre voulait une accusation, mais la justification. Marie nomma des commissaires pour conférer avec ceux d'Écosse. Le régent d'Écosse vint d'Édinburgh avec d'autres commissaires devant le roi, dont il s'était fait le conseil, dont Marie était la mère. Les lords d'Élisabeth prirent le main-juges, et les autres plaidèrent contre eux. Dans les premières séances de Marie triompha tellement, qu'Élisabeth fut aussi embarrassée de la justification de sa bonne sœur, qu'elle s'en était montrée avide. Le régent d'Écosse dit aux commissaires, hors de séance et sous le sceau, qu'il ne lui serait pas impossible de produire les plus fortes preuves de la culpabilité de la reine sa sœur, s'il pouvait le faire qu'une fois convaincue elle mourrait, et qu'on n'aurait jamais crainte de ses ressentiments. Les conférences furent transférées d'York à Westminster. Élisabeth qui ne s'était pas cru permis de voir la reine d'Écosse tant que celle-ci était pendante, eut, sans le moindre scrupule, une longue conférence avec le comte de Murray. Elle fut sa première commission, en sa nouvelle où son favori et ses ministres furent joints aux membres de l'ancienne. Là, elle accusa positivement la reine de s'être faite complice de son mariage avec Bothwell, dans la destruction de son époux; et pour le prouver,

il produisit ces lettres, ces poésies plutôt licentieuses qu'amoureuses, sans signature, sans dates, sans adresses, mais prétendues écrites de la main de la reine, et prétendues prises sur un domestique de Bothwell; objet de controverse depuis plus de deux siècles, et que nous tâcherons d'apprécier à leur juste valeur dans l'article directement consacré à Marie Stuart. Il suffit de dire ici qu'à la première nouvelle de cette accusation, Marie, après avoir récusé la seconde commission d'Élisabeth, requit 1°. la communication immédiate de toutes les pièces qui venaient d'être produites contre elle; 2°. la faculté de venir se défendre elle-même devant sa majesté anglaise, son conseil, sa cour et tous les ministres étrangers; 3°. enfin, la détention de tous ses accusateurs, pour qu'ils pussent lui être confrontés, et notamment de Murray, qu'elle pouvait convaincre d'avoir été le premier artisan de la mort du roi. « Ces demandes » sont justes, » dit le duc de Norfolk, qui avait été président de la commission d'York; et Sussex, Arundel, le grand amiral Clinton, le comte de Leicester lui-même furent de son avis. « Tant que Norfolk vivra, » dit Élisabeth avec colère, « la reine d'Écosse » ne manquera pas d'avocats. » Par réflexion cependant elle avoua qu'elle aussi trouvait ces demandes justes, et promit d'y penser. Peu de jours après, le 16 janvier 1569, au lieu d'accorder ce qui était juste pour tous, elle proposa ce qui était le meilleur, disait-elle, pour sa bonne sœur; non pas un jugement, mais un accommodement: « Sa bonne sœur devait haïr la conduite des Écossais, qui, de leur côté, n'aimaient pas son gouvernement. Ne valait-il pas mieux pour elle déposer sur la tête de son fils » une couronne qui la faignait, et

» passer en Angleterre des jours tranquilles, libre des soins et à l'abri des orages d'une telle royauté? » Marie répondit : « Plutôt mourir; mes dernières paroles seront celles d'une reine d'Ecosse »; et elle redemanda communication des lettres supposées qu'on lui imputait, liberté de se défendre publiquement et de confondre ses calomniateurs face-à-face. Pour toute réponse, Elisabeth renvoya Murray gouverner l'Ecosse; lui prêta 5,000 livres sterling pour son voyage, outre des présents dont la valeur resta ignorée; le laissa emporter les originaux de ces fameuses lettres, dont on n'a plus connu que des copies, et dont on ignore aujourd'hui jusqu'à la langue primitive; arrêta en Angleterre le duc de Chatellerauld, qui voulait ôter la régence à Murray; commit enfin le comte de Salop à la garde de la reine d'Ecosse, et la fit transférer au château de Tutbury, dans l'intérieur du comté de Stafford. Il y a là sans doute plusieurs circonstances qu'ont omises Hume et Robertson; mais il n'y en a pas une qui ne soit incontestable. Ce qui a encore été omis, c'est que, « malgré tous les genres de rivalités qui pouvaient pervertir son jugement, Elisabeth était loin de croire à la vérité de ces lettres et de ces poésies tant controversées » (Camden l'assure positivement (1); c'est qu'avant le départ de Murray et de ses adhérents, la reine d'Angleterre leur fit déclarer officiellement par Cecil, « que ce qu'ils avaient produit ne suffisait pas pour que Sa Majesté prit une opinion désavantageuse de sa bonne sœur »; c'est qu'« Elisabeth elle-

» même écrivit à Marie pour soler, pour l'assurer qu'elle » tait point de son innocence Marie n'en restait pas moins nière! et en lui faisant espérer meilleur sort dans l'avenir, Elisabeth l'exhortait, pour le présent, à » porter avec patience une dé » qui, en cas d'événement, » prochain de ce trône d'Angleterre dont elle devait hériter un dérision atroce, il faut bien le dire le plus vertueux des historiens mais qui nous avertit d'être au méfiant là où tant de haine n'a rendu Elisabeth crédule. Une injustice était de celles qui, v commises, condamnent à en être beaucoup d'autres. Il ne résulte des soupçons chimériques des peines injustes, des conspirations réelles et des condamnations peut-être, mais toujours quand le délit a été prouvé l'autorité qui le punit. Le comte de Norfolk, le plus grand seigneur l'homme le plus accompli de la terre, avait été en effet touché de malheurs, du courage et de la fidélité de Marie-Stuart. Le perfide de Murray, qui s'en était servi et qui, pour retourner dans son pays avait à traverser les vastes domaines du duc et de ses puissants seigneurs avait suggéré l'idée de prétendre main de la reine d'Ecosse, la dissolution du funeste mariage avait contracté avec Bothwell. Il était veuf, et son âge se rapprochait de celui de Marie; l'un avait une fille pouvait être destinée au jeune duc dont l'autre était mère. Ce mariage devait rendre à Marie le trône et son fils; à l'Ecosse, la tranquillité et la garantie de sa monarchie.

(1) Epistolis verbis et carminibus.... Elisabetha vix fidem adhibuit, licet mulieribus simulatio, quod illam sexum transversissimum agit, intercessit. (CAMDEN, pag. 144, ed. Lugd.)

(2) Gaillard, *Rivalité de la France et d'Angleterre*, tom. IX, p. 106.

glise, puisque Norfolk était protestant; aux deux royaumes, le moyen de fonder une alliance durable entre Elisabeth, dont le consentement était regardé comme nécessaire, et Marie, qui désirait depuis si long-temps cette bonne intelligence avec sa cousine. Norfolk fut aisément persuadé. Les amis de la reine et ceux du duc applaudirent; même parmi les amis d'Elisabeth, les plus intimes entrèrent avec chaleur dans un projet si propre à fuir de si fâcheuses divisions. Ce fut le comte de Leicester qui écrivit à la reine d'Ecosse pour l'exhorter à cette union, pour lui en proposer les articles, et l'on peut croire que les intérêts d'Elisabeth n'y étaient pas lésés. Marie consentit avec dignité, et signa une espèce de contrat. Elle écrivit à ses agents d'Ecosse, comme Norfolk et ses amis à leurs vassaux anglais, qu'on se gardât d'inquiéter Murray dans sa marche et dans son retour. A peine fut-il arrivé dans Edimbourg, qu'il dépêcha un courrier à Elisabeth pour lui révéler comme un complot ce qui devait lui être proposé comme une conciliation. Le duc de Norfolk fut mis à la Tour. Trois autres pairs furent prisonniers dans leurs maisons. Les comtes de Northumberland et de Westmoreland, coururent lever dans le nord une armée de vingt mille hommes. Ces deux derniers étaient catholiques: ils publièrent, dans leur manifeste, le désir d'obtenir, avec la liberté de leurs amis, celle de leur religion; ils avaient ouvert une correspondance avec ce fameux duc d'Albe, le gouverneur et le fléau des Pays-Bas, en avaient reçu des promesses, mais n'eurent pas le temps de voir arriver les secours. Vaincus sans combattre, ils se sauvèrent en Ecosse, d'où Westmoreland put gagner la Flandre. Northumber-

land livré à Murray, le fut par lui à Elisabeth, qui le réserva pour un grand exemple. Plus de huit cent personnes périrent par la main du bourreau. La procédure prouva que Norfolk s'était toujours opposé à toute ligue avec des étrangers, et du fond de sa prison avait envoyé à ses vassaux l'ordre de se battre pour sa souveraine contre ses amis. Elisabeth lui accorda sa liberté, en exigeant de lui sa parole de rompre avec la reine d'Ecosse. Norfolk promit, fut entraîné par son penchant, espéra d'autant plus pouvoir rétablir Marie sur son trône, que Murray avait péri par un assassinat, digne récompense de ses crimes. Il crut enfin la promesse par laquelle il s'était lié à l'infortunée Marie, plus sacrée que celle qui lui avait été imposée par l'impératrice Elisabeth, et cette fois il admit la nécessité d'être aidé par des étrangers. non à ébranler le trône d'Angleterre, mais à relever celui d'Ecosse. L'ardente vigilance et l'habile espionnage de Cécil devenu lord Burleigh, découvrirent les nouveaux projets de Norfolk. Un de ses domestiques livra ses papiers. Accusé de haute trahison par ordre de la reine, il fut condamné, exécuté et pleuré de toute l'Angleterre, à commencer par ses juges, dont le président sanglotta en lui prononçant sa sentence. Deux amis qui avaient voulu le délivrer, périrent comme lui. Northumberland, qui attendait encore la mort, la reçut dans York. Entre la sentence de Norfolk et son exécution, le glaive était resté quatre mois suspendu sur sa tête. Elisabeth voulait paraître livrée à de violents combats, avant de frapper une tête si chérie et si respectée. Elle se fit arracher l'ordre de mort par des remontrances de son conseil, des adresses de ses communes, des sermons de ses prédica-

teurs. Alors elle tenait son quatrième parlement. Le troisième n'avait duré que deux mois, quoiqu'ayant à délibérer sur de graves circonstances. Le pape Pie V, après d'inutiles essais pour gagner Elisabeth, avait fulminé successivement contre elle, et sa bulle d'excommunication et celle de déchéance qui déliait ses sujets du serment de fidélité. Un enthousiaste, nommé Felton, avait osé afficher ces bulles aux portes du palais, et maître de restr inconnu, avait provoqué et reçu la couronne du martyr, avec un héroïsme aussi admiré des protestants que béni des catholiques. Elisabeth sans doute eût été plus fondée à s'indigner de ces actes de la cour de Rome, si, de son côté, elle n'eût pas à sa manière, délié les Ecossais, et tant d'autres, de leurs serments de fidélité envers leurs souverains; mais enfin, munie d'armes plus efficaces que les foudres du Vatican, elle voulut que son parlement de 1571 leur donnât encore plus de force, et elle eut pleine satisfaction. Ce qu'il y eut de crimes, de trahison créées dans cette session, peut à peine se concevoir. Ce fut trahison non plus seulement de convertir, mais d'être converti à la foi catholique; trahison d'appeler la reine *hérétique ou infidèle*; trahison de dire que le choix de son successeur ne pouvait pas être déterminé par un acte du parlement. Enfin, la peine de confiscation, jointe à une prison perpétuelle, fut portée contre quiconque aurait écrit deux fois, même sans le publier: « que personne pût succéder à la reine, autre que la postérité naturelle, issue de son corps. » Cette extravagance de désigner exclusivement pour héritière possible de la reine, une postérité qu'elle n'avait pas, cette affectation de dire *postérité naturelle*, en écartant

le mot *l*, n'éprouvé par plusieurs voix, fut crié dans toute l'Angleterre que le roi avait en réserve quelque chose qu'il voulait porter sur le trône, comme issu de la reine, si elle venait à mourir; mais ces mêmes communes, si dociles sur ce point aux volontés d'Elisabeth, lui parurent insolentes quand elles voulurent prendre l'initiative sur des questions ecclésiastiques. Un de leurs membres, Strickland, pour avoir proposé une réforme de la liturgie, fut mandé par le conseil et reçut ordre de s'absenter du parlement. Il fut réclamé par sa chambre. Un Carleton, un chevalier Arnold, un Yelverton, noms qui doivent être conservés, posèrent les grands principes « qu'un membre de la chambre des communes n'est plus un homme privé; que la représentation nationale, à laquelle il appartenait, ne devait pas le laisser arracher de son sein; qu'il n'y avait pas un seul objet d'intérêt public qui ne pût être pris en considération par une chambre où résidait une telle plénitude de pouvoir, que jusqu'au droit à la couronne eût été déterminé par elle, et qu'oser le nier était un crime de haute trahison (Elisabeth était battue ici par ses propres armes); qu'enfin la reine ne pouvant faire des lois à elle seule, ne pouvait, par la même raison, les annuler à elle seule; » et la conclusion de ces principes était que la chambre devait envoyer chercher son membre absent. En vain les ministres voulurent défendre ce coup d'autorité. En vain il se trouva un de leurs agents assez servile pour aller chercher dans les temps anciens sous Henri IV, un évêque, sous Henri V l'orateur même des communes, emprisonnés pour des opinions trop hardies; les ministres continuèrent de lasser

rendre les voix, rompirent la séance, et Strikland reparut le lendemain. La reine, d'autant plus impitoyable qu'elle avait cédé une fois, fit lire sévèrement à la chambre des communes, la défense expresse de s'occuper des affaires ecclésiastiques; et le vote accordé, vint dissoudre le parlement. Celui qu'elle convoqua de suite (1572) ne tarda pas à satisfaire. Nous l'avons vu déclarer le supplice du duc de Norfolk. s'en tint pas là. Un comité pour les affaires de la reine d'Écosse, fut composé de quarante-six membres des communes, et de cinq pairs, dont deux ecclésiastiques. Le 28 mai, les deux chambres représentèrent à la reine « seulement la justice, mais l'honneur et la sûreté de la reine voulaient qu'on procédât criminellement, et sans le moindre délai contre la reine d'Écosse, coupable de trahison au dernier degré. » Elisabeth approuva, remercia, mais, pour des raisons à elle connues, décida qu'il valait mieux différer, sans y recourir, l'ouverture de ce procès, et le moins pressa la conclusion d'articles précurseurs de cette grande affaire. Le parlement en passa deux. Le premier déclara coupable de trahison toute personne qui entreprendrait de délivrer la reine d'Écosse, ou de s'emparer d'une mai-son royale. L'autre statuait que si Marie Reine d'Écosse, offensait l'Angleterre, il serait procédé contre elle dans les formes reçues contre les ennemis d'un pair de royaume. Elisabeth sanctionna le premier de ces articles, qui lui suffisait, ajourna le second, dont elle n'avait pas besoin, et convoqua le parlement, qu'elle ne devait plus rassembler que dans trois ans. Elle était devenue d'instinct si ab- solue, qu'à partir de cette époque

Camden fait à peine mention des simulacres de parlement qui se montrèrent. « Il semblerait (a dit naïvement un autre historien) que cette même royale personne voulût montrer à ses sujets qu'elle n'avait pas besoin d'eux pour les gouverner. » Cependant elle ne cessait d'exciter des troubles dans cette malheureuse Écosse; dont elle détenait la malheureuse reine. Le comte de Lennox, régent après Murray, avait été assassiné comme lui. Le comte de Marr, successeur de Lennox, ami de sa patrie et de la liberté, ayant vainement cherché à contenter les partis l'un par l'autre, et à conserver l'indépendance du trône écossais pour quiconque devait s'y asseoir, était mort de chagrin de voir le bouleversement de son pays. Elisabeth était parvenue à le faire rétablir par le comte de Morton, complice de Bothwell, dans l'assassinat du feu roi, et qui était destiné à expier son crime par le dernier supplice. Un brave guerrier, Kirkaldie, restait fidèle à Marie et tenait encore pour elle le château d'Edimbourg. Elisabeth le fit assiéger par des troupes anglaises; le réduisit à se rendre, et le fit livrer à une populace furieuse, qui le traîna sur l'échafaud. Lidington, son second, qui, de persécuteur de Marie, était devenu son défenseur, se tua lui-même, et pendant que les meurtres se perpétuaient en Écosse, les échafauds en Angleterre, la guerre civile et religieuse en Irlande, Philippe II et le duc d'Albe inondaient du sang des protestants les provinces espagnoles et flamandes; Catherine de Médicis et Charles IX enfantèrent la résolution d'égorger, dans une seule nuit tous les protestants de France. Pour les attirer dans le piège que la mère leur avait préparé, Charles IX affecta de rechercher l'alliance

reine protestante, et il porta la dissimulation jusqu'à faire demander la main d'Elisabeth pour son frère, le duc d'Alençon. Non moins fausse et non moins perfide que Charles, mais bien plus astucieuse et plus hypocrite, Elisabeth parut écouter cette proposition, et dans le même temps elle fournit des secours d'hommes et d'argent aux protestants français proscrits et soulevés contre leur prince, par le massacre de leurs frères. L'horreur que cette affreuse journée de la St-Barthélemy excita en Angleterre, est exprimée avec force dans le rapport que l'ambassadeur de France fit bientôt de sa première audience. » Une » sombre douleur, dit-il, était peinte » sur tous les visages. Le morne silence de la nuit régnait dans toutes » les pièces de l'appartement royal. » Les dames et les courtisans étaient » rangés en haie de chaque côté, tous » en grand deuil, et quand je passai » au milieu d'eux, aucun ne jeta sur » moi un regard de politesse, ni ne » me rendit mon salut. » L'indignation générale que ce massacre avait attirée sur tous les catholiques, fit d'abord espérer à la reine qu'en renvoyant Marie Stuart en Ecosse, pour y être jugée publiquement, et à condition que la sentence serait exécutée sans délai, elle se déferait d'une rivale en rejetant sur les sujets de Marie tout l'odieux de cette infâme procédure; mais le comte de Marr, alors régent, avait repoussé avec tant de force une proposition aussi ignominieuse qu'elle n'osa la renouveler. Ne voulant pas rompre toute liaison avec la France, Elisabeth consentit alors à laisser entamer une nouvelle négociation pour son mariage avec le duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou. Un agent de ce prince, qui fut chargé de pénétrer les secrets de la cour de Londres, découvrit que le

comte de Leinster, qui passait l'amant favori de la reine, et flattait de l'épouser, avait une femme (Voy. *Volney*, XII, 1) et il s'empressa de faire à Elisabeth une aussi importante révélation. La princesse, dissimulant toujours, fut irritée contre son favori. Il d'Anjou cependant, obligé d'aller servir la campagne en Flandre, avait de la reine d'Angleterre une somme d'argent. Malgré sa sévère économe Elisabeth ne put se dispenser d'envoyer une somme de 500,000 avec laquelle il réussit à faire le siège de Cambrai. Les états le nommèrent gouverneur des Pays-Bas et mit son armée en quartier-d'été et il passa en Angleterre. Elisabeth se mit au-devant de lui, et l'on crut généralement que le mariage allait se conclure (V. *Anjou*, II, 186). Après de longues négociations, que l'irrésolution simulée de la reine, rendait interminables, le prince se retira très mécontent (1582), maudissant les conseils d'Elisabeth, accusant hautement la bassesse de ses inclinations. Pendant l'infortunée Marie Stuart une rigoureuse détention avait sa santé, apprit qu'au milieu de ces persécutions seules que sa persécutrice ne cessait d'exciter en Ecosse, le jeune roi Jacques était retenu captif par les principaux seigneurs du royaume; et il vit à Elisabeth la lettre la plus pathétique et la plus touchante, et demanda justice pour elle et pour son fils. « Si je ne puis pas consentir à descendre de la dignité royale où la providence m'a placée, ou me départir de moi-même à l'Etre-suprême, il n'y a qu'un tribunal auquel j'en appellerais tous mes ennemis; ce serait à vous, à l'humanité de votre majesté, à l'humanité de votre majesté, à cette bonté indulgente qu'elle

ment portée à exercer en ma-
si elle n'était influencée par
astions de la malveillance, etc.»
put rien obtenir, mais Jacques
é délivré par le colonel Stuart,
dant du château de St.-André,
h envoya auprès de lui Wal-
t, en qualité d'ambassadeur,
mission secrète d'étudier le ca-
et la capacité du jeune roi. Une
facilité d'expression, une
ion précoce distinguaient déjà
Marie Stuart. La haine d'É-
parut d'abord désarmée par
reuses dispositions, et elle
pour ce prince des égards que
ait point espéré; mais l'ambi-
la haine reprit bientôt leur
; Elisabeth ne pouvait pas plus
er l'idée d'avoir un successeur
le de se donner un maître;
lone par la suite tous ses efforts
pêcher le mariage de Jacques,
seul motif que Jacques était
ritier présomptif. Elle essaya
le le faire enlever par son am-
ur Wotton, et elle ne man-
de désavouer ce ministre
complot fut découvert. Lors-
jeune prince prit ensuite la
ésolution d'épouser la fille du
Danemark, il ne put triom-
es obstacles que lui opposait
esse la reine d'Angleterre,
éployant une énergie dont on
ait pas cru capable. Mais pen-
r'Elisabeth se livrait à ses se-
passions, le pape Pie V l'avait
nuniée, comme on l'a vu plus
Sixte V avait été jusqu'à délier
ts du serment de fidélité: des
ues conspirèrent contre ses
et il n'en fallut pas davantage
lire accuser tous les catholiques
leurs complices. Les jésuites
furent poursuivis à outrance
CAMPIAN.), et les persécutions

recommencèrent avec une nouvelle fu-
reur. Quiconque était convaincu d'a-
voir assisté une fois à la messe était
puni d'un an de prison et de 100
marcs d'amende. L'oubli des pratiques
les plus minutieuses de l'Eglise angli-
cane était puni d'une amende de 20
liv. par mois. Si l'on tenait des pro-
pos contre la reine, on était condamné
pour la première fois au pilori, pour
la seconde à perdre les oreilles; la ré-
cidive était félonie, et elle entraînait
la peine de mort. Ce statut est de la
session de 1582. Dans le même par-
lement, les communes, ayant ordon-
né un jeûne et des prières publiques,
reçurent une sévère réprimande par
un messenger de la reine, comme ayant
osé empiéter sur la prérogative royale
et sur ses droits de suprématie. La
chambre fut obligée de demander par-
don. Dans le discours qu'Elisabeth
tint à la fin de la session de 1584,
elle poussa plus loin l'intolérance :
« Trouver quelque chose à blamer
» dans le gouvernement ecclésiasti-
» que, est se rendre coupable de ca-
» lomnie contre elle (la reine), puis-
» que Dieu l'ayant constituée chef su-
» prême de l'Eglise, aucune hérésie,
» aucun schisme ne pourrait s'intro-
» duire dans le royaume sans que ce
» fût par sa permission ou par sa né-
» gligence. » Elle établit ensuite une
commission ecclésiastique chargée de
réformer toutes les hérésies, de pro-
noncer sur toutes les opinions en ma-
tières religieuses, et de punir les délin-
quants, avec pouvoir d'employer dans
leurs inquisitions toutes sortes de me-
sures, même l'emprisonnement et la
torture !... Le parlement tout entier
était consterné et accablé par la ty-
rannie; dès que l'un de ses membres
essayait de résister, il était aussitôt
enlevé et emprisonné. Cependant de
nouvelles conspirations se formèrent,

un plan d'invasion et d'insurrection fut organisé par l'ambassadeur espagnol; mais la trame fut découverte. Mendoza reçut ordre de sortir du royaume. Philippe II repoussa avec hauteur un message qui lui fut adressé pour excuser cette violence, et pour le prier d'envoyer un autre ministre. Ces conspirations tendaient presque toutes à la délivrance de Marie Stuart; plusieurs lettres qui lui étaient adressées furent interceptées. Enfin l'affection des catholiques pour cette princesse, et jusqu'à la haine qu'ils portaient à sa rivale, amenèrent la catastrophe que les intrigues d'Elisabeth préparaient depuis si long-temps. Antoine Babington, riche propriétaire dans le Derbyshire, et zélé catholique, apprit qu'un fanatique nommé Savage, s'était engagé par serment à tuer Elisabeth. En Angleterre, comme en France, la doctrine du tyrannicide n'avait que trop de partisans. Babington encourage l'exaltation de Savage; mais il croit que l'entreprise n'est praticable qu'en y admettant dix autres conjurés, et c'est ainsi que Walsingham est informé de tout par un de ses espions. Cet espion, nommé Pelly, n'entre dans la conspiration que pour trahir ses associés. Elisabeth, prévenue du complot, ordonne qu'on attende pour le déjouer le moment de l'exécution; et lorsque les conjurés sont près de frapper, ils sont arrêtés et mis à la tour, à l'exception d'un seul qui avait pris la fuite. On se servit du prétexte de l'indignation générale et du cri public pour hâter leur jugement et leur supplice. La conjuration en elle-même est encore un problème, et il est avéré, dit Gaillard, « que Marie Stuart n'y eut aucune part »; mais pour la faire périr avec quelque apparence de justice, il fallait bien supposer qu'elle avait conspiré contre les jours de la

reine. Une association s'était formée deux ans auparavant, pour gêner les jours d'Elisabeth. (Voy. LEY, XII, 136); les souscripteurs s'engageaient, par les sermons les plus solennels, à défendre la reine, à se venger de sa mort et toute injure en fait contre elle; à exclure même de tous prétendants en faveur de laquelle aucune violence aurait été employée contre Sa Majesté. La reine d'Espagne avait elle-même demandé à signer une association, à laquelle des gens de toutes les classes venaient en foule donner leur signature. A la publication de cette prétendue correspondance, la reine jeta les hauts cris, et répandit une haine la plus violente et la plus durable contre Marie. Transférée au château en châteaue, cette malheureuse reine est enfin amenée dans la prison de Fotheringay (comté de Northampton). Sans cesse interrogée, elle fut traitée avec plus de dignité que le dernier criminel; mais son implacable ennemie essaya plusieurs fois de la faire assassiner; elle poussa la cruauté jusqu'à lui faire un avocat pour la défendre, et le ministre de sa religion pour lui administrer les consolations. Ce fut le 8 février 1587, que se termina cette sanglante tragédie. (V. MARIÉ STUART). Les intercessions du roi de France en faveur de sa belle-sœur, les prières, les instances, les supplications même du roi d'Ecosse en faveur de sa mère, avaient été sans effet; mais elle avait obtenu qu'une réponse lui fut faite. Mais, dès que le crime fut connu, la reine affecta le plus violent désespoir et elle bannit de sa présence tous ses conseillers; Burleigh seul ne crut perdu et demanda la permission de se démettre de toutes ses fonctions. (Voy. CECIL, VII, 490). Le chancelier d'état Darnley fut destitué.

pour un temps illimité, et se vit assés à une amende de 10,000 l. Elisabeth écrivit au roi Jacques pour lui exprimer sa profonde douleur et ce prince parut y croire. II, provoqué depuis longtemps par les entreprises des armateurs résolus à tirer vengeance d'un roi qui semblait autant diriger que protéger la majesté royale que contre la catholicité. Dès l'an 1578, Elisabeth avait ordonné, il est vrai, de ravager les côtes du Pérou, mais elle n'avait pas voulu indemniser les négociants espagnols qu'on avait le plus maltraités, et elle avait fait saisir et vendre les navires et l'employait à solder les dettes du prince de Parme qui s'étaient réunies aux rebelles d'Irlande, et à cesser ces restitutions. En voyant que la rupture avec l'Espagne serait inévitable, elle fit attaquer le nouveau les colonies d'Amérique, Saint-Domingo et Carthagène, et les places furent brûlées. On croit que au retour de cette expédition elle doit l'introduction de l'usage du feu en Angleterre. L'année suivante Drake insulta Lisbonne et les côtes d'Espagne, et détruisit à Cadix une grande quantité de bâtiments de transport de vivres et de munitions. Excitant tant d'injures et de provocations d'ailleurs du zèle le plus ardent pour la religion, Philippe résolut d'envahir l'Angleterre. Il fit équiper une flotte la plus formidable qu'on ait vue sur l'Océan. Cette flotte, nommée l'*Invincible Armada*, composée de 152 vaisseaux; elle avait 22,000 hommes de débarquement et elle devait encore prendre avec elle 25,000 hommes de troupes qui se trouvaient en Flandre sous les ordres d'Alexandre Farnèse. mille Français, campés sur les

côtes de Normandie, n'attendaient que cette occasion pour passer la Manche. Les retards ordinaires à tous les grands préparatifs, surtout à ceux de la cour de Madrid, firent que l'*Armada* n'appareilla de Lisbonne que le 1^{er} juin 1588. Cette attaque semblait devoir anéantir la puissance de l'Angleterre. Elisabeth la vit sans effroi, médita sa défense avec calme, parcourut son royaume, enflamma tous ses sujets. Cette époque fut celle de sa véritable grandeur. Elle n'avait pas 15,000 matelots; la seule ville de Londres arma, à ses frais, 38 bâtiments, dont le plus fort était de 300 tonneaux. La reine en équipa 34, dont un seul, le *Triumph*, de 1,100 tonneaux, portait 40 pièces de canon. Le reste de la flotte ne montait qu'à 42 navires de bas bord et incapables d'essayer le choc des immenses vaisseaux espagnols. Mais les bâtiments anglais, légers et d'une manœuvre facile, étaient conduits par Drake, Hawkins et Probisher, les premiers marins de l'Europe, sous le commandement général de Charles Howard. Les Hollandais équipèrent, de leur côté, une flotte de 90 voiles, qui, croisant depuis l'Escaut jusqu'au Pas de Calais, empêcha l'armée de Flandre de se mettre en mer. Tout sembla conspirer à la destruction de l'*Invincible Armada*. A peine avait-elle doublé le cap Finistère, qu'une tempête la dispersa; plusieurs vaisseaux furent sur le point de périr par l'ignorance des pilotes et la mal-adresse des matelots. Un forçat anglais étant parvenu à bri-

(1) Aspin Thiras, Mame, Robertson n'ont point hésité à regarder Davison comme un fidèle serviteur, que, suivant sa coutume, Elisabeth avait sacrifié à sa politique. Camden rapporte de lui une lettre apologétique adressée à Walsingham, et qui offre plusieurs caractères d'in vraisemblance. Il existe au Musée britannique deux copies de cette pièce; mais il a été reconnu qu'aucune des deux n'est originale. (Voyez *l'Hist. d'Angl. de M. de Bertrand Malleville*, tome III, pag. 167, note (1).)

ser les fers de ses compagnons, s'empara du bâtiment qui les portait, en attaqua deux autres, et les conduisit dans un port de France. Le reste de l'escadre, après s'être radoubé à la Corogne, remet à la voile, prend le cap Lézard pour celui de Ram, près de Plymouth, attaque et poursuit en vain quelques divisions de l'escadre anglaise, laisse enlever, par Drake, deux galions qui portaient le trésor de l'armée; et, voulant mouiller sur les côtes de France, y est poursuivi par des brûlots anglais qui en détruisent une partie et dispersent le reste. Ralliés devant Gravelines, attaqués avec fureur par les divisions anglaises réunies, les débris de la flotte ne songèrent plus qu'à la retraite. Mais de nouveaux désastres les attendaient. Leur ligne était trop serrée; une horrible tempête fit aborder ces lourdes masses les unes contre les autres, plusieurs vaisseaux coulèrent bas, et tous souffrirent de grandes avaries. Medina-Sedonia, qui commandait cette expédition, fit alors la revue de ses forces, et il ne se trouva plus avoir que 120 voiles. Il se décida au retour en doublant les Orcades; une troisième tempête poussa la flotte contre les côtes d'Irlande, et 27 navires sont encore fracassés. Les malheureux qui purent gagner la terre à la nage, furent impitoyablement massacrés par ordre du vice-roi (1), sous prétexte qu'ils pouvaient se joindre aux catholiques irlandais mécontents et disposés à la révolte. Les débris de cette fameuse Armada parvinrent enfin à gagner les ports d'Espagne, où deux grands galions furent encore la proie des flammes. Ainsi se termina cette malheureuse expédition qui avait coûté,

(1) Grotius n'a pas craint d'approuver cette barbarie. (*De jure belli et pacis*, III, 4.)

suivant de Trente millions de ducats, et dont, dans le même historique, il ne revint que 35 vaisseaux; mais les Anglais conviennent eux-mêmes qu'il en échappa 46. Parmi les moyens qu'avait employés la reine pour exalter le patriotisme de ses sujets et animer tous les esprits pour la défense commune, il faut compter la publication d'un journal, intitulé le *Mercurius Anglicus* (*English Mercury*), le premier papier-nouvelles qui ait paru en Angleterre (1). Ou a comparé aux triomphes des Romains les fêtes par lesquelles ce succès fut célébré à Londres, et l'on a cité la médaille frappée à cette occasion, avec la légende *Dux famina facti*. Si la reine parut oublier un moment ce qu'elle devait à la fortune, ou pour parler exactement (dit Saint-Croix) à la providence divine, le doyen de Saint-Paul osa le lui rappeler dans un sermon prêché devant elle, où il avait pris pour texte le verset du psaume 126: *Nisi dominus custodierit civitatem*. Elle sentit l'allusion et profita de la leçon: une nouvelle médaille présenta des vaisseaux fracassés par la tempête, avec l'inscription: *Afflavit Deus et dissipantur*. Il est vrai que l'enthousiasme produit par ces avantages fut tel qu'au parlement convoqué le 4 février 1589, la reine

(1) On conserve encore au Musée britannique un N^o. de ce journal, daté du 23 juillet 1588, imprimé en lettres romaines et non gothiques, et on observe que les Numéros suivants contiennent quelques annonces de livres, et peuvent passer pour le plus ancien des journaux littéraires. (For. la Vie de Thomas Ruddiman, par George Chalmers, 1794, in-8^o.) Quant à la publication d'un journal politique, la France ne le réclame l'antériorité de plus d'un demi-siècle; car on en trouve à la bibliothèque du Roi un bulletin de la campagne de Louis XII en Italie, (1506) in-8^o, de 8 p., gothique, commençant ainsi: « C'est la très noble et très-excellente victoire du roy nostre sire Loys le douzième de ce nom qu'il a eue moyennant l'aide de Dieu sur les Venitiens. » (N^o, 10-11, L., 607.)

abint à la fois un secours de deux subsides et de deux quinzièmes, ce qui n'était jamais arrivé, mais on était persuadé qu'elle avait épuisé ses finances pour la défense commune. Le peuple anglais ne rêvait plus qu'expéditions contre l'Espagne. Vingt mille volontaires s'enrôlèrent sous les drapeaux de Drake et de J. Norris pour aller rétablir sur le trône de Portugal Dom Antonio, prieur de Crato, qui prétendait avoir un parti puissant dans ce royaume; Elisabeth ne donna que 60,000 livres, et elle ne fournit que cinq vaisseaux pour cet armement, qui n'eut d'autre résultat que de prendre Cascaes, piller Vigo et s'emparer de soixante bâtimens dont il fallut restituer une grande partie aux villes an-séatiques. Aucun parti en Portugal ne parut disposé à prendre les armes pour Dom Antonio, et une maladie contagieuse qui se mit parmi les Anglais, les força bientôt à se retirer; ils ne s'enrichirent pas, mais la perte qu'ils causèrent à l'ennemi fut immense. Les expéditions de Drake et Hawkins contre l'Amérique, en 1595, du comte d'Essex contre Cadix, en 1596 (Voy. DRAKE et ESSEX), eurent un succès plus décisif, et la supériorité maritime de l'Angleterre sur l'Espagne fut dès-lors assurée. La crainte de voir les Espagnols s'établir en France fut un des principaux motifs des secours qu'Elisabeth fournit à Henri IV contre la ligue, même après son abjuration; car, dès 1590, elle l'avait puissamment assisté d'hommes et d'argent. Ce renfort avait permis de marcher immédiatement sur Paris, et il contribua au succès des campagnes suivantes. En affectant, quatre ans après, de paraître fort mécontente de son changement de religion, Elisabeth conclut avec lui un nouveau traité, et Norris à la tête des forces qu'elle envoya en France, eut

beaucoup de part à la prise de Morlaix, de Quimper et de Brest, dont les garnisons étaient espagnoles. Dans un voyage que Henri fit à Calais en 1601, la reine d'Angleterre vint jusqu'à Douvres; mais quelques difficultés qui survinrent l'empêchèrent d'avoir une entrevue avec celui de tous les souverains qu'elle estimait le plus. Sully se rendit à Douvres déguisé, et ce ministre rend compte, dans ses Mémoires, de l'entretien qu'il eut avec la reine. Il y exprime son étonnement de ce qu'elle avait conçu pour l'équilibre des puissances et l'abaissement de la maison d'Autriche, le même plan qu'Henri IV. La mort de Philippe II, en 1598, avait délivré l'Angleterre du plus dangereux de ses ennemis. Ce prince n'avait cessé d'entretenir la des troubles dans l'Irlande. Un corps de 700 hommes, Italiens et Espagnols, qu'il avait envoyé dans cette île dix-huit ans auparavant, avait été forcé de se rendre à discrétion; le général anglais, embarrassé de tant de prisonniers, avait fait passer au fil de l'épée tous ces étrangers et fait pendre environ 1500 Irlandais. L'insurrection, comprimée un moment, n'avait pas tardé à se ranimer, par les promesses continuelles du roi d'Espagne, et les secours effectifs qu'il y envoyait de temps en temps. Elisabeth qui depuis lors n'opposait guère à ces troubles que des palliatifs, résolut enfin d'agir avec vigueur; elle y envoya son favori le comte d'Essex avec des pouvoirs très étendus, et dépensa des sommes considérables pour cette expédition que l'incapacité du nouveau général fit échouer. Sa hauteur et ses imprudences le conduisirent au point de lever l'étendard de la rébellion contre sa souveraine. Il porta sa tête sur un échafaud, et la douleur que la reine éprouva de s'être vue obligée à

une telle rigueur contre un homme qui lui avait été si cher, la jeta dans une profonde mélancolie. Deux ans après, lorsque la comtesse de Nottingham, au lit de la mort, avoua l'infidélité dont son mari l'avait forcée à se rendre coupable, en l'empêchant de transmettre à la reine le fatal anneau, témoignage du repentir d'Essex et gage de la clémence de sa souveraine (*Foy. Essex*, pag. 349 ci-après), Elisabeth ne fut plus maîtresse de retenir son émotion. « Dieu peut vous pardonner, dit-elle à la comtesse mourante, pour moi je ne le pourrai jamais. » Dès ce moment, le coup fatal était porté; à peine consentit-elle à prendre quelque nourriture; elle refusa tous les remèdes, disant qu'elle ne désirait plus que la mort. On ne put la déterminer à se mettre au lit. Assise sur des coussins, un doigt sur la bouche, les yeux fixés à terre, pendant dix jours elle sembla ne prêter d'attention qu'aux prières que récitait auprès d'elle l'archevêque de Cantorbéry. A la fin, sur les instances de son conseil, elle désigna le roi d'Ecosse pour son successeur (*Foy. JACQUES I^{er}*), tomba dans un sommeil léthargique et expira le 3 avril (nouveau style) de l'an 1603. Elle avait 70 ans et elle en avait régné plus de 44, avec un éclat et une gloire que deux siècles n'ont pu effacer. Son caractère offre le mélange, peut-être unique, des plus nobles qualités d'un sexe, unies à toutes les faiblesses de l'autre. Son nom réveille encore chez les Anglais l'enthousiasme du plus ardent patriotisme. Le despotisme auquel Henri VIII avait habitué ses sujets, fut à peine remarqué dans Elisabeth, parce qu'on le crut toujours dirigé vers le bien de l'Etat. Sa fausseté ne sembla qu'un raffinement de politique; la vanité puérile qui jusque dans ses dernières années

à vouloir passer plus de temps de l'Europe, it qu'ridicule effec grandes quantes. Melvil, qui voyé à la cour de Londres en chargé d'une mission diplomatique Marie Stuart, donne, dans ses mémoires, de singuliers détails sur cette curiosité avec laquelle d'Angleterre s'informait des particularités de la beauté de l'adroit courtisan, interrogé des deux était la plus belle cette question délicate en Elisabeth était la plus belle pour l'Angleterre et Marie la plus l'Ecosse. On lui demanda en quelle était la plus grande; il pondit que c'était sa maîtresse est donc trop grande, dit-elle car je suis exactement de la t convient le mieux à une femme. Dans un âge plus avancé, elle cette prétention jusqu'à défier un édit exprès, qu'on gravait son portrait, jusqu'à ce qu'un peintre en eût peint un duquel elle était parfaitement satisfaite et qui servait de modèle à tous les autres. « voulant pas, disait-elle, que des copies infidèles, je puisse être représentée avec des imperfections dont, par la grâce de Dieu, je suis exempte. » Cette coquetterie elle qu'une ruse de sa politique; sa pugnance pour le mariage ne l'empêcha elle qu'à la crainte de se donner un maître ou de partager son autorité. Une conformation vicieuse lui imposait elle du célibat une loi impérieuse qu'elle n'eût pu violer sans nuire à la vie, comme l'ont dit quelques écrivains toriens? Ce sont des questions est maintenant difficile de résoudre s'il est vrai qu'on ait strictement gardé l'ordre qu'elle donna, et que son corps ne fût pas en

examiné après sa mort. Les principes de sa politique, dont se départit jamais, étaient de cilier l'affection de ses sujets auts, et d'occuper ses ennemis leurs propres états. Sa maxime e était que l'argent se trouvait placé dans la poche de ses sujets dans son échiquier; aussi jamais sous aucun règne, on ne vit d'efforts et de sacrifices de l'intérêt public, soit pour défendre l'état enger, soit pour tenter de nouvelles découvertes ou étendre le commerce de la nation. C'est presque enent à leurs frais que Cavendish, et Frobisher entreprirent leurs célèbres expéditions. Plutôt que de er de nouveaux subsides (1), Elisabeth, quand elle avait besoin d'argent, préféra souvent aliéner des domaines à leur couronne, vendre des terres, créer des compagnies exemptes et privilégiées, ou même prendre d'autres mesures qui nuisent au commerce; mais son économie son ordre qu'elle mit dans ses affaires, lui donnèrent le moyen de les dettes de ses deux prédécesseurs augmentation de taxes. Elle ne fut de la monnaie, altérée sous ses règnes précédents, fournit telles des arsenaux et augmenta telle-ment la marine anglaise, qu'on lui a le titre de *Restauratrice de la navale* et de *Reine des mers britanniques*. Qu'était cependant sa saine, si on la compare au point est parvenue depuis? En 1578, elle envoya 15 bâtimens à la pêche de Terre-Neuve : à la mort d'Elisabeth, elle composait de 42 vaisseaux, dont

(1) Le revenu ordinaire d'Elisabeth était de 1,200,000 liv. Pendant quarant-quatre ans de règne, le parlement vingt subsides et trentes millions, ou tout environ 3 millions; ce qui, année commune, environ 67,500 liv.

quelques-uns de 40, 50 tonneaux, ou moins encore; les deux plus forts étaient de 1000 tonneaux et de 500 hommes d'équipage. Un trait à ajouter au caractère d'Elisabeth, c'est que l'arbitraire et la sévérité de sa justice ne l'empêchaient pas quelquefois de montrer la clémence la plus généreuse. Une écossaise (Marguerite Lambrun) attachée au service de Marie Stuart, avait vu son mari expirer de douleur en apprenant la fin cruelle de cette princesse. Déterminée à venger la mort de l'un et de l'autre, Marguerite se rend à la cour, déguisée en homme, et munie de deux pistolets, épiant l'occasion d'assassiner la reine et de se tuer ensuite elle-même, pour échapper au supplice. Mais elle se jète dans la foule avec trop de précipitation, et laisse tomber un de ses pistolets : on l'arrête; Elisabeth veut l'interroger elle-même, est frappée de l'audace de ses réponses, et lui dit froidement : « Vous avez » donc cru faire votre devoir et satisfaire à ce qu'exigeait de vous l'amour » que vous aviez pour votre maîtresse » et pour votre mari ? mais que pensez-vous que soit maintenant mon » devoir envers vous ? — Je répondrai » franchement à votre majesté; mais » est-ce comme reine ou comme juge » qu'elle me fait cette question ? — » C'est comme reine. — Elle doit donc » me faire grâce. — Mais quelle assurance me donnerez-vous que vous » n'abuserez pas de cette grâce pour » attenter encore à mes jours ? — Madame, une grâce accordée avec tant » de précaution n'est plus une grâce; » votre majesté peut agir comme juge. » Elisabeth, se retournant vers quelques courtisans de sa suite, s'écria : « Depuis » puis trente ans que je suis reine, je » n'ai encore trouvé personne qui m'ait » donné une pareille leçon. » Elle accorda la grâce sans réserve, malgré

l'opposition du président de son conseil, et, sur la demande de l'écoissaise, elle la fit conduire en sûreté jusque sur les côtes de France. On a vu plus haut que, dans sa jeunesse, Elisabeth avait orné son esprit par l'étude des langues et la culture des arts agréables. Elle avait un goût particulier pour la musique bruyante, et pendant ses repas, un concert de douze trompettes et de deux timbales, avec les fifres et les tambours, faisait retentir la salle. Elle avait d'ailleurs la prétention d'exceller sur le clavecin; et lorsqu'elle reçut l'ambassadeur Melvil, en 1564, ayant appris que Marie Stuart jouait de cet instrument, elle donna ordre à lord Hunsdon de conduire l'ambassadeur, sans affectation, dans une pièce d'où il pût l'entendre jouer elle-même. Melvil, comme transporté par l'harmonie ravissante de ces accords, ouvrit la porte, et la reine, affectant d'être piquée d'avoir été surprise ainsi, n'oublia cependant pas de lui demander s'il croyait que la reine d'Ecosse fût plus forte qu'elle sur cet instrument. Elisabeth ne cessa jamais de charmer ses loisirs par la culture des belles-lettres. Un jour, dans une conversation avec Soffrey de Calignon, qui fut depuis chancelier de Navarre, elle lui fit voir une traduction latine qu'elle avait faite de quelques tragédies de Sophocle et de deux harangues de Démosthènes. Elle lui permit même de prendre copie d'une épigramme grecque qu'elle avait composée, et lui demanda son opinion sur quelques passages de Lycophron qu'elle lisait alors, avec l'intention, disait-elle, d'en traduire quelques parties. On a même prétendu qu'elle avait traduit Horace en anglais, et que cette traduction, imprimée, a été, de son temps, fort recherchée en Angleterre. Ce qui est certain, c'est que dans un âge fort avancé,

elle répondit très vivement en latin à un ambassadeur polonais qui, la haranguant dans cette langue, avait osé percer des prétentions exagérées. Elle se plaignit ensuite, en causant avec ses favoris, de ce qu'on l'avait forcée à dérouiller son vieux latin. Camden a donné, en 1615, le premier volume des *Annales rerum anglicarum et hibernicarum regnante Elisabethâ* (Voy. CAMDEN); Le caractère de la reine Elisabeth, par Edmond Bobus, et les *Remarques* de Robert Naunton sur ses principaux favoris, parurent en anglais, en 1641. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Jean Le Peletier (Rouen, 1685, in-12), et inséré à la suite des *Mémoires* de Walsingham, Lyon et Cologne, 1695. On y trouve, sur ce règne, des anecdotes curieuses, ainsi que dans les *Mémoires* de Melvil, publiés en anglais, 1685, in-fol., et traduits en français par G. D. S., La Haye, 1694, in-12; refondus et augmentés par l'abbé de Marsy, Edimbourg (Paris), 1745, 3 vol. in-12. Leti donna en italien, en 1695, une *Vie d'Elisabeth* qu'il traduisit en français l'année suivante, Amsterdam, 3 vol. in-12: c'est peut-être le moins mauvais ouvrage de cet infatigable romancier. Duncan Forbes donna, en 1740, les *Transactions publiques* du règne d'Elisabeth, en anglais. Thomas Birch fit imprimer, en 1754, les *Mémoires of the reign of the Queen Elisabeth* (Voy. BIRCH), et il soigna l'édition des *Papiers d'état* du même règne, publiés par Murden, 1759, in-fol., en anglais. Enfin, M^{lle}. Kerliio a fait paraître une *Histoire d'Elisabeth, reine d'Angleterre, tirée des écrits originaux anglais, notes, lettres, et autres pièces manuscrites qui n'ont pas encore paru*, 1786-87, 5 vol. in-8°. L.—T.—

ELISABETH D'AUTRICHE, reine de France, née le 5 juin 1554, était l'empereur Maximilien, et de l'Autriche, fille de Charles. L'éducation qu'elle reçut fut si bonne qu'on pouvait l'attendre de la sagesse de son père et de la piété de sa mère. Elle aussi passait-elle pour la princesse la plus vertueuse et la plus accomplie de son temps. Son mariage avec Charles IX avait été projeté de bonne heure par Catherine de Médicis, ses Lettres, publiées par Le La Harpe, dans ses additions aux Mémoires de Castelnau, prouvent que ces négociations étaient déjà commencées sur cet objet en 1561. Philippe II ne tarda pas à se désoler, craignant que l'alliance ne mit la France trop dans l'amitié de Maximilien, roi des Romains, et dont sa puissance avait besoin. Enfin, au bout de deux ans, la reine-mère l'emporta sur les intrigues de l'Espagne; la demande fut faite avec beaucoup de solennité, et le duc d'Anjou alla jusqu'au-delà de la mer pour recevoir la reine, et Charles IX alla l'attendre à Mézières. Impatient de voir plutôt son épouse, le duc déguisa et se mêla dans la foule pour l'examiner à son aise, pendant que le duc d'Anjou, qui était dans le lot, dirigeait les regards d'Elisabeth de son côté, sous prétexte de venir admirer l'architecture du château de Sedan. Il fut enchanté de sa beauté, et revint l'attendre à Paris, où les épousailles se firent le lendemain, 26 novembre 1570. Le contrat fut rédigé en latin : la reine ne savait qu'espagnol, et le duc d'Anjou ne put s'entretenir avec elle que par l'intermédiaire du chancelier Chiverni, qui servit d'interprète. Les fêtes furent brillantes à cette occasion furent très brillantes qu'on eût vues depuis long-temps; le

pierreries furent étalés avec profusion. Le manteau royal de velours violet, à fleurs d'or, que portait la reine, avait une queue de vingt aunes de long. Enfin, Charles IX combla de riches présents les princes et seigneurs allemands, voulant leur donner une haute idée de la puissance et des ressources d'un royaume agité depuis un demi-siècle de guerres continuelles, tant étrangères qu'intestines. On déploya la même magnificence lorsque la reine fit son entrée à Paris, le 29 mars 1571, « De manière, dit La Popelinière, que tel portait le quart, » tel portait le tiers, et tel le tout de son revenu sur ses épaules. » Ce faste n'en imposait pas à Maximilien. En faisant ses adieux à Elisabeth, il lui avait dit, au rapport de Brantôme : « Ma fille, vous allez être reine du royaume le plus beau et le plus puissant qui soit au monde..... Mais je vous croirais bien plus heureuse si vous le trouviez aussi entier et aussi florissant qu'il a été autrefois. Il a bien perdu de sa force et de son éclat; il est divisé, désuni : si le roi votre époux est maître d'une partie, les grands sont maîtres de l'autre : et les guerres de religion y ont fait d'étranges ravages. » L'événement ne justifia que trop ces inquiétudes paternelles. La vertueuse reine, toujours tenue éloignée des affaires par la politique de Catherine de Médicis, eut plutôt l'estime que l'amour de son mari, dont le cœur était déjà engagé (V. TOUCHEK.), et elle ne comptait à la cour d'autres partisans que ceux que le mérite et la vertu peuvent se faire. Le roi ne tarissait pas sur ses éloges; il disait hautement « qu'il pouvait se flatter d'avoir, dans une épouse aimable, la femme la plus sage et la plus vertueuse, non pas de la France ou de l'Europe, mais du monde en

vivent, elle ne se vit pas plutôt mère, qu'elle résolut d'assurer à ses fils des états indépendants, qui pussent lui servir de retraite en cas de veuvage, et elle n'épargna rien pour parvenir à ce but. Lorsque, après la chute d'Albéroni, le roi se fût décidé à descendre du trône, elle s'opposa tant qu'elle put à cette résolution. Elle fut alors obligée de céder aux scrupules de Philippe; mais, à la mort de Louis I^{er}, elle réunit toutes ses forces pour faire reprendre au faible monarque les rênes du gouvernement, ou plutôt pour s'en ressaisir elle-même. Elisabeth survécut vingt ans à son époux, et mourut en 1766, âgée de soixante-quatorze ans. Elle avait eu sept enfants de Philippe V : 1°. don Carlos, né en 1716, duc de Parme en 1751, roi de Naples en 1754, et d'Espagne en 1759, mort en 1788 (V. Charles III, tom. VIII, pag. 151); 2°. Marie-Anne-Victoire, née en 1716, accordée à Louis XV en 1721, mariée en 1729 à Joseph, prince de Brésil, depuis roi de Portugal; 3°. François, né en 1717, mort au berceau; 4°. don Philippe, né en 1720, duc de Parme en 1749, mort en 1765; 5°. Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaëlle, née en 1726, première femme du Dauphin, père de Louis XVI, qu'elle épousa en 1745, et dont elle n'eut qu'une fille qui ne survécut que deux ans à sa mère, morte en 1746; 6°. Louis-Antoine-Jacques, né en 1727; 7°. Marie-Antoinette-Ferdinande, née en 1729, mariée en 1750 à Victor-Amédée III, duc de Savoie, depuis roi de Sardaigne, morte en 1785. On peut consulter pour l'histoire d'Elisabeth : *Mémoires of Elisabeth Farnesia*, Londres, 1746, in-8°. ; *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne, sous le règne de Philippe V*, traduits de l'espagnol du marquis de Saint-Philippe,

par Maudave, Amsterdam, 1756, in-12, 4 vol., etc.

ELISABETH, princesse palatine, fille de Frédéric V, roi de Bohême, d'Elisabeth d'Angleterre, naquit le 22 décembre 1618. Elle annonça dès l'enfance d'heureuses dispositions pour les sciences, que sa mère cultiva le plus grand soin. Elle apprit le latin et les langues modernes, et quitta à la philosophie, et eut une haute estime pour Descartes, qu'elle proposa de venir se fixer à Prague pour lui donner des leçons. Ses progrès, sous cet habile maître, furent très-rapides; et Descartes, dans la préface de ses *Principes de philosophie*, assure qu'il n'avait trouvé personne que cette princesse parvenue à l'intelligence de ses ouvrages. Elisabeth fut mariée en 1640 à Wladislas IV, roi de Pologne; mais elle refusa de se conformer à aucune proposition d'établissement dans la crainte d'être détournée de sa passion pour l'étude. Cette résistance aux projets que son mari avait pour elle, lui fit obtenir sa séparation en 1646. Elle se retira en Allemagne, où elle obtint, sur la fin de son règne, l'abbaye luthérienne d'Hersfeld, qui devint, par ses soins, la première école du cartésianisme. Elle mourut en 1680, à l'âge de 62 ans. Cette princesse avait une haute opinion de respect pour la religion catholique; cependant elle fit constamment profession, du moins en apparence, du calvinisme, dans lequel elle se convertit. On dit que la reine de Suède, Christine, avait conçu une telle aversion contre elle, pour l'estime qu'elle avait pour Descartes, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'en entendre parler d'une manière avantageuse.

ELISABETH - CHARLOTTE, reine de Prusse. V. CHARLOTTE.

BABETH PETROWNA, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine I^{re}. Elle quitta en 1709, au moment où elle touchait au faite des succès et de la gloire. Catherine, peu avant sa mort, avait réglé la succession, en vertu de la loi de Pierre-le-Grand, qui avait établi au souverain régnant le droit de nommer son successeur : Pierre, fils de Catherine et de Pierre-le-Grand, d'abord héritier du trône ; s'il venait à mourir sans enfants, le testament de Catherine appelait à la succession Anne, sœur de Pierre, mariée au duc de Brunswick ; après Anne, était nommée princesse Elisabeth. Mais ces dispositions ne furent exécutées qu'en partie : Pierre parvint à régner à la mort de Catherine ; étant mort lui-même peu après, sans laisser de postérité, ses fils et le sénat choisirent pour successeur le duc de Brunswick, et non Elisabeth. Elisabeth, sœur de Pierre I^{er}, princesse douairière de Courlande, et nièce de Pierre I^{er}. Elisabeth disposa de la succession au profit du jeune prince Iwan, son fils, sa nièce, mariée à Antoine de Brunswick, et qui, à la mort de Pierre, ayant été déclarée régente, se fit proclamer régente en faveur du jeune prince Iwan, et à la mort de Pierre, se fit proclamer régente et à la minorité de son fils. Elisabeth avait observé tous ces événements avec le plus grand calme ; ayant été d'ailleurs peu active, étant portée au lieu de l'ambition, elle sembla indifférente à tous les projets politiques. Cependant elle ménagea les gardes, et choisit même plusieurs officiers de ce parti. La régente ainsi que son époux, avait le commandement des troupes et livrait à une confiance aveugle et ne prenait aucune précaution pour mettre le gouvernement à l'abri de ces révolutions qui avaient si souvent eu lieu en Russie. Il se forma un parti pour Elisabeth, pour la fille de Pierre-le-Grand, au nom du-

III.

quel se rattachaient tant d'illustres souverains. La princesse ne se montra point contraire aux efforts qu'on faisait pour la conduire au trône, et s'abandonna aux conseils de Lestocq, chirurgien d'origine française, homme inquiet et ambitieux, qui cherchait à jouer un rôle. Le marquis de La Chétardie, ambassadeur de France, dont la figure distinguée et les manières agréables avaient captivé Elisabeth, s'intéressa vivement à sa cause, et ne vit, dans la révolution qu'on méditait, que l'occasion d'assurer un allié à la France. Ce qui contribua, dans le même temps, à faire sortir Elisabeth de son indolence, fut le projet qu'eut la régente de lui faire épouser le prince Louis de Brunswick, nommé duc de Courlande ; projet qui contrariait la révolution d'Elisabeth de rester indépendante et de ne point se marier. La Chétardie noua de nouvelles intrigues, et il mit la princesse en relation avec la Suède, dans ce moment très mécontente du cabinet de Pétersbourg. Le parti dominant à la diète fit déclarer la guerre aux Russes, et une armée suédoise fut transportée en Finlande. La conspiration eût pu être facilement découverte et déjouée : Lestocq était léger, indiscret, et la régente fut avertie plusieurs fois ; mais elle avait les yeux couverts du bandeau de l'illusion, et se laissait entraîner par la bonté naturelle de son caractère. La princesse, qui méditait sa perte, n'eut pas de peine à la rassurer par des protestations et des larmes hypocrites. Cependant les conjurés eurent des inquiétudes, et Lestocq pressa l'exécution du projet. S'étant rendu chez Elisabeth, et ayant trouvé sur sa table une carte, il y dessina une couronne et dit à la princesse : « Point de milieu, madame, l'une pour vous, ou l'autre pour moi. Cette ob-

ser les fers de ses compagnons, s'empara du bâtiment qui les portait, en attaqua deux autres, et les conduisit dans un port de France. Le reste de l'escadre, après s'être radoubé à la Corogne, reinet à la voile, prend le cap Lézard pour celui de Ram, près de Plymouth, attaque et poursuit en vain quelques divisions de l'escadre anglaise, laisse enlever, par Drake, deux galions qui portaient le trésor de l'armée; et, voulant mouiller sur les côtes de France, y est poursuivi par des brûlots anglais qui en détruisent une partie et dispersent le reste. Ralliés devant Gravelines, attaqués avec fureur par les divisions anglaises réunies, les débris de la flotte ne songèrent plus qu'à la retraite. Mais de nouveaux désastres les attendaient. Leur ligne était trop serrée; une horrible tempête fit aborder ces lourdes masses les unes contre les autres, plusieurs vaisseaux coulèrent bas, et tous souffrirent de grandes avaries. Medina-Sedonia, qui commandait cette expédition, fit alors la revue de ses forces, et il ne se trouva plus avoir que 120 voiles. Il se décida au retour en doublant les Orrades; une troisième tempête poussa la flotte contre les côtes d'Irlande, et 27 navires sont encore fracassés. Les malheureux qui purent gagner la terre à la nage, furent impitoyablement massacrés par ordre du vice-roi (1), sous prétexte qu'ils pouvaient se joindre aux catholiques irlandais mécontents et disposés à la révolte. Les débris de cette fameuse Armada parvinrent enfin à gagner les ports d'Espagne, où deux grands galions furent encore la proie des flammes. Ainsi se termina cette malheureuse expédition qui avait coûté,

(1) Grotius n'a pas craint d'approuver cette barbarie. (*De jure belli et pacis*, III, 4.)

suivant de Thou, 10 millions de ducats, et dont, le même historien, il ne revint que 35 vaisseaux; mais les Anglais surviennent eux-mêmes qu'il en échappa 46. Parmi les moyens qu'avait employés la reine pour exalter le patriotisme de ses sujets et animer tous les esprits pour la défense commune, il faut compter la publication d'un journal, intitulé le *Mercurius Anglicus* (*English Mercury*), le premier papier-nouvelles qui ait paru en Angleterre (1). On a comparé aux triomphes des Romains les fêtes par lesquelles ce succès fut célébré à Londres, et l'on a cité la médaille frappée à cette occasion, avec la légende *Dux fœmina facti*. Si la reine parut oublier un moment ce qu'elle devait à la fortune, ou pour parler exactement (dit Saint-Croix) à la providence divine, le doyen de Saint-Paul osa le lui rappeler dans un sermon prêché devant elle, où il avait pris pour texte le verset du psaume 126: *Nisi dominus custodierit civitatem*. Elle sentit l'allusion et profita de la leçon: une nouvelle médaille présenta des vaisseaux fracassés par la tempête, avec l'inscription: *Afflavit Deus et dissipantur*. Il est vrai que l'enthousiasme produit par ces avantages fut tel qu'au parlement convoqué le 4 février 1589, la reine

(1) On conserve encore au Musée britannique un N^o. de ce journal, daté du 23 juillet 1588, imprimé en lettres romaines et non gothiques, et on observe que les Numéros suivants contiennent quelques annonces de livres, et peuvent passer pour le plus ancien des journaux littéraires. (Voyez la Vie de Thomas Ruddiman, par George Calkners, 1794, in-8^o.) Quant à la publication d'un journal politique, la France peut réclamer l'antériorité de plus d'un demi-siècle; car on conserve à la bibliothèque du Roi un bulletin de la campagne de Louis XII en Italie, (1506) in-8^o, de 2 p., gothique, commençant ainsi: « C'est la très noble et très excellente victoire du roy nostre sire Loys le douzième de ce non qu'il a bien moyené et eue l'aide de Dieu sur les Venitiens; » (N^o. 10-4, L., 607.)

à la fois un secours de deux
 et de deux quinzièmes, ce qui
 jamais arrivé, mais on était
 dé qu'elle avait épuisé ses fi-
 pour la défense commune. Le
 anglais ne rêvait plus qu'expé-
 contre l'Espagne. Vingt mille
 ires s'enrôlèrent sous les dra-
 de Drake et de J. Norris pour
 établir sur le trône de Portugal
 Antonio, prieur de Crato, qui
 fait avoir un parti puissant dans
 l'Inde; Elisabeth ne donna que
 200 livres, et elle ne fournit que
 vaisseaux pour cet armement, qui
 l'autre résultat que de prendre
 Vigo, piller Vigo et s'emparer de
 de bâtiments dont il fallut resti-
 ne grande partie aux villes an-
 euses. Aucun parti en Portugal ne
 disposé à prendre les armes pour
 Antonio, et une maladie conta-
 qui se mit parmi les Anglais,
 ça bientôt à se retirer; ils ne
 firent pas, mais la perte qu'ils
 firent à l'ennemi fut immense. Les
 actions de Drake et Hawkins con-
 Amérique, en 1595, du comte
 de Essex contre Cadix, en 1596 (Essex
 et Essex), eurent un succès
 décisif, et la supériorité mari-
 time de l'Angleterre sur l'Espagne fut
 ainsi assurée. La crainte de voir les
 Anglais s'établir en France fut un
 des principaux motifs des secours
 qu'Elisabeth fournit à Henri IV contre
 les Espagnols, même après son abjuration;
 en 1590, elle l'avait puissamment
 aidé d'hommes et d'argent. Ce ren-
 seignement permit de marcher immé-
 diatement sur Paris, et il contribua au
 succès des campagnes suivantes. En
 1594, quatre ans après, de paraître
 mécontente de son changement de
 religion, Elisabeth conclut avec lui un
 nouveau traité, et Norris à la tête des
 troupes qu'elle envoya en France, eut

beaucoup de part à la prise de Morlaix,
 de Quimper et de Brest, dont les gar-
 nisons étaient espagnoles. Dans un
 voyage que Henri fit à Calais en 1601,
 la reine d'Angleterre vint jusqu'à
 Douvres; mais quelques difficultés
 qui survinrent l'empêchèrent d'avoir
 une entrevue avec celui de tous les
 souverains qu'elle estimait le plus.
 Sully se rendit à Douvres déguisé, et
 ce ministre rend compte, dans ses Mé-
 moires, de l'entretien qu'il eut avec
 la reine. Il y exprime son étonnement
 de ce qu'elle avait conçu pour l'équi-
 libre des puissances et l'abaissement
 de la maison d'Autriche, le même
 plan qu'Henri IV. La mort de Phi-
 lippe II, en 1598, avait délivré l'An-
 gleterre du plus dangereux de ses
 ennemis. Ce prince n'avait cessé d'en-
 tretenir la des troubles dans l'Irlande.
 Un corps de 700 hommes, Italiens et
 Espagnols, qu'il avait envoyé dans
 cette île dix-huit ans auparavant, avait
 été forcé de se rendre à discrétion;
 le général anglais, embarrassé de tant
 de prisonniers, avait fait passer au
 fil de l'épée tous ces étrangers et fait
 pendre environ 1500 Irlandais. L'in-
 surrection, comprimée un moment,
 n'avait pas tardé à se ranimer, par
 les promesses continuelles du roi d'Es-
 pagne, et les secours effectifs qu'il y
 envoyait de temps en temps. Elisabeth
 qui depuis lors n'opposait guère à ces
 troubles que des palliatifs, résolut
 enfin d'agir avec vigueur; elle y en-
 voya son favori le comte d'Essex avec
 des pouvoirs très étendus, et dépensa
 des sommes considérables pour cette
 expédition que l'incapacité du nouveau
 général fit échouer. Sa hauteur et ses
 imprudences le conduisirent au point
 de lever l'étendard de la rebellion
 contre sa souveraine. Il porta sa tête
 sur un échafaud, et la douleur que la
 reine éprouva de s'être vue obligée à

une telle rigueur contre un homme qui lui avait été si cher, la jeta dans une profonde mélancolie. Deux ans après, lorsque la comtesse de Nottingham, au lit de la mort, avoua l'infidélité dont son mari l'avait forcée à se rendre coupable, en l'empêchant de transmettre à la reine le fatal anneau, témoignage du repentir d'Essex et gage de la clémence de sa souveraine (*Voy. Essex*, pag. 349 ci-après), Elisabeth ne fut plus maîtresse de retenir son émotion. « Dieu peut vous pardonner, dit-elle à la comtesse mourante, pour moi je ne le pourrai jamais. » Dès ce moment, le coup fatal était porté; à peine consentit-elle à prendre quelque nourriture; elle refusa tous les remèdes, disant qu'elle ne désirait plus que la mort. On ne put la déterminer à se mettre au lit. Assise sur des coussins, un doigt sur la bouche, les yeux fixés à terre, pendant dix jours elle sembla ne prêter d'attention qu'aux prières que récitait auprès d'elle l'archevêque de Cantorbéry. A la fin, sur les instances de son conseil, elle désigna le roi d'Ecosse pour son successeur (*Voy. JACQUES I^{er}*), tomba dans un sommeil léthargique et expira le 3 avril (nouveau style) de l'an 1603. Elle avait 70 ans et elle en avait réglé plus de 44, avec un éclat et une gloire que deux siècles n'ont pu effacer. Son caractère offre le mélange, peut-être unique, des plus nobles qualités d'un sexe, unies à toutes les faiblesses de l'autre. Son nom réveille encore chez les Anglais l'enthousiasme du plus ardent patriotisme. Le despotisme auquel Henri VIII avait habitué ses sujets, fut à peine remarqué dans Elisabeth, parce qu'on le crut toujours dirigé vers le bien de l'Etat. Sa fausseté ne sembla qu'un raffinement de politique; la vanité puérile qui jusque dans ses dernières années

à vouloir passer
se de l'Europe,
ridicule officier
grandes qualités. Melvil, qui
voya à la cour de Londres en
chargé d'une mission diplomatique
Marie Stuart, donna, dans ses
moires, de singuliers détails sur
cette curiosité avec laquelle
d'Angleterre s'informait des
particularités de la beauté de sa
L'adroit courtisan, interrogé
des deux était la plus belle
cette question délicate on dit
Elisabeth était la plus belle pour
l'Angleterre et Marie la plus
l'Ecosse. On lui demanda en
quelle était la plus grande; il
pondit que c'était sa maîtresse
est donc trop grande, dit-il
car je suis exactement de la taille
convient le mieux à une femme
Dans un âge plus avancé, elle
cette prétention jusqu'à défier
un édit exprès, qu'on gravait
portrait, jusqu'à ce qu'un pein-
bile en eût peint un duquel
parfaitement satisfaite et qui
vir de modèle à tous les autres
» voulant pas, disait-elle, que
» des copies infidèles, je puisse
» représentée avec des imper-
» dont, par la grâce de Dieu,
» exempt. » Cette coquetterie
elle qu'une ruse de sa politique
pugnance pour le mariage ne
elle qu'à la crainte de se donner
maître ou de partager son nom.
Une conformation vicieuse lui
elle du célibat une loi impu-
qu'elle n'eût pu violer sans
la vie, comme l'ont dit quelques
toriens? Ce sont des questions
est maintenant difficile de résoudre
s'il est vrai qu'on ait strictement
côté l'ordre qu'elle donna, et
que son corps ne fût pas un

examiné après sa mort. Les principes de sa politique, dont se départit jamais, étaient de cilier l'affection de ses sujets auts, et d'occuper ses ennemis leurs propres états. Sa maxime e était que l'argent se trouvait placé dans la poche de ses su-e dans son échiquier; aussi ja-sous aucun règne, on ne vit au-forts et de sacrifices de l'intérêt-lier, soit pour défendre l'état-enger, soit pour tenter de nou-lécouvertes ou étendre le com-de la nation. C'est presque en-ent à leurs frais que Cavendish, et Frobisher entreprirent leurs-ables expéditions. Plutôt que de-er de nouveaux subsides (1),-th, quand elle avait besoin d'ar-préféra souvent aliéner des do-ole de la couronne, vendre des-oles, créer des compagnies ex-sets et privilégiées, ou même pren-utres mesures qui nuisirent sou-ommerce; mais son économie-son ordre qu'elle mit dans ses-s, lui donnèrent le moyen de-les dettes de ses deux prédéces-ans augmentation de taxes. Elle-le titre de la monnaie, altéré sous-ues précédents, fournait telle-es arsenaux et augmenta telle-a marine anglaise, qu'on lui a-le titre de *Restauratrice de la-navale et de Reine des mers-trionales*. Qu'était cependant-arine, si on la compare au point-est parvenue depuis? En 1578,-voya 15 bâtimens à la pêche de-Neuve : à la mort d'Elisabeth,-composait de 42 vaisseaux, dont

revenu ordinaire d'Elisabeth était de liv. Pendant quarant-quatre ans de règne, le parlement vingt subsides et trentecinquèmes, en tout environ 3 millions; ce qui, année commune, environ 67,500 liv.

quelques-uns de 40, 50 tonneaux, ou moins encore; les deux plus forts étaient de 1000 tonneaux et de 500 hommes d'équipage. Un trait à ajouter au caractère d'Elisabeth, c'est que l'arbitraire et la sévérité de sa justice ne l'empêchaient pas quelquefois de montrer la clémence la plus généreuse. Une écossaise (Marguerite Lambrun) attachée au service de Marie Stuart, avait vu son mari expirer de douleur en apprenant la fin cruelle de cette princesse. Déterminée à venger la mort de l'un et de l'autre, Marguerite se rend à la cour, déguisée en homme, et munie de deux pistolets, épiant l'occasion d'assassiner la reine et de se tuer ensuite elle-même, pour échapper au supplice. Mais elle se jète dans la foule avec trop de précipitation, et laisse tomber un de ses pistolets : on l'arrête; Elisabeth vent l'interroger elle-même, est frappée de l'audace de ses réponses, et lui dit froidement : « Vous avez » donc cru faire votre devoir et satis- » faire à ce qu'exigeait de vous l'amour » que vous aviez pour votre maîtresse » et pour votre mari ? mais que pen- » sez-vous que soit maintenant mon » devoir envers vous ? — Je répondrai » franchement à votre majesté ; mais » est-ce comme reine ou comme juge » qu'elle me fait cette question ? — » C'est comme reine. — Elle doit donc » me faire grâce. — Mais quelle assu- » rance me donnerez-vous que vous » n'abuserez pas de cette grâce pour » attenter encore à mes jours ? — Ma- » dame, une grâce accordée avec tant » de précaution n'est plus une grâce ; » votre majesté peut agir comme juge. » Elisabeth, se retournant vers quelques courtisans de sa suite, s'écria : « De- » puis trente ans que je suis reine, je » n'ai encore trouvé personne qui m'ait » donné une pareille leçon. » Elle accorda la grâce sans réserve, malgré

l'opposition du président de son conseil, et, sur la demande de l'écoissaise, elle la fit conduire en sûreté jusque sur les côtes de France. On a vu plus haut que, dans sa jeunesse, Elisabeth avait orné son esprit par l'étude des langues et la culture des arts agréables. Elle avait un goût particulier pour la musique bruyante, et pendant ses repas, un concert de douze trompettes et de deux timbales, avec les fifres et les tambours, faisait retentir la salle. Elle avait d'ailleurs la prétention d'exceller sur le clavecin; et lorsqu'elle reçut l'ambassadeur Melvil, en 1564, ayant appris que Marie Stuart jouait de cet instrument, elle donna ordre à lord Hunsdon de conduire l'ambassadeur, sans affectation, dans une pièce d'où il pût l'entendre jouer elle-même. Melvil, comme transporté par l'harmonie ravissante de ces accords, ouvrit la porte, et la reine, affectant d'être piquée d'avoir été surprise ainsi, n'oublia cependant pas de lui demander s'il croyait que la reine d'Écosse fût plus forte qu'elle sur cet instrument. Elisabeth ne cessa jamais de charmer ses loisirs par la culture des belles-lettres. Un jour, dans une conversation avec Soffrey de Calignon, qui fut depuis chancelier de Navarre, elle lui fit voir une traduction latine qu'elle avait faite de quelques tragédies de Sophocle et de deux harangues de Démosthènes. Elle lui permit même de prendre copie d'une épigramme grecque qu'elle avait composée, et lui demanda son opinion sur quelques passages de Lycophron qu'elle lisait alors, avec l'intention, disait-elle, d'en traduire quelques parties. On a même prétendu qu'elle avait traduit Horace en anglais, et que cette traduction, imprimée, a été, de son temps, fort recherchée en Angleterre. Ce qui est certain, c'est que dans un âge fort avancé,

répon- très vivement en l'amb. d'acteur polonais qui, l'ant si te langue, avai sé percer des prétentions exag Elle se plaignit ensuite, en ca avec ses favoris, de ce qu'on l forcée à dérouiller son vieux l Camden a donné, en 1615, le mier volume des *Annales rerum glicarum et hibernicarum rega Elisabethâ* (Voy. CAMDEN); L ractère de la reine Elisabeth Edmond Bohus, et les *Remarqs* Robert Naunton sur ses princ favoris, parurent en anglais, en Ce dernier ouvrage a été trad français par Jean Le Peletier (R 1683, in-12), et inséré à la su *Mémoires de Walsingham*, L Cologne, 1695. On y trouve, rège, des anecdotes curieuses que dans les *Mémoires de Melvi* bliés en anglais, 1683, in-f traduits en français par G. D. t Haye, 1694, in-12; refondus e mentés par l'abbé de Mersy, l bourg (Paris), 1745, 3 vol. Leti donna en italien, en 1692, *Vie d'Elisabeth* qu'il traduisait e çais l'année suivante, Amsterd vol. in-12 : c'est peut-être le mauvais ouvrage de cet infatigal maucier. Duncan Forbes donn 1740, les *Transactions publiq* règne d'Elisabeth, en anglais. T Birch fit imprimer, en 1754, le *moirs of the reign of the Quee zabeth* (Voy. BIRCH), et il l'édition des *Papiers d'état du* règne, publiés par Murden, 1 in-fol., en anglais. Enfin, M^{lle}. lio a fait paraître une *Histoire sabeth, reine d'Angleterre, es écrits originaux anglais, nos tres, lettres, et autres pièces* manuscrites qui n'ont pas encore, 1786-87, 5 vol. in-8°. L—T-

ELISABETH D'AUTRICHE, reine de France, née le 5 juin 1554, était l'empereur Maximilien, et de l'Autriche, fille de Charles-V. L'éducation qu'elle reçut fut ce qu'on pouvait l'attendre de la sagesse de son père et de la piété de sa mère. Elle aussi passait-elle pour la princesse la plus vertueuse et la plus accomplie de son temps. Son mariage avec Charles IX avait été projeté de bonne heure par Catherine de Médicis, ses Lettres, publiées par Le La Harpe, dans ses additions aux Mémoires de Castelnau, prouvent que ses dispositions étaient déjà commencentées sur cet objet en 1561. Philippe II ne tarda pas long-temps, craignant que l'alliance ne mit la France trop dans l'amitié de Maximilien, roi des Romains, et dont sa puissance avait besoin. Enfin, au bout de quelques années, la reine-mère l'emporta sur les rigues de l'Espagne; la demande fut faite avec beaucoup de solennité, d'Anjou alla jusqu'au-delà de la mer pour recevoir la reine, et Charles-V alla l'attendre à Mézières. Au lieu de voir plutôt son épouse, le duc déguisa et se mêla dans la foule pour l'examiner à son aise, pendant qu'il dirigeait les regards d'Elisabeth de son côté, sous prétexte de venir admirer l'architecture du château de Sedan. Il fut enchanté de sa beauté, et revint l'attendre à Paris, où les épousailles se firent le lendemain, 26 novembre 1570. Le contrat fut rédigé en latin : la reine ne savait qu'espagnol, et le duc d'Anjou ne put s'entretenir avec elle que par l'intermédiaire du chancelier Chiverni, qui servit d'interprète. Les fêtes furent brillantes à cette occasion furent très brillantes qu'on eût vues depuis long-temps; les diamants et les

pierreries furent étalés avec profusion. Le manteau royal de velours violet, à fleurs d'or, que portait la reine, avait une queue de vingt aunes de long. Enfin, Charles IX combla de riches présents les princes et seigneurs allemands, voulant leur donner une haute idée de la puissance et des ressources d'un royaume agité depuis un demi-siècle de guerres continuelles, tant étrangères qu'intestines. On déploya la même magnificence lorsque la reine fit son entrée à Paris, le 29 mars 1571, « De manière, dit La Popelinière, que tel portait le quart, » tel portait le tiers, et tel le tout de son revenu sur ses épaules. » Ce faste n'en imposait pas à Maximilien. En faisant ses adieux à Elisabeth, il lui avait dit, au rapport de Brantôme : « Ma fille, vous allez être reine du royaume le plus beau et le plus puissant qui soit au monde..... Mais je vous croirais bien plus heureuse si vous le trouviez aussi entier et aussi florissant qu'il a été autrefois. Il a bien perdu de sa force et de son éclat; il est divisé, désuni : si le roi votre époux est maître d'une partie, les grands sont maîtres de l'autre : et les guerres de religion y ont fait d'étranges ravages. » L'événement ne justifia que trop ces inquiétudes paternelles. La vertueuse reine, toujours tenue éloignée des affaires par la politique de Catherine de Médicis, eut plutôt l'estime que l'amour de son mari, dont le cœur était déjà engagé (V. TOUCHET.), et elle ne comptait à la cour d'autres partisans que ceux que le mérite et la vertu peuvent se faire. Le roi ne tarissait pas sur ses éloges; il disait hautement « qu'il pouvait se flatter d'avoir, dans une épouse aimable, la femme la plus sage et la plus vertueuse, non pas de la France ou de l'Europe, mais du monde en

vivent, elle ne se vit pas plutôt mère, qu'elle résolut d'assurer à ses fils des états indépendants, qui pussent lui servir de retraite en cas de veuvage, et elle n'épargna rien pour parvenir à ce but. Lorsque, après la chute d'Albéroni, le roi se fût décidé à descendre du trône, elle s'opposa tant qu'elle put à cette résolution. Elle fut alors obligée de céder aux scrupules de Philippe; mais, à la mort de Louis I^{er}, elle réunit toutes ses forces pour faire reprendre au faible monarque les rênes du gouvernement, ou plutôt pour s'en ressaisir elle-même. Elisabeth survécut vingt ans à son époux, et mourut en 1766, âgée de soixante-quatorze ans. Elle avait eu sept enfants de Philippe V : 1^o. don Carlos, né en 1716, duc de Parme en 1751, roi de Naples en 1754, et d'Espagne en 1759, mort en 1788 (V. Charles III, tom. VIII, pag. 151); 2^o. Marie-Anne-Victoire, née en 1716, accordée à Louis XV en 1721, mariée en 1729 à Joseph, prince de Brésil, depuis roi de Portugal; 3^o. François, né en 1717, mort au berceau; 4^o. don Philippe, né en 1720, duc de Parme en 1749, mort en 1765; 5^o. Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaëlle, née en 1726, première femme du Dauphin, père de Louis XVI, qu'elle épousa en 1745, et dont elle n'eut qu'une fille qui ne survécut que deux ans à sa mère, morte en 1746; 6^o. Louis-Antoine-Jacques, né en 1727; 7^o. Marie-Antoinette-Ferdinande, née en 1729, mariée en 1750 à Victor-Amédée III, duc de Savoie, depuis roi de Sardaigne, morte en 1785. On peut consulter pour l'histoire d'Elisabeth : *Mémoires of Elisabeth Farnesia*, Londres, 1746, in-8^o; *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne, sous le règne de Philippe V*, traduits de l'espagnol du marquis de Saint-Philippe,

par Mauclavé, Amsterdam, 1756, in-12, 4 vol., etc.

ELISABETH, princesse palatine, fille de Frédéric V, roi de Bohême et d'Elisabeth d'Angleterre, naquit le 22 décembre 1618. Elle annonça dès l'enfance d'heureuses dispositions pour les sciences, que sa mère cultiva le plus grand soin. Elle apprit le latin et les langues modernes, s'attacha à la philosophie, et eut pour maître le plus grand philosophe de son temps, qui lui proposa de venir se fixer à Paris pour lui donner des leçons. Elle y vint, sous cet habile maître, avec une rapidité et un succès très-rapides; et Descartes, admirateur de ses *Principes de philosophie*, assure qu'il n'avait traité avec elle que cette princesse parvenue à l'intelligence de ses ouvrages. Elisabeth fut mariée en 1640 à Wladislas IV, roi de Pologne; mais elle refusa de se rendre à aucune proposition d'établissement dans la crainte d'être détournée de sa passion pour l'étude. Cette résistance aux projets que son père avait pour elle, lui fit obtenir la grâce de se retirer en Allemagne, où elle obtint, sur la fin de son règne, l'abbaye luthérienne d'Hersfeld, qui devint, par ses soins, la première école du cartésianisme en Allemagne. Elle mourut en 1680, à l'âge de 62 ans. Cette princesse avait une grande réputation de respect pour la religion catholique, cependant elle fit constamment profession, du moins en apparence, du calvinisme, dans lequel elle fut élevée. On dit que la reine de Suède, Christine, avait conçu une telle aversion contre elle, pour l'estime qu'elle faisait de Descartes, qu'elle ne pouvait souffrir d'en entendre parler d'une manière avantageuse.

ELISABETH - CHARLOTTE, princesse de Bavière. V. CHARLOTTE.

ISABETH PETROWNA, fille de Pierre le Grand et de Catherine I^{re}. Elle naquit en 1709, au moment où elle touchait au faite des succès de la gloire. Catherine, peu avant sa mort, avait réglé la succession, en vertu de la loi de Pierre le-Grand, qui donnait au souverain régnant le droit de nommer son successeur : Pierre, fils aîné de l'heureux czarwitch Alexis, désigné pour hériter du trône ; s'il venait à mourir sans enfants, le testament de Catherine appelait à la succession Anne, sœur aînée de Pierre, mariée au duc de Brunswick ; après Anne, était nommée la princesse Elisabeth. Mais ces dispositions ne furent exécutées qu'en partie : Pierre parvint à régner à la place de Catherine ; étant mort lui-même peu après, sans laisser de postérité, les grands et le sénat choisirent pour successeur le duc de Brunswick, d'origine allemande, d'abord duc de Courlande, et ensuite d'Iwan, et nièce de Pierre I^{er}. La princesse disposa de la succession en faveur du jeune prince Iwan, fils de l'empereur. Anne, sa nièce, mariée à Antoine de Brunswick, et qui, à la mort de l'empereur, ayant exilé le favori Biren, se fit proclamer régente pendant la minorité de son fils. Elisabeth avait observé tous ces événements avec le plus grand calme ; ayant un caractère peu actif, étant portée au repos plutôt qu'à l'ambition, elle sembla être indifférente à tous les projets politiques. Cependant elle mena ses gardes, et choisit même plusieurs amants parmi les officiers de ces gardes. La régente ainsi que son époux, avaient le commandement des troupes ; elle se livrait à une confiance aveugle et ne prenait aucune précaution pour mettre le gouvernement à l'abri de ces révolutions qui avaient été si souvent en Russie. Il se forma un parti pour Elisabeth, pour la fille de Pierre le-Grand, au nom du-

quel se rattachaient tant d'illustres souvenirs. La princesse ne se montra point contraire aux efforts qu'on faisait pour la conduire au trône, et s'abandonna aux conseils de Lestocq, chirurgien d'origine française, homme inquiet et ambitieux, qui cherchait à jouer un rôle. Le marquis de Chétardie, ambassadeur de France, dont la figure distinguée et les manières agréables avaient captivé Elisabeth, s'intéressa vivement à sa cause, et ne vit, dans la révolution qu'on méditait, que l'occasion d'assurer un allié à la France. Ce qui contribua, dans le même temps, à faire sortir Elisabeth de son indolence, fut le projet qu'eut la régente de lui faire épouser le prince Louis de Brunswick, nommé duc de Courlande ; projet qui contrariait la résolution d'Elisabeth de rester indépendante et de ne point se marier. La Chétardie donna de nouvelles intrigues, et il mit la princesse en relation avec la Suède, dans ce moment très mécontente du cabinet de Pétersbourg. Le parti dominant à la diète fit déclarer la guerre aux Russes, et une armée suédoise fut transportée en Finlande. La conspiration eût pu être facilement découverte et déjouée : Lestocq était léger, indiscret, et la régente fut avertie plusieurs fois ; mais elle avait les yeux couverts du bandeau de l'illusion, et se laissait entraîner par la bonté naturelle de son caractère. La princesse, qui méditait sa perte, n'eut pas de peine à la rassurer par des protestations et des larmes hypocrites. Cependant les conjurés eurent des inquiétudes, et Lestocq pressa l'exécution du projet. S'étant rendu chez Elisabeth, et ayant trouvé sur sa table une carte, il y dessina une roue et une couronne, et dit à la princesse : « Point de milieu, madame, l'une pour vous, ou l'autre pour moi. Cette al-

servation frappante décida Elisabeth; tous les conjurés furent prévenus, et dans quelques heures la conspiration allait éclater. L'époux de la régente, averti du danger, proposa des mesures de sûreté; mais Anne persistait dans sa confiance, et refusa d'ajouter foi aux rapports. Le 6 décembre 1741, à minuit, Elisabeth, accompagnée de Lestocq et de Woronow, se rend à la caserne des grenadiers préobajenski; elle leur fait part de son dessein; ils jurent de la suivre et de mourir pour elle. La princesse se met à leur tête, et se rend au palais; trente soldats ayant pénétré dans l'appartement où couchaient, dans le même lit, la régente et son époux, leur ordonnent, au nom d'Elisabeth, de se lever et de les suivre; on leur laisse à peine le temps de prendre des vêtements, et la régente demanda en vain à parler à Elisabeth. Le jeune Iwan était plongé dans le sommeil; on respecta quelque temps le repos de l'innocence. Quand il se fut réveillé, il poussa des cris à la vue des soldats. Sa nourrice, fondant en larmes, le prend dans ses bras et veut le défendre; mais les soldats s'en emparent et l'emmenent. La régente, son époux et Iwan sont transportés au palais d'Elisabeth; en même temps on arrête le maréchal Munich, le comte son fils, Osterman, Golofkin et plusieurs autres. Le jour même de la révolution, Elisabeth déclara, par un manifeste, qu'en sa qualité de fille et héritière de Pierre 1^{er}, elle avait pris possession du trône, et chassé les usurpateurs. Elle promit d'abord de renvoyer Anne, son époux et ses enfants en Allemagne; mais elle changea ensuite de résolution: Anne et le prince Antoine Ulric furent transportés dans une île de la Dwina, près de la mer Blanche; Iwan fut enfermé dans le château de Schlüsselbourg. Une com-

mission ayant été nommée pour ceux qu'on avait arrêtés le jour de la révolution, le maréchal Munich fut condamné à être décapité, et à périr du supplice de la roue; Iwan, Loevenvold et Mengden furent la tête tranchée. Leur crime était d'avoir été dévoués à la régente, et la sentence fut aggravée sur cette occasion à Elisabeth, de leur avoir été témoin et généreux; elle fit grâce de la vie, et les exila en Sibirie. Le chirurgien Lestocq, premier médecin de la cour, et du collège de médecine, et le titre de conseiller privé. Il fut admis au conseil; mais il mourut peu après, en disgrâce (1). Mais parvenu à faire nommer Bestuchef, qui avait été nommé par l'impératrice Anne, et qui fut bientôt un grand ascendant. Elle avait commencé la guerre sous les auspices d'Elisabeth, et il avait sur la reconnaissance de sa victoire; mais elle fit peu de cas de leurs demandes et à leurs yeux. S'étant décidée à continuer la guerre, elle assembla ses généraux. Les uns des cosaques du Don, appelés autres, lui dit: « Madame, si l'on » votre père eût suivi mes conseils, » Suédois ne nous feraient pas » guerre aujourd'hui. — Et que » donc faire? demanda l'impératrice. » — Quand les Russes ont gagné la » la Suède, répondit l'hetman, » amener ici la population suédoise » égorgé le reste. » Elisabeth fit » lui faire sentir la barbarie de son » tant de victimes. « Eh! Mademoiselle » l'hetman, ils sont bien contents » cela. » Les Suédois, mal satis-

(1) Enfermé en 1741, dans le château de Schlüsselbourg, remis en liberté par son évènement au trône, il mourut le 23 juin 1767; il était né à...

recevant des ordres contradictoires d'un gouvernement divisé en factions, avaient eu des revers dès la première campagne. Attaqués par le général Lascy, ils reculèrent jusqu'à Helsingfors, et furent réduits à capituler. Le roi de Suède, Frédéric de Hesse-Cassel, était avancé en âge, et n'avait point d'enfants. Les députés de la diète, pour faciliter la paix, proposèrent d'assurer la succession au trône à Charles-Pierre Ulric, de la maison de Holstein-Gottorp, et dont la mère était fille de Pierre I^{er}. ; mais l'impératrice venait de le désigner pour son successeur en Russie. Le choix des députés tomba ensuite sur Adolphe-Frédéric, d'une branche cadette de la même maison de Holstein-Gottorp, et l'impératrice entra en négociation. Elle eût pu garder toute la Finlande, mais elle crut devoir se montrer plus modérée, et par l'intervention de la France la paix fut conclue dans la ville d'Abo, en 1743, à des conditions moins dures. La Suède ne perdit qu'une très petite partie de la Finlande, et peu après elle fit avec la Russie une alliance défensive. La paix extérieure était nécessaire à Elisabeth; son trône semblait encore chanceler, et une conspiration se formait contre elle. Cette conspiration était principalement dirigée par le marquis de Botta, alors envoyé de la reine de Hongrie à Berlin, et qui l'avait été auparavant à Pétersbourg. Les plus remarquables des conjurés étaient Lapoukin et sa femme, distinguée par l'esprit et la beauté, madame Bestuchef, belle-sœur du chancelier, et sœur de Goloskin, relégué en Sibérie, le chambellan Lillienfeldt, et le lieutenant Lapoukin. Ils espéraient d'être appuyés par la reine de Hongrie et par le roi de Prusse, beau-frère du prince Antoine Ulric, qui languissait dans les prisons, avec Anne son épouse ;

mais les conjurés, qui n'avaient ni prudence ni fermeté, furent trahis. Elisabeth se montra d'autant plus irritée, qu'elle était jalouse de la beauté de madame Lapoukin, et qu'elle la regardait comme une rivale dangereuse. Elle condamna cette femme aimable et spirituelle, son mari, son fils, et madame Bestuchef à recevoir le *knout*, à avoir le bout de la langue coupée, et à être exilés en Sibérie. La reine de Hongrie désavoua son ministre, le fit enfermer quelque temps dans une forteresse (Voy. BOTTA.), et se rapprocha d'Elisabeth en gagnant le chancelier Bestuchef; mais l'impératrice conserva les plus fortes préventions contre le roi de Prusse. La guerre, occasionnée par les prétentions de plusieurs puissances à l'héritage de l'empereur Charles VI, fixait l'attention de l'Europe. Louis XV, qui était entré dans cette guerre malgré lui, comme auxiliaire, désirait de la voir finir : il s'adressa à Elisabeth, et demanda sa médiation. Il fit retourner à Pétersbourg le marquis de La Chétardie, qui avait joui de la bienveillance de la souveraine, et qui avait contribué à son élévation; mais Bestuchef, contraire à la France, était tout-puissant, et peut-être le marquis s'était-il rendu coupable de quelques indiscretions. Il eut ordre de partir dans vingt-quatre heures, et fut conduit sous escorte jusqu'à la frontière, comme un prisonnier d'état; mais d'autres intérêts changèrent la face des affaires. La France et l'Autriche s'allièrent en 1756. Le roi de Prusse se déclara pour l'Angleterre, lorsqu'il eut eu connaissance des plans de l'Autriche et de la Saxe : Elisabeth qui persistait dans ses préventions contre lui, entra dans les projets des puissances qui voulaient l'abaisser; mais le grand-duc Pierre était très attaché à Frédéric, et les généraux, les

ministres, crurent devoir ménager l'héritier du trône. Le feld-marechal Apraxin entra dans le royaume de Prusse à la tête d'une armée, s'empara de la ville de Mémel, et défit le général Lehwald, près de Gros-Jaegersdorf. On s'attendait à le voir avancer; mais il se replia vers la Courlande, et fit prendre à ses troupes les quartiers d'hiver. Bestuchef fut accusé de lui avoir écrit une lettre pour l'engager à retarder les opérations. Le général fut rappelé et mis en jugement, mais il mourut peu après. Bestuchef, dépouillé de ses charges, eut ordre de partir pour la Sibérie. Le général Fermor remplaça Apraxin. Il prit Königsberg, Custrin, et gagna près de cette ville une bataille sur les Prussiens. Peu après il demanda sa retraite, alléguant l'affaiblissement de sa santé, mais ayant principalement pour but de ne pas déplaire au grand-duc, en combattant le héros dont ce prince était l'admirateur. Le commandement fut donné à Soltikof, qui reçut l'ordre de se concerter avec les généraux de l'impératrice-reine. Le roi de Prusse voulut empêcher la jonction des armées, mais il ne put y parvenir. Soltikof se réunit à Landau, et le 12 août 1759, fut livrée la sanglante bataille de Kunersdorf; Frédéric eut l'avantage pendant plusieurs heures; mais les Russes excitèrent son impatience par leur attitude imperturbable, et leur constance à revenir à la charge. L'armée prussienne fut ébranlée, et prit la fuite. Soltikof gagna vingt-six drapeaux, deux étendards, près de deux cents canons, et des munitions de toute espèce. Cependant cette victoire n'eut point de résultats, parce que les Russes et les Autrichiens ne pouvaient s'entendre sur les opérations. Le général russe Tottleben entra dans Berlin, mais il ne put s'y

maintenir. Le siège de Colberg point de succ. Bouthourlin commanda en 1701, fit peu de. Romanzof fut plus heureux et para de Colberg. Elisabeth ne faisait pas au projet de pousser la contre Frédéric, mais sa santé languissante depuis plusieurs le 29 décembre 1761, elle n l'âge de cinquante-deux ans vingt années de règne. Pierre sur le trône, et le roi de Prusse délivré d'un de ses plus redoutés ennemis; la Russie devint saine et la paix fut conclue. Elisabeth l'université de Moscou et l'académie des beaux arts de Pétersbourg fit aussi travailler au code de lois commencé sous le règne de Pierre mais ce code ne fut point achevé. Elisabeth avait fait le serment que son règne aucun de ses sujets puni de mort; mais elle laissa tenter des supplices plus cruels que la mort même, le knout, la torture, et l'usage barbare de crever les oreilles et la langue. Elle versa des larmes sur les malheurs de son pays et des flots de sang coulèrent une partie de son règne sur les combats. Douce, clémentine, elle était en même temps indolente pour se livrer au plaisir pour lutter contre les abus, mettre un frein aux passions des ministres. L'amour était son penchant dominant. Elle disait à ses courtisans « Je ne suis contente que lorsque je suis amoureuse. » Elle avait l'habitude de passer pour la plus belle de son pays, et quelque chose qu'elle eût dans le caractère, très susceptible sur ce point, elle put pardonner à Frédéric les fautes qu'il s'était permises, et malheureusement Lapoukin expia cruellement de ne pouvoir passer pour plus belle que

Les amants d'Elisabeth furent avec une munificence qui approuvait quelquefois de la prodigalité, et la reine descendait avec eux à des rangs peu dignes de son rang. Au lieu de la vie voluptueuse qu'elle avait eue, l'impératrice avait des terreurs superstitieuses qu'elle apaisait par les pratiques de la dévotion. En résumant sa vie, on trouve qu'il fut glorieux pour elle de servir la Russie, et que la douceur qui est le caractère dominant contribua au progrès de la civilisation. Les historiens ont donné à la fille de Pierre I^{er} le nom de *Clémentine*, et ils chérissent sa mémoire. Les détails les plus intéressants sur la vie et le règne d'Elisabeth, se trouvent dans l'*Histoire de la Russie moderne*, par Leclerc, où entre autres morceaux curieux, on trouve le portrait de l'impératrice, tracé par le peintre O. von Falch; dans le *Voyage de Catherine II*, par Chappe d'Auteroche, et dans les *Mémoires de Manstein*. Dans ce dernier ouvrage il est dit qu'il avait été question de marier Elisabeth à Louis XVI, mais que Pierre II en avait fait les arrangements, mais que la cour de France avait refusé. Voy. BESTUCHEF, DE, IWAN, TARRAKANOF et ANTONOV, 1^{er} Supplément. C—AU. ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, était fille de Ferdinand de Brunswick Wolfenbuttel, et naquit le 8 novembre 1715. A l'âge de dix-sept ans, elle fut fiancée au prince royal de Prusse, depuis Frédéric-le-Grand; et peu après, la cérémonie du mariage eut lieu au château de Salzdahl. Ce fut le fameux prédicateur de la cour de Brunswick, qui donna la bénédiction nuptiale; le discours qu'il prononça a été imprimé dans le recueil des sermons. Après avoir fait une tournée solennelle à Berlin, les augustes époux établirent leur résidence à

Rheinsberg. Frédéric, en épousant Elisabeth Christine, avait obéi aux ordres de son père, et avait fait le sacrifice d'une passion qu'il nourrissait depuis plusieurs années. Il ne put offrir à son épouse les sentiments de la tendresse et de l'amour; mais, aussitôt qu'il eût apprécié ses qualités, il lui donna sa confiance et son estime. On craignait que, devenu roi, il ne prit des résolutions peu agréables à la princesse; mais il lui écrivit, en montant sur le trône, la lettre la plus flatteuse, et la présenta à la cour assemblée autour de lui, en disant « Voilà votre reine. » Elisabeth n'avait reçu de la nature ni l'éclat de la beauté, ni les dons brillants d'un esprit supérieur; mais sa douceur, sa modestie, sa patience, sa générosité, captivaient tous ceux qui approchaient de sa personne. Elle faisait consister son plus grand bonheur à faire du bien, sans en tirer vanité. Sa cour était l'asyle de la vertu, et la jeunesse même y montrait le plus grand respect pour les convenances. Une éducation très soignée avait donné à la reine le goût de l'instruction, et la lecture avait le plus grand charme pour elle. Les livres consacrés à développer les principes de la morale, et les vérités de la religion étaient ceux dont elle s'occupait de préférence. Cependant elle n'était point étrangère à la littérature, et connaissait les bons écrivains de son pays et ceux de la France. Les académiciens de Berlin étaient admis à sa cour et à sa table; elle aimait à s'entretenir avec Lambert, Formey, Mérian, et les engageait même souvent à se rendre au château de Schoenhansen, situé près de Berlin, et où elle passait l'été. Elle aimait beaucoup cette retraite champêtre, qu'elle embellit autant que le permettait un sol aride et sablonneux. Quoique ses principes religieux fussent très

différents des opinions qu'avait adoptées Frédéric, Elisabeth Christine leur resta toujours fidèle, et le roi les respectait, parce qu'il en connaissait la pureté; ils étaient en effet dégagés de toute hypocrisie, de toute ostentation, et ne se manifestaient que par les sentiments nobles, par les actes de bienfaisance de celle qui les professait. Le roi ne voyait point la reine à Potsdam; mais il paraissait au cercle de la cour avec elle, lorsqu'il séjourrait à Berlin. Dans son testament il la recommanda à son successeur, lui enjoignant de ne rien changer à l'état de sa maison, de lui conserver son revenu annuel de quarante mille écus, et d'en ajouter annuellement dix mille. « Pendant tout mon règne, continuait-il, elle ne m'a donné aucun chagrin, et ses inébranlables vertus sont dignes d'estime, de dévouement et d'hommages. » Elisabeth Christine vécut encore plusieurs années depuis la mort de son époux. Elle les passa comme celles de sa vie entière, à cultiver son esprit, à soulager les malheureux, et à faire régner autour d'elle le contentement et le bonheur. On lui proposait un jour d'acheter un collier de perles d'une grande beauté; elle l'examina et en parut frappée; mais, après quelques moments de réflexion : « Emportez-le, dit-elle à ses femmes, je pourrai secourir plus d'un pauvre avec l'argent qu'il coûterait. » Elle vit sa fin approcher avec la plus touchante résignation. Le 13 novembre 1797, elle expira après avoir donné sa bénédiction à ceux qui l'entouraient. Elle était parvenue à l'âge de quatre-vingt-deux ans et deux mois. Elisabeth Christine a laissé des traductions françaises de plusieurs ouvrages allemands; les plus remarquables sont : I. *le Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776; II. *de la Destination de*

l'homme, ouvrage classique d'ing, Berlin, 1756; III. *Catons sur les œuvres de D. Sturm*, 3 vol., La Haye; IV. *Manuel de la Religion*, mes, 2 vol., Berlin, 17 Hymnes de Gellert, *ibid.* On lui attribue aussi un ouvrage intitulé : *Reflexions sur l'état des politiques en 1778*, « aux personnes craintives. »

ELISABETH (Philippine Hélène de France, Madame), Louis XVI, née à Versailles, 1764, fut le dernier enfant phin, fils de Louis XV. Privé père et de sa mère avant de connus, elle fut confiée aux la comtesse de Marsan, gouvernante des enfants de France, pour conserva toujours la plus tendre affection et la plus touchante éducation. Le respectable Montégut, mort à Chartres fut son instituteur, et mérita sous l'honorable confiance élève eut toujours en lui. Elisabeth n'avait pas reçu de la comtesse Madame Clotilde, sa sœur, cette douceur et cette franchise de caractère qui rendent le de ressemblance morale avec de Bourgogne, l'élève de l'éducation et la piété agissent comme sur ce prince; les exemples dont on l'entourèrent de toutes les qualités, et les vertus, et ne lui laissèrent premiers penchants, qu'une sensibilité, de vives impressions de fermeté qui semblaient faire les malheurs terribles auxquels elle réservait. Dès les premières de sa jeunesse, au milieu des flatteuses et des dangers de la grandeur, elle fut remarquée

tesse de sa raison et la droiture de son cœur, par le choix des personnes auxquelles elle accorda sa confiance et sa protection ; des femmes distinguées par leurs sentiments et par leur conduite, devinrent ses amies intimes ; des hommes d'un caractère recommandable, des serviteurs dévoués partagèrent cette bienveillance. Au milieu de ce respectable cortège, brillante de jeunesse et de beauté, Madame Elisabeth s'avancit dans sa royale carrière comme un ange de paix, de bienfaisance et de vertu ; la France entière applaudissait à tant de qualités ; M. de Bausset, évêque d'Alais, les célébra dans un discours plein de charme et de sensibilité, qu'il adressa, en 1786, à cette jeune princesse, au nom des États de Languedoc. Chaque jour on aurait pu citer un trait de sa piété ou de sa charité ; la reconnaissance en révélait quelques-uns ; sa modestie en a dérobé le plus grand nombre. On n'a point oublié que, pour doter une jeune personne qu'elle honorait de son amitié, elle obtint du roi son frère, d'employer à cet usage, pendant plusieurs années, le présent annuel de diamants qu'il lui faisait aux étrennes, et qu'elle ne voulut pas laisser remplacer. Lorsque le dérangement des finances obligea de songer à des projets de réforme, Madame Elisabeth fit venir le premier écuyer, et demanda que les premiers chevaux supprimés dans les écuries du roi, fussent les siens ; elle exigea en même temps le secret sur ce sacrifice qui la privait d'un exercice favori. Lorsqu'elle se déroba à la représentation et aux hommages d'une cour qui l'adorait, c'était, ou pour se rendre à St.-Cyr, dont elle encourageait les pensionnaires les plus recommandables, ou pour se livrer, dans sa maison de Montreuil, à l'intimité de ses amis et

à de douces études ; c'était là que le savant et respectable Lemonnier, premier médecin, lui donnait des leçons de botanique, science qu'elle aimait avec ardeur, et qu'elle cultivait avec succès. Pleine de respect pour le roi son frère, elle ne se mêlait jamais des affaires du gouvernement ou des intrigues de la cour, et ne prêtait son appui qu'à des personnes sans reproches. De si hautes qualités devaient faire rechercher la main de Madame Elisabeth par tous les princes de l'Europe. On croit en effet qu'il fut successivement question de son mariage avec un prince de Portugal, avec le duc d'Aoste et avec l'empereur Joseph II. Des raisons politiques mirent des obstacles à ces diverses unions, qu'elle ne parut pas regretter. En 1789, un hiver long et rigoureux la mit dans le cas d'exercer son active bienfaisance : elle épuisa tous ses moyens pour arracher à la misère ou à la mort, les malheureux qui ne pouvaient résister à l'âpreté du froid ; mais un fléau plus terrible allait la livrer elle-même aux plus affreuses calamités, et faire ressortir dans tout leur éclat, la force, la résignation, la générosité de son âme. L'orage qui grondait depuis quelques années sur la France, s'amoncela bientôt autour du trône et de la famille royale, et le 14 juillet 1789 vit ouvrir cette scène sanglante. Madame Elisabeth, forcée de porter ses regards et son attention sur les événements politiques, jugea dès lors avec sagacité toutes les circonstances qui se pressaient devant elle, et les conséquences qui pouvaient résulter de chaque événement. Liée au sort du roi et de la reine, dévouée à leurs enfants, elle se prépara à traverser la révolution, en s'attachant à leurs malheurs, en partageant toutes leurs disgrâces ; toutefois, ses conseils pri-

rent dès lors un caractère de force et de fermeté, qui prouvait l'éteignue de ses vœux et la rectitude de son jugement. Elle conjura souvent le roi d'usur de son autorité et d'opposer, tandis qu'il en était encore temps, une digue au torrent révolutionnaire. Le 5 octobre, lorsqu'une populace, ivre de vin et de fureur, se porta sur Versailles, Madame Elisabeth insista pour que le roi s'éloignât; elle sauva plusieurs gardes-du-corps de la rage populaire, et ne cessa de leur témoigner sa reconnaissance pour leur dévouement, son inquiétude pour leurs dangers. Conduite à Paris avec la famille royale, les applaudissements qu'elle entendit prodiguer au roi ranimèrent un instant ses espérances; sa noble fermeté imposa souvent silence aux prétentions séditieuses de la garde nationale, aux propos menaçants des factieux; mais elle connut bientôt toute la violence du parti qui menaçait le trône, et l'inutilité des faibles barrières que l'indulgence du roi cherchait à lui opposer. Ce prince venait d'exiger de ses tantes de s'éloigner de cette scène tumultueuse; il aurait voulu que Madame Elisabeth les accompagnât; elle refusa d'obéir, et se dévoua, près de son frère et de son roi, à tous les dangers dont elle le voyait entouré. Dès lors elle assista aux conseils secrets que la famille royale était forcée de tenir pour examiner les partis qu'il y avait à prendre dans des moments aussi périlleux. Elle fut initiée dans le projet du départ pour Montmédy, et partagea les fatigues, les dangers et les humiliations de ce voyage (*Voy. Louis XVI*). Madame Elisabeth a depuis assuré qu'un secret pressentiment lui avait fait craindre la fatale arrestation dès le moment de son départ, et qu'elle croyait avoir reconnu un des chefs de la garde na-

la faveur de
 que le roi d
 en partant de
 milieu de sa
 Madame Elisabeth, mon
 que le roi, trouva le moye
 tenir, par l'entremise de quel
 ques serviteurs dévoués, une corres
 pondance suivie avec les princes so
 frères, sortis de la France à diverses
 époques. Cependant chaque jour les
 dangers augmentaient, et son cor
 rage, sa piété, sa résignation sem
 blaient s'accroître en même temps:
 née du 20 juin 1792 les fit pe
 dans tout leur éclat; une pe
 effrénée ayant pénétré de tou
 côté dans les appartements des Toi
 pour se porter aux derniers
 ces contre la famille royale,
 ne Elisabeth parut devant les
 à côté du roi: on la prit pour
 e, et déjà le fer de ces monstres
 naçait, sans qu'elle songeât à les
 d'aper; un de ses écuyers, le che
 de St.-Pardoux, se jeta au-de
 vant des cannibales, en s'écriant:
 « Non, ce n'est pas la reine. » —
 « Pourquoi les détromper, dit Ma
 dame Elisabeth, vous leur auriez
 épargné un plus grand crime. »
 Pendant trois heures elle partagea les
 dangers du roi, et la fermeté de son
 ame ne l'abandonna point. Le 10 août
 suivit de bien près cette affreuse jour
 née. Au milieu du carnage et de l'in
 cendie, Madame Elisabeth quitta les
 Tuileries avec le roi et la famille
 royale, pour se rendre à l'assemblée
 nationale, auprès des factieux qui
 ent sa perte. Renfermée, pen
 se reste du jour, dans la loge
 j'urnalistes, elle entendit pro
 xer la déchéance de Louis XVI,
 passa trois autres journées, non moins
 cruelles, dans l'enceinte des bâti
 ments de l'Assemblée, et fut con-

Temple, où nulle personne raisonnable ne put obtenir de la Madame Elisabeth, oubliant ses actions et ses propres maux, qu'on diminuât ceux du roi-reine; elle devint comme une mère pour leurs augustes enfants, et descendit pour eux aux soins les plus délicats. L'aspect de tant de sang ne ramollit pas le cœur des tigres; ils se vengèrent; l'outrage, les vexations, les reproches, portaient sur elle sur les siens; on lui refusa tout secours que réclamait sa sœur; ses discours, ses regards étaient épiés. Séparée totalement du roi, pendant son procès, elle revint que pour recevoir sa sentence sur l'échafaud, scène déchirante, qui devait se renouveler le 2 août 1793, la reine fut enlevée du Temple et conduite à la Conciergerie, sur l'échafaud. Madame Elisabeth ne put éviter l'infâme interrogatoire auquel donna lieu une circonstance de cet horrible procès; et la fille de S. Louis fut de réponde aux obscures questions du crime et de la rage en Madame Elisabeth, restée seule Madame fille du roi (car on leur avait élevé le Dauphin dès le mois de septembre de cette fatale année), ne put plus que d'entretenir dans le cœur de sa nièce ces vertus sur lesquelles sont aujourd'hui l'orgueil de la France, l'honneur du trône, l'admiration du monde. Cette affreuse sentence durait depuis vingt-un mois, un jour en jour plus étroite et plus rigoureuse, lorsque, le 9 mai 1793, on vint arracher Madame Elisabeth des bras de Madame. Accablée de coups, traînée dans un fiacre, elle fut conduite à la Conciergerie, et le lendemain jugée, condamnée, exécutée; marchant au supplice, elle ne

cessa d'exhorter à la résignation, au repentir, les autres victimes qui devaient périr aussi. Les femmes qui se trouvèrent avec elle, et dont on la força de voir le supplice, la saluèrent avec respect en passant devant elle; elle les embrassa avec une touchante affection, et ne cessa d'adresser ses prières au ciel, qu'au moment où sa mort termina cette horrible scène. Madame Elisabeth avait trente ans; ses restes ont été portés sans pompe près de Mousseaux, et confondus avec ceux qu'on entassait journellement après tant de sanglantes exécutions. Un magistrat recommandable, M. Ferrand, aujourd'hui ministre d'état, a consacré, à la mémoire de cette princesse, un Éloge historique, dont le style, le ton, et les sentiments sont dignes d'un si noble sujet. Cet ouvrage, plein d'intérêt, forme un vol. in-8°. Paris, 1814, de l'imprimerie royale; à la suite de l'éloge, se trouvent quatre-vingt-quatorze lettres de Madame Elisabeth, monuments précieux, où brillent la candeur de ses vertus, la beauté de son caractère, l'aimable vivacité de son imagination, la fermeté de son âme et l'excellence de son jugement. Un hommage encore plus éclatant manque à la mémoire de Madame Elisabeth; mais s'il est permis de devancer le cours du temps, et de prévoir les arrêts sacrés de la religion, un jour sans doute, ce nom auguste, que nous inscrivons avec respect sur cette Notice, sera placé dans ces saintes annales où l'église ne reconnaît plus que des anges, où les chrétiens ne comptent plus que des protecteurs.

I.—S.—E.

ELISABETH. V. ISABELLE.

ÉLISÉ (en arménien, ÉGHICHÉ), l'un des plus célèbres historiens de l'Arménie, naquit vers le commencement du 5^e siècle. Il étudia sous le

célèbre par son talent, de
 des Arts, et le savant
 rob, inventeur de
 nien. Il devint
 Vartan, prince et gé-
 néral des armées armé-
 gienne. Après avoir régné
 long-temps sur son pays
 tion, il fut assassiné par
 du pays par son frère
 famille.
 grand empereur dans l'Ar-
 daschad, par son frère
 Perse, l'empereur, qui vit
 les Arméniens embrasser la
 de Zoroastre. Il mourut vers l'an
 480, dans la province de Rheschdon-
 nik'h. Il a composé des Commentaires
 sur plusieurs livres de l'Écriture, des
 Homéies, et d'autres ouvrages théo-
 logiques; mais le plus important de
 ses écrits est une histoire très élo-
 quente de la guerre du général Var-
 tan contre le roi de Perse, avec la
 narration de la défaite et de la mort
 de ce général. Cet ouvrage, divisé en
 sept parties, a été imprimé à Constan-
 tinople, 1764, in-4°. On n'en connaît
 point de traduction. S. M.—n.

ÉLISÉE hérita du manteau et du
 double esprit prophétique qui avaient
 distingué le prophète Elie. Il naquit
 dans la ville d'Abelméla, qu'on croit
 avoir existé dans la tribu de Manassé,
 à dix milles de Seythopolis. Après
 avoir vu son maître s'élever vers les
 cieux, il revint pour passer le Jour-
 dain, et le manteau de ce grand pro-
 phète, ouvrant un passage à son disci-
 ple, le fit reconnaître pour le dépositaire
 de l'esprit d'Elie: il opéra, comme
 lui, un grand nombre de prodiges;
 il adoucit les eaux amères de
 Jéricho, en y jetant du sel; deux ours
 vinrent à sa voix du fond de la forêt
 dévorer les enfants de Béthel, qui
 méconnaissaient son caractère et sa

it les citernes
 soulager les ro
 Edom, qui co
 taient dans les déserts contre le
 Moab; il multiplia d'une manière
 merveilleuse l'huile de la veuve q
 menacée de se voir enlever ses
 fils pour payer ses créanciers;
 compensa la sunamite qui lui av
 né l'hospitalité; il lui rendit un
 la mort venait de moissonner,
 il avait lui-même annoncé la
 sance. Il nourrit, par un prodig
 prophètes qui étaient à Galg
 multiplia de même vingt pains
 que lui présenta le voyageur de
 salisa. Naaman, général du roi
 rie, fut guéri de la lèpre, en s
 gnant sept fois dans le Jourdain
 ordre du prophète. Il vint, p
 de reconnaissance, offrir des pr
 à Elisée, qui les refusa, et lui
 avec une grande indulgence au
 de l'idolâtrie qu'il avait comm
 allant, avec le roi son maître,
 les idoles dans le temple de Bet
 Mais quelques interprètes pe
 avec fondement, que cette indi
 bonté de notre saint prophète é
 pardon pour l'idolâtrie dont N
 s'était déjà rendu coupable,
 une permission de s'en rendre
 coupable à l'avenir. Giezi, ser
 d'Elisée, n'imita pas le désint
 ment de son maître; au contr
 se servit de son nom pour deu
 à Naaman deux talents et deu
 bits, et la lèpre dont venait d'é
 livré cet étranger, s'attacha poi
 jours au serviteur du prophète
 il fut dès-lors obligé de s'éloign
 plongeant un morceau de boi
 l'eau, Elisée fit surnager mirac
 ment le fer de la coignée qui
 perdue les enfants des prophè
 coupaient du bois dans le vois
 frappa d'aveuglement et traita

onté les soldats qu'avait envoyés : lui, à Dothain, Benadad, roi de , qui s'était persuadé que le pro-révélaient ses desseins au roi d'Is- il prédit à ce dernier la pro-e levée du siège et la cessation famine qui désolait Samarie. Il vers Damas déclarer Hazaël roi rie; il annonça à ce prince les qu'il ferait à Israël; et Hazaël, tour chez lui, étouffa Benadad, accomplit que trop sa destinée. , fils de Josaphat, devait réaliser e la famille d'Achab toutes les ités prédites par Elie. Elisée en- un des enfants des prophètes er à Jéhu l'onction royale. Cet ne de Dieu, près de terminer une conde en prodiges, reçut dans sa lie la visite de Joas, roi d'Israël; donna à ce prince de tirer une e par la fenêtre de la chambre tait du côté de l'Orient : « C'est, le prophète, la flèche salut tre la Syrie. » Joas tira jusqu'à fois, puis s'arrêta. L'homme de se mit en colère : « Si vous eus- : , dit-il à ce jeune prince, frappé erre cinq, six et sept fois, vous iez battu la Syrie jusqu'à l'exter- ner; mais vous ne la battriez que is fois. » Cet illustre prophète ut dans un âge fort avancé, vers 835 avant J.-C. L'année de sa , des voleurs de Moab vinrent raël. Des hommes qui portaient ort au tombeau, ayant vu ces vq- , s'enfuirent, et jetèrent dans le eau d'Elisée le corps qu'ils port- . Le mort ayant touché les osse- ts du prophète, ressuscita et se sur ses pieds. C'est au sujet de ce ige, rapporté au iv^e. livre des , qu'il est dit dans l'Ecclésiastique e corps d'Elisée prophétisa après ort. Ce prophète, ainsi qu'il a été e J.-C. ressuscitant tous les hom-

mes par sa mort, a en quelque sorte créé la vie dans le tombeau. Son nom est inséparable de celui d'Elie, dont il reçut la puissance et dont il imita les vertus (V. ELIE.). C—T.

ELISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, connu sous le nom de Père), célèbre prédicateur, naquit à Besançon, le 21 septembre 1726, de parents vertueux, et qui ne négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation. Il fit ses premières études au collège de cette ville, dirigé par les Jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ses maîtres, prévoyant qu'il serait un jour propre à faire honneur à la Société, cherchèrent à lui inspirer le désir d'y entrer. Le jeune Copel, incertain sur le choix d'un état, obtint la permission de faire une retraite dans la maison des carmes, pour examiner sa vocation. Dès ce moment, ses irrésolutions cessèrent, et il prit l'habit de cet ordre le 25 mars 1745. Ses supérieurs le chargèrent d'abord d'instruire les novices, et il s'acquitta de ce devoir pendant six années, avec beaucoup de zèle et de succès. Il employait ses loisirs à la lecture des orateurs anciens et modernes, et se préparait par la méditation et l'examen de leurs ouvrages, à marcher un jour sur leurs traces. La timidité naturelle du P. Elisée, la faiblesse de son organe, la négligence de son débit, ne permirent pas d'apprécier toute l'étendue de son talent pour la chaire. On l'envoya cependant dans la maison de son ordre à Paris, et ce fut par une espèce de faveur qu'il obtint de prêcher dans quelques paroisses. Un hasard singulier commença sa réputation. Un jour qu'il prêchait dans une église assez peu fréquentée, Diderot, curieux d'entendre un sermon, qu'il supposait d'avance médiocre, y entra accompagné d'un de ses amis. Le philosophe, placé

servation frappante décida Elisabeth ; tous les conjurés furent prévenus , et dans quelques heures la conspiration allait éclater. L'époux de la régente , averti du danger , proposa des mesures de sûreté ; mais Anne persistait dans sa confiance , et refusa d'ajouter foi aux rapports. Le 6 décembre 1741 , à minuit , Elisabeth , accompagnée de Lestocq et de Woronaow , se rend à la caserne des grenadiers préobajenski ; elle leur fait part de son dessein ; ils jurent de la suivre et de mourir pour elle. La princesse se met à leur tête , et se rend au palais ; trente soldats ayant pénétré dans l'appartement où couchaient , dans le même lit , la régente et son époux , leur ordonnent , au nom d'Elisabeth , de se lever et de les suivre ; on leur laisse à peine le temps de prendre des vêtements , et la régente demanda en vain à parler à Elisabeth. Le jeune Iwan était plongé dans le sommeil ; on respecta quelque temps le repos de l'innocence. Quand il se fut réveillé , il poussa des cris à la vue des soldats. Sa nourrice , fondant en larmes , le prend dans ses bras et veut le défendre ; mais les soldats s'en emparent et l'emmenent. La régente , son époux et Iwan sont transportés au palais d'Elisabeth ; en même temps on arrête le maréchal Munich , le comte son fils , Osterman , Golofkin et plusieurs autres. Le jour même de la révolution , Elisabeth déclara , par un manifeste , qu'en sa qualité de fille et héritière de Pierre I^{er} , elle avait pris possession du trône , et chassé les usurpateurs. Elle promet d'abord de renvoyer Anne , son époux et ses enfants en Allemagne ; mais elle changea ensuite de résolution : Anne et le prince Antoine Ulric furent transportés dans une île de la Dwina , près de la mer Blanche ; Iwan fut enfermé dans le château de Schlüsselbourg. Une com-

mission a été nommée par ceux qu'on a arrêtés le jour de la révolution , le maréchal Munich condamné à être décapité , et à périr du supplice de la roue , kin , Loevenvold et Mengden : la tête tranchée. Leur crime ne leur était d'avoir été dévoués à la régente et la sentence fut aggravée pour donner occasion à Elisabeth de montrer elle-même et généreuse ; elle fit grâce de la vie , et les exila à la Sibirie. Le chirurgien Lestocq , premier médecin de la cour , et le professeur du collège de médecine , et le titre de conseiller privé. Il vint à la cour ; mais il ne fut pas admis au conseil ; mais il mourut peu après , et tomba même , quelques jours après , en disgrâce (1). Mais parvenu à faire nommer par Elisabeth Bestuchef , qui avait été ministre de l'impératrice Anne , et qui fut bientôt un grand ascendant. Les Russes avaient commencé la guerre sous les auspices d'Elisabeth , et ils obtinrent sur la reconnaissance de cette princesse ; mais elle fit peu attention à leurs demandes et à leurs prières. S'étant décidée à continuer la guerre , elle assembla ses généraux. Les cosaques du Don , appelés par elle , lui dit : « Madame , si l'empereur votre père eût suivi mes conseils , les Suédois ne nous feroient pas la guerre aujourd'hui. — Et que voulez-vous donc faire ? demanda l'impératrice. — Quand les Russes ont gagné la bataille de la Suède , répondit l'hetman , ils ont amené ici la populace suédoise et égorgé le reste. » Elisabeth fit lui faire sentir la barbarie de tant de victimes. « Eh ! Méchant ! l'hetman , ils sont bien mérités cela. » Les Suédois , mal dirigés

(1) Enfermé en 1741 , dans la forteresse de Sings-Weliki , remis en liberté par Elisabeth à son avènement au trône , il mourut de la peste le 23 juin 1767 ; il était né à Gdansk.

recevant des ordres contradictoires d'un gouvernement divisé en factions, avaient eu des revers dès la première campagne. Attaqués par le général Lascy, ils reculèrent jusqu'à Helsingfors, et furent réduits à capituler. Le roi de Suède, Frédéric de Hesse-Cassel, était avancé en âge, et n'avait point d'enfants. Les députés de la diète, pour faciliter la paix, proposèrent d'assurer la succession au trône à Charles-Pierre Ulric, de la maison de Holstein-Gottorp, et dont la mère était fille de Pierre I^{er}.; mais l'impératrice venait de le désigner pour son successeur en Russie. Le choix des députés tomba ensuite sur Adolphe-Frédéric, d'une branche cadette de la même maison de Holstein-Gottorp, et l'impératrice entra en négociation. Elle eût pu garder toute la Finlande, mais elle crut devoir se montrer plus modérée, et par l'intervention de la France la paix fut conclue dans la ville d'Abo, en 1743, à des conditions moins dures. La Suède ne perdit qu'une très petite partie de la Finlande, et peu après elle fit avec la Russie une alliance défensive. La paix extérieure était nécessaire à Elisabeth; son trône semblait encore chanceler, et une conspiration se formait contre elle. Cette conspiration était principalement dirigée par le marquis de Botta, alors envoyé de la reine de Hongrie à Berlin, et qui l'avait été auparavant à Pétersbourg. Les plus remarquables des conjurés étaient Lapoukin et sa femme, distinguée par l'esprit et la beauté, madame Bestuchef, belle-sœur du chancelier, et sœur de Goloskin, relégué en Sibérie, le chambellan Lillienfeldt, et le lieutenant Lapoukin. Ils espéraient d'être appuyés par la reine de Hongrie et par le roi de Prusse, beau-frère du prince Antoine Ulric, qui languissait dans les prisons, avec Anne son épouse;

mais les conjurés, qui n'avaient ni prudence ni fermeté, furent trahis. Elisabeth se montra d'autant plus irritée, qu'elle était jalouse de la beauté de madame Lapoukin, et qu'elle la regardait comme une rivale dangereuse. Elle condamna cette femme aimable et spirituelle, son mari, son fils, et madame Bestuchef à recevoir le *knout*, à avoir le bout de la langue coupée, et à être exilés en Sibérie. La reine de Hongrie désavoua son ministre, le fit enfermer quelquel temps dans une forteresse (Voy. BOTTA.), et se rapprocha d'Elisabeth en gagnant le chancelier Bestuchef; mais l'impératrice conserva les plus fortes préventions contre le roi de Prusse. La guerre, occasionnée par les prétentions de plusieurs puissances à l'héritage de l'empereur Charles VI, fixait l'attention de l'Europe. Louis XV, qui était entré dans cette guerre malgré lui, comme auxiliaire, désirait de la voir finir: il s'adressa à Elisabeth, et demanda sa médiation. Il fit retourner à Pétersbourg le marquis de La Chétardie, qui avait joui de la bienveillance de la souveraine, et qui avait contribué à son élévation; mais Bestuchef, contraire à la France, était tout-puissant, et peut-être le marquis s'était-il rendu coupable de quelques indiscretions. Il eut ordre de partir dans vingt-quatre heures, et fut conduit sous escorte jusqu'à la frontière, comme un prisonnier d'état; mais d'autres intérêts changèrent la face des affaires. La France et l'Autriche s'allièrent en 1756. Le roi de Prusse se déclara pour l'Angleterre, lorsqu'il eut eu connaissance des plans de l'Autriche et de la Saxe: Elisabeth qui persistait dans ses préventions contre lui, entra dans les projets des puissances qui voulaient l'abaisser; mais le grand-duc Pierre était très attaché à Frédéric, et les généraux, les

ministres, crurent devoir ménager l'héritier du trône. Le feld-marechal Apraxin entra dans le royaume de Prusse à la tête d'une armée, s'empara de la ville de Mémel, et défit le général Lehwald, près de Gros-Jaegersdorf. On s'attendait à le voir avancer; mais il se replia vers la Courlande, et fit prendre à ses troupes les quartiers d'hiver. Bestuchef fut accusé de lui avoir écrit une lettre pour l'engager à retarder les opérations. Le général fut rappelé et mis en jugement, mais il mourut peu après. Bestuchef, dépouillé de ses charges, eut ordre de partir pour la Sibérie. Le général Fermor remplaça Apraxin. Il prit Königsberg, Custrin, et gagna près de cette ville une bataille sur les Prussiens. Peu après il demanda sa retraite, alléguant l'affaiblissement de sa santé, mais ayant principalement pour but de ne pas déplaire au grand-duc, en combattant le héros dont ce prince était l'admirateur. Le commandement fut donné à Soltikof, qui reçut l'ordre de se concerter avec les généraux de l'impératrice-reine. Le roi de Prusse voulut empêcher la jonction des armées, mais il ne put y parvenir. Soltikof se réunit à Laudon, et le 12 août 1759, fut livrée la sanglante bataille de Kunersdorf; Frédéric eut l'avantage pendant plusieurs heures; mais les Russes excitèrent son impatience par leur attitude imperturbable, et leur constance à revenir à la charge. L'armée prussienne fut ébranlée, et prit la fuite. Soltikof gagna vingt-six drapeaux, deux étendards, près de deux cents canons, et des munitions de toute espèce. Cependant cette victoire n'eut point de résultats, parce que les Russes et les Autrichiens ne pouvaient s'entendre sur les opérations. Le général russe Tottleben entra dans Berlin, mais il ne put s'y

maintenir. Le siège de Colberg point de succès. Bouthourlin qui manda en 1761, fit peu de bien. Romanzof fut plus heureux et se para de Colberg. Elisabeth ne prit pas au projet de pousser la guerre contre Frédéric, mais sa santé languissante depuis plusieurs années; le 29 décembre 1761, elle mourut à l'âge de cinquante-deux ans, après vingt années de règne. Pierre III monta sur le trône, et le roi de Prusse délivré d'un de ses plus redoutés ennemis; la Russie devint son alliée et la paix fut conclue. Elisabeth fonda l'université de Moscou et l'académie des beaux arts de Pétersbourg. Elle fit aussi travailler au code de loi, mais ce code ne fut point achevé. Elisabeth avait fait le serment que son règne aucun de ses sujets ne serait puni de mort; mais elle laissa commettre des supplices plus cruels que la mort même, le knout, la torture, et l'usage barbare de couper les oreilles et la langue. Elle versa des larmes sur les malheurs de son pays et des flots de sang coulèrent pendant une partie de son règne sur le champ de des combats. Douce, clémentine, mais indolente, elle était en même temps pour se livrer au plaisir, et pour lutter contre les abus, elle mit un frein aux passions des ministres. L'amour était son penchant dominant. Elle disait à ses confidants : « Je ne suis contente que lorsqu'on m'aime. » Elle avait l'habitude de passer pour la plus belle femme de son pays, et quelquefois on a dit qu'elle eût dans le caractère, et très susceptible sur ce point, elle put pardonner à Frédéric les requêtes qu'il s'était permises, et même à Lapoukin expia cruellement le passage pour la plus belle que l'

ses amants d'Elisabeth furent recueillis avec une munificence qui approchait quelquefois de la prodigalité, et la reine descendait avec eux à des demeures peu dignes de son rang. Au milieu de la vie voluptueuse qu'elle menait, l'impératrice avait des terreurs nocturnes qu'elle apaisait par les pratiques de la dévotion. En résumant sa vie, on trouve qu'il fut glorieux pour elle de servir la Russie, et que la douceur qui était son caractère dominant contribua beaucoup à la civilisation. Les détails les plus intéressants sur la vie et le règne d'Elisabeth, se trouvent dans l'*Histoire moderne*, par Leclerc, où l'on trouve autres morceaux curieux, l'histoire de l'impératrice, tracé par le roi de Prusse à Munich; dans le *Voyage de France*, par Chappede d'Auteroche, et dans les *Mémoires de Manstein*. Dans ce dernier ouvrage il est dit qu'il avait été convenu de marier Elisabeth à Louis XVI, mais que Pierre II en avait fait les conditions, mais que la cour de France refusa de les étudier. Voy. BESTUCHER, Iwan, TARRAKANOF et AN-SUPPLÉMENT. C—AU.

ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, était fille de Ferdinand de Brunswick-Wolfenbuttel, naquit le 8 novembre 1715. À l'âge de dix-sept ans, elle fut fiancée au prince royal de Prusse, depuis Frédéric le-Grand; et peu après, la cérémonie du mariage eut lieu au château de Salzdahl. Ce fut le fameux prédicateur de la cour de Prusse, qui donna la bénédiction nuptiale; le discours qu'il prononça fut imprimé dans le recueil des sermons. Après avoir fait une tournée à Berlin, les augustes époux établirent leur résidence à

Rheinsberg. Frédéric, en épousant Elisabeth Christine, avait obéi aux ordres de son père, et avait fait le sacrifice d'une passion qu'il nourrissait depuis plusieurs années. Il ne put offrir à son épouse les sentiments de la tendresse et de l'amour; mais, aussitôt qu'il eût apprécié ses qualités, il lui donna sa confiance et son estime. On craignait que, devenu roi, il ne prit des résolutions peu agréables à la princesse; mais il lui écrivit, en montant sur le trône, la lettre la plus flatteuse, et la présenta à la cour assemblée autour de lui, en disant « Voilà votre reine. » Elisabeth n'avait reçu de la nature ni l'éclat de la beauté, ni les dons brillants d'un esprit supérieur; mais sa douceur, sa modestie, sa patience, sa générosité, captivaient tous ceux qui approchaient de sa personne. Elle faisait consister son plus grand bonheur à faire du bien, sans en tirer vanité. Sa cour était l'asyle de la vertu, et la jeunesse même y montrait le plus grand respect pour les convenances. Une éducation très soignée avait donné à la reine le goût de l'instruction, et la lecture avait le plus grand charme pour elle. Les livres consacrés à développer les principes de la morale, et les vérités de la religion étaient ceux dont elle s'occupait de préférence. Cependant elle n'était point étrangère à la littérature, et connaissait les bons écrivains de son pays et ceux de la France. Les académiciens de Berlin étaient admis à sa cour et à sa table; elle aimait à s'entretenir avec Lambert, Forney, Mérian, et les engageait même souvent à se rendre au château de Schoenhausen, situé près de Berlin, et où elle passait l'été. Elle aimait beaucoup cette retraite champêtre, qu'elle embellit autant que le permettait un sol aride et sablonneux. Quoique ses principes religieux fussent très

différents des opinions qu'avait adoptées Frédéric, Elisabeth Christine leur resta toujours fidèle, et le roi les respectait, parce qu'il en connaissait la pureté; ils étaient en effet dégagés de toute hypocrisie, de toute ostentation, et ne se manifestaient que par les sentiments nobles, par les actes de bienfaisance de celle qui les professait. Le roi ne voyait point la reine à Potsdam; mais il paraissait au cercle de la cour avec elle, lorsqu'il séjourrait à Berlin. Dans son testament il la recommanda à son successeur, lui enjoignant de ne rien changer à l'état de sa maison, de lui conserver son revenu annuel de quarante mille écus, et d'en ajouter annuellement dix mille. « Pendant tout mon règne, continuait-il, elle ne m'a donné aucun chagrin, et ses inébranlables vertus sont dignes d'estime, de dévouement et d'hommages. » Elisabeth Christine vécut encore plusieurs années depuis la mort de son époux. Elle les passa comme celles de sa vie entière, à cultiver son esprit, à soulager les malheureux, et à faire régner autour d'elle le contentement et le bonheur. On lui proposait un jour d'acheter un collier de perles d'une grande beauté; elle l'examina et en parut frappée; mais, après quelques moments de réflexion : « Emportez-le, dit-elle à ses femmes, je pourrai secourir plus d'un pauvre avec l'argent qu'il coûterait. » Elle vit sa fin approcher avec la plus touchante résignation. Le 15 novembre 1797, elle expira après avoir donné sa bénédiction à ceux qui l'entouraient. Elle était parvenue à l'âge de quatre-vingt-deux ans et deux mois. Elisabeth Christine a laissé des traductions françaises de plusieurs ouvrages allemands; les plus remarquables sont : I. *le Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776; II. *de la Destination de*

l'homme, ouvrage classique de Ding, Berlin, 1756; III. *Considérations sur les œuvres de Dieu* Sturm, 3 vol., La Haye, 1757; IV. *Manuel de la Religion*, par Pomes, 2 vol., Berlin, 1789; *Hymnes de Gellert*, ibid., On lui attribue aussi un ouvrage intitulé : *Réflexions sur l'état des res politiques en 1778*, adressées aux personnes craintives. C-

ELISABETH (Philippine-Hélène de France, Madame), née Louis XVI, née à Versailles, le 1764, fut le dernier enfant de Louis XV. Privée de son père et de sa mère avant de les avoir connus, elle fut confiée aux soins de la comtesse de Marsan, gouvernante des enfants de France, pour qui elle conserva toujours la plus tendre affection et la plus touchante reconnaissance. Le respectable abbé Montégut, mort à Chartres en 1767, fut son instituteur, et mérita par ses soins l'honorable confiance que le roi eut toujours en lui. Elisabeth n'avait pas reçu de la nature comme Madame Clotilde, son aînée, cette douceur et cette flexibilité de caractère qui rendent les enfants faciles; elle annonçait plus d'un de ressemblance morale avec Louis de Bourgogne, l'élève de Fénelon; l'éducation et la piété agirent sur elle comme sur ce prince; les exemples dont on l'entourait nèrent de toutes les qualités, de toutes les vertus, et ne lui laissèrent, dès les premiers penchans, qu'une insensibilité, de vives impressions, une fermeté qui semblait faite pour résister aux malheurs terribles auxquels elle se réservait. Dès les premières années de sa jeunesse, au milieu des flatteuses et des dangereuses flatteries de la grandeur, elle fit remarquer

tesse de sa raison et la droiture de son cœur, par le choix des personnes auxquelles elle accorda sa confiance et sa protection ; des femmes distinguées par leurs sentiments et par leur conduite, devinrent ses amies intimes ; des hommes d'un caractère recommandable, des serviteurs dévoués partagèrent cette bienveillance. Au milieu de ce respectable cortège, brillante de jeunesse et de beauté, Madame Elisabeth s'avancit dans sa royale carrière comme un ange de paix, de bienfaisance et de vertu ; la France entière applaudissait à tant de qualités ; M. de Bausset, évêque d'Alais, les célébra dans un discours plein de charme et de sensibilité, qu'il adressa, en 1786, à cette jeune princesse, au nom des Etats de Languedoc. Chaque jour on aurait pu citer un trait de sa piété ou de sa charité ; la reconnaissance en révélait quelques-uns ; sa modestie en a dérobé le plus grand nombre. On n'a point oublié que, pour doter une jeune personne qu'elle honorait de son amitié, elle obtint du roi son frère, d'employer à cet usage, pendant plusieurs années, le présent annuel de diamants qu'il lui faisait aux étrennes, et qu'elle ne voulut pas laisser remplacer. Lorsque le dérangement des finances obligea de songer à des projets de réforme, Madame Elisabeth fit venir le premier écuyer, et demanda que les premiers chevaux supprimés dans les écuries du roi, fussent les siens ; elle exigea en même temps le secret sur ce sacrifice qui la privait d'un exercice favori. Lorsqu'elle se déroba à la représentation et aux hommages d'une cour qui l'adorait, c'était, ou pour se rendre à St.-Cyr, dont elle encourageait les pensionnaires les plus recommandables, ou pour se livrer, dans sa maison de Montreuil, à l'intimité de ses amis et

à de douces études ; c'était là que le savant et respectable Lemonnier, premier médecin, lui donnait des leçons de botanique, science qu'elle aimait avec ardeur, et qu'elle cultivait avec succès. Pleine de respect pour le roi son frère, elle ne se mêlait jamais des affaires du gouvernement ou des intrigues de la cour, et ne prêtait son appui qu'à des personnes sans reproches. De si hautes qualités devaient faire rechercher la main de Madame Elisabeth par tous les princes de l'Europe. On croit en effet qu'il fut successivement question de son mariage avec un prince de Portugal, avec le duc d'Aoste et avec l'empereur Joseph II. Des raisons politiques mirent des obstacles à ces diverses unions, qu'elle ne parut pas regretter. En 1789, un hiver long et rigoureux la mit dans le cas d'exercer son active bienfaisance : elle épuisa tous ses moyens pour arracher à la misère ou à la mort, les malheureux qui ne pouvaient résister à l'âpreté du froid ; mais un fléau plus terrible allait la livrer elle-même aux plus affreuses calamités, et faire ressortir dans tout leur éclat, la force, la résignation, la générosité de son âme. L'orage qui grondait depuis quelques années sur la France, s'amoncela bientôt autour du trône et de la famille royale, et le 14 juillet 1789 vit ouvrir cette scène sanglante. Madame Elisabeth, forcée de porter ses regards et son attention sur les événements politiques, jugea dès lors avec sagacité toutes les circonstances qui se pressaient devant elle, et les conséquences qui pouvaient résulter de chaque événement. Liée au sort du roi et de la reine, dévouée à leurs enfants, elle se prépara à traverser la révolution, en s'attachant à leurs malheurs, en partageant toutes leurs disgrâces ; toutefois, ses conseils pri-

rent dès lors un caractère de force et de fermeté, qui prouvait l'étendue de ses vues et la rectitude de son jugement. Elle conjura souvent le roi d'user de son autorité et d'opposer, tandis qu'il en était encore temps, une digue au torrent révolutionnaire. Le 5 octobre, lorsqu'une populace, ivre de vin et de fureur, se porta sur Versailles, Madame Elisabeth insista pour que le roi s'éloignât; elle sauva plusieurs gardes-du-corps de la rage populaire, et ne cessa de leur témoigner sa reconnaissance pour leur dévouement, son inquiétude pour leurs dangers. Conduite à Paris avec la famille royale, les applaudissements qu'elle entendit prodiguer au roi ranimèrent un instant ses espérances; sa noble fermeté imposa souvent silence aux prétentions séditieuses de la garde nationale, aux propos menaçants des factieux; mais elle connut bientôt toute la violence du parti qui menaçait le trône, et l'inutilité des faibles barrières que l'indulgence, du roi cherchait à lui opposer. Ce prince venait d'exiger de ses tantes de s'éloigner de cette scène tumultueuse; il aurait voulu que Madame Elisabeth les accompagnât; elle refusa d'obéir, et se dévoua, près de son frère et de son roi, à tous les dangers dont elle le voyait entouré. Dès lors elle assista aux conseils secrets que la famille royale était forcée de tenir pour examiner les partis qu'il y avait à prendre dans des moments aussi périlleux. Elle fut initiée dans le projet du départ pour Montmédy, et partagea les fatigues, les dangers et les humiliations de ce voyage (*Voy. Louis XVI*). Madame Elisabeth a depuis assuré qu'un secret pressentiment lui avait fait craindre la fatale arrestation dès le moment de son départ, et qu'elle croyait avoir reconnu un des chefs de la garde na-

onale se la faveur de
on s, et que le roi
sa famille tra en partant de
Tuileries. milieu de sa
geoliers, Madame Elisabeth, mou-
re liée que le roi, trouva le moyen
c tenir, par l'entremise de quel-
c serviteurs dévoués, une corres-
p noe suivie avec les princes es-
, sortis de la France à divers
ca. Cependant chaque jour les
c rs augmentaient, et son cou-
c, sa pitié, sa résignation sem-
t s'accroître en même temps:
ta ju née du 20 juin 1792 les fit pa-
raître, dans tout leur éclat; une po-
pulaire effrénée ayant pénétré de tous
côtés dans les appartements des Tuileries pour se porter aux dernières violences contre la famille royale, Madame Elisabeth parut devant les factieux à côté du roi: on la prit pour la reine, et déjà le fer de ces monstres la saçait, sans qu'elle songeât à les deux aper; un de ses écuyers, le che-
de St-Pardoux, se jeta au-de-
des canibales, en s'écriant:
« n, ce n'est pas la reine. » —
« Pourquoi les dé tromper, dit Ma-
« d te Elisabeth, vous leur auriez
« épigné un plus grand crime. »
P ant trois heures elle partagea les dangers du roi, et la fermeté de son ame ne l'abandonna point. Le 10 août suivit de bien près cette affreuse journée. Au milieu du carnage et de l'incendie, Madame Elisabeth quitta les Tuileries avec le roi et la famille royale, pour se rendre à l'Assemblée nationale, auprès des factieux qui sient sa perte. Renfermée, pendant le reste du jour, dans la loge des journalistes, elle entendit pro-
r la déchéance de Louis XVI,
trois autres journées, non moins
cr », dans l'enceinte des bâti-
de et fut con-

Temple, où nulle personne raison ne put obtenir de la Madame Elisabeth, oubliant tions et ses propres maux, a qu'à diminuer ceux du roi eine; elle devint comme une mère pour leurs augustes en-descendit pour eux aux soins délicats. L'aspect de tant de molli pas le cœur des tigres daient; l'outrage, les vexa-reproches, portaient sur ne sur les siens; on lui re-secours que réclamait sa ses discours, ses regards aient épiés. Séparée totale-roi, pendant son procès, revit que pour recevoir ses scène déchirante, qui devait renouveler le 2 août 1793, reine fut enlevée du Temple conduite à la Conciergerie, sur l'échafaud. Madame Eli-e put éviter l'infâme interro-quel donna lieu une circon-set exécrable procès; et la d'une fille de S. Louis fut le répondre aux obscènes du crime et de la rage en adame Elisabeth, restée seule lame fille du roi (car on leur évé le Dauphin dès le mois de cette fatale année), ne plus que d'entretenir dans de sa nièce ces vertus su-pui font aujourd'hui l'orgueil rance, l'honneur du trône, tion du monde. Cette affreuse durait depuis vingt-un mois, ait de jour en jour plus étroite rigoureuse, lorsque, le 9 mai a vint arracher Madame Eli-es bras de Madame. Accablée, trainée dans un fiacre, elle uite à la Conciergerie, et le in jugée, conda ce, exécumarchant au sup, elle ne

cessa d'exhorter à la résignation, au repentir, les autres victimes qui devaient périr aussi. Les femmes qui se trouvèrent avec elle, et dont on la força de voir le supplice, la saluèrent avec respect en passant devant elle; elle les embrassa avec une touchante affection, et ne cessa d'adresser ses prières au ciel, qu'au moment où sa mort termina cette horrible scène. Madame Elisabeth avait trente ans; ses restes ont été portés sans pompe près de Mousseaux, et confondus avec ceux qu'on entassait journellement après tant de sanglantes exécutions. Un magistrat recommandable, M. Ferrand, aujourd'hui ministre d'état, a consacré, à la mémoire de cette princesse, un Eloge historique, dont le style, le ton, et les sentiments sont dignes d'un si noble sujet. Cet ouvrage, plein d'intérêt, forme un vol. in-8°. Paris, 1814, de l'imprimerie royale; à la suite de l'éloge, se trouvent quatre-vingt-quatorze lettres de Madame Elisabeth, monuments précieux, où brillent la candeur de ses vertus, la beauté de son caractère, l'aimable vivacité de son imagination, la fermeté de son ame et l'excellence de son jugement. Un hommage encore plus éclatant manque à la mémoire de Madame Elisabeth; mais s'il est permis de devancer le cours du temps, et de prévoir les arrêts sacrés de la religion, un jour sans doute, ce nom auguste, que nous inscrivons avec respect sur cette Notice, sera placé dans ces saintes annales où l'église ne reconnaît plus que des anges, où les chrétiens ne comptent plus que des protecteurs.

L.—S.—E.

ELISABETH. V. ISABELLE.

ÉLISÉ (en arménien, ÉGHISCHÉ), l'un des plus célèbres historiens de l'Arménie, naquit vers le commencement du 5°. siècle. Il étudia sous le

célebre patriarche Sabak, de la race des Arsacides, et sous le savant Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien. Il devint ensuite secrétaire de Vartan, prince des Mamikonians, général des armées arménienne et géorgienne. Après avoir rempli pendant long-temps cette place avec distinction, il fut sacré, en l'an 449, évêque du pays possédé par les princes de la famille des Amadouni. Il assista à un grand concile tenu dans la ville d'Ardaschad, pour répondre au roi de Perse, Izedjederd, qui voulait forcer les Arméniens d'embrasser la religion de Zoroastre. Elisé mourut vers l'an 480, dans la province de Rbeschdonik'h. Il a composé des Commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture, des Homélie, et d'autres ouvrages théologiques; mais le plus important de ses écrits est une histoire très éloquente de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse, avec la narration de la défaite et de la mort de ce général. Cet ouvrage, divisé en sept parties, a été imprimé à Constantinople, 1764, in-4°. On n'en connaît point de traduction. S. M—n.

ÉLISÉE hérita du manteau et du double esprit prophétique qui avaient distingué le prophète Elie. Il naquit dans la ville d'Abelméla, qu'on croit avoir existé dans la tribu de Manassé; à dix milles de Seythopolis. Après avoir vu son maître s'élever vers les cieux, il revint pour passer le Jourdain, et le manteau de ce grand prophète, ouvrant un passage à son disciple, le fit reconnaître pour le dépositaire de l'esprit d'Elie: il opéra, comme lui, un grand nombre de prodiges; il adoucit les eaux amères de Jéricho, en y jetant du sel; deux ours vinrent à sa voix du fond de la forêt dévorer les enfants de Béthel, qui méconnaissaient son caractère et sa

polit les citernes
 ursoulager les
 d'Edom, qui
 taient dans les déserts contre l
 Moab; il multiplia d'une manière
 merveilleuse l'huile de la veuve
 menacée de se voir enlever s
 fils pour payer ses créancier
 compensa la sunamite qui lui a
 né l'hospitalité; il lui rendit m
 la mort venait de moissonner
 il avait lui-même annoncé
 sance. Il nourrit, par un pro
 prophètes qui étaient à Gal
 multiplia de même vingt pain
 que lui présenta le voyageur
 salisa. Naaman, général du ro
 rie, fut guéri de la lèpre, et
 gnant sept fois dans le Jour
 ordre du prophète. Il vint,
 de reconnaissance, offrir des
 à Elisée, qui les refusa, et
 avec une grande indulgence
 de l'idolâtrie qu'il avait com
 allant, avec le roi son maître
 les idoles dans le temple de B
 Mais quelques interprètes
 avec fondement, que cette in
 bonté de notre saint prophète
 pardon pour l'idolâtrie dont
 s'était déjà rendu coupable,
 une permission de s'en rendr
 coupable à l'avenir. Giczi, t
 d'Elisée, n'imita pas le désu
 ment de son maître; au cont
 se servit de son nom pour d
 à Naaman deux talents et d
 bits, et la lèpre dont venait d
 livré cet étranger, s'attacha p
 jours au serviteur du prophè
 il fut dès-lors obligé de s'elon
 plongeant un morceau de b
 l'eau, Elisée fit surnager mirr
 ment le fer de la coignée q
 perdue les enfants des prop
 coupaient du bois dans le voi
 frappa d'a lement et trait

avec bonté les soldats qu'avait envoyés contre lui, à Dothain, Benadad, roi de Syrie, qui s'était persuadé que le prophète révélait ses desseins au roi d'Israël; il prédit à ce dernier la prochaine levée du siège et la cessation de la famine qui désolait Samarie. Il alla vers Damas déclarer Hazaël roi de Syrie; il annonça à ce prince les maux qu'il ferait à Israël; et Hazaël, de retour chez lui, étouffa Benadad, et n'accomplit que trop sa destinée. Jéhu, fils de Josaphat, devait réaliser contre la famille d'Achab toutes les calamités prédites par Elie. Elisée envoya un des enfants des prophètes donner à Jéhu l'onction royale. Cet homme de Dieu, près de terminer une vie féconde en prodiges, reçut dans sa maladie la visite de Joas, roi d'Israël; il ordonna à ce prince de tirer une flèche par la fenêtre de la chambre qui était du côté de l'Orient: « C'est, » dit le prophète, la flèche qui salut » contre la Syrie. » Joas tira jusqu'à trois fois, puis s'arrêta. L'homme de Dieu se mit en colère: « Si vous eussiez, dit-il à ce jeune prince, frappé » la terre cinq, six et sept fois, vous » auriez battu la Syrie jusqu'à l'exterminer; mais vous ne la battriez que » trois fois. » Cet illustre prophète mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 835 avant J.-C. L'année de sa mort, des voleurs de Moab vinrent en Israël. Des hommes qui portaient un mort au tombeau, ayant vu ces voleurs, s'enfuirent, et jetèrent dans le tombeau d'Elisée le corps qu'ils portaient. Le mort ayant touché les ossements du prophète, ressuscita et se leva sur ses pieds. C'est au sujet de ce prodige, rapporté au 14^e livre des Rois, qu'il est dit dans l'Ecclésiastique que le corps d'Elisée prophétisa après sa mort. Ce prophète, ainsi qu'il a été dit de J.-C. ressuscitant tous les hom-

mes par sa mort, a en quelque sorte créé la vie dans le tombeau. Son nom est inséparable de celui d'Elie, dont il reçut la puissance et dont il imita les vertus (V. ELIE). C—T.

ELISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, connu sous le nom de Père), célèbre prédicateur, naquit à Besançon, le 21 septembre 1726, de parents vertueux, et qui ne négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation. Il fit ses premières études au collège de cette ville, dirigé par les Jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ses maîtres, prévoyant qu'il serait un jour propre à faire honneur à la Société, cherchèrent à lui inspirer le désir d'y entrer. Le jeune Copel, incertain sur le choix d'un état, obtint la permission de faire une retraite dans la maison des carmes, pour examiner sa vocation. Dès ce moment, ses irrésolutions cessèrent, et il prit l'habit de cet ordre le 25 mars 1745. Ses supérieurs le chargèrent d'abord d'instruire les novices, et il s'acquitta de ce devoir pendant six années, avec beaucoup de zèle et de succès. Il employait ses loisirs à la lecture des orateurs anciens et modernes, et se préparait par la méditation et l'examen de leurs ouvrages, à marcher un jour sur leurs traces. La timidité naturelle du P. Elisée, la faiblesse de son organe, la négligence de son débit, ne permirent pas d'apprécier toute l'étendue de son talent pour la chaire. On l'envoya cependant dans la maison de son ordre à Paris, et ce fut par une espèce de faveur qu'il obtint de prêcher dans quelques paroisses. Un hasard singulier commença sa réputation. Un jour qu'il prêchait dans une église assez peu fréquentée, Diderot, curieux d'entendre un sermon, qu'il supposait d'avance médiocre, y entra accompagné d'un de ses amis. Le philosophe, placé

en face du prédicateur, l'écouta avec attention, et fut frappé de l'ordre, de la clarté, de la méthode, de la logique vive et pressante qui régnaient dans son discours. Le sermon fini, il suivit le P. Elisée à la sacristie, et lui demanda si c'était lui qui avait composé le sermon qu'il venait de prononcer ? Le P. Elisée lui en donna l'assurance. Diderot, enchanté de ce qu'il nommait sa découverte, parla du nouveau prédicateur avec enthousiasme, et inspira à chacun le désir de l'entendre. Bientôt l'église qu'avait choisie le P. Elisée, fut trop petite pour contenir le nombre de ses auditeurs, et cédant aux invitations qu'on lui adressait de toutes parts, il parut successivement dans les chaires les plus brillantes de la capitale. Désigné pour prêcher devant le roi, il eut l'honneur de le complimenter dans deux circonstances bien remarquables ; la première fois, après la signature de la paix avec l'Angleterre, en 1763, et la seconde fois, après la mort du dauphin, père de Louis XVI. Le P. Elisée, bon et indulgent envers les autres, était très sévère pour lui-même ; la pâleur de son visage annonçait ses austérités ; il jeûnait continuellement, et consacrait à la prière tous les moments qu'il ne donnait pas à l'étude. L'excès du travail affaiblit sa santé, et les médecins lui conseillèrent de prendre quelque repos dans sa famille. Il céda à leurs invitations, à celles de ses parents, mais l'évêque de Dijon le retint pour prêcher le Carême dans sa cathédrale ; les efforts qu'il fut obligé de faire, achevèrent de l'épuiser. Il mourut le 11 juin 1783, à Pontarlier, en allant en Suisse, prendre les eaux de la Brevine. Son corps fut rapporté à Besançon, et inhumé dans l'église des Carmes Déchaussés. Les Sermons du P. Elisée ont été recueillis par le P. Césaire, son

cousin, et publiés à Paris, 1786, 4 vol. in-12, avec la vie de l'auteur. Ils ont été traduits en allemand, Bamberg, 1786, 4 vol. in-8°, et en espagnol, Madrid, 1786, 4 vol. in-4° ; le quatrième volume contient les Panegyriques, parmi lesquels on distingue celui de S. Louis ; Oraison funèbre du Grand C de Stanislas I^{er}, roi de Pologne du dauphin, père de Louis XV n'a pas la prétention d'assigner une place que doit occuper le P. Elisée parmi les orateurs chrétiens ; contentera de dire que ses sermons se distinguent, de la plupart des productions de ce genre, par la sagacité de la composition, l'enchaînement des pensées, par la pureté et l'élévation de style ; et que la lecture en est agréable qu'utile aux personnes qui aiment à réfléchir sur elles-mêmes ; y trouve quelques morceaux dignes de Bossuet et de Massillon ; mais, en général, on désirerait chez lui une naissance plus grande des idées, plus de force et de justesse de raisonnement ; plus d'abondance de ses preuves ; une onction plus brillante ; une éloquence plus douce plus de majesté ; plus d'élevation d'idées moins vagues ; des traits marqués. La contenance modeste de P. Elisée, l'air de mortification paraissait sur son visage, semblaient par inspirer une prévention favorable ; la simplicité de son langage forçait ses auditeurs à redoubler d'attention, et cette négligence était sortie à l'espèce d'éloquence qu'il avait adoptée. Peu d'art, de la simplicité dans ses plans

(1) Il est quelquefois équivoque ; dans ce sens, mon sur le mauvais riche, il s'exprime ainsi : le riche mourut, et ce fut le premier service qu'il rendit à la société.

ur, clair et élégant ; presque les figures et de mouvements. Il la logique pressante et la raison de de Bourdaloue, ni le pincage et le brillant coloris de Ion. Quoiqu'il ne manque pas ever contre les systèmes modernes de la philosophie moderne, il dans ces morceaux qui semblent une certaine véhémence, plus-entiment de la douleur qui s'en, que celui de l'indignation qui nbat et les anéantit. Dans l'en- le son sermon sur l'incrédulité, race le tableau de l'orgueil de t et de cette inquiétude qui le à secouer le joug de la religion, ave une imitation trop marquée. usnet, dans l'endroit de l'Orain-èbre de la reine d'Angleterre, grand évêque dit des protestants : le P. Elisée applique aux in- es. Le portrait qu'il fait de dans le sermon qui a pour titre : *été de la probité sans la reli-* rappelle aussi un peu trop ce- e Bossuet a tracé de Cromwell. rincipes de la morale sont pré-, dans ses sermons, d'une ina-rop benevole, sans qu'il entre ucun détail particulier, ce qui e pas, à beaucoup près, autant t dans ses discussions, que itait, pour ainsi dire, corps à avec les obstacles qu'il combat. rare, par conséquent, de trou- ez lui de ces morceaux pleins de et de vigueur, qui subjuguent t et dominant la volonté ; de ades où règnent l'affection et le sent, qui pénètrent le cœur et rassent, qui le touchent et l'at-ssent. C'est moins à présenter à e individu le miroir de ses pas-, que l'orateur semble s'être ap-, qu'à peindre les funestes ef-elles produisent dans la société.

Or cette seconde étude est beaucoup plus facile que la première, et il est plus aisé de saisir ces résultats généraux que de descendre dans le cœur de l'homme, d'en sonder les plus sombres replis, et de les exposer au grand jour. On trouve cependant quelquefois de la force, de l'élévation et de la profondeur, comme dans le sermon sur la *fausseté de la probité sans la religion* ; une connaissance plus développée des passions, comme dans celui sur *la vie religieuse*, où en opposant partout le calme de la solitude au tumulte du monde, il peint supérieurement le vide et le néant des plaisirs et des honneurs. Son sermon sur *la mort* et celui sur les *afflictions*, sont ceux où l'ordonnance est la plus belle et les développements plus lumineux. W—s.

ELIUS (LUCIUS ÆLIUS CÆSAR), fils de Cæjonius Commodus, fut adopté par l'empereur Adrien : on n'est pas d'accord sur l'époque précise de son adoption ; il paraît qu'elle eut lieu en l'an 135. Ælius portait alors le nom de *Lucius Aurelius Verus*, qu'on donnait à son père. Adrien, dont la santé s'affaiblissait tous les jours, voulut désigner son successeur. Après avoir jeté les yeux sur plusieurs de ses parents et de ses amis, il choisit enfin *Lucius Verus*, que sa complexion délicate aurait seule dû écarter du trône. Adrien ne se contenta pas de le créer César, il l'adopta comme son fils, et lui donna le nom d'Ælius, qu'il portait lui-même. C'est pourquoi Spartien compare cette adoption à celle de Galère Maximien et de Constance Cléopâtre, qui, en devenant Césars, devinrent aussi les fils des empereurs. Ælius avait un grand ascendant sur l'esprit d'Adrien, qui le fit ensuite préteur et consul, et lui donna le gouvernement de la Pannonie. Spar-

nien fait l'éloge de sa conduite et nous vante sa justice et son habileté. Néanmoins la faiblesse de sa constitution fit quelquefois regretter à Adrien cette adoption. On dit que l'empereur, qui l'aimait passionnément, n'avait consenti à le créer César que pour tenir la promesse qu'il lui avait faite en secret ; mais qu'il savait bien qu'Ælius ne vivrait pas assez long-temps pour régner. (Adrien était fort adonné à la magie, et avait, dit-on, tiré l'horoscope d'Ælius). Les destins de Rome réservaient à l'empire un prince dont les vertus devaient rappeler l'âge d'or. Ælius, après un séjour d'environ deux ans en Pannonie, revint à Rome, et le 1^{er} janvier, au moment même où il se disposait à prononcer un discours qu'il avait préparé pour l'empereur, il mourut presque subitement : ce fut Antonin-le-Pieux qui lui succéda comme César. On donne à Ælius plusieurs brillantes qualités ; il était instruit dans les belles-lettres ; il cultivait l'éloquence et la poésie ; mais quelques personnes prétendent qu'il était plutôt chéri d'Adrien à cause de sa belle figure que pour ses vertus. Il était fort recherché dans sa toilette et dans ses plaisirs. On lui reproche de les avoir aimés jusqu'à la volupté. Spartien nous dit qu'il faisait quelquefois mettre des ailes à ses coureurs, et qu'il leur donnait le nom des vents, Borée, Aquilon, etc. Quoiqu'Adrien s'attendit à ne pas conserver long-temps Ælius, sa perte lui fut sensible ; et s'il ne le pleura pas comme prince, il donna des larmes à son fils, et le fit ensevelir avec toute la pompe réservée aux empereurs, dans le même tombeau qu'il avait fait construire pour lui-même. Il lui décerna des statues et des temples, et ce fut en mémoire de ce prince qu'il exigea qu'Antonin, son successeur, adoptât le fils d'Æ-

lius, qui ré ensuite avec l'Aurèle. Ælius avait épousé *De Lucilla*, fille de Nigrinus, qui donna Lucius Verus, dont nous n'osons pas parler, et Fabia ou F. qui fut fiancée à Marc-Aurèle. Elle ne vécut pas assez long-temps et prince pour nous avoir laissé grande variété dans les types de médailles. Le symbole de la Pénie, qu'il gouverna, est le seul s'y trouve le plus fréquemment autres sont généralement communes, surtout les grecques. On prend que le nom de Lucius et n'y porte que le titre de César. I

ELLIUS-GALLUS. V. GALLI

ELIZABETH. Voy. ELISABETH

ELLAIN (NICOLAS), né à

en 1534, s'appliqua d'abord l'étude du droit, et se fit recevoir cat au parlement. Au bout de quelques années, il renonça à la jurisprudence pour étudier la médecine, acquit peu de temps la réputation d'un praticien habile, et mourut en 1606, doyen de la faculté de Paris, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Ellain a du goût pour la littérature, et cultivé la poésie avec quelques succès. On a de lui : I. *des Sonnets*, Paris, 1561, in-8°. L'abbé Goussier trouve du naturel et de la facilité dans sa versification ; II. *Discours pyrrhique à Pierre de Gondy, que de Paris, sur son entrée dans cette ville*, ibid., 1570, in-8°. Cette pièce est en vers ; III. *Ad dinaltem Rettensem nuper pestis dinalitio donatum, carmen*, ibid., 1618, in-4°. Le seul ouvrage de médecine qu'il ait publié est un *Traité sur la peste*, Paris, 1606, in-8°, réimprimé en 1623, in-12, par celui d'Antoine Mizauld, intitulé *Divers Remèdes et Préservatifs contre la peste*. W—

ELLEBODE (NICAISE VAN), en *Ellebodius*, né à Cassel en 1550, au commencement du 16^e. Il fit ses études à l'université de Cologne, et y prit ses grades en médecine avec distinction. Il acquit une science profonde des langues grecque, latine, et particulièrement de la grecque. Il mérita par ses talents la protection du cardinal Grandpré, l'estime des savants, entre autres de Vincent Pinelli et de Paul Radecius, évêque d'Agria, et obtint un canonicat de sa cour. Il mourut à Presbourg d'une fièvre intermittente le 14 juin 1577. Ellebode qu'on doit la traduction du texte grec de l'ouvrage de Némésius sur la nature de Dieu. Il le publia à Anvers, 1565, avec une traduction latine suivie de celle de Valla, et réimprima le tome VIII de la *Bibliotheca Patrum*, Lyon, 1677. On trouve quelques lettres d'Ellebode dans *Epistolæ illustr. Belgarum*, par Bertius, 1617, et quelques-unes de vers dans les *Poëtar. Belgicæ deliciae*, de Gruter. W—s.

ELLER (ELIE), né en 1690, dans le comté de Berg, apprit le métier de médecin, qu'il exerça dans la petite ville d'Elverfeld. On a souvent fait remarquer que les hommes de cette profession sédentaire, se livrent facilement aux rêveries des idées théologiques. Eller en fut un exemple remarquable. Il s'imagina d'abord de recevoir des révélations et se persuada, en 1755, qu'il était le Christ en personne. Il se faisait appeler le *Père de Dieu*, et l'enthousiasme qui régnait dans le comté et la régularité de sa vie attirèrent des adhérents, dont il forma le troupeau dans la ville d'Elverfeld, que l'électeur palatin, de Berg, venait de fonder,

et dont Eller avait été nommé premier bourguemestre. Cette secte est connue dans l'histoire du luthéranisme sous le nom de communion de Rensdorf. Nous pensons qu'elle s'est éteinte bientôt après la mort de son chef, qui arriva le 16 mai 1750. La considération dont jouissait ce visionnaire en imposa tellement au premier roi de Prusse, qu'il l'avait nommé agent des églises protestantes des duchés de Juliers et de Berg. Il avait consigné ses rêveries dans un écrit intitulé : *la Panetière*, en allemand, *Hirten-Tasche*. (Voy. page 172, tome X, livraison 30^e, édit. nouv. des *Cérémonies religieuses*, 1809, ou l'*Histoire des sectes religieuses*, par M. Grégoire, 1, 307). S—L.

ELLER (JEAN-THÉODORE), né en 1689 à Pleskau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, devint en 1735 premier médecin du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume. Le grand Frédéric joignit, en 1755, à ce titre, celui de conseiller privé et de directeur du collège *medico-chirurgical* de Berlin, dont il était professeur depuis plus de trente ans. Il fut aussi un des membres les plus laborieux de l'académie des sciences de Berlin, qui le perdit le 31 septembre 1760. Parmi ses ouvrages, les uns sont écrits en latin, quelques-uns en français, et les autres en allemand : I. *Gazophylacium, seu Catalogus rerum mineralium et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8^o.; II. *Observations médicales et chirurgicales*, Berlin, 1730, in-8^o. (en allemand); III. *Physiologia et Pathologia medica, seu philosophia corporis humani sani et morborum*, c'est-à-dire, *Physiologie et Pathologie*, etc. Schneeberg, 1748, 2 vol. in-8^o. Ce livre allemand, qui n'a de latin qu'une portion du titre, a été publié par le docteur Jean-Christien

Zimmermann : il offre le recueil des leçons faites par Eller aux chirurgiens militaires, depuis 1726 jusqu'à 1734, mais tellement mutilées, que le professeur le désavoua. IV. *Observationes de cognoscendis et curandis morbis, praesertim acutis*, Königsberg, 1762, in-8°; Amsterdam (Genève), 1766, in-8°. Cet ouvrage estimé, quoique incomplet, a été traduit en français par Jacques - Agathange Le Roy, Paris, 1774, in-12. Presque tous les mémoires présentés par Eller à l'académie des sciences de Berlin ont pour objet des recherches curieuses, des expériences utiles; dans presque tous on reconnaît la sagacité de l'auteur; les principaux traitent, 1°. de la séparation de l'or d'avec l'argent; 2°. de la fertilité des terres et de la végétation des plantes; 3°. de la dissolution des sels dans l'eau commune; 4°. de l'analyse du sang humain; 5°. du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus. Le docteur Charles-Abrah. Gerhard a extrait des mémoires de l'académie, et traduit en allemand, tous ceux que Eller avait insérés dans cette importante Collection; Berlin, 1764, in-8°, fig. En 1763 on publia, sous le nom de ce médecin, une *Chirurgie complète*, et en 1767 une *Médecine pratique*, écrites l'une et l'autre en allemand. Z.

ELLERS (JEAN), conseiller de la chancellerie en Suède et chevalier de l'ordre de l'étoile polaire. Il se distingua dans le dernier siècle par son habileté dans les affaires et par ses talents pour les lettres. Gustave III lui avait donné sa confiance et l'employa dans plusieurs occasions importantes. Il est auteur d'un poëme suédois intitulé: *Mes Larmes*, qui se trouve en français dans les *Mélanges de littérature suédoise*, publiés à Paris (1788, in-8°), par Agander. Peu

Ellers donna un
holm, en qua
le recherches
s, mais écrite
style diffus. C—

ELLIES DUPIN (LOUIS).
DUPIN.

ELLIGER ou ELGER (Ottob.)
peintre suédois, naquit à Gothen
en 1632 ou 1635. Son père ét
decin, et lui fit apprendre le
gues. Quelque sagacité qu'il e
goût pour la peinture ralentit s
grès dans toute autre étude. S
se montra très éloignée de se
son penchant; mais un me
ayant un jour exposé sa mis
médecin, en différentes lang
femme de celui-ci dit à son ma
puisqu'il se trouvait des savan
pauvres que des peintres, il l
indifférent quel état prendrait
Elliger, au comble de ses vœ
mit, à Anvers, sous la condu
jésuite Daniel Zeghers, habile
de fleurs et de fruits, qu'il pa
égalier. Appelé à Berlin, il fut
peintre de l'électeur Frédéric
laume. L'agrément de la conve
de l'artiste le rendit cher au pri
la cour duquel il passa ses jour
l'aisance et la considération. On
en quelle année il mourut. La
de ses tableaux sont en Allem
y sont très estimés.—Ottob. El
fils du précédent, naquit à Ham
en 1666. Il reçut d'abord des
de son père, puis celles de
Van Musscher, peintre d'Amste
mais, à la vue des ouvrages d
resse, il désira entrer dans son
et y parvint en 1686. Il gagna
tion de son maître, et, doué d
prit qu'il avait eu soin de cult
l'étude, il parvint, en une an
composer des sujets très intéré
Sa manière étoit grande et se

lle architecture. Par des bas-reliefs ingénieusement placés dans ses niches, il indiquait à propos si les statues en étaient égyptiennes, grecques ou romaines. De grands sujets et des figures qu'il peignit à Amsterdam, furent tellement appréciés par l'électeur de Mayence que ce prince lui demanda deux tableaux : *la Mort d'Alexandre* et *les Noces de Thétis et de Peleus*. Outre le paiement, ces ouvrages méritèrent un riche présent. On lui offrit, de plus, la place de premier peintre et une pension. Mais Elliger refusa le tout, et prit l'indépendance à ces avances. De retour chez lui, il exécuta, en 1578, une typographie, des compositions ingénieuses ; mais il ne put alors faire beaucoup de grands tableaux ; et on donna de grands éloges à son *estin des Dieux*, qui seul, dit-on, suffit pour l'immortaliser. Ses ouvrages qu'il fit en petit furent si bien estimés. Le goût de la dévotion vint lui ôter la considération qu'il avait joui long-temps, et altéra tout au point qu'il ne produisit plus de ces ouvrages maniérés et de mauvaise couleur. Il mourut le 17 novembre 1732, à l'âge de près de 60 ans.

D—T.

ELLINGER (ANDRÉ), né en 1578 à Orléans dans la Thurgovie de bonne heure associer le goût de la littérature à celui des sciences exactes. Après avoir achevé sa manière distinguée le cours de ses études, il embrassa l'étude de la médecine. En 1599 il obtint ses premiers degrés à l'université de Tübingen, et, en 1554, celle de Padoue ; l'admit au nombre de ses professeurs. Il remplissait honorablement son emploi depuis quinze ans lorsqu'il fut appelé par l'électeur de Saxe à l'université de Iéna,

II.

dont il occupa la première chaire dans la faculté de médecine, et ensuite le rectorat. Il accompagna ce corps savant à Salsfeld, où il fut momentanément transféré pendant que la peste désolait Iéna en 1578. De retour dans cette dernière ville, Ellinger continua d'unir à l'exercice de ses fonctions les travaux du cabinet. Il termina sa carrière le 12 mars 1582, laissant quelques ouvrages qui prouvent, sinon de vastes connaissances, du moins un talent réel pour la versification latine : *Hippocratis aphorismorum, id est selectarum maximèque rararum sententiarum paraphrasis poetica*, Francfort 1579, in-8°. Cette traduction des aphorismes fut bientôt suivie de celle des *Pronostics* ; mais Ellinger ne se borna pas à exercer sa verve poétique sur des sujets médicaux, il mit en vers les *Evangelia dominicalia* (Evangiles des dimanches), et rectifia la prosodie des hymnes ecclésiastiques. Parmi les discours inauguraux de ce professeur on doit en distinguer deux, l'un sur les aphorismes d'Hippocrate, l'autre sur la belle maxime de ce père de la médecine : *επιτρος φιλοσοφος ισοθιος*. Enfin le seul travail tout à la fois original et médical d'Ellinger se borne à un petit nombre de consultations qui font partie du recueil publié en 1604 à Leipzig par Jean Wittich.

C.

ELLIOT (GUILLAUME), dessinateur et graveur anglais, né à Hamptoncourt en 1717, a gravé le paysage avec beaucoup de goût et de talent, et surtout une grande facilité, quoique, peut-être, avec un peu de manière. La mort qui l'enleva au milieu de sa carrière, l'empêcha de multiplier beaucoup ses productions. Ses principaux ouvrages sont un riche paysage d'un site de l'Angleterre,

d'après le tableau de G. Smith, qui avait remporté le prix de la Société d'encouragement de Londres : une fuite en Egypte et une vue de Tivoli, d'après Pölenbourg : une vue de Maastricht, d'après Ad. Cuyp. : le Printemps et l'Été, deux paysages d'après Van Goyen : plusieurs estampes représentant des chevaux, d'après Th. Smith ; le portrait de la seconde femme de Rubens, d'après le tableau de ce maître. Strutt fait le plus grand éloge des qualités morales de cet artiste, qui mourut à Londres, en 1766.

P—Z.

ELLIOT (JEAN), médecin anglais, né en 1747 à Chard, dans le comté de Somerset, reçut sa première éducation de M. Hare de Crewkerne, auteur de quelques productions littéraires, et fut mis à quatorze ans en apprentissage chez un apothicaire à Londres. Il ouvrit une pharmacie vers 1777, et, dans les heures de loisir que lui laissait le soin de sa boutique, encore peu achalandée, s'occupait de recherches scientifiques et d'expériences chimiques, dont il a depuis consigné les résultats dans plusieurs ouvrages. Dans le cours de ces expériences, il crut reconnaître qu'une certaine préparation saline de magnésie était un remède contre quelques genres de fièvres. Après s'être assuré de l'efficacité de ce remède par des succès multipliés, obtenus sur des pauvres de son voisinage, il se procura un diplôme, et commença vers 1780 à exercer la médecine dans un local particulier, en se bornant d'abord à l'administration de son remède, et sans abandonner son premier état. Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : I. *Observations philosophiques sur les sens de la vue et de l'ouïe*, in-8°, 1780; II. *Recueil des ouvrages du docteur Fothergill*, précédé d'une Notice

sur la vie de ce médecin phi
1781, in-8°. Cette édition
vres de Fothergill est moins
que celles qu'a données le
Jean Coakley Lettson (178
in-8°, et 1784, in-4°). III. *L
tatif de médecine*; IV. *Tal
la nature et des vertus mé
des principales eaux minéra
Grande-Bretagne et de l'
ainsi que de celles du cont
sont le plus renommées*, etc.
1781. Ce tableau, présenté d
dre alphabétique, est pré
Traité du docteur Priestley
manière de faire des eaux ga
tificielles. V. *Essais sur d
physiologiques*, in-8°, 17
*Elements des branches de la
phie naturelle qui sont liées
médecine*; savoir : la chim
tique, etc., suivis des tabl
attractions électives, de B
avec des explications et des a
tions, in-8°, 1782; VII. *(
tions sur les affinités des
ces dans l'esprit de vin* (
tions philosophiques pour
VIII. *Expériences et Obser
sur la lumière et les couleurs
l'analogie qui existe entre
leur et le mouvement*, in-8°
ou 1787. On trouvait dans la
de ces ouvrages des expérien
velles, des vues ingénieuses
clarté et la simplicité de style
viennent au sujet. Elliot s'é
jours fait remarquer par la
de son caractère, et par une
assiduité à ses devoirs et au
qu'il chérissait, lorsqu'à l'âge
rante ans, une passion malf
viut détruire le repos dont il j
Il eut occasion de voir un
dell, nièce du célèbre alderman
nom, et conçut pour elle un
qui devint bientôt insurmontal

parait pas cependant avoir été
 gé par celle qui en était l'ob-
 caractère en fut altéré,
 avait tomber quelquefois dans
 de mélancolie profonde. Au
 commencement de l'année 1787, il
 vint, sous le nom de Corden,
 à Westham, chez le jar-
 de Josiah Boydell, dans la mai-
 son de sa sœur faisait de fré-
 quentes visites. Nous ignorons les
 motifs qu'il fit auprès de miss
 Boydell; mais il parait qu'il n'en rap-
 porta que le désespoir. Il forma dès ce
 moment la résolution de lui donner la
 mort de sa propre main, et de se pu-
 nir lui-même; il acheta, dans
 la ville, deux paires de pistolets. On
 apprit de ses combats avec lui-
 même et de ses irrésolutions, s'il est
 possible qu'il le déclara depuis et
 qu'on est porté à le croire, qu'il
 écrivit à l'alderman plusieurs lettres
 pour l'informer de son affreux des-
 sein et pour l'engager à en prévenir
 l'accomplissement en s'assurant de sa
 santé. L'alderman négligea cet
 avis. Le 9 juillet, au milieu
 de la nuit, Elliot rencontrant dans la
 rue miss Boydell, tenant le bras de
 son libraire du roi, lui tira, avec
 adresse d'un homme égaré, un
 pistolet qui lui fit seulement
 de légères blessures au-dessous de
 la ceinture, en mettant le feu à une partie
 de ses vêtements. Il ne fit aucune ten-
 tative pour échapper. Nicol, le prenant
 par la gorge, lui dit : « Etes-vous
 l'assassin qui a fait le coup? —
 » répondit Elliot. » Ayant été
 conduit chez un juge de paix, outre
 les deux pistolets qu'il avait à la main,
 on trouva fortement liés ensemble,
 dans ses poches une sem-
 bleuse, chargée à balles, et qu'il
 destinait pour lui-même. Il s'ap-
 prouvait de son crime, et, croyant

avoir tué sa victime, disait « qu'il
 mourrait maintenant en paix, puis-
 qu'il l'avait envoyée devant lui. » Sa
 joie cessa avec son erreur. On vint
 annoncer que miss Boydell n'était pas
 dangereusement blessée : « Est-ce
 qu'elle n'est pas morte ? » s'écria-t-il
 en faisant des mouvements convulsifs,
 et en proférant des injures contre elle
 et sa famille. Il fut jugé à Old-Bayley,
 le 16 juillet, ne dit rien pour sa dé-
 fense, et montra beaucoup d'abat-
 tement. On essaya de le sauver par des
 témoignages qui constataient l'aliéna-
 tion de son esprit. Le docteur Sym-
 mons, médecin, qui le connaissait de-
 puis long-temps, appuya cette opinion,
 et ajouta que le docteur Elliot lui avait
 adressé, il y avait six mois, une lettre
 sur un sujet philosophique, en le
 priant de la soumettre à la Société
 royale; mais que cette lettre portait
 si évidemment la marque d'un cer-
 veau dérangé, qu'il avait cru devoir
 la supprimer par intérêt pour son au-
 teur. Il en cita seulement un passage
 qui pouvait en donner une idée. Le
 docteur Elliot prétendait que « la lu-
 mière du soleil ne vient pas du feu,
 mais d'une aurore dense et univer-
 selle qui peut donner une grande
 lumière aux habitants de la surface
 inférieure, et se trouver cependant
 à une assez grande distance au-dessus
 d'eux pour qu'ils n'en soient pas in-
 commodés. Aucune objection, écri-
 vait-il, ne s'élève contre l'opinion
 que les grands corps lumineux sont
 habités. La végétation peut y être
 aussi féconde que sur le globe où
 nous sommes. Il peut s'y trouver de
 l'eau et de la terre ferme, des mon-
 tagnes et des vallées, de la pluie et
 du beau temps; et, de même que
 la lumière, l'été y doit être éter-
 nel; il est donc aisé de conce-
 voir que ce serait sans aucune cum-

» paraison le séjour le plus heureux de tout le système du monde. » Le rapporteur fit observer que, quelque absurde qu'on jugeât cette hypothèse en elle-même, la manière dont elle était présentée et soutenue n'annonçait pas du tout un cerveau dérangé; et il demanda malignement au docteur Symmons ce qu'il pensait du cerveau de Buffon et du docteur Burnet, qui avaient soutenu des théories non moins extravagantes que celle-là. Le docteur se dispensa de répondre à cette question embarrassante. La seule circonstance qui sauva au coupable la condamnation à la peine capitale, c'est qu'il ne fut pas évidemment démontré que le pistolet qu'il avait tiré sur miss Boydell fût chargé à balles. L'intérêt que le public lui portait se manifesta par les applaudissements qui suivirent la décision du tribunal; mais la justice se réservait de le juger pour le fait de l'agression. Il fut, en conséquence, ramené à la prison de Newgate : ayant persisté à ne prendre aucune nourriture, il mourut quelques jours après, le 22 juillet 1787. Il parut, peu de temps après sa mort, un écrit intitulé : *Relation de la vie et de la mort de Jean Elliot, etc.*, avec un examen de ses ouvrages, et une Apologie écrite par lui-même, dans l'attente de sa condamnation, in-4°, 1787. Cette relation est un libelle contre miss Boydell et contre son oncle, à qui on peut toutefois reprocher une négligence bien coupable. L'Apologie d'Elliot est un écrit supposé. X—s.

ELLIOT (GEORGE - AUGUSTE).
Voy. ELIOT.

ELLIS (GUILLAUME), cultivateur anglais, né vers la fin du 17^e siècle, offrait, sous des formes rudes et grossières, un esprit enrichi par une longue expérience, quoique obscurci par tous les préjugés de sa situation. Il con-

duisit pendant près de cinquante ans une ferme à Little Gaddesden de Hampstead, dans le comté de Hertford, et publia plusieurs ouvrages dont on remarquait beaucoup d'observations utiles, des méthodes nouvelles et des principes excellents d'agriculture, particulièrement sur les semences, sur la culture des turneps et du zerne, sur les instruments aratoires, sur le gouvernement des troupeaux, etc. Ces ouvrages eurent d'abord un grand succès; un grand nombre de propriétaires des divers comtés d'Angleterre vinrent consulter Ellis, qui paraissait aussi instruit, et se consultaient auprès d'eux, pour la direction de leurs fermes, et qu'il eut occasion de comparer diverses méthodes d'agriculture dans les différentes parties du royaume. Il avait inventé de nouveaux instruments aratoires et autres, qu'il employait guère à la vérité lui-même, mais dont il faisait un commerce très lucratif. Ses ouvrages ont été distingués par plusieurs des écrivains qui ont écrit sur l'agriculture en Angleterre et sur le continent; mais ils sont tombés aujourd'hui, et ont été oubliés, et on a osé s'emparer de ses idées, et les citer. Les défauts qui déparent les ouvrages d'Ellis sont tels qu'ils méritent en quelque sorte cet oubli. Les uns sont des contes de voleurs, de recettes de magie, de secrets contre les hommes, et autres absurdités. Le succès de son traité sur les bois de Hollande ayant excité la cupidité de John Osborne, celui-ci se fit composer pour lui d'autres ouvrages du même genre. Ellis, qui tenait à vivre, songea plus à faire du bien, et entassa volumes sur volumes. Il eut le chagrin de voir

putation, déprimée aussi par les sorts de ceux qui, pendant ses long- absences, étaient venus visiter sa de Gaddesden, dans l'espoir d'y pratiquer les règles si recommandées dans ses écrits, et qui l'avaient vus trouvée dans le plus grand désordre. Nous ignorons la date de sa mort; mais il paraît qu'il vivait encore en 1755. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages : I. *Traité sur l'illoriation des bois de charpente*. attribué à le mérite d'avoir éveillé l'attention des Anglais sur un objet d'une grande importance pour eux. II. *le dit Planteur et faiseur de cidre ; chacun son propre maréchal*. On a un abrégé de ses ouvrages, imprimé en 1772, 2 vol. in-8°, sous ce titre : *Agriculture abrégée et méthode, comprenant les articles les plus utiles d'agriculture-pratique*. L'abrégé est purgé des absurdités du original, et des longues descriptions des instruments aratoires, que l'auteur pronait pour les mieux vendre, et si d'ailleurs ont été bien surpassés par les modernes. On regrette que l'abréviateur ait presque borné à retrancher, et n'ait pas redressé toutes les inexactitudes du style. X—s.

ELLIS (JEAN), négociant anglais, s'est rendu célèbre vers le milieu du 18^e siècle, par ses recherches sur les corallines et autres productions marines, regardées jusqu'alors comme des pierres précieuses. Il paraît que depuis long-temps on ne s'occupait d'histoire naturelle comme amateur, qui recherche plutôt l'agrément que l'utilité; mais une circonstance le détermina à s'y livrer d'une manière plus solide; ayant reçu une collection nombreuse de corallines et autres plantes marines de l'île d'Angleterre, il la prépara très élégamment en plusieurs tableaux: elle frappa si vivement le docteur Hales, son ami parti-

culier, qu'il l'engagea à l'étendre davantage, et à en faire hommage à la princesse douairière de Galles. Ellis ayant goûté cet avis, voulut visiter lui-même les côtes d'Angleterre. Un motif de plus vint le déterminer. Peyssonnel ayant reconnu que les coraux n'étaient autre chose que des habitations de polypes, on présuma qu'il devait en être de même de plusieurs autres substances qu'on confondait avec les plantes. Ellis voulut donc vérifier par lui-même cette grande découverte, et ce fut dans ce double but qu'il fit un premier voyage à l'île de Sheppey (à l'embouchure de la Tamise), accompagné de Broodking, habile dessinateur. Il en fit un autre en 1754, sur les côtes de Chester, avec le célèbre Ehret. Les résultats de ces différentes tournées étaient trop importants pour rester enfouis dans un cabinet, Ellis en fit part à la société royale de Londres par plusieurs mémoires, et elle récompensa son zèle en l'admettant dans son sein; le premier parut dans le N^o. 48 des Transactions philosophiques, publié en 1753; il les réunit dans un seul corps d'ouvrage sous ce titre : *Essay toward a natural history of Corallines*, Londres, 1754, in-4°, avec 39 planches très bien gravées sur les dessins d'Ehret. Il fut traduit tout de suite en français par le professeur Allamand, La Haye, 1756, in-4°, édition augmentée d'une explication de la planche 38, d'après une lettre de l'auteur à l'éditeur, qui n'a pas été insérée dans l'édition anglaise. Krunitz traduisit l'ouvrage en allemand, Nuremberg, 1767, in-4°, avec 47 planches et des augmentations par Schlosser et autres. Ellis avait aussi réuni dans un seul volume les découvertes qu'il avait faites sur les autres Zoophytes, qui avaient paru successivement dans les Transac-

tions, mais sa mort en retarda la publication, en sorte qu'il ne parut qu'en 1786, par les soins de sir Joseph Banks et de Solander, sous ce titre: *The natural history of many curious and uncommon Zoophytes*, Londres, in-4°, avec 65 planches, il y en avait six de plus, mais elles se sont trouvées perdues, il n'en existe plus que les épreuves qui sont dans la bibliothèque de Banks. Ce sont là les travaux les plus importans d'Ellis; leur plus grand mérite a été de déterminer l'adoption d'une vérité du plus grand intérêt, c'est elle qui est venue poser les limites entre la zoologie et la botanique. Ainsi, par cela seul il a rendu service à cette science, mais il s'en occupa encore plus directement, d'abord en publiant les moyens de conserver long-temps la faculté germinative aux graines, et de les rendre par-là susceptibles d'être transportées à de grandes distances; après avoir rendu compte des expériences qu'il avait faites à ce sujet, dans un mémoire publié en 1760, il en annonça le succès en 1768. Il s'occupa aussi des moyens de transporter à de grandes distances les végétaux vivants; c'est le sujet d'un autre mémoire qui parut en 1770, sous ce titre: *Directions for bringing over seeds and plants*, etc., in-4°, fig., il fut réimprimé dans le tome 1^{er} des *Transactions de la société américaine*, et l'auteur y ajouta un supplément en 1775, in-4°, le tout a été traduit en allemand, Leipzig, 1775, in-8°, fig.; l'ouvrage a aussi été traduit en français. On y trouve la figure du Mangoustan, arbre fruitier, encore peu connu à cette époque. Ellis fit aussi connaître plusieurs autres plantes très curieuses; c'est ainsi qu'il publia, en 1769, des détails sur la Dionée, une des plantes les plus émi-

nes, puisque le
d'une seule ne se pose sur
feuilles, suffit pour la mettre
et qu'alors elles se contractent
promptement que l'insecte se
pris; de-là le surnom de *Muse*
ou attrape-mouches, qu'on lui
sur un *Illicium*, ou *Anis étoilé*,
vé en Caroline; sur l'*Halesia*,
de plantes qu'il dédia à son
les. Enfin on lui doit un traité
café, *An hist. account of coffee*
botanical description of the
Londres, 1774, in-4°. Il fit
de toutes ses découvertes au
Linné, avec qui il entretenait
vie une correspondance suivie
lui-ci récompensa à sa manière
zèle pour la science; ce fut en
nant le nom d'*Ellisia* à un
la famille des Borraginées. Ellis
rut à Londres le 5 octobre 1774
curiosités d'histoire naturelle
a enrichi le *Musée britannique*,
plissent une des grandes salles
vaste établissement. D—E.

ELLIS (HENRI), voyageur
glais, servait dans la marine.
partie de l'expédition qui alla
chercher par la baie d'Hudson
sage au nord-ouest. Le comité
de diriger l'entreprise, lui pro-
prendre le commandement du
vire. Quoiqu'Ellis eût déjà navigé
refusa cette offre, parce qu'il
naissait nullement les mers septen-
nales. Alors on lui donna le
d'agent du comité, avec des in-
structions particulières qui lui recom-
andaient de noter soigneusement
qui concernait la géographie, l'anti-
quité et l'histoire naturelle, et
maient membre des comités
de décider les difficultés et les
qui pourraient s'élever sur la
manière de procéder à la dé-
projetée. L'expédition était com-

galiote *le Dobbs*, commandée par le capitaine G. Moor, et de *la Calive*, capitaine Smith. On partit le 24 mai, on passa par les Arcades. Le 27 juin, on aperçut des îles 58° 30' de latitude boréale des îles flottantes; bientôt on fut au milieu de brumes épaisses, on vit des îles énormes de glace et des bois flottants. Le 8 juillet, on eut connaissance des îles de la *Résolution*, à l'entrée du détroit d'Hudson. Arrivés à la côte occidentale de la baie de ce nom, par les 64° près de l'île de *Barre*, les Anglais mirent les canots à la mer pour explorer les côtes. À l'appui unanime du détachement, on fut envoyé à la découverte et dont faisait partie, fut que l'on avait découvert plusieurs grandes ouvertures à l'ouest de l'île, et que la marée venait du nord-est, partie dans laquelle se trouvait la côte. On était au 19 août; l'expédition parut si avancée, que l'on fut au printemps suivant la poursuite des découvertes, et que l'on prit parti d'aller hiverner au fort Nelson, situé plus au sud sur la même côte, parce qu'il est le premier découvert des glaces. Le gouverneur du fort York reçut assez mal ses commodes, qui conduisirent leurs bâts dans une anse sûre de la rivière Hayes, cinq milles au-dessus du fort York, par les 57° 30' de latitude. On construisit une maison pour passer l'hiver. Elle fut terminée le 10 novembre. L'hiver avait commencé-temps avant cette époque, et dès qu'il fut d'une rigueur extrême, on avait dans la traversée cassé le nomètre dont on s'était muni au fort d'Angleterre, de sorte qu'il fut impossible de déterminer avec précision le degré du froid. L'hiver finit le 6 mai 1747; cependant il tomba plusieurs fois de la neige. Le

24 juin, les Anglais voguèrent au nord; dès le lendemain, ils se trouvèrent au milieu des glaces, dont ils ne furent débarrassés qu'au nord du cap Churchill. Étant à 61° 4'. Ellis, le capitaine Moore et dix hommes s'embarquèrent dans le grand canot que l'on avait ponté, et longèrent la côte de près. Parvenus au milieu d'un groupe d'îles près du 62°, les aiguilles magnétiques perdirent tout à coup de leur vertu. La *Californie* avait de son côté envoyé un canot à la découverte. Toutes ces tentatives ne donnèrent connaissance que d'ouvertures qui ne répondirent nullement à l'attente des navigateurs. Ellis découvrit à la côte Welcome le cap Fry, par les 65° 5'; enfin on s'avança à trente lieues dans le détroit de Wager. Ellis reconnut que la largeur de ce bras de mer diminuait de dix lieues à une. Enfin le cours de l'eau fut resserré de chaque côté par des rochers affreux, et coupé par une barre qui produisait une catastrophe. Ellis la franchit; la profondeur de l'eau qui baissait à chaque instant, le détermina à descendre à terre au 66° et à grimper sur une éminence. Il reconnut que le prétendu détroit se terminait par deux petites rivières, dont l'une venait directement d'un grand lac, éloigné de quelques lieues dans le sud-ouest. Toute espérance de trouver un passage s'étant ainsi évanouie, il reprit avec son canot le chemin des bâtiments. On fit encore une tentative à la côte nord de la baie Wager: elle ne fut pas suivie de plus de succès que les précédentes. Ellis voulait absolument que l'on fit de nouvelles recherches le long de la côte de la baie Repulse. On n'eut aucun égard à ses représentations, et le 15 août on sortit du port Douglas, situé dans la baie Wager. Le 29 on entra dans le détroit d'Hudson. Une

tempête affreuse sépara les deux bâtimens; qui ne se rejoignirent que le 6 octobre aux Orcades; et mouillèrent le 14 à Yarmouth. Ellis publia en anglais la relation de ce voyage sous ce titre : *Voyage à la Baie d'Hudson, fait par les galiotes le Dobbs et la Californie en 1746 et 1747, pour la découverte d'un passage au nord-ouest, avec une description exacte de la côte et un abrégé de l'histoire naturelle du pays*, Londres, 1748, 1 vol. in-8°, cartes et figures: cette relation a été assez mal traduite en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12, fig.; Leyde, 1750, 2 vol. in-8°, fig.; en allemand, avec des notes tirées du *Voyage du capitaine Smith*, Göttingue, 1750, in-8°, fig.; en hollandais.... Amsterdam, 1750, 1 vol. in-8°, fig. On trouve des extraits de la relation d'Ellis dans les tomes XIV et XV de l'*Histoire générale des voyages* et dans plusieurs recueils. L'ouvrage d'Ellis commence par une histoire des tentatives faites jusqu'en 1746 pour la découverte du passage du nord-ouest. Malgré le mauvais succès de l'entreprise, il revint en Angleterre; convaincu que l'on n'avait pas pris tous les moyens de s'assurer de la réalité du passage. Il termine son livre par l'exposition des motifs qui le faisaient persister dans son opinion. Il ne manqua pas de contradicteurs, même parmi ceux qui avaient fait le voyage avec lui. Un anonyme fit paraître l'ouvrage suivant : *Relation d'un voyage entrepris pour la découverte d'un passage au nord-ouest, pour pénétrer par le détroit d'Hudson à l'océan occidental et méridional, par l'écrivain de la Californie*, Londres, 1749, 2 vol. in-8°, cartes et fig.: ce livre n'offre en quelque sorte d'un bout à l'autre qu'une réfutation de ce-

lui d'Ellis. L'auteur manifesta beaucoup d'aigreur contre Ellis et contre le capitaine du *Dobbs*, et l'intention de prouver que le capitaine et l'équipage de la *Californie* ont rendu de plus grands services dans cette expédition. Il assure qu'il a dès le principe écrit de sa main ou aidé à rédiger tous les documents originaux relatifs à ce voyage, tandis qu'Ellis n'a eu en main que les copies; enfin, que ce dernier n'était pas l'agent du comité du nord-ouest, et qu'il n'était parti qu'en qualité de dessinateur et de minéralogiste. L'anonyme, en parlant des sauvages, a copié de longs passages de Laffan. Sa carte des parages du nord-ouest de la baie d'Hudson est plus exacte que celle d'Ellis. Il est d'ailleurs d'accord avec ce dernier pour les faits principaux, et convient que l'on n'a pas exploré assez soigneusement toutes les ouvertures qui se sont présentées. Du reste, il partage l'idée du capitaine Middleton sur l'existence d'une mer glaciale, qui, partant de la baie Es-pulse, unit la baie Welcome à celle de Bassin et au détroit d'Hudson. Cependant il croit à la réalité du passage, qu'il fonde sur la relation de l'amiral de Fonte. Aujourd'hui l'on n'a plus à concilier des opinions opposées concernant ce passage. Les voyages de Hearne et de Mackenzie ont prouvé qu'il n'existait pas dans les parages où ses partisans le supposaient, et que si l'océan baigne de tous côtés l'Amérique au nord, c'est à une latitude si élevée, que cette communication d'une mer à l'autre ne peut servir à la navigation. Ellis fut récompensé de ses services dans la marine par les places de gouverneur de la Nouvelle-York, et ensuite de la Géorgie. Etant dans cette province, il écrivit à Jean Ellis une lettre sur la chaleur qui y règne. Elle est insérée dans l'*Annual register* de

Sa santé l'ayant forcé de revenir en Europe, il parcourut le midi de France et l'Italie, où il paraît se fixer. Sulzer, célèbre littérateur allemand, le rencontra à Marsbourg en 1775. Ellis lui dit qu'il avait été aux courses maritimes, et consacrait son loisir aux voyages sur le continent. Il était à Naples en 1705, et s'y occupait encore de choses relatives à la marine. Il est membre de la société royale de Naples.

E—s.

ELLIS (GUILLAUME), chirurgien, élevé à l'université de Cambridge, dont il paraît qu'il fut associé, accompagna le capitaine Cook sur son 3^e voyage, en qualité d'aide-chirurgien des deux bâtiments de cette expédition. Deux ans après son retour, il publia la relation de ce voyage sous le titre suivant : *Récit authentique d'un voyage fait par le capitaine Cook et le capitaine Clerke dans les vaisseaux du roi la Résolution et la Découverte, durant les années 1776, 1777, 1778, 1779 et à la recherche d'un passage nord-ouest entre les continents d'Amérique, contenant un récit fidèle de toutes leurs découvertes, et de la mort malheureuse du capitaine Cook*, Londres, 1782, in-8°, avec une carte et des figures gravées. Deux autres relations de ce voyage mémorable avaient été imprimées, et celle qui était tirée d'après les journaux des capitaines de l'expédition n'avait pas paru, lorsqu'Ellis publia la sienne. Elle est de beaucoup préférable aux deux qui l'avaient précédée. Elle est de beaucoup préférable à celle que l'auteur avait tenue pendant le voyage, et qui n'est pas bien en règle, qui a servi de modèle à son livre. Elle est écrite avec précision, offre les objets sous leur

véritable point de vue, ne fatigue pas le lecteur de réflexions oiseuses, et a pour les personnes qui cultivent l'étude de l'histoire naturelle, l'avantage bien réel de désigner les productions de la nature par des dénominations convenables. Le style en est simple et généralement pur, coulant, grave et adapté au sujet. Les gravures sont bien dessinées et exactes, les portraits des naturels du pays décrits ont le caractère propre qui les distingue chacun. La carte, qui est de petite dimension, ne contient que la partie du voyage qui a eu lieu entre le 100^e. et le 160^e. degré de longitude à l'ouest de Greenwich : on pourrait y désirer plus de précision dans la position de plusieurs points, qui n'est pas toujours bien d'accord avec celle que leur assigne le texte. Ellis assure que ce qui précéda la mort de Cook, fut qu'à l'instant où ce navigateur voulait conduire à bord le roi d'Owhyhée, les naturels apprirent qu'un de leurs chefs venait d'être tué dans une autre partie de l'île. Cook ne voulut pas non plus écouter les représentations répétées du lieutenant Philips : il semblait que la fatalité l'aveuglait. La relation d'Ellis lui ayant acquis la réputation d'un bon observateur, Joseph II lui fit proposer des conditions avantageuses pour s'embarquer sur un navire impérial destiné à entreprendre un voyage de découvertes. Ellis vint en conséquence à Ostende en 1785 ; mais il eut le malheur de tomber du haut du grand mât d'un navire, et mourut des suites de cet accident.

E—s.

ELLIS (JEAN), poète anglais, né à Londres en 1698, fut élevé dans diverses écoles particulières où il manifesta son goût précoce pour la poésie, par des traductions du latin en vers anglais. Il entra ensuite en qualité de

étude conjointement avec son fils. L'assiduité d'Ellis aux travaux de sa profession ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour la littérature, et de cultiver la société des gens de lettres et des gens du monde les plus distingués, tels que le docteur King et le lord Orrery son élève, Moses Mendez, Samuel Johnson, Boswell, etc. Samuel Johnson, qui dînait chez Ellis une fois par semaine, remarquait comme une chose singulière, que c'était à la table d'un notaire qu'il avait entendu la conversation la plus approfondie sur des objets de littérature. Ellis avait une mémoire très-heureuse, et on l'a entendu plus d'une fois, à l'âge de plus de quatre-vingt-huit ans, réciter de suite, avec beaucoup d'exactitude, d'énergie et de vivacité, des morceaux de poésie d'une certaine de vers. Il fut choisi, en 1750, membre du conseil commun; fut nommé quatre fois maître de la compagnie des notaires, et revêtu de plusieurs distinctions honorables. Il mourut en 1792, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, généralement estimé pour ses qualités morales et surtout pour sa bienfaisance envers les pauvres. On lui a reproché cependant une teinte d'irréligion. Le docteur Wright, pasteur de la congrégation de Black-Friars, refusa un jour, sur quelques rapports peu fondés ou peu importants, d'administrer la cène à une femme qui se trouvait être parente d'Ellis: « Tu n'as point de droit ici, » lui dit le pasteur, Jésus connaît son troupeau. » Ce refus, et la manière dont il était exprimé, frappèrent tellement cette femme qu'elle en devint folle. Ellis la fit recevoir à Bedlam, où elle mourut; et il écrivit à cette occasion une pièce de vers satiriques intitulée: *La congrégation de Black friars*, qui parut dans

un journal du temps, et dont quelques membres de cette congrégation se vengèrent en cassant ses vitres. Ellis, indifférent à la réputation littéraire, a fait imprimer fort peu de ses productions. Le plus considérable de ses ouvrages est une traduction des épîtres d'Ovide, dont le docteur Johnson faisait beaucoup de cas; le docteur King disait que: « ce n'était pas Ellis, mais Ovide lui-même » qu'on lisait. Cette traduction ne paraît pas avoir été imprimée, ou plus que le *Rêve de la mer du Sud*, en vers ludibrastiques, écrit en 1700; la traduction du *Templum libertatis* du docteur King; celle de quelques parties des Métamorphoses d'Ovide; Esope et Caton mis en vers anglais, et nombre d'autres écrits. Parmi ceux qui ont été rendus publics, on cite: I. *la Surprise, ou le Gentilhomme devenu apothicaire*, d'après une traduction latine d'un conte en prose écrit originairement en français, 1759, in-12.; II. *Une parodie de chant ajouté à l'Eneïde*, par Maffée, 1758; III. Quelques pièces fugitives dans le recueil de Dodslcy.

S—n.

ELLROD (GERMAIN-AUGUSTE), savant philologue, et professeur de loquence et de poésie à Bayreut et à Erlang, en 1742, nommé surintendant-général de la principauté de Bayreut en 1748, était né dans la même ville en 1709, et y mourut le 5 juillet 1760. On a de lui soixante-trois opuscules ou dissertations académiques, dont on peut voir les titres dans le dictionnaire de Meusel. Nous indiquons seulement les suivants: I. *De cadente latinitate orthodoxie noxiâ*, Bayreut, 1727, in-4.; II. *De Memorabilibus bibliothecæ Heilbronnensis*, ibid., 1759-41, 5 parties in-fol.; III. *Nym M. T. Cicero in*

veniendæ typographices occasionem dedit, ibid., 1741, in-fol. On peut voir son éloge funèbre publié sous ce titre : *L. J. J. Langii oratio panegyrica piis manibus ELLRODI dicta*, Bayreuth, 1760, in-fol. C. M. P.

ELLWOOD (THOMAS), un des premiers quakers qui se soient fait connaître par leurs écrits, naquit en 1659 au village de Crowell, près de Thame, dans le comté d'Oxford. Son père était un juge de paix connu par sa sévérité; après l'avoir mis dans une école, n'ayant pas de quoi l'y soutenir, il l'en retira; en sorte qu'Ellwood perdit bientôt le peu de connaissances qu'il avait pu y acquérir; à l'âge de vingt-un ans, invité à une assemblée de quakers, il en reçut une telle impression qu'il embrassa bientôt après leurs opinions, non sans une violente opposition de la part de son père, qui entraît surtout en fureur lorsqu'il le voyait s'asseoir à sa table le chapeau sur la tête et s'entendait tutoyer par lui. Ellwood en essaya les plus mauvais traitements, et fut presque tout un hiver prisonnier dans sa chambre. Rendu à la liberté, il passait son temps dans la cuisine de son père, pour lui épargner les accès de colère où le mettait la vue de l'incivil chapeau. En 1660, n'ayant que vingt-un ans, Ellwood publia un morceau intitulé : *Alarme donnée aux prêtres, ou Message du ciel pour les avertir*. Vers cette époque, commencèrent contre lui les persécutions, mais sans beaucoup de rigueur. Mis en prison plusieurs fois, il en sortit très-prompement; et une fois, selon les principes des premiers quakers, ayant refusé de donner caution, il fut laissé en liberté sur sa simple promesse. Ardent pour la défense de la cause qu'il avait embrassée, et voulant remédier à son défaut d'éducation, il

obtint que Milton, alors aveugle, le prit pour son lecteur. Il lui lisait des livres latins. « L'oreille délicate de » Milton, dit Ellwood, savait démêler, au ton de ma voix, quand je » n'entendais pas clairement ce que » je lisais; dans ces occasions, il » m'arrêtait pour m'interroger, et » m'expliquer les passages difficiles. » Ellwood assure que c'est à une observation qu'il fit à Milton sur le *Paradis perdu*, que le poète a dû l'idée du *Paradis reconquis*. L'obligation ne serait pas grande. La santé d'Ellwood, qui ne pouvait s'accommoder de l'air de Londres, l'ayant obligé à quitter Milton, il fut quelque temps précepteur des enfans d'Isaac Pennington, personnage considérable parmi les quakers. Il se maria en 1669, et son père, qui avait promis de lui assurer quelque bien, ayant appris que ce mariage se ferait suivant l'usage des quakers, et non suivant la liturgie établie, se rétracta et ne voulut plus rien donner. Il publia, en 1705, la première partie de *l'Histoire sacrée, ou La partie historique de l'Ancien-Testament*, et en 1709 la seconde partie qui contient le Nouveau-Testament. Ses autres ouvrages sont des écrits de controverse. On y trouve de l'esprit et une assez grande connaissance de l'histoire ecclésiastique. Il a fait aussi des vers beaucoup plus pieux que poétiques, entre autres une *Davidéide* en 5 livres, 1712. Il mourut le 1^{er} mars 1713, âgé d'environ soixante-quatorze ans. C'est lui qui transcrivit et prépara pour l'impression le journal que George Fox a laissé sur les événements de sa vie, et qui a été publié en 1694, avec une longue préface par Guillaume Penn.

X—s.

ELLYS (ANTOINE), théologien anglais, naquit en 1695, fut élevé à

Cumbridge, prit les ordres et fut nommé successivement à plusieurs bénéfices. Son premier ouvrage fut : *Une Défense de l'examen sacramental, comme étant une juste sécurité pour l'église établie*, 1736, in-4°. Cet ouvrage était dirigé contre les dissenters, en faveur de l'église anglicane, qu'il passa sa vie à défendre, soit contre eux, soit contre les catholiques, mais avec une modération bien rare parmi les controversistes. « Il pen- » sait, disent les éditeurs de ses œu- » vres posthumes, que persécuter, eût- » on la raison de son côté, est bien » pis que d'avoir tort; » principe iné- » ritoire dans un homme qui défendait la religion dominante. Du reste, on peut dire qu'il n'assista pas au combat, ayant employé la plus grande partie de sa vie à consigner ses opinions dans un ouvrage qui ne parut qu'après sa mort, et dont cependant la réputation, répandue de son vivant, lui valut l'évêché de St.-David, auquel il fut nommé en 1752. Il mourut à Gloucester en 1761, âgé de soixante-huit ans. En 1765 parut in-4°. la première partie de son ouvrage, sous le titre de *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre*. La seconde parut en 1765, et fut intitulée *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des sujets en Angleterre*; la première ayant principalement pour objet d'établir le droit qu'avaient eu les protestants de changer leur doctrine, contre les prétentions de l'église de Rome; la seconde, destinée à maintenir la liberté religieuse dans les rapports des sujets avec le gouvernement. Cet ouvrage est estimé des protestants. On a aussi d'Ellys des *Remarques sur un essai de David Hume, concernant les miracles*, 1752, in-4°, et quelques sermons imprimés séparément. X—s.

ELMACIN, ou ELI (GEORGE), connu en Orient nom d Ibn-Amid, chrétien, d' naquit en 620 de l'hégyre (1 J.-C.), et mourut à Damas de la même ère (1273 de J. occupa la place de ketib ou à la cour des sultans d'Egypt un genre d'emploi qui était orment rempli par des chrétiens macin est auteur d'une histoire très célèbre en Europe, qui commence à la création du monde et s'étend jusqu'au milieu du 13°. notre ère. Erpenius en a pu partie sous ce titre : *Historiæ cœnicæ quæ res gestæ Muslimæ inde à Muhammede primarii et religionis Muslimæ usque ad initium imperatorum beccæ, per XLIX imperatorum cessionem fidelissimè exploratis etiam passim christi rebus in Orientis potissimis suis eodem tempore gestis. olim exarata, à G. Elmacinè reddita*, Leyde, 1625. Le texte latin a été imprimé la même année, ib., in existe une édition qui ne contient le texte arabe, et paraît faite pour les chrétiens du elle est précédée d'une épître adressée au docteur Lancelot, Leyde, 1623. L'épître de Golius. Cette histoire, a l'indique le titre, commença la naissance de Mahomet. Dans un manuscrit de la bibliothèque de Berg, dont Erpenius s'est servi, finit à l'an 573 de l'hégyre (J.-C.); mais dans le texte elle s'arrête à l'an 512 (11 mort du traducteur en fit si l'impression à cette époque Golius qui la mit au jour et posa la préface. On peut ju

histoire imprimée sous le rapport de son mérite intrinsèque et sous le rapport de la fidélité de la traduction et de la pureté du texte. Elmacin a été jugé très sévèrement par Renaudot. « Il doit, dit ce savant, sa grande réputation en Europe à Erpenius, » et cette réputation est très faible ou même nulle en Orient, non point à cause de la religion de l'auteur, mais parce que son histoire manque de cette variété qui charme les Arabes; à peine parle-t-il des plus grands hommes. » Ce reproche est facile à repousser. Elmacin n'a point écrit précisément une chronique, mais une histoire, et la marche qu'il a suivie ne l'obligeait point à rapporter à la fin de chaque année la mort des personnages de distinction. Mirkhond, l'un des historiens persans les plus estimés, parle rarement et par occasion seulement des grands hommes ou des écrivains célèbres, sans que son ouvrage en ait moins de mérite. Elmacin a suivi pour guide le Tabari, l'un des plus célèbres historiens qu'aient eus les Arabes; s'il a donné trop peu d'étendue à son histoire, elle n'en est pas moins précieuse et importante par les faits dont elle nous transmet les époques, et jusqu'à ce que l'on publie quelques-uns des grands monuments littéraires et historiques laissés par les Arabes, cet ouvrage sera consulté avec fruit. Les reproches adressés par le même savant et par Reiske au traducteur sont plus fondés. La traduction d'Erpenius et le texte publié par lui offrent beaucoup d'erreurs et de contre-sens; mais n'oublions point qu'Erpenius travailla sur un manuscrit fautif sans pouvoir le collationner; souvenons-nous qu'à l'époque où il vécut, la critique orientale n'était point née, et qu'il avait très peu de

secours pour s'éclairer et se guider dans ses travaux. Reiske, dans ses notes sur Aboulfeda et ailleurs, a corrigé souvent le texte d'Elmacin, ainsi que M. Kohler à la suite de ses notes sur Théocrite, Lubec, 1767, in-8°. Ce dernier critique a publié des observations beaucoup plus amples sur le texte arabe, dans le répertoire de M. Eichhorn, part. II, VII, VIII, XI, XIV, XVII. On conserve à Oxford les notes manuscrites d'Erpenius sur Elmacin, et la Bibliothèque de Maph. Pinelli renfermait un exemplaire de l'édition imprimée, chargé de notes marginales qu'on croit être d'Erpenius. La chrestomathie arabe d'Hezel contient quelques fragments de l'histoire d'Elmacin, dont Hottinger a fait un fréquent usage dans ses ouvrages, et qui existe manuscrite dans quelques Bibliothèques de l'Europe. Enfin Vattier a traduit et publié la partie donnée par Erpenius sous ce titre: *l'Histoire mahométane, ou les quarante-neuf chalifes du Macine, etc.*, Paris, 1657, in-4°. Il est facile de s'apercevoir qu'il a suivi fidèlement la traduction latine. Th. Hyde, dans le *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque d'Oxford*, fait mention d'une traduction anglaise, Londres, 1626, in-8°. J—N.

ELMENHORST (GÉVERHART ou GERHART) critique distingué, et célèbre philologue, naquit à Hambourg vers la fin du 16^e siècle, et mourut en 1621. Il avait étudié à Leyde. Voët rend hommage à l'exactitude laborieuse de sa critique et à sa vaste érudition: *Virum diligentissimum et diffusissimæ lectionis*. On a de lui: I. Des notes sur *Arnobe*; Hanau, in-8°. 1603; II. Sur le traité de Genade, *de ecclesiasticis dogmatibus*, Hambourg, in-4°, 1614. III. Sur

tions; mais sa mort en retarda la publication, en sorte qu'il ne parut qu'en 1786, par les soins de sir Joseph Banks et de Solander, sous ce titre: *The natural history of many curious and uncommon Zoophytes*, Londres, in-4°, avec 65 planches, il y en avait six de plus, mais elles se sont trouvées perdues, il n'en existe plus que les épreuves qui sont dans la bibliothèque de Banks. Ce sont là les travaux les plus importants d'Ellis; leur plus grand mérite a été de déterminer l'adoption d'une vérité de plus grand intérêt, c'est elle qui est venue poser les limites entre la zoologie et la botanique. Ainsi, par cela seul il a rendu service à cette science, mais il s'en occupa encore plus directement, d'abord en publiant les moyens de conserver long-temps la faculté germinative aux graines, et de les rendre par-là susceptibles d'être transportées à de grandes distances; et après avoir rendu compte des expériences qu'il avait faites à ce sujet, dans un mémoire publié en 1760, il en annonça le succès en 1768. Il s'occupa aussi des moyens de transporter à de grandes distances les végétaux vivants; c'est le sujet d'un autre mémoire qui parut en 1770, sous ce titre: *Directions for bringing over seeds and plants*, etc., in-4°, fig., il fut réimprimé dans le tome 1^{er} des *Transactions de la société américaine*, et l'auteur y ajouta un supplément en 1773, in-4°, le tout a été traduit en allemand, Leipzig, 1775, in-8°, fig.; l'ouvrage a aussi été traduit en français. On y trouve la figure du Mangoustan, arbre fruitier, encore peu connu à cette époque. Ellis fit aussi connaître plusieurs autres plantes très curieuses; c'est ainsi qu'il publia, en 1769, des détails sur la Dionée, une des plantes les plus émi-

nemment sensibles, puisqu'il se pose sur les feuilles, suffit pour la mettre en jeu, et qu'alors elles se contractent si promptement que l'insecte se trouve pris; de-là le surnom de *Muscipula*, ou attrape-mouches, qu'on lui donne; sur un *Illicium*, ou *Anis étoilé*, trouvé en Caroline; sur l'*Halesia*, genre de plantes qu'il dédia à son ami Bales. Enfin on lui doit un traité sur le café, *An hist. account of coffee*, with *botanical description of the tree*, Londres, 1774, in-4°. Il faisait part de toutes ses découvertes au célèbre Linné, avec qui il eutretint toute sa vie une correspondance suivie; ce lui-ci récompensa à sa manière son zèle pour la science; ce fut en donnant le nom d'*Ellisia* à un genre de la famille des Borraginées. Ellis mourut à Londres le 5 octobre 1776. Les curiosités d'histoire naturelle dont il a enrichi le *Musée britannique*, remplissent une des grandes salles de ce vaste établissement. D—P—

ELLIS (HENRI), voyageur anglais, servait dans la marine. Il fit partie de l'expédition qui alla en 1776 chercher par la baie d'Hudson un passage au nord-ouest. Le comité chargé de diriger l'entreprise, lui proposa de prendre le commandement d'un navire. Quoiqu'Ellis eût déjà navigué, il refusa cette offre, parce qu'il ne connaissait nullement les mers septentrionales. Alors on lui donna la qualité d'agent du comité, avec des instructions particulières qui lui recommandaient de noter soigneusement tout ce qui concernait la géographie, l'art nautique et l'histoire naturelle, et le nommaient membre des comités chargés de décider les difficultés et les doutes qui pourraient s'élever sur la meilleure manière de procéder à la découverte projetée. L'expédition était compo-

galiote *le Dobbs*, commandée par le capitaine G. Moor, et de *la Caïe*, capitaine Smith. On partit le 24 mai, on passa par les îles de l'Arctique. Le 27 juin, on aperçut des îles à 58° 50' de latitude boréale des îles flottantes; bientôt on fut au milieu de brumes épaisses, on vit des îles énormes de glace et des bois flottants. Le 8 juillet, on eut connaissance des îles de la *Résolution*, à l'entrée du détroit d'Hudson. Arrivés à la côte occidentale de la baie de ce nom, par les 64° près de l'île de *Green*, les Anglais mirent les canots à la mer pour explorer les côtes. L'avis fut unanime du détachement qu'il fallait être envoyé à la découverte et dont *Ellis* faisait partie, fut que l'on avait découvert plusieurs grandes ouvertures dans l'ouest de l'île, et que la marée venait du nord-est, partie dans laquelle se trouvait la côte. On était au 19 août; l'avis parut si avancée, que l'on partit au printemps suivant la poursuite des découvertes, et que l'on prit parti d'aller hiverner au fort *Nelson*, situé plus au sud sur la même côte, parce qu'il est le premier découvert des glaces. Le gouverneur du fort *York* reçut assez mal ses comités, qui conduisirent leurs bâtimens dans une anse sûre de la rivière *Hayes*, cinq milles au-dessus du fort *York*, par les 57° 50' de latitude. On construisit une maison pour passer l'hiver. Elle fut terminée le 15 novembre. L'hiver avait commencé longtemps avant cette époque, et dès qu'il fut d'une rigueur extrême, on avait dans la traversée cassé le nombril dont on s'était muni au fort d'Angleterre, de sorte qu'il fut impossible de déterminer avec précision le degré du froid. L'hiver finit le 6 mai 1747; cependant il tomba plusieurs fois de la neige. Le

24 juin, les Anglais voguèrent au nord; dès le lendemain, ils se trouvèrent au milieu des glaces, dont ils ne furent débarrassés qu'au nord du cap *Churchill*. Etant à 61° 4'. *Ellis*, le capitaine *Moore* et dix hommes s'embarquèrent dans le grand canot que l'on avait ponté, et longèrent la côte de près. Parvenus au milieu d'un groupe d'îles près du 62°, les aiguilles magnétiques perdirent tout à coup de leur vertu. La *Californie* avait de son côté envoyé un canot à la découverte. Toutes ces tentatives ne donnèrent aucune connaissance que d'ouvertures qui ne répondirent nullement à l'attente des navigateurs. *Ellis* découvrit à la côte *Welcome* le cap *Fry*, par les 65° 5'; enfin on s'avança à trente lieues dans le détroit de *Wager*. *Ellis* reconnut que la largeur de ce bras de mer diminuait de dix lieues à une. Enfin le cours de l'eau fut resserré de chaque côté par des rochers affreux, et coupé par une barre qui produisait une cataracte. *Ellis* la franchit; la profondeur de l'eau qui baisait à chaque instant, le détermina à descendre à terre au 66° et à grimper sur une éminence. Il reconnut que le prétendu détroit se terminait par deux petites rivières, dont l'une venait directement d'un grand lac, éloigné de quelques lieues dans le sud-ouest. Toute espérance de trouver un passage s'étant ainsi évanouie, il reprit avec son canot le chemin des bâtimens. On fit encore une tentative à la côte nord de la baie *Wager*: elle ne fut pas suivie de plus de succès que les précédentes. *Ellis* voulait absolument que l'on fit de nouvelles recherches le long de la côte de la baie *Repulse*. On n'eut aucun égard à ses représentations, et le 15 août on sortit du port *Douglas*, situé dans la baie *Wager*. Le 29 on entra dans le détroit d'Hudson. Une

tempête affreuse sépara les deux bâtimens, qui ne se rejoignirent que le 6 octobre aux Orcades, et mouillèrent le 14 à Yarmouth. Ellis publia en anglais la relation de ce voyage, sous ce titre : *Voyage à la baie d'Hudson, fait par la galiote le Dobbs et la Californie en 1746 et 1747, pour la découverte d'un passage au nord-ouest, avec une description exacte de la côte et un abrégé de l'histoire naturelle du pays*, Londres, 1748, 1 vol. in-8°, cartes et figures : cette relation a été assez mal traduite en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12, fig. ; Leyde, 1750, 2 vol. in-8°, fig. ; en allemand, avec des notes tirées du *Voyage du capitaine Smith*, Gottingue, 1750, in-8°, fig. ; en hollandais..... Amsterdam, 1750, 1 vol. in-8°, fig. On trouve des extraits de la relation d'Ellis dans les tomes XIV et XV de l'*Histoire générale des voyages* et dans plusieurs recueils. L'ouvrage d'Ellis commence par une histoire des tentatives faites jusqu'en 1746 pour la découverte du passage du nord-ouest. Malgré le mauvais succès de l'entreprise, il revint en Angleterre, convaincu que l'on n'avait pas pris tous les moyens de s'assurer de la réalité du passage. Il termine son livre par l'exposition des motifs qui le faisaient persister dans son opinion. Il ne manqua pas de contradicteurs, même parmi ceux qui avaient fait le voyage avec lui. Un anonyme fit paraître l'ouvrage suivant : *Relation d'un voyage entrepris pour la découverte d'un passage au nord-ouest, pour pénétrer par le détroit d'Hudson à l'Océan occidental et méridional, par l'écrivain de la Californie*, Londres, 1749, 2 vol. in-8°, cartes et fig. : ce livre n'offre en quelque sorte d'un bout à l'autre qu'une réfutation de ce-

lui d'Ellis. L'auteur manifesta beaucoup d'aigreur contre Ellis et contre le capitaine du *Dobbs*, et l'intention de prouver que le capitaine et l'équipage de la *Californie* ont rendu de plus grands services dans cette expédition. Il assure qu'il a dès le principe écrit de sa main ou aidé à rédiger tous les documents originaux relatifs à ce voyage, tandis qu'Ellis n'a eu en main que les copies ; enfin, que ce dernier n'était pas l'agent du comité du nord-ouest, et qu'il n'était parti qu'en qualité de dessinateur et de minéralogiste. L'anonyme, en parlant des sauvages, a copié de longs passages de Latham. Sa carte des parages du nord-ouest de la baie d'Hudson est plus exacte que celle d'Ellis. Il est d'ailleurs d'accord avec ce dernier pour les faits principaux, et convient que l'on n'a pas exploré assez soigneusement toutes les ouvertures qui se sont présentées. Du reste, il partage l'idée du capitaine Middleton sur l'existence d'une mer glaciale, qui, partant de la baie de Baffin, nuit la baie Welcome à celle de Baffin et au détroit d'Hudson. Cependant il croit à la réalité du passage, qu'il fonde sur la relation de l'amiral de Fonte. Aujourd'hui l'on n'a plus à concilier des opinions opposées concernant ce passage. Les voyages de Baffin et de Mackenzie ont prouvé qu'il n'existait pas dans les parages où ses partisans le supposaient, et que si l'on se baigne de tous côtés l'Amérique du nord, c'est à une latitude si élevée, que cette communication d'une mer à l'autre ne peut servir à la navigation. Ellis fut récompensé de ses services dans la marine par les places de gouverneur de la Nouvelle-York, et de suite de la Géorgie. Etant dans cette province, il écrivit à Jean Ellis une lettre sur la chaleur qui y règne. Elle est insérée dans l'*Annual register* de

. Sa santé l'ayant forcé de ren-
 en Europe, il parcourut le midi
 France et l'Italie, où il paraît
 se fixa. Sulzer, célèbre littéra-
 allemand, le rencontra à Mar-
 en 1775. Ellis lui dit qu'il avait
 icé aux courses maritimes, et
 consacrait son loisir aux voya-
 ur le continent. Il était à Naples
 305, et s'y occupait encore de
 rches relatives à la marine. Il
 membre de la société royale de
 res.

E—s.

ELLIS (GUILLAUME), chirurgien
 is, élevé à l'université de Cam-
 e, dont il paraît qu'il fut asso-
 accompagna le capitaine Cook
 son 3^e. voyage, en qualité d'aide
 rgien des deux bâtimens de cette
 lition. Deux ans après son re-
 il publia la relation de ce voyage
 le titre suivant : *Récit authen-
 d'un voyage fait par le ca-
 ie Cook et le capitaine Clerke
 les vaisseaux du roi la Résol-
 1 et la Découverte, durant les
 es 1776, 1777, 1778, 1779 et
 , à la recherche d'un passage
 ord-ouest entre les continents
 ie et d'Amérique, contenant un
 sé fidèle de toutes leurs décou-
 s, et de la mort malheureuse
 pitaine Cook*, Londres, 1782,
 . in-8°, avec une carte et des
 hes gravés. Deux autres rela-
 de ce voyage mémorable avaient
 été imprimées, et celle qui était
 se d'après les journaux des ca-
 es de l'expédition n'avait pas
 e paru, lorsqu'Ellis publia la
 e. Elle est de beaucoup préférée
 aux deux qui l'avaient précédée.
 reconnaît en la lisant que l'au-
 avait tenu durant le voyage un
 al bien en règle, qui a servi de
 à son livre. Elle est écrite avec
 de, offre les objets sous leur

véritable point de vue, ne fatigue pas
 le lecteur de réflexions oiseuses, et
 a pour les personnes qui cultivent l'é-
 tude de l'histoire naturelle, l'avantage
 bien réel de désigner les productions
 de la nature par des dénominations
 convenables. Le style en est simple
 et généralement pur, coulant, grave
 et adapté au sujet. Les gravures sont
 bien dessinées et exactes, les portraits
 des naturels du pays décrits ont le
 caractère propre qui les distingue cha-
 cun. La carte, qui est de petite di-
 mension, ne contient que la partie du
 voyage qui a eu lieu entre le 100°.
 et le 160°. degré de longitude à l'ouest
 de Greenwich : on pourrait y désirer
 plus de précision dans la position de
 plusieurs points, qui n'est pas tou-
 jours bien d'accord avec celle que leur
 assigne le texte. Ellis assure que ce
 ce qui bâta la mort de Cook, fut qu'à
 l'instant où ce navigateur voulait con-
 duire à bord le roi d'Owhyhée, les
 naturels apprirent qu'un de leurs chefs
 venait d'être tué dans une autre partie
 de l'île. Cook ne voulut pas non plus
 écouter les représentations répétées
 du lieutenant Philips : il semblait que
 la fatalité l'aveuglait. La relation d'El-
 lis lui ayant acquis la réputation d'un
 bon observateur, Joseph II lui fit
 proposer des conditions avantageuses
 pour s'embarquer sur un navire im-
 périal destiné à entreprendre un voyage
 de découvertes. Ellis vint en consé-
 quence à Ostende en 1785 ; mais il eut
 le malheur de tomber du haut du
 grand mât d'un navire, et mourut des
 suites de cet accident. E—s.

ELLIS (JEAN), poète anglais, né
 à Londres en 1698, fut élevé dans
 diverses écoles particulières où il ma-
 nifesta son goût précoce pour la poésie,
 par des traductions du latin en vers
 anglais. Il entra ensuite en qualité de
 clerc chez un notaire qui lui laissa son

étude conjointement avec son fils. L'assiduité d'Ellis aux travaux de sa profession ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour la littérature, et de cultiver la société des gens de lettres et des gens du monde les plus distingués, tels que le docteur King et le lord Orrery son élève, Moses Mendels, Samuel Johnson, Boswell, etc. Samuel Johnson, qui dînait chez Ellis une fois par semaine, remarquait comme une chose singulière, que c'était à la table d'un notaire qu'il avait entendu la conversation la plus approfondie sur des objets de littérature. Ellis avait une mémoire très-heureuse, et on l'a entendu plus d'une fois, à l'âge de plus de quatre-vingt-huit ans, réciter de suite, avec beaucoup d'exactitude, d'énergie et de vivacité, des morceaux de poésie d'une certaine de vers. Il fut choisi, en 1750, membre du conseil commun, fut nommé quatre fois maître de la compagnie des notaires, et revêtu de plusieurs distinctions honorables. Il mourut en 1792, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, généralement estimé pour ses qualités morales et surtout pour sa bienfaisance envers les pauvres. On lui a reproché cependant une teinte d'irréligion. Le docteur Wright, pasteur de la congrégation de Black-Friars, refusa un jour, sur quelques rapports peu fondés ou peu importants, d'administrer la cène à une femme qui se trouvait être parente d'Ellis : « Tu n'as point de droit ici, » lui dit le pasteur, Jésus connaît son troupeau. » Ce refus, et la manière dont il était exprimé, frappèrent tellement cette femme qu'elle en devint folle. Ellis la fit recevoir à Bedlam, où elle mourut ; et il écrivit à cette occasion une pièce de vers satiriques intitulée : *La congrégation de Black friars*, qui parut dans

un journal du temps, et dont quelques membres de cette congrégation se vengèrent en cassant ses vitres. Ellis, indifférent à la réputation littéraire, a fait imprimer fort peu de ses productions. Le plus considérable de ses ouvrages est une traduction des épîtres d'Ovide, dont le docteur Johnson faisait beaucoup de cas ; le docteur King disait que : « ce n'était pas Ellis, mais Ovide lui-même » qu'on lisait. Cette traduction ne paraît pas avoir été imprimée, non plus que le *Rêve de la mer du Sud*, en vers ludibrastiques, écrit en 1720 ; la traduction du *Templum libertatis* du docteur King ; celle de quelques parties des *Métamorphoses* d'Ovide ; Esope et Caton mis en vers anglais, et nombre d'autres écrits. Parmi ceux qui ont été rendus publics, on cite : I. *la Surprise, ou le Gentilhomme devenu apothicaire*, d'après une traduction latine d'un conte en prose écrit originairement en français, 1759, in-12. ; II. *Une parodie de chant ajouté à l'Énéide*, par Maffée, 1758 ; III. Quelques pièces fugitives dans le recueil de Dodsley.

S—b.

ELLROD (GERMAIN-AUGUSTE), savant philologue, et professeur d'éloquence et de poésie à Bayreuth et à Erlang, en 1742, nommé surintendant-général de la principauté de Bayreuth en 1748, était né dans la même ville en 1709, et y mourut le 5 juillet 1760. On a de lui soixante-trois opuscules ou dissertations académiques, dont on peut voir les titres dans le dictionnaire de Meusel. Nous indiquons seulement les suivants : I. *De cadente latinitate orthodoxie nostræ*, Bayreuth, 1727, in-4°. ; II. *De Memorabilibus bibliothecæ Heilbronnensis*, ibid., 1759-41, 3 parties in-fol. ; III. *Nym. M. T. Cicero in*

veniendæ typographicæ occasionem dederit, ibid., 1741, in-fol. On peut voir son éloge funèbre publié sous ce titre : *L. J. J. Langii oratio panegyrica piis manibus ELLRODI dicta*, Bayreuth, 1760, in-fol. C. M. P.

ELLWOOD (THOMAS), un des premiers quakers qui se soient fait connaître par leurs écrits, naquit en 1659 au village de Crowell, près de Thame, dans le comté d'Oxford. Son père était un juge de paix connu par sa sévérité; après l'avoir mis dans une école, n'ayant pas de quoi l'y soutenir, il l'en retira; en sorte qu'Ellwood perdit bientôt le peu de connaissances qu'il avait pu y acquérir; à l'âge de vingt-un ans, invité à une assemblée de quakers, il en reçut une telle impression qu'il embrassa bientôt après leurs opinions, non sans une violente opposition de la part de son père, qui entraînait surtout en fureur lorsqu'il le voyait s'asseoir à sa table le chapeau sur la tête et s'entendait tutoyer par lui. Ellwood en essuya les plus mauvais traitements, et fut presque tout un hiver prisonnier dans sa chambre. Rendu à la liberté, il passait son temps dans la cuisine de son père, pour lui épargner les accès de colère où le mettait la vue de l'incivil chapeau. En 1660, n'ayant que vingt-un ans, Ellwood publia un morceau intitulé : *Alarme donnée aux prêtres*, ou *Message du ciel pour les avertir*. Vers cette époque, commencèrent contre lui les persécutions, mais sans beaucoup de rigueur. Mis en prison plusieurs fois, il en sortit très-promptement; et une fois, selon les principes des premiers quakers, ayant refusé de donner caution, il fut laissé en liberté sur sa simple promesse. Ardent pour la défense de la cause qu'il avait embrassée, et voulant remédier à son défaut d'éducation, il

obtint que Milton, alors aveugle, le prit pour son lecteur. Il lui lisait des livres latins. « L'oreille délicate de » Milton, dit Ellwood, savait démêler, au ton de ma voix, quand je » n'entendais pas clairement ce que » je lisais; dans ces occasions, il » m'arrêtait pour m'interroger, et » m'expliquer les passages difficiles. » Ellwood assure que c'est à une observation qu'il fit à Milton sur le *Paradis perdu*, que le poète a dû l'idée du *Paradis reconquis*. L'obligation ne serait pas grande. La santé d'Ellwood, qui ne pouvait s'accommoder de l'air de Londres, l'ayant obligé à quitter Milton, il fut quelque temps précepteur des enfans d'Isaac Pennington, personnage considérable parmi les quakers. Il se maria en 1669, et son père, qui avait promis de lui assurer quelque bien, ayant appris que ce mariage se ferait suivant l'usage des quakers, et non suivant la liturgie établie, se rétracta et ne voulut plus rien donner. Il publia, en 1705, la première partie de *l'Histoire sacrée*, ou *La partie historique de l'Ancien-Testament*, et en 1709 la seconde partie qui contient le Nouveau-Testament. Ses autres ouvrages sont des écrits de controverse. On y trouve de l'esprit et une assez grande connaissance de l'histoire ecclésiastique. Il a fait aussi des vers beaucoup plus pieux que poétiques, entre autres une *Davidéide* en 5 livres, 1712. Il mourut le 1^{er} mars 1713, âgé d'environ soixante-quatorze ans. C'est lui qui transcrivit et prépara pour l'impression le journal que George Fox a laissé sur les événements de sa vie, et qui a été publié en 1694, avec une longue préface par Guillaume Penn.

X—s.

ELLYS (ANTOINE), théologien anglais, naquit en 1695, fut élevé à

Cambridge, prit les ordres et fut nommé successivement à plusieurs bénéfices. Son premier ouvrage fut : *Une Défense de l'examen sacramental, comme étant une juste sécurité pour l'église établie*, 1736, in-4°. Cet ouvrage était dirigé contre les dissenters, en faveur de l'église anglicane, qu'il passa sa vie à défendre, soit contre eux, soit contre les catholiques, mais avec une modération bien rare parmi les controversistes. « Il pen- » sait, disent les éditeurs de ses œu- » vres posthumes, que persécuter, eût- » on la raison de son côté, est bien » pis que d'avoir tort; » principe mé- » ritoire dans un homme qui défendait la religion dominante. Du reste, on peut dire qu'il n'assista pas au combat, ayant employé la plus grande partie de sa vie à consigner ses opinions dans un ouvrage qui ne parut qu'après sa mort, et dont cependant la réputation, répandue de son vivant, lui valut l'évêché de St.-David, auquel il fut nommé en 1752. Il mourut à Gloucester en 1761, âgé de soixante-huit ans. En 1765 parut in-4°. la première partie de son ouvrage, sous le titre de *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre*. La seconde parut en 1765, et fut intitulée *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des sujets en Angleterre*; la première ayant principalement pour objet d'établir le droit qu'avaient eu les protestants de changer leur doctrine, contre les prétentions de l'église de Rome; la seconde, destinée à maintenir la liberté religieuse dans les rapports des sujets avec le gouvernement. Cet ouvrage est estimé des protestants. On a aussi d'Ellys des *Remarques sur un essai de David Hume, concernant les miracles*, 1752, in-4°, et quelques sermons imprimés séparément. X—s.

ELMACIN, ou EIMAKYN (GEORGE), connu en Orient sous le nom d'Ibn-Annid, chrétien, d'Égypte, naquit en 620 de l'hégire (1225 de J.-C.), et mourut à Damas en 675 de la même ère (1275 de J.-C.) Il occupa la place de ketib ou écrivain à la cour de sultans d'Égypte; c'était un genre d'emploi qui était ordinairement rempli par des chrétiens. Elmacin est auteur d'une histoire arabe très célèbre en Europe, qui commence à la création du monde et arrive jusqu'au milieu du 13^e. siècle de notre ère. Erpenius en a publié une partie sous ce titre : *Historia sarracénica quæ res gestæ Muslimorum, inde à Muhammede primo imperii et religionis Muslimicæ auctore, usque ad initium imperii Abbeccei, per XLIX imperatorum successionem fidelissimè explicantur, insertis etiam passim christianorum rebus in Orientis potissimum ecclesiis eodem tempore gestis. Arabice olim exarata, à G. Elmacino et latine reddita*, Leyde, 1625, in-8°. Le texte latin a été imprimé séparément la même année, ib., in-4°. Il existe une édition qui ne contient que le texte arabe, et paraît avoir été faite pour les chrétiens du Levant; elle est précédée d'une épître arabe adressée au docteur Lancelot Andrews, Leyde, 1625. L'épître est de Golius. Cette histoire, ainsi que l'indique le titre, commence à la naissance de Mahomet. Dans le manuscrit de la bibliothèque d'Heidelberg, dont Erpenius s'est servi, elle finit à l'an 575 de l'hégire (1197 de J.-C.); mais dans le texte imprimé elle s'arrête à l'an 512 (1118). La mort du traducteur en fit suspendre l'impression à cette époque. Ce fut Golius qui la mit au jour et en composa la préface. On peut juger cette

histoire imprimée sous le rapport de son mérite intrinsèque et sous le rapport de la fidélité de la traduction et de la pureté du texte. Elmacin a été jugé très sévèrement par Renaudot. « Il doit, dit ce savant, sa grande réputation en Europe à Erpenius, » et cette réputation est très faible ou même nulle en Orient, non point à cause de la religion de l'auteur, mais parce que son histoire manque de cette variété qui charme les Arabes; à peine parle-t-il des plus grands hommes. » Ce reproche est facile à repousser. Elmacin n'a point écrit précisément une chronique, mais une histoire, et la marche qu'il a suivie ne l'obligeait point à rapporter à la fin de chaque année la mort des personnages de distinction. Mirakbond, l'un des historiens persans les plus estimés, parle rarement et par occasion seulement des grands hommes ou des écrivains célèbres, sans que son ouvrage en ait moins de mérite. Elmacin a suivi pour guide le Tabari, l'un des plus célèbres historiens qu'aient eus les Arabes; s'il a donné trop peu d'étendue à son histoire, elle n'en est pas moins précieuse et importante par les faits dont elle nous transmet les époques, et jusqu'à ce que l'on publie quelques-uns des grands monuments littéraires et historiques laissés par les Arabes, cet ouvrage sera consulté avec fruit. Les reproches adressés par le même savant et par Reiske au traducteur sont plus fondés. La traduction d'Erpenius et le texte publié par lui offrent beaucoup d'erreurs et de contre-sens; mais n'oublions point qu'Erpenius travailla sur un manuscrit fautif sans pouvoir le collationner; souvenons-nous qu'à l'époque où il vécut, la critique orientale n'était point née, et qu'il avait très peu de

secours pour s'éclairer et se guider dans ses travaux. Reiske, dans ses notes sur Aboulfeda et ailleurs, a corrigé souvent le texte d'Elmacin, ainsi que M. Kohler à la suite de ses notes sur Théocrite, Lubec, 1767, in-8°. Ce dernier critique a publié des observations beaucoup plus amples sur le texte arabe, dans le répertoire de M. Eichhorn, part. II, VII, VIII, XI, XIV, XVII. On conserve à Oxford les notes manuscrites d'Erpenius sur Elmacin, et la Bibliothèque de Maph. Pinelli renfermait un exemplaire de l'édition imprimée, chargé de notes marginales qu'on croit être d'Erpenius. La chrestomathie arabe d'Hezel contient quelques fragments de l'histoire d'Elmacin, dont Hottinger a fait un fréquent usage dans ses ouvrages, et qui existe manuscrite dans quelques Bibliothèques de l'Europe. Enfin Vattier a traduit et publié la partie donnée par Erpenius sous ce titre: *l'Histoire mahométane, ou les quarante-neuf chalifes du Macine*, etc., Paris, 1657, in-4°. Il est facile de s'apercevoir qu'il a suivi fidèlement la traduction latine. Th. Hyde, dans le *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque d'Oxford*, fait mention d'une traduction anglaise, Londres, 1626, in-8°. J—N.

ELMENHORST (GÉVERHART ou GERHART) critique distingué, et célèbre philologue, naquit à Hambourg vers la fin du 16^e siècle, et mourut en 1621. Il avait étudié à Leyde. Voët rend hommage à l'exactitude laborieuse de sa critique et à sa vaste erudition: *Virum diligentissimum et diffusissimæ lectionis*. On a de lui: I. Des notes sur *Arnobé*; Hanau, in-8°. 1605; II. Sur le traité de Genade, *de ecclesiasticis dogmatibus*, Hambourg, in-4°, 1614. III. Sur

Minucius Felix ; ce dernier ouvrage suscita une querelle entre Elmenhorst et Jean Wouwer, qui publia presque en même temps un commentaire sur cet auteur. Les deux savants s'en rapportèrent à Scaliger, dont la décision ne fut point favorable à Elmenhorst. L'un et l'autre commentaires se trouvent réunis dans le *Minucius variorum*, Leyde, in-8°, 1672. IV. Des Notes sur les deux lettres de S. Martial, évêque de Limoge, à ceux de Bourdeaux et de Toulouse; V. le *Tableau de Cébès*, avec la version latine et les notes de Casélius (Voy. CRESSEL), Leyde, 1618. VI. Enfin, un Commentaire sur Apulée, Francofort, in-8°, 1621. Elmenhorst mourut pendant l'impression de l'ouvrage. On lui doit encore les éditions des opuscules de Proclus, de Sidoine Apollinaire, et du *Syntagma* de Jean Wouwer, sur la traduction grecque et latine de la Bible. Il avait laissé en manuscrits les actes latins du concile de Chalcedoine, et les sept livres de l'histoire de Paul Orose, collationnée sur d'anciens manuscrits. A—D—a.

ELOI (S.), évêque de Noyon, naquit à Cadillac, à deux lieues de Limoges, vers l'année 588. Ayant manifesté, dès sa jeunesse, un penchant décidé pour les arts du dessin, son père le plaça chez le préfet de la monnaie de Limoges, où en peu de temps, il fit de très grands progrès dans l'orfèvrerie. Étant entré ensuite chez Bobbon trésorier du roi Clotaire II, ce prince qui avait été à portée de l'apprécier le nomma son monétaire, et Dagobert, son successeur, le fit son trésorier. Ces deux souverains lui fournirent les moyens de développer ses talents en lui confiant l'exécution de très riches et de très importants ouvrages. Il fut chargé, entre autres objets, de la compo-

sition des bas-reliefs qui ornaient le tombeau de S. Germain, évêque de Paris, mort en 576. Il exécuta, pour le roi Clotaire, deux sièges d'or enrichis de pierres, qui passèrent alors pour des chefs-d'œuvre, ce qui prouve qu'à cette époque le luxe avait déjà fait de grands progrès en France. Dégouté de la vie mondaine, Eloi, de tout temps très pieux, voulut se retirer du monde, et alla s'enfermer dans un monastère, d'où cependant il fut tiré, en l'année 640, pour être placé sur le siège de Noyon. Malgré son exactitude à remplir tous les devoirs de l'épiscopat, il trouva encore le temps de se livrer à ses occupations ordinaires, et il exécuta à cette époque un grand nombre de châsses destinées à renfermer les reliques des saints. Plusieurs de ces ouvrages existaient encore avant la révolution. Ce pieux évêque cessa de vivre le 1^{er} décembre 659. Il prêchait avec beaucoup d'onction, et parut avec éclat dans le concile de Châlons en 644. Il fit plusieurs excursions évangéliques, pour aller prêcher la foi aux idolâtres, notamment dans le Brabant. S. Ouen, contemporain et ami de S. Eloi, a écrit sa Vie. L'abbé la Roque en a donné une traduction, en 1695, qu'il a enrichie de seize Homélies qui portent le nom de ce S. évêque, et dont plusieurs, sans contredit, sont sorties de sa plume. P—E.

ELOY (NICOLAS-FRANÇOIS-JOSEPH), né à Mons le 20 septembre 1714, fut médecin ordinaire du prince Charles de Lotharinge et de Bar, et pensionnaire de la ville de Mons. Il y est mort le 10 mars 1788. On a de lui : I. *Reflexions sur l'usage du Thé*, 1750, in-12; II. *Dictionnaire historique de la médecine avec l'histoire des plus célèbres médecins*, Liège, 1755, 2 vol. in-8° : c'était

que faisait l'auteur, qui reproduit cet ouvrage sous le *Dictionnaire historique de l'écrite ancienne et moderne*, 1778, 4 vol. in-4°. On peut dire que c'est un ouvrage nouveau; lui-même l'a tellement senti, qu'il donna pas cette édition comme une nouveauté. Le *Dictionnaire d'Eloy Bibliothèque de Carrère* (voy. Carrère) l'avantage d'être achevé : il n'a pu avoir profité quelquefois de son concurrent. Il en a assez aigrement les erreurs, et n'est pas exempt lui-même. Il n'a pas commis de fautes aussi que Carrère; c'est donc à tort qu'on a fait dire à un bibliographe que les articles de ce dernier étaient plus complets. Il existe une traduction italienne de la première édition de l'ouvrage d'Eloy : les additions du traducteur ont porté ce dictionnaire à 7 vol. in-8°, qui ont paru en 1775 et années suivantes. III. *Éléments de l'accouchement*, 1775, in-12; IV. *Mémoire sur l'usage de la nature, les causes de la dysenterie*, in-8°; V. *Question médicale : Si l'usage du café est nuisible à la santé, et s'il peut servir à le bien de l'état des provinces belgiques?* 1781, A. B.—T.

ELPHINSTON (GUILLAUME), né à Glasgow, vers l'an 1451. Il vint dans l'université de cette ville, et vint ensuite étudier à l'université de Paris, où il fut nommé professeur de droit canon. Il exerça cette fonction pendant six années avec un succès; après quoi, étant retourné dans son pays natal où il prit le nom de Blantyre, il fut nommé official de Glasgow, ensuite de St-André, puis membre du conseil du roi Jacques,

en France, avec l'évêque de Dunkeld et le comte de Buchan, pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre Louis XI et le roi d'Écosse. En récompense de sa conduite dans cette affaire, il obtint à son retour l'évêché de Ross, d'où il passa, en 1484, à l'évêché d'Aberdeen. Il fut fait en même temps chancelier du royaume; mais il se retira des affaires dans le temps des troubles qui agiterent la fin du règne de Jacques III. Jacques IV l'employa comme ambassadeur auprès de l'empereur Maximilien, dont il demandait la fille en mariage. Cette négociation échoua; la princesse était déjà promise; mais Elphinston rendit ce voyage utile à son pays par les négociations qu'il y entama avec les Hollandais, depuis long-temps ennemis des Écossais. Il jouit le reste de sa vie d'une haute considération à la cour, et eut part à toutes les grandes affaires qui s'y traitèrent de son temps. Il protégea les sciences, et contribua beaucoup, tant par son crédit que par ses soins et ses bienfaits, à élever l'université d'Aberdeen à un degré de prospérité dont elle n'avait pas joui jusqu'alors. Encore plein de force et de vie, malgré son grand âge, il mourut, en 1514, du chagrin que lui causa la perte de la bataille de Flodden Field. Il était alors âgé d'environ quatre-vingt-trois ans. C'était un homme d'un caractère respectable, et assez savant pour son temps. Il a laissé une histoire de son pays qui n'a jamais été imprimée, et dont le meilleur manuscrit est déposé à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford. S.—D.

ELPHINSTON (JACQUES), grammairien, né à Edimbourg en 1721, vint étudier à l'université de cette ville, et fut, dès l'âge de dix-sept ans, gouverneur de lord Blantyre. Il parcourut la

Hollande et le Brabant, et résida assez long-temps à Paris, dans la maison de Thomas Carte, l'historien, son compatriote et son compagnon de voyage; il y acquit l'usage de la langue française, au point de pouvoir « l'écrire (suivant Nichols, son ami) » avec autant de facilité et d'élégance » que les Français qui écrivent le » mieux. » Etant revenu en Ecosse, il reprit son premier emploi d'instituteur. Le zèle qu'il mit, en 1750, à répandre dans son pays le *Rambler*, lui gagna l'amitié du célèbre docteur Johnson. Une partie seulement des vers latins qui servent d'épigraphes aux essais qui composent cet ouvrage périodique, étaient accompagnés de traductions tirées de Dryden, Pope, Cruch, etc. Elphinston, en publiant une nouvelle édition du *Rambler*, suppléa à ce qui manquait à cet égard, et ses traductions, remarquables par une précision énergique, ont été depuis adoptées par Johnson, qui les a conservées dans les éditions suivantes de son ouvrage. Elphinston vint s'établir quelque temps après en Angleterre, d'abord à Brompton, et ensuite à Kensington, où il tint une école jusqu'en 1776. En 1753, il publia une traduction en vers du poème de *La Religion*, de Louis Racine; traduction qui eut le suffrage d'Young et de Richardson. Il publia en 1755, en 2 volumes in-12, une *Analyse des Langues française et anglaise*; en 1763, un poème sur l'*Éducation*; et en 1764, un *Recueil de poèmes tirés des meilleurs auteurs, adaptés à tous les âges, mais particulièrement destinés à former le goût de la jeunesse*, un vol. in-8°. Ce n'est pas une légère présomption, même dans un Ecossais, que d'avoir admis, comme il l'a fait, ses propres poésies parmi celles des meilleurs auteurs. Mais

nant pas ce qu'il
 ns les meilleurs
 xposé à perdre
 en voyage, il n'y paraître en 1766,
 principes raisonnés de la Langue
 laise, ou la Grammaire anglaise
 ite à l'analogie, 2 vol. in-12.
 ouvrage, où l'on trouvait des re-
 ches intéressantes sur la langue
 aise, avait pour objet essentiel-
 l'changer le système de l'orthographe,
 en la rendant absolument con-
 forme à la prononciation, sans aucun
 et pour l'étymologie. Les jans-
 aïs furent choqués d'une pe-
 e innovation, et rien n'était plus
 ore à la faire rejeter promptement.
 L'application qu'Elphinston fit
 ne en fit non seulement à ses oc-
 ces, mais encore aux éditions qu'il
 a données d'ouvrages anciens. Il pu-
 blia l'année suivante un abrégé de
 principes raisonnés de la Langue
 laise, pour l'usage des écoles;
 en 1767, un recueil intitulé: *Vers
 lais, français et latins*, in-8°. Il
 fit un voyage en Ecosse, et
 na publiquement, vers l'an 1779,
 une suite de leçons sur la langue
 aise, d'abord à Edimbourg, et en-
 suite dans l'université de Glasgou.
 Il avait annoncé en 1776 une traduc-
 tion en vers des *Épigrammes de Ma-
 tial*, avec un commentaire: elle parut
 en 1782, en un vol. in-4°; et il donna
 en 1783 une édition de l'auteur
 id., où les épigrammes sont dis-
 posées dans un nouvel ordre, et qui est
 précédée d'une introduction à la lecture
 des poètes. Elphinston développa
 son système d'orthographe
 dans un traité qui parut en 1786,
 sous un titre que nous n'essayerons
 point de traduire; *Propriety ac-
 cording to her picture, or english
 orthography reduced to the
 principles of nature*. Un des ouvrages

qu'on doit le plus regretter de voir défiguré par sa méthode d'orthographe, est sa correspondance avec des hommes très distingués dans les sciences et dans les lettres; elle fut imprimée en 1791, en 6 vol. in-8°, mais fut ensuite augmentée de deux autres volumes, et publiée en 1794, sous le titre suivant, que nous donnons d'abord en anglais, comme un échantillon de son orthographe : *Fifty years correspondence, in english french and latin, in proze and verse, between geniusses of boath sexes and James Elphinston. Correspondance de cinquante années. en anglais, en françois et en latin, en prose et en vers, entre des littérateurs des deux sexes et Jacques Elphinston*, avec un portrait d'Elphinston et un autre de Martia. On y remarque particulièrement des lettres de Samuel Johnson, du docteur Jortin, de Benjamin Franklin et de Mackenzie, auteur de *l'Homme sensible* (*the man of feeling*), et quelques lettres en français, par Delleville, membre de la convention. Elphinston donna, la même année, une Traduction en vers anglais, avec le texte en regard, des poètes moralistes latins, Publius Syrus, Laberius, Sénèque, Caton, etc., in-12. En 1784, il avait épousé en secondes noces une femme beaucoup plus jeune que lui, et avec laquelle il vécut encore vingt-cinq ans dans l'union la plus parfaite. Il mourut à Hammersmith, le 8 octobre 1809, âgé de près de quatre-vingt-neuf ans. C'était un homme d'une société agréable, quoiqu'un peu original dans son extérieur. Il y avait trois choses qui ne manquaient jamais de le faire sortir de son caractère, un jurement, une prononciation défectueuse, et une tenue indécente chez les femmes. La mode n'avait aucune influence sur la forme

de ses habits, toujours faits sur le modèle de ceux qu'il portait à son retour de France. « Le temps, écrivait-il » à un de ses amis en 1782, le temps » n'a pas plus changé mon cœur que » mou costume. » On reconnaît dans ses ouvrages, et surtout dans ses lettres, de la sensibilité et du talent comme écrivain, malgré le désavantage que lui donne l'emploi trop fréquent des inversions. Mais ce qui a sans doute le plus nui à sa réputation littéraire, à laquelle il survécut long-temps, c'est son orthographe, qui a rendu la lecture de ses ouvrages rebutante pour ses compatriotes. Cependant l'application qu'il en a faite n'est pas un travail inutile; et, comme l'a observé un critique anglais, ce sera pour les étrangers et pour la postérité un type de ce qu'était la prononciation anglaise au temps où l'auteur a écrit. On cite aussi de lui une traduction d'un ouvrage de Bossuet, et quelques écrits polémiques en réponse à certains journalistes qui lui avaient montré une grande malveillance. Peu de temps après le second mariage d'Elphinston, son frère, alors embarqué pour les Grandes-Indes, voulant écrire à sa belle-sœur, mais manquant des moyens de lui faire parvenir sa lettre, s'avisait de la renfermer dans une bouteille vide qu'il jeta à la mer. Cette bouteille fut retirée neuf mois après par des pêcheurs sur la côte de Normandie, près de Bayeux. X—s.

ELPIDIUS ou HELPIDIUS (RUSTICUS), diacre de l'église de Lyon dans le 6^e. siècle, s'appliqua à la médecine, et y fit des progrès très remarquables pour cette époque. Théodoric, roi des Ostrogoths, le fit venir à sa cour, où il le traita avec la plus grande distinction; on croit même que ce prince le revêtit de la charge de questeur. Théodoric, comme

on sait, était arrien; mais on ne voit pas que son estime pour Elpidius ait souffert de la différence de leurs opinions. Les devoirs de sa place obligèrent Elpidius à fixer sa demeure à Arles, où il connut S. Césaire. Il était lié avec les SS. Avite, évêque de Vienne, et Ennodius, évêque de Pavie. Une lettre que lui écrivit S. Avite et qu'on a conservée, prouve que sa réputation comme médecin était fort étendue; S. Ennodius le loue, dans les siennes, de l'agrément de son style et de la chaleur de ses discours. Elpidius, sur la fin de sa vie, se retira à Spolète; il obtint de Théodoric une somme pour réparer les édifices de cette ville, endommagés par les guerres, et mourut vers 533. Il n'a laissé que deux ouvrages, très courts; le premier est un recueil des passages de la Bible que les SS. PP. ont reconnu s'appliquer à Jésus-Christ; le second, un poème sur les bienfaits du Sauveur. La versification de ces deux pièces est assez bonne, au jugement des critiques. Elles ont été imprimées dans le *Poëtarum ecclesiastic. thesaurus*, de George Fabricius, Bâle, 1562, in-4°, dans la *Biblioth. patrum*, et enfin dans le *Carminum specimen* d'André Rivinus, Leipzig, 1657, in-8°. J. Alb. Fabricius pense que l'on doit distinguer Elpidius, médecin de Théodoric, d'Elpidius, questeur, auquel il attribue les deux poèmes qui viennent d'être cités; mais il ne donne aucune raison à l'appui de son sentiment. W—s.

ELPIDIUS, rebelle, gouverneur de Sicile, fut chargé pour la seconde fois de cette place importante en 781, sous le règne d'Irène et de son fils Constantin. A peine arrivé dans son gouvernement, Elpidius, gagné par les mécontents que le despotisme et

les cruautés d'Irène avaient formés, fomenta lui-même la révolte des Siciliens. L'impératrice, avertie de ce complot, envoya l'écuyer Théophile, avec ordre d'arrêter Elpidius. Les Siciliens s'opposèrent à l'exécution de cet ordre, et coururent aux armes; mais la femme et les enfants d'Elpidius, qui étaient restés à Constantinople, furent arrêtés, rasés, battus de verges et jetés en prison. L'eunuque Théodore, patrice et grand homme de guerre, débarqua en Sicile l'année suivante, dans le dessein de réduire Elpidius; celui-ci se défendit avec valeur; mais, vaincu dans plusieurs combats, il rassembla ce qui lui restait de richesses et d'amis, et s'enfuit avec eux chez les Sarrasins d'Afrique, qui lui mirent sur la tête la couronne impériale, et le traitèrent toute sa vie comme empereur. Van honneur, qui ne put le dédommager de la perte de sa famille et de la chute de sa puissance. L—S—.

ELPINICE, fille de Miltiades, était mariée à Cimon son frère, lorsque celui-ci fut mis en prison pour le paiement de l'amende à laquelle son père avait été condamné. Callias, le second de ce nom, étant devenu amoureux d'elle, lui offrit de payer cette amende si elle voulait l'épouser; Elpinice y consentit. Tel est le sort de Cornelius Népos, que beaucoup de raisons doivent faire rejeter. Ceux qui avaient été condamnés à une amende perdaient leurs droits de citoyen lorsqu'ils ne la payaient pas dans le terme fixé; mais on ne connaît aucune loi qui permit de les emprisonner. D'un autre côté, Miltiades avait laissé une fortune considérable, ainsi qu'on l'a vu à l'article Cimon. On ne croira donc pas davantage ce que dit Plutarque, d'après d'autres auteurs, que Cimon l'épousa pour

que sa pauvreté l'empêchait de trouver un parti convenable à sa naissance. Il serait peut-être téméraire de nier son mariage avec son frère; il paraît certain en effet qu'à Athènes, la loi permettait d'épouser sa sœur de père. D'autres prétendent qu'elle vivait avec lui dans un commerce illégitime, et l'auteur du discours contre Alcibiades, faussement attribué à Andocides, dit que ce fut la cause de l'exil de Cimon. Mais la cause de cet exil est connue, et on l'a vue à l'article de ce général. Suivant Plutarque et Athénée, elle se prêta aux désirs de Périclès, pour qu'il ne s'opposât pas au retour de son frère. Ils oublient que ce rappel est postérieur à l'an 456 av. J.-C., et que Miltiades est mort l'an 489, de sorte qu'Elpinice devait avoir au moins cinquante ans, puisqu'elle avait épousé Cimon peu de temps après la mort de son père. Plutarque dit que ses mœurs n'étaient pas très réglées, que le peintre Polygnote, qui avait été son amant, l'avait représentée sous la figure de Laodicé, fille de Priam, dans un des tableaux du Poëcile; mais on voit par les remarques précédentes, qu'il n'y a rien de certain sur sa vie. C—n.

ELRICHSHAUSEN (CHARLES BAZON DE), général autrichien, était né dans le pays de Wurtemberg. Il s'était distingué dans la guerre de Sept ans comme major-général, et avait obtenu le grade de général de cavalerie, dans la guerre pour la succession de Bavière; il commandait, en 1778, un corps nombreux avec lequel il arrêta les Prussiens qui tombaient sur la Moravie et les repoussa. A Jaegerndorf et à Troppau, il les cerna si bien qu'ils eurent beaucoup de peine à se retirer. L'empereur, pour le récompenser de ce service signalé, lui donna la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thé-

rèse, qu'il accompagna d'une lettre de sa main. Elrichshausen, consumé par les fatigues, mourut à Prague le 9 juin 1779; son souverain lui fit élever un tombeau avec une épitaphe à sa louange. E—s.

ELSE (JOSUA), chirurgien anglais, attaché à l'hôpital St.-Thomas, et membre de l'académie royale de chirurgie de Paris, jouissait de beaucoup de réputation dans son art, et a publié quelques écrits estimés, sur des sujets de chirurgie, particulièrement un *Traité sur l'hydrocèle*, (1770), où il recommande le traitement par le caustique. Il mourut le 10 mars 1780. Ses ouvrages ont été réimprimés ensemble, après sa mort, 1782, 1 vol. in-8°, par les soins de George Vaux, chirurgien, qui y a ajouté un appendix, contenant des *Observations sur l'hydrocèle, avec une comparaison des différentes méthodes de traiter cette maladie par le caustique et le seton*. Vaux y donne la préférence à la première. X—s.

ELSHOLZ (JEAN-SIGISMOND), médecin allemand qui cultiva; dans le 17^e. siècle, la botanique et la chimie. Il naquit à Francfort-sur-l'Oder, en 1623, étudia dans l'université de Padoue, où il se fit recevoir docteur en médecine en 1653, et mourut à Berlin le 19 février 1688. Il y avait été appelé en 1656 par l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume, qui le nomma son premier médecin, et lui donna la direction d'un jardin de botanique, qu'il venait de fonder. Il en publia le catalogue sous ce titre: *Flora marchica, sive catalogus plantarum quæ partim in hortis electoralibus Marchiæ Brandenburgicæ, Berolinensi, Auran-giburgicæ et Postdamensi incolantur, partim sub sponte proveniunt, Berlin, 1663, in-8°*. Comme on

voit par ce titre, il annonçait le catalogue des plantes indigènes de cette contrée; mais il en indiqua fort peu, et ne profita pas même du *Pugillus* de Mentzell, qui l'avait précédé. D'un autre côté il donna comme spontanées, des espèces qui n'y ont jamais végété. On y trouve un très petit nombre de remarques, entre autres sur les variétés du seigle et de l'orge. En 1666 il publia un traité complet du jardinage : *Neu Angewandter Gartenbau*....., etc., distribué en VI livres, Berlin, 1666, in-4°. Dans le premier livre il traite des *Instruments* et des généralités de culture; dans le second des *Fleurs*, dont il donne un catalogue, rangé suivant une espèce de méthode; le troisième des *Légumes*; le quatrième des *Arbres*, tant fruitiers que forestiers, avec le détail des différentes opérations dont ils sont l'objet, telle que la greffe; le cinquième de la *Vigne*; le sixième des *Plantes médicinales*, tant cultivées que spontanées. Il en expose les vertus brièvement; mais avec bonne foi et clarté. Il y a quelques planches, mais qui ne concernent presque que les instruments. Cet ouvrage a été très estimé en Allemagne, ce que témoignent ses nombreuses éditions; la dernière est de Leipzig, 1716, in-fol. On lui doit encore : I. *Anthropometria sive de mutua membrorum corporis humani proportione, item de nervorum harmonia libellus*, Padoue, 1654, in-4°; id. 1667; Francfort-sur-l'Oder, 1663, in-8°, fig.; II. *De phosphoris observationes*, Berlin, 1671, in-fol.; III. *Dieteticon oder Neues Tischbuch*, Berlin, 1682; Leipzig, 1715, in-fol. C'est un traité des aliments, distribué en six livres. Dans le premier il parle des végétaux; des animaux dans les suivants, avec quelques planches;

dans le cinquième il traite des aromates et des assaisonnements, et dans le dernier des boissons. Enfin, dans un Appendix, il expose les principes de l'art de la cuisine. Il donna aussi l'art de la distillation dans un traité particulier : *Distillatoria curiosa*, Berlin, 1674, in-12, fig. Etant un membre de l'académie des curieux, il fit paraître plusieurs dissertations dans les mémoires de cette société : dans la première décennie, sur une espèce d'équisétum, sur la badiane ou anis étoilé, sur la graine de Cina, sur le moxa des Chinois, qu'il regardait comme un bon préservatif contre la goutte. Dans la quatrième collection de Hook, il publia plusieurs secrets pour perfectionner les vins, et il enseigna la manière de préparer des essences des végétaux. Enfin, suivant Moehsen, il avait préparé vingt planches pour former un appendix à l'*Hortus Eystettensis*: elles sont restées déposées dans la bibliothèque de Berlin. Il avait laissé aussi un manuscrit sur les plantes médicinales, avec un herbier correspondant, contenant 440 échantillons. On voit, par ce détail, qu'Elsholz a cherché à être utile pendant tout le cours de sa vie. Boediker a publié sa Vie ou Eloge : *Ehrensge-dächtniss*, Berlin, 1688, in-folio. Wildenow a rendu un hommage tardif à sa mémoire, en donnant le nom d'*Elsholzia* à un nouveau genre, composé d'espèces détachées de l'*Physop.*

D—P—c.

ELSIUS (PHILIPPE), religieux Augustin, né à Bruxelles vers la fin de 16^e. siècle, professa pendant plusieurs années les humanités au collège de son ordre, dans cette ville, et y mourut en 1654. On a de lui : *Encomiasticon Augustinianum in quo personæ ord. erem. S. P. N. Augustini sanctitatis, prælaturæ, legationibus, scriptis.*

etc., *præstantes enarrantur*, Bruxelles, 1634, in-fol. Dans l'épître au lecteur, l'auteur avoue qu'il a fait quelques doubles emplois lorsqu'il a trouvé le nom d'un même personnage écrit de différentes manières dans les sources qu'il a consultées. Il déclare aussi qu'il a cru devoir joindre aux illustres de son ordre tous les fondateurs ou réformateurs d'ordres et congrégations religieuses, par la raison, dit-il, que tous ont plus ou moins emprunté à la règle de St.-Augustin. L'ouvrage est par ordre alphabétique des prénoms, et contient près de deux mille cinq cents articles; la plupart sont fort succincts, et ne donnent que des notices assez insignifiantes. Les anonymes, formant quatre-vingt-sept articles, sont placés à la fin de la lettre N. La partie bibliographique y est traitée avec beaucoup de négligence, et sous ce rapport la *Bibliotheca Augustiniana* d'Ossinger, qui d'ailleurs est plus moderne d'un siècle, est infiniment préférable. W—s.

ELSNER (JACQUES), savant théologien de l'Église réformée, docteur en théologie, conseiller du consistoire royal de Prusse, premier prédicateur de la cour et de l'église métropolitaine des réformés à Berlin, et directeur de la classe de belles-lettres à l'académie royale des sciences, naquit en 1692, à Saalfeld, petite ville de Prusse. Son père, originaire de la Bohême, voyant son goût pour les sciences, lui fit donner une excellente éducation. Il alla achever ses études à Königsberg, et y fut ensuite nommé recteur de l'école des réformés. Il alla de là à Dantzig, à Berlin, à Clève, à Utrecht et à Leyde. En 1720, le roi de Prusse le plaça à Lingen, où il fut fait professeur de théologie et de philologie. Il obtint bientôt une chaire de pasteur; mais en 1722, il fut ap-

pelé à Berlin, pour être recteur du collège de Joachimsthal, qu'il rétablit dans tout son éclat. Après la mort de Schmidtman, il fut nommé second pasteur de l'église consistoriale, et obtint ensuite la première place. Il mourut à Berlin le 8 octobre 1750, âgé de cinquante-huit ans. Les ouvrages qui lui ont acquis le plus de réputation sont ceux où il a cherché à expliquer le nouveau Testament à l'aide des anciens auteurs profanes et des témoignages de l'antiquité. Le principal est divisé en deux volumes, intitulés : *Observationes sacræ in Novi fœderis libros, tomus 1^{us}. libros historicos complexus*, Utrecht, 1720, in-8°. *tomus 2^{us}. epistolas Apostolorum et Apocalypsin complexus*, ibid. 1728, in-8°. Cet ouvrage (dont J.-V. Stosch a donné une édition très-augmentée, Zwoell et Utrecht, 1767-1775, 3 vol. in-4°.), fut la cause d'une longue discussion que J.-George Stoer engagea contre Elsnér, et plusieurs disciples de ce dernier répondirent pour lui, et soutinrent sa querelle. Parmi ses autres écrits, on remarque encore : I. *Oratio inaug. de Zelo theologi, dicta in illustri atheno Lingensi*, 4 jan. 1721, Utrecht, 1721, in-4°. II. *l'Épître de S. Paul aux Philippiens, expliquée en discours moraux, suivis de remarques et d'observations*, Berlin, 1741, in-4°, en allemand. III. *Schediasma criticum, quo auctores, aliaque antiquitatis monumenta, inscriptiones, item et numismata emendantur, et indicantur et exponuntur*, inséré dans le tom. VII des *Miscellanea Berolinensia*, 1744, in-4°. IV. *Nouvelle description de l'Église des Chrétiens grecs en Turquie, avec des notes*, Berlin, 1759, in-8°, en allemand, avec dix planches. On a prétendu que dans cet ouvrage, il s'en

était laissé imposer par un diabolé-mandrite grec, nommé Athanasios Dozostatus, sur la relation verbale duquel il l'a écrit. V. *Continuation du même sujet*, ib., 1747, avec deux planches. Il y a joint une dissertation sur *l'excellence et la fertilité de la Palestine*, morceau qu'il avait déjà donné en français dans *l'histoire de l'Académie de Berlin*, 1748. VI. *Du 40^e. Chapitre de Tacite sur les mœurs des Germains, et surtout de la Déesse Hertha*, dans *l'histoire de l'Académie de Berlin*, 1747. VII. *De la Déesse Hertha ou Erdamna*, ibid., 1748. Son éloge, par Fontenay, se trouve dans la *Nouv. Biblioth. Germ.*, tom. xi, 2^e. part. C—r.

ELŠNETI (JUAN - TACHOWITZ), théologien unitaire, né en 1717, à Wengrow, dans la Grande-Pologne, devint adjoint de l'Église allemande et du Gymnase de Lissa en 1743, pasteur de l'Église bohémienne réformée de Bethlehém, à Berlin, en 1747, et Senior des Unitaires Bohémiens de Pologne et de Prusse en 1761, et mourut le 22 avril 1782. Ses principaux ouvrages sont : I. *Metaphisoth, traité historico-philologique*, Leipzig, 1760, in-8°. Il y fait voir beaucoup d'érudition. II. *Essai d'une Histoire des traductions bohémiennes de la Bible et des Éditions du Nouveau Testament, dans la même langue*, Halle, 1765, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand. III. *Brevés et succincta Biographia Jacobi Elšneri*, dans la *Biblioth. Bremens. nov.* de Bartley. Il a aussi traduit en allemand le *Martyrologium bohemicum*, donné de nouvelles éditions de quelques ouvrages bohémiens de Comenius, et tourné plusieurs morceaux intéressants pour l'histoire des Unitaires de Bohême, dans le *Scrinijs antiquarium* de

Gerdès. — Jean - George ELŠNER, magistrat et historien de Thorn, né dans cette ville en 1710, y entra dans le conseil des Seize en 1756, y occupa depuis quelques emplois judiciaires, et mourut le 11 mars 1753. Il a publié en allemand : I. *Observations historiques sur la dignité de Bourguemestre à Thorn*, ibid. 1758, in-4°. II. *Sur l'origine de la ville de Thorn*, inséré dans le *Dank und Dankmahl* de Dittmann, dans lequel se trouve aussi quelques notes sur sa vie. Il a encore laissé en manuscrit quelques opuscules sur la noblesse de Pologne, et sur l'état des sénateurs protestans dans ce royaume. C. M. P.

ELSTOB (GUILLAUME), Anglois, naquit, en 1675, à Newcastle-sur-Tyne. Il fut élevé d'abord à Cambridge, puis à Oxford, où il fut ensuite professeur. Il prit les ordres, fut nommé recteur des paroisses réunies de St.-Swithin et Ste-Marie Bothaw de Londres, et mourut en 1714, âgé de quarante-un ans. Il était très versé dans la connaissance des antiquités de son pays, et de la langue anglo-saxonne. Il a traduit de cette langue en latin, pour le docteur Hickès, l'homélie de Lupus, avec des notes, 1701, et l'homélie du jour de S. Grégoire, qu'il a publiés avec le texte, 1709, in-8°. Il avait le projet, si la mort ne l'eût surpris, de donner une édition des lois saxonnes avec beaucoup d'additions, etc. Cet ouvrage a été exécuté et publié par David Wilkins en 1721. On conserve à la Bibliothèque de la Société des antiquaires, une dissertation manuscrite sur l'usage de la littérature anglo-saxonne, par Elstob, destinée à servir de préface à une traduction qu'il comptait donner de la version paraphrasée d'*Orose*, par Alfred-le-Grand. On a aussi de lui des Sermons, un

pi Traité sur l'affinité qui existe entre la
 b profession de jurisconsulte et celle de
 n théologien, etc. X—s.

ELSTOB (ELIZABETH), sœur du
 précédent, et compagne assidue de
 ses études, naquit, en 1685, à New-
 castle-sur-Tyne. Elle avait reçu de sa
 mère le goût de l'étude et de la scien-
 ce; l'ayant perdue à huit ans, elle
 résista aux efforts de ses tuteurs pour
 la détourner d'une carrière si peu faite
 pour son sexe. On la laissa enfin libre
 de suivre un goût si déterminé; il pa-
 raît qu'elle partagea à Oxford l'éduca-
 tion de son frère, et qu'elle le suivit
 ensuite à Londres. Elle l'aida dans
 ses travaux, et accompagna son édi-
 tion anglo-saxonne et latine de l'ho-
 mémie du jour de S. Grégoire, (Lon-
 dres, 1709, in-8°), d'une traduc-
 tion anglaise et d'une préface en l'hon-
 neur des femmes savantes. Elisabeth
 Elstob publia ensuite une traduction
 de l'*Essai sur la Gloire* par M^{lle}
 de Scudéry. Elle avait transcrit de sa
 main, probablement pour un des ou-
 vrages que projetait son frère, toutes
 les hymnes contenues dans un ancien
 manuscrit de la cathédrale de Salis-
 bury. Elle entreprit, pour son propre
 compte, un recueil d'*Homélies saxon-
 nes*, avec la traduction anglaise, des
 notes et des variantes; mais les moyens
 pécuniaires manquaient à Elisabeth,
 pour l'exécution de ses projets litté-
 raires. Elle avait possédé, dit-on,
 une fortune honnête, qu'elle avait
 laissé périr par sa négligence et par
 son peu d'attaché aux choses tem-
 porelles. Ce détachement se portait
 jusqu'à un excès dont on sait rare-
 ment gré à une femme, quelque sa-
 vante qu'elle soit. Un de ces contem-
 porains parle d'une visite qu'il lui fit,
 et où il la trouva ensevelie dans *les
 livres et la malpropreté*. Aussi Eli-
 zabeth savait-elle huit langues, sans

compter la sienne. Deux ou trois de
 moins, et un peu plus d'argent, ne
 fût-ce que pour faire imprimer ses tra-
 ductions, auraient rendu sa scienc-
 ce plus utile aux autres, et à elle-
 même. Le lord trésorier lui procura
 quelques secours de la reine Anne
 pour l'impression de ses *Homélies*;
 mais cette princesse mourut, et ses
 secours cessèrent, en sorte qu'on
 n'imprima qu'un petit nombre des
Homélies (Oxford, in-fol.). Elisabeth,
 ayant à peu près dans le même temps
 perdu son frère, se trouva dans un
 dénuement complet. Cependant elle
 fit paraître, en 1715, une *Grammaire
 Saxonne*, dont les caractères furent
 gravés aux frais du lord *Chief Justice
 Parker*, depuis comte de Maccles-
 field. Elle se retira à Evesham, où
 elle tint, pour subsister, une petite
 école. On obtint, pour elle, de la reine
 Caroline, une pension annuelle de 20
 guinées; mais la mort de cette prin-
 cesse vint encore lui enlever cette
 modique ressource. Alors elle chercha
 une place de gouvernante. Il semblerait
 que l'espèce de décousu savant
 qu'elle portait dans l'ensemble comme
 dans les détails de sa vie, dût la ren-
 dre peu propre à des fonctions de
 ce genre. Cependant elle entra, en
 cette qualité, en 1734, chez la du-
 chesse douairière de Portland, où elle
 demeura jusqu'à sa mort, arrivée le
 30 mai 1756. X—s.

ELSYNGE (HEWAT), naquit en
 1598, à Battersea, dans le comté de
 Surrey. Après avoir étudié à Oxford,
 il voyagea durant plus de sept années.
 Son esprit et ses connaissances le fi-
 rent rechercher par tout ce qu'il y
 avait alors de plus distingué en An-
 gleterre. L'archevêque Laud, entre au-
 tres, le prit en grande faveur, et le fit
 nommer secrétaire de la chambre des
 communes. Il s'y fit remarquer autant

par son aptitude à remplir ces difficiles fonctions, que par une modération et une droiture qui, au milieu des factions qui agitaient le *long parlement*, lui conservèrent l'estime générale. C'est ce qui a fait dire que son tabouret était plus respecté que le fauteuil de l'orateur Lenthau. Lorsqu'il vit une partie des membres de ce parlement emprisonnés ou expulsés, et le reste se disposant à faire le procès au roi, il se retira sous prétexte de santé; mais bientôt, réduit à une vie trop sédentaire, malheureux dans sa fortune par la perte de sa place, et, par-dessus tout, accablé des maux de son pays et de la mort du roi son maître, il mourut en 1654, âgé de cinquante-six ans. On a de lui : *l'ancienne Manière de tenir les parlements en Angleterre*, Lond., 1663. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; la dernière est de 1768. Wood le croit tiré en partie d'un manuscrit du père de l'auteur, intitulé : *Modus tenendi parliamentum apud Anglos*. Elsyng a laissé d'autres écrits, mais qui n'ont pas été publiés.

X—s.

ELTESTE (FRÉDÉRIC-GODEFROT), ministre luthérien à Zörbig, près de Delitzsch, dans l'électorat de Saxe, né à Calbe sur la Saale, le 26 janvier 1684, mort le 1^{er} janvier 1751, a publié en allemand : I. *Topographia Sorbigensis*, Delitzsch, 1711, in-4^o; retouché et très augmenté, Leipzig, 1727, in-8^o. On y trouve des recherches curieuses sur les Wendes ou Sclavons de la Lusace. II. *Notice détaillée de la ville de Zorbig, première continuation*, Iesnitz, 1732, in-8^o, fig.; III. *Idem, deuxième continuation*, ibid. 1735, in-8^o, fig.; IV. *Hubnerus enucleatus et illustratus*, Leipzig, 1735, in-8^o. C'est un Cours d'histoire universelle en 104 leçons, par questions, suivant la mé-

thode d'Elshammann; Schammann : une nouvelle édition avec un supplément, Iesnitz, 1756, in-8^o. V. *ques Sermones et Discours oratoires* — Son père, Godefroi ELTUS d'un cordonnier de Zorbig; e quit en 1655, y fut fait archevêque en 1699, et mourut en 1706. On a de lui, sous le titre de *Presbyter*, une description du monastère de Calbe.

C. B.

ELVER (JÉACON), juriste allemand, né vers le milieu du 17^e siècle. Son mérite le fit appeler à la cour de l'empereur Matthias, nomma conseiller aulique, dignité qui lui fut conservée en 1639 par son successeur Ferdinand II. Il avait fait un voyage, et le fruit de ses observations, contenu dans une collection de lettres, fut mis au jour par J. Rich, sous ce titre : *Syllabus literarum in peregrinatione in Belgio-germanicâ et poloniâ*, Leipzig, 1611, in-8^o, avec une préface de l'éditeur. Il paraît qu'il se dérobait le plus souvent à la cour pour aller dans la solitude à la campagne. Dans les moments de loisir qu'il y avait, il composa un ouvrage latin, dans lequel il chercha à faire valoir les avantages de la vie rustique. Cet ouvrage fut publié à Francfort-sur-le-Main par les soins de Gurtner, qui y ajouta une préface; il parut sous ce titre : *Deambulationes vernas quibus realis philosophia ad usum rusticum cutitur*, etc., 1620, in-8^o, fol. 450 pages; il est divisé en deux parties, contenant ensemble 184 articles ou chapitres, dans lesquels l'auteur passe en revue sans beaucoup d'ordre tous les plaisirs que procure la contemplation, des régnes de la nature; il cherchait

assité à démontrer l'utilité qu'on peut retirer en suivant les travaux de l'agriculture; mais, philosophe chrétien, son dernier but est de remonter par le spectacle de la nature à la connaissance du Créateur. On doit donc regarder Elver plutôt comme un moraliste qui cherche à appuyer les préceptes qu'il donne par des exemples, que comme un physicien qui tend par l'observation de la nature à reconnaître ses lois; aussi ne met-il pas beaucoup de discernement dans les traits qu'il cite : les puisant dans une vaste érudition, il choisit toujours les plus singuliers; en sorte que le plus grand nombre est maintenant relégué parmi les fables. C'est de là vraisemblablement qu'est venue l'obscurité dans laquelle est plongé son livre, quoique estimable à beaucoup d'égards; obscurité qu'a partagée l'auteur, sur la vie duquel on n'a conservé aucune particularité. On doit cependant le considérer comme un digne précurseur des Derham, des Pluche et des Bernardin de Saint-Pierre.

D—P—s.

ELVIUS (PIERRE), professeur d'Astronomie à l'université d'Upsal, dans le dernier siècle. Outre l'astronomie, il cultivait la minéralogie, la physique et l'économie politique. On a de lui : I. *Delineatio magnæ fodinæ cupromontanæ* (Fahlun), Upsal, 1707, in-8°.; II. *Schediasma de re metallicâ Sueogothorum*, Upsal, 1703, in-8°.; III. *Disput. de navigatione in Indiam per septentrionem tentatâ*, ibid., 1704. in-8°.; IV. *Idea scipionis Runicî*, ibid., 1705, in-8°.; V. *Disp. de Suionum in Americâ colonia*, ibid., 1709, in-8°.; etc.

C—AU.

ELVIUS (PIERRE), fils du précédent, naquit à Upsal en 1710. Il étudia sous les meilleurs maîtres les ma-

thématiques, dont il fit l'application à plusieurs objets d'utilité publique. Ayant entrepris, en 1743, un voyage en Suède aux frais du bureau des manufactures, il examina plusieurs districts sous le rapport des travaux hydrauliques qu'on se proposait d'y faire, et dressa des cartes pour faciliter l'exécution de ces travaux. Un second voyage qu'il entreprit avec le baron de Hårleman lui fit connaître cette partie de la Suède que baignent les lacs Wetter et Wenner et la rivière de Gothie. Il examina les chutes de cette rivière, et fit des observations importantes sur les canaux de navigation intérieure que l'art pouvait construire pour faire communiquer la Baltique à l'Océan. Il détermina aussi les hauteurs du pôle le long des côtes et à Gothenbourg. Arrivé à l'île de Huen, il chercha à découvrir les restes des édifices élevés autrefois par Tycho Brahé, et il répéta les observations de ce fameux astronome parmi les ruines d'Uranibourg. La relation de ce voyage parut après sa mort, en 1751, et fut traduite en allemand. En 1747, Elvius avait été nommé secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm. Il remplit cette place de la manière la plus distinguée, et ce fut lui qui proposa à cette société savante de faire élever un observatoire. Elvius mourut le 27 septembre 1749, n'étant âgé que de trente-huit ans. L'académie frappa une médaille à son honneur, et se chargea de l'impression de son ouvrage sur les *Effets des forces de l'eau*. Il eut pour successeur, dans la place de secrétaire, Pierre Wargentin, qui habita l'observatoire dont Elvius avait proposé la construction, et le rendit fameux par des observations importantes.

C—AU.

ELYE (ELIAS), natif de Lauil'en, doit être compté entre les premiers

restaurateur des lettres en Babelge s'étant chargé, nonobstant la qualité de chanoine et un âge de soixante-dix ans, d'établir une imprimerie en 1470, la première en Suisse. L'on a de lui un Dictionnaire de la Bible, intitulé : *Mamotrectus*, de cette année, et le *Speculum vite humanæ* en 1473. Il était chanoine de Munster en Ergovie, canton de Lucerne. Le fameux *Ulrick Gering*, premier imprimeur de Paris, a été, selon toutes les apparences, son élève. U—r.

ELYMAS ou BAR-JESU, juif qui se mêlait de magie et faux prophète. On croit qu'il demeurait dans l'île de Crète. Il était avec le proconsul Sergius-Paulus, lorsque S. Paul vint à Paphos. Le proconsul, homme sage et prudent, disent les Actes, désire d'entendre la parole de Dieu, et envoya chercher Barnabé et Saul; mais Elymas s'efforçait de s'en détourner. Alors Saul, étant rempli du S. Esprit et regardant fixement cet homme, lui dit : « O homme plein d'astuce et de tromperie, enfant du diable, ennemi de toute justice ! ne cesseras-tu pas de détruire les voies droites du Seigneur ? Mais maintenant voici que la main du Seigneur est sur toi : tu vas devenir aveugle, et tu ne verras point le soleil jusqu'à un certain temps. Aussitôt ses yeux furent obscurcis, et, environné de ténèbres, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Le proconsul ayant vu ce miracle, embrassa la foi, et il admirait la puissance du Seigneur (1). Les Pères prétendent que c'est à cette occasion que Saul changea son nom en celui de Paul, en mémoire de la conquête qu'il venait de faire à la foi, dans la personne de Serge Paul. S. Chrysostôme et Origène croient qu'Elymas

(1) Actes 13.

se convertit aussi, et que S. Paul lui rendit la vue. Elymas est un nom arabe qui signifie *magicien*; Bar-Jesû était le nom du juif. L—r.

ELYOT (sir THOMAS), savant auteur anglais, issu d'une bonne famille du comté de Suffolk, étudiait à Oxford vers l'année 1514. Au retour de ses voyages sur le continent, il fut introduit à la cour de Henri VIII, qui le créa chevalier et le nomma à diverses ambassades, entre autres à celle de Rome dans l'affaire du divorce en 1532. Wood et Leland parlent avec les plus grands éloges de son savoir, de ses talents littéraires et de son caractère moral. Il possédait de biens assez considérables dans les comtés de Cambridge et de Hamp; il résida long-temps à Cambridge où il exerça les fonctions de sheriff, et mourut en 1546. On a de lui : I. *Le Château de santé*, 1541, réimprimé plusieurs fois; espèce de traité d'hygiène. II. *Le Gouverneur*, en 5 livres, 1544; III. *de l'Éducation des enfants*; IV. *le Banquet de Sagesse*; V. *Préservatif contre la crainte de la mort*; VI. *De rebus mirabilibus Angliæ*; VII. *l'Apologie des bonnes femmes*; VIII. *Bibliotheca Eliota*, Bibliothèque ou Dictionnaire d'Eliot, 1541. C'est, à ce qu'on croit, le premier dictionnaire latin-anglais qui ait paru en Angleterre; il a été augmenté et perfectionné depuis (F. Th. COOPER). IX. *L'Image du gouvernement, tirée des actions et paroles notables de l'empereur Alexandre-Sévère*, 1549. Cet ouvrage, qu'il prétendit avoir traduit sur un manuscrit grec d'Encolpius, que lui avait prêté un gentilhomme napolitain, n'est qu'une compilation de faits qu'il a tirés de Lampridius et d'Hérodien, et auxquels il en a ajouté quelques-uns de son invention. X. *Sermois*

sur la mortalité de l'homme, trad. du latin de St. Cyprien, 1534. XI. *Règle de la vie chrétienne*, trad. de Pic de la Mirandole, 1534. De tous ces ouvrages, le *Dictionnaire d'Elyot* est le seul qui soit connu aujourd'hui. Les biographes, même anglais, ont fait deux articles différents pour cet auteur, en écrivant son nom, tantôt Eliot et tantôt Elyot. X—s.

ELYS (EDMOND), ecclésiastique et écrivain anglais du 17^e siècle, studia à Oxford, et se fit une assez mauvaise réputation par quelques folies de jeunesse; mais étant entré dans les ordres, et ayant en 1654 succédé à son père dans la cure d'East Allington dans le comté de Devon, il répara ses premiers torts par une meilleure conduite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent beaucoup de talent et d'érudition. Nous ne citerons que les suivants. I. Des *Poésies sacrées*, en 2 petits vol., publiés successivement en 1655 et en 1658. II. *Miscellanea*, en vers latins et anglais, suivis de quelques essais en prose latine, 1658, réimprimé en 1662. III. Un pamphlet contre les sermons du docteur Tillotson sur l'incarnation. IV. Un volume de *Lettres estimées*. On ne connaît point la date de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1693, dans une retraite studieuse, ayant refusé alors de prêter le serment. X—s.

ELZEMAGH. Voy. SAMB DEN MALIK.

ELZEVIR est le nom sous lequel sont connus des imprimeurs célèbres dont le véritable nom est *Elzevier*; en latin, *Elsevrius*. Cette famille était originaire de Liège ou de Louvain, peut-être même d'Espagne. Louis, le premier de son nom qui soit connu, paraît n'avoir été que libraire. C'est chez lui que se vendait l'*Eutropius*,

Leyde, 1592, in-8°. Son nom se trouve sur des livres de 1617; sur quelques-uns il est annoncé comme associé de Maire (Jean), et sur quelques autres son nom est uni à celui d'Isaac Elsevir, son petit-fils. Cette année 1617 fut la date de la mort ou tout au moins de la retraite de Louis, dont la devise était, dit M. Adry: *Concordiâ res parvæ crescunt*, et qui laissa quatre fils: Matthieu ou Mathys, Gilles, Arnoust et Joost ou Just; ces deux derniers ne suivirent pas la profession de leur père. — MATTHIEU, né en 1565, était libraire à Leyde en 1618, et associé de Bonaventure, son fils. On ne connaît que deux ouvrages portant leurs noms; savoir: la *Castramétation de Stevin*, et la *nouvelle Fortification par écluses*, du même auteur. Matthieu mourut le 6 décembre 1640, laissant six ou sept enfants; dont cinq fils: Isaac, Arnout II, Abraham, Bonaventure et Jacob. — GILLES, second fils de Louis, fut libraire à La Haye dès 1599. — ISAAC, fils aîné de Matthieu, fut le premier imprimeur de cette famille; il imprima de 1617 à 1628, qui paraît être l'année de sa mort. — BONAVENTURE, frère d'Isaac, fut, comme on l'a vu, associé dans la librairie de son père en 1618; il s'associa en 1626 avec son frère Abraham, et cette association dura jusqu'en 1652. Ce furent eux qui publièrent la collection connue sous le nom de *Petites Républiques*, collection sur laquelle, ainsi que sur les ouvrages qu'on y joint, on trouve des détails dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, tom. II, 2^e partie, pages 149 à 191. C'est à eux que l'on doit les chefs-d'œuvre de typographie qui ont immortalisé leur nom; ils ont donné à eux seuls plus d'ouvrages que tous les autres Elzevir, et plu-

sieurs de leurs grand mérite. La plupart qu'ils employèrent l'on a exagéré, quand on a édités d'être en général ino il faut convenir cependant qu'on ait justement ce reproche au Virgile de 1656, petit in-12. Un reproche d'un autre genre, et qui porte sur leur caractère, paraît bien fondé : c'est la grande avidité qu'ils avaient pour le gain, et dont se sont plaints plusieurs hommes de lettres qui eurent affaire à eux. Abraham Elzevir mourut le 14 août 1652, et Bonaventure ne peut lui avoir survécu que deux ans; le catalogue de leur vente, qui parut en 1655, in-4°. de 113 pages à deux colonnes, est intitulé : *Catalogus variorum et insignium in quavis facultate, materia, et lingua librorum Bonaventurae et Abrahami Elzevir, quorum auctio habebitur Lugduni Batavorum in officina defunctorum ad diem 16 aprilis stilo novo et sequentibus* 1655. Ils avaient donné précédemment *Catalogus librorum qui in bibliopolio Elzeviriano venales extant*, Leyde, 1654, in-4°. de 80 pages à deux colonnes. Il paraît que leurs enfants publièrent encore quelques ouvrages en 1653, sous le nom de leurs pères. — JACOB, cinquième fils de Mathieu, était imprimeur à La Haye : on ne connaît de lui d'autre livre que la *Table des Sinus*, d'Albert Girard, 1626. — JEAN ELZEVI, fils d'Abraham, naquit le 27 février 1622, fut associé, en 1652, 1653 et 1654, avec Daniel, son cousin. C'est de leurs presses que sortit le livre de *Imitatione Christi*, in-12, sans date, mais qui ne peut être que d'une des trois années que dura la société des deux cousins. Jean imprima seul de 1655 à 1661, et mourut le 9 juin de cette dernière an-

... ; savoir : De ... février 1688, ... miral, et Ab... ... de Leyde, qui par... avoir renoncé à l'imprimerie, qui probablement était libraire en 1702. Eve van Alphen, veuve de Elzevir, continua pendant quel temps le commerce en son nom et celui de ses enfants, sous la raison *veuve et les héritiers de Jean Elzevir*. On a un catalogue de J. Elzevir, sous ce titre : *Catalogus variorum et rariorum in omni facula et lingua librorum tam compactorum, quam non compactorum et Johannis Elzevirii, ac aliorum typographi quorum auctio habebitur ad diem 10 februarii 1659*, Leyde, 1659, in-3°. de 107 pages à longues lignes. — PIERRE II, en mars 1643, était fils de Louis II, qui était second fils de Mathieu. Il fut imprimeur à Utrecht en 1669; il éprouva des pertes considérables par suite de la conquête de la Hollande, faite par Louis XIV. Il existait encore en 1680, mais on ignore l'année de sa mort. — LOUIS II, fils d'Isaac, fut d'abord capitaine de vaisseau, puis s'établit libraire à Amsterdam en 1658. Daniel, en quittant la société de Jean, vint en 1655 se joindre à Louis II, qui mourut le 21 juillet 1662. — DANIEL, mentionné, était fils de Bonaventure, et naquit le 26 novembre 1617; il eut pour parrain Daniel Heinsius, et pour marraine, la femme de Mathieu Heinsius. Il fut, comme nous l'avons dit, associé pendant trois ou quatre ans avec son cousin Jean à Leyde, et alla ensuite contracter société avec Louis II à Amsterdam. A la mort de son second associé (1662), il continua seul le commerce jusqu'à sa mort, arrivée le 11 novembre 1680. Il laissa

; mais il ne paraît pas qu'ils n'primeurs, et Daniel passe dernier de sa famille qui ait art. Sa veuve continua son , ou du moins publia le *iris civilis*, 1681, 2 vol. Enfin, le *Tibère* d'Amelot tsaye, 1682, in-4°. porte s *héritiers de Daniel*. On : catalogues de Daniel : I. *librorum qui in bibliopoli-sevirii venales extant*, 12, divisé en sept parties, *libri theologici*; *libri juris* français en théologie, en nédecine, en humanités; *libri* espagnols et anglais; *libri* ands; *libri medici*; *libri ci*; chaque partie a sa pagiticière, dont le total est pages; et les livres sont, ue partie ou sous-division, r ordre alphabétique des des titres de livres. II. *Catalogus librorum officinæ Danielis designans libros qui ejus impensis prodierunt, aut lias magna ipsi copia sup-* 14, in-12 de 56 pages. Les ont rangés par ordre alpha-I. *Catalogus librorum qui olio D. Elsevirii venales quorum auctio habebitur defuncti*, 1681, in-12 de : Catalogue rangé par ordre ue des auteurs ou des titres mais chaque lettre est sub- *libri theologici, juridici, uscellanei*; livres en droit, ne, en humanités. Les livres spagnols, anglais, forment à part de vingt-deux pages, el l'ordre alphabétique res à chaque langue. Il existe *Catalogus librorum officinæ Danielis Elsevirianis* etc., 1661, petit

in-8°. de dix feuillets, rangé par ordre alphabétique, et qui avait été précédé par un que les deux associés avaient publié en 1656. — PIERRE II imprima en 1692, à Utrecht, les *Mélanges de Colomiés*, in-12. On croit qu'il était fils du Pierre déjà mentionné plus haut. On a lieu de croire qu'Isaac Daniel, indiqué sur le frontispice des *derniers Discours de M. Morus*, Amsterdam, 1680, in-8°, n'a pas existé. Il en est de même de Gabriel et de Louis, dont on lit les noms sur l'édition des *Mémoires de La Rochefoucault*, Amsterdam, 1665, in-12. M. Adry n'hésite pas à les qualifier de faux Elzevirs. Ce savant a fait le *Catalogue raisonné de toutes les Editions qu'ont données les Elzevirs*; cet ouvrage, qui doit former trois volumes in-8°, est encore manuscrit : l'auteur a seulement publié dans le *Magasin encyclopédique*, août et septembre 1806, une *Notice sur les Imprimeurs de la famille des Elzevirs*. Cette Notice, dont on a tiré des exemplaires à part, et qui fait partie de l'Introduction du *Catalogue raisonné*, a été notre guide. Dans le *Manuel du Libraire*, par J.-C. Brunet, 2^e édition, 1814, on trouve (tom. IV, à la fin) une *Notice de la collection d'auteurs latins, français et italiens, petit in-12, par les Elzevirs*. A.B.—T.

EMAD-EDDIN ZENGUI. Voy. SANGUIN.

EMAD-EDDIN. F. IMAD-EDDIN.

EMADI, célèbre poète persan, surnommé *Schéhériari*, parce qu'il vint s'établir dans la ville de Schéhériar, vivait sous l'empire de Malek II, sulthân de la race des Seldjoucides, et a publié un *Divan*, ou recueil de quatre mille vers, qui lui mérita le surnom de *Prince des Poètes*. Après avoir résidé quelque temps à la cour du sulthân de

Mazandoran, à qui il écrivait : « Les mauvais génies se sont ligés contre vous, mais l'empire de Salomon ne peut manquer, c'est-à-dire la monarchie universelle, pourvu que vous ayez soin de ne pas perdre son anneau, qui est le véritable symbole de la sagesse. » Esnadi revint dans sa patrie, où Habim Sanaï, son ami, lui apprit si bien les principes de la vie dévote, qu'il abandonna entièrement le monde pour s'y livrer. Il mourut l'an 675 de l'hégire. Z.

EMANUEL, roi de Portugal, surnommé *le Grand*, né à Alençobite, le 31 mai, 1469, était fils de Ferdinand de Visco, d'une branche cadette de la maison régnante. Jacques, frère d'Emanuel, ayant échoué dans le projet de détrôner Jean II (V. JEAN II.), ce prince crut devoir à sa sûreté, s'éloigner de sa cour tous ceux qui pouvaient avoir eu connaissance du complot tramé contre lui. Cependant Emanuel fut désigné, en 1490, pour aller recevoir, sur la frontière du royaume, Isabelle de Castille, fiancée à l'infant Alphonse ; mais dans les fêtes auxquelles ce mariage donna lieu, le roi le traita avec une politesse froide, qui fut remarquée de tous les courtisans. L'infant mourut l'année suivante d'une chute de cheval, et par la mort de ce prince, Emanuel devint l'héritier présomptif de la couronne. Jean résolut de l'en priver pour la faire passer sur la tête de George, son fils naturel. En conséquence, il feignit de reconnaître les droits que l'empereur Maximilien prétendait avoir sur le Portugal, pensant que les grands du royaume préféreraient son fils à un prince étranger. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, et prévoyant qu'Emanuel, aimé de la nation, triompherait de tous les obstacles qu'on lui opposerait, il se décida à le déclarer son successeur,

par un testament antérieur. Dès qu'il avait appris la mort du roi, Emanuel s'était rendu à Lisbonne, pour s'assurer de la disposition des esprits à son égard. A la nouvelle de la mort de Jean, il se hâta de convoquer les états-généraux, et d'adopter divers réglemens de police. Il montra l'intention de faire cesser les vexations que les juifs avaient souffertes sous le règne de son père, et ordonna qu'à l'avenir ils contribueraient pour les besoins de l'état que dans la même proportion que les autres habitants. Cette disposition fut sans effet. Isabelle, sœur d'Alphonse, qu'Emanuel avait épousée en mariage, ne consentit pas à lui donner sa main qu'à la condition que les Maures et les Juifs seraient bannis du Portugal. En vain Emanuel s'élevèrent contre une mesure qui déshonorait le royaume d'une foule de peuples soumis et industrieux. En vain Emanuel consultant que son amour, et son intérêt ordonnance conforme au vœu de la princesse, les Maures obéirent, et se retirèrent en Afrique, la nation ne se résolut dans le cœur ; mais on défendit aux Juifs d'emmener avec eux leurs enfants, l'intention de la princesse qu'ils fussent instruits des principes du christianisme ; la plupart refusèrent de souscrire à cette ordonnance, quelques-uns même égorgèrent leurs enfants et se tuèrent ensuite pour ne pas tomber per à la violence qu'on leur fit. Alors Emanuel publia un édit qui obligeait les Juifs à se faire baptiser, si opposé au véritable principe de la religion, loin de rendre plus paisible son royaume, comme il l'avait été auparavant, fut au contraire une des principales causes des troubles et des révoltes qui ont agité le Portugal pendant plusieurs siècles (Voy. POMBALE). Isabel mourut au bout de dix-huit mois.

, en mettant au monde un fils né Michel, qui ne vécut que deux ans. Peu de temps après, Emanuel épousa Marie de Castille, sœur d'Isabelle, princesse d'un caractère doux, d'une piété éclairée, et qui se borna à remplir ses devoirs, ne prit aucune part ni aux intrigues de la cour, ni aux affaires de l'état. La découverte de l'Amérique avait signalé le règne de son père, et une bulle du pape Alexandre VI avait réglé le partage du Nouveau-Monde, entre les Espagnols et les Portugais. Emanuel avait trouvé le royaume dans un état florissant (*Voyage de Vasco de Gama*). L'essor de la fortune s'était emparé de son esprit; il profita de cette disposition pour faire entreprendre de nouveaux voyages, et presque tous couronnés par le succès. Sous son règne, Vasco de Gama partit pour la première fois (1497) du cap de Bonne-Espérance, reconnut le côté oriental de l'Ethiopie, et alla à Calicut, sur la côte de Malabar; Alvarès de Cabral arriva au Brésil, visita par l'Amérique le cap de la Espérance avec les souverains du Portugal (1500), y construisit des forts, et y conserva la possession de ce royaume; François d'Almeida, envoyé dans les Indes avec le titre de vice-roi (1505), y soutint avec gloire l'honneur des armes portugaises, et son fils y forma des établissements dans les Maldives et à Ceylan; Alphonse Albuquerque s'empara (1507) de l'Ormus; Jacques Sigueira (1510), découvrit l'île de Sumatra; Albuquerque prit l'île de Goa (1511), et obligea les habitants de la presqu'île de Malabar à se ranger sous la domination portugaise; Antoine Corrêa (1520), parvint en vainqueur le royaume de Cochin. C'est à cet accroissement rapide de la puissance du Portugal

qu'Emanuel dut le surnom de *Grand*, moins mérité peut-être que celui de *Très Heureux*, que lui donnent Goëss et d'autres historiens. La seule guerre qu'il eût à soutenir fut contre les Maures d'Afrique; dans une circonstance difficile il voulut se mettre à la tête de l'armée; mais son conseil l'en empêcha, de sorte qu'il manqua l'occasion de faire connaître s'il avait les qualités propres à un général. La reine Marie étant morte en 1517, Emanuel épousa deux ans après Eleonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et qu'il avait d'abord demandée pour son fils. Il était alors âgé de plus de cinquante ans, et on dit qu'il fit ce mariage pour imposer silence aux courtisans qui s'égayaient sur sa vieillesse prématurée. On croit que les excès auxquels il se livra pour faire oublier son âge, hâtèrent sa mort, arrivée le 13 décembre 1521. Emanuel aimait les lettres, et on assure qu'il avait composé une *Histoire des Indes*, dont on a conservé des fragments. Son zèle pour la religion était ardent; non seulement il contribua à la répandre dans les Indes et dans l'Afrique; mais il chercha à empêcher les progrès de l'hérésie en Allemagne, et il écrivit une lettre très vive à l'électeur de Saxe pour l'exhorter à abandonner Luther. Ce prince était laborieux, sobre, d'un accès facile; on respecte encore les ordonnances qu'il a laissées sur différentes parties de l'administration; en un mot l'histoire ne lui reproche que sa violence contre les Juifs, dont les suites furent la dépopulation de son royaume; et sa parcimonie qui lui fit perdre Vespuce et d'autres officiers qui portèrent leurs services en Espagne. Jean III, son fils, lui succéda. La vie d'Emanuel a été écrite en portugais, par Dam. de Goëss, Lisbonne 1566 et 1567,

2-vol. in-fol., réimprimé par J. B. Tap-
vanha, Lisbonne 1619, in-fol.;
cette édition est tronquée, et l'on pré-
fère la première; mais on fait encore
plus de cas de l'ouvrage d'Osorio,
intitulé *De rebus Emmanuelis Lusitaniae regis*, Lisbonne, 1571, in-fol.
Simon Goulart l'a traduit en français,
Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587,
in-8°. On a inséré dans le tome II de
l'*Hispania illustrata*, une Lettre de
ce prince, adressée à Léon X, dans
laquelle il lui rend compte des vic-
toires remportées par ses armes, sur
les Maures d'Afrique. W—s.

EMANUEL PHILIBERT. Voyez
SAVOIE.

EMANUEL, fils de Salomon, le
plus élégant et le meilleur des poètes
qu'ait produits la nation hébraïque
depuis sa ruine et sa dispersion, était
Romain de naissance, ainsi qu'il nous
l'apprend dans plusieurs de ses ou-
vrages, et vivait à Rome vers la fin
du 13^e siècle. Il nous apprend dans
une de ses préfaces, qu'il habita
long-temps *Fermo*, ville de la marche
d'Ancone, et y composa la plus grande
partie de ses poésies. Emanuel était
encore habile grammairien, bon critique
et excellent interprète, ainsi que
le prouvent ses divers ouvrages; en
voici la nomenclature : I. *Mechaberoth* (*compositions poétiques*),
Brescia, 1491, et Constantinople,
1555, in-4°. Ces deux éditions sont
très rares. Les bibliographes plaçaient
la première en 1492; mais M. de
Rossi a prouvé dans ses *Annales ty-
pographiques*, qu'il fallait en reculer
la date d'une année. Ce volume offre
un recueil, riche de vingt-huit pièces
écrites partie en prose rimée, partie en
vers très élégants, et de différents
mètres; elles traitent de divers sujets,
et particulièrement de l'amour, des pas-
sions humaines, des délices de ce

irent et dom
dernière pièce
ifer et le para
reimprimée séparément à P
1559, et à Francfort sur le
1715. On ne sera peut-être p
de lire ici le jugement que p
recueil le savant abbé André
» parmi toutes ces poésies he
» le recueil où *Machberoth*
» Emanuel, est particulièren
» d'attention : ce poète qui v
» dans le 12^e siècle, a o
» concours unanime de lona
» la vivacité de son imaginati
» reux choix de ses idées, e
» de ses vers : ses poésies s
» sent d'odes, de chansons
» drigaux; elles se disting
» tout par des détails sur
» points de physique et de
» par des descriptions de l'e
» paradis, par des éloges du
» femmes. Je sais que les rab
» regardent ce poète comme
» tin, un impie, un esprit
» peut l'appeler l'Aboulola c
» taire des Hébreux; aussi s
» ges sont-ils sévèrement co
» et la lecture en est-elle pro
» le Sanhédrin; mais je sais
» ces mêmes ouvrages, im
» Brescia et à Constantinopl
» très loués par les critiques.
» et que récemment Elias de
» a affirmé ouvertement qu
» réussit également dans
» comme dans le profane.
» genre héroïque comme da
» niesque. (*dell' orig. e d*
» *d'ogni litter.*, tom. II, p
» pag. 45.) » II. *Comment*
les Proverbes, il a été imp
le texte, à Naples, sans ind
lieu ni de date, en 1487 sel
Rossi, avec divers autres agi
» taires sur le

ce commentaire, assez diffus, quel est joint à l'interprétation e, une analyse grammaticale du existe manuscrit en cinq volumes; dans la bibliothèque de Rossi; IV. *Commentaires sur prophètes*, manuscrit entièrement ou aux bibliographes hébreux et ans; V. *Commentaire sur les vers*; M. de Rossi possède le seul icrit que l'on en connaisse; VI. *Commentaires sur Job, le Cantique, re de Ruth et Esther*; ces Commentaires sont tous inédits, et la plupart étaient ignorés des bibliographes que M. de Rossi les eut fait con- ; VII. *Even Büchen (Pierre de e)*, traité inédit, quoiqu'entière- it de grammaire et de critique sa- et tout a fait inconnu des biblio- es. Il se divise en quatre parties, chacune se subdivise en plusieurs ns ou chapitres. La 1^{re}. traite 103 et des lettres qui manquent le texte sacré ou sont sous-enten- ; la 2^e. des lettres ou mots redon- ; la 3^e. de ceux que l'on peut e ou supprimer à volonté; enfin offre différentes remarques tou- la langue hébraïque et le texte icriture. J—K.

MELRAET (.....), peintre, né Bruxelles, vers 1612, voyagea beau- pour étudier le paysage, et fit en , et surtout à Rome, un long sé- De retour dans sa patrie, il fit un séjour dans Anvers, et travailla spécialement pour les églises; re- s comme un des meilleurs paysa- de la Flandre, surtout en grand, gnit souvent des fonds de paysa- lans les tableaux des autres ar- . Descamps regarde, comme ce a fait de mieux, un tableau placé la chapelle de St.-Joseph, des nes déchaussés à Anvers; il vante anière large et le bel effet de cet

XIII.

ouvrage. L'année de la mort d'Emel- raët est inconnue. D—T.

EMERI. Voy. EMERY.

EMERIC, ou HENRI, roi de Hon- grie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, du consentement unanime de la diète, et commença son règne par faire exécuter à la rigueur les lois que son père avait portées contre les meur- triers et les brigands. Son frère André s'étant fait un parti dans la noblesse; se révolta, et prit ouvertement les ar- mes. Le roi marcha aussitôt contre les rebelles, et les deux armées étant en présence, s'avança seul au milieu des ennemis, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, et par une harangue à la fois noble et touchante, désarma les rebelles, qui lui livrèrent son frère André, leur chef, auquel il eut la gé- nérosité de pardonner. Tandis qu'E- mERIC était engagé dans cette guerre intestine, les Vénitiens lui enlevaient plusieurs places qu'ils avaient possé- dées autrefois sur la côte de Dalmatie. Ce prince parvint cependant à con- clure la paix avec Venise. Il mourut peu de temps après, en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui ne régna que six mois, et eut pour successeur André II; son oncle.

D—P.

EMERSON (GUILLAUME), ma- thématicien anglais, naquit en 1701 à Hurtworth, dans le comté de Dur- ham. Son père, qui était maître d'é- cole, et le curé de son village lui donnèrent toute l'instruction qu'il ne dut pas à lui seul. Il se livra pendant quelque temps à l'enseignement des sciences mathématiques; mais ayant hérité d'une petite fortune, où sa mo- dération lui fit trouver l'indépendan- ce, il put se livrer sans obstacle à son goût pour l'étude. On peut juger de son assiduité au travail par les ou- vrages qu'il a laissés, et dont voici

8

les titres : I. *La Doctrine des fluxions*, in-8°, 1748; II. *La Projection de la sphère*, in-8°, 1749; III. *Eléments de trigonométrie*, in-8°, 1749; IV. *Principes de la mécanique*, in-8°, 1754; V. un *Traité de navigation*, in-12, 1755; VI. un *Traité d'algèbre*, in-8°, 1765; VII. *Méthode des incréments*, in-8°; VIII. *Arithmétique des infinis, méthode différentielle, éclaircie par des exemples, et éléments des sections coniques*, in-8°, 1767; IX. *Mécanique ou doctrine du mouvement, avec les lois des forces centripète et centrifuge*, in-8°, 1769; X. *Eléments d'optique*, in-8°, 1768; XI. *Système d'astronomie*, in-8°, 1769; XII. *Principes mathématiques de géographie, de navigation et de gnomonique*, in-8°, 1770; XIII. *Cyclomathesis, ou Introduction facile aux diverses branches des mathématiques*, 1770, 10 vol. in-8°; XIV. *Petit commentaire sur les Eléments de Newton, avec une défense de Newton contre les objections faites sur différentes parties de ses ouvrages*, in-8°, 1770: cet ouvrage a été réimprimé dans l'édition donnée en 1805 (Londres, 3 vol. in-8°.) par William Davis, de la traduction en anglais des *Eléments et du système du monde de Newton*; XV. un volume de *Traités*, in-8°, 1770; XVI. un volume de *Mélanges concernant divers sujets de mathématiques*, in-8°, 1776. On trouve dans tous ces ouvrages une connaissance approfondie des sujets que traite l'auteur, beaucoup de clarté et de concision, mais peu d'invention, et une sorte de rudesse de style conforme à ses manières, qui étaient rarement celles d'un homme bien élevé, et dont il se plaisait à exagérer la grossièreté, par une affectation de singularité. Ses

ME
 t d'ordinaire n
 on lui vit poi
 pres et ec la même pe
 pendant vingt années de suite. l
 lassements favoris étaient de tr
 à la terre, de pêcher, enfonc
 l'eau jusqu'à la ceinture, ou d'
 premier cabaret à bière, boire et
 avec le premier venu. Le c
 Manchester, qui aimait sa s
 faisait souvent avec lui de petit
 menades champêtres, et l'ac
 gnait ensuite jusqu'à sa de
 mais ce seigneur ne put jamais
 terminer à monter dans sa vi
 « Au diable soit votre babiole
 » alors Emerson, j'aime mieux
 » cher. » Il avait un cheval
 montait jamais, et qu'il con
 par la bride quand il allait au
 faire sa provision. Lorsqu'il
 faire imprimer un de ses ou
 il allait à Londres le porter lui
 à l'imprimeur, et ne se repos
 sur lui seul pour la correction
 épreuves. Il écrivait avec une
 pitation qu'il fit tomber plus d'
 dans des inexactitudes impar
 bles, surtout dans des traités é
 taires. Quelques-unes ayant ét
 vées par des critiques anonym
 inséra dans la préface de ses *Mé*
 l'avertissement suivant : « Si q
 » écrivain jaloux, injurieux et
 » s'avise dorénavant de se tap
 » un trou pour m'insulter et
 » quer la risée à mes dépens
 » oser montrer son visage con
 » homme de cœur, je déclare
 » ne ferai pas la moindre atte
 » cet animal, et que je le consid
 » comme étant même au-dess
 » mépris. » Voilà sans doute u
 position philosophique annonç
 style qui ne l'est guère. Dans l
 qu'il travaillait à son *Traité de*
 in jour avec qu

ses écoliers un petit bâtiment rigèrent si mal, qu'il se trouva échoué. « Ce n'est pas mon ple, ce sont mes préceptes faut suivre, » leur dit Emery souriant. L'embarras qu'il eut dès qu'il voulait développer ses idées, lui fit abandonner sa carrière de l'enseignement. C'est son esprit et l'instruction qu'il acquise sur un grand nombre de livres, auraient pu rendre encore sa conversation intéressante, s'il ne fut enlevé par un ton tranchant, par des arguments presque continuels, et par une impatience de caractère qui ne permettait pas de souffrir la contradiction. Il était profondément versé dans la théorie de la musique, et très malheureux dans l'exécution. L'impossibilité qu'il trouvait à jouer à son gré son violon, auquel il appliqua quelques innovations, fut un des tourments de sa vie. Il fut en proie aux douleurs de la goutte, le 26 mai 1782, âgé de vingt-un ans. S—D.

ÉMERY (MICHEL - PARTICELLI, dit le grand), surintendant des finances, appartenait à une famille d'Italie, établie en France dans le XV^e siècle. Son père, qui avait fait une fortune considérable par le commerce, quitta les affaires et acheta une charge de trésorier du roi. Michel, l'aîné de ses enfants, hérita de cette charge et vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître dans les bureaux du roi. Doué d'un esprit actif et fécond en ressources, indifférent sur les honneurs pourvu qu'ils le menassent à l'aise, souple avec les grands, dur avec les inférieurs, inaccessible à tout autre sentiment que celui de l'intérêt, d'Emery réunissait toutes les qualités propres à lui faire une fortune rapide. Il eut la place d'in-

tendant de l'armée, dans la guerre pour la succession du duché de Mantoue, et fut chargé, en même temps, de travailler à détacher le duc de Savoie de l'alliance qu'il avait formée avec l'Autriche, en faveur de Charles de Gonzague, héritier légitime de ce duché. D'Emery ne réussit point dans cette entreprise, au succès de laquelle le ministre attachait un grand intérêt; cependant il ne perdit rien de son crédit, et à la paix il resta ambassadeur en Piémont. Richelieu estimait les talents de d'Emery, et l'employait dans l'occasion; mais ce ne fut que sous le ministère de Mazarin qu'il parvint à la plus haute faveur. Nommé surintendant des finances dans un moment où toutes les ressources étaient épuisées par des guerres continuelles, il sut en créer d'autres, mais ce ne pouvait être sans exciter de grands mécontentements. Insensible aux plaintes qui lui revenaient de toutes parts, au ridicule même dont on cherchait à l'accabler, d'Emery ne s'occupait qu'à inventer de nouvelles taxes, qu'à imaginer de nouveaux moyens de procurer des rentrées d'argent au trésor royal; mais ayant ordonné une retenue sur les gages des officiers du parlement, cette mesure souleva cette compagnie jalouse de ses privilèges, et Mazarin se vit obligé de sacrifier à sa propre conservation un homme qui le secondait si bien. D'Emery fut privé de ses emplois et exilé dans ses terres, où il mourut de chagrin, au bout de deux ans, en 1650. On cite une anecdote très propre à faire connaître jusqu'à quel point d'Emery poussait l'indifférence pour l'opinion publique. Baultu lui présenta un jour un poète de ses amis, en lui disant: « Voilà un homme qui peut vous donner l'immortalité, mais il faut que vous lui donniez de quoi vivre.

restaurateur des lettres en Italie; s'étant chargé, nonobstant la qualité de chanoine et un âge de soixante-dix ans, d'établir une imprimerie en 1470, la première en Suisse. L'on a de lui un Dictionnaire de la Bible, intitulé *Mammothectus*, de cette année, et le *Speculum vite humanæ* en 1475. Il était chanoine de Munster en Leu-
govie, canton de Lorraine. Le fameux *Ulrick Gering*, premier imprimeur de Paris, a été, selon toutes les apparences, son élève. O—1.

ELYMAS ou BAR-JESU, juif qui se mêlait de magie et faux prophète. On croit qu'il demeurait dans l'île de Crète. Il était avec le proconsul Sergius-Paulus, lorsque S. Paul vint à Paphos. Le proconsul, homme sage et prudent, disait les Actes, désirait d'entendre la parole de Dieu, et envoya chercher Baruch et Saul; mais Elymas s'efforçait de l'en détourner. Alors Saul, étant rempli du S. Esprit et regardant fixement cet homme, lui dit : « O homme plein d'astuce et de tromperie, enfant du diable, ennemi de toute justice ! ne cesseras-tu pas de détruire les voies droites du Seigneur ? Mais maintenant voici que la main du Seigneur est sur toi : tu vas devenir aveugle, et tu ne verras point le soleil jusqu'à un certain temps. » Aussitôt ses yeux furent obscurcis, et, environné de ténèbres, il cherchait quelqu'un qui lui touchât la main. Le proconsul ayant vu ce miracle, embrassa la foi, et il suivait la puissance du Seigneur (1). Les Pères prétendent que c'est à cette occasion que Saul changea son nom en celui de Paul, en mémoire de la conquête qu'il venait de faire à la foi, dans la personne de Serge Paul. S. Chrysostôme et Origène croient qu'Elymas

(1) Actes 13.

se convertit aussi, et que S. Irendit la vue. Elymas est un arabe qui signifie *magicien*; E était le nom du juif. L

ELYOT (sir THOMAS), auteur anglais, issu d'une bonne famille du comté de Suffolk, est né à Oxford vers l'année 1514. Au de ses voyages sur le continent introduit à la cour de Henri qui le créa chevalier et le nomma diverses ambassades, entre autres celle de Rome dans l'affaire du en 1552. Wood et Leland avec les plus grands éloges de son savoir, de ses talents littéraires et de son caractère moral. Il passa plusieurs années à Cambridge et de là résida long-temps à Cambridge exerça les fonctions de shérif mourut en 1546. On a de lui *Château de santé*, 1541, réimprimé plusieurs fois; espèce de traicte de traitie. II. *Le Gouverneur*, vers, 1544; III. *de l'Education des enfans*; IV. *le Banquet de S. V. Préservatif contre la crainte de la mort*; VI. *De rebus miris Angliæ*; VII. *L'Apologie des femmes*; VIII. *Bibliotheca* Bibliothèque ou Dictionnaire 1541. C'est, à ce qu'on croit, le premier dictionnaire latin-anglais paru en Angleterre; il a été augmenté et perfectionné depuis (COOPER). IX. *L'Image du gouvernement*, tirée des actions et des notables de l'empereur Alex Sévère, 1549. Cet ouvrage prétendit avoir traduit sur un crit grec d'Encolpius, que le préteur un gentilhomme napolitain n'est qu'une compilation de lui a tirés de Lampridius et d'Hérodote et auxquels il en a ajouté quelques uns de son invention. X. S

mortalité de l'homme, trad. de St. Cyprien, 1534. XI. *de la vie chrétienne*, trad. de la Mirandole, 1534. De tous rages, le *Dictionnaire d'Elyot* eul qui soit connu aujourd'hui. graphes, même anglais, ont ux articles différents pour cet t, en écrivant son nom, tantôt t tantôt Elyot. X—s.

S (EsmOND), ecclésiastique vain anglais du 17^e. siècle, à Oxford, et se fit une assez se réputation par quelques fo- jeunesse; mais étant entré dans res, et ayant en 1654 succédé ère dans la cure d'East Alling- is le comté de Devon, il répara miers torts par une meilleure e. On a de lui un grand nom- vrages qui prouvent beau- e talent et d'érudition. Nous ne s que les suivants. I. Des *Poë- cres*, en 2 petits vol., publiés ivement en 1655 et en 1658. *scellanea*, en vers latins et , suivis de quelques essais en latine, 1658, réimprimé en III. Un pamphlet contre les is du docteur Tillotson sur l'in- on. IV. Un volume de *Lettres* is. On ne connaît point la date mort. On sait seulement qu'il ncore en 1693, dans une re- tudieuse, ayant refusé alors de le serment. X—s.

ZEMAGH. Voy. SAMBZEN

ZEVIK est le nom sous lequel nus des imprimeurs célèbres e véritable nom est *Elzevier*; e, *Elsevovius*. Cette famille était ire de Liège ou de Louvain, ire même d'Espagne. Louis, le r de son nom qui soit connu, n'avoir été que libraire. C'est si que se vendait l'*Eutropius*,

Leyde, 1592, in-8°. Son nom se trouve sur des livres de 1617; sur quelques-uns il est annoncé comme associé de Maire (Jean), et sur quel- ques autres son nom est uni à celui d'Isaac Elsevir, son petit-fils. Cette année 1617 fut la date de la mort ou tout au moins de la retraite de Louis, dont la devise était, dit M. Adry: *Concordiâ res parvæ crescunt*, et qui laissa quatre fils: Matthieu ou Mat- thys, Gilles, Arnoust et Joost ou Just; ces deux derniers ne suivirent pas la profession de leur père. — MATTHIEU, né en 1565, était li- braire à Leyde en 1618, et asso- cié de Bonaventure, son fils. On ne connaît que deux ouvrages portant leurs noms; savoir: la *Castraméta- tion* de Stevin, et la *nouvelle For- tification par écluses*, du même au- teur. Matthieu mourut le 6 décembre 1640, laissant six ou sept enfants; dont cinq fils: Isaac, Arnoot II, Abraham, Bonaventure et Jacob. — GILLES, second fils de Louis, fut li- braire à La Haye dès 1599. — ISAAC, fils aîné de Matthieu, fut le premier imprimeur de cette famille; il imprima de 1617 à 1628, qui parait être l'année de sa mort. — BONAVENTURE, frère d'Isaac, fut, comme on l'a vu, associé dans la librairie de son père en 1618; il s'associa en 1626 avec son frère Abraham, et cette association dura jusqu'en 1652. Ce furent eux qui pu- blièrent la collection connue sous le nom de *Petites Républiques*, collec- tion sur laquelle, ainsi que sur les ouvrages qu'on y joint, on trouve des détails dans les *Mémoires de littéra- ture* de Sallengre, tom. II, 2^e partie, pages 149 à 191. C'est à eux que l'on doit les chefs-d'œuvre de typographie qui ont immortalisé leur nom; ils ont donné à eux seuls plus d'ouvrages que tous les autres Elsevir, et plu-

ieurs de leurs éditions ont le plus grand mérite. La beauté des caractères qu'ils employèrent est reconnue; et l'on a exagéré, quand on a accusé leurs éditions d'être en général incorrectes: il faut convenir cependant qu'justement ce reproche au Virgile, 1676, petit in-12. Un autre genre, et la caractéristique, paraît dans son genre: c'est la grande avidité qu'il a pour le gain, et dont se sont plain les hommes de lettres eux-mêmes. Abraham Elzevir mourut le 14 août 1652, et ne put lui avoir survécu que deux ans; le catalogue de leur vente, fait en 1655, in-4°. de 113 pages à deux colonnes, est intitulé: *Catalogus variorum et insignium in scriptis facultate, materia, et libris Bonaventurae et Elzevirii, quorum auctio habuitur diebus Batavorum in officina victoriam ad diem 16 aprilis stio novo et sequentibus 1655*. Ils avaient donné précédemment *Catalogus librorum qui in bibliopolio Elzeviriano venales extant*, Leyde, 1654, in-4°. de 80 pages à deux colonnes. Il paraît que leurs enfants publièrent encore quelques ouvrages en 1653, sous le nom de leurs pères. — Jacques, cinquième fils de Mathieu, était imprimeur à La Haye: on ne connaît de lui d'autre livre que la *Table des Sinus*, d'Albert Girard, 1626. — Jean ELZEVIR, fils d'Abraham, naquit le 27 février 1622, fut associé, en 1652, 1653 et 1654, avec Daniel, son cousin. C'est de leurs presses que sortit le livre de *Imitatione Christi*, in-12, sans date, mais qui ne peut être que d'une des trois années que dura la société des deux cousins. Jean imprima seul de 1655 à 1661, et mourut le 9 juin de cette dernière an-

née; savoir: le 5 février 1688, à l'âge de 66 ans, par le commandement de son oncle, le général de la marine, et Abraham Elzevir, qui parut avoir renoncé à l'imprimerie, qui probablement était libre en 1702. Eve van Alphen, veuve de Jean Elzevir, continua pendant quelque temps le commerce en son nom, et celui de ses enfants, sous la raison de la *veuve et les héritiers de Jean Elzevir*. On a un catalogue de Jean Elzevir, sous ce titre: *Catalogus variorum et rariorum in omni facultate et lingua librorum tam compactiorum quam non compactiorum et scripturarum Johannis Elzevirii, acad. graphi quorum auctio habebit diebus Batavorum ad diem 10 februarii 1659*, Leyde, 1659, in-4°. de 107 pages à longues lignes. — Pierre Elzevir, né en mars 1643, était fils de Mathieu II, qui était second fils de Mathieu. Il fut imprimeur à Utrecht en 1669; il éprouva des pertes considérables par suite de la conquête de la Hollande, faite par Louis XIV. Il existait encore en 1680, mais on ignore l'année de sa mort. — Louis II, fils d'Isaac, fut d'abord capitaine de vaisseau, puis s'établit libraire à Amsterdam en 1658. Daniel Elzevir, quittant la société de Jean, vint en 1655 se joindre à Louis II, qui mourut le 21 juillet 1662. — Daniel, déjà mentionné, était fils de Bonaventura, et naquit le 26 novembre 1617; il eut pour parrain Daniel Heinsius, et pour marraine, la femme de Meursius. Il fut, comme nous l'avons dit, associé pendant trois ou quatre ans avec son cousin Jean à Leyde, et alla ensuite contracter société avec Louis II à Amsterdam. A la mort de son second associé (1662), il continua seul le commerce jusqu'à sa mort, le 10 mai 1680. Il laissa

; mais il ne paraît pas qu'ils primeurs, et Daniel passe nier de sa famille qui ait art. Sa veuve continua son , ou du moins publia le *is civilis*, 1681, 2 vol. fin, le *Tibère* d'Amelot aye, 1682, in-4°, porte *héritiers de Daniel*. On catalogues de Daniel : I. *librorum qui in bibliopossevirii venales extant*, 2, divisé en sept parties, *libri theologici*; *libri juris*; français en théologie, en édecine, en humanités; lis, espagnols et anglais; liuds; *libri medici*; *libri i*; chaque partie a sa pagiculière, dont le total est ges; et les livres sont, e partie ou sous-division, e ordre alphabétique des des titres de livres. II. *Carorum officinæ Danielis designans libros qui ejus impensis prodierunt, aut ias magna ipsi copia sup*, in-12 de 36 pages. Les it rangés par ordre alpha. *Catalogus librorum qui lio D. Elsevirii venales quorum auctio habebitur lesuncti*, 1681, in-12 de Catalogue rangé par ordre e des auteurs ou des titres mais chaque lettre est sub- *libri theologi, juridici, scellanei*; livres en droit, e, en humanités. Les livres pagnols, anglais, forment part de vingt-deux pages, l'ordre alphabétique re- à chaque langue. Il existe *Catalogus librorum officici et Danielis Elsevirio-gnans* etc., 1661, petit

in-8°. de dix feuillets, rangé par ordre alphabétique, et qui avait été précédé par un que les deux associés avaient publié en 1656. — PIERRE II imprima en 1692, à Utrecht, les *Mélanges de Colomiés*, in-12. On croit qu'il était fils du Pierre déjà mentionné plus haut. On a lieu de croire qu'Isaac Daniel, indiqué sur le frontispice des *derniers Discours de M. Morus*, Amsterdam, 1680, in-8°, n'a pas existé. Il en est de même de Gabriel et de Louis, dont on lit les noms sur l'édition des *Mémoires de la Rochefoucault*, Amsterdam, 1665, in-12. M. Adry n'hésite pas à les qualifier de faux Elzevirs. Ce savant a fait le *Catalogue raisonné de toutes les Editions qu'ont données les Elzevirs*; cet ouvrage, qui doit former trois volumes in-8°, est encore manuscrit : l'auteur a seulement publié dans le *Magasin encyclopédique*, août et septembre 1806, une *Notice sur les Imprimeurs de la famille des Elzevirs*. Cette Notice, dont on a tiré des exemplaires à part, et qui fait partie de l'Introduction du Catalogue raisonné, a été notre guide. Dans le *Manuel du Libraire*, par J.-C. Brunet, 2^e édition, 1814, on trouve (tom. IV, à la fin) une *Notice de la collection d'auteurs latins, français et italiens, petit in-12, par les Elzevirs*. A.B—T.

EMAD-EDDIN ZENGUI. Voy. SANGUIN.

EMAD-EDDIN. V. IMAD-EDDIN.

EMADI, célèbre poète persan, surnommé *Schéhériari*, parce qu'il vint s'établir dans la ville de Schéhéariar, vivait sous l'empire de Malek II, sulthân de la race des Seldjoucides, et a publié un *Divan*, ou recueil de quatre mille vers, qui lui mérita le surnom de *Prince des Poètes*. Après avoir résidé quelque temps à la cour du sulthân de

Mazandoran, à qui il écrivait : « Les mauvais génies se sont ligés contre vous, mais l'empire de Salomon ne peut manquer, c'est-à-dire la monarchie universelle, pourvu que vous ayez soin de ne pas perdre son anneau, qui est le véritable symbole de la sagesse. » Enoch revint dans sa patrie, où Habim Semaï, son ami, lui apprit si bien les principes de la vie dévote, qu'il abandonna entièrement le monde pour s'y livrer. Il mourut l'an 673 de l'hégire. Z.

EMANUEL, roi de Portugal, surnommé *le Grand*, né à Alconchiba, le 31 mai, 1469, était fils de Ferdinand de Visco, d'une branche cadette de la maison régnante. Jacques, frère d'Emanuel, ayant échoué dans le projet de détrôner Jean II (V. JEAN II.), ce prince crut devoir à sa sûreté, s'éloigner de sa cour tous ceux qui pouvaient avoir eu connaissance du complot tramé contre lui. Cependant Emanuel fut désigné, en 1490, pour aller recevoir, sur la frontière du royaume, Isabelle de Castille, fiancée à l'infant Alphonse ; mais dans les fêtes auxquelles ce mariage donna lieu, le roi le traita avec une politesse froide, qui fut remarquée de tous les courtisans. L'infant mourut l'année suivante d'une chute de cheval, et par la mort de ce prince, Emanuel devint l'héritier présumé de la couronne. Jean résolut de l'en priver pour la faire passer sur la tête de George, son fils naturel. En conséquence, il feignit de reconnaître les droits que l'empereur Maximilien prétendait avoir sur le Portugal, pensant que les grands du royaume préféreraient son fils à un prince étranger. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, et prévoyant qu'Emanuel, armé de la nation, triompherait de tous les obstacles qu'on lui opposerait, il se décida à le déclarer son successeur,

par un testament authentique. Dès qu'il avait appris la maladie du roi, Emanuel s'était rendu à Lisbonne, pour s'assurer de la disposition des esprits à son égard. A la nouvelle de la mort de Jean, il se hâta de convoquer les états-généraux, et d'adopter divers réglemens de fin. Il montra l'intention de faire cesser les vexations que les juifs avaient souffertes sous le règne de son père, et ordonna qu'à l'avenir ils contribueraient pour les besoins de l'état que dans la même proportion que les autres habitants. Cette sage disposition fut sans effet. Isabelle, sœur d'Alphonse, qu'Emanuel avait épousée en mariage, ne consentit pas à lui donner sa main qu'à la condition que les Maures et les Juifs seraient bannis du Portugal. En vain se soulevèrent contre une mesure qui devait le royaume d'une foule de peuples soumis et industrieux, Emanuel, consultant que son amour, rendait l'ordonnance conforme au désir de sa femme, les Maures obéirent et se retirèrent en Afrique, la veuve resta dans le cœur ; mais on défendit aux Juifs d'emmener avec eux leurs enfants, l'intention de la princesse étant qu'ils fussent instruits des vérités du christianisme ; la plupart refusèrent de souscrire à cette ordonnance, quelques-uns même égorgèrent leurs enfants et se tuèrent ensuite pour échapper à la violence qu'on leur fit subir. Alors Emanuel publia un édit qui engageait les Juifs à se faire baptiser, acte, si opposé au véritable esprit de la religion, loin de rendre la prospérité à son royaume, comme il l'avait été, fut au contraire une des principales causes des troubles et des divisions qui ont agité le Portugal pendant plusieurs siècles (Voy. POMBAL.). Isabelle mourut au bout de dix-huit mois d'

en mettant au monde un fils Michel, qui ne vécut que deux ans. Peu de temps après, Emanuel Marie de Castille, sœur d'Isabelle, princesse d'un caractère doux, pieuse éclairée, et qui se borna à remplir ses devoirs, ne prit part ni aux intrigues de la cour, ni aux affaires de l'état. La découverte que Vasco de Gama avait faite signala le règne de Emanuel, et une bulle du pape Alexandre VI avait réglé le partage du Nouveau-Monde, entre les Espagnols et les Portugais. Emanuel avait trouvé dans son état florissant (Voy. l'ARTICLE de Portugal). L'espoir de la fortune s'était emparé de son esprit; il profita de cette disposition pour faire entreprendre de nombreux voyages, et presque tous couronnés par le succès. Sous le règne de ce prince, Vasco de Gama découvrit pour la première fois (1497) le Cap de Bonne-Espérance, reconnut l'océan orientale de l'Ethiopie, et découvrit à Calicut, sur la côte de Malabar, que Cabral arriva au Brésil à la fin de l'année 1498. Il fut visité par Améric Vesputi, qui revint avec les souverains du Portugal (1500), y construisit des forts, et obtint au Portugal la possession de l'Inde orientale; François d'Almeida, envoyé dans les Indes avec le titre de vice-roi (1505), y soutint avec honneur les armes portugaises, et y forma des établissements à Maldives et à Ceylan; Alphonse Albuquerque s'empara (1507) de Sumatra; Jacques Siqueira (1510), découvrit l'île de Goa (1511), et obligea les Portugais de la presqu'île de Malabar à se ranger sous la domination portugaise; Antoine Corrêa (1520), fut vainqueur du royaume de Malabar. C'est à cet empereur que l'on attribue la puissance du Portugal

qu'Emanuel dût le surnom de *Grand*, moins mérité peut-être que celui de *Très Heureux*, que lui donnent Goës et d'autres historiens. La seule guerre qu'il eût à soutenir fut contre les Maures d'Afrique; dans une circonstance difficile il voulut se mettre à la tête de l'armée; mais son conseil l'en empêcha, de sorte qu'il manqua l'occasion de faire connaître s'il avait les qualités propres à un général. La reine Marie étant morte en 1517, Emanuel épousa deux ans après Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et qu'il avait d'abord demandée pour son fils. Il était alors âgé de plus de cinquante ans, et on dit qu'il fit ce mariage pour imposer silence aux courtisans qui s'égayaient sur sa vieillesse prématurée. On croit que les excès auxquels il se livra pour faire oublier son âge, hâtèrent sa mort, arrivée le 13 décembre 1521. Emanuel aimait les lettres, et on assure qu'il avait composé une *Histoire des Indes*, dont on a conservé des fragments. Son zèle pour la religion était ardent; non seulement il contribua à la répandre dans les Indes et dans l'Afrique; mais il chercha à empêcher les progrès de l'hérésie en Allemagne, et il écrivit une lettre très vive à l'électeur de Saxe pour l'exhorter à abandonner Luther. Ce prince était laborieux, sobre, d'un accès facile; on respecte encore les ordonnances qu'il a laissées sur différentes parties de l'administration; en un mot l'histoire ne lui reproche que sa violence contre les Juifs, dont les suites furent la dépopulation de son royaume; et sa parcimonie qui lui fit perdre Vesputi et d'autres officiers qui portèrent leurs services en Espagne. Jean III, son fils, lui succéda. La vie d'Emanuel a été écrite en portugais, par Dam. de Goës, Lisbonne 1566 et 1567,

2-vol. in-fol., rattachés par J. B. Davanha, Lisbonne 1619, in-fol.; cette édition est tronquée, et l'on préfère la première; mais on fait encore plus de cas de l'ouvrage d'Osorio, intitulé *De rebus Emmanuelis Lusitanie regis*, Lisbonne, 1573, in-fol. Simon Goulart l'a traduit en français, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8°. On a inséré dans le tome II de l'*Hispania illustrata*, une Lettre de ce prince, adressée à Léon X, dans laquelle il lui rend compte des victoires remportées par ses armes, sur les Maures d'Afrique. W—s.

EMANUEL PHILIBERT. Voyez SAVOIE.

EMANUEL, fils de Salomon, le plus élégant et le meilleur des poètes qu'ait produits la nation hébraïque depuis sa ruine et sa dispersion, était Romain de naissance, ainsi qu'il nous l'apprend dans plusieurs de ses ouvrages, et vivait à Rome vers la fin du 13^e. siècle. Il nous apprend aussi dans une de ses préfaces, qu'il habita long-temps *Fermo*. ville de la marche d'Ancone, et y composa la plus grande partie de ses poésies. Emanuel était encore habile grammairien, bon critique et excellent interprète, ainsi que le prouvent ses divers ouvrages; en voici la nomenclature : I. *Mechaberoth* (*compositions poétiques*), Brescia, 1491, et Constantinople, 1555, in-4°. Ces deux éditions sont très rares. Les bibliographes plaçaient la première en 1492; mais M. de Rossi a prouvé dans ses *Annales typographiques*, qu'il fallait en reculer la date d'une année. Ce volume offre un recueil, riche de vingt-huit pièces écrites partie en prose rimée, partie en vers très élégants, et de différents mètres; elles traitent de divers sujets, et particulièrement de l'amour, des passions humaines, des délices de ce

nt et domine
nière pièce,
r et le paradis,

empruntée séparément à Praga 559, et à Francfort sur le Mei 1715. On ne sera peut-être point de lire ici le jugement que porte l'écueil le savant abbé Andrieux : « parmi toutes ces poésies hébraïques le recueil où *Mechaberoth*, Emanuel, est particulièrement d'attention : ce poète qui vécut dans le 12^e. siècle, a obtenu concours unanime de louanges la vivacité de son imagination, l'heureux choix de ses idées et la beauté de ses vers : ses poésies se composent d'odes, de chansons, de drames; elles se distinguent tout par des détails sur différents points de physique et de morale par des descriptions de l'enfer et du paradis, par des éloges du vin et des femmes. Je sais que les rabbins regardent ce poète comme un imposteur, un impie, un esprit fort peut l'appeler l'Aboulola ou le fauteur des Hébreux; aussi ses ouvrages sont-ils sévèrement condamnés et la lecture en est-elle prohibée au Sanhédrin; mais je sais aussi que ces mêmes ouvrages, imprimés à Brescia et à Constantinople, ont été très loués par les critiques hébraïques et que récemment Elias de Marini a affirmé ouvertement qu'Emmanuel réussit également dans le sacré comme dans le profane, dans le genre héroïque comme dans le comique. (*dell' orig. e de' p. d'ogni litter.*, tom. II, part. II, pag. 45.) » II. *Commentaire sur les Proverbes*, il a été imprimé le texte, à Naples, sans indication de lieu ni de date, en 1487 selon de Rossi, avec divers autres agiographies III. (*Commentaire sur le pent*

commentaire, assez diffus, nel est joint à l'interprétation une analyse grammaticale du ciste manuscrit en cinq volumes, dans la bibliothèque de iossi; IV. *Commentaires sur hètes*, manuscrit entièrement aux bibliographes hébreux et s; V. *Commentaire sur les s*; M. de Rossi possède le seul it que l'on en connaisse; VI. *ntaires sur Job, le Cantique, de Ruth et Esther*; ces Com- s sont tous inédits, et la plu- ient ignorés des bibliographes e M. de Rossi les eut fait con- VII. *Even Böchen (Pierre de)*, traité inédit, quoiqu'entière de grammaire et de critique sa- tout à fait inconnu des biblio- . Il se divise en quatre parties, acune se subdivise en plusieurs ou chapitres. La 1^{re}. traite is ou des lettres qui manquent texte sacré ou sont sous-enten- a 2^e. des lettres ou mots redou- la 3^e. de ceux que l'on peut ou supprimer à volonté; enfin tre différentes remarques tou- a langue hébraïque et le texte iture. J—K.

BLAET (.....), peintre, né lles, vers 1612, voyagea beau- ur étudier le paysage, et fit en et surtout à Rome, un long sé- e retour dans sa patrie, il sixa our dans Anvers, et travailla alement pour les églises; re- omme un des meilleurs paysa- le la Flandre, surtout en grand, it souvent des fonds de paysa- ns les tableaux des autres ar- Descamps regarde, comme ce fait de mieux, un tableau placé a chapelle de St.-Joseph, des s déchaussés à Anvers; il vante ère large et le bel effet de cet

ouvrage. L'année de la mort d'Emel- raët est inconnue. D—T.

EMERI. Voy. EMERY.

EMERIC, ou HENRI, roi de Hon- grie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, du consentement unanime de la diète, et commença son règne par faire exécuter à la rigueur les lois que son père avait portées contre les meur- triers et les brigands. Son frère André s'étant fait un parti dans la noblesse; se révolta, et prit ouvertement les ar- mes. Le roi marcha aussitôt contre les rebelles, et les deux armées étant en présence, s'avança seul au milieu des ennemis, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, et par une harangue à la fois noble et touchante, désarma les rebelles, qui lui livrèrent son frère André, leur chef, auquel il eut la gé- nérosité de pardonner. Tandis qu'E- mERIC était engagé dans cette guerre intestine, les Vénitiens lui enlevaient plusieurs places qu'ils avaient possé- dées autrefois sur la côte de Dalmatie. Ce prince parvint cependant à con- clure la paix avec Venise. Il mourut peu de temps après, en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui ne régna que six mois, et eut pour successeur André II, son oncle.

B—P.

EMERSON (GUILLAUME), ma- thématicien anglais, naquit en 1701 à Hurlworth, dans le comté de Dur- ham. Son père, qui était maître d'é- cole, et le curé de son village lui donnèrent toute l'instruction qu'il ne dut pas à lui seul. Il se livra pendant quelque temps à l'enseignement des sciences mathématiques; mais ayant hérité d'une petite fortune, où sa mo- dération lui fit trouver l'indépendan- ce, il put se livrer sans obstacle à son goût pour l'étude. On peut juger de son assiduité au travail par les ou- vrages qu'il a laissés, et dont voici

les titres : I. *La Doctrine des fluxions*, in-8°, 1748; II. *La Projection de la sphère*, in-8°, 1749; III. *Eléments de trigonométrie*, in-8°, 1749; IV. *Principes de la mécanique*, in-8°, 1754; V. un *Traité de navigation*, in-12, 1755; VI. un *Traité d'algèbre*, in-8°, 1765; VII. *Méthode des incréments*, in-8°; VIII. *Arithmétique des infinis, méthode différentielle, éclaircie par des exemples, et éléments des sections coniques*, in-8°, 1767; IX. *Mécanique ou doctrine du mouvement, avec les lois des forces centripète et centrifuge*, in-8°, 1769; X. *Eléments d'optique*, in-8°, 1768; XI. *Système d'astronomie*, in-8°, 1769; XII. *Principes mathématiques de géographie, de navigation et de gnomonique*, in-8°, 1770; XIII. *Cyclomathesis, ou Introduction facile aux diverses branches des mathématiques*, 1770, 10 vol. in-8°; XIV. *Petit commentaire sur les Eléments de Newton, avec une défense de Newton contre les objections faites sur différentes parties de ses ouvrages*, in-8°, 1770: cet ouvrage a été réimprimé dans l'édition donnée en 1805 (Londres, 3 vol. in-8°.) par William Davis, de la traduction en anglais des *Eléments et du système du monde* de Newton; XV. un volume de *Traités*, in-8°, 1770; XVI. un volume de *Mélanges concernant divers sujets de mathématiques*, in-8°, 1776. On trouve dans tous ces ouvrages une connaissance approfondie des sujets que traite l'auteur, beaucoup de clarté et de concision, mais peu d'invention, et une sorte de rudesse de style conforme à ses manières, qui étaient rarement celles d'un homme bien élevé, et dont il se plaisait à exagérer la grossièreté, par une affectation de singularité. Ses

d'ordinaire m
on lui vit por
ec la même pe
pendant vingt années de suite. S
lassements favoris étaient de tra
à la terre, de pêcher, enfonc
l'eau jusqu'à la ceinture, ou d'
premier cabaret à bière, boire et
avec le premier venu. Le d
Manchester, qui aimait sa s
faisait souvent avec lui de petits
menades champêtres, et l'occ
goait ensuite jusqu'à sa des
mais ce seigneur ne put jamais
terminer à monter dans sa vi
« Au diable soit votre babiole!
» alors Emerson, j'aime mieux
» cher. » Il avait un cheval q
montait jamais, et qu'il con
par la bride quand il allait au
faire sa provision. Lorsqu'il
faire imprimer un de ses ouv
il allait à Londres le porter lui
à l'imprimeur, et ne se repos
sur lui seul pour la correction
épreuves. Il écrivait avec une
pitation qu'il fit tomber plus d'u
dans des inexactitudes import
bles, surtout dans des traités é
taires. Quelques-unes ayant é
vées par des critiques anonym
inséra dans la préface de ses *Mé*
l'avertissement suivant : « Si q
» écrivain jaloux, injurieux et
» s'avise dorénavant de se tap
» un trou pour m'insulter et j
» quer la risée à mes dépens
» oser montrer son visage con
» homme de cœur, je déclare
» ne ferai pas la moindre atte
» cet animal, et que je le consid
» comme étant même au-dess
» mépris. » Voilà sans doute u
position philosophique annonci
style qui ne l'est guère. Dans le
qu'il travaillait à son *Traité de*
in jour avec qu

e ses écoliers un petit bâtiment dirigèrent si mal, qu'il se trouva être échoué. « Ce n'est pas mon exemple, ce sont mes préceptes qu'il faut suivre, » leur dit Emercy en souriant. L'embarras qu'il éprouva dès qu'il voulait développer librement ses idées, lui fit abandonner sa carrière de l'enseignement. Ce fut son esprit et l'instruction qu'il acquise sur un grand nombre de sujets, auraient pu rendre encore sa conversation intéressante, s'il ne manquait par un ton tranchant, par des reproches presque continuels, et par une impatience de caractère qui ne permettait pas de souffrir la contradiction. Il était profondément versé dans la théorie de la musique, et très malheureux dans l'exécution. L'impossibilité qu'il trouvait à surmonter à son gré son violon, auquel il appliquait quelques innovations, fut un des tourments de sa vie. Il mourut en proie aux douleurs de la goutte, le 26 mai 1782, âgé de soixante-vingt-un ans.

S—D.

EMERY (MICHEL - PARTICELLI, d'), surintendant des finances, appartenait d'une famille d'Italie, établie à Lyon dans le XV^m. siècle. Son père, qui avait fait une fortune considérable par le commerce, quitta les affaires et acheta une charge de trésorier du roi. Michel, l'aîné de ses enfants, hérita de cette charge et vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître dans les bureaux du ministère. Doué d'un esprit actif et fécond en ressources, indifférent sur les moyens pourvu qu'ils le menassent à but, souple avec les grands, dur avec ses inférieurs, inaccessible à tout autre sentiment que celui de la gloire, d'Emery réunissait toutes les qualités propres à lui faire faire un chemin rapide. Il eut la place d'in-

tendant de l'armée, dans la guerre pour la succession du duché de Mantoue, et fut chargé, en même temps, de travailler à détacher le duc de Savoie de l'alliance qu'il avait formée avec l'Autriche, en faveur de Charles de Gonzague, héritier légitime de ce duché. D'Emery ne réussit point dans cette entreprise, au succès de laquelle le ministre attachait un grand intérêt; cependant il ne perdit rien de son crédit, et à la paix il resta ambassadeur en Piémont. Richelieu estimait les talents de d'Emery, et l'employait dans l'occasion; mais ce ne fut que sous le ministère de Mazarin qu'il parvint à la plus haute faveur. Nommé surintendant des finances dans un moment où toutes les ressources étaient épuisées par des guerres continuelles, il sut en créer d'autres, mais ce ne pouvait être sans exciter de grands mécontentements. Insensible aux plaintes qui lui revenaient de toutes parts, au ridicule même dont on cherchait à l'accabler, d'Emery ne s'occupait qu'à inventer de nouvelles taxes, qu'à imaginer de nouveaux moyens de procurer des rentrées d'argent au trésor royal; mais ayant ordonné une retenue sur les gages des officiers du parlement, cette mesure souleva cette compagnie jalouse de ses privilèges, et Mazarin se vit obligé de sacrifier à sa propre conservation un homme qui le secondait si bien. D'Emery fut privé de ses emplois et exilé dans ses terres, où il mourut de chagrin, au bout de deux ans, en 1650. On cite une anecdote très propre à faire connaître jusqu'à quel point d'Emery poussait l'indifférence pour l'opinion publique. Bouteron lui présenta un jour un poète de ses amis, en lui disant: « Voilà un homme qui peut vous donner l'immortalité, mais il faut que vous lui donniez de quoi vivre.

» — Monsieur, répondit d'Emery, je
 » serai utile à votre protégé, si je le
 » puis, mais à la condition qu'il ne
 » me louera point. Les surintendants
 » ne sont faits que pour être maudits.»
 Ou a de d'Emery : *l'Histoire de ce
 qui s'est passé en Italie pour le re-
 gard des dachés de Mantoue et de
 Montserrat, depuis 1628 à 1630*,
 imprimée avec les *Diverses relations*,
 Bourg, 1632, in-4°. On conserve ma-
 nuscrits ses *Lettres et Mémoires* re-
 latifs à son ambassade en Piémont.

W—s.

EMERY (JEAN-ANTOINE-XAVIER),
 conseiller à la cour des aides de Mont-
 pellier, naquit à Beaucaire en 1756.
 Son ouvrage intitulé : *Traité des Suc-
 cessions, Obligations et autres ma-
 tières contenues dans le 3°. et le 4°.
 livre des Institutes de Justinien, en-
 richi d'un grand nombre d'arrêts ré-
 censez du parlement de Toulouse*,
 1787, in-8°, dépose de l'étendue et
 de la solidité de son savoir en matière
 de jurisprudence. Il avait aussi com-
 posé un *Traité des Testaments*, mais
 la révolution, survenue au moment où
 il l'achevait, l'empêcha de le livrer à
 l'impression. Jeté dans les prisons de
 Nîmes, lorsque la vertu fut partout en
 France condamnée aux fers ou à l'é-
 chafaud, Emery y mourut le 30 juillet
 1794.

Z.

EMERY (JACQUES-ANDRÉ), supé-
 rieur-général de la congrégation de St.-
 Sulpice, naquit à Gex, le 27 août 1732.
 Il était le second fils du lieutenant-géné-
 ral criminel au bailliage de cette ville.
 Il étudia d'abord chez les jésuites de
 Mâcon, et entra, vers 1750, à la
 petite communauté de St.-Sulpice, à
 Paris. Ordonné prêtre en 1756, on
 l'envoya, trois ans après, professer
 le dogme au séminaire d'Orléans, d'où
 il passa à celui de Lyon pour y en-
 seigner la morale. Il prit alors ses

degré de docteur à l'université de V
 et fut r... teur en théolo
 1764. Ce... pendant son s
 Lyon qu'il publia ses deux p
 ouvrages : *l'Esprit de Leib*
l'Esprit de Ste. - Thérèse. L
 se proposa de réunir dans le pi
 tout ce que Leibnitz avait écri
 religion. Affligé de l'esprit de s
 cle, il voulait le ramener à la r
 par une grande autorité, et lui
 que l'incrédulité n'était pas,
 ou s'en vantait, le partage d
 tête pensante, et qu'on pou
 opposer philosophe à philoso
 rapporte en effet une foule de p
 qui montrent combien Leibn
 attaché à la révélation, et e
 il était même instruit dans la th
 proprement dite. *L'Esprit de*
Thérèse est dans un genre di
 c'est un recueil de ce que l'éditem
 vé de plus usuel et de plus p
 dans les écrits de la sainte. Il
 deux éditions, celle de 1775
 de 1779. En 1776, M. Em
 fait supérieur du séminaire d'
 et grand-vicaire de ce diocèse
 chargé plus d'une fois, et presq
 des détails de l'administratio
 à cause des absences de M. de
 évêque d'Angers, soit en raiso
 mort, qui arriva au commen
 de 1782. Cette même année,
 démission de M. le Gallic, il fut
 supérieur-général de sa congré
 Il était digne de succéder aux
 aux Tronson. Esprit d'ordre,
 d'œil juste, connaissance des a
 discernement des hommes, n
 heureux de douceur et de fermet
 étaient ses principales qualités.
 d'usage que les supérieurs - ge
 de St.-Sulpice eussent une abb
 roi le nomma, en 1784, à e
 Boisroland, au diocèse de
 1... revenu peu et

mais qui suffisait à l'ambition d'un homme plein de l'esprit de son siècle, désintéressé. En 1789, il établit un séminaire de sa nation, à Baltimore, qui venait d'être rigé en évêché. Il y envoya plusieurs de ses prêtres, qui y travaillaient avec zèle à étendre la religion pendant la révolution vint l'enlever à ses occupations qui lui étaient chères. Le séminaire fut dispersé, et lui-même fut emprisonné deux fois; la première à la Bastille, où il ne resta que six semaines; la seconde à la Conciergerie, pendant sa seize mois. Il vit se renouveler cette prison, qui était le vestibule de l'échafaud, et y assistait chaque jour les victimes destinés à une mort prochaine. On reprochait à Fouquier-Thinville se proposait de lui faire avoir aussi son avis qu'il le laissait par calcul, mais il ne, suivant son expression, *prêtre empêchait les autres*. M. Emery fut utile dans sa prison à plusieurs condamnés, et il se proposait entre autres, l'expression du digne de Claude Fauchet et d'Adrien de La Motte, qui avaient donné dans une erreur, et pris part au procès. Rendu à la liberté après la révolution, il devint un des principaux traités du diocèse de Paris, sous le pape de Juigné, alors en exil, nommé grand-vicaire. Ses conseils, sa sagesse, l'estime dont il jouissait, le rendirent en quelque sorte le conseil du clergé et des fidèles. Sa correspondance était très abondante, et il n'y pouvait suffire que par sa vie active, par une sage disposition de tous ses moments et par une grande facilité à écrire. De longues heures d'un jugement sain, un tact sûr, et toujours préparé de bonne heure à répondre sur une foule de questions

relatives à son ministère. Il savait combiner l'attachement aux règles, avec les tempéraments que nécessitaient les circonstances. Il n'était point ami des mesures extrêmes, et se défiait de l'exagération en toutes choses : quelques-uns lui ont même reproché d'avoir poussé trop loin la condescendance et la modération ; mais dans tout le cours de la révolution, il marcha constamment sur la même ligne. Il ne fut point ardent dans un temps et modéré dans un autre ; il n'allait pas chercher l'orage, mais il l'attendait sans crainte ; il ne bravait pas l'injustice des hommes, mais il ne s'en laissait pas intimider : l'intérêt de la religion le guidait toujours. Ceux qui ne jugent que d'après l'impulsion du moment, lui trouvèrent trop de fermeté quand ils en manquaient eux-mêmes, ou trop de mollesse quand ils étaient exaltés ; mais c'étaient eux qui changeaient. Pour lui, il fut toujours le même, sage, égal, mesuré ; sachant céder lorsqu'il le croyait utile ; mais sachant aussi résister avec force quand il le jugeait nécessaire. Au milieu de ses nombreuses occupations, et malgré les inquiétudes et les troubles, fruit des circonstances, il trouva le moyen de composer plusieurs ouvrages. Lors du serment prescrit par l'assemblée constituante, il fit une réponse à un ouvrage en faveur de la constitution civile du clergé. Comme il parut alors beaucoup d'écrits de ce genre, on ne saurait dire précisément quel était le titre du sien. Il donna, en 1797, un mémoire sur cette question : *Les religieuses peuvent-elles aujourd'hui, sans blesser leur conscience, recueillir des successions et disposer par testament ?* Il publia l'écrit intitulé : *Conduite de l'église dans la réception des ministres de la reli-*

gion qui reviennent de l'hérésie et du schisme. Une seconde édition de ce livre est de 1801. Il inséra plusieurs morceaux dans les *Annales catholiques*, ouvrage périodique en 13 volumes in-8°, qui a paru sous divers titres. L'abbé Emery aimait la littérature, et quand il eut perdu, par la révolution, la bibliothèque de sa maison, il eut en former une autre avec beaucoup de choix. Il acheta les manuscrits originaux de Fénelon, qui ont servi à M. de Bausset, évêque d'Alais, son ami, pour composer l'histoire de l'illustre archevêque. La retraite où le condamna la journée du 4 septembre 1797 (18 fructidor), l'engagea à mettre la dernière main à son ouvrage sur Bacon. Il le publia en 1799, sous le titre de *Christianisme de François Bacon*, 2 vol. in-12. Le discours préliminaire, la vie de Bacon, et deux éclaircissements, qui sont à la fin de l'ouvrage, attestent la solidité, la sagesse et la critique de l'auteur. En 1805 il donna une nouvelle édition de *l'Esprit de Leibnitz*, et l'intitula: *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 2 vol. in-8°. Il devait y joindre un *Eclaircissement sur la mitigation des peines de l'enfer*; mais après avoir fait imprimer cet écrit, il en arrêta la distribution, et il ne s'en est répandu qu'un très petit nombre d'exemplaires. Depuis il s'était encore procuré de nouvelles pièces sur Leibnitz, et entre autres un manuscrit de la main du philosophe sur les points controversés entre les catholiques et les protestants, manuscrit dans lequel Leibnitz se déclarait en faveur des premiers. Il se proposait de publier cette pièce importante. Il se rendit éditeur de la *Défense de la révélation contre les objections des esprits-forts*, par M. Euler, suivie des *Pensées de cet*

auteur sur la religion, et dans la dernière édition de ces deux ouvrages à une princesse d'Alsace, Paris, 1805, in-8°. (V. COSMOPOLITE). En 1807 il fit paraître les *Nouveaux Opuscules de Leibnitz*, 1 vol. in-12, auxquels il joignit des *Additions* qui ont servi de texte pour l'inquisiteur. Son ouvrage est les *Pensées de Leibnitz*, 1 vol. in-8°, 1811. Il se proposait de joindre Newton aux précédents, dont il avait fait connaître les principes, et de montrer que l'homme avait été aussi attentif à la révélation; mais il n'a pas eu le temps d'achever cet ouvrage, et ne put que des notes imparfaites. L'éditeur de plusieurs des ouvrages de M. de Luc, ainsi que de son *Discours sur divers points de morale et de discipline*, par M. de Luc, 1 vol. in-8°, 1802, se proposait de parler de suite de tous ses ouvrages; mais il a fait intervertir un peu l'ordre chronologique. Après la chute de M. de Luc, M. Emery reparut dans les *Annales* quelques fois en faveur de la soumission. Plusieurs personnes crurent pouvoir lui adresser des reproches en refusant de signer le concordat; mais il fit de si vains reproches en refusant de signer le concordat, qu'il fut même arrêté quelque temps. Il ne put obtenir de la signature du concordat, et demanda qu'à reprendre l'ouvrage de supérieur de séminaire, rassembla en effet quelques personnes, acheta une maison à Paris, en établit plusieurs autres dans les provinces. Dépositaire des traditions, il les perpétua par un nouveau clergé. Il avait la confiance des évêques, et entre autres du pape, qui lui fut utile: ce fut par sa médiation qu'il fut nommé cor-

ersité. Le cardinal de Belloy fut un de ses grands-vicaires. En on l'adjoignit à une commission de dix cardinaux et de cinq évêques, aient chargés de répondre à diverses questions sur les affaires de France. Il parla toujours dans cette commission avec beaucoup de liberté, et osa de souscrire à l'avis arrêté le 21 janvier 1810 ; ce qu'on ne lui pardonna point. Il eut ordre de quitter son évêché. On le savait fort attaché au Saint-Siège. Personne ne resta plus vivement que lui les ennemis de l'église et les malheurs du véritable pontife, et il n'en parla avec douleur. On l'adjoignit encore à une seconde commission, montra toujours la même fermeté. Il eut même une occasion éclatante de manifester ses sentiments. Il se rendit aux Tuileries avec les autres membres de la commission, il parla avec liberté à un homme auquel il n'était pas aisé de faire entendre la vérité, et osa même réclamer en faveur de la souveraineté temporelle du pape. Son courage mesuré, sa modestie, ses raisons déduites avec force et présentées avec sagesse, imposèrent au perturbateur de l'église, qui ne se montra point offensé de sa liberté. M. Emery méritait de finir par là sa carrière : il tomba mal deux mois après, et mourut le 27 avril 1811. Ses obsèques furent célébrées par la présence de plusieurs cardinaux et prélats, et par les larmes de ses élèves et de ses amis. Il fut enterré dans sa maison d'Issy. Les sécularistes voulurent y porter eux-mêmes son corps. L'auteur de cet ouvrage publia en 1811, sur la vie et les actions de ce digne ecclésiastique, une notice assez étendue, que la postérité a saisie et mise au pilon. P. C. T.

EMILE (Voy. PAUL-EMILE).

EMILI (PAUL), en latin *Paulus Æmilius*, auteur italien d'une histoire de France écrite en latin dans le 16^e. siècle, était de Vérone. Il était fixé à Rome, et y jouissait d'une réputation de savoir qui engagea Étienne Poncher, évêque de Paris, à conseiller au roi Louis XII de le faire venir en France. Ce fut par ordre du roi qu'il entreprit d'écrire notre histoire, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à son règne. Il obtint pour encouragement un canonicat dans l'église cathédrale de Paris. Il se retira au collège de Navarre, où il fut uniquement occupé de la composition de son ouvrage. Il en fit paraître d'abord les quatre premiers livres : *De rebus gestis Francorum libri. IV*, Paris, in-4^o. Cette édition est sans date ; mais elle est probablement du commencement de l'an 1516, car Erasme, dans une lettre écrite d'Anvers le 2 février de cette année, dit qu'il apprend que Paul Emili publie enfin son histoire de France ; il ajoute que ce ne peut être qu'un excellent ouvrage, puisqu'un homme aussi savant et aussi laborieux y a consacré plus de vingt ans. Si cette dernière circonstance était vraie, ce ne serait point vers 1499, comme le dit Tiraboschi (1), que cet écrivain aurait été appelé en France, mais vers l'an 1495, ou même plus tôt, par conséquent sous le règne de Charles VIII et non de Louis XII ; mais il paraît constant que ce fut sous ce dernier roi, et il faut croire qu'Erasme s'est trompé. Dans une autre édition Emili ajouta deux livres aux quatre premiers : cette édition est aussi sans date ; mais Pierre Gilles en parle

(1) *Storia della Letter. ital.*, tom. VII, part. II, p. 336, première édit., in-4^o.

dans une lettre à Erasme datée du
 19 juin 1519, et dit que Paul Emili
 vient de livrer à l'imprimeur la suite
 de son histoire. Il continua son tra-
 vail, et écrivit encore quatre livres;
 le quatrième n'était pas achevé lors-
 qu'il mourut le 5 mai 1529. On trouva
 ce livre imparfait et fort en désordre
 parmi ses papiers; il fut terminé par
 Daniel Zavarisi, véronais comme
 lui, et qu'on croit même son parent.
 L'histoire entière, qui s'étend jusqu'à
 la cinquième année du règne de
 Charles VIII, fut publiée à Paris en
 1539. Elle y fut réimprimée in-8°
 et in-folio en 1543 par Vascosan, et
 ensuite à Bâle en 1601, in-fol. L'au-
 teur fut enterré dans l'église de Notre-
 Dame, dont il était chanoine, avec
 une inscription qui ne loue pas moins
 sa piété que son savoir. Il est possi-
 ble qu'on ait exagéré dans son temps
 le mérite de cet auteur, qui débrouilla
 le premier le chaos de notre ancienne
 histoire; mais on ne peut disconve-
 nir que son style n'ait la gravité con-
 venable, et qu'il ne soit communé-
 ment assez pur, quoique un peu
 sec, et quelquefois visant trop à la
 concision. Paul Emili est pourtant
 diffus dans les récits, et encore plus
 dans les discours qu'il introduisit à
 l'exemple des anciens. On lui a re-
 proché de la partialité pour les Ita-
 liens; mais ce reproche ne lui a-t-il
 pas été fait par la partialité fran-
 çaise? Et si un auteur italien, quoi-
 que payé par le roi de France, n'a
 pu approuver aucune des guerres
 faites en Italie par les Français, doit-
 on lui en faire un crime? Il est d'ail-
 leurs peu probable qu'écrivant en
 quelque sorte pour le roi de France,
 et sous ses yeux, il ait pu montrer
 contre les Français une partialité in-
 juste. Quant aux erreurs où il est
 tombé, on ne doit en accuser que les

es fausses chro-
 niques, et de faux
 renseignements inco-
 nformés. Un u-
 sage de ces ouvrages ne pouvait avoir d'autre
 résultat, et ce n'est pas à lui qu'il faut
 s'en prendre s'ils l'ont souvent égou-
 ronné. Cette histoire a eu dans Arnauld Be-
 feron un mauvais continuateur, et
 un médiocre traducteur dans Jean
 Richard, dont la traduction française
 parut en 1581, Paris, in-fol., et fut
 réimprimée plusieurs fois; elle fut
 aussi traduite en italien, Venise,
 1549, in-4°, et en allemand, Bâle,
 1572, in-fol. G—L.

EMILIANI. V. JÉRÔME EMILIAN.
 EMILIANO (JEAN), médecin du
 16^e siècle, était de Ferrare. Il n'est
 connu que par un ouvrage intitulé
Naturalis de ruminantibus historia,
 Venise, 1584, in-4°. On chercherait
 vainement dans ce livre des connais-
 sances exactes d'histoire naturelle,
 d'anatomie et de physiologie. L'au-
 teur s'abandonne aux écarts d'im-
 agination déréglée, et surcharge de
 nouvelles hypothèses la théorie gé-
 nérique, déjà si obscure et si compli-
 quée. C.

EMILIEN (MARCUS-JULIUS-EM-
 LIUS-ÆMILIANUS), naquit en Mar-
 ritanie. Sa famille était obscure, son
 mérite seul l'avança dans la carrière
 des armes, qu'il embrassa de bonne
 heure. Il parvint aux premiers em-
 plois de l'armée, et se trouva gou-
 verneur de Mésie sous Gallus. Quel-
 ques succès brillants obtenus sur les
 Goths, qu'il chassa des terres de l'em-
 pire, lui donnèrent un grand crédit
 auprès des soldats, et pendant que
 Gallus vivait à Rome dans la mollesse,
 l'armée proclama Emilien empereur,
 l'an 253. Lorsque Gallus eut connais-
 sance de cette révolte, il fit marcher
 contre lui Valérien. L'un de ses géné-
 raux; mais ni les succès ni les dé-
 fâtes n'ont pu empêcher Emilien de

Contre le choix de l'armée, ni les
de Gallus, ne purent arrêter
grès de son concurrent. Emilien
gea sur Rome, battit complet-
t Gallus et Volusien son fils,
marchaient à sa rencontre avec
ombreuse armée, mais qui furent
onnés, et ensuite massacrés par
propres soldats auprès de Terni.
En vainqueur, vint se faire re-
ître par le même sénat qui peu-
rs auparavant l'avait déclaré en-
de la patrie; mais bientôt il fut
même forcé de descendre de ce
qu'il venait d'usurper. Les trou-
pe Valerien amenait au secours
llus, ne voulurent point recon-
Emilien pour empereur, et ren-
nt leur chef de la pourpre. Emi-
lui peut-être n'avait pas justifié
les espérances de ses soldats,
assacré par eux auprès de Spo-
au moment où il se disposait à
titre son rival. Le lieu de sa dé-
rit de cet événement le nom de
sanglant. Tel est au moins le
le Victor dans son *Epitome*, car
Victor prétend qu'Emilien mou-
maladie. La plupart des histo-
sont à cet égard d'accord avec le
er. Emilien, suivant l'expression
rope, *obscurissimè natus, obs-
s imperavit*. Il faut convenir
qu'il n'eût guère le temps d'il-
r son règne, qui ne dura que
e mois. Il nous reste néanmoins
urs de ses médailles, tant ro-
s que des colonies, surtout de
qui avoisinent les lieux où il fut
né empereur. Les grecques sont
oup plus rares. On donne à Emi-
s prénoms de Caius et de Marcus.
r le nomme *Æmilius Æmilia-*
Banduri cite deux médailles sur
elles il a vu ceux de Julius et de Sal-
s; mais nous ne les avons point
les yeux. Emilien ne peut pas

avoir porté tant de surnoms différents;
dans le nombre des médailles que l'on
cite, il y en a sûrement quelques-unes
qui sont apocryphes; nous croyons
qu'il en est de même de celles qui ont
été publiées par divers antiquaires,
avec la désignation de son consulat.
Nous avons examiné avec beaucoup de
soin une assez grande quantité de mé-
dailles d'Emilien, aucunes ne font men-
tion de son consulat, et nous n'y avons
trouvé que les noms de *Marcus*,
Æmilius, *Æmilianus*. Le burin des
faussaires s'est si souvent exercé sur
les médailles d'Emilien, surtout en
grand bronze, qu'elles demandent
d'être examinées avec sévérité. L'his-
torien qui veut appuyer un fait sur ces
monuments, doit avant tout s'assurer
de leur authenticité. Les médailles d'or
d'Emilien sont fort suspectes, celle
qui est au cabinet du roi est de ce nom-
bre, de sorte que la tête de ce prince
manque à la suite d'or, qui est cepen-
dant la plus riche de l'Europe. T—n.

EMILIEN (ALEXANDER-ÆMILIA-
NUS), gouvernait l'Égypte pour Gal-
lien, sous le règne duquel on sait qu'il
s'éleva de toutes parts des tyrans qui
usurpèrent son autorité. Les Égyptiens
étaient, plus que tout autre peuple,
enclins à la révolte. Le prétexte le plus
frivole suffisait pour les y disposer.
Un jour, qu'excitée par un châtement
trop sévère infligé à un particulier, la
populace s'était soulevée, elle se ren-
dit au palais d'Emilien pour le massa-
crer; celui-ci, afin de se tirer d'em-
barras, se hâta de gagner les soldats
qui avaient à se plaindre de Gallien,
et se revêtit de la pourpre. Les troupes
le reconnurent sur le champ, etapai-
sèrent la révolte. Trébellius Pollio,
qui seul nous a conservé ces détails,
dit qu'Emilien ne manquait pas d'une
certaine vigueur pour gouverner. Il
donna des preuves de bravoure, en

conduisant son armée contre les barbares qui avaient pénétré en Egypte ; il les chassa de la Thébaïde , et les Egyptiens , par reconnaissance , l'appelèrent Alexandre ou Alexandrin. Le nom du héros qui avait autrefois délivré leur pays du joug des Perses , était le plus beau qu'ils pussent donner au vainqueur. Emilien fut arrêté au milieu de sa course victorieuse par Théodote , que Gallien envoya contre lui : il fut pris et étranglé dans sa prison après un règne fort court. Les médailles qu'on lui attribue sont fausses. Celles qui sont citées par Pellerin et par Beauvais , nous paraissent sortir de la fabrique de Cogornier (Voy. CAVINO).

T—N.

EMILIUS-MACER. V. MACER.

EMIR-GIUN-OGGLI, favori d'Amurath IV , commandait pour le sopher de Perse dans la ville de Levan , lorsque Amurath IV vint l'assiéger l'an de l'hégire 1044 ou 1635. Le persan , gagné sans doute , livra la place sans l'avoir défendue. Sa trahison lui gagna la bienveillance du sulthân ; la conformité de vices lui acquit toute sa faveur. Emir-Giun aimait le vin avec autant d'excès que son nouveau maître. Amurath allait souvent le voir dans son palais , situé sur le Bosphore , et qui subsistait encore dans le siècle dernier , sous le nom d'Emir-Giun-Ogli Yalisi ; ils ne buvaient pas d'autre vin que celui de Ténédos , le plus excellent et le moins fumeux de tous ceux des îles de l'Archipel. Emir-Giun-Ogli partageait avec Becri-Mustapha la faveur du sulthân ; il survécut à ce fameux compagnon des débauches d'Amurath ; il survécut même à son maître , dont il avança la mort en l'engageant à de nouveaux excès à la suite d'une maladie qui en était le fruit. Emir-Giun-Ogli ne trouva chez Ibrahim ni la même faveur ni la même

le Perse n'avait ; il fit de son condition de la Porte ottomane proposa à la mort d'Amurath IV , et Emir-Giun-Ogli fut sacrifié sans dépit. Connu dans l'histoire par sa vie et par ses vices , qui ont mérité un nom méprisable au nom d'Amurath IV , son ami et protecteur , Emir-Giun-Ogli fut exilé en 1641.

S—t.

EMILYN (THOMAS), théologien anglais , naquit en 1665 à Stamford , dans le comté de Lincoln. En 1685 il entra en qualité de chapelain chez la comtesse de Donegal , marie peu après à sir William Franckha. Ayant quitté sir William , il se mit à voyager en Angleterre et en Irlande , prêchant en différents lieux , jusqu'à ce qu'enfin en 1691 il s'attacha à la congrégation de non-conformistes de Wood-Street à Dublin. Il y épousa une veuve qui lui apporta quelque fortune , et y vécut tranquille et respecté pendant plusieurs années , jusqu'au moment où ses opinions religieuses attirèrent sur lui la persécution. S'étant en effet déclaré contre la Trinité et pour la préexistence du Père sur le Fils et le Spiritus sanctus , il fut d'abord privé de ses biens , puis condamné à un emprisonnement et à une amende de 1000 livres , qui furent ensuite réduites à 70 , au moyen de quoi Emilyn put enfin sortir de prison après plus de deux ans de détention. Il continua à prêcher , mais sans aucun succès , et à publier divers ouvrages pour établir ou défendre son système. On essaya , mais en vain , d'élever contre lui de nouvelles persécutions. Il mourut le 30 juillet 1743 , âgé de 80 ans. De son nombre de controverses

soigné est une *Défense du de N. S. J. - C. dans les vies des unitaires*, 1706. Le trieux est celui qu'il a intitulé : *Observations sur la question préliminaire aux diverses questions relatives à la validité du baptême*, 1710, et cette question préliminaire de savoir si le baptême d'un chrétien ne suffit pas à toute éternité, et s'il est nécessaire d'en répéter la cérémonie à chaque géme. L'auteur de sa vie prétend cette doctrine, peu goûtée dans son pays, a fait dernièrement quelques progrès. Emlyn, quoique pour-pour ses innovations dans le droit, a été estimé comme un homme de vie exemplaire, ferme autant qu'audacieux dans ses opinions. Il fut lié avec le fameux Sallard, sur la vie duquel il a les mémoires qui n'ont paru qu'à sa mort, en 1746, dans la collection complète des Œuvres de son père, 3 vol. in-8°, où l'on trouve sa vie écrite par son fils, et par Emlyn. Ce dernier, savant jurisconsulte, mort en 1756, a publié *l'histoire des plaids de la Cour*, par le lord Chief Justice Mansfield, 1756, 2 vol. in-fol., avec des notes et des réflexions.

MA. F. EGINARD, et EDOUARD EGINARD.

MANUEL. Voy. EMANUEL.
 AMERICH (GEORGE), né à Königsberg, en Prusse, le 5 mai 1727, étudia la médecine à l'université de Leyde, où il obtint le doctorat en 1752. L'année suivante il fut professeur extraordinaire, et en 1755 professeur ordinaire de médecine dans sa ville natale. Elu bientôt maire (bourguemestre) de Königsberg, en 1754, et

remplit ces honorables fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 10 mai 1727. Ce médecin n'a point composé d'ouvrages volumineux, mais il a publié un grand nombre de dissertations, dont plusieurs méritent d'être signalées; elles ont été imprimées à Königsberg, sous le format in-4°. I. *De ratione et experientia medicâ*, 1693; II. *Thesium medicarum pentas, et totidem paradoxa*, 1698; il y traite principalement de l'action comprimeante que l'air exerce sur toutes les parties de notre corps. III. *Teologia ejusque infusum, seu de usu potius theæ*, 1698. IV. *De morbo marino navigantibus primâ imprimis vico familiari*, 1700; V. *De frigore correptis*, 1701; VI. *De duumviratu helionotiano, ventriculo nimirum et splene*, 1702; VII. *De febre virginum amatorid*, 1708; VIII. *De conjugio Astree cum Apollino, circa medicam forensem*; Pars prima, *De inspectione cadaveris*, 1710; Pars secunda, *De vulneribus lethali in genere*, 1711; Pars tertia, *De vulneribus lethali in specie*. C.

EMMIUS (Uzzo), né à Gretha ou Grietzyl, village de la Frise orientale, en 1547, d'une famille dont le nom patronymique était celui de *Diken*, fut, dès son enfance, consacré aux lettres, par son père, ministre du St.-Evangile, et pasteur à Gretha, qui lui-même était disciple de Luther, de Mélanchthon, et ami de l'illustre Polonais Jean à Lasco. Après de longues études théologiques, philosophiques et littéraires, commencées à Embden, continuées à Breme, à Norden, à Rostoch, et terminées à Genève, où il s'attacha surtout à Théodore de Bèze, il eut à opter, à l'âge de vingt-neuf ans, entre le ministère sacré et la carrière de l'instruction publique : il se décida pour cette dernière, et accepta

le rectorat de l'école latine de Norden en Ost-Frise. Des tracasseries théologiques le firent renoncer à ce poste en 1587. La petite ville de Leer le posséda ensuite; mais, en 1594, s'ouvrit pour lui un théâtre plus digne de son mérite. Les magistrats de Groningue, occupés de réorganiser leur collège, jetèrent les yeux sur Emmius; et, en 1614, ce collège ayant été érigé en université, ils l'en nommèrent recteur et lui conférèrent, concurremment avec les curateurs académiques, le pouvoir d'en désigner les professeurs, dans les différentes facultés. Emmius s'acquitta honorablement de cette commission; il rédigea aussi le règlement organique, et l'université de Groningue a toujours figuré depuis avec distinction parmi les corps enseignants des provinces-unies des Pays-Bas. La chaire d'histoire et de langue grecque fut celle qu'orna spécialement Emmius. Le nombre et le mérite de ses disciples, la bonne intelligence où il vivait avec ses collègues, l'étendue de ses correspondances littéraires, l'estime particulière que faisait de lui le prince Guillaume-Louis de Nassau, gouverneur de la province; tout concourait à jeter un éclat peu commun sur ce savant, également recommandable par ses qualités morales, civiles et littéraires. Il joignait à beaucoup de science une grande modestie, et relevait le tout par une douce et profonde piété. Les quatre dernières années de sa vie, où il se vit empêché par ses infirmités de continuer ses fonctions professorales, furent consacrées avec d'autant plus de zèle au travail du cabinet. Il mourut le 9 décembre 1626, ayant refusé plusieurs fois les propositions les plus engageantes qui lui avaient été faites pour se transporter ailleurs. Ses obsèques furent un deuil public, et le prince Louis-Guillaume

sa présence. Ses ouvrages, tels que *De rebus et aliis* correspondants d'Emmius, ont excité pour lui la même admiration et ne estime que ses compatriotes Douvrieux, Heinsius, Scriverius, etc. Les principaux écrits qu'il a laissés, sont: I. *Chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol.; à la suite duquel ont paru *Canon chronicus compendiosus*; *Canon chronicus plenior*; *Chronologia veterum romanorum*, et *Appendix geneologica*, II. *Fetus graecis illustrata*, Leyde, 1626, in-8°; Gronovius l'a réimprimé dans ses *Antiquités grecques*, tom. IV. III. *Rerum Frisicarum historia*, partagée en six décades, qui ont d'abord paru séparément, de 1596 à 1616, et ont été réunies, à Leyde, 1616, in-fol. Emmius s'attacha à purger l'histoire de la Frise de beaucoup de fables accréditées par Farmerius, Suffridus Petri et autres. Il avait déjà publié auparavant, et dans les mêmes intentions: *De origine atque antiquitate Frisorum*, Groningue, 1605, in-12; et *De agro Frisiae inter Amasum* (l'Ems), et *Lavicum* (le Lauwer) *de qua urbe Groningâ in agro eodem*, ibid., 1605, in-8°, fig., suivi des annales de cette ville, depuis l'an 1260. IV. *Historia nostri temporis*; il n'y est question que de disputes locales entre les villes de Groningue et d'Emmiden. Cet ouvrage n'a paru qu'en 1752, à Groningue, in-4°. George Albert, prince d'Ost-Frise, dont il blessait les prétentions, le fit brûler par la main du bourreau, à Aurich, en 1753. Emmius avait débuté par deux ouvrages de théologie polémique, l'un dirigé contre Daniel Hoffmann, professeur à Heinstædt, Herborn, 1601, in-12; l'autre contre David-George (Voy. DA) La traduct-

daise du dernier a paru , en 1603. Enfin, nous unius une *Oraison funèbre raphie* de Guillaume Louis, assau, 1621, in-4°. et un r l'inauguration de l'acadé- roningue, en tête du livre *ffigies et vite professorum sium*, où nous avons prin- puisé nos matériaux pour *Voyez aussi Elogium Ubb. est, de ejus vita et scrip-) brevis ab amico contexta*, 3, in-4°. de 80 pages.

M—ON.

premier abbé de Werum, 'rémontré, dans la Frise, ngue, avait fait de la trans- manuscrits, soit sacrés, s, la principale occupation gieux, et lui-même leur xemple de ce travail, au- ployait tout le temps qui epuis les matines, récitées usqu'au jour; par ce moyen considérablement la biblio- on abbaye. Il mourut sain-

1257. L'abbé Emo est plusieurs ouvrages, parmi i se bornera à citer une ; depuis 1203 jusqu'en quelle a été continuée jus- t, par Menko, 3°. abbé de t ensuite par un anonyme 92. Cette chronique, restée it imprimée en 1700, et e Antoine Mathieu dans le e ses *Analectes*, et réim- l'abbé Hugo, avec des notes mier volume de ses *Anti- tées*. — Il ne faut point con- vé Emo avec un autre EMO, -germain, qui fonda de ses aye de Warum, y prit aussi l'ordre de Prémontré, et ome en 1215. L—Y.

MOYLES, célèbre philoso-

phe grec, était d'une des principales familles d'Agrigente en Sicile: Buton, son père, était fils d'un autre Empédocles, qui avait remporté à Olympie le prix de la course des chars en la 71^e. olympiade, l'an 496 av. J.-C. On n'est point d'accord sur le nom de ceux qui furent les maîtres d'Empédocles. Il ne peut pas avoir été le disciple de Pythagore, qui était mort long-temps avant lui, mais il avait vraisemblablement reçu des leçons de quelques Pythagoriciens, car on reconnaissait leur doctrine dans ses écrits. Il avait réuni l'étude de la médecine à celle de la philosophie, et il y avait fait de grands progrès. Une femme d'Agrigente, nommée Panthéa, était tombée dans un état de léthargie tel, qu'elle avait perdu le mouvement, et n'avait point de respiration apparente. Les médecins la croyant morte l'avaient abandonnée. Empédocles la rappela à la vie au bout de trente jours. Cette cure le fit regarder comme un dieu, et s'il n'accrédita pas cette idée, il chercha tout au moins à se faire passer pour un homme spécialement favorisé par les dieux, car il ne se montrait en public que vêtu de pourpre, avec une ceinture d'or, les cheveux flottants et la tête ornée d'une couronne, telle que celle de la Pythie; il se faisait suivre par des esclaves, et avait toujours un maintien grave et sérieux. Il s'acquitt'aussi une grande influence dans la république d'Agrigente, étant au premier rang par sa naissance et par ses richesses; il refusa la tyrannie qu'on lui offrait, et ayant découvert une conspiration qui tendait à la donner à un autre, il en fit punir les auteurs. Il y avait à Agrigente un sénat de mille personnes, qui s'était arrogé toute l'autorité, il le renversa au bout de trois ans, et fit adopter le gouvernement populaire. Il vivait encore lorsque la ville d'Agrig-

gente fut prise par les Carthaginois, l'an 403 av. J.-C., car Diogène Laërce dit, d'après Timée l'historien, que, lorsqu'on la fonda de nouveau, les descendants des ennemis d'Empédocles s'opposèrent à son retour, et qu'il alla s'établir dans le Péloponnèse, où il termina ses jours, on ne sait comment ni à quelle époque. On ne connaissait pas même son tombeau. Timée s'élevait fortement contre le conte qu'on faisait, qu'Empédocles s'était précipité dans l'un des cratères de l'Étna, et comme il était Sicilien lui-même, il est plus croyable que les autres auteurs. Empédocles avait fait plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre était un poème intitulé : *Classica*, c'est-à-dire, *de la Nature et des Principes des choses*. Il admettait quatre éléments, le Feu, l'Eau, l'Air et la Terre; et deux causes primitives et principales, la Haine et l'Amitié, l'une qui les divise, l'autre qui les unit. Il appelait le feu Jupiter; la terre Junon; l'air Pluton et l'eau Nestis, et il paraît un des premiers qui aient allégorisé la mythologie: il y expliquait les principes de la métempsychose; il prétendait que la partie supérieure de l'âme était d'origine divine, qu'elle avait été reléguée dans un corps pour la punir, et qu'elle passait successivement dans plusieurs, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement purifiée. Les fragments des écrits d'Empédocles ont été réunis par M. Sturz, dans le recueil intitulé : *Empedoclis Agrigentini, de vitâ et philosophiâ ejus exposuit, carminum reliquias collegit, M. Frid. Guill. Sturz, Leipzig, 1805, in-8°*. 2 vol. Il faut y joindre *Empedoclis et Parmenidis fragmenta, ex codice bibliothecæ Taurinensis restituta ab Amedeo Peyron., Leipzig, 1810, in-8°*. C—r.

EMPEREUR (CONSTANTIN 1^{er}),

orientaliste hollandais, l'un des élèves les plus distingués du Erpenius, naquit à Oppyckcut dans le 17^e siècle. Il fit l'étude du droit et de la langue de celle des langues orientales, acquit une grande connoissance. Après avoir professé la théologie pendant huit ans à Harderwijk, obtint la chaire d'hébreu à l'université de Leyde en 1627. Il se consacra pour l'ouverture de sa chaire à une harangue latine, *De dignitate linguæ hebræicæ*, imprimée la même année. Le comte Maurice le nomma professeur; il mourut à Leyde peu de temps après avoir été nommé professeur de théologie dans l'université de cette ville. Le désir d'acquiescer la connaissance de l'hébreu parmi les chrétiens, et de répondre aux objections des juifs, donna pendant plusieurs jours l'Empereur dans les ouvrages qu'il entreprit. On lui doit plusieurs traductions de livres judaïques talmudiques, qui ont joui de la réputation des savants. Voici la liste des principaux ouvrages : I. *7 Babylonici codex middoth, mensuris templi, hebr. cum comment.* Leyde, 1630; in-8°; II. *notæ ad David Kimchi ad scientiam introductio* 1651, in-8°; III. *portæ sive de legibus hebræorum commentarius, cum versione et commentariis* ibid., 1637, in-4°; IV. *elementa hebræa et lat.*, ibid. in-4°; V. *liber Halicoth de Jeshua levita et lib. Maromazata, R. Samuelis Hawranq* lat., ibid., 1654, in-4°; VI. *sultatio Abarbanelis et Abarbanelis in cap. 53 Isaïæ*; VII. *notæ ad Josephi Jochinani phrasin in Daniælem*, Am

1633; VIII. *disputationes theologice XVIII*, Leyde, 1648, in-8°; IX. *comment. ad Bertrammum de republ. hebraeorum*, Leyde, 1641, in-8°. On doit encore à l'Empereur une édition estimée de l'Itinéraire de Benjamin de Tudèle, avec une version latine et des notes, Leyde, 1633, in-8°. J—π.

EMPIRICUS (SEXTUS). Voyez SEXTUS.

EMPOLI (JEAN D'), Florentin, facteur de la marine du roi de Portugal, a écrit la relation du premier voyage d'Alphonse d'Albuquerque aux Indes. Elle est intitulée : *Naviga-tion des Indes, sous la charge du seigneur Alphonse d'Albuquerque*, et se trouve en italien dans le premier volume de Ramusio, et traduite en français dans le 2^e. volume du recueil du Temporal. Quoiqu'extrêmement succincte, elle se fait lire avec plaisir, parce qu'elle donne une idée de la manière de naviguer et de l'état des connaissances géographiques à cette époque. La flotte d'Albuquerque, composée de quatre vaisseaux, partit de Lisbonne le 6 avril 1503, alla du cap Verd au Brésil, appelé alors Terre de la Vraie Croix, aborda près du cap de Bonne-Espérance, et à Céphale (Sofala), fut dispersée par la tempête; une partie relâcha à Melinde, afin d'y atteindre le capitaine en chef; « mais, dit d'Empoli, nous » fûmes frustrés de notre expectative; » ce qui nous advint mal-à-propos; » car le temps commode pour passer » par le golfe, droit chemin pour aller » en Indes, étoit presque expiré, qui » est devant le mois de septembre, » après lequel il n'est question de pas- » ser par ce golfe, durant sept mois » entiers et consécutifs. » Ces vais- » seaux se rejoignirent en mer, gagnè- » rent *Pont-Dei*, et arrivèrent à Ca-

nanor le 11 septembre. On traita des épicerics. La flotte trouva à Calicut François d'Albuquerque, parti de Lis-bonne huit jours après elle. On four-nit des secours au roi de Cochin contre ses ennemis, et l'on bâtit un fort dans ses états. Enfin l'on aborda à une terre appelée Colom, « lieu incongneu et » non découvert jusqu'aujourd'hui. » C'est Coulan. Sa distance de Cochin est notée avec exactitude. Empoli fut envoyé à terre pour reconnaître le pays. Les Portugais trouvèrent le ri-vage garni de plus de quatre cents habitants du lieu; ils leur firent dire qu'ils étaient chrétiens; ces derniers répondirent qu'ils l'étaient pareille-ment depuis le temps de S. Thomas, et que leur nombre total s'élevait à trois mille. Le roi payen accueillit les Européens, fit charger de poivre les navires des Portugais, et signa avec eux un traité par lequel il s'en-gageait à leur livrer, à un prix con-venu, toutes les épicerics qui crois-saient dans ses états. La flotte retourna ensuite à Cononor, toucha à Mozam-bique, fut prise de calme sous la ligne, et perdit tant de monde qu'elle fut obligée de renforcer ses équipages à St. Jago, et rentra à Lisbonne le 16 septembre 1504. Empoli s'excuse d'a-voir oublié de décrire les mœurs des Malabares. Le peu qu'il en dit an-nonce qu'il les avait bien observées.

E—s

EMPORAGRIUS (Éaic), docteur en théologie et évêque de Strengues, en Suède, mort l'année 1674. Avant de parvenir à l'épiscopat, il avait été professeur à Upsal, et pasteur à Stockholm. Pendant qu'il occupait cette dernière place, il fut question d'un projet de réunion entre les lu-thériens et les réformés, proposé par un Ecossais nommé Dury. Empo-ragrius, strictement attaché à la cou-

cession d'Augsbourg, s'opposa à la réunion, et se mit à la tête du clergé de la capitale pour donner une protestation solennelle. Il publia même à ce sujet un ouvrage contre l'évêque Mathiæ, qui penchait pour les opinions de Dury. Peu après la mort de Gustave-Adolphe, Emporagrius fit paraître un discours intitulé: *Oratio in qua tyrannidem pontificiam, que divum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est piè detestatus, etc.*, Upsal, 1636, in-fol. Lorsque ce théologien fut devenu évêque de Strengnes, il publia un catéchisme bien conforme à la doctrine luthérienne; mais qui fut cependant supprimé, parce que l'évêque, en parlant des femmes, les avait appelées des *immeubles domestiques*, expression qui déplut beaucoup à la reine Hedwige Éléonore. C—AV.

EMPORIUS, rhéteur célèbre et contemporain de Cassiodore, au 6^e siècle. Il nous reste de lui quelques traités sur le bel art qu'il avait exercé: I. *De Ethopoiâ ac loco communi*; II. *Demonstrativa materia præcepta*. Gilbert a donné une courte analyse, mais une idée satisfaisante de ces divers écrits, dans ses *Jugemens des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, tome II. Les ouvrages d'Emporius se trouvent dans les *Veterum de arte rhet. traditiones*, Bâle, in-4^o, 1521; et dans les *Rhet. latin. scripta*, Paris, in-4^o, 1599. A. D—A.

EMPORTES (DUPUY D'). Voy. DUPUY, tom. XII, pag. 327.

EMPSON (RICHARD). V. DUDLEY (Edm.)

EMSER (JÉROME), théologien catholique allemand, fameux controversiste, et l'un des plus ardents adversaires de Luther, naquit à Ulm, en 1477. Après avoir fait ses premières études à Tubingen, où il mon-

... des disposi-
... alla les conti-
... le droit, la
... Nomme, en
1500, secrétaire et chapelain du car-
... Raymond de Gurk, il accomp-
... pendant deux ans ce prélat dans
... voyages qu'il fit en Allemagne et
... die. Après cette tournée, EMSER
... uxa pour quelque temps à Streng-
... g, et y fit imprimer, en 1504,
... ques écrits du fameux Pie de la
... idole, qu'il orna d'une préface
... ou les louanges sont prodiguées à l'a-
... teur. De Strasbourg il se rendit à Es-
... fart, et y enseigna quelque temps les
... humanités; mais la protection du car-
... dinal Raymond le fit bientôt appeler à
... L... où il fut, la même année, repu-
... bre de l'université, et se consacra
... parti-
... ulièrement à l'enseignement de la
... d...
... canonicque, quoiqu'il n'en fût
... pas
... professeur ordinaire, n'ayant pris
... ce degré de licencie. Le duc George
... de
... xe, vers le même temps, le prit
... pour son secrétaire et son orateur dans
... la ville de Dresde. Les recherches que
... s
... mploy lui donna occasion de faire
... les anciennes archives du pays,
... rent découvrir quelques pièces
... rtautes relatives à la canonisation
... de S. Bennon, évêque de Meissen.
Après son retour de Rome, où il fit
un voyage en 1510, le duc de Saxe
lui donna quelques bénéfices à Dresde
et à Meissen; on croit même qu'il y
obtint un canonicat. Il essaya peu de
temps après une maladie dangereuse,
et résolut, après sa guérison, de ne
plus s'occuper que d'affaires relatives
à la gloire de Dieu et au bien de l'É-
glise. C'est alors que le duc George l'en-
gagea à écrire contre le luthéranisme,
dont les premières étincelles commen-
çaient à se répandre dans ses états.
E... commença par avoir quelques
... avec Luther,

qui jusqu'alors (1519) avait été son ami. N'ayant pu rien gagner sur lui, il prit la plume et le combattit à outrance; il ne se montra pas moins zélé adversaire de Carlostad et de Zwinglé. Les détails de ces querelles théologiques n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui; l'âpreté qu'on y mit de part et d'autre n'était pas propre à amener une conciliation. Emser mourut subitement, probablement à Leipzig, le 8 novembre 1527. Le premier ouvrage qu'il publia contre Luther est intitulé : *Aus was Grund*, etc.; c'est-à-dire, *Motifs pour lesquels la traduction du Nouveau Testament, par Luther, doit être défendue au commun des fidèles*, Leipzig (1523), in-4°, réimprimé avec augmentation sous le titre d'*Annotations sur la traduction*, etc., Dresde, 1524, in-8°. Cet écrit n'ayant fait que donner plus de vogue à la version de Luther, en excitant la curiosité du public, le duc de Saxe engagea Emser à publier lui-même une traduction allemande du Nouveau Testament, pour l'opposer à celle du réformateur : elle parut trois ans après, sous ce titre : *Das new Testament nach lawt der christliche kirchen bewerten Text*, etc., Dresde, 1527, in-fol., réimprimée à Paris en 1650 : elle l'avait été très souvent en Allemagne. Dans sa préface, Emser avoue qu'il a comparé l'ancienne et la nouvelle version allemande, prenant pour base la vulgate, et notant en marge les variantes que le texte grec offre avec cette dernière. Il ajoute qu'il a partout réfuté les fausses gloses de Luther, pour y en substituer d'autres conformes au sens de l'Eglise. Les luthériens prétendirent qu'Emser n'avait pas assez d'érudition pour avoir pu consulter le texte grec, et que sa version n'était autre chose que celle de Luther, dont il avait seulement

changé les passages sur lesquels s'appuyait la nouvelle réforme, et adouci quelques expressions qui ne lui paraissaient pas avoir la décence convenable. Quoi qu'il en soit, cette traduction eut pendant plus d'un siècle beaucoup de cours dans l'Allemagne catholique; mais ayant été faite à une époque où la langue était loin d'être fixée, le style en est devenu suranné, et des versions plus récentes l'ont fait abandonner. On peut voir à cet égard R. Simon, le P. Lelong, Zeltner, Panzer et les autres auteurs qui ont écrit l'histoire des traductions de la Bible. Nous ne donnerons pas la liste, assez nombreuse, des autres écrits d'Emser; ils sont à peu près oubliés, à l'exception de son Histoire de la vie et des miracles de S. Bennon, qui parut à Leipzig en 1512, et fut réimprimée à Dresde, 1694, in-4°. On trouve de plus grands détails sur Emser dans la *Vie de Luther*, par Cochlée, et surtout dans la *Notice sur la vie et les écrits de Jérôme Emser*, par G. C. Waldau, Anspach, 1783, in-8°, brochure d'environ 80 pages, tirée de la suite du *Recueil concernant les affaires théologiques anciennes et modernes*, 1720. Ces deux ouvrages sont en allemand. C. M. P.

ENAMBUÇ (VAUDROSQUES-DIEZON'), fondateur des colonies françaises dans les Antilles, était cadet d'une maison de Normandie. Ses belles actions, sa prudence, son courage l'avaient rendu fameux sur mer, et lui avaient valu le grade de capitaine de vaisseau. Le désir d'être utile à son pays, et de travailler à améliorer sa fortune, très mince d'après les lois particulières de la province qui l'avait vu naître, le porta à équiper à ses frais un Brigantin de quatre canons et de quelques pierriers. Il y embarqua une quarantaine de marins bra-

ves, aguerris et disciplinés, et partit de Dieppe, en 1625, pour aller faire des prises sur les Espagnols, dans les mers des Antilles. Arrivé aux îles du Cayman pour s'y radouber, il fut découvert dans une baie par un galion espagnol de trente-cinq canons. Il se batit avec une telle valeur, pendant trois heures, contre cet ennemi si supérieur en force, qu'il le contraignit à prendre la fuite. Maltraité lui-même dans cette action glorieuse pour lui, il atterit après quinze jours de navigation à St.-Christophe, où quelques Français, établis depuis divers temps, vivaient en bonne intelligence avec les sauvages. D'Enambuc, pendant que l'on travaillait à son bâtiment, parcourut l'île; l'air en était sain, le sol lui parut excellent, le tabac que les Indigènes cultivaient pour leur usage était très beau, d'une qualité supérieure, et venait presque sans culture. Il regarda cette île comme un port excellent pour s'y établir; souda l'esprit des Français qu'il y avait rencontrés, et les ayant trouvés disposés à y demeurer sous sa conduite, il leur promit d'aller en France demander au roi la permission de former une compagnie pour soutenir la colonie, et de revenir vivre et mourir avec eux. Dans le même temps, des Anglais, arrivés dans une autre partie de l'île, après une aventure pareille à celle qui y avait amené d'Enambuc, s'y établissaient de leur côté. Les deux nations résolurent de la partager, ne doutant point, dit le P. Labat, que les Indiens ne le leur permissent, ou qu'au pis aller ils ne se trouvassent bientôt en état de les en chasser s'ils étaient trop revêches. Tous vivaient en bonne intelligence, quand les Sauvages, excités par un de leur *Boyez*, ou médecin, résolurent de massacrer tous les étrangers.

Une femme sauvage révéla le complot aux Européens, qui punirent les Indiens et les exterminèrent. Bientôt après, trois mille Sauvages, auxquels les autres avaient mandé de venir les aider, débarquèrent dans l'île, et attaquèrent les Européens; ils se renbarquèrent après avoir perdu les deux tiers de leur monde. L'île fut dès-lors tranquille. D'Enambuc, pendant un séjour de huit mois, avait fait cultiver du tabac, et abattu du bois d'acajou. Il chargea de ces objets son navire, qui arriva heureusement à Dieppe, où le tabac fut vendu dix francs la livre. Le bel équipage dans lequel d'Enambuc et quelques-uns des siens parurent ensuite à Paris, fit naître à bien du monde l'envie de le suivre dans son établissement. D'Enambuc fut présenté au cardinal Richelieu, qui goûta ses projets, fit dresser dans son palais un acte d'association pour le commerce des Antilles, signa le premier cet acte, et en sa qualité de surintendant du commerce de France, délivra à d'Enambuc et à Durossey, son compagnon, une commission qui leur permettait d'établir une colonie française dans l'île de St.-Christophe, ou dans toute autre qu'ils choisiraient depuis le 11°. jusqu'au 18°. degré de latitude septentrionale. D'Enambuc et Durossey partirent du Havre avec deux vaisseaux le 14 février 1627. Le voyage fut malheureux, il périt beaucoup de monde dans la traversée. Les Anglais avaient eu plus de succès. Cette différence n'empêcha pas d'effectuer amicalement le partage de l'île et de le consolider par un traité. Durossey fut expédié en France pour y chercher des secours. Les Anglais, profitant du mauvais état des Français, s'emparèrent d'une partie de leurs terres. La prudence et la valeur d'Enambuc n'ont rien pu; lui-

même vint en France exposer le triste état de la colonie. Le cardinal de Richelieu, instruit en même temps que les Espagnols armaient une escadre pour chasser les Français de St.-Christophe, envoya dans cette île un renfort de six vaisseaux du roi, et six bâtimens de transport. Ce secours arriva à temps pour mettre les Anglais à la raison; leur flotte fut défaits. Ils firent la paix. Les vaisseaux français avaient quitté l'île lorsque les Espagnols parurent et firent une descente. Une partie des Français se défendit mal. Durossey était d'avis que l'on abandonnât l'île, malgré les représentations d'Enambuc qui voulait que l'on tint bon; l'opinion du premier fut suivie, on s'embarqua sur deux vaisseaux pour aller habiter l'île d'Antigue. Après avoir battu la mer pendant trois semaines, les Français abordèrent à St.-Martin. Durossey débaucha quelques officiers et fit appareiller un des navires pour la France, où le cardinal de Richelieu donna ordre de l'enfermer à la Bastille. D'Enambuc rendit le courage à ceux qui restaient, et partit pour Antigue. Il trouva cette île mal saine, revint à St.-Christophe après trois mois d'absence, et travailla avec un zèle infatigable à relever la colonie qui lui devait l'existence. Il réunissait en lui tous les pouvoirs, et les employait avec tant de sagesse que chacun se soumettait avec joie à ce qu'il ordonnait. « Ceux de la colonie, dit le père » Dutertre, vivaient dans une si parfaite union les uns avec les autres, » qu'on n'avait pas besoin de notaires, de procureurs, ni de sergents. » D'Enambuc, non content de faire prospérer cette colonie naissante, et de la défendre des usurpations des Anglais, résolut de former des établissemens dans les îles voisines ayant

que ces derniers s'en missent en possession. Ayant été supplanté par un de ses lieutenans auquel il avait communiqué son projet sur la Guadeloupe, il prit avec lui cent habitans, bons cultivateurs, et alla, en 1655, les installer à la Martinique, où il bâtit le fort St.-Pierre, et revint à St.-Christophe. Le gouverneur qu'il y avait laissé sut en imposer aux Sauvages et vivre en bonne intelligence avec eux. S'étant embarqué pour venir conférer avec d'Enambuc, il fut jeté par les vents sur les côtes de St.-Domingue, où les Espagnols le retinrent trois ans prisonnier. D'Enambuc, qui le croyait pris en mer, envoya pour gouverner à sa place son propre neveu Duparquet qui, élevé sous ses yeux, et dans ses principes, fit prospérer cette colonie (V. DUPARQUET). Les habitans de St.-Christophe commençaient à jouir du fruit de leurs travaux, et à vivre dans l'abondance et dans la paix, lorsque, vers la fin de 1656, ils eurent la douleur de perdre d'Enambuc qui succomba enfin à ses fatigues; le cardinal de Richelieu dit, en apprenant sa mort, que le roi avait perdu un des plus fidèles serviteurs de son état. » Les habitans l'ont pleuré comme leur père, » dit le P. du Tertre, les ecclésiastiques » comme leur protecteur; et les colonies de St.-Christophe, de la Guadeloupe et de la Martinique, l'ont regretté comme leur fondateur. » Le P. Bouton représenté d'Enambuc comme homme d'esprit et de jugement, et fort entendu à faire de nouvelles peuplades et établir des colonies.

E—s.

ENCINA. V. ENZINA.

ENCINAS. Voy. DRYANDER.

ENCOLPIUS. Voyez ELYOR.

END (CHRISTOPHE), artiste allemand, qui chercha à représenter les

plantes d'une manière particulière, ce fut par des découpures de papier; il existe de lui un manuscrit de ce genre à la bibliothèque de Berlin, qui contient 150 plantes, et un autre 115. Moehsen a fait connaître dans ses lettres ce chef-d'œuvre de patience; il est intitulé: *J. Christophori End 150 kräuter aud Gewachse nach ihrer Gestalt, durch einen besonders Runtschitt obgebildet M. S. anno 1681*, in-4°.

D—P—s.

ENDEL, ou HENDEL MANOACH, rabbin polonais, mort en 1585, est auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont été imprimés après sa mort par les soins de Moïse son fils: en voici les titres: I. *Sagesse de Manoach*, c'est-à-dire, corrections et leçons thalmudiques diverses, touchant la Gemare, Prague, 1585, in-4°; II. *Repos des cœurs*, c'est-à-dire, commentaire sur le titre intitulé: *Chovad allewath*, Lublin, 1596, in-4°; III. *Exposition du commentaire du rabbin Bechai, sur la loi*, Prague, 1585, in-fol.; il n'a paru que dix feuilles de cette exposition: dans la préface qui est en tête de l'ouvrage, l'éditeur, Moïse, fils d'Endel, annonce qu'il publiera les autres écrits de son père, touchant le texte sacré, le Thalmud, ses livres cabalistiques et astronomiques.

J—n.

ENDELECHIUS ou SEVERUS SANCTUS, rhéteur et poète, né dans le 4^e siècle, était de Bordeaux, et quelques critiques le croient fils de Flavius Sanctus, beau-frère d'Ausone, qui lui a consacré une épitaphe dans ses *Parentalia*. Lié depuis son enfance avec S. Paulin, évêque de Nole, à son exemple, il embrassa le christianisme. On conjecture, d'après les lettres de S. Paulin, qu'il avait deux amis du même nom, mais on ne peut

savoir lequel lui a fourni le plan de son apologie pour Théodose-le-Grand. Sidoine Apollinaire fait mention d'un Endelechius qui enseignait la rhétorique à Rome; son nom se retrouve dans la souscription d'un manuscrit d'Apulée, conservé à la bibliothèque de Florence, et Reinesius pense que ce pouvait être le fils de celui qui fut l'objet de cet article. Endelechius passa ses derniers jours dans la retraite, et on a même des raisons de croire qu'il avait pris l'état ecclésiastique. L'abbé Longchamp place sa mort à l'année 409. S. Paulin cite avec éloge les hymnes qu'Endelechius avait composées sur la parabole des dix vierges de l'Évangile. Elles sont perdues, mais on a conservé de lui une églogue intitulée: *De mortibus boum*, et cette petite pièce ne donne pas une idée avantageuse de son talent pour la poésie. Elle fut faite à l'occasion d'une maladie contagieuse, qui causa de grands ravages dans la Turquie, l'Illyrie et la Flandre, vers 377. Les interlocuteurs sont un païen qui s'abandonne au désespoir d'avoir vu périr ses troupeaux, et un chrétien qui s'efforce de le consoler par la pensée de la Providence. Pierre Pithou fit imprimer cette pièce, pour la première fois, en 1590, dans le tome II. des *Epigrammata et poemata veterum*, pag. 448 et suiv. Elle a reparu depuis in-4°, sans date et sans nom de ville; Francfort, 1612, in-8°, avec des notes de Jean Weitz, et Leyde, 1714, in-8°, avec les notes de Weitz et de Wolfgang Scher; cette édition est la plus estimée. Elle a été insérée aussi dans la *Bibliotheca patrum*, et dans différents recueils de poésies chrétiennes. W—s.

ENÉE le tacticien, qu'on croit le même qu'Enée de Stymphale, dont parle Xénophon, et qui était général

des Arcadiens vers l'an 361 av. J.-C., avait fait un traité sur les connaissances nécessaires à un général d'armée, dont les anciens faisaient beaucoup de cas. Cinéas, qui vivait à la cour de Pyrrhus, en fit un abrégé, que les généraux romains portaient assez ordinairement avec eux, et qui nous est resté, le grand ouvrage s'étant perdu. Il a été publié pour la première fois par Isaac Casaubon, à la suite de son édition de Polybe, Paris, 1609, in-fol., et réimprimé dans les éditions de Tollius, Amsterdam, 1670, in-8°, 3 vol., et Leipzig, 1765, in-8°, 3 vol. Il ne se trouve point dans celle de M. Schweighæuser. Il serait à souhaiter qu'on en donnât une nouvelle édition, pour laquelle on ferait bien de consulter les manuscrits de cet auteur, qui se trouvent dans la Bibliothèque du roi.

C—R.

ENÉE DE GAZA, philosophe chrétien, de la ville de Gaza en Palestine, vivait sur la fin du 5^e. siècle. Nous avons de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, dans les principes de la religion chrétienne. Il a été publié pour la première fois en grec et en latin dans une collection d'anciens théologiens grecs imprimée à Zurich, chez André Gessner, 1559 et 1560; mais la version latine par Ambroise le camaldule avait déjà paru à Bâle en 1516. Il a été réimprimé depuis dans différentes bibliothèques des Saints-Pères, mais toujours d'une manière très incorrecte. La dernière édition est celle que Gasp. Barthius a donnée avec des notes assez amples, Leipzig, 1655, in-4°; elle est encore plus incorrecte que les précédentes. Il serait à souhaiter qu'on donnât une nouvelle édition de ce

dialogue, qui est très bien écrit et assez intéressant. Il y en a un fort bon manuscrit à la Bibliothèque du roi. On a encore d'Enée de Gaza vingt-cinq Lettres grecques, insérées dans le recueil de lettres d'auteurs grecs publié par Alde Manuce, Rome, 1499, in-4°. On les retrouve avec une version latine dans l'édition qui porte le nom de Cujas (Genève), 1606, in-fol.

C—R.

ENÉE SYLVIUS. V. PIZ II.

ENEMAN (MICHEL), né en Suède dans la ville d'Enköping en 1676, étudia la théologie et les langues orientales d'abord à Upsal et ensuite à Greifswald. En 1707 il fut nommé secrétaire du consistoire établi par Charles XII près de l'armée suédoise, et il accompagna ce prince à Bender. Pendant quelque temps il fit les fonctions d'aumônier de l'ambassadeur de Suède à Constantinople. En 1711 il entreprit aux frais du roi un voyage en Asie et en Egypte. Pendant qu'il parcourait ces contrées, Charles lui assura une récompense honorable en le nommant professeur des langues orientales à Upsal; mais il mourut immédiatement après son retour en Suède, l'année 1714. La relation de son voyage en suédois ne fut publiée qu'en 1740 à Upsal. On a aussi de lui une dissertation latine *De salute infantum sine baptismo decedentium Christianorum ac Gentilium*, Greifswald, 1706, in-4°.

C—AU.

ENFANT (JACQUES L'). VOYEZ LENFANT.

ENFIELD (GUILLAUME), écrivain anglais, né à Sudbury en 1741, fut élevé au collège de Daventry, dans les principes des protestants non-conformistes. Il fut nommé en 1763 pasteur d'une congrégation de non-conformistes à Liverpool. En

naquit à Berne en 1702. Dès sa jeunesse il se voua à la culture des lettres, et leur resta fidèle toute sa vie. Il voyagea d'abord en Allemagne et en Italie, fut ensuite nommé Bibliothécaire de sa ville natale, puis occupa des places dans les bureaux de l'administration. Il entra dans le conseil souverain, en 1745, et il obtint successivement les bailliages d'Aarberg, d'Orbe, d'Echallens et de Tscharlitz. Il contribua à faire adopter le système des greniers d'abondance, dans sa patrie, et en surveilla la construction. Réuni au célèbre Haller, il favorisa l'établissement de l'hôpital des orphelins, et la fondation de la société économique de Berne. Il se montra bien patriote dans toutes les occasions, et chercha enfin à propager les bons principes en agriculture. Il mourut, dans sa patrie, le 28 mars 1784. C'était un homme très instruit et doué de sagacité. Il s'est principalement occupé des questions relatives à la navigation du nord-ouest. Dès 1755 il inséra, dans le *Journal helvétique*, un mémoire dans lequel il développait les raisons qui lui faisaient regarder le passage du grand Océan dans la mer du Nord, par la mer Glaciale, comme possible. Ce fut cette production qui parut ensuite sous le titre suivant : I. *Mémoires et Observations géographiques et critiques, sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, etc., Lausanne, 1765, in-4°, avec cartes. Il le traduisit lui-même en allemand, Leipzig, 1772, in-4°. Après avoir soigneusement comparé, entre elles, toutes les relations des voyages dans le nord, Engel cherche à prouver qu'il est possible de gagner le grand Océan en naviguant par le nord. Son hypothèse se fonde sur une opinion dont la fausseté a depuis été recon-

nue, c'est que l'eau de la mer ne peut geler. Le livre d'Engel ayant produit une certaine sensation en France et en Angleterre, et plusieurs personnes ayant soutenu que la mer n'était pas navigable dans les parages septentrionaux, la société royale de Londres invita le roi à ordonner une expédition maritime au pôle arctique. L'expédition eut lieu sous le commandement du capitaine Phipps (F. PHIPPS), et son résultat ne fut pas favorable aux assertions d'Engel. Il fit, sous ses yeux, traduire en allemand la relation de ce voyage, et y ajouta des notes et des observations. Cette version parut, à Berne, en 1777, in-4°, avec figures. II. *Essai sur cette question ; quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux ?* par E. B. D. E., Amsterdam, 1767, in-4°, ou 5 vol. in-12. Engel soutient dans ce livre qu'avant le déluge, les eaux n'étaient pas aussi abondantes qu'elles le sont aujourd'hui, et que les deux hémisphères n'étant pas séparés par une distance aussi considérable, le passage de l'ancien au nouveau monde était plus facile. Il ajoute que l'Atlantide des anciens était située entre l'Afrique et l'Amérique, et servait, par conséquent, à rapprocher les deux continents; qu'il y avait aussi alors un passage de l'Océan boréal dans le grand Océan, que l'Amérique avait eu des habitants dès les temps les plus anciens, qu'il lui en était plus arrivé du midi que du nord de l'Asie, et que le déluge n'avait pas été universel. Beaucoup de discussions relatives à l'éclaircissement de la Bible sont aussi traitées dans ce livre, où la question qui, d'après le titre, en devrait faire le sujet principal, n'occupe que très peu de place, ce qui a fait dire à quelqu'un que l'auteur s'y occu-

tout excepté de ce qu'il ant. III. *Mémoire sur la navigation de la mer du Nord, depuis le pôle, de latitude vers le pôle, depuis le 10°. au 100°. de longitude*, Berne, 1779, 1 vol. in-4°. Une carte. Engel en revient toujours à la possibilité de la navigation de l'Océan boréal. Il indique une route qu'il croit sûre pour y parvenir et donne d'ailleurs des renseignements curieux sur les pays situés dans ces parages glacés. IV. *Remarques sur la partie de la relation du voyage du capitaine Cook, qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique*, avec une carte, Berne, 1781, 1 vol. in-4°. Ces remarques ont paru en allemand, l'année précédente, en un volume in-8°. Engel est un homme qui est pénétré de la bonté de sa cause, contre les mérites de Cook. Ces deux ouvrages, et en général tous ceux qu'Engel a écrits en français, sont sans cesse de germanismes que la lecture est très fatigante. V. *Biblioselectissima, sive catalogus unum in omni genere scientiararum rarissimum, quos nunc versponit, cum notis perpetuis*, 1743, in-8°. Ce catalogue est très estimé à cause des anecdotes et des notes qui s'y trouvent répandues. VI. *Instructions sur la pomologie de la terre*, Berne, 1772-74, 2 vol. in-8°, en allemand. VII. *Mémoire sur la rouille du Froment*, Berne, 1758. D'après cet ouvrage, en allemand, il paraît que cette maladie des blés avait été inconnue en France jusqu'alors. VIII. Plusieurs ouvrages, sur l'économie rurale, imprimés séparément ou dans les Mémoires de la société économique de Berne, in-8°, 1760 et des années suivantes. Les soins d'Engel

pour faire réussir, pendant la disette de 1772, la culture des pommes de terre, lui valurent, de la part de la ville de Nyon, une médaille avec cette inscription : *In signum gratitudinis et reverentiae civis Nevidunenses*; on voit sur le revers les symboles de l'agriculture avec ces mots : *Altus Triptolemus nobis hæc otia fecit*; l'exergue porte ceux-ci : *Sam Engel Urb. et Scal. præs.* (V. EBULO).

E—s.

ENGEL (JEAN-JACQUES), né le 11 septembre 1741, à Parchim, petite ville du duché de Mecklembourg-Schwerin, où son père était pasteur. Depuis l'âge de neuf ans il fréquenta d'abord le gymnase, et plus tard l'université de Rostock. Quoiqu'il se destinât au ministère de l'évangile, il s'occupa de préférence de philosophie, de mathématiques et de physique; il renonça même tout-à-fait à la théologie, vers 1765, et se rendit à Leipzig pour s'y livrer exclusivement à l'étude de la philosophie et de la littérature ancienne. Les ouvrages qu'il fit imprimer, assurèrent son indépendance et le firent connaître au public d'une manière très avantageuse. On lui offrit une chaire à l'université de Göttingue et la direction de la bibliothèque de Gotha; la piété filiale lui fit préférer l'emploi de professeur de morale et de belles-lettres à un des gymnases de Berlin, qui le rapprochait de sa mère. Il remplit les fonctions de cette place depuis 1776 jusqu'en 1787. Dans les dernières années de la vie du grand Frédéric, il fut choisi pour enseigner les belles-lettres aux enfants du prince de Prusse, neveu du roi. Ce prince, étant parvenu au trône, en 1787, chargea Engel et le célèbre poète Hamler de la direction du théâtre de Berlin, poste que sans doute il jugea convenir à l'écrivain qui ve-

nait de tracer avec succès la théorie de l'art théâtral. Mais les intrigues des coulisses fatiguèrent bientôt le savant, vain, hypocondre et incapable de supporter la contrariété. Dégoûté du théâtre et de la capitale, il donna sa démission, en 1794, et se retira à Schwerin, où il vécut dans la société de son frère et de quelques amis; mais il ne put se refuser à l'invitation honorable que lui adressa Frédéric-Guillaume III, immédiatement après son avènement au trône. Il retourna à Berlin, et le roi assura à son ancien maître une pension qui, sans l'assujétir à aucun travail réglé, l'attacha à l'académie des sciences, et lui permit de donner tout son temps aux lettres et au soin que demandait la publication d'une édition complète de ses œuvres; le destin lui permit à peine de voir le commencement de cette publication. Sa mère, âgée de soixante-dix-huit ans, ayant désiré qu'il vînt la voir encore une fois, il ne se laissa pas retenir par le mauvais état de sa santé, qui était délabrée par suite des travaux forcés auxquels il s'était livré. Il fit le voyage de Parchim, mais il y arriva très affaibli, et y mourut, le 28 juin 1802, sans avoir jamais été marié. Nous avons indiqué les principaux défauts qui déparaient le caractère d'Engel; nous ajouterons que quoiqu'il aimât la bonne société, il ne connut pas l'art d'y plaire en faisant valoir le mérite des autres; que sa vanité voulait dominer par tout, et que son humeur irascible donna lieu à des scènes désagréables; mais ces défauts étaient rachetés par de grandes qualités. La piété filiale, la bienfaisance, la constance dans ses amitiés, un respect inaltérable pour la vérité, une haine profonde pour l'intrigue, un grand zèle pour le progrès des lettres; telles sont les vertus que ses ennemis

mêmes reconnurent en lui. La nature lui avait donné une figure assez belle et des traits agréables; dans les dernières années de sa vie, le défaut d'exercice et un sommeil souvent trop prolongé firent naître un embonpoint qui lui devint à charge. Engel est compté, avec raison, parmi les écrivains classiques de sa nation. S'il ne fut pas un homme de génie, il se distingua par un excellent jugement, par une sagesse et un goût, par une élégance de style et une pureté de diction qui sont rares en Allemagne. La collection de ses OEuvres, qu'il avait préparée lui-même et qui parut à Berlin de 1801 à 1806, forme 11 vol. in-8°. Elle renferme très peu d'ouvrages qu'une critique sévère eût pu être tentée d'exclure d'un pareil monument. Nous n'indiquerons ici que les principales productions de cet écrivain, non d'après l'ordre où elles sont placées dans ce recueil, mais d'après les dates des premières éditions. Deux petites comédies, *le Fils reconnaissant* et *le Page*, commencèrent à fonder la réputation de l'auteur; il les fit imprimer en 1770 et 1774. Elles placèrent Engel à côté des meilleurs auteurs dramatiques allemands. L'une et l'autre ont été traduites en français et insérées dans le *Théâtre allemand* de Friedel. Le *Page* est l'original de la comédie des *Deux Pages* (V. DEZÈDE). L'auteur de la pièce française y a ajouté le rôle du second page et quelques autres rôles qui ne se trouvent pas dans l'allemand; la comédie d'Engel est plus simple et plus régulière que l'imitation française. En 1775 Engel publia son *Philosophe du monde*, en 1 vol. in-8°. C'est un recueil de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature, qui y sont traités dans une forme qui doit plaire

gens du monde et les instruire s'amusement. Un petit nombre de morceaux est d'Elberhard, de Friedländer et de Mendels. Il existe peut-être peu d'ouvrables allemands aussi bien écrits que ces volumes; il y règne la plus grande clarté, une facilité et une élégance à laquelle les écrivains allemands n'ont pas souvent atteint: la forme de recueil est aussi attrayante et instructive. En 1785 parut la *Théorie de la Mimique*, 2 vol. in-8°, ornée de gravures au trait. L'auteur y expose le principe d'après lequel les passions s'expriment sur la physionomie et par les gestes, et en tire des règles pour l'orateur et l'acteur qui ne doivent imiter les mouvements de la nature. La forme épistolaire qu'il adopte, lui permit de donner à ses développemens une variété et un intérêt on ne croirait pas cette maquette susceptible. Une traduction française assez médiocre de cet ouvrage, sous le titre d'*Idees sur le geste*, a été traduite par Jansen dans son *Recueil de piéces intéressantes, contenant les beaux arts, les belles lettres et la philosophie*, traduites de différentes langues, Paris, 1787, in-8°. La première édition du *roman des princes* d'Engel parut en 1796. Sous ce titre l'auteur a rassemblé une suite de morceaux de modestes destinés à l'instruction des princes, surtout de ceux qui doivent régner un jour. Le roman de *Lorenz* fut la dernière production de l'écrivain; il avait près de soixante ans lorsqu'il le composa. Ce roman eut un grand succès en Allemagne, et méritait, sans doute, par cette remarquable pureté de diction qui distingue tout ce qui est sorti de la plume d'Engel; on y rencontre des caractères bien tracés et parfaitement

soutenus jusques dans leurs plus petites nuances, des observations fines et spirituelles, une excellente morale, et un grand art dans le dialogue; mais l'intérêt est faible et l'action languit souvent. S—L.

ENGEL (CHARLES-CHRISTIAN), frère puiné du précédent, naquit, comme lui, à Parchim, le 12 août 1752, et mourut, le 4 janvier 1801, à Schwerin où il avait exercé la médecine. Il a publié quelques poésies et ouvrages de littérature qui lui ont fait une certaine réputation, sans qu'il ait réussi, cependant, à s'élever au rang d'écrivain classique que son frère occupa. Une petite brochure qu'il fit imprimer, en 1787, et qui, depuis, a eu plusieurs éditions, fit dans le temps une grande sensation, parce qu'elle traitait, dans une forme populaire, une question intéressante qui cependant a rarement occupé les philosophes. Il y examine de quelle manière l'ame existera après sa séparation du corps, et comment elle continuera à communiquer avec les ames de ceux qu'elle a connus sur la terre. Cet ouvrage est intitulé: *Nous nous reverrons*. Engel lui a donné la forme dramatique; mais il est bien inférieur à son frère dans l'art du dialogue. Il a donné quelques piéces de théâtre, *Biondetta*, en 4 actes, imitée du roman de Cazotte, *l'Anniversaire de naissance*, ou *les Surprises*, en un acte; *l'Erreur*, etc. S—L.

ENGEL (ANDRÉ). Voy. ANGELUS.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, ordre de St.-Benoît, dans la Styrie, mourut en 1551, après avoir administré sagement ce monastère pendant trente-quatre ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; mais on se contentera de citer les plus importants: 1. *De ortu, progressu et fine imperii Romani*. Gaspard Brusch (Voyez

BRUSCA) publia cet ouvrage à Bâle en 1553, in-8°.; une seconde édition parut à Maïence, 1603, in-8°.; Joachim Clutenius en donna une troisième, Offenbach, 1610, in-8°.; et enfin André Schott l'inséra, avec des additions, dans son *Supplementum ad Bibl. patrum*, Cologne, 1622. La fin du monde y est annoncée comme très prochaine; II. *Panegyricus in coronationem Radulphi Habspurgensis*. Cave, et après lui Oudin, assurent que ce poème a été imprimé dans la plupart des collections relatives à l'histoire de l'Allemagne; mais J. A. Fabricius déclare qu'il ne l'a trouvé dans aucune. III. *Epistola Engelberti de studiis et scriptis suis*. Elle est adressée à Ulrich, scholastique de Vienne. Le Père Pez l'a insérée dans ses *Anecdota*, tom. 1°. Les ouvrages d'Engelbert, dont elle contient la liste, sont au nombre de trente-sept; les suivants ont été publiés dans les *Anecdota* et dans la *Bibl. ascetica* de Pez. IV. *De gratiis et virtutibus B. Marie virginis*. Anecd., tom. 1°. V. *Tractatus super passionem secundum Matthæum*; *Bibl. ascet.* tom. VIII. VI. *De libero arbitrio. tractatus*; Anecd., tom. IV. VII. *De providentiâ*; *Bibl. ascet.*, tom. VI. VIII. *De statu defunctorum*; *Bibl.*, tom. IX. IX. *De causâ longevitatis hominum antè diluivium*; Anecd., tome 1°. X. *Speculum virtutum*. Cet ouvrage, divisé en douze parties, forme le 5°. volume de la *Bibl. ascet.* XI. *Expositio super psalmum: beati immaculati*. L'introduction qu'Engelbert avait placée en tête de ce commentaire a été imprimée par le P. Pez dans son *Codex diplomatico-historico-epistolaris*.

W—s,

ENGELBRECHT (JEAN), fameux visionnaire allemand, naquit à

Brunswick en 1509. Son père était tailleur, ne l'envoya que quelques temps aux écoles, de sorte qu'il sortit sachant à peu près lire, signer son nom. On le mit ensuite dans un fabricant de drap; mais sa mauvaise santé le força à revenir à la maison, où il eut bien de la peine à gagner sa vie à filer de la laine. Cet état lui causa une si profonde mélancolie et de si cruelles attaques qu'il éprouva fréquemment des tentations de s'ôter la vie par toutes sortes de moyens; souvent il se précipitait dans les rues au milieu de la foule pour se dérober aux terreurs qui le poursuivaient. Ne trouvant ni repos ni consolation, il allait tous les jours à l'église demander à Dieu la compassion du malheureux et se trouvait. Cinq fois par semaine il se prosternait à genoux pendant une heure. Cette habitude fit pressentir sa maladie mentale une direction vers les rêveries religieuses. En 1526, le second dimanche de l'Avant, vers l'après-midi fort peu de temps avant l'ouverture de l'église, il en fut tout à coup saisi d'une mélancolie profonde. De retour à la maison, il se mit au lit, et conçut une telle horreur pour toute espèce de nourriture qu'il ne put rien avaler. Enfin au bout de trois jours il se leva, pour faire plaisir à sa femme, mais ce mets s'arrêta dans son estomac, et il eût été suffoqué si on ne l'eût rendu. Croyant qu'il allait mourir, il demanda la cène. Il avait tant de peine à avaler le pain et le vin; mais en suite il ne put absolument rien avaler. Il poussa des cris si horribles qu'on put l'entendre de plusieurs maisons éloignées, ce qui gagna les ecclésiastiques à faire pour lui des prières. Son jeûne du

et peut-être il y entra de la aerie. Cependant ses forces dirent graduellement; on s'attenda chaque instant à le voir mouflectivement ses extrémités se irent, l'insensibilité gagna tout rps; il devint roide et immol perdit la parole et l'usage de os. Il lui sembla vers minuit n corps était emporté à trais airs avec la rapidité d'une Après un voyage très court il à la porte de l'enfer, où réune obscurité profonde, et 'exhalait une puanteur à lail n'y a rien à comparer sur Il entendit les cris et les géneuts des damnés; une légion ibles voulut l'entraîner dans ; il se débarrassa de leurs ; pria; tout cet horrible spectévanouit. Le St.-Esprit lui apsous la forme d'un homme et le conduisit en paradis. Quand recht se fut rassasié de toutes iodes du séjour divin, Dieu lui na, par le ministère d'un ange, urner sur la terre pour y auce qu'il avait vu, entendu et Le St.-Esprit l'avait tout d'un omplètement instruit, et l'avait i de la mission d'exhorter les es à la pénitence. Alors Encht revint graduellement à la racontant sa vision. Dans un ouvrages il dit que tous les asentirent la puanteur horrielle l'enfer, et que lui-même ent de son lit en était encore affmais personne, excepté lui, ne les parfums suaves de la dedes bienheureux. Il annonças hautement qu'il était réellemort et ressuscité, et fonda sur odige la vérité de sa mission. ue après sa prétendue résurail se trouvât sain et vigou-

reux, l'appetit ne lui revint pourtant qu'au bout de six jours, et encore ce ne fut que lorsqu'il l'eut ardemment demandé à Dieu; mais il passa encore plusieurs semaines sans dormir, ce qui produisit de nouveaux incidents que ce rêveur donna encore pour des prodiges et des visions. Il prêchait, enseignait, chantait et fredonnait toute la journée. Le soir il ne se sentait nullement fatigué, et passait la nuit sans dormir. Il entendit pendant quarante nuits une musique céleste si harmonieuse qu'il ne put s'empêcher d'y joindre sa voix. Son insomnie dura trois mois malgré les potions somnifères que lui fit prendre un médecin. Pour obéir à l'ordre qu'il avait reçu de Dieu, il prêcha d'abord dans sa maison devant un grand concours de monde; mais ses amis craignant qu'il ne devint fou à force de trop parler, parce que la canicule avait déjà agi sur son cerveau, ne laissèrent entrer personne chez lui; alors il alla de maison en maison, et prêcha comme il put. Il parlait de visions, de révélations extraordinaires, mais peu surprenantes, puisqu'il passait souvent trois semaines sans prendre presque aucune nourriture. A Brunswick on se moqua de ses discours déconsus. Tant qu'il n'attaqua pas les ecclésiastiques, il y en eut qui reconnurent chez Engelbrecht quelque chose de surnaturel; mais ayant déclamé contre leur avarice et leur orgueil, ils déclarèrent que tout n'était que l'œuvre du démon. Comme l'on se contenta de l'exclure de la cène, il soutint que l'on était persuadé de la divinité de sa doctrine; mais il aspirait à la persécution, c'est pourquoi il quitta en 1624 sa ville natale, et erra longtemps d'un lieu à l'autre, dans la Basse-Saxe et dans le duché de

Schleswig, racontant ses visions, ses extases, etc. Un jour il dit, entre autres extravagances, qu'il avait vu les âmes des bienheureux voltiger autour de lui comme les étincelles d'un grand incendie, et que, voulant se mêler à leur danse, il prit le soleil dans une main, la lune dans une autre, et commença alors à cabrioler avec ces âmes. Toutes ces absurdités ne l'empêchèrent pourtant pas de faire des prosélytes. A Nortorf dans le Holstein il gagna le prédicateur Paul Egard, qui dit hautement que tout cela était un œuvre de Dieu. Dans d'autres endroits on lui fit subir des interrogatoires, on le traita de fou, on le chassa. Engelbrecht, étant à Hambourg en 1651, chercha à confirmer par un miracle la vérité des révélations qu'il obtenait de Dieu. Il passerait, disait-il, quinze jours sans manger ni boire. Il supporta ce jeûne, ce qui produisit beaucoup d'effet sur la multitude. Cependant des libertins, des incrédules prétendirent que la nuit il se faisait apporter de la nourriture en cachette; quelques-uns soutinrent même qu'ils l'avaient vu manger. Il demanda, pour les confondre, qu'on l'enfermât dans la maison de force, où l'on pourrait le garder à vue; mais les magistrats le chassèrent de la ville. Après avoir longtemps erré de tous côtés, Engelbrecht tomba dans un épuisement total, et vint mourir dans sa patrie au mois de février 1642. Le clergé refusa d'assister à son enterrement, qui eut lieu sans aucune des cérémonies usitées par l'église. Quoique Engelbrecht ne sût pas très bien lire, et prétendit par conséquent qu'avant 1640 il n'avait pas lu la Bible, il a cependant laissé divers ouvrages, dans lesquels il a ramassé plusieurs passages de l'Écriture-Sainte. Tous sont en al-

lemant : I. *Vue et Histoire du C...* Brunswick, 1625, 1640; I. *...* 1690, in-4°. C'est le récit de son excursion en enfer et en paradis; II. *Mandat et ordre divin et céleste délivrés par la chancellerie céleste*, Brême, 1625, in-4°. Cet écrit est le seul qui manque dans le recueil intitulé : *OEuvres, Visions et Révélations divines de Jean Engelbrecht*, 1625, in-8°, Brunswick, 1640; Amsterdam, 1680, in-4°. Traduit en anglais (1781, 2 vol. in-8°.), par Fr. Okely, qui y a joint une notice sur la vie et les écrits de l'auteur. Ce recueil avait aussi été traduit en hollandais, Amsterdam, 1697, in-8°.; en français, *ibid.*, in-8°. Quelques-unes de ses productions se trouvent en français dans les *OEuvres* de M^{lle}. Bourignon. Un anonyme, probablement Paul Egard, a publié la *Vie* d'Engelbrecht, 1684, in-8°. E—s.

ENGELBRECHT (HERMANN-HEMPT), jurisconsulte, publiciste et littérateur allemand, né à Greifswald en 1701, fut fait professeur en droit et assesseur du consistoire suédois dans sa patrie en 1757, et vice-président du tribunal d'appel de Wammar en 1750. Il mourut le 4 mars 1760. Voici ses principaux ouvrages : I. *De meritis Pomeranorum in jurisprudentiam naturalem*, Greifswald, 1721, in-4°.; II. *De iustitia statūs Pomeraniæ suehiciæ*, *ib.*, 1741, in-4°.; III. *Selectiores consultationes collegii jureconsultorum academiæ Cryptiswaldensis*, Stralsund, 1741, in-fol.; IV. des *Lettres* sur l'Histoire littéraire de la Suède, sur l'état de l'université de Lund, etc. insérées dans *Pour et Contre*, ouvrage périodique. Voyez sa *Vie*, publiée par Dänbert, Greifswald, 1760, in-4°. C. M. P.

**ENGELBRECHT-ENGEL-
ETSON**, administrateur de
15^e siècle. Il était né dans
le royaume de Dalécarlie, d'une fa-
mille qui avait part à l'exploitation
des mines de cuivre. Marguerite,
Valdemar, étant morte en
1513, son arrière-ne-
veu prit des trois couronnes du
Nord en vertu du traité de Colmar ;
il ne possédait aucune des qua-
lités qui ont illustré à qui il de-
clérait ; lâche, irrésolu et
sans cesse jaloux de son pou-
voir, ne sut se concilier l'attachement
d'aucun des peuples dont il était
le maître ; irrita surtout les Suédois en
leur imposant des impôts, qu'il faisait
lever les Allemands et des Danois.
Ericson fut envoyé de Danemark
en Dalécarlie pour être l'admi-
nistrateur de cette province, et il en
fut le fléau. Après avoir enlevé
leurs chevaux et leurs
armes, les fit atteler eux-mêmes à
ses chariots. Ceux qui résistaient étaient
condamnés à périr sous le fouet ou
dans une épaisse fumée, supplice
très cruel. Indignés de ces traite-
ments barbares, les Dalécarliens se
réunirent pour délibérer sur le
parti qu'ils devaient prendre. Leur
parti était tel, dit un historien
suédois, qu'ils répandaient des larmes
et qu'ils faisaient retentir les montagnes
de leurs cris. Ils eurent enfin
recours à Engelbrecht, né parmi
les gens de bien par sa valeur autant
que par sa prudence. Pour calmer
l'indignation Engelbrecht leur pro-
posa d'aller à Copenhague, où
il les fit porter au pied du trône. Admis de-
vant le roi, il traça le tableau des malheurs
de ses compatriotes, et offrit
de se constituer prisonnier jusqu'à ce
que la conduite du gouverneur eût

été examinée. Ses plaintes ayant été
trouvées justes, le roi promit d'y
avoir égard. Cependant le gouverneur
fut maintenu, et recommença bien-
tôt ses exactions. Engelbrecht s'étant
rendu une seconde fois à Copenha-
gue, Eric refusa de le voir, et lui fit
défendre, sous peine de mort, de re-
paraître à la cour. Trompés dans
leurs espérances, les Dalécarliens re-
coururent aux armes, et Engelbrecht
se mit à leur tête. Il chassa les gou-
verneurs danois, s'empara de plu-
sieurs forteresses, et ses succès en-
traînèrent dans son parti la plupart
des provinces. Le sénat et les états
s'étant assemblés dans la ville de
Vadstena, le général victorieux pa-
rut au milieu des mandataires de la
nation, et appuyé d'une armée de
cent mille hommes, il exigea qu'Eric
fût déposé pour avoir violé ses pro-
messes et enfreint les stipulations du
traité de Colmar. Eric instruit de ces
événements se hâta de rassembler des
troupes, et se rendit en Suède, où
quelques places fortes étaient encore
occupées par ses partisans. Il s'aper-
çut cependant bientôt que la force ne
réduirait point un peuple soulevé en
masse, et il eut recours aux négocia-
tions. Un traité fut signé à Stock-
holm, par lequel le roi renouvelait
ses engagements. Mais ce traité ayant
été bientôt perdu de vue par un
prince aveuglé sur ses propres inté-
rêts, Engelbrecht reparut à la tête
d'une armée, s'empara de plusieurs
places importantes, et assiégea la ci-
tadelle de Stockholm. Une diète cou-
voquée dans la ville d'Arboga décréta
que l'obéissance serait refusée au roi,
s'il ne se conformait à ses engage-
ments. Abattu par le revers, Eric ne
sut prendre aucune mesure convenable,
et peu après il perdit la couronne.
La fermentation des esprits et

le choc des passions avaient cependant fait naître des partis, dont les intérêts étaient difficiles à concilier. Lorsqu'on procéda à l'élection d'un administrateur, les suffrages furent partagés entre Engelbrecht, appuyé par le peuple, et Charles Canutson, soutenu par les grands. Pour prévenir la guerre civile, il fut arrêté que le pouvoir serait partagé entre les deux concurrents. Mais Charles fut bientôt délivré d'un rival dont il craignait l'influence sur la multitude, et l'on prétend même qu'il eut part à la trahison dont ce rival devint la victime. Engobrecht, appelé à Stockholm par des soins importants, s'était mis en route malgré la faiblesse qu'une maladie lui avait laissée. Il n'était accompagné que de sa femme et de quelques domestiques. En passant le lac de Hielmar, il descendit vers le soir dans une île de ce lac pour y prendre du repos. Magnus Bengtson, d'une famille considérable, parut tout à coup dans un bateau. Ne souponnant point ses intentions, l'administrateur lui fit indiquer un abordage, et fut au-devant de lui. Bengtson, après avoir éclaté en menaces, saisit la hache dont il était armé, et en frappa Engelbrecht, qui expira aussitôt. Cet assassinat eut lieu le 4 mai 1456. L'assassin prit la fuite, et se cacha dans son château, voisin du lac. Les paysans de la contrée l'ayant poursuivi pour venger la mort de celui qu'ils regardaient comme leur protecteur, il chercha un asyle plus sûr, et peu après Charles Canutson le prit sous sa protection. Les paysans se rassemblèrent cependant de nouveau, et transportèrent solennellement le corps d'Engelbrecht à la ville d'Örebro, où il fut déposé dans le temple principal avec tous les honneurs funéraires. L'insur-

rection provoquée par un gouverneur tyrannique, et dirigée par Engelbrecht, devint le signal de ces mouvements et de ces catastrophes dont la Suède fut le théâtre pendant plus d'un siècle, et qui ne se terminèrent que lorsque Gustave Vasa fit monter sur le trône.

C—AR.

ENGELBRECHTSEN. *Voy. CANILLE.*

ENGELGRAVE (HENRI), avant jésuite de la Belgique, né à Anvers en 1610, entra dans la société de Jésus à dix-huit ans, et y fit bientôt les quatre vœux qui y étaient d'usage. Le goût que ses maîtres développèrent en lui pour les auteurs profanes de l'ancienne Rome, ne préjudicia point aux penchans religieux qui l'avaient fait entrer dans cet ordre, et ne diminua point son ardeur pour les études ecclésiastiques. La lecture des Saints-Pères et des auteurs théologiques était de pair chez lui avec celle des écrivains du Latium, et son excellente mémoire conservait également ce qu'il avait lu dans les uns et dans les autres. Il fut de bonne heure promu à une chaire d'humanités dans l'un des collèges publics tenus par les jésuites, et son mérite l'y fit bientôt élever à la charge de recteur. On le vit gouverner successivement ceux d'Oudenarde, de Cassel, de Bruges et d'Anvers, se montrant partout un zèle pour inspirer la piété aux jeunes gens, et régler leurs mœurs sur la morale de l'Évangile, que pour accélérer leur progrès dans la connaissance et l'amour des belles-lettres latines. Lors même qu'il n'était plus chargé de les enseigner directement, il ne pouvait s'empêcher d'en donner des leçons jusque dans les prédications qu'en sa qualité de recteur il était obligé de faire aux étudiants le dimanche et fêtes, et dans ces occasions

nons , tous assez longs et en composés ordinairement de parties, il amenait d'heureuses citations de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Lucrèce, de Cicéron, de Sénèque, de Plinius, de Valère-Maxime, qu'il associait à des passages choisis de S. Augustin, de S. Jérôme, de S. Chrysostôme, etc., et surtout de ce mélange, si à la fin du dix-septième siècle, se fait assez généralement pardonner ici par le bon et l'à-propos des citations, lesquelles il s'en trouve en plusieurs auteurs qui avaient traité de ces matières scientifiques. On le regardait presque médecin dans ses discours sur l'Annonciation de la Vierge Marie et de la Nativité du Verbe (*Cælum novum*, part. 1), où il expose aux gens les maux physiques auxquels entraîne le libertinage et ce n'est pas le seul endroit où il était versé dans presque toutes les sciences; on lui donnait, ainsi que parmi ses confrères, la direction de *Officina scientiarum* à la passion de l'étude, sans laquelle il n'aurait pu acquérir des connaissances aussi étendues et aussi vaines l'empêcha cependant point d'accomplir les devoirs particuliers qui étaient prescrits par la règle de son ordre, ni de vaquer aux fonctions de son ministère sacerdotal, même à l'égard des colléges. Alors même qu'il était recteur, et qu'il prêchait avec une assiduité et de soi-même aux écoles il dirigeait une de ces pieuses sociétés de séculiers que les jésuites formaient dans tous les lieux où il y avait des établissements. Son grave fut pendant quinze ans le directeur de celle des hommes malades à Anvers, et dans le même temps

III.

il allait prêcher chez les religieuses et diriger leur conscience. On le trouvait encore au confessionnal toutes les fois qu'on y avait besoin de lui. Devenu presque sexagénaire, et ne pouvant plus s'adonner autant à la prédication, il entreprit d'écrire un *Commentaire sur les Evangiles du Carême*; mais la mort vint arrêter ce travail. Il finit ses jours à Anvers le 8 mars 1670, après avoir vu ses sermons imprimés plusieurs fois, et lus partout avec le plus vif intérêt. Ce sont: I. *Lux Evangelica, sub velum sacrorum emblematum recondita in anni dominicas, selectâ historiâ et morali doctrinâ variè adumbrata*, en 2 part. ou tomes, in-4°, imprimés à Anvers, le 1^{er}, en 1648 et le second en 1651. Il s'en fit ensuite sept autres réimpressions sous différents formats, notamment une à Amsterdam, 1655, 2 vol. in-12; II. *Lucis Evangelicæ sub velum sacrorum emblematum reconditæ pars tertia, hoc est caeleste Pantheon, sive cælum novum in festa et gesta sanctorum totius anni selectâ historiâ et morali doctrinâ variè illustratum*, un volume in-fol., imprimé par J. Busée à Cologne en 1647; réimprimé par le même, Anvers, 1658, in-4°; Amsterdam, 1659, in-8°; III. *Cælum empyreum, non vanis et fictis constellationum monstris belluarum sed divinum domus Domini Jesus-Christi, ejusque illibatae Virginis matris Mariæ, sanctorum apostolorum, martyrum, confessorum, Virginum splendide, etc., illustratum.... morali doctrinâ, sacrâ ac profanâ historiâ lucubratum*, in-fol., imprimé par J. Busée à Cologne en 1668, réimprimé in-4° par le même, et ensuite à Amsterdam en 1669, 2 vol. in-12; IV. *Cælum empy-*

reum, pars altera, etc., Cologne, 1669, un vol. in-fol., réimprimé par le même en in-4°, et encore par un autre à Amsterdam, in-8°, la même année. Cette édition d'Amsterdam sert de suite à celles des précédents ouvrages imprimés dans la même ville par la même imprimerie. Ils forment une jolie collection de six volumes, ornés d'emblèmes ou vignettes gravées en taille-douce avec la plus grande netteté. Les idées de la plupart sont aussi délicates qu'ingénieuses, et il est évident que c'est Engelgrave qui les a fournies. On voit, par exemple, au sermon sur la Circoncision, un ange qui, avec un instrument tranchant, écrit un nom sur l'écorce d'un jeune arbre; au-dessus de la vignette sont ces mots de l'évangéliste S. Luc : *Vocatum est nomen ejus Jesus*, et au-dessous est ce demi-vers de l'Euéide :

Pulchrum properat per vulnera nomen.

L'emblème du discours sur la Trinité est le soleil se triplant en quelque sorte sans cesser d'être unique, en se réfléchissant dans un miroir placé au bord d'un lac tranquille qui répète son image; au-dessus sont ces paroles de l'épître de S. Jean : *Hi tres unum sunt*. En citant ces emblèmes heureusement trouvés, nous conviendrons toutefois qu'il y en a plusieurs de ridicules et puérils. Henri Engelgrave a encore publié des Méditations sur la passion de Notre-Seigneur; mais elles sont en flâmaud. Elles furent imprimées in-8°. à Anvers en 1670. — Il eut un frère nommé *Jean-Baptiste*, aussi jésuite, qui était son aîné; il avait vu le jour en 1601, dans la même ville. On a de lui un ouvrage ascétique intitulé : *Meditationes per totum annum in omnes dominicas*

... Anvers, y
d'une grande
ra ... ordre; apr
gouverne le collège de Brug
à deux reprises différentes
travaux des maisons jésuitique
province de Flandre, alla
comme député de l'ordre à
vienne congrégation générale
suites, où il assista en cette
et devint enfin supérieur de la
professe d'Anvers. Ce fut
mourut le 3 mai 1658. Scr
observateur de sa règle, il
l'observance du vœu de pau
point que si on lui donnait
tane neuve, quoique d'une ét
ple et grossière, il la tremp
l'eau pour qu'il n'y restât
ment rien du lustre de la fab
ne souffrait pas que l'on mit
chambre des tableaux ou des
passablement dessinées, de
qu'elles ne parussent avoir u
taine valeur, et lorsqu'il ét
lade il ne permettait pas qu'o
tituât aucun mets délicat à
la nourriture commune du ré
— ASSUÉRUS ENGELGRAVE
des deux précédents, bachel
théologie et prédicateur, qui e
son temps quelque célébrité
dans l'ordre de S. Dominiqu
mourut à la fleur de son âge
juillet 1640. Il a laissé des S
qui se sont long-temps conser
manuscrit dans les maisons
ordre à Bruges et à Anvers.

ENGELHARD (NICOLAS
quit à Berne en 1698, et s'aj
avec succès aux mathématique
la philosophie. Après avoir
voyage en Hollande, il fut
professeur de mathématiques à
université de Duisburg en 172
ans après il devint profess
ce à Groningue

10 août 1765. Outre plusieurs dissertations, il a publié des *es sur la physique de Musik* en 1738; des *Institutiones ophiæ* en 1732; l'*Otium inum*, etc. U—1.

ELHARD (REGNIER), naissel le 30 octobre 1717. Marburg, à léna et à Leipzig sa vie à remplir diverses dans l'administration de la ts'en acquitta de manière à rs distingué par les princes -Cassel, qui lui confièrent opérations importantes. Il une description géographique n pays, avec des notes et entaires d'après les chroni- ouvrage est estimé pour la des détails. Il se livra aussi du droit naturel, et a laissé ouvrages, dont les princit : I. *Specimen juris featuralis*, Leipzig, 1742, l. *Specimen juris militum, methodo scientificâ consibid.*, 1754, in-4°; III. *le droit pénal universel es principes du droit natu-*, 1751, in-8°; IV. *Des géographie du pays de assel*, 1776, in-8°. Ces rages sont en allemand. En- mourut à Cassel le 6 décem- 1, âgé de soixante ans.

G—T.

ELHARDT (DANIEL). *V. RATOR.*

ENGELHUSEN (THIERRI D'), e duché de Hanovre, pré- ioine d'Hildesheim, et en- périeur d'un monastère à rch, mourut en 1430. Il r d'une *Chronique* en latin, nd depuis la création jus- ée 1420, et que Mathias continué. (*Voy. DÖRING*).

Jean Herold et Guillaume Budé avaient annoncé le projet de mettre au jour cette Chronique. Joach.-Jean Mader en inséra des extraits dans ses *Antiquitates Brunswicenses*, et la publia dix ans après, Helmstædt, 1671, in-4°, après en avoir revu le texte sur quatre manuscrits différents. Leibnitz l'a insérée, avec une partie de la continuation de Döring, dans ses *Scriptores rerum Brunswicensium*, tom. II, et a placé à la suite une *courte généalogie des ducs de Brunswick*, dont il regarde Engelhusen comme l'auteur. Fabricius a donné dans la *Bibl. med. et infim. latinitatis*, la liste des ouvrages cités par Engelhusen dans sa Chronique, et en la parcourant on ne peut qu'être étonné du choix et du nombre de ses lectures, surtout si l'on se reporte à l'époque où il vivait, c'est-à-dire, à un temps où les moyens d'instruction n'avaient pas encore été multipliés par l'imprimerie. On attribue encore à Engelhusen un *Commentaire sur les psaumes* et un *Vocabulaire latin*, que le P. Rhetmeyer assure avoir vu manuscrit dans la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Blaise. W—s.

ENGELSCHALL (JOSEPH FRÉDÉRIC), né le 16 décembre 1759, à Marbourg, dans la Hesse, où son père était surintendant des églises protestantes, fut un de ces hommes qui, peu favorisés par les circonstances, doivent tout ce qu'ils sont à leurs propres efforts. L'éducation qu'il reçut ne fut pas telle qu'elle pût développer le germe du génie que la nature lui avait accordé, et le malheur qu'il eut, à l'âge de treize ans, de perdre l'ouïe par suite d'un accident, retarda le développement de ses facultés. La philosophie, les sciences historiques, mais surtout la poésie et

l'art du dessin et de la peinture, eurent beaucoup d'attraits pour lui, et devinrent ses occupations habituelles. Son goût se forma par la lecture des ouvrages de Winkelmann et de Lessing; plus tard il connut aussi les anciens, et s'attacha beaucoup à Homère. La fortune ne seconda pas son zèle : pour gagner sa vie, il était obligé de passer une grande partie de son temps à montrer le dessin; et ce ne fut qu'en 1788, lorsqu'il avait déjà quarante-neuf ans, qu'on le nomma professeur extraordinaire de philosophie et de belles-lettres à l'université de Marbourg (place à laquelle ne sont pas attachés des appointemens), et maître salarié de dessin auprès du même corps. Le travail assidu auquel il se livra pendant toute sa vie, épuisa de bonne heure ses forces, et il mourut le 18 mars 1797. Engelschall était un homme doux et aimable; la probité la plus scrupuleuse, la justice et la générosité faisaient la base de son caractère. Il eut le rare mérite de savoir supporter les critiques, et d'en profiter pour corriger ses ouvrages; lui-même jugeait ceux des autres avec candeur et bienveillance. Comme écrivain, il ne peut pas être compté parmi les auteurs classiques de sa nation; mais il occupe une place distinguée dans le second rang. Il possédait un jugement droit, une mémoire heureuse, ornée de connaissances multipliées, et une imagination vive, mais réglée par un excellent goût; son style pur et simple est exempt de l'affectation et du néologisme qui commencèrent à avoir de la vogue parmi ses contemporains. Ses ouvrages ne sont pas nombreux, puisque tous parurent d'abord dans des almanachs et des journaux littéraires. En 1788 il fit un Recueil de ses poésies, en un vol. in-8°; il renferme des morceaux lyriques, des ballades,

res et des épi-
sont agréables,
tablement pas à
la postérité. Après sa mort, M. Justi,
esseur à Marbourg, publia la Vie
de Jean-Henri Tischbein, le plus cé-
lèbre des peintres de ce nom, dont
Engelschall avait mis le manuscrit au
net. Elle parut en 1797 à Nuremberg,
en un vol. in-8°, et est comptée parmi
les meilleures biographies que les Al-
lemands possèdent. Justi recueillit
aussi les autres ouvrages en vers et
en prose d'Engelschall; il les publia
en 1805, en 2 petits vol. in-12. Parmi
les morceaux en prose que cette col-
lection renferme, on en trouve plu-
sieurs qui ont les beaux arts pour ob-
jet; il y a des contes, des traités phi-
losophiques, etc. Justi devint aussi le
biographe de son ami; il fit insérer
dans le Nécrologe de Schlichtegroll,
de 1797, une notice sur la vie d'En-
gelschall, dont nous nous sommes
servis.

S—L.

ENGESTROEM (JEAN), doc-
teur en théologie, évêque de Lund
en Suède, et vice-chancelier de
l'université de cette ville, mort en
1777, à l'âge de soixante-dix-huit
ans. Il était très versé dans la phi-
lologie sacrée et dans les langues
orientales. Outre plusieurs disserta-
tions savantes, on a de lui *Gram-
matica Hebræa biblica*, Lund,
1734. Les fils de l'évêque Enges-
troem furent anoblis, et entrèrent
dans la carrière des charges civiles,
cultivant en même temps les scien-
ces et les lettres. — Gustave d'EN-
GESTROEM, mort il y a quelque temps,
était conseiller au département des
mines, et membre de l'académie des
sciences de Stockholm; on a de lui
plusieurs ouvrages sur la minéralo-
gie. — La STROEM, après
a Suède à Var-

, à Londres et à Berlin, fut à la tête du département des affaires étrangères, et créé baron par les XIII en 1809. C—AV.
ENGHIEN (Louis-Antoine-duc de Bourbon, duc d'), né à Chantilly, le 2 août 1772, de Henri-Joseph de Bourbon et Marie-Thérèse-Mathilde d'Orléans. dans la personne de ce prince plus illustre et la plus intéressante des nombreuses victimes de la révolution, que s'est éteinte la race du grand Condé. M. le duc d'Enghien s'était montré dans toutes les circonstances le digne descendant de son père. Aux qualités physiques les plus agréables, à un goût vif pour les exercices du corps, il joignait les qualités de l'esprit, fruit d'une noble naissance et d'une excellente éducation. En 1788, il fut reçu chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et quelques jours après au parlement de Paris; le discours qu'il y prononça réunit tous les suffrages; il fut nommé par le prince de Condé duc de Bourbon; ce qui donna au premier président de faire obéir, pour la première fois, la noblesse voyait siéger ensemble, son père, le grand-père, le père et le petit-fils. La même année il accompagna le prince de Condé à Dunquerque, et le 16 juillet 1789 il sortit de Paris pour n'y rentrer qu'escorté de gendarmes qui le livrèrent, le 20 mars 1804, à un tribunal de guerre. Il parcourut différents états du royaume jusqu'en 1792, époque à laquelle il revint en Flandre avec son régiment, sous les ordres duquel il fit la campagne de cette année; mais le corps ayant été dissous, il alla rejoindre le prince de Condé, qui était en exil; il ne quitta cette armée,

peu nombreuse en hommes, mais grande en courage et en talents, qu'en 1801, époque du licenciement. On n'oubliera point les prodiges de valeur que fit cette armée en 1793 : trois générations de héros combattaient et se multipliaient au milieu des dangers. Le 12 septembre, le prince fit passer l'Inn à son corps d'armée; et il monta, le 13 octobre, beaucoup de connaissances militaires à l'attaque des lignes de Weissembourg. Mais où l'on reconnut tout-à-fait le digne rejeton du grand Condé, ce fut au combat de Berstheim, le 2 décembre : il avait à peine vingt-un ans, et les manœuvres qu'il commanda, furent faites si à propos et si bien exécutées, qu'elles excitèrent l'admiration des vieux capitaines qui se trouvaient à cette affaire. Le prince de Condé, à la tête de l'infanterie, faisait des prodiges de valeur; le duc d'Enghien et le duc de Bourbon, son père, commandaient la cavalerie; le duc d'Enghien la commanda bientôt en chef, le duc de Bourbon ayant été blessé d'un coup de sabre au commencement de l'action; cette blessure l'obligea de se retirer. Dès que l'affaire fut finie, le duc d'Enghien se rendit à Haguenau, pour s'assurer par lui-même de l'état de son père, dont la situation lui donnait les plus grandes inquiétudes. La blessure du duc de Bourbon n'eut aucune suite fâcheuse. Le duc d'Enghien accompagna le prince de Condé dans sa visite aux officiers et soldats républicains faits prisonniers dans le combat : alors, comme on sait, les agents de la Convention immolaient inhumainement tout individu de l'armée de Condé qui tombait dans leurs mains, et les prisonniers qu'on venait de faire se crurent destinés à servir de repaires. Quel fut leur étonnement, lorsqu'ils entendirent ces

princes donner l'ordre aux chirurgiens de les traiter avec les mêmes soins et les mêmes égards que les militaires sous leurs ordres ! Le duc d'Enghien tomba malade à la fin de cette campagne, pendant laquelle il avait éprouvé des fatigues au-dessus de ses forces. Il fut reçu chevalier de Saint-Louis en 1794. C'est à cette époque qu'il faut placer le commencement de sa passion pour la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, passion qui depuis le détermina à se fixer à Ettenheim; s'il y eut entre eux une union secrète, il n'en fut point, à ce qu'il paraît, dressé d'acte en forme. Le prince se proposait sans doute de faire légitimer plus tard ces nœuds; et ne s'attendait pas qu'une mort prématurée viendrait rendre inopinément impossible l'exécution de ses volontés. La princesse de Rohan ne cessa pas un instant de mériter l'honneur que le duc d'Enghien lui réservait, et elle n'a jamais dissimulé sa tendresse pour un prince qui en était si digne. Le duc de Bourbon partit au mois de juillet 1795 pour l'Angleterre, et se sépara pour la première fois de son fils. Que les pleurs que cette séparation leur fit verser eussent été amers, si, pénétrant l'avenir, le père et le fils eussent pu prévoir qu'ils s'embrassaient pour la dernière fois ! Le prince de Condé donna en 1796 le commandement de son avant-garde à son petit-fils, qui se montra brillamment pendant toute cette campagne. A peine les républicains l'eurent-ils ouverte le 24 juin, en passant le Rhin à Kehl, que le duc d'Enghien marcha contre eux. Le 26, il reprit un moulin et d'autres postes importants tombés en leur pouvoir; le 27, il se battit avec opiniâtreté, toute la journée, dans la forêt de la Schouter; mais la défection des troupes du

cercle appuyaient sa droite et se replier sur Offenbourg; de là dans la vallée de la Kinch, où le surleude- il reprit sa ligne de bataille en se réunissant au prince de Condé. Nous tenons ces détails militaires et la plupart de ceux qui suivent, de M. le V^o de Cheffontaines, aide-de-camp du duc, qui prit une part très active à toutes ces opérations. Du 28 juin au 14 septembre, le duc remporta plusieurs avantages importants, notamment à Oberkamlach dans la nuit du 12 au 13 septembre. Le combat du 30 septembre près Schussenried, fut aussi très glorieux pour le duc d'Enghien. La défense du pont de Muenich, qui eut lieu à cette époque, est une des actions les plus brillantes de cette campagne; on s'y battit pendant dix-huit jours. Le bruit de la bravoure et des talents de M. le duc d'Enghien s'était répandu dans l'armée républicaine, et le prince céda plusieurs fois au désir que les militaires de cette armée témoignèrent de le connaître personnellement; ils restèrent toujours découverts devant lui. Cet empressement et ce respect font l'éloge de ces militaires, qui étaient alors sous les ordres du général Moreau. Les braves s'entendent et s'honorent mutuellement. Après le traité de Leoben, en 1797, la cour de Vienne donna le licenciement du corps de Condé, qui passa en Russie; il y resta jusqu'en 1799: alors il revint en Souabe. Le duc d'Enghien fut chargé de défendre Constance. Le prince russe Kortschakow s'étant laissé surprendre dans Zurich, les républicains, sous les ordres de Massena, se portèrent en avant, et le corps de Condé, qui protégeait la retraite des Russes, reprit le combat assez près de Constance; mais il perdit rien

de sa réputation. On ne doit point passer sous silence l'affaire de Rosenheim : le prince n'avait que deux mille hommes, et il se soutint depuis cinq heures du matin jusqu'à près de midi contre la division de Lecourbe toute entière ; ce général ne put gagner qu'une lieue de terrain. On ne pouvait parler des brillantes actions de cette armée de Condé, sans penser à son dévouement à son major-général, le comte de la Rochefoucauld, qui s'illustra parmi ces héros, comme il se distingue encore aujourd'hui parmi les sages. Dans la campagne de 1800, il y eut encore plusieurs actions importantes. Le duc d'Enghien, à la suite d'un engagement avec le corps sous ses ordres près de Hohenheim, rencontra un jeune husarier, faisant partie de l'armée républicaine, qui était resté blessé dans un combat. Il le fit relever et mettre dans son propre lit ; son chirurgien eut le soin de lui donner tous les soins qu'exigeait sa situation, et quelques jours après le prince le fit reconduire aux avant-postes français. On pourrait citer une foule de traits semblables dans la trop courte vie de ce prince aimable et généreux. À la suite des dispositions du traité de Lunéville, en 1801, le corps de Condé fut une seconde fois licencié. Le prince de Condé se rendit en Angleterre ; le duc d'Enghien ayant reçu de pressantes invitations du cardinal de Rohan, revint à Ettenheim avec la comtesse Charlotte. Mais en 1802, des circonstances politiques ayant fait passer les états du cardinal sous la domination de Baden, le duc s'adressa au margrave, et obtint de lui l'autorisation de continuer son séjour à Hohenheim. Le prince y vivait en simple particulier, s'occupant de la culture des terres, de la chasse, faisant le bon-

heur de tout ce qui l'entourait, lorsqu'arrivèrent les événements du commencement de l'année 1804. A cette époque, Buonaparte ayant connu, d'une manière assez confuse, par les révélations d'un nommé Querelle, qui ne sut pas mourir, et la trahison d'un nommé Philippe, épicier au Treport, qui livra une correspondance entretenue par M. Michaud, de l'Académie française, et par M. de Marguerit avec les princes de la maison de Bourbon, que ces princes, alors réfugiés en Angleterre, formaient le projet de se ressaisir de leur autorité en France, où le vœu général les rappelait depuis long-temps ; que Pichegru, les ducs de Rohignac et d'autres personnages d'un grand caractère, étaient à la tête du projet ; que l'Angleterre le favorisait de toute sa puissance, crut devoir s'emparer de la personne du duc d'Enghien, soupçonnant qu'il y était entré, et que ses papiers fourniraient des renseignements sur le but qu'on voulait atteindre, les moyens et les individus dont on se servait. M. de Caulaincourt, gentilhomme picard, dont la famille avait été attachée à la maison de Condé, fut expédié, à cet effet, avec des lettres secrètes du ministre des relations extérieures et du ministre de la police, dans le département du Bas-Rhin. Mais pour dérouter les esprits sur le véritable objet de sa mission, il fut investi ostensiblement, par le ministre de la guerre, de pouvoirs afin d'accélérer la confection d'une flottille de bateaux plats, destinés à la folle expédition projetée alors contre l'Angleterre. M. de Caulaincourt fut accompagné par un officier supérieur de la garde de Buonaparte, nommé Ordener ; ils arrivèrent ensemble à Strasbourg. C'est de cette ville que M. de Caulaincourt dirigea toute cette af-

faire, ayant sous ses ordres le nommé Rosey et un individu plus connu, appelé Mécéc. Tandis qu'il se rendait à Offenbourg, pour y faire arrêter quelques émigrés de marque, le général F..... et le colonel Ordenner furent dépêchés à Ettenheim; un officier de gendarmerie, nommé Charlot, et un maréchal-des-logis du même corps, nommé Pferdsdorff, avaient été envoyés, déguisés, à Ettenheim. On voulait connaître avec exactitude l'habitation du prince, et savoir bien positivement s'il y était; si ses officiers et ses domestiques étaient nombreux; s'ils logeaient avec lui; si tous étaient sur leurs gardes; si l'on avait à craindre de la résistance de la part du prince ou des habitants. L'arrivée de ces deux inconnus fit naître des soupçons, et un ancien officier de l'armée de Condé, nommé Schmidt, reçut l'ordre de s'attacher à Pferdsdorff et de le sonder adroitement pour tâcher de découvrir ses projets. Cette mission fut mal remplie; Pferdsdorff sut donner le change à cet officier et le trompa; Schmidt, au contraire, qui l'avait suivi près de deux lieues, revint en se vantant de l'avoir habilement pénétré; et en assurant que les deux inconnus ne devaient inspirer aucune crainte. Malheureusement on donna trop de confiance à ce rapport, et le prince se décida à passer la nuit à Ettenheim: il était resté tout le jour à la chasse; cependant malgré ce que Schmidt pouvait lui dire de rassurant, il projetait de s'éloigner dès le lendemain. Ces choses se passaient le 14 mars; mais dans la nuit du 15, son habitation fut cernée par trois à quatre cents hommes, auxquels s'étaient réunis beaucoup de gendarmes. Ces troupes, à l'exception des gendarmes, ignoraient qu'il s'agissait d'un prince de la

maison de et lorsque les soldats l'..... témoignèrent les plus v..... avoir concouru à une pareille expédition. Le duc d'Enghien était à peine couché, qu'on fit qu'on entendait du bruit autour de la maison, il saute de son lit, en chaise, saisit son fusil; un de ses valets de pied en prend un autre; ils ouvrent la fenêtre; le duc d'Enghien crie: *qui va là?* et sur la réponse de C..... ils allaient faire feu; mais Schmidt releva le fusil du prince et l'empêcha d'en faire usage, en lui disant que toute résistance serait inutile. Le prince alors fit promettre au baron de Grünstein, que si l'on demandait le duc d'Enghien, il se nommerait ce qui pourrait lui laisser quelque facilité pour s'évader; le prince se revêtit à la hâte d'un pantalon et d'une veste de chasse; il n'a pas le temps de mettre ses bottes; on monte l'escalier; C....., Pferdsdorff et quelques autres gendarmes entrent le pistolet à la main; ils demandent: « Qui de vous est le duc d'Enghien? » Le baron avait perdu la tête, il reste muet. On renouvelle l'interpellation: même silence. Le duc alors répondit lui-même: « Si vous venez pour l'arrêter vous devez avoir son signalement: cherchez-le. » Les gendarmes, croyant parler à un de ses gens, répliquèrent: « Si nous l'avions, nous ne vous ferions pas de questions; puisque vous ne voulez pas l'indiquer, marchez tous. » Le chevalier Jacques, secrétaire du prince et son ami, qui logeait dans une maison voisine, ayant appris l'événement de celle du duc par une force armée, sortit à moitié vêtu, et envoya un domestique à l'église pour sonner le tocsin; mais le clocher était par un piquet de et ce domes-

et l'empêchèrent de remplir son. Rien n'avait été négligé e succès de cet horrible attachement chevalier Jacques était malade; na ses forces et se présenta pour pagner le prince. On le repoussa d; mais ayant insisté, on le laisser: *c'est toujours un de plus*, en lui ouvrant les portes. Il est orés d'un an dans les cachots de parte, tant à Vincennes qu'au e. Ce fut sous l'escorte particu e la gendarmerie que le prince, sieurs officiers de sa maison ent Ettenheim. Ils n'eurent pas le temps de se vêtir, et le partit en veste et en pantalon. uccesse de Rohan, qu'on avait ue de cet événement, vit de ètres, passer le prince dans érabable équipage, et elle le vit a dernière fois. Arrivés dans ulin, a quelque distance, on s'y , et le prince obtint la permis- envoyer un valet de pied char lui rapporter du linge et de t. Le bourgmestre d'Etten- fut appelé dans ce moulin, connaître à la gendarmerie les prisonniers était le duc d'En-; elle l'avait ignoré jusque- s'en fallut que de ce moulin le ne parvint a s'échapper. On xaminé les issues; on avait déjà in des sentiers détournés, et quelques planches sur des ruis-; mais au moment de l'évasion, orte de derrière qu'on ne fer- mais se trouva barricadée en t. A quelles petites causes tien- es destinées! M. le duc d'En- serait encore un des plus illus- puis de la dynastie que le ciel le rendre à nos vœux, si un va- moulin n'eût, par mégarde, un verrou inutile! Ces détails inutieux sans doute; mais nous

croyons qu'on les lira avec intérêt quand il s'agit d'un prince si digne de regrets! C'est d'un officier de sa maison que nous les tenons (du chevalier Jacques); il l'avait suivi dans sa fortune et ne l'abandonna pas dans ses malheurs. Après que le prince eut reçu les habits qu'il attendait, on se remit en marche en se dirigeant vers Koppel, où il passa le Rhin. Il n'est pas inutile encore de dire ici que, lors de ce passage, un officier de l'escorte, dont on n'a pas su le nom, témoigna par des signes confus et un certain ensemble de conduite remarqués du prince et de ses officiers, qu'il avait l'intention de le sauver. Il voulait d'abord faire embarquer les gendarmes qui le gênaient, et placer dans un second bateau destiné pour le prince, les soldats de ligne sur lesquels il comptait; mais des circonstances imprévues dérangèrent ce projet. Tant il semble que tout concourait à livrer cette grande victime à son bourreau! Au sortir du bateau, à Rheinau, on ne trouva point de voitures, et les prisonniers firent près d'une lieue à pied avant de trouver les mauvais charriots sur lesquels ils furent transportés à Strasbourg. Le prince était sur le premier, ayant à côté de lui son valet-de-chambre Joseph Canonne (né en Flandre). L'escorte n'ayant pas d'ordre, on ne savait où déposer les prisonniers; le prince qui précédait de loin les autres, descendit dans la maison de Char...: ce fut là qu'il prit cet officier à part, et lui proposa de faire sa fortune s'il voulait faciliter son évasion; celui-ci s'y refusa. Hélas! il ne s'est trouvé dans cette révolution que trop d'individus qui se sont montrés impassibles en remplissant les plus horribles missions! Le crime trouve donc comme la vertu des hommes fidèles!

On ne tarda pas à recevoir l'ordre de conduire les prisonniers à la citadelle; le commandant de cette citadelle traita très durement le prince, eut pour lui toutes sortes de mauvais procédés, et poussa la sévérité jusqu'à placer des sentinelles dans l'intérieur de sa chambre. Elles furent retirées par les ordres du général Leval; ce général désapprouva hautement cette conduite dès qu'il en eut connaissance. Il vint plusieurs fois voir le prince, et lui témoigna ces égards et ces attentions dont l'homme généreux entoure le malheur, et tout le respect dû à un prince du sang de ses anciens souverains. La conduite de ce général dans cette occasion ne fut pas seulement noble, elle fut encore courageuse; elle l'exposait aux ressentiments d'un homme dont il fallait partager les fureurs, sous peine d'encourir sa disgrâce. Le duc d'Enghien distribua dans la citadelle quelque argent à ses gens; on y fit le dépoillement des papiers dont on s'était emparé à Ettenheim. Parmi ces pièces se trouvait son testament. Les personnes qui connaissaient la générosité et la noblesse de ses sentiments, regrettent que ce testament ne se soit pas retrouvé. Nous ne pouvons rien dire de plus. On proposa au prince de les parapher: il s'y refusa, et déclara qu'il ne signerait le procès-verbal qu'en présence du chevalier Jacques. Cet incident parut très-grave, et il fallut en référer au préfet, qui y consentit. Deux lettres qui contenaient quelques plaisanteries sur Buonaparte étaient parmi ces pièces, et le prince voulut les jeter au feu: le commissaire de police Popp, qui assistait à l'opération, ne s'y opposait pas; mais Ch.... dit très durement à Popp: *Croyez-vous faire ainsi votre de-*

voir? (.....) se condui-
 sait d'une honorable.
 Le 18 ad matin, les
 portes de la prison s'ouvrent; des
 gens entourent le lit du prin-
 ce, et le forcent de s'habiller à
 la hâte. Ses gens accourent: il sol-
 licite la permission d'emmener son
 fidèle Joseph; on lui dit qu'il n'en
 aura pas besoin. Il demande quelle
 quantité de linge il peut emporter avec
 lui; on lui répond: une ou deux che-
 mises. Alors le prince perdit tout es-
 poir, et prévit bien le sort qui l'atten-
 dait; il emporta deux cents ducats, et
 en remit cent au chevalier Jacques
 pour acquitter les dépenses des pri-
 sonniers; il embrassa ses fidèles
 amis, et leur dit un éternel adieu.
 On se met en route, la voiture mar-
 che jour et nuit; elle arrive le 20 à
 quatre heures et demie du soir, aux
 portes de la capitale, près la barrière
 de Pantin. Là, se trouve un courrier
 qui apporte l'ordre de filer le long
 des murs, et de gagner Vincennes.
 Le prince entre dans cette prison à
 cinq heures. Harel, commandant de
 Vincennes, dit à sa femme: « Je ne
 » sais quel est ce prisonnier, mais
 » voilà bien du monde pour s'assurer
 » de sa personne. » La femme de Ha-
 rel reconnaît monseigneur le duc d'En-
 ghien, et s'écrie avec émotion: « C'est
 » mon frère de lait! » Le prince, ex-
 tenué de besoin et de fatigue, prend
 à peine un léger repas. Pendant qu'il
 le prenait, il pria qu'on voulût bien
 lui préparer pour le lendemain, à son
 réveil, un bain de pieds. Il se jette sur
 un mauvais lit, disposé précipitam-
 ment dans une pièce à l'entresol, près
 d'une fenêtre dont deux carreaux
 étaient cassés; et, sur l'observation
 du prince, ils furent masqués avec
 une serviette. Il ne da pas à s'en-
 dormir. On l'éveilla ce

courant vers les onze heures ; on le conduisit dans une pièce du pavillon au milieu, faisant face au bois. Là, étaient réunis huit militaires, savoir, le général Hullin, commandant les grenadiers à pied de la garde, Guiton, colonel, commandant le premier régiment de cuirassiers, Bazancourt, commandant le 4^e. d'infanterie légère, Levasseur, colonel, commandant le 18^e. régiment d'infanterie de ligne, Barthelemy, colonel, commandant le 96^e. régiment d'infanterie de ligne, Rabbe, colonel, commandant le deuxième régiment de la garde municipale de Paris, d'Autancourt, capitaine, major de la gendarmerie d'élite, faisant les fonctions de rapporteur, Molin, capitaine au 18^e. régiment d'infanterie de ligne, greffier ; tous nommés par le général Murat, gouverneur de Paris ; des militaires dressés à la hâte une instruction criminelle. Le jugement, comme mieux, l'ordre d'égorger la victime, est porté vers les quatre heures ; et à quatre heures et demie le crime est exécuté dans un des fossés de la nuit. Tout était calculé avec une précision perfide pour ensevelir cet attentat dans les ombres de la nuit, et pour en assurer l'exécution. La promptitude de l'enlèvement, la rapidité du voyage, avaient pour but d'étonner, d'affaiblir cet indomptable courage que le prince avait si souvent déployé pendant dix années de combats et de gloire ; mais le lâche espoir du tyran fut trompé : la fermeté du grand homme répondit à la valeur du guerrier ; il parla avec la noblesse et la simplicité qui convenaient à son caractère et à sa vertu. Interrogé pourquoi il avait porté les armes contre son roi, il répondit : « J'ai combattu pour ma famille pour recouvrer l'héritage de nos ancêtres : mais depuis que la paix est faite, j'ai posé les ar-

mes, et j'ai reconnu qu'il n'y avait plus de rois en Europe. » Ses juges, frappés de tant d'intrepidité et d'innocence, hésitèrent un moment ; ils écrivirent au tyran pour savoir sa résolution définitive. Celui-ci renvoie la lettre avec ces trois mots au bas : **CONDAMNÉ A MORT.** Dans le conseil privé qui eut lieu aux Tuileries pour décider du sort de ce jeune prince, Cambacérés opina pour lui sauver la vie. *Eh! depuis quand*, dit Buonaparte en colère, *êtes-vous devenu si avare du sang des Bourbons ?* (1). M. l'abbé de Bonavent, qui a prononcé en Angleterre l'oraison funèbre de Monseigneur le duc d'Enghien, s'est trompé en prétendant que l'exécution de cet horrible attentat fut confiée à des étrangers. Il faut le dire pour la vérité de l'histoire, le crime fut consommé par des gendarmes d'élite. Voici, à ce sujet, une anecdote précieuse à recueillir : L'officier de ces gendarmes, fut averti dans la nuit pour aller commander le détachement destiné pour Vincennes. Ce militaire avait été élevé dans la maison de Condé, et n'en avait pas entièrement perdu la mémoire ; il arrive, et apprend l'odieuse commission dont il est chargé. Le jeune prince l'aperçoit, le reconnaît et lui témoigne sa joie de le revoir. Celui-ci baisse la tête, et ne sait que pleurer. On quitte la salle du conseil, l'on descend dans le fossé par un escalier étroit, obscur et tortueux. Le prince se retourne vers l'officier, et lui dit : « Est-ce que l'on veut me plonger tout vivant dans un cachot ? Suis-je destiné à périr dans les oubliettes ? — Non, monseigneur, lui répond-il en sanglotant, soyez tranquille. » On continue de mar-

(1) Cette boutade est d'autant plus injuste que le vote de Cambacérés, lors du procès du Roi, fut conditionnel et ne comptait pas pour la mort.

cher, et l'on arrive au lieu du massacre. Le jeune prince voit tout cet appareil et s'écrie : « Ah ! grâce au ciel, » je mourrai de la mort d'un soldat. » Ce militaire n'était pas le seul individu ayant en des obligations à la maison de Condé, que le hasard rendait témoin de cette catastrophe. La femme du commandant de Vincennes, de laquelle nous avons déjà parlé, avait été élevée par les soins de cette auguste famille ; elle avait donné des marques de la plus vive douleur à l'arrivée du duc d'Enghien. Son effroi redoubla quand elle le vit passer pour aller à la mort : « Sois tranquille ; lui » dit son mari, le bruit que tu vas entendre n'est que pour l'effrayer. » Ce commandant est celui qui dénonça Céracchi, Aréna, Topino-le-Brun ; et pour récompense il eut le commandement de Vincennes. Avant l'exécution, le malheureux prince avait demandé un ministre de la religion pour remplir ses derniers devoirs. Un sourire insultant et presque général accompagna la réponse que lui fit un de ces misérables, et dont voici les termes : « Est-ce » que tu veux mourir comme un » capucin ? Tu demandes un prêtre ; » bah ! ils sont tous couchés à cette » heure-ci. » Le prince indigné ne proféra pas un mot, s'agenouilla, élève son âme à Dieu, et après un moment de recueillement, se relève, et dit : « Marchons. » Murat et l'un des aides-de-camp de Buonaparte étaient présents à l'exécution. En allant à la mort, le duc d'Enghien désira qu'on remit à la princesse de Rohan, une tresse de cheveux, une lettre et un anneau. Un soldat s'en était chargé ; l'aide-de-camp s'en aperçut, les saisit en s'écriant : « Personne » ne doit faire ici les commissions d'un » traître. » Au moment d'être frappé, le

et de l'air le
gendarmes :
Tu n'as point
« Ah ! » dit une voix insolente
« mis ici, » dit une voix insolente
éroce : c'était celle de Murat. Il fut
tant fusillé dans la partie orient-
ale des fossés du château ; à l'entrée
d'un petit jardin. Les soldats se jetè-
rent sur lui, le fouillèrent, et s'em-
parèrent de ses deux montres. On le
trouva ensuite tout habillé dans une fosse
ouverte la veille, tandis qu'il soupait ;
la pioche et la pioche avaient été em-
pruntées à l'un des gardes de la forêt.
Ainsi périt, à la fleur de son âge, au
milieu de la plus illustre carrière, un
prince, un héros couvert de gloire,
comblé de tous les dons de la nature,
doué des qualités les plus brillantes et
des vertus les plus aimables ; le modèle
des guerriers, l'honneur de la nobles-
se, l'ornement, l'appui, l'orgueil,
l'espoir de sa famille, l'amour et l'ad-
miration de l'Europe ; en un mot, le
digne rejeton du Grand-Condé. Le roi
de Suède, Gustave Adolphe, se trou-
vait, à l'époque de l'arrestation du
prince, dans les états de l'électeur de
Baden, son beau-père ; dès qu'il
connut cet événement, il envoya
un de ses aides-de-camp à Paris
pour réclamer contre la violation du
territoire de l'électeur, et pour conjur-
er Buonaparte de respecter les jours
du duc d'Enghien. L'aide-de-camp
s'arrêta vingt-quatre heures à Nanci,
et n'arriva qu'après que le crime eut
été consommé. Le lendemain de
l'exécution, le président de la com-
mission militaire, se trouvait chez
Cambacérès, et rendait compte de
l'événement de la veille. Après avoir
confessé hautement que le prince
était mort avec beaucoup de cou-
rage, il ajouta : « Ses réponses ont
été fort simples et heureusement
» il nous a dit : car ma foi,

cela, nous aurions été fort embarrassés. » Ce propos fut entendu et par plus de trente personnes. Cet aveu est d'autant plus probable, d'autant plus vrai, qu'on n'a pas saisi une seule pièce relative à l'affaire de Pichegru et au duc d'Enghien, ni aucun de ceux qui furent arrêtés à la même époque au-delà du Rhin. L'enlèvement de madame de Staël, arrêtée à Offenbourg, avait tous les malheureux réfugiés du danger qui les menaçait ; ils n'avaient rien de plus à craindre. Le duc d'Enghien, dont la belle âme ne pouvait soupçonner un crime, avait décidé de prendre une précaution qui ne ressemblait à rien de la timidité. C'est ainsi qu'il fut la victime de la faiblesse qu'inspire aux grandes âmes l'absence d'un compagnon de courage. Ce crime fut pas seulement à Londres honora la mémoire de cet infortuné prince par des cérémonies respectueuses ; on célébra aussi à St.-Pétersbourg un service où le génotaphie l'inscription suivante :

INCLITO PRINCIPI
DOVICO-ANTONIO-HENRICO
DUCI D'ENGHIEN
SUS PROPRIA ET AVITA VIRTUTE
AM SORTIS FUNESTA CLARO,
DEVORAVIT BELLUA CORSICA,
EUROPÆ TERROR,
OTIUS HUMANI GENERIS LUES.

Le même a publié sur cette affaire une petite brochure ayant pour titre *De l'Assassinat de monseigneur le duc d'Enghien, et de la décapitation de M. de Caulincourt*. Les pièces sont réunies dans un volume. On a aussi publié : *Notice sur L. A. H. de Bourbon, duc d'Enghien, prince du royaume, suivie de son oraison*

funèbre, prononcée dans la chapelle de St.-Patrice à Londres, en présence de la famille royale, par l'abbé de Bouvens, 2^e édit., 1814. Le duc d'Enghien a laissé en manuscrit un Journal de ses campagnes et de ses voyages. M—r.

ENGLISH ou ANGLOIS (ESTHER), française d'origine, qui ayant passé une partie de sa vie en Angleterre et en Ecosse, sous les règnes d'Elizabeth et de Jacques I^{er}, s'y est distinguée par son talent dans l'art de l'écriture. Après avoir vécu dans le célibat jusqu'à l'âge de quarante ans, elle épousa un M. Kello, dont elle eut un fils, qui entra dans la carrière ecclésiastique. On a conservé en Angleterre dans diverses bibliothèques plusieurs échantillons curieux de son talent, entre autres, *Historiæ memorabiles Genesis per Esteram Inglis Gatham, Edenburgi, anno 1600*; ainsi qu'un volume in-8^o, oblong, en français et en anglais, intitulé *Octaves* (Octonaries) « sur la vanité et l'inconstance du monde, écrites par Ester » Inglis le 1^{er} de janvier 1600. » Ce recueil est orné de fleurs et de fruits peints à l'aquarelle; sur la première feuille on voit son portrait en petit, avec cette devise :

De Dieu le bien,
Du moy le rien.

Elle paraît avoir été étroitement liée avec Joseph Hall, évêque de Norwich. Dans un manuscrit dont elle lui adresse la dédicace en 1617, lorsqu'il était encore doyen de Worcester, elle l'appelle *my very singular friend*, mon très intime ami. Quelques-uns des ouvrages de cette dame se trouvent à la Biblioth. bodléienne. M. Walckenaer possède l'ouvrage de cette célèbre calligraphe, le plus curieux soit pour la beauté et la variété des

écritures, soit pour le portrait de l'auteur, dessiné à la plume par elle-même. Ce précieux manuscrit contient, 1°. *le Livre de l'Ecclésiaste, de la main d'Esther Anglois, française, à Lislebourg en Ecosse, ce XXI avril 1601.* 2°. *le Cantique des Cantiques, traduit également en français, le tout accompagné de plusieurs pièces de vers, françaises et latines, d'André Melvinus et autres versificateurs du temps, in Esteram Anglam rarissimam fœminam.* On y trouve aussi la devise favorite de l'auteur, en ces termes :

De l'Eternel
Le bien,
De moy le mal
Ou rien.

Pour la délicatesse de l'écriture, ce petit chef-d'œuvre peut soutenir la comparaison avec les ouvrages de Jarry et des autres calligraphes du siècle de Louis XIV. S—D.

ENGRAMELLE (MARIE-DOMINIQUE-JOSEPH), religieux de l'ordre de S. Augustin, né à Nedonchal en Artois le 24 mars 1727, se livra à l'étude des sciences, et particulièrement de la musique. Il s'occupa surtout des instruments à touches et de leur construction. Comme il se trouvait, vers 1757, à la cour du roi Stanislas, un virtuose italien fit entendre à ce prince des sonates de clavecin qu'il admira beaucoup, mais dont il ne put obtenir communication. Instruit des regrets de Stanislas, Engramelle voulut les faire cesser, et imagina une mécanique qui notait les pièces touchées sur un clavecin au fur et à mesure de leur exécution. Le virtuose revint à quelque temps de là, toucha les pièces désirées, et, peu de jours après, le P. Engramelle lui fit entendre une serinette qui non seulement réétait ses sonates, mais rendait même fidèlement la manière et les

exécutant. L'instrument consistait dans un cylindre sous le ventail, et dont les touches frappaient un cylindre couvert de deux papiers, l'un blanc, l'autre noir. Le cylindre était mis en mouvement par une mécanique qui, à chaque tour, le dérivait de côté. La révolution totale était de quinze tours, et durait trois quarts d'heure. Une semblable mécanique fut inventée par Unger, conseiller-secrétaire de la cour de Brunswick-Lucembourg; mais il paraît que la priorité appartient au P. Engramelle (1). Ce dernier, en 1775, rendit public le fruit de ses travaux et des observations dans un ouvrage intitulé: *la Tonotechnie, ou l'Art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instruments de concerts mécaniques*, in-8°, fig. La matière était neuve (2), et les luthiers faisaient un mystère de cet art. C'est également au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'*Art du facteur d'orgues* de dom Belos. Il est encore auteur d'un instrument qui donne la division géométrique des sons de manière à fixer l'incertitude des accordeurs. On lui doit en outre la description des *Insectes de l'Europe, peints d'après nature par Ernst*, in-4°, 1^{re} partie, contenant les chenilles, chrysalides et papillons de jour. Le *Dictionnaire universel*

(1) M. Gatteley annonçait dans le *Journal de Paris* (1783, N°. 22) l'intention d'écrire une machine de ce genre qu'il avait inventée; il en fut détourné par la crainte de passer pour orgueilleux, lorsqu'on lui eut appris qu'un pareil instrument avait déjà été fait par un facteur de Belos qui, comme lui, n'avait aucune connaissance d'une machine semblable qui est décrite dans les *Transactions philosophiques*.

(2) Diderot avait, en 1758, proposé un moyen fort ingénieux de noter à volonté, sur-le-champ, tout ce que l'on voulait chanter ou jouer, dits de Barbarie; mais son projet n'est pas d'une exécution très facile.

ENJ

que quelques ouv
et Muets. Engr

D. L.

HERRAND. Voyez COUCY,
Y, et MONSTRELET.

DIN (GEORGE) ou ENYEDIN,
Enjedinus, célèbre unitaire,
nom de celui d'Enyed, petite
Transylvanie, sur les bords
rière de Maros, où il naquit
milieu du 16. siècle. Ses ta-
méritèrent la confiance géné-
is son parti; il fut nommé sur-
int des églises des unitaires
Transylvanie, et directeur du
de Clousembourg. Il mourut le
nombre 1597, dans un âge peu

On a de lui : *Explicationes*
scripturas veteris et Novi
testi, ex quibus Trinitatis
stabiliri solet, in-4°. Il com-
ouvrage dans l'intention de
que les catholiques donnent
se interprétation aux passages
tires dont ils se servent pour
le dogme de la Trinité; et, dit
Jément, il n'épargna ni subti-
critique, pour venir à bout de
sein. La première édition fut
ée en Transylvanie, peu de
vant la mort de l'auteur. Les
ats en prononcèrent la suppres-
tous les exemplaires saisis fu-
lés, en sorte qu'elle est deve-
rare. La réimpression de Hol-
résente une copie très exacte de
original. Fabricius assure
vit le jour à Groningue, en
L'ouvrage d'Enjedin a été soli-
rdiné par Richard Simon, dans
toire critique des commenta-
a Nouveau-Testament. On at-
encore à Enjedin : I. *De divi-*
christi; II. *Explicatio loco-*
moechesis Racoviensis; III.
De in Novum Testamentum
Racoviensis. Le premier de

ENN

159

ces ouvrages paraît n'avoir jamais été
imprimé, et Sandius (*Bibl. anti-Tri-*
nitar.), prouve par de bonnes rai-
sons, qu'il est très douteux qu'Enje-
din soit l'auteur des deux autres.

W—s.

ENNERY (MICHELET D'), naquit à
Metz, en 1709, d'une famille distin-
guée; il commença ses études au col-
lége des Jésuites de cette ville, et les
continua à Paris. Ses parents le desti-
naient à la magistrature, mais un de
ses oncles, qui lui céda sa charge de
trésorier de la ville de Metz, le fit re-
noncer à l'étude du droit, pour revenir
dans sa ville natale. Les loisirs que lui
laissaient ses nouvelles fonctions, et
la connaissance qu'il fit d'un habile an-
tiquaire, son premier guide dans la
science numismatique, développèrent
en lui un goût qui le déterminà à re-
noncer à sa charge, pour se livrer
tout entier à la recherche des mé-
dailles. Il se rendit à Paris, afin d'être
plus à portée de former les suites
qui ont illustré son cabinet. Les nom-
breux amateurs qui s'occupaient alors
de ce genre d'érudition, semblaient
exciter le zèle d'Ennery. Il n'épargna
rien pour enrichir sa collection, il
voyagea en Italie, en Allemagne, et
fit par-tout des acquisitions impor-
tantes. Les cabinets de Divan, capi-
toul à Toulouse, du président de Mai-
son, du duc du Maine, d'Havercamps,
de Douxménil, de l'abbé Favard, du
prince de Rubempré, de Chamilly,
archevêque de Tours, des Jésuites de
Paris, du marquis de Beauvau, de
Houdenc et de tant d'autres, vinrent
se fondre dans celui d'Ennery. Il ne
se borna pas à un seul genre de mé-
dailles, il voulut tout posséder, mé-
dailles grecques, de villes, de peuples,
de rois, médailles romaines, etc. Il
s'attacha à former toutes ces suites.
Son catalogue, rédigé après sa mort

par MM. de Tersan et Gosselin, at-
teste la magnificence de ce cabinet, et
le goût épuré de son possesseur. Il y
sacrifia presque toute sa fortune. D'En-
nery, au milieu de toutes ses riches-
ses, se contenta d'en jouir, sans se li-
vrer à l'explication des monuments
qu'il possédait; il n'a rien publié de
son vivant et n'a laissé aucun mémoire
après sa mort. Il se contentait d'amas-
ser, et de faire voir noblement son ca-
binet, qui ne manquait pas d'être visité
par les étrangers de distinction qui
venaient à Paris. Il attachait à cela
son plaisir, et il y borna son ambi-
tion. Il avait cependant formé le
projet de rédiger lui-même son cata-
logue; mais une attaque d'apoplexie
l'enleva le 8 avril 1786, à l'âge de
soixante-dix-sept ans. Ce fut Romé de
Lille qui fut son exécuteur testamen-
taire. C'est avec le secours de ce cabi-
net que celui-ci a perfectionné son
ouvrage sur la métrologie, et c'est
aussi par les conseils d'Ennery que
Beauvais, dans son *Histoire des Em-
pereurs*, a fixé le prix de chaque mé-
daille romaine, suivant sa rareté et
l'espèce du métal dans lequel elle a été
frappée. Aucune collection de particu-
lier n'avait égalé la sienne, un prince
aurait pu montrer avec orgueil ce trésor
d'érudition, elle montait à plus de
vingt-deux mille médailles, dont envi-
ron vingt mille antiques. Cette collec-
tion fut vendue publiquement; tout fut
dispersé, et ses débris allèrent embel-
lir plusieurs cabinets, riches seule-
ment de cette acquisition; les Anglais,
les Hollandais, et les nombreux ama-
teurs que possédait la France, se dis-
putaient le fruit de tant de travaux.
Les principaux acquéreurs furent le
cabinet du roi, MM. Haumont, Xau-
py, de Tersan, l'abbé d'Hauteville,
de Milly, etc., etc., à Paris; Van-
damme, en Hollande; Knighth, Town-

ley, à

nommons ici
de ces col-
personnes qui
de d'Ennery,
qu'il est essentiel de connaître
de tous les cabinets, par
port aux médailles qui se trou-
vent publiées par de nouveaux pos-
sesseurs, et qu'on peut prendre pour
pièces nouvellement découvertes.
Le catalogue d'Ennery, publié
à Paris, 1788, 1 vol. in-4°, avec fig.,
tient un rang distingué dans les biblio-
thèques, parmi les ouvrages numis-
matiques. T—s.

ENNETIERES (JEAN D'), cheva-
lier, seigneur de Beaumetz, né à Tournai,
vers la fin du 16. siècle, cultiva la
poésie française avec plus d'ardeur
que de succès, et mourut dans sa pa-
trie vers 1650, âgé d'environ soixante
ans. On a de lui : I. *les Amours de
Theagenes et de Philoxènes*, suivis
de poésies, Tournai, 1616, in-16;
II. *Boëce, de la consolation de la
Philosophie*, traduit en français, en
prose et en vers, *ibid.*, 1628, in-8°,
assez rare; III. *le Chevalier sans re-
proche, Jacques de la Laing*, poème
en seize chants, *ibid.*, 1635, in-8°,
c'est de tous les ouvrages d'Ennetiers
le seul qui soit recherché des curieux.
IV. *les quatre Baisers que l'ame
dévote peut donner à son dieu dans
le monde*, *ibid.*, 1641, in-12; V.
Sainte Aldégonde, tragédie, *ibid.*,
1645, in-8°. — ENNETIERE (Marie
D'), de la même famille que le précé-
dent, se fit quelque réputation pour
son savoir et pour sa piété. Le seul de
ses ouvrages qui ait été imprimé est
une *Épître en vers français, contre
les Turcs, Juifs, Infidèles, faux
Chrétiens*, etc., 1559, in-8°.

W—s.

ENNIUS (), poète latin,
naquit à de la Calabre,

o avant J.-C. , sous le consulat
alerius Falton et de C. Mamilius
us. Il vécut en Sardaigne jus-
ge de quarante ans; ce fut dans
e, soumise aux Romains, qu'il
amitié avec Caton l'ancien, le-
vernaît alors la Sardaigne avec
de préteur. La liaison qui exista
Ennius et Caton fut si grande,
poète offrit volontiers ses bons
à Caton pour lui enseigner la
grecque. Caton l'étudia avec
et, pour témoigner sa recon-
ce à Ennius, il l'emmena à
et lui donna une maison située
mont Aventin. L'acquisition
t d'un poète aussi célèbre me
, dit Cornelius Népos, compa-
ux plus beaux triomphes que
poète de la Sardaigne aurait pu
riter. Ennius obtint par son
e droit de bourgeoisie romaine:
un honneur fort recherché,
n'accordait alors qu'aux étran-
un rare mérite. Le style d'En-
toute la rudesse du siècle où il
mais le défaut de pureté et
nce est racheté chez lui par la
les expressions. Ennius tira la
latine du fond des forêts pour
planter dans les villes; et le
par excellence, Virgile, en con-
: qu'il a transporté dans son
: des vers tout entiers d'En-
disait souvent que c'étaient des
qu'il tirait du fumier. Au juge-
le Lucrèce, Ennius est le pre-
l'entre les latins qui ait ob-
r le Parnasse une couronne im-
le :

Primus amaro
t ex Helicone pereanni fronde coronam
ntes Italas.

Le poète Quintilien a fait un grand
du poète Ennius : « Révérons,
dit, cet homme célèbre, comme
évère ces bois sacrés par leur
ur.

» propre vieillesse, dans lesquels nous
» voyons de grands chênes que le
» temps a respectés, et qui pourtant
» nous frappent moins par leur beau-
» té, que par je ne sais quel senti-
» ment de religion qu'ils nous inspi-
» rent. » Ennius fut recherché par
tous les grands hommes de son siècle.
Caton, dont nous avons parlé, atta-
chait tant de prix à l'estime d'Ennius,
qu'il la mettait au-dessus de l'honneur
du triomphe. Scipion l'Africain, fati-
gué des troubles de Rome, avait em-
mené Ennius dans sa maison de cam-
pagne de Litterne; il avait une telle
vénération pour ce poète, qu'il voulut
être déposé avec lui dans le mê-
me tombeau. Ennius mourut envi-
ron dix-huit ans après Scipion, d'un
violent accès de goutte; il fut honoré
d'une statue élevée sur le tombeau des
Scipions, dont il avait chanté les ex-
ploits. Ennius a mis en vers héroïques
les Annales de la république romaine;
il a composé, en outre, quelques sa-
tires et plusieurs comédies qui annon-
çaient une profonde connaissance du
cœur humain; mais il ne nous reste
de ses ouvrages que des fragments
qu'on a recueillis dans le *Corpus poë-
tarum*, et dont Hesseïus a donné une
excellente édition in.4. (Amsterdam,
1707). Sa tragédie de *Medée* a été
donnée à part, avec un choix de ses
autres fragments et un savant Com-
mentaire par M. H. Planck, Hanovre,
1807, in-4°. Ennius était tellement
convaincu de son talent pour la poésie
épique, qu'il s'appelait l'Homère des
Latins. Voici l'épigramme qu'il composa
pour lui-même :

Aspicite, ô cives, senis Ennii imaginis formam;
Hic vestram pietas maxima facta patrum
Nemo me lacrymis decoret, neque funera flata
Faxit; cur: voluit vivus per ora virum.

B—RS.

ENNODIUS (MAGNUS - FÉLIX),
était né à Arles, vers l'an 475, d'une

famille illustre ; il comptait parmi ses parents les Faustus, les Boëces, les Avienus, et Camillus, son père, avait exercé lui-même des charges honorables ; il fut dépouillé de ses biens par les Visigoths, lorsque les Barbares s'établirent dans la partie méridionale des Gaules. Une de ses tantes, qui demeurait à Milan, se chargea de pourvoir à son éducation. Cette circonstance a fait croire à quelques écrivains qu'il était né dans cette ville. Ennodius annonçait d'heureuses dispositions pour l'éloquence et pour la poésie, et d'habiles instituteurs les cultivèrent avec soin. Il perdit sa tante à l'âge de seize ans, et retomba dans la situation malheureuse dont elle l'avait tiré. Une dame d'une haute distinction, nommée *Mélanide*, touchée de son mérite, répara les torts de la fortune à son égard en l'épousant. Ennodius alla habiter ensuite Pavie. S. Epiphane, qui en était alors évêque, apprécia ses talents, et l'engagea à les faire tourner à l'avantage de la religion ; il céda avec peine aux pressantes invitations du saint évêque ; il ne consentit qu'à regret à se séparer d'une épouse qu'il aimait tendrement ; et ce fut pour ainsi dire malgré lui qu'il fut ordonné diacre à l'âge de vingt-un ans. Après son admission dans les ordres sacrés, il ne changea pas aussitôt de conduite ; mais enfin la grâce toucha son cœur, et dès-lors, renonçant aux vanités du monde, il s'appliqua tout entier à la science du salut. En 494, il suivit, à la cour de Gondebaud, roi de Bourgogne, S. Epiphane, chargé par les églises d'Italie du rachat des captifs. Ce saint prélat étant mort, il se retira à Rome, où il continua de partager ses loisirs entre l'étude et la pratique de ses devoirs. Parmi les ouvrages qu'il composa à cette époque, on re-

... le pape Sym-
cile, dont les
...
... s'ordonnèrent l'insertion dans
... ctes de cette assemblée ; et le
... gyrique de Théodoric, roi des
... oths, qu'il prononça en 507. Les
... s d'Ennodius et l'emploi qu'il
... en faisait pour l'utilité de l'Eglise, lui
... méritèrent l'estime des pontifes et la
... vénération des peuples. En 511, il
... fut placé sur le siège épiscopal de
... Pavie, et peu de temps après le pape
... Hormisdas le chargea de travailler à
... la réunion des églises d'Orient, diri-
... sées par l'hérésie des eutychiens (*V.*
... EUTYCRÉS). Il se rendit deux fois pour
... cet objet vers l'empereur Marcien ;
... mais ce prince, qui favorisait les er-
... reurs qu'Ennodius venait combattre,
... résolut de le faire périr, en le forçant
... de se embarquer sur un vaisseau en
... mauvais état. Sa criminelle espérance
... fut trompée : Ennodius arriva heu-
... reusement en Italie ; il reprit l'admin-
... stration de son diocèse, qu'il gou-
... verna saintement plusieurs années, et
... mourut le 17 juillet 521. L'Eglise hon-
... nore sa mémoire le même jour. Les
... Œuvres de S. Ennodius ont été re-
... cueillies et publiées par André Schott,
... Tournai, 1611, in-8°, et par Sim-
... mond, Paris, même année et même
... format : elles l'avaient été précédem-
... ment dans le Recueil des *Authores*
... *orthodoxographi*, Bâle, 1569, in-
... fol. ; et elles l'ont été depuis dans les
... différentes éditions de la *Biblioth. Pa-*
... *trum*, et séparément, à Venise, 1739,
... in-fol. La meilleure édition est celle
... qui fait partie des *opera varia SS. Pa-*
... *trum* (*V.* SIMOND) ; le texte en a été
... collationné sur deux excellents ma-
... nuscrits, et les notes placées au bas
... des pages offrent tous les éclaircisse-
... ments nécessaires. Elle renferme : I.
... des *...* de 297, de
... style n'en est pu

de recherche ni de mauvais
ais elles respirent la piété la
tre; II. le *Panegyrique de
ric*, pièce utile pour l'his-
elle a été imprimée dans les
es éditions des *Panegyrici ve-*
II. l'*Apologie de Symmaque*
concile de Rome, remar-
ar l'enchaînement des moyens
idité des raisonnements, mais
orable, de l'avis même des
les moins prévenus, aux pré-
de la cour de Rome; IV. la
S. Epiphane, évêque de Pa-
imée par l'exactitude des faits
la connaissance qu'elle donne
érents points historiques; le
est plus correct et plus agréa-
celui des autres ouvrages d'En-
: elle a été insérée dans les
nctorum, au 17 janvier, avec
es de Bollandus; Arnauld d'An-
traduite en français; V. la *Vie*
Antoine, moine de Lerins;
noté un panegyrique de ce saint;
sieurs *Opuscules*, peu impor-
ntre lesquels on remarque ce-
le P. Sirmond a intitulé *Eu-*
icum, parce que Ennodius y
âces à Dieu de sa miséricorde;
es *Discours* ou *Allocutions*,
ibre de vingt-huit, sur des su-
piété, etc. Dom Martène a in-
laus le tom. V du *Thesaurus*
storum, deux pièces de ce genre
ient échappé aux recherches de
id. VIII. Des *Poésies*, divisées
x parties: la première contient
ymnes, un *Eloge de S. Epi-*
, etc.; la seconde, des *Epita-*
des Inscriptions, des *Epi-*
nes, etc. On retrouve quelques
l'Ennodius dans le *Chorus poë-*
W—s.

OC, ou ENOCH (LOUIS),
ssoudun au 16. siècle, em-
la réforme de Calvin, et se

retira à Genève vers 1550. Il rem-
plit avec distinction une place de ré-
gent au collège de cette ville, et en
fut nommé principal en 1556. La
même année il reçut la bourgeoisie,
et peu de temps après fut promu au
ministère. Il a écrit des Commem-
taires sur Cicéron, que Robert Etienne
a publiés avec les Oeuvres de cet
orateur. On a encore de lui: I. *Prima*
infantia linguae graecae et latinae si-
mul et gallicae, Paris, 1547. in-4°;
II. *De puerili graecarum litera-*
rum doctrina liber, Paris, 1555,
in-8°; III. *Partitiones grammati-*
caë, Genève, in-4°.—ENOC (Pierre),
sieur de la Meschinere, fils du pré-
cédent, né dans le Dauphiné, cul-
tiva la poésie française, mais sans
grand succès. On a de lui: I. *Opus-*
cules poétiques, Genève, 1572. in-
8°; II. *La Céocyre*, contenant cent
cinquante-un sonnets, des odes, des
chansons, des élégies, des berge-
ries, Lyon, 1578, in-4°. Il célèbre
dans cet ouvrage les charmes d'une
jeune demoiselle qu'il nomme *Céo-*
cyre, de deux mots grecs qui signi-
fient brûle-cœur; III. *Tableaux de*
la vie et la mort. Ce sont des ré-
flexions morales sur les misères de
la nature humaine, divisées en cinq
cents quatrains. Les bibliographes
qui font mention de cet ouvrage n'en
indiquent ni la date de l'impression,
ni le format. W—s.

ENOCH, patriarche, fils de Jared,
naquit l'an 3378 avant J.-C. Il eugendra
Mathusala, lorsqu'il était âgé de
soixante-cinq ans, et vécut encore
trois cents ans après. Alors « il ne pa-
» rut plus, dit l'Écriture, parce que
» le Seigneur l'enleva du monde. »
S. Paul, dans sa belle Épître aux Hé-
breux, où il célèbre avec magnificence
la foi des patriarches, parle ainsi de
celui qui est le sujet de cet article :

« C'est par la foi qu'Enoch fut enlevé, » afin qu'il ne vit point la mort; et on ne le vit plus, parce que le Seigneur le transporta ailleurs. » Les docteurs de l'Eglise et les plus sages interprètes de l'Écriture ont donc enseigné que le patriarche Enoch n'est pas mort, et que Dieu l'a enlevé tout vivant du milieu des hommes, comme il a transporté long-temps après le prophète E'ie, sur un chariot de feu (Foy. ELIE.). S. Jérôme, dans son Commentaire sur Amos, dit qu'Enoch et Elie ont été transportés au ciel dans leurs corps. Les juifs et les chrétiens croient unanimement que ces deux saints personnages existent encore aujourd'hui, et que c'est à eux que s'appliquent ces paroles de l'Apocalypse : « Je susciterai mes deux témoins, et ils prophétiseront, couverts de sacs, pendant mille deux cent soixante-trois jours. » Il existait dans les premiers siècles de l'Eglise, sous le nom d'Enoch, un livre devenu fameux par l'embarras qu'il a causé à tous les interprètes. Tertullien en a fait un grand éloge, et avant lui, l'apôtre S. Jude, dans son Epître canonique, en cite un passage où il est question du jugement que Dieu doit exercer contre les impies. C'est dans ce livre qu'il est dit que les anges se sont alliés avec les filles des hommes, et en ont eu des enfants. Au reste, il est probable qu'il y avait dans le livre d'Enoch plusieurs vérités dont S. Jude, auteur inspiré de Dieu, a pu faire usage; mais ce livre n'en a pas moins été rejeté par l'Eglise, comme apocryphe, et les plus illustres des anciens docteurs en parlent comme d'un ouvrage qui ne doit pas faire autorité. Le célèbre Peiresc, l'un des plus illustres savants du commencement du 17. siècle, ayant appris par le P. Gilles de Loche, missionnaire capucin, que les Abyssins

pa
 langue éthio-
 livre pour se
 en effet un ma-
 ni
 et qui devait le contenir, mais
 (était que le livre d'un imposteur
 1 é Bahaila Michaël. Ludolf re-
 con
 la supercherie dont il avait
 coupe, et comme le moine abyssin
 Gr
 ure, dont il avait reçu ses con-
 n- nces en éthiopien, ne lui avait
 pom
 parlé de ce livre d'Enoch, non
 si
 ment il publia la fausseté du ma-
 nuscrit de Peirese, mais il nia même
 l'existence du livre. Cette opinion fut
 adoptée par tous les savants; mais le
 chevalier Bruce étant en Abyssinie en
 1769, se procura trois manuscrits du
 livre d'Enoch. A son retour en Eu-
 rope, il en donna un exemplaire au
 roi de France, et rapporta les deux
 autres en Angleterre. Wonde qui s'était
 livré à l'étude du copte pour parvenir
 à une plus grande connaissance des
 livres saints, n'attendit point le retour
 de Bruce et vint à Paris, où il copia le
 livre d'Enoch; il en communiqua au
 célèbre Michaëlis une notice, qui se
 trouve imprimée dans la correspond-
 dence de ce savant. L'étude de ce ma-
 nuscrit ne laissa plus aucun doute sur
 l'existence du livre d'Enoch, ou du
 livre apocryphe qui porte son nom,
 et que les Abyssins placent immédiate-
 ment après le livre de Job, dans le
 canon des livres saints. M. Silvestre de
 Sacy a donné une notice assez détaillée
 et la traduction latine de plusieurs cha-
 pitres du manuscrit de la bibliothèque
 du Roi, dans le *Magasin encyclopé-
 dique*, 6. année, tome I, pag. 509.
 Ce savant y a prouvé que ce livre
 est le même que celui qui est cité
 dans la fameuse épître de S. Jude
 et dans les anciens écrivains. Son opi-
 nion est que, quelque obscur qu'il soit,
 il mérite d'être lu et publié
 avec le texte, à son antiquité,

age qu'en ont fait des écrivains habiles, de l'autorité dont il a fait des discussions auxquelles il est le lieu. C—T et J—N.
 OCH, fils d'Abraham, rabbin de Posnan et de Posen, a publié les ouvrages suivants : I. *Commentaire sur le psaume 83, extrait du Commentaire entier fait par le même sur tous les psaumes*; II. *Discours sacrés sur divers lieux saints*, imprimé à Amsterdam, par M. de Rossi, qui nous a fourni le titre, n'indique ni le lieu ni la date de la mort d'Énoch. J—N.
 S (GASPARD), né vers 1570 à Stuttgart, dans le Wurtemberg, revint à l'étude du droit après avoir obtenu ses premiers grades, afin de se livrer à sa passion pour les voyages. Il partit de Cologne en 1603, et s'y occupa de gages d'un libraire. Ens prit un autre moins inquiétude d'obtenir une réputation durable que d'amasser l'argent; aussi les volumes se succédaient-ils sous sa plume avec une rapidité inconcevable; souvent il publiait huit ou dix dans une semaine, et sur des objets entièrement nouveaux. Il quitta Cologne après y avoir demeuré vingt cinq ans, et on ne sait ce qu'il devint depuis cette époque; mais il paraît qu'il vivait encore en 1636. Le rédacteur des *Annales de la Bibl. histor. de France* a reproché mal Gaspard Lorchan; cette erreur méritait d'être relevée. On citera, parmi les ouvrages de lui, ceux qui peuvent présenter un intérêt; on en trouvera une liste d'autres indiqués dans la *Bibliothèque réaliste* de Lipenius : I. *Historia Dithmarsicorum seu Daciae sub Frederico II*, Francfort, 1611, in-fol.; II. *Mercurius Gallo-*

suivantes, in-12. Ens en a publié six volumes, depuis le quatrième jusqu'au neuvième; Michel d'Isselt est le rédacteur des trois premiers; Gotthard Arthus et Jean-Philippe Abelin, successeurs d'Ens, ont porté cet ouvrage à trente-cinq volumes. C'est une compilation faiblement écrite et mal digérée des événements qui se passaient en Europe. (V. ISSELT d') et J. Ph. ABELIN); III. *Rerum hungaricarum historia, libris IX comprehensa*, Cologne, 1604, petit in-8°, réimprimée avec des additions et une suite, 1648, trad. en allemand, 1605, in-4°. Les bibliographes hongrois trouvent à cet historien-compilateur plus d'élégance que d'exactitude, et lui reprochent de n'avoir point indiqué les sources où il a puisé, et de n'avoir point mis de tables à son ouvrage. IV. *Annales sive commentaria de bello Gallo-Belgico*, ibid., 1606, in-8°; V. *Deliciae Germaniae tam inferioris quam superioris*, ibid., 1608, in-8°; VI. *Deliciae Germaniae transmarinae*, ibid., 1610, in-8°; VII. *Belli civilis in Belgio per XL annos gesti historia usque ad annum 1609, ex Belgicis Meterani commentariis concinnata*, ibid., 1610, in-fol.; VIII. *Elogium duplex funebre et historicum Henrici IV*, ibid., 1611, in-4°; IX. *Indiae occidentalis historia ex variis authoribus collecta*, ibid., 1612, in-8°; X. *Mauritiados libri VII in quibus Belgica describitur, civilis Belli causae, illustr. Mauritii natales et victoriae explicantur*, ibid., 1612, in-8°; XI. *Magna Britanniae deliciae*, ibid., 1613, in-8°; XII. *Thesaurus politicus ex italico latine versus*, ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4°. Kable parle avec éloge de cet ouvrage (*Bibl. Struv.*, 2 part., pag.

« C'est par la foi qu'Enoch fut enlevé, » afin qu'il ne vît point la mort; et on » ne le vit plus, parce que le Sei- » gneur le transporta ailleurs. » Les docteurs de l'Eglise et les plus sages interprètes de l'Écriture ont donc enseigné que le patriarche Enoch n'est pas mort, et que Dieu l'a enlevé tout vivant du milieu des hommes, comme il a transporté long-temps après le prophète Élie, sur un chariot de feu (Foy. ELIE.). S. Jérôme, dans son Commentaire sur Amos, dit qu'Enoch et Élie ont été transportés au ciel dans leurs corps. Les juifs et les chrétiens croyent unanimement que ces deux saints personnages existent encore aujourd'hui, et que c'est à eux que s'appliquent ces paroles de l'Apocalypse : « Je susciterai mes deux témoins, et » ils prophétiseront, couverts de sacs, » pendant mille deux cent soixante » jours. » Il existait dans les premiers siècles de l'Eglise, sous le nom d'Enoch, un livre devenu fameux par l'embarras qu'il a causé à tous les interprètes. Tertullien en a fait un grand éloge, et avant lui, l'apôtre S. Jude, dans son Epître canonique, en cite un passage où il est question du jugement que Dieu doit exercer contre les impies. C'est dans ce livre qu'il est dit que les anges se sont alliés avec les filles des hommes, et en ont eu des enfants. Au reste, il est probable qu'il y avait dans le livre d'Enoch plusieurs vérités dont S. Jude, auteur inspiré de Dieu, a pu faire usage; mais ce livre n'en a pas moins été rejeté par l'Eglise, comme apocryphe, et les plus illustres des anciens docteurs en parlent comme d'un ouvrage qui ne doit pas faire autorité. Le célèbre Peiresc, l'un des plus illustres savants du commencement du 17. siècle, ayant appris par le P. Gilles de Loche, missionnaire capucin, que les Abyssins

langue éthio-
ivre pour se
n effet un ma-
t qui devait le contenir, mais
était que le livre d'un imposteur
Bahaila Michaël. Ludolf re-
la supercherie dont il avait
aupe, et comme le moine abyssin
Gr ire, dont il avait reçu ses con-
nces en éthiopien, ne lui avait
parlé de ce livre d'Enoch, non
seul ent il publia la fausseté du ma-
nuscrit de Peiresc, mais il nia même
l'existence du livre. Cette opinion fut
adoptée par tous les savants; mais le
chev. ier Bruce étant en Abyssinie en
1769, se procura trois manuscrits du
livre d'Enoch. A son retour en Eu-
rope, il en donna un exemplaire au
roi de France, et rapporta les deux
autres en Angleterre. Wode qui s'était
livré à l'étude du copte pour parvenir
à une plus grande connaissance des
livres saints, n'attendit point le retour
de Bruce et vint à Paris, où il copia le
livre d'Enoch; il en communiqua au
célèbre Michaëlis une notice, qui se
trouve imprimée dans la correspon-
dance de ce savant. L'étude de ce ma-
nuscrit ne laissa plus aucun doute sur
l'existence du livre d'Enoch, ou du
livre apocryphe qui porte son nom,
et que les Abyssins placent immédiate-
ment après le livre de Job, dans le
canon des livres saints. M. Silvestre de
Sacy a donné une notice assez détaillée
et la traduction latine de plusieurs cha-
pitres du manuscrit de la bibliothèque
du Roi, dans le *Magasin encyclopé-
dique*, 6. année, tome I, pag. 509.
Ce savant y a prouvé que ce livre
est le même que celui qui est cité
dans la fameuse épître de S. Jude
et dans les anciens écrivains. Son opi-
nion est que, quelque obscur qu'il soit,
il mérite d'être lu et publié
avec le soin qu'on a donné à son antiquité,

age qu'en ont fait des écrivains tables, de l'autorité dont il a et des discussions auxquelles il a été lieu. C—T et J—N.

IOCH, fils d'Abraham, rabbin de Posnan et de Posen, a publié les ouvrages suivants : I. *Commentaire sur le psaume 83, extrait du Commentaire entier fait par le même sur tous les psaumes*; II. *Discours sacrés sur divers lieux saints*, imprimé à Amsterdam, de Rossi, qui nous a fourni le titre, n'indique ni le lieu ni la date de la mort d'Enoch. J—N.

S (GASPARD), né vers 1570 à Wurttemberg, revint à l'étude du droit après avoir obtenu les premiers grades, afin de se livrer à sa passion pour les voyages. Il fixa à Cologne en 1603, et s'y occupa de l'édition de divers ouvrages de son libraire. En passant à être moins inquiet d'obtenir une réputation durable que d'accumuler l'argent; aussi les volumes se multipliaient-ils sous sa plume avec une rapidité inconcevable; souvent il publiait huit ou dix dans une semaine, et sur des objets entièrement nouveaux. Il quitta Cologne après y avoir demeuré vingt-cinq ans, et on ne sait ce qu'il devint depuis cette époque; mais il paraît qu'il vivait encore en 1636. Le rédacteur des *Bibl. histor. de France* a commis une erreur méritait d'être relevée. On citera, parmi les ouvrages de ce genre, que ceux qui peuvent présenter un intérêt; on en trouvera une liste d'autres indiqués dans la *Bibliotheca realis* de Lipenius : I. *Historiarum Dithmarsicorum seu Danorum sub Frederico II*, Francfort, 1613, in-fol.; II. *Mercurius Gallicus*, Cologne, 1604 et années

suivantes, in-12. Ens en a publié six volumes, depuis le quatrième jusqu'au neuvième; Michel d'Isselt est le rédacteur des trois premiers; Gotthard Artlhus et Jean-Philippe Abelin, successeurs d'Ens, ont porté cet ouvrage à trente-cinq volumes. C'est une compilation faiblement écrite et mal digérée des événements qui se passaient en Europe. (V. ISSËLT d') et J. Ph. ABELIN); III. *Rerum hungaricarum historia, libris IX comprehensa*, Cologne, 1604, petit in-8°, réimprimée avec des additions et une suite, 1648, trad. en allemand, 1605, in-4°. Les bibliographes hongrois trouvent à cet historien-compilateur plus d'élégance que d'exactitude, et lui reprochent de n'avoir point indiqué les sources où il a puisé, et de n'avoir point mis de tables à son ouvrage. IV. *Annales sive commentaria de bello Gallo-Belgico*, ibid., 1606, in-8°; V. *Deliciae Germaniae tam inferioris quam superioris*, ibid., 1608, in-8°; VI. *Deliciae Germaniae transmarinae*, ibid., 1610, in-8°; VII. *Belli civilis in Belgio per XL annos gesti historia usque ad annum 1609, ex Belgicis Meterani commentariis concinnata*, ibid., 1610, in-fol.; VIII. *Elogium duplex funebre et historicum Henrici IV*, ibid., 1611, in-4°; IX. *Indiae occidentalis historia ex variis authoribus collecta*, ibid., 1612, in-8°; X. *Mauritiiados libri VI in quibus Belgica describitur, civilis Belli causae, illustr. Mauritii natales et victoriae explicantur*, ibid., 1612, in-8°; XI. *Magnae Britanniae deliciae*, ibid., 1615, in-8°; XII. *Thesaurus politicus ex italico latine versus*, ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4°. Kahle parle avec éloge de cet ouvrage (*Bibl. Struv.*, 2 part., pag.

228). Jean-André Bosio en avait annoncé une continuation qui n'a point paru ; XIII. *Epidorpidum libri IV in quibus multa sapienter, graviter, argute, salsè, jocosè atque etiam ridendè dicta et facta continentur*, ibid., 1613, in-12, 1624, 1628, in-12, 1648, 4 vol. in-12. On refondit dans la dernière édition le supplément intitulé : *Epidorpidismatum reliquiæ* ; XIV. *Adparatus convivales jucundis narrationibus, salubribus monitis et mirandis historiis instructi*, ibid., 1615, in-12 ; XV. *Nucleus historico-politicus*, ibid., 1620, in-12, 2^e part., 1624. Les deux réunies, Ulm, 1653, in-12 ; XVI. *Morosophia sive stultæ sapientiæ et sapientis stultitiæ libri duo*, ibid., 1620, 1621, in-8^o. C'est peut-être une traduction de l'ouvrage que Spelte avait publié sous le même titre en italien, Pavie, 1606, in-4^o ; XVII. *Mantissa apophtegmatum*, ibid., 1620, vol. in-12 ; XVIII. *Heraclitus de miseriis vitæ humanæ*, ibid., 1622, in-12 ; XIX. *Pausilypus sive tristium cogitationum et molestiarum spongia*, ibid., in-12 ; XX. *Principis consiliarius*, ibid., 1624, in-8^o ; XXI. *Fama Austriaca*, ibid., 1627, in-fol. (en allemand), lig. ; XXII. *Thaumaturgus mathematicus, id est, admirabilium effectuum è mathematicarum disciplinarum fontibus profluentium sylloge*, ibid., 1628, in-8^o. Cette édition est la seconde, et on en connaît deux autres de 1636 et de 1651, même format. C'est une traduction des *Récréations mathématiques*, dont la première édition française indiquée par Murhard est celle de Rouen, 1628, in-8^o. L'édition latine de 1636 porte sur le titre *Casparo* *Ens L. collectore et interprete*. On

n'y trouve la première des éditions françaises de 1645 ; mais on a ajouté à la suite quelques problèmes, et l'ouvrage se termine par la description du singe ou pantographe. On remarque encore parmi les ouvrages d'Ens une traduction du rithme de Gozman d'Alfarache, sous le titre de *Proscenium vite*, 1623, in-8^o, et des poésies latines, dont une partie a été insérée dans les *Delicia poëtarum Germanorum*, tom. II, pag. 1256 et suiv. W—s.

ENS (JEAN), théologien protestant, né le 9 mai 1682, à Quadick dans la Westfrise, acheva ses études à l'université de Leyde, et se rendit habile dans les langues anciennes et dans l'histoire ecclésiastique. Après avoir été élevé au saint ministère, il fut d'abord envoyé à Bèets, et ensuite à Lingén, où il professa la théologie avec distinction. Il fut placé en 1709 à la tête de l'église d'Utrecht, et, l'année suivante, nommé professeur extraordinaire à l'école de cette ville. Il obtint en 1725 une chaire vacante à la même école, et mourut le 6 janvier 1752. On croit que le régime bizarre qu'il suivait, contribua à abrégér ses jours. On a de lui : I. *Bibliotheca sacra sive diatribe de librorum novi testamenti canone*, Amsterdam, 1710, in-8^o ; II. des *Observations* (en hollandais) sur le 11^e. et le 12^e. chapitres d'Isaïe, Amsterdam, 1715, in-8^o ; III. *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4^o ; IV. *De academiæ omnium præstantissima*, ibid., 1728, in-4^o : ce sont deux thèses inaugurales ; V. des *Formules*, 1753, in-4^o, en hollandais, et d'autres ouvrages dans la même langue, dirigés contre Voët, Fragtice et leurs au W—s.

ENSENADA (**ZENON SILVA** (1), **JUIS DE LA**), prit naissance à **ques lieues de Valladolid**, dans **la ville de Seca**, l'an 1690. **Il fut élevé par ses parents honnêtes, recommandables par leur probité et leurs mœurs que par leur talent et leur fortune.** La **Ensenada**, ayant terminé ses études avec **soin, sollicita et obtint un emploi dans un des bureaux des finances.** Son **activité, ses talents et sa suite** ayant été remarqués par ses **supérieurs**, il fut successivement avancé à **des emplois plus importants.** La **justesse de ses plans, la sagesse de ses décisions, les connaissances utiles dont il se distingua orné son esprit** le firent bientôt **choisir pour un des plus habiles administrateurs.** Après avoir occupé pendant **quelques années l'emploi de secrétaire en chef dans le premier bureau des finances (de hacienda)**, il

Dans plusieurs biographies on trouve ajoutés au nom de la Ensenada celui de Zeno ou de Zenon, ou tous les deux ensemble. Nous avons adopté le premier comme n'étant proprement le nom, et nous avons supprimé le second car il n'appartient pas à la Ensenada. Quelques biographes anglais ont prétendu que Ensenada était un nom que ce ministre s'était donné pour indiquer l'obscurité de son origine, et qui dirait en *se nada* (en soi rien); mais cette traduction n'est pas exacte, puisqu'alors il faudrait plutôt dire *en si* et non *en se*, qui n'est pas espagnol.

Suivant Lefebvre (*Pièces intéressantes*) dans quelques autres biographies, la Ensenada dut sa haute élévation au comte de Gages. Ce général se trouvait dans la maison de la Ensenada, à Cadix, où il était, suivant les uns teneur de livres et banquier, et suivant les autres receveur de douanes. Le comte de Gages, ayant su reconnaître les rares talents de son hôte, le fit nommer intendant de l'armée d'Italie, et il n'eut qu'à attendre de son choix. Les besoins pressants de la guerre appelèrent dans la suite la Ensenada à d'autres emplois. Pendant ce temps, Philippe II vint à mourir. Ferdinand son fils lui succéda. Ce contre-roi semblait bouleverser toutes les espérances de la nation, mais il ne se découragea pas. Il chercha un moyen de faire parvenir à la reine un riche présent en son nom. Ce présent (qui pourrait paraître incompatible avec ses moyens et l'intégrité de son administration) lui procura ses entrées au trône, et bientôt après il fut élevé au grade de duc. Ces faits, tirés par tous ceux qui en ont dit, d'une même source (un article anglais), et pas assez d'authenticité, nous avons cru devoir nous contenter de les consigner dans une

fut nommé ministre d'état par Ferdinand VI, qui l'honora en même temps du titre de marquis. L'Espagne se ressentait encore des dépenses aussi indispensables que ruineuses auxquelles l'avait entraînée la guerre de la succession. Malgré le gouvernement paternel de Philippe V, elle n'avait encore pu cicatriser toutes ses plaies. Il était digne d'un homme du talent de la Ensenada de produire cette heureuse et difficile guérison. En effet, aussitôt qu'il entra dans le ministère il se livra tout entier à l'administration publique. Il supprima les dépenses superflues, encouragea les établissements utiles, protégea l'industrie et le commerce, et la marine espagnole lui dut, pour ainsi dire, son existence. On peut même dire qu'il la créa de nouveau. Dans l'espace de peu d'années les deux mers furent couvertes de vaisseaux espagnols. Les communications de l'Espagne avec le Nouveau-Monde devinrent par ce moyen plus faciles et plus fréquentes, et son commerce plus étendu et plus avantageux. La Ensenada porta son système d'économie jusque dans la maison de son souverain (Voy. FERDINAND VI). Sans rien retrancher de la pompe qui convenait à un si puissant monarque, il sut cependant y établir une sage réforme. Le règne pacifique de Ferdinand n'était pas celui où un ministre pût briller par des actions d'un grand éclat, ni comme habile négociateur, ni comme profond politique. Méprisant une gloire éphémère, en faisant respecter les droits de sa nation, la Ensenada voulut la rendre heureuse. Il parvint à ce louable but, et Charles III, à son avènement au trône (en 1759), après la mort de son frère, trouva l'Espagne dans l'état le plus florissant. La population augmentée, 430 vaisseaux

de guerre de tout calibre, et 10 millions d'épargnes dans le trésor royal (50 millions de francs). Tels étaient les avantages qu'avaient produits l'économie et les mesures judicieuses d'un ministre habile, intègre et zélé. Quoique toutes ses vues eussent eu pour but principal l'amélioration de l'administration publique, la Ensenada n'oublia pas d'encourager les sciences et les arts. L'homme à talent trouvait toujours près de lui un favorable accueil et des récompenses. Le poète dramatique Candamo (le dernier de l'école des anciens) jouit de sa protection spéciale, et fut comblé de ses bienfaits; cependant, malgré tout le bien qu'il avait fait à son pays, il ne put se soustraire à l'envie d'un homme puissant, le duc de Huescar, qui depuis long-temps méditait sa ruine. Il parvint à le faire chasser du ministère. La Ensenada soutint cette disgrâce avec la constance d'un grand homme. Il se retira dans sa province, d'où, peu de temps après, il fut rappelé par son roi, qui le regrettait sincèrement; mais les cabales de ses ennemis surent le tenir éloigné de sa première place. Il mourut en 1762. La Ensenada laissa un fils, qui vit encore, et qui s'est dernièrement distingué dans les armées par son patriotisme et par sa valeur.

B—s.

ENT (GEORGE), médecin anglais, né en 1603 à Sandwich, et fils d'un négociant flamand qui avait fui en Angleterre pour se soustraire à la tyrannie du duc d'Albe, fut élevé à Cambridge, alla étudier la médecine et prendre ses degrés de docteur à Padoue. Revenu à Londres, il fut admis dans le Collège des médecins, et fut l'un des premiers membres de la Société royale. Il se lia intimement avec Harvey, et se déclara pour sa

tion du sang, le : *Apologia* *vinis, quâ res-*
etur Emilio Parisano, 1641;
 rimé en 1685 avec des additions
 érables. Ent a joint dans ce
 ge, aux vérités découvertes par
 y, qu'il expose et défend avec
 coup d'esprit, des idées bizarres
 de son propre fonds, telles que
 d'un feu inné et d'une fermenta-
 tion du sang dans le cœur, cause pre-
 mière de son mouvement. Il fut créé
 chevalier par Charles II, à l'occasion
 d'une de ses leçons publiques à la-
 que ce prince avait assisté. Le col-
 lège des médecins le choisit pour son
 ent en 1699, et il occupa le
 fauteuil pendant six années de suite.
 Il a laissé, outre l'*Apologia*, un
 traité intitulé: *Antidiatriba in Ma-*
lachiam Thruston de respirationis
usu primario, 1679, et quelques
 aux insérés dans les *Transac-*
ti philosophiques. C'est lui qui a
 pu les manuscrits d'Harvey sur la
 gération animale. Les ouvrages de
 Ent sont réunis sous le titre de *Opera*
omnia medico-physics, observation-
nibus, ratiocinisque ex solidiori et
experimentalis philosophiâ petitis,
nunc primum junctim edita, Leyde,
 1687, in-8°. Il mourut le 13 octobre
 1689, âgé de quatre-vingt-six ans.

X—s.

ENTINOPUS, architecte, né dans
 l'île de Candie, n'est célèbre que par
 la fondation de Venise. Suivant les
 plus anciennes archives de l'état vé-
 nétien, il paraît qu'en 405 les Vi-
 sigoths, conduits par Radagaise, ayant
 porté la terreur en Italie et forcé les
 habitants à se réfugier loin d'eux, En-
 tinopus fut le premier qui songea à
 se retirer dans les marais du golfe
 Adriatique, et sa ville y fut la seule
 le jusqu'en 413, invasion d'A-

le sac de Padoue obligèrent les habitants de cette dernière à suivre l'exemple d'Entinopus. Ils tuèrent vingt-quatre maires de la ville. On rapporte que, le feu ayant pris dans ces maisons, Entinopus fit vœu de consacrer sa maison au culte divin, si elle venait aux flammes. Elle le fut, et l'architecte fut fidèle à son vœu. Les magistrats que les citoyens avaient établis parmi eux, se hâtèrent d'embellir la nouvelle ville qui fut dédiée à S. Jacques. Elle existe encore aujourd'hui dans

L—S—E.

IS, roi de Sardaigne, fils de Frédéric II, empereur, un des héros de la *Secchia rapita*, sous le règne d'Enzio. Entius était né sans nom, d'une des nombreuses maisons de la ville. Frédéric II entretenait dans sa ville, mais le nom de sa mère n'est pas connu. Son vrai nom était Hansa ou Jean. Les habitants ont encore appelé Enzo et était à peine âgé de quatorze ans quand son père le maria en 1238 avec la fille de la marquise de Massa, le Gallura et d'Oristagni en Sardaigne, et veuve d'Ubaldo Visconti. La moitié de la Sardaigne fut attribuée à Entius, et Frédéric II en fit le comte pour nommer son fils Frédéric. Comme il ne paraît pas avoir jamais habité et qu'il n'eut que deux enfants d'Adélaïde, l'héritage revint après sa mort à la famille des Visconti de Pise. Mais Entius, homme actif et des plus vaillants de son siècle, fut employé dans ses guerres contre l'Église. Il mourut en 1239 par ses conseils à la Marche d'Ancone; aussi fut-il exempté, à cette occasion, de payer le pape Grégoire IX. Il commanda la flotte sicilienne et pisane

qui remporta le 3 mai une grande victoire sur les Génois, et qui fit prisonniers les prélats appelés au concile par Grégoire IX pour condamner l'empereur. Dans les années suivantes, il porta la guerre dans toutes les parties de la Lombardie. Un poète burlesque (le Tassoni) s'est fait le chantre de ses exploits. Sa destinée a été cependant assez malheureuse pour que le récit en fût réservé à des poètes plus sérieux. Il fut fait prisonnier par les Bolonais dans la bataille de Fossalta, le 26 mai 1247, et conduit en triomphe dans leur ville: il y fut condamné à une prison perpétuelle. Il était alors âgé de vingt-cinq ans; ses cheveux d'un blond doré tombaient jusqu'à sa ceinture, sa taille surpassait celle de ses compagnons d'infortune et de ses vainqueurs; sa mâle beauté attirait tous les regards, et sur son noble visage on lisait son courage et son malheur. Frédéric essaya vainement d'obtenir la liberté de son fils, tantôt par les offres les plus brillantes, tantôt par la force ou les menaces. Entius fut pendant vingt-deux ans enfermé dans le palais du podestat, au milieu de la grande place de Bologne. Il y apprit successivement les malheurs et la mort de son père, de ses frères, et du dernier descendant de son illustre famille, l'infortuné Conradin. Enfin il mourut lui-même dans sa prison, le 14 mars 1272. La famille Bentivoglio, qui parvint un siècle et demi plus tard à la souveraineté de Bologne, a prétendu tirer son origine d'un fils naturel qu'Entius aurait eu durant sa captivité.

S. S—I.

ENTRAGUES (CATHERINE-HENRIETTE DE BALZAC D'). (Voy. VERNÉUIL).

ENTRAIGUES (EMANUEL-LOUIS-HENRI DE LAUNAY, comte d'), député aux états-généraux de 1789

par la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg, était né dans le Vivarais et neveu du comte de Saint-Priest, l'un des derniers ministres du roi Louis XVI. Le fameux abbé Maury fut son précepteur, et lui inspira le goût de cette éloquence d'apparat qui séduit et entraîne le plus grand nombre des hommes, mais qui opère plus difficilement la conviction dans les esprits sages et réfléchis. La sagesse ne fut pas ordinairement l'apanage des talents à l'époque où vécut le comte d'Entraigues, et lui-même en fournit un exemple frappant : il publia en 1788, sur les états-généraux, un Mémoire qui produisit un effet prodigieux sur les imaginations ardentes, et alors l'exaltation était arrivée à son dernier terme ; tous les Français ne demandaient que réformes et changements, et, dans l'opinion du plus grand nombre, rien de ce qui existait n'était plus digne d'être conservé. L'ouvrage du comte d'Entraigues, appuyé de tout le prestige, de toute la force de son éloquence, peut être considéré comme un des premiers brandons jetés au milieu de la France pour opérer le vaste incendie qui l'a si long-temps dévorée. Il avait pris pour épigraphe la formule employée par le justicier d'Aragon, lorsqu'il prête serment au roi, au nom des Cortez : « Nous qui » valons chacun autant que vous, et » qui, tous ensemble, sommes plus » puissants que vous, nous promet- » tons d'obéir à votre gouvernement, » si vous maintenez nos droits et nos » privilèges ; sinon : non. » L'ensemble de l'ouvrage n'est que le développement de ce texte : on y trouve tous les principes dont les conséquences si imprudemment appliquées causèrent, depuis, tant de désastres ; l'insurrection des peuples contre leurs souverains y est légitimée en termes posi-

personnage fan-
 tant des devoirs
 ire une pensée
 avait recueillie dans le Mémoire
 comte d'Entraigues. « En Angleterre
 » dit d'Entraigues, l'insurrection
 » permise ; elle serait sans doute
 » time, si le parlement voulait
 » truire lui-même une constitu-
 » que les lois doivent conserver.
 L'auteur voulait qu'on rétablît la
 titution que la France avait sous
 l'Allemagne : il attaquait tous les so-
 rains qui avaient régné depuis
 grand prince, et disait que sa
 ait isolée dans l'histoire, depuis
 toute de l'empire romain ; il déclara
 guerre aux ministres de tous
 rois, livrait à la haine publique le
 bleuse héréditaire, et l'appelait *le*
ment le plus funeste que le ciel
ait pu faire à l'espèce humaine.
 fin, il paraît que la monarchie
 tituée en France, même d'après
 principes qu'il manifestait, n'était
 encore son gouvernement de pré-
 sention, Brissotins, Girondins et
 tres, auraient pu trouver dans sa
 sion de foi des arguments très
 pres à justifier leurs systèmes ;
 quelques-unes de ses réflexions :
 » fut sans doute pour donner aux
 » héroïques vertus une patrie d'
 » d'elles, que le ciel voulut qu'il
 » tât des républiques ; et peut-
 » pour punir l'ambition des hom-
 » il permit qu'il s'élevât de gr
 » empires, des rois et des mal
 » mais toujours juste, même
 » ses châtimens, Dieu permit
 » fort de leur oppression, il
 » tât pour les peuples asservis
 » moyens de se régénérer, et de
 » prendre l'éclat de la jeunesse
 » sortant des ténèbres de la mort. » A
 avoir dit que tous les gou-

nts les attaques les plus vives, traigues ajoute : « Instruite par écrits de quelques hommes nés au sein de la servitude, la révolution actuelle, malgré ses vicissitudes, s'est imbue de leurs maximes ; le génie est venu embellir les travaux de l'érudition pour la rendre populaire, et sous les ruines éparses de notre antique gouvernement, a su démêler les droits imprescriptibles de la nation, nous apprendre ce qu'elle fut et ce qu'elle est. » Le comte d'Entraigues, par l'imagination tellement remplie de ces idées, que lorsque M. de Saint-Priest, son oncle, fut appelé à la présidence du ministère, il lui adressa une lettre de félicitation, non pas sur la conduite que le Roi venait de lui accorder, parce qu'il s'assurait, disait-il, que le nouveau ministre emploierait tous les moyens auprès du prince pour rendre au peuple son indépendance et ses droits. M. de Saint-Priest répondit simplement qu'il n'avait rien de ce qui pourrait être au service du roi. Au surplus les principes que professait alors le comte d'Entraigues, sont ceux de tous les hommes qui ont voulu faire la révolution ; mais ce qui est plus remarquable ici, c'est que l'auteur n'a peine arrivé aux états-généraux dans la chambre de son ordre qu'on l'entendit défendre de ses moyens une doctrine bien différente. Lorsqu'on discuta dans les deux chambres la question : si les biens des députés seraient vérifiés dans une salle commune, ou dans les salles particulières de l'ordre auquel ils appartenaient, le comte d'Entraigues fut choisi par la noblesse pour défendre les anciens usages, dans plusieurs conférences qui eurent lieu à ce sujet, entre les députés des

trois ordres : il y soutint avec beaucoup de vigueur les intérêts de ses commettants, de cette noblesse héréditaire qu'il avait proscrite quelques mois auparavant, et, de concert avec le marquis de Bouthillier et son collègue Cazalès (V. CAZALÈS), il fit prendre peu de jours après, par son ordre, un arrêté portant que la séparation des ordres, ayant le veto l'un sur l'autre, était un des principes constitutifs de la monarchie, et que la noblesse ne s'en départirait jamais. Pendant le peu de temps qu'il fut dans l'assemblée constituante après la réunion des ordres, il resta fidèle à son nouveau système : il fut néanmoins d'avis que la constitution dont on allait s'occuper fût précédée d'une déclaration des droits ; mais il défendit la sanction royale et les prérogatives qui y sont attachées, comme des principes essentiels du gouvernement monarchique ; il s'opposa aux systèmes d'emprunts proposés par le ministre Necker, dont le peu de succès amena la spoliation du clergé, et par suite la création des assignats. À cela près, le comte d'Entraigues se fit assez peu remarquer dans l'assemblée constituante, et plusieurs députés qui avaient bien moins de réputation, et entre autres son collègue Cazalès, y parurent avec bien plus d'éclat. Il quitta l'assemblée sur la fin de 1789, et n'y revint plus ; bientôt il passa chez l'étranger, et s'attacha d'abord à la cour de Russie, qui l'employa dans diverses missions secrètes : il alla ensuite à Vienne, où il jouit pendant quelque temps d'un traitement de 56,000 francs, que lui faisaient différentes cours pour les services qu'il devait leur rendre. Pendant tout le temps de son émigration, le comte d'Entraigues eut le sort le plus brillant, et il n'est peut-être point de

écritures, soit pour le portrait de l'auteur, dessiné à la plume par elle-même. Ce précieux manuscrit contient, 1°. *le Livre de l'Ecclésiaste, de la main d'Esther Anglois, française, à Lislebourg en Ecosse, ce XXI avril 1601.* 2°. *le Cantique des Cantiques*, traduit également en français, le tout accompagné de plusieurs pièces de vers, françaises et latines, d'André Melvinus et autres versificateurs du temps, in *Esteram Anglam rarissimam feminam*. On y trouve aussi la devise favorite de l'auteur, en ces termes :

De l'Eternel
Le bien,
De moy le mal
Ou rien.

Pour la délicatesse de l'écriture, ce petit chef-d'œuvre peut soutenir la comparaison avec les ouvrages de Jarry et des autres calligraphes du siècle de Louis XIV. S—D.

ENGRAMELLE (MARIE-DOMINIQUE-JOSEPH), religieux de l'ordre de S. Augustin, né à Nedonchal en Artois le 24 mars 1727, se livra à l'étude des sciences, et particulièrement de la musique. Il s'occupa surtout des instruments à touches et de leur construction. Comme il se trouvait, vers 1757, à la cour du roi Stanislas, un virtuose italien fit entendre à ce prince des sonates de clavecin qu'il admira beaucoup, mais dont il ne put obtenir communication. Instruit des regrets de Stanislas, Engramelle voulut les faire cesser, et imagina une mécanique qui notait les pièces touchées sur un clavecin au fur et à mesure de leur exécution. Le virtuose revint à quelque temps de là, toucha les pièces désirées, et, peu de jours après, le P. Engramelle lui fit entendre une serinette qui non seulement réétait ses sonates, mais rendait même fidèlement la manière et les

agréments propres à l'exécuteur. L'invention du moine consistait dans un clavier de rapport placé sous le véritable, et dont les touches frappaient sur un cylindre couvert de deux papiers, l'un blanc, l'autre noir. Le cylindre était mis en mouvement par une mécanique qui, à chaque tour, le faisait dériver de côté. La révolution totale était de quinze tours, et durait trois quarts d'heure. Une semblable mécanique fut inventée par Unger, conseiller-secrétaire de la cour de Brunswick-Lunebourg; mais il paraît que la priorité appartient au P. Engramelle (1). Ce dernier, en 1775, rendit public le fruit de ses travaux et de ses observations dans un ouvrage intitulé: *la Tonotechnie, ou l'Art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notation dans les instruments de concerts mécaniques*, in-8°, fig. La matière était neuve (2), et les luthiers faisaient un mystère de cet art. C'est également au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans *l'Art du facteur d'orgues* de dom Belos. Il est encore auteur d'un instrument qui donne la division géométrique des sons de manière à fixer l'incertitude des accordeurs. On lui doit en outre la description des *Insectes de l'Europe, peints d'après nature par Ernst*, in-4°, 1^{re} partie, contenant les chenilles, chrysalides et papillons de jour. Le *Dictionnaire universel*

(1) M. Gattey annonçait dans le *Journal de Paris* (1793, N°. 22) l'invention d'une machine de ce genre qu'il avait inventée; l'exécutif fut détourné par la crainte de passer pour plagiaire, lorsqu'on lui eut appris qu'un pareil mécanisme avait déjà été fait par un facteur de Belos qui, comme lui, n'avait aucune connaissance d'une machine semblable qui est décrite dans les *Transactions philosophiques*.

(2) Diderot avait, en 1748, proposé un moyen fort ingénieux de noter et d'écouter, sur-le-champ, tout ce que l'on voulait sur les serinettes ou organes dits de Barbarie; mais ce moyen n'est pas d'une exécution très facile.

bue quelques ouvrages sur les
et *Muets*. Eugramelle mourut
D. L.

GUERRAND. Voyez Coucy,
IV, et MONSTRELET.

ENJEDIN (GEORGE) ou ENYEDIN,
Enjedinus, célèbre unitaire,
nom de celui d'Enyed, petite
Transylvanie, sur les bords
vière de Maros, où il naquit
milieu du 16. siècle. Ses ta-
i méritèrent la confiance géné-
is son parti; il fut nommé su-
ant des églises des unitaires
Transylvanie, et directeur du
de Clausembourg. Il mourut le
embre 1597, dans un âge peu

On a de lui : *Explicationes
n scripturæ, veteris et Novi
venti, ex quibus Trinitatis
stabiliri solet*, in-4°. Il com-
t ouvrage dans l'intention de
r que les catholiques donnent
se interprétation aux passages
itues dont ils se servent pour
le dogme de la Trinité; et, dit
lément, il n'épargna ni subti-
critique, pour venir à bout de
ssein. La première édition fut
ée en Transylvanie, peu de
avant la mort de l'auteur. Les
ats en prononcèrent la suppres-
tous les exemplaires saisis fu-
ûlés, en sorte qu'elle est deve-
s rare. La réimpression de Hol-
résente une copie très exacte de
n original. Fabricius assure
vit le jour à Groningue, en
L'ouvrage d'Enjeddin a été soli-
t réfuté par Richard Simon, dans
histoire critique des commenta-
u Nouveau-Testament. On at-
encore à Enjeddin : I. *De divi-
christi*; II. *Explicatio loco-
catechesis Racoviensis*; III.
tio in Novum Testamentum
vis *Racoviana*. Le premier de

ces ouvrages paraît n'avoir jamais été
imprimé, et Sandius (*Bibl. anti-Tri-
nitar.*), prouve par de bonnes rai-
sons, qu'il est très douteux qu'Enje-
din soit l'auteur des deux autres.

W—s.

ENNERY (MICHELET D'), naquit à
Metz, en 1709, d'une famille distin-
guée; il commença ses études au col-
lége des Jésuites de cette ville, et les
continua à Paris. Ses parents le desti-
naient à la magistrature, mais un de
ses oncles, qui lui céla sa charge de
trésorier de la ville de Metz, le fit re-
noncer à l'étude du droit, pour revenir
dans sa ville natale. Les loisirs que lui
laissaient ses nouvelles fonctions, et
la conuissance qu'il fit d'un habile an-
tiquaire, son premier guide dans la
science numismatique, développèrent
en lui un goût qui le détermina à re-
noncer à sa charge, pour se livrer
tout entier à la recherche des mé-
dailles. Il se rendit à Paris, afin d'être
plus à portée de former les suites
qui ont illustré son cabinet. Les nom-
breux amateurs qui s'occupaient alors
de ce genre d'érudition, semblaient
exciter le zèle d'Ennery. Il n'épargna
rien pour enrichir sa collection, il
voyagea en Italie, en Allemagne, et
fit par-tout des acquisitions impor-
tantes. Les cabinets de Divan, capi-
toul à Toulouse, du président de Mai-
son, du duc du Maine, d'Havercamps,
de Douxménil, de l'abbé Favard, du
prince de Rubempré, de Chamilly,
archevêque de Tours, des Jésuites de
Paris, du marquis de Beauvau, de
Houdenc et de tant d'autres, vinrent
se fondre dans celui d'Ennery. Il ne
se borna pas à un seul genre de mé-
dailles, il voulut tout posséder, mé-
dailles grecques, de villes, de princes,
de rois, médailles romaines, etc. Il
s'attacha à former toutes ces suites.
Son catalogue, rédigé après sa mort

par MM. de Tersan et Gosselin, et teste la magnificence de ce cabinet, et le goût épuré de son possesseur. Il y sacrifia presque toute sa fortune. D'Ennery, au milieu de toutes ses richesses, se contenta d'en jouir, sans se livrer à l'explication des monuments qu'il possédait; il n'a rien publié de son vivant et n'a laissé aucun mémoire après sa mort. Il se contentait d'accumuler, et de faire voir noblement son cabinet, qui ne manquait pas d'être visité par les étrangers de distinction qui venaient à Paris. Il attachait à cela son plaisir, et il y borna son ambition. Il avait cependant formé le projet de rédiger lui-même son catalogue; mais une attaque d'apoplexie l'enleva le 8 avril 1786, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ce fut Romé de Lille qui fut son exécuteur testamentaire. C'est avec le secours de ce cabinet que celui-ci a perfectionné son ouvrage sur la métrologie, et c'est aussi par les conseils d'Ennery que Beauvais, dans son *Histoire des Empereurs*, a fixé le prix de chaque médaille romaine, suivant sa rareté et l'espèce du métal dans lequel elle a été frappée. Aucune collection de particulier n'avait égalé la sienne, un prince aurait pu montrer avec orgueil ce trésor d'érudition, elle montait à plus de vingt-deux mille médailles, dont environ vingt mille antiques. Cette collection fut vendue publiquement; tout fut dispersé, et ses débris allèrent embellir plusieurs cabinets, riches seulement de cette acquisition; les Anglais, les Hollandais, et les nombreux amateurs que possédait la France, se disputaient le fruit de tant de travaux. Les principaux acquéreurs furent le cabinet du roi, MM. Haumont, Xauppy, de Tersan, l'abbé d'Hauteville, de Milly, etc., etc., à Paris.; Vandamme, en Hollande; Knight, Town-

... s nommons ici
 ... eurs de ces col-
 ... personnes qui
 ... enrichi les suites de d'Ennery,
 ... qu'il est essentiel de connaître
 ... iation de tous les cabinets, par
 rapport aux médailles qui se trou-
 vent publiées par de nouveaux pos-
 sesseurs, et qu'on peut prendre pour
 des pièces nouvellement découverts.
 Le catalogue d'Ennery, publié
 à Paris, 1788, 1 vol. in-4°, avec fig.,
 tient un rang distingué dans les biblio-
 thèques, parmi les ouvrages numis-
 matiques. T—s.

ENNETIERES (JEAN D'), cheva-
 lier, sieur de Beaumetz, né à Tournai,
 vers la fin du 16. siècle, cultiva la
 poésie française avec plus d'ardeur
 que de succès, et mourut dans sa patrie
 vers 1650, âgé d'environ soixante
 ans. On a de lui : I. *les Amours de
 Theagenes et de Philoxènes*, suite
 de poésies, Tournai, 1616, in-16;
 II. *Boèce, de la consolation de la
 Philosophie*, traduit en français, en
 prose et en vers, *ibid.*, 1628, in-8°,
 assez rare; III. *le Chevalier sans re-
 proche, Jacques de la Laing*, poème
 en seize chants, *ibid.*, 1635, in-8°,
 c'est de tous les ouvrages d'Ennetiers
 le seul qui soit recherché des curieux.
 IV. *les quatre Baisers que l'âme
 dévote peut donner à son dieu dans
 le monde*, *ibid.*, 1641, in-12; V. *Sainte
 Aldégonde*, tragédie, *ibid.*,
 1645, in-8°. — ENNETIERE (Marie
 D'), de la même famille que le précé-
 dent, se fit quelque réputation pour
 son savoir et pour sa piété. Le seul de
 ses ouvrages qui ait été imprimé est
 une *Épître en vers français, contre
 les Turcs, Juifs, Infidèles, faux
 Chrétiens*, etc., 1559, in-8°.

W—s.
 ENNIUS (Quintus), poète latin,
 naquit à R... de la Calabre,

avant J.-C., sous le consulat de C. Falton et de C. Mamilius. Il vécut en Sardaigne jusque quarante ans; ce fut dans sa soumise aux Romains, qu'il fut lié avec Caton l'ancien, le gouverneur de la Sardaigne avec le préteur. La liaison qui existait entre Caton et Ennius fut si grande, qu'il offrit volontiers ses bons services à Caton pour lui enseigner la langue. Caton l'étudia avec lui pour témoigner sa reconnaissance à Ennius, il l'emmena à Rome et lui donna une maison située sur le mont Aventin. L'acquisition de son poète aussi célèbre que de son compatriote Cornélius Népos, comptait plus beaux triomphes que de la Sardaigne aurait pu en avoir. Ennius obtint par son mérite le honneur de bourgeoisie romaine; il méritait alors qu'on l'honorât par son rare mérite. Le style d'Ennius est la rudesse du siècle où il vivait, mais le défaut de pureté et de noblesse est racheté chez lui par la force de ses expressions. Ennius tira la pierre du fond des forêts pour planter dans les villes; et le langage de l'excellence, Virgile, en convenant qu'il a transporté dans son poème des vers tout entiers d'Ennius, nous fait voir qu'il tirait du fumier. Au jugement de Lucrèce, Ennius est le premier des latins qui ait obtenu de Parnasse une couronne im-

Primum amaro
Helicone perenni fronde coronam
in Italiam.

Quintilien a fait un grand poète Ennius : « Révérons, dit-il, cet homme célèbre, comme si nous étions dans ces bois sacrés par leur

» propre vieillesse, dans lesquels nous
» voyons de grands chênes que le
» temps a respectés, et qui pourtant
» nous frappent moins par leur beau-
» té, que par je ne sais quel senti-
» ment de religion qu'ils nous inspi-
» rent. » Ennius fut recherché par
tous les grands hommes de son siècle.
Caton, dont nous avons parlé, attachait tant de prix à l'estime d'Ennius, qu'il la mettait au-dessus de l'honneur du triomphe. Scipion l'Africain, fatigué des troubles de Rome, avait emmené Ennius dans sa maison de campagne de Litterne; il avait une telle vénération pour ce poète, qu'il voulut être déposé avec lui dans le même tombeau. Ennius mourut environ dix-huit ans après Scipion, d'un violent accès de goutte; il fut honoré d'une statue élevée sur le tombeau des Scipions, dont il avait chanté les exploits. Ennius a mis en vers héroïques les Annales de la république romaine; il a composé, en outre, quelques satires et plusieurs comédies qui annonçaient une profonde connaissance du cœur humain; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments qu'on a recueillis dans le *Corpus poetarum*, et dont Hesselius a donné une excellente édition in-4. (Amsterdam, 1707). Sa tragédie de *Médée* a été donnée à part, avec un choix de ses autres fragments et un savant Commentaire par M. H. Planck, Hanovre, 1807, in-4. Ennius était tellement convaincu de son talent pour la poésie épique, qu'il s'appelait l'Homère des Latins. Voici l'épigramme qu'il composa pour lui-même :

Aspicite, ô cives, senis Ennii imaginis formam;
hic vestrum primum maxima facta patrum
Meno me lacrymis decorat, neque funera lecta
Fecit; cur? voluit vivus per ora virum.

B—RS.

ENNODIUS (MAGNUS - FELIX),
était né à Arles, vers l'an 475, d'une

famille illustre ; il comptait parmi ses parents les Faustus , les Boëces , les Avienus , et Camillus , son père , avait exercé lui-même des charges honorables ; il fut dépouillé de ses biens par les Visigoths , lorsque les Barbares s'établirent dans la partie méridionale des Gaules. Une de ses tantes , qui demeurait à Milan , se chargea de pourvoir à son éducation. Cette circonstance a fait croire à quelques écrivains qu'il était né dans cette ville. Ennodius annonçait d'heureuses dispositions pour l'éloquence et pour la poésie , et d'habiles instituteurs les cultivèrent avec soin. Il perdit sa tante à l'âge de seize ans , et retomba dans la situation malheureuse dont elle l'avait tiré. Une dame d'une haute distinction , nommée *Mélanide* , touchée de son mérite , répara les torts de la fortune à son égard en l'épousant. Ennodius alla habiter ensuite Pavie. S. Epiphane , qui en était alors évêque , apprécia ses talents , et l'engagea à les faire tourner à l'avantage de la religion ; il céda avec peine aux pressantes invitations du saint évêque ; il ne consentit qu'à regret à se séparer d'une épouse qu'il aimait tendrement ; et ce fut pour ainsi dire malgré lui qu'il fut ordonné diacre à l'âge de vingt-un ans. Après son admission dans les ordres sacrés , il ne changea pas aussitôt de conduite ; mais enfin la grâce toucha son cœur , et dès-lors , renonçant aux vanités du monde , il s'appliqua tout entier à la science du salut. En 494 , il suivit , à la cour de Gondebaud , roi de Bourgogne , S. Epiphane , chargé par les églises d'Italie du rachat des captifs. Ce saint prélat étant mort , il se retira à Rome , où il continua de partager ses loisirs entre l'étude et la pratique de ses devoirs. Parmi les ouvrages qu'il composa à cette époque , on re-

ENN
 gie pour le pap
 Concile , d
 res étouffèrent l'insertion
 les actes de cette assemblée
 Panégyrique de Théodoric ,
 Visigoths , qu'il prononça en 5
 talents d'Ennodius et l'emple
 en faisait pour l'utilité de l'Egl
 méritèrent l'estime des pontif
 vénération des peuples. En 5
 fut placé sur le siège épisco
 Pavie , et peu de temps après
 Hormisdas le chargea de trav
 la réunion des églises d'Orient
 sées par l'hérésie des eutychie
 EUTYCHÉS). Il se rendit deux fo
 cet objet vers l'empereur Ma
 mais ce prince , qui favorisait
 reurs qu'Ennodius venait com
 résolu de le faire périr , en le
 de se rembarquer sur un vais
 mauvais état. Sa criminelle esp
 fut trompée : Ennodius arriv
 reusement en Italie ; il reprit
 nistration de son diocèse , qu'
 verna saintement plusieurs an
 mourut le 17 juillet 521. L'Egl
 nore sa mémoire le même jour
 OEuvres de S. Ennodius ont
 cueillies et publiées par André
 Tournai , 1611 , in-8° , et p
 mond , Paris , même année et
 format : elles l'avaient été pré
 ment dans le Recueil des *Act
 orthodoxographi* , Bâle , 156
 fol. ; et elles l'ont été depuis d
 différentes éditions de la *Bibli
 trum* , et séparément , à Venise
 in-fol. La meilleure édition es
 qui fait partie des *opera varia S
 trum* (V. SIMON); le texte e
 collationné sur deux excellent
 nuscrits , et les notes placées
 des pages offrent tous les éclai
 ments nécessaires. Elle renfer
 nombre de 29
 es : le style n'en

recherche ni de mauvais elles respirent la piété la ; II. le *Panegyrique de* , pièce utile pour l'his- : a été imprimée dans les : éditions des *Panegyrici ve-* l' *Apologie de Symmaque concile de Rome*, remar- l'enchaînement des moyens té des raisonnements, mais able, de l'avis même des s moins prévenus, aux pré- : la cour de Rome; IV. la *Epiphane, évêque de Pa-* sc par l'exactitude des faits connaissance qu'elle donne nts points historiques; le t plus correct et plus agréa- ui des autres ouvrages d'En- lle a été insérée dans les *torum*, au 17 janvier, avec le Bollandus; Arnauld d'An- duite en français; V. la *Vie stoine, moine de Lerins*; t un panegyrique de ce saint; urs *Opuscules*, peu impor- re lesquels on remarque ce- P. Sirmond a intitulé *Eu-* tm, parce que Ennodius y es à Dieu de sa miséricorde; *Discours ou Allocutions*, e de vingt-huit, sur des su- été, etc. Dom Martène a in- s le tom. V du *Thesaurus rum*, deux pièces de ce genre it échappé aux recherches de VIII. Des *Poésies*, divisées rties : la première contient nes, un *Eloge de S. Epi-* te.; la seconde, des *Epita-* s *Inscriptions*, des *Epi-* : , etc. On retrouve quelques unodius dans le *Chorus poë-*

W—s.

C, ou ENOCH (LOUIS), ndun au 16. siècle, em- réforme de Calvin, et se

retira à Genève vers 1550. Il remplit avec distinction une place de régent au collège de cette ville, et en fut nommé principal en 1556. La même année il reçut la bourgeoisie, et peu de temps après fut promu au ministère. Il a écrit des Commentaires sur Cicéron, que Robert Etienne a publiés avec les Œuvres de cet orateur. On a encore de lui : I. *Prima infantia lingue græcæ et latinæ simul et gallicæ*, Paris, 1547. in-4°.; II. *De puerili græcarum litterarum doctrinâ liber*, Paris., 1555, in-8°.; III. *Partitiones grammaticæ*, Genève, in-4°.—ENOCH (Pierre), sieur de *la Meschinier*, fils du précédent, né dans le Dauphiné, cultiva la poésie française, mais sans grand succès. On a de lui : I. *Opuscules poétiques*, Genève, 1572. in-8°.; II. *La Céocyre*, contenant cent cinquante-un sonnets, des odes, des chansons, des élégies, des bergeries, Lyon, 1578, in-4°. Il célèbre dans cet ouvrage les charmes d'une jeune demoiselle qu'il nomme *Céocyre*, de deux mots grecs qui signifient *brûle-cœur*; III. *Tableaux de la vie et la mort*. Ce sont des réflexions morales sur les misères de la nature humaine, divisées en cinquante quatrains. Les bibliographes qui font mention de cet ouvrage n'en indiquent ni la date de l'impression, ni le format.

W—s.

ENOCH, patriarche, fils de Jared, naquit l'an 3378 avant J.-C. Il eut pour fils Mathusala, lorsqu'il était âgé de soixante-cinq ans, et vécut encore trois cents ans après. Alors « il ne put plus, dit l'Écriture, parce que » le Seigneur l'enleva du monde. » S. Paul, dans sa belle Épître aux Hébreux, où il célèbre avec magnificence la foi des patriarches, parle ainsi de celui qui est le sujet de cet article :

« C'est par la foi qu'Enoch fut enlevé, » afin qu'il ne vît point la mort; et on ne le vit plus, parce que le Seigneur le transporta ailleurs. » Les docteurs de l'Eglise et les plus sages interprètes de l'Écriture ont donc enseigné que le patriarche Enoch n'est pas mort, et que Dieu l'a enlevé tout vivant du milieu des hommes, comme il a transporté long-temps après le prophète Elie, sur un chariot de feu (Voy. ELIE.). S. Jérôme, dans son Commentaire sur Amos, dit qu'Enoch et Elie ont été transportés au ciel dans leurs corps. Les juifs et les chrétiens croient unanimement que ces deux saints personnages existent encore aujourd'hui, et que c'est à eux que s'appliquent ces paroles de l'Apocalypse : « Je susciterai mes deux témoins, et ils prophétiseront, couverts de sacs, pendant mille deux cent soixante jours. » Il existait dans les premiers siècles de l'Eglise, sous le nom d'Enoch, un livre devenu fameux par l'embarras qu'il a causé à tous les interprètes. Tertullien en a fait un grand éloge, et avant lui, l'apôtre S. Jude, dans son Epître canonique, en cite un passage où il est question du jugement que Dieu doit exercer contre les impies. C'est dans ce livre qu'il est dit que les anges se sont alliés avec les filles des hommes, et en ont eu des enfants. Au reste, il est probable qu'il y avait dans le livre d'Enoch plusieurs vérités dont S. Jude, auteur inspiré de Dieu, a pu faire usage; mais ce livre n'en a pas moins été rejeté par l'Eglise, comme apocryphe, et les plus illustres des anciens docteurs en parlent comme d'un ouvrage qui ne doit pas faire autorité. Le célèbre Peiresc, l'un des plus illustres savants du commencement du 17. siècle, ayant appris par le P. Gilles de Loche, missionnaire capucin, que les Abyssins

langue éthio-
ivre pour se
en effet un ma-
it qui devait le contenir, mais
était que le livre d'un imposteur
Bahaila Michaël. Ludolf re-
la supercherie dont il avait
oupe, et comme le moine abyssin
Gr
ire, dont il avait reçu ses con-
nces en éthiopien, ne lui avait
n
parlé de ce livre d'Enoch, non
p
ment il publia la fausseté du ma-
nusc
it de Peiresc, mais il nia même
l'existence du livre. Cette opinion fut
adoptée par tous les savants; mais le
chevalier Bruce étant en Abyssinie en
1769, se procura trois manuscrits du
livre d'Enoch. A son retour en Eu-
rope, il en donna un exemplaire au
roi de France, et rapporta les deux
autres en Angleterre. Woide qui s'était
livré à l'étude du copte pour parvenir
à une plus grande connaissance des
livres saints, n'attendit point le retour
de Bruce et vint à Paris, où il copia le
livre d'Enoch; il en communiqua au
célèbre Michaëlis une notice, qui se
trouve imprimée dans la correspon-
dance de ce savant. L'étude de ce ma-
nuscrit ne laissa plus aucun doute sur
l'existence du livre d'Enoch, ou du
livre apocryphe qui porte son nom,
et que les Abyssins placent immédiate-
ment après le livre de Job, dans le
canon des livres saints. M. Silvestre de
Sacy a donné une notice assez détaillée
et la traduction latine de plusieurs cha-
pitres du manuscrit de la bibliothèque
du Roi, dans le *Magasin encyclopé-
dique*, 6. année, tome 1, pag. 509.
Ce savant y a prouvé que ce livre
est le même que celui qui est cité
dans la fautive épître de S. Jude
et dans les anciens écrivains. Son opi-
nion est que, (même obscur qu'il est,
il mériterait qu'il fût traduit et publié
avec le texte, à son antiquité,

qu'en ont fait des écrivains es, de l'autorité dont il a es discussions auxquelles il pu.

C—T et J—N.

E, fils d'Abraham, rabbin et de Posen, a publié les suivants : I. *Commentaire* tome 83, *extrait du Commentier fait par le même* r tous les psaumes ; II. *Joseph avec ses frères ; vers sacrés sur divers lieux* euque, imprimé à Amsterdam Rossi, qui nous a fourni , n'indique ni le lieu ni la mort d'Enoch. J—N.

(GASPARD), né vers 1570 dans le Wurtemberg, ré- fude du droit après avoir remiers grades, afin de se passion pour les voyages. à Cologne en 1603, et s'y ges d'un libraire. Ens pa- moins inquiète d'obtenir ation durable que d'amas- gent; aussi les volumes se nt-ils sous sa plume avec ité inconcevable ; souvent liait huit ou dix dans une sur des objets entièrement il quitta Cologne après y euré vingt cinq ans, et on qu'il devint depuis cette mais il paraît qu'il vivait 1636. Le rédacteur des *Bibl. histor. de France* : mal Gaspard Lorchan ; ur méritait d'être relevée. tera, parmi les ouvrages e ceux qui peuvent présenter stérêt ; on en trouvera une res indiqués dans la *Bibliolis* de Lipenius : I. *Historia Dithmarsicorum seu Da- b Frederico II*, Francfort, -fol.; II. *Mercurius Gallo-* Cologne, 1604 et années

suivantes, in-12. Ens en a publié six volumes, depuis le quatrième jusqu'au neuvième ; Michel d'Isselt est le ré- dacteur des trois premiers ; Gotthard Arthus et Jean-Philippe Abelin, suc- cesseurs d'Ens, ont porté cet ou- vrage à trente-cinq volumes. C'est une compilation faiblement écrite et mal digérée des événements qui se passaient en Europe. (V. ISSSELT) et J. Ph. ABELIN); III. *Rerum hun- garicarum historia, libris IX com- prehensa*, Cologne, 1604, petit in- 8°, réimprimée avec des additions et une suite, 1648, trad. en allemand, 1605, in-4°. Les bibliographes hon- grois trouvent à cet historien-compi- lateur plus d'élégance que d'exacti- tude, et lui reprochent de n'avoir point indiqué les sources où il a puisé, et de n'avoir point mis de tables à son ouvrage. IV. *Annales sive commentaria de bello Gallo- Belgico*, ibid., 1606, in-8°; V. *Deliciae Germaniae tam inferioris quam superioris*, ibid., 1608, in- 8°; VI. *Deliciae Germaniae trans- marinae*, ibid., 1610, in-8°; VII. *Belli civilis in Belgio per XL annos gesti historia usque ad annum* 1609, *ex Belgicis Meterani commen- tariis concinnata*, ibid., 1610, in- fol.; VIII. *Elogium duplex funebre et historicum Henrici IV*, ibid., 1611, in-4°; IX. *Indiae occidenta- lis historia ex variis authoribus col- lecta*, ibid., 1612, in-8°; X. *Mauritios libri VI in quibus Belgica describitur, civilis Belli causae, il- lustr. Mauritii natales et victoriae ex- plicantur*, ibid., 1612, in-8°; XI. *Magnae Britanniae deliciae*, ibid., 1613, in-8°; XII. *Thesaurus poli- ticus ex italico latine versus*. ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4°. Kahle parle avec éloge de cet ou- vrage (*Bibl. Struv.*, 2 part., pag.

228). Jean-André Bosio en avait annoncé une continuation qui n'a point paru ; XIII. *Epidorpidum libri IV in quibus multa sapienter, graviter, argute, salse, jocose atque etiam ridendè dicta et facta continentur*, ibid., 1613, in-12, 1624, 1628, in-12, 1648, 4 vol. in-12. On refondit dans la dernière édition le supplément intitulé : *Epidorpidismatum reliquæ* ; XIV. *Adparatus convivales jucundis narrationibus, salubribus monitis et mirandis historiis instructi*, ibid., 1615, in-12 ; XV. *Nucleus historico-politicus*, ibid., 1620, in-12, 2^e part., 1624. Les deux réunies, Ulm, 1653, in-12 ; XVI. *Morosophia sive stultæ sapientiæ et sapientis stultitiæ libri duo*, ibid., 1620, 1621, in-8^o. C'est peut-être une traduction de l'ouvrage que Spelte avait publié sous le même titre en italien, Pavie, 1606, in-4^o ; XVII. *Mantissa apophthegmatum*, ibid., 1620, vol. in-12 ; XVIII. *Heraclius de miseriis vitæ humanæ*, ibid., 1622, in-12 ; XIX. *Pausilypus sive tristium cogitationum et molestiarum spongia*, ibid., in-12 ; XX. *Principis consiliarius*, ibid., 1624, in-8^o ; XXI. *Fama Austriaca*, ibid., 1627, in-fol. (en allemand), lig. ; XXII. *Thaumaturgus mathematicus, id est, admirabilium effectuum è mathematicarum disciplinarum fontibus profluentium sylloge*, ibid., 1628, in-8^o. Cette édition est la seconde, et on en connaît deux autres de 1636 et de 1651, même format. C'est une traduction des *Récréations mathématiques*, dont la première édition française indiquée par Murhard est celle de Rouen, 1628, in-8^o. L'édition latine de 1636 porte sur le titre *Casparo Ens L. collectore et interprete*. On

n'y a remarqué que quelques problèmes, et l'ouvrage se termine par la description du singe ou pantographe. On remarque encore parmi les ouvrages d'Ens une traduction du roman de Guzman d'Alfarache, sous le titre de *Proscenium vite*, 1625, in-8^o, et des poésies latines, dont une partie a été insérée dans les *Deliciae poetarum Germanorum*, tom. II, pag. 1256 et suiv. W—s.

ENS (JEAN), théologien protestant, né le 9 mai 1682, à Quadiick dans la Westfrise, acheva ses études à l'université de Leyde, et se rendit habile dans les langues anciennes et dans l'histoire ecclésiastique. Après avoir été élevé au saint ministère, il fut d'abord envoyé à Bèets, et ensuite à Ligen, où il professa la théologie avec distinction. Il fut placé en 1709 à la tête de l'église d'Utrecht, et, l'année suivante, nommé professeur extraordinaire à l'école de cette ville. Il obtint en 1725 une chaire vacante à la même école, et mourut le 6 janvier 1752. On croit que le régime bizarre qu'il suivait, contribua à abréger ses jours. On a de lui : I. *Bibliotheca sacra sive diatribe de librorum novi testamenti canone*, Amsterdam, 1710, in-8^o ; II. des *Observations* (en hollandais) sur le 11^e. et le 12^e. chapitres d'Isaïe, Amsterdam, 1715, in-8^o ; III. *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4^o ; IV. *De academiæ omnium præstantissimæ*, ibid., 1728, in-4^o : ce sont deux thèses inaugurales ; V. des *Formules*, 1733, in-4^o, en hollandais, et d'autres ouvrages dans la même langue, dirigés contre Voët, Frugier et leurs

ENSENADA (ZENON SILVA (1), **UIS DE LA**), prit naissance à **ues lieues de Valladolid, dans** **ite ville de Seca, l'an 1690.** **le jour à des parents honnêtes,** **recommandables par leur pro-** **et leurs mœurs que par leur** **ance et leur fortune. La En-** **la, ayant terminé ses études avec** **s, sollicita et obtint un em-** **lans un des bureaux des finan-** **ci). Son activité, ses talents et sa** **uite ayant été remarqués par ses** **, il fut successivement avancé à** **mplois plus importants. La jus-** **de ses plans, la sagesse de ses** **, les connaissances utiles dont il** **orné son esprit le firent bientôt** **être pour un des plus habiles** **ministres. Après avoir occupé pen-** **quelques années l'emploi de se-** **re en chef dans le premier bu-** **des finances (de hacienda), il**

Dans plusieurs biographies on trouve ajoutés au de la Ensenada ceux de Zeno ou de ou tous les deux ensemble. Nous avons le premier comme n'étant proprement en, et nous avons supprimé le second n'appartenant pas à la Ensenada. Quelques biographes anglais ont prétendu que En- était un nom que ce ministre s'était pour indiquer l'obscurité de son origine, qui dirait en *se nada* (en soi rien); mais l'induction n'est pas exacte, puisqu'alors il le plutôt dire *en si* et non *en se*, qui n'est aguel.

suivant Laplace (*Pièces intéressantes*) quees autres biographies, la Ensenada dut sa re élévation au comte de Gages. Ce général dans la maison de la Ensenada, à Cadix, i-ci était, suivant les uns teneur de livres, banquier, et suivant les autres receveur douane. Le comte de Gages, ayant su re- re les rares talents de son hôte, le fit nom- mandant de l'armée d'Italie, et il n'eut qu'à s'offrir de son choix. Les besoins pressants de appellèrent dans la suite la Ensenada à l. Pendant ce temps, Philippe II vint à Ferdinand son fils lui succéda. Ce contre- allait bouleverser toutes les espérances de intendant, mais il ne se découragea pas. Il moyen de faire parvenir à la reine un riche t en son nom. Ce présent (qui pourrait pa- incompatible avec ses moyens et l'intégrité administration) lui procura ses entrées au et bientôt après il fut élevé au grade de e. Ces faits, tirés par tous ceux qui en t, d'une même source (un article anglais), pas assez d'authenticité, nous avons cru nous contenter de les consigner dans une

fut nommé ministre d'état par Ferdinand VI, qui l'honora en même temps du titre de marquis. L'Espagne se ressentait encore des dépenses aussi indispensables que ruineuses auxquelles l'avait entraînée la guerre de la succession. Malgré le gouvernement paternel de Philippe V, elle n'avait encore pu cicatriser toutes ses plaies. Il était digne d'un homme du talent de la Ensenada de produire cette heureuse et difficile guérison. En effet, aussitôt qu'il entra dans le ministère il se livra tout entier à l'administration publique. Il supprima les dépenses superflues, encouragea les établissements utiles, protégea l'industrie et le commerce, et la marine espagnole lui dut, pour ainsi dire, son existence. On peut même dire qu'il la créa de nouveau. Dans l'espace de peu d'années les deux mers furent couvertes de vaisseaux espagnols. Les communications de l'Espagne avec le Nouveau-Monde devinrent par ce moyen plus faciles et plus fréquentes, et son commerce plus étendu et plus avantageux. La Ensenada porta son système d'économie jusque dans la maison de son souverain (*Voy. FERDINAND VI*). Sans rien retrancher de la pompe qui convenait à un si puissant monarque, il sut cependant y établir une sage réforme. Le règne pacifique de Ferdinand n'était pas celui où un ministre pût briller par des actions d'un grand éclat, ni comme habile négociateur, ni comme profond politique. Méprisant une gloire éphémère, en faisant respecter les droits de sa nation, la Ensenada voulut la rendre heureuse. Il parvint à ce louable but, et Charles III, à son avènement au trône (en 1759), après la mort de son frère, trouva l'Espagne dans l'état le plus florissant. La population augmentée, 430 vaisseaux

de guerre de tout calibre, et 10 millions d'épargnes dans le trésor royal (50 millions de francs). Tels étaient les avantages qu'avaient produits l'économie et les mesures judicieuses d'un ministre habile, intègre et zélé. Quoique toutes ses vues eussent eu pour but principal l'amélioration de l'administration publique, la Ensenada n'oublia pas d'encourager les sciences et les arts. L'homme à talent trouvait toujours près de lui un favorable accueil et des récompenses. Le poète dramatique Candamo (le dernier de l'école des anciens) jouit de sa protection spéciale, et fut comblé de ses bienfaits; cependant, malgré tout le bien qu'il avait fait à son pays, il ne put se soustraire à l'envie d'un homme puissant, le duc de Huescar, qui depuis long-temps méditait sa ruine. Il parvint à le faire chasser du ministère. La Ensenada soutint cette disgrâce avec la constance d'un grand homme. Il se retira dans sa province, d'où, peu de temps après, il fut rappelé par son roi, qui le regretta sincèrement; mais les cabales de ses ennemis surent le tenir éloigné de sa première place. Il mourut en 1762. La Ensenada laissa un fils, qui vit encore, et qui s'est dernièrement distingué dans les armées par son patriotisme et par sa valeur.

B—s.

ENT (GEORGE), médecin anglais, né en 1605 à Sandwich, et fils d'un négociant flamand qui avait fui en Angleterre pour se soustraire à la tyrannie du duc d'Albe, fut élevé à Cambridge, alla étudier la médecine et prendre ses degrés de docteur à Padoue. Revenu à Londres, il fut admis dans le Collège des médecins, et fut l'un des premiers membres de la Société royale. Il se lia intimement avec Harvey, et se déclara pour sa

pro cu

tion du sang, le : *Apologia* *tinis, quæ res-*
tur Emilio Parisano, 1641;
 rimé en 1685 avec des additions
 érables. Ent a joint dans cet
 ge, aux vérités découvertes par
 Harvey, qu'il expose et défend avec
 beaucoup d'esprit, des idées bizarres
 tirées de son propre fonds, telles que
 celle d'un feu inné et d'une fermenta-
 tion du sang dans le cœur, cause pre-
 mière de son mouvement. Il fut créé
 chevalier par Charles II, à Fissur
 d'une de ses leçons publiques à la-
 quelle ce prince avait assisté. Le col-
 lège des médecins le choisit pour son
 président en 1699, et il occupa le
 fauteuil pendant six années de suite.
 Il a laissé, outre l'*Apologia*, un
 traité intitulé : *Antidiatriba in Me-*
u in Thruston de respiratiõis
primario, 1679, et quelques
 aux insérés dans les *Transac-*
tions philosophiques. C'est lui qui a
 publié les manuscrits d'Harvey sur la
génération animale. Les ouvrages de
 Ent sont réunis sous le titre de *Opera*
omnia medico-physics, observatio-
nibus, ratiocinisque ex solidiori et
experimentalis philosophiâ petitis,
nunc primum junctim edita, Leyde,
 1687, in-8°. Il mourut le 13 octobre
 1689, âgé de quatre-vingt-six ans.

X—s.

ENTINOPUS, architecte, né dans l'île de Candie, n'est célèbre que par la fondation de Venise. Suivant les plus anciennes archives de l'état vénitien, il paraît qu'en 405 les Visigoths, conduits par Radagaise, ayant porté la terreur en Italie et forcé les habitants à se réfugier loin d'eux, Entinopus fut le premier qui songea à se retirer dans les marais du golfe Adriatique et sa n y fut la seu-
 le jusqu' 415, invasion d'A-

sac de Padoue obligèrent les habitants de cette dernière à prendre l'exemple d'Entinopus. Ils firent vingt-quatre maisons de la sienne. On rapporte que le feu ayant pris dans ces maisons, Entinopus fit vœu de bâtir une maison au culte divin, si elle était aux flammes. Elle le fut, et l'architecte fut fidèle à son vœu. Les magistrats que les habitants avaient établis parmi eux, firent à embellir la nouvelle ville : elle fut dédiée à S. Jacques. Elle est encore aujourd'hui dans

L—S—E.

ENTUS, roi de Sardaigne, fils de Frédéric II, empereur, un jour fut la *Secchia rapita*, sous le règne de Enzo. Entius était né sans nom, une des nombreuses maîtresses de Frédéric II entretenait dans sa maison, mais le nom de sa mère n'était pas connu. Son vrai nom était Hansa ou Jean. Les habitants l'appelaient encore appelé Enzo et il mourut à peine âgé de quatorze ans. Entius, son père le maria en 1238 avec Marguerite, marquise de Massa, comtesse de Gallura et d'Oristagni en Sardaigne et veuve d'Ubaldo Visconti. La moitié de la Sardaigne fut partagée entre elle et Frédéric II en 1239. Entius fut nommé pour nommer son fils Frédéric III. Comme il ne paraît pas avoir été très habité et qu'il n'eut pas de descendants, l'héritage revint après sa mort à la comtesse de Pise. Mais Entius, très actif et des plus vaillants chevaliers de Frédéric, fut employé dans ses guerres contre l'Église. Il fut vaincu en 1239 par ses contemporains de la Marche d'Ancône ; aussi nommé, à cette occasion, par Grégoire IX. Il commanda une flotte sicilienne et pisane

qui remporta le 3 mai une grande victoire sur les Génois, et qui fit prisonniers les prélats appelés au concile par Grégoire IX pour condamner l'empereur. Dans les années suivantes, il porta la guerre dans toutes les parties de la Lombardie. Un poète burlesque (le Tassoni) s'est fait le chantre de ses exploits. Sa destinée a été cependant assez malheureuse pour que le récit en fût réservé à des poètes plus sérieux. Il fut fait prisonnier par les Bolognais dans la bataille de Fossalta, le 26 mai 1247, et conduit en triomphe dans leur ville : il y fut condamné à une prison perpétuelle. Il était alors âgé de vingt-cinq ans ; ses cheveux d'un blond doré tombaient jusqu'à sa ceinture, sa taille surpassait celle de ses compagnons d'infortune et de ses vainqueurs ; sa mâle beauté attirait tous les regards, et sur son noble visage on lisait et son courage et son malheur. Frédéric essaya vainement d'obtenir la liberté de son fils, tantôt par les offres les plus brillantes, tantôt par la force ou les menaces. Entius fut pendant vingt-deux ans enfermé dans le palais du podestat, au milieu de la grande place de Bologne. Il y apprit successivement les malheurs et la mort de son père, de ses frères, et du dernier descendant de son illustre famille, l'infortuné Conradin. Enfin il mourut lui-même dans sa prison, le 14 mars 1272. La famille Bentivoglio, qui parvint un siècle et demi plus tard à la souveraineté de Bologne, a prétendu tirer son origine d'un fils naturel qu'Entius aurait eu durant sa captivité.

S.—I.

ENTRAGUES (CATHERINE-HENRIETTE DE BALZAC L'). (Voy. VERNEUIL).

ENTRAIGUES (EMANUEL-LOUIS-HENRI DE LAUNEY, comte d'), député aux états-généraux de 1789

par la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg, était né dans le Vivarais et neveu du comte de Saint-Priest, l'un des derniers ministres du roi Louis XVI. Le fameux abbé Maury fut son précepteur, et lui inspira le goût de cette éloquence d'apparat qui séduit et entraîne le plus grand nombre des hommes, mais qui opère plus difficilement la conviction dans les esprits sages et réfléchis. La sagesse ne fut pas ordinairement l'apanage des talents à l'époque où vécut le comte d'Entraigues, et lui-même en fournit un exemple frappant : il publia en 1788, sur les états-généraux, un Mémoire qui produisit un effet prodigieux sur les imaginations ardentes, et alors l'exaltation était arrivée à son dernier terme ; tous les Français ne demandaient que réformes et changements, et dans l'opinion du plus grand nombre, rien de ce qui existait n'était plus digne d'être conservé. L'ouvrage du comte d'Entraigues, appuyé de tout le prestige, de toute la force de son éloquence, peut être considéré comme un des premiers brandons jetés au milieu de la France pour opérer le vaste incendie qui l'a si long-temps dévorée. Il avait pris pour épigraphe la formule employée par le justicier d'Arragon, lorsqu'il prête serment au roi, au nom des Cortez : « Nous qui » valons chacun autant que vous, et » qui, tous ensemble, sommes plus » puissants que vous, nous promet- » tons d'obéir à votre gouvernement, » si vous maintenez nos droits et nos » privilèges ; sinon : non. » L'ensemble de l'ouvrage n'est que le développement de ce texte : on y trouve tous les principes dont les conséquences si imprudemment appliquées causèrent, depuis, tant de désastres ; l'insurrection des peuples contre leurs souverains y est légitimée en termes posi-

personnage f
 ant des devoi
 aire une pense
 avait recueillie dans le Mémoi
 comte d'Entraigues. « En Angle
 » dit d'Entraigues, l'insurrecti
 » permise ; elle serait sans dou
 » time, si le parlement voula
 » truire lui-même une const
 » que les lois doivent conser
 L'auteur voulait qu'on rétablît la
 titution que la France avait sous
 emagne : il attaquait tous les
 rains qui avaient régné depu
 grand prince, et disait que sa
 était isolée dans l'histoire, dep
 chute de l'empire romain ; il dé
 a guerre aux ministres de to
 rois, livrait à la haine publique
 blesse héréditaire, et l'appelait
 ient le plus funeste que le ciel
 ait pu faire à l'espèce humain
 fin, il paraît que la monarchie
 tituée en France, même d'apr
 principes qu'il manifestait, n'é
 encore son gouvernement de p
 tion, et les républicains de la
 vention, Brissotins, Girondins,
 tres, auraient pu trouver dans
 fession de foi des arguments trè
 pres à justifier leurs systèmes
 quelques-unes de ses réflexions.
 » fut sans doute pour donner au
 « héroïques vertus une patrie
 » d'elles, que le ciel voulut qu'il
 » tât des républiques ; et peut
 » pour punir l'ambition des hon
 » il permit qu'il s'élevât de g
 » empires, des rois et des ma
 « mais toujours juste, même
 » ses châtimens, Dieu permit
 » fort de leur oppression, il
 » tât pour les peuples asservi
 » moyens de se régénérer, et
 » prendre l'éclat de la jeunesse
 » sur des lits de la mort. »
 a
 tre tous les ge

ents les attaques les plus vives, traigues ajoute : « Instruite par écrits de quelques hommes nés dans le sein de la servitude, la génération actuelle, malgré ses vices, s'est imbue de leurs maximes ; le génie est venu embellir les travaux de l'érudition pour la rendre populaire, et sous les ruines éparses de notre antique gouvernement, a su démêler les droits imprescriptibles de la nation, nous apprendre ce qu'elle fut et ce qu'elle doit être. » Le comte d'Entraigues : l'imagination tellement remplie de ces idées, que lorsque M. de Saint-Priest, son oncle, fut approuvé ministre, il lui adressa une lettre de félicitation, non pas sur la conduite que le Roi venait de lui accorder, parce qu'il s'assurait, disait-il, que le nouveau ministre emploierait tous les moyens auprès du prince pour rendre au peuple son indépendance et ses droits. M. de Saint-Priest répondit simplement qu'il n'aurait rien de ce qui pourrait être au service du roi. Au surplus les principes que professait alors le comte d'Entraigues, sont ceux de ces hommes qui ont voulu faire des révolutions ; mais ce qui est plus remarquable ici, c'est que l'auteur à peine arrivé aux états-généraux dans la chambre de son ordre, qu'on l'entendit défendre de ses moyens une doctrine bien différente. Lorsqu'on discuta dans les deux chambres la question : si les vœux des députés seraient vérifiés dans une salle commune, ou dans les salles particulières de l'ordre auquel ils appartenaient, le comte d'Entraigues fut choisi par la noblesse pour défendre les anciens usages, dans ces fameuses conférences qui eurent lieu, à ce sujet, entre les délégués des

trois ordres : il y soutint avec beaucoup de vigueur les intérêts de ses commettants, de cette noblesse héréditaire qu'il avait proscrite quelques mois auparavant, et, de concert avec le marquis de Bouthillier et son collègue Cazalès (V. CAZALÈS), il fit prendre peu de jours après, par son ordre, un arrêté portant que la séparation des ordres, ayant le veto l'un sur l'autre, était un des principes constitutifs de la monarchie, et que la noblesse ne s'en départirait jamais. Pendant le peu de temps qu'il fut dans l'assemblée constituante après la réunion des ordres, il resta fidèle à son nouveau système : il fut néanmoins d'avis que la constitution dont on allait s'occuper fût précédée d'une déclaration des droits ; mais il défendit la sanction royale et les prérogatives qui y sont attachées, comme des principes essentiels du gouvernement monarchique ; il s'opposa aux systèmes d'emprunts proposés par le ministre Necker, dont le peu de succès amena la spoliation du clergé, et par suite la création des assignats. À cela près, le comte d'Entraigues se fit assez peu remarquer dans l'assemblée constituante, et plusieurs députés qui avaient bien moins de réputation, et entre autres son collègue Cazalès, y parurent avec bien plus d'éclat. Il quitta l'assemblée sur la fin de 1789, et n'y revint plus ; bientôt il passa chez l'étranger, et s'attacha d'abord à la cour de Russie, qui l'employa dans diverses missions secrètes : il alla ensuite à Vienne, où il jouit pendant quelque temps d'un traitement de 56,000 francs, que lui faisaient différentes cours pour les services qu'il devait leur rendre. Pendant tout le temps de son émigration, le comte d'Entraigues eut le sort le plus brillant, et il n'est peut être point de

Français dont les écrits, dans l'origine des troubles, aient été plus funestes aux systèmes que soutenaient les émigrants. Il avait proclamé des principes destructeurs de tous les gouvernements alors existants en Europe, et il fut accueilli par tous les souverains : ils semblaient se disputer à qui emploierait ses talents. Dans les Mémoires qu'il publia chez l'étranger, il demandait une contre-révolution toute entière. Dans son opinion, toutes les réformes, toutes les améliorations devaient être abandonnées, et il ne fallait rien conserver de cette liberté civile et politique que lui-même avait préconisée avec tant de véhémence : elle lui était devenue aussi odieuse, que peu de temps auparavant elle lui avait été chère. Il n'oublia rien pour faire adopter ses nouveaux principes en France, et profita, pour cela, des différents moyens que lui fournissaient les travaux diplomatiques auxquels il était employé. Il fit tous ses efforts pour être utile à la maison de Bourbon ; et l'on trouve dans la correspondance d'un sieur Lemaître, publiée à l'époque des événements du 13 vendémiaire (8 octobre 1795), qu'il voulut attirer dans les intérêts de cette illustre famille plusieurs révolutionnaires importants, entre autres le député Cambacérès, qui devait jouer ensuite un très grand rôle, mais qui repoussa vivement et toute idée d'une liaison quelconque avec le comte d'Entraigues, et les éloges qu'il en avait reçus. Buonaparte, qui craignait beaucoup le comte et surtout le prince légitime dont celui-ci voulait faire triompher la cause, le fit arrêter à Milan, en 1797, et fit le plus grand bruit d'une conspiration, dont on avait, disait-on, trouvé les preuves dans son porte-feuille. On ne parlait en France, à cette époque, que du porte-feuille

du comte d'Entraigues : les uns qu'ils redoutaient les conséquences de son entreprise ; les autres, parce qu'ils désiraient le succès. D'Entraigues brava dans sa prison les menaces de Buonaparte, et lui répondit avec un coup de noblesse et de fermeté. Il fut naturalisé sujet de l'empereur de Russie, et réclama, en cette qualité, le droit des gens qui avait été dans sa personne. Mais de pareilles réclamations ne pouvaient pas produire beaucoup d'effet sur l'homme à qui il avait affaire. L'adresse de la rue Saint-Huberti, devenue sa résidence après avoir été long-temps sa prison, le servit beaucoup mieux que toutes ses protestations comme prisonnier russe : elle parvint à lui fournir les moyens de s'évader. Il se rendit en Allemagne, résida quelque temps à Vienne, où il vécut des récompenses et des bienfaits de plusieurs souverains, comme on l'a dit plus haut ; et retourna ensuite en Russie, où il obtint en 1803 le titre de comte de l'empereur : il eut ensuite une mission à Dresde, où il publia un manifeste violent contre Buonaparte, qui fut interdit dans cette ville et de toute la Saxe. Le roi de Dresde céda, et d'Entraigues retourna en Russie, et y trouva la récompense d'une haute fortune : il y eut occasion de publier des articles secrets du traité de Tilsitt. Muni de cette riche dotation, il se rendit à Londres et prit part au ministère anglais, qui, en échange d'un tel présent, lui offrit une pension très considérable. On prétend qu'alors le comte d'Entraigues eut la plus grande influence dans les délibérations du gouvernement anglais, en tout ce qui concernait les affaires de France ; mais point que M. Canning ne fût consulté, mais rien sans le consulter. Ce

n, c'est que le comte d'Entraigues était alors même en Angleterre. Malgré cela il vécut éloigné de son pays, où Louis XVIII tenait son trône. Il paraît que ce prince lui donna une entière confiance. On doit dire qu'il avait de bonnes raisons pour la refuser : toutes les preuves de dévouement que pouvait donner le comte avant les événements placés le chef de la maison Bourbon sur le trône de France, les sacrifices qu'il avait faits à Paris, avec de nombreuses relations suivies, les contributions qu'il avait données, les sacrifices qu'il avait faits pour le bien public, tout cela n'avait pas peu contribué à ce que le comte fût en confiance ; et qu'ainsi il n'y avait rien de surprenant que la restauration de cette noble maison et ses premiers écrits avaient réparé les malheurs, quoiqu'il n'eût eu aucune part à en défendre les intérêts. Mais il est certain que si vingt-cinq ans eût dû donner à un homme la confiance, il fut un jour à la tête de la garde nationale au village de Barne, près de Paris, le 22 juillet 1812, lorsqu'il fut tué en voiture, par un Italien, nommé *Lorenzo*. Les papiers anglais qui rendirent compte de cet événement, le comte en fut le seul témoin, sa déposition de cet homme, l'ont rapportée, paraît-elle, sans aucune réserve : le cocher a vu Lorenzo sur son maître un coup de poignard qui ne l'a pas blessé ; il a vu l'assassin donner au comte un coup de poignard qui lui a traversé le ventre et madame d'Entraigues, qui a été blessée par le même scélérat, a vu le coup de poignard partir vers sa voiture, tomber sur elle ; enfin, ce cocher a vu l'assassin d'Entraigues, qui était resté dans sa maison, étendu mourant sur son lit, ayant perdu l'usage de ses sens, et *Lorenzo* mort sur le

plancher : il présume que cet assassin s'était tué lui-même d'un second coup de pistolet dont il avait entendu le bruit avant d'avoir quitté sa voiture pour aller secourir ses maîtres. Le jury anglais devant lequel l'affaire fut portée, déclara constant l'assassinat du comte et de la comtesse d'Entraigues dont le suicide *Lorenzo* s'était rendu coupable. Quoi qu'il en soit, cet événement ne parut point suffisamment éclairci ; on prétendit que toutes les circonstances n'en avaient pas été examinées et recherchées avec assez de soin ; on crut enfin que si *Lorenzo* fut réellement l'assassin, il reçut lui-même la mort par l'ordre ou de la main de ceux qui l'avaient fait agir. On voit par ce qu'on vient de lire, que le comte d'Entraigues pouvait être dépositaire des secrets les plus importants de la haute politique ; et l'on a dit que le meilleur moyen de le faire taire était de l'assassiner ; mais qui peut-on soupçonner coupable d'une action aussi violente, sinon ceux qui prétendent qu'il n'y a de crimes en politique que ceux qui ne réussissent pas ? Après l'événement, le gouvernement anglais fit faire une perquisition dans la maison du comte, et s'empara de tous ses papiers. Ainsi finit ce personnage dont la vie fut un des tableaux les plus frappants de l'inconstance de l'esprit humain ; il était plein de talent et même d'érudition : ses écrits en font foi ; mais son imagination violente, quelquefois délirante, ne lui permit jamais de se renfermer dans les bornes que la perspicacité de son esprit et ses connaissances devaient lui faire découvrir. Quoiqu'appartenant à la noblesse d'épée, il n'avait point les goûts militaires, et on ne le vit pas parmi les braves qui voulaient rentrer en France les armes à la main ; il préféra les moyens dont on vient de

parler dans cet article. Il était très bel homme, et avait le regard plein de vivacité et d'expression. Les avantages de son esprit, les agréments de sa figure, le faisaient recevoir dans les plus hautes sociétés; mais malheureusement il n'y parlait presque jamais que de ses projets de réforme. Le succès de son fameux mémoire l'avait en quelque sorte mis hors de lui-même, et il ne craignit pas un jour de demander à la reine si elle l'avait lu. La princesse lui répondit qu'elle ne s'occupait pas de discussions politiques. Outre le fameux Mémoire dont il a été parlé plus haut (1), d'Entraigues a publié, I. un écrit sur cette question : *Quelle est la situation de l'assemblée nationale*, 1790, in-8°.; II. *Exposé de notre antique et seule règle de la constitution française, d'après nos lois fondamentales*, 1792, in-8°.; III. *Mémoire sur la constitution des états de la province de Languedoc*; IV. *Sur la régence de Louis Stanislas Xavier*, 1793, in-8°.; V. *Lettre à M. de L. C. sur l'état de la France*, 1796, in-8°.; VI. *Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, 1791, in-8°.; 4^e édition, 1792, in-8°.; ouvrage publié sous le pseudonyme d'Henri Alexandre Audainel. VII. *Discours d'un membre de l'assemblée nationale à ses co-députés*, 1789, in-8°. de 38 pages, qui a été suivi d'un second en 46 pag. VIII des *Observations sur la conduite des princes coalisés*, 1795, in-8°.; IX. une *Réponse au Coup-d'œil de Dumouriez, des Réflexions sur le Divorce, une Adresse à la No-*

(1) Intitulé *Mémoire sur les Etats-Généraux, leurs droits, et la manière de les convoquer*, par M. le comte d'Ant... 1788, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur.

ENTRECASTEAUX (JUSTOINE BRUN D'), né à Aix, d'un président du parlement de Provence. Il fit ses premières études chez les jésuites. Ses dispositions qu'il manifesta, et une solidité de jugement qui avait en lui devancé les autres, firent remarquer par cette société un caractère doux et naturellement veillant, l'avait rendu propre à recevoir les impressions religieuses qui lui avait inspirées dans son enfance et il conserva toujours des sentiments de piété, que ni la vie d'un militaire, ni l'exemple de ceux auxquels il a vécu, n'ont jamais ébranlés. Une grande justesse d'esprit à des vues très étendues, le rendait propre à appliquer, avec un égal succès ses études à tous les objets; par ces deux qualités qui distinguaient principalement son mérite, qu'il avait tant d'éclat dans la marine, a toujours été autant considéré comme officier par ses talents, que comme ses égaux et de ses subordonnés par ses vertus et une douceur dans la conduite de la vie, qui ne s'est jamais démentie. Son début, dans la carrière militaire, n'offrit rien de remarquable. Il fit son premier apprentissage sous les ordres du bailli de Suffren son parent. Pendant que le maréchal Vaux travaillait à soumettre la Corse, il croisa sur les côtes de l'île, avec une barque qui lui fut confiée, quoique depuis très peu de temps en service; et il continua de servir jusqu'à ce qu'on avait con-

ts. Au commencement de la è 1778, il eut le commandement d'une frégate de trente-deux caubuit livres de balle, destinée à aller visiter plusieurs bâtiments du port de Marseille, dans les diverses échelles du Levant. Il avait deux corsaires, dont chacun plus fort que sa frégate. En commandant son convoi, et s'opposant à ce qu'on fût inquiet avec habileté, il parvint à sauver tous les bâtiments. Sa réputation le fit choisir quelques temps après pour être capitaine de pavillon d'une *lajestueux*, vaisseau de cent cinquante canons, monté par M. de Rochefort. Sa bravoure froide et les talents qu'il donna de nouvelles preuves pendant ses campagnes dans les Indes, le firent distinguer. Ses succès furent pas moins d'utilité pendant la guerre; il soutint par une application constante, avait embrassé toutes les parties de la théorie du métier de capitaine et il les possédait toutes. Mais ce qui le fit remarquer plus d'avantage, fut l'administration des arsenaux du Levant qu'elle semble exiger au plus haut degré cette réunion d'intelligence, de justesse d'esprit et d'étendue de vues, dont il était particulièrement doué. Le maréchal de Castries, qui fut frappé de ces qualités, le fit être directeur-adjoint des arsenaux de la marine. Pendant qu'il exerçait les fonctions de cette place, où il sut relever les talents et ses vertus de l'éclat d'une situation méritée, qu'il fut frappé d'un malheur le plus terrible, et en même temps le plus sensible pour un homme de guerre. Un malheur inouï arriva dans sa vie, il faillit priver la marine de ses lumières. La délicatesse de son estomac lui fit perdre tout ce qui lui appartenait qu'à l'honneur et à la

vertu, le détermina à demander sa retraite. Le maréchal de Castries ne voulut pas que les services qu'il pouvait encore rendre à sa patrie, fussent perdus, et refusa sa demande; mais il ne songea qu'à s'éloigner des lieux où tout devait réveiller en lui l'idée de ses malheurs et augmenter ses chagrins. Le commandement des forces navales dans l'Inde lui fut confié en 1785, et lorsque le terme de ce commandement fut expiré, il prolongea son séjour dans ces contrées; par une marque de considération plus éclatante encore, il se fit nommer gouverneur de l'Île de France. C'est pendant sa campagne dans l'Inde, qu'il alla en Chine, à Contre-mousson, en s'avancant d'abord à l'est, par le détroit de la Sonde, et en passant à travers les îles de la Sonde et les Moluques. Il pénétra ensuite dans le grand océan d'Asie, et arriva à Canton après avoir contourné par l'est et par le nord, les îles Mariannes et les Philippines. Les talents qu'il montra pendant cette navigation dangereuse, le firent choisir pour aller à la recherche de Lapérouse. En effet, la route qu'il avait suivie était nouvelle, et la manière dont il s'était dirigé le désignait comme un des hommes les plus capables de commander une campagne de découverte. Il partit pour remplir cette glorieuse mission, au mois de septembre 1791, avec ordre de visiter toutes les côtes que Lapérouse devait parcourir après son départ de Botany-Bay, pour tâcher de découvrir quelque trace de cet infortuné navigateur, et compléter les découvertes qui lui restaient à faire. Le chevalier d'Entrecasteaux ne perdit jamais ces deux importants objets de vue; par sa hardiesse à s'approcher de terre, il prolongea, toutes les fois que le temps le lui permit, les côtes où il pouvait espérer de le trou-

ver, d'assez près pour qu'aucun des signaux que de malheureux naufragés auraient pu faire lui eussent échappé. Si ses efforts ont manqué de succès à cet égard, et s'il n'en a trouvé aucune trace, on doit l'attribuer à ce qu'il n'aurait pu en rencontrer que par un de ces heureux hasards inattendus, qui l'aurait conduit, ainsi que le navigateur devenu l'objet de ses recherches, sur la même île où la même côte inconnue. Les nombreuses découvertes qu'il a faites rendent sa campagne une des plus brillantes qui aient été entreprises. La côte occidentale de la nouvelle Calédonie, a été reconnue en entier ainsi que la côte occidentale de l'île Bougainville, et la partie nord de l'Archipel de la Louisiade. Le contre-amiral d'Entrecasteaux a découvert au sud de la terre de Diemen, une suite de canaux, de rades et de beaux ports, dans lesquels de belles rivières viennent se jeter. Il a reconnu près de trois cents lieues de côtes au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire toute la terre de Lecuwin, et presque la totalité de celle de Nutz. C'est lui qui a constaté l'identité des îles Salomon de Mendana, avec les terres vues par Surville et le lieutenant Shortland, qui avait été soupçonnée par le savant M. Buache, et qui avait été indiquée plus en détail par Fleurieu, dans son ouvrage intitulé : *Découvertes des Français au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1793. Dès qu'il eût terminé ses belles découvertes, et un peu avant d'arriver à l'île de Java, il fut attaqué du scorbut, et y succomba le 20 juillet 1793, à l'âge d'environ cinquante-quatre ans. Sa perte excita une douleur universelle dans les équipages des deux frégates. Les talents qu'il développa dans cette campagne doivent le ranger au nombre de nos plus illustres navigateurs. Son voyage,

s, en 1808, a par de cet article de pavillon, vait sous ses ordres depuis lui il est accompagné d'un recueil observations qui ont servi à fixation des îles et des côtes. joint un atlas rédigé par M. Beau-Beaupré, ingénieur-hydrographe l'expédition, où se trouvent avec une exactitude inconnue lors, les côtes qui ont été visité dant cet intéressant voyage. R. ENTRECOLLES. (*Voy. D. COLLES*).

ENVILLE (duc d'), a été par erreur ANVILLE, tom. II, 1

ENZINA (JEAN DE LA), dans la vieille Castille, d'une illustre, vers l'an 1446. Il fit s des à Salamanque, et dès se tendres années il montra un génie cidé pour la poésie. Ses premiers, dans quelques poésies le eurent beaucoup de succès. D'aspirer à avancer sa fortune, il p la cour de Ferdinand le catholique où son amabilité et ses talents le curèrent d'utiles protecteurs, lesquels il compta bientôt son rain lui-même. On peut dire Enzina fut véritablement le p qui jeta les fondements du l'espagnol. Ses pièces furent devant le roi et chez les premiers seigneurs de la cour, comme d'Albe, le marquis de Coria, première pièce qu'il composa l'occasion du mariage de Fen avec Isabelle de Castille, l'an Un *Art poétique* (*Arte de Tr* qu'il dédia au prince don Jean en 1457, augmenta de plus en réputation. Dans cet ouvrage, cond de ce genre qui paraissait p l., et qui faut placer ent q le marquis de

) et le Piniano (153...); il es principaux préceptes des grecs et latins, dans l'étude il était très versé. La Enziua particulièrement à concilier aptes avec le rythme et le génieésie espagnole. Quoique son tique n'ait pas le mérite de ceux ns le siècle suivant, publièlas, Espinel, Cascales, etc., t le regarder de son temps, et arda en effet comme une proaussi utile que recommanda. Enziua était surnommé le r excellence, et, arrivé au la gloire littéraire, il obtint la réputation dont jouit Lope de us les règnes de Philippe III ilippe IV. Mais il ne se distas seulement dans la carrière es-lettres; Ferdinand le charur la cour de Rome et pour de plusieurs missions impor dont il s'acquitta en habitie di. La première édition de ses fut imprimée, de son vivant, laogue en 1507 : elle était ée de plusieurs volumes conte. *Art poétique*, quelques petits, des odes, des chansons, etc., e comédies, parmi lesquelles istinguer celle qui a pour ti. *Art poétique y Victoriano*, que l'on a alors comme un chef-d'œu'art dramatique. Dans tous ses s on remarque un style pur, ges vraies, des pensées bril et une élégance jusqu'alors in et qui fut si bien imitée par, qui réussit à la fin à surpassmodèle. Don Juan de la Eumblé d'honneurs et de richesarut dans les premières années e de Charles-Quint. B—s.

ENAS (FRANÇOIS de), españ à Vilchès en Andalousie en énite à dix-sept ans, fut pen-

dant trente ans missionnaire aux Philippines, chez les Bisayas. Envoyé par sa province à Rome en 1628, il fut pris dans la traversée par les Hollandais, qui le mirent en prison. Sorti de sa captivité, il retourna à Manille, et y mourut le 12 janvier 1632. Il a laissé un *Panegyrique de la Vierge*, une *Grammaire bisayenne* et un *Examen de conscience ou Confessionnaire dans la même langue*. Ces ouvrages, dont on trouvait des copies dans plusieurs collèges des jésuites et dans les maisons de leurs missions espagnoles, sont recherchés des amateurs des langues de l'Asie orientale.

E—s.

ENZINAS. V. DRYANDER.

EOBANUS HESSUS (HELIUS).

Son surnom indique sa patrie. Il naquit dans la Hesse, le 9 janvier 1488, peut-être à Bockendorf, peut-être à Halgehausen. Ses biographes ne sont pas d'accord sur ce point, et la variété de leur récit est facile à expliquer. La mère d'Eobanus, surprise par les douleurs de l'enfantement, accoucha au pied d'un arbre. Elle habitait ordinairement Bockendorf; mais l'arbre pouvait être sur le territoire de Halgehausen : de-là l'incertitude. Eobanus, qui, dans ses ouvrages, parle souvent de lui-même, n'a pas peu augmenté l'embarras. Dans une de ses lettres il s'écrie : « O » ma patrie ! ô noble séjour de ma jeunesse ! ô collines ! ô forêts ! ô fleuves ! ô fraîches sources ! quand vous » reverrai-je ? » et c'est à la ville de Franckenberg qu'il adresse ces pathétiques exclamations. Dans ses *Héroïdes* il dit, toujours au sujet de Franckenberg, qu'il y est né, qu'il y a respiré pour la première fois l'air vital :

Illic vitales primum decorporamus auras,
Nascenti primum protulit illa diem.

Cela paraît positif; mais, d'un autre côté, on nous raconte que souvent il se donnait, en riant, le surnom de *Tragocomensis*. Il était donc né dans un village dont le nom était formé du mot allemand qui signifie *bouc*; il était donc né à Bockendorp. Ces nouvelles difficultés se peuvent encore expliquer. Il se disait né à Bockendorp, parce que sa famille y demeurait; à Franckenberg, parce que c'était la ville la plus voisine de son village. Ses parents, qui étaient de pauvres gens, avaient nom *GOEBBEREN*. Ils étaient protégés par le couvent de Heine, et ils durent l'éducation de leur fils à la bienfaisance des moines. Ce fut le prieur qui lui donna les premiers éléments des lettres. Du couvent, il entra dans l'école de Gemund, puis dans celle de Franckenberg. Horlaeus, qui la dirigeait, remarqua dans le jeune élève une inclination heureuse pour la poésie latine, et il s'attacha à la cultiver. Aidé de ses conseils et de ses leçons, Eobanus fit de rapides progrès. A seize ans il fut admis à l'université d'Erfurt, et il composa vers cette époque, deux pièces, où l'on peut entrevoir ce grand talent qui le plaça depuis au premier rang des poètes latins de son siècle, la pastorale de *Philétas* et le poème sur *les Malheurs des Amants*. En sortant de l'université, Eobanus voyagea pour augmenter ses connaissances et visiter les hommes célèbres. Après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne septentrionale, la Poméranie, la Prusse, la Pologne, il se rendit à Rieseberg où résidait alors l'évêque de Poméranie, auquel il avait été recommandé. Ce prélat aimait les lettres et protégeait les littérateurs. Il fut touché du mérite du jeune voyageur, et s'étant convaincu qu'il joignait à l'esprit le plus brillant et le plus orné un ca-

ri- stimable, il l'e
c- re dans des affa
li- na une mission
du roi de Pologne, et, bientôt
dans le dessein qu'il avait de s
cher pour toujours, et de lui
des places importantes, il l'en
Leipzig pour y apprendre le d
vil et le droit canon. L'imag
poétique d'Eobanus ne trou
dans l'étude de la jurispruden
ment qui lui convenait; acc
à cueillir les fleurs les plu
lantes de la littérature, il se c
d'un travail plein de sécher
avec la permission de l'évêque
seburg, il retourna à Erfurt.
mit à la tête de l'école de St.
Elle prospéra sous son administ
Ce succès fit naître l'envie, et u
jaloux et méchant parvint, à
d'artifices et de calomnies, à lu
sérieusement; mais les mag
d'Erfurt le vengèrent d'une m
éclatante, en lui donnant, dan
versité, la chaire d'éloquence. L
les troubles nés de la réforme
tèrent à Erfurt le cours des é
l'université fut abandonnée; et
nus, qui n'avait jamais eu bes
d'aisance, se trouva réduit à u
trême misère. Par le conseil
amis, il chercha une ressource
la médecine. Cette étude était
nouvelle pour lui; mais il s'y ap
avec une si vive ardeur, qu'il
peu de temps assez de progrès
composer, sur l'art de consei
santé, le *Traité De diætâ*, qui
grand succès, et a été souvent
primé. Ce fut vers cette époque
les magistrats de Nuremberg,
rent dans leur ville une école
que, et, sur la recommandat
Melanchthon, ils offrirent à Eo
la chaire de rhétorique et de
a, et il passa s

berg. Cependant le sénat ongeait à rétablir l'université y réussit il ne voyait pas le moyen que d'attirer d'habitués, et surtout de rapatriés. On lui fit des propositions honorables ; les conditions les plus avantageuses lui furent offertes ; d'abord, enfin il céda ; mais ses vœux ne furent point réalisables qui avaient dérangé l'équilibre, et, en quelque sorte, renversé, étaient loin d'être et il ne lui fut pas possible de remédier à un mal dont la cause existait. Après quatre ans de sécheresse, il quitta cette université de Marbourg, où le duc de Hesse l'avait nommé professeur, et y passa quelques années avant de mourir. La goutte, le trouble de son excessive intempérance le tourmentait vivement vers la fin de sa vie ; elle fut suivie d'une langueur dont il mourut le 1540. Au milieu d'une vie agitée, Eobanus avait trouvé le temps de composer un assez grand nombre de poèmes latins, et d'entretenir des relations avec les savants célèbres de l'Allemagne par sa correspondance a été publiée sous ce titre : *Hessi et amicorum litterarum familiarium, libri XII*, 1543, in-fol. ; elle n'est d'aucun intérêt pour l'histoire littéraire ; poésies, dont il laissa un recueil intitulé : *Operum Helii Eobani, farragines duæ*. Halle (en 1539, in-8°), comprennent des *Héroïdes*, à l'imitation d'Ovide ; dix-sept Eglogues ; un recueil de neuf livres ; une traduction des *Idylles de Théocrite* (Halle, 1530), une de l'*Illiade*, réimprimée. M. Kuinöl dit dans son *Illiade* d'Eobanus on

croit lire Virgile. Nous nous en rapportons à M. le professeur Kuinöl ; mais il est Hessois, et peut-être l'amour du pays l'a-t-il un peu aveuglé sur le mérite de son compatriote. Eobanus est encore auteur d'une traduction en vers élégiaques des Psaumes de David. Sa vie a été écrite par Camerarius, son contemporain et son ami. En 1801, M. Kuinöl a prononcé, dans l'université de Giessen, un discours latin, *sur les services qu'Eobanus a rendus aux lettres*. Ce discours, et Camerarius, nous ont fourni les matériaux de cet article. Nous avons aussi été aidés par deux dissertations de Ayrmann, sur la naissance, le nom et le mariage d'Eobanus. Nos lecteurs pourront, si plus de recherches leur semblent nécessaires, consulter encore Meichior Adam, Burigny, dans la Vie d'Erasme, la *Bibliothèque grecque*, tom. I, pag. 100, et l'ouvrage que M. Lossius a publié à Gotha, en 1797, sous le titre de *H. Eoban Hesse und seine Zeitgenossen, etc.*, c'est-à-dire, *Eobanus et ses contemporains*.

B—ss.

EOGAN, EOGHAINN, EOGHANN ou EOAN: Les anciennes annales irlandaises nous offrent trois princes de ce nom. Le premier est *Eoghann-Mor*, ou *Eoghann-le-Grand*. Nous avons parlé ailleurs (Voy. BRIEN-BOHRIOIRME) de ces dynasties milésiennes d'Irlande, qui prétendaient toutes remonter à un ancêtre commun (*Miléagh*), ainsi que de cette échelle féodale qui, à partir des Toparques, arrivait graduellement, à-travers des rois de districts et des rois de provinces, jusqu'au monarque suprême de l'île, avec une souveraineté héréditaire dans les races, mais élective dans les individus. Eoghann-Mor, de la dynastie des rois de Mumman

(Munster ou Momonie), après avoir eu à conquérir sa province sur des dynasties Conaciennes qui l'avaient envahie, eut à la défendre contre *Coïnn* ou *Conn*, surnommé *des Cent Batailles*, non seulement chef de toutes les dynasties de Connacht (Connaught ou Connacie), mais monarque d'Irlande, avant le 3^e siècle. Le sort des armes ne fut pas d'abord favorable à Eoghann, il fut obligé d'abandonner ses états et de se réfugier en Espagne. Il épousa la fille d'un des souverains de cette contrée, revint en Irlande avec une armée espagnole, fut rejoint par ses vassaux fidèles, et après dix victoires, non-seulement recouvra la Momonie, mais força le superbe guerrier des *Cent Batailles* à partager avec lui la souveraineté de l'île entière. Une ligue fut tracée de Gallway à Dublin, coupant l'Irlande par la moitié. Conn fut monarque de la partie septentrionale, Eoghann de celle du midi. Après avoir ainsi maintenu et agrandi sa souveraineté par son courage, Eoghann fit fleurir ses états par les arts de la paix, préserva de la famine, dans une disette affreuse, non-seulement ses sujets, mais ses voisins, porta enfin l'agriculture à un tel point de perfection, qu'à son premier surnom de *Grand* les peuples en ajoutèrent un autre qui ne déparait pas le premier, celui de *Mogha-huad*, ou *le Fort Laboureur*. Ce dernier même a tellement prévalu, que, dans les temps plus modernes, où la division de l'Irlande entre deux monarques s'est renouvelée, la partie du Nord a toujours été appelée *la Moitié de Coïnn*, et celle du Sud *la Moitié de Mogha* (*leath-Coïnn*, *leath-Mogha*). Un vieux poëme tiré par Keating des ténèbres de l'antiquité, décrit pathétiquement l'Irlande septentrionale en proie aux horreurs de la famine; les

ennés, se tr
troi invoquant l'h
leath-Mogha,
tout à la fois sage, humain
leur ouvrant ses greniers d
temps remplis, mais imp
provinces qu'il secourut un
déré euvers la sienne. Le
moines qui, dans le 5^e sièc
cueilli ces monuments hi
ont eu besoin d'introdui
chose de merveilleux dans
ments qui leur paraissaien
ples; et, tout pleins de l'hist
seph, ils ont voulu qu'un c
prédire à Eoghann une terr
sept années à l'avance, qu
employât ces sept années à
des greniers et à les rempli
cette famine arrivée à poin
il recueillit le fruit de sa p
de sa foi aux prophéties. A
ce beau règne l'ambition
nouvelle guerre entre le
Cent Batailles et le héros I
Ce dernier, surpris pendan
obscur, ne put que vend
vie, et tomba percé de cou
que le prince espagnol son b
sur le monceau d'ennemis qu
étendus à leurs pieds. Sou
élevé sur des boucliers, et
armées, dit O Halloran,
dans leurs chants ténébre
» au roi de Momonie, car i
» comme un héros devait n

L—
EOGHAN, petit-fils du p
eut pour père Oilioll Olum
Momonie entière, et qui l
en cinq districts : Desmo
moud, Ormond, Jarmond
moud, c'est-à-dire, Momon
di, du Nord, de l'Est, de
du Centre. Oilioll, père de
fils, en eut neuf de Saba, fi
narque des Cent Bat

e gendre du meurtrier de sur ces neuf, sept furent un terrible combat de Moy- i fit époque en Irlande. Éoiné de tous, qui commande de son père dans e journée, et que sa valeur it désigner *Thaniste*, ou hé- mptif de la couronne, fut des tués; et des deux frères aient, Cormac-Cass était le l naquit un fils posthume, qui fut nommé Fiacha-Oilioll régla que le district id serait sous le sceptre de celui de Thomond sous le Cormac-Cass; que Cormac trait après lui la souverai- te la Momonie; qu'après : appartiendrait à son petit, et qu'ainsi de suite les alterneraient sur le trône le toutes les Momonies. Les s deux souches se multi- es descendants d'Eoghann elés du nom générique ichts, dont on a fait *Euge- igéniens*: ceux de Cormac, mmèrent *Dalcaiss*, *Dal- ilcassiens*. Les Mac-Car- les aînés des Eoghanachts, n, des Dalcassiens. L'ordon- les dernières volontés de iss réglèrent pendant assez s la succession qu'il avait : fois violées, elles le furent. Le sort des armes décida jours de la suzeraineté en- e maisons rivales, et il fut at favorable aux O-Brien e-Carthy: les Dalcaiss pa- ir été, parmi les Irlandais, parmi les Grecs la phalange ne. Sous Henri VIII et eth, le Dalcassien O-Brien, mond, et l'Eugénien Mac- ni de Desmond, échange-

rent leur titre immémorial contre ce- lui de pairs d'Irlande. et se laissèrent créer comtes, l'un de Thomond, l'autre de Clancarty. Le superbe et farouche O'Neill, qui alluma une guerre de quarante ans contre Elisabeth, reprochait, avec indignation, à ces deux chefs de l'antique Erin, d'avoir pu accepter ces honneurs créés de la veille. Mac-Carthy, pour perpétuer tout à la fois et l'ancienneté et la primatie de son origine, prit pour devise de son nouvel écusson: *Sinsior Clanna Mileagha* (*l'Aîné de toutes les races Milésiennes*). L.—T.—L.

EOGHANN ou EOANN, prince d'Irlande vers le 5^e. siècle. L'Histoire, qui ne nous a conservé aucune de ses actions, nous a cependant transmis son nom, à raison de ses ancêtres et de sa postérité. Il était l'aîné des huit fils de ce fameux NIALL *des neuf Otages*, monarque d'Irlande, tué sur les bords de la Loire vers l'an 406, et dont les descendants, rois provinciaux d'Ultonie, possédèrent exclusivement pendant six siècles le sceptre monarchique de toute l'île. Eoghann, auteur des O-Neills proprement dits, eut pour frère immédiat Conall Gulban, ancêtre des O-Donnel, qui disputèrent souvent à leurs aînés le trône d'Ultonie, et comptèrent plusieurs monarques dans leur ligne. Les uns furent rois patrimoniaux du district de Tyr-Eoghann, et les autres du district de Tyr-Conneil. L'O'Neill et l'O-Donnel, qu'on voulut proscrire sous Jacques I^{er}, et sur lesquels on confisqua encore cinq cent mille acres de terre, avaient consenti à être faits pairs d'Irlande après leur soumission à la couronne d'Angleterre, et avaient été créés, le premier comte de Tyrone, et le second comte de Tyrconnel. Par cet article et par les deux qui précèdent, on voit que, malgré le mélange

des fictions nécessairement introduites dans des antiquités qui ont eu des Bardes pour premiers historiens, il est cependant indispensable d'y fouiller, lorsque les noms propres de familles ou de lieux, lorsque des usages locaux et des coutumes nationales, lorsqu'enfin mille circonstances de tout genre qui durent encore, se rattachent soit aux monuments, soit aux traditions de ces antiquités. On ne peut assurément pas douter que Tyr-Connell vient de Tyr - Coneil, autrement *pays de Connell*; et pour faire concevoir comment on arrive de *Tyr-Eoghann* à *Tyrône*, il suffit d'observer que, selon l'idiome irlandais, toute lettre suivie d'un *H* étant éteinte, *Tyr-Eoghann* se trouve réduit dans la prononciation à *Tyr-eoann*, bien voisin de *Tyrone*; comme *O Conchobhair* est réduit à *O Conoair*, dont les Anglais ont fait *O Connor*; comme *O Reighalaidh*, *O Cealaidh*, *O Moëlfh:laidh* se réduisent à *O Reialai*, *O Cealai*, *O Moëlalai*, dont les Anglais ont fait *O Reilly*, *O Kelly*, *O Mullally*. I.—T.—L.

EON, fanatique imbécille, ne doit qu'à l'exactitude de la nomenclature d'occuper une place dans cette Biographie. Il se qualifiait gentilhomme bas-breton; l'on croit en effet qu'il était d'une noble famille, et que son vrai nom est *Fon de l'Estoile*. Cet homme un jour rêva qu'il était le fils de Dieu, appelé pour juger les vivants et les morts; mais la cause de cette vision est au-delà de toute extravagance. Ayant lu dans notre liturgie cette formule *per eum qui venturus est judicare*, etc., l'homophonie de son nom et de l'accusatif *eum* lui persuada que c'était de lui que l'église avait voulu parler. Avec moins d'ignorance il pouvait s'assimiler plus na-

aux *Eons* de
 n s. qu'il en so
 trouva très fous; et,
 rive presque toujours,
 multitude. On prétend qu
 rait de prestiges, qu'il fai
 tre subitement des tables
 nies, et que quiconque
 ces mets était saisi d'une
 vine. Pour accroître le n
 ses prosélytes il parcouru
 provinces; mais ses succ
 donnèrent en Champagne
 vèque de Reims, qui n'ent
 raillerie, le fit arrêter et
 au concile qui s'ouvrit d
 ville le 22 mars 1148. Le
 gène III, qui se trouvait
 France, présidait ce cou
 parut devant ses juges appu
 bâton fourchu. On lui de
 que signifiait ce support d
 veau genre. « C'est un ge
 » tère, répondit-il; lorsqu
 » ce bâton les deux pointes
 » Dieu a en sa puissance
 » tiers du monde, et m
 » donne l'autre tiers; mais
 » verse ces deux pointes,
 » riche que mon père, je c
 » aux deux tiers du monde
 » n'a plus que l'autre tiers
 propos on conclut sage
 fallait enfermer l'homme
 fourchu; mais il mourut pe
 après, des suites des mau
 vents que lui firent épre
 gardes. Le concile ne se m
 si modéré envers ses dis
 furent tous, d'abord excu
 précaution, puis livrés aux
 Ces disciples avaient rep
 maître de très beaux n
 que *la Sagesse*, *la Te*
Jugement. Le *Jugement*
 chant au ppplice, invoqu
 juges le bâtiment qu'ep

ian et Abiron; mais la
ouvrit point, et lui seul
ouvrera des détails sur
es ouvrages d'Othon de
de Baronius, de Genc-
landerus, de Dupin, etc.

D. L.

BEAUMONT (CHARLES-
LOUISE-AUGUSTE-ANDRÉ-
'), naquit à Tonnerre le 5
1, et fut baptisé le 7 du mê-
, à l'église de Notre-Dame
: Louis de Beaumont, son
avocat au parlement, con-
di, et subdélégué de l'in-
: la généralité de Paris. Sa
mmait Françoise de Cha-
d'hommes ont joui, pen-
vie, d'une aussi grande
e lui. Les qualités bril-
le distinguèrent et les dif-
s qu'il joua dans le monde
contribuèrent sans doute ;
dut y mettre, et ce qui y
ement le comble, fut le
nt des circonstances impé-
rèrent un jour de couvrir
curiosité publique, excitée
qui lui fut intimé, de la
, de prendre des habits de
rès avoir glorieusement fi-
le cabinet et sur le champ
sous ceux d'un diplomate
rrrier, fit retentir son nom
pe étonnée. On eut peine
les raisons d'état qui fai-
r du chevalier d'Eon un
crifice d'amour-propre, et
l'esprit à la toilette pour
rir. De-là des conjectures
pèce, des paris ouverts,
nces dévoilés, et tous les

gistes de la paroisse, on lui donne
rlette, etc. mais cette pièce est
tes d'orthographe ou de contradic-
re faites à dessein. On y lit né-
baptisé par nous... (Voyez, a
biblogr. agronom., N°. 2569).

propos qui émanent de la diversité
des opinions. Chacun prétendit être
le mieux instruit, et cependant on
resta dans le doute. Aujourd'hui que
la vérité est reconnue, et qu'un con-
cours de témoignages irrévocables a
fixé toutes les incertitudes, il devient
plus facile de rendre au chevalier
d'Eon le tribut d'éloges qui lui est dû,
et de le peindre à la postérité sous des
couleurs ineffaçables. Sa jeunesse fut
consacrée à l'étude; il s'y adonna avec
ardeur, et de rapides progrès cou-
ronnèrent ses efforts. Reçu docteur en
droit avant l'âge auquel on a coutume
d'obtenir ce grade, il ne tarda pas à faire
partie du corps des avocats au parle-
ment de Paris. Mais cette profession
ne satisfaisant pas ses vues ambitieu-
ses, il en employa les loisirs à l'étude
de la politique et des belles-lettres, et
publia un *Essai historique sur les
différentes situations de la France,
par rapport aux finances*, qui fut
suivi de deux volumes de *Considéra-
tions politiques sur l'administration
des peuples anciens et modernes*. C'est
à ces deux ouvrages qu'il dut le com-
mencement de sa réputation, et l'hon-
neur d'être proposé au roi par le
prince de Conti, directeur en chef
du ministère secret de Louis XV,
pour remplir une mission délicate à
la cour de Russie. Muni des instruc-
tions nécessaires, il partit pour Saint-
Petersbourg, et y fut attaché au che-
valier de Douglas, qui travaillait sans
relâche à faire adopter un traité d'al-
liance entre les deux couronnes. L'es-
prit insinuant du chevalier d'Eon lui
attira les bonnes grâces de l'impé-
ratrice Elisabeth, et un an n'était pas
encore écoulé qu'il revint à Versailles
pour y rendre compte de l'issue favo-
rable que les négociations entamées
laisaient entrevoir. Son séjour en
France ne fut pas de longue durée,

et on le revit bientôt à Saint-Petersbourg, où il fut chargé, pendant cinq ans consécutifs, de la correspondance secrète entre l'impératrice et le roi de France. La prudence et l'activité de ses démarches ne laissèrent rien à désirer. Un traité définitif d'alliance entre la France et la Russie; la renonciation, de la part de cette dernière puissance, aux subsides qu'elle recevait de l'Angleterre; l'engagement de faire marcher, en faveur des cours de France et de Vienne, les quatre-vingt mille Russes assemblés en Livonie et en Courlande pour soutenir les intérêts de la Prusse et de l'Angleterre; enfin la ratification d'Elisabeth au traité de Versailles, du 1^{er} mai 1756, en furent les heureux résultats. Le roi lui témoigna combien il était satisfait de son zèle, et l'en récompensa en lui donnant une riche tabatière d'or ornée de son portrait, et en le nommant lieutenant de dragons dans le Colonel général, et secrétaire de l'ambassade de Russie. Il ne s'agissait pas moins que de perdre dans l'esprit d'Elisabeth le grand chancelier Bestucheff, et d'informer cette princesse des moyens criminels qu'employait son premier ministre, afin de détourner ses bonnes intentions en faveur de ses alliés. Grâce au chevalier d'Eon, cette affaire si difficile à conduire réussit au gré des cours de France et de Vienne. Le grand chancelier fut arrêté, et remplacé par le comte de Woronzow, qui était dans les intérêts de la France. De nouvelles faveurs furent le prix de ces nouveaux services. Le chevalier d'Eon fut promu au grade de capitaine de dragons, et porté sur l'état des pensions pour une somme de 2,400 livres. Peu de temps après, sa santé s'altéra au point qu'il fut forcé de solliciter son rappel. L'impératrice lui témoigna, dans les termes les plus flatteurs, la peine

de ses états. de Woronzow, dans l'air songé qu'il lui d' , au on, eu lui rappelant les blets de l'alliance entre les cours de Vienne et de Versailles : « Quoi- » que votre premier voyage ici avec » le chevalier de Douglas ait coûté » à té plus de deux cent mille hom- » mes et de quinze millions de rous- » s à ma souveraine, je n'en suis » pas moins fâché de vous voir partir. » — Eh quoi ! répondit spirituelle- » ment le chevalier, l'impératrice et » votre excellence pourraient-elles re- » gretter les sacrifices qu'elles ont fait » pour acquérir une réputation et une » gloire qui dureront autant que le » monde ? » Accoutumé à ne porter que de bonnes nouvelles, le chevalier d'Eon revint dans sa patrie avec la ratification de l'impératrice au nouveau traité du 30 décembre 1758, et à la convention maritime faite avec la Russie et les couronnes de Suède et de Danemark. Sa carrière politique se trouvant alors interrompue, il se jeta dans celle des armes, et s'y distingua d'une manière non moins éclatante. Hoxter, Ultrop, Eimbeck et Osterwick furent successivement le théâtre de ses exploits. La paix survint. Il quitta sur-le-champ l'épée pour reprendre la plume, et fut envoyé à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais. Toujours plein de prévoyance et de zèle pour son roi et sa patrie, il employa l'adresse pour se rendre maître de plusieurs papiers intéressants, et en fit faire une copie qui fut à l'heure même envoyée à Versailles par un courrier extraordinaire. La croix de St-Louis fut la récompense de ce service important. Le retour du duc de Nivernais en France éleva le chevalier d'Eon en dignité. Il nommé rési-

près du roi de la Grande-Bretagne, et ensuite ministre plénipotentiaire. Tout lui prospérait, lorsque des intrigues renversèrent tout à sa fortune et ses espérances. Une honteuse avait été signée; ceux qui avaient négocié étaient intéressés à leur conduite ne fût pas mise au jour. Le chevalier d'Eon était fidèle secret de Louis XV; il commandait et travaillait directement au service du prince. Il pouvait découvrir ce qui s'était passé et le révéler à son maître: c'en était assez pour compromettre sa ruine. Les caresses, les injures, les menaces, et jusqu'à la violence, tout fut employé. Des lettres de rappel lui furent expédiées; mais comme il ne jugea pas bon de repasser la mer et de retourner en France, il resta à Londres pendant l'espace de quatorze ans, dans un état de proscription. Cependant le roi, en consentant à sa disgrâce, chercha à l'en consoler en lui permettant de remettre par son ministre le roi de France le suivant: « En récompense des services que le sieur d'Eon m'a rendus, tant en Russie que dans mes autres affaires, et d'autres commissions que je lui ai données, je veux bien lui faire donner un traitement annuel de dix mille livres, que je lui ferai verser exactement tous les six mois, dans quelque pays qu'il soit, hormis pendant le temps de guerre, chez mes ennemis, et ce jusqu'à ce que je juge à propos de lui donner quelque poste où les appointements seraient plus considérables que le présent traitement. A Versailles, le 1^{er} avril 1766. Signé Louis. » Le séjour du chevalier d'Eon en Angleterre ne fut profitable pour la France, et quoiqu'il n'eût plus aucun caractère, il ne s'en a pas moins de tout ce qui peut tourner à l'avantage de sa patrie;

il lui demeura inviolablement attaché, et refusa les offres brillantes qui lui furent faites, s'il voulait prendre des lettres de naturalisation. Le roi, instruit de sa généreuse conduite, désirait ardemment réaliser ce qu'il lui avait promis; mais le chevalier, qui tenait fortement à ce que son innocence fût publiquement reconnue, s'obstina à ne point accepter les faveurs qui lui furent proposées. Cette résistance retarda son retour en France jusqu'à la mort de Louis XV, époque à laquelle les comtes de Maurepas et de Vergennes songèrent d'autant plus sérieusement à le rappeler, que les discussions et les paris énormes qui venaient d'avoir lieu à Londres sur son sexe, leur parurent un prétexte plausible pour vaincre ce qu'ils regardaient comme une opiniâtreté déplacée de sa part. En conséquence, Louis XVI signa, le 25 août 1775, une permission par laquelle il fut libre à d'Eon de revenir en France, ou de choisir tel autre pays qu'il lui plairait, sous condition qu'il garderait le silence le plus absolu, lui promettant assistance et protection, et faisant expresse défense de le troubler dans son honneur, sa personne et ses biens. Deux ans s'écoulèrent sans que le chevalier profitât de cette faveur du roi, et ce ne fut que le 13 août 1777 qu'il se décida à quitter Londres, après avoir reçu de M. de Vergennes la lettre suivante, en date du 12 juillet de la même année: « J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois. Si vous ne vous y étiez pas livré à des impressions de défiance, que je suis persuadé que vous n'avez pas puisées dans vos propres sentiments, il y a long-temps que vous jouiriez dans votre patrie de la tranquillité

» qui doit aujourd'hui, plus que ja-
 » mais, faire l'objet de vos désirs. Si
 » c'est sérieusement que vous pensez
 » y revenir, les portes vous en seront
 » encore ouvertes. Vous connaissez les
 » conditions qu'on y a mises : le si-
 » lence le plus absolu sur le passé ;
 » éviter de vous rencontrer avec les
 » personnes que vous voulez regarder
 » comme les causes de vos malheurs ;
 » et enfin de reprendre les habits de
 » votre sexe. La publicité qu'on vient
 » de lui donner en Angleterre ne peut
 » plus vous permettre d'hésiter. Vous
 » n'ignorez pas sans doute que nos
 » lois ne sont pas tolérantes sur ces
 » sortes de déguisements. Il me reste
 » à ajouter que si, après avoir essayé
 » du séjour de la France, vous ne
 » vous y plaisez pas, on ne s'oppo-
 » sera pas à ce que vous vous retiriez
 » où vous voudrez. C'est par ordre du
 » roi que je vous mande tout ce que
 » dessus. J'ajoute que le *sauf-conduit*
 » qui vous a été remis vous *suffit* ;
 » ainsi rien ne s'oppose au parti qu'il
 » vous conviendra de prendre : si
 » vous vous arrêtez au plus salutaire,
 » je vous en féliciterai ; sinon je ne
 » pourrai que vous plaindre de n'a-
 » voir pas répondu à la bonté du
 » maître qui vous tend la main. Soyez
 » sans inquiétude ; une fois en Fran-
 » ce, vous pourrez vous adresser di-
 » rectement à moi, sans le secours
 » d'aucun intermédiaire. J'ai l'honneur
 » d'être avec une parfaite considéra-
 » tion, etc. » Sur la foi de cette lettre,
 le chevalier d'Eon arriva à Versailles,
 où le ministre l'accueillit avec une
 distinction particulière ; mais tout en
 lui renouvelant l'ordre de prendre
 des habits de femme. Peu pressé d'o-
 béir, le chevalier alla à Tonnerre sans
 se prêter à la métamorphose qui lui
 était commandée, et ce ne fut qu'à
 l'époque d'un second voyage qu'il fit

se décida à dé-
 paraître dans
 titre de cheva-
 ment d'état lui
 une vive querelle à l'Opéra. On
 ignit les suites, et on l'envoya,
 calmer sa juste colère, au château
 jon, où M. de Changé, qui et
 alors gouverneur, le traita avec
 es égards qui lui étaient dus. Sa-
 ni, il se retira à Tonnerre. En
 il se rendit à Londres, sur l'in-
 du baron de Breteuil. La ré-
 on française éclata. Il revint dans
 rie, offrit ses services au gou-
 vement, fut refusé, retourna en
 terre, et fut mis, vu son absen-
 ce, sur la liste des émigrés. De ce mo-
 son existence ne fut plus qu'une
 de malheurs. Privé sans espoir
 de sa pension, et réduit le plus sou-
 vent à un état voisin de la détresse,
 il fut forcé d'avoir recours à son in-
 d'ie. Son habileté dans l'art de les-
 cr lui fournit quelques ressources,
 en tissant publiquement assaut avec le
 f. Six Saint-George. Mais l'âge et
 les infirmités ayant exercé sur lui
 leurs ravages, des amis généreux vin-
 rent à son secours, et rendirent ses
 derniers moments moins pénibles. De
 ce nombre fut le P. Elisée, premier chi-
 rur en de Louis XVIII. C'est sur le
 témoi- gnage de cet homme recomman-
 da- té, témoignage auquel il nous a
 au- sé à donner la plus grande pa-
 bl- té, que nous affirmons que le che-
 vauer d'Eon, malgré tout ce qu'on a
 pu dire et écrire sur son compte, ap-
 partenait exclusivement au sexe mas-
 culin. C'est après l'avoir assisté jus-
 qu'au 21 mai 1810, jour de sa mort,
 et avoir été présent à l'inspection et à
 la dissection de son corps, qui eut lieu
 le 23 du même mois, que le Père
 Elisée ne craint pas de lever irrévo-
 tes. A ces prete

irrécusables nous ajouterons que nous avons vu chez M. Marron, ministre du culte protestant et littérateur distingué, une gravure représentant le corps du chevalier d'Eon, de manière à éclairer les plus incrédules. Au-dessus de cette gravure, qui a paru en France, est l'attestation suivante : *reby certify that i have inspected the body of the chevalier d'Eon, in the presence of M. Adair, M. Wiltshire P. Elysée, and have found male organs in every respect exactly formed.* May 23, 1810, Golsquare; Th. COPELAND, etc. — Certifié, par le présent, avoir inspecté le corps du chevalier d'Eon, en présence de M. Adair, M. Wiltshire et du P. Elysée, et avoir trouvé des organes masculins parfaitement formés, etc. » — *In consequence note from the above gentlemen, examined the body which was a male.* The original drawing was made by M. C. Turner, in my presence. Dean street Soho. May 24, 1810. En conséquence de la note des personnes nommées ci-dessus, j'ai examiné le corps qui était du sexe masculin. Le dessin original a été fait par M. C. Turner, en ma présence, etc. » Ces faits nous être si grandement étendus les particularités de la vie du chevalier d'Eon, il est fâcheux sans doute de ne pouvoir répandre la lumière que celle qui doit encore plus piquer la curiosité publique. Il n'est pas bon que ne voulût connaître les faits politiques qui ont pu forcer un homme, un militaire, un chevalier de Saint-Louis de prendre des habits de femme. Dirons-nous, avec quelques auteurs de biographie, que le chevalier d'Eon servit son roi sous des habits des deux sexes ? Le fait ne nous semble pas assez prouvé. Concluons-nous donc de l'assurance qui

nous est donnée par des témoins dignes de foi, et ne faisons pas de vains efforts pour soulever une voile impénétrable. D'ailleurs, à quelque sexe que d'Eon eût réellement appartenu, sa mémoire serait encore exempte de toute maligne atteinte. En 1775 ses ouvrages ont été recueillis en 15 vol. in-8°, sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon*. Ils se composent : I. de *Mémoires sur ses différends avec M. de Guerry*; II. d'une *Histoire des Papes*; III. d'une *Histoire politique de la Pologne*; IV. de *Recherches sur les royaumes de Naples et de Sicile*; V. de *Recherches sur le Commerce et la Navigation*; VI. de *Pensées sur le Célibat, et les maux qu'il a causés à la France*; VII. de *Mémoires sur la Russie, et son commerce avec les Anglais*; VIII. d'une *Histoire d'Endoxie-Fæderowna*; IX. d'*Observations sur le royaume d'Angleterre, son gouvernement, ses grands officiers, etc.*; X. de *Détails sur l'Ecosse et sur les possessions de l'Angleterre en Amérique*; XI. de *Mémoires sur la Régie des blés en France, les mendiants, le domaine des rois, etc.*; XII. de *Détails sur toutes les parties des finances de France, etc.*; XIII. d'un *Mémoire sur la situation de la France dans l'Inde avant la paix de 1763* etc. M. de la Fortelle, lieutenant de roi de Saint-Pierre le Montier, a publié à Paris, en 1779, un volume in-8° de 176 pages, intitulé : *La Vie militaire, politique et privée de demoiselle Charles-Geneviève-Louise-Auguste-Andrée-Thimothée EON ou d'EON DE BEAUMONT, écuyer, chevalier.... ci-devant docteur en droit.... avocat.... censeur royal pour l'histoire et les belles-lettres, envoyé en Russie...., etc., et connue jusqu'en 1777 sous le nom de chevalier d'EON*. La curieuse liste

des qualités du chevalier d'Eon occupe plus de seize lignes sur le titre, en face duquel est une gravure offrant en médaillon le portrait de d'Eon, avec cette inscription : *A la chevalière d'Eon*, et on lit au-dessous : *composé par J.-B. Bradel, qui a gravé en grand le portrait de mademoiselle d'Eon, communiqué par elle à ce seul artiste. Une nouvelle édition de cette Vie, publiée en 1779, est précédée d'une Epître de M. Dorat à l'héroïne, et suivie de pièces relatives à ses démêlés avec Beaumarchais. D'Eon avait une bibliothèque précieuse par les manuscrits; ses besoins le forcèrent de la vendre en 1791. Le catalogue in-8., qui en fut imprimé la même année, est très rare en France; il est précédé d'un *Exposé* (en angl. et en franç.) qui contient des détails curieux sur les affaires privées de ce personnage singulier.*

P—c.

EOSANDER (JEAN-FRÉDÉRIC), né en Suède vers la fin du 17^e. siècle. Il se rendit jeune à Berlin, et ses dispositions pour les arts ayant été reconnues, l'électeur Frédéric, depuis roi de Prusse, le fit voyager en Italie et en France. Il s'appliqua surtout à l'architecture, et revenu à Berlin il fut chargé de plusieurs travaux importants. Il donna le plan d'une partie du palais de la capitale, et dirigea la construction du château de Charlottenbourg. Son orgueil et sa jalousie l'entraînèrent à des procédés peu généreux envers les autres artistes employés par le roi, et il causa surtout des chagrins très vifs à Schluter, qui avait donné le plan des décorations de l'arsenal et le modèle de la statue du grand électeur. Frédéric ne cessa pas néanmoins de le protéger, et lui accorda une forte pension, ainsi que le titre de colo-

... comme an-
... Charles XII,
... politique.
... Eosander se
... des réformes que le succes-
... de ce prince, le sévère Frédéric
Guillaume, introduisit à la cour.
Mécontent de sa situation à Berlin,
il en alla au service de Suède, et fut
employé peu après à la défense de
Silesie, dont les Danois, les Russes
et les Prussiens avaient entrepris le
siège. La place s'étant rendue, il de-
vint prisonnier des Prussiens; mais
il obtint la permission de se retirer
à Francfort-sur-le-Mein, où sa
femme, de la famille Merian, possé-
dait un fonds de librairie. Les reven-
us de ce fonds n'ayant pu suffire à
son goût pour le faste, il chercha du
service en Saxe, où il fut nommé
lieutenant-général. Eosander termina
ses jours à Dresde en 1759. On a de
lui un ouvrage en allemand, ayant
pour titre *l'Ecole de la guerre, ou
Le Soldat allemand*, et quelques Mé-
moires insérés dans le *Theatrum Eu-
ropeum*.

G—AU.

EPAMINONDAS, fils de Polym-
nis, naquit à Thèbes d'une famille an-
cienne et dont l'origine remontait jus-
qu'aux temps fabuleux. Il eut pour
précepteur le pythagoricien Lysis. La
philosophie de Pythagore, malgré
l'austérité des mœurs qu'elle imposait
à ses sectateurs, semblait vouloir les
conduire à la vertu, moins par les
seuls conseils de la raison que par une
sorte d'enthousiasme religieux, et non
seulement elle n'interdisait pas, mais
elle recommandait même, la culture
des arts agréables. Epaminondas n'en
négligea aucun, et prit des leçons des
plus habiles maîtres de son temps;
Denys lui montra à chanter et à s'ac-
compagner de la lyre; Olympiodore
lui apprit à jouer de la flûte, et Cal-

Epiphron fut son maître de danse. Cornelius Nepos rapporte avec étonnement ces particularités, et fait observer avec raison la différence de ces mœurs d'avec celles de ses concitoyens: son effet c'eût été une honte pour un Romain de posséder ces talents brillants qui, parmi les Grecs, rehaussaient encore l'éclat des grandes qualités. Epaminondas fut pendant sa jeunesse le témoin du rapide accroissement de la puissance des Lacédémoniens. Le gouvernement des petites républiques de la Grèce passait alternativement entre les mains de deux partis différents; les uns voulaient consacrer l'autorité suprême aux riches et aux puissants, pour contenir les ambitieux et les démagogues, les autres ne trouvaient de garantie pour le maintien des lois, que lorsque la grande majorité des citoyens participait à la souveraineté. Athènes, gouvernée démocratiquement, était dans toutes les villes l'appui de ce dernier parti, et Lacédémone celui du parti contraire. Après une longue lutte Lacédémone triompha, et les Thébains, forcés par les Spartiates, consentirent à établir la suprématie de ces derniers, en combattant avec eux à Mantinée contre les Arcadiens. Ceux-ci changèrent avec tant d'impétuosité l'aile droite des Lacédémoniens qu'ils l'enfoncèrent, mais Epaminondas et Pélopidas, tous deux jeunes, tous deux pleins de jeunesse et de valeur, s'y trouvaient, ils joignirent leurs boucliers et soutinrent l'effort des ennemis. Pélopidas, sept fois blessé, tombe baigné dans son sang; Epaminondas le couvre de son corps et se précipite au-devant de ceux qui veulent l'atteindre. Il allait succomber lui-même lorsque les Lacédémoniens, auxquels il avait donné le temps de

rent, le délivrent, repoussent les Arcadiens et les mettent en déroute. Ainsi ce fut sous les drapeaux des Spartiates et sur le sol même où il devait par la suite porter le dernier coup à leur puissance, qu'Epaminondas commença, par un prodige de valeur et de dévouement, sa carrière militaire. Une amitié constante unit Epaminondas et Pélopidas, quoiqu'il existât entre eux un contraste absolu. Pélopidas était un des plus riches citoyens de Thèbes; Epaminondas en était un des plus pauvres; Pélopidas aimait le faste et l'éclat, Epaminondas chérissait sa pauvreté, et, par principe comme par goût, il voulut rester et resta toujours pauvre. Pélopidas ne se plaisait que dans les camps, dans les exercices de la lutte et des courses; Epaminondas aimait au contraire la retraite et l'étude. Les intrigues du roi de Perse, de celui de Thessalie, et les instances de l'amitié le trouvèrent également inaccessibles à la séduction. Pélopidas cherchait à lui persuader que, pour faire le bien, les richesses sont nécessaires; « il est vrai, dit Epaminondas, pour un homme tel que Nicodème. » Ce Nicodème était boiteux et aveugle. Epaminondas avait observé quel avantage donnait aux Lacédémoniens, sur tous les autres peuples de la Grèce, leur sobriété et leur tempérance; il cherchait par son exemple à inspirer la même austérité de mœurs à ses concitoyens. Cependant le parti aristocratique de Thèbes, se voyant le plus faible, livra la Cadmée, ou la citadelle de la ville, aux Lacédémoniens, qui s'en emparèrent en pleine paix; tous les chefs du parti populaire furent exilés et particulièrement Pélopidas. Epaminondas, considéré comme un philosophe spéculatif, et protégé aussi par sa pauvreté, ne fut point compris dans cette

proscription. Trois ou quatre ans après il s'ourdit une conspiration pour anéantir ce gouvernement aristocratique et chasser les Spartiates de la Cadmée. Epaminondas ne voulut point se joindre aux conspirateurs quoique Pélopidas fût à leur tête; il redoutait les effets des vengeances personnelles, inséparables de pareilles tentatives. La conspiration réussit, les Spartiates furent chassés de la Cadmée; mais tous les maux et toutes les horreurs qu'avait prévus Epaminondas furent les premiers résultats de ce succès: des flots de sang coulèrent, et pour anéantir jusqu'à la race de leurs ennemis, plusieurs conjurés égorgèrent des enfants sur les corps de leurs pères expirants. Epaminondas, par l'ascendant qu'il avait sur ses concitoyens, contribua à faire cesser le massacre. Le gouvernement populaire fut rétabli, mais les Lacédémoniens déclarèrent la guerre aux Thébains: après quelques légers avantages ils furent repoussés à Tégyre par Pelopidas, qui avait été nommé général en chef des troupes de Thèbes. Ce succès inattendu étonna Lacédémone; jamais aucun peuple n'avait osé se mesurer avec les Spartiates en nombre égal, et les Thébains les avaient vaincus avec des forces inférieures. Toutes les républiques de la Grèce, fatiguées de leurs dissensions, résolurent de les terminer à l'amiable. Une diète générale fut convoquée à Lacédémone. Epaminondas y parut avec les autres députés de Thèbes, il avait alors quarante ans et n'avait acquis encore aucune réputation comme militaire, mais il était à juste titre considéré comme un des meilleurs orateurs de la Grèce. L'un des rois de Sparte, Agésilas, qui avait porté la guerre en Asie, et fait chanceler sur son trône le puissant monarque de

Perse, eut dans cette assemblée la principale influence. Son but était de la faire servir à affermir la suprématie que Lacédémone avait acquise sur tous les autres états de la Grèce. Thèbes, après qu'elle eût reconqué son indépendance, avait soumis, non sans violence et sans injustice, les autres villes de la Béotie, dont les forces réunies aux siennes contribuaient à la rendre plus redoutable; mais d'après le traité d'Antalcidas, conclu entre les Spartiates et le roi de Perse, toutes les villes de la Grèce étaient déclarées libres et indépendantes les unes des autres. Les Lacédémoniens, en tenant sous le joug les villes de la Laconie, exigeaient que celles de Béotie ne fussent plus asservies aux Thébains. Epaminondas démontra combien il était utile de contrebalancer la puissance, toujours croissante, des Spartiates. Comme Agésilas s'aperçut que son discours faisait une forte impression sur les députés, il l'interrompit et lui dit avec hauteur: « Vous » parait-il juste et raisonnable d'ac- » corder l'indépendance aux villes de » Béotie? — « Et vous, répondit Epa- » minondas, ne croyez-vous pas qu'il » est juste et raisonnable de rendre » la liberté à toutes les villes de La- » conie? » — « Répondez nettement, » repliqua Agésilas, enflammé de co- » lère, je vous demande si Thèbes » est dans l'intention d'affranchir les » villes de la Béotie? — « Et moi, » repliqua fièrement Epaminondas, » je demande qu'Agésilas déclare si » les Lacédémoniens veulent, ou non, » affranchir les villes de la Laco- » nie? » A ces mots Agésilas, ne se possédant pas, efface du traité le nom des Thébains, et leur déclare la guerre. L'autre roi de Lacédémone, Cléombrote, qui commandait en Phocide l'armée des alliés, eut

à marcher en Béotie. Les soldats nommèrent Epaminondas en chef, et sous lui Pélomais Thèbes n'avait vu, et puis, de pareils citoyens à la tête des armées. Cléombrote avait dix mille hommes de pied et mille chevaux. Epaminondas ne comptait que six mille hommes de pied, et cinq cents chevaux. La cavalerie thébaine était la meilleure de toute la Grèce. Les deux armées se rencontrèrent dans un endroit nommé Leuctres. Cléombrote était placé à la droite de son camp avec la phalange lacédémonienne qui formait une première ligne; mais parurent d'abord en bannière parallèlement aux deux camps, qui, beaucoup plus nombreux débordèrent vers la droite. Les soldats aux Lacédémoniens cette fois, Epaminondas se détermina à marcher par sa gauche, il la fortifia de telle sorte qu'il avait d'hommes d'élite et de cavalerie armés, qu'il rangea en deux lignes de profondeur en avant de la première par une escadron serrée. Le reste de ses troupes, tant de cavalerie que de ceux qui étaient pas corps avec la phalange, s'étendait sur une seule ligne sur trois ou quatre de hauteur. En ce moment, Cléombrote change sa disposition; mais, au lieu de marcher plus de profondeur à son camp, il la prolonge pour déborder l'armée d'Epaminondas. Penchant sur celle des Lacédémoniens, ils la renverse sur leur phalange qui n'était plus qu'à douze pas; et tandis que l'aile droite des Lacédémoniens reste en place, tout le

reste de la ligne se meut autour de son centre par un demi-quart de conversion, de sorte que, par ce mouvement, les Thébains à leur gauche s'approchèrent toujours plus de la droite des Lacédémoniens, sur laquelle ils voulaient tomber, et l'aile droite d'Epaminondas se trouva tout à coup fort éloignée de la gauche de Cléombrote. Pendant que la cavalerie lacédémonienne, mise en déroute, se replie sur l'infanterie, Pélolidas, avec le bataillon sacré, tourne subitement sur l'aile droite des Lacédémoniens et la prend en flanc, tandis qu'Epaminondas, avec sa grosse colonne, enfonce tout ce qui lui résiste, passe outre; et retourne sur ce qui restait encore entier, pour ne pas lui donner le temps de se reconnaître. La cavalerie thébaine se mit à la poursuite de cette aile lacédémonienne mise en déroute, et l'infanterie victorieuse des Thébains, profitant de son premier avantage, gagne toujours vers l'aile gauche des Lacédémoniens, qui, voyant le désordre de sa droite et l'ennemi qui s'avance toujours vers elle en bon ordre, plie et lâche pied. Quatre mille hommes de l'armée de Cléombrote restèrent sur le champ de bataille, et les Thébains, n'ayant éprouvé qu'une perte légère, y érigèrent un trophée. Telle fut la bataille de Leuctres, qui se donna le 18 juillet de l'an 372 av. J.-C. Elle est devenue à jamais célèbre par ces combinaisons profondes de l'art de la guerre, dont Epaminondas donna le premier exemple aux Grecs, et qui se sont attiré l'admiration d'un des meilleurs tacticiens de nos temps modernes. Il est heureux aussi pour la gloire du héros thébain d'avoir eu pour décrire ses savantes manœuvres un historien contemporain tel que Xénophon, lui-même aussi grand guerrier qu'habile écrivain; pré-

Le bataillon sacré était composé de trois cents hommes, et se composait de trois cents hommes, et se composait de trois cents hommes.

venu contre les Thébains, ami d'Agésilas, partisan des Lacédémoniens, beaucoup plus sans doute qu'il ne convenait à un Athénien. Epaminondas ressentit un joie extrême de cette victoire, et bientôt sa grande ame s'affligea de n'avoir pas eu plus de pouvoir sur elle-même. Il répondit simplement aux félicitations de ses compagnons d'armes : « Ce qui me flatte » le plus, c'est d'avoir eu ce succès » du vivant de mon père et de ma mère. » La bataille de Leuctres mit fin à la suprématie des Lacédémoniens sur les autres états de la Grèce; et ce n'était plus seulement pour se soustraire à leur joug que les Thébains cherchaient encore à les combattre, mais pour usurper à leur tour le premier rang. Epaminondas ne dissimulait peut-être pas assez ses desseins à cet égard, et comme les Athéniens s'étaient joints aux Lacédémoniens, il se vanta d'enrichir un jour la citadelle de Thèbes des monuments qui décoraient celle d'Athènes. Il prévoyait peu qu'en cherchant à ôter à Lacédémone cette influence, qui au besoin réunissait tant de républiques indépendantes contre un ennemi commun, il préparait les voies à ce jeune prince macédonien, à ce Philippe, retenu alors comme otage à Thèbes chez son père Polymnis, qui étudiait sous le vainqueur de Leuctres le grand art de la guerre et le génie national de chacune des villes de la Grèce que bientôt il devait épouvanter, tromper et asservir. Epaminondas profita de l'effet que produisit dans les esprits la victoire de Leuctres pour détacher plusieurs peuples de l'alliance de Lacédémone: il proposa aux Arcadiens de détruire les petites villes qui restaient sans défense, d'en transporter les habitants dans une place forte qu'on élèverait sur les frontières de la La-

conie; fournait mille pour l'entreprise, et ndements de Epaminondas, deux la bataille de Leuctres, entr. Péloponnèse avec Pelopidas. dix mille hommes de différe tions marchaient sous ses o porta la terreur et la désolat les peuples attachés aux La niens, et hâta la défec tion. Il conduisit ensuite cet formidable devant Lacédém puis cinq ou six siècles on ava osé tenter quelques incursion gères sur les frontières de la et jamais les femmes de Sp vaient vu la fumée d'un e nemi. C'est alors qu'Agésilas tra le chef habile et exp d'une nation valeureuse. Il o hauteurs de la ville, s'y retr à l'aide des Athéniens, qui rent Iphicrate à son secours, sans combat et par la diset vres, Epaminondas à se reir auparavant le général theba blit dans leur ville, qu'il bâtie et fortifiée, les Mes que les Spartiates en avaient et dévasta entièrement la Epaminondas, Pelopidas, et chefs de l'armée furent tra justice à leur retour de Thèb avoir gardé pendant quatre commandement au-delà du ten crit par les lois. Ce débt, te dans une république, les ex être condamnés à mort. Epan dit à tous les généraux de rej lui la faute, et convint de faits qu'on alléguait contre le il ajouta : « La loi me cou » je mérite la mort, mais je d » pour toute grâce que l'arrê » condamnation soit conçu » s : Epaminondas a été

par les Thébains pour les avoir de vaincre à Leuctres les Spartans, qu'ils n'osaient pas aupa- regarder en face; pour avoir, ette seule victoire, non seule- sauve Thèbes, mais rendu la é à la Grèce; pour avoir as- Sparte, qui s'estima trop heu- d'échapper à sa ruine; pour bloqué cette ville, en réta- nt Messène et l'entourant de murailles. » Les Thébains ap- nt, et les juges n'osèrent ndamner. Cependant le parti s Thèbes était contraire à celui inondas, et dont Ménéclide hef, parvint à le rendre moins euple, et dans la distribution plois, le vainqueur de Leuc- chargé de veiller à la pro- les rues et à l'entretien des le la ville. Il releva cette com- , et montra, comme il l'avait même, qu'il ne faut pas juger nmes par les places, mais des par ceux qui les remplissent. as, envoyé en ambassade au Alexandre, tyran de Phères, nu comme prisonnier. Les Thé- éclairèrent la guerre à Alexan- aminondas fut exclus du com- ment, qu'on déséra à Cléomène polémarques ou magistrats a charge. Epaminondas s'lié- à s'enrôler comme simple sol- s une armée destinée à délivrer . Cette armée, conduite par des norants, fut battue, et eût été ment détruite, si, par un con- ent unanime, on n'en eût remis mandement à Epaminondas, econduisit à Thèbes sans nou- erte. Les Thébains le nommè- néral de la nouvelle armée nvoyèrent contre Alexandre, tyran, partout repoussé, se cé de subir les conditions qui

II.

lui furent imposées et de rendre Pé- lopidas; mais celui ci, peu de temps après et dans une autre guerre contre ce même Alexandre, se hasarda im- prudemment, et périt accablé par le nombre. Epaminondas voulait rendre les Thébains aussi puissants sur mer qu'ils l'étaient sur terre. Il fit porter un décret par le peuple pour équiper cent galères, et ayant été nommé comman- dant de cette flotte, il força Rhodes, Chio et Byzance à abandonner l'alliance des Athéniens et à entrer dans la confé- dération des Thébains. La flotte athé- nienne, commandée par Lachès, s'op- posa en vain à son entreprise. Une guerre éclata entre les Tégéates, qui implorèrent l'appui des Thébains, et les Mantincens, que soutenaient les Lacédémoniens. Epaminondas crut qu'il était temps de profiter de cette occasion pour porter les derniers coups aux ennemis de Thèbes; sachant que l'armée lacédémonienne, comman- dée par Agésilas, était en Arcadie, il part un soir de Tégée pour surprendre Lacédémone, et arrive à la pointe du jour, mais il y trouve Agésilas qui, instruit par un transfuge de la marche d'Epaminondas, était revenu sur ses pas avec une extrême diligence. Le général thébain, surpris, sans être découragé, ordonna plusieurs atta- ques, et s'était rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas alors n'é- coute plus que son désespoir; quoi- qu'âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu de l'ennemi, et, secondé par Archidamus son fils, il parvient à le repousser. Epaminondas, pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise, marche en Arcadie, et, près de la ville de Mantinée, joint l'armée des Lacédémoniens, lui livre bataille, et la gagne par une man-œuvre à peu près semblable à celle de la journée de Leuctres, mais il fut

blessé d'un javelot, dont le fer lui resta dans la poitrine. Cet événement inattendu arrêta le carnage : les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction ; de part et d'autre on sonna la retraite. Epaminondas, avant d'expirer, demanda Daiphantus et Iollidas, qu'il jugeait dignes de le remplacer : on lui dit qu'ils étaient morts « Persuadez donc, » reprit-il, aux Thébains de faire la paix. » Et en effet, après la perte d'Epaminondas, Thèbes, suivant l'expression d'un ancien, fut comme un javelot dépouillé du fer qui en forme la pointe, et cessa d'être redoutable. Ce fut le 4 juillet de l'an 363 av. J.-C., qu'Epaminondas mourut sur le champ de bataille de Mantinée. Depuis, on dressa dans ce lieu un trophée et un tombeau. Trois villes de Grèce se disputaient le triste honneur d'avoir donné le jour au soldat qui donna le coup mortel au héros thébain. Les Athéniens prétendaient que c'était Gryllus, fils de Xenophon, et exigèrent que le peintre Euphranor, dans un de ses tableaux, se conformât à cette opinion ; les Mantinéens nommaient Machérior, un de leurs concitoyens ; et les Lacédémoniens accordèrent des honneurs et des exemptions à un des leurs, nommé Auticrates, qui seul, suivant eux, avait porté le coup fatal à ce terrible ennemi de Sparte. Cicéron prétend qu'Epaminondas est le plus grand homme que la Grèce ait produit, et l'on ne saurait disconvenir qu'il offre un des modèles les plus parfaits du grand capitaine, du patriote et du sage. Plutarque avait écrit sa vie, il la cite même dans celle d'Agésilas ; mais ce morceau précieux n'existe plus. Plutarque donne un assez grand nombre de détails sur ce héros, dans cette même vie d'Agésilas, dans celle de Pelopidas, et dans ses œuvres mo-

La vie d'Epaminondas, a évidemment un caractère de brièveté. Né est celui qui fournit les principaux faits ; il faut ensuite consulter Justin, de Sicile, Justin, Pausanias, Frontin, Cicéron, Alién, Maxime, Polyèu. Ce dernier a conté ridiculement sur la femme d'Epaminondas, qu'on sait, par d'autres auteurs plus croyables, ne s'être marié (1). L'abbé Seran de la Rivière a publié une *Histoire d'Epaminondas*, 1759, 1752, in-12 ; c'est un ouvrage prolix et dépourvu de critique, accompagné des observations de M. de Folard sur les batailles de Mantinée et de Mantinée, qui ne sont qu'un abrégé de celles que l'auteur avait publiées dans le *Traité de la Guerre*, in-12. Polybe. L'ouvrage de Seran n'a cependant pas été traduit en français. M. Meissner, qui a écrit aussi une *Histoire d'Epaminondas*, en allemand, in-12, Prague, 1798. L'abbé Goussier, dans le tome XIV, pag. 115 de ses *Mémoires de l'Académie des Sciences*, a aussi donné une Vie d'Epaminondas ; mais elle est écrite avec légèreté, et sans aucune citation des auteurs anciens. Epaminondas est mis en scène avec beaucoup de détails et de charme, dans les *Voyages de jeune Anacharsis*. Cependant il est nécessaire de consulter les récits sévères, mais justes, que M. de Seran a fait des récits de l'abbé Bartholin, dans les chap. xxvi et xxviii de son *Histoire de la Grèce*, tom. V, l'édition in-8°. W.

(1) Il nous paraît même malheureusement certain, par un passage de Plutarque, que le traité sur l'Amour, qu'Epaminondas était à ce goût infâme auquel les Grecs et les Romains, et les Lacédémoniens, n'attachent aucune honte. Plutarque nous apprend que le héros thébain aimait deux femmes, Aspée et Cléone ; que ce dernier périt aussi à la bataille de Mantinée, et fut enterré auprès de lui.

ÈÈ (CHARLES-MICHEL DE L'), de ces bienfaiteurs de l'humanité la mémoire doit durer aussi longtemps qu'il y aura des êtres doués de la nature, et privés des oracles les plus nécessaires aux besoins de la vie. S'il n'est pas l'inventeur de cet ingénieux qui, substituant le muet à la parole et l'intelligence, ne lui a point porté cet art au degré de perfection dont il était susceptible, ses travaux multipliés et son zèle qui les fit entreprendre, le succès qui les couronna, et, en outre, l'établissement philosophique que, seul, sans appui, il fonda, soutint, augmenta de ses propres deniers, se rendent strict nécessaire, jusqu'à un certain âge avancé, pendant un long hiver, tous ces titres assurent à ÈÈ de l'Épée la reconnaissance de ses amis de l'humanité. L'art qu'il fit sa plus chère étude, a pris naissance chez les Espagnols, du moins on n'en trouve point de traces ailleurs. A la fin du 16^e. siècle (1570), un religieux bénédictin du monastère d'Oña, nommé Ponce, le mit le premier en usage (1) pour deux frères sourdes-muets, auxquels il apprit, par sa méthode, à lire, écrire, calculer, à connaître les principes de la religion, les langues anciennes, étrangères, la morale, la physique, l'astronomie,

la tactique, la politique, ce qui suppose dès l'origine un haut degré de perfection. Il leur faisait, dit Vallès, tracer d'abord les caractères alphabétiques, dont il leur indiquait la prononciation par le mouvement des lèvres et de la langue, puis, lorsqu'ils formèrent des mots, il leur montrait les objets que ces mots exprimaient. Du reste, Ponce ne nous a laissé aucun détail de ses procédés, et les deux premiers ouvrages que nous ayons sur cet art, sont encore dus à deux Espagnols, Jean-Paul Bonet et Ramirez de Carion (*Voy. BONET et RAMIREZ*). Après eux vinrent les Anglais Wallis, Holder et Sibscota, van Helmont le fils, le P. Lana, Conrad Amman, Lischwitz, chacun d'eux pensant être le premier qui écrivit sur ces matières. Enfin, en 1748, on vit à Paris l'Espagnol Pereira, qui présenta plusieurs de ses élèves à l'Académie des sciences, et obtint de cette compagnie l'approbation la plus flatteuse. Un d'eux, Saboureux de Foutenai, publia une Dissertation pour répondre aux questions de La Condaminé. Ce fut à l'époque des plus grands succès de Pereira, que le hasard fit connaître à l'abbé de l'Épée deux sœurs sourdes-muettes, à peu près privées de tout moyen d'instruction. Il entreprit de leur donner des soins, et réussit au-delà de ses espérances. Il nous a dit, dans la préface de son livre, qu'il ne connaissait alors ni le maître espagnol, ni ceux qui l'avaient précédé dans la carrière. Cette assertion sans doute est difficile à croire, et l'on ne peut guère d'ailleurs disculper le bon abbé de l'espèce de jalousie contre son contemporain, qui semble percer dans ses ouvrages. Quoi qu'il en soit, Pereira n'ayant jamais divulgué sa méthode, tout moyen de comparaison

L. Cotte a rappelé l'attention publique sur un Espagnol, dans le premier chapitre de son *sur de prétendues découvertes nouvelles*, Paris, 1763, in-8°. Mais, tout en signalant l'ignorance de cet auteur n'a fait que répéter ce qu'il a démontré dix ans auparavant le savant M. André, dans un excellent opuscule, *Dei Delli Origine e delle Ficonde dell'Insegnar a parlare ai surdi muti*, Vienne, 1757, de 65 pages, et M. Cotte n'a point André.

entre eux devient impossible ; mais il est facile de déterminer ce que les procédés de l'Épée laissent encore à désirer. L'instruction des sourds-muets, nous dit-il, consiste à faire entrer par leurs yeux dans leur esprit ce qui est entré dans le nôtre par les oreilles. Mais toute langue a deux parties distinctes et également essentielles, la nomenclature et la syntaxe. La première, à l'aide du dessin et de l'alphabet manuel, se fixera bien dans la mémoire de l'élève ; mais, si l'on ne peut apprendre une langue ignorée avec une grammaire écrite dans cette langue, n'était-il pas indispensable de créer une grammaire par signes, comme on avait établi une nomenclature du même genre. C'est ce que ne fit point l'Épée, puisqu'il n'employa que celle de Restaut, et ce qu'a tenté avec succès M. l'abbé Sicard. Tout porte à croire que les disciples du premier ne comprenaient ni les abstractions ni les relations du discours. Le fait cité par Nicolai en est une preuve. Cet académicien voulant faire décrire une action par un des élèves de l'abbé Storch, frappe sa poitrine avec sa main. L'élève, au lieu de saisir l'action indiquée, se contente d'écrire les deux mots, *main, poitrine*. Rousseau l'a dit, ceux qui veulent enseigner aux sourds-muets non-seulement à parler, mais à savoir ce qu'ils disent, sont bien forcés de leur apprendre auparavant une autre langue non moins compliquée, à l'aide de laquelle ils puissent leur faire entendre celle-là (1). Don-

(1) La langue des sourds-muets n'aurait pas besoin d'être apprise, si elle ne consistait qu'en signes naturels ; mais la diversité des opérations de l'esprit, et le nombre infini de relations dont la combinaison des idées rend les objets susceptibles, ne permettrait jamais d'exprimer par ces seuls signes toutes ce qui se passe en nous, et malgré les rêveries de St.-Martin et de quelques autres idéologues, l'on sera toujours obligé de recourir aux signes conventionnels. Ces considérations entraînent à convenir les géographes de l'impos-

ant quelques d
pée. Né à Ver
23 1712, et fils
chitecte, il embrassa de bon
l'état ecclésiastique, que le
signer le formulaire l'oblige
donner pour quelque temps
vint alors le barreau, et se
recevoir avocat à Paris ; ma
que de Troyes (Bossuet
dans son diocèse, lui confè
trise, et le fit chanoine de c
L'Épée fut lié avec le fameux
d'une amitié qu'augmentait
conformité de leurs sentimen
affaires de l'église, et qui lui
censures de l'archevêque de
dernier l'interdit, et lui refu
la permission de confesser s
Deux lettres de l'Épée restè
réponse ; par une troisièm
nonça un prélat qu'il pren
silence pour un consentement
passa outre, vu le cas d'urg
cessité. Il avait environ 7,00
rente. Lorsqu'il se consacra
tier à l'instruction des sour
ses revenus furent presque
bés par les frais de son établi
car, non content de donn
élèves les soins les plus as
fournissait à leur entretien,
leurs dépenses. Les libéralité
de Penthievre et d'autres p
charitables, l'aiderent dans
ne œuvre. L'abbé de l'É
comme un père au milieu d
fants. Il se dépouillait pour
vivre, et traînait des vêteme
pour qu'ils en portassent c
Souvent même, dans des beso
sants, il anticipait sur ses
futurs, et c'était là le seul sujet
relle qu'il eût avec son frère.
les présents que lui fit offrir C

ibilité absolue à établir une langue v
vernelle.

demande un sourd-
 à instruire. L'excès
 tira quelques désagré-
 reconnaître, dans
 rouvé couvert de hail-
 de Péronne, en 1773,
 famille opulente et
 comte de Solar. Un
 splendide fut la suite
 erte. L'Épée n'en vit
 juin 1781, une sen-
 let admit les préten-
 , c'était ainsi qu'on le
 les parties adverses
 u parlement; le pro-
 ; on attendit la mort
 pée et du duc de Pen-
 ls protecteurs de l'in-
 uet; et après la des-
 rements, on porta la
 nouveau tribunal de
 24 juillet 1792, un ju-
 infirma celui du châ-
 t à Joseph de portex
 m de Solar. Le mal-
 ant abandonné de tout
 gagea dans un régi-
 ères, et périt au bout
 nps dans un hôpital.
 ns les *Recueils des*
 s, tous les détails de
 i a fourni à M. Bouil-
 e comédie (1). Moins
 m successeur, l'Épée
 obtenir du gouverne-
 l'adoption d'un éta-
 faisait l'admiration de
 e plusieurs souverains
 dans leurs états (2).
 augustes fonctions de
 torts de la nature, au

Épée, comédie historique en
 Paris, an 8, in-8°. M. Bouil-
 , donne droit au jeune sourd-
 Jules d'Haracour, tout en
 Toulouse : ce qui excita dans
 leclamations dans les journaux.
 enter, sur un petit théâtre,
 la pièce de M. Bouilly.

milieu de ses amis en pleurs, de ses
 élèves, frappés de la douleur la plus
 concentrée, qu'expira, le 23 décem-
 bre 1789, l'ami des malheureux,
 qu'aucune compagnie savante n'avait
 admis dans son sein. Il était seulement
 membre de la société philanthropique.
 Son oraison funèbre, par l'abbé Fau-
 chet, fut prononcée dans l'église de St.-
 Etienne-du-Mont, le 23 février 1790,
 et livrée à l'impression. C'est un des
 plus mauvais ouvrages de ce genre. On
 a de l'Épée : I. *Relation de la mala-*
die et de la guérison miraculeuse
opérée sur Marie-Anne Pigalle,
 1757, in-12; II. *Institution des*
Sourds et Muets ou Recueil des
Exercices soutenus par les Sourds
et Muets pendant les années 1771,
 1772, 1773 et 1774, *avec les let-*
tres qui ont accompagné les pro-
grammes de chacun de ces exerci-
ces, Paris, 1774, in-12 de 112
 pages. Dans sa quatrième lettre, l'ab-
 bé de l'Épée développe les moyens
 dont il se sert pour conduire ses élè-
 ves à la connaissance de la divinité et
 des dogmes religieux; il y annonce
 que ce quatrième exercice public sera
 le dernier. III. *Institution des Sourds*
et Muets, par la voie des signes
méthodiques, Paris, 1776, in-12;
 nouvelle édition corrigée, sous ce
 titre : *la véritable Manière d'in-*
struire les Sourds et Muets, confirmé e
par une longue expérience, Paris,
 1784, in-12. Cet ouvrage a été tra-
 duit en allemand. IV L'Épée s'occupa
 long-temps de la composition d'un
Dictionnaire général des signes em-
ployés dans la langue des sourds,
muets; sa mort l'empêcha de mettre

(2) L'établissement actuel des Sourds-Muets
 fut fondé par l'assemblée constituante en 1791,
 et le décret fut sanctionné par le roi. Louis XVI,
 quelques années avant la révolution, avait déjà
 accordé pour cet objet 3,100 francs et une maison
 près les Célestins; mais la maison ne fut pas oc-
 cupée par les Sourds-Muets.

fin à cette entreprise, qui a été terminée par son successeur, M. l'abbé Sicard.

Z.

EPERNON. *Voy.* CANDALE et ESPERNON.

EPHESTION. *V.* HEPHESTION.

EPHORUS, célèbre orateur grec, naquit à Cumès, dans l'Asie mineure, vers l'an 363 avant J.-C., c'est-à-dire, dans la cent quatrième olympiade, époque à jamais mémorable par la bataille de Mantinée. Contemporain d'Eudoxe et de Théopompe, il étudia sous le célèbre orateur Isocrate, et profita des leçons d'un aussi grand maître. Il composa plusieurs Harangues qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous; mais, au jugement de Quintilien, le style d'Ephorus manquait de verve et de chaleur. Isocrate disait de son disciple « qu'il avait besoin d'éperon pour être excité; » aussi lui persuada-t-il de renoncer au barreau et d'écrire l'histoire. Ephorus, docile aux conseils de son maître, s'appliqua à connaître à fond les grands événements qui avaient précédé le siècle où il vécut, et il écrivit l'histoire des guerres que les Grecs eurent à soutenir contre les Barbares pendant un espace de sept cent cinquante ans. Cet ouvrage malheureusement n'a pu surmonter sur l'abîme des temps, et l'on doit sans doute le regretter s'il est vrai qu'il ait obtenu, comme on le croit, les suffrages des anciens. A l'exemple de son maître, qu'il chérissait beaucoup, Ephorus prit le deuil à l'occasion de la mort de Socrate. Un pareil hommage, rendu à la mémoire de ce grand homme, atteste le courage d'Ephorus, et fait honneur à ses sentiments. On dit qu'il mourut vers l'an 300 avant J.-C. — Il y eut un autre EPHORUS ou EPHORE, né aussi dans la ville de Cumès, qui écrivit

ereur Gallien, e connaît rien vain. B—ns. rs, capucin, né à terre, d'une bonne famille, était de M. Dechateau des Bois, com- au parlement de Paris. Pour à ses supérieurs, qui l'avaient é à la mission du Pégu, à tra- t le royaume de Golconde, en), lorsque le gendre du roi de et qui entendait assez bien les ma- tiques, et qui faisait beaucoup de cas de ceux qui les cultivaient, ne ea rien pour engager ce ré- g à se fixer dans ses états, lui of- nt même de construire à ses frai- uaison et une église, et lui repré- sentant qu'il pourrait diriger la con- science d'un assez bon nombre de chré- tiens établis dans cette contrée, et de ce que leurs affaires y attireroient. Vo- nt que tous ses efforts pour rete- nir religieux étaient inutiles, il la fit son du *calaat* (habilleme d'hon- ne) le plus magnifique, et l'obligea de rendre un bœuf pour faire le vo- e de Golconde à Masulipatam. Arrivé dans cette ville, le P. Ephraïm n'ndait qu'une occasion de s'y em- b er pour le Pégu; mais comme il ne se présentait pas de vaisseau sur lequel il put passer, il alla à Madras, où Anglais le reçurent si bien qu'il s'y abilit avec le P. Zénon de Bauge, qui lui avait donné pour compagnon de sa mission. Le P. Ephraïm, qui était doué d'une facilité notable pour apprendre les langues, ne tarda pas à parler parfaitement l'anglais et le portugais. Les habitants de St.-Thomé, attirés par les soins qu'il prenait de les instruire, venaient en foule à Madras, qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, et s'y fixaient. Ce père était d'un caractère conciliant et sensé; il appai- sait souvent les qui s'élevaient

s Anglais et les Portugais. Les Portugais de St.-Thomé, jaloux de la domination du P. Ephraïm, firent par ressentiment à leurs compatriotes, se saisirent de lui par surprise en 1648, et l'envoyèrent, les pieds liés, à Goa, où il fut livré à l'inquisition. Quoiqu'on eût pris la précaution de le faire débarquer de crainte que le peuple ne voue un religieux qui était en si grande vénération dans cette partie du monde, le bruit de cet événement se répandit et à par Surate, où était alors le P. Tavernier. Ce dernier, surpris et piqué de voir que son ancien compagnon, consulta ses amis, duquel était Tavernier, et sur la terre pour Goa, en compagnie de La Boullaye-le-Gouz, au risque de tomber lui-même dans les mains de l'inquisition. Il n'y put rien apprendre de la cause de l'emprisonnement d'Ephraïm; on lui recommandait de ne pas ouvrir la bouche en prison. Alors il prit le parti d'aller à Goa, où ayant appris par quelle manière on s'était emparé de la personne de son confrère, il parvint à se faire capitaine du fort, qui lui donna un détachement de soldats, avec lequel il surprit le gouverneur de St.-Thomé, auquel il fit entendre qu'il ne se rendrait qu'à la condition de se voir relâché que lorsque la liberté serait accordée au P. Ephraïm. Cependant le gouverneur réussit à s'échapper, et la nouvelle de l'emprisonnement d'Ephraïm étant parvenue en Europe, son frère en fit des plaintes à l'ambassadeur de Portugal à Paris, le menaçant d'excommunier tout le monde de Goa si l'on ne mettait le prisonnier en liberté; tout fut inutile. Les prières que des fidèles, ce que le chef de la mission lui-même avaient vainement fait auprès de chrétiens, un payen

parvint à l'obtenir. Le roi de Golconde, qui faisait la guerre à un prince voisin, avait alors son armée dans les environs de St.-Thomé. Il envoya ordre à son général d'assiéger cette ville, et d'y tout mettre à feu et à sang, s'il ne tirait promesse positive du gouverneur, que sous deux mois, le P. Ephraïm serait mis en liberté. Il fallut bien que les inquisiteurs de Goa obtempérassent à une demande aussi pressante. On alla en conséquence dire au P. Ephraïm qu'il pouvait sortir; mais il ne voulut pas quitter sa prison que tous les religieux de Goa ne vinssent le prendre solennellement en procession, ce qu'ils firent aussitôt. Le P. Ephraïm, au sortir de sa captivité, dans laquelle il avait passé quinze à vingt mois, disait que ce qui l'y avait le plus fâché, était l'ignorance de l'inquisiteur et de son conseil, quand ils l'interrogeaient, et qu'il croyait qu'aucun d'eux n'avait jamais lu l'Écriture - Sainte. Un fait très remarquable, dit Tavernier, c'est que le P. Ephraïm, qui louchait ayant d'entrer en prison, en sortit avec les yeux très droits. Il fut d'ailleurs extrêmement réservé sur tout ce qui s'y était passé à son égard, et garda avec une exactitude scrupuleuse le serment que fait prêter l'inquisition à ceux qu'elle relâche. Après avoir passé une quinzaine de jours à Goa, chez les capuchins, espèce de récollets, il se mit en route pour Madras, alla en passant remercier le roi de Golconde de sa puissante protection, et résista encore une fois à ses sollicitations pour se fixer dans ses états. Revenu auprès de son troupeau de Madras, il continua à lui donner des soins, et fut souvent aidé par son fidèle compagnon le P. Zenon. Affable et obligeant, il accueillait les voyageurs. Il paraît qu'il fut très lié avec Tavernier, auquel il avait donné le *calaat* du prince de Golconde

qu'il trouvait trop magnifique pour un simple religieux. On voit que le P. Ephraïm, malgré sa longue absence, avait conservé pour sa patrie une vive affection. Lorsque l'escadre française, commandée par Delahaye, vint, en 1672, pour attaquer St.-Thomé, elle fut redevable à ce bon missionnaire d'avis précieux qui la firent tenir sur ses gardes contre les promesses trompeuses des habitants du pays, et déterminèrent l'entreprise tentée contre cette ville. Caron, qui faisait partie de cette expédition, dit, dans une lettre adressée à Colbert, et insérée à la suite de la relation de Delahaye, que ce chef et lui fondaient toutes leurs espérances de réussir dans un établissement à Ceylan, sur le crédit du P. Ephraïm auprès du roi de cette île. Ce fut ainsi que ce respectable religieux employa sa longue carrière à être utile à son prochain, et à faire chérir la doctrine chrétienne par la pratique de cette charité qu'elle recommande spécialement. E—s.

EPHREM (S.), en syriaque AFRAM, florissait dans le milieu du 4^e siècle. Il naquit à Nisibe en Mésopotamie, sous le règne de l'empereur Constantin I^{er}. Son père était prêtre du dieu Abnil à Nisibe, et sa mère était originaire d'Amid. Dès sa tendre jeunesse il abandonna la maison de son père, qui le maltraitait, parce qu'il montrait beaucoup de goût pour la religion chrétienne, et il se retira auprès de l'illustre S. Jacques, qui était alors évêque de Nisibe. Ce saint personnage l'instruisit de tous les mystères de la religion chrétienne; bientôt il put compter Ephrem au nombre de ses disciples les plus distingués, et il montra une telle estime pour lui qu'il le conduisit malgré sa jeunesse au concile de Nicée pour y combattre l'erreur des ariens.

mort de l'événement de la ville de Nisibe, l'empereur Jovien donna cette ville, se retira sur les bords de l'empire romain, et alla se retirer dans la ville d'Amid. Il n'y resta cependant que fort peu de temps, et dirigea ses pas vers Edesse, où il occupa avec zèle de convertir à la religion chrétienne les sectateurs des idoles qui étaient encore en grand nombre dans cette ville. Bientôt après il quitta le monde, et se retira dans une caverne située dans les montagnes voisines de la ville d'Edesse, où il mena pendant assez long-temps une vie très solitaire. C'est là qu'il composa son commentaire sur tous les livres de l'Ancien-Testament et la plupart de ses ouvrages. Sa réputation se répandit bientôt au loin, et un grand nombre de personnes vint se réfugier dans sa solitude pour s'instruire auprès de lui. On compte parmi ses disciples les plus distingués Zenob, diacre d'Edesse, Isaac, S. Abraham et beaucoup d'autres qui jouissent encore chez les syriens d'une grande considération. Le bruit des vertus et du savoir de S. Ephrem inspira tant de jalousie contre lui aux hérétiques et aux idolâtres qu'un jour que ce saint était venu à Edesse ils se précipitèrent sur lui, et lui donnèrent tant de coups qu'ils le laissèrent pour mort sur la place. Quand il fut guéri de ses blessures, il retourna dans sa solitude, et il y composa la plupart de ses discours contre les sectateurs de Bardesane, de Marcion, de Manès et contre les idolâtres. Il fit ensuite un voyage en Egypte pour visiter Pesois, chef des solitaires du désert de Nitrie. Il resta long-temps auprès de ce personnage, et fut honoré par S. Basile-le-

vêque de Césarée en Cappadoce lia avec lui d'une amitié et il en reçut la qualité de juré l'avis qu'il reçut bientôt d'une dangereuse hérésie se fit dans le sein de la ville, il se mit en route pour revenir dans cette ville; chemin faisant il fut amené à la foi orthodoxe les erreurs de S. Sômosate qui avaient entraîné son retour à Edesse, S. Baryas chercha pour le faire connaître S. Ephrem, qui se reconnut absolument indigne de cet honneur, fit semblant d'être muet et resta dans sa solitude. Il mourut après ce même S. Baryas l'an 379. Les Syriens ont pour lui une plus grande vénération pour son enseignement, et ils l'appellent le docteur de la doctrine et le prophète de leur pays. S. Ephrem a composé un grand nombre d'ouvrages en syriaque en grec: I. un ample Commentaire sur tous les livres de l'Ancien Testament, à l'exception des livres des Rois, des Juges, des Ruth, Judith, Tobie et des Machabées; II. un autre Commentaire sur le Nouveau-Testament, en syriaque; III. quinze Hymnes sur la vie de J.-C.; IV. quinze Hymnes sur le Paradis; V. cinquante-un Hymnes sur la Virginité; VI. cinquante Hymnes sur l'Eglise; VII. cinquante Hymnes sur l'hérétique Bardesane, et Manès et contre les Manichéens; VIII. un Livre contre Julien, qui s'est perdu; IX. un grand nombre d'Odes, de pièces diverses sur divers sujets religieux, écrits en syriaque comme tous ceux dont on parle. Outre cela il existe encore un grand nombre de sermons, d'Exhortations et de

Traité sur divers sujets théologiques, écrits par S. Ephrem. Gérard Vossius publia en 1605, 1 vol. in-8°. à Cologne, et en 1619 à Anvers, aussi 1 vol. in-8°, une Traduction latine de la plupart des écrits grecs de S. Ephrem. Le texte grec de cent six discours de ce saint fut imprimé à Oxford en 1709, in-8°. Plusieurs autres se trouvent dans la Bibliothèque des Pères. En 1736 et années suivantes, on publia à Rome, en six volumes in-fol., l'unique édition complète des Œuvres grecques et syriaques de S. Ephrem. Le premier volume fut publié par Joseph Assemani. Les cinq derniers furent par les soins d'un jésuite nommé Pierre Benoit. On a quelques traductions françaises de S. Ephrem: I. *Opuscules divins et exercices spirituels*, traduits par François Feuardent, 3^e édition, 1602, in-8°; on trouve dans ce volume le Sermon de S. Cyrille d'Alexandrie, *De l'issue et sortie de l'âme hors le corps humain*, et une *Réponse à un Calviniste touchant la virginité et l'excellence de Marie*; II. *Discours de la Conception*, traduit par Bosquillon, 1697, in-12. Il existe beaucoup d'ouvrages de S. Ephrem traduits en arabe, en arménien et en copte. (Voyez COLER J. Chr.).

S. M—N.

EPHREM, patriarche arménien de Sis en Cilicie, fils d'un personnage distingué de la ville de Sis, nommé Markos, naquit en 1734. Il se livra avec succès à l'étude de l'éloquence, de la théologie et de l'histoire, et il s'acquitta par ses talents d'une si grande réputation parmi ses compatriotes nuis à l'Eglise romaine que la cour de Rome lui donna le titre d'évêque *in partibus*. En 1771 il fut élu patriarche de Sis, après la

mort de son frère Gabriel. Il occupa ce siège pendant treize ans, et mourut en 1784. Il eut pour successeur Théodore IV, en arménien Thoros. Le patriarche Ephrem a composé un grand nombre de pièces de vers fort estimées des Arméniens. Elles sont presque toutes relatives à des sujets religieux ; elles sont restées manuscrites. Il a encore composé une Histoire chronologique des patriarches arméniens de Cilicie jusqu'à son temps, aussi manuscrite.

S. M.—N.

EPICHARIS est du petit nombre de ces femmes citées dans l'histoire pour avoir montré une fermeté d'âme au-dessus des forces ordinaires de leur sexe. Quand les crimes et les folies de Néron, portés à l'excès, eurent lassé les Romains, il se forma contre lui une conspiration dont le premier auteur ne fut pas bien connu, mais dans laquelle entrèrent des consulaires, des sénateurs, le préfet du prétoire, des chevaliers, des personnes enfin, dit Tacite, de tout rang, de tout âge, de tout sexe, des riches, des pauvres, etc. Il se trouva parmi tant de conspirateurs une femme, une affranchie, Epicharis, venue là sans qu'on sût comment, et jusque-là peu connue par son goût pour les choses honnêtes. Voyant que les conjurés, mus sans doute par des motifs divers, flottaient entre l'espoir et la crainte et temporisaient, elle prit sur elle de leur faire des reproches et de les encourager. Ennuyée enfin de leur lenteur, elle se donna un rôle actif. Elle alla en Campanie pour gagner les officiers de la flotte de Misène; elle s'attacha à Volusius Proculus qu'elle connaissait, et qui avait un commandement de mille hommes sur cette flotte. Il avait été un des instruments de Néron pour le meurtre de sa mère, et en avait été

Epicharis, en s'inspirant, eut les noms de Procatus alla révéler à l'empereur ce qu'il savait. Epicharis fut dénoncée devant lui. A la confrontation elle tomba facilement une délation n'était appuyée d'aucune preuve, mais elle se retint cependant en dans l'idée que la chose pouvait être vraie, quoiqu'elle ne fût pas. Une nouvelle délation fut faite, et elle fut par un affranchi de chevalier, ami de Pison. Néron l'arrêta et conduit devant l'empereur avec les sénateurs Spécianus, et avec Lucain et S. Intimidés par les menaces et le bruit des tortures, ou corrompus par l'espoir de leur grâce, ils se chargèrent leurs amis. Néron se rappela alors que Epicharis avait été accusée par lui, et pensant que la femme céderait facilement à la torture, il ordonna qu'on la décollât. Les foudres, le fer, le feu, le bourreau vaincu par une femme ne parvint pas à arracher d'elle son secret. Le lendemain elle subit les tourments d'une question, elle fut apportée devant Néron, ses membres étant décollés. Elle passa son cou dans le trou d'un mouchoir qu'elle avait caché de son sein, et qui tenait à l'aide du poids de son corps, elle s'étrangla, et expira. M. Ximènes a fait représenter en 1753, une tragédie d'Epicharis la Mort de Néron. G. M. J. Legouvé a aussi donné une tragédie Epicharis (F. Legouvé). Q. EPICÉTÈTE, d'Hierapolis, philosophe, fut un des plus illustres de cette philosophie de qui, vi

appropriée ni à la nature, ni aux affections inhérentes à sa constitution, a fait plus de vertu que de vraie sagesse. Vouloir opposer instantanément insurmontable à des passions humaines, tous les temps une entreprise. Le véritable, le difficile pédagogue, est de leur donner la direction, sinon toujours sûre, mais au moins non nuisible à l'état social. Né dans l'indigence au lieu de notre ère, fut, dans sa jeunesse, un esclave d'Epaphrodite, affligé par l'un de ses gardes, un homme grossier, stupide et à mauvaises mœurs. On rapporte qu'il s'amusait à tordre la jambe de son maître : « Vous me la casserez, dit-il, et l'événement justifia son acte : « Je vous l'avais bien dit, tranquille le philosophe. » Fut-ce par suite de cette tordure, ou bien de naissance, qu'il boiteait ? Les opinions sont diverses sur ce point, mais sont généralement constatées par une épictète que rapportent Aulu-Gelle. Les circonstances de sa vie sont peu connues : le nom ne l'est même pas, car Epictète (Ἐπίκτητος) est un adjectif qui signifie esclave, serviteur. Quand il reçut la liberté, il fut nommé Domitien ayant régné pendant 16 ans 90 de l'ère vulgaire, il fut chassé d'Italie les philosophes. Epictète se retira à Nicopolis, où l'on croit qu'il passa ses jours. Cette opinion, cependant, présente des difficultés ; on dit positivement que ce philosophe vécut dans une grande

familiarité avec l'empereur Adrien, ce que n'eût guère permis la distance de leurs demeures respectives. Au reste, ce commerce brillant n'enrichit point Epictète. Il habitait à Rome une maison sans portes, et n'avait pour tout meuble qu'une table, une couchette, un méchant matelas. Un jour, par une espèce de luxe, il acheta une lampe de fer ; il en fut puni : un voleur entra subtilement chez lui, et la déroba. « Il sera bien attrapé demain, s'il revient, dit Epictète, car il n'en trouvera qu'une de terre. » L'époque de sa mort a été le sujet d'une vive contestation parmi les savants. Suidas la fixe sous le règne de Marc-Aurèle ; mais, en remontant du couronnement de ce dernier à la mort de Néron, on compte environ quatre-vingt-quatorze ans. Epictète en eut donc eu au moins cent dix sous Marc-Aurèle, et Lucien ne fait aucune mention de lui dans son dialogue *De longævis*. Marc-Aurèle lui-même ne le cite point parmi les philosophes qu'il a entendus ; au contraire, il s'écrie : « Combien ce siècle a-t-il enlevé de Chrysippes, de Socrates, d'Epictètes ? » Ailleurs il dit : « Je dois à Rusticus la connaissance des *Commentaires d'Epictète*, qu'il tira de sa bibliothèque pour m'en faire présent. » D'ailleurs Aulu-Gelle, qui écrivait sous Antonin-le-Pieux, ne parle jamais du philosophe qu'au passé : enfin, il est probable qu'Arrien ne composa ses *Dissertations* qu'après la mort d'Epictète, et elles étaient déjà répandues du temps d'Aulu-Gelle. Gilles Boileau, qui combat Saumaise tout en adoptant à peu près son sentiment, a composé une table chronologique dans laquelle il fixe la mort d'Epictète à l'an de Rome 902, 150 de l'ère vulgaire, fixation qui, d'après ses calculs, ne donne pas moins de cent ans au philosophe. Dacier a rap-

On citant ce trait et l'opposant aux autres, disait d'un air insultant : « Votre maître fait de plus grand ? » — « Oui, lui répondit Origène.

blessé d'un javelot, dont le fer lui resta dans la poitrine. Cet événement inattendu arrêta le carnage : les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction ; de part et d'autre on sonna la retraite. Epaminondas, avant d'expirer, demanda Daïphantus et Iollidas, qu'il jugeait dignes de le remplacer : on lui dit qu'ils étaient morts « Persuadez donc, » reprit-il, aux Thébains de faire la paix. » Et en effet, après la perte d'Epaminondas, Thèbes, suivant l'expression d'un ancien, fut comme un javelot dépouillé du fer qui en forme la pointe, et cessa d'être redoutable. Ce fut le 4 juillet de l'an 363 av. J.-C., qu'Epaminondas mourut sur le champ de bataille de Mantinée. Depuis, on dressa dans ce lieu un trophée et un tombeau. Trois villes de Grèce se disputaient le triste honneur d'avoir donné le jour au soldat qui donna le coup mortel au héros thébain. Les Athéniens prétendaient que c'était Gryllus, fils de Xenophon, et exigèrent que le peintre Euphranor, dans un de ses tableaux, se conformât à cette opinion ; les Mantinéens nommaient Machérior, un de leurs concitoyens ; et les Lacédémoniens accordèrent des honneurs et des exemptions à un des leurs, nommé Auticrates, qui, seul, suivant eux, avait porté le coup fatal à ce terrible ennemi de Sparte. Cicéron prétend qu'Epaminondas est le plus grand homme que la Grèce ait produit, et l'on ne saurait disconvenir qu'il offre un des modèles les plus parfaits du grand capitaine, du patriote et du sage. Plutarque avait écrit sa vie, il la cite même dans celle d'Agésilas ; mais ce morceau précieux n'existe plus. Plutarque donne un assez grand nombre de détails sur ce héros, dans cette même vie d'Agésilas, dans celle de Pelopidas, et dans ses œuvres mo-

La *l'Epaminondas*
 60 8 s s, a évidemment
 est celui qui fournit les prin
 faits ; il faut ensuite consulter l
 de Sicile, Justin, Pausanias, l
 Frontiu, Cicéron, Alién,
 Maxime, Polyen. Ce dernier a
 conte ridicule sur la femme d'
 nondas, qu'on sait, par d'au
 teurs plus croyables, ne s'être
 marié (1). L'abbé Seran de la
 publié une *Histoire d'Epami*
 1759, 1752, in-12 ; c'est un
 prolix et dépourvu de critiqu
 accompagné des observations
 valier Folard sur les batailles d
 tres et de Mantinée, qui ne sou
 abrégé de celles que l'auteur av
 publiées dans le *Traité de*
lonne, en tête de la traduct
 Polybe. L'ouvrage de Seran
 Tour n'a cependant pas été it
 M. Meissner, qui a écrit aussi t
 d'Epaminondas, en allemand,
 in-12, Prague, 1798. L'abbé G
 dans le tome XIV, pag. 115 d
moires de l'académie des
tions, a aussi donné une Vie
 minondas ; mais elle est écri
 légèreté, et sans aucune citati
 auteurs anciens. Epaminonda
 mis en scène avec beaucoup d
 et de charme, dans les *Voya*
jeune Anacharsis. Cependant
 nécessaire de consulter les c
 sévères, mais justes, que M. l
 a fait des récits de l'abbé Barl
 dans les chap. xxvi et xxviii
Histoire de la Grèce, tom.
 l'édition in-8°. W

(1) Il nous paraît même malheureuse
 certain, par un passage de Plutarque,
 traité sur l'Amour, qu'Epaminondas est
 à ce goût infâme auquel les Grecs et les
 Béotiens et les Lacédémoniens, n'attach
 eune honte. Plutarque nous apprend qu
 thébain ^{si} ^{unes gens}, Asopis
 dure; q ^{le périt aussi à la b}
 Mantinée ^{torté auprès de lui.}

ÈÈ (CHARLES-MICHEL DE L'), de ces bienfaiteurs de l'humanité la mémoire doit durer aussi longtemps qu'il y aura des êtres sensibles de la nature, et privés des oracles plus nécessaires aux besoins de la vie. S'il n'est pas l'inventeur de cet ingénieux qui, substituant le son aux articulations de la voix, donne, en quelque sorte, aux sourds-muets la parole et l'intelligence, ce n'est pas lui qui a porté cet art au degré de perfection dont il était susceptible, ses travaux multipliés et constants, le zèle qui les entretenait, le succès qui les couronna, nous en avons encore, l'établissement philippique que, seul, sans appui, il forma, soutint, augmenta de ses propres deniers, se retint le strict nécessaire, jusqu'à du moins un âge avancé, pendant un hiver, tous ces titres assurent à l'abbé de l'Épée la reconnaissance de ses amis de l'humanité. L'art qu'il fit sa plus chère étude, a pris son nom chez les Espagnols, du moins on n'en trouve point de traces ailleurs. A la fin du 16^e. siècle (1570), un religieux bénédictin du monastère d'Oña, nommé Ponce, le mit le premier en usage (1) pour deux frères et sœur du connétable de Castille, sourds-muets, auxquels il apprit, par sa méthode, à lire, à écrire, à calculer, à connaître les principes de la religion, les langues anciennes, étrangères, la morale, la physique, l'astronomie,

L. Goussier a rappelé l'attention publique sur un ouvrage, dans le premier chapitre de son *Essai sur de prétendues découvertes nouvelles*, Paris, 1803, in-8°. Mais, tout en signalant cet ouvrage, cet auteur n'a fait que répéter ce qu'il a démontré dix ans auparavant le savant Jean Andrieu, dans un excellent opuscule, intitulé *Dell' Origine e della Vicende dell' Insegnamento a parlare ai surdi-muti*. Vienne, in-4°. de 60 pages, et M. Goussier n'a point nommé Andrieu.

la tactique, la politique, ce qui suppose dès l'origine un haut degré de perfection. Il leur faisait, dit Vallès, tracer d'abord les caractères alphabétiques, dont il leur indiquait la prononciation par le mouvement des lèvres et de la langue, puis, lorsqu'ils formèrent des mots, il leur montrait les objets que ces mots exprimaient. Du reste, Ponce ne nous a laissé aucun détail de ses procédés, et les deux premiers ouvrages que nous ayons sur cet art, sont encore dus à deux Espagnols, Jean-Paul Bonet et Ramirez de Carion (Voy. BONET et RAMIREZ). Après eux vinrent les Anglais Wallis, Holder et Sibscota, van Helmont le fils, le P. Lana, Conrad Amman, Lischwitz, chacun d'eux pensant être le premier qui écrivit sur ces matières. Enfin, en 1748, on vit à Paris l'Espagnol Pereira, qui présenta plusieurs de ses élèves à l'académie des sciences, et obtint de cette compagnie l'approbation la plus flatteuse. Un d'eux, Saboureux de Fontenai, publia une Dissertation pour répondre aux questions de La Condamine. Ce fut à l'époque des plus grands succès de Pereira, que le hasard fit connaître à l'abbé de l'Épée deux sœurs sourdes-muettes, à peu près privées de tout moyen d'instruction. Il entreprit de leur donner des soins, et réussit au-delà de ses espérances. Il nous a dit, dans la préface de son livre, qu'il ne connaissait alors ni le maître espagnol, ni ceux qui l'avaient précédé dans la carrière. Cette assertion sans doute est difficile à croire, et l'on ne peut guère d'ailleurs disculper le bon abbé de l'espèce de jalousie contre son contemporain, qui semble percer dans ses ouvrages. Quoi qu'il en soit, Pereira n'ayant jamais divulgué sa méthode, tout moyen de comparaison

entre eux devient impossible ; mais il est facile de déterminer ce que les procédés de l'Epée laissaient encore à désirer. L'instruction des sourds-muets, nous dit-il, consiste à faire entrer par leurs yeux dans leur esprit ce qui est entré dans le nôtre par les oreilles. Mais toute langue a deux parties distinctes et également essentielles, la nomenclature et la syntaxe. La première, à l'aide du dessin et de l'alphabet manuel, se fixera bien dans la mémoire de l'élève ; mais, si l'on ne peut apprendre une langue ignorée avec une grammaire écrite dans cette langue, n'était-il pas indispensable de créer une grammaire par signes, comme on avait établi une nomenclature du même genre. C'est ce que ne fit point l'Epée, puisqu'il n'employa que celle de Restaut, et ce qu'a tenté avec succès M. l'abbé Sicard. Tout porte à croire que les disciples du premier ne comprendraient ni les abstractions ni les relations du discours. Le fait cité par Nicolai en est une preuve. Cet académicien voulant faire décrire une action par un des élèves de l'abbé Storch, frappe sa poitrine avec sa main. L'élève, au lieu de saisir l'action indiquée, se contente d'écrire les deux mots, *main, poitrine*. Rousseau l'a dit, ceux qui veulent enseigner aux sourds-muets non-seulement à parler, mais à savoir ce qu'ils disent, sont bien forcés de leur apprendre auparavant une autre langue non moins compliquée, à l'aide de laquelle ils puissent leur faire entendre celle-là (1). Don-

(1) La langue des sourds-muets n'aurait pas besoin d'être apprise, si elle ne consistait qu'en signes naturels ; mais la diversité des opérations de l'esprit, et le nombre infini de relations dont la combinaison des idées rend les objets susceptibles, ne permettent jamais d'exprimer par ces seuls signes tout ce qui se passe en nous, et malgré les réveries de St.-Martin et de quelques autres idéologues, l'on sera toujours obligé de recourir aux signes conventionnels. Ces considérations servent à convaincre les glossographes de l'impos-

ques détails sur à Versailles, le et fils d'un ar- ete, il embrassa de bonne heure t ecclésiastique, que le refus de er le formulaire l'obligea d'aban- uer pour quelque temps. Il sui- vii alors le barreau, et se fit même voir avocat à Paris ; mais l'ére de Troyes (Bossuet), l'attira son diocèse, lui conféra la prê- t, et le fit chanoine de cette ville. L'Epée fut lié avec le fameux Soanen, d'une amitié qu'augmentait encore la forme de leurs sentiments sur les res de l'église, et qui lui attira les censures de l'archevêque de Paris. Ge detier l'interdit, et lui refusa même la permission de confesser ses élèves. Deux lettres de l'Epée restèrent sans réponse ; par une troisième, il annonça au prélat qu'il prendrait son silence pour un consentement, et il passa outre, vu le cas d'urgente nécessité. Il avait environ 7,000 liv. de ren. Lorsqu'il se consacra tout entier à l'instruction des sourds-muets, revenus furent presque absorbés par les frais de son établissement ; non content de donner à ses les soins les plus assidus, il fournissait à leur entretien, à toutes leurs dépenses. Les libéralités du duc de Penthièvre et d'autres personnes charitables, l'aiderent dans cette bonne œuvre. L'abbé de l'Epée était ce ne un père au milieu de ses enfants. Il se dépouillait pour les couvrir, et traînait des vêtements usés pour qu'ils en portassent de bons. Souvent même, dans des besoins pressants, il anticipait sur ses revenus futurs, et c'était là le seul sujet de querelle qu'il eût avec son frère. Il regrettait les présents que lui fit offrir Catherine,

sibilité absolue
veracité.

langue vraiment im-

nant à lui demander un sourd-le son pays à instruire. L'excès zèle lui attira quelques désagrés. Il avait cru reconnaître, dans ne muet trouvé couvert de hail-sur la route de Péronne, en 1773, ier d'une famille opulente et guée, du comte de Solar. Un long et dispendieux fut la suite te découverte. L'Épée n'en vit la fin. En juin 1781, une sen-du châtelet admit les préten-de Joseph, c'était ainsi qu'on le ait; mais les parties adverses pelèrent au parlement; le prot-suspendu; on attendit la mort bbe de l'Épée et du duc de Pen-e, les seuls protecteurs de l'in-é sourd-muet; et après la des- des parlements, on porta la devant le nouveau tribunal de ; enfin le 24 juillet 1792, un ju-t définitif infirma celui du châ-et défendit à Joseph de porter nir le nom de Solar. Le mal-ix, se voyant abandonné de tout nde, s'engagea dans un régi-le cuirassiers, et périt au bout elque temps dans un hôpital. ouvera dans les *Recueils des s célèbres*, tous les détails de faire, qui a fourni à M. Bouil-objet d'une comédie (1). Moins ux que son successeur, l'Épée t jamais obtenir du gouverne-français l'adoption d'un éta-ment qui faisait l'admiration de pe, et que plusieurs souverains it imité dans leurs états (2). t dans les augustes fonctions de steur des torts de la nature, au

l'Abbé de l'Épée, comédie historique en et en prose, Paris, an 8, in-8°. M. Bouil-ette pièce, donne droit au jeune sourd- qu'il appelle Jules d'Harancour, tout en la scène à Toulouse: ce qui excita dans plusieurs réclamations dans les journaux, même représenter, sur un petit théâtre, les-partie de la pièce de M. Bouilly.

milieu de ses amis en pleurs, de ses élèves, frappés de la douleur la plus concentrée, qu'expira, le 25 décembre 1789, l'ami des malheureux, qu'aucune compagnie savante n'avait admis dans son sein. Il était seulement membre de la société philanthropique. Son oraison funèbre, par l'abbé Fauchet, fut prononcée dans l'église de St.-Etienne-du-Mont, le 23 février 1790, et livrée à l'impression. C'est un des plus mauvais ouvrages de ce genre. On a de l'Épée: I. *Relation de la maladie et de la guérison miraculeuse opérée sur Marie-Anne Pigalle*, 1757, in-12; II. *Institution des Sourds et Muets ou Recueil des Exercices soutenus par les Sourds et Muets pendant les années 1771, 1772, 1773 et 1774, avec les lettres qui ont accompagné les programmes de chacun de ces exercices*, Paris, 1774, in-12 de 112 pages. Dans sa quatrième lettre, l'abbé de l'Épée développe les moyens dont il se sert pour conduire ses élèves à la connaissance de la divinité et des dogmes religieux; il y annonce que ce quatrième exercice public sera le dernier. III. *Institution des Sourds et Muets, par la voie des signes méthodiques*, Paris, 1776, in-12; nouvelle édition corrigée, sous ce titre: *la véritable Manière d'instruire les Sourds et Muets, confirmé e par une longue expérience*, Paris, 1784, in-12. Cet ouvrage a été traduit en allemand. IV L'Épée s'occupa long-temps de la composition d'un *Dictionnaire général des signes employés dans la langue des sourds-muets*; sa mort l'empêcha de mettre

(2) L'établissement actuel des Sourds-Muets fut fondé par l'assemblée constituante en 1791, et le décret fut sanctionné par le roi. Louis XVI, quelques années avant la révolution, avait déjà accordé pour cet objet 3,100 francs et une maison près les Célestins; mais la maison ne fut pas occupée par les Sourds-Muets.

fin à cette entreprise, qui a été terminée par son successeur, M. l'abbé Sicard.

Z.

EPERNON. *Voy.* CANDALE et ESPERNON.

EPHESTION. *V.* HEPHESTION.

EPHORUS, célèbre orateur grec, naquit à Cumès, dans l'Asie mineure, vers l'an 363 avant J.-C., c'est-à-dire, dans la cent quatrième olympiade, époque à jamais mémorable par la bataille de Mantinée. Contemporain d'Eudoxe et de Théopompe, il étudia sous le célèbre orateur Isocrate, et profita des leçons d'un aussi grand maître. Il composa plusieurs Harangues qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous; mais, au jugement de Quintilien, le style d'Ephorus manquait de verve et de chaleur. Isocrate disait de son disciple « qu'il avait besoin d'éperon pour être excité; » aussi lui persuada-t-il de renoncer au barreau et d'écrire l'histoire. Ephorus, docile aux conseils de son maître, s'appliqua à connaître à fond les grands événements qui avaient précédé le siècle où il vécut, et il écrivit l'histoire des guerres que les Grecs eurent à soutenir contre les Barbares pendant un espace de sept cent cinquante ans. Cet ouvrage malheureusement n'a pu surmonter sur l'abîme des temps, et l'on doit sans doute le regretter s'il est vrai qu'il ait obtenu, comme on le croit, les suffrages des anciens. A l'exemple de son maître, qu'il chérissait beaucoup, Ephorus prit le deuil à l'occasion de la mort de Socrate. Un pareil hommage, rendu à la mémoire de ce grand homme, atteste le courage d'Ephorus, et fait honneur à ses sentiments. On dit qu'il mourut vers l'an 300 avant J.-C. — Il y eut un autre EPHORUS ou EPHORE, né aussi dans la ville de Cumès, qui écrivit

leur Gallien, connaît rien rain. B—ns.

s, capucin, né à Auxerre, d'une bonne famille, était le M. Dechateau des Bois, connu au parlement de Paris. Pour à ses supérieurs, qui l'avaient é à la mission du Pégu, il traversa le royaume de Golconde, en 1645, lorsque le gendre du roi de ce pays, qui entendait assez bien les mathématiques, et qui faisait beaucoup de ceux qui les cultivaient, ne se ba rien pour engager ce religieux à se fixer dans ses états, lui offrait même de construire à ses frais une maison et une église, et lui représentait qu'il pourrait diriger la construction d'un assez bon nombre de chapelles établis dans cette contrée, et de ce que leurs affaires y attireraient. Voyant que tous ses efforts pour retourner le religieux étaient inutiles, il lui fit don du *calaat* (habillement d'honneur) le plus magnifique, et l'obligea de prendre un bœuf pour faire le voyage de Golconde à Masulipatam. Arrivé dans cette ville, le P. Ephraïm n'attendait qu'une occasion de s'embarquer pour le Pégu; mais comme il ne se présentait pas de vaisseau sur lequel il put passer, il alla à Madras, où les Anglais le reçurent si bien qu'il s'y établit avec le P. Zénon de Bauge, qui lui avait donné pour compagnon de sa mission. Le P. Ephraïm, qui était doué d'une facilité notable pour apprendre les langues, ne tarda pas à parler parfaitement l'anglais et le portugais. Les habitants de St.-Thomé, attirés par les soins qu'il prenait de leur bien-être, venaient en foule à Madras, et n'en est éloigné que d'une demi-lieue, et s'y fixaient. Ce père était d'un caractère conciliant et sensé; il apparut qui s'élevaient

Anglais et les Portugais. Les Portugais de St.-Thomé, jaloux de la domination de P. Ephraïm, firent par ressentiment à leurs compatriotes saisir de lui par surprise le 1648, et l'envoyèrent, les pieds liés, à Goa, où il fut livré à l'inquisition. Quoiqu'on eût pris la précaution de le faire débarquer de crainte que le peuple ne voue un religieux qui était en si haute réputation dans cette partie du monde, le bruit de cet événement ne put pas à se répandre et à paraître à Surate, où était alors le P. Ce dernier, surpris et piqué de voir un religieux qui était en si haute réputation dans cette partie du monde, consulta ses amis, du nombre desquels était Tavernier, et leur exposa la terre pour Goa, en compagnie de La Boullaye-le-Gouz, au risque de tomber lui-même dans les mains de l'inquisition. Il n'y put rien apprendre de la cause de l'emprisonnement d'Ephraïm ; on lui recommandait de ne pas ouvrir la bouche en prison. Alors il prit le parti d'aller à Goa, où ayant appris par quelle manière on s'était emparé de la personne de son confrère, il parvint à se faire capitaine du fort, qui lui procura le détachement de soldats, avec lequel il surprit le gouverneur de St.-Thomé, auquel il fit entendre qu'il ne se laisserait lâcher que lorsque la liberté se trouverait au P. Ephraïm. Cependant son projet réussit à s'échapper, et l'absence de l'emprisonnement d'Ephraïm étant parvenue en Europe, son frère en fit des plaintes à l'ambassadeur de Portugal à Paris, lequel le fit excommunier tout le monde à Goa si l'on ne mettait la liberté ; tout fut inutile. Les chefs des fidèles, ce que le chef de la mission lui-même avaient vainement demandé auprès de chrétiens, un payen

parvint à l'obtenir. Le roi de Golconde, qui faisait la guerre à un prince voisin, avait alors son armée dans les environs de St.-Thomé. Il envoya ordre à son général d'assiéger cette ville, et d'y tout mettre à feu et à sang, s'il ne tirait promesse positive du gouverneur, que sous deux mois, le P. Ephraïm serait mis en liberté. Il fallut bien que les inquisiteurs de Goa obtinrent une demande aussi pressante. On alla en conséquence dire au P. Ephraïm qu'il pouvait sortir ; mais il ne voulut pas quitter sa prison que tous les religieux de Goa ne vinssent le prendre solennellement en procession, ce qu'ils firent aussitôt. Le P. Ephraïm, au sortir de sa captivité, dans laquelle il avait passé quinze à vingt mois, disait que ce qui l'y avait le plus fâché, était l'ignorance de l'inquisiteur et de son conseil, quand ils l'interrogeaient, et qu'il croyait qu'aucun d'eux n'avait jamais lu l'Écriture - Sainte. Un fait très remarquable, dit Tavernier, c'est que le P. Ephraïm, qui louchait ayant d'entrer en prison, en sortit avec les yeux très droits. Il fut d'ailleurs extrêmement réservé sur tout ce qui s'y était passé à son égard, et garda avec une exactitude scrupuleuse le serment que fait prêter l'inquisition à ceux qu'elle relâche. Après avoir passé une quinzaine de jours à Goa, chez les capuches, espèce de récollets, il se mit en route pour Madras, alla en passant remercier le roi de Golconde de sa puissante protection, et résista encore une fois à ses sollicitations pour se fixer dans ses états. Revenu auprès de son troupeau de Madras, il continua à lui donner des soins, et fut souvent aidé par son fidèle compagnon le P. Zeun. Affable et obligeant, il accueillait les voyageurs. Il paraît qu'il fut très lié avec Tavernier, auquel il avait donné le *calaat* du prince de Golconde

qu'il trouvait trop magnifique pour un simple religieux. On voit que le P. Ephraïm, malgré sa longue absence, avait conservé pour sa patrie une vive affection. Lorsque l'escadre française, commandée par Delahaye, vint, en 1672, pour attaquer St-Thomé, elle fut redevable à ce bon missionnaire d'avis précieux qui la firent tenir sur ses gardes contre les promesses trompeuses des habitants du pays, et déclinèrent l'entreprise tentée contre cette ville. Caron, qui faisait partie de cette expédition, dit, dans une lettre adressée à Colbert, et insérée à la suite de la relation de Delahaye, que ce chef et lui fondaient toutes leurs espérances de réussir dans un établissement à Ceylan, sur le crédit du P. Ephraïm auprès du roi de cette île. Ce fut ainsi que ce respectable religieux employa sa longue carrière à être utile à son prochain, et à faire chérir la doctrine chrétienne par la pratique de cette charité qu'elle recommande spécialement. E—s.

EPHREM (S.), en syriaque AFRIM, florissait dans le milieu du 4^e siècle. Il naquit à Nisibe en Mésopotamie, sous le règne de l'empereur Constantin I^{er}. Son père était prêtre du dieu Abnail à Nisibe, et sa mère était originaire d'Amid. Dès sa tendre jeunesse il abandonna la maison de son père, qui le maltraitait, parce qu'il montrait beaucoup de goût pour la religion chrétienne, et il se retira auprès de l'illustre S. Jacques, qui était alors évêque de Nisibe. Ce saint personnage l'instruisit de tous les mystères de la religion chrétienne; bientôt il put compter Ephrem au nombre de ses disciples les plus distingués, et il montra une telle estime pour lui qu'il le conduisit malgré sa jeunesse au concile de Nicée pour y combattre l'erreur des ariens.

Après la mort de l'évêque de la ville, l'empereur Jovien le fit venir par II, Ephrem donna cette ville, se retira sur les bords de l'empire romain, et alla se retirer dans la ville d'Amid. Il n'y resta cependant que fort peu de temps, et dirigea ses pas vers Edesse, où il occupa avec zèle de convertir à la religion chrétienne les sectateurs des idoles qui étaient encore en grand nombre dans cette ville. Bientôt après il embrassa l'état monastique, et il se retira dans une caverne située dans les montagnes voisines de la ville d'Edesse, où il mena pendant assez longtemps une vie très solitaire. C'est dans ce lieu qu'il composa son commentaire sur les livres de l'Ancien-Testament et la plupart de ses ouvrages. Sa réputation se répandit bientôt au loin, et un grand nombre de personnes vinrent dans sa solitude pour s'instruire auprès de lui. On compte parmi ses disciples les plus distingués S. Isaac, diacre d'Edesse, Isaac, S. Abraham et beaucoup d'autres qui jouissent encore chez les syriens d'une grande considération. Le bruit de ses vertus et du savoir de S. Ephrem inspira tant de jalousie contre lui aux hérétiques et aux idolâtres qu'un jour que ce saint était venu à Edesse ils se précipitèrent sur lui, et lui firent tant de coups qu'ils le laissèrent pour mort sur la place. Quand il fut guéri de ses blessures, il retourna dans sa solitude, et il y composa la plupart de ses discours contre les sectateurs de Bardesane, de Marcion, de Manès et contre les idolâtres. Il fit ensuite un voyage en Palestine pour visiter Pésois, chef des moines du désert de Nitrie. Il resta quelque temps auprès de ce père, et mourut à S. Basile-le-

vêque de Césarée en Cappadoce lia avec lui d'une amitié et il en reçut la qualité de juré l'avis qu'il reçut bientôt d'une dangereuse hérésie se fit dans le sein de la ville, il se mit en route pour revenir dans cette ville; chemin faisant il fut arrêté par les officiers de Samosate qui avaient commis ses erreurs d'Arius. Quatre ans après son retour à Edesse, S. Basile vint chercher pour le faire connaître à S. Ephrem, qui se reconnut absolument indigne de cet honneur, fit semblant d'être muet et resta dans sa solitude. Il mourut peu après ce même S. Basile l'an 379. Les Syriens ont pour lui une plus grande vénération pour son caractère, et ils l'appellent le docteur de la doctrine et le prophète de leur pays. S. Ephrem a composé un grand nombre d'ouvrages en syriaque et en grec: I. un ample Commentaire sur tous les livres de l'Ancien Testament, à l'exception des livres des Rois, des Juges, des Livres sapientiaux de Ruth, Judith, Tobie et de l'Ecclésiaste; II. un autre Commentaire sur le Nouveau-Testament, en syriaque; III. quinze Hymnes sur la vie de J.-C.; IV. quinze Hymnes sur le Paradis; V. cinquante-un Hymnes sur la Virginité; VI. cinquante Hymnes sur l'Eglise; VII. cinquante Hymnes sur l'hérétique Bardesane, et Manes et contre les Manichéens; VIII. un Livre contre Julien, qui s'est perdu; IX. un grand nombre d'Odes, et de pièces diverses sur divers sujets religieux, écrits en syriaque comme tous ceux dont on a parlé. Outre cela il existe encore un grand nombre de sermons, d'Exhortations et de

Traité sur divers sujets théologiques, écrits par S. Ephrem. Gérard Vossius publia en 1605, 1 vol. in-8°. à Cologne, et en 1619 à Anvers, aussi 1 vol. in-8°, une Traduction latine de la plupart des écrits grecs de S. Ephrem. Le texte grec de cent six discours de ce saint fut imprimé à Oxford en 1709, in-8°. Plusieurs autres se trouvent dans la Bibliothèque des Pères. En 1736 et années suivantes, on publia à Rome, en six volumes in-fol., l'unique édition complète des Œuvres grecques et syriaques de S. Ephrem. Le premier volume fut publié par Joseph Assemani. Les cinq derniers furent par les soins d'un jésuite nommé Pierre Benoit. On a quelques Traductions françaises de S. Ephrem: I. *Opuscules divins et exercices spirituels*, traduits par François Feuardent, 5^e édition, 1602, in-8°; on trouve dans ce volume le Sermon de S. Cyrille d'Alexandrie, *De l'issue et sortie de l'ame hors le corps humain*, et une *Réponse à un Calviniste touchant la virginité et l'excellence de Marie*; II. *Discours de la Conception*, traduit par Bosquillon, 1697, in-12. Il existe beaucoup d'ouvrages de S. Ephrem traduits en arabe, en arménien et en copte. (Voyez COLER J. Chr.).

S. M—π.

EPHREM, patriarche arménien de Sis en Cilicie, fils d'un personnage distingué de la ville de Sis, nommé Markos, naquit en 1754. Il se livra avec succès à l'étude de l'éloquence, de la théologie et de l'histoire, et il s'acquitta par ses talents d'une si grande réputation parmi ses compatriotes unis à l'Eglise romaine que la cour de Rome lui donna le titre d'évêque *in partibus*. En 1771 il fut élu patriarche de Sis, après la

mort de son frère Gabriel. Il occupa ce siège pendant treize ans, et mourut en 1784. Il eut pour successeur Théodore IV, en arménien Thoros. Le patriarche Ephrem a composé un grand nombre de pièces de vers fort estimées des Arméniens. Elles sont presque toutes relatives à des sujets religieux; elles sont restées manuscrites. Il a encore composé une Histoire chronologique des patriarches arméniens de Cilicie jusqu'à son temps, aussi manuscrite. S. M.—n.

EPICHRIS est du petit nombre de ces femmes citées dans l'histoire pour avoir montré une fermeté d'âme au-dessus des forces ordinaires de leur sexe. Quand les crimes et les folies de Néron, portés à l'excès, eurent lassé les Romains, il se forma contre lui une conspiration dont le premier auteur ne fut pas bien connu, mais dans laquelle entrèrent des consulaires, des sénateurs, le préfet du prétoire, des chevaliers, des personnes enfin, dit Tacite, de tout rang, de tout âge, de tout sexe, des riches, des pauvres, etc. Il se trouva parmi tant de conspirateurs une femme, une affranchie, Epicharis, venue là sans qu'on sût comment, et jusque-là peu connue par son goût pour les choses honnêtes. Voyant que les conjurés, mus sans doute par des motifs divers, flottaient entre l'espoir et la crainte et temporisaient, elle prit sur elle de leur faire des reproches et de les encourager. Ennuyée enfin de leur lenteur, elle se donna un rôle actif. Elle alla en Campanie pour gagner les officiers de la flotte de Misène; elle s'attacha à Volusius Proculus qu'elle connaissait, et qui avait un commandement de mille hommes sur cette flotte. Il avait été un des instruments de Néron pour le meurtre de sa mère, et en avait été

en s'ouvrant à
e, eut la prom
oms des conju
Procule alla réve
qu'il savait. Epicharis fut amenée
nt lui. A la confrontation elle fit
er facilement une délation qui
it appuyée d'aucune preuve. Né
la retint cependant en prison,
dans l'idée que la chose pouvait être
, quoiqu'elle ne fût pas prouvée.
nouvelle délation fut faite; elle
t par un affranchi de Natalis,
olier, ami de Pison. Natalis fut
é et conduit devant l'empereur,
avec les sénateurs Scévinius et Quin-
tinius, et avec Lucain et Sénecion.
Intimidés par les menaces et l'appar-
t des tortures, ou corrompus par
le air de leur grâce, ils avouèrent
t. Néron se rappela alors qu'epi-
ca s'avait été accusée par Procule
et pensant que le corps d'une
ne céderait facilement à la dou-
il ordonna qu'on la déchirât par
les tortures. Les foyets, le feu, la fer-
re des bourreaux honteux d'être
us par une femme ne purent lui
her d'aveux. Le lendemain, pres-
sur les tourments d'une nouvelle
qu'on, elle fut apportée sur un
, ses membres étant distoqués.
E passa son cou dans le cercle
d'un mouchoir qu'elle avait détaché
de son sein, et qui tenait au siège.
Aidee du poids de son corps mor-
telle, elle s'étrangla, et expira assés-
tôt. H. Ximènes a fait représenter en
1755, une tragédie d'Epicharis ou
la Mort de Néron. G. M. J. B. Le-
gouvé a aussi donné une tragédie d'Ep-
icharis (V. Legouvé). Q. R.—1.
EPICTÈTE, d'Héracopolis en Phry-
fut un des plus illustres sou-
de philosophie désolante,
c, viv par Plutarque,

nt appropriée ni à la nature
me, ni aux affections inhé-
sa constitution, a fait plus
latans de vertu que de vrais
la sagesse. Vouloir opposer
constamment insurmontable
ision des passions humaines,
ns tous les temps une entre-
néraire. Le véritable, le dif-
ent du pédagogue, est de leur
une direction, sinon toujours
moins non nuisible à l'état so-
cité, né dans l'indigence au
siècle de notre ère, fut, dans sa
esclave d'Epaphrodite, af-
de Néron, et l'un de ses gardes
iers, homme grossier, stupide
auvaises mœurs. On rapporte
uril s'amusa à tordre la jambe
esclave : « Vous me la casserez,
ictète, » et l'événement justifia
iction : « Je vous l'avais bien
ajouta tranquillement le philo-
sophe (1) » Fut-ce par suite de
dent, ou bien de naissance,
tête boitait ? Les opinions sont
es sur ce point, mais son in-
est constatée par une épi-
grecque que rapportent Aulu-
Macrobe. Les circonstances de
a Phrygien sont peu connues :
ritable nom ne l'est même pas,
ictète (*Ἐπίκτητος*) est un ad-
ni signifie *esclave, serviteur*.
ore quand il reçut la liberté,
seulement que Domitien ayant
vers l'an 90 de l'ère vulgaire,
qui chassait d'Italie les philo-
, Epictète se retira à Nico-
Epire, où l'on croit qu'il passa
de ses jours. Cette opinion,
sans, présente des difficultés ;
artien dit positivement que ce
pbe vécut dans une grande

er, en citant ce trait et l'opposant aux
leur disait d'un air insultant : « Votre
n-est rien fait de plus grand ? » — « Oui,
su, » lui répondit Origène.

familiarité avec l'empereur Adrien .
ce que n'eût guère permis la distance
de leurs demeures respectives. Aureste,
ce commerce brillant n'enrichit point
Epictète. Il habitait à Rome une ma-
sure sans portes, et n'avait pour tout
meuble qu'une table, une couchette,
un méchant matelas. Un jour, par
une espèce de luxe, il acheta une lampe
de fer ; il en fut puni : un voleur entra
subtilement chez lui, et la déroba. « Il
» sera bien attrapé demain, s'il re-
» vient, dit Epictète, car il n'en trou-
» vera qu'une de terre. » L'époque de
sa mort a été le sujet d'une vive con-
testation parmi les savants. Suidas la
fixe sous le règne de Marc-Aurèle ;
mais, en remontant du couronnement
de ce dernier à la mort de Néron, on
compte environ quatre-vingt-quatorze
ans. Epictète en eut donc eu au moins
cent dix sous Marc-Aurèle, et Lucien
ne fait aucune mention de lui dans son
dialogue *De longævis*. Marc-Aurèle
lui-même ne le cite point parmi les
philosophes qu'il a entendus ; au con-
traire, il s'écrie : « Combien ce siècle
» a-t-il enlevé de Chrysippes, de So-
» crates, d'Epictètes ? » Ailleurs il dit :
« Je dois à Rusticus la connaissance
» des *Commentaires d'Epictète*, qu'il
» tira de sa bibliothèque pour m'en
» faire présent. » D'ailleurs Aulu-Gelle,
qui écrivait sous Antonin-le-Pieux, ne
parle jamais du philosophe qu'au pas-
sé : enfin, il est probable qu'Arrien
ne composa ses *Dissertations* qu'après
la mort d'Epictète, et elles étaient
déjà répandues du temps d'Aulu-Gelle.
Gilles Boileau, qui combat Saumaise
tout en adoptant à peu près son sen-
timent, a composé une table chrono-
logique dans laquelle il fixe la mort
d'Epictète à l'an de Rome 902, 150
de l'ère vulgaire, fixation qui, d'après
ses calculs, ne donne pas moins de
cent ans au philosophe. Dacier a rap-

proché cette mort d'environ quinze ans, peu de temps avant le règne d'Antonin-le-Pieux, ce qui s'accorde mieux avec les expressions d'Aulu-Gelle, et il suppose à Epictète de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-douze ans. Quoique stoïcien, Epictète n'eut, il faut l'avouer, ni la jactance, ni l'aspérité des gens de sa secte. La vertu qu'il prisait le plus était la modestie. « Si tu sais te contenter de peu ; dit-il, » ne vas pas t'en vanter ; si tu ne bois » que de l'eau, ne l'affectes point en » public ; si tu t'exerces à quelque » travail pénible, que ce soit en particulier. » Il faisait peu de cas des ornements de l'éloquence, et leur préférait une diction simple, grave et nerveuse. Il plaignait les grands de leur orgueil : « L'intérêt seul, disait-il, » nous dicte le respect que nous faisons » pour eux ; ils sont comme les » ânes, qu'on étrille pour en tirer service. » Il définissait la Fortune, *une femme de bonne maison qui se prostitue à des valets*. « C'est commencer » à être sage, ajoutait-il, de n'accuser » que soi de ses malheurs ; mais c'est » l'être au plus haut degré, de n'en » accuser ni soi ni les autres. » Ennemi d'Epicure et de sa doctrine, il admirait Socrate, et nous a laissé du vrai cynique un magnifique tableau. Au rebours de beaucoup de philosophes, il faisait grand cas de la propriété, mais regardait le luxe comme la source de tous les maux. Il ne voulait point qu'on allât consulter l'oracle quand il était question de défendre un ami ; mais il soutenait que le sage seul connaît la véritable amitié, parce que lui seul sait discerner le bon du mauvais. Quoique pauvre, il prit chez lui l'enfant d'un de ses amis, qui l'avait exposé par indigence. Il rappela à la raison un autre homme qui avait résolu de se laisser mourir de faim, ce

quer qu'il n'approuvait pas, au contraire, il se montra la constance et la fermeté. « Ce ne sont pas les biens, » dit-il, qui nous font du mal ; c'est bien l'opinion que nous nous faisons des biens. » Cet axiome, qui paraît vrai jusqu'à un certain point, qu'on ne peut affections morales, n'est qu'un sophisme par rapport aux passions physiques. Il mentait impudiquement ce philosophe qui disait : « Oh ! » tourmentes moi tant que tu voudras, jamais tu ne me contraindras d'avouer que la douleur soit un mal. » Epictète, par suite de ses principes, fit toute sa vie la guerre à l'opulence. Toute sa doctrine se réduit à ce que nous appelons aujourd'hui l'épictétisme, parmi les choses, les unes dépendent de nous, ce sont nos actions ; les autres ne sont indépendantes. Il nous faut tous nos soins à rectifier les premières, mais il est insensé de rechercher de fuir les autres, puisqu'elles dépendent pas de nous. *Ὁ δὲ ἀπὸ τοῦ ἐπιχθονίου*, dit Epictète ; *Sustine, sustine* ; supportez les peines et les plaisirs. C'est là son grand principe. Il est beau, mais difficile à suivre. Malgré son indigence, Epictète fit toute sa vie, et plus encore à sa mort, de la considération pour Lucien en fournit une preuve évidente. Il rapporte que, de son temps, un certain imbécille paya 5,000 sesterces la lampe de terre qu'il appartenait au philosophe, pour qu'en écrivant à la lueur de cette lampe, il recevrait de doctes instructions. Ce trait rappelle celui d'un riche romain qui acheta les pantoufles d'un pauvre stoïcien. Suidas prétend qu'Epictète beaucoup écrit ; mais on ne sait rien de sûr, du moins il ne s'en est rien parvenu de lui. Arrien nous a laissé une œuvre géographique, ou plutôt un voyage, avant J.-C., de

cette Biographie qui lui est é (il faut lire *après* J.-C.), disons-nous, le plus célèbre des principes d'Epictète, recueillit avec les discours et les principes de ce stoïcien, et en composa plusieurs livres. I. *De la vie et de la mort d'Epictète*; II. douze livres des *Discussions* de ce philosophe : ces ouvrages sont perdus; III. huit *Dissertations sur Epictète et sa philosophie*, dont quatre seulement restent; IV. l'*Enchiridion* ou *Manuel d'Epictète*, que nous avons vu, et dans lequel, sous le titre de *la plus concise*, il offre le résumé de la philosophie morale du stoïcien. Arrien dédia ce Manuel à l'empereur Marc-Aurèle Messalinus, qui fut conquis à Rome en 176. Simplicius (voy. ci-dessus) a fait un *Commentaire* sur ce Manuel. On trouve en outre plusieurs auteurs, et surtout dans le 17^e siècle, un grand nombre de *Sentences d'Epictète* qui ne se rencontrent ni dans les *Dissertations* d'Arrien, ni dans le Manuel, ce qu'explique aisément la perte que nous avons faite de la grande partie de ses ouvrages, qu'il soit besoin de recourir à d'autres auteurs. On a vu de Saumaise, qui pense qu'Arrien a composé deux Manuels différents. Les *Sentences* ont été recueillies par Meard, Stollius, et, entre autres, à Copenhague, 1629. Enfin, quelques auteurs ont contribué au stoïcien : *Altercatio Senecæ cum Epicteto*, ou *Questions de l'empereur Adrien et réponses du philosophe*, traduites en français par Jean de Coras, Paris, 1558, Lyon, 1596, in-4°, et par d'autres; mais il suffit de jeter un coup d'oeil sur cette rapsodie pour se rendre compte qu'elle est indigne d'Epictète. Il est un recueil fait par quelque auteur, dans lequel cependant il a in-

serté plusieurs sentences du philosophe. Le *Manuel* a été traduit en latin par Ange Politien, avant que de paraître en grec. Il fut ainsi publié par Philippe Béroalde l'ancien, à Bologne, Benoit Hector, 1497, in-fol., avec Celsus, Censorin, un Dialogue de Lucien, deux Traités de S. Basile et un de Plutarque; puis dans les œuvres de Politien. Venise, Aldé, 1498, in-fol., et souvent depuis. La 1^{re} édition grecque, avec le *Commentaire* de Simplicius, est de Venise, 1528, in-4°. Grégoire Haloandre en donna, l'année suivante, à Nuremberg, in-8°, une édition qui est très rare, et qu'il crut la première. Trincavelli. (Venise, 1552, in-8°.), Neobarius (Paris, imprimerie royale, 1540, in-4°.), Jérôme Verlen (Louvain, 1550, in-8°.), Jacques Tusan (Paris, 1552, in-4°.), vivrent après lui. Thomas Kirchmayer (*Naogeorgus*) en donna la première édition grecque et latine à Strasbourg, 1554, in-8°, et y joignit un *Commentaire* de sa façon. Les *Dissertations* d'Arrien, traduites par Jacques Schepk, parurent pour la première fois, grec-lat., à Bâle, Jean Oporin, 1554, in-4°. Jérôme Wolf en donna deux éditions corrigées à Bâle, Oporin, sans date, in-8°, et 1560, 3 vol. in-8°. Elles contiennent, en outre, le Manuel et le *Commentaire* de Simplicius. Les éditions du Manuel, de Paris, André Wechel, 1604, in-4°, et de Coloswar (*Claudiopolis*), 1585, in-8°, sont rares. Celles *Cum notis variorum* sont estimées, Leyde, 1670, et Delft, 1685, in-8°, données par Bachel; Delft, 1723, in-8°, par Schroeder : on y joint ordinairement celles d'Oxford, 1740, in-8°, par Simpson, et de Cambridge, 1655, in-8°, par Luc Holstein; cette dernière est rare et re-

cherchée. Adrien Reland en donna une à Utrecht, 1711, in-4°, version de Meibomius et corrections de Saumaise; et Jean Upton, une autre, complète et très estimée, Londres, 1759-1741, 2 vol. in-4°. Celle qu'a publié Chr. G. Heyne, avec ses notes, Varsovie et Dresde, 1776, in-8°, est digne de tout ce qu'a produit cet homme célèbre. Le frontispice en a été reproduit sous la date de 1782. Jean Schweighæuser a donné à Leipzig, 1799, 3 vol. in-8°, une bonne édition grecque-latine du Manuel, des Dissertations et des Fragments, et M. Bodoni, une magnifique édition grecque-italienne du Manuel, tirée à cent exemplaires seulement, Parme, 1793, in-4°. Celle petit in-8°, même date, est tirée à deux cent cinquante exemplaires. Parmi les petites éditions, on distingue celles de Snecan, Leyde, 1634, d'Amsterdam, 1670, et de Glasgow, Foulis, 1751. Edouard Iyie a traduit le Manuel en vers latins, et l'a publié avec le texte, Oxford, 1715, in-8°. On compte dix-neuf traductions françaises d'Épictète. Le nouvel éditeur de la *Bibliotheca græca* de Fabricius en a omis huit. La plus ancienne est celle d'Antoine Dumoulin, Lyon, 1544, in-16. Claude Gruget vint ensuite, Anvers, Plantin, 1558, in-16; avec les Épitres de Phalaris, Paris, 1591, in-12. Puis André Rinaudeau, Poitiers, 1567, in-8°. En 1603, il parut une version anonyme du Manuel, dans un livre intitulé *la Philosophie morale des Stoïques*, et qui n'est lui-même qu'une paraphrase de ce Manuel, sans nom de lieu, in-24, petit volume rare. Guillaume Duvair (1606, in-8°) et le P. Goulu (1630, in-8°) en donnèrent ensuite deux autres. Gilles Boileau vint après eux, et publia *la Vie d'Épictète et sa philosophie* (*l'En-*

le *Tableau d*
 103 in-12, souve
 pr. e. Co... lin, chancelier
 versité de Paris, lui succéda
 1688, in-12; puis le fécond
 Bellegarde, Paris (Trévoux)
 Amsterdam, 1709; La Haye
 Bouillon, 1772, in-12; puis
 P. Mourgues, dans son *Par*
la morale chrétienne avec c
anciens philosophes, Paris
 in-12. Dacier laissa loin de
 nombreux prédécesseurs; sa
 tion parut en 1715, 2 vol.
 réimprimés en 1776 et 178
 contient la Vie du Stoïcien,
 nel, le Commentaire de Sim
 un nouveau Manuel, tiré des
 tations d'Arrien, et le texte
 premier. Depuis Dacier, Lefè
 Villebrune publia en 1782, 2
 18, une édition grecque et fr
 du Manuel; sa version, réim
 depuis, est souvent infidèle.
 Pommereul en donna une a
 même année; elle est accompa
 réflexions sur Épictète et sur
 losophie des Stoïciens. M. d
 St-Fauxbin publia en 1784 (i
 in-18) un *Nouveau Manuel*
tète, tiré d'Arrien; M. Belin
 lu, une traduction du Manu
 Commentaire de Simplicius,
 1790, in-8°. Le poète Desfor
 na (1797, in-4°) une t
 du Manuel en vers. Camus
 dant sa détention en Allem
 traduisit, et son ouvrage p
 1795, 2 vol. in-18, réimpr
 1805 (voy. CAMUS). Enfin
 née (1814), M. Pillot a
 Douai, in-8°, une nouvelle
 du Manuel, à la suite des Ma
 Phocylides et de Theognis, et
 dorés de Pythagore. Le Ma
 e... ris dans la colle
 la traduction e

aris, 1782, in-18. Il e les *Morales d'Epicurate*, Plutarque et Sé-Desmarets de St-Sorlin, à château de Richelieu, et Paris, Loyson, 1659, anuel a été traduit en espagnol, en portugais, en italien, etc. Michel *Disquisitio de Epicobatur eum non fuisse*, Groningue, 1708, in-lüller, *De Epicteti chrisbemnitz*, 1724, in-4°; Heumann, *De Philoteti*, Iéna, 1703, in-4°. as a fait imprimer aussi *sur la philosophie d'E-* 10, in-8°. D. L. l, l'un des plus célèbres de l'antiquité, était d'une re, celle des Philaïdes, uit de Philæus, petit-fils, son père, habitait le argétie, dans l'Attique; assez mal partagé du taine, il passa dans l'île de que les Athéniens y en-colonie, l'an 352 av. J.-C. ierce fixant la naissance l'an 341 av. J.-C., il u'il reçut le jour à Samos rgetie, comme on le dit t. Ou rapporte que dans e jeunesse il suivait sa aisait métier d'aller ex-sons, et qu'il lisait les xpiations; devenu plus ait son père à tenir l'é-nt levée à Samos. Epi-nga dès l'âge de quatorze vrer à la philosophie. Il 'abord Pamphilus, l'un de Platon, et Nausiphae de Démocrite, et non le Pyrrhon, comme le i Laërce, car Pyrrhou

était contemporain d'Epicure. Ces leçons ne le satisfirent pas; s'étant mis à lire lui-même les écrits de Démocrite, il fit de grands progrès dans la philosophie, et se crut bientôt en état de former une nouvelle secte. Il vint à Athènes à l'âge de dix-huit ans, mais il y séjourna peu, à cause des troubles qui survinrent après la mort d'Alexandre. Il se rendit auprès de son père, à Colophon, dans l'Ionie, alla ensuite à Mitylène et à Lampsaque, où il commença à professer ses nouveaux principes. Il s'y attacha un grand nombre de disciples, parmi lesquels étaient ses trois frères: Néoclès, Clé-rédème et Aristobule, et étant revenu avec eux à Athènes, l'an 309 av. J.-C., il y acheta un jardin, pour le prix de quatre-vingts mines (7,200 fr.), et se mit à y enseigner sa philosophie. Tout le monde n'était pas aduis à ses leçons; mais ses disciples, à l'exemple des Pythagoriciens, formaient une espèce de communauté. Il ne voulait cependant pas que leurs biens fussent mis en commun, disant que cela excitait la méfiance; mais chacun payait une portion de la dépense. Elle était peu considérable, car ils se contentaient des aliments les plus simples. L'union la plus parfaite régnait entre eux. Elle subsista même long-temps après la mort d'Epicure, et Cicéron dit que les épicuriens de son temps vivaient encore en commun, et du meilleur accord. Les femmes même étaient admises dans cette société, et l'on cite, parmi ses disciples les plus célèbres, Léontium, courtisane d'Athènes (*Voy. LEONTIUM*), et Themista, femme de Leontius de Lampsaque. Comme il ne dogmatisait pas en public, la secte fut peu célèbre de son vivant; mais après sa mort ses livres s'étant répandus, la doctrine en fut vivement attaquée par les stoïciens,

qui ne rougirent même pas d'avoir recours aux calomnies les plus atroces. Diotime, stoïcien, alla jusqu'à fabriquer, sous le nom d'Epicure, cinquante lettres adressées à des courtisanes, dans lesquelles on le faisait parler de la manière la plus obscène; mais Chrysippe lui-même convenait de la pureté des mœurs d'Epicure; il est vrai que pour ne pas en laisser l'honneur à sa philosophie, il prétendait que cette pureté de mœurs tenait uniquement à son insensibilité. On l'accusa aussi d'athéisme, et cette accusation est celle qu'on a le plus fréquemment répétée. Il est bien difficile de connaître la véritable opinion d'Epicure sur la Divinité. Cicéron dit qu'il en avait parlé dans les termes les plus sublimes, et qu'il recommandait la piété à ses disciples. On dira sans doute que c'était pour se conformer aux idées du vulgaire; mais dans sa lettre à Ménécée il s'exprime ainsi : « Les dieux ne sont point tels que le » croit le vulgaire. L'impie est, non » celui qui rejette les dieux de la mul- » titude, mais celui qui attribue aux » dieux les opinions de la multitude. » Ces expressions, si elles avaient été connues, auraient suffi pour le faire persécuter. Ce n'était donc pas par prudence qu'il faisait, de la croyance en dieu, l'un des principaux dogmes de sa philosophie. Il faut convenir cependant que ses autres opinions sur les dieux rendaient cette croyance inutile. Il les regardait comme des êtres parfaitement heureux, impassibles et ne se mêlant pas des choses humaines, ce qui détruisait et la providence et l'espoir des peines et des récompenses futures. Sa morale était entièrement fondée sur le principe de l'intérêt personnel. L'homme est sur la terre pour chercher le bonheur, il le trouve dans une vie calme et tranquille. Le sage se

tiendra donc en garde contre les tentations qui pourraient le troubler. Le plaisir physique consiste dans la satisfaction des besoins naturels; il met de recherches à les satisfaire le moins on est exposé aux revers de la fortune. On est par conséquent incertain pour jouir de la fortune. Le bonheur des individus du bonheur général. Le sage se conforme donc aux lois établies, lorsqu'on n'en sait rien de l'ensemble, pouvaient être incertaines. On disait vulgairement que l'Epicure faisait consister le bien dans la volupté, et beaucoup de gens s'en tenaient là, sans la peine d'examiner ce qu'il par la volupté; ils auraient qu'elle ne différait en rien de des stoïciens. Ces faux épicuriens furent beaucoup de tort à la furent chassés de Rome de la république. On les chassa plusieurs reprises de différents lieux mais l'école subsista toujours. Elle y existait encore du temps de Numenius, son contemporain, et Numenius, son contemporain, remarque avec douleur que les épicuriens avaient conservé dans la pureté la doctrine de leur maître tandis que celle de Platon s'était entièrement altérée. Les épicuriens s'approprièrent plusieurs dogmes d'Epicure et de ses disciples les plus remarquables, exprimés avec esprit, d'un style sententieux, que en empruntant une forme qui font le charme de ses lettres. Epicure affectait un langage pris pour les géomètres et les mathématiciens. On le voit par les idées qu'il s'était faites de la lune, et du système du monde. Il soutenait que la lune et le soleil ne sont pas plus gu-

EPI

la vue, erreu q
uite dans ce v :

Res major
quam sensibus esse videtur;

le soleil s'éteignait tous l'océan, et se rallumait us. Cléomède, dans son a pris la peine de réfuter outes ces inepties. Epipranté de Democrite et l'idée des atomes, qu'il se les principes de toutes ômes, tombé dans un , et que Gassendi a tenté réhabiliter, n'avaient iétés que la dureté et la par conséquent pas la mblance avec les gaz de qui jouent un si grand hyaique et la chimie des icare mourut de la pierre innée de son âge. Il ne marié; non pas qu'il riage, car il enseignait veit se marier et avoir nais comme il avait tou- santé très faible, il ne ir observer lui-même le donnait aux autres. Par , que Diogène - Laërce ré, il légua son jardin et qu'il avait à Mélite, à on successeur, et à ceux près lui à la tête de son elle subsisterait, pour rassembler ses disciples. esta toujours parmi eux . Ils célébraient tous les fête, le jour de sa nais- ent son portrait sur leur urs coupes, dans leurs ne parlaient jamais de plus grand respect. Dans is manuscrits grecs dé- rculanum, se trouvent rages d'Epicu : le dé- a est pas ach é. On a

EPI

209

commencé à publier à Naples, en 1814, quelques fragments du liv. II de son traité *De la nature des choses*. Personne n'a mieux développé le système de la philosophie d'Epicure que Gassendi dans son *Synagoga de vita et moribus Epicuri*, lib. 8, Lyon, 1647; La Haye, 1656, in-4°, etc. (F. GASSENDI). On peut voir aussi Jacques Durondel, *Vie d'Epicure*, Paris, 1679; La Haye, 1686, in-12; traduite en latin, Amsterdam, 1693; *la Morale d'Epicure*, par le baron des Coutures, Paris, 1685, in-12; *la Morale d'Epicure*, par l'abbé Battoux, Paris, 1758, in-8°; *Apologie pour Epicure*, par J. D. P., 1651, in-12; *Discours sur Epicure*, Paris, 1684, in-12. C—A et D—L—Z.

EPIMÉNIDES, de la ville de Gnosse, dans l'île de Crète, se retira dès sa première jeunesse dans une solitude, et lorsqu'il se crut parfaitement oublié, il reparut tout à coup dans sa patrie, avec les cheveux et la barbe longs et négligés, et fit répandre le bruit qu'il avait dormi cinquante ans. Il se mit à jouer le rôle d'un inspiré, et il se prétendait en commerce avec les nymphes. Sous ces dehors d'un fanatique, il cachait des connaissances très profondes. Il s'était beaucoup occupé de politique, particulièrement de la législation des Crétois, sur laquelle il avait même écrit quelques traités. Solon, qui avait eu occasion de le connaître dans ses voyages, le fit mander à Athènes, sous prétexte de purifier cette ville, qui était alors livrée à des troubles et des dissensions intestines. Les Athéniens armèrent un vaisseau tout exprès pour aller le chercher, et ils en donnèrent le commandement à Nicias, fils de Nicoratus, l'un des principaux d'Athènes. Epiménides se rendit à leur invitation.

Arrivé dans l'Attique, il annonça que les divisions auxquelles la république était en proie, venaient de la colère de quelques divinités inconnues qu'on avait négligé d'apaiser. En conséquence, il prit un certain nombre de brebis blanches et noires, et les ayant fait conduire vers l'aréopage, il les laissa aller, en ordonnant à ceux qui les menaient de les sacrifier aux dieux inconnus, chacune à l'endroit où elle s'arrêterait; on érigea dans tous ces endroits des autels aux dieux inconnus. Il régla d'une manière beaucoup moins dispendieuse le culte qu'on rendait aux dieux, et supprima une grande partie des cérémonies lugubres qui se pratiquaient, surtout par les femmes, lorsqu'elles perdaient quelques-uns de leurs proches. Enfin, il fit tout ce qui dépendait de lui pour préparer les voies à la législation de Solon, dont les projets lui étaient connus, et qui lui demanda ses conseils. Il termina tout cela par des cérémonies expiatoires pour purifier le pays, et il repartit sans vouloir d'autres récompenses qu'un rameau de l'olivier sacré. Il mourut bientôt après son retour dans sa patrie, à un âge très avancé, vers l'an 598 av. J.-C. Il avait fait plusieurs ouvrages, dont le plus considérable était un poème sur l'expédition des Argonautes. Il ne nous en reste aucun. Le *Réveil d'Épiménide*, fut mis sur la scène par Poisson, en 1755, et plusieurs fois depuis, servant de cadre aux divers événements politiques. C.—n.

EPINAY (M^e. LOUISE-FLORENCE-PÉTRONILLE DE-LA-LIVE D'). devait le jour à un homme de condition de Flandre, M. Tardieu Desclavelles, tué au service du Roi. On voulut récompenser le père en la personne de sa fille, à laquelle il n'avait laissé qu'une fortune médiocre, et on fit épouser à

plus célèbre par
y aiori a la finance, l
de M. l de Bellegard
donnant pour dot un bon de
général. M^e. d'Epinaÿ passa
sein de la plus grande riche
toutes ses illusions, les prom
nées qui suivirent cette uni
le songe s'évanouit bientôt.
la prodigalité de son mari. Ce
les jours brillants encore d
nesse, que commença sa liaison
J.-J. Rousseau. Quoique celui
à entendre dans ses *Confes*
l'amour n'exista jamais entr'
que d'un seul côté, on est plu
en pareil cas à croire le témoin
femmes que celui des hommes
n'oublie rien et se tromp
ment sur les hommages dont
été l'objet, tandis qu'elles
beaucoup d'entre nous de ne
souvent leur gloire à ne pa
ter aussi exactement les diffé
buts qu'ils ont payés à la bi
celle de M^e. d'Epinaÿ n'est
gulière, elle méritait, par une
sensibilité, des qualités et
les grâces de son esprit et de
divers, les sentiments que se
phe, doué d'un cœur si sen
d'une imagination si ardent
à presque toutes les joues
qui successivement l'admir
leur société. Il fut comblé, par
pinay, de bienfaits, et avec
catesse, ces soins de l'âme
tendre et la plus ingénieuse
blait exiger d'elle la même
originale de son cœur. On
fit rebâtir pour lui, en 1755
vallée de Montmorency, une
maison, à la place d'une qui
recevait les eaux de son
Chevette; et ce fut là que
Rousseau, hermitage vint
les jours

d'abord il se montra bontés de sa bien-ussitôt qu'il se crut aloux du baron de même avait introduit se s'acquitta plus que la plus caractérisée. as connaître les traits lans un livre si scan-ressant, il a employés mie de Grimm, en : son rival préféré. Il ui n'y ait lu, ou plu-isode de son amour e belle sœur de M^c. : persuaderait diffici-in'ait pas alors éprou-orte jalousie. Eh! isible aurait pu, sans oir son règne finir et : être admirée, exal-ne par un amant tel créateur de Julie d'E-Preux. Une fois qu'il 'ami de M^c. d'Epinay, pour elle un dérac-: un ennemi acharné. raire, n'en parle dans ince qu'en apologiste juste mesure à saisir ments opposés aurait el, et l'on ne s'occu-e de la personne dont ous ont-ils entretenus le droit de fixer plus tention publique sur lle n'avait écrit un li-estimé. Accablée pen-s souffrances les plus M^c. d'Epinay unit à oments dont elle pou-pour remplir admira-voirs de la maternité C'est pour sa petite Belsunce, depuis M^{re}. lle a composé les *Con-milie*, 2 vol. in-12,

publiées en 1781, réimprimés son-vent depuis, et dont la 5^e. édition est de 1788. Cet ouvrage, un peu froid, mais bien écrit, et qui a été traduit en plusieurs langues, contient tout ce qu'on peut enseigner de morale à l'enfance depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de dix. En se rabais-sant pour se mettre à la portée de sa jeune élève, la maîtresse ne s'est pas montrée indigne de l'attention de l'âge mûr. C'est un livre fait dans un très bon esprit, et dont les bons principes ont l'avantage d'être présentés d'une manière nette et simple. On y trouve, dit La Harpe, des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes. L'Académie française, dans son assemblée du 16 janvier 1783, donna aux *Conversations d'Emilie* le prix d'utilité fondé par M. de Monthion, alors chancelier de M. le comte d'Artois. L'auteur d'*Adèle et Théodore* était seul en concurrence. On pensa que le travail, sorti de la plume et du cœur de sa rivale, méritait de l'emporter comme plus utile et plus original. M^c. de Genlis a été accusée d'avoir eu de l'humeur de cette préférence, et de l'avoir trop laissé paraître lorsqu'elle composa son conte des *Deux Réputations*. Deux petits volumes attribués à M^c. d'Epinay, et qui sont intitulés, l'un : *Lettres à mon Fils* (1758, in-8^o. de 198 pages; réimprimées en 1759, in-12 de 156 pages), avec cette épigraphe: *Facundam faciebat amor*, et l'autre : *Mes moments heureux* (1752, in-12), ép. *Sollicitæ jucunda oblivia vitæ*, ont été imprimés à Genève, mais peu répandus, s'ils ont été publiés. Elle n'a laissé, selon Grimm, d'autres ouvrages qu'une suite imparfaite de celui qui avait été couronné, l'ébauche d'un long roman, enfin beaucoup de lettres adressées à Rousseau,

Voltaire, Buffon, d'Alembert, Diderot, Richardson, l'abbé Galiani, Necker, etc. Quelques-uns de ses contemporains assurent avoir connu des mémoires de sa vie, destinés apparemment à détruire les fâcheuses impressions données par Rousseau, dans la seconde partie de ses *Confessions*, long-temps manuscrite, mais dont il faisait lecture à un certain nombre d'affidés. On ajoute que ces *Mémoires*, fort intéressants, furent supprimés, soit par elle-même, soit par le baron de Grimm. Il est permis de les regretter : en effet, qui ne voudrait entendre à leur tour les deux femmes de la société, sur lesquelles cet écrivain célèbre a le plus indiscretement fixé nos regards, non pas se justifier (ni l'une ni l'autre ne paraissent en avoir besoin) mais répondre à un homme qui a pour lui l'un des plus grands avantages de ce monde, celui de parler tout seul dans sa propre cause, et de parler avec le charme de diction le plus entraînant. M^e. d'Épinay mourut au mois d'avril 1783, et par conséquent bien peu de temps après son triomphe académique. L.—P.—E.

EPINE. V. ESPINE (Jean de l').

EPINE (GUILLAUME-JOSEPH DE L'), médecin. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On sait seulement qu'il reçut le jour à Paris, qu'il prit en 1724 le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de cette capitale, et qu'il fut élu doyen de sa compagnie en 1744, et continué en 1745. Une thèse soutenue en 1733 sur la question de savoir si le bon état des facultés intellectuelles dépend de l'intégrité des fonctions corporelles, fit prendre la plume à l'Épine, qui publia sur ce sujet une lettre adressée à son confrère Baron. L'Épine ne s'est fait un nom en médecine que par son oppo-

sition constante à l'inoculation de la petite-vérole, opposition dont il déduisit les motifs dans les deux pièces suivantes, qui sont assez volumineuses : I. *Rapport sur le fait de l'inoculation de la petite-vérole*, Paris, 1765, in-4^o.; II. *Supplément au Rapport*, Paris, 1767, in-4^o.; mais l'Épine trouva dans Antoine Petit un adversaire qui ne contribua pas peu à faire triompher la bonne cause. H.—D.—S.

EPIPHANE. Voyez GALLINICUS.

EPIPHANE (S.), docteur de l'Eglise, archevêque de Salamine en Chypre, naquit vers l'an 310 dans le territoire d'Eleuthérople en Palestine; il montra dès son enfance une grande ardeur pour l'étude, et apprit la plupart des langues alors connues. Ami de la solitude et de la pénitence, il alla visiter et habita quelque temps les célèbres déserts de l'Égypte, et revint en Palestine à l'âge de vingt-trois ans. Il se lia d'amitié avec le célèbre S. Hilarie, qui ne quitta la Palestine qu'en 356; cet illustre solitaire trouva dans Epiphane un disciple fervent et un zélé panégyriste. Les Ariens désolèrent l'Eglise, favorisés par l'empereur Constance qui régnait alors. Epiphane sortit souvent de sa cellule pour aller au secours des catholiques; il refusa de communiquer avec Eutychius, évêque d'Eleuthérople, qui était entré dans le parti des Ariens; il s'arma de zèle contre les erreurs qu'il avait découvertes dans Origène. Sa réputation le fit appeler sur le siège de Salamine ou Constantia, dans l'île de Chypre. Cette dignité ne l'empêcha pas de se livrer aux austérités et aux habitudes de la vie monastique; sa charité seulement put encore plus active. On le chargeait des plus abondantes aumônes;

piade, dans
 ce sujet des p
 Respecté des
 s à cause de sa grande
 fut pas compris dans la
 que Valens excita con-
 ditions en 371, et fut
 seul que l'hérésie épar-
 à Antioche pour travail-
 version de Vitalis, évê-
 ville, qui avait embrassé
 d'Apollinaire; il fit en-
 que de Rome, où il logea
 Paule, qui passa quelque
 le par Salamine, et sé-
 s S. Epiphane en se ren-
 lestine. Soupçonnant le pa-
 Jérusalem de tenir aux
 Origène, il se rendit dans
 et prêcha en présence de
 contre l'origénisme. Son
 et mal accueilli. Il se re-
 dans la solitude de Beth-
 était alors S. Jérôme, et
 maître à Paulinien, frère
 docteur. Le patriarche de
 trouva mauvais qu'un évê-
 par vint ordonner un pré-
 son diocèse. Epiphane lui
 et se justifier; mais on voit
 être, qu'il n'avait pas des
 justes concernant la juris-
 évêques hors de leurs
 a conduite qu'il tint à Cons-
 en est une nouvelle preuve.
 a cette ville, dont S. Chry-
 était patriarche, accuser
 me quatre pieux solitaires,
 Ammonius, Eusèbe et Eu-
 et les nommait les *grands*
 cause de la hauteur de leur
 phane les accusa sans avoir
 leurs disciples ni leurs
 refusa de communiquer avec
 mêmes, le *difformant* et
 et ses illust
 ploire de mourir *pres de*

la consubstantialité du Verbe. S. Epi-
 phane mourut en 403, comme il re-
 tournait de Constantinople à Sala-
 mine. Il était âgé de quatre-vingt-
 trois ans. Ce saint commit sans doute
 quelques fautes que l'on doit attri-
 buer à un excès de zèle. Les plus il-
 lustres docteurs de l'Eglise n'en louent
 pas moins sa doctrine, son érudition
 et la sainteté de sa vie. On a de lui
 plusieurs écrits: I. le *Panarium*,
 ou le *Livre des antidotes contre*
toutes les hérésies, dans lequel il
 donne l'histoire de vingt hérésies qui
 avaient paru avant J. - C., et de
 quatre-vingts qui s'étaient élevées
 après la promulgation de l'Evangile.
 Cet ouvrage est instructif, la doc-
 trine en est pure; mais il est mal
 écrit; II. l'*Anchorat*, destiné à con-
 firmer les esprits dans la foi, suivi
 de l'*Anacéphalose*, qui en est une
 récapitulation; III. le *Traité des*
poids et mesures des juifs, où il y a
 beaucoup d'érudition; IV. le *Phy-*
siologue, qui contient des réflexions
 morales relatives aux propriétés des
 animaux; V. le *Traité des Pierres*
précieuses, où il parle de celles qui
 étaient sur le *rational* du grand-
 prêtre des juifs; VI. deux *Lettres*,
 l'une à Jean, patriarche de Jérusa-
 lem; nous en avons déjà parlé; l'autre
 à S. Jérôme, où il lui donne avis de
 la condamnation des erreurs d'Ori-
 gène prononcée par Théophile, pa-
 triarche d'Alexandrie. Tous ces ou-
 vrages sont mal écrits; on voit que
 ce saint docteur ne cherchait qu'à se
 mettre à la portée des ignorants. Il
 a, ainsi qu'Eusèbe, l'avantage de
 nous avoir conservé un grand nom-
 bre de passages d'anciens auteurs,
 dont les écrits n'existent plus. La
 meilleure édition des Oeuvres de
 S. Epiphane est celle que le P. Pe-
 tau donna en 1662 en grec et en la-

tiu, 2 vol. in-fol. Le Commentaire de S. Epiphane sur le livre des Cantiques a été découvert le siècle dernier parmi les manuscrits du Vatican, et a paru à Rome en 1750. C—r.

EPIPHANE, surnommé le *Scholastique*, c'est-à-dire le juriconsulte, suivant le sens attaché alors à ce mot, florissait vers 510. On croit qu'il était né en Italie, et du moins il est certain qu'il y demeurait. Ce fut à la prière de Cassiodore, son ami, qu'Epiphane traduisit du grec en latin les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène et de Théodoret; il en fit ensuite un abrégé, divisé en douze livres, auquel il donna le titre d'*Historia tripartita*. Le Mire, et d'autres écrivains après lui, ont cru que Cassiodore avait composé lui-même cet abrégé; mais on voit par un passage de Cassiodore (*Institut. divinar. lect. cap. XXII*) que c'est Epiphane qui en est l'auteur. L'*Historia tripartita* fut imprimée pour la première fois à Ainsbourg, par Jean Schussler, 1472, in-fol. : cette édition est rare et recherchée; Beatus Rhenanus en donna une nouvelle à Bâle en 1525, in-fol. Il relève aigrement dans la préface les fautes échappées à Epiphane, qu'il accuse de n'avoir su ni le grec ni le latin. On verra que le style de cette version est semé d'un grand nombre de termes barbares; mais le sens des originaux y est rendu avec assez d'exactitude. L'édition de Rhenanus a servi à toutes les réimpressions qui ont eu lieu jusqu'en 1679. Cette même année, dom Garet publia l'*Historia tripartita*, dans les œuvres de Cassiodore, après en avoir corrigé le texte sur d'anciens manuscrits. Cet ouvrage a été traduit en français par Louis Cyaneus, Paris, 1568, in-fol. Jacques de Billy en promettait une nouvelle traduction, qui n'a point paru.

Jean de Lacroix en a publié une en espagnol, Lisbonne, 1541; Coimbre, 1554, in-fol.; et Gaspard Medius, une en allemand, imprimée avec les *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe et de Rufin, Strasbourg, 1545, in-fol. On attribue encore à Epiphane : I. la traduction du *Codex Encyclicus* : c'est le recueil des lettres adressées à l'empereur Léon par les Synodes, en 458, pour la défense du concile de Chalcedoine. Surius l'a insérée dans la *Collection des Conciles*, mais sans en nommer l'auteur; Baluze l'a fait réimprimer ensuite dans les *Concilia generalia*, d'après une copie collationnée sur deux anciens manuscrits de Beauvais et de Corbie; le P. Hardouin et Coleti ont suivi le texte publié par Baluze. II. La traduction en latin des *Antiquités judaïques de Joseph* : un passage du chapitre de Cassiodore, qu'on a déjà cité, prouve que d'autres écrivains ont eu part à cette version. Le nom d'Epiphane et celui de Rufin se trouvent dans la souscription des éditions d'Augsbourg, 1470, in-fol., et de Vérone, publiée par Condrali, 1480, in-fol. Suivant Fabricius, le nom d'Epiphane devait paraître seul en tête de l'édition qu'on avait commencée à Oxford en 1700; III. la traduction des *Scholies de S. Clément d'Alexandrie*, sur la première épître de S. Pierre, sur celle de S. Jude, sur la première et la seconde de S. Jean; elle a été imprimée dans les différentes éditions de la *Biblioth. patrum* et des œuvres de S. Clément; IV. la traduction des *Commentaires de Didyme*, sur les sept épîtres canoniques et sur le livre des proverbes. Ces dernières versions n'ont point été publiées. On lui a aussi attribué les *Notes sur le Cantique des Cantiques*, qui sont plus probablement de S. Epiphane de Salamine. W—s.

PHANE, en arménien *Eli-* savant évêque arménien, qui au commencement 7^e. siècle avoir étudié avec succès auprès patriarche arménien, il se retira au désert, aux environs de la : Tevin, et y mena la vie d'er- la le tira de sa solitude pour le bbé du célèbre monastère de Sourp Karabied, dans le pays on. Les chefs de ce monastère ont le titre d'évêque de la prin- ide Mamikonianc, qui compre- province de Daron et les con- voisins. En 629. Epi- assista au concile de Karin, et l'ordre de l'empereur Héra- pour terminer les différends qui aient entre l'église grecque et l'Arménie. Epiphane mourut avoir occupé pendant vingt ans tité d'évêque des Mamikonians. lui succéda. Il a écrit l'histoire monastère, des commentaires : psaumes de David et sur les des de Salomon, une *Histoire de l'Ephèse*, et diverses ho- . Tous ces ouvrages sont restés écrits. S. M—y.

IPHANE, surnommé l'*Agio-* son l'*Agiopolite*, moine et pré- Jérusalem, vivait dans le 10^e. Bānduri pense qu'il succéda à Ilylaete, patriarche de Constan- : en 956, et qu'il occupa ce jusqu'en 969. Il appuie cette ture sur un passage de l'*His- le Constantin Porphyrogénète*; n sait que le successeur de Thé- ste se nommait *Polyeucte*, et nri ne démontre pas que ce soit me personnage. On a plusieurs pos d'Epiphane, tous écrits en : grecque : I. *Enarratio geogra- Syrie, urbis sanctæ et sacro- ibi locorum* : cette description Syrie et de Jérusalem fut im-

primée pour la première fois par Fré- déric Morel dans son *Expositio thematum Dominicorum et memorabilium quæ Hierosolymis sunt*, Pa- ris, 1620, in-8^o. Il se servit pour cette édition de la copie peu correcte d'un manuscrit du Vatican, que lui avait procurée Jacques Sirmond. Elle a été réimprimée, avec la version latine de Frédéric Morel, dans les *Sym- micta* de Léon Allacci, Cologne (Am- sterdam), 1655, in-8^o. : les fautes qui déparaient le texte dans la première édition, ont été corrigées dans celle-ci par le savant éditeur; II. *Vita sanctæ Deiparæ*; *Vita S. Andreæ apostoli* : Tillemont s'est attaché à prouver que la plupart des faits rapportés dans la *Vie de St.-André* sont fabuleux. Elle n'a point été imprimée, non plus que la *Vie de la Ste.-Vierge*. W—s.

EPIPHANE, religieux capucin, né au commencement du 17^e. siècle, à Moirans, près de St.-Claude en Franche-Comté, fut envoyé dans les missions des Indes, où il se distingua par son zèle pour la propagation de la foi. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1685. Il a laissé manuscrits un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse; une *Explication litté- rale de l'Apocalypse*; la *Clef* du même livre; et les *Annales histori- ques de la mission des PP. capucins dans la Nouvelle-Andalousie*; *Ars Memorizæ admirabilis omnium necientium excedens captum*, et beau- coup d'autres (V. le P. Bernard de Bologne, dans sa *Bibliotheca scripto- rum capuccinorum*). W—s.

EPISCOPIUS (SINON), dont le nom de famille était proprement *Biss- chop*, né à Amsterdam, en 1585, étudia à Leyde la philosophie et y fut promu maître-ès-arts sous Rodolphe Snellius; il y fit sa théologie sous deux

hommes devenus, à peu près à la même époque, de violents antagonistes l'un de l'autre, Gomar et Arminius; après quoi il se rendit, en 1609, à Franeker, pour s'y perfectionner sous Jean Drussius, dans les langues orientales. En 1612, Episcopus fut nommé professeur de théologie à Leyde, et il honora cette chaire par ses leçons et par sa conduite, jusqu'à la tenue du fameux synode de Dordrecht, en 1618 et en 1619. Par suite des décisions de ce synode, Episcopus, qui s'était fait connaître comme une des colonnes du parti des Arminiens (ou des Remontrants), que le synode foudroya de ses anathèmes, se vit, avec un grand nombre de ses partisans, forcé de s'expatrier. La science, la modération et la bonne foi, traits caractéristiques d'Episcopus, succombèrent sous les efforts de l'intrigue et les coups de l'autorité la plus intolérante et la plus arbitraire. Déjà une précédente fois, la haine et la calomnie avaient poursuivi Episcopus jusqu'en pays étranger : à l'occasion d'un ouvrage qu'il fit à Paris en 1615, on fit courir en Hollande le bruit, bientôt authentiquement démenti, de conférences secrètes qu'il aurait eues avec le P. Cotton, dans l'intention de se liquer avec ce savant jésuite contre la religion réformée. Cependant un autre jésuite, Pierre Wadding, espéra de tirer parti du mécontentement d'Episcopus banni, pour en faire un prosélite de marque, et il ne gagna à sa tentative que deux lettres, où ce théologien le combattit fortement, l'une sur la *Règle de la Foi*, l'autre sur le *Culte des Images*. En 1621, Episcopus fit un nouveau voyage en France; il fut très bien accueilli à Paris, par l'illustre Grotius, alors ambassadeur de Suède, et y prêcha quelquefois à son hôtel. Le stadhouder Maurice étant mort en

PP
 la persécution
 se ralentit
 y retourna
 avant. Après avoir fait à Ams
 inauguration de l'oratoire des
 ants, il se chargea de la ch
 théologie dans leur séminaire, en
 il y mourut en 1643. Etien
 Courcelles, son successeur, a
 ses œuvres, en 2 vol. in-fol.
 erdam, 1650 et 1665. Elles
 essentiellement sur les mati
 la grâce, de la prédestinatio
 libre arbitre, éternelle pon
 discorde entre les théologiens d
 les communions chrétiennes; o
 tingué la Confession de foi c
 montrants; un grand nombre
 polémiques en leur faveur; un
 mentaire sur les chapitres VII
 X et XI de l'Épître aux Romain
 toutes portent le cachet de l'éri
 de la sagacité, de cette recher
 la vérité dans la charité, tant
 mandée par l'apôtre des gentils
 M—
 EPONINE. Voy. EPPONN
 EPPENDORF (HENRI D'),
 homme allemand, né à Epp
 bourg de Misnie, près de Fr
 dans le 16^e siècle, quitta so
 dans le dessein d'acquérir de
 naissances. Il fréquenta les le
 Zazius, célèbre professeur de
 et demeura plusieurs années à
 bourg, où il suivit les cours d
 versité. Il vint ensuite à Bâle
 ent avec Erasme une querelle
 beaucoup de bruit parmi les
 teurs. Eppendorf l'accusait
 écrit une lettre contenant des
 qui lui étaient injurieuses, et il s'
 aux magistrats pour obtenir
 ration. Il demanda dans sa
 qu'Erasmus désavouât la lettre
 vit le motif de sa plainte; qu'il f
 ce lui [] livre; d'écrire

le duc de Saxe; et en outre, et à une amende de 300 deniers profit des pauvres. Erasme qu'il ne connaissait point la seigneurie d'Eppendorf se plaignait, et conséquemment il n'aurait aucune raison de désavouer; que si le duc de Saxe n'était intervenu en quelque manière lui, il s'engageait volontiers à ce prince pour le dédommager; mais qu'il ne s'obligeait à rien à Eppendorf qu'autant qu'il serait assuré de son amitié, et de ce qui concernait la somme des pauvres, c'était lui-même à ses ordres, et qu'il n'en avait rien prescrit rien à Eppendorf insista. Louis Henri Glarean furent choisis arbitres, et les parties tombèrent d'accord sur quelques légères conditions, auxquelles Erasme consentit sans difficulté. Leur réconciliation ne fut pas de longue durée; Eppendorf et Erasme s'accusèrent réciproquement de n'avoir pas tenu le traité. Eppendorf écrivit au duc de Saxe, son fils; Erasme lui reprocha cette lettre dans une lettre qui fut imprimée; Eppendorf lui répondit par la suivante: *Ad D. Erasmi in epistola libellum cui titulus: DE HENDORPIO ET OSTRECA-VITIS ADNOTATIO*, justa Haguenau, 1551, in-8°. Ce livre étant devenu fort rare, le Saxons le fit réimprimer à Leipzig intitulé: *De Hendendorpio commentarius, cui epistola Henrici ducis Saxonum ad Eppendorpium accessit*. Leipzig, 1745, in-4°. Les curieux pourront désirer sur la seigneurie et les écrits d'Eppendorf. Il mourut vers 1553, dans un

âge peu avancé. Outre l'ouvrage cité plus haut, on a de lui des traductions allemandes, toutes fort rares: I. *des apophthegmes de Plutarque*, Strasbourg, 1534, in-fol.; II. *des Œuvres morales de Plutarque*, ibid., 1551, in-fol. Eppendorf, dans la préface, réclame la plus grande partie de la version du même ouvrage, publiée sous le nom de Michel Herr, Strasbourg, 1535, in-fol.; III. *d'un Abrégé de l'Histoire romaine*, extrait des meilleurs auteurs, Florus, Rufus, Entropé, etc., 1536, in-fol.; IV. *de la Guerre des Turcs*, 1550, in-fol. C'est une compilation de différents Opuscules latins, publiés dans le 16^e siècle; V. *de l'Histoire naturelle de Pline*, 1543, in-fol.; VI. *des Chroniques suédoise et danoise*, de Krantz, 1545, in-fol.; enfin, VII. *d'un recueil contenant: Pratiques de la guerre par Jules César, comparée à celle des autres grands capitaines*, par François Floridus; *l'Expédition des Chrétiens dans la Terre-Sainte*, par Ben. Arctin (Accolti), et *la Prise de Constantinople*, par Léonard, métropolitain de Mytilène, 1554, in-fol. W—s.

EPPONINE, ou EPONINE, était la femme de ce Julius Sabinus, qui, ainsi que nous l'avons dit à l'article *Civilis*, se joignit à ceux qui entreprirent de soustraire les Gaules à la domination des Romains. Sabinus commandait les Langrois, et marcha contre les Séquanais qui ne voulaient point participer à l'insurrection des autres peuples de la Gaule: il les attaqua avec précipitation, et fut repoussé avec perte; la terreur s'empara de son esprit, il abandonna son armée, s'enfuit dans une de ses maisons de campagne, y mit le feu, et se retira dans des voûtes souterraines qu'il avait fait construire pour y cacher, durant la

temps des troubles, son argent et ses effets les plus précieux. Sa retraite n'était connue que de deux de ses affranchis, sur la fidélité desquels il pouvait compter. Par leur moyen, il fit courir le bruit qu'il s'était empoisonné, qu'il avait incendié sa maison, et que son corps avait été consumé par les flammes. A cette fatale nouvelle, Epponine s'abandonna au plus violent désespoir, et fut trois jours et trois nuits sans pouvoir dormir ni prendre aucune nourriture. Sabinus, craignant qu'elle ne succombât à l'excès de sa douleur, la fit prévenir en secret par un de ses affranchis, qu'il vivait encore; mais il lui recommanda en même temps de feindre les mêmes regrets, et de continuer à porter le deuil. Epponine renferma dans son cœur la joie qu'elle ressentit de ce bonheur inattendu. Pendant la journée elle jouait en public le rôle d'une veuve désespérée, et le soir elle allait, à la dérobée, se renfermer dans le souterrain qu'habitait son mari. Elle eut au bout de sept mois l'espoir de lui faire obtenir sa grâce. Elle lui coupa la barbe et les cheveux, et le déguisa de manière qu'elle pût le conduire à Rome sans qu'il fût reconnu; mais les amis de Sabinus, que probablement Epponine avait mis dans la confiance, ne réussirent point dans leurs tentatives, et les deux époux se trouvèrent trop heureux de regagner en secret leur sombre retraite. Epponine continua toujours à prolonger l'erreur publique, relativement à son mari, et à le consoler par son amour. Elle eut de lui deux jumeaux qu'elle allaita dans le souterrain où elle les avait enfantés. Enfin, au bout de neuf ans, le fatal secret fut découvert, et toute cette infortunée famille fut amenée devant l'empereur Vespasien. Sabinus ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois

le... à mort pour
rév... et des circo
n... ulière; gravaient enco
me; il s'était fait proclamer
son armée; il portait le nom
et se prétendait issu de Jule
parce que sa bisaïeule avait
conquéant, dans le temps de
des Gaules, et qu'on avait
leur adultère; il avait fait a
colonnes et les tables d'airain
pelaient l'alliance des Romains
Langrois. Epponine s'effor
cher le cœur de Vespasien :
» dit-elle, en lui présentant
» jumeaux, vois ces enfants
» conçus, je les ai nourris
» tombeau, afin que nous
» plusieurs à demander la
» leur père. » Vespasien
instant ému; mais la raison
nécessité de faire un grand
l'emportèrent, et Sabinus fut
né à mort. Alors Epponine, é
angoisses de son désespoir fi
se répandit en invectives et en
contre l'empereur : « Ordon
» ma mort, lui dit-elle, je ne
» point à mon mari. Eusevè
» long-temps dans l'obscur
» souterrain, j'ai vécu plus
» que toi sur le trône et jou
» la lumière du soleil. » E
ainsi que son époux, l'an 71
Leurs deux enfants furent é
l'un d'eux servit en Egypte
tué dans un combat; Plotar
vu l'autre à Delphes; il se
Sabinus, comme son père;
probablement de lui qu'il ap
toire d'Epponine et de son u
cite l'avait aussi racontée, a
nous l'apprend lui-même; m
heureusement cette partie de
mirable ouvrage ne nous
parvenue. Cependant le peu
dit dans... nous reste de

r. le récit de Plutarque, le seul qui nous ait transmis les détails d'un tel exemple de constance conjugale; mais qu'il faut, ainsi que nous venons de voir, d'une source bien pure, et qui n'est point exempt d'obscurité, même des inexactitudes manifestes. Plutarque entendait bien, et se montre en général fort au négligent dans tout ce qu'il écrit sur les Romains. Xiphilin, abrégé de Dion Cassius, a abrégé ce trait en peu de mots. Il est lorsqu'il avance que les deux Sabins furent mis à mort, il nomme son épouse *Peponia*, quoique l'appelle *Emponia*, ce mot signifie *héroïque* langue des Gaulois. Tacite lui donne le nom d'*Epponia*, ou d'*Eponia*, son autorité a été universellement. On est étonné qu'un sujet si intéressant, aussi si pathétique, n'ait été par aucun poète traité dans une tragédie de *Sabinus*, par exemple, Bruxelles, 1695; une tragédie de *Sabinus et Epponia*, Paris, 1755. Chausson composa une tragédie de ce sujet, qui fut représentée en 1773, mais n'eut point de succès (1); parut en un opéra intitulé: *Epponia*, qui fut mis en musique, puis représenté et imprimé, 1773, chez Ballard, in-8°. On a traité ce sujet en italien: *La Sabina*, Turin, Mairesse, 1707; opéra italien intitulé *Sabino*, à Venise, gravé à Vienne, les paroles sont sans nom d'auteur.

même du sujet ne se limitent qu'à dire, ce qui se dit à un plaisant occa- sion: « Je m'en vais, puisque il faut commencer. »

teur. Dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, t. VI, pag. 670, on trouve un Mémoire de Secousse, intitulé: *Histoire de Julius Sabinus et d'Epponia*, où les faits rapportés par les différents auteurs anciens se trouvent assez bien rassemblés, mais non assez habilement discutés. W—A.

ÉPRÉMÉNIL (J.-J. DEVAL D'), né à Pondichéry en 1746, était fils d'un membre distingué du conseil souverain de cette colonie, qui fut ensuite président de celui de Madras, pendant le peu de temps que cette place appartenait aux Français (1). Le jeune d'Épréménil vint en France en 1750 avec son père; il y fit ses études, et s'adonna particulièrement à la jurisprudence: il devint d'abord avocat du roi au châtelet, acheta bientôt après une charge au parlement de Paris, où il développa de très-beaux talents, mais ne fit connaître surtout par des opinions qui ne contribuèrent pas peu au triomphe des principes de la révolution, qu'il essaya en vain de combattre lorsqu'il ne pouvait plus espérer de le faire avec succès. D'Épréménil avait peu de la nature tout ce qu'il faut pour plaire et pour attacher; une belle figure, un regard plein d'expression et de vivacité, un son de voix éclatant, une éloquence fleurie, mais cependant énergique, et remarquable par l'oratoire, la précision de ses périodes, et la sûreté de sa logique; il faut ajouter à cela des vertus domestiques non contestées, qui justifiaient la haute estime que méritaient ses talents. Avec de pareils

(1) Ce fut d'Épréménil le père, genre de Duplessis, qui battit le nabob d'Arcole, qui entreprit le voyage de Chandernagore lorsque au plus étroit on eut pris, pour s'en connaître les principes de la religion des Indiens. Il mourut en 1787. On a de lui: *Sur le commerce du Nord*, 1776, in-8°. *Il Correspondance sur une question politique d'Agriculture*, 1761, in-8°. *Sur les principes de la Suède et de la Suède*, in-8°. *Sur les Lettres de l'abbé Trublet sur l'Inde*, 1760, in-8°.

moyens on est sûr de produire le plus grand effet. Une cause mémorable dans laquelle il triompha, sans néanmoins avoir pour lui l'assentiment d'une rigoureuse justice, commença sa réputation. Le comte de Lally, commandant les troupes du roi dans l'Inde, venait d'être condamné à mort par le parlement de Paris, comme traître à sa patrie, et l'exécution de l'arrêt avait été précédée d'une barbarie révoltante (V. LALLY). Ce traitement, qui avait pour but de forcer au silence le malheureux condamné, avait causé dans le public un effet défavorable à l'arrêt, et en général les hommes éclairés qui avaient suivi cette affaire étaient d'avis que le comte était mort victime d'une intrigue odieuse à laquelle le parlement n'avait pas su résister. Fort de cette opinion, le comte de Lally-Tollendal, fils du général décapité, entreprit de réhabiliter la mémoire de son malheureux père: il demanda la cassation de l'arrêt, et appuya sa requête d'écrits également pleins d'éloquence et de sensibilité, qui commencèrent ainsi la brillante réputation que la conduite et les autres écrits de l'auteur ont si avantageusement soutenue jusqu'à ce jour. L'affaire fut renvoyée au parlement de Normandie; celui de Paris, qui avait le plus grand intérêt à faire échouer les efforts du jeune comte, chargea d'Epréménil de défendre la justice de la condamnation. Celui-ci avait à plaider à la fois et pour l'honneur de sa compagnie, et pour celui de Duval de Leyryt, son oncle, intendant de Pondichéry, dont il était héritier, et l'un des accusateurs les plus acharnés de l'infortuné Lally. D'Epréménil se rendit à Rouen, parla en faveur de l'arrêt, et enleva les suffrages. Le comte de Lally-Tollendal perdit sa cause. Cet événement donna

le plus grand lustre à la réputation de d'Epréménil; mais ceux qui se préparaient devaient encore le mettre autrement en évidence. Il avait, comme presque toute la jeunesse, adopté les idées nouvelles. Il ne désirait, sans doute, rien de semblable à ce que la révolution a fait connaître; mais il voulait des réformes immédiates, sans avoir assez réfléchi que ces réformes, subitement opérées, étaient un appel à tous les bouleversements. D'Epréménil était un défenseur enthousiaste des privilèges des parlements; il voulait non seulement conserver les droits qu'ils avaient acquis, mais augmenter leur influence sur les destinées de l'état, de manière qu'ils en fussent les arbitres. Ami de l'indépendance et de la liberté publique, il s'en montra le partisan comme les autres réformateurs; mais dans son opinion, les parlements seuls pouvaient en être la sauve-garde et l'appui. Ce serait donner une fausse idée de d'Epréménil, si on le plaçait parmi les hommes prudents qui répugnaient à toute espèce de réforme: il ne se rangea dans cette classe à l'assemblée nationale constituante, que parce qu'on y suivait une marche éversive de son système de prédilection, et que d'ailleurs tout ce qu'on faisait conduisait à la destruction de la monarchie et à la proscription de la maison régnante, à laquelle, malgré ses violentes attaques contre les ministres du roi, il était sincèrement attaché. Ce fut sur la fin du ministère de Calonne et pendant celui de Brienne, archevêque de Toulouse, qu'il savait aussi avoir l'intention d'opérer dans l'état de grandes réformes, mais qui devaient particulièrement porter sur les parlements, que d'Epréménil résista avec plus de véhémence aux volontés de la cour: on lui attribue la provocation de l'ar-

montaire qui
 roction des ét
 à cette deman
 re-
 mais on ne dou pas lui en
 proposition première (1). Le
 krienne voulait absolument
 « impôts, que le parlement
 de tous ses moyens : la sub-
 rissariale, que les privilégiés
 s'aper comme tous les autres
 des, et une augmentation
 les papiers timbrés. La ré-
 pinière du parlement aux
 oi, menaçait l'état des évé-
 s plus funestes. M. Sallier,
 Epréménil, assure dans ses
françaises que ce dernier
 en pour tout concilier. Il se
 le garde-des-sceaux La-
 et lui dit que si les minist-
 ient engager le roi à con-
 états-généraux pour une
 égée, et présenter un plan
 s pour le temps qui s'écou-
 n'à la réunion de cette as-
 ils pouvaient demander d'a-
 emprants pour chacune de
 s, que le parlement les ac-
 sans difficulté, et seconderait
 de toute son influence les
 gouvernement pour affermir
 la tranquillité publique. « Le
 es-sceaux, dit M. Sallier,
 rappé de la sagesse de ces
 tions. Il donna de grands
 aux excellentes vues qui lui
 proposées. Il déclara sans
 qu'il les adoptait sans ré-
 Il voulait, disait-il, y ré-
 d'une manière honorable et
 lle; et il ajouta que, pour
 le sceau à cette heureuse ré-
 tion, l'édit serait porté au

» parlement par le roi lui-même, non
 » plus avec l'appareil de la toute-puis-
 » sance et la foudre à la main, non
 » pas dans un lit de justice, mais dans
 » une séance privée, semblable à celles
 » où Henri IV venait chercher des
 » conseils avec tout l'abandon de la
 » confiance et de la loyauté. » Cepen-
 » dant, suivant l'auteur que nous ci-
 » tons, le garde-des-sceaux ne tint au-
 » cune de ses promesses. Aussitôt que
 » d'Epréménil se fut retiré, Lamoignon
 » courut chez l'archevêque de Toulouse
 » pour lui faire part de ce qui venait de
 » se passer et rire avec lui de la sim-
 » plicité du magistrat, qui leur accor-
 » dait plus qu'ils n'auraient osé deman-
 » der. Les ministres s'en tinrent donc à
 » leur système d'imposition, et firent
 » convoquer pour le 24 novembre 1787
 » une séance solennelle du parlement,
 » dans laquelle les princes et les pairs
 » du royaume furent invités à prendre
 » place. Le roi s'y rendit avec ses mi-
 » nistres, et ordonna que la délibération
 » sur les deux édits eût lieu en sa pré-
 » sence. Plusieurs magistrats se pronon-
 » cèrent hautement contre l'adoption de
 » ces lois, entre autres, Robert de St-
 » Vincent, mort depuis chez l'étranger
 » (F. Robert de SAINT-VINCENT); mais
 » de tous ces orateurs, d'Epréménil fut
 » celui dont l'éloquence persuasive, qui
 » paraissait dictée par le véritable amour
 » de la patrie, fit le plus d'effet sur le
 » roi. Il pressait sa majesté d'accorder
 » à la France ses états-généraux et de
 » retirer ses édits, et il parla avec tant
 » de force et d'adresse, qu'on vit le mo-
 » ment où le bon Louis XVI se laissait
 » vaincre. Il résista cependant; mais il
 » avoua le lendemain à l'archevêque de
 » Paris qu'il avait été sur le point d'a-
 » bandonner les résolutions de son con-
 » seil et d'accorder ce qu'on lui deman-
 » dait. Le parlement, voyant l'inutilité
 » de ses efforts, ne garda plus de mesure,

les *Années françaises*, par M. Gui-
 r, ancien conseiller au parlement,
 taine, chargé de toutes les délibéra-
 tions.

et d'Epréménil n'y prit que trop de part. Instruit qu'on imprimait les édits créateurs de la cour plénière et des grands bailliages, il vint à bout de séduire à prix d'argent les imprimeurs, et obtint d'eux les épreuves de ces lois, les lut au parlement, toutes les chambres assemblées, sans faire mystère des moyens qu'il avait employés pour se les procurer. Sachant qu'il allait être arrêté, il se réfugia au parlement, qui était en permanence nuit et jour. La lettre de cachet portait l'ordre de s'emparer de sa personne au milieu du parlement même. Le marquis d'Agoust, chargé de cette importante arrestation, somma le président de lui indiquer son prisonnier ; il refusa. Ses interpellations ayant été plusieurs fois réitérées, beaucoup de voix répondirent : « Arrêtez-nous tous, » car nous sommes tous M. d'Epréménil. » Enfin, le marquis somma un officier de robe-courte de le lui faire connaître ; celui-ci répondit qu'il ne le voyait pas. Enfin d'Epréménil, ne voulant point compromettre le garde, se livra lui-même avec beaucoup de sang froid, en protestant contre la violence qui lui était faite dans le temple même de la justice. La scène qui eut lieu au parlement jusqu'à la remise du prisonnier dans les mains du marquis d'Agoust, dura vingt-quatre heures. Il fut conduit dans l'île de Ste.-Marguerite, mais accompagné des vœux et des bénédictions du peuple, qui, peu d'années après, devait le traiter d'une manière bien différente. Rappelé à Paris après le changement de système, il fut nommé député aux états-généraux par la noblesse de la ville de Paris, et montra, à défendre les principes de l'ancienne monarchie, l'énergie qu'il avait manifestée dans ses attaques contre les ministres avant la réunion de ces fameux états, dont il avait été

ents provocate
Lally-Tollend
de ses collègue
noblesse, à
leur rivalité et à réunir leurs co
efforts pour la défense de la
chie ; mais la nuance qui se t
dans leurs opinions politiques
permet pas de s'entendre, et ex
amis du roi ne purent pas su
même bannière. Avant la réuni
ordres, il prononça dans la cl
de la noblesse un discours dans
il compara la conduite du tier
celle des communes d'Angleter
Charles 1^{er} ; mais, après la re
on le vit rarement à la tribun
prononça peu de discours suiv
l'apercevait seulement s'agitant
trémité droite de la salle, où
étaient ordinairement les plus zé
fenseurs des anciens principes
là il lançait quelquefois, contre
putés de l'extrémité gauche, d
casques très piquants, qui exc
souvent des rappels à l'ordre d
populaire et les huées des tr
publiques. Il en voulait surtout
rabeau, et ses amis pensaien
était digne de se mesurer ave
mais, sûr d'être improuvé tou
fois qu'il prendrait la parole,
pouvant résister lui-même à
hémence de son caractère, il
jamais engager sérieusement u
reille lutte. Il combattit honorab
tous les décrets qui tendaient à
l'autorité royale, ou à compro
ses salutaires prérogatives, et p
lièrement celui qui déterminait n
demment les circonstances dan
quelles le monarque pourrait é
chu du trône (voy. TROUBERT).
fendit les parlements de Bretag
de Languedoc, poursuivis par l'a
blée pour désobéissance à ses d
Il ne fut pas alors d'entr

os et de faire valoir tous ses
 Quoiqu'il fût sûr de succéder
 rut devoir cet lu : à la
 de ces grands corps, qu'un
 s plus solides appuis du pou-
 archique, et pour les intérêts
 il avait bravé l'autorité du
 ème. En 1787, d'Epréménil
 puis la réputation d'un dema-
 le peuple l'avait porté en
 ; en 1790, on l'entendit de-
 que l'assemblée se rendit en
 près du roi, et le suppliait de
 dans la plénitude de sa puis-
 elle qu'elle existait sous ses
 seurs; et en 1791, il sortit
 mblée, après avoir protesté,
 un grand nombre de ses collè-
 ètre tout ce qu'elle avait fait
 réunion des ordres. D'Epré-
 lui s'accusait d'avoir été un
 miers provocateurs de la ré-
 , crut son honneur intéressé
 iver tous les événements. Il
 Paris jusqu'au 10 août 1792,
 hardiesse, ou plutôt l'impru-
 aller, quelques jours avant la
 ble, affronter les groupes de
 qui se préparaient à l'attaque
 au des Tuileries. Il fut recon-
 trappé de plusieurs coups de
 la populace voulait le mettre
 s, un garde national l'arracha
 us de ses assassins, le maire
 le prit sous sa protection et
 rter tout sanglant dans un lieu
 é, où il reçut de lui ces paroles:
 se vous, Monsieur, je fus l'i-
 ltrpeuple. » Après le 10 août,
 ira dans une terre qu'il avait
 Hâvre, croyant qu'il y serait
 mais les odieux agents de la
 ou, qui cherchaient des victi-
 tout, surent le découvrir dans
 le, et le conduisirent en qua-
 suspect dans la prison du Luxem-
 où l'a vu le rédacteur de cet

article. Il y avait conservé une séré-
 nité d'âme parfaite et même des ma-
 nières gaies, qui d'ailleurs étaient com-
 munes à tous les proscrits de ce tempo-
 ra. D'Epréménil était un homme trop
 remarquable pour être long-temps con-
 sidéré comme simple suspect. Il fut
 bientôt transféré à la Conciergerie et
 livré au tribunal révolutionnaire, qui
 le condamna à mort le 25 avril 1794,
 le même jour que Chapelier, son col-
 lègue à l'assemblée constituante, mais
 qui y avait soutenu un tout autre
 système. On les conduisit au sup-
 plice sur la même charrette. Un
 moment avant de partir, il s'établit
 entre eux une courte conversation.
 « Monsieur, dit Chapelier, on nous
 » donne dans nos derniers moments
 » un terrible problème à résoudre. —
 » Quel problème? répondit d'Eprémé-
 » nil. — C'est de savoir, quand nous
 » serons sur la charrette, auquel des
 » deux s'adresseront les huées. — A
 » tous les deux, reprit d'Epréménil. »
 Avant de mourir, il croyait avoir mé-
 rité toutes les humiliations. Il disait que
 si Louis XVI eût fait pendre, il lui
 eût rendu justice. D'Epréménil fut un
 des frondeurs les plus déterminés de
 la cour et même un de ceux qui ne
 ménageaient pas la reine, et il croyait
 en cela agir pour le bien public. La prin-
 cesse, qui savait ce qu'il disait d'elle,
 répondit un jour à sa marchande de
 modes qui lui présentait une coiffure
 nouvelle : « Je la prendrais volontiers,
 » mais il faudrait auparavant m'obte-
 » nir de M. d'Epréménil l'agrément
 » de la porter. » D'Epréménil était un
 des zélés partisans du magnétisme. Il
 fut un homme de bien, qui eut le mal-
 heur de se tromper dans celui qu'il
 voulut faire, mais dont les inten-
 tions mériteront toujours des élo-
 ges. On lui attribue les *Remontran-*
ces publiées par le parlement au

mois de janvier 1788, et il est l'auteur de deux écrits intitulés : *Nullité et despotisme de l'assemblée nationale*, et *De l'État actuel de la France*, 1790, et d'un *Discours dans la cause des magistrats qui composaient ci-devant la chambre des vacations du parlement de Bretagne*, 1790, in-8°.

B—U.

EQUICOLA (MARIO), historien et philosophe italien, naquit vers 1460 à Alveto, village du pays qu'on nomme *gli Equicoli*, d'où il prit lui-même son nom. Il fit ses études dans l'université de Naples, y fut reçu docteur en droit, et fut ensuite attaché à différents princes, entre autres, au duc de Ferrare, Alphonse 1^{er}. selon les uns, et selon d'autres Hercule 1^{er}.; ceux-ci pensent qu'Equicola était à la cour de Ferrare en 1490 quand Isabelle d'Este épousa François de Gonzague, marquis de Mantoue, et qu'il la suivit dans sa nouvelle principauté. Le Bandello parle de lui dans une de ses Nouvelles (partie 1^{re}., Nouvelle 50), comme d'un homme d'un commerce très doux, plaisant, facétieux, beau parleur, et qui ne laissait jamais manquer de bons mots les sociétés où il était reçu; mais il rapporte un de ces bons mots qui est plus sale que plaisant. Equicola composa dans cette cour son meilleur ouvrage, intitulé : *i Comentarj della Istoria di Mantova*, qu'il y publia en 1521. Benedetto Osanna en donna en 1608 une édition corrigée. Le style de cette histoire manque de force et d'élégance; mais l'auteur, qui prit la peine de se bien instruire des faits, eut le mérite de réfuter le premier les erreurs et les fables dont les précédents historiens de Mantoue et même Platina étaient remplis. Il fit en 1532 un voyage en France à la suite de la

princesse Isabelle, et il a laissé une description de ce voyage. Cet ouvrage est très rare. Il porte pour premier titre : *Marius Equicola Ferdinando Gonzagæ Fran. march. Mantuæ IIII, filio. S.D.P.*, et, quelques lignes après, pour second titre : *D. Isbellæ Estensis Mantuæ principis ðr per Narbonensem Galliam, per Marium Equicolam*. Il est sans nom de lieu et sans date. Il écrivit aussi une Apologie contre les médians de la nation française; elle a été traduite en français par Michel Rete, Paris, 1550, in-8°. Tafuri, dans ses écrits du royaume de Naples, tome III, part. 1, attribue à Equicola un grand nombre d'autres ouvrages; les deux plus connus sont ses *Istituzioni al comporre in ogni sorte di sona*, imprimées après sa mort en 1541, et son livre intitulé *Della natura d'Amore*, qu'il publia lui-même en 1525. Il l'avait écrit en latin dans sa jeunesse; et le traduisit ensuite lui-même en italien. Il a été mis en français par Gabr. Chappois, Paris, 1554, in-8°; Lyon, 1568, in-12. Cet ouvrage est divisé en six livres; l'auteur y traite doctement et méthodiquement toutes les questions de la philosophie d'amour, qui était alors fort à la mode. Le premier livre est assez curieux; il contient des notions sur tous les auteurs qui avaient écrit avant Equicola sur le même sujet, soit en vers, soit en prose, Guittou d'Arezzo, Guido Cavalcanti, Dante, Pétrarque, Boccace, et avant lui le poète français Jean de Meun, auteur du roman de la Rose. La notice donne une idée du plan et du contenu de ce roman célèbre. Jean de Meun y est beaucoup loué; mais le bon Equicola regrette qu'un si noble auteur se soit déshonoré lui-même en déchirant, comme il le fait, les dames, et en la-

re elles des traits mordants. dans sa *Bibliothèque napoléonienne* à Equicola une histoire des religions antérieures à la religion catholique, latin sous ce titre : *Libellus tractatus unde antiquorum vera catholica religio inuenta sumpserunt, cum epistola Stocklii equitis à quo è veritas, castigatus et propositus*, Munich, 1585, où nous n'avons trouvé l'indication ni dans aucun des autres auteurs italiens que nous avons pu consulter sur Matteo Equicola. G—É. LIUS, peintre romain du commencement du 11^e siècle, mérite d'être mentionné cause d'un ouvrage, partie partie en prose, intitulé *De operibus romanorum*, où il traite de l'art des arts, et notamment de la sculpture. La rareté des exemplaires de cet ouvrage est sans doute cause de l'oubli où Eraclius est resté pendant long-temps. Ni Vasari, ni Saxius, n'ont fait mention de lui dans le *Catalogue des peintres de la Bibliothèque royale de France*, ayant donné, en 1744, de son traité, d'après l'exemplaire conservé dans notre bibliothèque, la publication appelée l'attention des savants. Le *Traité De artium operibus*, a été imprimé pour la première fois à Londres, en 1781, dans l'ouvrage de M. Raspe, intitulé : *An Essay on oil Painting*, un manuscrit moins connu que le nôtre. Eraclius traite de l'art de sculpter le verre, de l'art de peindre les vases d'argile avec des verres colorés, et employés avec une matière colorante; de la préparation des laques pour la peinture à l'huile, etc. Il parle de la peinture à l'huile : *de omnibus coloribus*

oleo distemperatis. Il traite aussi de la peinture sur verre, dans un chapitre intitulé : *Quomodo pingere debes in vitro*, qui ne se trouve point dans l'édition de M. Raspe. Ces deux circonstances doivent inspirer le désir de savoir à quelle époque il vivait. C'est, dit-il lui-même, dans un temps où Rome était livrée à de honteux désordres, où les bonnes études, les arts et les mœurs y étaient tombés dans un égal mépris. Ce tableau ne peut se rapporter aux pontificats d'Adrien I^{er}, de Léon III, de Pascal I^{er}, de Léon IV, d'Adrien III, qui fondèrent et embellirent, par tous les moyens que pouvait offrir leur siècle, tant de riches monuments, et il convient parfaitement aux temps de Jean XI, de Jean XIII, de Jean XIX, de Benoît IX. On peut croire d'après cela qu'Éraclius vivait à la fin du 10^e siècle, ou vers le commencement du 11^e. Sa latinité barbare en est aussi une preuve. La peinture sur verre ne paraît pas remonter au-delà du règne de Charles-le-Chauve. Quant à la peinture à l'huile, Éraclius n'en parle qu'en traitant de la manière de peindre des colonnes ou des murs, à l'imitation du marbre. Son témoignage, s'il était isolé, serait par conséquent de peu de valeur, en ce qui concerne l'art de peindre des figures. Celui de Théophile, qui vivait dans le même temps, le corrobore; mais sans diminuer le mérite de Jean de Bruges. (Voy. THÉOPHILE et Jean VAN EYCK.) E—C D-D.

ÉRARD (CLAUDE), avocat, mort en 1700, fut un des ornements du barreau de Paris au 17^e siècle. Ses plaidoyers furent publiés d'abord en 1696 in-8^o, et réimprimés avec des augmentations, Paris, 1754, in-8^o. Le plus célèbre de ses Mémoires est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme,

qui l'avait quitté pour se retirer en Angleterre.

Z.

ERARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple qui avait accompagné Théodoric en Italie; il fut élevé par eux sur le trône en 541, après la mort d'Ildebald, son prédécesseur, assassiné dans un repas. A cette époque, la monarchie des Ostrogoths était ébranlée par les conquêtes de Bélisaire. Elle ne comprenait plus que les provinces situées sur la rive gauche du Pô. Eraric, ne se sentant point assuré de l'amour ou de la considération de ses sujets, entra en traité avec Justinien, pour lui livrer le reste de ses provinces; il demandait la dignité de patrice et une somme d'argent; mais avant que sa négociation fut terminée il fut tué par les Goths, et Totila, gouverneur de Trévise, fils d'un frère d'Ildebald, lui fut donné pour successeur. S. S.—r.

ERASISTRATE, célèbre médecin grec, naquit à Julis, dans l'île de Céos, et non dans celle de Cos, comme le prétend à tort Etienne de Byzance, qui, trompé par la ressemblance des noms, a évidemment confondu ces deux îles. Pline nous apprend que la mère d'Erasistrate était fille d'Aristote. Après avoir pris les leçons de Chryssippe de Cnide, de Métrodore et de Théophraste, Erasistrate vécut quelque temps à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, auprès duquel il parvint à la plus haute faveur par une cure extraordinaire, dont plusieurs auteurs nous ont conservé les détails. Stratonice, seconde femme de Séleucus, était éperduement aimée d'Antiochus, son beau-fils. Ce jeune prince, ne voulant confier sa passion à qui que ce soit, perdit la santé et finit par tomber dans un état de langueur déplorable, dont on ne peut découvrir la cause. Plusieurs médecins sont

...ut le seul qui, développement
maladie, remar
que Stratonice
dans la chambre d'Antiochus;
ince éprouvait un trouble es-
linaire, caractérisé par la rougeur
sage, l'expression plus animée
des yeux, une légère moiteur à la peau,
le tremblement des membres, et de
tes palpitations de cœur; qu'en
ce trouble ne se manifestait à
d'aucune autre femme, et qu'il
avait peu à peu après que la prin-
cesse s'était retirée. Erasistrate ne dou-
plus de la passion secrète d'An-
pour sa belle-mère, songea à
en instruire le roi; mais, comme il
à cœur de rendre la santé à son
le, il crut devoir user de strata-
dans une circonstance aussi dé-
ate. Il déclara donc à Séleucus que
maladie d'Antiochus était incurable,
parce que ce jeune prince avait une
non violente pour une femme qu'il
ne pouvait jamais posséder, a Quelle
» donc cette femme, dit le roi
» nommé? — La mienne, répondit le
» médecin. » Séleucus le pressa
» d'en faire le sacrifice pour sauver
la vie à son fils, Erasistrate demanda
au roi s'il céderait Stratonice au jeune
prince dans le cas où ce dernier en
serait amoureux; et, sur la réponse
négative du roi, Erasistrate ne lui
cachait plus que c'était l'unique moyen
d'arracher Antiochus des bras de la
mort. Aussitôt, Séleucus déclara son
fils à des provinces de la Haute-Asie,
et donna Stratonice en mariage,
quoiqu'il en eût déjà un enfant. Le
prince guérit, et cette cure brillante
vaut au médecin de magnifiques ré-
compenses. Ce trait de sagacité d'E-
rasistrate a plusieurs fois exercé l'art
de la peinture. Il paraît que, dans sa
nouva à la pra-

la médecine, et vé
 as l'indépendan
 nièrement ses
 is théoriques, et surtout a l'e
 e l'anatomie. Pierre Castellan
 , on ne sait trop sur quelle
 qu'Erastistrate étant avancé en
 attaqué d'un ulcère incurable
 ait jeté dans le marasme, s'éva
 na avec le suc de ciguë. Il fut
 auprès du mont Nivale, vis-
 le Samos; ce qui a fait croire
 pereur Julien qu'Erastistrate
 ris naissance dans cette ville.
 voir et sa probité lui acquirent
 amis et de sectateurs, qu'il fut
 lement regardé comme le pre-
 satomiste et le plus grand théo-
 de son temps. Il s'était exercé
 grand nombre de sujets, tels
 anatomie, l'hygiène, les fièvres,
 ies, les causes des maladies,
 aitement, les médicaments et
 sous; il avait, en outre, écrit
 e indiqué par Athénée sous ce
 Περὶ τῆς κατ' ὄψιν ποσότητος.
 Ilcheux qu'aucun de ces ouvra-
 nous soit parvenu. Il en résulte
 ne peut guère juger de la doc-
 d'Erastistrate, que d'après les
 nts que Galien et Cælius Aure-
 nous ont conservés. Ses travaux
 tomie éclairèrent beaucoup cette
 de la science, qui était encore
 obscure à l'époque où il vivait.
 tage dont il jouit le premier, de
 uer des cadavres humains, le
 isit à plusieurs découvertes: il
 , entre autres, une description
 veau et des nerfs beaucoup plus
 que celle de ses prédécesseurs:
 abattit avec force l'opinion de
 i sur le prétendu passage des
 ns dans la trachée-artère. Mais
 h tort qu'on l'a accusé d'avoir
 l'instrument anatomique sur le
 des criminels vivants: on ne

trouve dans les auteurs anciens au-
 cun indice qui prouve qu'Erastistrate
 ait satisfait une aussi barbare curio-
 sité. Ceine est le seul qui adresse ce
 recherche aux médecins de la secte
 dogmatique: qu'Erastistrate suivait en
 partie: mais il est probable que les
 opinions de cette secte furent exagé-
 rées ou dénaturées par les empiri-
 ques, leurs antagonistes déclarés. Si
 Erastistrate eût réellement disséqué des
 hommes tout vifs, serait-il tombé dans
 l'erreur de croire que les veines seules
 contenaient le sang, et que les artères
 étaient destinées au passage de l'esprit
 ou de l'air, qu'elles recevaient des
 poumons au moyen de la respiration?
 N'eût-il pas été conduit directement à
 La découverte de la circulation har-
 véienne? Il avait une extrême vé-
 nération pour Hippocrate, et, lors-
 qu'il lui arrivait de s'écarter des
 opinions de ce grand homme, il
 n'en prononçait jamais le nom, mais
 se contentait de refuter les plus zé-
 lés de ses partisans. La pathologie
 lui doit aussi plusieurs théories qui
 ont eu beaucoup de vogue, même
 dans les temps modernes. Quant à sa
 pratique, elle différait singulièrement
 de celle de ses prédécesseurs: ainsi il
 rejetait les purgatifs, les médicaments
 compliqués, les antidotes et les abus
 de la saignée; mais il recommandait
 l'application des préceptes de l'hygiène
 et l'usage des moyens simples que
 fournit la diététique: par exemple, il
 combattait la pléthore par l'abstinen-
 ce, l'exercice et les aliments tirés
 du règne végétal. Il était surtout l'en-
 nemi déclaré des médecins empiri-
 ques, qui traitaient les maladies sans
 avoir égard à leurs causes. Il fut le
 chef d'une école long-temps célèbre,
 qui fleurit principalement à Smyrne,
 et dont les nombreux disciples, sous
 le nom d'Erastistrateens, se succé-

temps des troubles , son argent et ses effets les plus précieux. Sa retraite n'était connue que de deux de ses affranchis, sur la fidélité desquels il pouvait compter. Par leur moyen, il fit courir le bruit qu'il s'était empoisonné, qu'il avait incendié sa maison, et que son corps avait été consumé par les flammes. A cette fatale nouvelle, Epponine s'abandonna au plus violent désespoir, et fut trois jours et trois nuits sans pouvoir dormir ni prendre aucune nourriture. Sabinus, craignant qu'elle ne succombât à l'excès de sa douleur, la fit prévenir en secret par un de ses affranchis, qu'il vivait encore ; mais il lui recommanda en même temps de feindre les mêmes regrets, et de continuer à porter le deuil. Epponine renferma dans son cœur la joie qu'elle ressentit de ce bonheur inattendu. Pendant la journée elle jouait en public le rôle d'une veuve désespérée, et le soir elle allait, à la dérobée, se renfermer dans le souterrain qu'habitait son mari. Elle eut au bout de sept mois l'espoir de lui faire obtenir sa grâce. Elle lui coupa la barbe et les cheveux, et le déguisa de manière qu'elle pût le conduire à Rome sans qu'il fût reconnu ; mais les amis de Sabinus, que probablement Epponine avait mis dans la confiance, ne réussirent point dans leurs tentatives. Les deux époux se trouvèrent seuls de regagner en secret leur retraite. Epponine continua pendant plusieurs jours à prolonger l'erreur relativement à son mari, et à dissimuler par son amour. Elle eut deux jumeaux qu'elle allaita dans le souterrain où elle les avait enterrés. Enfin, au bout de neuf ans, le secret fut découvert, et toute cette infortunée famille fut amenée devant l'empereur Vespasien. Sabinus ne put rien alléguer pour sa défense. Les mois

le con
révolt
partic
me ; il
son ar
et se j
parce
conqu
des C
leur a
coloni
pelaie
L'ingr
cher l
» dit-
» jum
» com
» tou
» plus
» leur
instan
nécess
l'emp
né à n
angois
se rép
contre
» ma
» poir
» long
» sout
» que
» la. l
G.

temps des troubles, son argent et ses effets les plus précieux. Sa retraite n'était connue que de deux de ses affranchis, sur la fidélité desquels il pouvait compter. Par leur moyen, il fit courir le bruit qu'il s'était empoisonné, qu'il avait incendié sa maison, et que son corps avait été consumé par les flammes. A cette fatale nouvelle, Epponine s'abandonna au plus violent désespoir, et fut trois jours et trois nuits sans pouvoir dormir ni prendre aucune nourriture. Sabinus, craignant qu'elle ne succombât à l'excès de sa douleur, la fit prévenir en secret par un de ses affranchis, qu'il vivait encore; mais il lui recommanda en même temps de feindre les mêmes regrets, et de continuer à porter le deuil. Epponine renferma dans son cœur la joie qu'elle ressentit de ce bonheur inattendu. Pendant la journée elle jouait en public le rôle d'une veuve désespérée, et le soir elle allait, à la dérobée, se renfermer dans le souterrain qu'habitait son mari. Elle eut au bout de sept mois l'espoir de lui faire obtenir sa grâce. Elle lui coupa la barbe et les cheveux, et le déguisa de manière qu'elle pût le conduire à Rome sans qu'il fût reconnu; mais les amis de Sabinus, que probablement Epponine avait mis dans la confidence, ne réussirent point dans leurs tentatives, et les deux époux se trouvèrent trop heureux de regagner en secret leur sombre retraite. Epponine continua toujours à prolonger l'erreur publique, relativement à son mari, et à le consoler par son amour. Elle eut de lui deux jumeaux qu'elle allaita dans le souterrain où elle les avait enfantés. Enfin, au bout de neuf ans, le fatal secret fut découvert, et toute cette infortunée famille fut amenée devant l'empereur Vespasien. Sabinus ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois

pour crime de
s circonstances
it encore ce cri
I s'était fait proclamer César par
se...mée; il portait le nom de Jules,
et se prétendait issu de Jules-César,
rce que sa bisayeule avait plu à ce
ci...érant, dans le temps de la guerre
des Gaules, et qu'on avait parlé de
adultère; il avait fait abattre les
co...nes et les tables d'airain qui rap-
pelaient l'alliance des Romains et des
La...rois. Epponine s'efforça de tou-
le cœur de Vespasien: « César,
» elle, en lui présentant ses deux
» beaux, vois ces enfants, je les ai
» nés, je les ai nourris dans un
» abreu, afin que nous fussions
» sieurs à demander la grâce de
» r pere. » Vespasien parut un
» at emu; mais la raison d'état, la
» site de faire un grand exemple,
» portèrent, et Sabinus fut condam-
ne; mort. Alors Epponine, cédant aux
ang...sses de son désespoir frénétique,
se repandit en invectives et en menaces
contre l'empereur; « Ordonnes aussi
» mort, lui dit-elle, je ne survivrai
» point à mon mari. Euse-vélie depuis
» long-temps dans l'obscurité d'un
» souterrain, j'ai vécu plus heureuse
» que toi sur le trône et jouissant de
» la lumière du soleil. » Elle parut
ainsi que son époux, l'an 78 de J.-C.
Leurs deux enfants furent épargnés,
l'un d'eux servit en Egypte, et y fut
tué dans un combat; Plutarque avait
vu l'autre à Delphes; il se nommait
Sabinus, comme son père, et c'est
probablement de lui qu'il apprit l'his-
toire d'Epponine et de son mari. Tacite
l'avait aussi racontée, ainsi qu'il
nous l'apprend lui-même; mais mal-
heureusement cette partie de son ad-
mirable ouvrage ne nous est point
parvenue. Ce...e peu qu'il es-
dit dans...ste de lui, sen

er le récit de Plutarque, le seul qui nous ait transmis les détails touchant exemple de constance idéelle conjugale; mais quoi qu'il en soit, ainsi que nous venons de le voir, d'une source bien pure, et n'est point exempt d'obscurité même des inexactitudes manifestes. Plutarque entendait latin, et se montre en général précis ou négligent dans tout ce qu'il écrit sur les Romains. Xiphilin, abrégé de Dion Cassius, a conté ce trait en peu de mots. Il ne dit pas que les deux de Sabinus furent mis à mort; il nomme son épouse *Pepo-* *leptarque* l'appelle *Emponina*, ce mot signifie *héroïque* langue des Gaulois. Tacite lui a donné le nom d'*Epponina*, ou d'*Eponina*, son autorité a été universelle. On est étonné qu'un sujet si intéressant, aussi riche en situations fortes et pathétiques, n'ait été traité par aucun poète célèbre; on a une tragédie de *Sabinus*, par M. de la Harpe, à Bruxelles, 1695; une autre intitulée: *Sabinus et Eponine*, par M. de la Harpe, à Paris, Prault, 1735. Chabanon a aussi composé une tragédie sur ce sujet, qui fut représentée en 1773, mais elle n'eut point de succès (1); on a aussi un opéra intitulé: *Sabinus*, qui fut mis en musique par M. de la Harpe, puis représenté et imprimé en 1773, chez Ballard, in-8°. On a aussi traité ce sujet en italien: on a une *tragedia di Giuseppe* *Sabinus*, Turin, Mairesse, 1767; un opéra italien intitulé *Sabino*, fait à Venise, gravé à Vienne, les paroles sont sans nom d'auteur.

qu'on a dit du sujet ne se faisait qu'en latin, ce qui fit dire à un plaisant socrate: « Je m'en vais, puisqu'ils ne peuvent commencer. »

teur. Dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, t. VI, pag: 670, on trouve un Mémoire de Secousse, intitulé: *Histoire de Julius Sabinus et d'Epponina*, où les faits rapportés par les différents auteurs anciens se trouvent assez bien rassemblés, mais non assez habilement discutés. W—R.

ÉPRÉMÉNIL (J.-J. DUVAL D'), né à Pondichéry en 1746, était fils d'un membre distingué du conseil souverain de cette colonie, qui fut ensuite président de celui de Madras, pendant le peu de temps que cette place appartenait aux Français (1). Le jeune d'Epréménil vint en France en 1750 avec son père; il y fit ses études, et s'adonna particulièrement à la jurisprudence: il devint d'abord avocat du roi au châtelet, acheta bientôt après une charge au parlement de Paris, où il développa de très-beaux talents; mais on ne le vit jamais se prononcer sur des opinions qui ne contribuèrent pas peu au triomphe des principes de la révolution, qu'il essaya en vain de combattre lorsqu'il ne pouvait plus espérer de le faire avec succès. D'Epréménil avait reçu de la nature tout ce qu'il faut pour plaire et pour attacher; une belle figure, un regard plein d'expression et de vivacité, un son de voix éclatant, une éloquence fleurie, mais cependant énergique, et remarquable par l'ordre, la précision de ses périodes, et la sûreté de sa logique; il faut ajouter à cela des vertus domestiques non contestées, qui justifiaient la haute estime que méritaient ses talents. Avec de pareils

(1) Ce fut d'Epréménil le père, genre de Duplex, qui battit le nabob d'Arate, qui étoit le voyage de Chandernagor lorsque on étoit mis à prix, pour mieux connaître les principes de la religion des Indiens. Il mourut en 1767. On a de lui: I. *Sur le commerce du Nord*, 1766, in-12. II. *Correspondance sur une question politique d'Agriculture*, 1763, in-12. III. *Examen de la Soudie et de la Cécité*, in-12. IV. *Lettre à l'abbé Trublet sur l'histoire*, 1760, in-12.

moyens on est sûr de produire le plus grand effet. Une cause mémorable dans laquelle il triompha, sans néanmoins avoir pour lui l'assentiment d'une rigoureuse justice, commença sa réputation. Le comte de Lally, commandant les troupes du roi dans l'Inde, venait d'être condamné à mort par le parlement de Paris, comme traître à sa patrie, et l'exécution de l'arrêt avait été précédée d'une barbarie révoltante (V. LALLY). Ce traitement, qui avait pour but de forcer au silence le malheureux condamné, avait causé dans le public un effet défavorable à l'arrêt, et en général les hommes éclairés qui avaient suivi cette affaire étaient d'avis que le comte était mort victime d'une intrigue odieuse à laquelle le parlement n'avait pas su résister. Fort de cette opinion, le comte de Lally-Tollendal, fils du général décapité, entreprit de réhabiliter la mémoire de son malheureux père : il demanda la cassation de l'arrêt, et appuya sa requête d'écrits également pleins d'éloquence et de sensibilité, qui commencèrent ainsi la brillante réputation que la conduite et les autres écrits de l'auteur ont si avantageusement soutenue jusqu'à ce jour. L'affaire fut renvoyée au parlement de Normandie ; celui de Paris, qui avait le plus grand intérêt à faire échouer les efforts du jeune comte, chargea d'Epréménil de défendre la justice de la condamnation. Celui-ci avait à plaider à la fois et pour l'honneur de sa compagnie, et pour celui de Duval de Leyryt, son oncle, intendant de Pondichéri, dont il était héritier, et l'un des accusateurs les plus acharnés de l'infortuné Lally. D'Epréménil se rendit à Rouen, parla en faveur de l'arrêt, et enleva les suffrages. Le comte de Lally-Tollendal perdit sa cause. Cet événement donna

le plus grand lustre à la réputation de d'Epréménil ; mais ceux qui se préparaient devaient encore le mettre autrement en évidence. Il avait, comme presque toute la jeunesse, adopté les idées nouvelles. Il ne désirait, sans doute, rien de semblable à ce que la révolution a fait connaître ; mais il voulait des réformes immédiates, sans avoir assez réfléchi que ces réformes, subitement opérées, étaient un appel à tous les bouleversements. D'Epréménil était un défenseur enthousiaste des privilèges des parlements ; il voulait non seulement conserver les droits qu'ils avaient acquis, mais augmenter leur influence sur les destinées de l'état, de manière qu'ils en fussent les arbitres. Ami de l'indépendance et de la liberté publique, il se montra le partisan comme les autres réformateurs ; mais dans son opinion, les parlements seuls pouvaient en être la sauve-garde et l'appui. Ce serait donner une fausse idée de d'Epréménil, si on le plaçait parmi les hommes prudents qui répugnaient à toute espèce de réforme : il ne se rangea dans cette classe à l'assemblée nationale constituante, que parce qu'on y suivait une marche éversive de son système de prédilection, et que d'ailleurs tout ce qu'on faisait conduisait à la destruction de la monarchie et à la proscription de la maison régnante, à laquelle, malgré ses violentes attaques contre les ministres du roi, il était sincèrement attaché. Ce fut sur la fin du ministère de Calonne et pendant celui de Brienne, archevêque de Toulouse, qu'il savait aussi avoir l'intention d'opérer dans l'état de grandes réformes, mais qui devaient particulièrement porter sur les parlements, que d'Epréménil résista avec plus de véhémence aux volontés de la cour ; on lui attribue la provocation de l'ar-

lementaire qui d au
 avocation des é .
 à cette dema s, re-
 ; mais on ne doit pas en
 la proposition première(1). Le
 Brienne voulait absolument
 aux impôts, que le parlement
 it de tous ses moyens : la sub-
 territoriale, que les privilégiés
 payer comme tous les autres
 sels, et une augmentation
 sur les papiers timbrés. La ré-
 epinistre du parlement aux
 roi, menaçait l'état des évé-
 les plus funestes. M. Sallier,
 l'Epréménil, assure dans ses
 françaises que ce dernier
 rien pour tout concilier. Il se
 bat le garde-des-sceaux La-
 , et lui dit que si les ministres
 ment engager le roi à con-
 les états-généraux pour une
 légués, et présenter un plan
 ans pour le temps qui s'écou-
 qu'à la réunion de cette as-
 , ils pouvaient demander d'a-
 ns emprunts pour chacune de
 ses, que le parlement les ac-
 sans difficulté, et seconderait
 de toute son influence les
 gouvernement pour affermir
 la tranquillité publique. « Le
 des-sceaux, dit M. Sallier,
 frappé de la sagesse de ces
 sions. Il donna de grands
 aux excellentes vues qui lui
 t proposées. Il déclara sans
 s qu'il les adoptait sans ré-
 . Il voulait, disait-il, y ré-
 e d'une manière honorable et
 sille; et il ajouta que, pour
 le sceau à cette heureuse ré-
 sation, l'édit serait porté au

» parlement par le roi lui-même, non
 » plus avec l'appareil de la toute-puis-
 » sance et la foudre à la main, non
 » pas dans un lit de justice, mais dans
 » une séance privée, semblable à celles
 » où Henri IV venait chercher des
 » conseils avec tout l'abandon de la
 » confiance et de la loyauté. » Cepen-
 » dant, suivant l'auteur que nous ci-
 » tons, le garde-des-sceaux ne tint au-
 » cune de ses promesses. Aussitôt que
 » d'Epréménil se fut retiré, Lamoignon
 » courut chez l'archevêque de Toulouse
 » pour lui faire part de ce qui venait de
 » se passer et rire avec lui de la sim-
 » plicité du magistrat, qui leur accordait
 » plus qu'ils n'auraient osé deman-
 » der. Les ministres s'en tinrent donc à
 » leur système d'imposition, et firent
 » convoquer pour le 24 novembre 1787
 » une séance solennelle du parlement,
 » dans laquelle les princes et les pairs
 » du royaume furent invités à prendre
 » place. Le roi s'y rendit avec ses mi-
 » nistres, et ordonna que la délibération
 » sur les deux édits eût lieu en sa pré-
 » sence. Plusieurs magistrats se pronon-
 » cèrent hautement contre l'adoption de
 » ces lois, entre autres, Robert de St-
 » Vincent, mort depuis chez l'étranger
 » (V. Robert de SAINT-VINCENT); mais
 » de tous ces orateurs, d'Epréménil fut
 » celui dont l'éloquence persuasive, qui
 » paraissait dictée par le véritable amour
 » de la patrie, fit le plus d'effet sur le
 » roi. Il pressait sa majesté d'accorder
 » à la France ses états-généraux et de
 » retirer ses édits, et il parla avec tant
 » de force et d'adresse, qu'on vit le mo-
 » ment où le bon Louis XVI se laissait
 » vaincre. Il résista cependant; mais il
 » avoua le lendemain à l'archevêque de
 » Paris qu'il avait été sur le point d'a-
 » bandonner les résolutions de son con-
 » seil et d'accorder ce qu'on lui deman-
 » dait. Le parlement, voyant l'inutilité
 » de ses efforts, ne garda plus de mesure,

(1) Les *Annales françaises*, par M. Guil-
 bert, ancien conseiller au parlement,
 en 1789, contiennent toutes les délibéra-
 tions.

et d'Epréménil n'y prit que trop de part. Instruit qu'on imprimait les édits créateurs de la cour plénière et des grands bailliages, il vint à bout de séduire à prix d'argent les imprimeurs, et obtint d'eux les épreuves de ces lois, les lut au parlement, toutes les chambres assemblées, sans faire mystère des moyens qu'il avait employés pour se les procurer. Sachant qu'il allait être arrêté, il se réfugia au parlement, qui était en permanence nuit et jour. La lettre de cachet portait l'ordre de s'emparer de sa personne au milieu du parlement même. Le marquis d'Agoust, chargé de cette importante arrestation, somma le président de lui indiquer son prisonnier; il refusa. Ses interpellations ayant été plusieurs fois réitérées, beaucoup de voix répondirent : « Arrêtez-nous tous, » car nous sommes tous M. d'Epréménil. » Enfin, le marquis somma un officier de robe-courte de le lui faire connaître; celui-ci répondit qu'il ne le voyait pas. Enfin d'Epréménil, ne voulant point compromettre le garde, se livra lui-même avec beaucoup de sang froid, en protestant contre la violence qui lui était faite dans le temple même de la justice. La scène qui eut lieu au parlement jusqu'à la remise du prisonnier dans les mains du marquis d'Agoust, dura vingt-quatre heures. Il fut conduit dans l'île de Ste.-Marguerite, mais accompagné des vœux et des bénédictions du peuple, qui, peu d'années après, devait le traiter d'une manière bien différente. Rappelé à Paris après le changement de système, il fut nommé député aux états-généraux par la noblesse de la ville de Paris, et montra, à défendre les principes de l'ancienne monarchie, l'énergie qu'il avait manifestée dans ses attaques contre les ministres avant la réunion de ces fameux états, dont il avait été

un des plus ardents provocateurs. Il invita le comte de Lally-Tollendal, qui était devenu un de ses collègues dans la chambre de la noblesse, à oublier leur rivalité et à réunir leurs communs efforts pour la défense de la monarchie; mais la nuance qui se trouvait dans leurs opinions politiques ne leur permit pas de s'entendre, et ces deux amis du roi ne purent pas suivre la même bannière. Avant la réunion des ordres, il prononça dans la chambre de la noblesse un discours dans lequel il compara la conduite du tiers-état à celle des communes d'Angleterre sous Charles 1^{er}.; mais, après la réunion, on le vit rarement à la tribune. Il y prononça peu de discours suivis. On l'apercevait seulement s'agitant à l'extrémité droite de la salle, où se plaçaient ordinairement les plus zélés défenseurs des anciens principes; et de là il lançait quelquefois, contre les députés de l'extrémité gauche, des sarcasmes très piquants, qui excitaient souvent des rappels à l'ordre du parti populaire et les huées des tribunes publiques. Il en voulait surtout à Mirabeau, et ses amis pensaient qu'il était digne de se mesurer avec lui; mais, sûr d'être impronvé toutes les fois qu'il prendrait la parole, et ne pouvant résister lui-même à la véhémence de son caractère, il n'osa jamais engager sérieusement une pareille lutte. Il combattit honorablement tous les décrets qui tendaient à avilir l'autorité royale, ou à compromettre ses salutaires prérogatives, et particulièrement celui qui déterminait imprudemment les circonstances dans lesquelles le monarque pourrait être déchu du trône (voy. TROUBERT). Il défendit les parlements de Bretagne et de Languedoc, poursuivis par l'assemblée pour désobéissance à ses décrets. Il ne craignit pas alors d'entrer au

et de faire valoir tous ses droits, quoiqu'il fût sûr de succomber, et de devoir cet hommage à la gloire de ces grands corps, qu'il regardait comme les plus solides appuis du pouvoir national, et pour les intérêts de la patrie. Il avait bravé l'autorité du roi. En 1787, d'Epréménil avait acquis la réputation d'un démaureux par le peuple l'avait porté en 1790, on l'entendit dans l'assemblée se rendre en face du roi, et le suppliait de lui rendre la plénitude de sa puissance qu'elle existait sous ses lois; et en 1791, il sortit de prison, après avoir protesté, et un grand nombre de ses collègues tout ce qu'elle avait fait pour l'union des ordres. D'Epréménil s'accusait d'avoir été un des premiers provocateurs de la révolution, et son honneur intéressé dans tous les événements. Il mourut le 10 août 1792, à Paris, au Palais national, où il se préparait à l'attaque des Tuileries. Il fut reconquis par plusieurs coups de canon, un garde national l'arracha de ses assassins, le maire prit sous sa protection et fut tout sanglant dans un lieu où il reçut de lui ces paroles: « vous, Monsieur, je fus l'ennemi du peuple. » Après le 10 août, il se réfugia dans une terre qu'il avait achetée, croyant qu'il y serait en sécurité, mais les odieux agents de la Terreur, qui cherchaient des victimes, surent le découvrir dans son lieu, et le conduisirent en quai de la prison du Luxembourg le 24 août 1792.

Il y avait conservé une sérénité d'âme parfaite et même des manières gaies, qui d'ailleurs étaient communes à tous les proscrits de ce temps-là. D'Epréménil était un homme trop remarquable pour être long-temps considéré comme simple suspect. Il fut bientôt transféré à la Conciergerie et livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 avril 1794, le même jour que Chapelier, son collègue à l'assemblée constituante, mais qui y avait soutenu un tout autre système. On les conduisit au supplice sur la même charrette. Un moment avant de partir, il s'établit entre eux une courte conversation. « Monsieur, dit Chapelier, on nous donne dans nos derniers moments un terrible problème à résoudre. — Quel problème? répondit d'Epréménil. — C'est de savoir, quand nous serons sur la charrette, auquel des deux s'adresseront les huées. — A tous les deux, reprit d'Epréménil. » Avant de mourir, il croyait avoir mérité toutes les humiliations. Il disait que si Louis XVI l'eût fait pendre, il lui eût rendu justice. D'Epréménil fut un des frondeurs les plus déterminés de la cour et même un de ceux qui ne ménageaient pas la reine, et il croyait en cela agir pour le bien public. La princesse, qui savait ce qu'il disait d'elle, répondit un jour à sa marchande de modes qui lui présentait une coiffure nouvelle: « Je la prendrais volontiers, mais il faudrait auparavant m'obtenir de M. d'Epréménil l'agrément de la porter. » D'Epréménil était un des zélés partisans du magnétisme. Il fut un homme de bien, qui eut le malheur de se tromper dans celui qu'il voulut faire, mais dont les intentions méritèrent toujours des éloges. On lui attribue les *Remontrances publiées par le parlement au*

mois de janvier 1788, et il est l'auteur de deux écrits intitulés : *Nullité et despotisme de l'assemblée nationale*, et *De l'État actuel de la France*, 1790, et d'un *Discours dans la cause des magistrats qui composaient ci-devant la chambre des vacations du parlement de Bretagne*, 1790, in-8°.

B—U.

EQUICOLA (MARIO), historien et philosophe italien, naquit vers 1460 à Alveto, village du pays qu'on nomme *gli Equicoli*, d'où il prit lui-même son nom. Il fit ses études dans l'université de Naples, y fut reçu docteur en droit, et fut ensuite attaché à différents princes, entre autres, au duc de Ferrare, Alphonse 1^{er}. selon les uns, et selon d'autres Hercule 1^{er}.; ceux-ci pensent qu'Equicola était à la cour de Ferrare en 1490 quand Isabelle d'Este épousa François de Gonzague, marquis de Mantoue, et qu'il la suivit dans sa nouvelle principauté. Le Bandello parle de lui dans une de ses Nouvelles (partie 1^{re}., Nouvelle 30), comme d'un homme d'un commerce très doux, plaisant, facétieux, beau parleur, et qui ne laissait jamais manquer de bons mots les sociétés où il était reçu; mais il rapporte un de ces bons mots qui est plus sale que plaisant. Equicola composa dans cette cour son meilleur ouvrage, intitulé : *i Comentarj della Istoria di Mantova*, qu'il y publia en 1521. Benedetto Osanna en donna en 1608 une édition corrigée. Le style de cette histoire manque de force et d'élégance; mais l'auteur, qui prit la peine de se bien instruire des faits, eut le mérite de réfuter le premier les erreurs et les fables dont les précédents historiens de Mantoue et même Platina étaient remplis. Il fit en 1553 un voyage en France à la suite de la

princesse Isabelle, et il a laissé une description de ce voyage. Cet ouvrage est très rare. Il porte pour premier titre : *Marius Equicola Ferdinando Gonzagæ Fran. march. Mantuæ IIII, filio. S.D.P.*, et, quelques lignes après, pour second titre : *D. Isabelle Estensis Mantuæ principis æt per Narbonensem Galliam, per Marium Equicolam*. Il est sans nom de lieu et sans date. Il écrivit aussi une Apologie contre les médians de la nation française; elle a été traduite en français par Michel Rete, Paris, 1550, in-8°. Tafuri, dans ses écrivains du royaume de Naples, tome III, part. 1, attribue à Equicola un grand nombre d'autres ouvrages; les deux plus connus sont ses *Istituzioni al comporre in ogni sorte di versi*, imprimées après sa mort en 1547, et son livre intitulé *Della natura d'Amore*, qu'il publia lui-même en 1525. Il l'avait écrit en latin dans sa jeunesse, et le traduisit ensuite lui-même en italien. Il a été mis en français par Gabr. Chappuis, Paris, 1554, in-8°; Lyon, 1598, in-12. Cet ouvrage est divisé en six livres; l'auteur y traite doctement et méthodiquement toutes les questions de la philosophie d'amour, qui était alors fort à la mode. Le premier livre est assez curieux; il contient des notions sur tous les auteurs qui avaient écrit avant Equicola sur le même sujet, soit en vers, soit en prose, Guittin d'Arezzo, Guido Cavalcanti, Dante, Pétrarque, Boccace, et avant lui le poète français Jean de Meun, auteur du roman de la Rose. La notice donne une idée du plan et du contenu de ce roman célèbre. Jean de Meun y est beaucoup loué; mais le bon Equicola regrette qu'un si noble auteur se soit déshonoré lui-même en déchirant, comme il le fait, les dames, et en la-

elles des traits mordants. Dans sa *Bibliothèque napoléonienne* à Equicola une esquisse des religions antérieures à la religion catholique, sous ce titre : *Libellus statutus unde antiquorum ratione catholica religio insumpta, cum episcopi Stockii equitis à quo ètus, castigatus et pro-*st, Munich, 1585, nous avons trouvé l'indication de ce tableau dans aucun des autres ouvrages que nous avons pu consulter. G—É. US, peintre romain du 11^e siècle, mérite d'être cité d'un ouvrage, partie ruse en prose, intitulé *De rationibus*, où il traite de la rareté des exemplaires de cet ouvrage est sans usage de l'oubli où Eraclius est pendant long-temps. Ni Saxius, n'ont fait mention ailleurs du *Catalogue des livres de la Bibliothèque royale*, ayant donné, en 1744, son traité, d'après l'exemplaire dans notre bibliothèque, publication appelée l'attention. Le *Traité De artibus*, a été imprimé pour la première fois à Londres, en 1781, par le docteur M. Raspe, intitulé : *Essai on oil Painting*, 1^{er} manuscrit moins connu : nôtre. Eraclius traite de l'art de peindre sur verre, de l'art de peindre sur vases d'argile avec des verres colorés, et employés avec des couleurs colorantes ; de la préparation des laques pour la peinture à l'huile, etc. Il parle de la peinture : *de omnibus coloribus*

oleo distemperatis. Il traite aussi de la peinture sur verre, dans un chapitre intitulé : *Quomodo pingere debes in vitro*, qui ne se trouve point dans l'édition de M. Raspe. Ces deux circonstances doivent inspirer le désir de savoir à quelle époque il vivait. C'est, dit-il lui-même, dans un temps où Rome était livrée à de honteux désordres, où les bonnes études, les arts et les mœurs y étaient tombés dans un égal mépris. Ce tableau ne peut se rapporter aux pontificats d'Adrien I^{er}, de Léon III, de Pascal I^{er}, de Léon IV, d'Adrien III, qui fondèrent et embellirent, par tous les moyens que pouvait offrir leur siècle, tant de riches monuments, et il convient parfaitement aux temps de Jean XI, de Jean XIII, de Jean XIX, de Benoît IX. On peut croire d'après cela qu'Eraclius vivait à la fin du 10^e siècle, ou vers le commencement du 11^e. Sa latinité barbare en est aussi une preuve. La peinture sur verre ne paraît pas remonter au-delà du règne de Charles-le-Chauve. Quant à la peinture à l'huile, Eraclius n'en parle qu'en traitant de la manière de peindre des colonnes ou des murs, à l'imitation du marbre. Son témoignage, s'il était isolé, serait par conséquent de peu de valeur, en ce qui concerne l'art de peindre des figures. Celui de Théophile, qui vivait dans le même temps, le corrobore ; mais sans diminuer le mérite de Jean de Bruges. (Voy. THÉOPHILE et Jean VAN EYCK.) E—C D-D.

ERARD (CLAUDE), avocat, mort en 1700, fut un des ornements du barreau de Paris au 17^e siècle. Ses plaidoyers furent publiés d'abord en 1696 in-8^o, et réimprimés avec des augmentations, Paris, 1754, in-8^o. Le plus célèbre de ses Mémoires est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme,

qui l'avait quitté pour se retirer en Angleterre.

Z.

ERARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple qui avait accompagné Théodoric en Italie; il fut élevé par eux sur le trône en 541, après la mort d'Ildebald, son prédécesseur, assassiné dans un repas. A cette époque, la monarchie des Ostrogoths était ébranlée par les conquêtes de Bélisaire. Elle ne comprenait plus que les provinces situées sur la rive gauche du Pô. Eraric, ne se sentant point assuré de l'amour ou de la considération de ses sujets, entra en traité avec Justinien, pour lui livrer le reste de ses provinces; il fut nommé patrice et eut un grand argent; mais avant que sa négociation fut terminée il fut tué par les Goths, et Totila, gouverneur de Trévis, fils d'un frère d'Ildebald, lui fut désigné pour successeur. S. S.—r.

ERASISTRATE, célèbre médecin grec, naquit à Julis, dans l'île de Céos, et non dans celle de Cos, comme le prétend à tort Etienne de Byzance, qui, trompé par la ressemblance des noms, a évidemment confondu ces deux îles. Plinè nous apprend que la mère d'Erasistrate était fille d'Aristote. Après avoir pris les leçons de Chryssippe de Cnide, de Métrodore et de Théophraste, Erasistrate vécut quelque temps à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, auprès duquel il parvint à la plus haute faveur par une cure extraordinaire, dont plusieurs auteurs nous ont conservé les détails. Stratonice, seconde femme de Séleucus, était éperduement aimée d'Antiochus, son beau-fils. Ce jeune prince, ne voulant confier sa passion à qui que ce soit, perdit la santé et finit par tomber dans un état de langueur déplorable, dont on ne peut découvrir la cause. Plusieurs médecins sont

ut le seul qui, développement maladie, remarque que Stratonice dans la chambre d'Antiochus, prince éprouvait un trouble extrême, caractérisé par la rougeur du visage, l'expression plus animée des yeux, une légère moiteur à la peau, un tremblement des membres, et de fortes palpitations de cœur; qu'enfin, ce trouble ne se manifestait à l'égard d'aucune autre femme, et qu'il ne venait peu à peu après que la princesse était retirée. Erasistrate ne douta plus de la passion secrète d'Antiochus pour sa belle-mère, songea à lui en faire découvrir le secret, et à détruire le roi; mais, comme il ne pouvait rendre la santé à son prince, il crut devoir user de stratagème dans une circonstance aussi délicate. Il déclara donc à Séleucus que la maladie d'Antiochus était incurable, et que ce jeune prince avait une passion violente pour une femme qu'il ne pouvait jamais posséder. « Quelle est donc cette femme, dit le roi? » — La mienne, répondit le médecin. — Séleucus le pressant de lui en faire le sacrifice pour sauver la vie à son fils, Erasistrate demanda au roi s'il céderait Stratonice au jeune prince dans le cas où ce dernier en serait amoureux; et, sur la réponse affirmative du roi, Erasistrate ne lui en fit plus que c'était l'unique moyen d'arracher Antiochus des bras de la mort. Aussitôt, Séleucus déclara son fils roi des provinces de la Haute-Asie, et lui donna Stratonice en mariage, quoiqu'il en eût déjà un enfant. Le prince guérit, et cette cure brillante fut due au médecin de magnifiques récompenses. Ce trait de sagacité d'Erasistrate a plusieurs fois exercé l'imagination de la peinture. Il paraît que, dans sa vie, il donna naissance à la pra-

médecine, et vécut à Alexandrie, afin de concilier ses loisirs aux spéculations théoriques, et surtout à l'anatomie. Pierre Castellan ne sait trop sur quelle autorité Erasistrate étant avancé en âge d'un ulcère incurable jeté dans le marasme, s'empara avec le suc de ciguë. Il fut trouvé près du mont Mycale, vis-à-vis Samos; ce qui a fait croire à Julien qu'Erasistrate naissait dans cette ville. Sa probité lui acquit de nombreux sectateurs, qu'il fut regardé comme le premier médecin et le plus grand théoricien de son temps. Il s'était exercé sur un grand nombre de sujets, tels que la médecine, l'hygiène, les fièvres, les causes des maladies, les médicaments et leur usage; il avait, en outre, écrit un ouvrage indiqué par Athénée sous ce titre : *ἡ τῆς κατ' ὄλον πραγμῆτις*. Ses ouvrages qu'aucun de ces ouvrages n'ont parvenus. Il en résulte qu'on peut guère juger de la doctrine d'Erasistrate, que d'après les ouvrages que Galien et Cælius Aurelius ont conservés. Ses travaux n'ont éclairé beaucoup cette science, qui était encore en retard à l'époque où il vivait. Il est le premier, de qui on a des cadavres humains, le premier à plusieurs découvertes : il a découvert, entre autres, une description de la structure et des nerfs beaucoup plus exacte que celle de ses prédécesseurs : il a soutenu avec force l'opinion de Galien sur le prétendu passage des nerfs dans la trachée-artère. Mais il est mort qu'on l'a accusé d'avoir pratiqué l'instrument anatomique sur les criminels vivants : on ne

trouve dans les auteurs anciens aucun indice qui prouve qu'Erasistrate ait satisfait une aussi barbare curiosité. Celse est le seul qui adresse ce reproche aux médecins de la secte dogmatique, qu'Erasistrate suivait en partie; mais il est probable que les opinions de cette secte furent exagérées ou dénaturées par les empiriques, leurs antagonistes déclarés. Si Erasistrate eût réellement disséqué des hommes tout vifs, serait-il tombé dans l'erreur de croire que les veines seules contenaient le sang, et que les artères étaient destinées au passage de l'esprit ou de l'air, qu'elles recevaient des poumons au moyen de la respiration? N'eût-il pas été conduit directement à la découverte de la circulation harvèienne? Il avait une extrême vénération pour Hippocrate, et lorsqu'il lui arrivait de s'écarter des opinions de ce grand homme, il n'en prononçait jamais le nom, mais se contentait de réfuter les plus zélés de ses partisans. La pathologie lui doit aussi plusieurs théories qui ont eu beaucoup de vogue, même dans les temps modernes. Quant à sa pratique, elle diffère singulièrement de celle de ses prédécesseurs : ainsi il rejetait les purgatifs, les médicaments compliqués, les antidotes et les abus de la saignée; mais il recommandait l'application des préceptes de l'hygiène et l'usage des moyens simples que fournit la diététique : par exemple, il combattait la pléthore par l'abstinence, l'exercice et les aliments tirés du règne végétal. Il était surtout l'ennemi déclaré des médecins empiriques, qui traitaient les maladies sans avoir égard à leurs causes. Il fut le chef d'une école long-temps célèbre, qui fleurit principalement à Smyrne, et dont les nombreux disciples, sous le nom d'*Erasistrateens*, se succé-

dèrent jusqu'au temps de Galien, c'est-à-dire, pendant plus de quatre cents ans.

R—m.

ERASME (DIRIXA), naquit à Rotterdam, le 28 octobre, 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Gérard; et de Marguerite, fille d'un médecin de Séverberghe, en Brabant, nommé Pierre. Son père, persécuté par sa famille, à raison de cet attachement, s'était réfugié à Rome, où, sur la fausse nouvelle de la mort de celle qu'il aimait, il s'engagea dans les ordres sacrés. De retour dans sa patrie, s'il ne put réparer sa faute par une union légitime, il consacra les dernières années de sa vie à l'éducation de ses enfants. Erasme (car c'est le nom que prit depuis le jeune Gérard, comme ayant eu grec à peu près le même sens que Gérard dans sa langue), Erasme fut placé de bonne heure en qualité d'enfant de chœur dans la cathédrale d'Utrecht, où il resta jusqu'à l'âge de neuf ans. De là, il passa dans l'école de Déventer, alors très florissante, où ses progrès furent assez rapides, pour faire augurer à ses maîtres qu'il serait un jour la lumière de son siècle. Il avait quatorze ans lorsque la peste lui enleva sa mère, à laquelle son père ne survécut pas long-temps. A dix-sept ans, il fut forcé par ses tuteurs, qui avaient dissipé son bien, à prendre l'habit de chanoine régulier, dans le monastère de Stein, près de Gouda. L'état monastique était peu convenable à l'indépendance de son caractère et à la faiblesse de son tempérament; cependant il aurait surmonté ses dégoûts s'il avait pu y satisfaire sa passion pour l'étude. Il y composa néanmoins quelques ouvrages, et charma ses ennuis par la culture des arts. On voyait autrefois à Delft un crucifix, peint par lui, avec cette inscription : « Ne méprisez pas

Fa peint lors
raite de Stein.
t vint mettre un

sur la réputation
talents, Henri de Bergue, évê-
le Cambrai, l'appela auprès de
our le mener à Rome. Le voyage
ua, mais Erasme, au lieu de re-
er dans son couvent, obtint de ce
la permission d'aller se perfec-
er à Paris. On lui avait obtenu
ourse au collège de Montaigu; il
si mal logé et si mal nourri, qu'
mpérament en demeura altéré le
de sa vie. Sa ressource fut de
er des leçons particulières; il
lla les études d'un jeune gentil-
te anglais, nommé Montjoye,
ue son élève devint son Mécène.
rouva bientôt un autre dans une
généreuse, nommée Anne de
elen, marquise de Veere, dont
nfants le mirent en état de faire
voyages. Attiré par lord
oye en Angleterre, il se lia avec
es premiers savants du pays, et s'y
fit des amis distingués, qui lui don-
l'espoir d'un établissement
eux; mais ces promesses ne
pas réalisées, il passa en Italie,
ou il désirait aller depuis long-temps.
Il y séjourna près d'un an à Bologne, y
prit, en 1506, le bonnet de docteur
théologie, et s'y trouva lorsque le
e Jules II y fit son entrée. Ce fut
ette ville que, pris pour chirurgien
es pestiférés, à cause du scapu-
lanc qu'il avait conservé, il fut
é à coups de pierres, et con-
que de la vie. A cette occasion,
vint à Lambert Bruni, secré-
e de Jules II, pour demander la
se de ses vœux, qu'il obtint.
logne, il alla à Venise, où il
ca chez le célèbre Aldé Manuce,
ouvrages, et
De là, il sero-

Padoue, pour y diriger les études d'André Baudrand, archevêque de St.-André, évêque naturel de Jacques IV, roi d'Espagne. Depuis long-temps il brûlait de voir Rome, où sa réputation l'avait devancé; il profita, pour satisfaire ce désir, d'un voyage que le pape lui fit à Sienne, et fut accueilli avec une manière la plus distinguée, par le cardinal de Médicis, et entre autres par Jean de Médicis, qui fut depuis pape, sous le nom de Léon X. On lui fit de nombreuses propositions les plus flatteuses; il offrit même la place de pénitencier, dont les revenus étaient considérables, en la lui présentant comme un moyen seulement pour parvenir à la haute élévation; mais il avait pris ses engagements avec ses amis d'Angleterre, qui lui faisaient espérer les grands avantages, surtout depuis le mariage d'Henri VIII, avec lequel il avait contracté une étroite liaison, car ce monarque n'était encore que prince de Galles. En conséquence, il refusa l'archevêque de St.-André cût été l'Italie, Erasme en sortit aussi, en 1509, le voyage d'Angleterre. Thomas Morus, depuis grand chancelier, lui donna un appartement dans sa maison. Il avait fait connaissance avec lui, lors de son premier voyage à Londres. « Erasme, disent les auteurs dont l'autorité n'est pas sans très grand poids (Vanini et Casse), s'étant présenté à lui sans nommer, Morus fut tellement charmé de sa conversation, qu'il lui dit : *Où vous êtes un démon, vous êtes Erasme.* » Ce fut là le commencement, en huit jours de temps, de la *Strologie de la Folie*. Après un voyage à Paris, en 1510, il retourna en Angleterre, enseigna publiquement dans les universités d'Oxford et de Cambridge; mais les ressources qu'il trouvait étant loin de répondre

aux espérances qu'on lui avait données, parce que la guerre avec la France et l'Ecosse mettait obstacle à la libéralité de ses Mécènes, et qu'Erasme n'était ni avide ni importun, il quitta le pays, non pour toujours, car il y fit depuis plusieurs autres petits voyages, et ne cessa de parler avec reconnaissance de l'accueil qu'il y avait reçu, et avec attendrissement des bienfaiteurs et des amis qu'il y avait laissés. Au sortir d'Angleterre, il se rendit à Bruxelles, où il fit sa cour au chancelier Sauvage, qui s'était déclaré son protecteur. Sa vie ne fut qu'une suite de courses continuelles jusqu'en 1521, qu'il alla se fixer à Bâle, afin d'être plus à portée de surveiller l'impression de ses ouvrages, qui se faisait chez Froben, son ami. Ce fut là qu'il publia, en 1516, sa première édition du *Nouveau-Testament*, qui paraissait pour la première fois en grec (1). Léon X venait d'être placé sur le saint siège; Erasme, qui l'avait connu cardinal, lui écrivit pour le féliciter sur son exaltation, et pour lui demander la permission de lui dédier cet ouvrage. Ce pape, non-seulement la lui accorda, mais approuva même la 2^e. édition, publiée en 1518, quoique la nouvelle version latine qui l'accompagnait eût été attaquée par plusieurs docteurs catholiques (2). Les successeurs de Léon X ne lui témoignèrent pas moins d'estime. Adrien VI, qui avait été son maître de théologie, et qui depuis avait voulu lui faire donner une chaire à Louvain, reçut ses lettres de félicitation avec politesse, lui fit une réponse

(1) Le Nouveau-Testament grec de la Polyglote d'Alcala était imprimé dès 1514, mais il ne fut publié qu'en 1522.

(2) On trouve dans les *Amantitates Litter. de Schelhorn*, une pièce curieuse sur cette seconde édition, dont les notes renferment, contre les moines et les théologiens, des déclamations qui semblent bien déplacées.

obligeante, lui adressa des brefs, et le pressa de venir à Rome pour y combattre les ennemis de l'Eglise, en lui offrant une existence honorable; Clément VII le traita avec la même distinction. Les travaux d'Erasmus avaient été long-temps sans récompense, lorsque Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bas, depuis empereur sous le nom de Charles-Quint, et dont il avait été sur le point d'être le précepteur, le fit son conseiller, et lui donna une pension annuelle de 200 florins. Henri VIII, Ferdinand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer à leur cour. Les sollicitations de François I^{er}. furent encore plus pressantes : ce monarque venait de fonder le collège de France, et désirait vivement mettre Erasmus à la tête de ce nouvel établissement; deux fois il lui fit offrir des pensions et des bénéfices capables de le décider. Mais l'élevation de Charles-Quint à l'empire avait allumé entre les deux rivaux une haine irréconciliable, et, malgré son amitié pour le savant Budé et son penchant pour la France, Erasmus ne crut pas devoir accepter les propositions d'un ennemi de son prince naturel. Au reste, il est bon de remarquer, pour l'honneur des lettres, qu'Erasmus conserva toute sa vie une profonde reconnaissance des dispositions favorables du roi de France, qu'il osa donner des preuves de sa vénération pour ce prince dans le temps de ses plus grands malheurs, et, après la bataille de Pavie, conseiller publiquement à son maître d'user de sa victoire avec générosité. La réforme commençait alors, et l'on ne peut nier qu'Erasmus ne montrât d'abord quelque penchant pour les principes de Luther. Il y eut entre ces deux hommes célèbres un commerce poli; mais

Luther ne put qu'il appelait put approuver portemens des réformateurs : e la paix, il n'aimait pas, di- même la vérité séditiense, et yait pas qu'il fallût parvenir par ables et les émeutes à la réfor- n de l'Eglise. « On a beau vou- , disait-il à l'occasion du ma- e d'OEcolampade, que le luthé- sme soit une chose tragique; » p r moi, je suis persuadé que rien » n' t plus comique : car le dénoue- » i t de la pièce est toujours quel- » que mariage. » Ces plaisanteries et l'approbation qu'il donna au livre de Henri VIII contre Luther, lui attirèrent de violentes injures de la part des novateurs, et l'hérésiarque alla jusqu'à l'accuser publiquement d'athéisme. Il eut le sort qu'ont presque toujours les gens modérés dans les temps de troubles, celui de déplaire également aux deux partis, et les moins ne sent pas moins animés contre lui que les hérétiques. La publication de ses *Colloques*, qui parurent en 1522, acheva de les mettre en fureur, et la Sorbonne, poussée par Noël Bédau, son syndic, censura une partie de ses ouvrages, et chargea son anathème de citations injurieuses. Cet homme ignorant et passionné employa les manœuvres les plus odieuses pour amener sa compagnie à cette démarche, et brava même, pour y parvenir, l'autorité du roi, qui, dans une autre circonstance, le fit enfermer au mont Saint-Michel, où il mourut. Les réformateurs devenant de jour en jour plus nombreux et plus puissants à l'étranger, Erasmus se retira en 1529 à Bâle, où il reçut l'accueil le plus honorable, et fut logé par le magistrat dans une maison de son ami Maximilien. Il y

santé, revint à Bâle, dans l'espérance qu'elle s'y rétablirait. Paul III ayant été élevé au pontificat en 1535, Erasme lui écrivit pour le féliciter de son exaltation, et reçut de lui une lettre obligeante. Le pontife l'exhortait à défondre la religion attaquée par de nombreux et redoutables ennemis. « Ce dernier acte pieux, lui disait-il, terminera dignement une vie passée dans la piété, confondra vos calomniateurs et justifiera vos apologies. » Le pape ne s'en tint pas à des compliments stériles : il lui donna presque en même temps la prévôté de Beventer, et son intention était de lui conférer des bénéfices jusqu'à la concurrence de trois mille ducats de revenu, pour le mettre en état de soutenir avec décence la qualité de cardinal qu'il lui destinait. Le bref, qui est du 1^{er} août 1535, atteste de la manière la plus positive la probité, l'innocence et la bonne-foi d'Erasme. Mais, naturellement peu ambitieux, assailli d'années et d'infirmités, celui-ci, ne songeant plus qu'à mourir en paix, refusa le bénéfice, et témoigna la même indifférence pour la pourpre romaine. Bientôt après, épuisé par une dysenterie longue et cruelle, il expira la nuit du 11 au 12 juillet de l'an 1536, en donnant des preuves d'une entière résignation à la volonté divine, et en conservant l'usage de sa raison jusqu'au dernier moment. Son corps fut porté par les étudiants à la sépulture; le magistrat, le sénat et les professeurs assistèrent à ses obsèques. On lui fit plusieurs oraisons funèbres et plusieurs épitaphes, entre lesquelles on en cite une de Louis Massius, qui seule sur un jeu de mots :

*Fatalis serius nobis invidit Erasmus;
Sed desiderium tollere non potuit.*

On préférera sans doute celle-ci, rapportée par Paul Jove, comme plus

grave et plus digne du personnage qu'elle célèbre :

*Theutona terra suum cum miraretur Erasmus,
Hoc majus, potuit dicere, nil genui.*

Boniface Amerbach, son héritier, en fit placer une vis-à-vis de son tombeau, gravée sur un marbre. On y voit sa devise, qui était le dicu Terme, avec ces mots : *Nulli cedo*, et qu'il avait fait graver sur une pierre antique que lui avait donnée son élève, archevêque d'Ecosse. Cet homme célèbre était de petite taille, avait le regard agréable, la voix douce et la prononciation belle, et s'habillait toujours d'une manière propre et décente. Il avait été toute sa vie d'une complexion délicate; aussi avait-il obtenu du pape une dispense pour faire gras les jours m'igres, parce qu'il avait, disait-il en riant, l'âme catholique et l'estomac luthérien. Avec une santé si faible, il fut sur la fin de ses jours tourmenté par la goutte et la gravelle, et l'on ne conçoit pas comment, au milieu de ses voyages continuels, il put suffire à tant d'ouvrages. Personne n'a eu plus d'admirateurs et de critiques. On compte parmi les premiers les princes et les littérateurs ses contemporains, et une foule d'hommes illustres dans tous les genres. On ne peut en effet lui refuser la gloire d'avoir été le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est lui qui tira l'Allemagne de la barbarie; c'est à lui principalement que le nord de l'Europe dut la renaissance des lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, les règles d'une saine critique et le goût de l'antiquité. Pénétré de la lecture des anciens, sur lesquels il s'était formé, son style, quoi qu'en aient dit ses détracteurs, est pur, aisé, ingénieux, et quoique la facilité de son expression ne soit pas toujours accom-

pagnée de la plus parfaite élégance ; il a une manière qui lui est propre et qui ne cède en rien aux écrivains de son siècle, même de ceux qui avaient la pédanterie de n'employer aucun terme qui ne fût de Ciceron. Il est un des premiers qui aient traité les matières de théologie d'une manière noble et dégagée des arguties et des termes barbares de l'École. Ses ouvrages de piété ont une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques. D'un autre côté, la supériorité de son mérite, ses premiers méauagements pour Luther ; son peu d'exactitude dans quelques-unes de ses expressions sur des matières délicates ; son indécision sur certains points qui n'avaient pas encore été réglés par le concile de Trente ; la liberté avec laquelle il reprenait les vices de son temps, l'ignorance, la superstition, la mollesse des riches bénéficiers, la corruption de certains moines ; la prévention où l'on était contre tout ce qui avait l'air de nouveauté, le mépris des lettres, lui firent une foule d'ennemis et lui suscitèrent plus d'un orage. Modeste à l'égard de l'éloge, mais sensible à la critique, il traita quelquefois ses adversaires avec hauteur, les réfuta vivement et même avec un peu d'aigreur. Mais s'il était jrascible la plume à la main, il revenait aisément, et se réconciliait sans peine avec ceux qui l'avaient attaqué ; car, inaccessible à l'envie, il ne commettait jamais le premier acte d'hostilité. Il eut toute sa vie une extrême passion pour l'étude, et en préféra les délices aux dignités et aux richesses. Il répondait aux offres des princes qui voulaient se l'attacher, « que les » gens de lettres étaient comme les » tapisseries de Flandre à grands per- » sonnages, qui ne font leur effet que » lorsqu'elles sont vues de loin. » Sim-

ms ambition,
i cour comme
es grands aux-
e accout ses ouvrages ne pou-
réussir à lui faire accepter leurs
es. Il préférait, dans l'occasion,
ir à ses amis, qui allaient ordi-
ment au-devant de ses besoins.
it voir, à ce sujet, de curieux
dans une de ses lettres du 30
1524, qui ne se trouve pas
dans la collection de ses OEuvres, mais
est imprimée avec son *Oraison*
fi bre, par Fred. Nausea, depuis
évé de Vienne, Paris, 1537, in-8°.
Il n'ait pas ennemi des femmes dans
se nesse ; mais il ne fut pas l'esclave
de ce penchant, et sut modérer ses
desirs, s'il ne les reprima pas tou-
i ennemi du luxe, sobre, peut-
e peu railleur, mais sans amer-
u, libre dans ses sentiments, sin-
e, ennemi de la flatterie, il fut
don ni et constant dans ses amitiés :
il généreux, et se souvenant de
la qu'il avait éprouvée dans ses
res études, il aimait surtout à
aocier les jeunes étudiants qui don-
naient de grandes espérances. Sa con-
ve on était pleine de saillies et de
e ; enfin l'homme aimable ne le
c il pas chez lui au savant profond,
à l'vain du premier ordre. Erasme
avait désiré réunir de son vivant tous
ses ouvrages ; ce vœu ne fut rempli
qu'après sa mort. Toutes ses OEuvres
surent recueillies à Bâle par Bèatus
Rbenanus, et imprimées chez les héri-
tiers de Froben, en 9 vol. in-fol. Cette
édition étant devenue très rare, on en
fit une nouvelle plus complète à Leyde
en 1705, sous les yeux de Leclerc, en
10 t. in-fol., reliés ordinairement
en 11 vol. Le premier contient des
ouvrages de grammaire et de rhéto-
rique, et le second traité de Copia
ve is des bonnet

ne désirent la réimpression ; quelques traductions d'auteurs grecs , et *Colloques* , dont la première édition fut enlevée à Paris en très peu de temps, quoique tirée au nombre de 24 mille exemplaires : ouvrage extrêmement piquant pour le temps , s'en lira toujours , autant pour la forme que pour le fonds des choses en manière de les rendre. Ces *Colloques* ont été imprimés par les Elzévir , 1636, in-12, *cum notis variorum* , 1664 ou 1693, in-8°, et traduit par Chappuzeau , Paris , 1662, 1669, in-12, 2 vol. ; traduits ou travestis par Gueudeville, 6 vol. in-8°, Leyde , 1720. Le deuxième des *Œuvres* d'Erasmus comprend *Adages*, ouvrage d'une érudition immense, et trop peu consulté aujourd'hui. Le troisième, toutes ses lettres, rangées par ordre chronologique. Le style en est agréable, simple, naturel, et c'est une lecture extrêmement attachante. Erasmus combattait avec peine à leur impression, et disait, pour, disait-il, que, les ayant faites à ses amis, il ne lui fût arrivé quelque chose qui pût offenser quelqu'un (1). Le quatrième des ouvrages de philosophie, de morale et de piété. On y trouve les *Plutarchiques*, imprimés à part par Lesclapart, 1650, in-12, et l'*Eloge de Solon* (2). Ce badinage, qui susci-

ta depuis des disgrâces à l'auteur, eut un prodigieux succès : on en fit en France sept éditions en quelques mois. Les rois et les évêques l'honorèrent de leur approbation. Thomas Morus, auquel il était dédié, en prit hautement la défense, et Léon X lui-même, qui s'était fort amusé de cette lecture, dit en riant : « Notre Erasmus a aussi un coin de folie. » Cette satire ingénieuse de tous les états de la vie, depuis le simple moine jusqu'au souverain pontife, est remplie d'allusions fines aux passages les plus piquants des auteurs anciens ; aussi a-t-elle moins de célébrité aujourd'hui que les ouvrages latins ont moins de lecteurs. Elle a été imprimée séparément, *cum Notis variorum*, Amsterdam, 1676, in-8° ; Wetstein, 1685, in-8° ; Paris, Barbou, 1765, in-12. En 1780 il en a paru une belle édition, avec les notes d'Oswald et les figures de Jean Holbein, à Bâle, chez Thurneiseur, in-8°. Holbein était l'ami d'Erasmus, et il est probable que l'auteur a fourni à l'artiste une partie de ses dessins. En 1520 il en parut une traduction à Paris, in-4°, qui semble n'avoir guère d'autre mérite que celui de la rareté. Celle de Gueudeville, Paris, 1751, in-4°, est recherchée à cause des figures. Le tome V comprend des ouvrages de philosophie et de piété ; le tome VI, le *Nouveau-Testament* grec avec la version latine ; le tome VII, la *Paraphrase du Nouveau-Testament* ; le tome VIII, des traductions des Pères grecs (1) et des discours ; le tome IX, les nombreuses *Apologies* de l'auteur ; et le tome X, d'autres ouvrages polémiques. Les poésies latines, qui ne sont pas la partie brillante d'Erasmus, sont

On ne trouve pas dans cette collection ses lettres à Boniface Amerbach, qui ont été publiées pour la première fois avec d'autres pièces de sa main, d'après les originaux conservés dans la bibliothèque de l'université de Bâle, 1779, in-8°.

L'édition originale de l'*Encomium Moris*, 1501, celle d'Alde, Venise, 1515, in-8°, et sa traduction, Les traductions françaises sont de 1520, anonyme ; une de La Haye, 1642, aussi anonyme, sous le titre de *Louange de Solon* ; une par Petit, Paris, 1670, in-12. L'édition de Gueudeville a été corrigée par M. de Querion, Paris, Costellier, 1751, in-12. Falconet a donné aussi une édition de Gueudeville, Paris, 1757, in-12. On a aussi la traduction de Lavaux, 1780, in-8°, et une par Burette, Paris, 1789, in-12. D. L.

(1) Ses versions des pères grecs sont en général moins estimées que les éditions qu'il a données des Pères latins. L'abbé de Billy a relevé un grand nombre de fautes dans ces versions.

répandues dans les 10 volumes. Il n'a pas été moins utile aux lettres comme éditeur. C'est à lui qu'on doit l'édition *Princeps* du texte grec de la géographie de Ptolémée, qu'il orna d'une préface latine, Bâle (Froben et Bischof), 1533, in-4°. On lui doit aussi la première édition *De Publius Syrus*, etc. Jamais personne n'a donné lieu à plus d'éloges et à plus d'imputations qu'Erasmus : on pourrait faire une bibliothèque de ses censeurs et de ses apologistes. Ceux qui voudront le connaître plus en détail doivent consulter l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, mise au jour en 1757 par Burigny, en 2 vol. in-12; ouvrage intéressant, quoique diffus, parce que c'est proprement l'histoire littéraire de ce temps-là (1). La mémoire d'Erasmus est aussi chère à Bâle, qu'il avait illustrée en y faisant sa résidence, qu'à Rotterdam, qui a la gloire de lui avoir donné le jour. Bâle montre encore, dans un cabinet qui justement excite la curiosité

(1) Il existe deux catalogues latins des ouvrages d'Erasmus, dressés par lui et précédés d'une préface apologétique d'Amerbach. On y a joint la *Vie d'Erasmus* par Benius Rhenanus, et un Recueil d'épithètes, éloges, consolations, élégies, etc., Anvers, 1537, in-8. On a aussi : *Apologie d'Erasmus*, par l'abbé Marsollier, 1713, in-12; *Critique* de cette apologie, par le P. Gabriel, Augustin déchaussé, pag. 1719, in-12. Cette *Apologie* a aussi été critiquée dans le *Journal des Savants* et dans les *Mémoires de Trévoux*. *Histoire d'Erasmus*, par Michel-David de la Bizarrière, Paris, 1721, in-12 : c'est un panégyrique. *Erasmii vita, partim ab ipso partim ab amicis*, Leyde, 1642, in-12, dans le recueil des *Epist. ill. edente Scriverio*. La *Vie d'Erasmus*, par Samuel Knight, Londres, 1726, in-8 (en anglais). L'auteur prétend qu'Erasmus a plus contribué à la réformation que Luther et Zuingle, et que les théologiens anglicans en font plus de cas que de Luther et de Calvin. Les ouvrages d'Erasmus, traduits en français, outre ceux qu'on a indiqués ci-dessus, sont : 1 les *Apophtegmes*, par L'Esleu Macault, Paris, 1543; Lyon, 1549, in-16; les mêmes, mis en *Ritme françois*, par Guillaume Haudent, Paris, 1551, in-12; la *Femme mécontente de son mari*, traduit par de La Rivière, Paris, 1707, 1708, in-12; *Codicille d'Or*, tiré de l'*Institution du Prince chrétien*, par Claude Joly, 1615, in-12; la *Touche naïve pour éprouver l'onyx et le flateur*, par Antoine Dussis, Paris, 1537, in-4. D. L.

ancien, son contour, son écrit de sa main, et son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Bèze, qui lui sert de description. Rotterdam, pour honorer sa mémoire, voulut que son buste portât le nom d'Erasmus, fit placer sur le frontispice de la maison où il croit qu'il vit le jour cette inscription :

hic ortus, mundum decoravit Erasmus
ingenio, religione, fide.

enfin, elle lui érigea une statue en 1549. Ce monument d'abord en bois, puis en pierre, renversé par les Espagnols en 1572, fut depuis rétabli en bronze par le magistrat, et comme d'orner la grande place de cette ville. (Voyez CHAFFUZEAU, DOLET, DUCHATEL (P.), DURAND (D.), et LINDORF). N—L.

ERASTE (THOMAS), naquit à Baden en Suisse en 1524, et mourut à Bâle le 1^{er} janvier 1585. Il étudia d'abord la théologie à Bâle; la peste le fit quitter cette université; il se rendit alors à Bologne, et se voua à la philosophie et à la médecine. Après deux ans de séjour en Italie il devint médecin des princes de Hénenberg, peu après professeur à Heidelberg, avec le titre de médecin et conseiller de l'électeur palatin. En 1580 il quitta Heidelberg pour se rendre à Bâle, où il obtint la chaire de morale peu de temps avant sa mort. Médecin praticien et savant dans la théorie, il combattit victorieusement les rêveries de Paracelse et de ses sectateurs. Il se mêla avec moins de succès des controverses théologiques. On l'accusa d'abord d'arianisme, et on crut qu'étant ami intime d'André Dading, évêque des Pays-Bas, il n'aurait pu se dispenser d'adopter les

ignis. Eraste se vive-
de cette accu reu ès
une controverse sort ale
Bèze, son bon ami, sur la ma-
des excommunications ; rien ne
ablié à cette occasion jusqu'à ce
Castelvetro, époux de la veuve
noté, renouvelait la guerre en pu-
bles papiers trouvés dans le ca-
d'Eraste, et voués sans doute
leur à un oubli éternel. Bèze y ré-
it alors par son traité *De pres-
ta et De excommunicatione*.
to a composé divers ouvrages,
voici les principaux : I. *Dis-
tionum de medicinis novâ phil.*
scals partes quatuor, Bâle,
v. in-4°. ; II. *Diss. de auro*
libi, ib., 1578 ; III. *De occul-*
hermacorum potestatibus, Bâle,
f. in-4°. ; IV. *Repetitio dispu-*
ta de lamiis seu strigibus,
1578, in-8°. , rare et singulier.
Dissertationum et epistolarum
latinalium volumen, Zurich,
f. in-4°. ; VI. *Varia opuscula*
son, Francfort, 1590, in - fol.
On fut estimé de son temps pour ses
les morales et son caractère franc
pit ; il n'hésita pas de convenir de
tous en quelques occasions. Son
pour l'instruction publique lui fit
sur un capital de 8000 liv. pour
notion de deux étudiants de Bâle
poux de Heidelberg. L'académie
lle fut chargée d'en faire la dis-
tion.

U—1.

RATH (AUGUSTIN D'), savant
logien, naquit à Buchloa dans la
le le 25 janvier 1648. Il em-
na la vie régulière des chanoines
Augustin, prit ensuite ses grades
nologie à l'université de Dilin-
et professa cette science pen-
plusieurs années dans les col-
dirigés par les prêtres de cette
région. Le souverain pontife

récompensa les services qu'Erath avait
rendus à la religion en le nommant
protonotaire apostolique, et l'empe-
reur le décora, peu de temps après,
du titre de comte palatin. Il obtint en-
suite l'abbaye de St.-André, qu'il
gouverna avec beaucoup de zèle jus-
qu'à sa mort, arrivée le 5 septembre
1719. Il avait formé à ses frais,
pour l'usage de cette maison, une
bibliothèque aussi nombreuse que bien
choisie, et l'on remarque avec peine
que ses confrères ne lui en aient
pas témoigné leur reconnaissance dans
l'épithète dont ils décorèrent son
tombeau. Erath, malgré ses conti-
nuelles occupations, publia plusieurs
ouvrages sur des matières de théolo-
gie ou d'histoire ecclésiastique. On
en trouvera la liste dans les *Miscel-*
lanen du P. Duelli, tom. II, dans
les Biographies allemandes, et enfin
dans Moréri. On se contentera d'en
citer les principaux : I. *Commenta-*
rius historico-theologico-juridicus
in regulam S. Augustini, Vienne,
1689, in-fol. Les bénédictins, vio-
lement attaqués dans cet ouvrage,
en demandèrent la suppression. La
cour de Rome invita l'auteur à ne
pas le continuer, et à retirer les
exemplaires du premier volume, qui,
par cette raison, est devenu très
rare ; II. *Augustus Velleris aurei*
ordo, per emblemata, ecclheses po-
liticas et historiam demonstratus,
Passau, 1694, in-fol. ; Ratisbonne,
1697, in-8°. L'édition de 1717 ci-
tée dans la *Bibliothèque historique*
de France est imaginaire. La pre-
mière est très rare, n'ayant été im-
primée qu'à un petit nombre d'exem-
plaires pour être distribués en pré-
sents ; III. *Res santandronne* ;
c'est un recueil de pièces relatives à
l'histoire de l'abbaye de St.-André.
Duelli les a insérées dans ses *Miscel-*

lanca, tom. II ; IV. *le Monde symbolique*, trad. en latin du P. Picinelli ; des *Méditations*, trad. de Tinetti ; *la Manne de l'ame*, trad. de Segneri ; les *Travaux apostoliques*, trad. de Segneri, et d'autres ouvrages de dévotion. — Antoine-Ulric D'ERATH, laborieux écrivain et jurisconsulte allemand, né en 1709, mort le 26 août 1775, après avoir exercé plusieurs emplois judiciaires dans les cours de Quedlinbourg, de Wolfenbuttel et de Nassau-Orange, et avoir été anobli par l'empereur en 1750, s'est fait connaître par des recherches importantes sur l'histoire d'Allemagne dans le moyen âge. Il a publié : I. *Conspectus historiae Brunsvico-Luneburgicae universalis, in tabularum chronologicarum et genealogicarum divisus, et historicorum cujusvis aevi perpetuis testimoniis munitus; praemissae sunt bibliotheca Brunsvico-Luneburgensis, et Dissertatio critica de habitu totius operis*, Brunswick, 1745, gr. in-fol. ; II. *Calendarium Romano-Germanicum, medii aevi... ab anno DCCLII usque ad emendationem Gregorianam*, Dillenbourg, 1761, in-fol., divisé en neuf tomes ou parties, une pour chaque siècle. Cet ouvrage est très-estimé, et forme pour l'histoire d'Allemagne un art de vérifier les dates qui ne laisse presque rien à désirer ; III. *Codex diplomaticus Quodlinburgensis*, Francfort, S. M., 1764, in-fol., fig. IV, plusieurs autres ouvrages latins ou français et un grand nombre de Mémoires en allemand insérés dans divers recueils périodiques, et surtout dans les Notices brunswickoises (*Braunschweigische Anzeige*), journal qui commença à paraître en 1745, et dont il fut le premier auteur. — M^{lle}. D'ERATH, sa fille, morte en 1776, a traduit du la-

es des illustres de Caton et Népos, mort, 1700, in-8°. W—s.
ERATOSTHENE, fils d'Aglaüs, né à Cyrène, l'an 1^{er}. de la 136^e. olympiade, 276 ans avant notre ère ; eut les leçons du philosophe Chion de Chio, du grammairien Lysias de Cyrène, et du poète Callimache. Il fut appelé à Alexandrie par Ptolémée III, ou Euergète, qui lui confia la direction de sa bibliothèque, et qu'il exerçait encore sous Ptolémée V, ou Epiphane. Il perdit la vue sa vieillesse, et il en conçut un regret si vif, qu'il se laissa mourir de saux à l'âge de quatre-vingts ans, d'après les uns, et de quatre-vingt-un, d'autres. Il fut un homme très distingué, qui réunissait à un degré peu commun plusieurs genres de connaissances. Il fut géomètre, arithmétique, géographe, philosophe, historien et poète. Ses ouvrages ont presque tous été perdus, ainsi nous ne savons pas bien ce que nous devons attendre de tous les éloges dont il a été honoré pendant sa vie ou après sa mort ; mais on lui doit de la reconnaissance pour les services qu'il a rendus aux sciences, et particulièrement à l'astronomie. C'est lui qui obtint de Ptolémée Euergète qu'on plaçât dans le temple d'Alexandrie ces armilles célestes, avec lesquelles on pouvait observer les équinoxes, et probablement aussi les solstices, quoique ce dernier point ne soit pas aussi bien prouvé que le premier. De toutes les observations d'Eratosthène il ne nous en reste que la seule, nous n'avons même pas la conclusion que l'auteur en avait tirée. C'est l'arc du méridien, compris entre les deux tropiques, qu'il trouva de $\frac{1}{4}$ de la circonférence terrestre, ce qui peut être qu'une erreur de l'arc me-

en nombre rond, un degré de 700 stades. On ignore aujourd'hui quel est le stade dont Eratosthène a fait usage dans son calcul; mais quand on le connaîtrait parfaitement on n'en serait guère plus avancé; on ne pourrait en tirer aucune conséquence exacte pour la grandeur de la terre, puisque l'arc céleste et l'arc terrestre sont des approximations également incertaines. Si cette évaluation d'Eratosthène avait passé de son temps pour autre chose que pour un aperçu fort ingénieux; mais peu susceptible de précision, comment concevoir que, long-temps après, Posidonius, par des moyens bien plus inexacts, eût osé tenter un nouvel essai pour estimer à son tour la grandeur de la terre? Nous avons supposé qu'Eratosthène avait fait usage des armlles solsticiales; l'incertitude serait bien plus grande s'il eût employé le gnomon (1); elle serait extrême s'il eût employé le *scaphé*, comme le dit Cléomède; mais il est évident que Cléomède n'était pas astronome, et nous ne devons aucune confiance à cette partie de son récit. Hipparque a critiqué le degré d'Eratosthène, et la plupart de ses déterminatives géographiques: Strabon en a pris chaudement la défense; mais, en se déclarant hautement pour Eratosthène, contre son censeur, il cherche souvent à le corriger lui-même. (Voy. STRABON). Eutocius, dans son *Commentaire sur la Sphère et le Cylindre d'Archimède*, nous a conservé une lettre d'Eratosthène au roi Ptolémée. On y voit une histoire du fameux problème de la duplication du cube, et la description d'une machine au moyen de laquelle il trouve avec facilité, non-seulement les deux moyennes propor-

(1) Pour un gnomon de 15 pieds, deux minutes de plus ou de moins sur sa distance feraient à peine une différence d'un dixième de ligne.

résolvent le pro
 and nombre s
 etre est termi
 légiaques qui
 l'extrait, et dont le dernier n
 prend le nom et la patrie de l
 On lui attribue un livre de co
 taires sur le poème d'Aratus.
 petit ouvrage intitulé: *Catasté*
 Il est fort douteux que le comm
 soit de lui, et l'on peut souhai
 n'ait pas composé les *Catasté*
 qui ne présentent qu'une not
 ture assez sèche de constellati
 du nombre des étoiles qui les
 sent, avec quelques notions t
 perficielles de mythologie. C
 tout au plus un extrait qu'un a
 aurait pu faire pour son usa
 Traité plus complet d'Eratosth
 ne peut douter que ce savant
 doué d'un esprit inventif, t
 avons la preuve dans ses ar
 dans son *mésolabe*; c'est ain
 a nommé son instrument p
 moyennes proportionnelles,
 méthode qu'il a donnée le prem
 déterminer la grandeur de la t
 même dans son *Crible arithm*
 pour trouver par exclusion
 nombres premiers, c'est-à-di
 qui n'ont de diviseurs qu'eux
 ou l'unité. En réduisant à le
 valeur les connaissances que
 devons, et qu'on a trop exagé
 ne peut se refuser à le regarder
 un savant extrêmement recer
 dable, et même comme le
 fondateur de la véritable astr
 On lui avait donné les surn
Pentathle, parce qu'il avait
 dans cinq genres différents, de
 Platon, de βῆτα, seconde le
 l'alphabet, parce que, s'étant
 dans tous les genres, il n'avai
 premier dans aucun, ou bien
 qu'u
 nd directeur de

royale d'Alexandrie. Les
 qui nous restent des ouvra-
 isthène ont été recueillis
 in-8°, Oxford 1672. Le
 érabie est son *Canon des*
us, conservé en partie par
 qui, de quatre-vingt-onze
 contenait les noms, l'avait
 offrir plus que les trente-
 rs. On a publié depuis:
thenis geographicorum
 , gr. lat., edidit Gunt.
 st; Göttingue, 1789. II.
is Catasterismi, græ-
nterpretatione latina et
io; curavit Jo. Conrad
 , ib., 1795, in-8°, fig.

D—L—E.

MBERT ou ERCHEM-
 dans la Lombardie au 9°.
 it d'abord la carrière des
 at été fait prisonnier dans
 il parvint à s'échapper et
 dans l'abbaye du Mont-
 il embrassa la règle de S.
 de temps après on lui con-
 ernement d'un monastère
 s les excursions continu-
 dits qui désolaient l'Italie
 de chercher bientôt une
 assurée. On croit qu'Er-
 mourut vers 889. Il avait
 latin une *Histoire ou Chro-*
oyaume des Lombards;
 n a conservé que l'abrégé
 ce à 774, année où Didier
 uronne (V. DIDIER), et
 . Cet abrégé, qu'on peut
 mme nne continuation de
 Paul Diacre, a été publié
 nière fois par Antoine Ca-
 ples, 1626, in-4°, avec
 ces. Camille Pellegrini en
 édition plus correcte dans
ia principum Longobar-
 ples, 1643, in-4°. Bur-
 ensuite dans son *Thesaur.*

scriptor. italar., tome IX; Muratori
 dans ses *Rerum italicar. scriptor.*,
 tome II; et Eckhardt dans ses *Scrip-*
tores medii ævi, tome I^{er}.; enfin
 François-Marie Pratillo, ayant fait
 réimprimer le recueil de Pellegrini
 (Naples, 1750-51, 3 tomes in-4°),
 en remplit les lacunes et y ajouta des
 notes plus étendues. Pierre Diacre at-
 tribue encore à Erchembert de *Des-*
tructione et renovatione Cassinensis
Cænobii; de Ismaëlitærum incur-
sione; et Pagi le fait auteur d'une *Vie*
de Landulfo, premier évêque de Ca-
poue, mort en 879, en vers; et des
Actes de la translation du corps de
l'apôtre S. Mathieu. W—s.

ERCILLA Y ÇUNIGA (DON
 ALONSO D'), le premier des poètes épi-
 ques de l'Espagne, chevalier de Saint-
 Jacques, et d'une des plus illustres et
 des plus anciennes familles de Biscaye,
 naquit à Berméo, vers l'an 1525. Il
 était fils de Fortuné Garcia, seigneur
 d'Erquilla, aussi chevalier de Saint-
 Jacques et habile jurisconsulte. Don
 Alonso fut élevé à la cour de Char-
 les-Quint, en qualité de *menin*. Il con-
 tinua ses services sous Philippe II,
 quand cet empereur se fut consacré à
 la retraite. Dès l'âge le plus tendre il
 manifesta son goût pour la poésie et
 la lecture en général. Le jeune Erquilla
 fuyait souvent la compagnie et les
 amusements de ses camarades pour
 s'enfermer dans sa chambre, et s'occu-
 per de quelque ouvrage nouveau qu'il
 avait su se procurer; il avait une pas-
 sion également dominante pour l'exer-
 cice des armes: de manière que tout
 le temps que lui laissaient les devoirs
 de son emploi, il le partageait entre
 les lettres et l'escrime. Par son pen-
 chant déridé à ces deux exercices, il
 paraissait prévoir qu'il devait devenir
 un jour aussi bon écrivain que soldat
 intrépide. Il composa plusieurs poés-

sies qu'il
 mables de
 la trace de
 nous reste d'Ercilla que son *Arca-
 cana*, et une *Glose* qu'on trouve
 le *Parnasse espagnol*. Il paraît
 cependant qu'il se faisait dès-lors
 quer par la pureté, l'élégance et
 gie de son style. Don Alonso ayant
 nommé page du prince Don P)
 il l'accompagna dans ses vo-
 France, en Italie, en All
 Angleterre, où il fixa sa demeure
 dant plusieurs années. Pen-
 jour à Londres, il apprit la
 du soulèvement de
 du Chili (vers 1547). On a
 Espagne pour aller punir
 Don Alonso voulut être de cette e-
 dition, qui fut confiée à Don C
 Hurtado de Mendoza, gou-
 Chili. On croit commun-
 cilla ne s'enrôla que
 simple
 volontaire, et que dans
 e il par-
 tagea le co-
 nd. AV de par-
 ler d'Er-
 cilla poète, considé-
 rons-le so-
 le rap-
 ri de soldat et de
 conquérant. Au
 du Chili il y a une
 contrée dont d'
 nses rochers sem-
 blent défendre l'approche : elle était
 habitée par le peuple le plus robuste
 et le plus belliqueux de toute l'Amé-
 rique. C'est là qu'Ercilla se signala par
 mille prodiges de valeur. Il surmonta
 tous les obstacles ; il soutint avec un
 courage héroïque des calamités de
 toute espèce, et il fut un des premiers
 qui, par leurs talents et leur courage,
 contribuèrent à dompter un peuple
 doué d'une rare force de caractère,
 dont l'intelligence naturelle faisait sou-
 vent échouer les projets les mieux
 combinés et les plus subtils stratagè-
 mes. Ce peuple sauvage, presque nu,
 lut luttir pendant quatre ans, avec
 armes inégales, contre une nation qui
 était alors des plus aguerries de l'Eu-

ce fut à la bata-
 l'attaque de Pur-
 distingua plus p-
 la première les
 gnols, entourés d'ennemis et p-
 accablés par le nombre, dure-
 salut à la présence d'esprit et à
 leur d'Ercilla, que, dans cette c-
 tance, ils avaient proclamé les
 Dans l'attaque de Puren, les l-
 s'étaient retranchés dans les
 des montagnes de ce nom, qui
 presque inaccessibles, et où les
 à feu ne pouvaient les atteint
 faisaient pleuvoir une grêle de
 et de pierres. Aucun Espagnol
 approcher. C'est encore Ercil-
 parvenu à rassembler dix solda-
 vit le premier ces ravins escarp-
 détournant l'attention des Ind-
 une fausse attaque, les prend-
 flancs, les fait déloger, les ba-
 met en fuite (2). S'étant illus-
 tant d'exploits, au lieu de red-
 un repos honorable, Don Alon-
 rut braver de nouveaux dange-
 découvrir des terres jusqu'al-
 connues (3). Ayant franchi les
 de Puren, il traversa la Nabe-
 le lac Valdivia, et avec trois
 dats seulement, qui formaient
 son armée, il reconquit le pays
 entre le détroit de Magellan et
 Chilod, et en prit possession au
 roi son maître. De-là, navigu-
 l'Archipel d'Antudbox, il parcourut
 nouvelles contrées, et se disposa
 à retourner dans sa patrie, a-
 ainsi de faire le tour du monde.
 que Don Alonso acquerrait une

(1) Pour se convaincre de l'exactitude
 faits, on peut consulter Ercilla lui-même
 son prologue de l'*Arcahana*, édit. de
 1599, et d'Anvers, 1599.

(2) *Eloge d'Ercilla*, par Masquero
 guerra.

(3) L'histoire des voyages d'Ercilla se
 dans la *Historia de los Viajes de Ercilla*
 1709.

me soldat et capitaine, et même veut, comme conquérant, ne se flatter d'obtenir comme vainqueur dans le sauvage pays d'Araucana d'ennemis, souvent par sa bravoure, et n'ayant quelque chose de la terre, ni d'autre chose que le ciel; c'est là que cet intérieurement un homme imagina d'imprimer le peuple qu'il combattait, les vainqueurs qui surent le vaincre. L'objet de son *Araucana*. Dans le poème que lui laissèrent ses traités, il écrivait les événements de la journée, tantôt sur des morceaux de papier, tantôt sur des morceaux de cuir qu'il eut dans l'usage de la peine à mettre en œuvre, et ainsi qu'il termina la préparation de son poème. Bien des fois le soldat, ni comme navigant, ni comme empereur d'Allemagne, moins que son neveu, sut récompenser

les biographes étrangers disent qu'Ercilla à la bataille de St.- Quentin, où il reçut les ordres de son maître. Il est dit qu'il retourna en Espagne en 1554, il se trouva à cette bataille, qui n'eut lieu qu'en 1557. Mais ni l'auteur de son ouvrage de Figueroa, auditeur-général de la cour, édition de Madrid et d'Anvers, ni les biographes espagnols, n'en font mention. — même semble le désavouer, lorsque dans son ouvrage (2e. part. . ch. 27.) il seint qu'il lui apparaît en songe, et, le transmet une montagne élevée, présente devant lui les plaines de St.-Quentin, l'assaut de la bataille qui s'en suivit, sans mention de sa personne; et si, en effet, il n'eût été, il n'aurait certainement pas pu en parler à la gloire de cette mémorable.

ser Ercilla, en le nommant son chambellan d'honneur. Sans partager l'opinion de Cervantes, qui crut pouvoir comparer l'*Araucana* aux meilleurs poèmes qu'a produits l'Italie, nous ne pouvons cependant voir avec indifférence la critique sévère autant qu'injuste qu'en ont fait les compilateurs de Moreri (édition de 1759); ceux de la Biographie anglaise (1798); le Dictionnaire historique (Caen, 1779); Voltaire, dans son *Essai sur la Poésie épique*, et dernièrement M. Bouterweck, dans sa *Littérature espagnole*. Les premiers, qui semblent s'être copiés les uns les autres, lui veulent à peine accorder *quelque feu dans les batailles*. Voltaire ne sait y trouver, comme digne d'être remarqué, que la *Harangue de Colocolo*. Cependant ce poème, connu chez toutes les nations qui cultivent les lettres, s'il n'eût eu en effet un mérite réel, n'aurait certainement pas atteint à la célébrité dont il jouit depuis plusieurs années. M. Bouterweck, qui connaît la langue espagnole, et qui ne prononce qu'après avoir examiné l'ouvrage, est celui qui lui rend un peu plus de justice. Quoiqu'il ne croie pas devoir l'honorer du nom de poème, il lui accorde cependant un style correct, des images vraies, de belles descriptions, un intérêt qui va toujours en croissant, une espèce d'ensemble et d'unité d'action, et un esprit d'héroïsme répandu dans tout l'ouvrage. Que lui fallait-il donc pour mériter le nom de poème? un plus grand nombre de fictions poétiques? le mélange des fables de la Mythologie? Mais c'est précisément cette abondance d'inventions qu'on lui blâme dans le Tasse, quoique ce défaut n'ait pas empêché qu'il soit le premier des épiques modernes. Ercilla, en écrivant une histoire, a voulu l'orner de tous les charmes de la poésie,

sans cependant nuire au fond de son sujet. Il s'en faut bien que son ouvrage soit exempt de défauts. Les batailles de Saint-Quentin et de Lépante sont étrangers au sujet, et ne font que nuire à l'action principale. L'auteur s'est permis une digression pour faire la cour à son maître, ainsi que l'Arioste et le Tasse en faisaient souvent pour élever jusqu'aux nues la maison d'Este. Outre ce défaut, parmi les octaves du style le plus élevé, et au milieu des pensées les plus sublimes, on trouve souvent des vers assez faibles et des idées trop communes; mais dans l'ensemble, le style ainsi que les images ne sont nullement indignes de la majesté de l'épopée, et il est juste de convenir que, comme poète, notre auteur a tiré de son sujet tout le parti dont il était susceptible, sans nuire à la vérité de l'Histoire. Ercilla n'a pas, il est vrai, la force, la hardiesse, la morale profonde de Milton; mais il n'en partage pas non plus les absurdités. Son poème, bien au-dessous de la *Jérusalem délivrée*, peut, sous différents rapports, être considéré comme fort au-dessus de la *Henriade*; et c'est lui assigner la place qui lui convient, que de le faire marcher de pair avec la *Lusiade*. Quoi qu'il en soit, son *Araucana* lui valut plus de réputation que de faveur et de fortune. Dégouté de la cour, pour le peu de considération que le roi avait accordé à ses talents militaires et poétiques, il voyagea presque tout le reste de sa vie. Cependant il publia à Madrid, en 1577 (1), les deux premières parties

(1) Cette date, que nous avons tirée des biographies du *Parnasse espagnol*, nous a servi à établir l'année de la naissance de notre auteur, qu'aucune biographie n'avait encore fixée. Il en résulte que don Alonso avait, en 1577, près de cinquante-deux ans; à son retour de l'Amérique, il n'en avait que vingt-neuf, et par conséquent il était né en 1525.

édia au roi par
ue. En 1590,
i. Il mourut en
ns la même ville vers l'an 1595, à
le 70 ans. Après sa mort il eut un
auteur (Don Diego de Sanbste-
qui y ajouta les chants 36^e. et 37^e.
qui est bien inférieur à son ou-
Ercilla était d'une belle figure,
un maintien noble et d'une taille
ageuse. Ses yeux étaient grands,
et pleins de feu. Il avait un caractère
ereux et noble, et un caractère
de , affable et prévenant. Voici les
principales éditions de son *Araucana*: Madrid, 1577; ib., 1590; Bar-
celone, 29 avril 1592; Bruxelles,
1592, 3 parties; Salamanque, 1595,
2 parties; Anvers, 1597, 3 parties,
in-12, par Pierre Ballero; Madrid,
1652, vol. in-12; *ibidem*, 1755 in-
fol.; *ibid.*, Sancha, 1776, 1785,
2 vol. in-8^e, fig. On ne connaît pas
de traduction française de la *Araucana*.
M. Langlès en a presque ache-
vé une qu'il ne destine pas à l'impres-
sion. J. B. Chr. Grainville avait aussi
pris une traduction, ou plutôt
une imitation de ce poème; on n'en
a imprimé que l'épisode de *Glaura*,
qui fait partie du 28^e. chant: ce frag-
ment se trouve au tome VII des *Quatre Saisons du Parnasse*, pag. 199-
199.

ERDOEDI (GABRIEL - ANTOINE,
croisier), né en Hongrie, et croit
doyen des suffragants de ce pays au
du dernier siècle. Il fut impri-
mer ses frais en 1721, à Tyrna,
un ouvrage intitulé: *Opusculum theo-
logicum in quo quaeritur an et qua-
liter princeps catholicus haereticum
in sua ditione retinere, vel contra,
pœnis eos aut exilio, ad fidem ca-
tholicam amplectendam cogere pos-
sit?* On a s'attribué cet ou-
vrage à lit imprimi;

avait pour auteur le jésuite Pinson. Comme il y régnait d'intolérance trop violente, on en fit défendre la vente, maintenant au nombre des livres rares. Voy. *Clément*, *Bibliothèque*, tom. VIII, pag. 92. Clément ne connaissait pas cependant l'auteur de l'ouvrage, qui fut par Adelung dans le *Supplément au Dictionnaire de Jocher*, t. cadi.

C—A. U.

Γ (PAULIN), franciscain allemand, professeur de théologie à l'université de Fribourg en Brisgau, né à Fribourg le 16 décembre 1737, mort le 16 décembre 1800, s'est distingué par son combat contre les esprits forts, tant par ses écrits qu'il a composés que par ceux qu'il a traduits du français et de l'allemand; quelques-uns sont importants pour l'histoire littéraire et géographique. On en trouve le détail dans le Dictionnaire de Meusel. Ses ouvrages sont : I. *Historiae theologiae rudimenta octolibris comprehensa, seu viae orientalis litterariam theologiae, adnotationibus litterariis*, 4 vol. in-8°. Le plus important ouvrage avait paru à Augsbourg, sous le titre de *Con-*

circumscriptio sur la doctrine des académies (universités) d'Etats autrichiens, ibid., in-8°; III. *Introduction élémentaire pour les bibliothécaires et leurs livres*, ibid., 1786; IV. *premiers Principes d'histoire, pour servir d'introduction à une histoire complète de l'empire*, ibid., 1787, in-8°.

C. M. P.

MITA. V. ERMITE (P).

VANTSJ (MELCHISEDECH, en

arménien *Melk'hiseth*), célèbre docteur ou vartabied arménien, né en 1550 à Vcjan, bourg situé dans le territoire d'Erivan. Dès sa tendre jeunesse, il embrassa l'état monastique, et il étudia avec la plus grande ardeur la métaphysique, la philosophie et l'éloquence, sous le fameux vartabied Nersès Pehlou. Il passa quinze années de sa vie, qu'il consacra entièrement à l'étude, dans un monastère de l'île de Lim, située au milieu du lac de Van. Il sortit ensuite de sa retraite, parcourut les diverses provinces de l'Arménie, et y fonda une grande quantité d'écoles, pour répandre l'instruction dans sa patrie. Il revint ensuite dans le monastère de l'île de Lim. En l'an 1620, le patriarche Moïse III, sur le bruit de son savoir et de ses vertus, l'appela à sa cour, et le créa chef du collège établi dans la résidence patriarcale d'Edchmiadsin. Le docteur Erevantsi mourut ensuite à Erivan en 1651, ou 1680 de l'ère arménienne. Ses ouvrages, qui sont restés manuscrits, sont : I. *Analyse de la philosophie d'Aristote*; II. *Analyse des ouvrages de David le philosophe*; III. *Commentaire sur Porphyre*; IV. un *Traité sur la grammaire*; V. un *Traité sur la logique*.

S. M—N.

ERIBERT, chef de parti au 11^e siècle, fut en 1018 le successeur d'Arnoulfe II sur le siège archiepiscopal de Milan. Cette dignité lui donnait le premier rang parmi les princes d'Italie : son ambition, ses talents et son énergie surpassaient encore son pouvoir. En 1025 il assura la couronne d'Italie à Conrad le Salique, tandis que les grands avaient voulu lui opposer un prince français. Il alla d'abord lui rendre hommage à Constance; il l'accompagna ensuite jusqu'à Rome à la tête de ses vassaux, et au retour il fut

nommé lieutenant de l'empereur en Lombardie : Eribert exerça cet emploi avec une grande vigueur. Il soumit en 1027 la ville de Lodi, à laquelle il donna de sa main un nouvel évêque; l'année suivante il eut et fit périr dans les flammes les habitants de Montfort, au diocèse d'Asti, qu'on accusait de manichéisme. En 1054 il commanda les troupes que Conrad tirait d'Italie pour soumettre le royaume d'Arles. Cependant son orgueil et ses procédés arbitraires excitèrent, l'année suivante, les gentilshommes de Lombardie, nommés alors *Vavasseurs*. Le peuple milanais embrassa le parti de son archevêque; celui de Lodi avec tous les campagnards s'attacha aux *Vavasseurs*. Il en résulta une violente guerre civile, et comme l'empereur Conrad se déclara contre l'archevêque et le fit arrêter, celui-ci s'échappant de sa prison, tourna ses armes contre l'empereur lui-même. Cette guerre civile eut plusieurs suites importantes; elle donna occasion à Conrad le Salique de publier la fameuse constitution qui rendit les fiefs héréditaires, et qui fixa le droit public de l'Europe. Dans la même guerre Eribert plaça à la tête des armées italiennes le carroccio ou char des étendards, à l'imitation de l'arche d'alliance. Ce char, traîné par des bœufs, était toujours entouré par les meilleurs guerriers de l'armée; on faisait dépendre de sa conservation ou de sa perte, l'honneur ou la honte des combats, et l'obligation de le défendre était confiée à l'infanterie : celle-ci se perfectionna; ce qui changea le système de la guerre et même celui de la politique, en donnant aux villes et aux compagnies bourgeoises une importance qu'elles n'avaient point auparavant. Enfin, la rivalité excitée par Eribert entre les citoyens et les gentilshom-

symptôme de cet
e qui se déve-
républiques ita-
es. Eribert se réconcilia en 1040
a' Henri III, fils et successeur de
ad le Salique : il demeura neutre
la guerre civile entre les nobles
bourgeois de Milan, qui se re-
ela vers cette époque. Il mourut
au commencement de l'année 1045.
S. S.—
ERIC I^{er}. — VIII, roi de Suède,
l'histoire est peu connue : ils ré-
nt dans le 9^e. et le 10^e. siècles.
Le plus remarquable fut Eric VIII,
é sur le trône vers l'an 954. Une
vire signalée, qu'il remporta sur
son compétiteur Styrbioern, qui était
dé par le roi de Danemark, lui
fit donner le surnom de *Victorieux*.
Il prétend que ce fut lui qui créa en
Suède la dignité de *jarl*, répondant à
celle de maire ou comte du palais.

C.—AR.

ERIC IX, surnommé le *Saint*, élu
roi de Suède en 1152, et reconstruit
en Gothie l'an 1155. Il était fils d'un
seigneur puissant nommé Jvar, et
commença une dynastie qui alterna
dans le gouvernement avec la maison
de Swerker. Eric régnait à cette épo-
que où l'enthousiasme religieux sou-
levait des armées de Français, d'Alle-
mands, d'Anglais en Palestine, pour
vaincre les infidèles. Le roi de
Suède, trop éloigné du centre de l'Eu-
rope pour s'associer à ces expéditions,
mais animé du plus grand zèle pour
la propagation du christianisme, res-
olut d'entreprendre une croisade con-
traire aux septentrionales, encore at-
tachées au paganisme; Henri, évêque
de Upsal, né en Angleterre, accompa-
gna le roi dans cette croisade qui fut
dirigée contre les Finnois, établis en
Suède et de Bohême et de Bole-
t défendit avec

tré son culte et son indépendance. Le roi ne put faire d'établissement sur la côte, et l'évêque d'Upsal voulut propager le nouveau culte. Retourné en Suède, Eric s'occupa avec beaucoup de zèle de l'administration intérieure, et fit plusieurs institutions utiles pour la civilisation. Mais malgré ses efforts et l'amour de son peuple, ce roi ne put échapper aux funestes effets de la violence et de la rudesse qui caractérisaient son siècle. Magnus, roi de Danemarck, rassembla des troupes, et marcha contre Eric vers l'année 1160; il l'approchait d'Upsal lorsqu'il fut averti le roi, qui faisait sa prière devant le temple de cette ville. N'ayant voulu l'interrompre, il fut cerné par le roi au pouvoir de Magnus, qui lui trancha la tête. Le peuple éclata en larmes; il fit son patron du monarque barbare du vainqueur lui avait donné. Le tombeau d'Eric, canonisé par l'Eglise, reçoit annuellement les vœux des âges de la dévotion. Ses reliques furent conservées dans le temple d'Upsal, où on les montre encore (V. l'art. VIII, de Suède). C—AU.

ERIC XI. L'usurpateur Magnus fut chassé par Charles, fils de Sverker, mais Canut, fils de S. Eric, monta sur le trône. Il eut un fils qui régna en Suède sous le nom d'ERIC X, de 1190 à 1216, et qui est regardé comme le premier roi de Suède qui fut couronné solennellement; il est mentionné dans les Chroniques le surnom de *Eric le Pieux*. — Son fils ERIC XI, sur le nom de *Eric le Bégué*, parvint au trône en 1222, après Jean 1^{er}, dernier roi de la maison de Swerker. ERIC XI mourut en 1250, ne laissant pas d'enfants, et le trône de Suède passa dans la maison des Folkungar (V. l'art. IX).

ERIC XII, roi de Suède, de la maison des Folkungar, était fils de Magnus, surnommé le *Leurre*, et de Blanche de Namur. En 1344 il fut déclaré co-régent de son père par un parti puissant du clergé et de la noblesse. Ce partage du pouvoir fit naître une guerre entre le père et le fils. Celui-ci mourut en 1359, selon les uns, d'une maladie épidémique; selon les autres, du poison que lui fit donner sa propre mère. Il avait épousé Béatrix de Braudebourg, qui mourut en même temps que lui. C—AU.

ERIC XIII est Suède et VII en Danemarck, était fils de Wratislas, duc de Poméranie, et de Marie, nièce de Marguerite, fille de Waldemar, né en 1382. Il fut nommé en 1397 héritier des couronnes de Danemark, de Suède et de Norvège, que Marguerite venait d'unir par le traité de Calmar. Après avoir été associé quelque temps au pouvoir, il régna seul après la mort de Marguerite, arrivée en 1412. Dénué de talents, lâche et cruel à la fois, il prit des mesures opposées aux vrais intérêts de la vaste monarchie qu'il devait gouverner, et aliéna tous les esprits; il affaiblit surtout son crédit et ses ressources en faisant une guerre inutile et peu glorieuse aux comtes de Holstein pendant vingt-six ans. Les Suédois se soulevèrent contre lui (V. l'art. ENGELBRECHT), et le déclarèrent déchu du trône. Les Danois imitèrent cet exemple ainsi que les Norvégiens, et en 1439 il ne restait à Eric que l'île de Götland, où il se livra à la piraterie. Obligé de quitter également cet asile, il se retira à Rugenwalde en Poméranie, où il mourut l'an 1459. Il avait été marié à Philippine, fille de Henri IV, roi d'Angleterre, princesse éclairée et vertueuse, qui eût peut-être prévenu la chute du roi, si elle ne lui avait été enlevée trop tôt. Eric avait

été décoré par le roi d'Angleterre de l'ordre de la Jarretière. Ce prince aimait les lettres, et avait obtenu du pape Martin V l'érection d'une université dans son royaume; mais ce projet ne put être exécuté alors, les fonds qu'il y destinait ayant été absorbés par les guerres qu'il eut à soutenir. Pendant sa retraite à l'île Götland il composa une Chronique intitulée : *Historica narratio de origine gentis Danorum et de regibus ejusdem gentis, à Dano usque ad annum 1288*. On la trouve dans les *Scriptores rerum septentrionalium* d'Erpold Lindenbrog, et dans le *Chronicon chronicorum* de J. Gruter. C—AV.

ERIC XIV, roi de Suède, fils de Gustave Vasa, et de Catherine de Lauenbourg, naquit le 15 décembre 1533, et succéda à son père en 1560. Doué par la nature d'un esprit vif et d'une ame active, il avait acquis des connaissances très variées, et semblait destiné à régner avec gloire; mais son caractère était violent, et de fréquents accès de mélancolie le rendaient inquiet, irrésolu et ombrageux. Les prérogatives que Gustave Vasa avait accordées aux ducs, ses frères, lui inspiraient de la jalousie, le gênaient dans l'administration, et favorisaient les vues de plusieurs ambitieux, qui semèrent la discorde dans la famille royale. En 1561, Eric se fit couronner avec beaucoup de pompe à Upsal, et en même temps il créa les dignités de comte et de baron, jusqu'alors inconnues en Suède. Peu après il entreprit un voyage en Angleterre, pour demander la main d'Elisabeth; mais une tempête violente le força de revenir et il envoya des négociateurs à Londres. Elisabeth donna quelques espérances qui ne furent cependant jamais réalisés. Eric ne fut pas plus heureux dans ses autres projets de mariage, et

épouser Catherine
moral; les états
tément à cette
; mais les grandes familles du
et les ducs en témoignèrent un
tatement qui augmenta les in-
ides du roi. Il prit surtout un
d éloignement pour Jean, son
ainé, duc de Finlande, et le fit
re en prison avec sa femme. Ce-
pendant son attention fut détournée
pendant quelque temps de ces troubles
d siques par la guerre qu'il eut à
son nir contre la Pologne et le Dan-
ek. Il eut d'abord des succès, con-
t une partie de l'Esthonie, et enleva
aux Danois un grand nombre de vais-
i ; mais ayant pris de fausses me-
es, et refusant d'écouter les con-
seils de ses généraux, il éprouva des
revers, surtout du côté du Danemark.
Jean Pehrson, homme vil et cruel,
si para de sa confiance, et l'entraîna
à c actes de dureté et d'injustice qui
ex rèrent un mécontentement général.
En 1567, il assembla les états à Upsal,
et leur enjoignit d'instruire le procès
des seigneurs qu'il croyait coupables,
et qu'il avait fait arrêter. Les états dé-
rèrent que les preuves ne leur pa-
ient pas suffisantes pour con-
er les accusés. Le roi entra en
ur; il se rendit à la prison où était
ce u Nicolas Sture, et après l'avoir
a lé de reproches, il lui enfonça
un poignard dans le bras; ayant frappé
une seconde fois, il sort le poignard
et ordonne à un domestique de lui
ôter la vie. Plusieurs autres furent
lés par les drabans du roi, qui,
touj ars en proie à sa rage, quitta la
ville et parcourt les champs pendant
quatre jours, sans vouloir écouter au-
cune représentation. Le regret com-
ça cependant à se faire sentir, des
lar ulèrent de ses
y uener à Upsal.

l'odieux Pehrson , remit en son frère, et chercha à agir avec les familles puissantes ; ce retour à la raison et à la justice ne fut pas de longue durée. Il entra en faveur , et les perles emprisonnements recommencèrent. Enfin, le duc Jean, de Suède, un autre frère du roi, se mit à la tête d'une révolte ; il ne fut pas sans influence sur le rôle que la Suède joua ensuite parmi les puissances de l'Europe. Ce fut pendant ce règne que les limites du royaume prirent une plus grande extension à l'est , et que les Suédois devinrent maîtres d'une partie de l'Esthonie ; que la marine suédoise gagna un plus grand développement ; et que les relations commerciales devinrent un des premiers objets de l'attention du gouvernement. Eric protégea les sciences et les savants , et créa plusieurs institutions littéraires. On conserve de lui quelques ouvrages qu'il rédigea pendant sa captivité , et l'on fait encore usage dans les églises du pays, de plusieurs cantiques qu'il composa dans les dernières années de sa vie. C—AV.

ERIC I^{er}, surnommé *le Bon*, premier roi de ce nom de tout le Danemark (1). Il régna vers la fin du 11^e siècle. Ce fut à sa demande que le pape donna au Danemark un primat, qui obtint le titre d'archevêque, et résida dans la ville de Lund en Scanie. Eric était très religieux ; il fit deux voyages à Rome, et reçut les moines de Cîteaux en Danemark. Il se rendit cependant coupable d'un meurtre, et pour apaiser ses remords et faire sa paix avec l'église, il entreprit un pè-

Catherine , sa femme , lui témoigna le plus grand attachement pendant sa captivité, et brava plus d'une fois la colère de Jean pour procurer des secours à son malheureux époux. Elle lui avait donné un fils nommé Gustave, qui fut dépourvu de ses droits à la succession, et qui vécut dans l'étranger. Quoique le règne d'Eric XIV fût très orageux, et qu'il n'ait duré que 9 ans, il ne fut pas sans influence sur le rôle que la Suède joua ensuite parmi les puissances de l'Europe. Ce fut pendant ce règne que les limites du royaume prirent une plus grande extension à l'est , et que les Suédois devinrent maîtres d'une partie de l'Esthonie ; que la marine suédoise gagna un plus grand développement ; et que les relations commerciales devinrent un des premiers objets de l'attention du gouvernement. Eric protégea les sciences et les savants , et créa plusieurs institutions littéraires. On conserve de lui quelques ouvrages qu'il rédigea pendant sa captivité , et l'on fait encore usage dans les églises du pays, de plusieurs cantiques qu'il composa dans les dernières années de sa vie. C—AV.

ERIC I^{er}, surnommé *le Bon*, premier roi de ce nom de tout le Danemark (1). Il régna vers la fin du 11^e siècle. Ce fut à sa demande que le pape donna au Danemark un primat, qui obtint le titre d'archevêque, et résida dans la ville de Lund en Scanie. Eric était très religieux ; il fit deux voyages à Rome, et reçut les moines de Cîteaux en Danemark. Il se rendit cependant coupable d'un meurtre, et pour apaiser ses remords et faire sa paix avec l'église, il entreprit un pè-

(1) Il y avait eu un roi du même nom au neuvième siècle, mais qui ne régna que sur une partie du Danemark ; quelques historiens lui ont cependant donné le nom de premier. Nous avons suivi l'ordre indiqué par Mallet, *Histoire de Danemark*, ouvrage généralement estimé.

rinage à Jérusalem ; mais il mourut sur la route, dans l'île de Chypre, l'an 1103. Dans les premières années de son règne, Eric avait fait une expédition contre les Vandales, et s'était emparé de leur capitale, nommée Jullin, ou Jomb-bourg. Il sut aussi se faire respecter dans son royaume, par sa vigilance et les soins qu'il donnait à l'administration. Sa bonté et sa générosité le rendaient cher au peuple ; les anciennes chroniques disent qu'il vivait avec ses sujets comme un père avec ses enfants, et que personne ne le quittait sans consolation. C—AU.

ERIC II, surnommé *Emund*, roi de Danemark, parvint au trône vers l'année 1155. Il eut, comme Eric I^{er}, une guerre à soutenir contre les Vandales, qui se rendaient redoutables par leurs pirateries. Le pouvoir des évêques s'étant beaucoup augmenté, le roi eut avec eux de fréquentes querelles. Son règne dura deux ans. — Il eut pour successeur ERIC III, surnommé *l'Agneau*, qui se fit moine à Odensée, en 1147, après un règne peu remarquable. C—AU.

ERIC IV—ERIC VI, rois de Danemark, pendant le 13^e siècle. Ces rois régnerent à une époque fertile en révolutions, et en catastrophes. Les princes cadets de la maison royale étaient devenus des vassaux puissants, et des rivaux du trône. D'autres vassaux aspiraient également à l'indépendance, et le clergé refusait d'obéir aux ordres du monarque, en réclamant ses privilèges et ses rapports avec la cour de Rome. Eric IV, surnommé *Plog penning*, à cause d'un impôt qu'il avait mis sur les charrues, fut tué à mort, en 1250, par l'ordre de son frère Abel, qui le remplaça sur le trône (V. ABEL.). — ERIC V, surnommé *Glipping* (clignant des yeux), fut assassiné près de Viborg en Jutland,

son fils, sur des différends ; les troubles augmentèrent pendant sa minorité, et la régence de sa mère, de Brandebourg. Lorsqu'il mourut, en 1319, Christophe II, son frère, étant monté sur le trône, le Danemark tomba dans un état de confusion et d'anarchie qui dura plusieurs années, et pendant lequel ce royaume fut menacé d'être envahi (Voy. CHRISTOPHE II.).

C—AU.

ERIC VII, roi de Danemark. Voy. ERIC XIII de Suède.

ERIC OLAI, ou ERIC D'UPSAL, docteur en théologie, et doyen de chapitre d'Upsal, vivait dans le 15^e siècle, et composa par ordre du roi Charles VIII une Histoire de Suède en latin, sous le titre d'*Historia Sueorum Gotthorunque*. Cette histoire se termine à l'année 1464 ; elle fut publiée la première fois à Stockholm, en 1615, par Jean Messenius ; en 1654, Loccenius fit réimprimer dans la même ville. Eric Olai n'est pas exempt d'erreurs et de préventions ; mais il manquait de guides, et ne pouvait souvent recourir qu'aux traditions pour suppléer aux monuments. Il n'y avait eu auparavant que des relations incomplètes, rédigées par les moines, et des chroniques rimées, où la vérité historique était plus d'une fois sacrifiée à la mesure et à la rime. C—AU.

ALICEIRA (FERNAND DE MENEZES, comte d'), né à Lisbonne le 27 novembre 1614, y mourut le 22 juin 1699, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il consacra ses lettres tous les loisirs d'une vie glorieusement occupée à servir l'état et commander des armées et dans les conseils. On a de lui : *L'Édification*, etc., la Vie du roi J. de Portugal, Lisbonne, 1677,

critiques portugais louent de cet ouvrage. II. *Histoire, Histoire de Tanger*, Lisbonne, 1732, in-fol. Cette histoire est de l'importance, et offre des renseignements exacts et sûrs ; elle avait été pendant plusieurs années gouverneur de Tanger. *Historia Lusitanæ*, etc., *Historia Portugal*, depuis 1640 jusqu'à 1757, Lisbonne, 1734, 2 vol. in-4°, publié par le P. Antonio Rey, de l'Oratoire. Ce sont les importantes productions du comte Ericeira. Il a un manuscrit des poésies italiennes, portugaises, espagnoles traités de mathématiques, philosophie ; des discours politiques, discours académiques ; la belle (ou Elisabeth) de Savoie, Portugal, en latin et en portugais roman historique, dont il est le héros sous le nom de Vasco. Sa vie, écrite en latin par le comte, se trouve au commencement de son Histoire de Portugal.

B—s s.

ERICEIRA (LOUIS DE MENEZES, comte d'), frère du précédent, né à Lisbonne le 22 juillet 1652. Il est un homme de guerre, grand d'état et littérateur distingué. Il a vu également l'établissement de plusieurs importantes manufactures. Son palais était orné des ouvrages du Bernini et de notre fameux Lebrun. L'italien, le français, le portugais lui étaient également familiers ; il les savait aussi bien lire que parler. Une mort prématurée termina une vie si glorieuse. Le comte d'Ericeira se jeta par la fenêtre, dans la nuit du 26 mai 1673. Il a écrit en portugais une *Vie de son père*, Lisbonne, 1688, et

une Histoire de la restauration du Portugal, Lisbonne, 1679 et 1698, 2 vol. in-fol. C'est l'histoire du Portugal depuis 1640 jusqu'en 1668, sujet que son frère a, comme nous l'avons dit, traité en latin. Le journal des savants de janvier 1681 fait un pompeux éloge de cet ouvrage : « tout y est grand, dit le journaliste, » le sujet, la manière de l'écrire et » l'auteur même. » Il existe quelques autres ouvrages du comte d'Ericeira, tant imprimés qu'inédits. Dans cette dernière classe sont des poésies et comédies espagnoles, des relations militaires, des discours académiques. — Un autre LOUIS DE MENEZES, comte d'ERICEIRA, vice-roi des Indes portugaises, s'est aussi distingué dans les lettres. On lui doit : I. un *Supplément* au Dictionnaire de Moréri, qui a été foudru dans l'édition de 1759 ; II. un *Supplément* au Dictionnaire portugais de Bluteau ; III. *Estado presente de Asia, principalmente de la China, del anno de* 1719, formant, avec plusieurs Lettres et Mémoires de la vice-royauté de l'Inde, 3 vol. in-fol., manuscrits, en portugais, selon la *Biblioteca* d'Antonio de Leon - Pinelo, édition de 1729.

B—s s.

ERICEIRA (FRANÇOIS-XAVIER DE MENEZES, comte d'), est plus connu en France que les trois Ericeira que nous venons de nommer. Boileau, dont il avait traduit l'Art poétique en vers portugais, lui a écrit une lettre de remerciement qui a donné parmi nous au nom d'Ericeira une sorte de célébrité. Les Portugais mettent le comte François d'Ericeira au nombre de leurs plus grands hommes. Il était fils de Louis d'Ericeira, et naquit à Lisbonne le 29 janvier 1673. Dès ses plus jeunes années il montra pour les lettres et les

sciences les plus merveilleuses dispositions. La carrière militaire dans laquelle il entra, appelé par sa naissance et l'exemple de sa famille, ne le rendit point étranger à la littérature. Il trouva le temps, au milieu des fonctions publiques, de composer un très grand nombre d'ouvrages, et d'entretenir une vaste correspondance avec les hommes les plus distingués de l'Europe savante. Muratori, Bianchini, Leclerc, Bayle, Renaudot, Bignon, Feijoo, Mayans étaient en relation avec lui. Il était de la société royale de Londres et de plusieurs autres académies. Louis XV lui fit présent du catalogue de sa bibliothèque et de vingt-un volumes d'estampes. Il possédait lui-même une très nombreuse collection de livres, d'instruments et de machines, qu'il communiquait avec une rare complaisance. Il mourut le 21 décembre 1745, à l'âge de soixante-dix ans. La collection des Mémoires de l'Académie royale de Lisbonne contient une foule de discours, de dissertations, de remarques de tout genre par le comte Ericeira. Il est auteur d'un poème épique, intitulé *Henriqueida*, et d'un nombre considérable de poésies de circonstance. Parmi ses ouvrages inédits, qui sont fort nombreux, se trouve cette traduction de l'art poétique de Boileau, dont nous avons parlé plus haut. Boileau avait eu le projet de la faire imprimer; mais l'abbé Regnier Desmarais, auquel il l'avait prêtée, égara le premier chant. « J'ai eu, » dit Boileau, la mauvaise honte de » n'oser récrire à Lisbonne pour en » avoir une autre copie. » Si l'on devait prendre à la lettre les éloges que Boileau donne à cette traduction, l'on aurait fort à se plaindre de sa mauvaise honte. « Vous enrichissez, »

d'Ericeira, en
tes mes pensée
tout ce que vou
en or, et les
loux mêmes, s'il faut ainsi p
deviennent des pierres préc
entre vos mains, » et le rest
oète est toujours fort indulgent
un grand seigneur qui se don
eine et lui fait l'honneur de l
uire; de sorte qu'il y aurait
ne risque de régler nos regrets s
ompeux éloge. Ce qu'il faut enco
marquer c'est que Boileau n'aya
on propre aveu, qu'une connoi
très imparfaite du portugais.

ERICEIRA (JEANNE - JOSÉ
E MENEZES, comtesse d'), née
précédent, fille de Fernand d'Er
et femme de Louis d'Ericeira, se
tra digne de porter ce nom illustre
naquit à Lisbonne le 13 sept
1651. Son père lui apprit le fran
l'italien et l'espagnol; le jésuite
le latin. Elle faisait très agréabl
es vers, et écrivait en prose
beaucoup de goût et d'élégance.
principales productions sont un Po
moral, intitulé *Despertador*, etc.
Réveil du songe de la vie, et
traduction portugaise des *Reflex
de la duchesse de la Vallière =
miséricorde de Dieu*. Elle a laissé
sieurs ouvrages manuscrits, ent
tres des Poésies françaises; itali
espagnoles et portugaises; des L
des Comédies; une Vie de S.
tin; le Triomphe des femmes
duit du français. La comtesse d'
mourut d'apoplexie le 26 août 17
B-M

ERICI (JACOB) savant
né à Stockholm dans le 16
mort le 10 décembre 1619,
temps professeur de langue
Stockholm et à Upsal, et lit
en 1584, la première d

discours d'Isocrate à Démostène un des premiers monuments de l'étude du grec en Suède, tude ne se développa que lieu du 17^e. siècle., lorsque é d'Upsal eut été réorganisée par Adolphe. — Il y a eu quelques autres savants du ici, parmi lesquels nous rens *Isaac ERICI*, auteur d'un qui a pour titre : *Calendarium Sueticum in quotorum, quorum nomina in eticis occurrunt, breviter*.

C—AU.

TSY (SARGIS ou SERGIUS), évêque arménien, qui naquit le milieu du 15^e. siècle, à Arzendjan, ville d'Arménie. Il fut, parmi les Arméniens, un des plus célèbres, par ses connaissances dans la théologie canonique. En 1286, élu patriarche de Sis, l'apôtre et le fit son secrétaire. En 1306, il fut sacré évêque d'Arsa patrie, et peu de temps après, il fut sacré évêque de la Cilicie, et il mourut peu après. Il a écrit : I. *Un discours sur la hiérarchie civile et ecclésiastique*; II. *une Explication des dogmes de l'Eglise*; III. *un Discours sur la prédication des Apôtres et la propagation du Christianisme*. Ses ouvrages sont restés manuscrits.

S. M—N.

LO (SÉBASTIEN), en latin *Echinus* (hérisson), philosophe et savant littéraire, naquit à Venise, le 10 mars 1555; son père était sénateur et appartenait à la noble famille Contarini. Il fit ses études à Padoue, y acquit une connaissance parfaite des langues

grecque et latine, et se livra ensuite avec ardeur à l'étude de la philosophie antique. De retour à Venise et devenu sénateur, il se distingua dans le conseil des Dix par la gravité de son caractère et de ses mœurs. Il continua de cultiver les lettres et la philosophie; il prit aussi un goût très vif pour les antiquités, et particulièrement pour les médailles. Il forma dans sa maison un musée curieux qui, après sa mort, resta quelque temps à sa famille, fut ensuite acheté par un sénateur du nom de Tiepolo, et enfin publié par le procureur de Saint-Marc, Lorenzo Tiepolo, avec de magnifiques gravures. Erizzo était doué d'une mémoire prodigieuse, ce qui rendait sa conversation aussi instructive qu'agréable. Il était excellent juge des ouvrages des autres et très modeste sur les siens; il en écrivit de différents genres, qui furent tous publiés de son vivant et sous ses yeux; mais la plupart le furent par de savants éditeurs, tels que le Ruscelli et le Dolce, qui trouvaient sans doute leur compte à lui en épargner le soin. Il y trouvait aussi son propre compte; car un éditeur peut, dans une préface ou dans une épître dédicatoire, dire de l'ouvrage qu'il publie, et même de l'auteur, ce que cet auteur ne pourrait pas dire lui-même. Erizzo mourut âgé d'environ soixante ans, le 5 mars 1585. Les ouvrages qu'on a de lui sont : I. *Trattato dell'istrumento e via inventrice de gli antichi*, publié par Ruscelli, Venise, 1554, in-4^o.; II. *Discorso de i Governi civili, a messer Girolamo Veniero*, imprimé la première fois avec le *Traité de Barthélémy Cavalcanti, sur les meilleurs gouvernements des républiques anciennes et modernes*, Venise, Sansovino, 1555, in-4^o.; ensuite par un autre imprimeur, *ibid.*,

1571, in-4°; et avec d'autres traités de différents auteurs sur la même matière, Venise, chez les Alde, 1591, in-8°: il en a été fait depuis plusieurs éditions; III. *Discorso sopra le medaglie de gli antichi, con la Dichiarazione delle monete consulari e delle medaglie degli imperadori romani*, Venise, 1559, in-4°. Ce livre eut un tel succès, qu'il en parut trois éditions dans la même année; l'éditeur, Ruscelli, dédia la première à Sigismond Auguste, roi de Pologne; et son épître dédicatoire, réimprimée, avec la même date, en tête de l'édition corrigée et augmentée qui parut douze ans après sans date, a trompé plusieurs bibliographes. Le titre de cette édition, beaucoup meilleure et plus estimée que les trois premières, porte que l'ouvrage est *di nuovo in questa quarta edizione dall' istesso autore revisto et ampliato*, Venise, in 4°, *con le figure delle medaglie*. Elle est, comme nous l'avons dit, sans date; mais on sait qu'elle parut en 1571. Cet ouvrage, plus ample et encore plus méthodique que celui de Vico, publié en 1555, fait époque dans la science numismatique, et, malgré les progrès qu'elle a faits depuis, jouit encore de l'estime des savants. Vico habitait Venise dans le même temps qu'Erizzo; il avait comme lui un riche cabinet de médailles, et ces deux savants, cultivant à la fois la même science, ne pouvaient pas être inconnus l'un à l'autre. Erizzo publia son ouvrage quatre ans après que celui de Vico eut paru, et cependant il n'y parle ni de Vico ni de son livre; Foscarini, dans son Histoire de la littérature italienne, n'a pu se dispenser de faire remarquer ce silence, qui ne peut être l'effet ni de l'ignorance ni du hasard. IV. *Esposizione nelle tre Canzoni di Mes. Frances-*

ca, chiamate
te mandata i
colle, Venise,
L'Orice, profitant du pr
teur, parle de ce Com
beaucoup d'éloges dans
dicatoire adressée à l'am
roi de France Charles I
la sérénissime Républiqu
me qu'un grand nombre
l'avaient lu en manuscri
comme lui. V. *Il Timeo
natura del mondo, Dia
tone tradotto di lingua
liana da Mes. Sebasti
e dal medesimo di molti
tazioni illustrato*, Ve
ou, selon Apostolo Zen
4°. Le Ruscelli, éditeur
duction, l'a dédiée à l'évê
cia, avec une longue et
où, après lui en ay
mérite, et surtout cel
dont elle est accompa
soin de l'instruire que l
des sept savants qui se
de traduire en italien to
vres de Platon. VI. Er
duisit encore quatre au
qu'il publia lui-même a
environ seize ans après,
*I Dialoghi di Platon
l'Eutifrone, ovvero della
pologia di Socrate; il
quel che s' ha affare
o dell' immortalità de
Timeo, etc., di molte
zioni illustrati, con un
pra il Fedone*, Venise,
Parlant cette fois en s
son Avertissement au l
pu s'y louer lui-même;
un magnifique éloge de
on voit, et par le soin q
à le traduire, et par les
commentaires où il exp
tri était grand au

Platon, il travailla sur le , quoiqu'il y en eût une mine de Marsile Ficin, qui n'eût pas de réputation. Il paraît mieux le grec que Marsilios et le corrige souvent en avertissant par des notes tantôt en citant simplement le grec, et tantôt en ajoutant *Marsilio manio erra* : Marsile change Marsile manque, Marsile se quelquefois il observe que le rompu, et il propose des spon. Son Commentaire est plus long que le Phéproouve qu'il connaissait dogmes du platonisme et des platoniciens. VII. *Le de messer Sebastiano indate in luce da Messer Tolco*, Venise, 1567, in- recueilli de Nouvelles, mais toutes morales, qui comme il est dit en tête du prologue, « sous la forme événements heureux et x, de nobles et utiles le philosophie morale. » L'édité à qui l'Erizzo en avait fait s apprend, en l'apprenant Frédéric de Gonzague dans dédicatoire, que l'auteur s nouvelles, ou plutôt ces , lorsqu'il étudiait encore rsité de Padoue, pour se es autres travaux, et pour ant quelque chose d'utile ligne de lui; qu'il leur a re d'Événements, *Avveur* les distinguer des Nouprésentent trop souvent, es graves et instructives, sont moins propres à insorrompre les mœurs. Six , étudiants dans cette uni réunissent pendant six

journées pour se faire les uns aux autres des récits propres à les détourner du vice et à les porter à la vertu. Telle est la fable de cet *Hexameron*; il ressemble, autant que l'a pu le jeune auteur, au *Decameron* de Boccace, par le style, les formes et les tours qu'il se propose d'imiter, et qu'en effet il imite très heureusement; mais on voit qu'il en diffère beaucoup par l'intention et par le but moral. Les *Six Journées* ont été réimprimées en 1794, avec le plus grand succès, et font partie de la précieuse collection donnée à Livourne, sous le titre de Londres, par le savant éditeur Gaetano Poggiali. G—z.

ERIZZO (FRANÇOIS), doge de Venise, de 1632 à 1645, avait suivi avec quelque distinction la carrière militaire; il avait entre autres commandé l'armée que les Vénitiens destinèrent, en 1629, à couvrir leurs frontières et à défendre le duc de Mantoue, lorsqu'il fut élu en 1632 pour succéder à Nicolas Contarini. Pendant la plus grande partie de son règne, Venise fut en paix avec tous ses voisins, quoique la France s'efforçât d'engager cette république dans la guerre de trente ans, et que le pape Urbain VIII l'obligeât, par des prétentions nouvelles, à déployer toute sa fermeté. Mais en 1645, une attaque imprévue des Turks sur l'île de Candie alluma une guerre dangereuse. La Canée fut prise par l'insubordination des divers chefs qui commandaient dans l'île. Pour y remédier on résolut d'y envoyer le doge avec un commandement suprême. Erizzo accepta cet emploi avec zèle, quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans, et il s'occupait tout de suite de l'embarquement des gens de guerre; mais la fatigue de ces préparatifs épuisa son corps affaibli par l'âge, et il mourut au moment où il

allait mettre à la voile. Fazio lui succéda.

ERLACH (Rodolphe d'), d'une ancienne famille noble de Berne, alliée de la maison de Neuchâtel, célèbre dans Berne, et connue dans le commencement du 12^e siècle. Son père, Ulrich d'Erlach, avait vaincu les Bernois en 1298, dans le combat glorieux contre la noblesse et le parti d'Albert Rodolphe, guerrier également intrépide, se trouvait au service du comte de Nydau, quand celui-ci, en 1339, fit la guerre aux Bernois. Il quitta ce service pour voler à la défense de sa ville natale, qui lui remit le commandement de l'armée; à la tête de laquelle il gagna (le 21 juillet 1359) cette bataille fameuse de Laupen, qui consolida à jamais les destinées de Berne. Couvert de gloire par cette victoire, Rodolphe d'Erlach eut encore celle d'être choisi volontairement par les princes de la maison de Neuchâtel, pour tuteur des jeunes comtes de Nydau, c'est-à-dire des enfants de ce même comte, qui venait de tomber sous ses coups. Ainsi les fils trouvèrent un protecteur dans le vainqueur de leur père, et par ses soins leur héritage leur fut fidèlement conservé. En 1360, Jost de Rudens d'Underwalden, le gendre de Rodolphe, lui cherchant querelle sur la dot de sa femme, l'assassina dans son château de Reichenbach. U—r.

ERLACH (JEAN-LOUIS D'), naquit à Berne, en 1595, et mourut à Brisack en 1650. Destiné à l'état militaire, il fit ses premières armes à l'âge de seize ans, d'abord sous le prince d'Anhalt, ensuite sous Maurice de Nassau. Il passa au service des protestants d'Allemagne, fut capitaine dans le régiment du jeune prince d'Anhalt, et fait prisonnier avec lui à la bataille de

1620. Il se racheta de sa captivité par sa bravoure, et fut employé dans une compagnie, en Hongrie, en 1621. Il était devenu lieutenant-colonel lorsqu'il fut fait prisonnier dans la bataille de Fehérvár, l'un des généraux de Ferdinand II. Tel fut l'apprentissage que l'Erlach dans l'art militaire; une brillante carrière s'ouvrit devant lui, et il eût racheté sa liberté. Il obtint la confiance de Gustave Adolphe, et fut nommé lieutenant-colonel du régiment de ses gardes. Il fut envoyé en Lithuanie en 1625, en qualité de quartier-maître-général, qui agissait sous ses ordres. L'Erlach se montra digne de sa confiance, et fut nommé lieutenant-colonel d'un prince qui savait distinguer le mérite. Quelques instants de captivité ne lui firent perdre sa réputation; il fut élu membre du sénat. La république de Berne se trouvait alors (1625) dans des circonstances dangereuses, à cause de l'abandon des projets du cardinal de Richelieu, et qu'il ne favorisait pas les entreprises de Savoie sur Genève et le Valais; ensuite des craintes politiques alarmèrent les cantons suisses, quand ils virent leur pays subjugué en France, et les Français disposés à profiter des fautes de la France. On leva des troupes pour défendre, et l'Erlach fut employé dans leur commandement. Ces troupes se trouverent inutiles, quand elles furent vaincues par ses victoires, et rejeta sur les Français les inquiétudes qu'ils donnaient aux protestants. La France se rapprocha alors d'intérêts communs avec la Suisse; elle envoya comme ambassadeur en Suisse le maréchal de La Pierre, général des troupes françaises, qui fut reçu à la France, pour négocier les affaires. Il engagea

jument de trois mille hom-
 rvir en Piémont. Ce dif-
 été accommodé, le géné-
 la paix, que la cession
 'aud y fût confirmée. Sou-
 nt réformé peu après ,
 'endit auprès de Gustave
 en 1632, il fut nommé
 adjoint du duc Bernard
 mar. La Suisse se trou-
 par la guerre qui se con-
 voisinage, d'Erlach fut
 la tête des troupes levés
 e les frontières; en 1635
 à Louis XIII par les can-
 ants, de nouveau alar-
 des liaisons conclues en-
 catholique et l'Espagne.
 Erlach, lieutenant-géné-
 res du canton de Berne,
 rgé d'une commission de
 a, devant Rhinfelden, et
 nnier par les autrichiens,
 liberté par une victoire
 ir le duc Bernard sur les
 dès ce temps, la liaison
 t d'Erlach devint intime ;
 voyé à Paris, chargé des
 du prince. L'année sui-
 ea le siège de Brisach, et
 e de cette ville le duc de
 nomma gouverneur. A la
 ince, qui lui légua 20,000
 h se trouva le principal
 l'armée. Déjà lié à la
 mbrassa ses intérêts, lui
 e, et se trouva bientôt
 lle de marques de faveur
 e roi le nomma comman-
 du Brisgau, soumis à ses
 l'autorité de ses lieute-
 ux, lui accorda des lettres
 tion, et une pension de
 s. D'Erlach employa son
 zèle à veiller à la sûreté
 us, souvent négligés, de
 le son gouvernement, et

à la réparation de Brisach ; il rendit
 d'utiles services à sa patrie, et il fut
 l'avocat et l'ami de tous les cantons
 protestants; dans les négociations de
 paix ouvertes à Munster, il aida puis-
 samment de son crédit et de son in-
 fluence, la députation suisse qui y
 avait été admise. En 1648, d'Erlach
 se distingua à la bataille de Lens,
 d'une manière si brillante, que le
 prince de Condé, général en chef, dit
 au roi, quand il lui présenta d'Erlach :
 « Sire, voilà l'homme auquel on doit
 » la victoire de Lens. » Lors de la dé-
 ffection du vicomte de Turenne,
 Louis XIV confia à d'Erlach, auquel
 il devait la conservation de son armée,
 le commandement général des troupes.
 Les chagrins qu'il eut de l'abandon
 dans lequel on laissait cette armée,
 ainsi que de l'inutilité de ses remon-
 trances et de ses demandes, contribuè-
 rent à hâter sa mort. Trois jours avant
 son décès le roi l'avait nommé maré-
 chal de France. Il ignora cette distinc-
 tion qu'il avait désirée. Il avait été ma-
 rié, et il a laissé des enfants. Des *Mé-
 moires historiques concernant M. le
 général d'Erlach, gouverneur de
 Brisach*, ont été publiés à Yverdun
 (1784, 4 vol. petitin-8°), par M. Al-
 bert d'Erlach de Spietz. Ils sont
 composés sur les papiers du général,
 et renferment un grand nombre de
 pièces importantes et de détails ins-
 tructifs, tant sur la guerre de trente
 ans, que sur les règnes de Louis XIII
 et de Louis XIV. U—r.

ERLACH (FRANÇOIS - LOUIS D'),
 baron de Spietz et d'Oberhoffen, était
 fils aîné de Jean Rodolphe d'Erlach,
 et oncle de Sigismond d'Erlach, dont
 l'article suit. Il naquit en 1575; nom-
 mé avoyer du comté de Berthoud, en
 1604, et conseiller d'état de Berne,
 sa patrie, en 1610; il se distingua sin-
 gulièrement dans la diplomatie, en-

sorte qu'il fut employé comme ambassadeur ou comme député par le canton de Berne dans cent quarante-quatre circonstances différentes, soit aux diètes ou aux conférences tenues dans la Suisse, ou dans les pays étrangers. Ses principales missions furent auprès du roi de France, de la république de Venise et du duc de Savoie, et toujours il s'en tira avec autant d'adresse que d'honneur. Ses talents militaires le firent nommer banneret de la république, et colonel-général des troupes de l'état de Berne, et l'estime qu'il s'était acquise le fit nommer à l'unanimité avoyer de cette république en 1629. Il s'était tellement acquis l'affection de Louis XIII, que ce prince lui accorda, en 1639, une compagnie de deux cents hommes au régiment des gardes suisses, avec faculté d'en disposer en faveur de ses fils, en sorte qu'il la céda la même année à Albert, son fils puîné, enfin il mourut en 1651, et fut enterré dans l'église paroissiale de Spietz, où se voit son tombeau. **B. M—s.**

ERLACH (SIGISMOND D'), neveu du précédent, naquit en 1614. Il entra de bonne heure au service de France, et y resta sous les ordres de Jean-Louis d'Erlach son oncle, jusqu'en 1650; s'étant distingué en qualité de colonel du régiment allemand qui portait son nom, il servit, en 1648 et 1649, comme maréchal-de-camp, et se fit remarquer à la bataille de Lens et au siège de Cambrai. Revenu dans Berne sa patrie, il fut fait conseiller d'état, et chargé de commander l'armée qui dispersa les paysans révoltés dans l'année 1655. Il fut moins heureux en 1655, en combattant contre l'armée des cantons catholiques, qui remportèrent sur lui la victoire de Wilmerguen, en sorte qu'il fut obligé de se disculper devant le conseil sou-

verain de Berne; mais bientôt chise et sa loyauté dissipèrent les soupçons injustement formés contre lui, et qu'il fut fait banneret et avoyer de la république en et par la suite, général du canton vétéque. Son grand âge lui fit de sa démission, en 1685; mais le qu'on avait de lui, et la confiance inspirait, empêchèrent les Berneois l'accepter, car il était regardé des étrangers, comme un des hommes les plus sages et les plus dignes de gouverner. Cet homme, encore respectable que célèbre, mourut à Berne, le 15^e. décembre 1699, portant l'estime et les regrets de ses compatriotes, et fut inhumé à l'église de St. Pierre, où son corps avait été transporté. **B. M**

ERLACH (JEAN-LOUIS D'), né à Berne, en 1648, fut amené en Danemark; ans il entra parmi les pages, et s'appliqua à l'étude de la langue danoise. En 1665, il obtint la permission de servir sur la flotte hollandaise sous le commandement du vice-amiral Tromp. Au combat de Hoolm il se distingua, de manière à obtenir le commandement d'un vaisseau de premier rang; fut nommé capitaine d'escadre en 1672; contre-amiral en 1676, et vice-amiral de Danemark en 1678. Il contribua à la prise de l'île de Rugen, suivit le comte de Forbin en Espagne, et se trouva aux sièges de Roses, Palamos et Bahama. Il mourut en 1680, à l'âge de quarante-deux ans. **I**

ERLACH (JÉRÔME D'), née à Berne, Entré de bonne heure au service de France, dans la compagnie de Jacques d'Erlach, son oncle, il le quitta en 1696, et entra au service de l'empereur en 1702, comme colonel au régiment de l'empereur Léopold, qui le fit lieutenant-major en 1705. Deux ans après

Wurtemberg le fit chevalier de vert, et l'empereur Joseph lui le titre de chambellan, et ce-énéral-lieutenant-feld-marés armées, et le margrave de bourg-Bareith lui accorda la ion de l'aigle-rouge. En 1712, eur, fort satisfait de ses services, ome du St.-Empire, lui et ses auts des deux sexes, et enfin, des bienfaits de la maison he, il se retira, en 1715, avec ation de l'un des plus habiles x de son temps et l'estime de rinces qui l'avaient connu, culièrement du prince Eugène. été employé dans toutes les de la succession d'Espagne, naudait aux sièges de Hagne- de Landau. De retour dans sa il occupa divers postes impor- : en 1721 il fut nommé avoyer pe, et conserva cette place i 1747, où il la résigna à e son grand âge. Il avait acquis d'Hindelbanck, où il bâtit un château, et où il mourut le 28 1748. Son fils aîné lui fit cons- un magnifique mausolée dans l'Hindelbanck, par le célèbre x qui donna occasion à ce fa- culpteur de faire l'étonnant et tombeau de M^{me}. Langhaus, la fois un chef-d'œuvre de l'art age éternel de l'amitié la plus
B. M—s.

ACH (CHARLES-LOUIS D'), estimé et aimé par ses qua- rsonnelles, né à Berne en il avait servi en France avant lution, et il avait été nommé al de camp au moment de n du pays de Vaud par les s en 1798. Le gouvernement e lui conféra le commande- e son arnée. On sait combien eils d'alors se trouvaient em-

barrassés et indécis. Le 24 février le général d'Erlach se présentant lui-même au grand-conseil avec quatre-vingts de ses officiers, qui en étaient membres comme lui, avait réussi à fixer les irrésolutions de cette assemblée, à relever son courage et ses espérances. Une acclamation unanime lui avait fait déférer un pouvoir illimité de faire agir son armée au moment où l'armistice conclu avec le général Brune finirait. Il partit pour arrêter son plan, et au moment où il devait l'exécuter, il reçut l'ordre de suspendre toute hostilité. Le gouvernement avait abdiqué ses pouvoirs. L'infortuné d'Erlach fut massacré quelques jours après par ses soldats, qui, à la nouvelle de la prise de Berne, le crurent traître. U—1.

ERMAN (JEAN-PIERRE), né à Berliu en 1755, y est mort en 1814. Après avoir fait ses études au collège français de Berlin, il fut nommé pasteur de la colonie française de cette ville. A cette place, qu'il conserva jusqu'à sa mort, il en joignit plusieurs autres, qui lui donnèrent une grande influence. Il devint principal du collège français, directeur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur, et membre de l'académie des sciences et des belles-lettres. Comme principal du collège il se fit remarquer par son zèle à maintenir les méthodes d'enseignement que les réfugiés avaient apportées de France, et en particulier de Saumur, où avait professé long-temps le célèbre Tannequi le Fevre. Malgré ses nombreuses occupations, Erman trouvait le temps de paraître dans le monde. Il y jouait un rôle par son esprit, ses connaissances et une grande facilité à s'énoncer. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour, et le char-

geait ordinairement de ses traductions françaises qu'elle a faites de quelques autres ouvrages de Spalding et de quelques autres théologiens ou philosophes allemands (Voy. ELISABETHINE, reine de Prusse). Il entretenait aussi des relations avec le ministre - d'état de Hertzberg, qui le consultait sur ses ouvrages, et auquel il indiquait les jeunes gens que leurs talents rendaient propres à être employés dans la carrière diplomatique. Erman a fait, en société avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les états du roi de Prusse*, tom. I--VIII, Berlin, 1782-1794, in-8°. Les deux derniers volumes sont entièrement d'Erman. C'est un recueil trop prolix et d'un style généralement trop négligé ; mais on y trouve des faits intéressants et des anecdotes curieuses. On a de plus d'Erman un *Eloge historique de la reine de Prusse, Sophie Charlotte*, épouse de Frédéric I^{er}, et aïeule de Frédéric-le-Grand. Cet éloge se compose d'une suite de Mémoires lus par l'auteur à l'académie des sciences et des belles-lettres de Berlin, de 1790 à 1795. On peut en porter le même jugement que des Mémoires des réfugiés. Un abrégé de la géographie ancienne en latin, quelques traductions de l'allemand, des sermons, des discours académiques, des rapports sur le collège et le séminaire français de Berlin, des articles insérés dans la nouvelle Bibliothèque germanique, dans la gazette littéraire de Francheville, dans le journal encyclopédique et dans quelques autres recueils, forment le reste des travaux littéraires de Jean-Pierre Erman. — Son fils aîné, George ERMAN, pasteur à Potsdam, mort avant lui, a publié un recueil

de son cadet, M. Paul Erman, à l'académie des sciences et belles-lettres de cette ville, s'est fait connaître comme un très habile physicien par ses expériences intéressantes sur le galvanisme, et a écrit sur ce sujet plusieurs Mémoires, dont l'un a été couronné par la première classe de l'Institut de France. C—A. T. ERMENGARDE, ou HERMESGARDE, fille de Louis II, empereur et roi d'Italie. Louis II n'eut point de fils ; aussi sa fille hérita-elle de grandes richesses. Bebeau-frère et favori de Charlemagne, enleva cette princesse et l'épousa ; il fut à cette occasion créé comte de Provence. Douze ans plus tard il substitua de sa propre autorité à ce titre celui de roi d'Aquitaine (Voy. BOSON). Ermengarde surviva à son mari, et gouverna le royaume de Provence jusqu'à ce que son fils Louis III fut reconnu pour roi, elle se retira dans le couvent de St-Sixte à Plaisance, où elle mourut au commencement du 10^e siècle. S. S—T. ERMENGARDE, fille d'Albalbert II, duc de Toscane, et femme de son oncle, épousa par secondes noces d'Adalbert, marquis de Ivry, au 10^e siècle. Ermengarde nous est représentée par l'historien Luitprand, comme l'une des princesses les plus intrigantes et les plus corrompues de l'Italie. Elle excita presque toutes les guerres civiles qui troublèrent la fin du règne de Bérenger I^{er}. Elle s'allia toujours à ses rivaux, qu'elle abandonnait après les avoir compromis. Elle hâta la ruine de Rodolphe de Bourgogne, à la place duquel elle éleva, en 926, sur le trône de France, Hugue comte de Provence, et fut reconnue pour reine. Mais ce-

plus habile qu'elle et plus abie ses prédécesseurs, la contraifin au repos. S. S—1.

ERMENGAUD, ou ARMEGAN-ou ARMINGANDUS BLA-médecin de Philippe-le-Bel, France, état de Montpellier. Il est mort en 1314, Ermid paraît avoir vécu pendant la e moitié du 13^e. siècle et au commencement du 14^e. Il se rendit célèbre dans son temps par sa s à deviner, à la seule inspecvisage, le genre des maladies, épidémies, leurs paroxysmes. (*GaSeries præsul. magalonens.*) un grand éloge. Ermengaud, adonné à l'usage des langues t hébraïque, a traduit de l'latin les *Cantiques* d'Avicenne et les *Commentaires* d'Averroès, et le *Traité de la Thériaque* de l'ancien auteur : cette traduction, et corrigée par André Alpago, se trouve dans le tome X des *Ouvrages* d'Averroès, imprimées à Venise en 1508. On doit aussi à Ermengaud une traduction de l'hébreu en latin d'un livre de Moïse Maimonides, intitulé : *gimine sanitatis ad Sultanum* etc. R—D—N.

ERMERIC ou HERMENRIC, roi des Goths en Espagne, s'y était jeté, et se défendit contre d'autres barbares attirés par sa valeur et la fécondité de cette pe- s, favorisés d'ailleurs par la faide de l'empereur Honorius. La Gaule qui renfermait alors toutes les s et une partie de la Lusitanie, n'était pas partagée à Ermeric : il y était assis de la domination des Suèves après avoir traité avec les natu- pays. Attaqué en 419 par Gonroi des Vandales, il le repoussa et poursuivit par son général Genseric, qui fut défait en 427 par Ermeric, autre roi des Vandales ;

mais ce prince étant passé en Afrique, Ermeric ne fut plus troublé dans la possession de la Galice ; il mourut en 440, après un règne de trente-un ans, laissant la couronne des Suèves à Rechila. B—P.

ERMITE (DANIEL L'), en latin *Eremita*, né à Anvers, vers l'an 1584, de parents qui avaient embrassé le parti de la réformation, se consacra, dès son adolescence, l'amitié de Scaliger et de Casaubon, qui le recommandèrent à De Vic, ambassadeur de France en Suisse. Les conseils de De Vic le firent changer de religion ; il voyagea en Italie, et s'attacha, à Florence, à Cosme de Médicis. Celui-ci l'employa comme son secrétaire et l'attacha à diverses légations, entre autres auprès de l'empereur Rodolphe II, qui le combla des distinctions les plus flatteuses. De retour en Toscane, il mourut à Livourne en 1615, dans la vingt-neuvième année de son âge. Il cultivait la littérature ancienne et les muses latines. Outre quelques pièces de vers latins, on a de lui : I. *Iter Germanicum*, Leyde, 1657, in-16. Sous la forme de lettre au cardinal Guidi, c'est la description de son voyage en Allemagne, à l'époque de sa mission auprès de l'empereur Rodolphe et d'autres princes ; II. une lettre au cardinal Gonzague, *De Helvetiorum, Rhetorum, Sedunensium situ, republicâ, et moribus*, Leyde, 1627, in-14 ; III. *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, publié à Utrecht, 1701, in-8., par Grævins, qui a recueilli à la suite des *Opuscula varia*. On trouve une analyse de *la Vie de la cour et la Vie civile*, dans le tome VII des *Soirées littéraires*, de Coupé, pag. 124-157. N—ON.

ERMOLDUS NIGELLUS, écrivain du 9^e. siècle sur lequel on n'a que des renseignements incomplets.

Muratori croit que c'est le même qu'**Ermoldus**, abbé d'Aniane, et les raisons dont il appuie son sentiment paraissent bien fondées. **Ermoldus** vivait à la cour de l'empereur Louis-le-Débonnaire; il encourut la disgrâce de ce prince, et fut exilé à Strasbourg; il y termina, en 826, un poème qu'il adressa à l'empereur, par une petite pièce, dont les premières et les dernières lettres de chaque vers forment le suivant :

Ermoldus cecinit Hludoici Caesaris arma.

Cet ouvrage lui mérita sa liberté et l'entier oubli de sa faute. Il obtint même dans la suite la confiance de l'empereur, puisqu'il le chargea en 834 de réclamer, en son nom, la restitution des biens des églises dont Pepin, son fils, roi d'Aquitaine, s'était emparé. L'année suivante il retourna à son monastère, qu'on croit être celui d'Aniane dont on avait accru les privilèges. C'est à cela que se borne le peu qu'on sait sur **Ermoldus**. Le poème qu'il a composé est divisé en quatre livres; il y fait le récit des guerres soutenues par Louis et des autres événements importants de son règne. La versification en est peu agréable; mais l'ouvrage est important par le grand nombre de faits historiques qui s'y trouvent rapportés ou éclaircis. On en conserve le manuscrit original à la bibliothèque impériale de Vienne. **Lambécus** en inséra la préface et quelques fragments dans le catalogue de cette bibliothèque (II, 359); et ce savant avait promis de satisfaire les curieux en publiant cet ouvrage. **Barthold-Christien Richard** et ensuite **Jean-Benoît Gentilotti** s'engagèrent successivement à remplir cette promesse. Mais c'est à **Muratori** qu'on est redevable de sa publication; il obtint une copie collationnée du manuscrit, y ajouta une préface dans laquelle il rassembla tou-

tes les circonstances qu'il avait pu recueillir sur la personne d'**Ermoldus**; éclaircit par des notes les passages de cet ouvrage, et le fit imprimer en tête de la deuxième partie du second volume de ses *Scriptores rerum Italicar.*; **Menckenius** l'a inséré depuis dans ses *Scriptor. rerum Germanicar.*; et enfin **D. Bouquet** dans sa *Collection des Historiens de France*, tome V, avec de nouvelles notes et des corrections importantes dans le texte. W—s

ERNDL ou **ERNDETEL**; **CHRÉTIEN-HENRI**, médecin allemand, né à Dresde, où il mourut le 17 mai 1754, premier médecin du roi de Pologne. Entraîné par l'amour des sciences, il avait voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, parcouru les Alpes avec les **Scheuchzer**; partout il visitait avec soin les jardins, les bibliothèques et les musées, et prenait des notes sur tous les objets qui méritaient quelque attention; il les réunit sous ce titre : *De itinere suo Anglicano et Batavo, annis 1706 et 1707, facta, relatio ad amicum*, 1710, in-8°. **Kivlin** et **Betelius** ayant fait quelques remarques critiques sur cet ouvrage, **Erndl** y répondit dans la préface de la seconde édition, qui parut à Amsterdam en 1711. On y trouve quelques détails sur des jardins fort curieux alors. Mais il paraît qu'il se trompe dans plus d'une occasion, comme lorsqu'il dit avoir vu en fleur à Amsterdam, les arbres qui donnent les baumes du Pérou et la gomme animé. Dans une lettre qu'il adressa à **Breyne** le fils, et qui parut à Dresde en 1715, in-8°, il lui fit l'énumération des collections des plantes dessinées ou peintes inédites qu'il avait eu occasion de voir dans ses voyages, surtout dans la bibliothèque de Berlin. Là, entre autres, se trouvaient les

lu Japon, rapportées par celles du Brésil, recueillies ince Maurice de Nassau. Il l'avant de voyager il avait tracer un plan, ce qui fit le la dissertation suivante : *De oria naturalis exotico geographia in medicina*, Leipzig, -4°. Avant visité les eaux de t de Teplitz, il fit le cas plantes qui se trouvaient rs environs; ce qui donna deux opuscules suivants : *Im circa Sedlicenses thermachus*, Nuremberg, 1725, arait que celui-ci est devenu, car Haller n'en fait mention la foi d'autrui. Quant au se- : *Plantis circa thermas Te- crescentibus*, il parut dans . des *Curieux de la Nature*, rndl ayant été appelé à Var- le roi de Pologne pour être tier médecin, il se trouva dans ièrement neuf du côté des ons naturelles. Il entreprit de connaître; c'est le sujet de : suivant : *Warsavia Phytostata, sive de aëre, aquis, locis Waraviae eorumdem-ibus et morbis tractatus*. Il ans le même volume le *Viri-Warsaviense sive Catalogus um circa Warsaviam cres-*, Dresde, 1750, in-4°. C'est isse de la Flore du pays; ce e long-temps après qu'on en : connaissance plus exacte par s de Gilibert. En général, a montré, dans toutes les par- sciences où il s'est exercé, que naissances très superficielles.

D—P—s.

IECOURT (BARBE D'), plus sous le nom de M^{me}. de St.-s, doit être comptée dans le mbre des femmes qui dans

ces derniers siècles ont su allier les inclinations et les vertus guerrières à toutes les qualités qui font l'ornement de leur sexe; compatriote de Jeanne d'Arc, qu'elle semblait avoir prise pour modèle, elle naquit au château de Neuville, entre Bar et Verdun, à cinq lieues de chacune de ces deux villes. Élevée à la campagne, elle acquit de bonne heure l'habitude des exercices du corps; mariée fort jeune à M. de St.-Balmon, ce seigneur, charmé de la bonne grâce qu'elle avait sous l'habit d'amazone, la menait à la chasse avec lui, et prenait plaisir à l'exercer au maniemment des armes. L'adresse qu'elle y acquit ne lui fut pas inutile. La malheureuse province de Lorraine, alternativement traversée par les armées françaises et impériales pendant la guerre de trente ans, se voyait dévastée par les courreurs des deux partis. M. de St.-Balmon, attaché au duc de Lorraine, prit de l'emploi dans l'armée impériale; quoique portée d'inclination pour le parti de la France, son épouse ne quitta pas son château de Neuville, où elle eut souvent occasion de déployer son courage en se mettant à la tête de ses vassaux et de tous les paysans des villages voisins, soit pour se défendre ou pour escorter des convois, soit pour reprendre le bétail et le butin enlevés par les partisans ennemis; elle se rendit redoutable dans ces petites expéditions, et fit souvent des prisonniers, qu'elle envoyait dans les places voisines. En 1643, ayant obtenu du duc d'Angoulême une petite garnison pour le château d'un de ses parents, afin qu'on n'y allât plus piller, « pour moi, dit-elle, je ne de- » mande personne; il suffit que j'aie » permission de me défendre. » Après la paix de Westphalie elle s'occupa de littérature, et publia en 1650

tragédie intitulée *les Jumeaux martyrs*, in-4°; et 1651, 1 vol. in-12. Elle avait aussi composé (en 1650) une tragédie en 5 actes, intitulée *la Fille généreuse*; cette pièce n'a pas été imprimée. Après la mort de son mari, madame de Saint-Balmon voulut prendre le voile chez les religieuses de Sainte-Claire, à Barle-Duc, et mourut avant sa profession, le 22 mai 1660, âgée de cinquante-deux ans. Le P. J. M. de Verbon écrit sa Vie sous ce titre: *L'Amazone chrétienne, ou les Aventures de madame de St.-Balmon*, Paris, 1678. in-12. Le P. Desbillons, jésuite, en a donné une nouvelle édition, avec quelques additions, en 1773. C. M. P.

ERNEST. Voy. HESSE-RHINFELS, MANSFELD, et SAXE.

ERNESTI. La famille des Ernesti a produit un grand nombre de littérateurs et de savants distingués, dont quelques-uns comptent parmi les hommes les plus célèbres de l'Allemagne. Il règne, dans tous les dictionnaires où il est question de ces savants, une grande confusion qui empêche d'en fixer la filiation, et il serait à souhaiter qu'un des Ernesti vivants éclaircît ce point obscur, en publiant une table généalogique de cette maison, dont l'illustration remonte au 15^e siècle, où nous trouvons un *Jean Ernesti*, recteur du gymnase de Heidelberg, et auteur de divers ouvrages de théologie. Le 17^e siècle nous fournit deux ERNESTI, dont paraissent descendre tous ceux qui ont fleuri dans le 18^e siècle; ce sont *Daniel Ernesti*, recteur de Rochlitz, et *Jean-Christophe*. Le premier eut trois fils: *Jacques-Daniel*, père de dix-huit enfants; *Jean-Henri*, et *Christophe-Théodore*; l'autre eut cinq fils: *Jean-Christian*, *Jean-Frédéric*-

guste, et deux autres sous les noms de *Auguste*.

Auguste; *Jean-Frédéric-Christophe* ou fils, nommé *Jean-Christophe-Théophile* (Voy. ces articles).

S—L.

ERNESTI (JACQUES-DANIEL), né de Daniel-Ernesti, théologien luthérien, naquit à Rochlitz le 22 septembre 1640, et mourut le 15 décembre 1707 à Altenbourg, après avoir eu dix-huit enfants de ses trois femmes. On a de lui: *Aparthésis, sive selectiores flores philologico-historico-theologico-morales ex auctoritate divisi*, Altenbourg, 1671, in-8°. C'est un recueil de traits historiques, de maximes et de pensées détachées, fait avec beaucoup de soin. L'auteur avait déjà publié en

un grand nombre d'autres ouvrages qui lui avaient mérité l'estime de son pays. — ERNESTI (JEAN-HENRI), frère du précédent, recteur de l'école de St.-Thomas à Leipzig, mort en cette ville le 16 octobre 1729, âgé de cinquante-dix-sept ans. On a de lui: I. *Disquisitione de pharisaïs in libris profanorum scriptorum occurrentibus*, Leipzig, 1690, in-12. Cet ouvrage est imprimé pour l'érudition et l'esprit de critique qui y règne; II. *De nonnullis principibus delectatione ab antiquis mechanicis petita*, ibid., 1691, in-12. Cette petite dissertation, dont le style est très piquant, est écrite d'un style agréable; III. *Compendium hermeneuticæ profanæ, seu de legendis scriptoribus profanis præcepta nonnulla*, ibid., 1699, in-12, ouvrage écrit avec autant de clarté que de précision; IV. *Commentationes novæ in Cornelium Nepotem, Justinum Terentium, Plautum*, t. I, in-8°. Il s'était

occupé de Quinte-Curce, a publié un *Lexicon* de Quinte-Curce, par vu le jour; mais il en est le plan sous ce titre : *Usur-Curtis in particulis latinis in se spectata quàm cum laeni dictione collata*, Leipzig, in-12. Il y compare la de Quinte-Curce avec celle de Nepos, et prétend qu'il est impossible de faire un bon mire latin universel, mais rait utile d'en faire un pour auteur latin. Parmi les autres s d'Ernesti, qui sont en grand ; on remarque ses *Dissertationes Polyhistoro barbarico, artissâ metaphysicâ Catul-De mutatione hominum in Cornelius Nepos per epistolas, cum commentario in us biblicas; Paralipomena rerum lipsicarum metricè.*

W—s.

ERSTI (JEAN-AUGUSTE), l'un des illustres critiques qu'ait produites l'Allemagne, naquit à Tennstadt, Saxe, le 4 août 1707. Il était le fils de Jean-Christophe Ernesti, par quelques ouvrages, et le 11 août 1722. Son père, pasteur de cette petite ville, et docteur en théologie, mit tous ses soins à lui procurer une bonne éducation. Après sa sortie de l'école, pendant quelques années, dans des particularités, le jeune Ernesti fut envoyé aux écoles de Pforta, et passa bientôt tous ses loisirs à son application et par la suite de ses progrès. Il fréquenta les cours des universités de Jena, de Jülich et de Leipzig, et ayant terminé ses études, se chargea de donner des leçons à quelques jeunes gens. C'est alors qu'il apprit les mathématiques et l'habitude de l'étude que lui fut

très utile dans la suite. Ernesti prit le grade de maître-ès-arts à l'âge de vingt-trois ans, et bien qu'il se destinât au ministère évangélique, il accepta, l'année suivante, la place de co-recteur de l'école St. - Thomas de Leipzig. Obligé de se livrer presque uniquement à l'étude de la littérature ancienne, il n'abandonna cependant point celle de la théologie, et trouva même le moyen de faire concourir à ses progrès dans cette partie, des connaissances qui, au premier coup-d'œil, y paraissent étrangères. Il succéda, en 1754, à J. M. Gessner, recteur de la même école, et acquit dans l'exercice de cette place une réputation qui s'étendit jusque dans les pays étrangers. En 1742, il fut nommé professeur extraordinaire de littérature ancienne, contre l'usage, qui ne permettait pas qu'on confiât une chaire au chef d'un établissement d'instruction; en 1756, professeur extraordinaire d'éloquence, science dans l'enseignement de laquelle il introduisit cette méthode philosophique, adoptée aujourd'hui par toutes les universités de l'Allemagne, et qui leur donne tant de supériorité. Enfin, en 1758, il reçut le grade de docteur en théologie, et fut nommé à la chaire de cette science; mais il n'en continua pas moins à remplir celle d'éloquence jusqu'en 1770, qu'il la remit à A. G. Ernesti, son âge ne lui permettant plus de soutenir un travail aussi excessif. Ernesti était devenu pour l'Allemagne un objet de vénération; on ne prononçait son nom qu'avec respect; toutes les sociétés savantes s'étaient empressées de l'accueillir; comblé des faveurs de la fortune, revêtu de toutes les distinctions, il parvint à une heureuse vieillesse, et mourut le 21 septembre 1781, à 75 ans et quelques mois. Peu de jours avant sa mort, il avait encore prêché

et fait en public des lectures de plusieurs heures; il répétait souvent qu'un théologien doit mourir dans la chaire, et sembla vouloir prouver la vérité de cette maxime par son exemple. Ernesti était naturellement sévère, mais la douceur de sa figure en tempérant la sévérité; généreux, indépendant, bon ami, indulgent envers les autres, on ne peut lui reprocher qu'un amour-propre trop irritable, et qui le rendit injuste, une fois dans sa vie, envers le célèbre Reiske. On ne doit point regarder Ernesti comme un homme de génie; il avait plus d'étendue que de profondeur dans l'esprit, plus d'érudition que de savoir, et manquait tout-à-fait du talent de généraliser ses idées pour en tirer de nouvelles conséquences; mais on ne peut lui refuser d'avoir été très savant en histoire, en archéologie, et surtout en littérature ancienne. Personne n'a possédé au même degré que lui la connaissance des beautés et des finesses de la langue latine; et quoiqu'il ne fût pas aussi habile dans la langue grecque, il a cependant contribué à en répandre le goût par les éditions qu'il a données de plusieurs ouvrages classiques. Les principaux ouvrages d'Ernesti, considéré comme éditeur, sont : I. *Homeri opera omnia, cum variis lectionibus manuscript. lips. et notis*, Leipzig, 1759-64-65, in-8°. Cette édition, faite sur celle de Samuel Clarke, est très recherchée, cependant elle est inférieure pour la correction du texte à celle qu'a donnée M. Wolf, en 1804, et les notes laissent plus à désirer que celles de M. Heyne, sur le même auteur. II. *Callimachi hymni, epigrammata et fragmenta, cum notis variis*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°; c'est la meilleure édition de Callimaque; l'éditeur y a joint une bonne version latine et des

II. *Polybii libri notis variis*, Leipzig, 1765-64, 3 vol. in-8°; cette édition a été recherchée pour le glossaire qu'y avait joint l'éditeur; mais elle a été surpassée par celle de M. Schweighartser. IV. *M. T. Ciceronis opera cum clave Ciceroniana*, Leipzig, 1757; Halle, 1757 et 1775. Ces deux dernières éditions ont à peu près la même valeur; on semble cependant donner la préférence à celle de 1775, quoiqu'elle soit imprimée sur un mauvais papier. C'est de tous les ouvrages publiés par Ernesti celui qui a le plus contribué à sa réputation; il revint le texte avec le plus grand soin, en le comparant à toutes les éditions antérieures dont il avait formé la collection complète, à ses frais; le *Ciceronis Ciceroniana*, est un livre inestimable à toute personne qui veut faire une étude approfondie de la littérature; on l'a imprimé séparément et on le joint aux différentes éditions de Cicéron, de format in-8°; la publication des œuvres de ce grand homme, par Ernesti, fut l'époque d'une révolution dans la critique littéraire; on sentit que ce qui constituait une bonne édition était l'extrême correction du texte, le choix des différentes leçons proposées par les savants, pour la restitution des passages altérés, et enfin un moyen simple et facile de vérifier le sens de chaque mot, par la comparaison des différentes acceptions dans lesquelles l'auteur lui-même. On comprit que des notes rassemblées au bas des pages, ou rejetées confusément à la fin du volume, en rendaient la lecture pénible, sans presque aucune utilité pour la plupart des lecteurs, qui ne cherchaient que des notes que de

qu'y avait joint l'éditeur; mais elle a été surpassée par celle de M. Schweighartser. IV. *M. T. Ciceronis opera cum clave Ciceroniana*, Leipzig, 1757; Halle, 1757 et 1775. Ces deux dernières éditions ont à peu près la même valeur; on semble cependant donner la préférence à celle de 1775, quoiqu'elle soit imprimée sur un mauvais papier. C'est de tous les ouvrages publiés par Ernesti celui qui a le plus contribué à sa réputation; il revint le texte avec le plus grand soin, en le comparant à toutes les éditions antérieures dont il avait formé la collection complète, à ses frais; le *Ciceronis Ciceroniana*, est un livre inestimable à toute personne qui veut faire une étude approfondie de la littérature; on l'a imprimé séparément et on le joint aux différentes éditions de Cicéron, de format in-8°; la publication des œuvres de ce grand homme, par Ernesti, fut l'époque d'une révolution dans la critique littéraire; on sentit que ce qui constituait une bonne édition était l'extrême correction du texte, le choix des différentes leçons proposées par les savants, pour la restitution des passages altérés, et enfin un moyen simple et facile de vérifier le sens de chaque mot, par la comparaison des différentes acceptions dans lesquelles l'auteur lui-même. On comprit que des notes rassemblées au bas des pages, ou rejetées confusément à la fin du volume, en rendaient la lecture pénible, sans presque aucune utilité pour la plupart des lecteurs, qui ne cherchaient que des notes que de

ements qu'ils auraient désirés. ut le défaut absolu de com- s présentait d'autres inconvé- ont sentis d'habiles philolo- quelques-uns d'eux, parmi en doit citer MM. Schultz, Weiske, qui unissent à une rdition un véritable esprit de ont donné de différents ou- e Cicéron des éditions préfé- celle d'Ernesti. V. C. *Cornel. pers*, Leipzig, 1752, 2 vol. ibid., 1772, 2 vol. in-8°; 1801, 2 vol. in-8°. Ce fut Jér. rlm qui prit soin de cette der- niop. Lallemand et Brottier té le texte de Tacite tel qu'il corrigé par Ernesti. VI. C. *Tr. quæ extant*, Leipzig, in-8°; ibid., 1775, in-8°; ous ont été effacées par celle Volk, Leipzig, 1802, 4 vol. II. *Aristophanis nubes*, Leip- 55, in-8°, avec une pré- éditeur (Voy. J. Alb. FA- et HENZIG). Les autres ou- Ernesti sont : I. *Opuscula sico-critica*, Amsterdam, in-8°. On a omis d'insé- ce recueil les deux premiè- ertations académiques d'Er- *le emendatione voluntatis per* Leipzig, 1750, in-4°, et *itio philol. philol. quæ philo- perfecta grammaticæ asseri- Quintilian*. I 9; ibid., 1752, es deux Opuscules sont re- a. De toutes les autres pièces ques d'Ernesti, nous ne cite- son *Historia critica operum is typographorum formulis* m, ibid., 1756, in-4°, et gramme *De vestigiis linguæ e in linguæ græcæ*, ibid., in-4°. II. *Opuscula oratoria, p., prolusio et elogia*, 1782, in-8°, velle édi-

tion augmentée et plus correcte, ibid., 1767, in-8°. III. *Opuscula, oratio- nes; nova collectio*, Leipzig, 1791, gr. in-8°, trad. en allemand par Koth, Leipzig, 1792, in-8°. IV. *Archeologia litteraria*, Leipzig, 1768, in-8°. L'auteur y développe l'origine et l'his- toire de l'écriture et de la gravure, des inscriptions, médailles, etc., chez les anciens. En faisant l'éloge de ce savant ouvrage dans ses *Acta litteraria* (V. 194), C. A. Klotz y relève plusieurs erreurs et un grand nombre d'omissions. La seconde édition, re- vue et augmentée par G. H. Martin (Leipzig, 1790, in-8°), est très es- timée. V. *Initia doctrinæ solidioris*, Leipzig, 1736, 42, 50, 58, 69, 76, 83, in-8°; c'est un excellent cours de littérature. Le style en est si parfait qu'il mérita à l'auteur le surnom de *Cicéron de l'Allemagne*. On en a extrait l'ouvrage intitulé : *Initia rhetorica*, Leipzig, 1750, in-8°; VI. *Observationes philologo-criticæ in Aristophanis nubes, et Josephi Anti- quit.* (publié par J. Chr. Théophile Ernesti), Leipzig, 1795, in-8°. VII. *des Sermons* en allemand, Leipzig, 1768, 1782, in-8°, 4 part.; la 1^{re}. a été trad. en Hollandais, Utrecht, 1770, in-8°; le savant s'y montre plus que l'orateur chrétien; VIII. *Institutio interpretis Novi Testamenti*, Leip- zig, 1761, 1765, 1775, in-8°; Abo, 1792, in-8°, réimprimée pour la 4^e. fois à Leipzig, avec des addi- tions de D. C. F. Ammon, 1792, in- 8°. Cet ouvrage est regardé comme classique par les théologiens alle- mands. Ernesti y pose des règles de critique pour l'intelligence et l'expli- cation des livres saints. Il cherche à prouver que ce n'est point manquer de respect pour ces livres, que d'en soumettre le texte à une analyse rigou- reuse, et fait voir par plusieurs exem-

sorte qu'il fut employé comme ambassadeur ou comme député par le canton de Berne dans cent quarante-quatre circonstances différentes, soit aux diètes ou aux conférences tenues dans la Suisse, ou dans les pays étrangers. Ses principales missions furent auprès du roi de France, de la république de Venise et du duc de Savoie, et toujours il s'en tira avec autant d'adresse que d'honneur. Ses talents militaires le firent nommer banneret de la république, et colonel-général des troupes de l'état de Berne, et l'estime qu'il s'était acquise le fit nommer à l'unanimité avoyer de cette république en 1629. Il s'était tellement acquis l'affection de Louis XIII, que ce prince lui accorda, en 1639, une compagnie de deux cents hommes au régiment des gardes suisses, avec faculté d'en disposer en faveur de ses fils, en sorte qu'il la céda la même année à Albert, son fils puîné, enfin il mourut en 1651, et fut enterré dans l'église paroissiale de Spietz, où se voit son tombeau.

B. M—2.

ERLACH (SIGISMOND D'), neveu du précédent, naquit en 1614. Il entra de bonne heure au service de France, et y resta sous les ordres de Jean-Louis d'Erlach son oncle, jusqu'en 1650; s'étant distingué en qualité de colonel du régiment allemand qui portait son nom, il servit, en 1648 et 1649, comme maréchal-de-camp, et se fit remarquer à la bataille de Lens et au siège de Cambrai. Revenu dans Berne sa patrie, il fut fait conseiller d'état, et chargé de commander l'armée qui dispersa les paysans révoltés dans l'année 1655. Il fut moins heureux en 1655, en combattant contre l'armée des cantons catholiques, qui remportèrent sur lui la victoire de Wilmerguen, en sorte qu'il fut obligé de se disculper devant le conseil sou-

E R L

; mais bientôt s'é dissipèrent les troupes formés contre le duc de Savoie, et avoyer de la république en 1651, et par la suite, général du corps vétéque. Son grand âge lui fit de sa démission, en 1685; mais le qu'on avait de lui, et la confiance qu'il inspirait, empêchèrent les Berneois l'accepter, car il était regardé des étrangers, comme un des hommes les plus sages et les plus dignes de gouverner. Cet homme, encore respectable que célèbre, mourut à Berne, le 1^{er} décembre 1699, portant l'estime et les regrets de ses compatriotes, et fut inhumé à l'église de Spietz, où son corps avait été transporté.

B. N

ERLACH (JEAN-LOUIS D'), né à Berne, en 1648, fut amené en Danemark de ses parents en 1665; ans il entra parmi les pages et s'appliqua à l'étude de la langue danoise. En 1665, il obtint la permission de servir sur la flotte hollandaise sous le commandement du vice-amiral Tromp. Au combat de Hoolm il se distingua, de manière à obtenir le commandement d'une frégate de premier rang; fut nommé capitaine d'escadre en 1672; contre-amiral en 1676, et vice-amiral de Danemark en 1678. Il contribua à la prise de l'île de Rugen, suivit le comte de Forbin en Espagne, et se trouva aux sièges de Roses, Palamos et Barcelonne. Il mourut en 1680, à l'âge de quarante-deux ans.

ERLACH (JÉRÔME D'), né à Berne, Entré de bonne heure au service de France, dans la compagnie de Jacques d'Erlach, son oncle, il le quitta en 1696, et fut nommé colonel en 1702, comme colonel au service de l'empereur Léopold, qui le fit chevalier de l'ordre de l'Étoile. Deux ans ap

temberg le fit chevalier de , et l'empereur Joseph lui titre de chambellan, et ceal-lieutenant - feld - maré-armées, et le margrave de g - Bareith lui accorda la le l'aigle-rouge. En 1712, fort satisfait de ses services, e du St.-Empire, lui et ses des deux sexes, et enfin, bienfaits de la maison il se retira, en 1715, avec e de l'un des plus habiles e son temps et l'estime de nces qui l'avaient connu, rement du prince Eugène.

employé dans toutes les la succession d'Espagne, dait aux sièges de Haguelandau. De retour dans sa cupa divers postes impor- 1721 il fut nommé avoyer et conserva cette place 1747, où il la résigna à grand âge. Il avait acquis indelbanck, où il bâtit un lteau, et où il mourut le 28 8. Son fils aîné lui fit cons-nagnifique mausolée dans ndelbanck, par le célèbre ai donna occasion à ce fa- teur de faire l'étonnant et nbeau de M^{me}. Langhaus, is un chef-d'œuvre de l'art sternel de l'amitié la plus B. M—s.

l (CHARLES-LOUIS D'), imé et aimé par ses qua- melles, né à Berne en ait servi en France avant n, et il avait été nommé le camp au moment de du pays de Vaud par les 1 1798. Le gouvernement ui conféra le commande- n ar née. On sait combien d'alors se trouvaient em-

barrassés et indécis. Le 24 février le géuéral d'Erlach se présentant lui-même au grand-conseil avec quatre-vingts de ses officiers, qui en étaient membres comme lui, avait réussi à fixer les irrésolutions de cette assemblée, à relever son courage et ses espérances. Une acclamation unanime lui avait fait déférer un pouvoir illimité de faire agir son armée au moment où l'armistice conclu avec le général Brune finirait. Il partit pour arrêter son plan, et au moment où il devait l'exécuter, il reçut l'ordre de suspendre toute hostilité. Le gouvernement avait abdiqué ses pouvoirs. L'infortuné d'Erlach fut massacré quelques jours après par ses soldats, qui, à la nouvelle de la prise de Berne, le crurent traître. U—1.

ERMAN (JEAN-PIERRE), né à Berliu en 1753, y est mort en 1814. Après avoir fait ses études au collège français de Berlin, il fut nommé pasteur de la colonie française de cette ville. A cette place, qu'il conserva jusqu'à sa mort, il en joignit plusieurs autres, qui lui donnèrent une grande influence. Il devint principal du collège français, directeur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur, et membre de l'académie des sciences et des belles-lettres. Comme principal du collège il se fit remarquer par son zèle à maintenir les méthodes d'enseignement que les réfugiés avaient apportées de France, et en particulier de Saumur, où avait professé long-temps le célèbre Tannequi le Fevre. Malgré ses nombreuses occupations, Erman trouvait le temps de paraître dans le monde. Il y jouait un rôle par son esprit, ses conuassances et une grande facilité à s'énoncer. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour, et le char-

geait ordinairement de revoir les traductions françaises qu'elle faisait des ouvrages de Spalding et de quelques autres théologiens ou moralistes allemands (Voy. ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse). Il entretenait aussi des relations intimes avec le ministre - d'état comte de Hertzberg, qui le consultait sur ses ouvrages, et auquel il indiquait les jeunes gens que leurs talents rendaient propres à être employés dans la carrière diplomatique. Erman a fait, en société avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les états du roi de Prusse*, tom. I-VIII, Berlin, 1782-1794, in-8°. Les deux derniers volumes sont entièrement d'Erman. C'est un recueil trop prolix et d'un style généralement trop négligé; mais on y trouve des faits intéressants et des anecdotes curieuses. On a de plus d'Erman un *Eloge historique de la reine de Prusse, Sophie Charlotte*, épouse de Frédéric I^{er}, et aïeule de Frédéric-le-Grand. Cet éloge se compose d'une suite de Mémoires lus par l'auteur à l'académie des sciences et des belles-lettres de Berlin, de 1790 à 1795. On peut en porter le même jugement que des Mémoires des réfugiés. Un abrégé de la géographie ancienne en latin, quelques traductions de l'allemand, des sermons, des discours académiques, des rapports sur le collège et le séminaire français de Berlin, des articles insérés dans la nouvelle Bibliothèque germanique, dans la gazette littéraire de Francheville, dans le journal encyclopédique et dans quelques autres recueils, forment le reste des travaux littéraires de Jean-Pierre Erman. — Son fils aîné, George ERMAN, pasteur à Potsdam, mort avant lui, a publié un recueil

cadet, M. Paul l'académie des lin, et membre des sciences et belles de cette ville, s'est fait connaître comme un très habile physicien. Il a fait des expériences intéressantes sur le galvanisme, et a écrit sur ce sujet plusieurs Mémoires, dont l'un a été couronné par la première classe de l'Institut de France. C—A. V. ERMENGARDE, ou HERMENGARDE, fille de Louis II, comte de Provence et roi d'Italie. Louis II n'avait pas de fils; aussi sa fille épousa-elle de lui de grandes richesses. Elle fut le beau-frère et favori de Charles-le-Simpliciteux, enleva cette princesse en 877, et l'épousa; il fut à cette occasion comte de Provence. Douze ans plus tard il substitua de sa propre autorité à ce titre celui de roi d'Arles (Boson). Ermengarde survécut à son mari, et gouverna le royaume d'Arles jusqu'à ce que son fils Louis III prit l'âge de régner. Lorsqu'elle fut reconnue pour roi, elle se retira dans le couvent de St-Sixte à Puy-en-Vieille, où elle mourut au commencement du 10^e siècle. S. S—A. ERMENGARDE, fille d'Adalbert I^{er}, duc de Toscane, et femme en secondes noces d'Adalbert, marquis d'Ivrée, au 10^e siècle. Ermengarde nous est représentée par l'historien Luitprand, comme l'une des plus belles et les plus intrigantes et les plus corrompues de l'Italie. Elle excita presque toutes les guerres civiles qui troublèrent la fin du règne de Bérenger I^{er}. Elle s'allia toujours à ses rivaux, qu'elle abandonnait après les avoir compromis. Elle hâta la ruine de Rodolphe de Bourgogne, à la place duquel elle éleva, en 1026, sur le trône d'Italie, Hugue comte de Provence, son troisième fils. Mais ce-

lus habile qu'elle et plus ab-
ses prédécesseurs, la contrain-
n au repos. S. S—r.

ENGAUD, ou ARMEGAN-
ou ARMINGANDUS BLA-
médecin de Philippe-le-Bel,
rance, état de Montpellier.
étant mort en 1314, Er-
l paraît avoir vécu pendant la
moitié du 13^e. siècle et au
cement du 14^e. Il se rendit
bre dans son temps par sa
à deviner, à la seule inspec-
isage, le genre des maladies,
iodes, leurs paroxysmes. Ga-
ries *prosul. magalonens.*)
in grand éloge. Ermengaud,
donné à l'usage des langues
hébraïque, a traduit de l'a-
atin les *Cantiques* d'Avicenne
Commentaires d'Averroës,
le *Traité de la Thériaque*
rier auteur : cette traduction,
: corrigée par André Alpago,
e dans le tome X des *Ouvres*
oës, imprimées à Venise en
n doit aussi à Ermengaud une
n de l'hébreu en latin d'un
Moïse Maimonides, intitulé :
imine sanitatis ad Sultanum
riæ. R—D—N.

ERIC ou HERMENRIC, roi
ves en Espagne, s'y était jeté,
e d'autres barbares attirés par
sse et la fécondité de cette pe-
e, favorisés d'ailleurs par la fai-
e l'empereur Honorius. La Ga-
n renfermait alors toutes les
: et une partie de la Lusitanie,
: partage à Ermeric : il y éta-
ége de la domination des Suè-
rès avoir traité avec les natu-
rès. Attaqué en 419 par Gon-
oi des Vandales, il le repoussa
t poursuivre par son général
vire, qui fut défait en 427 par
e, autre roi des Vandales;

mais ce prince étant passé en Afrique,
Ermeric ne fut plus troublé dans la
possession de la Galice; il mourut en
440, après un règne de trente-un
ans, laissant la couronne des Suèves
à Rechila. B—P.

ERMITE (DANIEL L'), en latin
Eremita, né à Anvers, vers l'an
1584, de parents qui avaient em-
brassé le parti de la réformation, se
concilia, dès son adolescence, l'amitié
de Scaliger et de Casaubon, qui le re-
commandèrent à De Vic, ambassadeur
de France en Suisse. Les conseils de
De Vic le firent changer de religion;
il voyagea en Italie, et s'attacha, à
Florence, à Cosme de Médicis. Celui-ci
l'employa comme son secrétaire et l'at-
tacha à diverses légations; entre au-
tres auprès de l'empereur Rodolphe II,
qui le combla des distinctions les plus
flatteuses. De retour en Toscane, il
mourut à Livourne en 1613, dans la
vingt-neuvième année de son âge. Il
cultivait la littérature ancienne et les
muses latines. Outre quelques pièces
de vers latins, on a de lui : I. *Iter Ger-
manicum*, Leyde, 1657, in-16. Sous
la forme de lettre au cardinal Guidi,
c'est la description de son voyage en
Allemagne, à l'époque de sa mission au-
près de l'empereur Rodolphe et d'au-
tres princes; II. une lettre au cardinal
Gonzague, *De Helvetiorum, Rho-
torum, Sedunensium situ, republicâ,*
et moribus, Leyde, 1627, in-24; III.
Aulicæ vitæ ac civilis libri IV, pu-
blié à Utrecht, 1701, in-8., par
Grævius, qui a recueilli à la suite
des *Opuscula varia*. On trouve une
analyse de la *Vie de la cour et la*
Vie civile, dans le tome VII des *Soi-
rées littéraires*, de Coupé, pag. 124-
157. M—ON.

ERMOLDUS NIGELLUS, écri-
vain du 9^e. siècle sur lequel on n'a
que des renseignements incomplets.

Muratori croit que c'est le même qu'Ermenoldus, abbé d'Aniane, et les raisons dont il appuie son sentiment paraissent bien fondées. Ermenoldus vivait à la cour de l'empereur Louis-le-Débonnaire; il encourut la disgrâce de ce prince, et fut exilé à Strashourg; il y termina, en 826, un poème qu'il adressa à l'empereur, par une petite pièce, dont les premières et les dernières lettres de chaque vers forment le suivant :

Ermenoldus cecinit Hlodoici Caesaris arma.

Cet ouvrage lui mérita sa liberté et l'entier oubli de sa faute. Il obtint même dans la suite la confiance de l'empereur, puisqu'il le chargea en 834 de réclamer, en son nom, la restitution des biens des églises dont Pepin, son fils, roi d'Aquitaine, s'était emparé. L'année suivante il retourna à son monastère, qu'on croit être celui d'Aniane dont on avait accru les privilèges. C'est à cela que se borne le peu qu'on sait sur Ermenoldus. Le poème qu'il a composé est divisé en quatre livres; il y fait le récit des guerres soutenues par Louis et des autres événements importants de son règne. La versification en est peu agréable; mais l'ouvrage est important par le grand nombre de faits historiques qui s'y trouvent rapportés ou éclaircis. On en conserve le manuscrit original à la bibliothèque impériale de Vienne. Lambécus en inséra la préface et quelques fragments dans le catalogue de cette bibliothèque (II, 559); et ce savant avait promis de satisfaire les curieux en publiant cet ouvrage. Barthold-Christien Richard et ensuite Jean-Benoît Gentilotti s'engagèrent successivement à remplir cette promesse. Mais c'est à Muratori qu'on est redevable de sa publication; il obtint une copie collationnée du manuscrit, y ajouta une préface dans laquelle il rassembla tou-

tes les circonstances qu'il avait pu recueillir sur la personne d'Ermenoldus; éclaircit par des notes les passages de cet ouvrage, et le fit imprimer en tête de la deuxième partie du second volume de ses *Scriptores rerum Italicar.*; Menckenius l'a inséré depuis dans ses *Scriptor. rerum Germanicar.*; et enfin D. Bouquet dans sa *Collection des Historiens de France*, tome V, avec de nouvelles notes et des corrections importantes dans le texte. W—s.

ERNDL ou ERNDTEL; (CHRÉTIEN-HENRI), médecin allemand, né à Dresde, où il mourut le 17 mars 1754, premier médecin du roi de Pologne. Entraîné par l'amour des sciences, il avait voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, parcouru les Alpes avec les Scheuchzer; partout il visitait avec soin les jardins, les bibliothèques et les musées, et prenait des notes sur tous les objets qui méritaient quelque attention; il les réunit sous ce titre : *De itinere suo Anglicano et Batavo, annis 1706 et 1707, facta, relatio ad amicum*, 1710, in-8°. Rivin et Betulius ayant fait quelques remarques critiques sur cet ouvrage, Erndl y répondit dans la préface de la seconde édition, qui parut à Amsterdam en 1711. On y trouve quelques détails sur des jardins fort curieux alors. Mais il paraît qu'il se trompe dans plus d'une occasion, comme lorsqu'il dit avoir vu en fleur à Amsterdam, les arbres qui donnent les haumes du Pérou et la gomme animée. Dans une lettre qu'il adressa à Breyn le fils, et qui parut à Dresde en 1715, in-8°, il lui fit l'énumération des collections des plantes dessinées ou peintes inédites qu'il avait eu occasion de voir dans ses voyages, surtout dans la bibliothèque de Berlin. Là, entre autres, se trouvaient les

u Japon, rapportées par celles du Brésil, recueillies ince Maurice de Nassau. Il avant de voyager il avait racer un plan, ce qui fit le a dissertation suivante : *De ria: naturalis exotico geo- in medicina*, Leipzig, 4°. Avant visité les eaux de de Tœplitz, il fit le cas plantes qui se trouvaient s environs; ce qui donna deux opuscules suivants : *m circa Sedlicenses ther- schus*, Nuremberg, 1725, trait que celui-ci est devenu car Haller n'en fait mention a foi d'autrui. Quant au se- *Plantis circa thermas Te- crescentibus*, il parut dans des *Curieux de la Nature*, mdl ayant été appelé à Var- le roi de Pologne pour être ier médecin, il se trouva dans entièrement neuf du côté des ns naturelles. Il entreprit de connaître; c'est le sujet de suivant : *Warsavia Phyt- trata, sive de aëre, aquis, lo- colis Warsaviae eorundem-ibus et morbis tractatus*. Il ins le même volume le *Viri- Warsaviense sive Catalogus um circa Warsaviam cres-*, Dresde, 1710, in-4°. C'est isse de la Flore du pays; ce : long-temps après qu'on en connaissance plus exacte par de Gilibert. En général, a montré, dans toutes les par- sciences où il s'est exercé, que naissances très superficielles.

D—P—s.

ECOURT (BARBE D'), plus sous le nom de M^{me}. de St.-, doit être c^{ite} dans le mbre des fem qui dans

ces derniers siècles ont su allier les inclinations et les vertus guerrières à toutes les qualités qui font l'ornement de leur sexe; compatriote de Jeanne d'Arc, qu'elle semblait avoir prise pour modèle, elle naquit au château de Neuville, entre Bar et Verdun, à cinq lieues de chacune de ces deux villes. Élevée à la campagne, elle acquit de bonne heure l'habitude des exercices du corps; mariée fort jeune à M. de St.-Balmon, ce seigneur, charmé de la bonne grâce qu'elle avait sous l'habit d'amazone, la menait à la chasse avec lui, et prenait plaisir à l'exercer au maniement des armes. L'adresse qu'elle y acquit ne lui fut pas inutile. La malheureuse province de Lorraine, alternativement traversée par les armées françaises et impériales pendant la guerre de trente ans, se voyait dévastée par les courreurs des deux partis. M. de St.-Balmon, attaché au duc de Lorraine, prit de l'emploi dans l'armée impériale; quoique portée d'inclination pour le parti de la France, son épouse ne quitta pas son château de Neuville, où elle eut souvent occasion de déployer son courage en se mettant à la tête de ses vassaux et de tous les paysans des villages voisins, soit pour se défendre ou pour escorter des convois, soit pour reprendre le bétail et le butin enlevés par les partisans ennemis; elle se rendit redoutable dans ces petites expéditions, et fit souvent des prisonniers, qu'elle envoyait dans les places voisines. En 1643, ayant obtenu du duc d'Angoulême une petite garnison pour le château d'un de ses parents, afin qu'on n'y allât plus piller, « pour moi, dit-elle, je ne de- » mande personne; il suffit que j'aie » permission de me défendre. » Après la paix de Westphalie elle s'occupa de littérature, et publia en 1650 une

tragédie intitulée *les Jumeaux martyrs*, in-4°; et 1651, 1 vol. in-12. Elle avait aussi composé (en 1650) une tragi-comédie en 5 actes, intitulée *la Fille généreuse*; cette pièce n'a pas été imprimée. Après la mort de son mari, madame de Saint-Balmon voulut prendre le voile chez les religieuses de Sainte-Claire, à Barle-Duc, et mourut avant sa profession, le 22 mai 1660, âgée de cinquante-deux ans. Le P. J. M. de Vernou écrivit sa Vie sous ce titre: *L'Amazone chrétienne, ou les Aventures de madame de St.-Balmon*, Paris, 1678, in-12. Le P. Desbillons, jésuite, en a donné une nouvelle édition, avec quelques additions, en 1773. C. M. P.

ERNEST. Voy. HESSE-RHINFELS, MANSFELD, et SAXE.

ERNESTI. La famille des Ernesti a produit un grand nombre de littérateurs et de savants distingués, dont quelques-uns comptent parmi les hommes les plus célèbres de l'Allemagne. Il règne, dans tous les dictionnaires où il est question de ces savants, une grande confusion qui empêche d'en fixer la filiation, et il serait à souhaiter qu'un des Ernesti vivants éclaircît ce point obscur, en publiant une table généalogique de cette maison, dont l'illustration remonte au 15^e siècle, où nous trouvons un Jean ERNESTI, recteur du gymnase de Heidelberg, et auteur de divers ouvrages de théologie. Le 17^e siècle nous fournit deux ERNESTI, dont paraissent descendre tous ceux qui ont fleuri dans le 18^e siècle; ce sont Daniel Ernesti, recteur de Rochlitz, et Jean-Christophe. Le premier eut trois fils: Jacques-Daniel, père de dix-huit enfants; Jean-Henri, et Christophe-Théodore; l'autre eut cinq fils: Jean-Christian, Jean-Frédéric-

Auguste, et deux autres sous les noms. Le second, frère d'Auguste-Christophe; Jean-Frédéric-Christophe, qui eut un fils, nommé Jean-Christophe-Théophile (Voy. ces articles).

S—L

ERNESTI (JACQUES - DANIEL), fils aîné de Daniel - Ernesti, théologien luthérien, naquit à Rochlitz le 15 septembre 1640, et mourut le 15 décembre 1707 à Altenbourg, après avoir eu dix-huit enfants de ses trois femmes. On a de lui: *Apantheticon, sive selectiores flores philologico-historico-theologico-morale in IV libros divisi*, Altenbourg, 1672, in-8°. C'est un recueil de traits historiques, de maximes et de pensées choisies, fait avec beaucoup de soin.

L'auteur avait déjà publié en allemand un grand nombre d'autres ouvrages qui lui avaient mérité l'estime publique. — ERNESTI (Jean-Henri), frère du précédent, recteur de l'école St.-Thomas à Leipzig, mort en cette ville le 16 octobre 1729, âgé de soixante-dix-sept ans. On a de lui: I. *De virtute de pharisaïs in libris prophetarum scripturarum occurrentibus*, Leipzig, 1690, in-12. Cet ouvrage est estimé pour l'érudition et l'esprit de critique qui y règne; II. *De sanctorum principibus delectatione ab arte mechanicis petita*, ib., 1691, in-11. Cette petite dissertation, dont le sujet est très piquant, est écrit d'un style agréable; III. *Compendium hermeneuticæ profanæ, seu de legendis scriptoribus profanis præcepta nonnulla*, ibid., 1699, in-12, ouvrage écrit avec autant de clarté que de précision; IV. *Commentationes novæ in Cornelium Nepotem, Justinum, Terentium, Plautum*, (

in præsesi Barbarianis-8°. Il s'était

p occupé de Quinte-Curce, et un *Lexicon Curtianum*, pas vu le jour; mais il en déle plan sous ce titre : *Usur-Curtio in particulis latinis in se spectata quàm cum anti dictione collata*, Leipzig, in-12. Il y compare la le Quinte-Curce avec celle de lepos, et prétend qu'il est impossible de faire un bon aire latin universel, mais ait utile d'en faire un pour auteur latin. Parmi les autres s d'Ernesti, qui sont en grand , on remarque ses Dissertate *Polyhistore barbarico , antissa metaphysicæ Catul-De mutatione hominum in Cornelius Nepos per epistobens, cum commentario in s biblicas ; Paralipomena rerum lipsicarum metricè.*

W—s.

ESTI (JEAN-AUGUSTE), l'un illustres critiques qu'ait promemagne, naquit à Tennstadt, ringe, le 4 août 1707. Il était s de Jean-Christophe Ernesti, par quelques ouvrages, et 11 août 1722. Son père, pasette petite ville, et docteur en e, mit tous ses soins à lui prome bonne éducation. Après çu, pendant quelques années, ns particulières, le jeune Ernest envoyé aux écoles de Pforta, passa bientôt tous ses condispar son application et par la de ses progrès. Il fréquenta les cours des universités de berg et de Leipzig, et ayant ses études, se chargea de donleçons à quelques jeunes gens. lors qu'il apprit les mathémaet l'habitude de méditation questracter cette science, lui fut

très utile dans la suite. Ernesti prit le grade de maître-ès-arts à l'âge de vingt-trois ans, et bien qu'il se destinât au ministère évangélique, il accepta, l'année suivante, la place de co-recteur de l'école St. - Thomas de Leipzig. Obligé de se livrer presque uniquement à l'étude de la littérature ancienne, il n'abandonna cependant point celle de la théologie, et trouva même le moyen de faire concourir à ses progrès dans cette partie, des connaissances qui, au premier coup-d'œil, y paraissent étrangères. Il succéda, en 1754, à J. M. Gessner, recteur de la même école, et acquit dans l'exercice de cette place une réputation qui s'étendit jusque dans les pays étrangers. En 1742, il fut nommé professeur extraordinaire de littérature ancienne, contre l'usage, qui ne permettait pas qu'on confiât une chaire au chef d'un établissement d'instruction; en 1756, professeur extraordinaire d'éloquence, science dans l'enseignement de laquelle il introduisit cette méthode philosophique, adoptée aujourd'hui par toutes les universités de l'Allemagne, et qui leur donne tant de supériorité. Enfin, en 1758, il reçut le grade de docteur en théologie, et fut nommé à la chaire de cette science; mais il n'en continua pas moins à remplir celle d'éloquence jusqu'en 1770, qu'il la remit à A. G. Ernesti, son âge ne lui permettant plus de soutenir un travail aussi excessif. Ernesti était devenu pour l'Allemagne un objet de vénération; on ne prononçait son nom qu'avec respect; toutes les sociétés savantes s'étaient empressées de l'accueillir; comblé des faveurs de la fortune, revêtu de toutes les distinctions, il parvint à une heureuse vieillesse, et mourut le 11 septembre 1781, à 75 ans et quelques mois. Peu de jours avant sa mort, il avait encore prêché

et fait en public des lectures de plusieurs heures; il répétait souvent : *qu'un théologien doit mourir dans la chaire*, et sembla vouloir prouver la vérité de cette maxime par son exemple. Ernesti était naturellement sérieux, mais la douceur de sa figure tempérant la sévérité; généreux, indépendant, bon ami, indulgent envers les autres, on ne peut lui reprocher qu'un amour-propre trop irritable, et qui le rendit injuste, une fois dans sa vie, envers le célèbre Reiske. On ne doit point regarder Ernesti comme un homme de génie; il avait plus d'étendue que de profondeur dans l'esprit, plus d'érudition que de savoir, et manquait tout-à-fait du talent de généraliser ses idées pour en tirer de nouvelles conséquences; mais on ne peut lui refuser d'avoir été très savant en histoire, en archéologie, et surtout en littérature ancienne. Personne n'a possédé au même degré que lui la connaissance des beautés et des finesses de la langue latine; et quoiqu'il ne fût pas aussi habile dans la langue grecque, il a cependant contribué à en répandre le goût par les éditions qu'il a données de plusieurs ouvrages classiques. Les principaux ouvrages d'Ernesti, considéré comme éditeur, sont : I. *Homeri opera omnia, cum variis lectionibus manuscript. lips. et notis*, Leipzig, 1759-64-65, in-8°. Cette édition, faite sur celle de Samuel Clarke, est très recherchée, cependant elle est inférieure pour la correction du texte à celle qu'a donnée M. Wolf, en 1804, et les notes laissent plus à désirer que celles de M. Heyne, sur le même auteur. II. *Calymachi hymni, epigrammata et fragmenta, cum notis variis*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°; c'est la meilleure édition de Callimaque; l'éditeur y a joint une bonne version latine et des

II. *Polybii libri octo, cum notis variis*, Lipsiae, 1765-64, 3 vol. in-8°; cette édition a été recherchée pour le glossaire qu'elle avait joint l'éditeur; mais elle a été surpassée par celle de M. Schweighart. IV. *M. T. Ciceronis opera omnia, cum clave Ciceroniana*, Lipsiae, 1757; Halle, 1757 et 1775. Ces deux dernières éditions ont à peu près la même valeur; on semble cependant donner la préférence à celle de 1775, quoiqu'elle soit imprimée sur un mauvais papier. C'est de tous les ouvrages publiés par Ernesti celui qui a le plus contribué à sa réputation; il en revint le texte avec le plus grand soin, en le comparant à toutes les éditions antérieures dont il avait formé une collection complète, à ses frais; le *Clavis Ciceroniana*, est un livre indispensable à toute personne qui veut faire une étude approfondie de la langue latine; on l'a imprimé séparément, et on le joint aux différentes éditions de Cicéron, de format in-8°; la publication des œuvres de ce grand homme, par Ernesti, fut l'époque d'une révolution dans la critique littéraire; on sentit que ce qui constituait une bonne édition était l'extrême correction du texte, le choix des différentes leçons proposées par les savants, pour la restitution des passages altérés, et enfin un moyen simple et facile de vérifier le sens de chaque mot, par la comparaison des différentes acceptions dans lesquelles l'auteur avait pris l'auteur lui-même. On comprit que des notes rassemblées au bas des pages, ou rejetées confusément à la fin du volume, en rendaient la lecture pénible, sans presque aucune utilité pour la plupart des lecteurs, qui ne cherchaient que des notes que de te, au lieu de

ents qu'ils auraient désirés. le défaut absolu de commentait d'autres inconvénient sentis d'habiles philologues - uns d'eux, parmi doit citer MM. Schultz, eiske, qui unissent à une lition un véritable esprit de nt donné de différents ou-écron des éditions préfé-elle d'Ernesti. V. C. Cornel-ns, Leipzig, 1752, 2 vol. il., 1772, 2 vol. in-8°; 1, 2 vol. in-8°. Ce fut Jér. a qui prit soin de cette der-10. Lallemand et Brottier ; le texte de Tacite tel qu'il rrigé par Ernesti. VI. C. r. *quæ extant*, Leipzig, 8°; *ibid.*, 1775, in-8°; ont été effacées par celle lf, Leipzig, 1802, 4 vol. *Aristophanis nubes*, Leip- in-8°, avec une pré-iteur (*Voy.* J. Alb. FA-HEDEIC). Les autres ou-ernesti sont : I. *Opuscula - critica*, Amsterdam, -8°. On a omis d'insé-æ recueil les deux premiè-ations académiques d'Er-*mendatione voluntatis per* eipzig, 1750, in-4°, et *philos. philol. quæ philo-focta grammaticæ asseri-antilian.* I 9: *ibid.*, 1732, deux Opuscules sont re-De toutes les autres pièces es d'Ernesti, nous ne cito-*Historia critica operum typographorum formulis*, *ibid.*, 1756, in-4°, et *omme De vestigiis lingue in lingua græcâ*, *ibid.*, 4°. II. *Opuscula oratoria, prolusiones et elogia*, 62, in-8°, nouvelle édi-

tion augmentée et plus correcte, *ibid.*, 1767, in-8°. III. *Opuscula, orationes; nova collectio*, Leipzig, 1791, gr. in-8°, trad. en allemand par Roth, Leipzig, 1792, in-8°. IV. *Archeologia litteraria*, Leipzig, 1768, in-8°. L'auteur y développe l'origine et l'histoire de l'écriture et de la gravure, des inscriptions, médailles, etc., chez les anciens. En faisant l'éloge de ce savant ouvrage dans ses *Acta litteraria* (V. 194), C. A. Klotz y relève plusieurs erreurs et un grand nombre d'omissions. La seconde édition, revue et augmentée par G. H. Martin (Leipzig, 1790, in-8°), est très estimée. V. *Initia doctrinæ solidioris*, Leipzig, 1736, 42, 50, 58, 69, 76, 83, in-8°; c'est un excellent cours de littérature. Le style en est si parfait qu'il mérita à l'auteur le surnom de *Cicéron de l'Allemagne*. On en a extrait l'ouvrage intitulé : *Initia rhetoricæ*, Leipzig, 1750, in-8°; VI. *Observationes philologo-criticæ in Aristophanis nubes, et Josephi Antiquit.* (publié par J. Chr. Théophile Ernesti), Leipzig, 1795, in-8°. VII. *des Sermons en allemand*, Leipzig, 1768, 1782, in-8°, 4 part.; la 1^{re}. a été trad. en Hollandais, Utrecht, 1770, in-8°; le savant s'y montre plus que l'orateur chrétien; VIII. *Institutio interpretis Novi Testamenti*, Leipzig, 1761, 1765, 1775, in-8°; Abo, 1792, in-8°, réimprimée pour la 4^e. fois à Leipzig, avec des additions de D. C. F. Ammon, 1792, in-8°. Cet ouvrage est regardé comme classique par les théologiens allemands. Ernesti y pose des règles de critique pour l'intelligence et l'explication des livres saints. Il cherche à prouver que ce n'est point manquer de respect pour ces livres, que d'en soumettre le texte à une analyse rigoureuse, et fait voir par plusieurs exem-

ples, que le grec des évangiles n'est point exempt de fautes contre la langue, et que plusieurs passages présentent différents sens. Les théologiens protestants d'Allemagne ont tiré, des principes d'Ernesti, des conséquences beaucoup plus étendues (*V. DOEDERLEIN*); ils ont même reproché à Ernesti de n'avoir pas appliqué ses principes comme il l'aurait pu, soit par timidité, soit par des raisons d'état et de convenance. Ernesti prétendait que la philosophie ne sert qu'à embrouiller les discussions théologiques, cependant il permettait à ses élèves de lui faire des objections, et il y répondait toujours avec douceur; c'était seulement contre ceux qu'il regardait comme superstitieux, et contre les incrédules de mauvaise foi, qu'il laissait éclater un zèle qui n'était pas toujours dirigé par une sage modération; IX. *Opuscula theologica*, ibid., 1775, in-8°; 1792, in-8°; X. *Nouvelle Bibliothèque théologique*, en allemand; Leipzig, 1760-68, 10 volumes in-8°; ibid., 1775-79, 10 vol. J. J. Ebert et d'autres savants ont eu part à cet ouvrage; mais Ernesti décidait seul sur les articles qui pouvaient y entrer; et des critiques allemands lui reprochent d'en avoir écarté plusieurs morceaux excellents, suivant eux, par la seule raison qu'ils étaient rédigés dans des principes trop philosophiques. Les élèves d'Ernesti ont été plus hardis ou moins réservés, et la théologie a entièrement changé de face sous leurs mains. Il est fort douteux qu'Ernesti eût applaudi à ces innovations. Cependant il faut convenir que c'est lui qui, l'un des premiers, a distingué la théologie de la religion; il avait cru par là rendre les disputes théologiques bien moins à craindre, et l'on ne saurait disconvenir que cette distinc-

tion, renfermée dans de justes bornes, n'offre des avantages réels (1). M. Tittmann a publié à Leipzig, 1802, in-8°, des Lettres de Rohkenius et de Valckenauer, adressées à Ernesti, avec un discours académique d'Ernesti, lequel était resté inédit. Dans la préface, M. Tittmann accuse les Hollandais d'être jaloux de la gloire philosophique des Allemands, et notamment M. Wyttenbach, d'avoir calomnié Ernesti. Cette attaque, peu réfléchie, excessivement passionnée, a généralement déplu; M. Wyttenbach s'est tu et devait se taire; un Allemand a pris sa défense; M. Creuzer, professeur à Heidelberg, a prouvé dans le pitite dédicatoire de son édition de Plotin (Heidelberg, 1814), épitre adressée à M. Wyttenbach, que ce vaillant professeur, qui n'avait pas calomnié Ernesti, l'avait été lui-même par M. Tittmann. L'éloge de Jean-Auguste Ernesti a été publié en latin, par Aug. Guill. Ernesti, Leipzig, 1781, in-8°. On peut voir aussi Bauer (C. L.) *De formula ac disciplina Ernestiana indole vera*, ibid., 1782, in-8°. On y trouve le catalogue de ses ouvrages. On a aussi en allemand, le livre de Guil. Abr. Teller, sur ce que la Théologie et la Religion doivent à Ernesti, Berlin, 1785, in-8°, avec un supplément donné la même année par J. Sal. Semler, opuscule estimé des théologiens protestants. W—s.

ERNESTI (JEAN-CHRISTIAN), fils aîné de Jean-Christophe, né le 15 février 1695 à Gross-Brüchtern, où son père était alors pasteur, fit ses études dans les universités de Wittenberg et de Leipzig; fut nommé,

(1) La distinction que les théologiens allemands admettent entre la Religion et la Théologie, ne tend à rien moins qu'à introduire dans le christianisme une doctrine autocratique et une doctrine autocratique. Elle dénature le christianisme. S. a. 54.

; pasteur à Coeboda; en
inspecteur à Frohndorf, où
son fils Auguste-Guillaume. De
le Frohndorf il passa, en
celle de St.-Nicolas, à Zeitz;
il eut l'inspection ecclésiasti-
Fennstadt; et en 1750, la
lance de Langensalza. Il mou-
la capitale de la Thuringe,
. Il a publié, en latin, quel-
versations académiques (*De
re ex literatis ephemeris-
piendo*, Wittenberg, 1716,
*De cunctatione eruditiorum
mendis libris*, ibid., 1718,
et en allemand, divers ou-
s théologie et des sermons
fondissent le dogme de la
tion de Jésus-Christ, et des
nts qui accompagnèrent ce
On lui doit aussi une édition
cles de Smulcalde, un des
mboliques des protestants.

S—L.

ESTI (GONTHIER - TRÉO-
né à Cobourg le 25 juil-
, fit ses études à Iéna, et
l'comme prédicateur à Hild-
nzen, où il mourut le 28
7. Indépendamment de quel-
cours qu'il avait fait impris-
Rosenmuller publia, après
en 1798, une collection de
sons pour les dimanches et
de toute l'année, 1 vol. in-8'.

S—L.

ESTI (AUGUSTE-GUILLAUME),
non-Christian, savant critique
1, naquit à Frohndorf, près de
dit en Thuringe, le 26 novem-
3. Il fit ses études à l'univer-
eipzig sous la direction du cé-
A. Ernesti, son oncle, et y
grade de maître-ès-arts eu
onné à la chaire de philoso-
la même école 1765, il la
ny ans après p celle d'é-

quence, dont J. A. Ernesti se démit
en sa faveur, et qu'il remplit avec
une grande distinction. Il mourut le
29 juillet 1801 d'apoplexie, maladie
dont il avait éprouvé une attaque dès
1792, sans que ses facultés en eussent
été sensiblement affaiblies. Ernesti
avait fait une étude approfondie de la
littérature ancienne; il parlait et écri-
vait en latin avec autant d'élégance
que de facilité; chéri de ses amis pour
la douceur de son caractère, il met-
tant dans l'exercice de ses fonctions
une très grande sévérité; mais il se la
faisait pardonner par l'impartialité de
ses décisions. On a de ce savant pro-
fesseur : I. *Titii Livii historiarum
libri qui supersunt omnes*, Leipzig,
1769, 3 vol. in-8'; Francfort,
1778-85, 5 vol. in-8°; Leipzig,
1801-04, 5 vol. in-8°. L'édition de
Drackenborck a servi de base à celle
d'Ernesti. Le nouvel éditeur a inséré
dans la sienne les différentes leçons
de Gronovius et de Grævius, et y a
ajouté un ample glossaire, dont
l'usage est très utile. L'édition de
1801 est la meilleure; mais le papier
qu'on y a employé est mauvais.
M. Schæfer en a surveillé l'impres-
sion, et a complété, d'après les notes
de son illustre ami, le glossaire,
qu'on peut en détacher pour le join-
dre aux précédentes éditions; II.
Q. *Fabii Quintiliani de institu-
tione oratorii liber decimus*, Leip-
zig, 1769, in-8°; III. *Ammiani
Marcellini opera ex recens. Vale-
sio-Gronoviana*, ibid., 1773, in-
8°. Cette édition est très estimée.
Le glossaire qu'y a joint Ernesti est
fort détaillé. IV. *Pomponius Mela
de situ orbis libri III, ex recens.
Gronoviana*, Leipzig, 1773, in-8°.
Cette édition, à l'usage des classes, n'a
de remarquable que la correction du
texte; V. *Opuscula oratorio-philolo-*

gica, Leipzig, 1794, in-8°. Ce volume renferme les biographies particulières de Jean-Aug. Ernesti, Jean-Godefr. Kornér, Chr. - Aug. Clodius, Jean-Ant. Dathe et de quelques autres savants de Leipzig; elles sont précédées de trois Dissertations, dans lesquelles l'auteur trace les règles de ce genre d'ouvrages; un style pur, une élocution noble et facile, des faits abondants, l'art de les présenter avec ordre et toujours d'une manière intéressante, telles sont les qualités qui, au jugement des critiques allemands, distinguent les biographies rédigées par Ernesti, et les recommandent à l'attention des amateurs de l'histoire littéraire; VI. des *Programmes*, dont un intitulé: *Historia ingenii ad usum eloquentiæ necessaria*, Leipzig, 1765, in-4°, auquel le rédacteur des *Commentarii de libris minoribus* reproche de l'obscurité dans le style et du vague dans les idées. W—s.

ERNESTI (JEAN - CHRISTIAN-THÉOPHILE), critique allemand, naquit en 1756 à Arnstadt en Thuringe, où son père (Jean-Frédéric-Christophe) remplissait les places de ministre et de surintendant. Après avoir terminé ses études dans sa patrie, il suivit les cours de l'université de Leipzig sous la surveillance de son oncle J. A. Ernesti, qui lui donna les mêmes soins qu'à son propre fils. Il fit ensuite des leçons particulières de théologie et de littérature depuis 1779 jusqu'en 1782. Cette année-là il fut pourvu d'une chaire de philosophie à l'université, qu'il occupa jusqu'en 1801, où il succéda à A. G. Ernesti dans la place de professeur d'éloquence; mais il ne la conserva pas long-temps, étant mort le 5 juin 1802, à l'âge de quarante-six ans. Parmi les nombreux

ouvrages qu'il a laissés on distingue les suivants: I. *Æsopi fabulæ gr.*, Leipzig, 1781, in-8°. Cette édition, qui contient 295 fables, passe pour très correcte; cependant elle n'est pas très recherchée, n'ayant été imprimée que pour l'usage des élèves; II. *Hesychii glossæ sacræ emendationibus notisque illustratæ*, ibid., 1785, in-8°; III. *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ cum spicilegio glossarum sacrarum Hesychii congest. emend. et notis illustr.*, ibid., 1786, in-8°. Cet ouvrage ne doit point être séparé du précédent. Les corrections proposées par l'éditeur sont assez ingénieuses, et le soin qu'il met à indiquer les sources où a puisé Hésychius rend son travail utile; cependant les critiques allemands lui reprochent des omissions et des négligences; IV. *C. Sili Italici punicatorum libri XVII*, ibid., 1791, in-8°, bonne édition, accompagnée d'un index très ample; le discours préliminaire, dans lequel Ernesti discute le mérite de ce poème, mérite d'être lu avec attention; V. *Lexicon technologiæ græcæ rhetoricæ*, ibid., 1795, in-8°, ouvrage utile et rempli d'érudition; VI. *Lexicon technologiæ Romanorum rhetoricæ*, ibid., 1797, in-8°, aussi estimé que le précédent, dont il forme la suite nécessaire; VII. les *Synonymes latins* de Gardio Domestico, trad. en allemand, Leipzig, 1798, ibid., 1800, in-8°; VIII. *Cicero's Geist und Kern*, ibid., 1799, 1800, 1802, 3 part. in-8°. C'est la traduction en allemand des meilleurs écrits de Cicéron; le style en est élégant et concis; on désirerait seulement que le traducteur eût expliqué par des notes les passages les plus importants. Il avait déjà publié en 1781 la traduction de diverses lettres de Cicé-

retrouvent dans le recueil de citer. W—s.
T (**HEMAT**), en latin savant jurisconsulte, né à le 3 février 1603. Après iné ses études et pris ses droit, il passa en Danemark il fit l'éducation des fils sencerantz; il parcourut en l'un de ses élèves la plus tie des pays de l'Europe, etour de ce voyage, en it nommé professeur de es à l'académie de Sora. Le ic III le nomma en 1665 le la cour et de la chan- nst, également estimé pour es et pour son intégrité, es loisirs entre ses devoirs et mourut à Copenhague 1665. Il a publié plusieurs et en a laissé un plus grand manuscrits. Bartholin en a iste dans son *Index scrip- morum*; on se contentera les suivants: I. *Catho- cum emendationibus in ithama Cujacii*, Copenha- }, in-12, rare; II. *Va- observationum libri duo*, n, 1636, in-8°. Otto les a lans le tome V du *The- ris Romani*; III. *Ad an- Etruscas quas Volaterræ lerunt observationes*, Ams- 1639, in-12. (*Voy. IN-* . Ou reprocha avec raison à voir reproduit les notes de madenzio sur le même objet, r eu l'attention de le nom- . *Catalogus librorum bi- edicæ quæ asservatur Flo- s cœnobio D. Laurentii*, m, 1641, in-8°, ibid., lume in-12. Ce catalogue n'a aérité qu'une assez grande under Londen, trompé par le

mot *medicæ*, l'a pris pour une bi- bliographie médicale; V. *Regum ali- quot Daniæ genealogia et series Anonymi, ex veteri codice ms. ec- clesie Laudunensis, quod desinit in anno chr. 1218, cum notis*, Soræ, 1646, in-8°. Ce fragment de l'his- toire des rois de Danemark fut envoyé par And. Duchesne à Ernst, qui le publia avec de savantes remarques qui en font le plus grand prix. Ernst conjecture que cet ouvrage avait été entrepris par l'ordre de Philippe- Auguste, et que ce prince pourrait n'être pas étranger à la rédaction; VI. *Methodus juris civilis discendi*, Sora, 1647, in-4°.; VII. *M. Va- lerii Probi de notis Romanis cum observationibus*, ibid., 1647, in- 4°.; VIII. *Introductio ad veram vitam*, ibid., 1643, in-8°.; Ams- terdam, 1649, in-8°. Cet ouvrage est mentionné avec éloge dans la *bi- blioth. Struviana*; IX. *Johan. Caselii librorum in certas classes distributio*, Hambourg, 1651, in-4°, petite pièce très rare. On doit y joindre une lettre à Just Christ. Böhmer par Jacques Burckard, professeur à Sultzbach, *De vitâ cl. Jo. Caselii epistola*, Wolfenbutel, 1707, in-4°. C'est ce qu'on a de plus complet et de plus exact sur la vie et les ouvrages du savant Chessel. (*Voyez CASSELIUS*); X. *Συλλεξις ἢ sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, Sora, 1656, in-4°. L'auteur, suivant Dav. Clément, y fait éclater une profonde érudition, un jugement exquis, une liberté chrétienne, et surtout une piété éclairée et solide; XI. *Catholica juris relecta*, Greifswald, 1656, in-8°.; XII. *Statera jurispruden- tiæ et jurisconsulti*, Arnstadt, 1662, in-4°.; XIII. *Dissertatio posthuma de re summa maximeque difficil-*

limá nampè verè philosophiá, Hambourg, 1655, in-8°, réimprimée sous ce titre: *Aristarchus philosophicus*, ibid., 1678, in-8°. Josch. Hennius fut l'éducateur de cet ouvrage; il est écrit avec chaleur, mais l'auteur s'y montre trop opposé à Aristote. On a encore d'Ernst des Notes sur la Palestine d'Heidman, sur Cornelius - Népos (réimprimées dans l'édition de Staveru), et d'autres écrits moins importants. W—.

ERNSTING (ARTHUR - CONRAD), médecin allemand, né à Sachsenhausen, dans le comté de Schauenbourg en 1709, mort le 11 septembre 1768; il pratiqua d'abord la médecine à Brunswick; il revint ensuite dans sa patrie, et s'y livra à l'étude de la botanique, en fit des applications à la médecine, et chercha à en développer les principes dans le petit nombre d'ouvrages qu'il publia. Ce sont: 1. *Phellandrologia physico-medica seu exercitatio de medicamento novo peer-saat*, Brunswick, 1759, in-4°. C'est une dissertation sur la ciguë aquatique ou *phellandria*, accompagnée d'une bonne planche. On vanta depuis peu de temps ses graines dans la basse-Saxe, comme un bon remède contre les ulcères. Ernsting fit des expériences à ce sujet, et soumit cette plante à l'analyse chimique; mais il ne lui trouva pas les vertus annoncées; 2. *Prima principia Botanica oder Anfangsgründe*, etc., Wolfenbützel, 1748, in-8°, vocabulaire des termes techniques de la botanique et des parties des plantes, avec des figures; il y a joint une bibliothèque botanique rangée par ordre alphabétique, et l'indication des systèmes de botanique, à commencer depuis Conrad Gessner. Il en ajouta un qui lui appartenait, et qui res-

ERO
 p à celui de
 Wollkomme
 apotheker,
 1741, in-4°, vocabul
 médicaments simples et compo
 des plantes; IV. *Historische u
 sicalische beschreibung der
 lechter der pflanzen*, Lemgo
 in-4°, ouvrage diffus, dan
 l'auteur décrit les organes de
 ration des plantes, surtout
 Linné, et il recueille tout ce q
 écrit à ce sujet, ainsi que su
 des plantes, qu'il compare à
 maux. Quoiqu'en général cet
 ne soit qu'une compilation
 trouve quelques observations
 partient à l'auteur, entr
 sur des choux hybrides ou
 nant du mélange de poussière
 nales d'espèces différentes;
 mine cet ouvrage par un e
 des espèces décrites par Linn
 aussi donné en allemand q
 analyses d'eaux minérales et u
 cription historique et physiq
 lac de Steinbuder dans les *N
 Rintel*, de 1765 à 1767. D—
 EROTHIANUS (EROTIUS)
 cin grec, vécut dans le pre
 sous le règne de Néron.
 soupçonne à tort que le n
 tianus a été formé de celui
 nus. C'est également sans
 fisante que quelques critiq
 testent le titre de médecin
 substituer celui de gramm
 qu'il en soit, Erotianus—
 d'un glossaire d'Hippocrate
 par ordre alphabétique, con
 dedia à Andromachus, par em
 decin (archiâtre) de Néron. Il e
 séquenement antérieure à Galie
 vocabulaire a été imprimé d'ab
 Paris en 1564, in-8°, par les
 d'H... .., qui l'a placé en
 de: ... aritum medicum,

à Venise, Junte, 1566, in-8 notes d'Eustachi, sous le titre, *quæ apud Hippocratem lectio*; il se trouve aussi des citations d'Hippocrate dans les commentaires de Mercuriali et par Chartier. On peut aider, jusqu'à un certain point, à l'intelligence des termes ou obscurs que l'on rencontre dans Hippocrate; mais ses commentaires sont en général si brèves et si ambiguës, qu'il faut lire le lecteur dans l'embarras, qu'au lieu d'explications on trouve dans une foule de passages des énigmes à deviner. On ne que c'est pour dissiper l'obscurité, que Foës composa son dictionnaire intitulé : *Oecovocæratiss*. La meilleure édition est, sans contredit, celle de J. G. Fréd. Franz, 1781 : *Erotiani, Galeni et Dioscoridi in Hippocratem*, Leipzig, 1780, in-8°. Elle contient non seulement les corrections d'Etienne, d'Eustachi, mais encore un grand nombre de notes puisées dans un manuscrit appartenant à J. Phil. Dorville. Les notes de l'éditeur, et surtout de Galien et le *λεξικόν* de médecin. R—n—n.

ÉROVANT, dixième roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, d'une femme de la race des Arsacides. Il avait eu un commerce avec un homme obscur, le fils du roi Sanadrouk; il acquit une grande réputation par ses exploits, et il tint les premiers rangs des généraux de ce prince. Il mourut de J. C., après la mort de son père, Erovan s'empara du trône, et fit massacrer tous les autres rois, à l'exception de son frère qui fut emmené en Perse

par le prince Sempad, de la race des Pagratides, qui était chargé de son éducation. En l'an 75, Erovan, pour conserver l'amitié des Romains, dont il avait besoin pour se défendre contre les Persans, leur céda toute la Mésopotamie arménienne, et transporta sa résidence royale, de la ville d'Edesse, dans celle d'Armavir, ancienne capitale de l'Arménie. Ennuyé bientôt du séjour d'Armavir, il jeta en 78 les fondements d'une ville magnifique, située au confluent de l'Araxe et du fleuve Akhourcan, et de son nom il l'appela Erovantaschad. Cette ville fut décorée de superbes monuments; il y fit transporter toutes les choses précieuses qui étaient à Armavir, et y fixa sa résidence. Il fit encore bâtir dans le voisinage la ville de Pagaran, où il fit placer les statues de tous les dieux de l'Arménie, et celle d'Erovantakerd, qui fut aussi remplie de monuments. Pendant qu'Erovan était occupé d'embellir sa capitale, Ardasches, fils du roi Sanadrouk et son général Sempad, de la race des Pagratides, revint de Perse avec une nombreuse armée pour reconquérir le trône des Arsacides, et en chasser Erovan. Lorsqu'Erovan fut informé de l'arrivée d'Ardasches, il rassembla toutes les forces de son royaume, appela à son secours Pharasmane, roi d'Ibérie, et marcha à la rencontre de l'armée Persane. Malgré ses talents militaires et son courage, il fut vaincu dans un lieu qui, à cause de sa défaite, fut appelé Erovantavan, c'est actuellement Erivan. Il éprouva un nouvel échec sous les murs de sa capitale, et en fuyant il fut tué d'un coup de poignard par un soldat obscur, en l'an 88 de J.-C. Ardasches monta alors sur le trône.

S. M.—n.

ÉROVAZ, frère du précédent, et

comme lui descendant par sa mère de la race royale des Arsacides. En l'an 78 de J.-C., son frère le crân grand-prêtre des Dieux de l'Arménie, et lui donna pour résidence la ville de Pagazan, qu'il venait de faire construire et où il avait réuni toutes les satures qui se trouvaient dans les anciennes capitales de l'Arménie. En l'an 88, après la défaite et la mort de son frère, Sempad Pagratide, général des armées d'Ardasches II, qui avait détrôné Erovant, vint l'attaquer dans Pagazan. Erovant fut pris; on lui fit attacher une pierre au cou, et on le précipita dans l'Araxes. S. M.—π.

ERPENIUS ou **D'ERPE** (THOMAS), célèbre orientaliste, naquit à Gurcum, en Hollande le 7 septembre 1584. Son père, témoin de ses heureuses dispositions pour les sciences, l'envoya à Leyde dès l'âge de dix ans. Ce fut dans cette ville qu'il commença ses études. Au bout de quelques mois il vint à Middelbourg, puis retourna au bout d'un an à Leyde, où il pouvait suivre ses goûts avec facilité. Ses progrès furent rapides; dès l'âge le plus tendre il fut admis à l'université de cette ville, et en 1608 il reçut le bonnet de maître ès-arts. A la sollicitation de Scaliger, il avait appris les langues orientales en même temps qu'il faisait ses cours de théologie. Après avoir achevé ses études il voyagea en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne, formant des liaisons avec les savants, et s'aidant de leurs lumières. Pendant son séjour à Paris il se lia d'amitié avec Casaubon, amitié qui dura aussi long-temps que sa vie, et il prit des leçons d'Arabe, de Joseph Barbatous ou Abou-dacni. A Venise il eut des conférences avec les juifs et les mahométans, et il profita de son séjour en cette ville pour se perfectionner dans le turk, le persan et l'é-

Erpenius revint de
après une long
a science qu'
quise pendant ses voyages
estimé de tous les savants
visités. Son habileté était de
aussi, dès le 10 février de l'
vante, il fut nommé profes
rabe et des autres langues o
l'hébreu excepté, dans l'
de Leyde. Dès-lors il se livr
tier à l'enseignement de ces
et à en faciliter l'étude, à en
les connaissances par ses
Animé par l'exemple de S
Brèves, qui avait établi à
pens une imprimerie arabe
il fit graver à grands frais
veaux caractères arabes et
imprimerie dans sa maison.
les curateurs de l'université
créèrent une seconde chaire
en sa faveur. En 1620 les
Hollande l'envoyèrent en Fr
tâcher d'attirer chez eux, p
messe d'une chaire de théolog
Dumoulin, ou Audré Rivet.
mier voyage n'eut aucun suc
suivi, l'année d'après, d'u
qui réussit au gré des état
passa en Hollande. Quelq
après le retour d'Erpenius,
le choisirent pour interprète
donna occasion de traduire
lettres des princes musulman
sie et de l'Afrique, et d'y répo
roi de Maroc prenait, dit-on,
plaisir à lire ses lettres arab
faisait remarquer l'élégance e
reté. La réputation d'Erpeni
répandue par toute l'Europe
plusieurs princes, les rois d
terre et d'Espagne, l'archevê
Séville lui firent les offres l
flatteuses pour l'attirer près d
ne vor... n'is quitter sa p
y... e maladie coua

vembre 1624, âgé de qua-
 rante ans. Erpenius a laissé plusieurs
 ouvrages qui ne sont point parfaits,
 mais ; mais si l'on se reporte à
 ce qu'il a vécu, si l'on songe
 à son peu, ou point de secours,
 on verra qu'il a fait, par lui-même,
 ce qu'on lui juge, et d'après l'état
 actuel de la littérature orientale,
 mais d'après ce qu'il a fait, on
 conviendra qu'il a beaucoup
 fait, par l'immensité et la
 variété de ses travaux, les orientaux
 l'ont suivi; et que n'eût-il point
 été mort prématurée ne l'eût
 été à une littérature dont
 il sera toujours un des plus
 grands ornemens? Voici la note de ses
 ouvrages : I. *Oratio de lingua arabica*,
 1613, in-4°. Erpenius a fait
 ce discours lorsqu'il prit
 possession de la chaire d'arabe : il y
 expose la pureté, la richesse, l'élé-
 gance, l'utilité de cette langue. II.
in Lexic. Arab. Fr. Rati,
 Leyde, 1615, in-4°. ; elles
 sont à la suite de ce lexique. III.
Grammatica arabica, quinque li-
brorum explicata, ib., 1615,
 Cette grammaire, qu'on peut
 dire, dit M. Schnurrer, comme
 la première composée en Europe,
 a été réimprimée plusieurs
 fois, mais elle a tellement fait
 plaisir à plusieurs professeurs, qui,
 en Allemagne, ont donné sous
 son nom des grammaires arabes,
 qu'on ne voit plus les traces d'Erpenius,
 et même osé s'écarter de ce guide
 même savant observe que
 on a été tirée sur deux for-
 mats en grand in-4°. afin de
 la faire joindre au lexique de Ra-
 ti, et ensuite sur une plus pe-
 tite édition, pour en rendre le for-
 mat plus commode. Ces derniers
 sont les plus communs. La
 réimpression de cette grammaire,

corrigée et augmentée, d'après un
 exemplaire chargé des notes manus-
 crites de l'auteur, parut à Leyde en
 1636, in-4°. L'éditeur, Antoine Deu-
 sing, y a ajouté les fables de Locman
 et quelques adages arabes avec la tra-
 duction latine d'Erpenius. Les voyel-
 les et les signes orthographiques sont
 marqués dans le texte arabe. On doit
 à Golius une réimpression de cette
 édition, sous le titre de *Linguae ara-*
bicæ Tyrocinium, Leyde, 1656, in-
 4°. Les additions de ce savant en font
 le mérite. Elles se composent : 1°. de
 trois centuries de proverbes arabes; 2°.
 de cinquante-neuf sentences tirées des
 poètes; 3°. des surates 51 et 61 du
 Corân; 4°. de la première séance de
 Hariri (voy. HARIRI); 5°. d'un poème
 d'Aboulola (voy. ABOULOLOA); 6°.
 d'une homélie du patriarche d'Antio-
 che Elie III, sur la naissance du
 Christ. Tous ces morceaux sont ac-
 compagnés d'une traduction latine et
 de notes; 7°. de 232 sentences arabes;
 8°. de la 32°. surate du Corân; 9°. d'un
 autre poème d'Aboulola. Golius n'a
 publié que le texte de ces trois der-
 nières additions. Une autre édition en
 a été publiée par Albert Schultens, en
 1748, réimprimée en 1767. L'édi-
 teur, après avoir reproduit mot pour
 mot la grammaire, les fables, et une
 centurie de sentences telles que les
 donne l'édition de Golius, a ajouté :
 1°. une préface dans laquelle il com-
 bat quelques opinions erronées des
 docteurs juifs, sur l'histoire de l'é-
 criture hébraïque et sur l'autorité de
 la cabbale ou tradition. 2°. des ex-
 traits du Hama-ah d'Abou-
 Temam, accompagnés d'une traduction
 latine et de notes. Michaëlis a donné
 en allemand un abrégé de cette édition.
 Göttingue, 1771, in-8°. Morso,
 professeur de langues orientales, à Pa-
 lermo, a publié, en 1796, une nou-

velle édition de
 et des fables avec
 glossaire. IV. *Pro-*
bicorum et etc., 1
quodam arabec, etc., 1
 1614, 2^e édit., *ibid.*, 1623, in
 D. Florentius (de Florence) av
 acquis le manuscrit de ces fables
 à Rome. De retour dans
 les communiqua à Isaac Casaubon
 avec la traduction barbare et
 inintelligible qu'en avait faite un
 nite. Casaubon envoya la plus grande
 partie de l'ouvrage à Scaliger, le priant
 d'expliquer les sentences les plus
 difficiles. Celui-ci renvoya le
 manuscrit avec une traduction
 et des notes; Casaubon envoya une
 copie plus complète et plus correcte
 à Scaliger, en le priant d'achever ce
 qu'il avait si bien commencé: Scaliger
 promit, mais la mort le surprit au
 milieu de ce travail. Lorsqu'Erpenius
 vint à Paris, en 1609, Casaubon l'en-
 gagea à terminer cet ouvrage pour
 qu'il pût voir le jour. Erpenius s'en
 chargea et y travailla sans relâche: il
 comptait le faire imprimer à Paris chez
 le Bé, qui avait gravé d'assez beaux
 caractères arabes; mais déçu de son es-
 poir il en différa la publication jusqu'à
 son retour à Leyde. La première cen-
 turie de ces proverbes a été donnée
 de nouveau par Sennert, Wittemberg,
 1658, réimp. en 1724. Scheidius a fait
 imprimer à Harderwick, en 1775;
 un choix des sentences et des prover-
 bes arabes, publiés précédemment par
 Erpenius; V. *Locmani sapientis*
fabulae et selecta quaedam Arabum
adagia, cum interpretatione latina
et notis, Leyde, 1615, in-8°. C'est
 la première édition de ces fables, qui
 ont ensuite été imprimées jusqu'à sa-
 tiété. Cette édition parut sous deux
 formes; l'une qui n'embrassait que le
 texte arabe seulement; l'autre qui était

le la version
 préface et de n
 nombre de ce
 negu le revre à tradait en
 biques latins, et publié à Sas
 1674, les seize premières
 Locman d'après la version d'E
 Une seconde édition de l'
 porte la date de 1636 et a
 d'un livre séparé, mais elle
 tachée de l'édition de 1636 de
 maire arabe dont elle fais
 Golius a imprimé de nouvea
 ges dans le *Arab. ling.* Tyr
 Leyde, 1656; on les rete
 core dans l'édition de la g
 d'Erpenius, donnée par S
 VI. *Pauli apost. ad Roma*
tola, arabicè, *ibid.*, 1611
 Cette épître est suivie de
 Galates. Le texte arabe n'ot
 points voyelles, ni les sign
 graphiques dont l'imprimeri
 par Erpenius, n'était pou
 fournie à cette époque. VII
D. N. J.-C. Testamentum,
 Leyde, 1616, in-4°. Erpen
 blié le texte seulement de
 duction arabe du Nouveau-Te
 d'après un manuscrit de l
 thèque de Leyde. VIII. *I*
chus Mosis, arabicè, *ibid*
 Cet ouvrage a été égaleme
 d'après un manuscrit de la
 bliothèque écrit en caractères
 ques, et remis en caractères
 par Erpenius. Le texte offre
 erreurs. L'auteur de cette
 qui paraît être un juif africain
 siècle, est si servilement at
 texte hébreu, qu'il rend les
 mes de son original par
 cismes dans sa langue. IX.
Josephi Patriarchae ex Al
cum triplici versione latina
et arabica, Erpenii, *cujus pra*
 arabicum, Leyde

s sa préface, Erpenius dit dans cet alphabet le pre- de ses caractères arabes, lettres y seront présentées liaisons et leurs accidents, litéra non seulement la lec- vres imprimés, mais aussi manuscrits. A la suite de e Joseph, tirée de l'Alcoran te), se trouve la 11^e. su- ème livre. X. *Grammatica iocla Giarumia et libellus gentium cum versione lammentariis*, ibid., 1617, cino et Kirsten avaient déjà : ouvrage, l'un à Rome en l'autre à Breslau en 1610. annonce dans sa préface ru et corrigé le texte d'après nuscrits, dont l'un avait les t les autres étaient accompa- vants commentaires. Erpe- t avoir ignoré le nom de l'au- re des *Cent Regents*, mais on rd'hui qu'il s'appelait Abd-el- djordjany. XI. *Canones de a Alif, Waw et Yé apud naturá et permutatione*, 18, in-4°. C'est la réimpres- . chap. du liv. II^e. de la gram- abe. Ici ces caouons parais- s par l'auteur, et disposés rdre plus commode. XII. *Ru- linguae arabicæ ; accedunt rammatica et consilium de rabico feliciter instituendo*, 520, in-8°. Ces rudiments peu de la grammaire arabe. emce consiste dans quelques ements ; mais l'ordre et la les livres et des chapitres, sont es. L'avis touchant la ma- étudier l'arabe avec succès, ose de peu de pages et fut idement par l'auteur, au mo- son départ pour la France ; la méthode qu'on doit sui-

vre dans l'étude des rudiments et pour passer ensuite à une autre lecture. A la suite de la page 184 se trouve la 64^e. surate de l'alcoran, accompa- gnée d'une version latine interlinéaire et d'explications grammaticales. Les rudiments ont été réimprimés à Leyde en 1628, à Paris en 1638, in-8°, et à Leyde, en 1735, in-4°. Cette dernière édition a été donnée par Schulteus, qui y a ajouté un *flori- legium* des sentences arabes, et une *Clavis dialectorum Arabicæ linguae præsertim*. Cette édition, augmentée de tables très amples, a été réimpri- mée dans la même ville en 1770. XIII. *Orationes tres de linguarum ebraeæ et arabicæ dignitate*, ibid., 1621, in-12 ; le premier de ces trois discours avait été imprimé dès 1615 ainsi que nous l'avons dit : des deux autres, l'un fut prononcé par Erpenius en novembre 1620, à son retour de France, lors de l'ouverture de son cours ; et le second, consacré à la lan- gue hébraïque, en septembre 1620, dans une pareille circonstance. XIV. *Historia Saracenicæ*, etc., ibid., 1625, in-fol. C'est le texte arabe et la traduction de l'histoire musulmane d'Elmacin. (*Voy. ELMACIN.*) Erpe- nius y a ajouté l'*Historia Arabum* de Roderic Ximenez, archevêque de To- lède. La traduction latine a aussi été publiée sans le texte, in-4°, et le texte arabe seul, petit in-8°. XV. *Grammatica ebraea generalis*, ibid., 1621, in-8°. Genève, 1627 ; Leyde, 1654). A cette troisième édition se trouve jointe la 2^e. édition de la *Gram- matica syra et chaldæa*, du même auteur. XVI. *Grammatica syra et chaldæa*, ib., 1628. XVII. *Psalmi Davidis syriacè*, ibid., 1628. XVIII. *Arcanum punctuationis revelatum et oratio de nomine Tetragram- mato*. XIX. *Versio et notæ ad ara-*

bicam paraphrasin in Evang. S. Joannis, Rostock, 1626. XX. *De peregrinatione gallicâ utiliter instituendâ tractatus*, ibid., 1631, in-12. XXI. *Præcepta de lingud grecorum communi*, Leyde, 1662, in-8°. Erpenius avait formé le projet de plusieurs autres ouvrages, d'une édition de l'alcoran qui devait être accompagnée de notes, et d'une bibliothèque orientale. Dans les préfaces de ses grammaires il parle aussi d'un *Thesaurus grammaticus*, qui n'a point vu le jour. On peut consulter sur cet orientaliste célèbre les ouvrages suivants : G. J. Vossius, *orat. in obit. Th. Erpenii*, Leyde, 1625, in-4°; P. Scriverius, *Manes Erpeniani, quibus accedunt Epicedia variorum*, ibid., 1625. A la suite de cette brochure, se trouve le Catalogue des livres de la bibliothèque d'Erpenius.

J—N.

ERRARD (JEAN), né à Bar-le-Duc, vers le milieu du 16^e siècle, fut appelé, par Henri IV et Sully, le premier des ingénieurs. Il construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sedan. C'est le premier ingénieur, en France, qui ait écrit sur la Fortification, et la plupart de ses principes n'ont pas vieilli. Il fut admis souvent dans le conseil du roi pour y discuter des projets de sièges et de fortifications. On lui reprocha trop d'attachement pour la maison de Bouillon. On a de lui : *La Fortification démontrée et réduite en art*; par J. Errard, 1594, in-4°; 1604, in-fol. — Son neveu, Alexis ERRARD, en publia une nouvelle édition en 1620, in-fol.

D—M—T.

ERRARD (CHARLES), peintre et architecte, né à Nantes en 1606, fut chargé de la direction des ouvrages de peinture que Louis XIII avait ordonnés pour l'embellissement du Louvre.

ommission plus
Italie. Le cardi-

oussin, voulait réaliser le projet
a par François I^{er}, de former
ollection de statues, de bas-re-
et de modèles des différents or-
d'architecture, moulés sur les
beaux antiques de Rome: il s'agis-
sême de se procurer les plâtres
oute la colonne Trajane, et des
colosses de la place de *Monte-*
alio, qu'on suppose représenter
andre domptant Bucéphale; ces
groupes devaient être jetés en
te, et placés devant le palais du
re. Enfin des ordres furent don-
pour copier aussi les tableaux des
grands maîtres. Errard surveilla
commencements de cette entre-
; il y concourut lui-même avec
coup de zèle, et fit, d'après fa-
e, un grand nombre de dessins
envoya en France. Malheureuse-
on abandonna l'exécution d'un
t si propre à favoriser les pro-
les arts; mais les services qu'Er-
leur avait rendus ne furent pas
rara
ius appréciés que ses talents;
né directeur de l'académie de Pe-
l obtint la même place à Rome,
ou
mourut en 1689, âgé de quatre-
v
trois ans. C'est à cet artiste qu'on
d
a construction de l'église de l'As-
sion de Paris, dont le dôme, d'un
lourd et désagréable, a été criti-
que
avec raison, et nommé par plu-
sieurs le *sot dôme*. V—T.

ERRI (PELLEGRINO DEGLI), né à
ne en 1511, s'avança à la cour
ome, autant par son mérite que
par la protection du cardinal Carde-
Il est
habile théologien et plein de
pour la pureté de la foi. Quel-
lène, entre le
et Philippe le

ayant été accusés de répan-
 principes de Calvin, par leurs
 et par la communication de
 rages, Erri fut envoyé dans
 le avec le titre de commissaire
 que, pour rechercher les cou-
 et les faire punir suivant la
 des lois. A peine arrivé, il se
 pendant la nuit, accompagné
 es armés, au logis de Valen-
 us l'intention de s'assurer de
 onne; mais celui-ci, qu'on
 évenu, s'était enfui. Erri n'en
 pas moins contre lui, avec
 vité qui lui mérita, à son re-
 me, les éloges des cardinaux
 xénéfices considérables. Il ob-
 permission de les résigner à
 eu, et mourut en 1575, à
 soixante-quatre ans. On a de
mi di Davide, tradotti della
braa nella volgare, con alcu-
menti, Venise, 1575, in-4°.
 aduction est estimée, et les
 ui l'accompagnent sont rem-
 ritudition.

W—s.

ICO (SCIPION), littérateur,
 lessine, en 1592, perdit ses
 de bonne heure, et fut placé
 naire de cette ville, où ses dis-
 s pour la poésie se dévelop-
 peu de temps; il n'était âgé
 dix-neuf ans lorsqu'il publia
 yllés (*Endimion et Ariane*),
 aient les suffrages de tous les
 seurs. L'étude de la théologie
 tit point son ardeur pour la
 re; après avoir rempli les de-
 a'on lui imposait, il cherchait
 ssement dans un travail plus
 re à ses goûts. Errico embrassa
 clésiastique, et vint à Rome où
 cucilli par le cardinal Spada,
 cessa dès-lors de lui donner
 uves de son estime et de son
 n. Il se rendit ensuite à Venise
 séjourna quelque temps, vivant

dans la plus grande intimité avec Lo-
 redano, Aproso et d'autres hommes
 d'un mérite distingué. De retour dans
 sa patrie, après une absence de plu-
 sieurs années, on lui offrit une chaire
 de philosophie qu'il remplit avec suc-
 cès. Ayant résigné en faveur d'un de
 ses amis, un canonicat qu'il avait à la
 cathédrale, on lui proposa un évêché
 mais il le refusa, à raison de l'affai-
 blissement de sa vue. Errico était
 membre de l'académie des *Humoristes*
 de Rome, des *Oziosi* de Naples, des
Incogniti et des *Delphici* de Venise;
 mais aucun titre ne le flattait davan-
 tage que celui de poète lauréat de
 Messine, qu'on lui avait solennelle-
 ment décerné. Il mourut en cette ville
 le 18 septembre 1670, et fut inhumé
 dans l'église Ste-Marie des Trompettes.
 La plupart des biographes italiens ont
 donné de grands éloges à Errico. « On
 admire, dit l'auteur des *Glorie degli*
incogniti di Venetia, dans les ouvra-
 ges de cet écrivain, un style facile,
 plein de vivacité, de douceur et d'a-
 grément; une invention toujours heu-
 reuse; une adresse incroyable à entre-
 mêler ses récits de traits piquants et
 de sages maximes, et enfin l'art d'ins-
 truire en amusant. » On ne peut se
 dissimuler qu'il n'y ait de l'exagération
 dans cet éloge, mais il fait counaître
 la haute opinion qu'on avait du talent
 d'Errico. La *Biblioth. sicula* de Mon-
 gitore, contient les titres de trente-un
 ouvrages de cet auteur, imprimés, et
 de onze restés manuscrits. On se con-
 tentera de citer les plus intéressants :
 I. *De tribus scriptoribus historiarum con-*
cilii tridentini, Amsterdam et Anvers,
 1656, in-8°; quelques maximes in-
 sérées dans cet ouvrage le firent cen-
 surer par l'inquisition; mais l'auteur
 avait eu la prudence de se cacher sous
 le nom de César Aquilinus. II. *De*
scientia mediâ et ejus origine opus-

culum, Gènes, 1668, in-12. publia cet ouvrage sous le d'Antoine Querenghus; III. *Urania*, *dramma musicale*. Cette pièce, qui a eu plusieurs éditions, fut représentée avec un grand succès à Venise, en 1644, et à Florence, en 1650; IV. *Poesie*, Messine, 1653, in-12. Ce volume renferme la plupart des poésies italiennes qu'Errico avait publiées séparément; *la Babilonia distrutta*, poème héroïque; *Ibraim deposto*, *la Croce stellata*, deux poèmes d'un genre moins sérieux; *des Idylles*; *des Pastorales*, etc.; V. *le Rivolta di Parnasso*, *comedia*, Messine, 1625, in-12, souvent réimprimée; elle est écrite en prose. Just. Fontanini en parle avec éloge dans sa défense de l'Aminte; VI. *le Guerre di Parnasso*, Venise, 1643; in-12. C'est l'histoire des querelles littéraires, si fréquentes en Italie pendant le 17^e. siècle. Errico a laissé manuscrit un poème burlesque sur le même sujet. On remarque encore parmi ses ouvrages inédits: *le Transformationi*, poème à l'imitation des *Métamorphoses d'Ovide*; *la Conquista di Granata*, poème héroïque; des pastorales, des discours, des tragédies et une comédie intitulée: *la Dragontina*. W—s.

ERSKINE (RALPH), théologien écossais, issu de la noble famille de Marr, en Ecosse, naquit à Alloa, en 1628. Nommé en 1654, ministre de Falkirk, il fut dépouillé de cette cure en 1662, par l'acte d'uniformité. Les persécutions exercées à cette époque en Ecosse, contre les presbytériens, l'obligèrent d'aller chercher un asile en Hollande, d'où l'indigence le força de retourner dans son pays natal. Il y fut arrêté et renfermé dans la forteresse nommée *the Bass*, située à l'embouchure du Forth. Après un emprisonnement de trois ans, le comte

t, lui fit rendre du rétablissement, en 1696, me fut nommé ministre de inside, au comté de Berwick. Il fut en 1696, âgé de soixante ans, laissant quelques ouvrages de théologie, en latin, qui n'ont été imprimés. — ERSKINE (Ermezer), fils du précédent, né en 1690, dans la prison où son père fut, en 1702, ministre de Moak, au comté de Fife, et en 1703, l'un des ministres de Stirling. Il fut dépossédé en 1754, par son opposition à l'établissement d'un ecclésiastique protégé par le duc d'Argyle, il adopta les principes des *Steaders*, et devint un des chefs de ce secte. Il mourut à Stirling, en 1755, âgé de soixante-quinze ans, et eut même de ses ennemis les plus vifs. On a de lui cinq volumes de sermons, dont quatre publiés à Glasgow en 1762, et le cinquième à Edimbourg, en 1765. — ERSKINE (RALPH), frère du précédent, né en 1682, à Stirling, dans le comté de ce nom, choisi, en 1711, ministre de Dunblane, dans le comté de Fife. En 1734, il fut déposé par un ordre de l'assemblée générale pour s'être joint à la secte des *Seceders*; il jouissait d'un grand crédit parmi ces sectaires, qui lui firent une église exprès pour lui, en 1740. Il mourut en 1751, âgé de soixante-neuf ans. On a de lui cent de sermons; une paraphrase du *Cantique des Cantiques*; un *Traité poétique*, intitulé: *la Foi ne va point à l'Imagination*, et des *Sermons sur l'Evangile*, qui ont eu une certaine célébrité, et où l'on trouve des idées fort étranges. Ces ouvrages ont été imprimés ensemble, en 1765. (C. G. W—s.)
X—s.
baron de Dun-

promoteurs de la réformation en Ecosse, naquit en 1508), au château de ses ancêtres, Montrose. Il était de l'ancienne noblesse de Marr. Après avoir étudié, probablement à l'université de Berden, il alla, selon l'ancien usage de la noblesse d'Ecosse, continuer ses études à une université étrangère; ce fut sans doute avec fruit, car il devint un bon juge compétent en matière de droit, et fut appelé un homme d'un grand mérite. Erskine mérite bien cette distinction, puisqu'il fut le premier à qui fut enseigné le grec dans le pays. Au retour de ses voyages, il ramena un Français très versé dans la langue grecque, et l'établit professeur; celui-ci l'ayant quitté il vint à la cour, avec la plus grande liberté, et d'autres Français également, à venir prendre sa place. Il fut à la tête de cette école particulière plusieurs années, et toutes les personnes parfaitement instruites dans la langue grecque, dont la science se répandit ensuite généralement dans le royaume. Après la mort de son père, Erskine fut, conformément à l'usage du temps, employé par le roi, comme un des autres barons ou lairds, à la justice dans le comté d'Angus; il était fixé; il prit part assez active aux séances du parlement, et occupa presque constamment la place de premier magistrat de ce comté. Au milieu des soins que ses devoirs exigeaient de lui, il trouvait le temps de veiller à la propagation de la religion réformée. Il soutint et encourageait tous ceux qui embrassaient la réforme, et notamment ceux qui avaient souffert pour la cause. Le château de Dun fut un lieu constamment ouvert aux prédicateurs protestants; et le point de réunion à plusieurs personnes, parmi lesquelles il en était d'un très haut

rang, se concentraient pour répandre les nouveaux dogmes dans cette partie du royaume. Cependant Erskine ne négligeait rien de ce qu'un bon citoyen doit à son pays. Dans la guerre avec l'Angleterre, qui éclata en 1547, des bâtiments anglais infestaient la côte d'Ecosse; un détachement d'ennemis descendit à terre pour piller; Erskine rassembla à la hâte une troupe de ses compatriotes, et repoussa les Anglais avec tant de résolution qu'il n'en réchappa pas le tiers pour rejoindre leurs vaisseaux. Le parlement qui se rassembla en 1557, le nomma l'un des commissaires chargés d'aller en France assister comme témoins au mariage de la reine Marie Stuart avec le dauphin, depuis François II, et régler les conditions du contrat. A son retour en Ecosse, il reconnut avec surprise que les progrès de la réforme étaient favorisés par les moyens que l'on prenait pour l'anéantir. Un vieux prêtre avait perdu la vie pour cette cause, et, suivant l'expression d'un ecclésiastique éminent en dignité, sa mort fut celle du catholicisme dans le royaume. Le nombre des protestants s'accroissait à chaque moment; ils étaient d'ailleurs encouragés par la mort de Marie, reine d'Angleterre, et l'avènement au trône de sa sœur Elisabeth, dont les sentiments étaient connus. Cependant, la régente d'Ecosse cherchait à maintenir la religion catholique. Sans avoir égard aux adresses qui lui étaient envoyées par les lords protestants, pour jouir du libre exercice de leur religion, une proclamation somma leurs ministres de comparaître à Stirling, le 10 mai 1559, pour y être jugés sur le crime d'hérésie. Les lords protestants, et tous ceux qui partageaient leurs opinions, résolurent alors d'accompagner les ministres et, s'il était nécessaire, de

les défendre. Ces dispositions probablement causé un grand trouble, mais Erskine obtint de la régente la promesse que les ministres ne seraient pas jugés, et l'attroupement fut dissipé. La régente voyant, le péril passé, manqua à sa parole; il en résulta une guerre civile qui se termina en 1560, à l'avantage des protestants. Erskine qui avait dans ce démêlé souvent paru sous les armes, les quitta avant qu'il fut fini, pour s'adonner entièrement à la prédication. Dans le parlement qui suivit, un comité régla ce qui concernait la discipline de l'église réformée, et nomma Erskine un des cinq ministres chargés d'en surveiller le maintien. Ces nouvelles fonctions furent pour lui très fatigantes, et lui attirèrent même des tracasseries qui l'engagèrent plusieurs fois à demander sa démission. Il eut part à la composition du *Second livre de Discipline*, qui parut en 1577. C'est le mode de gouvernement d'une église presbytérienne et il est encore suivi. Erskine termina en 1591 sa longue carrière. Tous les historiens d'Écosse ont fait l'éloge de ses qualités, et la reine Marie disait de lui qu'il était d'un caractère doux et aimable, et remarquable par sa droiture et sa loyauté. — ERSKINE (David), lord Dun, descendant du précédent, fut un jurisconsulte très distingué, et devint membre de la cour de session. Il s'opposa vivement à l'union de l'Écosse, et protégea le clergé épiscopal en butte aux persécutions. Nommé en 1713 un des commissaires de la cour de justice, il conserva cet emploi jusqu'en 1750. Il publia ensuite un volume intitulé : *Opinions de lord Dun*, 1752, in-12, ouvrage singulièrement estimé. Il mourut en 1755, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

E—s.

ERSKINE (JEAN), célèbre théo-

...osse, naquit en
ne de Carnock,
...roit écossais, à
...arg, connu par
...stitutes des lois d'Écosse, ou-
qui jouit de beaucoup de répu-
et d'autorité. Celui qui est l'ob-
cet article, fut d'abord destiné
de la jurisprudence, mais il
ra celle de la théologie, et malgré
osition de sa famille, il se mit à
prendre les ordres. Après avoir
é le ministère en différents en-
il fut appelé à Edinbourg, où
placé dans la même église avec
son, le célèbre historien, son
camarade d'études. Assidu à
ir ses fonctions, il s'occupait
avec un zèle infatigable de tout
ce qui pouvait contribuer aux progrès
de la religion. Il entretenait en con-
sance une correspondance très
te tant en Angleterre que dans
ys étrangers, et même en Amé-
rique, afin d'obtenir à cet égard toutes
les informations qui pouvaient l'ins-
t. Il publia, en 1798, des *Ser-
mons*, in-8°, que l'on classe parmi
les meilleures productions de ce genre,
pour la liaison du discours et la pureté
du style. Son exemple produisit en
Écosse une heureuse révolution dans
l'élévation de la chaire, auparavant
marquée de défauts qui la rendaient
insaisissable et barbare. Dès 1765,
il avait donné ses *Dissertations*
théologiques, qui offrent d'excellentes
recherches sur plusieurs points très
importants. Son ardeur à obtenir des
renseignements sur l'état de la religion
dans les pays étrangers, l'engagea, à
un âge avancé, à apprendre l'alle-
mand et le hollandais. Sa facilité le
mit en état de faire des pas rapides
dans la connaissance de ces langues,
et c'est sans doute à cette étude que
l'on doit le succès de ses *És-*

de l'Histoire de l'Eglise, in-8°. ; ouvrage rempli de choses les plus intéressantes sur l'état de la religion dans l'Europe continentale, en parut, en 1797, un second, dans lequel l'auteur, à l'exemple du professeur Robison et d'autres, dévoile la conjuration formée par les incrédules, contre la religion, malgré l'affaiblissement causé par le grand âge, qui le priva de sa vue, il conserva toutes ses facultés morales, et en 1801, fit paraître un ouvrage d'une espèce de périodique, intitulé : *Nouvelles des pays étrangers* ; dans lequel, qui précéda sa mort, il fit un imprimeur qu'il avait des yeux tout prêts pour un autre. Il mourut le 19 janvier 1803, en manuscrit plusieurs ouvrages, qui probablement ne virent pas le jour, parce que son état était si mauvaise qu'il sera à jamais impossible de la déchiffrer. Ses manuscrits lui avaient acquis une si haute considération, qu'au mois de mai 1779, le bill proposé au parlement pour mitiger les lois pénales contre les catholiques en Ecosse occasionna une violente émeute à Edimbourg, la populace, que la force avait pu empêcher de se rassembler dans la cour du collège, pour la maison de Robertson, céda à des représentations d'Erskine et se dispersa. D'autres Ecossais, du nom de Stewart, ont publié aussi des Sermons, et d'autres ouvrages de théologie

E—s.

ERNGER (FRANÇOIS), graveur, né à Paris en 1640. a gravé différents ouvrages, d'après le Poussin, Le Moine et Rubens, entre autres l'histoire d'Achille, en huit volumes, d'après ce dernier maître. On a aussi douze sujets des Méta-

morphoses, d'après les miniatures de Werner, ainsi que l'histoire des comtes de Toulouse, en dix pièces, et un sujet des Noces de Cana, d'après Lafage.

P—z.

ERTOGRUL, chef des Turks, père d'Ottoman, le fondateur de l'empire Othoman et de la dynastie othomane, était fils de Soliman - Shah, dont les Turks font remonter l'origine jusqu'à Japhet, fils de Noë, et qui se noya dans l'Euphrate, à la tête d'une troupe de Carismiens, qui s'avançaient devant les fils de Gengis-Khân. Ertogrul, devenu leur chef, arriva dans l'Asie-Mineure, où régnait Aladin, sultan d'Iconium, de la race des Seldjucides, et se soumit à lui avec quatre cent familles fugitives qu'il amenait à sa suite ; le territoire de Sogus, sur les bords du fleuve Sangara, près de la Mer-Noire, lui fut donné pour refuge, et il y gouverna sa tribu pendant cinquante-deux années. Tour à tour brigand et pasteur, il s'empara de tout le pays qui avoisine Ancyre et Césarée, purgant cette contrée de ce qui y était resté des Tatars de Gengis-Khân. Fanatique et conquérant par besoin et par enthousiasme, Ertogrul prêcha à main armée le mahométisme, et enleva aux Grecs la ville célèbre de Kutaia. Cet exploit, qui distingua l'an de l'hégire 680 (ou l'année 1281 de J.-C.), précéda de peu de temps la mort de ce chef, illustre dans les annales des Othomans, qui le regardent comme leur patriarche. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et justifia toute sa vie le nom d'Ertogrul, qui veut dire *Homme juste*. S—z.

ERVIGE, roi des Visigoths d'Espagne, fils du grec Ardabaste que les empereurs de Constantinople avaient exilé, était allié par les femmes au sang royal des Goths, et devint le fa-

bicam paraphrasin in Evang. S. Joannis, Rostock, 1626. XX. *De peregrinatione gallicâ utiliter instituendâ tractatus*, ibid., 1631, in-12. XXI. *Præcepta de linguâ grecorum communi*, Leyde, 1662, in-8°. Erpenius avait formé le projet de plusieurs autres ouvrages, d'une édition de l'alcoran qui devait être accompagnée de notes, et d'une bibliothèque orientale. Dans les préfaces de ses grammaires il parle aussi d'un *Thesaurus grammaticus*, qui n'a point vu le jour. On peut consulter sur cet orientaliste célèbre les ouvrages suivants : G. J. Vossius, *orat. in obit. Th. Erpenii*, Leyde, 1625, in-4°. ; P. Scriverius, *Manes Erpeniani, quibus accedunt Epicædia variorum*, ibid., 1625. A la suite de cette brochure, se trouve le Catalogue des livres de la bibliothèque d'Erpenius.

J—R.

ERRARD (JEAN), né à Bar-le-Duc, vers le milieu du 16^e siècle, fut appelé, par Henri IV et Sully, le premier des ingénieurs. Il construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sedan. C'est le premier ingénieur, en France, qui ait écrit sur la Fortification, et la plupart de ses principes n'ont pas vieilli. Il fut admis souvent dans le conseil du roi pour y discuter des projets de sièges et de fortifications. On lui reprocha trop d'attachement pour la maison de Bouillon. On a de lui : *la Fortification démontrée et réduite en art*; par J. Errard, 1594, in-4°. ; 1604, in-fol. — Son neveu, Alexis ERRARD, en publia une nouvelle édition en 1620, in-fol.

D—M—T.

ERRARD (CHARLES), peintre et architecte, né à Nantes en 1606, fut chargé de la direction des ouvrages de peinture que Louis XIII avait ordonnés pour l'embellissement du Louvre.

ERRARD, une commis
pela en Italie.
u, d'après le
du Poussin, voulait réaliser
conçu par François I^{er}, d
une collection de statues, de
liefs, et de modèles des diffé
dres d'architecture, moulé
plus beaux antiques de Rome
sait même de se procurer le
de toute la colonne Trajane
deux colosses de la place d
Cavallo, qu'on suppose re
Alexandre domptant Bucépl
deux groupes devaient être
bronze, et placés devant le
Louvre. Enfin des ordres fu
nés pour copier aussi les tabl
plus grands maîtres. Errard
les commencements de cette
prise; il y concourut lui-même
beaucoup de zèle, et fit, d'ar
tique, un grand nombre de
qu'il envoya en France. Malh
ment on abandonna l'exéc
projet si propre à favoriser
grès des arts; mais les service
rard leur avait rendus ne fu
moins appréciés que ses t
nommé directeur de l'academi
ris, il obtint la même place à
où il mourut en 1689, âgé de
vingt-trois ans. C'est à cet artist
doit la construction de l'église
sompion de Paris, dont le dom
effet lourd et désagréable, a é
qué avec raison, et nommé p
santerie le *sot dôme*. V-

ERRI (PELLEGRINO DEGLI)
Modène en 1511, s'avança à
de Rome, autant par son m
par la protection du cardinal
Il était savant dans les langues
tales, habile théologien et p
zèle pour la pureté de la foi
q
de Modène, en
stelvetro et Phil

, ayant été accusés de répan-
 principes de Calvin, par leurs
 et par la communication de
 vrages, Erri fut envoyé dans
 lle avec le titre de commissaire
 ique, pour rechercher les cou-
 et les faire punir suivant la
 des lois. A peine arrivé, il se
 pendant la nuit, accompagné
 nes armés, au logis de Valen-
 aus l'intention de s'assurer de
 ionne; mais celui-ci, qu'on
 révenu, s'était enfui. Erri n'en
 a pas moins contre lui, avec
 ivité qui lui mérita, à son re-
 home, les éloges des cardinaux
 bénéfiques considérables. Il ob-
 permission de les résigner à
 veu, et mourut en 1575, à
 : soixante-quatre ans. On a de
*Imi di Davide, tradotti della
 obra nella volgare, con alcu-
 menti*, Venise, 1575, in-4°.
 reduction est estimée, et les
 qui l'accompagnent sont rem-
 érudition. W—s.

ERICO (SCRIPION), littérateur,
 Messine, en 1592, perdit ses
 de bonne heure, et fut placé
 inaire de cette ville, où ses dis-
 ns pour la poésie se dévelop-
 en peu de temps; il n'était âgé
 dix-neuf ans lorsqu'il publia
 lyiles (*Endimion et Ariane*),
 mirent les suffrages de tous les
 useurs. L'étude de la théologie
 ntit point son ardeur pour la
 are; après avoir rempli les de-
 u'on lui imposait, il cherchait
 ssement dans un travail plus
 ne à ses goûts. Errico embrassa
 oclésiastique, et vint à Rome où
 ceuilli par le cardinal Spada,
 cessa dès-lors de lui donner
 raves de son estime et de son
 n. Il se rendit ensuite à Venise
 séjourna quelque temps, vivant

dans la plus grande intimité avec Lo-
 redano, Aprosio et d'autres hommes
 d'un mérite distingué. De retour dans
 sa patrie, après une absence de plu-
 sieurs années, on lui offrit une chaire
 de philosophie qu'il remplit avec suc-
 cès. Ayant résigné en faveur d'un de
 ses amis, un canonicat qu'il avait à la
 cathédrale, on lui proposa un évêché
 mais il le refusa, à raison de l'affai-
 blissement de sa vue. Errico était
 membre de l'académie des *Humoristes*
 de Rome, des *Oziosi* de Naples, des
Incogniti et des *Delphici* de Venise;
 mais aucun titre ne le flattait davan-
 tage que celui de poète laureat de
 Messine, qu'on lui avait solennelle-
 ment décerné. Il mourut en cette ville
 le 18 septembre 1670, et fut inhumé
 dans l'église Ste-Marie des Trompettes.
 La plupart des biographes italiens ont
 donné de grands éloges à Errico. « On
 admire, dit l'auteur des *Glorie degli
 incogniti di Venetia*, dans les ouvra-
 ges de cet écrivain, un style facile,
 plein de vivacité, de douceur et d'a-
 grément; une invention toujours heu-
 reuse; une adresse incroyable à entre-
 mêler ses récits de traits piquants et
 de sages maximes, et enfin l'art d'ins-
 truire en amusant. » On ne peut se
 dissimuler qu'il n'y ait de l'exagération
 dans cet éloge, mais il fait connaître
 la haute opinion qu'on avait du talent
 d'Errico. La *Biblioth. sicula* de Mon-
 gitore, contient les titres de trente-un
 ouvrages de cet auteur, imprimés, et
 de onze restés manuscrits. On se con-
 tentera de citer les plus intéressants :
 I. *De tribus scriptoribus historiae concilii tridentini*, Amsterdam et Auvers,
 1656, in-8°; quelques maximes in-
 sérées dans cet ouvrage le firent cen-
 surer par l'inquisition; mais l'auteur
 avait eu la prudence de se cacher sous
 le nom de César Aquilinus. II. *De
 scientia mediâ et ejus origine opus-*

culum, Gènes, 1668, in-12. Il publia cet ouvrage sous le nom d'Antoine Querenghus; III. *Commedia, dramma musicale*. Cette pièce, qui a eu plusieurs éditions, fut représentée avec un grand succès à Venise, en 1644, et à Florence, en 1650; IV. *Poésie*, Messine, 1653, in-12. Ce volume renferme la plupart des poésies italiennes qu'Errico avait publiées séparément; *la Babilonia distrutta*, poème héroïque; *Ibraim deposto, la Croce stellata*, deux poèmes d'un genre moins sérieux; *des Idylles*; *des Pastorales*, etc.; V. *le Rivolte di Parnasso, comedia*, Messine, 1625, in-12, souvent réimprimée; elle est écrite en prose. Just. Fontanini en parle avec éloge dans sa défense de l'Aminte; VI. *le Guerre di Parnasso*, Venise, 1643; in-12. C'est l'histoire des querelles littéraires, si fréquentes en Italie pendant le 17^e. siècle. Errico a laissé manuscrit un poème burlesque sur le même sujet. On remarque encore parmi ses ouvrages inédits: *le Transformationi*, poème à l'imitation des *Métamorphoses d'Ovide*; *la Conquista di Granata*, poème héroïque; *des pastorales, des discours, des tragédies* et une comédie intitulée: *la Dragontina*. W—s.

ERSKINE (RALPH), théologien écossais, issu de la noble famille de Marr, en Ecosse, naquit à Alloa, en 1628. Nommé en 1654, ministre de Falkirk, il fut dépouillé de cette cure en 1662, par l'acte d'uniformité. Les persécutions exercées à cette époque en Ecosse, contre les presbytériens, l'obligèrent d'aller chercher un asile en Hollande, d'où l'indigence le força de retourner dans son pays natal. Il y fut arrêté et renfermé dans la forteresse nommée *the Bass*, située à l'embouchure du Forth. Après un emprisonnement de trois ans, le comte

... fut nommé ministre de ... au comté de Berwick. Il mourut en 1696, âgé de soixante ans, laissant quelques ouvrages de théologie, en latin, qui n'ont été imprimés. — ERSKINE (mezer), fils du précédent, né en ... dans la prison où son père fut ... fut, en 1702, ministre de ... au comté de Fife, et en 1720, l'un des ministres de Stirling. Il fut dépossédé en 1754, par son opposition à l'établissement d'un ... siastique protégé par le ... cycle, il adopta les principes des *Seceders*, et devint un des chefs de ... secte. Il mourut à Stirling, en ... âgé de soixante-quinze ans, et même de ses ennemis les plus ... On a de lui cinq volumes de ... dont quatre publiés à Glasgow en 1762, et le cinquième à Edimbourg, en 1765. — ERSKINE (Ralph), fils du précédent, né en 1682, à ... dans le comté de ... en 1711, ministre de Dun ... dans le comté de Fife. En 1754 il fut déposé par un ordre de l'assemblée générale pour s'être joint à la ... des *Seceders*; il jouissait d'un grand crédit parmi ces sectaires, qui lui firent une église exprès pour lui, en 1740. Il mourut en 1751, âgé de soixante-neuf ans. On a de lui environ deux cents Sermons; une paraphrase de l'*antique des Cantiques*; un Traité périodique, intitulé: *la Foi ne va point à l'Imagination*, et des *Scenes sur l'Evangile*, qui ont eu une certaine célébrité, et où l'on trouve des idées fort étranges. Ces ouvrages ont été imprimés ensemble, en 1765. W—s. X—s. ... baron de ...

promoteurs de la réformation en Ecosse, naquit en 1508, au château de ses ancêtres, Montrose. Il était de l'ancienne des comtes de Marr. Après son mariage, probablement à l'université de Verden, il alla, selon l'ancien usage de la noblesse d'Ecosse, continuer ses études à une université étrangère; ce fut sans doute avec fruit, car on le juge compétent en pareille matière. On l'appelle un homme d'un grand mérite; Erskine mérite bien cette qualification, puisqu'il fut le premier qui fit enseigner le grec dans ce pays. Au retour de ses voyages, il ramena un Français très versé dans la langue grecque, et l'établit à Montrose; celui-ci l'ayant quitté il revint avec la plus grande liberté d'autres Français également, à venir prendre sa place. Il fut à cette école particulière plusieurs personnes parfaitement instruites dans la langue grecque, dont la science se répandit ensuite généralement dans le royaume. Après la mort de son père, Erskine fut, conformément à l'usage du temps, employé avec les autres barons ou lairds, à la justice dans le comté d'Angus; il était fixé; il prit part assez souvent aux séances du parlement, et presque constamment la place de premier magistrat de ce comté. Au milieu des soins que ses devoirs exigeaient de lui, il trouvait le temps de veiller à la propagation de la religion réformée. Il soutint et encourageait tous ceux qui se joignaient à la réforme, et notamment ceux qui avaient souffert pour elle. Le château de Dun fut un lieu constamment ouvert aux prédicateurs protestants; et le point de réunion à plusieurs personnes, parmi lesquelles il en était d'un très haut

rang, se concentraient pour répandre les nouveaux dogmes dans cette partie du royaume. Cependant Erskine ne négligeait rien de ce qu'un bon citoyen doit à son pays. Dans la guerre avec l'Angleterre, qui éclata en 1547, des bâtiments anglais infestaient la côte d'Ecosse; un détachement d'ennemis descendit à terre pour piller; Erskine rassembla à la hâte une troupe de ses compatriotes, et repoussa les Anglais avec tant de résolution qu'il n'en réchappa pas le tiers pour rejoindre leurs vaisseaux. Le parlement qui se rassembla en 1557, le nomma l'un des commissaires chargés d'aller en France assister comme témoins au mariage de la reine Marie Stuart avec le dauphin, depuis François II, et régler les conditions du contrat. A son retour en Ecosse, il reconnut avec surprise que les progrès de la réforme étaient favorisés par les moyens que l'on prenait pour l'anéantir. Un vieux prêtre avait perdu la vie pour cette cause, et, suivant l'expression d'un ecclésiastique éminent en dignité, sa mort fut celle du catholicisme dans le royaume. Le nombre des protestants s'accroissait à chaque moment; ils étaient d'ailleurs encouragés par la mort de Marie, reine d'Angleterre, et l'avènement au trône de sa sœur Elisabeth, dont les sentiments étaient communs. Cependant, la régente d'Ecosse cherchait à maintenir la religion catholique. Sans avoir égard aux adresses qui lui étaient envoyées par les lords protestants, pour jouir du libre exercice de leur religion, une proclamation somma leurs ministres de comparaître à Stirling, le 10 mai 1559, pour y être jugés sur le crime d'hérésie. Les lords protestants, et tous ceux qui partageaient leurs opinions, résolurent alors d'accompagner les ministres et, s'il était nécessaire, de

les défendre. Ces choses furent probablement causées par un grand événement, mais Erskine obtint de la promesse que les ministres ne seraient pas jugés, et l'attroupement fut dissipé. La régente voyant, le péril passé, manqua à sa parole; il en résulta une guerre civile qui se termina en 1560, à l'avantage des protestants. Erskine qui avait dans ce démêlé souvent paru sous les armes, les quitta avant qu'il fut fini, pour s'adonner entièrement à la prédication. Dans le parlement qui suivit, un comité régla ce qui concernait la discipline de l'église réformée, et nomma Erskine un des cinq ministres chargés d'en surveiller le maintien. Ces nouvelles fonctions furent pour lui très fatigantes, et lui attirèrent même des tracasseries qui l'engagèrent plusieurs fois à demander sa démission. Il eut part à la composition du *Second livre de Discipline*, qui parut en 1577. C'est le mode de gouvernement d'une église presbytérienne et il est encore suivi. Erskine termina en 1591 sa longue carrière. Tous les historiens d'Ecosse ont fait l'éloge de ses qualités, et la reine Marie disait de lui qu'il était d'un caractère doux et aimable, et remarquable par sa droiture et sa loyauté. — ERSKINE (David), lord Dun, descendant du précédent, fut un jurisconsulte très distingué, et devint membre de la cour de session. Il s'opposa vivement à l'union de l'Ecosse, et protégea le clergé épiscopal en butte aux persécutions. Nommé en 1713 un des commissaires de la cour de justice, il conserva cet emploi jusqu'en 1750. Il publia ensuite un volume intitulé : *Opinions de lord Dun*, 1752, in-12, ouvrage singulièrement estimé. Il mourut en 1755, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

E—s.

ERSKINE (JEAN), célèbre théo-

logue, naquit en 1703, à Carnock, dans le comté d'Argyll, connu par ses *Constitutions des lois d'Ecosse*, ouvrage qui jouit de beaucoup de réputation et d'autorité. Celui qui est l'objet de cet article, fut d'abord destiné à l'étude de la jurisprudence, mais il se livra à celle de la théologie, et malgré l'opposition de sa famille, il se mit à prendre les ordres. Après avoir exercé le ministère en différents endroits, il fut appelé à Edinbourg, où il fut placé dans la même église avec James Beattie, le célèbre historien, son camarade d'études. Assidu à remplir ses fonctions, il s'occupait avec un zèle infatigable de tout ce qui pouvait contribuer aux progrès de la religion. Il entretenait en conséquence une correspondance très étendue tant en Angleterre que dans les pays étrangers, et même en Amérique, afin d'obtenir à cet égard toutes les informations qui pouvaient lui être utiles. Il publia, en 1798, des *Sermons*, in-8°, que l'on classe parmi les meilleures productions de ce genre. Erskine avait une liaison du discours et la pureté du style. Son exemple produisit en Ecosse une heureuse révolution dans l'usage de la chaire, auparavant remplie de défauts qui la rendaient la plus insupportable et la plus dégoûtante. Dès 1765, Erskine avait donné ses *Dissertations théologiques*, qui offrent d'excellentes recherches sur plusieurs points très importants. Son ardeur à obtenir des renseignements sur l'état de la religion dans les pays étrangers, l'engagea, à un âge avancé, à apprendre l'allemand et le hollandais. Sa facilité le mit en état de faire des pas rapides dans la connaissance de ces langues, et c'est sans doute à cette étude que l'on doit le succès de ses *Es-*

l' Histoire de l'Église, -8°. ; ouvrage rempli de choses plus intéressantes sur l'état de la religion dans l'Europe continentale. Parut, en 1797, un second volume dans lequel l'auteur, à l'exemple de l'abbé Robison et d'autres, dévoile la conjuration formée par les incrédules, contre la religion, à l'âge, qui le priva de sa raison, et en 1801, fit paraître un ouvrage d'une espèce de pamphlet, intitulé : *Nouvelles des pays étrangers*; dans lequel, qui précéda sa mort, il fit paraître un imprimeur qu'il avait dessein de tout prêts pour un autre ouvrage. Il mourut le 19 janvier 1803, laissant un manuscrit plusieurs ouvrages, qui probablement ne paraîtront pas le jour, parce que son état était si mauvaise qu'il sera à jamais impossible de la déchiffrer. On lui avait acquis une si haute considération, qu'au mois de mai 1799, le bill proposé au parlement pour mitiger les lois pénales contre les catholiques en Écosse, fut amendé d'une violente émeute à l'égard, la populace, que la force n'avait pu empêcher de se rassembler dans la cour du collège, pour la maison de Robertson, céda à des insinuations d'Erskine et se démit d'autres Ecossais, du nom de Robertson, ont publié aussi des Sermons, autres ouvrages de théologie.

E—s.

GER (FRANÇOIS), graveur, né à Paris en 1640. a gravé différens médaillons, d'après le Poussin, Menges et Rubens, entre autres la tête d'Achille, en huit médaillons après ce dernier maître. On a aussi douze sujets des Méta-

morphoses, d'après les miniatures de Werner, ainsi que l'histoire des comtes de Toulouse, en dix pièces, et un sujet des Noces de Cana, d'après Lafage.

P—E.

ERTOGRUL, chef des Turks, père d'Ottoman, le fondateur de l'empire Othoman et de la dynastie othomane, était fils de Soliman - Shah, dont les Turks font remonter l'origine jusqu'à Japhet, fils de Noë, et qui se noya dans l'Euphrate, à la tête d'une troupe de Carismiens, qui s'occupaient devant les fils de Gengis-Khân. Ertogrul, devenu leur chef, arriva dans l'Asie-Mineure, où régnait Aladin, sultan d'Iconium, de la race des Seldjucides, et se soumit à lui avec quatre cent familles fugitives qu'il amenait à sa suite; le territoire de Sogus, sur les bords du fleuve Sangara, près de la Mer - Noire, lui fut donné pour refuge, et il y gouverna sa tribu pendant cinquante-deux années. Tour à tour brigand et pasteur, il s'empara de tout le pays qui avoisine Ancyre et Césarée, purgant cette contrée de ce qui y était resté des Tatars de Gengis-Khân. Fanatique et conquérant par besoin et par enthousiasme, Ertogrul prêcha à main armée le mahométisme, et enleva aux Grecs la ville célèbre de Kutaïa. Cet exploit, qui distingua l'an de l'hégire 680 (ou l'année 1281 de J.-C.), précéda de peu de temps la mort de ce chef, illustre dans les annales des Othomans, qui le regardent comme leur patriarche. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et justifia toute sa vie le nom d'Ertogrul, qui veut dire *Homme juste*.

S—Y.

ERVIGE, roi des Visigoths d'Espagne, fils du grec Ardabaste que les empereurs de Constantinople avaient exilé, était allié par les femmes au sang royal des Goths, et devint le fa-

vori du roi Wamba. Tout
 sous ce prince, il le trahit et ne
 lui ravir la couronne en 680. Ervi
 fit prendre à Wamba un breu
 mit ce prince en danger de mort, et;
 profitant de son état de faiblesse; il
 lui surprit un écrit par lequel le roi
 lui résignait le sceptre. Ervige sut at-
 tirer à lui le clergé, et son élection
 ayant été confirmée dans le 12^e. con-
 cile de Tolède, il fut couronné le 21
 octobre 680. Ce prince mourut en
 687, après avoir possédé tranquille-
 ment la couronne, qui passa à Egiza
 son gendre. Ce fut sous le règne d'Er-
 vige que cessa entièrement la différen-
 ce qui s'était conservée entre la nation
 conquérante et la nation conquise; ce
 prince admit le premier, dans les ar-
 mées gothiques, les Espagnols natu-
 rels qui avaient été jusqu'alors exclus
 du service militaire. B—P.

ERWIN DE STEINBACH, habile
 architecte du 13^e. siècle, est princi-
 palement connu pour avoir donné le
 plan et dirigé la construction du por-
 tail et de la tour de la cathédrale de
 Strasbourg. Cette vaste basilique est
 bâtie sur trois plans. Le chœur, com-
 mencé par Pepin et terminé par Char-
 lemagne, est de mauvais goût; mais
 la nef, commencée en 1015 par l'é-
 vêque Werner de Habsbourg, peut
 soutenir la comparaison avec les plus
 beaux morceaux en ce genre; et on
 regrette qu'on n'ait pas songé alors
 à jeter à bas le chœur pour le recons-
 truire dans des proportions plus régu-
 lières et plus élégantes. Le portail n'est
 point en harmonie avec la nef, parce
 que Erwin la jugea trop basse, rela-
 tivement à la tour qu'il avait projetée
 et qui a été exécutée avec tant de suc-
 cès. Erwin jeta les fondements du por-
 tail et de la tour qui l'accompagne en
 1275. Il mourut en 1318; et Jean
 Erwin, son fils, prit la direction des

que lui succéda
 fut terminée et
 le fer et la croix
 e surmonte ne furent placés qu'en
 1319. L'élevation de la tour est de
 150 pieds de roi, comme l'a prouvé
 le Grandidier. Le dôme de Saint-
 Etienne a 450 pieds de hauteur; la tour
 de la cathédrale de Vienne 425; la
 principale des pyramides d'Egypte
 422; ainsi la tour de Strasbourg sem-
 ble être le monument le plus élevé
 qu'on connaisse. W—P.

ERXLEBEN (DOROTHÉE-UN-
 GÉNÈRE LEPORIN), naquit à Quedlin-
 bourg, le 15 novembre 1715. Faible
 et valetudinaire dans son jeune âge,
 elle éprouvait une vive satisfaction et
 un soulagement remarquable en as-
 sistant aux leçons que donnait à son frè-
 re le célèbre Chrétien-Polycarpe Leporin
 père. Dorothee fit des progrès rap-
 ides; bientôt elle eût terminé le cours
 de ce qu'on appelle les *humanités*; en-
 suite elle étudia la médecine sous le
 maître et avec le même condisciple.
 Ses ouvrages dans lesquels elle présen-
 te des éléments de l'art de guérir méritent
 d'être signalés, parce qu'ils rappellent
 des noms justement célèbres: Stahl,
 Hermann, Boerhaave, Werihoi, Al-
 bucrin, Junker, Heister. Elle avait ac-
 quis des connaissances médicales, théo-
 riques et pratiques très étendues,
 lorsqu'elle épousa, en 1742, Jean-
 Chrétien Erxleben, ministre du saint
 Evangile à Quedlinbourg. Peu de temps
 après elle perdit son père, qu'elle avait
 soutenu suppléé dans l'exercice de sa
 profession. Les devoirs d'épouse et de
 mère, qu'elle remplit constamment
 avec un soin scrupuleux, absorbèrent
 désormais la plus grande partie de
 son temps. Tous les moments dont
 elle put disposer furent consacrés à la
 médecine. En 1754 elle ob-
 tint le doctorat à Jena.

e Halle. Sa Dissertation inau-
 e paraît point , comme tant
 destinée à remplir une simple
 s. Le candidat discuta avec
 p de sagacité une question très
 ite : *Quod nimis citò ac ju-
 rurare sæpiùs fiat casu mi-
 curationis*. Madame Erxle-
 lui-même cet ouvrage
 and , avec des additions ,
 1755 , in-8°. Elle reçut de
 arts les plus honorables féli-
 en prose et en vers , insérées
 de sa thèse. L'une d'elles , en
 cidaire , et composée par le
 ur Boehmer , annonce que
 juste cérémonie , autorisée par
 Frédéric , roi de Prusse , n'a
 ais eu lieu en Allemagne.....
*. nova. litteraria. in. Italia.
 quam. in. Germania. nun-
 visa. vel. audita. at. quo.
 eo. carius. etc.* Madame Erx-
 ait publié , précisément l'an
 on mariage , un opuscule alle-
 intitulé : *Examen des causes
 gment les femmes de l'étude ,
 quel on prouve qu'il leur est
 et utile de cultiver les scien-
 rlin , 1742 , in-8°*. La préface
 ère de l'auteur. Mère de qua-
 ints , dont plusieurs se mon-
 dignes d'elles , madame Erxle-
 urut le 13 juin 1762. On trouve
 lices biographiques sur cette
 savante et vertueuse dans le
*von und für Deutschland ,
 89*; dans le *Manuel historico-
 re* de Frédéric-Charles Gottlob
 ng ; et elle-même a tracé dans
 la portion de sa vie qui a
 son doctorat.

C.
 LEBEN (JEAN - CHRÉTIEN-
 ERPE), né à Quedlinbourg en
 e 22 juin 1744 , étudia les di-
 branches de l'art de guérir ,
 suivit avec prédilection l'his-

toire naturelle et la physique. Il n'é-
 tait âgé que de vingt-trois ans lors-
 qu'il fut reçu docteur en philosophie
 à l'université de Göttingue , le 5 mai
 1767. Sa mère , Dorothee-Chrétienne
 Leporin , avait , par une exception ho-
 norable , et inouïe jusqu'alors en Alle-
 magne , obtenu le doctorat en méde-
 cine à l'université de Halle (Voyez
 l'article précédent). Le jeune docteur
 fut envoyé , aux frais du gouvernement
 anglais , dans les villes de l'Europe où
 la médecine était cultivée avec le plus
 d'éclat et de succès. De retour à Göt-
 tingue , il fut nommé professeur ex-
 traordinaire en philosophie en 1771 ,
 et professeur ordinaire en 1775. Il
 remplissait ces fonctions de la manière
 la plus distinguée , et jouissait déjà
 d'une réputation aussi étendue que jus-
 tement méritée , lorsqu'il mourut à pei-
 ne âgé de trente-trois ans , le 19 août
 1777. Quoique sa carrière ait été fort
 courte , il a composé de nombreux
 ouvrages , dont plusieurs ont été re-
 gardés comme classiques au moment
 même de leur publication , et sont
 encore recherchés comme des mo-
 dèles d'exactitude et de précision : I.
Eléments d'histoire naturelle (en
 allemand) , Göttingue , 1768 , in-8° ;
ibid. , 1773. Ce livre a été souvent
 réimprimé depuis la mort de l'au-
 teur , avec des additions de Jean-Fré-
 déric Gmelin , 1782 , 1791 , etc. II.
*Considérations sur les causes de
 l'imperfection des systèmes miné-
 ralogiques* (en allemand) , Göttingue ,
 1768 , in-4° ; III. *Introduction à la
 médecine vétérinaire* (en allemand) ,
 Göttingue , 1769 , in-8° ; traduite
 en hollandais , La Haye , 1770 , in-
 8°. Erxleben a publié quelques autres
 opuscules sur la même matière , et
 traduit en allemand l'Instruction du
 docteur Vittel , qu'il a enrichie de nom-
 breuses observations. Cette traduc-

tion, qui forme 4 volumes in-8°, a été continuée et achevée par Jean Conrad Hennemann. IV. *Eléments de physique* (en allemand), Göttingue, 1772, in-8°, fig. Le savant George-Christophe Lichtenberg a fait des augmentations importantes aux éditions qu'il a données de cet excellent ouvrage élémentaire, 1785, 1787, 1791, 1794, etc. Il a été traduit en danois par Oluffen. V. *Eléments de Chimie* (en allemand), Göttingue, 1775, in-8°, réimprimés plusieurs fois avec des notes supplémentaires par Jean-Christien Wiegleb, 1784, 1790, etc.; VI. *Systema regni animalis, per classes, ordines, genera, species, varietates, cum synonymiâ et historiâ animalium; classis I, mammalia*, Leipzig, 1777, in-8°. Erxleben avait en quelque sorte présumé à ce beau travail par sa Dissertation inaugurale: *Dijudicatio systematum animalium mammalium*. On doit regretter que la mort l'ait arrêté au commencement d'une carrière dans laquelle ses premiers pas avaient été si glorieux. Il n'existe point en zoologie de traité plus exact et plus complet que cette histoire des mammifères. C'était un des livres qui charmaient les ennemis de l'intéressante madame Roland dans les horreurs d'un cachot dont elle ne sortit que pour être juridiquement assassinée. Plusieurs autres écrits moins originaux, moins didactiques ou moins considérables attestent l'infatigable activité du jeune professeur. Il a publié des *Mémoires physico-chimiques*, Leipzig, 1777, in-8°, rédigé une *Bibliothèque physique*, dont il a paru 4 vol. in-8°, fourni des articles à divers journaux, etc. Abraham Gottlieb Kästner, qui avait présidé la thèse d'Erxleben, a publié en latin l'éloge de son élève devenu son collègue. C.

). Voy. HÉR.

ÉRCELLA.

N). On connaît

le mérite de ce peintre que les singularités de sa vie. Il naquit à Paris vers l'an 1570, et, dans sa vie, se la vérité très secondaire, mais ses talents très variés. Il peignait les coquillages, des poissons, des fleurs, et savait imiter chaque objet avec une vérité si frappante, qu'il parvenait quelquefois à tromper la vue. Il est presque superflu d'ajouter qu'il possédait un beau coloris, sans lequel il n'eût jamais pu produire une pareille illusion. L'année de sa mort est inconnue. D—r.

ESAU, fils d'Isaac et de Rebecca, naquit l'an 1856, avant l'ère vulgaire. Son père se trouvant encointe de deux fils, le premier qui vint au monde fut nommé Esau, nom qui veut dire homme fait, parce qu'en naissant il était déjà couvert de poils. Lorsqu'il fut devenu grand, il s'exerça surtout au labourage, à la chasse, et s'attira l'affection particulière de son père Isaac. Un jour qu'il revenait des champs fort fatigué, il demanda à son frère Jacob qu'il lui permet de manger d'un plat de lentilles qu'il avait apprêté; Jacob le lui permit, à condition qu'il lui céderait son droit d'aînesse; Esau céda ce droit, sans trop s'inquiéter de ce qu'il venait de faire. Etant âgé de quarante ans, il épousa deux femmes cananéennes, Judith et Basemath, ce qui contrista beaucoup les parents de ses jours. Isaac étant devenu vieux, et sa vue étant baissée, il demanda à Esau qu'il allât lui chercher quelque chose à la chasse, avant qu'il lui donnât sa dernière bénédiction. Jacob, pendant que son frère était absent, le prévint de vitesse, et déguisa son visage pour être Esau, surprit son père. Esau

ur et voyant que, par cette
 , Jacob avait été déclaré le
 le ses frères, demanda à Isaac
 ait qu'une bénédiction; le saint
 he, touché de ses pleurs, lui
 otre bénédiction sera dans la
 e de la terre et dans la rosée
 l. » C'est pour cela sans doute,
 ise de la couleur des lentilles,
 nommé *Edom*, qui veut dire
 terrestre. Pendant le voyage
 ob fit en Mésopotamie pour
 colère d'Esäü, celui-ci épousa
 usieurs femmes cananéennes,
 s filles d'Ismaël et de Naba-
 illa avec quatre cents hommes
 nt de Jacob, qui revenait de
 tamie, le rassura sur les crain-
 et appareil pouvait lui causer,
 jusqu'au-delà du Jourdain,
 ira dans les montagnes des
 s et de Séhir, où il avait déjà
 é. On ne sait rien de l'année ni
 instances de sa mort; on croit
 at qu'il pouvait avoir cent
 s. Des savants pensent que le
 thros, dont le nom a la même
 tion que celui d'*Edom*, et qui
 son nom à la mer qui est
 arabie et la côte de Madabar,
 re chose qu'Esäü (V. JACOB).
 ils d'Esäü, nommé Eliphaz, fut
 malech, que l'on regarde or-
 ent comme la tige des Ama-
 Mais quelques orientaux pré-
 que ce peuple descend d'un
 fils de Cham, et ce sentiment
 us vraisemblable, puisque
 mps d'Abraham on voit déjà
 rois ligués porter la guerre
 pays d'Amalec. Jeau Behourt
 Rouen, 1598, in-12, une
 en cinq actes, intitulée :
 le Chasseur, représentée au
 des Bons-Enfants, dont il
 mt. C—r.
 LANTE (JEAN D') fut un des

principaux aventuriers qui, en 1518,
 se joignirent à Cortez pour entre-
 prendre la conquête du Mexique. Ce
 chef lui donna le commandement de
 l'une des onze compagnies qui for-
 maient sa troupe, et de l'un des
 onze bâtiments qui furent employés
 à l'expédition. Lorsque Cortez éta-
 blit la colonie de la Vera-Cruz, Es-
 calante en fut nommé algoazil major,
 ou lieutenant-criminel, et unit à cette
 qualité celle de commandant de cette
 place. Cortez étant à Zempoala, char-
 gea Escalante de faire sortir de la Vera-
 Cruz et de couler à fond tout ce qui
 pouvait servir à naviguer; et quand il
 partit pour aller trouver Montezuma,
 il fit appeler les chefs des cantons voi-
 sins, et prenant Escalante par la main,
 il leur dit : « Voici mon frère que je
 » vous laisse; faites tout ce qu'il vous
 » commandera, et si les soldats mexi-
 » cains vous font quelque tort, il
 » vous assistera. » Le choix de Cortez
 fut approuvé généralement, parce que
 Escalante était un homme prudent et
 actif. Il s'occupa de fortifier la Vera-
 Cruz, ainsi que de conserver les amis
 que Cortez s'était faits parmi les habi-
 tants du pays. La tranquillité ne fut
 pas en effet troublée par ceux-ci. Ce
 fut Qualpopoca, général des troupes
 de Montezuma sur la frontière, qui,
 cherchant à soutenir les commissaires
 mexicains chargés de recueillir le tri-
 but, laissa commettre des violences à
 ses troupes. Les Tonaques, habi-
 tants de la montagne, voyant leurs
 maisons détruites, portèrent leurs
 plaintes à la colonie espagnole. Esca-
 lante fit prier le général mexicain de
 suspendre les hostilités jusqu'à l'arri-
 vée de nouveaux ordres de sa cour. La
 réponse de Qualpopoca engagea Esca-
 lante à se mettre en état de défense;
 il forma un corps des montagnards
 qui fuyaient les violences des Mexi-

cains, et se mit à leur tête avec une grande Espagnols et deux pièces d'artillerie. Quälpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre. Le combat s'engagea. Les Espagnols furent vainqueurs; mais ils perdirent sept de leurs plus braves soldats et Escalante leur chef, qui mourut de ses blessures. La mort d'Escalante fut vengée cruellement par Cortez, qui en prit occasion pour s'emparer de la personne de Montezuma, et faire perdre la vie à Quälpopoca et à ses principaux officiers par le supplice du feu.

E—s.

ESCALANTE (JEAN-ANTOINE), né à Cordoue en 1630, étudia la peinture d'abord dans sa patrie et ensuite à Madrid, où François Ricci fut son maître. L'église de Notre-Dame de la Merci de cette capitale est ornée de plusieurs beaux ouvrages d'Escalante. On voit dans la paroisse de St-Michel une *Ste-Catherine*, vierge et martyre, où plus d'un connaisseur a cru reconnaître le pinceau du Tintoret. Le tableau du *Christ* qu'on trouve dans l'église du Saint-Esprit (couvent des prêtres mineurs de Madrid) rappelle le coloris du Titien. Son plus bel ouvrage est une *Rédemption de captifs*, qui est dans le réfectoire du même couvent. Escalante s'y est peint lui-même parmi les captifs. Les dix-huit tableaux qui sont dans ce réfectoire sont tous de sa main, excepté celui du *Passage de la mer Rouge*, qui est de Jean Montero de Rossas. Le Tintoret et le Titien ont été les guides d'Escalante, et il a plus d'une fois causé des méprises aux connaisseurs, qui ont confondu ses ouvrages avec ceux de ces deux peintres célèbres. Il mourut à Madrid en 1670, âgé de quarante ans.

Z.

ESCALE, famille souveraine de Vérone. Voy. SCALA.

NS (GUILLAUME), évêque de Toulouse, vivait en 1170. On dit qu'il fut atteint de folie suffisante pour qu'il fut enlevé par un porteur une plume. Cette Biographie, elle deviendrait tout, sans doute, celle du genre humain. Mais la décision solennelle d'un concile sur semblable matière est une chose trop curieuse pour ne pas être ici consignée. Cet Escalquens, se portant à merveille, imagina de faire faire un service funèbre, furent invités les magistrats et les notables de la ville. Rien n'y manquait : tenture, luminaire, catafalque, même était dans le cercueil. Sur le dos, les bras croisés en croix trine. Après le service, on fit à lui les prières d'usage, on l'emporta, puis, au lieu de le porter en terre, le déposa derrière le maître-autel. Tranquillement il se releva et retourna chez lui, suivi de ses valets, tant qu'il avait conviés à l'acte de dévotion devint le sujet de railleries publiques : les uns l'appelaient impie, d'autres, au contraire, le croyaient de grands sentiments. L'archevêque de Toulouse, par une chose assez importante pour le provincial, qu'il assembla *ad hoc* pour faire y fut discutée pendant trois semaines, au bout desquelles le concile dit un décret qui défendait à tout évêque de se faire faire un service funèbre, sous peine d'excommunication (Voy. La Faille, *Annales de Toulouse*.)

ESCARBOT (MARC L') Voy. CARBOT.

ESCHELS-KROON (ADOLPHUS), voyageur danois, né en 1756 à Copenhague, lieu situé dans l'île Feholm, côte occidentale du duché de Schleswig. Il passa dix-huit ans dans les Indes orientales, d'abord le com-

it, de 1766 à 1777, rési- compagnie hollandaise à , dans l'île de Sumatra; Europe, il séjourna quel- Hambourg; fut de 1782 nt du Danemark dans les fin se retira à Kiel, où il 18 octobre 1793. On a de mand : I. *Description de atra, considérée princi- ous le rapport du com- tout ce qui y est relatif,* 1782, in-8.; ce livre, donné la description de la atra, et des comptoirs eu- y sont situés, traite ensuite e des Anglais et des Hol- finit par offrir des obser- e commerce des Indes en sur les marchandises que che le plus. L'histoire de nt hollandais y est aussi ctement. La carte jointe à tion est très bonne. On lit particularités curieuses, ar Eschels - Kroon, que is de Sumatra ont chez ng - outans; mais il n'est itte espèce de grand singe de cette île. Cette relation ier beaucoup de notious : des ouvrages publiés ant pouvaient faire prendre a. Elle est aussi insérée s III de la *Nouvelle col- Voyages*, en allemand, 1782, in-8°, et a été hollandais avec une pré- i. B. Schirach, Harlem, . II. *Relation authentique ctuel des principales îles indien, surtout de Bor- Description de Banda, et de dix îles voisines, irts de la côte du Mala- de Ceylan. Relation du nne - Espérance. Lettres*

sur son *Voyage des Indes*. Tous ces morceaux se trouvent dans le *Journal politique* de Schirach. La description de Ceylan est imprimée dans le recueil qui a pour titre : *Description de Pégu et de l'île de Ceylan, renfermant des détails neufs et exacts sur le climat, etc.*, par W. Hunter, C. Wolf, et Eschels-Kroon, traduit de l'anglais et de l'allemand, par L. L. (Langlès), Paris, 1793; IV. *Rapport adressé au prince-royal Frédéric de Danemarck, sur les îles Nicobor ou Frédéric, et sur le commerce que les Danois y pourraient faire*; il se trouve dans le tome III de la *Bibliothèque Commerciale* de J. J. Busch et C. D. Ebeling (1790; V. *Quelques Détails sur l'île de Ceylan*, dans les *Nouvelles Commerciales* de Hambourg, 1796; tous ces ouvrages annoncent un homme intelligent, habile et familiarisé avec les sujets qu'il traite.

E—s.

ESCHENBACH (WOLFRAM D'), est le nom d'un des poètes les plus distingués du moyen âge. Il appartenait à une famille noble, qui possédait les châteaux et bourgs d'Eschenbach ou d'Eschilbach, et Pleienfelden, dans le Haut Palatinat, sur la frontière du pays de Byrcuth. L'année de sa naissance et celle de sa mort sont incertaines. Il assista, en 1207, au combat poétique de Wartbourg, dont nous parlerons plus bas. S'il était bien prouvé qu'il fût l'auteur du poème de *Godefroy de Brabant*, qu'on lui attribue, il en résulterait qu'il vivait encore en 1227. Comme tous les gentilhommes de son temps, il embrassa le métier des armes; mais c'était beaucoup moins par ses exploits militaires que par ses poésies, qu'il espérait transmettre son nom à la postérité. Le comte Poppo XII de Henneberg l'arma chevalier; depuis cette

époque, il mena une vie errante, ne se retira dans le château de ancêtres que quelque temps ayant mort. Il n'est pas certain, et quelques auteurs l'ont avancé, ait été secrétaire d'Otton, duc de triche. Les *minnesinger*, ou troubadours allemands, avaient l'habitude d'aller de château en château, en cour, pour faire briller leurs talents, et recueillir les récompenses que les princes allemands du 13^e. siècle distribuaient à ces troubadours. L'amour de la poésie, que les empereurs de la maison de Souabe avaient excité en Allemagne, était devenu une véritable passion. La poésie allemande brilla, à cette époque, d'un éclat qui ne devait pas faire prévoir la barbarie dans laquelle la littérature fut plongée dès le 14^e. siècle. Le landgrave Hermann de Thuringe, était un des plus zélés protecteurs des lettres; il fut aussi celui de Wolfram, qui passa une grande partie de son temps à la cour de ce prince, où était le rendez-vous des beaux esprits du 13^e. siècle. L'année 1207 est une époque remarquable dans l'histoire de la poésie allemande. Le landgrave faisait sa résidence au château de Wartbourg, un des sites les plus pittoresques des montagnes de la Thuringe. Six des plus illustres *minnesinger* y célébrèrent une espèce de tournoi ou de combat poétique, après lequel Hermann et son épouse distribuèrent des prix et des récompenses. Wolfram d'Eschenbach mérita la palme; elle ne lui fut pourtant pas adjugée. Le prince avait appelé, du fond de la Hongrie, pour être arbitre du combat, Nicolas Klingsor, célèbre chantré d'amour, non moins renommé par ses connaissances en astrologie et en nécromancie. Klingsor, pour se venger de Wolfram, qui l'a-

proclama son adversaire à Eschenbach, et à Erdingen, un jour de tournoi. Quoique Wolfram eût chanté l'amour en vers naïfs et en chants, il ne paraît pas avoir été reçu auprès des dames, et on peut prendre à la lettre ce qu'il a dit des peines qu'elles lui ont fait souffrir. On croit qu'il a été dit qu'il a laissé un fils. Il fut enterré dans l'église du bourg d'Eschenbach, où l'on voyait son tombeau dans le 13^e. siècle. Wolfram avait été en grande amitié avec tous les poètes de son temps; Henri d'Ostun, Walter de Wogelweide, Ulrich von Heim, Hartmann d'Aue, et un grand nombre de ces poètes, après la mort d'Henri de Veldeck, l'avaient témoigné leur estime, en le désignant comme leur maître et leur sage. On dit que Wolfram n'a pas été au-delà de son siècle. Il savait le latin et un de ses derniers biographes lui attribue la connaissance du grec. On ne saurions être de son avis, si on ne savait que Wolfram dit quelquefois qu'il lisait Homère, mais il est douteux d'entendre par ce nom de docteur Pindare, dont le poème de la guerre de Troie porte, dans les manuscrits, le titre d'*Honore*. Ce poème est cité ainsi par les auteurs du 13^e. siècle. Rien n'indique que dans ce siècle on ait connu Homère en Allemagne. Wolfram savait le français, le provençal, ou les langues provençales et des troubadours. Parmi les philosophes grecs, il nomme Pythagore et Platon, et son génie avait de l'analogie avec celui de ces philosophes. On n'a pas été connu en occident qu'il ait lu la Bible et des légendes, et qu'il ait écrit des poèmes de Wolfram et de ses contemporains, mystique qui les a écrits sur un livre d'armes. Ses deux

ces sont le *Titivel* et le ou l'histoire romantique de des gardiens du saint et le nom que porte, dans du moyen âge, le vase ui, d'après la légende, scri- is-Christ, lors de sa der- (F. CONDAMINE). Eschen- qu'il a traduit les deux : *Titivel* et de *Parcival*, gal de *Guiot*, écrivain in- qui n'a peut-être jamais uteur de la fable du *saint* Chrézien de Troyes : mais m la lui a empruntée, la ont il l'a traitée, donne à : le mérite d'un original. Si h n'est pas le plus grand l'Allemagne ait jamais pos- me l'appelle M. Schlegel, vol. II, pag. 138), on sans exagération, que le le *Florival* prouvent qu'il grand poète, s'il avait vécu ècle éclairé, s'il eût connu modèles de l'antiquité, et uiv sa langue plus polie l'était de son temps. Le pre- es deux poèmes est en pe- més d'une longueur irrégu- *arcival*, qui en est la con- est écrit en stances de sept les six premiers seulement s. Le *Titivel* n'a été im- une seule fois, en 1477 ; n, dont il n'existe que peu ires, est regardée comme res les plus rares ; de ma- ce poème n'est connu que faitement, par les extraits teurs en ont donnés. Le a été imprimé trois fois. premières éditions ont paru ; l'une, in-folio et sans orte des presses de Men- strasbourg ; l'autre, in-4°, l'impression, porte le titre

suivant : *Wolfram von Eschilboch von Kunig Gamuret von Anjou vnd sein sun Parcifall*. Chr. Henri Muller l'a réimprimé dans la troisiè- me livraison de sa Collection des poètes allemands des 12^e., 13^e., et 14^e. siècles, Berlin, 1784. En 1753, le poète Bodmer en donna une espèce de traduction, en allemand moderne, ou d'imitation. Le troisième ouvrage de Wolfram n'a pas été imprimé ; les bibliothèques de Saint-Gall et de Ber- lin le possèdent en manuscrit. Un troisième manuscrit se trouve à Vienne ; ce dernier diffère des deux premiers, en ce que la poésie y est remplacée par de la prose. Ce poème, intitulé *la Guerre de Troie*, est tiré du *faux Darès* et du prétendu *Dictys*, qui, avec le *faux Pindare*, jouis- saient d'une grande autorité dans le 13^e. siècle. Le *Marquis de Nar- borne*, autre poème d'Eschenbach, a été publié pour la première fois à Cas- sel, en 1784, par Casparson. Eschen- bach s'était associé son ami Ulrich de Thurheim pour une trilogie, in- titulée : *Saint Guillaume d'Orange*. Thurheim fit la première partie, ou le *Marquis d'Orange*, et la troisième, ou *Rennewart* (Raynouard) *Le Fort* ; le *Marquis de Narbonne* est la se- conde partie. La fable de ces trois poèmes a été empruntée du français. On attribue aussi à Wolfram le poème de *Godefroy de Brabant* (ou de Bouillon), qui se trouve en manus- crit à Vienne ; le *Lohengrin*, imita- tion du *Garin de Loherens* (Lor- raine), de Camelain de Cambrai, ro- man français du 12^e. siècle ; et une *Histoire de Frédéric, duc de Souabe*, qui n'ont pas encore été imprimés. Une *Histoire d'Alexandre-le-Grand* en vers, se trouve à Wolfenbittel et au Vatican : elle n'est pas de Wol- fram, mais d'Ulrich d'Eschenbach,

qui s'y nomme, et parle de Wolfram, comme d'un poète qui n'existait plus de son temps. La Collection de *Manasse* renferme quelques petites poésies de Wolfram. MM. *van der Hagen* et *J.-G. Busching*, qui, depuis plusieurs années, s'occupent avec un zèle louable, quoique peut-être avec un peu trop d'enthousiasme, de recherches sur la littérature allemande du moyen âge, annoncent un ouvrage détaillé sur les poésies de Wolfram. D'après les notices qu'ils ont insérées dans leur *Museum für altddeutsche Literatur und Kunst*, et qui nous ont en partie servi pour la rédaction de cet article, il paraît que ces littérateurs attribuent à Eschenbach une espèce de drame intitulé *le combat de Wartbourg*, qui renferme les morceaux chantés par les six minnesinger réunis, en 1207, à la cour de Thuringe. Jusqu'à ce jour, on a regardé l'auteur de ce recueil comme inconnu.

S—L.

ESCHENBACH (ANDRÉ-CHRISTIAN), savant littérateur allemand, naquit à Nuremberg en 1663. Il fit ses études à l'université d'Aldorf, et après y avoir reçu le degré de maître ès-arts, fut nommé professeur suppléant à Iéna, place qu'il remplit avec succès. En 1688, il fit un voyage en Allemagne et en Hollande, dont il rendit compte à G. M. König, l'un de ses professeurs, par une lettre imprimée depuis, dans les *Amœnitates literariæ* de Schelhorn (tom. V, pag. 190-96). On voit par cette lettre que son seul but avait été de visiter les bibliothèques, et de faire amitié avec les savants. A son retour, il soulagea son père dans les fonctions du saint ministère qu'il exerçait dans un des faubourgs de Nuremberg. Sur sa réputation, Magliabecchi lui fit offrir la direction de la bibliothèque du grand

duc, à Florence, avec la promesse qu'il ne serait point gêné à l'égard de la religion; mais il refusa ce poste avantageux, pour accepter l'économat de l'université d'Aldorf qu'on lui proposa dans le même temps. Le traitement qu'il recevait n'étant pas suffisant pour le faire vivre avec sa famille, il fut obligé, pour y suppléer, de vendre une partie des livres précieux qu'il avait acquis du produit de ses épargnes. Enfin, Eschenbach fut nommé, en 1695, diacre de l'église Ste-Marie, et professeur de langue grecque au collège de St.-Gilles à Nuremberg; dix ans après, il obtint, en récompense de ses services, la place de pasteur de l'église Ste-Claire; il partagea ses moments entre ses devoirs et l'étude, et mourut le 24 septembre 1722. On a d'Eschenbach : I. des *Dissertations*, en latin, parmi lesquelles on distingue les suivantes : *De Fabularum poetarum sensu morali*; *De consecratione gentilium sensu Lucis*; *De scribis veterum romanorum*; *De principibus veterum criticorum notis*, etc. Elles ont été réunies sous ce titre : *Dissertationes academicae et Orationes*, Nuremberg, 1705; *ibid.*, 1729, in-8°. II. *Epigenes de poësi orphicâ in præcas orphicorum carminum memoria commentar. liber.*, Nuremberg, 1702, in-4°. Ouvrage savant et estimé. Eschenbach avait publié en 1689, à Utrecht, une édition des différents ouvrages d'Orphée, avec des notes (*Voy. ORPHÉE*). Il en a donné une du traité *De græcæ linguæ particulis* de Devarius, Nuremberg, 1715, in-12; plus complète et mieux ordonnée que la première. Enfin, il a traduit en allemand les *Réflexions* de P. Ait sur les livres de l'Écriture sainte pour établir la vérité de la religion chrétienne, Nuremberg, 1702, in-8°; les *Deux Dissertations*, du même

le double avènement du d., 1702, et la *Lettre de le Phosphore minéral* de près la mort d'Eschenbach, né ses *Sermons*, en all-cédés de mémoires sur sa ar lui-même. W—s.
NBACH (CHRÉTIEN - ER-, naquit à Rostock, le 21 Après avoir terminé dans on cours de latinité, il fut n père dans une pharma- ommée de Leipzig, où il le cinq ans. De retour dans la médecine devint l'objet ses études. Il y consacra s, et partit ensuite pour la université de Rostock lui uoïque absent, le titre de 1735. Il pratiqua la méde- rpat les deux années sui- vint l'exercer pendant trois s sa ville natale. En 1740, yage en France, attiré par y brillait la chirurgie. Rest- ock, en 1742. il y con- ceice de sa profession, et 1756, la chaire de mathé- qu'il occupa dix années. rs professeur de médecine -physicien, il remplit de la plus distinguée ces honora- ons jusqu'à sa mort, arri- mai 1788. Ses écrits, im- lostock, sont nombreux et is la plupart consistent en tentaires et en dissertations ffira d'indiquer les princi- éléments de Chirurgie (en , 1745, in-8°. Cet ouvrage egardé comme une introduc- Chirurgie, que l'auteur pu- 54 (1 vol. in-8°. fig.), et vant Haller fait l'éloge; II. *legalis brevissimis com- hesibus*, 1746, in-8°. *ibid.* . *Dissertatio de suppur-*

tione et remediis suppurantibus. Ce mémoire fut envoyé à l'académie royale de chirurgie de Paris, qui lui accorda l'accessit, en 1747, et l'inséra dans le tome II de son excellent *Recueil*, in-4°.; IV. *Commentatio vulnerum ut plurimum lethalium sic dictorum nullitatem demonstrans*, 1748, in-4°.; V. *Description anatomique du Corps humain* (en allemand), 1750, in-8°. fig.; VI. *Résultats des opérations faites par le chevalier Taylor, oculiste anglais, dans diverses villes de l'Allemagne, et spécialement à Rostock* (en allemand), 1754, in-8°. Eschenbach critique avec raison la jactance ridicule de l'empirique, dont pourtant il serait injuste de nier l'adresse; il démontre que Taylor n'a pas obtenu tous les succès dont il se vante, et que plusieurs de ses procédés sont réprouvés par la saine chirurgie; VII. *Observata quædam anatomico-chirurgico-medica rariora*, 1755, in-4°. Ces observations, au nombre de cinquante-une, furent réimprimées avec des additions et une continuation, en 1769, in-8°. fig.; VIII. *Novæ pathologiæ delineatio*, 1735, in-8°.; IX. *Commentatio de algebra primordiis*, 1756, in-4°.; X. *Mathématiques; première partie: Arithmétique* (en allemand), 1761, in-8°.; XI. *Instruction pour les Sage-Femmes*, 1765, in-8°. *ibid.* 1767; XII. *Scripta medico-biblica*, 1779, in-8°. Ce livre est un recueil de mémoires publiés d'abord isolément, et dont l'auteur ne se montre pas toujours exempt d'une crédulité puérile. Les principaux points sur lesquels il s'efforce, souvent en vain, de répandre quelque lumière, sont : *De sudore christi sanguineo*; *De effluxu sanguinis et aquæ à latere christi perfossis*; *De apparentibus mortuis*; *De lepra judæorum*; *De obsessis tem-*

pore salvatoris obviantibus. Parmi les dissertations purement médicales, on distingue : *De morborum bi morbis pluralitate*, *De morbis hereditariis*; *De dolore cœni morbo*; *De inflammatione lymphatica atque serosa*; *De infanticidio*; *De scorbuto in Megapoli atque Rostochii non epidemico*; *De dysenteria contagiosa vacua*. Eschenbach a fourni un grand nombre d'articles aux *Feuilles Économiques* de Rostock; il a rédigé pendant plusieurs années la *Gazette Littéraire* de la même ville. *Börner*, dans ses *Nouvelles Biographiques*, et *Köppe*, dans son *Tableau des Écrivains du Mecklenbourg*, ont donné quelques détails sur la vie et les ouvrages de ce professeur. C.

ESCHENBACH (JÉROME-CHRISTOPHE-GUILLAUME), ingénieur et mathématicien allemand, né à Leipzig, en 1764, après avoir enseigné quelque temps dans sa patrie, entra en 1791 au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales, fut employé comme capitaine du génie au cap de Bonne-Espérance, à Batavia et à Malac. Lorsque les Anglais s'emparèrent de cette dernière place, il fut fait prisonnier de guerre et mourut à Madras, le 7 mars 1797. On a de lui : I. quelques dissertations latines sur des sujets de haute géométrie; II. la Description en allemand de quelques machines astronomiques, ou plutôt cosmographiques; III. Une traduction du suédois en latin, de quelques Opuscules de Bergmann; IV. Il a traduit en allemand du français, l'*Abregé d'Astronomie* de Boscovich, Leipzig, 1787, in-8°; V. du hollandais, plusieurs ouvrages relatifs à l'électricité, VI. l'*Essai sur la manière de mesurer la capacité des Tonneaux, en y appliquant une ligne spirale*, par Martin Muller, Leipzig, 1784,

in-8°, fig.; VII. l'*Histoire du comte Guillaume de Hollande, Roi des Romains*, par J. Meermann, baron de Dalem, *ibid.*, 1787-88, 2 part. in-8°; VIII. le *Voyage en Grande-Bretagne et en Irlande*, par le même, pour servir de pendant à celui d'Archenholz, *ibid.*, 1789, in-8°. Eschenbach a aussi donné plusieurs articles dans la *Gazette littéraire* de Leipzig. C. M. P.

ESCHER (JEAN-RODOLPHE), hâli d'Einsiedeln, né en 1560, mort en 1609, est auteur d'une *Chronique de la Suisse*, qui s'étend jusqu'à l'année 1607, et dans laquelle on trouve des détails circonstanciés sur l'origine de la société ou confrérie de l'Escargot. Cet ouvrage, quoique mêlé de fables, est utile pour l'histoire du 16^e siècle; il est resté manuscrit. — Jean-Erhard **ESCHER**, mort le 27 novembre 1689, à l'âge de trente-trois ans, est auteur d'une *Description du lac de Zurich*, en allemand, publiée en 1692, in-8°, de 416 pag. Elle est très circonstanciée et précieuse pour la topographie. L'auteur y donne aussi une Histoire abrégée de la ville et du canton de Zurich, jusqu'à 1689. Il montre quelquefois trop de crédulité, et son style est plus négligé que celui de la plupart de ses compatriotes, ce qu'il faut sans doute attribuer à sa mort prématurée, qui ne lui a pas laissé le temps de retoucher son ouvrage. — Marx **ESCHER**, maire (schultheiss) de Zurich, en 1612, a laissé en manuscrit une *Chronique de la Suisse*, jusqu'à l'an 1524, assez estimée. L'auteur né à Kempten en 1524, mourut en 1612. — Un autre Marx **ESCHER**, né à Einsiedelhof, en 1628, a laissé un Journal de tous les événements arrivés en Suisse de son temps, il va jusqu'à l'an 1712, et se conserve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques. W—4.

ESCHER (HENRI), bourgmestre de Zurich, naquit dans cette ville en 1670, et y mourut en 1710. Doué de grands talents, et de toutes les qualités du magistrat patriote, pendant une longue série d'années il exerça une influence majeure dans le gouvernement de son canton, ainsi que dans les relations du corps helvétique avec les relations du corps helvétique. En 1665 il assista comme député au commerce à la cérémonie de la conclusion de l'alliance entre la France et les cantons suisses, qui fut célébrée à Paris. Il se distingua surtout par sa mission à la cour de France, en 1677. La république de Genève se sentit lésée dans ses propriétés situées au pays de Gex : vainement elle demanda que l'affaire, renvoyée devant le parlement de Dijon, fût traitée diplomatiquement ; elle invoqua l'assistance de Zurich et de Berne. Le conseil des cantons évangéliques fut invoqué ; elle crut voir dans les droits des pays protestants, et pour soutenir ceux de Genève elle députa le bourgmestre Escher, de Zurich, et le baneret Daxelhofer de Zurich, à la cour de Louis XIV. Une discussion s'éleva sur le cérémonial qu'on devait accorder aux députés pour l'audience du roi ; ils insistèrent sur celui qui était usité précédemment, et qu'on leur refusait. Trois députés se passèrent dans cette dispute, mais les députés en firent usage pour faire valoir, quoique sans succès, l'objet de leur mission près du roi, et pour lui remettre des lettres. Ne pouvant obtenir le cérémonial demandé, ils prirent congé ; les maîtres de cérémonie venaient leur porter de la part du roi, et le témoignage de sa bienveillance, hautes d'or, des médailles et de l'argent. Escher déclara que, pénétrés de la bonté du roi, ils ne pouvaient

accepter ses dons, n'ayant point eu le bonheur de le voir ni de lui parler. Malgré toutes les instances qui lui furent faites, ils persistèrent dans leur refus. Le retour de Escher à Zurich fut une grande fête : toute la ville s'était portée au-devant de lui ; le gouvernement le remercia de la manière noble et généreuse dont il avait soutenu la dignité de son pays ; il lui fit présent d'une somme d'argent qu'il convertit en médaille et chaîne d'or, qui se trouvent encore conservées par ses descendants. Pour combler ses vœux, il vit peu après revenir le gouvernement de France des rigueurs qu'il avait exercées vis-à-vis la république de Genève, et par là le but de sa mission fut accompli. U—1.

ESCHER (JEAN-GASPARD), de la même famille que le précédent, naquit à Zurich, en 1678, et y mourut le 25 décembre 1762. Il fit de très bonnes études dans sa ville natale, se rendit ensuite à Nuremberg pour acquérir des connaissances théoriques et pratiques dans la jurisprudence. En 1696 il fréquenta l'université d'Utrecht. La Dissertation qu'il y publia, sous Gérard de Vries : *De libertate populi*, fut remarquée avantageusement. Il voyagea en Angleterre et en France, et fut de retour à Zurich en 1697. Son père occupait alors la place de bourgmestre, et la carrière politique s'ouvrit au fils avec assez de facilité. Celui-ci n'en abusa point, et il occupa très dignement chaque place à laquelle il fut promu. La discipline ecclésiastique, ainsi que l'instruction du gymnase et des écoles, assez négligées alors, attirèrent toute son attention, et les études classiques dont il fut nourri, et dont il n'a point négligé le culte durant toute sa vie, le rendirent bien propre à en être le réformateur. La guerre de religion, des

troubles civils de Zurich, d'autres du Toggenburg et du canton d'Appenzell, des Grisons et de Genève, se suivirent en très peu de temps, et ce fut Escher qui se trouva employé dans toutes ces affaires graves de sa patrie, tantôt comme député suisse à Ratisbonne, pour la cause du Toggenburg, tantôt comme médiateur et pacificateur chez les Grisons et à Genève. Ce fut en 1734, et derechef en 1737, qu'il se rendit à Genève; dans cette dernière année, l'intervention de la France s'était associée à celle des cantons suisses, et le comte de Luttreck y parut comme médiateur. En 1758, il fut question du renouvellement de l'alliance de 1663, entre la France et la Suisse. Escher, convaincu de l'importance de remplacer celle qui avait été conclue avec les cantons catholiques par une nouvelle, commune à toute la Suisse, y travailla avec zèle; quelques prétentions exagérées des cantons firent suspendre la négociation. En 1740, il fut nommé bourgmestre. Il prit part dans cette même année, au congrès qui fut tenu à Berne pour l'arrangement des différends existants entre la cour de Turin et la république de Genève. Religieux, généreux, bienfaisant, excellent père de famille, il présida le gouvernement de son canton jusqu'à la fin de sa longue et honorable carrière (*Vie de J. G. Escher, bourgmestre de Zurich*, par David Wyss, à Zurich, 1790, in-8°, en allemand.) U—1.

ESCHINE, philosophe grec, disciple de Socrate, était fils de Lysanias ou de Charinus, athénien. Il lutta toujours contre la misère; aussi Socrate, qui l'aimait beaucoup, lui disait-il de s'emprunter à lui-même, en retranchant quelque chose de sa nourriture; mais il ne suivit pas ce conseil. Après la mort de son maî-

tre, il chercha à faire fortune emprunta de l'argent pour dev parfumeur. Il paraît qu'il ne réussit pas bien dans ce nouvel état; ne payant point les intérêts, il poursuivi en justice, et Athènes a conservé quelques fragments de plaidoyer de Lysias contre lui, à lequel il le traite fort mal, et reproche différentes escroqueries pouvant plus vivre à Athènes, passa dans la Sicile, où, sur la commandation de Platon et d'Alcibiade, il fut admis à la table de Dionysius le tyran. Il revint ensuite à Athènes où il composa des plaidoyers qui ne subsistent plus. L'époque de sa mort n'est pas connue. Il avait fait plusieurs Dialogues qui étaient fort estimés, mais il ne nous en reste qu'un, l'*Alcibiade*, qui lui est attribué par Diogenes Laërce, au témoignage duquel nous voyons pas de bonne raison à opposer. On lui a aussi attribué un Dialogue sur la vertu, et un autre intitulé *Eryxias*. Ces deux derniers sont de quelqu'un des disciples de Socrate, mais non d'Eschine. On les réunit pendant dans les éditions. La meilleure est celle de J. Fred. Fischer, Leipsic, 1786, in-8°. Comme elle est toute fautive, ceux qui ont besoin d'une édition peuvent se servir de l'édition de Leclerc, Amsterdam, 1711, ou de celle d'Horreus, Leipsic, 1718, in-8°. C—

ESCHINE, célèbre orateur athénien, était fils d'Atrométus, du bourg de Carystus, et de Glaucothée. Il prétendait que son père était de la famille des Eubœotes, l'une des principales familles athéniennes; Démosthènes, de son côté, dit qu'il avait été esclave, qu'il se nommait Promis, et qu'Eschine fut jugé à propos d'accroître son nom de deux syllabes en se nommant Atrométus; ce qui paraît certain,

n'avait pas été favorisé par la force car il était maître d'école. Quant à Prothée, c'était une de ces personnes de la plus basse classe, qui n'est parti de la superstition du peuple n'initiant à leur manière aux mystères de Bacchus ceux qui ne pouvaient faire initier à Eleusis. Eschine dans les premières années de sa vie à son père dans son école, et à son père sa mère dans ses fonctions sacerdotales. Lorsqu'il fut inscrit parmi les citoyens, il se fit greffier auprès de quelque magistrat subalterne. Il se fit ensuite comédien pour jouer les mêmes rôles, mais une aventure déplorable qu'il eut en jouant le rôle de Domas, dans un des bourgs de la Thessalie, lui fit quitter le théâtre; et ne il avait une belle voix, beaucoup de facilité à parler et quelque connaissance des lois de la république, avait acquise en exerçant les fonctions de greffier, il se jeta, sans autre préparation, dans la carrière politique comme orateur; quelques auteurs ce pendant disent qu'il avait pris des leçons du sophiste Alcidas. Les Grecs étaient alors en guerre avec les Perses d'Olynthe avec Philippe, roi de Macédoine; Eschine se montra, dans l'occasion, l'un des plus acharnés ennemis de lui, et proposa d'envoyer par des ambassadeurs pour lui susciter des ennemis. Il alla lui-même en qualité à Mégalopolis, où s'assemblèrent les dix mille qui formaient le conseil général de l'Arcadie. Philippe ne parut désirer la paix avec les Grecs, Eschine, qu'on regardait comme dévoué à la chose publique, fut un des ambassadeurs; il se conduisit bien, en apparence, dans cette mission; mais revint à Olynthe avec des ambassadeurs de Philippe chargés d'arrêter les articles du traité, parmi lesquels Eschine en

laissa insérer d'assez peu avantageux aux Athéniens: lorsque tout fut d'accord, on le chargea, avec d'autres députés, d'aller recevoir les serments de Philippe qui, tandis qu'on traitait, continuait à faire la guerre à Chersobleptès, roi de Thrace, et allié des Athéniens, qu'il avait presque entièrement dépouillé de ses états. Le devoir des ambassadeurs était d'aller le trouver promptement, et de lui faire sanctionner le traité pour sauver ce qui restait à leur allié; mais au lieu de cela, ils l'attendirent tranquillement pendant trois mois à Pella, dans la Macédoine, et ne se mirent en marche pour aller le joindre que lorsqu'ils surent qu'il partait lui-même pour aller faire la guerre aux Phocéens. Ils se trouvèrent dans la Thessalie, mais comme il était venu à bout d'une partie de ses projets, il ne voulut plus sanctionner le traité tel qu'il était, et il en excepta formellement les Aliens, peuple de la Thessalie, et les Phocéens. Eschine, de retour à Athènes, parvint à faire croire au peuple que, quoique les Phocéens fussent exceptés, Philippe lui avait donné sa parole de ne pas les attaquer, et que les troupes qu'il faisait marcher de ce côté-là étaient destinées à tomber à l'improviste sur les Thébains. L'événement démentit bientôt ce qu'il avait annoncé, mais il était trop tard, et les Phocéens furent subjugués sans que les Athéniens pussent s'y opposer; aussi, lorsqu'Eschine voulut rendre compte de son ambassade, Démosthènes et Timarque se disposèrent-ils à l'attaquer; alors Eschine, qui savait qu'avec le peuple il suffit de gagner du temps, se porta lui-même accusateur contre Timarque, auquel il reprocha de s'être prostitué pour de l'argent, ce qui le rendait incapable d'exercer aucune fonction publique, et par conséquent de monter

à la tribune; la conduite de Timarque prêtait effectivement à cette accusation, et il fut si honteux de la voir produite au grand jour, qu'il se perdit sans attendre l'issue du jugement. Tout cela fit traîner la cause en longueur, et il y avait déjà trois ans que l'ambassade était de retour, lorsque Démosthènes prononça son discours; et comme l'impression des malheurs qui avaient été la suite de la prévarication d'Eschine avait été atténuée par le laps du temps, il ne lui fut pas difficile de prévenir la condamnation qui le menaçait, et Eubulus; dont il avait été greffier, empêcha que l'affaire ne fût jugée. Quelques années après, un certain Antiphon, qu'on avait chassé d'Athènes comme ayant usurpé le titre de citoyen, promit à Philippe, chez qui il s'était réfugié, de mettre le feu aux vaisseaux des Athéniens, et il revint, à cet effet, dans l'Attique; Démosthènes, en ayant été instruit, découvrit qu'il était caché dans le Pirée, il le fit arrêter et amener devant le peuple; alors Eschine, s'étant levé, dit qu'il était odieux qu'on se permit de fouiller ainsi dans les maisons des particuliers, et le fit relâcher; mais l'aréopage, ayant pris connaissance de cette affaire, le fit arrêter de nouveau, et il périt dans les tourments de la question: le peuple ayant, dans ces entrefaites, choisi Eschine pour plaider la cause des Athéniens au sujet du temple de Delos, l'aréopage annula cette nomination, et chargea l'orateur Hypérides de la défense des Athéniens. Cela n'empêcha pas qu'Eschine ne fût nommé député d'Athènes à l'amphictyonie de Delphes, sous l'archontat de Théophraste, l'an 340 avant J.-C. Il favorisa encore Philippe à cette occasion, en lui procurant des facilités pour s'emparer d'Elateé, ville de la Pho-

eide, importante par sa position, qui en faisait la clef du reste de la Grèce; le danger parut si pressant, que les Athéniens et les Thébains, oubliant leur ancienne inimitié, formèrent contre Philippe cette ligue qui finit par la bataille de Chéronée. Dans l'année même de cette bataille (338 avant J.-C.) Eschine se porta accusateur contre Ctésiphon, au sujet de la couronne qu'il avait proposé de décerner à Démosthènes; Philippe étant mort dans ces entrefaites, la cause traîna en longueur, et ne fut jugée que sous l'archontat d'Aristophon, l'an 330 avant J.-C.; et Eschine, n'ayant pas eu la cinquième partie des suffrages en faveur de son accusation, fut condamné, suivant la loi, à une amende de mille drachmes, qu'il ne voulut pas payer, ce qui l'obligea de s'exiler. Il voulut d'abord se retirer auprès d'Alexandre, et se rendit à Ephèse pour attendre qu'il fût de retour de ses expéditions; mais ce prince étant mort à Babylone, il alla s'établir dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence qui fut long-temps célèbre, parce qu'elle tenait le milieu entre la diffusion, l'enflure asiatique et la simplicité attique. On raconte qu'il lut un jour à ses disciples son discours contre Ctésiphon, qu'ils admirèrent; ils le prièrent de leur lire celui de Démosthènes sur le même sujet; et comme il les vit transportés à cette lecture, il leur dit: « Que serait-ce si vous l'aviez entendu lui-même? » Il termina ses jours à Samos, où il était allé passer quelque temps. Il nous reste de lui trois discours, les seuls qu'il eût écrits: le premier contre Timarque, le second pour repousser l'accusation au sujet de son ambassade, et le troisième contre Ctésiphon; on y reconnaît partout un antagoniste digne de Démosthènes; on y admire sur-

nde facilité et un heureux reasions. Ses discours ont plusieurs fois avec ceux de DÉMOSTHÈNES; l'édition est celle qui forme le IV des orateurs grecs de discours contre Ctésiphon Démosthènes *pro Coronâ*, rimés un grand nombre de lettres, savoir : avec les J. Foulks et J. Freind, 1696, 1715, 1726, 1732, avec celles de Jos. Stock, 1769, in-8°, 2 vol.; avec Gylor, Cambridge, 1769, ol.; *cum delectu adnotatissimo*, 1801, in-8°. Il nous sous son nom douze lettres, l'ouvrage de quelques soles sont dans l'édition de liquée ci-dessus. Tous ces toutes ces lettres ont été français par l'abbé Auger, ont dans le second volume de Démosthènes. C. — B.

ES (NICOLAS), né à Oost-Bois-le-Duc, en 1507, études convenables, em ecclésiastique. Ayant reçu le baccalauréat, il alla à Cologne, où sa piété lui valurent l'honneur de se charger de l'éducation d'un jeune duc de Juliers. La cour ne convenait aucun caractère d'Eschius; les études étaient point exemplaires, et il fut pénible d'être le témoin de ce qui y régnaient. Il s'excusa de cet emploi, et préféra un particulier une école qu'il voulut régler à son gré, et d'après les principes de religion. Il ne manqua pas de disciples, et il eut le honneur de servir l'église de plusieurs élèves, et l'édifièrent par ses sermons. On compte parmi ceux de son école, Pierre Ca-

nisius jésuite, et Laurent Surius chartreux. Les liaisons d'Eschius avec Surius et d'autres religieux du même ordre, fortifièrent tellement le goût naturel qu'il avait pour la retraite, qu'il forma le projet d'embrasser l'institut des chartreux, mais la faiblesse de sa santé ne le lui permit point; il voulut au moins y tenir autant que ses forces le comporteraient; il demanda et obtint une cellule dans la chartreuse, et il y vécut de la manière la plus exemplaire. Les supérieurs ecclésiastiques, instruits de sa piété et de ses vertus, cherchèrent à le rendre plus utile à l'église en le nommant archiprêtre du district de Diest, et ils le chargèrent aussi de la direction du béguinage de cette ville; ces béguinages, assez connus en Flandre avant la révolution, étaient des asyles où se retiraient des filles et des veuves pour y vivre pieusement, sous la direction d'un ecclésiastique et d'une supérieure, sans toutefois faire de vœux; plusieurs de ces associations étaient extrêmement nombreuses. Eschius introduisit une sage réforme dans le béguinage de Diest, et le gouverna jusqu'à sa mort. Il forma divers autres établissements pieux. Il mourut en 1578, âgé de soixante-dix ans. Arnould de Jean, qui lui succéda dans la direction du béguinage de Diest, a écrit sa vie. On a d'Eschius: I. *Exercices de Piété*, en latin, Anvers, 1563, in-8°, et 1569 in-16, ils ont été traduits en flamand, et imprimés en 1713 avec la Vie d'Eschius, traduite dans la même langue; II. *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête d'un livre intitulé: *Templum animæ*, attribué à une sainte fille dont on ignore le nom, et publié par Eschius, Anvers, 1563, in-8°; III. la traduction du flamand en latin, d'un *Livre de Spiritualité de*

cette même fille, sous le titre de *Margarita evangelica* (la Perle évangélique). Cette édition parut en 1545. Eschius estimait beaucoup ce livre, et se décida à le traduire, parce que l'édition flamande faite par le chartreux Loërius, était défectueuse. Il a été plusieurs fois réimprimé en latin, en français, en flamand et en allemand. L—v.

ESCHYLE, le vrai père de la tragédie grecque, était fils d'Euphorion, et naquit à Eleusis, la dernière année de la 63^e. olympiade, 525 ans avant J. C., suivant les marbres d'Arundel. Avant de prendre son rang comme poète, parmi les plus grands génies de l'antiquité, il s'était avantagusement distingué par ses talents et par sa bravoure militaire. Il se trouva aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée; y donna des preuves éclatantes de son courage, et fut même assez dangereusement blessé. La valeur était héréditaire dans cette famille (V. CYNÉGIÈRE). Ce dernier genre de mérite flattait trop le peuple d'Athènes pour échapper à sa reconnaissance, et Eschyle en fit dans la suite l'heureuse expérience. Cité en jugement pour avoir, dans une de ses pièces, indiscrètement révélé les mystères de Cérès, il allait être condamné, lorsqu'Aminias, son second frère, avec lequel il s'était trouvé à la bataille de Platée, se levant tout à coup, et découvrant un bras mutilé au service de la république, retraça avec tant de chaleur les exploits et la bravoure d'Eschyle, que la valeur du guerrier couvrit, aux yeux de l'assemblée les torts du poète, qui fut renvoyé absous. Sa célébrité littéraire ne lui fit jamais oublier ni dédaigner ces premiers titres de gloire, et Athénée nous a conservé une épitaphe qu'Eschyle s'était faite, et dans laquelle il rap-

pelle avec un noble orgueil ses exploits guerriers, sans dire un mot de ses pièces de théâtre. Quelle différence entre cette conduite et celle de l'acteur, qui ne craignit pas de se déshonorer par la lâcheté d'avoir fui du combat, et de se vanter de sa bas-esse de s'en vanter lui-même. Il suffit d'ailleurs de lire les tragédies d'Eschyle pour y reconnaître un héros guerrier, et l'espace de cinquante ans queuse qui animaient le peuple. Les Sept contre Thèbes, entre autres, nommés par Eschyle, dans l'Enfantement de Mars, le dieu de la guerre paraît avoir été et heureusement, inspira l'auteur des Perses, des Sept, d'Agamemnon, il n'eut pas moins d'obligation au vin. Si l'on en croit Plutarque, jamais sa verve n'était plus haute et plus féconde, que quand il se trouvait échauffée par les vapeurs du jus de la treille. Athénée lui reproche d'avoir introduit des personnages ivres dans ses pièces, et il cite pour exemple Jason. Aussi Sophocle dit d'Eschyle, que c'était sans le savoir qu'il rencontrait quelquefois si si De-là, sans doute, la fable rapportée par Pausanias, qui fait dire à Eschyle lui-même, qu'ayant été, dans sa jeunesse, envoyé pour garder un troupeau, il s'y endormit; que Bacchus parut en songe, et lui ordonna de faire des tragédies. Quoi qu'il en soit, le dieu qui l'inspira, le rendit docile à l'inspiration, et le succès d'Athènes lui dut le principe de sa gloire, que Sophocle et Euripide portèrent bientôt après à un haut degré, et dont il est probable qu'il n'est jamais resté en possession; mais nécessaire, pour bien apprécier les services que rendit Eschyle à la tragédie grecque, de se rappeler dans lequel il trouva ce bel exemple, qui le premier en avait

une idée imparfaite ; qui vint après lui , resque tout à faire à s. Eschyle fit tout ; mais toute son étendue , scés diverses parties , la plupart des règles revécés dans la suite. comène n'avait aucune ignobles tombereaux : bourgade en bourgeois mal vêtus , et qui , arbouillés de lie , déonheur de Bacchus de ses , accompagnés de ses , où tout respirait lie. Il est fâcheux que rien respecté des premiers art qui depuis a enies d'œuvre ; mais il n'a aujourd'hui que les sortés par Plutarque , alexandrie , et attribués bespis , sont supposés nt à d'autres poètes du és par Aristophanes , éon d'Héraclée , dans *la Comédie* , ouvrage hui , mais souvent rapée. Eschyle eut donc intre , décorateur , ma-d'orchestre , et ce que maintenant maître de it qu'il fût tout cela , et noignages de l'antiquité à cet égard. Est-il donc e le génie d'un seul t conçu et exécuté un jet , n'ait pas atteint du la perfection d'un art , aussi varié ; et ne doit-er , au contraire , qu'il ssi , avec si peu de seyens ? Ses premiers outirent nécessairement le l'art ; mais à mesure us la carrière , il sentit

ce qu'il lui restait à faire encore ; il s'efforça de donner plus de régularité à ses plans , plus de vraisemblance à ses intrigues , et de mettre plus de naturel et de vérité dans son dialogue , sans jamais arriver cependant à cette belle simplicité qui distingue Sophocle , et surtout Euripide. Mais l'âme forte et ardente d'Eschyle , sa pensée constamment nourrie de méditations sublimes , le tenaient toujours à une hauteur qui ne lui permettait ni de voir ni de saisir cette foule de nuances délicates sous lesquelles se présentent le sentiment et la passion , aux yeux de celui qui a étudié et qui veut peindre le cœur humain. Rarement il fait couler les larmes , et soit que la nature lui eût refusé la sensibilité , soit qu'il craignît d'amollir ses concitoyens , jamais il n'exposa sur la scène les fureurs ou les douceurs de l'amour. C'est la terreur qu'il inspire , et qu'il porte quelquefois au plus haut degré , témoin ses *Fuménides* , dont la représentation excita , dit-on , des émotions si violentes , que plusieurs femmes avortèrent en plein théâtre. Sa diction emprunte également , du caractère habituel de sa pensée , ce degré de force et d'élevation qui tend au sublime , l'atteint le plus souvent , mais l'ex-cède quelquefois , et devient alors de l'enflure. C'est un vice de style dont Eschyle n'est pas toujours exempt , et qui résulte en grande partie de la hardiesse des figures , de la nouveauté des termes qu'il emploie , et surtout de l'extrême concision qu'il affecte. Il n'a point , dans les tours , l'heureuse clarté d'Euripide , qui de son côté manque quelquefois de nerf et de vigueur (1). Après avoir si souvent

(1) Le jugement que porte La Harpe (*Cours de Littér.* , tom. 1 , des tragédies d'Eschyle , est celui d'un homme de goût , mais plus familier avec le théâtre de Paris qu'avec celui d'Athènes , et trop

triomphé sur ce même théâtre dont il était le créateur, Eschyle aurait dû applaudir le premier aux triomphes d'un rival tel que Sophocle, et compter même au nombre de ses propres victoires, celles que remportait son jeune émule; mais il n'en fut point ainsi; trop sensible au chagrin de sa défaite, quoiqu'elle ne fût pas sans gloire, il remit à la postérité le soin de le venger de cette injustice préten due, dit aux Athéniens un éternel adieu, et se retira en Sicile, auprès d'Hiéron, qui déjà avait fixé à sa cour Epicharme, Simonide et Pindare. Ce fut là qu'il termina sa carrière, écrasé dit-on par la chute d'une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête. Il mourut, suivant les calculs de Larcher, dans sa Chronologie d'Hérodote, l'an 436 av. J.-C., âgé de soixante-neuf ans, et laissa deux fils, Euphorion et Bion, qui se distinguèrent à son exemple, dans la brillante carrière qu'il leur avait ouverte. Eschyle avait composé un grand nombre de tragédies; soixante, suivant l'auteur grec anonyme de sa vie, et quatre-vingt-dix, suivant Suidas; le catalogue de Fabricius lui en donne même bien davantage; mais sept seulement ont échappé aux ravages du temps : I. *Prométhée enchaîné*; II. *les Perses*; III. *les Sept contre Thèbes*; IV. *Agamemnon*; V. *les Coéphores*; VI. *les Euménides*; VII. *les Suppliantes*. L'édition princeps des tragédies d'Eschyle est celle d'Alde, Venise, 1518, in-8°. Le titre n'annonce que six pièces, et l'édition, d'ailleurs, est peu soignée; Alde était mort depuis deux ans quand elle parut, et Asulanus, son beau-père, avait conduit l'impression. Son plus grand défaut est de confondre la

étranger peut-être à la langue de l'auteur, quoiqu'il en ait avec bonheur imité quelques morceaux en vers français.

fin de l'*Agamemnon* avec le commencement des *Coéphores*; manière à ne faire des deux qu'une et même pièce; cette grave faute sulta d'une lacune de quelques lettres dans le manuscrit original, qui servi à l'impression. Le savant (Victorius), auquel les lettres grecques ont tant d'obligations, découvrit et répara heureusement la faute; l'édition qu'il publia in-4°, chez Etienne, Paris, 1557, où parut la première fois, la fin de l'*Agamemnon*. Il rétablit, épura le texte, et le accompagna des *Scholies grecques* également corrigées dans un grand nombre d'endroits. Il restait cependant un grand coup à faire encore pour avoir un texte d'Eschyle. Canter l'entreprit; s'en acquitta avec succès, et sa édition fut publiée à Anvers, 1580. Elle devint la base du travail de Bentley, qui parut pour la première fois à Londres, in-fol., 1665. Il ajouta à son édition des *Scholies* et des *Remarques*, Stanley y joignit une traduction latine claire, élégante, exacte et bien supérieure en tout à celle de Sauromannus, qui n'était qu'une traduction honteuse du texte grec. On trouve son propre fonds et du travail de ses devanciers, Corn. de Paw dans son édition de Haye, 1745, 2 vol. in-4°. L'édition d'Eschyle, avec la version et le commentaire de Stanley, les *Remarques* de Robertel, de Turnèbe, de Canter, et ses autres remarques. Les éditions de Cappel in-4° et in-8°, 1746, ne sont que des réimpressions du texte de Canter. Enfin M. Schütz, l'un des bibliographes les plus distingués de l'Allemagne, a publié en 1782, et années suivantes, à Halle, 3 vol. in-8°, la dernière édition des œuvres d'Eschyle. Elle est recommandée surtout par la

mais les changements de texte, par le savant pas été généralement rométhés, les Perses té publiés séparément runck, Strasbourg, tignons de Sophocle et pide; le *Prométhée*, 1781, par M. Schütz, de son édition comédies, par M. Herin-8°, 1799, comme de son système ménonon enfin, par M. *Tétralogie dramatique* complètement trapar Lefranc de Pom-770, in-8°. La Harpe nps un compte avantraduction, dont il as l'auteur. A la même porte du Theil donna et ensuite la traducpoète dans la nouvelle *être des Grecs*, du P. avait donné qu'un exdes pièces d'Eschyle. s après, M. du Theil iction à part, 2 vol. 794, accompagnée du rès l'édition de Stan-ducteur avait promis n'a point données, réelle. Nous citerons tions d'Eschyle, en r l'abbé Mallio, Rome, ais, par Potter. Lon-4°, et en allemand,

A—D—A.

709. *ESKIL.*

IE (LOUIS DE L').

IE.

(MARINE D'), née à 1554. La nature et la t comblée de tous leurs méprisant tous, dès ses tes elle manifesta un

penchant décidé pour la retraite, où elle se consacra à des exercices de piété. Bientôt la renommée de ses vertus attira près d'elle plusieurs personnes de son sexe qui, désirant se perfectionner par son exemple, la choisirent pour leur directrice. Ce fut alors qu'elle fonda, en Espagne, l'ordre ou la *recollection de Sainte Brigitte*, vers l'an 1582. Après avoir mené la vie la plus édifiante, elle mourut saintement en 1655, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Son confesseur, N. du Pont, témoin fidèle de toutes ses vertus, écrivit les mémoires de sa vie, dont on fit une magnifique édition in-fol. Cet ouvrage est devenu fort rare.

B—3

ESCOBAR (MARIE D'), native de Truxillo dans l'Estramadoure espagnole, apporta la première le froment au Pérou; elle était femme de Diego de Chaves, qui, avec son frère François, accompagna leur compatriote Pizarre à la conquête de l'empire des Yucas; mais si le goût des aventures et l'amour des richesses amenèrent ces deux hommes au Nouveau-Monde. on ne peut leur reprocher de s'être souillés par des atrocités qui déshonorèrent plusieurs de leurs compagnons. Quoiqu'attachés personnellement à Pizarre, Diego et François de Chaves furent du nombre des Espagnols qui s'opposèrent à la sentence de mort portée contre Atahualpa, alléguant que l'on ne devait point attenter aux jours d'un souverain sur lequel on n'avait point d'autre droit que celui de la victoire. Ils signèrent leur déclaration, la signifièrent aux juges, et appelèrent de la sentence à l'empereur Charles-Quint. François fut ensuite employé dans diverses expéditions. Etant tombé dans un combat entre les mains des Péruviens, il en fut

bien traité en considération du service qu'il avait cherché à rendre à leur Ynca, et mis en liberté avec plusieurs de ses compagnons. Il fut tué le 26 juin 1541 en tâchant de défendre l'entrée de l'appartement de Pizarre, dont il était comme le lieutenant-général. Il paraît que Diego était déjà mort à Lima. Marie d'Escobar avait apporté si peu de blé que l'on n'en put faire de pain pendant trois ans, et que l'on ne donnait que vingt ou trente grains à une même personne, encore était-ce par faveur. Pour reconnaître le grand bien que cette généreuse dame avait par-là fait au Pérou, et récompenser les services de son mari, on lui donna près de Lima de fort belles terres. Garcilasso de la Vega, de qui l'on emprunte ces détails, avait connu Marie d'Escobar à Cuzco, où elle alla demeurer plusieurs années après son arrivée au Pérou. Cet historien se plaint de l'ingratitude de ses compatriotes, qui connaissaient à peine le nom de la femme à laquelle ils devaient la plus utile des plantes. Il n'a pas pu fixer l'époque précise de la culture des céréales au Pérou; mais il dit qu'en 1547 on ne connaissait pas encore le pain de froment à Cuzco. E—s.

ESCOBAR Y MENDOZA (ANTOINE), fameux casuiste, naquit à Valladolid, en 1589. Il prit l'habit dans la compagnie de Jésus, ayant à peine atteint sa 15^e. année. Avec une ame aussi pure que son esprit était éclairé, il se fit bientôt remarquer autant par ses vertus que par sa profonde érudition dans les sciences sacrées. Pendant cinquante ans, il prêcha successivement tous les carêmes, et souvent deux fois par jour, pour satisfaire aux nombreux auditeurs qu'attiraient l'onction de ses dis-

cours et son éloquence éminente. Le P. Escobar avait beaucoup de facilité pour les vers latins, et l'ouvrage qu'il publia fit un grand honneur de St. Ignace, en 1614. Malgré les fatigues laborieuses et l'assiduité de sa personne ne fut plus exact de son ordre, ni plus rigide dans les prisons, où il encourageait et touchait les cœurs endurcis. Il rétablissait la charité dans les familles, et savait rendre tout aimable, et par son exemple ses exhortations. Accablé par les infirmités, sa piété et sa bonté ne se démentirent jamais. Il termina son honorable carrière le 1669. Une vie aussi respectable ne put pas à l'abri des critiques sévères. Le P. Escobar avait tort; tort qu'il partageait avec Maldus, Vazquez, Sanchez et plusieurs autres de ses contemporains. Il était, ainsi qu'eux, un des plus distingués de son ordre. Il faut donc pas s'étonner qu'il ait butte à tous les traits de la satire. Pour décréditer plus aisément sa doctrine, on altéra les textes de son commenta et l'on en tira des conclusions forcées. Celui qui fut le plus rude coup à la doctrine de Escobar, ce fut Pascal dans ses *provinciales* (1). On sait assez où l'écrivain puisa ses opinions; le Port-Royal ne pouvait ment pas être l'ami des jésuites. Le vray portrait de Pascal, où il a mis tous les ressorts de son esprit, la richesse de son éloquence, et l'on peut être considéré que comme l'ouvrage d'un homme qui a voulu

(1) Elles parurent depuis 1656 par le vivant d'Escobar, alors âgé de 67 ans.

gens d'un parti con- quel il était fortement te prévention, Pascal cernement et de piété ir que la plaisanterie ont pas les armes les en des matières aussi : n'était pas rendre à ervice bien essentiel er une grande partie ; et que, pour com- t son adversaire, il iner à ses textes un quivoque ou mal ex- (1). Malgré toutes ces que l'esprit de parti 'auteur des *Provin- ion* ouvrage sera tou- nme un chef-d'œuvre sse et d'éloquence. Si pas beaucoup gagné, une précieuse acqui- lettres. Les ouvrages s plus critiqués furent *rale*, son *Traité de z Droit*, et celui sur *ence*. C'est contre ce déchaîne Pascal dans *ovinciales*, en accu- prêcher une morale nous convaincre jus- cette accusation est anscrire les points ls, savoir : 1°. sur les la direction d'inten- usure. Dans le pre-

mier, Escobar fait consister le jeûne ecclésiastique non dans une quantité déterminée de nourriture et de bois- son, mais dans une privation qu'on doit s'imposer à soi-même graduelle- ment, proportionnée à sa santé, à ses habitudes, à ses besoins. Dans le second, Escobar rapporte à la pureté de l'intention toutes les actions de la vie : par conséquent, l'action la plus indifférente peut se rendre agréable à Dieu, si elle est dirigée par une bonne intention. Sur le troisième, dans les prêts d'argent ou chose sem- blable, Escobar dit que d'exiger quel- que chose au-dessus du principal est usure ; mais que d'espérer quelque bienfait de la personne qu'on oblige, ce n'est pas même une usure mentale; ce n'en est pas une réelle si, dans la suite, nous tâchons de réveiller la reconnaissance de la personne que nous avons obligée, si elle est en état de nous rendre quelque service. Tels sont les principaux points de la doc- trine d'Escobar, tirés, la plupart, des pères de l'église; doctrine contre laquelle on s'est tant récrié, doctrine qui, sans s'écarter jamais de la stricte observance du dogme, avait pour but de rendre moins difficile le chemin de la vertu, et de faire regarder l'Être-Suprême moins comme juge sévère que comme père de ses en- fants. Certainement Escobar n'est pas exempt de défauts, et il faut avouer qu'il est quelquefois peu exact dans ses citations, peu sûr dans ses preu- ves, trop subtil dans ses discussions et obscur dans quelques-uns de ses raisonnements. Mais les auteurs les plus justes et les plus éclairés, tout en lui accordant un véritable mérite, s'empressent de convenir que sa mo- rale, quoique un peu tolérante sous quelques rapports, est pure et saine dans les principes. Les ouvrages du

dit Voltaire lui-même, est-ce usure des *Provinciales* qu'on a des jésuites? C'est assurément, par le P. Cheminés, flatteurs, par leurs mission- naires parillie les *Lettres pro- vinciennes* de Bourdaloue : on ap- préhende l'art de la raillerie, choses les plus indifférentes et les plus indolentes, celui d'insulter avec Bourdaloue à être ; à être indulgent pour les lors de quel côté est la vraie ra deux livres est utile aux la *Voltaire au P. de Bour.*)

troubles civils de Zurich, d'autres du Toggenburg et du canton d'Appenzell, des Grisons et de Genève, se suivirent en très peu de temps, et ce fut Escher qui se trouva employé dans toutes ces affaires graves de sa patrie, tantôt comme député suisse à Ratisbonne, pour la cause du Toggenburg, tantôt comme médiateur et pacificateur chez les Grisons et à Genève. Ce fut en 1734, et derechef en 1737, qu'il se rendit à Genève; dans cette dernière année, l'intervention de la France s'était associée à celle des cantons suisses, et le comte de Lautrec y parut comme médiateur. En 1738, il fut question du renouvellement de l'alliance de 1663, entre la France et la Suisse. Escher, convaincu de l'importance de remplacer celle qui avait été conclue avec les cantons catholiques par une nouvelle, commune à toute la Suisse, y travailla avec zèle; quelques prétentions exagérées des cantons firent suspendre la négociation. En 1740, il fut nommé bourgmestre. Il prit part dans cette même année, au congrès qui fut tenu à Berne pour l'arrangement des différends existants entre la cour de Turin et la république de Genève. Religieux, généreux, bienfaisant, excellent père de famille, il présida le gouvernement de son canton jusqu'à la fin de sa longue et honorable carrière (*Vie de J. G. Escher, bourgmestre de Zurich*, par David Wyss, à Zurich, 1790, in-8°, en allemand.) U—1.

ESCHINE, philosophe grec, disciple de Socrate, était fils de Lysanias ou de Charinus, athénien. Il lutta toujours contre la misère; aussi Socrate, qui l'aimait beaucoup, lui disait-il de s'emprunter à lui-même, en retranchant quelque chose de sa nourriture; mais il ne suivit pas ce conseil. Après la mort de son maî-

tre, il chercha à faire fortune, et emprunta de l'argent pour devenir parfumeur. Il paraît qu'il ne réussit pas bien dans ce nouvel état; car ne payant point les intérêts, il fut poursuivi en justice, et Athénée nous a conservé quelques fragments d'un plaidoyer de Lysias contre lui, dans lequel il le traite fort mal, et lui reproche différentes escroqueries. Ne pouvant plus vivre à Athènes, il passa dans la Sicile, où, sur la recommandation de Platon et d'Anaxippe, il fut admis à la table de Dercyle tyran. Il revint ensuite à Athènes, où il composa des plaidoyers pour subsister. L'époque de sa mort n'est pas connue. Il avait fait plusieurs Dialogues qui étaient fort estimés; il ne nous en reste qu'un, l'*Axiachus*, qui lui est attribué par Diogène Laërce, au témoignage duquel nous ne voyons pas de bonne raison à opposer. On lui a aussi attribué un Dialogue sur la vertu, et un autre intitulé *Eryxias*. Ces deux derniers sont de quelqu'un des disciples de Socrate, mais non d'Eschine. On les réunit cependant dans les éditions. La meilleure est celle de J. Fred. Fischer, Leipzig, 1786, in-8°. Comme elle est toute grecque, ceux qui ont besoin d'une traduction peuvent se servir de l'édition de J. Leclerc, Amsterdam, 1711, in-8°, ou de celle d'Horreus, Leipsic, 1718, in-8°. C—2.

ESCHINE, célèbre orateur athénien, était fils d'Atrométus, du bourg Calabride et de Glaucothée. Il prétend que son père était de la famille des Eteobutades, l'une des principales d'Athènes; Démosthènes, de son côté, dit qu'il avait été esclave, qu'il se nommait Tromis, et qu'Eschine avait jugé à propos d'accroître son nom de deux syllabes en se nommant Atrométus; ce qui paraît certain, car

ait pas été favorisé par la fortune, il était maître d'école. Quant à Thée, c'était une de ces prêtres de la plus basse classe, qui se livrait à la superstition du peuple, imitant à leur manière aux mystères de Bacchus ceux qui ne pouvaient être initiés à Eleusis. Eschine commença ses premières années de sa vie à servir son père dans son école, et à servir sa mère dans ses fonctions sacerdotales. Lorsqu'il fut inscrit parmi les citoyens, il se fit greffier auprès du magistrat subalterne. Il se fit ensuite comédien pour jouer les premiers rôles, mais une aventure déplorable qu'il eut en jouant le rôle de Priam, dans un des bourgs de la Thessalie, lui fit quitter le théâtre; et comme il avait une belle voix, beaucoup de douceur à parler et quelque connaissance des lois de la république, il fut nommé greffier, et acquiesça en exerçant les fonctions de greffier, il se jeta, sans autre motif, dans la carrière politique oratoire; quelques auteurs cependant disent qu'il avait pris des leçons du sophiste Alcidas. Les Grecs étaient alors en guerre avec le roi de Sparte Philippe, roi de Macédoine; Eschine se montra, dans cette guerre, l'un des plus acharnés ennemis de Philippe, et proposa d'envoyer par ses ambassadeurs pour lui susciter des ennemis. Il alla lui-même en ambassade à Mégalopolis, où s'assemblèrent dix mille qui formaient le conseil général de l'Arcadie. Philippe avait désiré la paix avec les Grecs, Eschine, qu'on regardait comme dévoué à la chose publique, fut chargé de négocier avec des ambassadeurs; il se contenta de leur parler, en apparence, dans cette ambassade, qui revint à Athènes avec des ambassadeurs chargés d'arrêter les articles de la paix, parmi lesquels Eschine en

laissa insérer d'assez peu avantageux aux Athéniens : lorsque tout fut d'accord, on le chargea, avec d'autres députés, d'aller recevoir les serments de Philippe qui, tandis qu'on traitait, continuait à faire la guerre à Chersobleptès, roi de Thrace, et allié des Athéniens, qu'il avait presque entièrement dépouillé de ses états. Le devoir des ambassadeurs était d'aller le trouver promptement, et de lui faire sanctionner le traité pour sauver ce qui restait à leur allié; mais au lieu de cela, ils l'attendirent tranquillement pendant trois mois à Pella, dans la Macédoine, et ne se mirent en marche pour aller le joindre que lorsqu'ils furent survenus qu'il partait lui-même pour aller faire la guerre aux Phocéens. Ils se trouvèrent dans la Thessalie, mais comme il était venu à bout d'une partie de ses projets, il ne voulut plus sanctionner le traité tel qu'il était, et il en excepta formellement les Aliens, le peuple de la Thessalie, et les Phocéens. Eschine, de retour à Athènes, parvint à faire croire au peuple que, quoique les Phocéens fussent exceptés, Philippe lui avait donné sa parole de ne pas les attaquer, et que les troupes qu'il faisait marcher de ce côté-là étaient destinées à tomber à l'improviste sur les Thébains. L'événement démentit bientôt ce qu'il avait annoncé, mais il était trop tard, et les Phocéens furent subjugués sans que les Athéniens pussent s'y opposer; aussi, lorsqu'Eschine voulut rendre compte de son ambassade, Démosthènes et Timarque se disposèrent-ils à l'attaquer; alors Eschine, qui savait qu'avec le peuple il suffit de gagner du temps, se porta lui-même accusateur contre Timarque, auquel il reprocha de s'être prostitué pour de l'argent, ce qui le rendait incapable d'exercer aucune fonction publique, et par conséquent de monter

à la tribune; la conduite de Timarque prêtait effectivement à cette accusation, et il fut si honteux de la voir produite au grand jour, qu'il se perdit sans attendre l'issue du jugement. Tout cela fit traîner la cause en longueur, et il y avait déjà trois ans que l'ambassade était de retour, lorsque Démosthènes prononça son discours; et comme l'impression des malheurs qui avaient été la suite de la prévarication d'Eschine avait été atténuée par le laps du temps, il ne lui fut pas difficile de prévenir la condamnation qui le menaçait, et Eubulus; dont il avait été greffier, empêcha que l'affaire ne fût jugée. Quelques années après, un certain Antiphon, qu'on avait chassé d'Athènes comme ayant usurpé le titre de citoyen, promit à Philippe, chez qui il s'était réfugié, de mettre le feu aux vaisseaux des Athéniens, et il revint, à cet effet, dans l'Attique; Démosthènes, en ayant été instruit, découvrit qu'il était caché dans le Pirée, il le fit arrêter et amener devant le peuple; alors Eschine, s'étant levé, dit qu'il était odieux qu'on se permit de fouiller ainsi dans les maisons des particuliers, et le fit relâcher; mais l'aréopage, ayant pris connaissance de cette affaire, le fit arrêter de nouveau, et il périt dans les tourments de la question: le peuple ayant, dans ces entrefaites, choisi Eschine pour plaider la cause des Athéniens au sujet du temple de Delos, l'aréopage annulla cette nomination, et chargea l'orateur Hypérides de la défense des Athéniens. Cela n'empêcha pas qu'Eschine ne fût nommé député d'Athènes à l'amphictyonie de Delphes, sous l'archontat de Théophraste, l'an 340 avant J.-C. Il favorisa encore Philippe à cette occasion, en lui procurant des facilités pour s'emparer d'Elateé, ville de la Pho-

eide, importante par sa position, qui en faisait la clef du reste de la Grèce; le danger parut si pressant, que les Athéniens et les Thébaïns, oubliant leur ancienne inimitié, formèrent contre Philippe cette ligue qui finit par la bataille de Chéronée. Dans l'année même de cette bataille (338 avant J.-C.) Eschine se porta accusateur contre Clésiphon, au sujet de la couronne qu'il avait proposé de décerner à Démosthènes; Philippe étant mort dans ces entrefaites, la cause traîna en longueur, et ne fut jugée que sous l'archontat d'Aristophon, l'an 330 avant J.-C.; et Eschine, n'ayant pas eu la cinquième partie des suffrages en faveur de son accusation, fut condamné, suivant la loi, à une amende de mille drachmes, qu'il ne voulut pas payer, ce qui l'obligea de s'exiler. Il voulut d'abord se retirer auprès d'Alexandre, et se rendit à Ephèse pour attendre qu'il fût de retour de ses expéditions; mais ce prince étant mort à Babylone, il alla s'établir dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence qui fut long-temps célèbre, parce qu'elle tenait le milieu entre la diffusion, l'enflure asiatique et la simplicité attique. On raconte qu'il lut un jour à ses disciples son discours contre Clésiphon, qu'ils admirèrent; ils le prièrent de leur lire celui de Démosthènes sur le même sujet; et comme il les vit transportés à cette lecture, il leur dit: « Que seroit-ce si vous l'aviez entendu lui-même? » Il termina ses jours à Samos, où il était allé passer quelque temps. Il nous reste de lui trois discours, les seuls qu'il eût écrits: le premier contre Timarque, le second pour repousser l'accusation au sujet de son ambassade, et le troisième contre Clésiphon; on y reconnaît partout un antagoniste digne de Démosthènes; on y admire sur-

grande facilité et un heureux expressions. Ses discours ont rimés plusieurs fois avec ceux osthiènes (V. DÉMOSTHÈNES); sure édition est celle qui forme III et IV des orateurs grecs de Le discours contre Clésiphon de Démosthènes *pro Coronâ*, imprimés un grand nombre de Angleterre, savoir : avec les le P. Foulks et J. Freind, , 1696, 1715, 1726, 1752, ; avec celles de Jos. Stock, , 1769, in-8°, 2 vol.; avec : Taylor, Cambridge, 1769, 2 vol.; *cum delectu adnota-*, Oxford, 1801, in-8°. Il nous esi sous son nom douze lettres, roit l'ouvrage de quelques so- ; elles sont dans l'édition de indiquée ci-dessus. Tous ces et toutes ces lettres ont été en français par l'abbé Auger, urvent dans le second volume Démosthènes. C. B.

HIUS (NICOLAS), né à Oost-rès Bois-le-Duc, en 1507, es études convenables, em-état ecclésiastique. Ayant reçu de prêtrise, il alla à Cologne, savoir et sa piété lui valurent onorable de se charger de l'é- du jeune duc de Juliers. La la cour ne convenait aucune- u caractère d'Eschius ; les n'y étaient point exemplaires, eut été pénible d'être le témoin rdes qui y régnaient. Il s'ex- cepter cet emploi, et préféra en particulier une école qu'il : diriger à son gré, et d'après cipes de religion. Il ne man- nt d'élèves, et il eut le bon- n former qui servirent l'église s talents, et l'édifièrent par rtus. On compte parmi ceux irent de son école, Pierre Ca-

nisius jésuite, et Laurent Surius char- treux. Les liaisons d'Eschius avec Surius et d'autres religieux du même ordre, fortifièrent tellement le goût naturel qu'il avait pour la re- traite, qu'il forma le projet d'embras- ser l'institut des chartreux, mais la faiblesse de sa santé ne le lui permit point ; il voulut au moins y tenir au- tant que ses forces le comporteraient : il demanda et obtint une cellule dans la chartreuse, et il y vécut de la ma- nière la plus exemplaire. Les supé- rieurs ecclésiastiques, instruits de sa piété et de ses vertus, cherchèrent à le rendre plus utile à l'église en le nommant archiprêtre du district de Diest, et ils le chargèrent aussi de la direction du béguinage de cette ville ; ces béguinages, assez connus en Flau- dre avant la révolution, étaient des asyles où se retiraient des filles et des veuves pour y vivre pieusement, sous la direction d'un ecclésiastique et d'une supérieure, sans toutefois faire de vœux ; plusieurs de ces associations étaient extrêmement nombreuses. Es- chius introduisit une sage réforme dans le béguinage de Diest, et le gou- verna jusqu'à sa mort. Il forma di- vers autres établissements pieux. Il mourut en 1578, âgé de soixante-dix ans. Arnould de Jean, qui lui succéda dans la direction du béguinage de Diest, a écrit sa vie. On a d'Eschius : I. *Exercices de Piété*, en latin, An- vers, 1563, in-8°, et 1569 in-16, ils ont été traduits en flamand, et imprimés en 1713 avec la Vie d'Es- chius, traduite dans la même langue ; II. *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête d'un livre in- titulé : *Templum aninæ*, attribué à une sainte fille dont on ignore le nom, et publié par Eschius, Anvers, 1563. in-8° ; III. la traduction du flamand en latin, d'un *Livre de Spiritualité de*

cette même fille, sous le titre de *Margarita evangelica* (la Perle évangélique). Cette édition parut en 1545. Eschius estimait beaucoup ce livre, et se décida à le traduire, parce que l'édition flamande faite par le chartreux Loërius, était défectueuse. Il a été plusieurs fois réimprimé en latin, en français, en flamaud et en allemand.

L—r.

ESCHYLE, le vrai père de la tragédie grecque, était fils d'Euphorion, et naquit à Eleusis, la dernière année de la 65^e. olympiade, 525 ans avant J. C., suivant les marbres d'Arundel. Avant de prendre son rang comme poète, parmi les plus grands génies de l'antiquité, il s'était avantageusement distingué par ses talents et par sa bravoure militaire. Il se trouva aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée; y donna des preuves éclatantes de son courage, et fut même assez dangereusement blessé. La valeur était héréditaire dans cette famille (V. CYNÉGIRES). Ce dernier genre de mérite flattait trop le peuple d'Athènes pour échapper à sa reconnaissance, et Eschyle en fit dans la suite l'heureuse expérience. Cité en jugement pour avoir, dans une de ses pièces, indiscrètement révélé les mystères de Cérès, il allait être condamné, lorsqu'Aminias, son second frère, avec lequel il s'était trouvé à la bataille de Platée, se levant tout à coup, et découvrant un bras mutilé au service de la république, retraça avec tant de chaleur les exploits et la bravoure d'Eschyle, que la valeur du guerrier couvrit, aux yeux de l'assemblée les torts du poète, qui fut renvoyé absous. Sa célébrité littéraire ne lui fit jamais oublier ni dédaigner ces premiers titres de gloire, et Athénée nous a conservé une épitaphe qu'Eschyle s'était faite, et dans laquelle il rap-

pelle avec un noble orgueil ses exploits guerriers, sans dire ses pièces de théâtre. Quelle entre cette conduite et celle que, qui ne craignit pas de la lâcheté d'avoir fui du bas-côté de s'en vanter lui suffit d'ailleurs de lire le d'Eschyle pour y reconnaître un guerrier, et l'espèce de chèreuse qui animaient le *Les Sept contre Thèbes* entre autres, nommés par l'*Enfantement de Mars*. dieu de la guerre paraît avo et heureusement, inspiré l'*Perses*, des *Sept*, d'*Agamemnon* il n'eut pas moins d'obligation du vin. Si l'on en croit jamais sa verve n'était plus et plus féconde, que qu'on trouvait échauffée par le jus de la treille. Athénée d'avoir introduit des ivres dans ses pièces, et à s'ément *Jason*. Aussi *Sopha* d'Eschyle, que c'était sans qu'il rencontrait quelque De-là, sans doute, la fable par Pausanias, qui fait dire lui-même, qu'ayant été, du fance, envoyé pour garder il s'y endormit; que Bacchus parut en songe, et lui ordonna de faire des tragédies. Quoi qu'il en soit, du dieu qui l'inspira, le docile à l'inspiration, et d'Athènes lui dut le premier titre de gloire, que Sophocle et Euripide portèrent bientôt après à un haut degré, et dont il est toujours resté en possession; nécessaire, pour bien apprécier les services que rendit Eschyle à la tragédie grecque, de se rappeler dans lequel il trouva ce héros, qui le premier en avo

onné une idée imparfaite; tous, qui vint après lui, essé presque tout à faire à ses vœux. Eschyle fit tout; son art dans toute son étendue, rec succés diverses parties, même la plupart des règles observées dans la suite. Melpomène n'avait aucune grâce; d'ignobles tombereaux sortent de bourgade en bourgade, acteurs mal vêtus, et qui sont barbouillés de lie, déshonorent l'honneur de Bacchus de leurs rôles, accompagnés de leurs danses, où tout respirait de la folie. Il est fâcheux que l'art n'ait rien respecté des préceptes d'un art qui depuis a été oublié d'œuvre; mais il est connu aujourd'hui que les préceptes rapportés par Plutarque, et attribués à Thespis, sont supposés, et viennent à d'autres poètes du même genre, cités par Aristophanes, et par Hérodote, dans son ouvrage sur la Comédie, ouvrage connu aujourd'hui, mais souvent rapporté à Athénée. Eschyle eut donc le rôle de peintre, décorateur, chef d'orchestre, et ce que nous appelons maintenant maître de ballet, il fallait qu'il fût tout cela, et les témoignages de l'antiquité nous le prouvent à cet égard. Est-il donc étonnant que le génie d'un seul homme ayant conçu et exécuté un grand projet, n'ait pas atteint du même degré la perfection d'un art si étendu, aussi varié; et ne doit-on être étonné, au contraire, qu'il n'ait réussi, avec si peu de moyens? Ses premiers ouvrages ne sentent pas nécessairement le défaut de l'art; mais à mesure qu'il avança dans la carrière, il sentit

ce qu'il lui restait à faire encore; il s'efforça de donner plus de régularité à ses plans, plus de vraisemblance à ses intrigues, et de mettre plus de naturel et de vérité dans son dialogue, sans jamais arriver cependant à cette belle simplicité qui distingue Sophocle, et surtout Euripide. Mais l'âme forte et ardente d'Eschyle, sa pensée constamment nourrie de méditations sublimes, le tenaient toujours à une hauteur qui ne lui permettait ni de voir ni de saisir cette foule de nuances délicates sous lesquelles se présentent le sentiment et la passion, aux yeux de celui qui a étudié et qui veut peindre le cœur humain. Rarement il fait couler les larmes, et soit que la nature lui eût refusé la sensibilité, soit qu'il craignît d'amollir ses concitoyens, jamais il n'exposa sur la scène les fureurs ou les douceurs de l'amour. C'est la terreur qu'il inspire, et qu'il porte quelquefois au plus haut degré, témoin ses *Fuménides*, dont la représentation excita, dit-on, des émoions si violentes, que plusieurs femmes avortèrent en plein théâtre. Sa diction emprunte également, du caractère habituel de sa pensée, ce degré de force et d'élevation qui tend au sublime, l'atteint le plus souvent, mais l'exécède quelquefois, et devient alors de l'enflure. C'est un vice de style dont Eschyle n'est pas toujours exempt, et qui résulte en grande partie de la hardiesse des figures, de la nouveauté des termes qu'il emploie, et surtout de l'extrême concision qu'il affecte. Il n'a point, dans les tours, l'heureuse clarté d'Euripide, qui de son côté manque quelquefois de nerf et de vigueur (1). Après avoir si souvent

(1) Le jugement que porte La Harpe (*Cours de Littér.*, tom. 1, des tragédies d'Eschyle, est celui d'un homme de goût, mais plus familier avec le théâtre de Paris qu'avec celui d'Athènes, et trop

triomphé sur ce même théâtre dont il était le créateur, Eschyle aurait dû applaudir le premier aux triomphes d'un rival tel que Sophocle, et compter même au nombre de ses propres victoires, celles que remportait son jeune émule; mais il n'en fut point ainsi; trop sensible au chagrin de sa défaite, quoiqu'elle ne fût pas sans gloire, il remit à la postérité le soin de le venger de cette injustice prétendue, dit aux Athéniens un éternel adieu, et se retira en Sicile, auprès d'Hiéron, qui déjà avait fixé à sa cour Epicharme, Simonide et Pindare. Ce fut là qu'il termina sa carrière, écrasé dit-on par la chute d'une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête. Il mourut, suivant les calculs de Larcher, dans sa Chronologie d'Hérodote, l'an 436 av. J.-C., âgé de soixante-neuf ans, et laissa deux fils, Euphorion et Bion, qui se distinguèrent à son exemple, dans la brillante carrière qu'il leur avait ouverte. Eschyle avait composé un grand nombre de tragédies; soixante, suivant l'auteur grec anonyme de sa vie, et quatre-vingt-dix, suivant Suidas; le catalogue de Fabricius lui en donne même bien davantage; mais sept seulement ont échappé aux ravages du temps : I. *Prométhée enchaîné*; II. *les Perses*; III. *les Sept contre Thèbes*; IV. *Agamemnon*; V. *les Coéphores*; VI. *les Euménides*; VII. *les Suppliantes*. L'édition princeps des tragédies d'Eschyle est celle d'Alde, Venise, 1518, in-8°. Le titre n'annonce que six pièces, et l'édition, d'ailleurs, est peu soignée; Alde était mort depuis deux ans quand elle parut, et Asulanus, son beau-père, avait conduit l'impression. Son plus grand défaut est de confondre la

étranger peut-être à la langue de l'auteur, quoiqu'il en ait assez heureusement imité quelques morceaux en vers français.

fin de l'*Agamemnon* avec le commencement des *Coéphores*, manière à ne faire des deux qu'une et même pièce; cette grave erreur sulta d'une lacune de quelques dans le manuscrit original qui servi à l'impression. Le savant (Victorius), auquel les lettres ont tant d'obligations, et répara heureusement la faute l'édition qu'il publia in-4° à Paris, 1557, où parut pour la première fois, la fin de l'*Agamemnon*. Il rétablit, épura le texte, et le accompagna des *Scholies grecques*, également corrigées dans une double d'endroits. Il restait cependant beaucoup à faire encore pour avoir un bon texte d'Eschyle. Canter l'entreprit et s'en acquitta avec succès, dans l'édition publiée à Anvers, 1580, in-12. Elle devint la base du travail de Stanley, qui parut pour la première fois à Londres, in-fol., 1665. Indépendamment des *Scholies* et des *Fragments*, Stanley y joignit une version latine claire, élégante, exacte surtout, et bien supérieure en tout à celle de Sauromannus, qui n'était qu'une parodie honteuse du texte grec. Richer de son propre fonds et du travail de ses devanciers, Corn. de Paw donna à La Haye, 1745, 2 vol. in-4°, son édition d'Eschyle, avec la version, le commentaire de Stanley, les notes de Robortel, de Turnèbe, de Heun, Etienne et de Canter, et ses propres remarques. Les éditions de Glasgow, in-4° et in-8°, 1746, ne sont que la réimpression du texte de Stanley. Enfin M. Schütz, l'un des hellénistes les plus distingués de l'Allemagne, a publié en 1782, et années suivantes, à Halle, 3 vol. in-8°, la meilleure édition des œuvres d'Eschyle. Celle de M. Bothe, Leipzig, in-8°, 1805, est recommandée surtout par la beauté

mais les changements le texte, par le savant t pas été généralement *Prométhée*, les *Perses* t été publiés séparément Brunck, Strasbourg, *fratrigone* de Sophocle et iripide; le *Prométhée*, 1781, par M. Schütz, *non* de son édition com- *médies*, par M. Her- g, in-8°, 1799, comme tion de son système mé- *memnon* enfin, par M. a *Tétralogie dramati-* a été complètement tra- *is* par Lefranc de Pom- , 1770, in-8°. La Harpe *temps* un compte avan- *te* traduction, dont il *pas* l'auteur. A la même *Laporte* du Theil donna *s*, et ensuite la traduc- *u* poète dans la nouvelle *éâtre des Grecs*, du P. *n'*avait donné qu'un ex- *e* des pièces d'Eschyle. *ées* après, M. du Theil *duction* à part, 2 vol. 1794, accompagnée du *après* l'édition de Stan- *l* traducteur avait promis *il* n'a point données, *te* réelle. Nous citerons *luctions* d'Eschyle, en *par* l'abbé Mallio, Rome, *glais*, par Potter, Lon- *in-4°*, et en allemand, *ac.* A—D—a.

. *Froy*. Eskil.
CHE (LOUIS DE L').
ICNE.
i (MARINE D'), née à 1554. La nature et la *ent* comblée de tous leurs *es* méprisant tous, dès ses *nées* elle manifesta un

penchant décidé pour la retraite, où elle se consacra à des exercices de piété. Bientôt la renommée de ses vertus attira près d'elle plusieurs personnes de son sexe qui, désirant se perfectionner par son exemple, la choisirent pour leur directrice. Ce fut alors qu'elle fonda, en Espagne, l'ordre ou la *recollection de Sainte Brigitte*, vers l'an 1582. Après avoir mené la vie la plus édifiante, elle mourut saintement en 1655, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Son confesseur, N. du Pont, témoin fidèle de toutes ses vertus, écrivit les mémoires de sa vie, dont on fit une magnifique édition in-fol. Cet ouvrage est devenu fort rare.

B—s

ESCOBAR (MARIE D'), native de Truxillo dans l'Estramadoure espagnole, apporta la première le froment au Pérou; elle était femme de Diego de Chaves, qui, avec son frère François, accompagna leur compatriote Pizarre à la conquête de l'empire des Yucas; mais si le goût des aventures et l'amour des richesses amenèrent ces deux hommes au Nouveau-Monde. on ne peut leur reprocher de s'être souillés par des atrocités qui déshonorèrent plusieurs de leurs compagnons. Quoiqu'attachés personnellement à Pizarre, Diego et François de Chaves furent du nombre des Espagnols qui s'opposèrent à la sentence de mort portée contre Atahualpa, alléguant que l'on ne devait point attenter aux jours d'un souverain sur lequel on n'avait point d'autre droit que celui de la victoire. Ils signèrent leur déclaration, la signifièrent aux juges, et appelèrent de la sentence à l'empereur Charles-Quint. François fut ensuite employé dans diverses expéditions. Etant tombé dans un combat entre les mains des Péruviens, il en fut

bien traité en considération du service qu'il avait cherché à rendre à leur Ynca, et mis en liberté avec plusieurs de ses compagnons. Il fut tué le 26 juin 1541 en tâchant de défendre l'entrée de l'appartement de Pizarre, dont il était comme lieutenant-général. Il paraît que Diego était déjà mort à Lima. Marie d'Escobar avait apporté si peu de blé que l'on n'en put faire de pain pendant trois ans, et que l'on ne donnait que vingt ou trente grains à une même personne, encore était-ce par faveur. Pour reconnaître le grand bien que cette généreuse dame avait par-là fait au Pérou, et récompenser les services de son mari, on lui donna près de Lima de fort belles terres. Garcilasso de la Vega, de qui l'on emprunte ces détails, avait connu Marie d'Escobar à Cuzco, où elle alla demeurer plusieurs années après son arrivée au Pérou. Cet historien se plaint de l'ingratitude de ses compatriotes, qui connaissaient à peine le nom de la femme à laquelle ils devaient la plus utile des plantes. Il n'a pas pu fixer l'époque précise de la culture des céréales au Pérou; mais il dit qu'en 1547 on ne connaissait pas encore le pain de froment à Cuzco. E—s.

ESCOBAR Y MENDOZA (ANTOINE), fameux casuiste, naquit à Valladolid, en 1589. Il prit l'habit dans la compagnie de Jésus, ayant à peine atteint sa 15^e. année. Avec une ame aussi pure que son esprit était éclairé, il se fit bientôt remarquer autant par ses vertus que par sa profonde érudition dans les sciences sacrées. Pendant cinquante ans, il prêcha successivement tous les carêmes, et souvent deux fois par jour, pour satisfaire aux nombreux auditeurs qu'attiraient l'onction de ses dis-

cours et son éloquence élevée. Le P. Escobar avait beaucoup de facilité pour les vers latins, et l'ouvrage qu'il publia fut un honneur de St. Ignace, en 1614. Malgré les fatigues laborieuses et l'assiduité de sa personne ne fut plus exact de son ordre, ni plus rigide dans les prisons, où il encourageait le repentir et touchait les cœurs endurcis. Il rétablissait les familles, et savait rendre aimable, et par son exemple ses exhortations. Accablé par les infirmités, sa piété et son dévouement ne se démentirent jamais. Il finit son honorable carrière le 4 1669. Une vie aussi respectable ne fut pas à l'abri des critiques sévères. Le P. Escobar avait tort, tort qu'il partageait avec Maldus, Vazquez, Sanchez, Y et plusieurs autres de ses contemporains. Il était, ainsi qu'eux, un des plus distingués de son ordre. Il faut donc pas s'étonner s'il butte à tous les traits de la malice. Pour décréditer plus aisément sa doctrine, on altéra les textes, commenta et l'on en tira des conclusions forcées. Celui qui fit le plus rude coup à la doctrine de Escobar, ce fut Pascal dans ses *provinciales* (1). On sait assez où cet écrivain puisa ses opinions, de Port-Royal ne pouvait évidemment pas être l'ami des jesuites. Pascal, où il a mis tous les ressorts de son esprit, la richesse de son éloquence, et être considéré que comme la production d'un homme qui a voulu

(1) Elles parurent depuis 1656 par le vivant d'Escobar, alors âgé de 67 ans.

pens d'un parti con- quel il était fortement te prévention, Pascal scernement et de piété ir que la plaisanterie iont pas les armes les s en des matières aussi e n'était pas rendre à service bien essentiel er une grande partie s; et que, pour com- nt son adversaire, il nner à ses textes un équivoque ou mal ex- (1). Malgré toutes ces que l'esprit de parti l'auteur des *Provin- son ouvrage sera tou- mme un chef-d'œuvre esse et d'éloquence. Si pas beaucoup gagné, une précieuse acqui- lettres. Les ouvrages s plus critiqués furent *morale*, son *Traité de u Droit*, et celui sur *science*. C'est contre ce déchaîne Pascal dans *provinciales*, en accu- y prêcher une morale nous convaincre jus- cette accusation est ranscrirons les points ls, savoir : 1°. sur les la direction d'inten- 'usure. Dans le pre-*

mier, Escobar fait consister le jeûne ecclésiastique non dans une quantité déterminée de nourriture et de bois- son, mais dans une privation qu'on doit s'imposer à soi-même graduelle- ment, proportionnée à sa santé, à ses habitudes, à ses besoins. Dans le second, Escobar rapporte à la pureté de l'intention toutes les actions de la vie : par conséquent, l'action la plus indifférente peut se rendre agréable à Dieu, si elle est dirigée par une bonne intention. Sur le troisième, dans les prêts d'argent ou chose sem- blable, Escobar dit que d'exiger quel- que chose au-dessus du principal est usure ; mais que d'espérer quelque bienfait de la personne qu'on oblige, ce n'est pas même une usure mentale; ce n'en est pas une réelle si, dans la suite, nous tâchons de réveiller la reconnaissance de la personne que nous avons obligée, si elle est en état de nous rendre quelque service. Tels sont les principaux points de la doc- trine d'Escobar, tirés, la plupart, des pères de l'église; doctrine contre laquelle on s'est tant récrié, doctrine qui, sans s'écarter jamais de la stricte observance du dogme, avait pour but de rendre moins difficile le chemin de la vertu, et de faire regarder l'Etre - Suprême moins comme juge sévère que comme père de ses en- fants. Certainement Escobar n'est pas exempt de défauts, et il faut avouer qu'il est quelquefois peu exact dans ses citations, peu sûr dans ses preu- ves, trop subtil dans ses discussions et obscur dans quelques-uns de ses raisonnements. Mais les auteurs les plus justes et les plus éclairés, tout en lui accordant un véritable mérite, s'empressent de convenir que sa mo- rale, quoique un peu tolérante sous quelques rapports, est pure et saine dans les principes. Les ouvrages du

dit Voltaire lui-même, est-ce enan des *Provinciales* qu'on le des jésuites? C'est assurée- d'eloue, par le P. Cheminaiis, d'leat-urs, par leurs mission- en parallèle les *Lettres pro- monts de Bourdaloue* : on ap- mières *l'art de la vaillerie*, s choses les plus indifférentes inelles; enlai d'insulter avec ndra avec Bourdaloue a être se, a être indulgent pour les alors de quel côté est la vraie les deux livres est utile aux de *Voltaire au P. la Tour.*)

P. Escobar étant assez nombreux (1), nous nous bornerons à indiquer ceux qui paraissent les plus dignes de remarque : I. *De S. Ignatio Loyola, poema heroicum*, Valladolid, 1614, in-8°. ; II. *Summula casuum conscientia*, Pampelune, 1626, in-16; III. *Examen et pravis confessoriorum, etc.*, 1647, in-12; IV. *Vetus et Novum Testamentum*, Lyon, 1652, 2 vol. in-folio, par Boade; V. *Universa Theologia moralis receptiores sententia*, 1665, 7 vol. in-fol.; VI. *De Justitia et Jure*, ibid., 2 vol.; VII. *Theologia moralis, redigée d'après les docteurs de la compagnie de Jesus*, en 24 livres, écrits en espagnol, dont on a fait sept éditions en Espagne, une à Lyon, une à Venise, 1650; VIII. *De triplici statu ecclesiastico, etc.*, Lyon, 1663, in-fol. B—s.

ESCORBIAC (JEAN D'), seigneur de Bayonnette, né à Montauban dans le 16^e siècle, était neveu du célèbre du Bartas, qui lui inspira le goût de la poésie. Il ne la cultiva d'abord que par délassement; mais son père, conseiller à la chambre uni-partie de Castres, étant mort, laissant ses affaires dans un assez grand désordre; il imagina de faire tourner au rétablissement de sa fortune le talent qu'il croyait avoir. Escorbiac prit Ronsard pour modèle; mais il n'était pas doué de la même facilité, puisqu'il consacra plusieurs années à composer un poème très médiocre, intitulé : *la Christiade, contenant l'histoire sainte du Prince de la vie*, Paris, 1613, in-8°. Il remonte dans le premier livre à la création du monde et au péché originel, et ce qui est très plaisant, c'est qu'il comprend les mauvais vers dans l'é-

(1) Il publia vingt ouvrages, composant près de 42 vol., la plupart in-fol.

numération des maux qu'il attribue à la chute de l'homme. Les quatre premiers livres contiennent la vie de Jésus-Christ. Le style est même au-dessous de l'inventaire de la conduite. Cet ouvrage, le plus connu de Escorbiac, n'a pu servir de trouver des admirateurs.

ESCOUBLEAU. Voy. S.

ESCULAPE. Tant de fables débitées sur ce fameux personnage qu'on a élevé des doutes sur l'existence. Cicéron admettait Esculapes. Daniel Leclerc prétend qu'il n'y en a eu qu'un seul, un Phénicien, et que les Grecs, et les Romains, de la mythologie égyptienne, ont emprunté, sous le nom d'Esculape, le Dictionnaire ne consacrant un article aux personnages fabuleux ne pouvons admettre tout ce qu'on dit de sa naissance, de sa vie et de sa mort. On croit qu'il est mort de la peste, dont les anciens ont fait un dieu. Nous ne croirons donc pas avec Pausanias, qu'Esculape est le fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, ni avec Pindare, que le centaure Chiron ait été son précepteur, d'attribuer à ces personnages une existence autre que celle que leur fable. On sait, du reste, qu'en l'ancienne Grèce, les généraux et les hommes qui s'étaient distingués par des talents éminents ou de grandes actions héroïques, étaient confondus avec celles des dieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs ont disputé l'honneur d'avoir guéri le jour à Esculape; que ce dieu consacra sa vie entière au soulagement des malades; que son art dans l'art de guérir lui mérita des succès si merveilleux, que les Grecs, dans le langage hyperbolique, lui attribuèrent des cures trop merveilleuses, et le pouvoir de ressusciter les m-

Machaon et Podalire, également célébré les combats et les talents dans le siège de Troie, ont directement leurs descendants, les Iades, parmi lesquels grand Hippocrate. Si Esculape mourut pendant le siège de Troie, il fut remplacé par Asclépiade, qui vécut jusqu'en 1321, avant la mort d'Esculape. On lui érigea partout des temples, pour mettre les temples en rapport avec leur salut, les prêtres habités, avaient soin des lieux élevés, sans villes, et de les rendre commodes. On n'y adresses qu'après les avoir réparés et distraits par des jeux et de cérémonies. Les histoires des maladies, des guérisons éclatantes sur des tables d'ivoire, de marbre ou de bronze suspendait aux murs des temples, pour consulter dans les cas de maladie. On avait même qu'Hippocrate partie de sa doctrine dans une série d'annonces exposées auprès des habitants de Cos l'honneur d'Esculape. Considérant aussi ce qu'il inventeur et le promoteur de guérir, lui bâtirent un monument dans l'île du Péloponnèse que l'appelle le prince Suivant Celse, Esculape qu'on lui érigea aux environs de Cos. Selon Galien, il apprit

le premier aux hommes à raisonner sur leur santé. Il paraît s'être plus occupé du traitement des maladies externes que de celui des internes. On doit regarder comme supposés les livres qu'on nous a donnés sous le nom d'Esculape.

R—D—N.

ESDRAS était de la race sacerdotale chez les Hébreux, fils ou plutôt petit-fils du grand-prêtre Saraïas, mis à mort par ordre de Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem. On croit qu'il accompagna Zorobabel en Judée lors du retour de la captivité, qui eut lieu au commencement du règne de Cyrus; il a écrit ce qui a rapport à ce voyage. Les juifs avaient commencé à rebâtir le temple; mais leurs ennemis obtinrent de la cour de Perse un ordre qui leur défendait de continuer les travaux. Darius, fils d'Hystaspes, leva cette défense. Sur ces entrefaites Esdras était retourné à Babylone. Artaxerces Longue-Main lui accorda, la 7^e. année de son règne, des lettres-patentes pour permettre à tous les Israélites de retourner dans leur patrie; il lui rendit les vases du temple qui n'avaient pas encore été restitués, et lui donna de l'or et de l'argent pour fournir aux frais des sacrifices qu'il voulait qu'on offrît dans la maison de Dieu; il ordonna à ses trésoriers des provinces au-delà de l'Euphrate de fournir ce qui serait nécessaire pour le service du temple. Esdras environné d'une grande troupe d'Israélites se mit donc en route pour Jérusalem. Etant arrivé sur les bords du fleuve Abava il invita tous les prêtres et tous les lévites qui étaient épars dans différentes contrées de se joindre à lui, et ils entrèrent tous en Judée au nombre de 1,775 hommes, l'an 467 ans avant l'ère vulgaire. Esdras, de retour dans sa patrie, ap-

prend que des lévi se sont alliés avec des gères ; il déchire ses vêtements ; il déchire ses vêtements dans le temple se livrer au deuil et à la douleur ; il y reste jusqu'au sacrifice du soir. Le peuple se rassemble bientôt autour de lui ; il fait jurer à tous qu'ils congédieront les femmes idolâtres avec les enfants qui sont nés d'elles ; tous s'y engagèrent par serment , et un an s'était à peine écoulé depuis le retour d'Esdras que les juifs, dociles à la voix de leur chef, avaient déjà exécuté ce qu'exigeait d'eux la loi du Seigneur. Esdras avait été envoyé en Judée avec plein pouvoir de gouverner cette contrée. Il exerça ce pouvoir jusqu'à l'arrivée de Néhémie, qui vint à Jérusalem de la part d'Artaxerces, avec l'autorité de gouverneur ; il paraît qu'Esdras continua d'exercer une grande autorité, puisque la seconde année de Néhémie il apprit aux lévites et au peuple comment ils devaient célébrer la fête des tabernacles. Voilà ce qu'on sait de la vie d'Esdras. Joseph dit qu'il mourut à Jérusalem ; d'autres juifs croient qu'il mourut en Perse dans un second voyage qu'il fit auprès du roi Artaxerces, et qu'il était âgé de cent vingt ans. On montrait son tombeau dans la ville de Samuge. Esdras a retouché et rédigé ceux des livres des saintes Ecritures qui avaient pu souffrir quelque altération pendant les malheurs d'une aussi longue captivité que celle de Babyloue. Il est probable qu'il composa le canon qui fixe à vingt-deux le nombre des livres de l'Ancien-Testament. Quelques écrivains le font inventeur de la Massore et des points voyelles dont les Hébreux se servent aujourd'hui pour faciliter l'intelligence de leur langue ; mais ces innovations sont postérieures à l'établissement du christia-

aussi, et l'on a inconvenie une écriture hébraïque pour le caractère du breu moderne, qui est le même que le chaldéen ; mais il ne faut pas confondre Esdras avec plusieurs Pères, S. Basile le Grand, Evêque d'Alexandrie, S. Isidore de Séville, qu'Esdras ait dicté de nouvelles Ecritures ; toutes les divines Ecritures ; elles n'ont pu être entièrement écrites pendant la captivité. Il ne se trouve hors de vraisemblance que Malachie et Esdras fussent une seule et même personne. Malachie veut dire l'Envoyé du Seigneur ; le nom d'Esdras veut dire intendant. Nous avons quatre livres qui portent le nom d'Esdras ; de ces quatre livres les premiers sont seuls reconnus authentiques par l'Eglise ; le nom de ces livres est aussi attribué à Néhémie, quoiqu'on y ait ajouté plusieurs choses de peu d'importance et qui ne peuvent être de lui ; on attribue aussi à Esdras les derniers livres des Rois et les Paralipomènes, qu'il paraît au moins avoir touchés. Les juifs ont un grand respect pour sa mémoire ; ils le regardent comme un grand homme ; les mahométans ont aussi de lui une très haute idée, et ils racontent son sujet des choses tout-à-fait merveilleuses. G.

ESDRAS, patriarche d'Arménie qui succéda, en l'an 628, à Artaxerces III. Il était né à P'harhadj dans la province de Nig. Lorsque Esdras fut élevé sur le trône paternel d'Arménie, l'empereur Héraclius vint de son expédition contre les Perses, avec le bois de la vraie croix qui avait été enlevé par Khosrou Chosroës. Héraclius fixa sa résidence pendant quelque temps dans la ville de Sodosiopolis ; il t

les Arméniens avec la plus grande bienveillance, et employa tous les moyens les plus propres à se concilier leur amitié. Majej, prince de Gnouni, qui jouissait de l'estime générale de la nation, fut nommé par lui gouverneur-général de la partie de l'Arménie soumise à l'empire grec. Depuis le célèbre concile de Chalcedoine, l'église d'Arménie était entièrement séparée de celle des Grecs. Héraclius entreprit de la réunir; il fit part de son projet au patriarche Esdras, qui entra entièrement dans ses vues. En conséquence, il convoqua un grand concile national à Karin; un grand nombre d'évêques et de vartabieds arméniens s'y trouvèrent, et après beaucoup de discussions, le patriarche Esdras et plusieurs évêques signèrent la réunion de leur église à celle des Grecs. Cet événement arriva en l'an 639. Tous les évêques de la partie de l'Arménie qui était soumise à l'empire grec, acquiescèrent sans difficulté aux actes de ce concile; mais la plupart de ceux de l'Arménie persane refusèrent de le reconnaître. Quand Esdras revint à Tevin, capitale de l'Arménie et résidence des patriarches, un grand nombre de docteurs désapprouvèrent sa conduite et blâmèrent sa faiblesse. Jean Mairagometsi fut celui qui se déclara avec le plus de violence contre lui, et qui contribua le plus puissamment à éloigner l'église arménienne de celle des Grecs. Le reste de la vie du patriarche Esdras fut troublé par des discussions avec son clergé. Les désagrémens qu'on lui causa furent tels, qu'il mourut de chagrin en l'an 659, après avoir occupé le siège patriarcal pendant 10 ans et 8 mois. Il eut pour successeur Nersès III. S. M—N.

ESDRAS ANKEGHATSY (en arménien *Ezr* ou *Ezras*), écrivain arménien qui vivait dans le 5^e. siècle

de notre ère. Il naquit dans la province de Daron, où sa famille tenait un rang très distingué. Il étudia l'éloquence sous le célèbre historien Moïse de Khoren, et bientôt il devint l'un des plus habiles rhéteurs de l'Arménie et un très grand orateur. Il exerça pendant quelque temps les fonctions de secrétaire auprès de Vahau Mami-konian, sbarabied ou généralissime des armées arméniennes. Esdras se retira ensuite dans sa patrie, où il fonda une école de grammaire et de rhétorique, qui a produit un grand nombre d'orateurs célèbres. Il mourut au commencement du 6^e. siècle. Ses ouvrages, qui sont tous restés manuscrits, sont : I. un *Traité de Rhétorique*, divisé en cinq livres; II. un *Traité de Grammaire*; III. un *Eloge de St. Mesrob*; IV. une *Homélie sur St. Grégoire, apôtre de l'Arménie*; et quelques autres ouvrages sur des sujets religieux. S. M—N.

ESIUS ou HÉSIUS (JEAN), prêtre d'Utrecht, voyagea dans le levant et dans l'Inde, en 1589, selon Foppens, en 1489, selon C. Burman, dans son *Trajectum eruditum*, et nous a laissé son *Itinerarium sive peregrinatio hierosolymitana per Arabiam, Indiam, Æthiopiam*, etc. Cette relation respire le goût du merveilleux et la crédulité du temps. La 1^{re}. édition est sans date; la 2^e. parut à Deventer, en 1499. Il en parut une autre à Anvers, en 1566, in-8^o. M. Boucher de la Richarderie n'a pas mentionné ce voyageur dans sa *Bibliothèque universelle des voyages*, mais il cite un *Iter Hierosolymitanum* de Frédéric de Hése, imprimé à Deventer, en 1505, in-4^o. — ESTUS ou HÉSTUS (Richard), né à Utrecht, se fit jésuite à Venise, en 1588, et il prolongea son séjour dans cette ville pendant 44 ans, occupé d'enseigner les humanités. Il mourut

à Plaisance, en 1631, âgé de quatre-vingt-trois ans. On lui doit quelques livres élémentaires pour l'enseignement du grec, du latin et de la prosodie, et une traduction du grec en latin de la *Hache* (*Bipennis*), petite pièce de vers de Simmias de Rhodes, ainsi nommée de la manière dont elle est écrite, et qui présente la forme d'une hache. — **ÉSIRUS** ou **HÉSIRUS** (Guillaume), jésuite d'Anvers, professait la philosophie, et n'était pas sans talent pour la poésie et l'éloquence. Il florissait vers le milieu du 17^e. siècle, et a laissé : I. *Emblemata sacra de fide, spe et charitate*, Anvers, 1636, in-12; II. *Legatus fidelis ad oratores christianos*, Anvers, 1657, in-12. M—ON.

ESKIL ou **ESCHIL**, célèbre archevêque de Lund, en Scanie, et primat de Danemark, naquit au commencement du 12^e. siècle, et l'on croit qu'il était fils de Suenon, évêque de Wiborg. Agé de douze ans, il fut envoyé à Hildesheim pour y faire ses études. Pendant son séjour dans cette ville, il lui survint une longue maladie, et il eut une vision qui l'engagea à promettre solennellement à la Ste. Vierge de fonder cinq monastères. Revenu dans son pays, il fut d'abord nommé chanoine, et ensuite archidiacre de la cathédrale de Lund; mais son ambition aspirait à de plus hautes dignités : en l'an 1134, il obtint l'évêché de Roschild, et l'an 1138, il fut élevé à l'archevêché de Lund, et devint primat de Danemark. Aussitôt qu'Eskil fut parvenu à la puissance et aux honneurs, il s'occupa de l'accomplissement de son vœu. Il s'adressa à St. Bernard, et les abbayes de l'ordre de Cîteaux tinrent le premier rang parmi celles que fonda l'archevêque. Un disciple de St. Bernard, Guillaume, moine de Clairvaux, se rendit en Danemark, et

présida à la fondation du monastère d'Esrom; mais les soins qu'il donnait à l'église ne détournaient pas l'attention du prélat des affaires temporelles. Il avait des passions violentes, un caractère fougueux, et il aspirait à dominer. Les camps avaient autant d'attraits pour lui que le sanctuaire; prenant part à toutes les discussions politiques, il se déclarait tour à tour pour ou contre le souverain, et il fut en guerre ouverte avec Eric Ermand et avec Valdemar. Cependant, au milieu de l'agitation mondaine où il se laissait entraîner, Eskil avait des élans de dévotion, et n'était point inaccessible aux sentiments de la charité chrétienne. Les vertus de St. Bernard firent sur lui la plus vive impression; il voulut connaître ce personnage remarquable, et il fit plusieurs voyages en France pour s'entretenir avec lui. Il prit même la résolution de se retirer auprès de lui, et de finir ses jours loin du monde dans un pieux asyle; mais avant d'exécuter cette résolution, il eut encore part à plusieurs événements importants. En quittant St. Bernard, l'archevêque emporta, comme un trésor précieux, des cheveux et une dent que St. Bernard venait de perdre, et le moment de la séparation fut l'époque d'un des miracles consignés dans les actes du fondateur de Clairvaux. Vers l'année 1156, Eskil fit un voyage à Rome pour y visiter le pape Adrien IV, qu'il avait connu dans le nord comme légat du Saint-Siège. Ce pontife étant mort, et un schisme ayant éclaté lorsqu'on dut nommer son successeur, l'archevêque de Lund se déclara pour Alexandre III, tandis que le roi Valdemar favorisait Victor III. Il en résulta une lutte violente entre le monarque et le prélat, qui, ayant succombé, fut obligé de sacrifier une

es biens dont il avait enrichi sa. Ce revers l'affecta vivement. Il s'éloigna de son pays, et fit un voyage à la Terre-Sainte. Retour, il resta quelque temps à Rome, et attendit que le ressentiment de Valdemar fut entièrement réintégré dans son diocèse, il fit l'administration pour quelques années, et quoique déjà avancé en âge, il fit encore des expéditions guerrières, et se sentait fatigué de sa vie, et ses forces l'abandonnèrent. L'an 1177, il prit un congé de son évêché, et recompta pour son successeur Absalon. (ABSALON.) St. Bernard n'était pas sans que Esquil aimait le séjour de Rome, et il s'y rendit pour y terminer ses jours dans la paix et l'exercice de ses devoirs de la religion. Quoiqu'il eût fait ses voyages et par divers endroits, il eût perdu une partie des biens qu'il avait amassés, il lui en resta encore pour répandre des largesses pour faire bénir sa générosité. Il mourut l'année 1187, le 8 septembre, dans un âge très avancé. Peu de temps après sa mort, il avait eu une vision de son évêché, et qui l'avait rempli d'incertitude. On a, de cet archevêque, le *écclésiastique de Scanie*, imprimé avec le *Code civil* de la même ville, à Copenhague, en 1505, dans lequel est inséré en danois et en latin un Recueil qu'a donné G.-J. Torsem. *Lois ecclésiastiques de Danemark*, à Copenhague, 1781.

C—AV.

IL, sénéchal de Suède au 13^e. Il rassembla les anciennes lois de Vestrogothie, et ce fut pendant un long-temps le code d'une partie de la Suède. D'autres sénéchaux ont rédigé les statuts de l'Uppland qui furent suivis dans l'Uppland et dans les provinces voisines.

Ce sont ces deux recueils qui ont servi de base au code général, rédigé dans les siècles postérieurs et publiés au nom du roi et des états. C—AV.

ESKUCHE (BALTHASAR-LOUIS), théologien protestant et helléniste allemand, né à Cassel en 1710, second pasteur et professeur de grec à Rintel depuis 1754, mourut le 16 mars 1755; il a publié: I. deux *Dissertations sur le naufrage de S. Paul*, 1731, in-4°; II. *De festo judæorum Purim*, Rintel, 1734, in-4°; III. *l'Écriture sainte éclaircie par les voyages au Levant*, Lemgo, 1745-1754, 2 vol. in-8° (en allemand) en vingt-six cahiers publiés successivement; IV. *Observationes philologico-criticæ in novum instrumentum D. N. Jesu-Christi*, Rintel, 1748-1754, in-4°; V. *Dissertationes philologicæ tres, de verâ litterarum græcarum pronuntiatione, de auctoritate notularum vetustiora græcorum scripta distinguendum, atque de ablativo græcorum non carente*, ibid., 1750, in-8°, et autres ouvrages dont on peut voir les titres dans le *Dictionnaire de Meusel*. C. M. P.

ESMENARD (JOSEPH-ALPHONSE), naquit à Pélassane en Provence, dans l'année 1770. Après avoir fait de bonnes études chez les Pères de l'Oratoire de Marseille, il partit pour Saint-Domingue et fit deux voyages en Amérique. De retour dans sa patrie, il fut d'abord entraîné par son goût pour la littérature, et choisit, dans le roman politique des *Incas*, le sujet d'un opéra qui n'a jamais été imprimé, mais qui lui valut les encouragements de Marmontel. La révolution ne tarda pas à éclater, et vint détourner Esmenard de ses premières occupations. Envoyé en députation à Paris en 1790, il y fixa son séjour, et s'occupa de la rédaction de plu-

sieurs journaux politiques qui se consacraient à la défense du roi et de ce qui restait alors de la royauté (*V. Baissot*). A la journée du 10 août 1792, il fut proscrit pour ses opinions, et se retira en Angleterre. Après un séjour de quelques mois à Londres, il s'embarqua pour la Hollande, parcourut l'Allemagne, une partie de l'Italie, et se rendit à Constantinople, où ses connaissances et son esprit le firent accueillir de l'ambassadeur russe Kotschubey et de M. le comte de Choiseul-Gouffier. Il quitta bientôt les rives du Bosphore pour se rendre à Venise, où il offrit ses services à Monsieur, frère de Louis XVI, aujourd'hui Louis-le-Désiré. Pendant le séjour qu'il fit dans cette république, Esmenard commença son poème de la *Navigation*, et s'occupa de la rédaction de ses voyages, ouvrage qu'il n'a point fini, et dont il a publié quelques fragments dans les journaux. Cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où les factions avaient renversé le trône; la France, lassée de ses longues agitations, cherchait à secouer le joug des factieux, et semblait appeler par ses vœux le retour de la monarchie; Esmenard quitta l'Italie et revint à Paris en 1797. Il fut un moment attaché à l'ambassade de Hollande, et travailla pendant quelques mois à la *Quotidienne*; mais bientôt la révolution du 18 fructidor vint replonger la France dans les troubles de l'anarchie; tous les émigrés qui étaient rentrés dans leur patrie, furent obligés de la quitter de nouveau. Esmenard, signalé comme tel, et surtout comme écrivain politique, fut poursuivi avec acharnement par le parti triomphant; enfermé pendant plusieurs mois au Temple, il ne put en sortir que pour être de nouveau banni de la France. La chute du directoire et l'espoir de voir l'ordre ré-

tabli, le ramenèrent de nouveau à Paris après la journée du 18 brumaire 1799. Rendu pour quelque temps à la littérature, il travailla au *Mercur de France* avec La Harpe et M. de Fontanes, et prit place parmi nos poètes, en publiant quelques fragments de son poème. Il était dans la destinée d'Esmenard de changer sans cesse de fortune et de situation. Lorsque le général Leclerc fut envoyé à Saint-Domingue à la tête d'une armée, le chantre de la *Navigation* accompagna le beau-frère de Buonaparte dans cette expédition lointaine; il fut témoin des désastres de l'armée française, et revint dans sa patrie chercher le repos qui semblait le fuir, et qu'il n'a jamais connu. Nommé chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, il fut bientôt obligé d'abandonner cette place pour suivre l'amiral Villaret-Joyeuse à la Martinique. Tous ces voyages, qui faisaient de la vie d'Esmenard comme un long exil, ne furent pas tout-à-fait perdus ni pour lui ni pour les lettres. Toujours occupé de son poème de la *Navigation*, il fut à portée d'étudier le sujet qu'il avait choisi; comme Vernet, il brava les orages de la mer pour les décrire, et ne fit ses tableaux qu'en présence des objets qu'il avait à peindre, ce qui donne à ses descriptions poétiques ce ton de vérité, ce mérite d'exactitude qu'on trouve presque toujours chez les anciens, mais trop rarement dans la poésie moderne. Revenu de la Martinique en 1805, il publia son poème, qui n'eut point un succès populaire, mais qui fut apprécié par les gens de goût, et surtout par ceux qui pouvaient juger de la fidélité de ses tableaux, et connaissaient l'extrême difficulté de rendre en beaux vers des détails rebelles à la poésie.

rigation parut l'abord en huit
l'auteur en rcha deux
dans la seconde édition qui
liée en 1806. La Harpe, qui
sans plusieurs morceaux de ce
avait donné de grands éloges au
ôte; les critiques, qui trou-
peut-être avec raison, le ton
poésie trop uniforme, furent
de rendre justice à la vigueur
style et de son talent. Esme-
nit du petit nombre de nos
is qui ont réuni au talent de la
celui d'écrire en prose avec
2. Plusieurs morceaux insés
le Mercure et dans d'au-
rmaux, ont été remarqués
des modèles de critique lit-
et font regretter qu'il n'ait
repris un ouvrage plus con-
le; mais sa destinée l'empê-
ceque toujours de se livrer
talent, et de choisir d'autres
que ceux qui lui étaient indi-
et les circonstances. En 1808,
mer l'opéra de *Trajan*, qui a
de cent représentations, et
resté au théâtre au moyen de
es changements faits par M.
rd en 1814. Esmenard fut
heureux pour l'opéra de *Fer-*
Cortez, qu'il avait composé
l. de Jouy. Il avait été nom-
neur des théâtres, censeur
librairie, et enfin chef de la
ne division de la police gé-
Ses travaux littéraires l'appe-
l'Institut; il fut élu membre de
classe en 1810. On fit alors con-
des épigrammes qui attaquaient
lus son caractère que ses ti-
téraires; mais il s'en ven-
prononçant un discours qui
a les beaux jours de l'Académie
sa. Il ne jouit pas long-temps
e dépôt littéraire. Il avait fait
ner dans le journal des Débats

une satire contre un envoyé de l'em-
pereur Alexandre. L'ambassadeur
russe s'en plaignit. Buonaparte, qui
croyait que le temps de se brouiller
avec la Russie n'était pas encore venu,
feignit d'être irrité, et voulut punir
l'auteur d'un écrit dont il avait lui-
même fourni l'idée. Esmenard reçut
l'ordre de quitter la France, et se
retira en Italie. Après trois mois
d'exil, il partait de Naples pour re-
venir dans sa patrie, lorsque, sur le
chemin de Fondi, il fut tout à coup
entraîné par des chevaux fougueux
vers un précipice, et se brisa la tête
contre un rocher. Il expira peu de
jours après, le 25 juin 1811, laissant
une femme et trois filles sans fortune.
La vie d'Esmenard a été remplie de
vicissitudes, ce qui l'a fait juger di-
versement. Aucun écrivain n'eut plus
d'ennemis, mais aucun de ses enne-
mis n'a contesté son talent. On a de
lui : I. *La Navigation*, poème en 8
chants, Paris, Giguet et Michaud,
1805, an XIII, 2 vol. in-8°. Seconde
édition, en 6 chants seulement, Paris,
chez les mêmes, 1806, 1 vol. in-8°.
II. *Trajan*, opéra en 3 actes, mu-
sique de MM. Persuis et Lesueur, re-
présenté le 25 octobre 1807; III. en
société avec M. de Jouy, *Fernand*
Cortez, opéra en 3 actes, musique de
Spontini, représenté le 28 novembre
1809; IV. *Recueil de poésies ex-*
traites des Ouvrages d'Helena-
Maria Williams, traduites de l'an-
glais par MM. de Boufflers et Es-
menard, 1808, in-8°. Il en a été
rendu compte dans le *Mercure* du 13
février 1808, pag. 305. V. Plusieurs
pièces de vers sur les circonstances,
dont la plus grande partie a été im-
primée dans la *Couronne poétique de*
Napoléon, vol. in-8°, Paris, 1807.
Il est auteur des notes historiques et
littéraires qui accompagnent la pre-

mière édition du poëme de l'*Imagination*, par l'abbé Delille. Il était un des collaborateurs de la *Biographie Universelle*.

ESOPE, célèbre fabuliste, né dans la Phrygie, fut esclave dans sa jeunesse. Son premier maître fut, à ce qu'on dit, un certain Démarchus, qui demeurait à Athènes, et Bachet de Méziriac suppose que ce fut dans cette ville qu'il prit le goût des lettres et de la philosophie, ce qui n'est point probable, Athènes, avant le règne de Pisistrate, étant plongée dans la barbarie ainsi que le reste de la Grèce européenne. Le dernier maître d'Esopé, si toutefois il en eut plusieurs, fut Jadmon de Samos, chez qui il se trouva esclave avec Rhodope, qui devint par la suite une courtisane célèbre. Ayant été affranchi, il se distingua bientôt par son esprit, et surtout par son talent à débiter des vérités utiles sous le voile de l'apologue; invention qu'on lui attribue, quoiqu'elle soit peut-être due aux Orientaux, de qui Esopé l'aurait empruntée, les Lydiens et les autres peuples de l'Asie mineure ayant beaucoup de commerce avec les Assyriens, alors maîtres de tout l'Orient. Son esprit le fit rechercher par Crésus, qui l'attira à sa cour, où il se conduisit en courtisan habile; et Hérodote raconte que le célèbre Solon n'ayant pas contenté Crésus par ses réponses, Esopé lui dit : « Il faut ou ne pas parler aux rois, ou ne leur dire que des choses qui leur plaisent; » et que Solon lui répondit : « Il faut ou ne pas parler aux rois, ou ne leur dire que des vérités utiles. » Mais il y a de très bonnes raisons pour douter de ce voyage de Solon à Sardes. Il ne faut pas non plus ajouter beaucoup de foi au récit que fait Plutarque du banquet auquel Esopé

se trouva avec les sept sages de la Grèce chez Périandre, tyran de Corinthe, ce banquet n'étant pas plus réel que ceux de Platon et de Acéphon. Il paraît au reste que Crésus accorda toute sa confiance à Esopé; car, voulant consulter l'oracle de Delphes au sujet des inquiétudes que lui inspirait Cyrus, il l'y envoya pour offrir des sacrifices en son nom, et le chargea de distribuer quatre mines d'argent à chaque citoyen de cette ville. Esopé offrit bien les sacrifices; mais, s'étant brouillé avec les Delphiens, il renvoya l'argent, en disant qu'ils ne méritaient pas qu'on leur fit de telles largesses. Il est probable qu'il s'était aperçu des artifices qu'ils employaient pour tromper ceux qui avaient recours à l'oracle, et qu'il leur en fit le reproche. Les Delphiens, qui étaient un peuple entier de prêtres, craignant qu'une découverte pareille ne leur fit beaucoup de tort, cherchèrent à le perdre, et, ayant caché parmi ses effets une coupe d'or consacrée à Apollon, ils le firent arrêter, et, l'ayant trouvé saisi de l'objet volé, ils le condamnèrent comme sacrilège, et le précipitèrent du haut d'une roche Hyampée. Ayant éprouvé la suite beaucoup de malheurs, attribuèrent à la colère divine, et furent annoncer plusieurs fois publiquement qu'ils étaient prêts à donner satisfaction à ceux qui se présentaient comme descendants d'Esopé; mais comme il n'y en avait plus, Jacondan, petit-fils de celui dont Esopé avait été l'esclave, reçut cette indemnité. Esopé était d'une figure très difforme, et sa taille était contrefaite, comme on le voit par son portrait que M. Visconti a publié dans son *Iconologie*; il confirme les traditions anciennes qui avaient mal à propos été révoquées en doute par Bentley et d'autres savants,

l'on croit qu'Esop n'a écrit ses Fables. Ce n'est de discuter cette question n'est pas très car il est bien certain qui nous restent sont pas de lui. On effet de bonne heure, e, à s'en emparer, pour e en avait mis quelques-; Démétrius de Phalère uel, probablement en s les mit en vers choi, et c'est de sa col- nous tirées la plupart nous sont parvenues, ains du bas empire se mettre en prose, com- dans les bas siècles de la celles de Phèdre. Il nous ours recueils, dans les- uve plus ou moins de oésie; le plus mauvais, été souvent réimprimé, ar Planude, moine grec, qui y a joint une Vie aple de contes puérils. ces recueils sont imprin- at établir la différence e eux, il faudrait se li- vail qui n'a pas encore nous contenterons donc éditions les plus rares, sans examiner si mbent ou non: I. *Esopula, gr. et lat., ed. Bon.* us date ni lieu d'impres- on croit imprimée à Mi- : elle ne contient que I. *Græca*, Venise, 1498, ables; III. *Gr. lat. cum ulis*, Venise, Alde, 1505, IV. *Scriptores aliquot ci*, Bâle, Froben, 1521, bles d'Esop en forment partie; V. *Æsopi vita*

et fabulæ, græcè, ex vet. codice Bibliothecæ regie, Paris, Rob. Estienne, 1546, in-8°. (édition très estimée et peu commune); VI. *Mythologia Æsopica in qua Æsopi, Aphthonii, Gabriæ et cet. fabulæ, edente Isaaco Nic. Neveleto*, Francfort, 1610, in-8°; VII. *Æsopi fabulæ, gr. lat. cum notis Jo. Hudson*, Oxford, 1718, in-8°; VIII. *edente Gott. Hamptmann*, Leipzig, 1741, in-8°. (réimpression peu correcte de la précédente); IX. *græcè, adnotationibus illustratæ à J. M. Heusingero*, Eisenach, 1741, petit in-8°, réimprimée par les soins du M. Schæfer, avec quelques nouvelles notes, Leipzig, 1810; X. *Recensuit, notas et indicem adjecit J. Chr. Gott. Ernesti*, Leipzig, 1781, in-8°; XI. *Gr. lat. cum notis Fr. de Furia*, Florence, 1809, 2 vol. in-8°, édition faite d'après un manuscrit du 13^e siècle, et par conséquent antérieur à Planude. On aurait pu désirer plus de critique de la part de l'éditeur, qui ne s'est pas aperçu des vestiges de vers qui restent dans ces fables. XII. *Græcè, cum notis græcis D. Coray*, Paris, 1810, in-8°, collection la plus complète de toutes. XIII. *Græcè è codice Augustano, curâ J. G. Schneider*, Breslau, 1811, in-8°; cette dernière collection est aussi antérieure à Planude (1). On a une Vie

(1) Parmi les nombreuses versions françaises, nous n'indiquerons que les suivantes: En vers, par Gilles Corrozet, Paris, 1542, 44, in-8., Lyon, 1581, in-16. En prose, par Pierre Millot, Bourg-en-Brassé, 1646, in-16. En quatrains, par Beaucrade, Paris, 1678, in-12. Par R. L. F. P., 1659, in-4. Avec les Réflexions du chevalier LeStrange, traduites de l'anglais, Amsterdam, 1714, in-4. En vers, par Lenoble, Paris, 1705, in-12, 2 vol. En prose et vers, *Esop ou belin humeur*, Bruxelles, 1720, in-12, 2 vol.; 1763, 2 vol., par J. Brulé. Par Jean Beaudouin, Paris, 1659, in-8. En vers, par Ant. Dumoulin, Lyon, 1549, in-16. Par Pierre Aubouin, avec les figures de Soderler, Paris, 1699, in-4., etc., sans parler des imitations et des traductions partielles ou anonymes. Boursault a mis sur la scène *Esop à la Cour*, *Esop à la Ville*, etc. (Voy. BOURSULT.) D. L.

d'Esopé par Bachel de Méziriac, Bourg, 1632, in-16 de 40 pages, fort rare. Elle est réimprimée dans la traduction de Millot. C—2.

ESOPE, célèbre acteur romain; fut le plus redoutable rival de Roscius, quoique dans un genre différent. *Roscius citatior, Esopus gravior fuit*, dit Quintilien, *quod ille comœdias, hic tragœdias egit*. Cette distinction néanmoins doit comporter les exceptions, souvent maladroites, que nous voyons se permettre les acteurs de nos jours, parce que l'amour-propre et la jalousie sont de tous les siècles. Les circonstances de la vie des hommes de cette classe sont en général peu connues, et, sans doute; elles ne nous peindraient que les vices auxquels ils n'étaient que trop adonnés. S'agit-il, par exemple, d'apprécier l'audace des histrions? les historiens rapportent qu'un jour Esopé, représentant *Atrée*, tua dans ses transports un des spectateurs. Voulez-vous avoir une idée de leur luxe effréné, des richesses qu'on leur prodiguait? Macrobe vous apprendra que le même Esopé laissa à son fils une succession de plus de deux millions de nos livres. Ce fils, appelé *Clodius*, est célèbre par ses imbécilles prodigalités. Il fit servir un jour sur sa table un plat de cent petits oiseaux, dont chacun coûtait six mille sesterces (1). Une autre fois il voulut, comme Cléopâtre, connaître le goût des perles fondues, et, pour enchérir sur l'action de cette reine, il en fit servir une à chacun de ses convives. Esopé partagea avec Roscius l'amitié de Cicéron, et lui donna aussi des leçons de déclamation. On prétend même qu'il aida puissamment les amis

(1) La cherté de ces oiseaux venait de ce que, loin de les destiner à être mangés, on leur apprenait, avec beaucoup de peine et de soins, à parler et à siffler; ce qui rend l'action d'Esopé plus ridicule encore.

, lorsqu'ils se fit représenter l'Accius, intitulé *lemon exilé*, et, par une application, il émut tellement les spectateurs, que le décret n'éprouva, dans l'assemblée, aucune contradiction. L'époque de sa mort.

ESOPE (JOSEPH), ou de Perpignan, poète hébraïque, l'auteur du poème célèbre *Vase d'argent*, titre par lequel l'auteur fait allusion au vase d'or mentionné dans les Nombres, v. 15. Ce poème se compose de cent soixante vers ou cent cinquante vers, qui répondent aux mesures métriques, poids du Vase d'argent. Esopé le fit à l'occasion du mariage de son fils Samuël, et au festin en présence des convives. C'est une espèce d'épithalame, dans lequel l'auteur enseigne au nouvel époux ses devoirs envers sa femme et ses enfants, et la manière dont il doit gouverner sa maison. Ce poème est très-estimé des chrétiens et des juifs, et a été imprimé à Constantinople en 1525, et non en 1555, comme disent quelques bibliographes. M. de Rossi a donné une traduction de ce poème sous ce titre: *R. Jos. Hyrcani Perpinianensis, Judæorum dulcissimus, ex hebr. in latinam traductus*, Tubingæ, 1772. Le célèbre Mercier, professeur de grec au collège royal de France, a donné une nouvelle traduction de ce poème, accompagnée du texte, à la suite de la version du cantique de Haïm, dans son ouvrage célèbre. M. de Rossi pose une lettre inédite en vers du même auteur, adressée à son fils, et qui a été ignorée jusqu'à présent.

LEIT DE SAHUGUET, ba-
 à Brive-la-Gaillarde le
 3, mourut à Paris le 28
 . Il porta les armes à
 huit ans, lieutenant en
 itaine en 1737 au régi-
 ; il était à la prise de
 741. Aide-major-général
 de l'armée de Bavière
 se distingua dans plu-
 ons jusqu'en 1743 qu'il
 nce avec l'armée. Il ob-
 année le rang de colo-
 nommé aide-maréchal-des-
 née de la haute Alsace,
 na à la défaite de 3000
 ennemis près de Rhin-
 maréchal de Saxe, qui
 talents militaires, l'em-
 comme aide-major-géné-
 ée, soit comme colonel
 régiments de grenadiers
 5. Ayant apporté au roi
 le gain de la bataille de
 1746, il fut créé brigadi-
 anda dans la Bresse en
 t en 1761 le grade de
 camp et la lieutenance
 nvalides en 1763. De-
 16 gouverneur de l'hôtel
 s il y maintint l'ordre, et
 armes utiles. Il obtint le
 tenant-général en 1780,
 le grand-croix de S. Louis
 écrire sur l'art militaire.
 I. *Histoire du maré-*
se, en 3 vol. in-4°. et
 . Cet ouvrage est intéres-
 s militaires à cause des
 uilles et des marches qu'on
 Fin-4°.; II. *Essai sur*
le la guerre, 1751, 3
 III. *Journal historique*
mes de 1743 à 1748,
 °; IV. *Essai sur les*
érations de la guerre
de suite à l'Essai sur

la science de la guerre, 1753, 4
 vol. in-8°. On lui attribue l'*Exposé*
des manœuvres de l'armée de Flan-
dres pour l'investissement de Mas-
trèck, dont la prise termina si glo-
 rieusement la guerre en 1748. Cet
 ouvrage, très estimé, développe dans
 le plus grand détail les moyens em-
 ployés par les maréchaux de Saxe
 et de Lowendal pour tromper les en-
 nemis et leur donner le change sur
 cette opération importante, que l'on re-
 garde comme un des chefs-d'œuvre de
 l'art militaire, et que l'on compare à la
 dernière campagne de Turenne; V.
Supplément aux Réveries du ma-
réchal de Saxe, Paris, 1757, in-
 12. D. L. C.

ESPAGNAC (M. R. SAHUGUET D'),
 chanoine de l'église de Paris avant la
 révolution de France, était fils du
 précédent. Il paraît que son père, en
 faisant de lui un ecclésiastique, avait
 plus consulté les intérêts de sa famille
 que la vocation de son fils. Celui-
 ci, lorsqu'il fut libre de disposer de
 sa personne, aima mieux suivre ses
 inclinations naturelles, que de se ren-
 fermer dans le cercle des devoirs
 qu'on avait voulu lui imposer. Il
 commença d'abord par négliger les
 occupations de l'église pour les amu-
 sements littéraires, et bientôt après
 le culte des Muses pour celui de
 Plutus. Comme il avait beaucoup d'es-
 prit, il fit connaissance avec M. de
 Calonne, qui en avait encore davan-
 tage, devint son agent, et s'immisça
 dans plusieurs entreprises de finances
 qui lui valurent beaucoup d'argent.
 Cependant le gouvernement lui fit
 partager la disgrâce de son protec-
 teur, et il fut exilé pour sa mauvaiso
 conduite. On a beaucoup parlé dans
 le temps d'une opération qu'il fit sur
 les actions de la compagnie des In-
 des, et tellement scandaleuse, que le

gouvernement fut obligé d'annuler les marchés. Il reparut en 1789, avec le projet de profiter des circonstances pour remplir ses coffres et son portefeuille. La meilleure protection pour arriver à ce but était alors celle des révolutionnaires : il se fit recevoir à leur club, et présenta, à l'assemblée nationale, un plan de finances qu'elle l'invita de faire imprimer ; il combattit ses décrets relativement à l'échange du comté de Sancerre, et continua de faire parler de lui. La guerre étant survenue, il se chargea de la fourniture de l'armée des Alpes. Dans cette carrière lucrative, et par cela seul objet d'envie pour tous les gens d'affaires qui n'en partagent pas les bénéfices, l'abbé d'Espagnac, qui voulait s'en procurer beaucoup, devait s'attendre, non pas à des critiques de ses opérations, mais à des dénonciations de toute espèce, et elles ne lui manquèrent pas. Le conventionnel Cambon, qui était le véritable directeur des finances d'alors, le présenta à son assemblée comme coupable de marchés frauduleux, et le fit décréter d'arrestation. Il réclama, fit une réponse telle quelle, et comme on avait besoin de son intelligence et de son crédit pour des opérations auxquelles les chefs du gouvernement ne comprenaient rien, on le déchargea de toute accusation. Un homme sage eût alors mis sa fortune en sûreté, eût gardé le silence et se fût esquivé ; mais l'*auri sacra fames* dévorant le malheureux abbé, il fit l'entreprise des charrois de Dumouriez, et fonda un club à Bruxelles pour se couvrir de la faveur populaire ; mais le général ayant été proscrit, d'Espagnac fut dénoncé comme fournisseur infidèle et complice d'un traître : il fut arrêté au mois d'avril 1793. Un décret ordonna l'apurement de ses comptes, et un autre

bunai révolu
ina à mort l
bot, Bazire, Jo
nay d'Angers et autres. L'ab
pagnac est l'homme de financ
le plus parler de lui pendant
lution ; il fut exécuté à l'âge
rante ans. On a de l'abbé d'E
I. *Eloge de Catinat*, 1775,
qui obtint un accessit à l'a
française ; II. *Réflexions* su
Suger et sur son siècle, 1780

ESPAGNANDEL (MATHIEU)
sculpteur, né à Paris en 1614,
rut dans la même ville, à l'
soixante-dix-neuf ans. Quoiqu'
testant, il décora de ses ouvra
sieurs églises catholiques. Le
de l'autel des Prémontrés à P
celui de la chapelle de la grand
du Palais étaient, dans ce genre
productions les plus estimées. I
tribua aussi à l'embellissement d
diens de Versailles, où l'on rest
une figure de *Tigrane*, roi d'
nie, un *Flegmatique*, et deux
mes représentant, l'un Diogène
tre Socrate, qui font honneur
seau de cet artiste.

ESPAGNE (D') ; général de
sion de l'armée française, com
l'empire, etc., fut d'abord en
en 1804 dans la 21^e. division
taire, à Poitiers, puis à l'armé
lie en 1805, sous le marécha
sena ; il y commanda la divis
chasseurs à cheval avec laq
traversa Veronette le 28 octob
buta l'ennemi, et se porta à V
se distingua, et même dans les
des 1, 2 et 17 novembre. P
suite au service de Naples
corps d'armée sous ses ordre
chargé de réduire à la soumi
insur²¹ mois, sur lesquel
porta²¹ s'avantages et

le cette expédition il fut commandement militaire de Labour et des deux en dépendantes. Lors de la Prusse il fut rappelé armée française en Allemagne à Berlin avec ses di-rassiers vers le milieu de 1806. Il prit dès-lors part à la campagne pendant laquelle il distingua particulièrement au combat de Heilsberg, blessé; puis fut nommé grand-officier de la légion pour sa conduite dans cette campagne. Il y donna de nouvelles preuves de son courage, et fut tué à la bataille de Eylau, le 6 juillet 1809. En 1810, Buonaparte désigna une statue serait du nombre de ceux qui ornent le pont de la Z.

ET (JEAN D'), président de Bordeaux, occupa ses rangs parmi les philosophes, ce qui peut-être le recommanda bien près des vrais amis de la vérité n'a pourtant de lui que deux traités intitulés : l'un *Enchiridion restitutæ*; l'autre, *philosophiæ hermeticæ*; on conteste-t-on ce dernier, attribué à un inconnu qui se dit le chevalier impérial (1),

1. L'impérial, très révérend des Alchimistes, gentilhomme allemand, de Hambourg, et lié particulièrement avec Paracelse. Il fut en Espagne dans des négociations d'argent, et vint enfin se fixer à Paris, occupé d'une question de lui dans le *Journal*, petit volume contenant une notice sur la naissance de Louis le Grand, in-12, sous le pseudo-François, autre adepte. On a vu dans le *Miroir des Alchimistes*, aux dames pour d'aujourd'hui plus usé de leurs sards, veni-5. On ne doit pas confondre ce même titre de Roger Bacon.

malgré la dénégation du fils de d'Espagnet, qui affirma le contraire à Borrichius. Le président ne signa point ces traités; il y mit, suivant la coutume de ses confrères, deux devises où l'on retrouve son nom; savoir : *Spes mea in Agno est*, et *Penes nos unda Tagi*; et, ce que personne encore n'a remarqué, si l'on retranche de chacune les lettres appartenant à *Espagnet*, on formera, des lettres superflues, cet autre axiome hermetique qui renferme un des plus grands mystères de l'art : *Deus omnia in nos*, et l'on aura pour reliquat l'initiale du philosophe. L'*Enchiridion* est comme l'introduction de l'*Arcane*, ce qui doit faire présumer que les deux traités viennent de la même main. Le dernier renferme la pratique du grand œuvre, et le premier la théorie physique sur laquelle repose la transmutabilité des métaux. Dans ce traité, d'Espagnet rejette la philosophie d'Aristote, et suit celles de Moïse et de l'école d'Alexandrie. Il admet une matière première et commune de tous les mixtes, et reconnaît trois mondes : l'élémentaire, le céleste et l'archétype, lequel exista dans tous les temps. Les deux grands principes de la création sont, suivant lui, le chaos et l'esprit de Dieu; la matière fut divisée en subtile, moyenne et grossière; les semblables attirèrent leurs semblables : de-là la formation des corps. L'*Arcanum* est plus curieux et plus recherché que le *Manuel*. L'auteur y décrit dans un grand détail, et avec un air de sincérité, les diverses parties de l'œuvre et la marche que doit suivre l'artiste; mais il garde sur les premiers agents un silence capable de désespérer celui qu'Hermès n'a point admis au nombre de ses élus. Malgré cette obscurité, nous le répétons, les ouvrages de d'Espagnet sont regardés

comme classiques, et n'ont pas moins de réputation que ceux du philaëthe et du cosmopolite. Ils furent publiés pour la première fois à Paris, chez Nicolas Buon, 1623, in-8°. Lenglet Dufresnoy s'est trompé en en indiquant une édition de 1608. Les suivantes sont de Paris, 1638, 1642, 1650, in-24; Rouen, 1647, 1658; Genève, 1655, 1675; Kiel, 1718, et Tubingen, 1728, in-4°, avec un Commentaire de Haunemann. Ces traités ont été traduits en français, sous ce titre : *La Philosophie naturelle restablie en sa pureté*, Paris, Edme Pepingué, 1651 in-8°. Cette traduction est rare et chère. L'auteur en est Jean Bachon, qui a également mis en français le *parfait Joaillier* de Boodt. Borel, dans sa *Bibliothèque chimique*, dit que le même ouvrage avait été mis en vers héroïques par un nommé l'Aîné, qu'il qualifie de *Poëta eximius*. D'Espagnet, magistrat intègre, qui, dans sa patrie, lutta contre les folies de la Fronde, ne borna point ses travaux à l'Alchimie. Il composa un traité de *l'Institution d'un jeune prince*, et le joignit à un vieux manuscrit déterré à Nérac, et intitulé : *Le Rosier des Guerres, composé par le feu roy Louis XI, pour monseigneur le dauphin Charles, son fils*. Il les publia à Paris, chez Nicolas Buon, 1616, in-8°. Ce manuscrit, qu'il croyait inédit, avait déjà été imprimé (en 1523) à Paris, in-4°, veuve de Michel Le Noir. Au reste, il suffit de jeter les yeux sur le prologue de cet ouvrage pour reconnaître qu'il ne peut appartenir à Louis XI. D'Espagnet est encore auteur de la préface qui précède le traité de Pierre de Lancre, intitulé : *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons, où il est amplement traité des sorciers*, etc., Paris, 1612,

in-4°. Il est dans cette édition les sorciers ont coutume de petits et de grands pour les démon; ce qui ne donne pas une haute idée de la critique philosophique bordelais.

ESPAGNOLET (Jodit), fut un artiste du genre de l'Espagnol, à qui l'Espagne et le Naples se sont disputés l'honneur d'avoir donné naissance. Il est né à Xativa, aujourd'hui Valence, dans le royaume de Valence (Voy. l'*Antologia di l'Arte*, 1795.) Il paraît aussi que Ribéra apprit, en Espagne, le dessin, sous le maître de Valence, cruibal Carrache. Il est certain qu'il étudia à Rome, chez Michel Ange de Carravage à l'époque où celui-ci fut un homicide. Quoiqu'il eût toujours comme ses meilleurs ouvrages du Caravage, temps après, ayant vu les fresques de Raphaël et de celles du Corrège à Parme, il se forma une manière plus tranquille et plus adoucie; ce genre, il n'obtint pas de succès, et il se décida à retourner au système de Michel Ange, plus que le style imposé à la multitude par la force et l'effet combinés de la lumière et des ombres. Les artistes ne tardèrent pas à venir à Rome : il fut nommé peintre de la Cour. Ses études recueillies par les autres l'aiderent à inventer et à exécuter ce qui ne l'avait fait le Carrache même entreprendre pour eux, en rivalité avec lui.

trois, qui seule, suiveur du Giordano, un peintre excellent, à côté des premiers. Un des tableaux du regard comme digne le martyr de St. Jean-Baptiste dans la chapelle de Jérôme de la Trinité. Tableau de l'Espagnolet, prophètes, se plaît à accuser les visages et de maintes fois de la nature. Il introduit, dans ses tableaux, des vieillards, des hommes sont le Démocrite et qui appartiennent au marbre. Lorsqu'il prenait des scènes historiques, ces scènes étaient pour lui les plus recherchées, les masques, les tourmens et ses plus imposantes de ce genre, est l'Ixion que l'on conserve à Paris. Les principaux ouvrages sont le tableau de la mort de Sémélé, et dans le palais de Versailles. Le Musée royal possède plusieurs autres ouvrages de ce genre. Les *Tableaux des Bergers* et *le Tableau de la douleur*, tableaux remarquables, d'énergie et d'effets. Les cabinets d'Italie sont les tableaux attribués à l'Espagnolet. Il est probable qu'une partie de ses élèves, Barthélemi Passante et Giovanni Lanzi; ce dernier est un tableau qui, ayant été condamné à mort par un gibet, obtint, pour sa profession et mourir par le poison et il était détenu. On dit que l'Espagnolet fit ses tableaux en Italie, où il

en envoya encore pendant son séjour à Madrid. Il travailla jusqu'à l'âge le plus avancé, et, doué d'une féconde imagination, il peignait avec une rapidité étonnante. Après avoir demeuré quelques années en Espagne, Ribera retourna en Italie. Arrivé à Rome, le pape le reçut très favorablement, et le nomma *chevalier du Christ*. Il s'établit enfin à Naples, où il mourut en 1656, âgé de 72 ans, après avoir joui d'une grande réputation. Contemporain du Poussin et de Rubens, s'il n'obtint pas les honneurs dont on combla ce dernier, avec lequel il paraît qu'il travailla à la cour de Philippe IV, il ne partagea pas non plus la pauvreté du Poussin; et ainsi que Rubens, il laissa des biens considérables. Outre son mérite comme peintre, il gravait supérieurement à l'eau forte. L'Espagnolet était d'un caractère sombre, d'un abord brusque, mais d'un cœur honnête et bienfaisant.

A—D.

ESPANAY (JEAN LE SAULX, sieur de), poète très obscur, vivant au commencement du 17^e siècle, fit imprimer à Rouen, en 1608, in-12, une tragédie intitulée : *Adamantine*, ou *le Désespoir*. Tout, dans cette pièce, annonce l'enfance de l'art; les scènes n'y sont point distinguées les unes des autres, et les actes ne sont séparés que par des chœurs qui occupent le théâtre sans aucune espèce de motif. Des cinq personnages qui servent à l'action, deux sont tués et deux meurent de désespoir. Le style est digne du plan, c'est un mélange continu de mots bas et d'expressions emphatiques. Rien ne pouvait indiquer, dans cet ouvrage, qu'on touchait au moment où Corneille porterait la scène française à un si haut point de gloire.

ESPARBÈS. Voyez AUBETERRE au Supplément.

ESPARRON. *Voyez* ARCUSSIA, au Supplément.

ESPEISSES (D'), *V.* DESPEISSES.

ESPEJO (ANTOINE), voyageur espagnol, auquel on doit la découverte du nouveau Mexique, était né à Cordoue. On avait appris, par le rapport de plusieurs Indiens Couchos, qu'au nord du Mexique il y avait encore de grands pays non découverts. Augustin Ruiz, religieux franciscain, voulut tenter la découverte avec deux de ses confrères et un petit nombre de soldats. Un des religieux ayant été tué, la troupe craignit de plus grands désastres, et revint aux mines de Sainte-Barbe, dont elle était éloignée de deux cent cinquante lieues dans le nord, laissant les deux religieux avec deux ou trois jeunes Indiens. Espejo, qui était citoyen de Mexico et fort riche, se trouvait alors, pour les affaires de son commerce, aux mines de Sainte-Barbe, situées dans la nouvelle Biscaye, à cent soixante lieues au nord de Mexico. Ayant entendu le récit de cette aventure, il conçut bientôt l'importance de l'entreprise tentée; c'est pourquoi, après avoir obtenu la permission du grand-alcalde de la province, il leva une troupe de soldats, amassa des provisions, et partit du val Saint-Barthélemi, le 10 novembre 1582. Les Couchos et les Possagnates accueillirent amicalement Espejo et sa troupe; ces Indiens vivaient dans des habitations soignées et cultivaient la terre. Les Espagnols rencontrèrent ensuite de riches mines d'argent, et la peuplade des Toboses qui s'enfuit à leur approche, parce que peu d'années auparavant des soldats espagnols les avaient maltraités. Avec de bonnes façons et des présents on les fit revenir; ils guidèrent Espejo jusqu'au pays des Jumanes, hommes très policés et belliqueux,

qui tuèrent à coups de flèches plusieurs chevaux des Espagnols; ceux-ci finirent par se réconcilier avec ces Indiens. Il coule, dans leur pays, plusieurs grandes rivières qui viennent du nord, et une entr'autres assez grande que le Guadalquivir. Les Espagnols, en continuant à la côtoyer, trouvèrent plusieurs peuplades dont ils ne purent pas toujours comprendre la langue ni savoir les noms. Enfin, arrivés chez les Tiguas, ceux-ci, qui avaient tué les deux religieux que l'on cherchait, s'enfuirent vers les montagnes. Espejo mit en délibération si l'on retournerait dans la nouvelle Biscaye, puisque ceux que l'on cherchait n'existaient plus, ou bien si l'on pousserait plus au nord. Les avis que l'on reçut d'un grand et riche pays, situé à l'orient, firent prendre ce dernier parti. En conséquence, Espejo et douze hommes se mirent en marche, traversèrent plusieurs belles contrées qui leur offrirent des apparences de richesses métalliques; les Indiens étaient assez avancés dans la civilisation; les parasols dont ils se servaient ressemblaient à ceux desinois. Espejo prit hauteur, et se trouva à 57° 30' de latitude boréale; il alla encore vers le nord, puis vers l'ouest, rencontrant toujours des peuplades civilisées. Dans le pays de Gyols, il vit des croix que Coronado y avait élevées, en 1542. Ce qu'il crut devoir dire d'un pays situé à soixante journées, baigné par un grand lac bordé de grandes villes, riches en or, l'engagea à tenter le voyage; une partie de ses soldats et un religieux se séparèrent de lui. Après diverses aventures, Espejo revint les rejoindre; mais bientôt il alla de nouveau à la recherche des pays inconnus, et finit par arriver chez les Tamas, qui ne voulurent ni le recevoir, ni lui donner

15. Cette circonstance, et la mort de leur troupe, firent aux Espagnols la résolution de passer chez eux. Un Indien les conduisit sur la rivièrè des Vaches, et ils allèrent au val St.-Barthélemy le 15 juillet 1585. Ils firent dresser des mémoires de voyage, et les envoya au comte de Lima, vice-roi du Mexique, qui les présenta au conseil des Indes, en 1587. La relation de son voyage, se trouve dans la 13^e partie des Voyages, dans Hackluyt, et dans l'Histoire de la Chine par le P. de Mendoza, est d'autant plus remarquable que ce qu'il dit du degré de civilisation auquel sont parvenues les peuplades indiennes du nord-ouest, est confirmé par le rapport de P. François Garcés et Pedro de Mendoza, de 1771 à 1776, par lequel ils ont écrit une relation de leur voyage, insérée dans la *Chronica de el colegio de profanos de Mexico*, 1792, in-f., par M. de Humboldt a donné un

E—s.

VAN (ZAGER-BERNARD VAN), jurisconsulte et savant né à Louvain en 1616, fit ses études à l'université de cette ville. Il a achevé ses cours de philosophie et de théologie d'une manière distinguée, il s'attacha à l'étude du droit canon, des conciles et de la discipline de l'Eglise, soit ancienne, soit moderne. Il avait vingt-neuf ans qu'il reçut l'ordre de la prêtrise deux ans après il prit le grade de docteur en droit dans l'université de Louvain. Il y obtint le grade de droit dans le collège de St.-Brien IV, et en remplit les fonctions avec une grande assiduité et beaucoup de succès. Ami du tra-

vail et de la retraite, il ne se répandait point dans le monde ; mais son cabinet était ouvert à quiconque voulait le consulter. On compte parmi ceux qui eurent recours à ses lumières non seulement des jurisconsultes, mais encore des tribunaux de justice, des évêques et même des souverains. Bientôt de nombreux et savants écrits assurèrent sa réputation. A ce mérite il joignait des vertus. Ceux qui l'ont le mieux connu en parlent comme d'un homme simple dans ses mœurs, humble, modéré, frugal, ne prenant sur le produit de sa chaire et sur son patrimoine que ce qui lui était absolument nécessaire, et distribuant le reste aux pauvres. A l'âge de soixante-cinq ans il devint aveugle des suites d'une cataracte qui ne fut levée que deux ans après. Ni son égalité d'âme, ni même sa gaieté n'en furent altérées. Ce ne fut point la seule traversé qu'il eut à éprouver ; il avait des ennemis. Un P. Desirant, augustin, supposa en 1707 des lettres et d'autres pièces où Van Espen était compromis et même accusé de projets criminels. Il crut devoir à son honneur de repousser juridiquement cette inculpation. Une sentence déclara ces pièces « inventées à plaisir, fausses, scandaleuses, etc. » et le P. Desirant fut puni du bannissement. Van Espen eut, en 1719, avec Govarts, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, une autre affaire dans laquelle on l'accusa de quelques erreurs sur la juridiction contentieuse des évêques. Une sentence du conseil de Malines le justifia encore. Son attachement à la doctrine de Port-Royal, ses liaisons avec les principaux personnages de ce parti, et notamment avec ceux que leur opposition au *Formulaire* et à la bulle *Unigenitus* avait forcés de chercher

un refuge en Hollande, lui causèrent d'autres chagrins qui remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Quoiqu'il ne fût point appelant, il écrivait en faveur du jansénisme, et d'après des principes contraires aux droits du St.-Siège et à la discipline aujourd'hui reçue dans l'Eglise; il avait approuvé, provoqué peut-être l'élection de Steenowen à l'archevêché d'Utrecht, où depuis la réforme la juridiction n'était exercée que par des vicaires apostoliques. Il composa même un écrit en forme de lettre, où il soutenait la validité de cette élection et la légitimité du sacre de l'archevêque élu, fait par Varlet, évêque de Babylone, aidé seulement de deux prêtres. Cet évêque était lui-même suspens de ses fonctions par l'arrêt émané de Rome. L'écrit de Van Espen en faveur de cette ordination fut imprimé en Hollande, et quoique ce fût, dit-on, sans l'aveu de son auteur, le recteur de l'université de Louvain, après différentes informations, se crut obligé de rendre une sentence contre Van Espen, et de le déclarer suspens. Van Espen craignant qu'on ne l'arrêtât, se retira à Maëstricht, et de là à Amersfort, dans la province d'Utrecht, où se trouvaient rassemblés la plupart des réfugiés de France et des Pays-Bas. Van Espen ne survécut pas longtemps à cette sentence; elle avait été rendue le 7 février 1728, et il mourut le 2 octobre suivant dans la 85^e. année de son âge. Le meilleur et le plus recherché des ouvrages de Van Espen est son *Jus ecclesiasticum universum*. On a voulu en atténuer le mérite en disant que l'auteur avait abondamment puisé dans Thomassin. Soit que l'imputation soit fondée ou non, il est certain que ce livre est généralement estimé. On a encore de

Van Espen : I. *Consultation canonique sur le vice de la propriété des religieux et religieuses*; elle a été traduite en français, Louvain, 1688, Paris, 1693, in-12; II. *Motif de droit ou de défense du Séminaire de Liège et de MM. ses provinciaux contre l'entreprise et les libelles des jésuites anglais de cette ville*, in-12. Le P. Quesnel, ami de Van Espen, est part à cet écrit; III. *De peculiaritate et simoniâ; De officiis canonicorum. Tractatus historico-canonicus in canones; De censuris; De promulgatione legum ecclesiasticarum; In recursu ad principem. Finitis resolutionis doctorum Lovaniensium pro ecclesiâ Ultrajectensi*; IV. une *Déclaration sur le formulaire et la bulle Unigenitus*; esla beaucoup de pièces relatives aux affaires de Van Espen avec le P. Desirant et M. Govarts et à ses propres opinions. La collection des Œuvres de Van Espen a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris sous le nom de Louvain, 4 vol. in-fol., 1753. L'éditeur est le P. Joseph Barre, qui y ajouta des notes. Outre le *Jus ecclesiasticum* avec d'excellentes observations de M. Gilbert, on y trouve un savant Traité de l'auteur, intitulé: *Commentarius in canones juris veteris et novi*. M. Leplat, professeur en droit canon à Louvain, a fait imprimer séparément le Commentaire de Van Espen sur le *Nouveau Droit canonique*, in-8^o, 2 vol., 1777, à Louvain, enrichi d'une savante préface. M. l'abbé Lucet a donné en 1788 une analyse de tous ses ouvrages adaptée aux usages de l'Eglise de France et à la jurisprudence du royaume. L'abbé de Bellegarde a publié un *Supplementum ad varias collectiones operum Z. B. Van Espen*,

elles, 1768, in-folio, formant quatrième tome des OEuvres de Espen. Un certain Bachusius ou Ouyesen, mort chanoine de Brud'abord ami de Van Espen, attaché aux mêmes opinions, et qui passa dans les rangs opposés, a composé un petit écrit curieux et intitulé: *De Zegero Bernardo Espen*, etc. Il n'y est pas question seulement de ce docteur, mais du P. Quesnel et de plusieurs personnes du parti, sur lesquelles il donne des anecdotes d'autant plus piquantes que lui-même y appartenait. En blâmant, comme il est juste, Van Espen de son attachement à une doctrine condamnée par sa résistance à une loi de l'Eglise, le serait pas de ne point rendre justice à sa piété, à son désintéressement, à sa charité, à ses laborieux travaux, et de ne pas reconnaître le mérite de ses principaux ouvrages. La *vie de Van Espen* a été écrite par Dupin de Bellegarde (voy. BELLEGARDE).

L.—r.

SPENCE (CLAUDE D'), en latin *Claudius*, savant docteur de Sorbonne, né au diocèse de Châlons-sur-Marne, en 1511, descendait, par sa mère, de la maison des Ursins. Il fut recteur de l'université de Paris, en 1540, avant qu'il eût achevé de prendre ses grades. Le cardinal de Lorraine, dont il avait été précepteur, voulut se l'attacher; mais Spence n'en continua pas moins de théologiser et de prêcher dans les principales églises de Paris. Dans un sermon qu'il fit à Saint-Méry, en 1555, il parla avec mépris de la *Létiologie dorée* (voy. VORAGINE). Cet ouvrage jouissait alors d'une telle vénération, qu'on l'obligea à se rétracter publiquement. Il y consentit pourvu qu'on en fît la paix. L'année suivante,

il accompagna le cardinal de Lorraine, envoyé en Flandre pour ratifier le traité conclu entre François I^{er} et Charles-Quint. Il se trouva à l'assemblée de Melun, où furent discutés les objets à soumettre au concile de Trente. Le concile ayant été transféré à Bologne, il y fut député par Henri II. D'Espence se rendit à Rome, en 1555, avec le cardinal de Lorraine, qui le présenta à Paul IV. Le pape, charmé de son mérite, voulut le retenir, et le bruit même se répandit qu'il serait fait cardinal à la première promotion. D'Espence, peu jaloux de cet honneur, s'excusa de prolonger son séjour à Rome, et revint en France. Il assista, en 1560, aux états d'Orléans, et l'année suivante, au fameux colloque de Poissy. On voulut ensuite le renvoyer au concile de Trente, mais il s'en défendit par humilité, et passa le reste de sa vie dans la retraite, partageant son temps entre les devoirs de son état et la composition de divers ouvrages de piété. Il mourut de la pierre, maladie fréquente chez les personnes sédentaires, à Paris, le 5 octobre 1571, et fut enterré à St.-Côme. On lisait son épitaphe sur un tombeau où il était représenté à genoux, en marbre blanc. Dupin a porté de ce docteur un jugement avantageux. « Il avait bien lu, » dit-il, les Pères, et les bons auteurs modernes; il savait parfaitement les canons et la discipline de l'Eglise; il était aussi fort versé dans la littérature profane; il écrivait bien en latin, avec dignité et avec éloquence. » Richard Simon rabaisse un peu le mérite de D'Espence, en disant que son savoir se sentait beaucoup de l'école et des défauts du siècle. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Nicéron (1) en rapporte les ti-

(1) Nicéron ne parle pas d'un poème latin de

tres dans ses Mémoires, tom. XIII et XIV. Les latins ont été réunis à Paris, 1819, in-fol. Parmi les autres, on distingue 1°. *l'Institution d'un prince chrétien*, Paris, sans date, in-8°.; 1548, in-16, Lyon; 1549, in-16. La première édition est indiquée comme très rare dans plusieurs catalogues; 2°. *deux notables Traités*, l'un desquels enseigne combien les lettres et les sciences sont utiles aux rois et aux princes; l'autre contient un discours à la louange des trois lys de France, Paris, 1575, in-8°. On trouve dans ses ouvrages latins, des discours sur différents points de discipline, des hymnes sacrés, un Commentaire sur les Epîtres de Saint Paul, un Traité de la lecture des livres défendus; un contre la validité des mariages clandestins, un autre de la messe publique et privée; un ouvrage en six livres sur la continence, et un sur l'ame des cieus (*de colorum animatione*). Les deux derniers sont curieux par leur objet, et remplis d'une érudition très variée. Gruter, dans ses *Deliciae poetarum gallicorum*, donne deux pièces de d'Espence qui ne sont pas dans le recueil de Léger Duchesne. W—s.

ESPERIENTE. Voy. CALLIMACHUS.

ESPERNON (JEAN-LOUIS DE NOCART, DE LA VALETTE, DUC D'), naquit dans le Languedoc en mai 1554, d'une famille ancienne. On lui donna le nom de *Caumont*, pour le distinguer de Bernard de la Valette, son frère aîné, et il eut une pension de 400 liv., quand il entra au service. Il fit ses premières armes au siège de la Rochelle (1573), où il avait accompagné le duc d'Anjou. Il resta ensuite à la

Cl. d'Espence, dont voici le titre : *Institutio christiani hominis sic gratiam pueritiam catholicam versuculis comprehensum*, Paris, 1570, in-4°.

n'il ne pourrait
mère, il s'atta-
le suivit, lors-
ne surprise en-
ce prince à se retirer dans la
indie. Il se repentit bientôt d'une
che faite trop légèrement, et tra-
à la cour, où il avait déjà su se
er des protecteurs. Ses agré-
extérieurs fixèrent l'attention
ble Henri III, et d'indignes
isances furent le prix dont il
la faveur du monarque, qu'il
ea avec Caylus, Maugiron, etc.
ont entra l'un des premiers dans
c
gue, dont l'anéantissement des
pre
ants ne fut que le prétexte; il se
ua à la prise de la Charité et
re, en 1577, et fut blessé en
t
au siège de la Fère, dont il
te commandement. L'année sui-
v
Henri III lui fit présent de la
terre d'Espèrnon, l'érigea en duché-
l
et ordonna que dans les assem-
les pairs il prendrait son rang
in
diatement après les princes du
sa
Celle distinction accordée à d'Es-
pe
mécontenta la noblesse, et
la q
osa à soutenir le peuple, qui se
plaig
ait hautement que le produit des
crés pour les besoins de l'état
fut la proie de quelques favoris. Ce-
l
ilant, deux ans après, le roi donna
an
Espèrnon le gouvernement de
mais il chercha à s'excuser en
ant que c'était le gage d'une forte
son
qu'il lui avait prêtée. Si jamais
prince ne fut plus faible qu'Henri III,
j
sujet n'abusa de son crédit
c
d'Espèrnon, pour satisfaire
son
ambition et son insatiable cupi-
dité. En peu d'années il réunifia
gouvernement de Metz, ceux du Bou-
louais, de l'Angoumois, de la Saint-
tonge, de l'Aunis, de la Touraine,
de l'Anjou et de la Normandie; il suc-
cèda à
ce importante

onel-général de l'infanterie, éri-
 ur lui en charge de la couronne
 §), et joignit à ce titre celui
 al de France (1587). Son
 : publique à Rouen fut un vé-
 : triomphe ; les maisons sur
 assage étaient tapissées, les
 emées de fleurs ; il montait un
 l superbe, entouré de toute la
 ise de la province, qui l'accom-
 jusqu'à son palais. La ville lui
 me statue d'argent qui représen-
 Fortune tenant son buste étroit
 t embrassé, dit Pasquier, avec
 devise en italien : *E per no*
ra ti. Cependant le duc de Guise
 de cette faveur, fit entendre au
 ue la haine du peuple contre
 ernon était la seule cause des
 auxquels il s'était porté dans la
 ie des Barricades, et qu'on ne
 it espérer de tranquillité qu'en
 vant de la cour. Le roi qui ne
 vait peut-être plus la même af-
 à son favori, goûta ce conseil,
 posa sur-le-champ d'une partie
 uplois que naguère il avait pris
 à accumuler sur sa tête. Le gou-
 ment de Normandie fut donné
 de Montpensier, celui de Metz
 nte de Brienne, la charge d'ami-
 alette, et d'Espernon fut exilé
 es, d'où il obtint la permission
 rendre à Angoulême, où il se
 it plus en sûreté. Il se trompait
 dant, car le jour de St-Laurent,
 , le maire d'Angoulême se ren-
 château, accompagné de quel-
 hommes armés, pour s'assurer
 personne. Le duc d'Espernon
 que le temps de fuir dans son
 t, dont l'escalier se rompit der-
 lui, circonstance qui lui sauva la
 endant ce temps là le duc de
 faisait demander au roi, par
 ts assemblés à Blois, que d'Es-
 n fût tenu de remettre toutes les

viles de son gouvernement, à peine
 d'être déclaré criminel de lèze-ma-
 jesté. Le roi lui envoya Miron, son
 médecin, pour lui signifier cet ordre.
 d'Espernon, loin d'obéir, leva des
 troupes et se prépara à se défendre s'il
 était attaqué ; il parvint à apaiser par
 des promesses ceux qui semblaient le
 plus acharnés à sa perte, dénonce au
 roi les projets ambitieux des Guise,
 arrache un arrêt à sa faiblesse, et
 vole ensuite à son secours, à la tête
 des soldats qu'il avait rassemblés pour
 sa propre défense ; un service si im-
 portant lui rendit les bonnes grâces
 de Henri III, mais la mort déplora-
 ble de ce prince suspendit une se-
 conde fois le cours de sa fortune.
 D'Espernon refusa de signer l'acte par
 lequel les seigneurs s'obligèrent à re-
 connaître Henri IV, roi de France,
 aussitôt qu'il serait rentré dans le sein
 de l'église eatholique. Un écrivain
 a pris à tâche de justifier toutes les
 actions du duc d'Espernon, le loue du
 zèle qu'il montra dans cette circon-
 stance pour la religion ; d'autres pré-
 tendent qu'il ne refusa sa signature que
 parce qu'elle aurait été au bas de
 celles des seigneurs qu'il regardait
 comme au-dessous de lui. Quoi qu'il
 en soit, d'Espernon se retira à Angou-
 lême, emmenant un corps de troupes
 considérable, dans le moment où le
 roi en avait le plus grand besoin pour
 presser le siège de Paris. Henri IV lui
 pardonna cette conduite, et le nomma
 gouverneur de la Provence, dont le
 parlement avait déclaré le duc de Sa-
 voie lieutenant-général et gouverneur
sous la couronne de France (Abr. du
 P. Hénault). D'Espernon s'empara de
 quelques villes, qu'il traita avec la der-
 nière sévérité, dans l'espoir d'obliger
 par là les autres à recourir à sa clé-
 mence. C'était mal connaître l'esprit
 du peuple ; il dut s'en apercevoir, car

il fit des efforts inutiles pour prendre Marseille et Aix, deux villes alors mal fortifiées, et qui n'étaient défendues que par de faibles garnisons. Il fut blessé deux fois devant Aix, et les habitants de Brignoles, fatigués des excès auxquels il se livrait, tentèrent de le faire périr sous les décombres de la maison qu'il habitait, et ce ne fut que par une espèce de prodige qu'il échappa à ce danger. Cependant des réclamations étaient adressées de toutes parts au roi contre d'Espèrnon ; on demandait un nouveau gouverneur. Henri IV nomma le duc de Guise. D'Espèrnon irrité, résolut de se maintenir en Provence contre la volonté du roi. On rapporte que ce prince l'ayant menacé qu'il viendrait lui-même l'en chasser : « Qu'il vienne, » dit d'Espèrnon, je lui servirai de fourrier, non pas pour lui préparer des logis, mais pour brûler ceux qui seront sur son passage. » Cependant, défait en plusieurs rencontres par le duc de Guise, il se détermina à quitter la Provence et à accepter en échange le gouvernement du Limousin, qu'Henri IV avait encore la bonté de lui offrir. Il fut employé ensuite dans le Languedoc et dans la Saintonge, où il soumit plusieurs villes. La tranquillité commençant à se rétablir dans le royaume, il revint à la cour ; dans une entrevue qu'il eut avec Henri IV, ce prince lui reprocha de ne l'avoir jamais aimé : « Sire, répondit d'Espèrnon, V. M. n'a point de plus fidèle serviteur que moi ; j'aimerais mieux mourir que de manquer à la moindre partie de mon devoir ; mais pour ce qui est de l'amitié, V. M. sait bien qu'elle ne s'acquiert que par l'amitié. » La franchise de cette réponse était faite pour plaire à Henri IV, elle le charma en effet, et depuis il ne cessa de mon-

... fiance à d'Es-
... dernier était
... Henri IV lorsque
... ad prince fut assassiné, et on
... pas parvenu à le justifier entie-
... t des soupçons de complicité de
... ne. Deux personnes qui ne s'é-
... jamais vues, M^{lle}. de Coman et le
... ne Lagarde accusèrent d'Esper-
... avoir eu des relations avec l'as-
... de Henri IV. Le parlement re-
... ir déposition et commença l'in-
... tru... in de la procédure, qui fut ar-
... rêtée par ordre supérieur. M^{lle}. de
... n mourut dans une prison, per-
... dans sa déclaration, et le capi-
... Lagarde fut mis en liberté avec
... ension de 600 liv. et le brent
... place à Paris. Tous les faits
... qu... vient d'avancer sont constatés
... r... s écrivains instruits, et dont on
... ne s... suppose point la véracité (1).
... ent se fait-il donc que Girard,
... s... aire de d'Espèrnon, n'en parle
... pas ? Il ne pouvait ignorer les bruits
... in... eux qui avaient existé contre son
... prot... teur ; et pourquoi n'a-t-il pas
... t... é à les détruire, si ce n'est parce
... qu'il s'est vu dans l'impuissance de le
... faire ? Le lendemain de la mort de
... Henri IV, d'Espèrnon se rendit au
... parlement, et mettant la main sur la
... garde de son épée : « Elle est encore
... » s le fourreau, dit-il, mais il faut
... » qu'elle en sorte, si on n'accorde
... » s l'instant à la reine-mère un
... » titre qui lui est dû par l'ordre de la
... » nature et de la justice. » Le parle-
... ment nomma donc la reine régente ;

(1) Voyez le *Journal de Henri IV*, par l'abbé; les *Mémoires de Sully*; la *Rencontre du duc d'Espèrnon et de Bavaillac aux enfers*; la *Chronique sanglante de Henri-le-Grand*; ces deux pièces, dont les éditions originales sont très rares, ont été réimprimées dans le *Journal de Henri IV*, t. IV, la *Dissertation sur la mort de Henri IV*, par Voltaire; l'*Histoire de la mort de Henri IV*, par St.-Fois; et en *France Littéraire*, par Legouvé, t. II, p. 17.

on doit remarquer que, dans la
ice du trône, ce droit avait ap-
nu jusque-là aux états-généraux,
e d'Espernon abusait de son au-
pour violer une des lois de l'é-
a reine reconnut le service im-
nt qu'il lui avait rendu, en le
rnant dans ses anciennes dignités
lui en accordant de nouvelles.
eut juger du faste de d'Espernon
au trait que rapporte son histo-
: « Il allait ordinairement au
re, accompagné de sept à huit
gentilshommes qui se rendaient
lui chaque jour ; et il obtint de la
de se faire suivre dans son ca-
par des gardes vêtus de ses li-
l. » Sa vanité lui attirait des en-
s qui cherchèrent à le perdre dans
rit du jeune roi, et qui y parvin-
aisément. Une place vint à va-
dans les gardes, il la demanda
une de ses créatures, ne put
voir, et en éprouva un ressenti-
si vif qu'il quitta sur-le-champ
pour se rendre à Angoulême ;
un homme de son caractère ne
ait pas renoncer facilement à
dre part aux intrigues, et il con-
à exercer sur l'esprit de la reine-
; une influence qui perpétuait la
ion dans le royaume. Il encoura-
ette princesse à fuir de Blois, où
avait été exilée en 1619, la reçut
ses terres, et dicta les conditions
accommodement qu'elle fit avec le
ouis XIII, connu sous le nom de
é d'Angoulême. La haine qu'il
ût au cardinal de Richelieu, tout-
ant alors, l'empêcha de revenir à
rs, où il ne pouvait espérer que le
nd rang (1), et il accepta le gou-

Le trait suivant, rapporté par Voltaire, peut
à caractériser la manière dont d'Espernon
avec le cardinal de Richelieu. Le duc d'Es-
se rencontra sur l'escalier du Louvre le car-
; celui-ci lui demanda s'il n'y avait rien de
ne? « Rien, dit le duc, sinon que vous
tes et je descends. »

vernement de Guienne qu'on lui offrit
en échange de ceux qu'il possédait.
Cette province, dit Voltaire, valut au
duc d'Espernon un million de livres,
qui répondent à près de deux millions
d'aujourd'hui, et même à près de
quatre, si on considère l'enchérisse-
ment de toutes les denrées. Il n'y fut
pas long-temps sans se brouiller, par
ses hauteurs, avec le parlement et les
autres magistrats de Bordeaux. Il eut
aussi de fâcheux démêlés avec l'arche-
vêque Sourdis, au sujet de quelques
prérogatives. D'Espernon, outré des
prétentions de l'archevêque, fait ar-
rêter son carosse par des gardes. Le
prélat en sort aussitôt, excommunie
les gardes et se retire dans son palais,
où il indique une assemblée des prin-
cipaux ecclésiastiques de la ville, pour
délibérer sur les moyens de fulminer
ses censures. D'Espernon fait inves-
tir l'archevêché, s'y rend lui-même,
frappe l'archevêque de plusieurs coups
dans la poitrine, et fait tomber son
chapeau d'un coup de canne. L'arche-
vêque l'excommunie. Le roi, instruit
de l'affaire, ôte à d'Espernon l'exer-
cice de ses charges et l'exile à Cou-
tras, jusqu'à sa réconciliation avec le
prélat. D'Espernon fut obligé de don-
ner sa démission du gouvernement
des trois évêchés, d'écrire une lettre
d'excuses à l'archevêque, et d'écouter
à genoux la réprimande sévère qu'il
lui fit avant de l'absoudre (V. COS-
PÉAN). Le chagrin que lui causa
cette humiliation, altéra sa santé; la
mort de deux de ses fils (le duc
de Candale et le cardinal de la Va-
lette), acheva d'épuiser le peu de
forces qui lui restaient. Dès ce mo-
ment, il ne fit plus que traîner une vie
languissante, et mourut à Loches, où
il s'était retiré, le 13 janvier 1642, à
l'âge de quatre - vingt - huit ans; son
corps fut inhumé à Cadillac. La seule

qualité brillante du duc d'Espèrnon, fut une fermeté d'ame extraordinaire et qui ne se démentit jamais dans le cours de sa longue vie. C'était d'ailleurs un homme dur, violent, vindicatif, insolent avec ses supérieurs, ne souffrant ni conseils ni remontrances. Il était également odieux au peuple qu'il opprimait, et aux grands qu'il accablait de ses hauteurs. Ce ne fut ni un politique habile, ni un véritable homme d'état. A la guerre il payait de sa personne; mais il ne jouissait pas de la réputation d'un grand général. Brantôme rapporte (tom. X, pag. 326, édition de La Haye, 1740), qu'à la nouvelle de sa nomination au gouvernement de Provence, on criait dans les rues de Paris un livre intitulé : *les Hauts faits, gestes et vaillances de M. d'Espèrnon, en son voyage de Provence.* « Le titre, dit Brantôme, le chantait » ainsi, et était très bien imprimé; mais » tournant le premier feuillet et les » autres ensuivant, on les trouvait » tous en blanc et rien imprimé. » On sait ce qu'on doit penser d'une épigramme, mais on ne s'en serait pas permis une pareille contre un général qui aurait eu des titres incontestables. Voltaire a dit que d'Espèrnon n'avait jamais fait que des actions généreuses. L'article qu'on vient de lire est une réfutation complète de cette assertion. La *Vie du duc d'Espèrnon* a été écrite par Girard, son secrétaire, Paris, 1655, in-fol.; 1730, in-4°, et 4 vol. in-12. Ces deux éditions sont les meilleures de cet ouvrage, qu'on ne doit lire qu'avec une extrême défiance.

W—s.

ESPIARD (FRANÇOIS-BERNARD), seigneur de Saux, jurisconsulte, né à Dijon en 1659, fut pourvu en 1695 d'une charge de président à mortier au parlement de Besançon; il la rem-

e distinguée, puis à la cour pendant les circonstances limit de sa char

1725, pour s'occuper plus tranquillement de la rédaction de ses ouvrages, et mourut à Besançon le 10 janvier 1743, dans un âge avancé. On a de lui : I. *Recherches sur le Traité des Succès de Den. Lebrun*, imprimée en 1756 à la suite de cet ouvrage; II. *A pistola circa librum cui titulus Corpus juris Canonici auctoritate Pet. Giberto*, imprimée dans les notes de ce traité, 1756 et 1757; III. *Observations sur des maximes canoniques*, insérées dans les *Observations ecclésiastiques* de Giberto; IV. *Observations sur des matières de droit*, dans les Œuvres de M. de V. ; V. *Observations sur la coutume de Franche-Comté*, par M. de V. ; VI. *Manuscrit in-folio* conservé à la bibliothèque publique de Besançon. — On a en outre fourni des Notes sur le fond, dont celui-ci a fait usage dans son *Commentaire sur la coutume de Bourgogne*; et à Raviot, l'édition des *Arrêts du parlement de Dijon*, recueillis par Perrin-PIARD (Jean-François), fils du précédent, né à Besançon en 1700, moine à la métropole de ce diocèse, abbé de Saint-Rigaud, conseiller au parlement, et prédicateur de la reine épouse de Louis XV. Le premier des *Sermons* de l'abbé de St-Rigaud a été imprimé à Besançon, 1710, in-8°. Il mourut en cette ville le 1778. Guillemin de Vaivre a prononcé son éloge à l'académie. — Il était un des membres — Espèrnon (François - Ignace) de la Be-frère du précédent, né à Besançon en 1707, embrassa l'état ecclésiastique, et fut grand-vicaire

évêque de Troyes ; il vint à Troyes, où il obtint une place de clerc au parlement, et cette ville en 1777. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur les mœurs et le caractère des nations*, 1743, 3 vol. petit in-8. Ce livre est imprimé sous le titre d'*Essai sur les mœurs et du gouvernement*. (V. CASTILHON, p. 340). Celui-ci s'en plaint ; Castilhon a répondu par une lettre insérée dans le *Cyclopédie*, 1769. W — s. ESPINASSE (M^{lle}. JULIE-JEANNE DE L'), naquit en 1732. Elle fut baptisée la désigne comme d'un bourgeois de Troyes ; le secret de sa naissance ne fut connu dans cette ville. Sa mère ne d'un grand nom, vivait longtemps séparée de son père ; elle la mit au monde, et qu'à l'âge de quinze ans, elle fut obligée d'ignorer que la tendresse de ses soins dont elle était l'objet ne donnaient aucun lien de parenté à aucun rang dans la société. Elle fut que M^{lle}. de l'Espinasse, une jeune fille qui allait ouvrir devant elle la porte du malheur. Privée de l'affection de ses amis, sans confiance, d'une cause qui à ses derniers moments de lui remettre celle qui tenait l'existence, et qui elle ne put, de plus, lui assurer un asile pendant ; se trouvant dans une situation presque sans ressource, comme sans protection, elle se fit admettre dans un couvent. C'est de la loi elle pouvait, un nom et une partie de

la fortune de l'époux de sa mère, de l'homme qui ne l'avait pas encore comptée au nombre de ses enfants ; mais elle crut devoir renoncer à ce droit honteux, par respect pour une mémoire bien chère, par égard aussi pour une famille intéressée à ce qu'elle ne s'en prévalût jamais. Ce fut néanmoins au sein de cette famille même, dans un château de Bourgogne, qu'elle se rendit à sa sortie du couvent. Elle n'y fut reçue qu'en qualité d'étrangère, de gouvernante d'enfants ; et c'était là qu'elle habitait depuis quatre ans, lorsque M^{me}. du Deffant, l'y trouvant en 1752, désira fortement se l'attacher. Elles s'établirent ensemble, en 1754, à Paris, dans la communauté de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique ; mais leur liaison, qui avait si heureusement débuté, cessa tout à coup au bout de dix années, après avoir été troublée par beaucoup d'orages, bien funestes à la santé de celle des deux qui avait les nerfs le plus sensibles, la tête la plus vive, et le cœur le plus aimant. (Voy. DU DEFFANT). Le peu qui restait à M^{lle}. de l'Espinasse des dons de sa mère, et une pension obtenue du roi par les amis qu'elle s'était faits chez sa bienfaitrice, devenue son ennemie, la mirent en état de vivre libre. La Harpe assure qu'elle conserva pour M^{me}. du Deffant une reconnaissance respectueuse, et n'en parla jamais qu'avec la plus grande réserve. D'Alembert, long-temps ami de la protectrice, se déclara très-exclusivement pour la protégée, qu'un rapport de naissance et d'infortune avait commencé à lui rendre intéressante et chère. Il la suivit, et bientôt après se fixa pour toujours dans la même maison. Il est assez probable que la foule y fut d'abord attirée par la réputation et l'esprit du philosophe académicien ; mais il est bien constant

que c'était par l'amabilité de M^{lle}. de l'Espinasse qu'elle y était retenue et ramenée avec un plaisir toujours nouveau. Qui n'a pas entendu parler de son cercle, composé, tous les soirs, d'hommes choisis des différents ordres de l'état, de femmes de la meilleure compagnie, quelques-unes même d'un haut rang, d'ambassadeurs ou seigneurs étrangers, enfin des gens de lettres les plus distingués ? Aussi bonne que spirituelle, joignant à beaucoup d'instruction un excellent ton, le goût le plus sûr et le tact le plus fin, M^{lle}. de l'Espinasse était l'âme, elle faisait le charme principal d'une réunion, telle qu'alors il en existait à Paris plusieurs, dont le souvenir est, dans nos mœurs actuelles, à peu près tout ce qui nous reste. On s'accorde à dire que personne n'a possédé à un plus haut degré l'art de faire valoir l'esprit des autres, sans laisser même soupçonner qu'elle eût pensé à moutrer le sien; qu'elle savait ranimer, soutenir et varier à son gré la conversation la plus attachante; personne surtout n'a eu et n'a mérité d'avoir autant d'amis. Mais la violence de ses affections, leur donnant trop souvent le caractère de l'amour, devait altérer pour elle quelques-unes des plus grandes douceurs de la société et de l'amitié. Gâtée encore par la petite vérole, sa figure n'était rien moins que belle; mais elle était noble, ainsi que son maintien, et d'avance semblait faire connaître son ame et son esprit, toujours en mouvement. De tous ses admirateurs, le plus dévoué était bien certainement d'Alembert, sur les pensées et actions duquel elle exerçait un ascendant prodigieux. Peu susceptible d'amour, ou du moins de passion, mais ayant pour elle un sentiment très tendre, il ne pouvait suffire à la rendre heureuse :

il fut **vux par elle; il**
 pern **douter. Il a dit**
 plusieurs **sous, que ce fut**
 mois seulement **avant de per**
 à-fait son amie, qu'il **repa**
 avec pénible sur ce qui la **ri**
 inégale envers lui, si **injust**
 On cherche à se persuader, **u**
 mémoires du temps, qu'une **fi**
 barbare ne l'avait pas mis **b**
 plutôt, comme confident, à **de**
 ves plus fortes encore; mais **t**
 présent ce qui en est **de ceder**
 qui n'expliquait qu'en **parie**
 ments d'esprit et de cœur **qu'**
 M^{lle}. de l'Espinasse, et si **fi**
 funeste qu'ils avaient eue **sur**
 Trente ans s'étaient écoulés **qu'**
 qu'elle n'existait plus, et il **a**
 jours passé pour certain **es**
 que le terme de sa carrière **avancé,**
 d'abord par l'éloign **ensuite**
 ensuite par la mort du comte **!**
 C'était un fait bien connu **jeune**
 jeune seigneur espagnol, **fr**
 agréments et des maibours **t**
 de d'Alembert, fut entraî **vive**
 vive et brûlante sensibilité **té**
 témoignait; que, près de **l'**
 forcément pour retourner **l'**
 pays, il l'autorisa à espérer **q**
 il lui donnerait son nom; **u**
 moment de venir la rejoindre **deux**
 deux ans de séparation, il **pe**
 deaux, dans la fleur de **l'**
 1774. La douleur amère, **inc**
 même, de M^{lle}. de l'Espin **asse**
 pour ainsi dire historique. **qu'**
 coup on a déabusé le **peu**
 jours disposé à plaindre **un**
 aimante, et infortunée **sans**
 rité de l'être. Deux volumes **de**
 correspondance inconnue (**de**
 M^{lle}. de l'Espinasse, écrit **de**
 l'année 1773 jusqu'à l'année **de**
 Paris, 1809, et réimprimés **ont**
 ont dévoilé à tous les yeux

ur, qu'était parvenue à ceux de ses amis et le plus sa confiance, en est morte victime. la liste des révélations 18^e. siècle, ces lettres, t abandon qui vient de dresse ou du désespoir, mérite d'intéresser vies ames passionnées; ut fait admirer l'énergie, l'élégance d'un style aissait encore que d'ation, ou par quelques si n'ont pas été imajoutent donc beauqu'on avait de l'esprit; mais n'est-ce pas aux téréret qu'avaient longson caractère et ses us? Ou est plus ou à plaindre la personne aimante, dont il est ormais que la vie n'éuite de passions : qui en réunir dans son force presque égale; mis d'admirer une femrante ans passés, brave it, pour se livrer avec timent consolateur, ces ds qu'elle peint d'une hirante? Est-il permis te toujours repentante aînée, qui n'a pu, même eux, être justifiée par la ce sentiment, puisque té était refusée, comme on dernier et funeste e demande si l'éditeur é plus occupé d'élever : nouveau à la mémoire bert, ou bien à celle de inasse. Mais le comte de it pas besoin de cette us de l'exaltation qu'il a ée pendant sa vie, com-

me homme du monde, comme auteur, comme ami, peut-être aussi comme amant. Cet éditeur nous apprend que la correspondance dont il s'agit a été trouvée dans les papiers de Mademoiselle de l'Espinasse. On a besoin de croire, en effet, qu'elle a eu satisfaction avant de mourir, et que sa confiance n'a point été trahie par celui auquel, bien près de sa fin, elle redemandait encore ses lettres avec de si pressantes instances. Quoi qu'il en soit, la personne entre les mains de qui ces lettres sont tombées, aura sûrement été fort éloignée de l'idée qu'elles pourraient nuire à la réputation de M^{lle}. de l'Espinasse; mais elle n'a pas dû se dissimuler qu'il existe pour l'auteur de ces deux volumes des souvenirs plus honorables : ce sont ceux qui attestent l'élevation naturelle de son ame, son inépuisable sensibilité, sa bienfaisance ingénieuse, la finesse et la grâce de son esprit. Cet esprit et cette ame se montrent de la manière la plus heureuse dans deux chapitres ajoutés au *Voyage sentimental* de Sterne, et qu'on a réimprimés, en 1809, à la suite des Lettres adressées à M. de Guibert. Ils rappellent vivement le style original et pittoresque de l'auteur anglais, et ont principalement le mérite de consacrer deux traits de bonté de M^{me}. Geoffrin. Entre autres bonnes actions, cette dame avait forcé avec délicatesse M^{lle}. de l'Espinasse à accepter les secours de l'amitié. Ce fut aussi l'amitié que celle-ci chargea d'acquitter ses dettes après elle. D'Alembert, nommé son exécuteur testamentaire : d'Alembert, qui avait accordé le pardon sollicité par elle à ses derniers instants, fut au désespoir de perdre, après seize ans d'intimité, ou du moins d'habitation commune, celle qu'il n'a pu s'empêcher, même

depuis, d'... son in
 amie. Sa cou... it si... ue, qu
 excita une... e d'... c. A
 son exemple, ... ent
 avait transporte ses affectious ou ses
 habitudes de M^{me}. du Deffant à M^{lle}
 l'Espinasse. Mais, pour admettre
 lui aussi fut amené au point de con-
 sentir à épouser cet enfant de l'amour
 et du malheur, il ne faudrait pas
 moins que la raison alléguée par La
 Harpe : « Quoique le président He-
 » nault eût soixante-dix ans, ou plutôt
 » parce qu'il avait soixante-dix ans. »
 M^{me}. du Deffant ne fit pas groupe par-
 mi les amis qui, tous, pleuraient autour
 du lit d'une infortunée expirant dans
 les plus vives souffrances. Une lettre
 écrite à M. Walpole, par sa corres-
 pondante aveugle, fait mention de
 cette mort d'une manière très simple ;
 mais il est évident que pendant dou-
 ze ans elle avait plutôt contenu ses
 ressentiments contre l'amie qui lui
 avait fait perdre d'Alembert, qu'elle
 n'en avait triomphé. Peut-être faut-
 il avoir beaucoup aimé pour sa-
 voir pardonner généreusement, com-
 me pour mériter soi-même que beau-
 coup de fautes soient remises. S'il en
 était ainsi, tout l'avantage, à cet
 égard, serait, non pas du côté de
 M^{me}. du Deffant, mais bien du côté
 de celle qui a dit et trop prouvé peut-
 être, qu'elle ne vivait que pour aimer.
 Elle mourut le 25 mai 1776. L.-P.-R.

ESPINAY (CHARLES D'), d'une
 ancienne famille de Bretagne, né vers
 1550, embrassa l'état ecclésiastique,
 et fut pourvu des abbayes de St.-Gil-
 das-des-Bois, et de Notre-Dame-du-
 Trouchet. Il parut avec éclat au con-
 cile de Trente, et fut même chargé
 de plusieurs négociations sur des ob-
 jets qui se traitaient dans cette assem-
 blée. Il sut si bien se ménager, dans
 cette circonstance, la faveur de la

obtint l'évêché de
 retira dans son du
 le 9 septembre 159

de lui des *Sonnets amoureux*
 1559, in-8°, et 1560, in-4°
 teur n'est désigné sur le front
 que par les initiales C. D. B.
 d'Espinay, Breton). Les pièces
 composent ce recueil sont très
 cures.

ESPINAY. Voy. SAINT-
 ESPINE (CHARLES DE),
 presque inconnu, né à Paris
 fin du 16^e. siècle, est auteur
 de *Descente d'Orphée aux*
 tragédie en cinq actes et
 sans distinction de scènes ;
 1614, in-8°. Il dédia cette
 reine de la Grande-Bretagne
 ignore si elle fut représentée
 ce qui est tout-à-fait remarquable
 eut une seconde édition sous
 le titre de *Le Mariage d'Orphée* ; Paris
 in-8°. On y a réuni différen-
 tes productions de la jeunesse de
 des chansons, des stances, des
 grammes, dans le nombre
 les amateurs de notre ancienne
 sie pourront trouver quelques
 dignes d'être conservées.

ESPINEL (VINCENT),
 pagnol, naquit à Bonda
 royaume de Grenade. Dès sa
 jeunesse, la pauvreté extrême
 trouvait l'obligation de quitter
 pour aller chercher ailleurs
 de subsistance. On ignore
 fit ses études ; on sait cependant
 commença un cours de théologie
 laga où, toujours dans l'indigence
 est vraisemblable qu'il n'eut
 des secours qu'il recevait
 des couvents. Espinel avait
 pour la poésie, et, dans les
 lui laissaient ses études, il
 en... ulgoire des ca-
 (cicos) pour la

premières productions furent favorablement, et le cardinal de A. L. Pacheco, évêque de Malaga. Ce prélat, malgré ses malheurs, l'aida à prendre l'habit ecclésiastique et voit par les éloges que le frère lésère dans ses ouvrages fut reconnaissant de son protecteur étant mort, il se fit pour solliciter quelque bien ; mais trompé dans son espoir se consacra exclusivement à la poésie, et de jour en jour, il fit de grands progrès. On le regarda comme l'inventeur des *Decimas* ; c'est ainsi que celui au moins qui fut de cette forme régulière, en Espagne, et les rendit populaires par plusieurs sujets. C'est de lui le souvenir de leur invention ; les appela *Espinelas*. Ses compositions dans ce genre, et ses épîtres, il mit en vers et les *Odes d'Horace* beaucoup de succès ; mais, surtout, a toujours été un ouvrage classique dans l'Espagne à une nouvelle traduction faite de nos jours par Don Juan de Arte. Cet habile écrivain principal défaut qu'on reproche à Espinel, qui est d'être parfois prolix et languissant dans ces ouvrages ; Espinel la *Casa de medianoche* où il met en scène les personnages illustres de son temps, et le *Via del écuycer Obregon* une saine critique, a une plus fine plaisanterie.

(ou dizains) sont des stances de six syllabes chacune. Le premier vers est avec le quatrième et le sixième et le dixième, et le huitième et le douzième. Ce mètre, a quelques différences adoptées par plusieurs poètes français, J. B. Rousseau, Lefranc Kille, et autres.

Espinel était doué d'une vaste érudition ; il était très versé dans les langues anciennes et modernes ; il suivit toujours les meilleurs modèles, et, quoiqu'il n'ait pas beaucoup écrit, il jouit de son temps de la plus grande réputation, et fut considéré comme un des meilleurs poètes de son siècle pour la pureté de son style et la fécondité de son imagination. Espinel était aussi un excellent musicien, et dans une époque où l'on ne connaissait qu'un petit nombre d'instruments peu perfectionnés, la guitare était en Espagne un instrument fort à la mode, comme l'était alors le luth en Italie. Ce fut Espinel qui écrivit sur le jeu du premier de ces instruments, ajouta une cinquième corde aux quatre qu'il avait auparavant, et en tira des sons plus doux et plus harmonieux. Le mérite d'Espinel, au lieu de lui attirer les faveurs de la cour ou de lui procurer la protection de quelque puissant Mécène, ne fit que lui susciter un grand nombre d'ennemis, dont l'envie et la méchanceté parvinrent à faire échouer tous ses projets et ses espérances. On ne l'approuvait pas ses productions, et on le laissait gémir dans la misère ; malgré ses talents utiles et agréables, il fut toujours oublié. La conduite la plus irréprochable ne le garantit pas des traits de la calomnie, et la même pauvreté qui présida à sa naissance, l'accompagna jusqu'à sa mort. Il mourut à Madrid, en 1634, âgé de quarante-huit ans. Ses ouvrages furent imprimés dans la même ville, en 1591, in-8°. Quelques-unes de ses compositions se trouvent aussi dans plusieurs *Cancioneros* espagnols ou collections poétiques.

B — s.

ESPINOSA (JEAN), poète espagnol, né à Belorado vers 1540, suivit la carrière des armes, et devint secrétaire de don Pedro Gonzalès de

Mendoza, ce de
 Il écrivit pl ou
 ques; mais le c f... I
tado en loor ae los eres (17
 à la louange (re), 1
 à Milan en 1580, 4. I
 écrivait dans un si ou
 valeresques étaient en re en
 en Espagne, et où la galante r
 atteint son plus haut degré de perfec-
 tion. Il ne faut pas s'étonner si, imbu
 de ces principes, le poète est tombé
 dans quelques exagérations en faisant
 l'éloge d'un sexe auquel tout Espagnol
 poli avait coutume de rendre le culte
 le plus respectueux. Cependant, mal-
 gré les citations trop répétées des fem-
 mes les plus célèbres, et un ton d'em-
 phase qui règne dans quelques en-
 droits de l'ouvrage, le style en est
 correct, vif, plein d'imagination, et
 on y trouve des morceaux d'une véri-
 table beauté. Cette production eut un
 assez grand succès, et le beau sexe,
 sensible à la galanterie d'Espinosa, se
 crut, le premier, intéressé à établir
 la réputation d'un aussi aimable au-
 teur. Il paraît qu'Espinosa mourut en
 Espagne, avant l'an 1596. B—s.

ESPINOSA (ANTOINE), poète es-
 pagnol, naquit à Antequera, en An-
 dalousie, vers l'an 1582. Il fit ses
 études dans la même ville, où il reçut
 le grade de licencié. Ses talents lui
 procurèrent la protection du duc de
 Medina-sidonia, qui le nomma son
 aumônier. Ce même seigneur ayant
 fondé, en 1623, le collège de Saint-
 Alphonse à Saint-Lucar de Barrame-
 da, en confia la direction à Espi-
 nosa, dont le zèle et les lumières fi-
 rent honneur à ce choix. Espinosa fut
 considéré comme un des bons poètes
 de son siècle. Fidèle à l'école de Bos-
 can, de Garcilaso et de Mendoza,
 il ne participa jamais au mauvais goût
 des Gongoristes. On a de lui plusieurs

ne excellente
 es pénitentia
 de Medina-si
 primés à Malag

un *Panegyrique* pour ce
 publié à Séville en 1629; *el
 escondido* (le *Trésor caché*)
 1644; *Art de bien mourir*
 1651, et plusieurs autres
 tions détachées qu'on trouve
 recueils poétiques. Mais l'ou-
 lui fit le plus d'honneur, est
soro de poesias (*Trésor de*)
 qui est une collection des
 les plus intéressants des
 poètes qui avaient paru jus-
 Dans cet ouvrage, qu'on pe
 ment appeler le premier *Pan*
 pagnol, Espinosa fit con
 discernement et son bon goût
 choix. Il mêla dans ce recu
 ques-unes de ses poésies, qu
 pas inférieures à celles des au
 plus renommés. Lope de V
 une honorable mention de
 dans son *Laurel de Apolo*.
 mourut à Saint-Lucar de Ba
 en 1650, âgé de soixante-huit

ESPINOSA (HYACINTHE),
 peintre espagnol, naquit en
 Cocentaine, village du royaume
 Valence. Il prit ses premières
 de peinture de son père (B
 de Espinosa), et il paraît
 continua sous Borrás et Biba
 qu'il suivit d'abord la ma
 Joanès, fondateur de l'éco
 cienne, il est vraisemblable
 perfectionna en Italie, et n
 à Bologne sur les chefs-d'
 Carraches. Espinosa se d
 ainsi que les grands ma
 avait pris pour modèle, par
 obscur artistement ména
 correction du dessin, la gra
 p s figures. Son

n *Christ*, qu'il exécuta trois ans, et qui donna des espérances du talent du ans compter les *Fres-ortraits*, on attribue à de quarante tableaux, sujets sacrés, répandus toutes les églises de plusieurs villes de la e. La plupart de ces tavis l'avis des plus haurs, peuvent être comilleurs de l'école de B-marque parmi ceux-cine, l'*Apothéose de rtrand*, *S. Joachim*, cellent de *Espinosa* » de dans son *Itinéraire*), un *S. Pierre Mar-issance du Sauveur*, le *S. Jean-Baptiste*, lignes (ajoute le même e la réputation de ce spinosa reçut plusieurs passer à Madrid; mais ler sous différents pré-l'attachement qu'il avait , son peu d'ambition, doux et franc lui fair sa tranquille demeure ultueux de la cour. Il t sa plus chère occupa travail était les soins sa famille. Il était très ignit gratuitement dans -Dominique la chapelle rtrand, croyant devoir de ce saint de n'avoir t de la peste qui fit de s dans Valence l'an sa passa sa vie dans isance. et mourut dans : en 1680. Il laissa un Jérôme), dont les ou-ivent pas être confon- d'*Espinosa* père, aus inférieure en talent. —

Un autre *ESPINOSA* (François), peintre sur verre, fut appelé par Philippe II pour travailler à l'Escorial, et il excella dans cet art. Il y a eu encore trois peintres et deux sculpteurs du même nom, tous du second et troisième ordre.

B—s,
 ESPINQY (PHILIPPE D'), vicomte de Téroüanc et seigneur de la Chapelle, né à Gand, vers 1552, était fils de Charles de l'Espinoy, écuyer, seigneur de Linges, de Mardick, et membre du conseil souverain de Flandre. Il suivit la carrière des armes, et obtint une compagnie dans les Gardes-Walannes. Lorsqu'il se fut retiré du service, il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire de son pays, avec autant de zèle que de succès, et mourut vers 1635, dans un âge avancé. Il a laissé, I. *Recherches d'antiquités et noblesse de Flandres, contenant l'histoire des comtes de Flandres, avec une description curieuse dudit pays*; Douai, 1631, in-fol., fig. Cet ouvrage est devenu rare; il y a des exemplaires avec la date de 1652. La table qui doit terminer le volume manque assez souvent, parce qu'elle n'a été publiée que plusieurs années après le texte. II. *De Origine et Principiis Equitum*, trad. de de l'italien de Sansovini. III. *Des Généalogies* de différentes maisons, et d'autres ouvrages restés manuscrits, et qui se sont perdus. W—s.

ESPREMENIL. Voy. EPREMENIL.

ESPRIT (JACQUES), connu longtemps sous le nom de l'*abbé Esprit*, quoiqu'il n'eût jamais été dans les ordres, et qu'il ait même fini par se marier, était né à Beziers, le 23 octobre 1611. Attiré à Paris par son frère aîné, prêtre de l'Oratoire, il se fit recevoir au séminaire de cette congrégation, le 16 septembre 1629. Après quatre ou cinq ans d'études

théologiques, il reentra dans le monde, où il eut successivement pour protecteurs le duc de la Rochefoucault, auteur des *Maximes*, et le chancelier Seguier. Ce dernier, non content d'en faire son commensal, de lui donner 1500 francs par an, et de lui procurer une pension de 2000 liv. sur une abbaye, lui facilita l'entrée de l'Académie Française (le 14 février 1639), et lui fit expédier le brevet de *conseiller du roi dans ses conseils*. Au bout de quelques années (1644), ayant encouru la disgrâce de son bienfaiteur, il se retira au séminaire de St.-Magloire. Ce fut là qu'il eut le bonheur de plaire au prince de Conti, qu'une fervente dévotion conduisait souvent chez les pères de l'Oratoire. Ce prince s'attacha l'abbé Esprit, lui donna d'abord un logement dans son hôtel, puis une pension de mille écus, puis enfin une somme de quarante mille francs, sans laquelle le soi-disant abbé, très mondain de son naturel, n'aurait pu épouser une jeune héritière dont il était devenu amoureux. Madame la duchesse de Longueville ajouta à ce présent 15,000 liv. argent comptant, et le mariage fut bientôt conclu. On assure que, dans la suite, Jacques Esprit, voyant le prince de Conti répandre d'abondantes aumônes, lui rendit les 40 mille francs qu'il en avait reçus. Cette somme, lui dit-il, en faisant cette restitution volontaire, devient trop nécessaire à V. A., pour le soulagement des veuves et des orphelins. Ayant ensuite fixé sa résidence dans la province de Languedoc, dont le prince de Conti avait le gouvernement, il y survécut à son bienfaiteur, et alla s'établir à Béziers, sa patrie, où il ne s'occupa plus que de l'éducation de ses trois filles. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 6 juillet 1678. Les biographes sont peu d'ac-

cord sur le nombre des ouvrages publiés par cet académicien. S'il fallait croire Pellisson, Jacques Esprit n'aurait fait imprimer que ses *Paraphrases de quelques psaumes*; mais on le regarde généralement comme l'auteur du livre intitulé: *Faussetés des vertus humaines*, 2 vol., Paris, 1678, lequel n'est, à proprement parler, qu'un plat commentaire des Pensées de la Rochefoucault. Enfin, il existe une traduction du *Panegyrique de Trajan* (Paris, 1677, 8-12), que diverses personnes lui attribuent, quoiqu'elle ait paru sous le nom d'un de ses frères. Il semblerait assez difficile aujourd'hui de désigner avec certitude le véritable auteur de ce troisième ouvrage. Jacques Esprit, dont toutes les productions sont, à peu de chose près, oubliées, eût un écrivain médiocre; mais sa conversation était, dit-on, aussi vive et aussi spirituelle que ses écrits nous paraissent maintenant bords et ennuyeux. Ce fut principalement à sa bonne mine et à ses belles manières, qu'il dut sa rapide fortune. — Celui de ses frères qu'on appelle aussi l'abbé Esprit, et qui étoit un véritable ecclésiastique, est regardé par quelques historiens, non-seulement comme l'auteur de la traduction dont nous avons parlé plus haut (celle du *Panegyrique de Trajan*), mais encore comme celui d'un recueil de *Maximes politiques mises en vers* (Paris, 1669). Ce dernier ouvrage, composé pour l'éducation d'un prince, et particulièrement pour celle du dauphin, fils de Louis XIV, a long temps passé pour un assez bon livre.

F. P.—1.

ESQUILACHE (le prince d'). F. BORGIA OU BORJA.

ESQUIVEL de Alava (Diego) naquit à Victoria, vers l'an 1492,

le noble et riche. Il fit ses études à la même ville, fut bon latin, et très versé dans les langues grecque et latine. Esquivel, d'habit ecclésiastique, s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle, et fut tenu jusqu'à son temps pour un des meilleurs exemples et des modèles à suivre pour corriger les abus qui, selon lui, s'étaient introduits dans l'église. Il réunit à ses études, y ajouta ses réflexions, et publia un livre qui a pour titre : *De iis universalibus ac de iis reformationibus instituentibus*. Grenade, 1583, in-fol. Ce livre fut bien accueilli ; mais, rempli (dit un habile critique) de réformation qu'on a généralement bonnes, les circonscriptions ont toujours empêché de s'appliquer à l'Esquivel mourut à Vicence, 1562. B—s.

IVEL (HYACINTHE), religieux, naquit en Biscaye, noble. Après avoir professé la philosophie dans les convents, il conçut le désir d'aller voir chez les nations infidèles, et autres chez les Japonais, la suite qu'il prit pour Manille, sur son arrivée dans cette île, il fut nommé professeur de théologie, et profita de ses moments de loisir pour apprendre le japonais. Après il fut envoyé à Formeuse, les Espagnols avaient alors des conversions nombreuses. Il fut occupé de l'idée de pérorer au Japon, dont l'entrée semblerait interdite, il s'embarqua pour être mineur sur un navire, dont le capitaine lui avait permis de le conduire sûrement à sa destination ; mais pendant la traversée,

le Japonais tua les deux religieux. Cet événement eut lieu en 1635. Esquivel avait composé, à l'usage des missionnaires, I. *Vocabulaire japonais et espagnol*, Manille, 1650 ; II. *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose*, et traduction en cette langue de toute la Doctrine chrétienne, Manille, 1691. E—s.

ESSARS (PIERRE DES) surintendant des finances de France sous Charles VI, seigneur de La Motte, etc., en Artois, fut un des gentilshommes français qui, dans la guerre soutenue par les Ecossais contre Richard II et Henri IV, vinrent au secours du roi d'Écosse. Fait prisonnier en 1402 ; il fut racheté, lui et quelques autres captifs, aux frais de la nation, qui contribua volontairement à leur rançon. De retour en France, il suivit la fortune de l'audacieux duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qui le fit nommer successivement prévôt de Paris, grand bouteiller, grand fauconnier, premier président laïc en la chambre des Comptes, souverain maître et réformateur des eaux et forêts, surintendant des finances, gouverneur de Nemours, de Montargis et de Cherbougue. Il était prévôt de Paris en 1409, lorsque le duc se servit de lui pour l'arrestation de Jean de Montagu, grand-maître de la maison du roi, homme tout puissant, et dont la chute fut aussi étonnante que l'élevation. La part publique qu'avait eue des Essars à cet acte arbitraire ne fut pas la seule cause par laquelle il prépara lui-même sa perte ; il s'y joignit aussi des rapines moins connues. Le duc de Bourgogne ayant fait entrer huit mille hommes dans Paris, le prévôt, par son ordre, imposa sur les Parisiens, pour la subsistance de ces troupes, une taxe dont il détourna, dit-on, la plus grande

partie. Soit à cause de ses malversations, soit en haine du duc de Bourgogne, il fut dépossédé de sa charge de prévôt en 1410. Il est ordinaire que la créature partage le sort du maître : Des Essars avait été déchu quand le parti du duc de Bourgogne avait paru affaibli, il rentra en charge quand le duc rentra en force. Rétabli dans son poste, il prit des mesures en 1411 pour assurer à la capitale l'entrée des denrées fréquemment interceptées par des compagnes de brigands; sa vigilance, en cette occasion, lui mérita de la part des Parisiens le titre de *Père du peuple*. Mais il ne sut pas captiver long-temps leur amour. Bientôt l'université, dans des remontrances faites au roi, le signala à la haine publique comme dilapidateur des finances de l'état. Des Essars accusé ne se sentit pas assez innocent pour résister; il quitta Paris, et se retira dans un de ses gouvernements. Pendant son absence, ses amis s'avisèrent de déclarer, pour sa justification, que le duc de Bourgogne avait seul épuisé le trésor public par les sommes immenses qu'il en avait tirées. Un pareil aveu fait toujours perdre d'un côté ce qu'il fait gagner de l'autre : Pierre des Essars par celui-ci acquit, il est vrai, la confiance du duc de Guyenne, mais il perdit sans retour celle du duc de Bourgogne. Cependant on le croyait éloigné de Paris, lorsqu'on apprit qu'au nom du duc de Guyenne il s'était saisi à main armée du château de la Bastille. Près de trois mille hommes de la *faction des Bouchers* s'y portèrent aussitôt, l'investirent, et s'obligèrent entre eux par des serments à ne point quitter la place que Pierre des Essars ne se fût rendu. Le nombre des factieux alla bientôt jusqu'à vingt mille. Le duc de Bourgogne, cédant à leurs instances, vint sommer le prévôt de se rendre

sur-le-champ s'il ne voulait devenir la victime de cette populace qui le tenait investi : il se rendit. Les chefs de la sédition mirent à la poursuite de son procès la plus cruelle activité. Toutes les dépositions à sa charge, vraies ou fausses, furent consignées par eux dans un libelle diffamatoire qu'ils mirent dans les mains des juges. Il y était accusé, entre autres crimes, d'avoir voulu enlever le roi, la reine et le dauphin. Sur les aveux que lui arracha la question, il fut condamné à perdre la tête, et exécuté aux Halles le 1^{er} juillet 1413. Sa gaité en marchant au supplice a fait croire qu'il avait espéré un mouvement populaire en sa faveur. Son corps fut porté au gibet de Montfaucon, où lui-même avait fait attacher autrefois celui de Montagu. Ainsi se réalisa la prédiction du duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne, qui, deux ans auparavant, avait dit à des Essars, en le rencontrant chez le roi : « Prévôt de Paris, Jehan de » Montagu a mis vingt-deux ans à » soy faire couper la tête, mais vray- » ment vous n'y en mettez pas trois. »

E—S.

ESSARTS (CHARLOTTE DES), comtesse de Romorentin, était fille de François des Essars, baron de Sautour, et de sa seconde femme, Charlotte de Harlay-Chanvallon. Elle fit dans sa jeunesse le voyage d'Angleterre à la suite de la comtesse de Beaumont-Harlay, sa parente. A son retour en France, elle parut à la cour, vit Henri IV, devint sa maîtresse. Elle eut du roi deux filles qui moururent abbesses, l'une de Fontevault, l'autre de Chelles. Entretenu depuis par Louis de Lorraine, cardinal de Guise, elle lui donna trois fils et deux filles. On a prétendu dans la suite qu'il y avait eu un mariage secret entre le cardinal et M^{lle}. des Essarts. On lit

Mercure historique et politique d'avril 1688 : » M^{me}. la comtesse d'Acy (fille du comte Rottin, petite-fille de Charlotte de Sars) dispute aujourd'hui la possession de la maison de Guise, en vertu d'une certaine bolte qui a été apportée par une perimconne, dans laquelle elle a un contrat de mariage du cardinal de Guise avec M^{lle}. des Essarts, mère du comte de Romoisy, qui a toujours passé pour le favori de ce cardinal. Ce contrat est revêtu de la bénédiction nuptiale en forme; qui plus est, dispense du pape, portant mention à ce cardinal de posséder des bénéfices, nonobstant son excommunication. » Quoi qu'il en soit de la valeur de ces pièces, si Charlotte des Essarts fut pas la femme d'un arceveque de Reims, elle fut du moins une comtesse de France. Le cardinal mort, elle jugea à propos de se procurer un amant par un mari. M. de Hallier, plus connu sous le nom de maréchal de l'Hôpital, conseiller de Charlotte des Essarts comme d'un prince, l'épousa en novembre 1650. L'intrigue ne réussit pas bien à M^{me}. du Hallier, que l'on attribue à M^{lle}. des Essarts. Henri de Guise, duc de Guise, ayant eu un traité conclu avec l'Espagne contre le comte de Soissons, le duc de Lorraine et quelques autres seigneurs révoltés, avait été mis en jugement et condamné par contumace. Charlotte des Essarts, qui aspirait à obtenir la maison de Guise la légitime, et les enfants qu'elle avait eus du cardinal, crut y parvenir en réconciliant le duc avec le roi. Pour préparer le roi à cet accommodement, elle se fit auprès de la cour M. du Hallier, qui commandait en Lorraine;

auprès du duc M^{me}. de Cantecroix, que ce prince avait secrètement épousée à Bruxelles. Un traité signé à Saint-Germain fut le résultat de ces négociations; mais le duc de Guise ne tarda pas à le rompre. Trop faible pour résister aux troupes du roi, il se retira avec les siennes dans son ancien poste entre Sambre et Meuse. Cependant, pour expliquer cette retraite, il envoya au cardinal de Richelieu un billet, écrit de la main de M^{me}. du Hallier, à la supérieure de la Congrégation de Nanci, pour la prier de donner avis à M. de Guise que la cour songeait à se saisir de sa personne. La réponse du ministre fut un ordre à M. du Hallier de reléguer sa femme dans une de ses terres. Il obéit, et sa fidélité fut exempte de tout soupçon. Sa femme seule, n'ayant plus les moyens de rentrer en grâce, fut réduite à rester dans sa retraite forcée jusqu'à sa mort, arrivée en 1651.

E—N.

ESSARTS. V. DESESSARTS.

ESSÉ (ANDRÉ DE MONTALEMBERT, plus connu sous le nom d'), l'un des plus vaillants capitaines de son siècle, naquit en 1483, dans le Poitou, d'une famille ancienne, mais pauvre; il fut placé en qualité de page près du seigneur de Vivonne, qui prit soin de son éducation, et l'emmena à la première expédition de Naples; il assista, en 1495, à la bataille de Fornovo, où il se distingua par sa valeur et surtout par un sang-froid extraordinaire à son âge. De retour en France, il obtint une compagnie par le crédit de Vivonne; ce généreux seigneur voulut faire les frais de son équipage, et le recommanda aux bontés du comte d'Angoulême (depuis, François I^{er}). Son esprit, sa douceur et son adresse à tous les exercices du corps lui méritèrent bientôt la faveur du jeune

prince et l'affection des courtisans, entr'autres d'Anne de Montmorenci, qui lui rendit, dans la suite, d'importants services. D'Essé fit toutes les guerres d'Italie, et y acquit une telle réputation de courage et de bravoure, que le comte d'Angoulême, devenu roi, le choisit pour compagnon au tournoi célébré en 1520, entre Ardres et Guines, où quatre chevaliers français soutinrent, avec avantage, l'effort des quatre plus vaillants chevaliers de l'Angleterre. Le roi aimait à se rappeler ce beau fait d'armes, et disait souvent : « Nous sommes » quatre gentilshommes qui combat- » tons en lice, et courons la bague » contre tous allants et venants de » la France, moi, Sansac, d'Essé et » Chataigneraye. » D'Essé suivit l'amiral Chabot en Piémont, en 1555, à la tête de mille chevaux ; l'année suivante, l'amiral ayant été obligé de rentrer en France avec une partie des troupes, d'Essé fut du nombre des officiers qui restèrent en Piémont pour la garde des villes conquises. A la nouvelle que Charles-Quint menaçait de faire le siège de Turin, d'Essé s'y jeta avec sa compagnie, et n'en sortit que pour surprendre Cirié, qu'il emporta par escalade. L'épuisement d'hommes et d'argent, occasionné par des guerres continuelles, ayant fait sentir de part et d'autre le besoin de la paix, le roi et l'empereur entamèrent des négociations qui se prolongèrent dix années sans produire aucun résultat. De nouvelles insultes de la part de l'empereur déterminèrent François I^{er}. à recommencer les hostilités ; il s'empara de Landrecies en 1543, et chargea d'Essé de mettre cette place en état de défense. Les travaux n'étaient pas encore achevés, lorsque Charles-Quint se présenta devant Landrecies avec une

armée de cinquante mille hommes ; il l'investit sur-le-champ, et en pressa le siège avec tant de vigueur, que, dans quelques jours, il y eut au rempart une brèche considérable. Mais d'Essé, qui n'avait qu'une faible garnison, manquant de vivres et de munitions, fit une si belle contenance que l'empereur n'osa jamais exposer ses troupes à un assaut ; d'Essé le secouru, et l'empereur, contraint de lever, au bout de trois mois, le siège d'une ville qu'il n'avait jamais pu regarder comme capable de retarder sa marche. Les soldats qui avaient contribué à la défense de Landrecies, arrivèrent au camp français dans un état pitoyable ; ils avaient passé plusieurs jours sans pain ; la plupart étaient estropiés, d'Essé lui-même avait reçu au bras une forte blessure qui n'avait point été pansée. Le roi alla au-devant de ce brave capitaine, l'embrassa et le nomma gentilhomme de sa chambre. On s'aperçut que sa blessure le gênait beaucoup dans ses nouvelles fonctions, ce qui fit dire qu'il était plus propre à donner une camisade à l'ennemi qu'une chemise au roi. D'Essé fut chargé, en 1546, de la défense du fort d'Outreux, construit près de Boulogne, pour inquiéter cette ville, dont on n'avait pu réussir à chasser les Anglais, et il sut le conserver, malgré l'affaiblissement de la garnison par une maladie pestilentielle, et les efforts de l'ennemi, qui tenta de s'en emparer à diverses reprises. Après la mort de François I^{er}, d'Essé fut envoyé en Ecosse par Henri II, pour en chasser les Anglais. Son premier soin fut de faire passer en France la jeune reine Marie, âgée de six ans, destinée à épouser le dauphin ; il fit plusieurs tentatives infructueuses pour s'emparer d'Halldington, dont les Anglais avaient fait

une place d'armes dans ce pays, mais il défit et tailla en pièces leur armée, commandée par le duc de Somerset, et remporta sur eux d'autres avantages importants. D'Essé n'avait jamais regardé la guerre comme un moyen d'acquiescer de la fortune; aussi il ne prenait aucune part au butin abandonné aux soldats, et dans sa campagne d'Ecosse, il vendit sa vaisselle d'argent pour leur procurer des vivres, qu'on ne pouvait obtenir que difficilement et à grands frais. Rappelé en France, en 1549, Henri II le récompensa de son zèle, en le nommant chevalier de ses ordres, et le désigna pour faire partie de l'expédition qu'il méditait dans le Boulonnais. La ville d'Ambleteuse ayant été prise d'assaut, D'Essé en fut nommé commandant; mais, par sa fermeté, sauva de la fureur d'un soldat les dames qui réclamèrent sa protection. La paix ayant été conclue, il se retira dans sa terre d'Epanvilliers, en Poitou, pour rétablir sa santé, altérée depuis plusieurs années par une jaunisse si forte, dit Brantôme, qu'elle teignait même le linge; il y passa trois années sans obtenir de guérison; et, désespéré d'avoir échappé à tant de périls pour être réduit à mourir comme un cagnardier le plus pauvre qu'il fût jamais. Enfin, un ordre du roi le rappela pour prendre le commandement de Téroüanne, menacée par l'empereur. Sa joie, à cette nouvelle, fut grande: « Je m'en vais, » dit-il à ses amis, et vous jure bien que madame la jaunisse n'aura point cet honneur de me faire mourir, car résolument je veux mourir en guerre, et ne retournerai jamais que je n'y meure. » En prenant congé du roi, il termina sa harangue de cette manière: « Lorsque vous entendrez dire que Téroüanne est prise, dites hardiment que d'Essé

est mort et guéri de la jaunisse. » Téroüanne fut attaquée avec une ardeur incroyable; au bout de dix jours, le canon avait fait une brèche de soixante pas, et les troupes montèrent sur-le-champ à l'assaut. D'Essé soutint trois attaques, dans lesquelles l'ennemi perdit beaucoup de monde; à la troisième, voyant sur la brèche un officier espagnol, il lui cria: A moi, je suis le général. Au même instant, un coup d'arquebuse ayant abattu l'officier, un soldat qui l'accompagnait tira sur d'Essé et le tua, le 12 juin 1558. Sa mort entraîna la perte de la ville, dont le commandement passa à François de Montmorency, jenne officier plus brave qu'expérimenté. C'est par erreur que, dans le nouveau Dictionnaire, on attribue à d'Essé: *La merveilleuse Histoire de l'esprit apparu au monastère des Nonains de St. Pierre, de Lyon*. Cet ouvrage est d'Adrien Montalembert. (Voy. MONTALEMBERT.)

W—s.

ESSENIUS (ANDRÉ), né à Bommel, dans la Gueldre hollandaise, en févr. 1618, fut appelé à Utrecht pour être pasteur de l'église réformée, en 1651, et professeur de théologie en 1653; il y mourut le 18 mai 1677, laissant de nombreux écrits polémiques sur *la Satisfaction de J.-C.*, sur *le Sabbat des Juifs*, etc., dirigés contre Crellius, Heidaus, François Burman, Desmarts, et autres. Nous avons encore de lui un *Système de Théologie* (dogmatique), en 2 vol. in-4°, Utrecht, 1651), et un *Abrégé de ce système*, in-8°, 1669; tous ces écrits sont en latin. Il a publié en hollandais des *Remarques sur la Parabole du Semeur* (Évang. selon St. Mathieu, XIII, 24 et suiv.), où il combat le fameux Jean Labadie et ses sectaires.

M—on.

ESSEX (ROBERT DEVEREUX comte d'), brave militaire, fameux par la faveur de sa souveraine et par la fin malheureuse que lui attirèrent la jalousie de ses ennemis et sa propre ambition, était fils de Gautier Devereux, comte d'Essex, et de Lettice Knolles, parente de la reine Elisabeth. Il naquit le 10 novembre 1567, à Nethewood, château de son père, dans le Herefordshire. On dit que, dans son bas âge, il montra si peu de dispositions, que son père mourut avec la persuasion qu'il ne serait jamais qu'un pauvre sujet. A ses derniers instants, il recommanda ce fils aux soins de Cecil lord Burleigh. Celui-ci, dès que le jeune comte eut atteint l'âge de douze ans, l'envoya à l'université de Cambridge, où il se distingua par son application à l'étude, par la solidité de son jugement, et par la facilité et l'agrément de son élocution. Reçu maître ès-arts, il se retira dans une terre du pays de Galles, et y mena pendant quelque temps une vie toute opposée à celle des jeunes gens de son âge, mais pour laquelle il prit insensiblement un goût si vif, que l'on eût beaucoup de peine à la lui faire quitter. Il avait dix-sept ans quand il parut pour la première fois à la cour : les grâces de sa personne, son affabilité, ses qualités brillantes produisirent une impression qui lui fut très favorable, et contribuèrent, avec le souvenir de son père, à lui faire beaucoup d'amis. Probablement instruit des bruits qui attribuaient à Leicester la mort de son père, il ne s'était rendu aux invitations de ce favori, que sur les instances réitérées de sa mère, et montra d'abord beaucoup de répugnance pour lui; enfin il parvint à surmonter ce sentiment, et en 1585 il l'accompagna en Hollande. Il obtint l'année suivante le titre de général de

cavalerie, et donna en cette qualité des preuves de courage à la bataille de Zutphen, livrée le 22 septembre 1586. Leicester, pour le récompenser de sa bravoure, le créa dans son camp chevalier banneret. A son retour en Angleterre, la reine parut satisfaite de ses services, et même empressée de l'en récompenser; car, ayant élevé Leicester au rang de grand maître de sa maison, elle donna à Essex la charge de grand écuyer que le favori avait précédemment occupé. En 1588 Essex atteignit au faite de la fortune; car Elisabeth, après avoir assemblé à Tilburi, pour défendre le royaume menacé d'une invasion d'Espagnols, une armée dont elle donna le commandement immédiat sous ses ordres à Leicester, créa Essex général de cavalerie. Dès ce moment, il fut regardé comme favori déclaré, et pour qu'il ne manquât rien aux preuves que le public pouvait souhaiter à cet égard, la reine le décora de l'ordre de la Jarretière. Il n'est pas surprenant qu'une élévation aussi rapide ait un peu fait tourner la tête à un jeune homme, et par conséquent qu'Essex ait mis, comme le disent les historiens, une chaleur extrême à disputer les faveurs de la reine à sir Charles Blount, qui fut depuis lord Montjoy. Cette rivalité causa entre eux un duel dans lequel Essex fut légèrement blessé au genou. Elisabeth, qui n'aimait pas qu'on se mêlât de contrôler ses actions, ne fut pas du tout fâchée de l'aventure, et assura avec son grand serment qu'il fallait absolument que quelqu'un vint à bout de ce jeune présomptueux, que sans cela l'on ne pourrait pas tenir dans le devoir. Bientôt elle réconcilia les deux rivaux, qui depuis vécurent amis. Au commencement de 1589, Essex fit une démarche réellement extraordinaire; car, tout en ajoutant à sa réputation

ours, elle indiqua un certain : de prudence. Sir John Norris François Drake avaient formé édition pour remettre Don An- nr le trône de Portugal. Cette ise parut trop glorieuse à Essex e d'autres eussent la gloire d'y er tandis qu'il en resterait ar oisif; il suivit donc la flotte en Espagne, mais il s'exposa les bonnes grâces d'Elisabeth, s'avait pas demandé le consen- pour cette équipée chevaleres- qui lui écrivit une lettre rem- reproches les plus affectueux. tout fut oublié : la reine la de bienfaits. Leicester était unée précédente; Essex, qui ut en partie son élévation, fit usieurs choses qui déplurent p à Elisabeth, entre autres en tant un mariage secret avec la ique de sir Francis Walsin- veuve de sir Philippe Sidney. th, quand elle en fut instruite, qu'une telle alliance portait en sorte atteinte à l'honneur de in d'Essex; et quoiqu'elle ne plus de cette affaire, on pense s'en souvint long-temps. Tou- ntreprenant, Essex obtint de : en 1591 le commandement rps de troupes qu'elle envoyait urs de Henri IV. Il voulait as- lonen, diverses causes s'y op- it pour le moment; il se con- faire, jusqu'aux portes de cette s excursions qui lui fournirent rs occasions de faire briller sa et dans l'une desquelles il per- frère Gautier Devereux, alors ur de son âge. L'hiver qui sur- éprouver beaucoup de fatigues pes d'Essex; il demanda à la liberté d'agir à sa manière, mettant de faire une brèche n artillerie et de prendre la

ville d'assaut; mais Henri, qui ne se souciait nullement de voir prendre et piller sous ses yeux par des Anglais une ville aussi riche, se refusa à cette proposition. Choqué de ce refus et ennuyé d'une guerre qui ne lui promet- tait pas beaucoup de gloire, Essex défia inutilement en duel Villars gouverneur de Rouen, puis s'embarqua pour l'An- gleterre : sa présence y était nécessaire. Ses ennemis avaient profité de son absence pour présenter sa conduite à la reine sous le jour le plus défavora- ble. Cette princesse était mécontente de ce qu'Essex, pour entretenir le courage de ses officiers, en avait créé plusieurs chevaliers; mais il lui fit bientôt oublier cette démarche pré- somptueuse, et déjoua tous les com- plots des hommes envieux de sa haute fortune; ils étaient nombreux. D'un autre côté, ceux qui recherchaient sa protection ne l'étaient pas moins; c'é- taient tous les jeunes gens de nom, les militaires qui voulaient s'en faire un, enfin les puritains qui, depuis la mort de Leicester, le regardaient comme leur chef. En 1593 Elisabeth le nom- ma membre du conseil privé; et ce- pendant des chagrins fréquents, dûs tantôt au caractère hautain d'Essex, tantôt aux manœuvres de ses ennemis, suivirent cette marque signalée de l'af- fection de sa souveraine. Ceux-ci, pour lui nuire, saisirent l'occasion d'un libelle publié en pays étranger, sous le titre de *Conférences concer- nant la succession à la couronne d'Angleterre*, et dont le but était d'exciter des troubles dans l'état; par un artifice détestable cette production était dédiée à Essex. Malgré les désa- gréments passagers que lui faisait éprouver la cabale acharnée contre lui, la reine avail constamment recours à ce favori dans les temps de danger. Ce fut ainsi que les Espagnols ayant

mis le siège devant Calais au mois d'avril 1596, elle envoya aussitôt à Douvres un corps d'armée commandé par Essex. L'événement rendit inutile le secours de ces troupes prêtes à s'embarquer; mais Elisabeth profita de l'ardeur qui les inspirait pour tenter contre Cadix une entreprise dont Essex et Howard grand amiral d'Angleterre furent les chefs. Après avoir fait des prodiges de valeur sur son vaisseau, Essex opéra un débarquement: la ville fut emportée, la citadelle capitula. Essex voulait que l'Angleterre conservât Cadix; le conseil de guerre n'agréa pas sa proposition. On se rembarqua le 5 juillet; et le 10 août Essex rentra dans Plymouth. Il fut accueilli par la reine avec des éloges, par le peuple avec des applaudissements. Peu habile à dissimuler, il témoigna peut-être qu'il attachait un aussi grand prix à la faveur publique qu'à celle de la reine. Ses ennemis profitèrent de cette imprudence pour insinuer à Elisabeth qu'il y aurait peut-être du danger de donner des emplois dans l'administration à ceux qu'il recommandait. Cette manœuvre leur réussit tellement, que des hommes de mérite ne purent, parce qu'ils étaient protégés par Essex, parvenir aux emplois dont ils étaient dignes. Sa pénétration lui fit découvrir ce genre d'intrigue; sa fierté s'en offensa si vivement, qu'il manifesta sans détour son mécontentement à ceux qu'il regardait comme les auteurs de ces conseils. Il s'ensuivit des querelles fréquentes entre Essex et Elisabeth; et comme cette princesse était extrêmement jalouse de son autorité, elle recevait assez mal les explications du comte. Cependant, par un effet de sa bienveillance pour lui et du désir de récompenser ses services, elle le nomma, en 1597, grand maître de l'artillerie. Cette nouvelle

l'esprit d'Essex donna un courage. Les Espagnols équipaient à Cadix et au Ferrol une nouvelle armée pour attaquer l'Irlande et passer en Angleterre, il s'empessa d'offrir ses services à Elisabeth, et, suivant le témoignage de Camden, déclara qu'il détruirait cette armée qui depuis un an menaçait l'Angleterre, ou qu'il mourrait dans l'entreprise. La reine, étonnée de cette proposition, lui opposa une armée et une flotte dont il fut le commandement suprême. A peine sorti de Plymouth, les Anglais furent surpris d'une si violente tempête, qu'il fallut retourner au port où les vents contraires les retinrent pendant trois mois. Ils remirent à la voile, mais en abandonnant toute idée d'attaquer l'Espagne, résolu d'intercepter la route des Indes; malheureusement l'insintelligence se mit entre lui et Sir Raleigh. Après s'être emparé de la Havane richement chargée, ils revinrent en Angleterre. Essex, chagrin de ce que cette expédition n'avait pas eu un succès aussi brillant qu'il s'en était flatté, et de ce qu'Elisabeth avait récompensé magnifiquement un homme en place des hommes qu'il aimait pas, voulait se retirer dans ses terres; elle appaisa son mécontentement, en lui donnant la charge de grand maréchal d'Angleterre. Cette conduite de la reine, en lui prouvant qu'elle n'avait nullement l'intention de le lever au-dessus de ses rivaux, eût dû lui montrer la nécessité d'être modéré et prudent. Mais il avait trop de fierté et de franchise pour dissimuler ses sentiments, et les bontés de la reine étaient cause que ces sentiments, lui faisaient concevoir de grandes espérances impa-

Essex, dont ses ennemis profitèrent. Quand il fut question en conseil de faire la paix avec l'Espagne, en 1598, une contestation s'éleva entre le grand trésorier Burleigh qui ne voulait pas la faire et le bouillant Essex qui ne voulait combattre l'ennemi à tout prix. G. CECIL. Essex publia un libelle sur son opinion, qui d'ailleurs les sentiments de la reine, et fut intitulé : *Apologie adressée à M. Antoine Bacon, en faveur d'Essex, contre ceux qui l'accusent et malicieusement le traitent comme le seul obstacle à la tranquillité de la Grande-Bretagne*. On dit qu'Elisabeth fut extrêmement offensée de cet écrit. Burleigh, qui arriva bientôt après un grand malheur pour Essex, malgré leur rivalité, avait eu l'air de vouloir pour lui les égards qu'il méritait comme au protecteur de sa fortune et en était payé par beaucoup de bien et un intérêt réel de la fortune. Essex succéda à Burleigh comme chancelier de l'université de Cambridge, et fut reçu avec les grands honneurs quand il fut en possession de cette dignité, comme l'observent ses contemporains anglais, ce fut une des chances heureuses de la vie d'Essex ; il s'imagina qu'il allait dévaloir de la confiance entière de la reine ; sa présomption s'en accrut ; ses ennemis, qui n'étaient pas venus par Burleigh, eurent l'air de se dévouer pour agir contre lui ; on en fournissait l'occasion. Après la mort de Burleigh, Essex et la reine furent d'un avis sur le choix de la personne

qu'il convenait le mieux d'envoyer en Irlande. Ce dernier, ne pouvant parvenir à faire partager son opinion à la reine, s'oublia au point de lui tourner le dos avec un air de mépris. Justement blessée de cette insolence, elle lui donna un soufflet, en lui disant, d'un ton qu'elle tenait de son père, d'aller se faire pendre. Essex mit aussitôt la main à son épée ; le grand amiral, qui était présent, se plaça entre la reine et Essex, qui jura qu'il n'était pas fait pour supporter un tel outrage de la main même d'Henri VIII, et sortit bouillant de colère. Le garde du sceau s'engagea à demander pardon à Elisabeth ; il répondit à cette invitation par une lettre très longue, dont les expressions étaient peu mesurées, et dans laquelle il appelait de la reine au jugement de Dieu. Ses amis eurent l'imprudence de divulguer cet écrit, qui produisit un très mauvais effet sur l'esprit d'Elisabeth. Cependant elle se réconcilia avec lui et lui rendit sa bienveillance, qui sembla avoir acquis une nouvelle force. Peu de temps après, il fut question dans le conseil de la réduction de l'Irlande. Essex blâma beaucoup la négligence de ceux qui avaient eu la direction des affaires dans cette île, ajoutant que, faute de poursuivre les rebelles avec vigueur, ils avaient prolongé inutilement la guerre et causé de grandes dépenses en pure perte ; qu'il fallait envoyer en Irlande un général qui eût de l'expérience et de la réputation ; on supposa qu'il voulait se désigner, cependant il refusa cette mission tant qu'il le put, parce que ses amis s'aperçurent que ses ennemis ne voulaient l'en charger que pour le perdre. Comme il reconnut d'un autre côté qu'il ne pourrait jouir d'aucun repos tant qu'il resterait en Angle-

terre, il accepta, reçut le 12 mars 1598 sa commission de vice-roi, avec des pouvoirs plus étendus que l'on n'en avait accordés jusques là; et, menant avec lui des forces considérables, il partit pour l'Irlande, fatale à son père. Il n'y fut pas plus heureux, et y agit d'une manière toute opposée à l'opinion qu'il avait manifestée dans le conseil. Il affecta même de faire précisément le contraire de ce qui lui était ordonné dans sa patente, et donna, contre les instructions formelles de la reine, le commandement de la cavalerie au comte de Southampton. Il ne fit rien d'important, demanda des renforts, et finit par accorder aux chefs des rebelles une trêve préjudiciable aux intérêts de l'Angleterre. La reine fut indignée de sa conduite; les lettres qu'il lui adressait, ainsi qu'au conseil, n'étaient d'ailleurs remplies que d'expressions de mécontentement et de fierté, et de plaintes contre la facilité avec laquelle on accueillait les dénonciations de ses ennemis. Elisabeth lui écrivit avec une certaine aigreur, lui ordonna de rester en Irlande, et, se défiant de ses desseins, fit lever en Angleterre des troupes, dont elle donna le commandement au comte de Nottingham, ennemi d'Essex. Celui-ci, inquiet de ce qui se passait, et convaincu que sa présence suffirait pour appaiser Elisabeth, se hâta de retourner auprès d'elle. Dans le premier moment de sa surprise, elle le reçut avec bienveillance; mais, laissée à elle-même, elle pensa qu'il méritait d'être puni, lui ordonna les arrêts chez lui, et ensuite, le fit interroger sur les motifs de sa conduite en Irlande. Il se défendit assez mal, témoigna une grande soumission, et finit par exprimer le projet d'aller vivre dans la

de la cour e
les contrarie
pouver produisi
et, qu'il tomb
rensement malade. Elisabeth
avait dit constamment qu'
de sévérité avec Essex, ell
simplement le corriger et
perdre, lui envoya des pa
consolation qui lui rendrent
Les ennemis du comte, ala
ce retour d'affection de la r
persuadèrent que sa maladie
feinte. Elle lui fit de nouvea
ver son ressentiment; les cab
amis d'Essex, parmi le peu
les succès de son successeur
lande, la déterminèrent enfi
justifier aux yeux du public
duite envers le favori, à le fit
par le conseil; il s'y défend
tant d'éloquence, de modét
de raison, que ses juges, mèn
son ennemi juré, rendirent
loyauté de ses intentions, m
pour avoir compromis les ir
la reine, condamné à être
de tous ses emplois, excepté
de général de cavalerie. Il
voulut, par-là, lui laisser l'
d'obtenir sa grâce. Sa con
fort humble pendant quelq
il se jeta même dans la dévot
dant, malgré ses protestati
perdait rien de sa fierté. Re
une demande qu'il avait a
la reine, peu de temps ap
été mis en liberté, dan
1600, il écouta trop les c
Henri Cuff, qui avait été s
taire. (Voyez CUFF.) C
vint à bout de lui persua
pas avoir recours aux m
soumission envers la reine,
princesse était livrée à u
composée de ses ennemis
et c [redacted] l moyen de re

it d'obtenir d'elle une quelque moyen que ce onseils dangereux, à étés, firent impres- du comte; il exhala ment dans les termes gés, et alla jusqu'à lesse rendait la reine et que son esprit n'é- tortu que son corps : lisabeth fut vivement quoiqu'elle fut alors le soixante-dix ans, ible de se croire Enivré de la faveur depuis qu'il était mal- ait s'accroître, Essex us les moyens ima- faire des partisans s classes de citoyens, parmi les puritains, teurs, accoutumés à rs auditeurs la doc- stance à l'autorité ci- raient aux projets sé- par le comte. Il en- onisations secrètes avec l'Ecosse, successeur lisabeth, lui promet- de cette princesse une i assurât son droit couronne, et lui pro- concours de l'armée mandée par Montjoy, efforça de répandre l'opinion que ses en- le comte de Nottin- crétaire-d'état, et les onseil de la reine, s aux droits du roi brement dévoués aux pague, et des parti- mérique de l'infante. , le 7 février 1601, un e de ses adhérents. nté d'avoir à sa dévo- personnes de distinc-

tion, et de pouvoir, à sa volonté, faire mouvoir la populace, il dévoila ses projets criminels, qui ne tendaient à rien moins qu'à s'emparer, par la force des armes, du palais de la reine, obliger cette princesse d'assembler un nouveau Parlement et de changer ses ministres. Elisabeth, qui se doutait du complot que l'on tramait, envoya Robert Sackville, fils du grand-trésorier, pour observer à l'hôtel d'Essex l'état des choses. Un moment après, Essex reçut une sommation de se rendre au conseil qui se tenait chez le grand-trésorier. Tandis qu'il réfléchissait à l'objet de ce message et à la visite inattendue de Sackville, on lui remit une note qui l'avertissait de pourvoir à sa sûreté. Persuadé que sa conspiration était découverte, ou au moins soupçonnée, et que la peine la plus douce qu'il eût à redouter était une nouvelle détention plus sévère que la précédente, il prétexta une indisposition pour ne pas obéir aux ordres du conseil, et envoya prier les plus intimes des conjurés de venir l'aider de leurs conseils. Parmi les expédients proposés, Essex rejeta celui de fuir hors du royaume; s'emparer du palais lui parut une chose impraticable, puisque l'on y avait doublé la garde: il ne restait plus que le moyen de faire mouvoir le peuple de Londres. Tandis que l'on délibérait sur la prudence et la possibilité de cette mesure, arriva quelqu'un qui promet que l'on peut compter sur les habitants de Londres. Essex, infatué de l'opinion de sa popularité, pense qu'il sera assez puissant pour renverser, avec l'aide de la multitude, le gouvernement d'Elisabeth, consolidé par le temps, révééré par sa sagesse, soutenu par sa propre énergie et par l'approba-

tion de la nation entière. Il remit au lendemain l'exécution de son projet insensé. Le 8, plus de trois cents personnes de considération le virent trouver; il leur présenta les dangers auxquels il prétendait que l'exposait la malice de ses ennemis; dit aux uns qu'il était prêt à se jeter aux pieds de la souveraine pour implorer son pardon; aux autres que, quelque chose qui pût arriver, son immense crédit dans la ville de Londres lui assurerait une ressource inmanquable. Dans ce moment, lord Egerton, garde du sceau, et trois autres personnages d'un rang élevé, vinrent de la part de la reine à l'hôtel d'Essex pour s'informer de la cause de ces mouvements extraordinaires, furent admis par un guichet, et leur suite resta en-dehors. Ils requièrent, au nom de la loi, toutes les personnes présentes de déposer leurs armes; mais ils furent menacés à leur tour par la foule exaspérée qui les entourait. Alors Essex, jugeant qu'il s'était trop avancé pour reculer, les fit retenir prisonniers dans son hôtel, et sortit avec deux cents de ses adhérents, armés de leurs seules épées. Il marcha vers la cité, en criant: « Pour la reine, pour la reine! on en veut à ma vie. » On s'attroupaient autour de lui avec surprise; mais personne ne se disposait à le joindre. Voyant cette froideur, et apprenant qu'il venait d'être déclaré traître, il commença à désespérer du succès de son entreprise, et songea à faire retraite; mais il trouva les rues barricadées; il voulut forcer le passage; quelques personnes furent tuées auprès de lui. Il gagna le bord de la rivière, et s'embarqua pour rentrer chez lui. Il vit, en y entrant, qu'un de ses confidents, qu'il avait chargé de traiter de sa capitulation avec le

illé à la cour. Il se fit d'abord défendre la dernière extrémité, il finit par se rendre à discrétion, à la condition de n'être pas maltraité, et d'être entendu dans sa défense. Il fut conduit à la tour, où il fut mis au milieu de cette émeute, que l'on fit le procès aux principaux criminels. Le duc d'Essex et de Southampton furent traduits devant un jury composé de vingt-cinq pairs. Leur crime fut évident; aussi les amis dirent-ils choqués de l'entendre parler de son innocence et de ses intentions, et surtout de l'être partisan de l'infamie. Il n'eut pas de peine à le contester. (Voy. Robert CECIL.) Quand on entendit prononcer sa sentence, il se comporta comme un homme qui tend que la mort, disait néanmoins qu'il serait fâché qu'on le reprît à la reine comme un homme qui daignait sa clémence, mais ne ferait pas de soumission terrible pour l'obtenir. Southampton fut conduit d'une manière plus honorable. Une circonstance du procès qui révolta le public, fut de voir contre lui François Bacon qui avait tout (voy. Bacon). Ses jours de prison abâtirent le comte: il céda aux instances du ministre de la religion, et du conseil l'aveu de ses desseins, ainsi que de sa correspondance avec le roi d'Ecosse; mais au même temps, il chargea comme criminel plusieurs personnes, dont quelques unes furent poursuivies avec Elisabeth avait toujours aimé la gloire de passer pour élue chaque fois qu'elle avait de grand e... de sévérité.

qu'à regret. La po-
sit reparaître dans son
s sentiments pour lui;
es agitations réelles,
les plus pénibles. Le
l'amour, la fierté et
le soin de sa propre
et affectueux pour sou-
ent un combat conti-
esprit. Dans cet état
tait peut-être plus di-
le malheureux Essex.
rret de mort, le con-
peine venait-elle d'y
iveau, qu'elle éprouva
ar de tendresse. Les
x assurèrent la reine
mort, et qu'il avait dit
rait jamais être en sù-
vivrait. Ces discours
uire un effet contraire
attendaient; mais ce
rmer son cœur à la pi-
sion du comte à ne
miséricorde : elle at-
ent, et dans les plus
ses, cette preuve de
fin elle donna l'ordre
ibué les irrésolutions
is cette occasion, à la
Essex, à son retour
expédition contre Ca-
ie la tendresse de la
prenait une nouvelle
it de ce que la néces-
l'obligeait souvent de
l'exposait à tous les
es que pouvaient lui
nemis restés auprès
de cette tendre inquié-
nna un anneau qu'elle
la de garder comme
son affection, l'assu-
que pussent être ses
s, et quelques griefs
contre lui, il n'aurait
r cet anneau; sa vue

rappelant son ancienne tendresse,
elle serait prête à entendre sa justifi-
cation. Essex, après sa condamna-
tion, voulut faire cet essai, et remit
l'anneau à la comtesse de Notting-
ham, pour le porter à la reine. Le
mari de la comtesse, ennemi mortel
d'Essex, la détermina à ne pas s'ac-
quitter de cette commission. Elisabeth,
qui espérait que le comte ferait usage
de ce dernier appel à l'amitié, dut
croire qu'il le négligeait par entê-
tement. Alors, le ressentiment et la
politique étouffèrent tout autre senti-
ment dans son cœur; et le comte
monta sur l'échafaud, persuadé qu'E-
lisabeth était parjure à la parole
qu'elle lui avait donnée. Il fit paraître
à ses derniers instants des marques
de repentir et de piété plutôt que de
crainte, et reconnut la justice de la
sentence qui lui faisait perdre la vie.
Il fut, suivant son désir, décapité
dans la tour, le 25 février 1601; et
périt à l'âge de trente-quatre ans, vic-
time de sa témérité, de son impru-
dence, et de son caractère violent. Il
était d'ailleurs généreux, sincère,
bon ami, brave, éloquent, habile,
spirituel; mais la tendresse de la
reine, en l'élevant avant le temps au
faîte des honneurs, semble avoir été
la cause première de sa fin malheu-
reuse. Connaissant, dit Hume, et
son affection pour lui, et son propre
mérite, il la traitait avec une hauteur
que ni son amour, ni sa dignité ne
pouvaient lui faire supporter; le ca-
ractère amoureux de cette princesse,
devant, à un âge si avancé, la lui
faire trouver ridicule et même odieuse,
une franchise mal entendue le porta
à lui manifester trop ouvertement
ce qu'il pensait à cet égard. Les nom-
breuses réconciliations, les fréquents
retours de tendresse dont il avait
constamment tiré avantage, l'enhar-

dirent à tenter de nouvelles offenses; et enfin il la poussa hors des bornes de la patience, et il oublia que si elle se montrait femme dans toute la force du terme, elle finissait toujours par agir en souveraine. Essex était instruit, et protégeait les savants. Le poète Spenser était près de mourir de faim à Dublin, quand il vint à son secours; et après sa mort, il lui fit faire des obsèques magnifiques dans l'église de Westminster. Plutôt grand que bien fait, Essex avait l'air plutôt guerrier que courtisan : il se mettait avec assez de négligence, et aimait un peu trop les amusements futiles. Souvent il plaça mal son amitié. On ne lui a jamais adressé d'autre reproche sur sa morale, que d'avoir eu du penchant pour la galanterie. L'attachement d'Elisabeth pour Essex a donné lieu à plusieurs écrivains de faire des recherches pour découvrir de quelle nature il était. Lord Orford, entr'autres, a disserté longuement, pour prouver que c'était de l'amour : cet auteur démontre en effet que cette princesse avait pour Essex un attachement plus qu'ordinaire, quoiqu'en plusieurs circonstances qu'il cite, ce sentiment tienne plus de l'affection d'une mère capricieuse, que de celle d'une maîtresse. Les nombreuses lettres d'Essex, qui se trouvent dans les divers recueils des papiers d'état, et surtout dans les Mémoires du règne d'Elisabeth par Birch, et entr'autres, une longue lettre qu'il écrit d'Irlande à sa souveraine, pour lui exposer l'état de cette île, prouvent qu'il avait l'esprit très cultivé. Lord Orford dit que cette dernière pièce est, à plusieurs égards, égale aux productions des plus grands génies, et annonce l'habileté d'un général et d'un homme d'état. On a supposé qu'Essex avait eu recours d'abord à la plume du céle-

bre Bacon, et ensuite à celle de Shakespeare, mais le style de ses lettres qu'elles sont entièrement de sa main, et aussi quelques vers qui ne sont que sa prose. La catastrophe qui arriva ces jours, a fait le sujet de quelques tragédies anglaises, de trois comédies françaises (F. BOYER, CAULIERS, et Th. CORNEILLE), et de plusieurs romans. On est étonné de ne pas trouver dans son examen de la pièce de Voltaire intitulée le comte d'Essex le prénom de laume.

ESSEX (ROBERT DU COMTE D'), fils du précédent, né en 1592. A l'époque de sa mort, il ne resta que la veuve et une fille, qui furent sous le règne de Charles I. sous le nom de comtesse de Devonshire, l'envoya commencer ses études à Eton, d'où il passa en 1602 à l'université d'Oxford. Henri Savile, depuis chevalier, et qui avait été son intime de son père, survilla sa éducation. L'année suivante, Jacques I. rétablit le jeune comte dans ses honneurs héréditaires dont sa mère avait été privée par la sentence de son père condamné. Quand ce prince vint à Oxford en 1605, le comte d'Essex fut promu au grade de maître ès-arts. Sa jeunesse lui fit probablement méconnaître cette promotion, autrement il n'aurait pas, ainsi que cela arriva, quinze ans plus tard, la même distinction. On remarquait déjà en lui ce qui est si notable chez son père, et qui donna une preuve frappante de sa dispute s'étant élevée entre lui et Henri, prince de Galles, pendant qu'ils jouaient à la paume, le prince son adversaire fils de traitre lui répondit par un coup de poing, et le roi fut obligé d'interposer son autorité pour rétablir la paix. Il mourut à quatorze ans il fut marié à l'âge de

Les deux époux étant que le mariage fût parait aussitôt pour voyages. Cette absence qu'il avait contracta laissa séduire par le fut depuis le comte le entama contre son our cause d'impuis- el, à la honte de ce rvint, et qui se ter- rce. Le comte d'Es- t par cette sentence ale personnel, se re- res, où il consacra ix diversions et aux lui offrait la cam- 520, fatigué de cette igit au comte d'Ox- expédition militaire treprit pour servir , gendre de Jacques evèrent des compa- s, et l'année d'après e en Hollande, sous . Ramené en Angle- Essex figura au par- arti de l'opposition, recevoir de la cour. davantage au service manda en 1624 un Angleterre pour les ; et quoique les corps s n'eussent pas dans l'occasion de se si- exploits brillants, le acquit l'expérience du t distinguer. Quand int au trône, le comte ployé comme vice- : expédition infruc- Espagnols. Il fit en : campagne dans les u de temps après, se seconde fois. Mais il : sorte écrit qu'il ne ymenée que les dé-

sagrémens. La mauvaise conduite de sa femme le força, au bout de deux ans, de recourir au divorce. On peut croire que, rebuté des vaines tentatives qu'il fit pour goûter les douceurs de la vie domestique, le comte d'Essex saisit avec avidité l'occasion qui se présenta de jouer un rôle dans la carrière politique. Il chercha à se rendre populaire, et à capter l'attachement des officiers de l'armée et des ministres puritains. Cela n'empêcha pourtant pas Charles I^{er}. de l'employer dans plusieurs occasions importantes, comme dans l'armement naval qui eut lieu en 1635, et quatre ans après dans la campagne contre les Ecossais. Il soutint l'honneur et la dignité des armes du roi; et néanmoins, quand ses services furent devenus inutiles, on le remercia avec une froideur qui ne put que choquer un homme aussi fier. Il éprouva encore quelques désagrémens qui ne l'empêchèrent cependant pas de rester fidèle au roi. Il signa en 1640, avec onze autres pairs, une pétition pour prier ce prince de terminer, sans effusion de sang, les disputes qui s'élevaient, et de convoquer un parlement. Peu de temps après il fut un des commissaires chargés de traiter avec les Ecossais, et quand, à l'ouverture du long parlement, Charles I^{er}. reconnut la nécessité de se rendre populaire, il admit Essex dans son conseil, et le nomma ensuite grand chambellan. Cependant il ne voulut pas céder aux exhortations de ses amis les plus sages, qui l'engageaient à nommer Essex général de son armée, comme le plus sûr moyen de la conserver. Il paraît que la rudesse de ses manières avait déplu à ce monarque, qui ne se servait de lui que par nécessité; aussi quand il partit pour l'Écosse, il le nomma lieutenant-général

de ses forces au sud de la Trent. Une autre marque de confiance non moins honorable lui fut donnée par les pairs, qui, s'étant ajournés pour un certain temps, le choisirent pour président d'un comité permanent. Quand Charles I^{er} revint d'Ecosse, et que les rassemblements d'une populace turbulente firent craindre pour le roi et pour le parlement, la chambre des communes demanda qu'une garde fût formée dans la cité, et que l'on en donnât le commandement à Essex, dont la fidélité envers le roi et l'état était généralement reconnue. Charles ne jugea pas convenable d'accepter cette proposition; il quitta ensuite Londres, et donna ordre à Essex de le suivre. Celui-ci refusa, alléguant son devoir qui le retenait à la chambre des pairs, et perdit toutes ses places à la cour. Circonvenu par des hommes artificieux, il consentit, au mois de juillet 1642, à se charger du fardeau de commander l'armée levée pour la sûreté du roi et la défense des deux chambres du parlement, qui l'en remercièrent en jurant de vivre et de mourir pour lui. Quelques auteurs ont pensé qu'il n'accepta le généralat de l'armée parlementaire que dans l'espoir de mettre une prompte fin aux troubles; mais il ne tarda pas à être déçu: car le roi rassembla aussi une armée, et fut si offensé de sa conduite, qu'il le fit déclarer traître, et ne voulut pas entendre à des propositions de paix, parce qu'elles venaient de lui. Il combattit le roi en personne à Edgehill, le 25 août 1642; affaire dans laquelle chaque parti s'attribua la victoire. Essex n'en reçut pas moins les remerciements du parlement, avec une gratification de cinq mille livres sterling. L'année suivante il prit Reading. Une maladie qui se mit ensuite dans son armée l'empêcha de rien en-

treprendre d'important, ce qui, si fort les meneurs du parti, qu'il fut question de le destituer de toutes ces menées, il quitta hautement son mécontentement et sans une certaine faiblesse de volonté qu'il avait de commander au roi, et qui les empêcha (l'un) de mettre par un accommodement terme aux malheurs de la guerre, a de fortes raisons de croire qu'ils n'eussent pu parvenir à ce résultat. Renforcé par de nouvelles troupes, il fit lever le siège de Goring, surprit Cirencester, où étaient les magasins de l'armée royale, et remporta la bataille de Hewbery, le 17 septembre 1645. Il y montra une grande valeur; l'avantage y fut pour lui; mais cependant Essex ne put couvrir Londres. Il fut congédié par le parlement, et cependant il s'occupa beaucoup de dessein cette assemblée, qui continuait ces mesures, ou lui en donna qu'il n'approuvait pas. Après un coup de marches qui n'eut aucun résultat, il se laissa persuader dans le Cornwall, où on lui avait assuré qu'il trouverait un grand nombre de partisans. Le roi l'y surprit et le serra de telle manière, qu'il n'eut plus la liberté d'agir et fut obligé de souffrir du manque de vivres. Dans cet état de choses, Charles vint à Essex pour lui proposer un traité; celui-ci répondit qu'il n'avait rien à accepter, puisqu'il était le maître. Quelques corps se séparèrent, et il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Southampton, d'où il gagna la mer. On le reçut dans la capitale avec beaucoup de marques de respect et d'estime, mais il en éprouva peu de satisfaction. Il se montra encore une fois à l'armée; une mala-

commandement. A son
 les il trouva les affaires
 fusion extrême, et tint
 onseil dans lequel il fut
 iration d'attaquer Crom-
 parlement comme un
 Cela n'eut pas d'autre
 ugmenter la haine de
 ntre lui. Enfin, l'or-
Self Denying, ou de
 à soi-même, qui ex-
 mbres du parlement de
 de charges, lui fit per-
 ndement en 1645. Il ré-
 ai-sion avec des marques
 aisir. Le parlement, qui
 s être entièrement privé
 comme lui, vota qu'il se-
 rang de duc, et qu'on
 it dix mille livres par
 enir sa nouvelle dignité.
 ndaine ne permit pas au
 x de jouir de ces hon-
 pposa qu'il avait, comme
 du la vie par le poison. Il
 eptembre 1646. Le par-
 cerna des funérailles pu-
 s eurent lieu le mois sui-
 à plus grande magnifi-
 abbaye de Westminster.
 lus frappant de son ca-
 un manque de fermeté,
 ment aux circonstances
 res dans lesquelles les
 plies se trouvaient alors
 sfronts qu'il avait reçus à
 cidèrent à suivre la mar-
 qui voulaient aller bien
 il ne croyait. Il porta
 ontre son souverain, et
 hercha à maintenir la ha-
 s différents partis; ce qui
 ita tous. Malgré les fautes
 Essex, Hume et d'autres
 ou favorables à la cause
 ains, ont regardé sa mort
 grand malheur pour l'An-

gleterre. Intimement convaincu, dit cet
 historien, des excès auxquels il s'était
 déjà livré, et des fatales conséquences
 que l'on avait à redouter, il avait ré-
 solu d'amener les deux partis à faire la
 paix, et de remédier, autant qu'il se-
 rait en son pouvoir, à tous les maux
 auxquels il avait tant contribué, plutôt
 par erreur que par mauvaise inten-
 tion. Sa mort affaiblit considéra-
 blement dans les communes le parti
 presbytérien ou modéré; et les faibles
 restes d'autorité dont jouissait encore
 la chambre des pairs, furent totale-
 ment anéantis. En lui s'éteignit l'an-
 cienne famille de Devereux. E—s.

ESSEX. Voy. CAPEL, tom. VII,
 p. 60, et CROMWELL, tom. X, p. 292.

ESSEX (JACQUES), architecte an-
 glais, membre de la société des anti-
 quaires de Londres, né à Cambridge
 vers 1723, était fils d'un charpentier,
 et s'est distingué par ses succès dans
 l'imitation de l'architecture gothique.
 C'est lui qui traça et dirigea les répa-
 rations et les embellissements de ce
 genre, de la chapelle du collège du
 roi à Cambridge, des églises d'Ely et
 de Lincoln, de plusieurs collèges de
 Cambridge, de la Tour du collège de
 Winchester, etc. On a de lui quel-
 ques écrits : I. *Remarques sur l'anti-
 quité des différens méthodes de
 bâtir en brique, et en pierre, en An-
 gleterre* (Archæologia, tom. IV, pag.
 75.); II. *sur l'origine et l'antiquité
 des Eglises circulaires, et en parti-
 culier de l'Eglise ronde de Cam-
 bridge* (tom. VI, pag. 163). Essex
 y combat l'opinion que ces églises
 avaient été bâties par des juifs pour
 leurs synagogues, et pense que c'est
 l'ouvrage des chevaliers du Temple,
 qui les firent construire à l'imitation
 du St.-Sépulchre de Jérusalem; III.
*sur l'Abbaye et le Pont de Croy-
 land* (Bibliotheca topographica bri-

tavica, n^o-12). Il a aussi laissé des dessins dont quelques-uns ont été gravés. Il est mort le 14 septembre 1784.

EST. Voy. ESTE.

ESTAÇO (ACHILLE). Tel est le véritable nom d'un savant portugais que l'on a quelquefois, par erreur, appelé *Statio*, et qui est plus généralement connu sous le nom latin d'*Achilles Statius*. Il naquit le 15 juin 1524, à Vidigueira. Son père, chevalier de l'ordre du Christ, et gouverneur du château de Outam, s'était couvert de gloire dans les guerres d'Asie, et il voulait que son fils héritât de ses inclinations belliqueuses; ce fut même pour exciter son émulation et lui rappeler sans cesse les exploits d'un héros, qu'il lui donna le nom d'*Achille*. Mais le jeune Estaço était entraîné vers la littérature par un penchant invincible; d'ailleurs la délicatesse de sa santé ne lui permettait pas de suivre la carrière militaire, et il fut forcé de quitter les Indes, où il faisait, sous les yeux de son père, l'apprentissage des armes, et de revenir en Portugal. Après avoir étudié à Evora, sous le savant Resende, il entreprit, pour augmenter et perfectionner ses connaissances, le voyage de Louvain. Il n'y resta pas long-temps. La guerre que les Français faisaient dans cette partie de la Flandre, lui ôta le repos qu'exigeaient ses études littéraires, et il vint le chercher à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il publia son premier ouvrage. C'était un Recueil de vers latins, où l'on dut admirer un excellent ton de style et une grande pureté de morale. En voici le titre : *Sylvæ aliquot, unâ cum duobus Hymnis Callimachi eodem carminis genere redditis*, Paris, 1549, in-4°. Il y a une réimpression de 1555, avec quelques additions. Cette version de deux

Hymnes de Callimaque échappé aux recherches et du nouvel éditeur de *que grecque*. Après quelques années à Paris, où vauz d'érudition, Estaço Louvain. Les ouvrages dans cette ville prouvent qu'il y faisait de son temps se rendit à Rome, où il fut chargé de la chaire au collège de la Sapienza; tôt après, le cardinal Sixte pour son bibliothécaire; Pie IV lui donna l'imp de secrétaire du concile fut, sous Pie V, nommé pour les lettres latines et écrivent aux princes. Sa vie fut encore plus brillante plus d'ambition; mais, sous de Pie V, qu'il avait très ressentie, il voulut, d'un traitement honorable, ne viv pour lui et pour les lettres vain que le roi dom Manuel offrit la place d'historiographe Portugal, et de garde des royales; que le cardinal-roi désira l'avoir pour son Estaço préféra à ces emplois société de ses livres et de quelques amis savants et vertueux rut à Rome, le 28 septembre l'âge de cinquante-sept ans; testament, il demanda à avec l'habit de l'ordre de Saint-que, dans l'église des Capucins Rome, et, ce qui est plus il leur légua sa riche bibliothèque elle fut très utile au cardinalius, qui dans ses *Annales* son *Martyrologe*, remette fois Estaço de cet inestimable On peut consulter les listes espagnoles et portugaises né la liste exacte de tous d'Estaço; nous n'en in-

I. *Commentaire*, *De fato*, Louvain, 1552; — II. sur les *on*, ibid. 1552 et dédié au célèbre Jean de Barros. *Traité latin sur Horace*, Anvers, *rationes difficilium* Louvain, 1552. Il est reparu dans le *opus criticus de poëmatique latin sur Horace*, *De claris* la suite du Suétone, Anvers, 1574. Le Rome, 1565; la 7. Ce commentaire est bon; il dit qu'Essai, *a bien mérité de ces latines* sur *Caesare* Paul Manuce, dans la préface de l'érudition qu'Essai ces notes; elles sont dans le Catulle de *irævius*. VII. *Notes* le, imprimées de Manuce, en 1567, rimées dans les *Tide* Morel et de fait eu les variantes uscris, et son traité d'estime. VIII. *Notes* de différents ouvrages de *rysostome*, de St. Athanase, de différentes dates; *orum ut extant in lus*, Rome, 1569, recueil de portraits, antique; l'épître préface sont d'Estação. Parfois cette collection Orsini, qui parut dans la même ville. Il y a dans l'une

et dans l'autre beaucoup de planches pareilles; l'imprimeur est le même, et c'est un franc-comtois nommé Lafrérie, qui a, pour l'une et pour l'autre, dirigé le tirage des gravures. La collection de 1570 peut être regardée comme une 2^e. édition de celle de 1569. Tous les ouvrages d'Estação n'ont pas été imprimés. Il laissa en manuscrit beaucoup de poésies portugaises, entre autres une Traduction des Psaumes; des Remarques latines sur la *Poëtique d'Aristote*, sur Virgile, sur les odes d'Horace; la Vie de son père, écrite en latin, et plusieurs petits Traités. Selon le témoignage de Barbosa, qui écrivait vers le milieu du dernier siècle, les manuscrits d'Estação étaient conservés, à Rome, dans la bibliothèque des Oratoriens et dans celle des Augustins. Il est probable qu'ils y sont encore, et a peu près sûr qu'ils ne seront jamais imprimés. La critique et la philologie ont fait de trop grands progrès pour que la publication des manuscrits d'Estação doive aujourd'hui être désirée et puisse être fort utile. B—ss.

ESTAÇO (BALTHAZAR) était de la même famille qu'Achille Estação. Il naquit à Evora, en 1570, et fut chanoine pénitencier de la cathédrale de Viseu. Un recueil de *Sonnets*, *Chansons*, *Eglogues*, et autres vers, (Coimbre, 1604), lui a valu une place obscure sur le Parnasse Portugais. — Gaspar Estação, son frère, étudia particulièrement les généalogies des familles nobles, et les antiquités du Portugal. Il publia le résultat de ses laborieuses recherches, dans un livre intitulé: *Varias antiquidades de Portugal*; Lisbonne, 1625, in-folio. A la fin de cet ouvrage, qui mérite d'être recherché, l'on trouve un traité sur la généalogie des Estação d'Evora, et, ce qui est

un peu plus curieux, sur l'origine des armoiries.— Manuel ESTAÇO, frère des précédents, se fit Augustin, et fut un célèbre prédicateur. Il mourut le 7 juin 1638, laissant des manuscrits que les Augustins de Lisbonne conservent précieusement, et qui ne peuvent guère être précieux que pour des Augustins : ce sont des sermons, et une histoire des couvents que la congrégation a dans les Indes. B—ss.

ESTAING ou ESTEING, maison noble et ancienne du Rouergue, nommée *De Stagno* dans des actes du 10^e. siècle. Les Chroniqueurs qui ont rendu ce mot en français par de l'*Estang*, n'ont pas peu contribué à augmenter l'embarras de ceux qui se sont occupés de la généalogie de cette illustre famille. D'ESTAING (Dieu-Donné), qualifié ancien chevalier, sauva le roi Philippe-Auguste d'un péril imminent à la bataille de Bouvines, en 1214, et en fut récompensé par la permission de placer dans son écu les armes de France, avec un chef d'or pour brisure. — D'ESTAING (François), né en 1460, commença ses études à Lyon, et les termina sous les plus habiles professeurs de l'Italie; il reçut le grade de docteur en droit à Padoue, en 1488; embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat de l'église de Lyon, et fut chargé de différentes missions dont il s'acquitta avec succès. Nommé à l'évêché de Rhodéz, en 1501, il se retira, peu de temps après, dans son diocèse, et partagea ses moments entre les soins de l'administration et la culture des lettres. C'était un prélat fort instruit. Symphorien Champier lui dédia, en 1507, son *Histoire des Papes français*, et il lui exprime, dans l'épître préliminaire, sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il en avait reçus. L'évêque de Rhodéz était très charitable,

il distribuait chaque année vres, la plus grande partie d'venus. Il fit construire, à son tour de sa cathédrale, insin l'approbation du St.-Siège, l'Ange-Gardien, et mourut tation de sainteté le 1^{er}. n 1529. On voyait son épitap sa cathédrale. Le P. Hilariou a inséré la Vie de François d' dans ses *Eloges des Hommes tres*. La Vie de ce prélat a en écrite en français par le P. B. suite, Clermont, 1656, in-4^o latin par Laccarry, ibid., 168^o.

ESTAING (Joacarru d' d'Issoire, nommé évêque d' mont, en 1614, mort en 1647, in-8^o. — D'ESTAING (frère du précédent, chanoine d' aumônier de la reine Anne d' succéda à Joachim dans l'évê Clermont, et mourut en 1654. une nouvelle édition des *Statuts* du diocèse, avec des tions et des additions, Cler 1655, in-8^o. — ESTAING (Je comte d'), né vers 1617, ément distingué par ses talents et par les agréments de prit. Après qu'il se fut retiré vice, il employa ses loisirs à l'*Histoire généalogique* de sa Les copies du manuscrit se nrent, et en rendant justice à l' qu'il avait montrée dans cet on trouva qu'il revenait trop sur le bonheur qu'avait eu l' ancêtres, de sauver Philippe à Bouvines. C'est à quoi l'on allusion dans ces vers de sur la Noblesse :

Je veux que la valeur de ses aïeux soit
Ait fourni de matière aux plus vaines
Et que l'un des Capets, pour honorer

Je dois son dévouement :
d'une inutile gloire,
libres dans l'histoire,
aux yeux de l'univers
ainsi qu'ont épargnés les vers?

On sait, parut en d'Estaing mourut en remarquer pour son même une preuve de anel, qu'il ne se plai- liberté dont Boileau égard. On attribue au : *Dissertation sur la action et sur l'origine rmones et des armoi- 10, in-8°. Cette pièce, t, est curieuse et rare.*

W — s.

(CHARLES-HECTOR, la même famille que naquit au château de ne, en 1729. Il com- ère militaire par le al dans un régiment rint bientôt brigadier roi, et alla servir, dans les Grandes- comte de Lally. favorisa pas l'expé- it partie; il fut pris iège de Madras. Les t rendu la liberté sur l'engagement auquel se mit à la tête d'un s, et fit beaucoup de rce britannique dans is il eut la maladresse rendre une seconde eurs crurent pouvoir ivec sévérité; ils l'en- gleterre, où il fut jeté de Portsmouth. Re- s sa patrie, il voua elle aux Anglais, dont a loyale avait cepen- le traitement sous le- ii. A la paix de 1763, nant général des ar-

mées navales, on ne sait pas trop sur quel fondement, puisque sa jeunesse avait été employée toute entière au service de terre. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'il n'eut jamais l'estime des officiers de la marine royale; celle du commerce seule lui fut dévouée, et peut-être que cette dangereuse faveur, en opposition avec l'opinion qui s'était formée contre lui parmi les siens, ne contribua pas peu à la conduite qu'il tint depuis. En 1778, le comte d'Estaing, élevé au grade de vice-amiral, fut envoyé, avec douze vaisseaux de ligne, pour agir en faveur de l'indépendance américaine. Il partit de Toulon le 13 avril; les vents contraires lui firent éprouver des retards. L'amiral Howe, qui était dans la Delaware avec une escadre beaucoup plus faible, eut le temps de rembarquer l'armée anglaise et de revenir à New-Yorck; ensorte que, lorsque d'Estaing arriva à l'embouchure de cette rivière, il y avait huit jours que l'amiral anglais en était parti. Ce fut alors qu'il chercha à reprendre quelques-unes de nos colonies. Lorsqu'il parut devant Rhode-Island, Howe, renforcé par quelques vaisseaux de l'escadre de Byron, se présenta pour le combattre: à l'instant où les deux escadres s'étaient jointes, une horrible tempête vint les séparer. L'amiral français, ayant eu son vaisseau (*le Languedoc*) démâté et rasé comme un ponton, fut atteint et obligé de combattre plusieurs vaisseaux ennemis, dont il vint à bout de se dégager par son courage et sa présence d'esprit. Ayant réuni tous ses vaisseaux à Boston, où il les répara, il apprit que l'amiral Hotham et le général Graunt étaient partis le 2 novembre de Sandy-Hook avec 5 vaisseaux de ligne, et un convoi portant 5000 hommes de débar-

quement. D'Estaing ayant mis à la voile pour atteindre cette flotte, ne put prévenir son arrivée aux Antilles, trouva les Anglais débarqués à Ste.-Lucie, et 7 vaisseaux de ligne (deux autres les ayant joints) embossés dans le grand cul-de-sac de l'île, tout près de terre (le gisement de la côte leur ayant permis cette position), et tous leurs canons du revers de l'embossage en batterie à terre. Le vaisseau amiral et un autre seulement parvinrent à mouiller à l'entrée de la baie; mais ils ne purent soutenir le feu de l'ennemi, et furent contraints d'arriver. Le général, ayant rassemblé 5 ou 6000 hommes des troupes qui étaient à la Martinique ou à la Guadeloupe, vint attaquer les ennemis par terre; mais comme ils avaient pris position sur les mornes, il ne put les y forcer, et fut obligé de rentrer dans les ports de la Martinique, pour y attendre les renforts que lui amenaient de Grace et Lamotte - Piquet; à leur arrivée, il reprit la mer avec 25 vaisseaux de ligne, dont 5 de 50, s'empara de l'île de Saint-Vincent, et débarqua à la Grenade qu'il prit d'assaut, marchant lui-même à la tête d'une des colonnes de sa petite armée. A peine le pavillon français fut-il arboré sur ces forts, que l'amiral Byron, avec 21 vaisseaux de ligne et un convoi chargé de troupes de terre, se présenta pour secourir ou reprendre l'île. D'Estaing appareilla sur-le-champ, et attaque l'ennemi avec 17 vaisseaux, de Grace, qui commandait une des trois divisions de l'escadre, étant resté dans la rade, sous le prétexte de manque de vent. Byron fut complètement battu; et il ne fut pas poursuivi, parce que, étant tombé beaucoup sous le Vent pour se réfugier à la Jamaïque, d'Estaing n'eût pu remonter aux îles du Vent qu'après un laps de temps

considérable, ce qui aurait empêché l'expédition qu'il projetait sur les côtes méridionales des Etats-Unis. Dans ces diverses expéditions, il eut encore le commandement de plusieurs flottes considérables. Le comte revint en France en 1780, et fut nommé à la tête de la garde nationale de Cadix. En 1785, il était à Cadix, où il commandait des flottes combinées de France et d'Espagne, prêt à partir pour l'expédition, lorsque la révolution vint à la cour, où les seigneurs de la révolution se réunirent à se former. Appelé à l'Assemblée nationale, comblé des éloges et des bienfaits du gouvernement, il fut élu dans le parti qui devait le renverser, et ne fut cependant pas député à l'états-généraux. Malgré la faveur populaire dont il jouissait, n'ayant pas assez d'ascendant sur la noblesse pour se faire élire, il devint seulement commandant de la garde nationale de Versailles, où régnait alors généralement un esprit républicain. Dès le mois de septembre, il crut devoir donner, par ses conseils à la reine, et par son ter à se montrer plus populaire, à détourner le roi du projet de fuir la France. Dans les funestes journées des 5 et 6 octobre, il ne donna aucun ordre à la garde nationale de Versailles, et laissa la populace de Versailles se mêler avec les troupes qui étaient arrivées de Paris, et mettre toutes les horreurs de deux journées présentèrent un spectacle. Après ces événements, le comte d'Estaing ne resta plus à Versailles dans la nullité parfaite, comme l'ont imprimé quelques biographes: il vint à Paris, s'enrôla dans la garde nationale de cette ville, où le rédacteur

revir sous l'uniforme de
 ier. Lors du voyage de
 protesta de son dévoue-
 blée, qui ne lui deman-
 ne fut pas question de
 ournées des 20 juin et
 : il eut soin de se tenir
 rage, tant qu'il lui fut
 y soustraire: mais il ne
 à la loi des suspects, et
 que si ce décret absurde
 sceptible de quelqu'ap-
 : c'est peut-être sur le
 ng qu'il devait porter. Il
 triote par calcul, sans
 ourtisan, par habitude.
 qu'il voulut encenser le
 républicains; mais ceux-
 ment dupes de pareilles
 : enfermèrent le comte
 is la prison de *Sainte-*
 à ils le firent conduire
 révolutionnaire, pour
 mme témoin, dans le
 reine: il déclara n'a-
 dire contre cette mal-
 nesse; mais il ajouta
 ersonnellement à s'en
 'expliqua d'une manière
 r sa conduite pendant la
 In journaliste, qui pre-
 s sur cette odieuse af-
 voir, par égard pour le
 : portait le témoin, adou-
 dureté de sa déposition;
 taing réclama vivement
 fficieuse infidélité, et fit
 oin des rues sa dépositi-
 u'il affirma l'avoir faite,
 même qu'il affecta de la
 défavorable à l'illustre
 i il avait, dit-on, les plus
 ations; mais rien de tout
 sauver. On battait mon-
 e de la Révolution, sui-
 sion d'un personnage du
 : comte d'Estaing était

fort riche. Il fut traduit lui-même au
 tribunal révolutionnaire, et condam-
 né à mort, le 28 avril 1794. Il était
 âgé de 65 ans, et avait été nommé
 amiral en 1792, par la protection
 du député Rouyer, qui avait encore
 beaucoup d'influence dans le minis-
 tère de la marine.

B—U.

ESTAMPES (ANNE DE PISSELEU,
 duchesse d'), dite d'abord M^{lle}. d'*Heil-*
ly, fille d'Antoine, seigneur de Meu-
 don, naquit vers l'an 1508. D'abord
 fille d'honneur de la duchesse d'Angou-
 lême, mère de François I^{er}, elle suivit
 cette princesse, à laquelle le roi avait
 donné la régence pendant sa captivité,
 et alla avec elle au-devant du monarque,
 lorsqu'il revint en France après la con-
 clusion du traité de Madrid. François
 vit pour la première fois M^{lle}. d'Heil-
 ly à Baïonne; elle avait dix-huit ans.
 Le roi fut si frappé de l'éclat de ses
 charmes, qu'il en devint éperdument
 amoureux, et lui sacrifia la comtesse
 de Châteaubriant, qu'il avait tendre-
 ment aimée. La beauté n'était pas le
 seul avantage que possédât M^{lle}.
 d'Heilly: son esprit solide et brillant
 à la fois assura son empire sur le
 cœur du roi, et le rendit durable. Sen-
 sible aux beautés des arts et au mé-
 rite des lettres, elle les protégea, et
 mérita le titre de *Mécène des beaux-*
esprits, et l'éloge qu'on lui donna
 d'être *la plus belle des savantes et la*
plus savante des belles. Afin de don-
 ner un rang à sa maîtresse, le roi lui
 fit épouser Jean de Drosse, dont le
 père avait suivi le parti du duc de
 Bourbon. En faveur de ce mariage,
 François I^{er}. fit rendre à Jean de Brosse
 les biens de sa maison qui étaient con-
 fisqués, le fit chevalier de l'Ordre,
 gouverneur de Bretagne, et lui donna
 le duché d'Estampes. Aimée du plus
 grand roi qu'eût alors l'Europe, dé-
 positaire de toutes les grâces, la du-

chesse se servit de son crédit pour enrichir sa famille. Ses trois frères obtinrent des évêchés, deux de ses sœurs de riches abbayes, et les autres s'allièrent aux plus grandes maisons du royaume. Tant de bonheur fut troublé par la jalousie que conçut la duchesse d'Estampes contre Diane de Poitiers, maîtresse du Dauphin, qui, de son côté, la haïssait. La haine réciproque des deux rivales éclatait en toute occasion et partagea bientôt toute la cour. Cette mésintelligence porta la désunion jusque dans la famille royale. La duchesse forma un parti en faveur du duc d'Orléans, jeune prince dont la valeur brillante retraçait déjà celle de François I^{er}. Diane, qu'on appelle alors la *grande sénéchale*, se mit à la tête de celui du Dauphin. Ces dissensions eurent les suites les plus funestes ; car la duchesse, sans consulter les intérêts de l'état, et dans la crainte que le Dauphin ne l'emportât sur le duc d'Orléans, s'opposa autant qu'il lui fut possible aux progrès de ce prince contre les armées de Charles-Quint. Lorsqu'en 1540 ce monarque traversa la France pour se rendre dans les Pays-Bas, et se confia avec une noble franchise à la loyauté de François I^{er}, la duchesse d'Estampes conseilla au roi de se rendre maître de la personne de l'empereur. Le roi, trop généreux pour suivre un pareil avis, se contenta de dire à ce prince en lui présentant la duchesse ; « Mon frère, » voici une belle dame qui me con- » seille d'aneantir à Paris l'ouvrage de » Madrid. » On prétend que Charles répondit froidement : « Si le conseil » est bon, il faut le suivre. » Cependant, alarmé du péril où il se trouvait, l'empereur chercha à gagner la favorite ; quelques auteurs prétendent qu'il y parvint en lui faisant accepter un très beau diamant qu'il laissa tom-

ber exprès, et qu'elle s'en servit de ramasser pour le lui rendre. Il n'est guère probable de croire que le plaisir de posséder un diamant, quelque beau qu'il soit, ait pu avoir une grande influence sur une femme comme la duchesse d'Estampes, et dans sa situation ? Sa maîtresse avec exactitude quels moyens employa l'empereur pour la gagner ? Il est certain qu'elle eut avec lui la suite des liaisons très nuisibles aux intérêts de la France. Toujours par sa haine pour Diane et son désir de rabaisser le Dauphin, elle obligea, par ses intrigues, ce prince à lever le siège de Perpignan, les ennemis, avertis par lui de ses desseins du roi, jetèrent des secours, la rendirent impuissante. Lorsqu'en 1544, Charles-Quint et Henri VIII attaquèrent France et Espagne de concert, la duchesse fut accusée d'avoir livré le secret des opérations de la campagne à l'empereur. On lui impute également la prise d'Epernay, celle de Compiègne, de Thierry, et les succès des Impériaux dont l'approche porta l'effroi dans les murs de Paris. Abusé par la passion du roi et de l'ascendant que ce prince avait sur son esprit, elle le déterminait à signer le traité de Crépy, si défavorable pour la France, que le Dauphin protesta contre ce traité quelques jours après qu'il eut été signé. Ce prince redoutait depuis si longtemps la rivalité de François I^{er}, mourut le 10 juillet 1547. Le Dauphin lui succéda sous le nom de Henri II, et l'on prétend que Diane de Poitiers monta sur le trône avec lui. La duchesse d'Estampes n'avait eu qu'un pouvoir d'intermédiaire ; Diane régna ouvertement. Ses créatures de la duchesse furent graciées ou exilées ; mais, o-

de nuire à sa rivale lui en à coup la volonté, Diane de lui faire donner l'ordre dans ses terres, et la laissa sous ses biens. Après la mort de Diane, la duchesse d'Estampes fut toujours protégée la religieuse réformée, peut-être Diane la persécutait, emmentement le protestantisme; le revenu des grands biens acquis pendant sa faveur, ces prosélytes et à secourir protestants. Il est singulier d'ore de Béze, qui nomme personnes marquantes qui la réforme, ne parle point d'Estampes; sans doute il a voulu nuire à sa secte en avouant sa protectrice. Cette favorite, stérilité reprochera éternellement trahi la confiance du roi pendant plus de vingt années dans une telle obscurité, à peine l'époque de sa mort: elle arriva vers l'an 1576.

B — Y.

PES VALENÇAY (ACHILLE) à Tours en 1589, fut reçu dans l'ordre de Malte de huit ans. Il se distingua dans l'ordre, et chercha toutes occasions de signaler son nom en France, en Italie, et dans les autres pays. Il se trouva au siège de Candie avec ses quatre frères, et se distingua par son intrepidité. Louis XIII, lui donna une compagnie de cavalerie dans son régiment. À la réduction de la Roumélie il fut fait maréchal-de-camp, et par cette qualité, la campagne de 1664 la paix lui ayant permis de retourner à Malte, il fut nommé général, s'empara de l'île de Ste. Anna, dans cette circonstance, preuves extraordinaires de

sa valeur. Il fut ensuite sollicité, par le pape Urbain VIII, de venir prendre le commandement de ses troupes, dans la guerre qu'il soutenait contre le duc de Parme; fixa la victoire sous les drapeaux du Saint-Siège, et fut récompensé de ses services par le chapeau de cardinal; c'était en 1643. Le nouveau prélat ne montra pas moins de valeur dans le conseil qu'il en avait fait voir à la tête des armées; il obligea l'ambassadeur d'Espagne à s'excuser des propos indiscrets qu'il avait tenus sur la personne du roi de France. Il mourut à Rome le 16 juillet 1646. — **ESTAMPES VALENÇAY** (Léonor d'), frère du précédent, fit ses études au collège de Navarre, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé abbé de Bourgueil en Anjou, et l'un des députés du clergé de cette province aux états-généraux de 1614. Il obtint l'évêché de Chartres, en 1620, après la mort de Philippe Hurault; fut transféré à l'archevêché de Reims, en 1641, et mourut à Paris, le 8 avril 1651, à soixante-trois ans. Sainte-Martin parle avec éloge de ce prélat, dans la *Gallia christiana*. Il avait la réputation d'un bon prédicateur; et il a composé quelques écrits, dont le plus remarquable est un poëme latin, à l'honneur de la Sainte-Vierge, Paris, 1605, in-8°. Ce fut lui qui rédigea une partie des délibérations de l'assemblée du clergé, tenue en 1625; il dressa la censure de l'*Admonitio ad Regem*, et des *Mysteria politica*, deux libelles qui venaient de paraître, renfermant plusieurs propositions injurieuses à la couronne de France. (V. EUDÉMONT, JEAN et KELLER). Elle fut imprimée en latin, en français et en italien, par ordre du clergé. Quelques évêques en blâmèrent cependant la rédaction, et en proposèrent une autre; mais celle d'Estampes fut maintenue par plu-

dirent à tenter de nouvelles offenses; et enfin il la poussa hors des bornes de la patience, et il oublia que si elle se montrait femme dans toute la force du terme, elle finissait toujours par agir en souveraine. Essex était instruit, et protégeait les savants. Le poète Spenser était près de mourir de faim à Dublin, quand il vint à son secours; et après sa mort, il lui fit faire des obsèques magnifiques dans l'église de Westminster. Plutôt grand que bien fait, Essex avait l'air plutôt guerrier que courtisan: il se mettait avec assez de négligence, et aimait un peu trop les amusements futiles. Souvent il plaça mal son amitié. On ne lui a jamais adressé d'autre reproche sur sa morale, que d'avoir eu du penchant pour la galanterie. L'attachement d'Elisabeth pour Essex a donné lieu à plusieurs écrivains de faire des recherches pour découvrir de quelle nature il était. Lord Orford, entr'autres, a disserté longuement, pour prouver que c'était de l'amour: cet auteur démontre en effet que cette princesse avait pour Essex un attachement plus qu'ordinaire, quoiqu'en plusieurs circonstances qu'il cite, ce sentiment tienne plus de l'affection d'une mère capricieuse, que de celle d'une maîtresse. Les nombreuses lettres d'Essex, qui se trouvent dans les divers recueils des papiers d'état, et surtout dans les Mémoires du règne d'Elisabeth par Birch, et entr'autres, une longue lettre qu'il écrit d'Irlande à sa souveraine, pour lui exposer l'état de cette île, prouvent qu'il avait l'esprit très cultivé. Lord Orford dit que cette dernière pièce est, à plusieurs égards, égale aux productions des plus grands génies, et annonce l'habileté d'un général et d'un homme d'état. On a supposé qu'Essex avait eu recours d'abord à la plume du céle-

ensuite à celle de ses lettres entièrement de vers qui ne va sa prose. La catastrophe qui ses jours, a fait le sujet de tragédies anglaises, de trois françaises (F. BOYER, CAL et Th. CORNEILLE), et de romans. On est étonné de dans son examen de la pièce mas Corneille, Voltaire ait comte d'Essex le prénom laume.

ESSEX (ROBERT D comte d'), fils du précédent en 1592. A l'époque de sa reuse fin de son père, il fut aux soins de sa grand-mère l'envoya commencer ses études Eton, d'où il passa en 1602 à versité d'Oxford. Henri Saville depuis chevalier, et qui avait été intime de son père, surveilla son éducation. L'année suivante, Jacques rétablit le jeune comte dans les honneurs héréditaires dont sa mère avait été privée par la sentence qui avait condamné son père à mort. Quand ce prince vint à Oxford en 1605, le comte d'Essex fut promu au grade de maître ès-arts. Sa jeunesse lui fit probablement mériter cette promotion, autrement il n'aurait pas, ainsi que cela arriva, sept ans plus tard, la même distinction. On remarquait déjà en lui cette si notable chez son père, et donna une preuve frappante de sa dispute s'étant élevée entre lui et Henri, prince de Galles, pendant qu'ils jouaient à la paume, le prince son adversaire fils de traitre; lui répondit par un coup de raquette le roi fut obligé d'interposer son autorité pour rétablir la paix. A l'âge de dix-huit ans il fut marié à la

Les deux époux étant sur que le mariage fût sex partit aussitôt pour voyages. Cette absence ion qu'il avait contrac- se laissa séduire par le qui fut depuis le comte Elle entama contre son s pour cause d'impuis- quel, à la honte de ce ntervint, et qui se ter- rivoice. Le comte d'Es- tait par cette sentence dicule personnel, se re- terres, où il consacra : aux diversions et aux ue lui offrait la cam- 1620, fatigué de cette : joignit au comte d'Ox- ie expédition militaire : entreprit pour servir in, genre de Jacques x levèrent des compa- rais, et l'année d'après erre en Hollande, sous rice. Ramené en Angle- e d'Essex figura au par- e parti de l'opposition, al recevoir de la cour. ha davantage au service ommanda en 1624 un en Angleterre pour les ies; et quoique les corps ires n'eussent pas dans ne l'occasion de se si- s exploits brillants, le t acquit l'expérience du e fit distinguer. Quand rvint au trône, le comte employé comme vice- une expédition infruc- les Espagnols. Il fit en tre campagne dans les peu de temps après, se a seconde fois. Mais il que sorte écrit qu'il ne l'Hyménée que les dé-

sagrémens. La mauvaise conduite de sa femme le força, au bout de deux ans, de recourir au divorce. On peut croire que, rebuté des vaines tenta- tives qu'il fit pour goûter les dou- ceurs de la vie domestique, le comte d'Essex saisit avec avidité l'occasion qui se présenta de jouer un rôle dans la carrière politique. Il chercha à se rendre populaire, et à capter l'atta- chement des officiers de l'armée et des ministres puritains. Cela n'em- pêcha pourtant pas Charles I^{er}. de l'employer dans plusieurs occasions importantes, comme dans l'armement naval qui eut lieu en 1635, et quatre ans après dans la campagne contre les Ecossais. Il soutint l'honneur et la dignité des armes du roi; et néan- moins, quand ses services furent de- venus inutiles, on le remercia avec une froideur qui ne put que choquer un homme aussi fier. Il éprouva en- core quelques désagrémens qui ne l'empêchèrent cependant pas de rester fidèle au roi. Il signa en 1640, avec onze autres pairs, une pétition pour prier ce prince de terminer, sans effu- sion de sang, les disputes qui s'éle- vaient, et de convoquer un parle- ment. Peu de temps après il fut un des commissaires chargés de traiter avec les Ecossais, et quand, à l'ouver- ture du long parlement, Charles I^{er}. reconnut la nécessité de se rendre po- pulaire, il admit Essex dans son con- seil, et le nomma ensuite grand cham- bellan. Cependant il ne voulut pas céder aux exhortations de ses amis les plus sages, qui l'engageaient à nommer Essex général de son armée, comme le plus sûr moyen de la con- server. Il paraît que la rudesse de ses manières avait déplu à ce monarque, qui ne se servait de lui que par né- cessité; aussi quand il partit pour l'E- cosse, il le nomma lieutenant-général

de ses forces au sud de la Trent. Une autre marque de confiance non moins honorable lui fut donnée par les pairs, qui, s'étant ajournés pour un certain temps, le choisirent pour président d'un comité permanent. Quand Charles I^{er}. revint d'Ecosse, et que les rassemblements d'une populace turbulente firent craindre pour le roi et pour le parlement, la chambre des communes demanda qu'une garde fût formée dans la cité, et que l'on en donnât le commandement à Essex, dont la fidélité envers le roi et l'état était généralement reconnue. Charles ne jugea pas convenable d'accepter cette proposition; il quitta ensuite Londres, et donna ordre à Essex de le suivre. Celui-ci refusa, alléguant son devoir qui le retenait à la chambre des pairs, et perdit toutes ses places à la cour. Convenu par des hommes artificieux, il consentit, au mois de juillet 1642, à se charger de l'ardeur de commander l'armée levée pour la sûreté du roi et la défense des deux chambres du parlement, qui l'en remercièrent en jurant de vivre et de mourir pour lui. Quelques auteurs ont pensé qu'il n'accepta le généralat de l'armée parlementaire que dans l'espoir de mettre une prompte fin aux troubles; mais il ne tarda pas à être déçu: car le roi rassembla aussi une armée, et fut si offensé de sa conduite, qu'il le fit déclarer traître, et ne voulut pas entendre à des propositions de paix, parce qu'elles venaient de lui. Il combattit le roi en personne à Edgehill, le 25 août 1642; affaire dans laquelle chaque parti s'attribua la victoire. Essex n'en reçut pas moins les remerciements du parlement, avec une gratification de cinq mille livres sterling. L'année suivante il prit Reading. Une maladie qui se mit ensuite dans son armée l'empêcha de rien en-

treprendre d'important, et si fort les meneurs du parti qu'il fut question de le détruire de toutes ces menées, qui hautesment son mecont et sans une certaine faiblesse l'ont qu'il avait de commander le roi, et qui les empêcha l'un de mettre par un accommodement aux malheurs de la guerre. a de fortes raisons de ne pas eussent pu parvenir à ce point. Renforcé par de nouvelles troupes, il fit lever le siège de surpriſe Greenſter, où étoient les magasins de l'armée royale, et le roi la bataille de Hewbery, le 17 septembre 1645. Il y montra beaucoup de valeur; l'avantage y fut en sa faveur; mais cependant Essex vint à mourir. Il fut condamné par le parlement, et cependant on ne s'occupa de désagréer cette assemblée, qui contredisa ses mesures, ou lui en fit qu'il n'approuvait pas. Après un coup de marches qui n'eurent aucun résultat, il se laissa persuader dans le Cornouaille, ou on lui fit assuré qu'il trouverait un grand nombre de partisans. Le roi le fit le serra de telle manière, qu'il n'avait plus la liberté d'agir et ne pouvait souffrir du manque de vivres. Dans cet état de choses, Charles vint à Essex pour lui proposer un traité; celui-ci répondit qu'il n'avait rien à accepter, puisqu'il n'était pas le maître. Quelques corps de troupes l'abandonnerent, et il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Southampton, d'où il gagna Lanſdown. On le reçut dans la capitale avec beaucoup de marques de respect et d'estime, mais il en éprouva peu de satisfaction. Il se montra plusieurs fois à l'armée; une maladie

commandement. A son
 s il trouva les affaires
 ion extrême, et tint
 eil dans lequel il fut
 ion d'attaquer Crom-
 arlement comme un
 a n'eut pas d'autre
 menter la haine de
 e lui. Enfin, l'or-
Isf Denying, ou de
 soi-même, qui ex-
 res du parlement de
 charges, lui fit per-
 ment en 1645. Il ré-
 ion avec des marques
 r. Le parlement, qui
 re entièrement privé
 me lui, vota qu'il se-
 ng de duc, et qu'on
 dix mille livres par
 r sa nouvelle dignité.
 ine ne permit pas au
 le jouir de ces hon-
 isa qu'il avait, comme
 la vie par le poison. Il
 ombre 1646. Le par-
 na des funérailles pu-
 rent lieu le mois sui-
 plus grande magnifi-
 aye de Westminster.
 frappant de son cam-
 inique de fermeté,
 it aux circonstances
 dans lesquelles les
 s se trouvaient alors
 nts qu'il avait reçus à
 érent à suivre la mar-
 i voulaient aller bien
 ne croyait. Il porta
 re son souverain, et
 cha à maintenir la ha-
 ifférents partis; ce qui
 ous. Malgré les fautes
 ex, Hume et d'autres
 favorables à la cause
 i, ont regardé sa mort
 id malheur pour l'An-

gleterre. Intimement convaincu, dit cet
 historien, des excès auxquels il s'était
 déjà livré, et des fatales conséquences
 que l'on avait à redouter, il avait ré-
 solu d'amener les deux partis à faire la
 paix, et de remédier, autant qu'il se-
 rait en son pouvoir, à tous les maux
 auxquels il avait tant contribué, plutôt
 par erreur que par mauvaise inten-
 tion. Sa mort affaiblit considéra-
 blement dans les communes le parti
 presbytérien ou modéré; et les faibles
 restes d'autorité dont jouissait encore
 la chambre des pairs, furent totale-
 ment anéantis. En lui s'éteignit l'an-
 cienne famille de Devereux. E—s.

ESSEX. Voy. CAPEL, tom. VII,
 p. 60, et CROMWELL, tom. X, p. 292).

ESSEX (JACQUES), architecte an-
 glais, membre de la société des anti-
 quaires de Londres, né à Cambridge
 vers 1723, était fils d'un charpentier,
 et s'est distingué par ses succès dans
 l'imitation de l'architecture gothique.
 C'est lui qui traça et dirigea les répa-
 rations et les embellissements de ce
 genre, de la chapelle du collège du
 roi à Cambridge, des églises d'Ely et
 de Lincoln, de plusieurs collèges de
 Cambridge, de la Tour du collège de
 Winchester, etc. On a de lui quel-
 ques écrits : I. *Remarques sur l'anti-
 quité des différens méthodes de
 bâtir en brique, et en pierre, en An-
 gleterre* (Archæologia, tom. IV, pag.
 75.); II. *sur l'origine et l'antiquité
 des Eglises circulaires, et en par-
 ticulier de l'Eglise ronde de Cam-
 bridge* (tom. VI, pag. 163). Essex
 y combat l'opinion que ces églises
 avaient été bâties par des juifs pour
 leurs synagogues, et pense que c'est
 l'ouvrage des chevaliers du Temple,
 qui les firent construire à l'imitation
 du St.-Sépulchre de Jérusalem; III.
*sur l'Abbaye et le Pont de Croy-
 land* (*Bibliotheca topographica bri-*

tannica, n^o-12). Il s'est aussi laissé des dessins dont quelques-uns ont été gravés. Il est mort le 14 septembre 1784.

EST. Voy. ESTZ.

ESTAÇO (ACHILLE). Tel est le véritable nom d'un savant portugais que l'on a quelquefois, par erreur, appelé *Statio*, et qui est plus généralement connu sous le nom latin d'*Achilles Statius*. Il naquit le 15 juin 1524, à Vidigueira. Son père, chevalier de l'ordre du Christ, et gouverneur du château de Outam, s'était couvert de gloire dans les guerres d'Asie, et il voulait que son fils héritât de ses inclinations belliqueuses; ce fut même pour exciter son émulation et lui rappeler sans cesse les exploits d'un héros, qu'il lui donna le nom d'*Achille*. Mais le jeune *Estaço* était entraîné vers la littérature par un penchant invincible; d'ailleurs la délicatesse de sa santé ne lui permettait pas de suivre la carrière militaire, et il fut forcé de quitter les Indes, où il faisait, sous les yeux de son père, l'apprentissage des armes, et de revenir en Portugal. Après avoir étudié à Evora, sous le savant Resende, il entreprit, pour augmenter et perfectionner ses connaissances, le voyage de Louvain. Il n'y resta pas long-temps. La guerre que les Français faisaient dans cette partie de la Flandre, lui ôta le repos qu'exigeaient ses études littéraires, et il vint le chercher à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il publia son premier ouvrage. C'était un Recueil de vers latins, où l'on dut admirer un excellent ton de style et une grande pureté de morale. En voici le titre : *Sylvæ aliquot, unâ cum duobus Hymnis Callimachi eodem carminis genere redditis*, Paris, 1549, in-4^o. Il y a une réimpression de 1555, avec quelques additions. Cette version de deux

Hymnes de Callimaque échappé aux recherches et du nouvel éditeur de *que grecque*. Après quelques années à Paris, oeuvres d'érudition, *Estaço* Louvain. Les ouvrages dans cette ville prouvent qu'il y faisait de son temps se rendit à Rome, où il chaire au collège de la Sapientia, et fut, peu de temps après, le cardinal Steuco pour son bibliothécaire. Pie IV lui donna l'implication de secrétaire du concile fut, sous Pie V, nommé pour les lettres latines qu'il écrivait aux princes. Sa plume fut encore plus brillante, plus d'ambition; mais, à la mort de Pie V, qu'il avait très-ressentie, il voulut, dans un traité honorable, ne vivre pour lui et pour les lettres vaines que le roi dom Sébastien offrit la place d'historiographe de Portugal, et de garde des archives royales; que le cardinal-roi désira l'avoir pour secrétaire. *Estaço* préféra à ces emplois la société de ses livres et de ses amis savants et vertueux. Il mourut à Rome, le 28 septembre, à l'âge de cinquante-sept ans. Dans son testament, il demanda à être enterré avec l'habit de l'ordre de Saint-Augustin, dans l'église des Capucins de Rome, et, ce qui est plus honorable, il leur légua sa riche bibliothèque. Elle fut très-utile au cardinal de Cambray, qui dans ses *Annales* son *Martyrologe*, remercia *Estaço* de cet immense travail. On peut consulter les bibliographies espagnoles et portugaises pour en avoir la liste exacte de tous les ouvrages d'*Estaço*; nous n'en in-

I. *Commentaire De fato*, Louvain, 1552; — II. sur les *opéra*, ibid. 1552 et dédié au célèbre Jean de Barros. *Virgilio latinus sur Virgile*, Anvers, *Opera difficilium* Louvain, 1552. Reparu dans le *Virgilio criticus de Virgilio* de Jean de Barros, Anvers, 1574. Rome, 1565; la suite du *Virgilio latinus* de Jean de Barros, Anvers, 1574. Ce commentaire sur Virgile, il dit qu'Estacio a bien mérité de la critique latine sur *Caesari* Paul Manuce, dans la préface de l'édition qu'Estacio a faite de ces notes; elles sont dans le *Catulle de Catullus*. VII. *Notes sur Virgile*, imprimées de Louvain, en 1567, insérées dans les *Œuvres* de Jean de Barros et de Jean de Barros, et son traité d'estime. VIII. *Notes* de différents ouvrages de St. Athanase, de différentes dates; *De summo bono*, Rome, 1569, recueil de portraits, antique; l'épître face sont d'Estacio. C'est la fois cette collection de portraits, qui parut dans la même ville. Il y a dans l'une

et dans l'autre beaucoup de planches pareilles; l'imprimeur est le même, et c'est un franc-comtois nommé Lafrérie, qui a, pour l'une et pour l'autre, dirigé le tirage des gravures. La collection de 1570 peut être regardée comme une 2^e. édition de celle de 1569. Tous les ouvrages d'Estacio n'ont pas été imprimés. Il laissa en manuscrit beaucoup de poésies portugaises, entre autres une Traduction des Psaumes; des Remarques latines sur la *Poétique d'Aristote*, sur Virgile, sur les odes d'Horace; la Vie de son père, écrite en latin, et plusieurs petits Traités. Selon le témoignage de Barbosa, qui écrivait vers le milieu du dernier siècle, les manuscrits d'Estacio étaient conservés, à Rome, dans la bibliothèque des Oratoriens et dans celle des Augustins. Il est probable qu'ils y sont encore, et a peu près sûr qu'ils ne seront jamais imprimés. La critique et la philologie ont fait de trop grands progrès pour que la publication des manuscrits d'Estacio doive aujourd'hui être désirée et puisse être fort utile. B—ss.

ESTAÇO (BALTHAZAR) était de la même famille qu'Achille Estacio. Il naquit à Evora, en 1570, et fut chanoine pénitencier de la cathédrale de Viseu. Un recueil de *Sonnets, Chansons, Eglogues, et autres vers*, (Coimbre, 1604), lui a valu une place obscure sur le Parnasse Portugais. — Gaspar Estacio, son frère, étudia particulièrement les généalogies des familles nobles, et les antiquités du Portugal. Il publia le résultat de ses laborieuses recherches, dans un livre intitulé: *Varias antiquidades de Portugal*; Lisbonne, 1625, in-folio. A la fin de cet ouvrage, qui mérite d'être recherché, l'on trouve un traité sur la généalogie des Estacio d'Evora, et, ce qui est

un peu plus curieux, sur l'origine des armoiries. — Manuel Estraço, frère des précédents, se fit Augustin, et fut un célèbre prédicateur. Il mourut le 7 juin 1638, laissant des manuscrits que les Augustins de Lisbonne conservent précieusement, et qui ne peuvent guère être précieux que pour des Augustins : ce sont des sermons, et une histoire des couvents que la congrégation a dans les Indes. B—ss.

ESTAING ou ESTEING, maison noble et ancienne du Rouergue, nommée *De Stagno* dans des actes du 10^e. siècle. Les Chroniqueurs qui ont rendu ce mot en français par de l'*Estang*, n'ont pas peu contribué à augmenter l'embarras de ceux qui se sont occupés de la généalogie de cette illustre famille. D'ESTAING (Dieu-Donné), qualifié ancien chevalier, sauva le roi Philippe-Auguste d'un péril imminent à la bataille de Bouvines, en 1214, et en fut récompensé par la permission de placer dans son écu les armes de France, avec un chef d'or pour brisure. — D'ESTAING (Français), né en 1460, commença ses études à Lyon, et les termina sous les plus habiles professeurs de l'Italie; il reçut le grade de docteur en droit à Padoue, en 1488; embrassa l'état ecclésiastique; obtint un canonicat de l'église de Lyon, et fut chargé de différentes missions dont il s'acquitta avec succès. Nommé à l'évêché de Rhodes, en 1501, il se retira, peu de temps après, dans son diocèse, et partagea ses moments entre les soins de l'administration et la culture des lettres. C'était un prélat fort instruit. Symphorien Champier lui dédia, en 1507, son *Histoire des Papes français*, et il lui exprime, dans l'épître préliminaire, sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il en avait reçus. L'évêque de Rhodéz était très charitable,

il distribuait chaque années, la plus grande part venus. Il fit construire, à tour de sa cathédrale, in l'approbation du St-Siég l'Ange-Gardien, et mou tation de sainteté le 1^{er} 1529. On voyait son é sa cathédrale. Le P. Hilari a inséré la Vie de França dans ses *Eloges des Ho tres*. La Vie de ce prélat écrite en français par le P suite, Clermont, 1656, i latin par Laccarry, *ibid.*, 8°.

ESTAING (JOACHIM d'Issoire, nommé évêque mont, en 1614, mort en publié deux *Recueils de S nodaux*, le 1^{er}. en 1620, 1647, in-8°. — D'ESTAING frère du précédent, chanoine aumônier de la reine Anne succéda à Joachim dans l Clermont, et mourut en 1661 une nouvelle édition des *Stat daux* du diocèse, avec d tions et des additions, C 1655, in-8°. — ESTAING (comte D'), né vers 1617, ment distingué par ses t taires et par les agréments prit. Après qu'il se fut re vice, il employa ses loisirs l'*Histoire généalogique* de Les copies du manuscrit n rent, et en rendant justice qu'il avait montrée dans on trouva qu'il revenait t sur le bonheur qu'avait es ancêtres, de sauver Philiq à Bouvines. C'est à quoi allusion dans ces vers t sur la Noblesse :

Je vens que le valeur de ses aïeux
Ait fourni de matière aux plus vides
Et que l'un des Capets, pour nous

à son dévouement :
 inutile gloire,
 dans l'histoire,
 aux de l'univers
 l'ont épargnés les vers?

on sait, parut en
 staing mourut en
 arquer pour sou
 e une preuve de
 l, qu'il ne se plai-
 erté dont Boileau
 d. On attribue au
 ssertation sur la
 n et sur l'origine
 ms et des armoi-
 n-8°. Cette pièce,
 it curieuse et rare.

W—s.

CHARLES-HECTOR,
 même famille que
 nit au château de
 en 1729. Il com-
 militaire par le
 ans au régiment
 bientôt brigadier
 , et alla servir,
 ans les Grandes-
 omte de Lally.
 risa pas l'expé-
 artie; il fut pris
 de Madras. Les
 du la liberté sur
 gagement auquel
 nit à la tête d'un
 t fit beaucoup de
 britannique dans
 eut la maladresse
 ire une seconde
 s crurent pouvoir
 sévérité; ils l'en-
 rre, où il fut jeté
 Portsmouth. Re-
 a patrie, il voua
 aux Anglais, dont
 yale avait cepen-
 aitement sous le
 la paix de 1763,
 t général des ar-

mées navales, on ne sait pas trop sur
 quel fondement, puisque sa jeunesse
 avait été employée toute entière au
 service de terre. C'est vraisemblable-
 ment pour cette raison qu'il n'eut
 jamais l'estime des officiers de la
 marine royale; celle du commerce
 seule lui fut dévouée, et peut-être que
 cette dangereuse faveur, en opposi-
 tion avec l'opinion qui s'était for-
 mée contre lui parmi les siens, ne
 contribua pas peu à la conduite qu'il
 tint depuis. En 1778, le comte d'Es-
 taing, élevé au grade de vice-amiral,
 fut envoyé, avec douze vaisseaux de
 ligne, pour agir en faveur de l'indé-
 pendance américaine. Il partit de Tou-
 lon le 13 avril; les vents contraires
 lui firent éprouver des retards. L'ami-
 ral Howe, qui était dans la Delaware
 avec une escadre beaucoup plus fai-
 ble, eut le temps de rembarquer l'ar-
 mée anglaise et de revenir à New-
 Yorck; ensorte que, lorsque d'Estaing
 arriva à l'embouchure de cette rivière,
 il y avait huit jours que l'amiral an-
 glais en était parti. Ce fut alors qu'il
 chercha à reprendre quelques-unes
 de nos colonies. Lorsqu'il parut de-
 vant Rhode-Island, Howe, renforcé
 par quelques vaisseaux de l'escadre de
 Byron, se présenta pour le combat-
 tre: à l'instant où les deux escadres
 s'étaient jointes, une horrible tempête
 vint les séparer. L'amiral français,
 ayant eu son vaisseau (*le Languedoc*)
 démâté et rasé comme un ponton,
 fut atteint et obligé de combattre
 plusieurs vaisseaux ennemis, dont il
 vint à bout de se dégager par son
 courage et sa présence d'esprit. Ayant
 réuni tous ses vaisseaux à Boston, où
 il les répara, il apprit que l'amiral
 Hotham et le général Graunt étaient
 partis le 2 novembre de Sandy-Hook
 avec 5 vaisseaux de ligne, et un con-
 voi portant 5000 hommes de

quement. D'Estaing ayant mis à la voile pour atteindre cette flotte, ne put prévenir son arrivée aux Antilles, trouva les Anglais débarqués à Ste.-Lucie, et 7 vaisseaux de ligne (deux autres les ayant joints) embossés dans le grand cul-de-sac de l'île, tout près de terre (le gisement de la côte leur ayant permis cette position), et tous leurs canons du revers de l'embossage en batterie à terre. Le vaisseau amiral et un autre seulement parvinrent à mouiller à l'entrée de la baie; mais ils ne purent soutenir le feu de l'ennemi, et furent contraints d'arriver. Le général, ayant rassemblé 5 ou 6000 hommes des troupes qui étaient à la Martinique ou à la Guadeloupe, vint attaquer les ennemis par terre; mais comme ils avaient pris position sur les mornes, il ne put les y forcer, et fut obligé de rentrer dans les ports de la Martinique, pour y attendre les renforts que lui amenaient de Grace et Lamotte-Piquet; à leur arrivée, il reprit la mer avec 25 vaisseaux de ligne, dont 5 de 50, s'empara de l'île de Saint-Vincent, et débarqua à la Grenade qu'il prit d'assaut, marchant lui-même à la tête d'une des colonnes de sa petite armée. A peine le pavillon français fut-il arboré sur ces forts, que l'amiral Byron, avec 21 vaisseaux de ligne et un convoi chargé de troupes de terre, se présenta pour secourir ou reprendre l'île. D'Estaing appareilla sur-le-champ, et attaqua l'ennemi avec 17 vaisseaux, de Grace, qui commandait une des trois divisions de l'escadre, étant resté dans la rade, sous le prétexte de manque de vent. Byron fut complètement battu; et il ne fut pas poursuivi, parce que, étant tombé beaucoup sous le Vent pour se réfugier à la Jamaïque, d'Estaing n'eût pu remonter aux îles du Vent qu'après un laps de temps

considérable, ce qui annula l'expédition qu'il projetait; méridionales des États-Unis dans ces diverses expéditions ses considérables. Le comte revint en France en 1780, il eut encore le commandement de la flotte, qu'il ramena de Cadix. En 1785, il était à Cadix des flottes combinées de France et d'Espagne, prêt à partir pour l'expédition, lorsque la paix vint à la cour, où les orateurs de la révolution commencent à se former. Appelé à l'assemblée des notables, comblé des grands bienfaits du gouvernement dans le parti qui devait le triompher, et ne fut cependant pas élu aux états-généraux. Malgré la popularité dont il jouissait, assez d'ascendant sur la nation pour se faire élire, il devint commandant de la garde nationale à Versailles, où régnait généralement un esprit d'indifférence. Dès le mois de mai, il crut devoir donner des conseils à la reine, et se montrer plus disposé à détourner le roi du projet qui lui supposait de s'éloigner de France. Dans les funestes journées des 5 et 6 octobre, il ne donna aucun ordre à la garde nationale, et laissa la garde nationale à Versailles se mêler avec les troupes qui étaient arrivées de Paris, et mettre toutes les horreurs de deux journées présentes devant eux. Après ces événements, le comte d'Estaing ne revint plus à Versailles dans la nullité parfaite, comme l'ont imaginé quelques biographes: il vint s'enrôler dans la garde nationale de cette ville, où le rédacteur

is l'uniforme de
s du voyage de
de son dévoue-
i ne lui deman-
pas question de
des 20 juin et
soin de se tenir
ant qu'il lui fut
aire: mais il ne
des suspects, et
e décret absurde
e de quelqu'ap-
peut-être sur le
devait porter. Il
ar calcul, sans
1, par habitude.
ilut encenser le
ains; mais ceux-
apes de pareilles
rèrent le comte
ison de *Sainte-*
: firent conduire
onnaire, pour
émoins, dans le
il déclara n'a-
ntre cette mal-
mais il ajouta
llement à s'en
a d'une manière
duite pendant la
aliste, qui pre-
ette odieuse af-
ar égard pour le
le témoin, adou-
le sa déposition;
éclama vivement
: infidélité, et fit
rues sa dépositi-
ma l'avoir faite.
qu'il affecta de la
table à l'illustre
: dit-on, les plus
mais rien de tout
On battait mon-
Révolution, sui-
n personnage du
d'Estaing était

fort riche. Il fut traduit lui-même au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 28 avril 1794. Il était âgé de 65 ans, et avait été nommé amiral en 1792, par la protection du député Rouyer, qui avait encore beaucoup d'influence dans le ministère de la marine. B—U.

ESTAMPES (ANNE DE PISSELEU, duchesse D'), dite d'abord M^{lle}. d'*Heilly*, fille d'Antoine, seigneur de Meudon, naquit vers l'an 1508. D'abord fille d'honneur de la duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, elle suivit cette princesse, à laquelle le roi avait donné la régence pendant sa captivité, et alla avec elle au-devant du monarque, lorsqu'il revint en France après la conclusion du traité de Madrid. François vit pour la première fois M^{lle}. d'Heilly à Baïonne; elle avait dix-huit ans. Le roi fut si frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en devint éperdument amoureux, et lui sacrifia la comtesse de Châteaubriant, qu'il avait tendrement aimée. La beauté n'était pas le seul avantage que possédât M^{lle}. d'Heilly: son esprit solide et brillant à la fois assura son empire sur le cœur du roi, et le rendit durable. Sensible aux beautés des arts et au mérite des lettres, elle les protégea, et mérita le titre de *Mécène des beaux-esprits*, et l'éloge qu'on lui donna d'être *la plus belle des savantes et la plus savante des belles*. Afin de donner un rang à sa maîtresse, le roi lui fit épouser Jean de Drosse, dont le père avait suivi le parti du duc de Bourbon. En faveur de ce mariage, François I^{er}. fit rendre à Jean de Brosse les biens de sa maison qui étaient confisqués, le fit chevalier de l'Ordre, gouverneur de Bretagne, et lui donna le duché d'Estampes. Aimée du plus grand roi qu'eût alors l'Europe, dépositaire de toutes les grâces, la du-

chesse se servit de son crédit pour enrichir sa famille. Ses trois frères obtinrent des évêchés, deux de ses sœurs de riches abbayes, et les autres s'allièrent aux plus grandes maisons du royaume. Tant de bonheur fut troublé par la jalousie que conçut la duchesse d'Estampes contre Diane de Poitiers, maîtresse du Dauphin, qui, de son côté, la haïssait. La haine réciproque des deux rivales éclatait en toute occasion et partagea bientôt toute la cour. Cette méintelligence porta la désunion jusque dans la famille royale. La duchesse forma un parti en faveur du duc d'Orléans, jeune prince dont la valeur brillante retraçait déjà celle de François I^{er}. Diane, qu'on appelait alors la *grande sénéchale*, se mit à la tête de celui du Dauphin. Ces dissensions eurent les plus funestes ; car la duchesse, sans consulter les intérêts de l'état, et dans la crainte que le Dauphin ne l'emportât sur le duc d'Orléans, s'opposa autant qu'il lui fut possible aux progrès de ce prince contre les armées de Charles-Quint. Lorsqu'en 1540 ce monarque traversa la France pour se rendre dans les Pays-Bas, et se confia avec une noble franchise à la loyauté de François I^{er}, la duchesse d'Estampes conseilla au roi de se rendre maître de la personne de l'empereur. Le roi, trop généreux pour suivre un pareil avis, se contenta de dire à ce prince en lui présentant la duchesse ; « Mon frère, » voici une belle dame qui me cou- » seille d'anéantir à Paris l'ouvrage de » Madrid. » On prétend que Charles répondit froidement : « Si le conseil » est bon, il faut le suivre. » Cependant, alarmé du péril où il se trouvait, l'empereur chercha à gagner la favorite ; quelques auteurs prétendent qu'il y parvint en lui faisant accepter un très beau diamant qu'il laissa tom-

ber exprès, et qu'elle s'empressa de ramasser pour le lui rendre. Ce fait n'est guère probable. Comment croire que le plaisir de posséder un diamant, quelque beau qu'il fût, pût avoir une grande influence sur une femme comme la duchesse d'Estampes, et dans sa situation ? Sans connaître avec exactitude quels moyens employa l'empereur pour la gagner, il est certain qu'elle eut avec lui dans la suite des liaisons très nuisibles aux intérêts de la France. Toujours guidée par sa haine pour Diane et par le désir de rabaisser le Dauphin, elle obligea, par ses intrigues, ce jeune prince à lever le siège de Perpignan ; les ennemis, avertis par la duchesse des desseins du roi, jetèrent dix mille hommes dans la place, et, par ce secours, la rendirent imprenable. Lorsqu'en 1544, Charles-Quint et Henri VIII attaquèrent François I^{er}, de concert, la duchesse fut encore accusée d'avoir livré le secret des opérations de la campagne à l'empereur. On lui impute également la prise d'Epernay, celle de Château-Thierry, et les succès des Impériaux, dont l'approche porta l'effroi jusque dans les murs de Paris. Abusant de la passion du roi et de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, elle le détermina à signer le traité de Crepy, si honteux pour la France, que le Dauphin protesta contre ce traité quelques semaines après qu'il eut été signé. Ce que la favorite redoutait depuis si long-temps arriva : François I^{er} mourut le 31 mars 1547. Le Dauphin lui succéda sous le nom de Henri II, et l'on peut dire que Diane de Poitiers monta sur le trône avec lui. La duchesse d'Estampes n'avait eu qu'un pouvoir contesté ; Diane régna ouvertement. Toutes les créatures de la duchesse furent disgraciées ou exilées ; mais, comme si

voir de nuire à sa rivale lui en é tout à coup la volonté, Diane tenta de lui faire donner l'ordre retirer dans ses terres, et la laissa de tous ses biens. Après la du roi, la duchesse d'Estamp qui avait toujours protégé la religion prétendue réformée, peut-être que Diane la persécutait, employa le revenu des grands biens qu'elle avait acquis pendant sa faveur, à faire des prosélytes et à secourir les pauvres protestants. Il est singulier que Théodore de Bèze, qui nomme les personnes marquantes qui ont favorisé la réforme, ne parle point de Diane d'Estampes; sans doute il a voulu de nuire à sa secte en avouant une telle protectrice. Cette favorite, la postérité reprochera éternellement d'avoir trahi la confiance du roi. Elle mourut pendant plus de vingt ans, dans une telle obscurité, qu'on ne sait à peine l'époque de sa mort: on croit qu'elle arriva vers l'an 1576.

B—Y.

ESTAMPES VALENÇAY (ACHILLE), né à Tours en 1589, fut reçu chevalier de minorité dans l'ordre de Malte à l'âge de huit ans. Il se distingua dans les galères de l'ordre, et chercha à toutes les occasions de signaler son courage en France, en Italie, et dans les Pays-Bas. Il se trouva au siège de Valenciennes avec ses quatre frères, et fut remarqué par son intrépidité. Le roi, Louis XIII, lui donna une compagnie de cavalerie dans son régiment. Après la réduction de la Rochelle, il fut fait maréchal-de-camp, et, en cette qualité, la campagne de 1625. La paix lui ayant permis de retourner à Malte, il fut nommé général des galères, s'empara de l'île de Steyer, et donna, dans cette circonstance, des preuves extraordinaires de

sa valeur. Il fut ensuite sollicité, par le pape Urbain VIII, de venir prendre le commandement de ses troupes, dans la guerre qu'il soutenait contre le duc de Parme; fixa la victoire sous les drapeaux du Saint-Siège, et fut récompensé de ses services par le chapeau de cardinal; c'était en 1645. Le nouveau prélat ne montra pas moins de valeur dans le conseil qu'il en avait fait voir à la tête des armées; il obligea l'ambassadeur d'Espagne à s'excuser des propos indiscrets qu'il avait tenus sur la personne du roi de France. Il mourut à Rome le 16 juillet 1646. — **ESTAMPES VALENÇAY** (Léonor d'), frère du précédent, fit ses études au collège de Navarre, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé abbé de Bourgueil en Anjou, et l'un des députés du clergé de cette province aux états-généraux de 1614. Il obtint l'évêché de Chartres, en 1620, après la mort de Philippe Hurault; fut transféré à l'archevêché de Reims, en 1641, et mourut à Paris, le 8 avril 1651, à soixante-trois ans. Sainte-Marthe parle avec éloge de ce prélat, dans la *Gallia christiana*. Il avait la réputation d'un bon prédicateur; et il a composé quelques écrits, dont le plus remarquable est un poème latin, à l'honneur de la Sainte-Vierge, Paris, 1605, in-8°. Ce fut lui qui rédigea une partie des délibérations de l'assemblée du clergé, tenue en 1625; il dressa la censure de l'*Admonitio ad Regem*, et des *Mysteria politica*, deux libelles qui venaient de paraître, renfermant plusieurs propositions injurieuses à la couronne de France. (V. EUDÆMON-JEAN et KELLER). Elle fut imprimée en latin, en français et en italien, par ordre du clergé. Quelques évêques en blâmèrent cependant la rédaction, et en proposèrent une autre; mais celle d'Estampes fut maintenue par plu-

sieurs arrêts du parlement. *Congrès* a publié un *Rituel à l'usage du diocèse de Chartres*, Paris, 1627, in-8°; les *Statuts synodaux de Reims*, 1645; des *Ordonnances* pour l'administration de ce diocèse, 1648, in-8° W—s.

ESTAMPES-VALEŒAY (Hervé d'), neveu des précédents, né à Paris, en 1603, reçu chevalier de minorité de l'ordre de Malte, obtint une galère à l'âge de vingt ans. Il commanda l'escadre qui forma le blocus de la Rochelle, sous les ordres du cardinal de Richelieu, et remporta plusieurs avantages sur les Anglais, qui tentèrent inutilement de jeter du secours dans cette place. De retour à Malte, il se signala dans plusieurs rencontres, notamment à la prise de Sainte-Maure et de la Mahomette; il fut nommé ambassadeur extraordinaire de France à Rome, en 1652, et s'acquitta avec succès des négociations qui lui étaient confiées: il reçut en récompense plusieurs bénéfices; fut nommé grand-prieur de Champagne, et, en 1670, grand-prieur de France. Il se retira à Malte, sur l'invitation des principaux chevaliers, qui se proposaient de l'élire après la mort du grand-maitre Cottoner; mais une maladie l'enleva, au mois d'avril 1678, dans la 75^e année de son âge.

W—s.

ESTAMPES (JACQUES d'), connu d'abord sous le nom de marquis de la Ferté-Imbaut, fut enseigne des gendarmes de Monsieur en 1610, et servit au siège de Juliers sous le maréchal de la Châtre. Sous-lieutenant dans le même corps, il attaqua les retranchements du pont de Cé en 1620. Maréchal-de-camp en 1621, il servit aux sièges de Saint-Jean-d'Angéli, de Clairac et de Montauban. Il devint capitaine-lieutenant des gendarmes de Monsieur et premier chambellan de

te prince en 1626. Au combat de lane, en 1630, avec sa seule compagnie il chargea trois mille hommes ennemis, en tua neuf cents, en trois cents et quatorze drapeaux combattit à Avain en 1635. Il mandait mille hommes de pied et mille cheveu-légers au siège de bie, qui se rendit le 10 novembre 1656. Il obtint un régiment de cavalerie de son nom à la formation de ces régiments. Ambassadeur en Angleterre en 1641, il y séjourna six ans, empêcha l'embarquement de quatorze mille Irlandais levés par les Espagnols pour secourir Perpignan, leva pour le service du roi, tant en Angleterre qu'en Ecosse, six mille hommes qui passèrent en France fut nommé en 1645 colonel-général des Ecossois. Il était conseiller-d'Etat lorsqu'on le fit lieutenant-général des armées. Il servit en Flandre avec distinction en 1646, 1647 et 1648 à la bataille de Lens. Maréchal de France en 1651, il fut nommé, la même année, conseiller d'honneur dans les parlements et cours souveraines du royaume. Chevalier des ordres du roi en 1661. Il mourut le 20 novembre 1668, âgé de 78 ans. D. L.

ESTANCEL. V. STANSEL.

ESTCOURT (RICHARD), poète et auteur anglais, né vers 1688 à Tewksbury, dans le comté de Gloucester. Son goût pour le théâtre le porta à s'échapper de la maison paternelle, à l'âge de quinze ans, pour joindre à une troupe de comédiens ambulants. Il débuta à Worcester dans un rôle de femme, de peur d'être reconnu. Il le fut cependant, et ramené chez ses parents. Son père conduisit alors lui-même à Londres où il le plaça chez un apothicaire, mais :

Châssé le naturel, il revient au galop.

rt, entraîné par son inclina-
 assa en Irlande, obtint quel-
 succès sur divers théâtres, re-
 Londres, et fut reçu à Drury-
 où il se fit de la réputation, sur-
 ce qu'on appelle la charge,
 e bouffon (mimicry). Son ta-
 it un peu défiguré par la pré-
 qu'il avait d'ajouter son esprit
 de ses rôles, prétention deve-
 ilheureusement très commune.
 rt était dans le monde, au rap-
 e Steele, un homme aimable
 rtissant, recherché dans les
 s les plus brillantes, où on le
 magait, par de riches présents,
 ps qu'il passait à amuser les
 par ses bouffonneries. Le duc
 rborough l'aimait beaucoup. A
 re où fut établi le fameux club
 f steak, composé des hommes
 distingués dans tous les genres,
 rt en fut nommé le pourvoyeur,
 rtait au cou un petit gril en or,
 : marque distinctive de ses fonc-
 gastronomiques. Il mourut en
 On a de lui une comédie inti-
 : *Le Bon exemple*, 1706,
 , et *Prunella*, intermède sattu-
 sur les opéras italiens du temps
 teur, où l'on entendait, dans
 ème pièce, de l'anglais et de
 1, suivant que l'acteur était
 ou anglais. On peut voir, sur
 ge ridicule, un des premiers
 os du *Spectateur*. X—s.
 FE, une des plus illustres mai-
 souveraines d'Italie. Nous rai-
 sous ce nom la suite des sei-
 , marquis et ducs d'Este, de
 e et de Modène, depuis le 10.
 jusqu'à nos jours, de manière à
 r une histoire abrégée, mais
 bte, des souverains de cette par-
 l'Italie. Le savant Muratori,
 at les généalogies fabuleuses rap-
 s par le Tasse et l'Arioste, et

celle qu'a développée J.-B. Pigna,
 historien de la maison d'Este, paraît
 avoir prouvé qu'il faut chercher l'ori-
 gine de cette maison parmi les ducs
 et marquis qui gouvernèrent la Tos-
 cane pendant le règne des Carlovin-
 giens. Guido et Lambert, fils d'Adal-
 bert II (*Voy. ADALBERT*), furent
 dépouillés de leurs grands-fiefs par
 Hugues et Lothaire, rois d'Italie; mais
 Oberto I, qui paraît avoir été petit-
 fils de l'un ou de l'autre, trouva plus
 de faveur auprès de Bérenger II,
 auquel il était attaché en 951. Cepen-
 dant il le quitta en 968 pour passer
 en Saxe, auprès d'Othon I, qui l'éleva
 à la dignité de comte du sacré palais.
 Oberto I posséda des fiefs en Toscane
 et dans la Lunigiane. Il revint les
 gouverner lorsqu'Othon fit la con-
 quête de l'Italie. Il mourut vers l'an
 972, laissant deux fils, Adalbert et
 Oberto II, dont le dernier est la tige
 de la maison d'Este. S.—1.

ESTE (OBERTO II). Il paraît avoir
 commencé en 972 à régner dans la
 Lunigiane et le comté d'Obertenga, en
 Toscane. Il portait, ainsi que son père,
 le titre de marquis, comme héritier
 des marquis de Toscane, mais sans pos-
 séder aucun marquisat. Il s'engagea,
 ainsi que ses deux fils *Albert-Azzo*
 et *Hugues*, dans le parti d'Arduin,
 roi de Lombardie. Henri II les fit pri-
 sonniers, et les dépouilla de leurs fiefs;
 mais il les leur rendit vers l'an 1014,
 et les reçut de nouveau en grâce. —
 ESTE (Albert-Azzo I), fils d'Oberto II,
 régna entre 1014 et 1050, dans les
 comtés d'Obertenga et de Lunigiane.
 Il avait été mis au ban de l'empire en
 1014, par l'empereur Henri II; mais
 la même année, il fut rétabli dans ses
 biens avec son père. Il chercha, en
 1025, à s'opposer à l'élection de
 Conrad-le-Salique. — ALBERT-AZZO II
 succéda, vers l'an 1020, à son père

et à Hugues, son oncle, qui était mort sans enfants. Par son adresse et ses talents, il s'insinua dans l'esprit de l'empereur Henri III, et avec sa faveur, il s'éleva à une haute puissance. Les fiefs qu'il acquit ou qu'il recueillit par des héritages, étaient Este, Rovigo, Montagnana, Casal Maggiore, Pontremoli et Obertenga. Henri III le nomma, en 1045, gouverneur ou comte de Milan, et lui fit épouser Cunégonde, fille de Guelfe II et sœur de Guelfe III, auquel le même Henri conféra, en 1047, le duché de Carinthie et la marche de Vérone. Guelfe III étant mort sans enfants, son héritage passa, en 1055, à Guelfe IV, fils d'Albert-Azzo II, d'Este et de Cunégonde. De ce Guelfe IV, investi, en 1071, du duché de Bavière, sont descendues les illustres maisons de Brunswick et de Hanovre, désignées long-temps par le nom d'Estense-Guelfes. Albert-Azzo, ayant perdu sa femme Cunégonde, épousa, en secondes noces, Garisende, fille d'Herbert, comte du Maine; et, en 1069, il recueillit aussi, par la mort d'Herbert, l'héritage de cette maison. Il se flattait d'établir en France une branche de la maison d'Este, comme il en avait établi une en Allemagne; mais Hugues, son troisième fils, auquel il céda le comté du Maine, et qui épousa, en 1077, la fille de Robert Guiscard, conquérant de l'Appulie, ne sut point se faire aimer ou respecter des peuples. Il vendit le comté du Maine au seigneur de la Flèche; il vendit aussi à son frère Foulques tous ses droits à l'héritage de son père, et il se retira en Bourgogne, où il mourut sans enfants. Albert-Azzo devait toute sa grandeur aux empereurs Henri III et Henri IV. Cependant, il ne fut point fidèle au dernier: non seulement il l'abandonna dans ses

se mit même
 is; son fils,
 ière, se fit le
 es mécontents d'Allemagne, et
 tit-fils, Guelfe V, épousa, en
 la fameuse comtesse Mathilde
 dant, accablé par son grand
 Albert Azzo prit peu de part
 uerres civiles du commence-
 lu 12^e. siècle. Il mourut, à c
 assure, seulement en 1117.
 plus de cent ans. Son second
 oulque, lui succéda dans se
 Italie. — ESTE (Foulque I, d')
 fils d'Albert Azzo II et de
 nde, comtesse du Maine, régna
 1117 à 1155. Albert Azzo avait
 à son fils aîné les biens de sa
 ere femme, au troisième, Thié-
 de la seconde; et il avait laissé
 lque, le second, le patrimoine
 de ses pères. Mais l'aîné, Guelfe IV,
 de Bavière, réclama contre ce
 e. Il entra en Italie avec une
 nte armée, et il contraignit Foul-
 a lui assurer un tiers des revenus
 us qu'il possédait. Cependant il
 lui laissa le gouvernement. Foul-
 que mourut après l'année 1155. Il
 ea son héritage entre ses fils,
 les autres étant morts sans en-
 , Obizzo, le quatrième, recueillit
 nouveau tout l'héritage de la
 a d'Este. — ESTE (Obizzo, mar-
), fils de Foulque I^{er}, régna
 de 1157 jusque vers la fin de 1211.
 Obizzo d'Este entra dans la
 ombarde, formée contre Frédéric
 Barberousse, et il fut ensuite
 is dans le traité de Venise, en
 te ligue et l'empereur. Ce ne fut
 qu'après la mort de ses frères que
 rasant de nouveau l'héritage de sa
 u, il occupa en Italie un rang
 a celui de son père ou de son
 ul. Le pape Innocent III, qui
 1182, choisit Obizzo pour évêque
 tat. Deux an

d, Frédéric lui conféra les marquis de Milan et de Gênes auxquels aucune autorité fut attachée; car ces villes se trouvaient en républiques. Obizzo, chef de sa famille, prit aussi le titre de marquis d'Este. Le titre de marquis, porté par ses ancêtres, n'avait alors été attaché à aucune ville. Il paraît qu'Obizzo mourut vers la fin du 12^e. siècle.

S. S.—1.

3 (Azzo V, marquis d'), fils aîné de Obizzo, régna à la fin du 12^e. siècle ou au commencement du 13^e. Azzo est indiqué par les historiens comme le 5^e. prince de la maison d'Este qui eût ce nom de baptême; les quatre Azzo qui l'ont précédé étaient des frères cadets qui n'avaient point régné. Cette maison ne compte tous les individus de son nom se représente souvent dans les maisons souveraines d'Italie. (ou, selon d'autres, Obizzo épousa avant l'année 1176 une fille des Adelards, fille et seule héritière de Guillaume, chef du parti guelfe à Ferrare. Par ce mariage, la maison d'Este acquit de grandes propriétés à Ferrare, et un crédit plus étendu; elle y dirigea dès lors sa politique, et par-là elle acquit la souveraineté de cette ville. Elle rivalisait à Ferrare pendant que Obizzo gouvernait le marquisat d'Este. L'époque de la mort de Obizzo n'est pas certaine; mais on croit qu'Azzo ne survécut pas longtemps à son père (Voyez ADELARDS).

S. S.—1.

4 (Azzo VI, marquis d'), fils de Obizzo, régna à Ferrare, fils et successeur de Obizzo V, épousa en 1204 Alix, fille de Renaud, prince d'Antioche; elle eut deux sœurs de celle-ci, l'une Marguerite Comnène, et l'autre

Béla, roi de Hongrie. Vu le crédit et la puissance de la maison d'Este en Lombardie, son alliance n'était inférieure à celle d'aucun souverain. Azzo VI était le chef de tous les Guelfes de la Vénétie; sa rivalité avec Salinguerra de Ferrare, chef des Gibelins, occasionna une guerre sanglante, qui commença en 1205 par le siège du château de la Frotta; Azzo l'enleva aux Gibelins. Il disputa ensuite la suprême autorité dans Vérone, à Eccelino II de Romano; après deux victoires remportées en 1208, sur Salinguerra et sur Eccelino, Azzo VI fut reconnu pour seigneur par les deux républiques de Ferrare et de Vérone; la première se donna même en toute souveraineté à la maison d'Este, et c'est de cet acte, librement consenti par le peuple, que les ducs de Ferrare ont tiré tous leurs droits. En 1209, on vit entrer en Italie l'empereur Othon IV, proche parent d'Azzo VI, car il était arrière-petit-fils de Guelfe IV. Ce monarque prit à tâche de réconcilier les magnats de la Vénétie, Azzo VI, Eccelino et Salinguerra. Après les avoir remis en paix, il accorda au premier, en 1210, le marquisat d'Ancone, comme dédommagement pour Ferrare, prise par Salinguerra peu auparavant. Mais l'empereur se brouilla bientôt après avec le pape; alors il préféra l'alliance des Gibelins, amis de sa couronne, à celle des Guelfes, amis de sa maison. Azzo VI s'aperçut de son refroidissement, et il entra aussitôt dans la ligue qu'Innocent III avait formée contre l'empereur. Avec l'aide des Guelfes il recouvra Ferrare. Il donna au jeune Frédéric II les moyens de passer en Allemagne pour y disputer l'empire à Othon IV, et comme il se préparait ensuite à faire la guerre aux amis de l'empereur en Lombardie, il fut surpris par la mort, au mois de novem-

bre 1212, laissant deux fils, Aldobrandin et Azzo VII, qui tous deux régnèrent après lui. — **ALDOBANDIN**, succéda en 1212 à son père, dans les états héréditaires de sa famille ; mais la seigneurie de Ferrare lui fut vivement disputée par Salinguerra et les Gibelins ; Vérone obéissait en commun au marquis d'Este et au comte de St.-Boniface, et la Marche d'Ancone s'efforçait de secouer l'autorité d'Aldobrandin. Le pape Innocent III exhorta le marquis d'Este à chasser les Gibelins de cette province. Celui-ci emprunta de l'argent aux Florentins pour lever une armée, et pour sûreté de leur créance, il leur donna en gage son propre frère Azzo VII. Mais à peine avait-il fait quelques conquêtes dans la Marche d'Ancone, qu'il mourut en 1215, empoisonné, selon l'opinion commune, par les comtes de Celano, auxquels il faisait la guerre. — Azzo VII, surnommé *Novello*, ou le *Jeune*, était encore enfant lorsqu'il succéda en 1215, à son frère Aldobrandin. Les ennemis de sa maison en profitèrent pour lui enlever les seigneuries que son père et son frère avaient acquises par leur prudence et leur valeur. Il fut réduit aux châteaux situés sur les monts Euganéens, entre Padoue et Verone, et au Polésine de Rovigo. Le pape Honoré III lui donna, il est vrai, en 1217, l'investiture de la Marche d'Ancone ; mais les peuples de cette province lui refusèrent presque toute obéissance : les Ferrarais, de leur côté ne voulurent plus le considérer que comme un concitoyen, non comme un maître. La Lombardie était alors partagée entre les deux ligues, Guelfe et Gibeline, et les démêlés de Frédéric II, avec les papes, donnaient plus de violence encore à leur animosité. Les chefs du parti Gibelin, Salin-

marquis Pélotaara, réunis-talents à une la férocité et à

ie de quelques-uns de ces chefs sient quelquefois au profit de lui. Du côté du marquis d'Este, le la ligue Guelfe, se trouvaient utraire plus de vertus et moins ents. Il avait pour lui les répubs de Padoue, Vicence, Bologne naise, les amis de la liberté et de l'église ; mais peu d'hommes is par une ambition extraordinaire ou des passions exaltées. Azzo VII oncilia, en 1237, avec Frédéric ; mais deux ans après, avéré e monarque songeait à le faire ir, il lui échappa pour s'enfermans ses châteaux et recommencer faire la guerre. Il s'empara de re en 1240, avec l'aide des es, et ayant arrêté Salinguerra s une conférence, contre la fu rments, ce vieillard, plus qu'oaire, finit ses jours dans les pri-le Venise. D'autre part, Eccelino a au marquis, dans les années ntes, presque tous ses états bérés. Ce dernier ne recouvra Este, autres forteresses, qu'en 1256, e Padoue secoua le joug d'Ecce- lino, et que le pape Alexandre IV fit er une croisade contre ce monstre. VII fut un des principaux chefs te croisade ; il combattit à Casano, le 27 septembre 1259, dans la aille où Eccelino fut fait prison- nier ; et il continua dès-lors à régner gloire, jusqu'au 17 février 1261, qu'il mourut âgé de plus de cinquante son fils Renaud, qui avait épousé fille d'Albéric de Romano, était avant lui, laissant un fils, dont le suit.

S. S.—2.

EST. (Guzzo II, marquis d'), de Modène et

gio, était petit-fils d'Azzo VII, il succéda, au mois de février Dévoué comme ses pères au Guelfe, il s'avança jusqu'à Chiaro, dans l'état de Brescia, fut de l'armée française qui mit contre Mainfroi, à la conquête du royaume de Naples; Obizzo facilita le passage du Pô, et lui donna des soldats et des munitions. Il mit ensuite sa puissance dans la ville, et il l'étendit sur les villes au midi du Pô. Celles-ci, fatiguées de la violence de leurs guerres, voulurent confier leur défense à un puissant protecteur, qui mit fin à ces combats. Modène envoya, en décembre 1288, une députation au marquis d'Este, pour lui offrir la ville perpétuelle et les clés de la Reggio suivit cet exemple le 15 avril 1290, et la souveraineté de la ville d'Este acquit alors une étendue qui n'a presque pas dépassée depuis. Dante a prétendu qu'Obizzo II fut déshonoré par son fils Azzo VIII, et cette accusation paraît dénuée de fondement. Obizzo mourut le 13 février 1293. — Azzo VIII, fils et successeur d'Obizzo II, fut d'abord ennemi dans une guerre civile avec ses frères, Aldobrandin et François, et ne put obtenir l'usage général de l'Italie, et ne put partager l'héritage paternel. Il demanda des secours de la république de Padoue, et lorsqu'ils firent après de longs combats, ce fut l'avis de la maison d'Este, puis plusieurs anciennes forteresses sur les bords Euganéens, Este, Cerra et Padoue furent démolies. Azzo VIII, ennemi des Guelfes, après cette défection, rechercha l'alliance des Gibelins de Parme qui promettaient la souveraineté de cette ville; mais les Guelfes, qui se défiaient du marquis, refusèrent les Guelfes parmesans à se

tenir sur leurs gardes; les Gibelins furent chassés de Parme, et une guerre acharnée des Guelfes contre la maison d'Este, autrefois leur protectrice, se prolongea jusqu'au mois de février 1299. A cette époque la paix fut conclue par l'entremise du pape Boniface VIII et des Florentins. L'alliance d'Azzo VIII avec les Gibelins, et surtout avec Matteo Visconti, seigneur de Milan, donnait une extrême inquiétude à tous les autres princes de la Lombardie. Aucune puissance en Italie ne paraissait pouvoir se mesurer avec ces deux seigneurs réunis. Cette défiance causa une ligue dont le premier effet fut, en 1302, la ruine de Matteo Visconti. Le fils de Matteo, Galeaz, avait épousé Béatrix, sœur du marquis d'Este; après la ruine de son père il se réfugia à Ferrare, chez son beau-frère. Azzo VIII épousa au mois d'avril 1305, Béatrix, fille de Charles II, roi de Sicile, et cette alliance illustre excita encore davantage la jalousie de tous ses voisins. Les seigneurs de Parme, de Vérone, des Mantoue, et les Bolonais, lui déclarèrent la guerre, et au commencement de l'année suivante ils réussirent à faire révolter contre lui les deux villes de Modène et de Reggio; mais Azzo défendit le marquisat d'Este et Ferrare, avec beaucoup de valeur et de succès variés, jusqu'au 31 janvier 1308, qu'il mourut à son château d'Este. Il n'avait point de fils légitime, mais un bâtard nommé Fresco. Celui-ci était marié, et avait un fils nommé Foulques. Ce fut ce fils qu'Azzo VIII appela par testament à être son héritier, au préjudice de ses deux frères Aldobrandin et François, avec lesquels Azzo VIII paraissait cependant réconcilié. — FOULQUES III était fort jeune lorsqu'il fut appelé à la souveraineté par le testament de son grand-

quement. D'Estaing ayant mis à la voile pour atteindre cette flotte, ne put prévenir son arrivée aux Antilles, trouva les Anglais débarqués à Ste.-Lucie, et 7 vaisseaux de ligne (deux autres les ayant joints) embossés dans le grand cul-de-sac de l'île, tout près de terre (le gissement de la côte leur ayant permis cette position), et tous leurs canons du revers de l'embossage en batterie à terre. Le vaisseau amiral et un autre seulement parvinrent à mouiller à l'entrée de la baie; mais ils ne purent soutenir le feu de l'ennemi, et furent contraints d'arriver. Le général, ayant rassemblé 5 ou 6000 hommes des troupes qui étaient à la Martinique ou à la Guadeloupe, vint attaquer les ennemis par terre; mais comme ils avaient pris position sur les bornes, il ne put les y forcer, et fut obligé de rentrer dans les ports de la Martinique, pour y attendre les renforts que lui amenaient de Grace et Lamotte - Piquet; à leur arrivée, il reprit la mer avec 25 vaisseaux de ligne, dont 5 de 50, s'empara de l'île de Saint-Vincent, et débarqua à la Grenade qu'il prit d'assaut, marchant lui-même à la tête d'une des colonnes de sa petite armée. A peine le pavillon français fut-il arboré sur ces forts, que l'amiral Byron, avec 21 vaisseaux de ligne et un convoi chargé de troupes de terre, se présenta pour secourir ou reprendre l'île. D'Estaing appareilla sur-le-champ, et attaque l'ennemi avec 17 vaisseaux, de Grace, qui commandait une des trois divisions de l'escadre, étant resté dans la rade, sous le prétexte de manque de vent. Byron fut complètement battu; et il ne fut pas poursuivi, parce que, étant tombé beaucoup sous le vent pour se réfugier à la Jamaïque, d'Estaing n'eût pu remonter aux îles du Vent qu'après un laps de temps

considérable, ce qui aura l'expédition qu'il projetait sur méridionales des Etats - U dans ces diverses expéditions considérables. Le comte revint en France en 1780. il eut encore le commandement d'une flotte, qu'il ramena de Cadix. En 1783, il était à Cadix des flottes combinées de l'Espagne, prêt à partir pour l'expédition, lorsque la paix vint à la cour, où les orateurs de la révolution comencent à se former. Appelé à l'assemblée des notables, comblé des grâces du bienfaits du gouvernement, dans le parti qui devait le triompher et ne fut cependant pas des états-généraux. Malgré la faiblesse du palair dont il jouissait, et assez d'ascendant sur la noblesse se faire élire, il devint le commandant de la garde nationale à Versailles, où régnait généralement un esprit révolutionnaire. Dès le mois de septembre il crut devoir donner, par ses conseils à la reine, et tenter à se montrer plus pour à détourner le roi du pouvoir lui supposait de s'éloigner de France. Dans les funestes des 5 et 6 octobre, il ne donna aucun ordre à la garde nationale commandait, et laissa la police à Versailles se mêler avec les troupes qui étaient arrivés de Paris, mettre toutes les horreurs de deux journées présentèrent un spectacle. Après ces événements le comte d'Estaing ne resta à Versailles dans la nullité parfaite, comme l'ont improuvés les biographes: il vint à s'enrôler dans la garde nationale de cette ville, où le rédacteur

vir sous l'uniforme de r. Lors du voyage de protesta de son dévouée, qui ne lui demanda fut pas question de urnées des 20 juin et il eut soin de se tenir age, tant qu'il lui fut soustraire: mais il ne la loi des suspects, et ue si ce décret absurde ceptible de quelqu'ap- c'est peut-être sur le qu'il devait porter. Il rote par calcul, sans ourtisan, par habitude. l'il voulut encenser le ublicains; mais ceux- ent dupes de pareilles enfermerent le comte la prison de *Sainte-* ils le firent conduire évolutionnaire, pour me témoin, dans le reine: il déclara n'a- ire contre cette mal- esse; mais il ajouta rsonnellement à s'en xpliqua d'une manière sa conduite pendant la 1 journaliste, qui pre- sur cette odieuse af- oir, par égard pour le portait le témoin, adou- loreté de sa déposition; aing réclama vivement ficieuse infidélité, et fit in des rues sa déposi- il affirma l'avoir faite. même qu'il affecta de la défavorable à l'illustre il avait, dit-on, les plus tions; mais rien de tout auver. On battait mon- de la Révolution, sui- ion d'un personnage du comte d'Estaing était

fort riche. Il fut traduit lui-même au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 28 avril 1794. Il était âgé de 65 ans, et avait été nommé amiral en 1792, par la protection du député Rouyer, qui avait encore beaucoup d'influence dans le ministère de la marine. B—v.

ESTAMPES (ANNE DE PISSELEU, duchesse d'), dite d'abord M^{lle}. d'Heilly, fille d'Antoine, seigneur de Meudon, naquit vers l'an 1508. D'abord fille d'honneur de la duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, elle suivit cette princesse, à laquelle le roi avait donné la régence pendant sa captivité, et alla avec elle au-devant du monarque, lorsqu'il revint en France après la conclusion du traité de Madrid. François vit pour la première fois M^{lle}. d'Heilly à Baïonne; elle avait dix-huit ans. Le roi fut si frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en devint éperdument amoureux, et lui sacrifia la comtesse de Châteaubriant, qu'il avait tendrement aimée. La beauté n'était pas le seul avantage que possédât M^{lle}. d'Heilly: son esprit solide et brillant à la fois assura son empire sur le cœur du roi, et le rendit durable. Sensible aux beautés des arts et au mérite des lettres, elle les protégea, et mérita le titre de *Mécène des beaux-esprits*, et l'éloge qu'on lui donna d'être *la plus belle des savantes et la plus savante des belles*. Afin de donner un rang à sa maîtresse, le roi lui fit épouser Jean de Drosse, dont le père avait suivi le parti du duc de Bourbon. En faveur de ce mariage, François I^{er}. fit rendre à Jean de Brosse les biens de sa maison qui étaient confisqués, le fit chevalier de l'Ordre, gouverneur de Bretagne, et lui donna le duché d'Estampes. Aimée du plus grand roi qu'eût alors l'Europe, dépositaire de toutes les grâces, la du-

chesse se servit de son crédit pour enrichir sa famille. Ses trois frères obtinrent des évêchés, deux de ses sœurs de riches abbayes, et les autres s'allièrent aux plus grandes maisons du royaume. Tant de bonheur fut troublé par la jalousie que conçut la duchesse d'Estampes contre Diane de Poitiers, maîtresse du Dauphin, qui, de son côté, la haïssait. La haine réciproque des deux rivales éclatait en toute occasion et partagea bientôt toute la cour. Cette mésintelligence porta la désunion jusque dans la famille royale. La duchesse forma un parti en faveur du duc d'Orléans, jeune prince dont la valeur brillante retraçait déjà celle de François I^{er}. Diane, qu'on appelait alors la *grande sénéchale*, se mit à la tête de celui du Dauphin. Ces dissensions eurent les suites les plus funestes ; car la duchesse, sans consulter les intérêts de l'état, et dans la crainte que le Dauphin ne l'emportât sur le duc d'Orléans, s'opposa autant qu'il lui fut possible aux progrès de ce prince contre les armées de Charles-Quint. Lorsqu'en 1540 ce monarque traversa la France pour se rendre dans les Pays-Bas, et se confia avec une noble franchise à la loyauté de François I^{er}, la duchesse d'Estampes conseilla au roi de se rendre maître de la personne de l'empereur. Le roi, trop généreux pour suivre un pareil avis, se contenta de dire à ce prince en lui présentant la duchesse ; « Mon frère, » voici une belle dame qui me conseille d'anéantir à Paris l'ouvrage de » Madrid. » On prétend que Charles répondit froidement : « Si le conseil » est bon, il faut le suivre. » Cependant, alarmé du péril où il se trouvait, l'empereur chercha à gagner la favorite ; quelques auteurs prétendent qu'il y parvint en lui faisant accepter un très beau diamant qu'il laissa tom-

ber exprès, et qu'elle s'empres-
 de ramasser pour le lui rendre. Ce
 fait n'est guère probable. Comment
 croire que le plaisir de posséder un
 diamant, quelque beau qu'il fût, pût
 avoir une grande influence sur une
 femme comme la duchesse d'Estam-
 pes, et dans sa situation ? Sans con-
 naître avec exactitude quels moyens
 employa l'empereur pour la gagner, il
 est certain qu'elle eut avec lui dans
 la suite des liaisons très nuisibles aux
 intérêts de la France. Toujours guidée
 par sa haine pour Diane et par le
 désir de rabaisser le Dauphin, elle
 obligea, par ses intrigues, ce jeune
 prince à lever le siège de Perpignan ;
 les ennemis, avertis par la duchesse
 des desseins du roi, jetèrent dix mille
 hommes dans la place, et, par ce
 secours, la rendirent imprenable.
 Lorsqu'en 1544, Charles-Quint et
 Henri VIII attaquèrent François I^{er},
 de concert, la duchesse fut encore
 accusée d'avoir livré le secret des
 opérations de la campagne à l'em-
 pereur. On lui impute également la
 prise d'Eprenay, celle de Châteaui-
 Thierry, et les succès des Impériaux,
 dont l'approche porta l'effroi jusqu'à
 dans les murs de Paris. Abusant de la
 passion du roi et de l'ascendant qu'elle
 avait sur son esprit, elle le détermina à
 signer le traité de Crepy, si bon pour
 la France, que le Dauphin protesta
 contre ce traité quelques semaines
 après qu'il eut été signé. Ce que la fa-
 vorite redoutait depuis si long-temps ar-
 riva : François I^{er} mourut le 31 mars
 1547. Le Dauphin lui succéda sous
 le nom de Henri II, et l'on peut dire
 que Diane de Poitiers monta sur le
 trône avec lui. La duchesse d'Estampes
 n'avait eu qu'un pouvoir contesté ;
 Diane régna ouvertement. Toutes les
 créatures de la duchesse furent dis-
 graciées ou exilées ; mais, comme si

voir de nuire à sa rivale lui en é tout à coup la volonté, Diane tenta de lui faire donner l'ordre de retirer dans ses terres, et la laissa de tous ses biens. Après la mort du roi, la duchesse d'Estampes qui avait toujours protégé la religion prétendue réformée, peut-être que Diane la persécutait, employa ouvertement le protestantisme; employa le revenu des grands biens qu'elle avait acquis pendant sa faveur, à faire des prosélytes et à secourir les livres protestants. Il est singulier qu'Éthodore de Bèze, qui nomme Diane une des personnes marquantes qui ont favorisé la réforme, ne parle point de Diane d'Estampes; sans doute il a voulu de nuire à sa secte en avouant une telle protectrice. Cette favorite, la postérité reprochera éternellement d'avoir trahi la confiance du roi; elle mourut dans une telle obscurité, qu'on ne sait à peine l'époque de sa mort: on croit qu'elle arriva vers l'an 1576.

B—Y.

ESTAMPES VALENÇAY (ACQUILLI), né à Tours en 1589, fut reçu chevalier de minorité dans l'ordre de Malte à l'âge de huit ans. Il se distingua dans les galères de l'ordre, et chercha à toutes les occasions de signaler son courage en France, en Italie, et dans les Pays-Bas. Il se trouva au siège de Taban avec ses quatre frères, et se fit remarquer par son intrépidité. Le roi, Louis XIII, lui donna une compagnie de cavalerie dans son régiment. Après la réduction de la Roque, il fut fait maréchal-de-camp, et, en cette qualité, la campagne de 1625. La paix lui ayant permis de retourner à Malte, il fut nommé général des galères, s'empara de l'île de Stere, et donna, dans cette circonstance, des preuves extraordinaires de

sa valeur. Il fut ensuite sollicité, par le pape Urbain VIII, de venir prendre le commandement de ses troupes, dans la guerre qu'il soutenait contre le duc de Parme; fixa la victoire sous les drapeaux du Saint-Siège, et fut récompensé de ses services par le chapeau de cardinal; c'était en 1645. Le nouveau prélat ne montra pas moins de vigueur dans le conseil qu'il en avait fait voir à la tête des armées; il obligea l'ambassadeur d'Espagne à s'excuser des propos indiscrets qu'il avait tenus sur la personne du roi de France. Il mourut à Rome le 16 juillet 1646. — **ESTAMPES VALENÇAY** (Léonor d'), frère du précédent, fit ses études au collège de Navarre, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé abbé de Bourgueil en Anjou, et l'un des députés du clergé de cette province aux états-généraux de 1614. Il obtint l'évêché de Chartres, en 1620, après la mort de Philippe Hurault; fut transféré à l'archevêché de Reims, en 1641, et mourut à Paris, le 8 avril 1651, à soixante-trois ans. Sainte-Marthe parle avec éloge de ce prélat, dans la *Gallia christiana*. Il avait la réputation d'un bon prédicateur; et il a composé quelques écrits, dont le plus remarquable est un poème latin, à l'honneur de la *Sainte-Vierge*, Paris, 1605, in-8°. Ce fut lui qui rédigea une partie des délibérations de l'assemblée du clergé, tenue en 1625; il dressa la censure de l'*Admonitio ad Regem*, et des *Mysteria politica*, deux libelles qui venaient de paraître, renfermant plusieurs propositions injurieuses à la couronne de France. (V. EUDÆMON-JEAN et KELLER). Elle fut imprimée en latin, en français et en italien, par ordre du clergé. Quelques évêques en blâmèrent cependant la rédaction, et en proposèrent une autre; mais celle d'Estampes fut maintenue par plu-

sieurs arrêts du parlement. Ce *placet* a publié un *Rituel à l'usage du diocèse de Chartres*, Paris, 1627, in-8°; les *Statuts synodaux de Reims*, 1645; des *Ordonnances pour l'administration de ce diocèse*, 1648, in-8°. W—s.

ESTAMPES-VALENÇAY (HENRI D'), neveu des précédents, né à Paris, en 1603, reçu chevalier de minorité de l'ordre de Malte, obtint une galère à l'âge de vingt ans. Il commanda l'escadre qui forma le blocus de la Rochelle, sous les ordres du cardinal de Richelieu, et remporta plusieurs avantages sur les Anglais, qui tentèrent inutilement de jeter du secours dans cette place. De retour à Malte, il se signala dans plusieurs rencontres, notamment à la prise de Sainte-Maure et de la Mahomette; il fut nommé ambassadeur extraordinaire de France à Rome, en 1652, et s'acquitta avec succès des négociations qui lui étaient confiées: il reçut en récompense plusieurs bénéfices; fut nommé grand-prieur de Champagne, et, en 1670, grand-prieur de France. Il se retira à Malte, sur l'invitation des principaux chevaliers, qui se proposaient de l'élire après la mort du grand-maitre Cottoner; mais une maladie l'enleva, au mois d'avril 1678, dans la 75^e. année de son âge. W—s.

ESTAMPES (JACQUES D'), connu d'abord sous le nom de marquis de la Ferté-Imbaut, fut enseigne des gendarmes de Monsieur en 1610, et servit au siège de Juliers sous le maréchal de la Châtre. Sous-lieutenant dans le même corps, il attaqua les retranchements du pont de Cé en 1620. Maréchal-de-camp en 1621, il servit aux sièges de Saint-Jean-d'Angeli, de Clairac et de Montauban. Il devint capitaine-lieutenant des gendarmes de Monsieur et premier chambellan de

te prince en 1626. Au combat de Volane, en 1630, avec sa seule compagnie il chargea trois mille hommes des ennemis, en tua neuf cents, en prit trois cents et quatorze drapeaux. Il combattit à Avain en 1635. Il commandait mille hommes de pied et trois mille cheval-légers au siège de Cahic, qui se rendit le 10 novembre 1636. Il obtint un régiment de cavalerie de son nom à la formation de ces régiments. Ambassadeur en Angleterre en 1641, il y séjourna deux ans, empêcha l'embarquement de quatorze mille Irlandais levés par les Espagnols pour secourir Perpignan, leva pour le service du roi, tant en Angleterre qu'en Ecosse, six mille hommes qui passèrent en France, et fut nommé en 1643 colonel-général des Ecossois. Il était conseiller-d'état lorsqu'on le fit lieutenant-général des armées. Il servit en Flandre avec distinction en 1646, 1647 et 1648 à la bataille de Lens. Maréchal de France en 1651, il fut nommé, la même année, conseiller d'honneur dans tous les parlements et cours souveraines du royaume. Chevalier des ordres du roi en 1661. Il mourut le 20 mai 1668, âgé de 78 ans. D. L. C.

ESTANCEL, V. STANSEL.

ESTCOURT (RICHARD), acteur et auteur anglais, né vers 1688, à Tewksbury, dans le comté de Gloucester. Son goût pour le théâtre le porta à s'échapper de la maison paternelle, à l'âge de quinze ans, pour se joindre à une troupe de comédiens ambulants. Il débuta à Worcester, dans un rôle de femme, de peur d'être reconnu. Il le fut cependant, et fut ramené chez ses parents. Son père le conduisit alors lui-même à Londres, où il le plaça chez un apothicaire; mais :

Chasses le naturel, il revient au galop.

, entraîné par son inclination en Irlande, obtint quelques sur divers théâtres, rendres, et fut reçu à Drury; il se fit de la réputation, sur ce qu'on appelle la charge, bouffon (mimicry). Son talent un peu défiguré par la préférence qu'il avait d'ajouter son esprit à ses rôles, prétention devenue heureusement très commune. était dans le monde, au rapport de Steele, un homme aimable, tissant, recherché dans les plus brillantes, où on le agait, par de riches présents, s qu'il passait à amuser les ir ses bouffonneries. Le ducorough l'aimait beaucoup. A où fut établi le fameux club 'steak', composé des hommes listingués dans tous les genres, en fut nommé le pourvoyeur, tait au cou un petit gril en or, marque distinctive de ses foudronomiques. Il mourut en n a de lui une comédie intitulée *Le Bon exemple*, 1706, et *Prunella*, intermède satir les opéras italiens du temps ur, où l'on entendait, dans ne pièce, de l'anglais et de , suivant que l'acteur était n anglais. On peut voir, sur e ridicule, un des premiers du *Spectateur*. X—s.

E, une des plus illustres mai- veraines d'Italie. Nous ransous ce nom la suite des seimmarquis et ducs d'Este, de et de Modène, depuis le 10^e. squ'à nos jours, de manière à une histoire abrégée, mais e, des souverains de cette par- 'Italie. Le savant Muratori, les généalogies fabuleuses rappar le Tasse et l'Arioste, et

celle qu'a développée J.-B. Pigna, historien de la maison d'Este, paraît avoir prouvé qu'il faut chercher l'origine de cette maison parmi les ducs et marquis qui gouvernèrent la Toscane pendant le règne des Carlovingiens. Guido et Lambert, fils d'Adalbert II (Voy. ADALBERT), furent dépouillés de leurs grands-fiefs par Hugues et Lothaire, rois d'Italie; mais Oberto I, qui paraît avoir été petit-fils de l'un ou de l'autre, trouva plus de faveur auprès de Bérenger II, auquel il était attaché en 951. Cependant il le quitta en 968 pour passer en Saxe, auprès d'Othon I, qui l'éleva à la dignité de comte du sacré palais. Oberto I posséda des fiefs en Toscane et dans la Lunigiane. Il revint les gouverner lorsqu'Othon fit la conquête de l'Italie. Il mourut vers l'an 972, laissant deux fils, Adalbert et Oberto II, dont le dernier est la tige de la maison d'Este. S. S—r.

ESTE (OBERTO II). Il paraît avoir commencé en 972 à régner dans la Lunigiane et le comté d'Obertenga, en Toscane. Il portait, ainsi que son père, le titre de marquis, comme héritier des marquis de Toscane, mais sans posséder aucun marquisat. Il s'engagea, ainsi que ses deux fils *Albert-Azzo* et *Hugues*, dans le parti d'Arduin, roi de Lombardie. Henri II les fit prisonniers, et les dépouilla de leurs fiefs; mais il les leur rendit vers l'an 1014, et les reçut de nouveau en grâce. — E-TE (Albert-Azzo I), fils d'Oberto II, régna entre 1014 et 1050, dans les comtés d'Obertenga et de Lunigiane. Il avait été mis au ban de l'empire en 1014, par l'empereur Henri II; mais la même année, il fut rétabli dans ses biens avec son père. Il chercha, en 1025, à s'opposer à l'élection de Conrad-le-Salique. — ALBERT-AZZO II succéda, vers l'an 1020, à son père

et à Hugues, son oncle, qui était mort sans enfants. Par son adresse et ses talents, il s'insinua dans l'esprit de l'empereur Henri III, et avec sa faveur, il s'éleva à une haute puissance. Les fiefs qu'il acquit ou qu'il recueillit par des héritages, étaient Este, Rovigo, Montagnana, Casal Maggiore, Pontremoli et Obertenga. Henri III le nomma, en 1045, gouverneur ou comte de Milan, et lui fit épouser Cunégonde, fille de Guelfe II et sœur de Guelfe III, auquel le même Henri conféra, en 1047, le duché de Carinthie et la marche de Vérone. Guelfe III étant mort sans enfants, son héritage passa, en 1055, à Guelfe IV, fils d'Albert-Azzo II, d'Este et de Cunégonde. De ce Guelfe IV, investi, en 1071, du duché de Bavière, sont descendues les illustres maisons de Brunswick et de Hanovre, désignées long-temps par le nom d'Estense-Guelfes. Albert-Azzo, ayant perdu sa femme Cunégonde, épousa, en secondes noces, Garisende, fille d'Herbert, comte du Maine; et, en 1069, il recueillit aussi, par la mort d'Herbert, l'héritage de cette maison. Il se flattait d'établir en France une branche de la maison d'Este, comme il en avait établi une en Allemagne; mais Hugues, son troisième fils, auquel il céda le comté du Maine, et qui épousa, en 1077, la fille de Robert Guiscard, conquérant de l'Appulie, ne sut point se faire aimer ou respecter des peuples. Il vendit le comté du Maine au seigneur de la Flèche; il vendit aussi à son frère Foulques tous ses droits à l'héritage de son père, et il se retira en Bourgogne, où il mourut sans enfants. Albert-Azzo devait toute sa grandeur aux empereurs Henri III et Henri IV. Cependant, il ne fut point fidèle au dernier : non seulement il l'abandonna dans ses

se mit même
 is ; son fils,
 ère, se fit le
 es mecoments u Allemagne, et
 tit-fils, Guelfe V, épousa, en
 la fameuse comtesse Mathilde.
 dant, accablé par son grand
 Albert Azzo prit peu de part
 uerres civiles du commence-
 lu 12^e. siècle. Il mourut, à ce
 assure, seulement en 1117,
 plus de cent ans. Son second
 oulque, lui succéda dans ses
 Italie. — ESTE (Foulque I, d'),
 l fils d'Albert Azzo II et de
 nde, comtesse du Maine, régna
 1117 à 1155. Albert Azzo avait
 à son fils aîné les biens de sa
 ère femme, au troisième. Thié-
 de la seconde; et il avait laissé
 lque, le second, le patrimoine
 pères. Mais l'aîné, Guelfe IV,
 e Bavière, réclama contre ce
 e. Il entra en Italie avec une
 nte armée, et il contraignit Foul-
 lui assurer un tiers des revenus
 es qu'il possédait. Cependant il
 laissa le gouvernement. Foul-
 mourut après l'année 1155. Il
 ea son héritage entre ses fils,
 les autres étant morts sans en-
 us, Obizzo, le quatrième, recueillit
 nouveau tout l'héritage de la
 n d'Este. — ESTE (Obizzo, mar-
 l'), fils de Foulque I^{er}, régna
 de 1157 jusque vers la fin du 12^e.
 Obizzo d'Este entra dans la
 lombarde, formée contre Fie-
 Barberousse, et il fut ensui-
 vis dans le traité de Venise, en-
 te ligue et l'empereur. Ce ne fut
 ès la mort de ses frères que,
 sant de nouveau l'héritage de sa
 maison, il occupa en Italie un rang
 égal à celui de son père ou de son
 aïeul. En 1171, il épousa le choësi.
 en 1171, il mourut. Deux ans

l, Frédéric lui conféra les marquis de Milan et de Gènes auxquels aucune autorité n'est attachée; car ces villes se trouvent en républiques. Obizzo, chef de sa famille, prit aussi le titre de marquis d'Este. Le titre de marquis n'a jamais été attaché à aucune ville. Il paraît qu'Obizzo mourut fin du 12^e siècle.

S. S—1.

(Azzo V, marquis d'), fils de l'empereur Frédéric, régna à la fin du 12^e siècle ou au commencement du 13^e. Azzo est indiqué par les auteurs comme le 5^e prince de la maison d'Este qui eût ce nom de baptême. Les quatre Azzo qui l'ont précédé étaient des frères cadets qui n'ont point régné. Cette maison comprend tous les individus de la maison de Saluz qui se représentent souvent dans les maisons souveraines d'Italie. Azzo V, ou, selon d'autres, Obizzo V, épousa avant l'année 1176 une fille des Adelards, fille et seule héritière de Guillaume, chef du parti guelfe à Ferrare. Par ce mariage, la maison d'Este acquit de grandes propriétés à Ferrare, et un crédit plus considérable; elle y dirigea dès lors le parti guelfe, et par-là elle acquit la souveraineté de cette ville. Azzo V mourut à Ferrare pendant que son fils Obizzo gouvernait le marquisat d'Este. L'époque de la mort de Azzo V et l'autre est incertaine; mais on croit qu'Azzo ne survécut pas longtemps à son père (Voyez ADELARDS).

S. S—1.

(Azzo VI, marquis d'), fils de Azzo V, régna à Ferrare, et succéda à son père en 1204. Il épousa Alix, fille de Renaud, prince d'Antioche; et eut deux sœurs de celle-ci. L'une s'appela Mauual Comanène, et l'autre

Béla, roi de Hongrie. Vu le crédit et la puissance de la maison d'Este en Lombardie, son alliance n'était inférieure à celle d'aucun souverain. Azzo VI était le chef de tous les Guelfes de la Vénétie; sa rivalité avec Salinguerra de Ferrare, chef des Gibelins, occasionna une guerre sanglante, qui commença en 1205 par le siège du château de la Frotta; Azzo l'enleva aux Gibelins. Il disputa ensuite la suprême autorité dans Vérone, à Eccelino II de Romano; après deux victoires remportées en 1208, sur Salinguerra et sur Eccelino, Azzo VI fut reconnu pour seigneur par les deux républiques de Ferrare et de Vérone; la première se donna même en toute souveraineté à la maison d'Este, et c'est de cet acte, librement consenti par le peuple, que les ducs de Ferrare ont tiré tous leurs droits. En 1209, on vit entrer en Italie l'empereur Othon IV, proche parent d'Azzo VI, car il était arrière-petit-fils de Guelfe IV. Ce monarque prit à tâche de réconcilier les magnats de la Vénétie, Azzo VI, Eccelino et Salinguerra. Après les avoir remis en paix, il accorda au premier, en 1210, le marquisat d'Ancone, comme dédommagement pour Ferrare, prise par Salinguerra peu auparavant. Mais l'empereur se brouilla bientôt après avec le pape; alors il préféra l'alliance des Gibelins, amis de sa couronne, à celle des Guelfes, amis de sa maison. Azzo VI s'aperçut de son refroidissement, et il entra aussitôt dans la ligue qu'Innocent III avait formée contre l'empereur. Avec l'aide des Guelfes il recouvra Ferrare. Il donna au jeune Frédéric II les moyens de passer en Allemagne pour y disputer l'empire à Othon IV, et comme il se préparait ensuite à faire la guerre aux amis de l'empereur en Lombardie, il fut surpris par la mort, au mois de novem-

bre 1212, laissant deux fils, Aldobrandin et Azzo VII, qui tous deux régnèrent après lui. — ALDOBRANDIN, succéda en 1212 à son père, dans les états héréditaires de sa famille ; mais la seigneurie de Ferrare lui fut vivement disputée par Salinguerra et les Gibelins ; Vérone obéissait en commun au marquis d'Este et au comte de St. - Boniface, et la Marche d'Ancone s'efforçait de secouer l'autorité d'Aldobrandin. Le pape Innocent III exhorta le marquis d'Este à chasser les Gibelins de cette province. Celui-ci emprunta de l'argent aux Florentins pour lever une armée, et pour sûreté de leur créance, il leur donna en gage son propre frère Azzo VII. Mais à peine avait-il fait quelques conquêtes dans la Marche d'Ancone, qu'il mourut en 1215, empoisonné, selon l'opinion commune, par les comtes de Celano, auxquels il faisait la guerre. — Azzo VII, surnommé *Novello*, ou le *Jeune*, était encore enfant lorsqu'il succéda en 1215, à son frère Aldobrandin. Les ennemis de sa maison en profitèrent pour lui enlever les seigneuries que son père et son frère avaient acquises par leur prudence et leur valeur. Il fut réduit aux châteaux situés sur les monts Euganéens, entre Padoue et Verone, et au Polésine de Rovigo. Le pape Honoré III lui donna, il est vrai, en 1217, l'investiture de la Marche d'Ancone ; mais les peuples de cette province lui refusèrent presque toute obéissance : les Ferrarais, de leur côté ne voulurent plus le considérer que comme un concitoyen, non comme un maître. La Lombardie était alors partagée entre les deux ligues, Guelfe et Gibeline, et les démêlés de Frédéric II, avec les papes, donnaient plus de violence encore à leur animosité. Les chefs du parti Gibelin, Salin-

guerra, Evelino, le marquis Polavicino et Buoso de Doara, réunissaient les plus rares talents à une intrépidité sans égale ; la férocité et la perfidie de quelques-uns de ces chefs tournaient quelquefois au profit de tout le parti. Du côté du marquis d'Este, chef de la ligue Guelfe, se trouvaient au contraire plus de vertus et moins de talents. Il avait pour lui les républiques de Padoue, Vicence, Bologne et Venise, les amis de la liberté et ceux de l'église ; mais peu d'hommes animés par une ambition extraordinaire ou des passions exaltées. Azzo VII se réconcilia, en 1237, avec Frédéric II ; mais deux ans après, avoué que ce monarque songeait à le faire mourir, il lui échappa pour s'enfermer dans ses châteaux et recommencer à lui faire la guerre. Il s'empara de Ferrare en 1240, avec l'aide des Guelfes, et ayant arrêté Salinguerra dans une conférence, contre la foi des serments, ce vieillard, plus qu'octogénaire, finit ses jours dans les prisons de Venise. D'autre part, Eccelino enleva au marquis, dans les années suivantes, presque tous ses états héréditaires. Ce dernier ne recouvra Este, et ses autres forteresses, qu'en 1256, lorsque Padoue secoua le joug d'Eccelino, et que le pape Alexandre IV fit prêcher une croisade contre ce monstre. Azzo VII fut un des principaux chefs de cette croisade ; il combattit à Casano, le 27 septembre 1259, dans la bataille où Eccelino fut fait prisonnier ; et il continua dès-lors à régner avec gloire, jusqu'au 17 février 1266, qu'il mourut âgé de plus de cinquante ans. Son fils Renaud, qui avait épousé une fille d'Albéric de Romano, était mort avant lui, laissant en fils, dans l'article, suit.

S. S—t.

ESTE (Orizzo II, marquis d'), seigneur de Ferrare, de Modène et

gio, était petit-fils d'Azzo VII, il succéda, au mois de février Dévoué comme ses pères au Guelfe, il s'avança jusqu'à Chiaro, dans l'état de Brescia, chef de l'armée française qui lut contre Mainfroi, à la conquête du royaume de Naples; Obizzo facilita le passage du Pô, et lui fournit des soldats et des munitions. Il mit ensuite sa puissance dans le Nord, et il l'étendit sur les villes au midi du Pô. Celles-ci, fatiguées de la violence de leurs guerres, voulurent confier leur défense à un protecteur, qui mit fin à ces combats. Modène envoya, en décembre 1288, une députation au marquis d'Este, pour lui offrir la souveraineté perpétuelle et les clés de la Reggio suivit cet exemple le 15 février 1290, et la souveraineté de la ville d'Este acquit alors une étendue qu'elle n'a presque pas dépassée depuis. Dante a prétendu qu'Obizzo II fut couronné par son fils Azzo VIII, mais cette accusation paraît dénuée de fondement. Obizzo mourut le 13 février 1293. — Azzo VIII, fils et successeur d'Obizzo II, fut d'abord engagé dans une guerre civile avec ses frères, Aldobrandin et François, pour le usage général de l'Italie, et pour partager l'héritage paternel. Ils reçurent des secours de la république de Padoue, et lorsqu'ils firent un traité après de longs combats, ce fut au profit de la maison d'Este, puis plusieurs anciennes forteresses sur les monts Euganéens, Este, Cerra et Vicenza furent démolies. Azzo VIII, ennemi des Guelfes, après cette victoire, rechercha l'alliance des Gibelins de Parme qui promettaient la souveraineté de cette ville; mais les Guelfes, qui se défiaient du marquis, refusèrent les Guelfes parmesans à se

tenir sur leurs gardes; les Gibelins furent chassés de Parme, et une guerre acharnée des Guelfes contre la maison d'Este, autrefois leur protectrice, se prolongea jusqu'au mois de février 1299. A cette époque la paix fut conclue par l'entremise du pape Boniface VIII et des Florentins. L'alliance d'Azzo VIII avec les Gibelins, et surtout avec Matteo Visconti, seigneur de Milan, donnait une extrême inquiétude à tous les autres princes de la Lombardie. Aucune puissance en Italie ne paraissait pouvoir se mesurer avec ces deux seigneurs réunis. Cette défiance causa une ligue dont le premier effet fut, en 1302, la ruine de Matteo Visconti. Le fils de Matteo, Galeaz, avait épousé Béatrix, sœur du marquis d'Este; après la ruine de son père il se réfugia à Ferrare, chez son beau-frère. Azzo VIII épousa au mois d'avril 1305, Béatrix, fille de Charles II, roi de Sicile, et cette alliance illustre excita encore davantage la jalousie de tous ses voisins. Les seigneurs de Parme, de Vérone, des Mantoue, et les Bolonais, lui déclarèrent la guerre, et au commencement de l'année suivante ils réussirent à faire révolter contre lui les deux villes de Modène et de Reggio; mais Azzo défendit le marquisat d'Este et Ferrare, avec beaucoup de valeur et de succès variés, jusqu'au 31 janvier 1308, qu'il mourut à son château d'Este. Il n'avait point de fils légitime, mais un bâtard nommé Fresco. Celui-ci était marié, et avait un fils nommé Foulques. Ce fut ce fils qu'Azzo VIII appela par testament à être son héritier, au préjudice de ses deux frères Aldobrandin et François, avec lesquels Azzo VIII paraissait cependant réconcilié. — Foulques III était fort jeune lorsqu'il fut appelé à la souveraineté par le testament de son grand-

père, en 1308. Son père, Fresco lui fit prêter serment de fidélité par le peuple de Ferrare, tandis que François et Aldobrandin, ses grands-oncles, se mirent en possession de Rovigo, d'Este, et de tout l'ancien héritage de la famille. Ils attaquèrent ensuite Ferrare; les troupes de Ferrare furent défaites à la Fratta, et celui-ci, ne voyant plus de moyen de se défendre, vendit la souveraineté de son fils aux Vénitiens, qu'il mit en possession de Castel - Tealdo, forteresse de Ferrare. Fresco et son fils passèrent ensuite à Venise, où ils moururent peu de temps après. — A la mort d'Azzo VIII, ses deux frères François et ALDOBRANDIN, protestèrent contre le testament par lequel il appelait le fils d'un bâtard à la succession; ils s'emparèrent d'Este, de Rovigo, et de toutes les autres forteresses des monts Euganéens, et recoururent à la protection de Clément V, sous la souveraineté duquel ils placèrent Ferrare. Ce pape leur fournit des secours considérables, commandés par le cardinal Arnaud de Pélagrué; mais, dans cette guerre civile, les intérêts des deux branches de la maison d'Este furent également sacrifiés par leurs alliés. Ferrare fut possédée tour à tour par les Vénitiens, le cardinal de Pélagrué et le roi Robert. On ne sait à quelle époque mourut Aldobrandin: François fut tué en 1312, par les soldats catalans que Robert avait envoyés en garnison à Ferrare. Les trois fils d'Aldobrandin lui succédèrent.

S. S.—1.

ESTE (RENAUD, Obizzo III et NICOLAS I^{er}, marquis d'), co-seigneurs de Rovigo, de Ferrare, de Modène et de Parme, fils d'Aldobrandin II, auquel ils succédèrent en 1312. A la mort de François et d'Aldobrandin, la maison d'Este paraissait ré-

duite au dernier abaissement. Elle avait perdu la seigneurie de tous les villes où elle avait autrefois régné; elle était épuisée et ruinée par les suites d'une guerre civile, et les châteaux qui lui étaient demeurés dans les monts Euganéens, semblaient encore devoir être partagés entre les trois fils d'Aldobrandin; ce qui les aurait réduits au rang de simples gentilshommes. Les marquis d'Este, par leur union et leur constance, triomphèrent de l'adversité, et recouvrèrent le rang qu'avaient occupé leurs ancêtres. Le peuple de Ferrare, ne pouvant supporter plus long-temps les vexations des Catalans et des Gascons, auxquels le roi Robert confiait toutes les places civiles et militaires, se révolta contre eux, le 4 août 1317, et, le 13 du même mois, il donna la seigneurie aux trois frères, descendants légitimes de ses anciens souverains. Le pape Jean XXII, irrité de cette révolution, excommunia le marquis d'Este, en les accusant d'hérésie, et mit, en 1320, Ferrare sous l'interdit. Repoussés du sein de l'église, et persécutés par les papes, les marquis d'Este eurent recours à l'alliance des Gibelins; ils s'unirent aux seigneurs de Vérone, de Milan, et de Mantoue, parmi lesquels on comptait alors de grands politiques, et des généraux distingués: avec leur aide, ils soutinrent glorieusement les attaques du pape et du roi Robert. Mais, en 1328, l'expédition en Italie de l'empereur Louis IV de Bavière, fut fatale au parti Gibelin, dont ce monarque devait être l'appui. Il donna tour-à-tour tant de preuves de sa faiblesse ou de sa perfidie, qu'il fut enfin abandonné par ses partisans les plus dévoués. Les marquis d'Este firent, en 1329, leur paix avec l'église. Jean XXII leur accorda la se-

le Ferrare, comme un fief de Pierre, moyennant un tribut de mille florins, et les bulles furent leur en furent expédiées de juin 1532. L'entrée de Jean, roi de Bohême, et ses ambitieux, bouleversèrent en trois fois toute la politique de la trêve. Ce roi, fils de l'empereur VII, s'était allié au pape pour une nouvelle souveraineté italienne. Les Guelfes et les Ghiblins réunirent pour lui résister. Les d'Este s'allièrent aux Florentins et aux seigneurs de Lombardie, et attaquèrent le roi de Bohême, qui fut tué de Modène, qui leur fut prise le 17 avril 1536, fut le résultat de cette alliance. Cependant, l'un des trois mourut à la fin de décembre. Nicolas mourut le 28 mai 1540. Obizzo III demeura seul. Le marquis d'Este, après la guerre à la maison de Modène, souverain de Parme, par son épuisement pour acheter la seigneurie de cette ville, au prix de 70,000 florins. Reggio, qui appartenait à Philippin Gonzague, fut prise entre Parme et les états de Modène d'Este : il en résulta des troubles de voisinage, des tentatives de Reggio contre ses voisins, et une occupation. Obizzo III, voyant l'occupation de Parme serait toujours assurée pour lui, revendit, le 15 septembre 1546, cette seigneurie de Modène à l'empereur de Milan, après l'avoir possédée plus de deux ans. Obizzo III mourut à Ferrare, le 19 mars 1552. Le marquis de Lippa des Ariosti cinq ans après leur naissance par son mariage avec leur sœur aînée, Aldobrandin III, lui succéda. — ALDOBRANDIN, à la mort de son père, fut reconnu pour

seigneur par les villes de Ferrare et de Modène; cependant, François d'Este, petit-fils d'un autre François, frère d'Azzo VIII, lui disputa la souveraineté, en alléguant que la légitimité ne peut point changer pour les princes l'ordre de la succession. Avec l'aide des seigneurs de Padoue et de Milan, il fit sur les états de la maison d'Este quelques tentatives qui n'eurent pas de succès. Aldobrandin, après avoir gouverné ses états avec sagesse, mourut le 2 novembre 1561, laissant un fils légitime, nommé Obizzo IV. Cependant son frère Nicolas, étant plus en âge de régner, lui succéda sans opposition. — NICOLAS II, en parvenant à la souveraineté, se hâta de s'assurer l'alliance des seigneurs de Padoue, de Vérone, et de Mantoue, pour se mettre à l'abri de l'ambition de Barnabé Visconti, qui voulait asservir l'Italie. Il rechercha aussi la protection d'Urbain V, avec lequel il eut, en 1567, une conférence à Viterbe; mais sa politique n'eut pas des résultats ou honorables ou avantageux. Il facilita, en 1571, la surprise de Reggio, ville qui appartenait à son allié Feltrino Gonzague, et qui fut prise et pillée par un condottière allemand. Ce condottière avait promis de livrer ensuite Reggio au marquis d'Este; il vendit au contraire cette ville à Barnabé Visconti, son plus dangereux ennemi. De nouveau, Nicolas II acheta Faenza, en 1577, des mains du cardinal de Genève, qui avait massacré la moitié des habitants de cette ville. Mais, quatre mois après, Faenza fut enlevée au marquis d'Este, par Astor Manfredi, son ennemi. Nicolas II, cependant, se fit une réputation par sa magnificence. Avec lui, la cour de Ferrare a commencé à devenir célèbre pour l'élégance et le bon

quement. D
voile pour ancre (le)
put prévenir son arrivée. Al
trouva les Anglais dé rqi
Lucie, et 7 vaisseaux de
autres les ayant joints) empo
le grand cul-de-sac de l'île, t
de terre (le gissement de la
ayant permis cette p
leurs canons du revers de
en batterie à terre. Le v
et un autre seulement parv
mouiller à l'entrée de la baie;
ne purent soutenir le feu de l
et furent contraints d'arriver. 12
néral, ayant rassemblé 5
hommes des troupes qui ét
à la
Martinique ou à la Guad
attaquer les ennemis par terre; mais
comme ils avaient pris position sur
les mornes, il ne put les y forcer, et
fut obligé de rentrer dans les ports
de la Martinique, pour y attendre les
renforts que lui amenaient de Grace et
Lamotte - Piquet; à leur arrivée, il
reprit la mer avec 25 vaisseaux
de ligne, dont 3 de 50, s'empara de
l'île de Saint-Vincent, et débarqua
à la Grenade qu'il prit d'assaut, mar-
chant lui-même à la tête d'une des
colonnes de sa petite armée. A peine
le pavillon français fut-il arboré sur
ces forts, que l'amiral Byron, avec
21 vaisseaux de ligne et un convoi
chargé de troupes de terre, se pré-
senta pour secourir ou reprendre l'île.
D'Estaing appareille sur-le-champ,
et attaque l'ennemi avec 17 vaisseaux,
de Grace, qui commandait une des
trois divisions de l'escadre, étant resté
dans la rade, sous le prétexte de man-
que de vent. Byron fut complètement
battu; et il ne fut pas poursuivi, parce
que, étant tombé beaucoup sous le
Vent pour se réfugier à la Jamaïque,
d'Estaing n'eût pu remonter aux fles
du Vent qu'après un laps de temps

, ce qui aut
qu'il projetait

des Etats -

dans ces diverses expédition
ses considérables. Le com
revint en France en 1780
il eut encore le commande
flotte, qu'il ramena de Ca
En 1783, il était à Cadix
des flottes combinées de
d'Espagne, prêt à partir
expédition, lorsque la pa
venir à la cour, où les ora
seurs de la révolution com
à se former. Appelé à l'asse
notables, comblé des grâ
bienfaits du gouvernement,
dans le parti qui devait le
et ne fut cependant pas de
états-généraux. Malgré la fa
pulaire dont il jouissait, il
assez d'ascendant sur la nobl
se faire élire, il devint
commandant de la garde na
Versailles, où régnaient al
généralement un esprit de
tionnaire. Dès le mois de se
il crut devoir donner, p
des conseils à la reine,
ter à se montrer plus pop
à détourner le roi du pu
lui supposait de s'éloigner
dence. Dans les funestes
des 5 et 6 octobre, il ne
cun ordre à la garde nati
commandait, et laissa la p
Versailles se mêler avec
qui étaient arrivés de P
mettre toutes les horreu
deux journées présentèren
reux spectacle. Après ces é
le comte d'Estaing ne re
Versailles dans la null
parfaite, comme l'ont im
ques biographes: il vint
si
où le rédacteur

sous l'uniforme de Lors du voyage de sta de son dévoue- , qui ne lui deman- fut pas question de ées des 20 juin et eut soin de se tenir , tant qu'il lui fut astraire : mais il ne loi des suspects, et si ce décret absurde tible de quelqu'ap- st peut-être sur le 'il devait porter. Il : par calcul, sans isan, par habitude. voulut encenser le pliciens ; mais ceux- t dupes de pareilles ermèrent le comte prison de *Sainte-* : le firent conduire lutionnaire, pour témoin, dans le e : il déclara n'a- contre cette mal- e ; mais il ajouta nellement à s'en iqua d'une manière conduite pendant la arnaliste, qui pre- r cette odieuse af- , par égard pour le ait le témoin, adou- té de sa déposition ; ; réclama vivement use infidélité, et fit les rues sa déposit- sfirmma l'avoir faite, e qu'il affecta de la vorable à l'illustre ait, dit-on, les plus s ; mais rien de tout er. On battait mon- la Révolution, sui- d'un personnage du te d'Estaing était

fort riche. Il fut traduit lui-même au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 28 avril 1794. Il était âgé de 65 ans, et avait été nommé amiral en 1792, par la protection du député Rouyer, qui avait encore beaucoup d'influence dans le ministère de la marine. B—U.

ESTAMPES (ANNE DE PISSELEU, duchesse D'), dite d'abord M^{lle}. d'Heilly, fille d'Antoine, seigneur de Meudon, naquit vers l'an 1508. D'abord fille d'honneur de la duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}., elle suivit cette princesse, à laquelle le roi avait donné la régence pendant sa captivité, et alla avec elle au-devant du monarque, lorsqu'il revint en France après la conclusion du traité de Madrid. François vit pour la première fois M^{lle}. d'Heilly à Baïonne ; elle avait dix-huit ans. Le roi fut si frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en devint éperdument amoureux, et lui sacrifia la comtesse de Châteaubriant, qu'il avait tendrement aimée. La beauté n'était pas le seul avantage que possédât M^{lle}. d'Heilly : son esprit solide et brillant à la fois assura son empire sur le cœur du roi, et le rendit durable. Sensible aux beautés des arts et au mérite des lettres, elle les protégea, et mérita le titre de *Mécène des beaux-esprits*, et l'éloge qu'on lui donna d'être *la plus belle des savantes et la plus savante des belles*. Afin de donner un rang à sa maîtresse, le roi lui fit épouser Jean de Drosse, dont le père avait suivi le parti du duc de Bourbon. En faveur de ce mariage, François I^{er}. fit rendre à Jean de Brosse les biens de sa maison qui étaient confisqués, le fit chevalier de l'Ordre, gouverneur de Bretagne, et lui donna le duché d'Estampes. Aimée du plus grand roi qu'eût alors l'Europe, dépositaire de toutes les grâces, la du-

chesse se servit de son crédit pour enrichir sa famille. Ses trois frères obtinrent des évêchés, deux de ses sœurs de riches abbayes, et les autres s'allièrent aux plus grandes maisons du royaume. Tant de bonheur fut troublé par la jalousie que conçut la duchesse d'Estampes contre Diane de Poitiers, maîtresse du Dauphin, qui, de son côté, la haïssait. La haine réciproque des deux rivales éclatait en toute occasion et partagea bientôt toute la cour. Cette mésintelligence porta la désunion jusque dans la famille royale. La duchesse forma un parti en faveur du duc d'Orléans, jeune prince dont la valeur brillante retraçait déjà celle de François I^{er}. Diane, qu'on appelait alors la *grande sénéchale*, se mit à la tête de celui du Dauphin. Ces dissensions eurent les suites les plus funestes ; car la duchesse, sans consulter les intérêts de l'état, et dans la crainte que le Dauphin ne l'emportât sur le duc d'Orléans, s'opposa autant qu'il lui fut possible aux progrès de ce prince contre les armées de Charles-Quint. Lorsqu'en 1540 ce monarque traversa la France pour se rendre dans les Pays-Bas, et se confia avec une noble franchise à la loyauté de François I^{er}, la duchesse d'Estampes conseilla au roi de se rendre maître de la personne de l'empereur. Le roi, trop généreux pour suivre un pareil avis, se contenta de dire à ce prince en lui présentant la duchesse ; « Mon frère, » voici une belle dame qui me conseille d'aneantir à Paris l'ouvrage de Madrid. » On prétend que Charles répondit froidement : « Si le conseil » est bon, il faut le suivre. » Cependant, alarmé du péril où il se trouvait, l'empereur chercha à gagner la favorite ; quelques auteurs prétendent qu'il y parvint en lui faisant accepter un très beau diamant qu'il laissa tom-

ber exprès, et qu'elle s'empêcha de ramasser pour le lui rendre. Ce fait n'est guère probable. On croit que le plaisir de posséder un diamant, quelque beau qu'il fût, n'avait pas une grande influence sur une femme comme la duchesse d'Estampes, et dans sa situation ? Sans doute, mais n'est-ce pas le désir de rabaisser le Dauphin qui l'obligea, par ses intrigues, le prince à lever le siège de Perpignan, les ennemis, avertis par la duchesse, des desseins du roi, jetèrent dix mille hommes dans la place, et, par leurs secours, la rendirent imprenable. Lorsqu'en 1544, Charles-Quint et Henri VIII attaquèrent François I^{er} de concert, la duchesse fut accusée d'avoir livré le secret des opérations de la campagne à l'empereur. On lui impute également la prise d'Epernay, celle de Châteauneuf, et les succès des Impériaux dont l'approche porta l'effroi dans les murs de Paris. Abusant de la passion du roi et de l'ascendant qu'il avait sur son esprit, elle le déterminait à signer le traité de Crepy, si favorable pour la France, que le Dauphin refusa de signer ce traité quelques semaines après qu'il eut été signé. Ce que la duchesse redoutait depuis si longtemps : François I^{er} mourut le 31 mai 1547. Le Dauphin lui succéda sous le nom de Henri II, et l'on peut dire que Diane de Poitiers monta sur le trône avec lui. La duchesse d'Estampes n'avait eu qu'un pouvoir ombreux ; Diane régna ouvertement. Tout ce que les créatures de la duchesse furent graciées ou exilées ; mais, com-

voir de nuire à sa rivale lui en é tout à coup la volonté, Diane tenta de lui faire donner l'ordre retirer dans ses terres, et la laissa de tous ses biens. Après la du roi, la duchesse d'Estamp qui avait toujours protégé la reliprétendue réformée, peut-être que Diane le persécutait, emouvertement le protestantisme; nploya le revenu des grands biens e avait acquis pendant sa faveur, faire des prosélytes et à secourir vres protestants. Il est singulier Théodore de Bèze, qui nomme les personnes marquantes qui vorisé la réforme, ne parle point me. d'Estampes; sans doute il a t de nuire à sa secte en avouant uelle protectrice. Cette favorite, La postérité reprochera éternel- t d'avoir trahi la confiance du ni l'aima pendant plus de vingt an- mourut dans une telle obscurité, t fait à peine l'époque de sa mort: oit qu'elle arriva vers l'an 1576.

B—Y.

ESTAMPES VALENÇAY (ACHIL- ?), né à Tours en 1589, fut reçu lier de minorité dans l'ordre de : à l'âge de huit ans. Il se distingua es galères de l'ordre, et chercha te les occasions de signaler son ge en France, en Italie, et dans ays-Bas. Il se trouva au siège de tauban avec ses quatre frères, et it remarquer par son intrepidité. oi, Louis XIII, lui donna une pagnie de cavalerie dans son régi- l. Après la réduction de la Ro- e, il fut fait maréchal-de-camp, , en cette qualité, la campagne de ont. La paix lui ayant permis de rner à Malte, il fut nommé gènes galères, s'empara de l'île de Ste- re, et donna, dans cette circons- s, des preuves extraordinaires de

sa valeur. Il fut ensuite sollicité, par le pape Urbain VIII, de venir prendre le commandement de ses troupes, dans la guerre qu'il soutenait contre le duc de Parme; fixa la victoire sous les drapeaux du Saint-Siège, et fut récompensé de ses services par le chapeau de cardinal; c'était en 1645. Le nouveau prélat ne montra pas moins de vigneur dans le conseil qu'il en avait fait voir à la tête des armées; il obligea l'ambassadeur d'Espagne à s'excuser des propos indiscrets qu'il avait tenus sur la personne du roi de France. Il mourut à Rome le 16 juillet 1646. — **ESTAMPES VALENÇAY** (Léonor d'), frère du précédent, fit ses études au collège de Navarre, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé abbé de Bourgueil en Anjou, et l'un des députés du clergé de cette province aux états-généraux de 1614. Il obtint l'évêché de Chartres, en 1620, après la mort de Philippe Hurault; fut transféré à l'archevêché de Reims, en 1641, et mourut à Paris, le 8 avril 1651, à soixante-trois ans. Sainte-M. rthe parle avec éloge de ce prélat, dans la *Gallia christiana*. Il avait la réputation d'un bon prédicateur; et il a composé quelques écrits, dont le plus remarquable est un *poème latin, à l'honneur de la Sainte-Vierge*, Paris, 1605, in-8°. Ce fut lui qui rédigea une partie des délibérations de l'assemblée du clergé, tenue en 1625; il dressa la censure de l'*Admonitio ad Regem*, et des *Mysteria politica*, deux libelles qui venaient de paraître, renfermant plusieurs propositions injurieuses à la couronne de France. (V. EUDÆMON-JEAN et KELLER). Elle fut imprimée en latin, en français et en italien, par ordre du clergé. Quelques évêques en blâmèrent cependant la rédaction, et en proposèrent une autre; mais celle d'Estampes fut maintenue par plu-

sieurs arrêts du parlement. Ce prélat a publié un *Rituel à l'usage du diocèse de Chartres*, Paris, 1627, in-8°; les *Statuts synodaux de Reims*, 1645; des *Ordonnances pour l'administration de ce diocèse*, 1648, in-8°. W—s.

ESTAMPES-VALEŒY (HENRI D'), neveu des précédents, né à Paris, en 1603, reçu chevalier de minorité de l'ordre de Malte, obtint une galère à l'âge de vingt ans. Il commanda l'escadre qui forma le blocus de la Rochelle, sous les ordres du cardinal de Richelieu, et remporta plusieurs avantages sur les Anglais, qui tentèrent inutilement de jeter du secours dans cette place. De retour à Malte, il se signala dans plusieurs rencontres, notamment à la prise de Sainte-Maure et de la Mahomette; il fut nommé ambassadeur extraordinaire de France à Rome, en 1652, et s'acquitta avec succès des négociations qui lui étaient confiées: il reçut en récompense plusieurs bénéfices; fut nommé grand-prieur de Champagne, et, en 1670, grand-prieur de France. Il se retira à Malte, sur l'invitation des principaux chevaliers, qui se proposaient de l'élire après la mort du grand-maitre Cottoner; mais une maladie l'enleva, au mois d'avril 1676, dans la 75^e. année de son âge.

W—s.

ESTAMPES (JACQUES D'), connu d'abord sous le nom de marquis de la Ferté-Imbaut, fut enseigne des gendarmes de Monsieur en 1610, et servit au siège de Juliers sous le maréchal de la Châtre. Sous-lieutenant dans le même corps, il attaqua les retranchements du pont de Cé en 1620. Maréchal-de-camp en 1621, il servit aux sièges de Saint-Jean-d'Angély, de Clairac et de Montauban. Il devint capitaine-lieutenant des gendarmes de Monsieur et premier chambellan de

te prince en 1626. Au combat de Val-lane, en 1630, avec sa seule compagnie il chargea trois mille hommes des ennemis, en tua neuf cents, en prit trois cents et quatorze drapeaux. Il combattit à Avain en 1635. Il commandait mille hommes de pied et trois mille cheval-légers au siège de Corbie, qui se rendit le 10 novembre 1636. Il obtint un régiment de cavalerie de son nom à la formation de ces régiments. Ambassadeur en Angleterre en 1641, il y séjourna deux ans, empêcha l'embarquement de quatorze mille Irlandais levés par les Espagnols pour secourir Perpignan, leva pour le service du roi, tant en Angleterre qu'en Ecosse, six mille hommes qui passèrent en France, et fut nommé en 1643 colonel-général des Ecossois. Il était conseiller-d'état lorsqu'on le fit lieutenant-général des armées. Il servit en Flandre avec distinction en 1646, 1647 et 1648 à la bataille de Lens. Maréchal de France en 1651, il fut nommé, la même année, conseiller d'honneur dans tous les parlements et cours souveraines du royaume. Chevalier des ordres du roi en 1661. Il mourut le 20 mai 1668, âgé de 78 ans. D. L. C.

ESTANCEL. V. STANSEL.

ESTCOURT (RICHARD), acteur et auteur anglais, né vers 1688, à Tewksbury, dans le comté de Gloucester. Son goût pour le théâtre le porta à s'échapper de la maison paternelle, à l'âge de quinze ans, pour se joindre à une troupe de comédiens ambulants. Il débuta à Worcester, dans un rôle de femme, de peur d'être reconnu. Il le fut cependant, et fut ramené chez ses parents. Son père le conduisit alors lui-même à Londres, où il le plaça chez un apothicaire; mais :

Chasses le naturel, il revient au galop.

art, entraîné par son inclination en Irlande, obtint quelques succès sur divers théâtres, retourna à Londres, et fut reçu à Drury-Lane où il se fit de la réputation, surtout ce qu'on appelle la charge, ou bouffon (mimicry). Son talent un peu défiguré par la présence qu'il avait d'ajouter son esprit à ses rôles, prétention devenue heureusement très commune. Il n'était dans le monde, au rapide Steele, un homme aimable, brillant, recherché dans les sociétés les plus brillantes, où on le distinguait, par de riches présents, mais qu'il passait à amuser les autres par ses bouffonneries. Le duc de Marlborough l'aimait beaucoup. A Paris où fut établi le fameux club des *coiffeurs*, composé des hommes les plus distingués dans tous les genres, il fut nommé le pourvoyeur, et portait au cou un petit gril en or, sa marque distinctive de ses fougues gastronomiques. Il mourut en 1706. On a de lui une comédie intitulée *Le Bon exemple*, 1706, et *Prunella*, intermède satirique sur les opéras italiens du temps de Louis XIV, où l'on entendait, dans la même pièce, de l'anglais et de français, suivant que l'acteur était français ou anglais. On peut voir, sur son caractère ridicule, un des premiers livres du *Spectateur*. X—s.

ESTE, une des plus illustres maisons souveraines d'Italie. Nous rappellerons sous ce nom la suite des seigneurs, marquis et ducs d'Este, de Ferrare et de Modène, depuis le 10^e siècle jusqu'à nos jours, de manière à en donner une histoire abrégée, mais exacte, des souverains de cette partie d'Italie. Le savant Muratori, dans ses *généalogies fabuleuses* rapportées par le Tasse et l'Arioste, et

celle qu'a développée J.-B. Pigna, historien de la maison d'Este, paraît avoir prouvé qu'il faut chercher l'origine de cette maison parmi les ducs et marquis qui gouvernèrent la Toscane pendant le règne des Carlovingiens. Guido et Lambert, fils d'Adalbert II (Voy. ADALBERT), furent dépouillés de leurs grands-fiefs par Hugues et Lothaire, rois d'Italie; mais Oberto I, qui paraît avoir été petit-fils de l'un ou de l'autre, trouva plus de faveur auprès de Bérenger II, auquel il était attaché en 951. Cependant il le quitta en 968 pour passer en Saxe, auprès d'Othon I, qui l'éleva à la dignité de comte du sacré palais. Oberto I posséda des fiefs en Toscane et dans la Lunigiane. Il revint les gouverner lorsqu'Othon fit la conquête de l'Italie. Il mourut vers l'an 972, laissant deux fils, Adalbert et Oberto II, dont le dernier est la tige de la maison d'Este. S. S—j.

ESTE (OBERTO II). Il paraît avoir commencé en 972 à régner dans la Lunigiane et le comté d'Obertenga, en Toscane. Il portait, ainsi que son père, le titre de marquis, comme héritier des marquis de Toscane, mais sans posséder aucun marquisat. Il s'engagea, ainsi que ses deux fils *Albert-Azzo* et *Hugues*, dans le parti d'Arduin, roi de Lombardie. Henri II les fit prisonniers, et les dépouilla de leurs fiefs; mais il les leur rendit vers l'an 1014, et les reçut de nouveau en grâce. — **ERTZ (Albert-Azzo I)**, fils d'Oberto II, régna entre 1014 et 1030, dans les comtés d'Obertenga et de Lunigiane. Il avait été mis au ban de l'empire en 1014, par l'empereur Henri II; mais la même année, il fut rétabli dans ses biens avec son père. Il chercha, en 1025, à s'opposer à l'élection de Conrad-le-Salique. — **ALAZAT-AZZO II** succéda, vers l'an 1020, à son père

et à Hugues, son oncle, qui était mort sans enfants. Par son adresse et ses talents, il s'insinua dans l'esprit de l'empereur Henri III, et avec sa faveur, il s'éleva à une haute puissance. Les fiefs qu'il acquit ou qu'il recueillit par des héritages, étaient Este, Rovigo, Montagnana, Casal Maggiore, Pontremoli et Obertenga. Henri III le nomma, en 1045, gouverneur ou comte de Milan, et lui fit épouser Cunégonde, fille de Guelfe II et sœur de Guelfe III, auquel le même Henri conféra, en 1047, le duché de Carinthie et la marche de Vérone. Guelfe III étant mort sans enfants, son héritage passa, en 1055, à Guelfe IV, fils d'Albert-Azzo II, d'Este et de Cunégonde. De ce Guelfe IV, investi, en 1071, du duché de Bavière, sont descendues les illustres maisons de Brunswick et de Hanovre, désignées long-temps par le nom d'Estense-Guelfes. Albert-Azzo, ayant perdu sa femme Cunégonde, épousa, en secondes noces, Garisende, fille d'Herbert, comte du Maine; et, en 1069, il recueillit aussi, par la mort d'Herbert, l'héritage de cette maison. Il se flattait d'établir en France une branche de la maison d'Este, comme il en avait établi une en Allemagne; mais Hugues, son troisième fils, auquel il céda le comté du Maine, et qui épousa, en 1077, la fille de Robert Guiscard, conquérant de l'Appulie, ne sut point se faire aimer ou respecter des peuples. Il vendit le comté du Maine au seigneur de la Flèche; il vendit aussi à son frère Foulques tous ses droits à l'héritage de son père, et il se retira en Bourgogne, où il mourut sans enfants. Albert-Azzo devait toute sa grandeur aux empereurs Henri III et Henri IV. Cependant, il ne fut point fidèle au dernier : non seulement il l'abandonna dans ses

guerres avec l'Eglise, il se mit même à la tête de ses ennemis; son fils, Guelfe IV, duc de Bavière, se fit le chef des mécontents d'Allemagne, et son petit-fils, Guelfe V, épousa, en 1089, la fameuse comtesse Mathilde. Cependant, accablé par son grand âge, Albert Azzo prit peu de part aux guerres civiles du commencement du 12^e. siècle. Il mourut, à ce qu'on assure, seulement en 1117, âgé de plus de cent ans. Son second fils, Foulque, lui succéda dans ses états d'Italie. — ESTE (Foulque I, d'), second fils d'Albert Azzo II et de Garisende, comtesse du Maine, régna de 1117 à 1155. Albert Azzo avait donné à son fils aîné les biens de sa première femme, au troisième, l'héritage de la seconde; et il avait laissé à Foulque, le second, le patrimoine de ses pères. Mais l'aîné, Guelfe IV, duc de Bavière, réclama contre ce partage. Il entra en Italie avec une puissante armée, et il contraignit Foulque à lui assurer un tiers des revenus du pays qu'il possédait. Cependant il lui en laissa le gouvernement. Foulque mourut après l'année 1155. Il partagea son héritage entre ses fils, mais les autres étant morts sans enfants, Obizzo, le quatrième, recueillit de nouveau tout l'héritage de la maison d'Este. — ESTE (Obizzo, marquis d'), fils de Foulque I^{er}, régna de 1157 jusque vers la fin du 12^e. siècle. Obizzo d'Este entra dans la ligue lombarde, formée contre Frédéric-Barberousse, et il fut ensuite compris dans le traité de Venise, entre cette ligue et l'empereur. Ce ne fut qu'après la mort de ses frères, réunissant de nouveau l'héritage de sa maison, il occupa en Italie un rang égal à celui de son père ou de son aïeul. Le peuple de Padoue le choisit, en 1182, pour Podestat. Deux ans

, Frédéric lui conféra les marquis de Milan et de Gênes auxquels aucune autorité n'est attachée; car ces villes se tiennent en républiques. Obizzo, chef de sa famille, prit aussi le nom de marquis d'Este. Le titre de marquis, porté par ses ancêtres, n'a jamais été attaché à aucune ville. Il paraît qu'Obizzo mourut vers le milieu du 12^e. siècle.

S. S.—1.

(Azzo V, marquis d'), fils de Conradin d'Obizzo, régna à la fin du 12^e. siècle ou au commencement du 13^e. Azzo est indiqué par les auteurs comme le 5^e. prince de la maison d'Este qui eut ce nom de baptême; les quatre Azzo qui l'ont précédé étaient des frères cadets qui n'ont point régné. Cette maison comprend tous les individus de la maison qui se représente souvent dans les maisons souveraines d'Italie. Azzo V, ou, selon d'autres, Obizzo V, épousa avant l'année 1176, Béatrice des Adalards, fille et seule héritière de Guillaume, chef du parti guelfe à Ferrare. Par ce mariage, la maison d'Este acquit de grandes propriétés à Ferrare, et un crédit plus considérable; elle y dirigea dès lors son gouvernement, et par-là elle acquit la souveraineté de cette ville. Azzo V mourut à Ferrare pendant que son fils, Obizzo, gouvernait le marquisat d'Este. L'époque de la mort de Azzo V est incertaine; mais il paraît qu'Azzo ne survécut pas longtemps à son père (Voyez ADELARDS).

S. S.—1.

(Azzo VI, marquis d'), fils de Conradin de Ferrare, fils et successeur d'Azzo V, épousa en 1204, Alix, fille de Renaud, prince d'Antioche; elle eut deux sœurs de celle-ci, l'une, Blanche Comaène, et l'autre

Béatrice, roi de Hongrie. Vu le crédit et la puissance de la maison d'Este en Lombardie, son alliance n'était inférieure à celle d'aucun souverain. Azzo VI était le chef de tous les Guelfes de la Vénétie; sa rivalité avec Salinguerra de Ferrare, chef des Gibelins, occasionna une guerre sanglante, qui commença en 1205 par le siège du château de la Frotta; Azzo l'enleva aux Gibelins. Il disputa ensuite la suprême autorité dans Vérone, à Eccelino II de Romano; après deux victoires remportées en 1208, sur Salinguerra et sur Eccelino, Azzo VI fut reconnu pour seigneur par les deux républiques de Ferrare et de Vérone; la première se donna même en toute souveraineté à la maison d'Este, et c'est de cet acte, librement consenti par le peuple, que les ducs de Ferrare ont tiré tous leurs droits. En 1209, on vit entrer en Italie l'empereur Othon IV, proche parent d'Azzo VI, car il était arrière-petit-fils de Guelfe IV. Ce monarque prit à tâche de réconcilier les magnats de la Vénétie, Azzo VI, Eccelino et Salinguerra. Après les avoir remis en paix, il accorda au premier, en 1210, le marquisat d'Ancone, comme dédommagement pour Ferrare, prise par Salinguerra peu auparavant. Mais l'empereur se brouilla bientôt après avec le pape; alors il préféra l'alliance des Gibelins, amis de sa couronne, à celle des Guelfes, amis de sa maison. Azzo VI s'aperçut de son refroidissement, et il entra aussitôt dans la ligue qu'Innocent III avait formée contre l'empereur. Avec l'aide des Guelfes il recouvra Ferrare. Il donna au jeune Frédéric II les moyens de passer en Allemagne pour y disputer l'empire à Othon IV, et comme il se préparait ensuite à faire la guerre aux amis de l'empereur en Lombardie, il fut surpris par la mort, au mois de novem-

bre 1212, laissant deux fils, Aldobrandin et Azzo VII, qui tous deux régnèrent après lui. — ALDOBRANDIN, succéda en 1212 à son père, dans les états héréditaires de sa famille ; mais la seigneurie de Ferrare lui fut vivement disputée par Salinguerra et les Gibelins ; Vérone obéissait en commun au marquis d'Este et au comte de St.-Boniface, et la Marche d'Ancone s'efforçait de secouer l'autorité d'Aldobrandin. Le pape Innocent III exhorta le marquis d'Este à chasser les Gibelins de cette province. Celui-ci emprunta de l'argent aux Florentins pour lever une armée, et pour sûreté de leur créance, il leur donna en gage son propre frère Azzo VII. Mais à peine avait-il fait quelques conquêtes dans la Marche d'Ancone, qu'il mourut en 1215, empoisonné, selon l'opinion commune, par les comtes de Celano, auxquels il faisait la guerre. — Azzo VII, surnommé *Novello*, ou le *Jeune*, était encore enfant lorsqu'il succéda en 1215, à son frère Aldobrandin. Les ennemis de sa maison en profitèrent pour lui enlever les seigneuries que son père et son frère avaient acquises par leur prudence et leur valeur. Il fut réduit aux châteaux situés sur les monts Eugancens, entre Padoue et Verone, et au Polésine de Rovigo. Le pape Honoré III lui donna, il est vrai, en 1217, l'investiture de la Marche d'Ancone ; mais les peuples de cette province lui refusèrent presque toute obéissance : les Ferrarais, de leur côté ne voulurent plus le considérer que comme un concitoyen, non comme un maître. La Lombardie était alors partagée entre les deux ligues, Guelfe et Gibeline, et les démêlés de Frédéric II, avec les papes, donnaient plus de violence encore à leur animosité. Les chefs du parti Gibelin, Salin-

guerra, Evelino, le marquis Pelavicino et Buoso de Doara, réunissaient les plus rares talents à une intrépidité sans égale ; la férocité et la perfidie de quelques-uns de ces chefs tournaient quelquefois au profit de tout le parti. Du côté du marquis d'Este, chef de la ligue Guelfe, se trouvaient au contraire plus de vertus et moins de talents. Il avait pour lui les républiques de Padoue, Vicence, Bologne et Venise, les amis de la liberté et ceux de l'église ; mais peu d'hommes animés par une ambition extraordinaire ou des passions exaltées. Azzo VII se réconcilia, en 1237, avec Frédéric II ; mais deux ans après, averti que ce monarque songeait à le faire mourir, il lui échappa pour s'enfermer dans ses châteaux et recommencer à lui faire la guerre. Il s'empara de Ferrare en 1240, avec l'aide des Guelfes, et ayant arrêté Salinguerra dans une conférence, contre la foi des serments, ce vieillard, plus qu'octogénaire, finit ses jours dans les prisons de Venise. D'autre part, Eccelino enleva au marquis, dans les années suivantes, presque tous ses états héréditaires. Ce dernier ne recouvra Este, et ses autres forteresses, qu'en 1256, lorsque Padoue secoua le joug d'Eccelino, et que le pape Alexandre IV fit prêcher une croisade contre ce monstre. Azzo VII fut un des principaux chefs de cette croisade ; il combattit à Casano, le 27 septembre 1259, dans la bataille où Eccelino fut fait prisonnier ; et il continua dès-lors à régner avec gloire, jusqu'an 17 février 1264, qu'il mourut âgé de plus de cinquante ans. Son fils Renaud, qui avait épousé une fille d'Albéric de Romano, fut mort avant lui, laissant un fils, dont l'article suit. S. S—t.

ESTE (Obizzo II, marquis d'), seigneur de Ferrare, de Modène et

io, était petit-fils d'Azzo VII, succéda, au mois de février dévoué comme ses pères au même, il s'avança jusqu'à Chiari, dans l'état de Brescia, et de l'armée française qui combattait contre Mainfroi, à la conquête du royaume de Naples; Obizzo obtint le passage du Pô, et lui fournit les soldats et des munitions. Il étendit ensuite sa puissance dans la Lombardie, et il l'étendit sur les villes du midi du Pô. Celles-ci, fatiguées de la violence de leurs guerres, voulurent confier leur défense à un seul protecteur, qui mit fin à ces combats. Modène envoya, en novembre 1288, une députation au marquis d'Este, pour lui offrir la couronne perpétuelle et les clés de la ville. Reggio suivit cet exemple le 15 février 1290, et la souveraineté de la ville d'Este acquit alors une étendue qui n'a presque pas dépassée depuis. Dante a prétendu qu'Obizzo II fut couronné par son fils Azzo VIII, mais cette accusation paraît dénuée de fondement. Obizzo mourut le 15 février 1293. — Azzo VIII, fils et successeur d'Obizzo II, fut d'abord engagé dans une guerre civile avec ses frères, Aldobrandin et François, à l'usage général de l'Italie, et partagea l'héritage paternel. Il demanda des secours de la république de Padoue, et lorsqu'ils firent près de longs combats, ce fut la victoire de la maison d'Este, puis plusieurs anciennes forteresses sur les Euganéens, Este, Cerra et Mantoue furent démolies. Azzo VIII, soutenu par les Guelfes, après cette victoire, rechercha l'alliance des Gibelins de Parme qui promettaient la souveraineté de cette ville; mais les Guelfes, qui se défiaient du marquis, empêchèrent les Guelfes parmesans à se

tenir sur leurs gardes; les Gibelins furent chassés de Parme, et une guerre acharnée des Guelfes contre la maison d'Este, autrefois leur protectrice, se prolongea jusqu'au mois de février 1299. A cette époque la paix fut conclue par l'entremise du pape Boniface VIII et des Florentins. L'alliance d'Azzo VIII avec les Gibelins, et surtout avec Matteo Visconti, seigneur de Milan, donnait une extrême inquiétude à tous les autres princes de la Lombardie. Aucune puissance en Italie ne paraissait pouvoir se mesurer avec ces deux seigneurs réunis. Cette défiance causa une ligue dont le premier effet fut, en 1302, la ruine de Matteo Visconti. Le fils de Matteo, Galeaz, avait épousé Béatrix, sœur du marquis d'Este; après la ruine de son père il se réfugia à Ferrare, chez son beau-frère. Azzo VIII épousa au mois d'avril 1305, Béatrix, fille de Charles II, roi de Sicile, et cette alliance illustre excita encore davantage la jalousie de tous ses voisins. Les seigneurs de Parme, de Vérone, des Mantoue, et les Bolonais, lui déclarèrent la guerre, et au commencement de l'année suivante ils réussirent à faire révolter contre lui les deux villes de Modène et de Reggio; mais Azzo défendit le marquisat d'Este et Ferrare, avec beaucoup de valeur et de succès variés, jusqu'au 31 janvier 1308, qu'il mourut à son château d'Este. Il n'avait point de fils légitime, mais un bâtard nommé Fresco. Celui-ci était marié, et avait un fils nommé Foulques. Ce fut ce fils qu'Azzo VIII appela par testament à être son héritier, au préjudice de ses deux frères Aldobrandin et François, avec lesquels Azzo VIII paraissait cependant réconcilié. — Foulques III était fort jeune lorsqu'il fut appelé à la souveraineté par le testament de son grand-

père, en 1308. Son père, Fresco lui fit prêter serment de fidélité par le peuple de Ferrare, tandis que François et Aldobrandin, ses grands-oncles, se mirent en possession de Rovigo, d'Este, et de tout l'ancien héritage de la famille. Ils attaquèrent ensuite Ferrare; les troupes de Ferrare furent défaites à la Fratta, et celui-ci, ne voyant plus de moyen de se défendre, vendit la souveraineté de son fils aux Vénitiens, qu'il mit en possession de Castel-Testo, forteresse de Ferrare. Fresco et son fils passèrent ensuite à Venise, où ils moururent peu de temps après. — A la mort d'Azzo VIII, ses deux frères François et ALDOBANDIN, protestèrent contre le testament par lequel il appelait le fils d'un bâtard à la succession; ils s'emparèrent d'Este, de Rovigo, et de toutes les autres forteresses des monts Euganéens, et recoururent à la protection de Clément V, sous la souveraineté duquel ils placèrent Ferrare. Ce pape leur fournit des secours considérables, commandés par le cardinal Arnaud de Pelagruie; mais, dans cette guerre civile, les intérêts des deux branches de la maison d'Este furent également sacrifiés par leurs alliés. Ferrare fut possédée tour à tour par les Vénitiens, le cardinal de Pelagruie et le roi Robert. On ne sait à quelle époque mourut Aldobrandin : François fut tué en 1312, par les soldats catalans que Robert avait envoyés en garnison à Ferrare. Les trois fils d'Aldobrandin lui succédèrent.

S. S.—1.

ESTE (RENAUD, Obizzo III et NICOLAS I^{er}, marquis d'), co-seigneurs de Rovigo, de Ferrare, de Modène et de Parme, fils d'Aldobrandin II, auquel ils succédèrent en 1312. A la mort de François et d'Aldobrandin, la maison d'Este paraissait ré-

duite au dernier abaissement, avait perdu la seigneurie de les villes où elle avait autrefois elle était épuisée et ruinée, suites d'une guerre civile, et les seigneurs qui lui étaient demeurés les monts Euganéens, semblaient encore devoir être partagés entre les trois fils d'Aldobrandin; ce qui aurait réduits au rang de gentilshommes. Les marquis, par leur union et leur courtoisie, triomphèrent de l'adversité, et recouvrèrent le rang qu'avaient leurs ancêtres. Le peuple de Ferrare ne pouvant supporter plus longtemps les vexations des Catalans et de leurs alliés, auxquels le roi Robert avait donné toutes les places civiles et militaires, se révolta contre eux, le 4 août 1312, et le 15 du même mois, il se révolta contre eux, et se donna à la seigneurie aux trois frères, successeurs légitimes de ses ancêtres. Le pape Jean XXII de cette révolution, excommunia les marquis d'Este, en les accusant d'infamie, et mit, en 1320, Ferrare sous l'interdit. Repoussés de l'église, et persécutés par les papes, les marquis d'Este eurent recours à l'alliance des Gibelins; ils s'unirent avec les seigneurs de Vérone, de Mantoue, parmi lesquels se trouvaient alors de grands politiques et des généraux distingués; avec leur aide, ils soutinrent glorieusement les attaques du pape et du roi Robert. Mais, en 1328, l'expédition de France de l'empereur Louis IV, qui fut fatale au parti Gibelin, ce monarque devait être l'appui de sa faiblesse ou de sa perfidie, et fut enfin abandonné par ses plus dévoués. Les marquis firent, en 1329, leur paix avec l'église. Jean XXII leur accorda

: Ferrare, comme un fief de terre, moyennant un trimille florins, et les bulles de leur en furent expédiées de juin 1532. L'entrée en France, roi de Bohême, et ses conseillers, bouleversèrent en France toute la politique de France. Ce roi, fils de l'empereur Charles V, s'était allié au pape Grégoire XIII pour la souveraineté de la Hongrie. Les Guelfes et les Ghiblins réunirent pour lui résister. Les ducs d'Este s'allièrent aux Florentins, seigneurs de Lombardie, et le roi de Bohême, qui leur donna le 17 avril 1536, fut le résultat de cette alliance. Cependant, l'un des trois mourut à la fin de décembre 1536, et Nicolas mourut le 28 mai 1540. Obizzo III demeura seul. Le marquis d'Este, après la guerre à la maison de France, souveraine de Parme, promit un épousage pour acheter la seigneurie de cette ville, au prix de 10,000 florins. Reggio, qui appartenait à Philippin Gonzague, entre Parme et les états de France d'Este : il en résulta des troubles de voisinage, des tentatives de France contre ses voisins, et une guerre acharnée. Obizzo III, voyant la possession de Parme serait tout assurée pour lui, revendit, le 15 septembre 1546, cette seigneurie de Milan, après l'avoir eue plus de deux ans. Obizzo III mourut à Ferrare, le 19 mars 1552. Le duc de Lippa des Ariosti cinq ans il légitima après leur naissance par son mariage avec leur mère, Aldobrandin III, lui-même — ALDOBRANDIN, à la cour de son père, fut reconnu pour

seigneur par les villes de Ferrare et de Modène; cependant, François d'Este, petit-fils d'un autre François, frère d'Azzo VIII, lui disputa la souveraineté, en alléguant que la légitimité ne peut point changer pour les princes l'ordre de la succession. Avec l'aide des seigneurs de Padoue et de Milan, il fit sur les états de la maison d'Este quelques tentatives qui n'eurent pas de succès. Aldobrandin, après avoir gouverné ses états avec sagesse, mourut le 2 novembre 1561, laissant un fils légitime, nommé Obizzo IV. Cependant son frère Nicolas, étant plus en âge de régner, lui succéda sans opposition. — NICOLAS II, en parvenant à la souveraineté, se hâta de s'assurer l'alliance des seigneurs de Padoue, de Vérone, et de Mantoue, pour se mettre à l'abri de l'ambition de Barnabé Visconti, qui voulait asservir l'Italie. Il rechercha aussi la protection d'Urbain V, avec lequel il eut, en 1567, une conférence à Viterbe; mais sa politique n'eut pas des résultats ou honorables ou avantageux. Il facilita, en 1571, la surprise de Reggio, ville qui appartenait à son allié Feltrino Gonzague, et qui fut prise et pillée par un condottière allemand. Ce condottière avait promis de livrer ensuite Reggio au marquis d'Este; il vendit au contraire cette ville à Barnabé Visconti, son plus dangereux ennemi. De nouveau, Nicolas II acheta Faenza, en 1577, des mains du cardinal de Genève, qui avait massacré la moitié des habitants de cette ville. Mais, quatre mois après, Faenza fut enlevée au marquis d'Este, par Astor Manfredi, son ennemi. Nicolas II, cependant, se fit une réputation par sa magnificence. Avec lui, la cour de Ferrare a commencé à devenir célèbre pour l'élégance et le bon

goût. Il mourut le 26 mars 1388. — ALBERT recueillit la succession de son frère Nicolas II, sans se soucier des droits d'Obizzo IV, fils de son frère aîné, qui était parvenu à l'âge de gouverner, et se voyait avec impatience exclu de son héritage. Les Florentins et François de Carrare voulurent remettre Obizzo sur le trône; les mécontents de Ferrare firent quelques mouvements dans ce but; mais Albert ayant découvert leurs complots, fit périr, par un supplice atroce, Obizzo IV son neveu, avec la mère de ce jeune prince, sa belle-sœur. Albert abandonna ensuite le parti Guelfe qu'avaient suivi ses prédécesseurs, pour s'allier à Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan: mais il ne tarda pas à se repentir de s'être mis dans la dépendance de ce prince ambitieux et perfide. Il profita, en 1390, des succès des Florentins, pour assurer sa neutralité au milieu des troubles de la Lombardie. Il n'en jouit pas long-temps, et mourut, le 30 juillet 1395, laissant un fils âgé de neuf ans seulement (Nicolas III), qui recueillit sa succession. S. S.—1.

ESTE (NICOLAS III, marquis d'), seigneur de Ferrare, de Modène, de Parme, et de Reggio, fils et successeur d'Albert, fut laissé par son père, en 1393, sous la protection des républiques de Florence, Venise, et Bologne, et sous celle du seigneur de Padoue. Ces alliés envoyèrent en effet des soldats à Ferrare et à Modène, pour mettre le jeune marquis à l'abri des entreprises de son puissant voisin, Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan. Nicolas III ne tarda pas à être attaqué par Azzo d'Este, fils de ce François qui avait fait la guerre aux trois derniers princes, et qui, toujours exilé de Ferrare, avait acquis une grande réputation militaire au

service de la maison Visconti. Azzo d'Este, assuré de l'assistance secrète de Jean Galéas, avait encore dans son parti plusieurs gentils hommes des états de Ferrare et de Modène, les seigneurs de Ravenne et de Forli, et enfin Jean Barbiano (Voyez BARBIANO), fameux *condottiere*, que les conseillers de Nicolas s'efforcèrent vainement de séduire, afin de se débarrasser de leur ennemi par un assassinat. Cependant la paix fut peu après rendue aux états de Ferrare, Azzo d'Este ayant été fait prisonnier, en 1395, par Astorre Manfredi, seigneur de Faenza, et allié du marquis. Nicolas III, âgé de moins de quatorze ans, épousa, en 1397, Gagliola, fille de François II de Carrare, seigneur de Padoue; il se lia par-là plus intimement à la cause des Guelfes, dont Carrare était un des plus intrépides défenseurs, et il fut appelé en conséquence à partager, en 1403, les états que Jean Galéas, duc de Milan, avait conquis, et que sa mort laissait sans défenseurs. Mais, quoiqu'il remportât divers avantages sur les armées milanaises, il ne put faire aucune conquête stable. Repoussé, au mois de mai 1404, devant Reggio, qu'il avait voulu surprendre; et, bientôt après, engagé dans une guerre dangereuse avec les Vénitiens, pour la défense de son beau-père, François de Carrare, il perdit dans cette occasion la Polésine de Rovigo, qu'il avait engagée précédemment à la république de Venise, pour sûreté d'une dette. Este et les châteaux environnans avaient été cédés auparavant au seigneur de Padoue; ils furent aussi conquis par les Vénitiens, en sorte que la maison d'Este fut entièrement dépouillée de son ancien patrimoine. Nicolas III fut obligé d'y renoncer, par son traité

r avec la république, du 27
 1405. Cependant, l'affaiblisse-
 le la maison Visconti rendait la
 é à tous ses voisins. Nicolas III,
 é par Ottobon Terzi, l'un des
 ux de Jean Galéaz, qui s'é-
 ndu indépendant, dominait à
 et à Reggio, remporta quel-
 avantages sur ce tyran : ensuite
 t assassiner, dans une confé-
 qu'il devait avoir avec lui, le
 u 1409, à Rubbiéra ; et, dé-
 nt sa famille des états qu'il s'é-
 més, il demeura maître de Reg-
 de Parme. Eu 1411, il enleva
 Borgo San Donnino au mar-
 oland Palavicino ; mais lorsque
 pe Marie, duc de Milan, eut
 ncé à soumettre les petits ty-
 ui s'étaient partagé les états de
 bre, et à se venger de ceux qui
 t abusé de sa minorité, Nico-
 l eut peur que ce prince puis-
 e lui demandât compte des der-
 conquêtes qu'il avait faites, et,
 tendre des hostilités, au mois
 vembre 1420, il céda au duc
 ilan Parme et San Donnino,
 qu'en retour, le duc lui con-
 la souveraineté de Reggio. Peu
 , commencèrent les longues
 s entre le duc de Milan et les
 républiques de Florence et de
 e. Le marquis d'Este, placé en-
 combattants, sut faire respec-
 neutralité, et même se concilier
 é des deux partis, entre les-
 il fut plusieurs fois médiateur
 paix. Ce fut en récompense de
 ons offices, et pour assurer la
 alité du marquis d'Este, que les
 iens lui rendirent, en 1458, la
 ine de Rovigo, le tenant quitte
 ixante mille florins qu'ils lui
 t prêtés sur cette hypothèque.
 re part, le duc Philippe-Marie
 nti avait pris pour lui une si

grande affection, que, l'ayant appelé
 à Milan, et suivant en tout ses con-
 seils, il donnait à entendre qu'il le
 nommerait son successeur. Ceux qui
 attendaient avec impatience la va-
 cance du trône ducal pour changer le
 gouvernement, virent avec une ex-
 trême défiance cette faveur du mar-
 quis d'Este ; et Nicolas III, probable-
 ment empoisonné, mourut en peu
 d'heures à Milan, le 26 décembre
 1441. Il laissa deux fils naturels,
 Lionel et Borso ; et deux légitimes,
 Hercule et Sigismond ; mais les der-
 niers étant en bas âge, il appela les
 premiers à la succession, ce qui fut
 confirmé par le pape. La conduite
 politique de Nicolas III n'est pas
 sans reproche ; l'assassinat d'Ottobon
 Terzi est une tache sur sa vie ; mais
 la protection qu'il accorda aux lettres,
 lui a concilié le respect de tous les
 savants. Il rouvrit, en 1402, l'uni-
 versité de Ferrare, que son père Al-
 bert avait fondée, mais que le con-
 seil de régence avait supprimée pen-
 dant sa minorité ; il en fonda une au-
 tre à Parme, pendant le temps que
 cette ville lui fut soumise. Il attira à
 sa cour, par de magnifiques recom-
 penses, les hommes les plus distin-
 gués de son temps, entr'autres Gua-
 rino de Vérone, et Jean Aurisp ; en-
 fin, il communiqua le goût des lettres
 à ses fils, et il leur inspira le désir de
 distinguer Ferrare entre toutes les
 villes d'Italie comme la vraie patrie
 des poètes et des savants. — LIONEL,
 fils naturel et successeur de Nico-
 las III, régna de 1441 à 1450. Son
 règne ne fut marqué par aucune con-
 quête, aucune révolution, ni aucun
 grand événement politique ; mais nul
 prince de la maison d'Este ne s'est
 plus fait chérir de ses contemporains,
 par l'amabilité de son caractère, les
 charmes de son esprit, ou les grâces

de ses manières. Nul n'a mérité le commerce et l'industrie, et dont il accrut rapidement la prospérité; aucun enfin n'a rendu aux lettres de plus grands services. Il les aimait uniquement, mettait toute sa gloire à hâter leurs progrès, et s'était lui-même fait un nom par son éloquence dans les deux langues latine et italienne. Il était en correspondance avec tous les grands hommes dont s'honorait alors l'Italie; aussi trouve-t-on de ses Lettres dans les Recueils de Poggio, de Philippe, de François Barbaro, d'Ambroise le Camaldule, et de son instituteur Guarino. Il vivait avec eux en frère, et il contribua plus qu'aucun autre prince à donner à la littérature ancienne cette impulsion qui a distingué le 15^e siècle d'une manière si brillante. Lionel d'Este avait épousé, en 1435, la fille de Jean-François Gonzague, marquis de Mantoue; il en eut un fils nommé Nicolas; mais ce fils était encore en bas âge, lorsque Lionel mourut, le 1^{er} octobre 1450. Son frère Borso lui succéda.

S. S.—I.

ESTE (Borso, marquis d'), premier duc de Ferrare et de Modène, fils naturel de Nicolas III, recueillit, en 1453, la succession de la maison d'Este. Il eut, comme Lionel, une prédilection marquée pour les savants, il leur accorda de magnifiques récompenses, et les distinctions les plus flatteuses. Dans le 15^e siècle, les souverains d'Italie, au lieu d'ambitionner la gloire des conquêtes, ne rivalisaient plus entr'eux que dans la protection qu'ils accordaient aux lettres et aux arts. Le goût du luxe, de la mollesse, et de la magnificence contribuant peut-être autant que la modération des princes, à ce changement dans les mœurs nationales.

Les historiens ne nous apprenent autre chose sur les souverains de cette époque, que la pompe qu'ils firent dans leurs voyages, et la magnificence dont ils donnèrent dans les fêtes de leur cour. Mais le luxe des arts ne fut pas le seul à ruiner les États; les dépenses des guerres, et le besoin de lui des armes, et comme Borso ne tretenait ni armée ni flotte, il n'épuisa point ses finances par ce faste; le commerce, l'agriculture, les manufactures prospérèrent sous son gouvernement, et sa libéralité, si tant que sa libéralité, firent un grand mémoire. La magnificence fit aussi des conquêtes; elle qu'il acquit les titres de duc de Ferrare et de Reggio, et de comte de Rovigo et de Comacchio. L'empereur Ric III fut si enchanté de la magnificence de Borso, qu'il lui accorda, le 14 avril 1452, les titres de duc de Ferrare et de Modène, et de comte de Rovigo et de Comacchio. Mais il n'avait pu faire comprendre à l'Église; mais il s'adressa au pontife Pie II, pour faire ériger Ferrare en duché. Ses négociations avec la cour de Rome furent longtemps infructueuses. Enfin, le 14 avril 1453, le pape lui accorda la investiture qu'il désirait. Le duc n'en jouit pas long-temps; il revint de Rome, où il avait été couronné par le pape, le 20 août de la même année.

ESTE (HERCULE I), duc de Ferrare et de Modène, fils légitime de Nicolas III, et successeur de Borso, régna de 1471 à 1505. Pendant son règne, deux fils naturels de Nicolas III, qui s'appelaient l'un après l'autre à Ferrare,

se s'exerçait aux armes en état de gouverner le royaume de Naples à tour le roi Ferdinand l'Anjou. En 1467 il héleml Coleone, géneus, dans son expérience, et il y fut : à demeurer boiteux pendant il était de ren 1471, au moment de Borso, et il s'embarraîneté à laquelle Nicolas, fils de son reule le prévint, et 29 ans après excité ments à Ferrare, ancher la tête, et fit rt de ses adhérents. épousa en 1473 Léo-, fille de Ferdinand, ette alliance ne l'emmettre en 1478 à la tins pour combattre En continuant sur le métier de *condottière*, conserver une armée nsuite à le défendre. en 1482. Les Vénis de leurs anciennes èrent avec Sixte IV la maison d'Este de c de Milan, les Flo-de Naples s'armèrent e; la guerre devint lie. Les deux ligues : par des déflections te IV quitta les Vénis r à Hercule; mais à le-Maure, régent du le duc de Ferrare; s avoir vu ses états gés par des forces s'bligé de conclure le paix désavantageuse, abandonnait aux Vénis-de Rovigo. Après avoir

terminé cette guerre, Hercule ne sougea plus qu'à faire observer la neutralité dans ses états. Il y réussit pendant vingt-un ans qu'il régna encore, quoique ce fût précisément l'époque des plus grandes révolutions de l'Italie. Le duc de Ferrare demeura spectateur indifférent de l'expédition de Charles VIII à Naples, et il ne voulut entrer dans aucune des ligues formées pour ou contre lui. Il s'occupait pendant ce temps à faire prospérer ses états, à orner sa capitale par tout le luxe des arts et à rendre sa cour brillante. Ferrare fut pendant son règne la ville d'Italie où l'on vit réunis les plus grands poètes et les littérateurs les plus distingués. Le Boiardo, comte de Scandiano, auteur du Roland amoureux, fut traité par Hercule d'Este comme un ami en même temps et comme un ministre. L'Arioste, beaucoup plus jeune que lui, fut admis à la faveur du duc, et demeura pour toujours attaché à sa famille. Deux Strozzi, émigrés de Florence, François Bello, plus connu sous le nom du *Cieco da Ferrara*, Nicolas Lelio Cosmico et d'autres poètes encore par lesquels le siècle de Léon X est devenu célèbre, faisaient l'ornement de la cour de Ferrare. Hercule I^{er}. mourut le 25 janvier 1505, laissant trois fils légitimes et deux filles, Alfonse qui lui succéda Ferdinand et Hippolite qui fut cardinal; Béatrix qui épousa Louis-le-Maure, duc de Milan, et Isabelle qui fut mariée à Jean - François de Gonzague, duc de Mantoue. S. S—1.

ESTE (ALFONSE I^{er}.), duc de Ferrare et de Modène, fils et successeur d'Hercule I^{er}., régna de 1505 à 1534. Il avait épousé en 1491 Anne, sœur de Jean Galeas Sforce, duc de Milan, et après la mort de celle-ci il épousa en 1502 la fameuse Lucrece

Borgia, qui par son esprit, par la protection qu'elle accorda aux gens de lettres, et par l'éclat dont elle entourait la cour de Ferrare, fit en partie oublier l'opprobre de sa première vie. (Voy. Lucrèce BORGIA). En 1505 Alfonso, qui avait visité les cours de France, d'Espagne et d'Angleterre, reçut dans ce dernier pays la nouvelle de la maladie de son père; il ne put arriver à Ferrare qu'après la mort d'Hercule I^{er}; cependant il n'éprouva point de difficulté à recueillir sa succession. Son frère Hippolite avait été nommé cardinal l'année précédente; c'est à lui que l'Arioste était attaché; mais ce patron n'était guère digne du grand poète qu'il était appelé à protéger. Rival en amour de son frère naturel don Jules, Hippolite entendit la dame ferraroise, objet de leur passion commune, vanter la beauté des yeux de don Jules qu'elle avait préféré. Furieux, il fit entourer son frère par des assassins dans une partie de chasse, le fit descendre de cheval, et lui fit arracher en sa présence ces yeux qui avaient excité une jalousie aussi féroce. Cet attentat souleva d'horreur toute la famille d'Este et toute la ville de Ferrare; cependant Alfonso le laissa complètement impuni; mais son frère Ferdinand, unissant l'ambition au ressentiment, voulut détrôner Alfonso pour punir plus sûrement Hippolite. Il conspira en 1506 avec Jules contre les jours du duc; leur complot fut découvert; ils se reconnurent coupables, et furent condamnés à mort. Au moment où la hache des bourreaux était suspendue sur la tête des deux frères, Alfonso continua leur peine en une prison perpétuelle. Ferdinand mourut dans les fers en 1540. Jules, après une captivité de cinquante-

sa liberté. Adopté le système, et peut-être de l'Italie, déclarée par de violentes révolutions, ne permettait-il de demeurer neutre. Alfonso du talent pour la guerre; il avait étudié l'art de fondre les canons, et son artillerie était supérieure à tous les autres princes. Il en 1509 dans la ligue de Cambray et Jules II le nomma gonfalonier de l'église romaine; il reconquit des Vénitiens la Polésine de Rovigo, et obtint de Maximilien l'empereur le ducé d'Este et de Montagnana, un patrimoine de sa famille, qu'elle avait perdu depuis long-temps. A la fin de l'année une flotte vénitienne, commandée par Ange Trévisani, prit possession de la Comacchio, remonta le Pô, et fit épouvante dans tout le Ferrarais; mais Alfonso, avec son frère Hippolite, réussit à l'enfermer entre deux batteries établies sur les digues de la Poëve, et la flotte presque entière fut prise ou brûlée le 22 décembre 1509. Les poètes les plus célèbres de l'Italie ont célébré cette victoire. Pendant le bouillonnement Jules II donna bientôt la ligue de Cambray pour prendre la défense des Vénitiens, et comme il ne put engager Alfonso à changer avec lui de parti, il fulmina contre lui le 19 août 1510 les censures et les excommunications les plus rigoureuses, le déclara déchu de la souveraineté de Ferrare et de tous les fiefs qu'il tenait de son père. Dix jours après la ville de Ferrare fut enlevée au duc par l'armée pontificale; les châteaux de Carpi, Felice et Finale furent aussi pris, et Alfonso se vit menacé dans sa capitale. Maximilien retint Alfonso en dépôt la

Modène enlevée à son allié. Les Espagnols s'étaient joints à lui ; les Français seuls demeurés fidèles au duc de Ferrare, et leur assura par son artillerie de Ravenne, le 11 avril. Immédiatement après cette victoire les Français menacés au-delà furent obligés d'évacuer. Alfonso, demeuré sans délai de ses ennemis, rejeta la paix par l'entremise de Prosper Colonne, général du pape, fut fait prisonnier, et qu'il fut traité avec beaucoup de générosité par les promesses de Prosper Colonne, Alfonso se rendit à Rome et se soumit au pontife ; mais à ce temps celui-ci fit avancer ses troupes contre Ferrare, et il assista le duc lui-même si les Colonne n'avaient fait sortir de Rome une armée. Jules II mourut surpris, et Léon X, qui lui succéda, permit au duc de Ferrare de venir à son couronnement les honneurs de gonfalonier de l'Eglise ; refus de lui rendre les villes de Modène et de Reggio : obligé de le faire par François I^{er}, qui prit la maison d'Este, il manqua de soustraire aux engagements formels ; il tenta même en 1519 d'envoyer Ferrare au milieu de la ville et en 1520 il voulut faire assassiner Alfonso par le capitaine de Modène. Hubert Gambarara, protonotaire apostolique, qui avait voulu se faire cardinal, fut à cette occasion cardinal. Les lettres de la maison de Ferrare relatives à cet assassinat conservées dans les archives de la maison d'Este. Alfonso devint d'abord, jusqu'alors, recommença en 1521, pour délivrer le duc de Lescun assiégé dans Paris par Prosper Colonne. Son attaque

inattendue sauva les Français, dont la situation était alors très critique en Italie ; mais bientôt les échecs éprouvés par Lautrec exposèrent le duc de Ferrare au dernier danger. Il était déjà excommunié par le pape et entouré par les armées de l'empire et de l'Eglise. Il préparait sa défense avec intrépidité lorsque Léon X mourut le 1^{er} décembre 1521, et cet événement sauva la maison d'Este d'une ruine qui paraissait inévitable. Alfonso fit alors frapper une médaille où l'on voyait un homme arrachant un agneau des griffes d'un lion, avec cette inscription *De manu leonis*. Entrant aussitôt en campagne il recouvra Bondeno, Finale, San Felice, les montagnes du Modenèse, la Garfagnane, Lugo et Bagnacavallo. Le pape Adrien VI leva les censures prononcées contre le duc. A sa mort Alfonso recouvra encore en 1523 Reggio et Rubiera. Clément VII, il est vrai, parut hériter de la haine de son oncle Léon X contre la maison d'Este ; il lui retint Modène, et chercha en même temps à lui enlever les états qui lui restaient ; mais Alfonso sut tour à tour s'assurer la protection des Français et de Charles-Quint, et ni l'un ni l'autre ne voulurent l'abandonner à l'ambition du pape. Le duc profita de la prise de Rome pour recouvrer Modène le 5 juin 1527 ; et lorsque la paix fut rétablie en Italie, Charles-Quint prononça enfin, le 21 avril 1531, une sentence impériale qui confirma les droits de la maison d'Este sur Modène, Reggio et Rubiera. Ces villes, occupées par des commissaires impériaux, furent rendues au duc, et la souveraineté de sa maison fut consolidée. Alfonso I^{er} mourut le 31 octobre 1534, un mois après Clément VII. Aucun souverain d'Italie ne réunit dans son

siècle au même degré que lui la gloire militaire aux talents politiques; aucun n'a été entouré de plus grands hommes, et aucun n'a été célébré par des poètes plus illustres; l'Arioste fut le plus illustre de tous. Le fils aîné d'Alfonse, Hercule II, lui succéda.

S. S.—1.

ESTE (HERCULE II), duc de Ferrare et de Modène, fils et successeur d'Alfonse I^{er}, régna de 1554 à 1559. Il avait dû épouser en 1526 la fille naturelle de Charles-Quint, Marguerite, qui fut ensuite gouvernante des Pays-Bas; mais deux ans après il contracta un mariage plus illustre encore. Il épousa Renée de France, fille de Louis XII, et sœur de la femme de François I^{er}. Cette princesse lui apporta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Elle fut, aussi bien que Hercule II et ses enfants, une protectrice zélée des lettres; mais son attachement pour Calvin, qui pendant son séjour à Ferrare en 1555 l'instruisit dans la réforme, lui attira beaucoup de persécutions pendant la vie, et surtout après la mort de son mari. La grande prépondérance que Charles-Quint avait obtenue en Italie ne permettait plus aux princes de cette contrée de jouer un rôle dans la politique ou la guerre. Hercule II s'efforçait par la plus scrupuleuse déférence de complaire au monarque autrichien. Cependant son frère Hippolite le jeune, cardinal d'Este, avait pris à la cour de Rome la protection de la France pour assurer au besoin à sa maison l'appui de cette couronne. Ce prélat, qui éleva la superbe *villa d'Este* à Tivoli, était le prince le plus magnifique et le plus grand protecteur des lettres de son siècle. (*Voy.* FERRARE, Hippolite, cardinal de). Ce fut seulement après l'abdication de Char-

les-Quint qu'Hercule II s'efforça de recouvrer quelque indépendance; il entra même en 1556 dans une ligue avec le pape et les Français contre les Espagnols; mais le duc de Guise, son gendre, qui conduisit en Italie l'armée de Henri II, fut bientôt obligé de se retirer. Le duc de Ferrare fut alors attaqué par ceux de Parme et de Toscane, qui obéissaient aveuglément à Philippe II, et Hercule se trouva heureux de faire, le 22 avril 1558, une paix désavantageuse avec le roi d'Espagne. Hercule, après avoir fait épouser à son fils Alfonso II Lucrece de Médicis, fille de Cosme I^{er}, duc de Florence, mourut le 5 octobre 1559. — Son fils aîné, ALFONSE II, lui succéda. Il était en France lorsque son père mourut; il avait combattu lui-même dans le tournoi où Henri II fut tué; il revint en hâte à Ferrare, où il fit son entrée solennelle le 26 novembre 1559; il avait, comme ses ancêtres, le goût des lettres, mais bien plus encore qu'eux celui des fêtes et de la magnificence. A la cour de Ferrare, pendant tout son règne, on parut ne songer qu'aux joutes et aux tournois, au luxe et à la vanité. Des disputes de préséance avec le grand-duc de Toscane, des efforts dispendieux pour acheter les suffrages des Polonois en 1575 et obtenir la couronne de ce royaume, comprirent toute la carrière politique d'Alfonse II. Il épuisa ainsi ses finances, quoiqu'il eût toujours joui d'une profonde paix, et pour continuer les fêtes de sa cour, il fut obligé d'accabler ses sujets d'impositions. Alfonso II se maria trois fois, en 1558 avec Lucrece de Médicis, en 1565 avec Barbe d'Autriche, fille de Ferdinand I^{er}, et en 1579 avec Marguerite de Gonzague, fille du duc de Mantoue. Il n'eut d'enfants d'au-

ces femmes, et la ligne légitime de la maison d'Este finissant en 1597, appela à lui succéder don Cécilien, fils d'un fils naturel de l'empereur. Le pape Grégoire XIV déclara le point de sanctionner ces élections lorsqu'il mourut en 1591. Les seigneurs profitèrent de l'extinction de la ligne légitime pour démembrer la maison d'Este de tous les fiefs qu'elle tenait de l'Eglise. La maison d'Alphonse II et celle du cardinal Este, son frère, était décorée de tous les premiers poètes et tous les plus célèbres de l'Italie. La Tasse était au nombre de ses poètes; mais le Tasse, détenu pendant six ans entiers à l'hôpital des fous pour avoir aimé Léonore, sœur d'Alphonse, ou peut-être pour avoir été enlevé, dans son emportement, de ce prince, ne révéilla plus de souvenirs tristes ou honteux de la maison d'Este. Alphonse II mourut le 27 octobre 1597. S. S.—1. César (CÉSAR), duc de Modène et de Reggio, fils d'un fils naturel de l'empereur, régna à Modène de 1628. Quoique Alphonse, père de César, ne fût pas légitime, on le considéra après sa naissance Alphonse II et épousa Laura Eustochia sa sœur. Elle lui avait fait porter le nom de César, et il lui avait fait épouser Julie de la Rovère, fille du pape Sixte. César, né de ce mariage, fut considéré depuis quelque temps comme l'héritier présomptif des deux maisons et à la mort de son cousin Alphonse II, le 27 octobre 1597, il fut proclamé duc par les magistrats de Ferrare. Mais Clément VIII, qui occupait alors le siège pontifical, dès qu'il apprit la mort d'Alphonse, déclara tous les fiefs ecclésiastiques de la maison d'Este démembrés du Saint-Siège, par l'extinction

de la ligne légitime. Cependant Ferrare avait été érigée en duché en faveur de Borso d'Este, qui était bâtard, et la maison d'Este tenait ses droits bien moins des investitures du Saint-Siège que des élections du peuple. Jean-François Aldobrandin, neveu du pape, marcha ensuite sur Ferrare avec vingt-cinq mille hommes de mauvaises milices pontificales, et César, qui n'avait ni résolution ni caractère, ne sut tirer aucun parti des ressources d'un état avec les forces duquel Alphonse I^{er}. avait lutté vingt-cinq ans contre trois papes guerriers. Il demanda immédiatement à traiter, et cédant lâchement à l'Eglise Ferrare et tous ses fiefs ecclésiastiques, il se retira le 13 janvier 1598 à Modène, et il ne conserva, de l'ancien héritage de sa famille dans l'état de Ferrare, que les palais et les campagnes qu'elle y possédait. Après ce honteux accord, lorsque le pape vint prendre possession de Ferrare, César s'avança au-devant de lui jusqu'à Rimini pour lui baiser les pieds. En retour de tant d'humiliations, il obtint le chapeau de cardinal pour son frère Alexandre. Heureusement que l'empereur ne contesta point à César le droit de succéder dans les fiefs impériaux de sa famille; mais les Lucquois lui disputèrent la Garfagnane, province dépendante de la maison d'Este depuis l'année 1429. Le duc de Modène eut à cette occasion deux guerres à soutenir contre la république de Lucque, en 1602 et 1613; elles furent terminées par l'arbitrage de la cour d'Espagne, en rétablissant les anciennes limites. César d'Este avait épousé Virginie de Médicis, dont il eut six enfants. Ce prince manquait de résolution et d'habileté; mais il avait en revanche une douceur, une clémence et un amour de la paix qui le rendirent

cher à ses sujets. Il mourut le 11 décembre 1628. — ALFONSE III, son fils aîné, qui lui succéda, avait épousé en 1608 Isabelle de Savoie, et la perdit en 1626. Ce prince, dont le tempérament émit violent et emporté, faisait redouter à ses sujets un gouvernement dur et tyrannique. Mais son caractère fut changé par la mort de sa femme, qu'il aimait avec passion, et à peine avait-il régné six mois, que, faisant son testament, il céda le duché de Modène et de Reggio, le 24 juillet 1629, à François, son fils aîné; il pourvut d'apanages ses quatre autres fils, et il se retira dans un couvent du Tyrol, où il prit l'habit de capucin, sous le nom de frère Jean-Baptiste de Modène. Il y donna, depuis et jusqu'à la fin de sa vie, des preuves éclatantes de son zèle, de sa piété et de sa vertu.

S. S.—1.

ESTE (FRANÇOIS I^{er}), duc de Modène et de Reggio, fils et successeur d'Alfonse III, s'attacha, au commencement de son règne, aux intérêts de la monarchie espagnole. Quoiqu'il eût épousé en 1631 Marie Farnèse, sœur d'Edouard, duc de Parme et de Plaisance, il fit en 1635 la guerre à ce prince pour complaire au roi d'Espagne. Celui-ci, pour le récompenser, céda au duc de Modène, en 1636, la principauté de Correggio que l'empereur avait confisquée sur don Cyrus, dernier héritier de cette maison, et vendue ensuite à l'Espagne. Mais la maison d'Autriche, lente dans tous ses mouvements et infidèle dans ses promesses, ne savait pas conserver ses alliés. Le duc de Modène abandonna son parti en 1647 pour s'attacher à la France, et malgré les revers qu'à cette occasion il éprouva en 1649, il demeura fidèle aux Français jusqu'à la fin de sa vie.

Il fit épouser à son fils Al Laure Martinozzi, nièce du Mazarin, et sœur de la prin Conti, et il s'engagea ou dans la guerre entre la France et la maison d'Autriche, comme première et de la maison de. Nommé généralissime des armées françaises en Italie, il prit Val Espagnols en 1656, et Modène en 1658. Il ravagea le duché de Modène et le Milanez, et obtint la croix de sainte Catherine, titre d'un bon capitaine; mais il se faisait aimer de ses soldats, et il développait, pour la guerre, une activité et une intrépidité que l'on ne trouve pas dans les autres capitaines de son siècle. Il fut tué à la bataille de Cassano le 7 août 1658, à l'âge de 58 ans, laissant trois fils, dont l'aîné, Alfonse IV, lui succéda. — ALFONSE IV hérita également des états de son père, et fut aussi du commandement des armées françaises en Italie. Cependant le cardinal Mazarin pour le bien de la paix prochaine de la France et de l'Espagne, il engagea sous son règne le duc de Modène à traiter avec l'Autriche. Alfonse IV suivit ce conseil, et signa, le 11 mars 1659, un traité de paix particulière avec l'Espagne, confirmée par le traité des Pyrénées du 7 novembre de la même année. Mais son frère d'Alfonse, Almeric d'Este, qui avait été nommé par le cardinal Mazarin gouverneur de la ville de Modène, et de son immense fortune, fut tué à Paros par une maladie, le 11 novembre 1660, comme il était allé combattre dans la guerre aux Turcs. Alfonse ne vécut pas deux ans; il mourut le 11 juillet 1662, à l'âge de 34 ans, d'une attaque de goutte, laissant un fils et une fille en héritage.

II, qui lui succéda, et Marie, qui épousa ensuite Jacques d'Angleterre. — FRANÇOIS II jusqu'en 1676 sous la tutelle de sa mère, Laure Martinozzi, gouvernement sage et doux lair de ses sujets. Cependant l'urgence fut sur le point de faire passer la duchesse régente de Modène, pour assurer ses droits sur les îles du Pô, entre les mains des Français. Lorsque elle eut résigné la régence, elle se retira à Rome pour y terminer ses affaires, et y mourut le 10 août 1676. François II était d'un tempérament faible et maladif, qui l'empêchait de s'appliquer aux affaires. Il sortit de sous la tutelle de sa mère, il confia son autorité presque tout entière à son frère naturel don César, pour le tenir mieux dans la dépendance, et l'empêcha long-temps de gouverner. Enfin François II épousa, le 15 juillet 1692, Marguerite-Félicité de Hanovre, fille de Ranuce II, duc de Parme, mais il mourut deux ans après, le 6 septembre 1694, sans laisser d'enfants. Son oncle Rinaldo, qui était alors cardinal, lui succéda.

3 (RENAUD), duc de Modène, et de la Mirandole, prince de Modène, était cardinal lorsque l'extinction de la branche aînée de sa famille le rappela en 1694 à succéder au duc de Modène. L'année suivante il mourut de la peste, et il épousa en 1695 Felicité de Brunswick, fille de Hanovre, en sorte que les duchés de la maison d'Este, depuis 1070, furent réunies par mariage. La sœur de la duchesse de Modène avait épousé l'empereur, roi des Romains, le duc entra dans l'alliance de la France pendant la guerre de succession d'Espagne. Mais

bientôt tous ses états furent envahis par les Français, et lui-même vint se réfugier à Bologne pour attendre l'issue d'une guerre à laquelle il ne prenait point de part. Il fut en effet rétabli à Modène, en 1707, par les armées impériales, et en 1718, l'empereur Joseph lui vendit le petit duché de la Mirandole, qu'il avait confisqué sur François Pic, dernier prince de ce nom. L'empereur fit aussi des tentatives pour lui faire rendre par le Saint-Siège le comté de Comacchio, que la maison d'Este possédait dès l'an 1354 par une investiture impériale, et qui avait cependant été réuni à la chambre apostolique avec le duché de Ferrare après la mort d'Alfonse II. Mais les droits de la maison d'Este au comté de Comacchio furent laissés en suspens, et l'Eglise est demeurée en possession de ce petit état. Une nouvelle guerre ayant ramené en 1734 les armées françaises en Italie pour régler la succession Farnèse, et rétablir le royaume de Naples, les états de Modène et de Reggio furent de nouveau occupés par les Français, et le duc avec sa famille retourna s'établir à Bologne. Rentré dans sa capitale en 1736, il y mourut le 26 octobre 1737, âgé de quatre-vingt-deux ans. Son fils François III lui succéda : de ses trois filles une seule avait été mariée, et était veuve du duc de Parme.

S. S.—1.

ESTE (FRANÇOIS III), duc de Modène, Reggio et la Mirandole, avait épousé Charlotte-Aglæe, fille du duc Philippe d'Orléans, et en avait déjà deux fils et quatre filles, lorsqu'en 1737 il succéda à son père. Il était à Vienne lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort, et il avait fait une campagne contre les Turcs. A son retour à Modène, il s'efforça de rétablir les finances de l'état, ruinées par les

précédentes guerres dont la Lombardie avait été le théâtre, et il fit épouser à son fils, Hercule Renaud, Marie-Thérèse Cybo, duchesse de Massa et Carrara, étendant par cette alliance les états de la maison d'Este jusqu'à la mer. Mais la guerre, qui bientôt après s'alluma dans toute l'Europe contre Marie-Thérèse d'Autriche, exposa l'état de Modène à de nouveaux ravages, et força son souverain à s'en éloigner. François III accepta le commandement des armées espagnoles en Italie; il fit à leur tête la guerre dans l'état pontifical, le royaume de Naples, le Milanais, la Ligurie et le Piémont; mais pendant ce temps, ses états étaient occupés par les armées autrichiennes ou celles du roi de Sardaigne; et lorsqu'il y rentra en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il les trouva ruinés et dépeuplés par le long séjour des ennemis et leurs fréquentes contributions. François III a mérité quelque gloire par la protection qu'il accorda aux hommes de lettres: Muratori et Tiraboschi, tous deux ses sujets, furent aussi ses pensionnaires. D'autre part, on lui reproche d'avoir arrêté la prospérité naissante de ses états par la pesanteur des contributions qu'il leur imposait, et le mauvais système de ses finances. Il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, le 25 février 1780: son fils Hercule Renaud lui succéda.

S. S.—1

ESTE (HERCULE III), dernier duc de Modène, Reggio et la Mirandole, marié dès l'an 1741, était déjà parvenu à un âge avancé lorsqu'en 1780 il succéda à son père. Il n'avait eu de son mariage avec la duchesse de Massa qu'une seule fille, Marie-Béatrix, et, le 14 octobre 1771, il l'avait donnée en mariage à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, nommé à cette oc-

casion gouverneur des duchés de Mantoue. Cette dernière rejeton de la maison s'est retirée à Vienne après de sa famille; elle est mère de la princesse actuelle d'Autriche. Le duc de Modène, pendant sa administration, amassa des trésors dérivables; ce goût d'accumuler de lui ses sujets, et les dépouilla que les autres Lombards à la révolution. A l'approche des troupes françaises, au mois de mai 1797, Hercule III s'enfuit à Venise, déjà fait transporter son tronc au duché de Modène et de Reggio, trèrent le 9 juillet 1797 dans la région cisalpine; la maison d'Este définitivement dépossédée de sa souveraineté par le traité de Campo Formio du 17 octobre de la même année. Le Brisgau fut prou l'Autriche en dédommagement à Hercule III; mais ce prince mourut à Trieste avant de jouir de cette souveraineté. S. S.

ESTELLA (Diogo), évêque d'Estella, dans la Navarre, et évêque de Portugal; il prit de bonne heure le habit de franciscain, et consacra ses talents à la prédication et à la composition de quelques ouvrages qui eurent beaucoup de succès, mais dont d'aujourd'hui personne ne se souvient. L'auteur: 1. d'un *Commentaire sur l'Evangile de Saint Luc*, dont la première édition parut en 1578, et de Hénarès, en 2 vol. in-8, ouvrage ayant été mis à l'index et censuré par quelques théologiens espagnols, on en donna à Vienne en 1582, une édition corrigée de plusieurs réimpressions. 2. *Rhétorique ecclésiastique, ou de l'art du prédicateur*. Ce livre est en latin; il a été imprimé plusieurs fois, et, entre autres, à la

sur Saint Luc, de l'éron, 1592. III. D'un latin sur le Psaume *flumina*; il se trouve *orique ecclésiastique* de Cologne 1586. IV. D'un tique, en espagnol, sur monde, dont les éditions nombreuses, et que traduit en français. V. *ons très dévotés sur l'Assu*, écrites en espagnol, latin, en italien, et par français, ce même Chacun tant d'autres livres pas livres de dévotion. *ris du monde*, et de la *Jean l'Évangéliste*, en Père Estella mourut en

B—ss.

AZY. Cette famille fait origine à Paul d'Ostoria, dans le milieu du dixième siècle, et a fourni pendant huit siècles un grand nombre d'hommes qui ont attaché leur nom à la Hongrie et à celle de l'Autriche, qui l'a comblée d'honneurs et de richesses. Ces personnages nous ne que les trois qui se sont dans les rangs des hommes, et un quatrième qui par la protection qu'il accrut. — Nicolas ESTERHAZY MA, surnom que cette famille la seigneurie de Galanrois Sigismond lui conféra embrassa l'état ecclésiastique, très jeune encore, Strigonie ou Gran, et évêque dans la Dalmatie hongroise, en 1688, évêque de Buda pour un homme vaillant et attaché à ses devoirs de lui quelques ouvrages, et peu connus hors de la

Hongrie. Il mourut dans un âge peu avancé, en 1695. — Paul IV, ESTERHAZY DE GALANTHA, le plus célèbre de cette famille, et un des plus grands capitaines dont les fastes de la monarchie autrichienne fassent mention, était fils de Nicolas Esterhazy, de la troisième branche de cette maison, de celle qui a obtenu la plus grande illustration. Il naquit le 7 septembre 1635, à Kiss-Marton ou Eisenstadt, et montra des talents si précoces, qu'à l'âge de huit ans il publia déjà des livres. Il préféra à la carrière littéraire celle des armes, où il se distingua bientôt. Il avait à peine vingt ans, lorsque l'empereur Ferdinand lui conféra la charge de gouverneur de Soprony ou Oedenbourg; il n'en avait pas trente, lorsqu'il parvint au grade de feld-maréchal-général. Sa bravoure brilla dans les affaires d'Esssek, des Cinq-Eglises et de Kanisa: dans la dernière une balle atteignit son chapeau. Il s'empara des forteresses de Segedin, Birtz, Turbek et Babotso, qui étaient alors au pouvoir des Turcs, et partagea avec le célèbre Montecuculli la gloire dont la bataille de Saint-Gothard, quoique indécise, couvrit les armées autrichiennes en 1664. La paix ayant été signée six mois après, l'empereur donna au comte Esterhazy le commandement des frontières, place de confiance, parce que la maison d'Autriche, dont la domination était encore peu assurée en Hongrie, devait pouvoir compter sur la fidélité de celui qui en était revêtu, afin qu'il maintînt dans le devoir les nombreux mécontents que le pays renfermait, et qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer le joug. L'empereur ne fut pas trompé dans son choix; Esterhazy combattit la faction de Tékéli, sur laquelle il remporta la victoire de Gyor-

ki, où il fut lui-même g
sé ; il imposa, par son o
parti qui, à la diète, con
projets de la maison d'A
contribua, en 1687, à faire
la couronne héréditaire, de
mâle, dans la maison d'
Plus tard il résista aux
du prince Rakoczi, (
vain de l'entraîner (
rendit à son sou
non moins éclatant, en cont
en 1683 à délivrer Vienne, a
gée par les Turks, et en l
levant en 1686 Bude, ca
Hongrie, dont ils étaient ma
1541. Ce fut cette conqu
véritablement le pou
d'Autriche. Tant de
rent pas sans ré
de 1681 ayant élu le o
gouverneur-général de la Hongrie,
l'empereur témoigna la satisfaction
que lui causa ce choix, en demandant
pour le nouveau gouverneur l'ordre
de la Toison-d'Or, dont le roi d'Es-
pagne, comme chef de la maison, dis-
posait alors seul. Le 7 décembre 1687,
l'empereur l'éleva, pour lui et ses
descendants mâles et premiers-nés,
à la dignité de prince du St.-Empire
romain, et, quoique cette dignité ne
fût qu'un simple titre, aussi long-
temps que la maison d'Esterhazy n'eut
pas acquis une principauté immédiate
en Allemagne, ce qu'elle ne réussit à
faire qu'en 1804; cependant l'empereur
Charles VI accorda en 1712 au
prince Paul l'insigne prérogative de
frapper monnaie à son effigie, et celle
de conférer la noblesse. Au milieu de
ces honneurs, Esterhazy n'oublia
pas les intérêts de sa fortune; il acheta
les biens confisqués de la famille
Nadasdy, et plusieurs seigneuries et
terres en Hongrie et en Autriche. Il
rebâtit le château d'Eisenstadt, sa ré-

rendit digne
grand prince;
henstein, que
avait fait construire en 16
forma une collection de tabl
églises et couvents d'Eises
Tyrbau et d'autres endroi
ment des monuments de sa
Les fondations qu'il fit pour
amour pour les lettres : il aff
surtout la poésie et l'histoire
vrages qu'il a laissés porte
gnage à sa piété, et surtout
tion pour la vierge Marie : p
ces écrits traitent de l'immac
ception de la mère de Dieu,
l'auteur de la traduction hong
l'Atlas Marianus, ou Rec
descriptions des images mirac
de Notre-Dame en Hongrie
qui a été publié à Tyrbau, in-
prince Paul Esterhazy mouru
mars 1715. — Nicolas Est
DE GALANTHA, qui a vécu à la
16^e. siècle, a été un des gran
moteurs du luthéranisme, p
quel il ne moura pas moins
que la plupart des membres
maison en ont manifesté pos
ligion de leurs pères. Il publia
en un vol. in-4^e, un ouvrage
hongroise, intitulé : *De
et Réponses sur l'Eglise
de Jésus-Christ.* — Nicolas
prince d'ESTERHAZY DE GAL
comte de Forschenstein, pet
Paul IV, naquit le 18 décemb
succéda, le 18 mars 1762, à
ainé dans les principautés et
ries de sa maison, fut chev
Toison-d'Or d'Autriche et d
de Marie-Thérèse, conseil
chambellan, feld-maréchal-
chef d'un régiment d'infanter
pitaine de la garde noble h
En 1764, le prince Esterh
qualité d'ambass

de Bohême, à l'élection
 Il comme roi des Romains.
 e 28 septembre 1790. Il
 place dans cet ouvrage,
 action qu'il accorda, pen-
 sa vie, aux lettres et aux
 tout à la musique, qu'il
 ionnement. Il avait réuni
 sidence d'Eisenstadt les
 talents qui existaient de
 : ce fut dans cette école
 mèrent, entre autres,
 MeyeL. Il obtint en 1783
 té de prince, qui, d'après
 de 1687, n'appartenait
 ogéniture, fut étendue à
 scendants.

S—L.

IOD (CLAUDE) n'est pas,
 à cru jusqu'ici, un person-
 naire, sous le nom duquel
 François Pavie de Four-
 naquit à Salins en 1590,
 soin d'apprendre à ses lec-
 a famille était ancienne et

Il embrassa l'état mili-
 après avoir fait quelques
 fut nommé gouverneur
 d'Ornans, dans le comté
 ne. Il profita des loisirs
 ut cette place pour faire un
 aris, où il se lia d'amitié
 lot et d'autres écrivains du
 :. Il avait les passions très
 ur les sati-faire, il dissipa
 nde partie de sa fortune.
 s mœurs très licencieuses,
 : piété et un zèle extrême
 gion. D'Esternod mourut
 à Salins vers 1630, à
 on quarante ans. On a de
 ranc Bourguignon pour
 des alliances de France
 ne, Paris, 1615, in-8°; il
 : un peu d'exagération des
 u'offre à la France le voi-
 Franche-Comté; Il. l'*Es-
 rique*, composé en rimes

françaises, Lyon, 1619, in-12. Cette
 édition porte le nom de *Franchère*,
 anagramme de *Refranche*, l'un des
 villages dont d'Esternod était sei-
 gneur; Lyon, 1621, in-12. Elle con-
 tient seize satires; on en trouve des
 exemplaires avec les dates de 1622 ou
 1626; Cologne, 1680 ou 1682, in-12.
 Cette édition est beaucoup plus belle
 que les précédentes, mais on en a re-
 tranché la 16^e. satire, dont le sujet est
 l'apostasie d'un capucin nommé Gué-
 nard, qui s'était retiré à Genève (*Voy.*
 GRATIEN DE MONTFORT). Si l'on en
 croit quelques catalogues, l'*Espadon
 satirique* a encore été réimprimé à
 Amsterdam, 1721, in-12, sous le
 titre de *Satires galantes et amou-
 reuses* de d'Esternod. Cet écrivain ne
 manque ni de naturel ni de facilité,
 mais son style est faible, souvent in-
 correct, et les sujets qu'il a traités de
 préférence prouvent autant de mau-
 vais goût que de libertinage d'esprit.

W—s.

ESTÈVE (JEAN), troubadour an-
 cien, né à Narbonne ou à Beziers,
 s'attacha à Guillaume, seigneur de
 Lodève, qui commandait en 1285 la
 flotte française envoyée par Philippe
 le Hardi contre l'Espagne. Celui-ci fut
 fait prisonnier, et son ami célébra
 dans un *servente* sa captivité, en en-
 gageant le roi de France à payer
 promptement sa rançon et à le déli-
 vrer. Estève est le seul troubadour qui
 ait daté ses pièces. Les plus agréables
 sont deux *pastourelles* qui ont de la
 naïveté et de la grâce : « Pauvre qui
 » est jeune, dit-il, est bien riche quand
 » il vit joyeux; et plus fortuné est-il
 » que le vieux riche qui passe sa vie
 » dans la tristesse, compagnie de l'or. »

Z.

ESTÈVE (PIERRE-JACQUES), natif
 de Tortosa, exerça et professa d'une
 manière distinguée la médecine à Va-

lencé en F
ville, en 1530, un voi.
traduction de
d'Hippias, avec des
fautes tres etes. On a trouve
d'érudition et ouvrage,
qu'on a prêt in qu'il
G ; 'a d in à
reuve a le DOI
vrir, et vanité de se l'approp
cette pr ition n'a pas même l'
de la vraisemblance. — ESTÈVE
(Louis), né à Montpellier, y exerça
la médecine, et publia divers opuscules
qui ne jouissent pas d'une grande
réputation. I. *Traité de l'ouïe, où,
après avoir exposé les parties orga-
niques de l'oreille, on donne une
théorie du bruit et du sifflement,
avec plusieurs expériences nouvelles,
et la théorie du son et de l'audition,
auquel on a joint une observation qui
peut servir à éclaircir l'action du pou-
mon du fœtus*, Avignon, 1751, in-12.
Ce traité, judicieusement apprécié par
Haller, contient beaucoup d'hypothèses
et peu de faits importants. II. *Quæ-
stiones chymico-medico duodecim
pro cathedra vacante per obitum
D. Serano*, Montpellier, 1759, in-4°.
III. *La Vie et les Principes de M. Fi-
zes, pour servir à l'histoire de la
Médecine de Montpellier*, Montpel-
lier, 1765, in-8°.

ESTÈVE (PIZZAZ), membre de
l'académie de Montpellier, né dans
cette ville au commencement du 18^e.
siècle, cultiva plusieurs parties des
sciences et de la littérature, sans ob-
tenir aucun succès remarquable. La
médiocrité de toutes ses productions
les a déjà condamnées à l'oubli, et il
eut le malheur d'être lui-même le té-
moin de la réprobation dont elles
étaient frappées. On a de lui : *L. Nou-
velle découverte des Principes de*

Paris, 1752
ritait d'être plu
bon, ainsi qu
que l'auteur a publié sur
*Lettre à un ami sur l'ex-
tableaux au Louvre*, 17
III. *Esprit des Beaux-A*
1755, 2 vol. in-12; c'est
écrits d'Estève qui ait eu
de vogue. IV. *Mémoire ca*
Causans, sur la Quadra
cle (F. CAUSANS). V. *P*
Diction, 1755, in-12; VI
générale et particulière de
nomie, Paris, 1755, 5 vo
VII. *Dialogues sur les Arb*
1756, in-12. Un sujet pareil
batier, aurait eu besoin d'un
plus exercée, plus delicate e
dicius e que celle d'Estève. C
tribue encore *Origine de l'*
1758, in-12; *La Toilette d*
sophe, 1751, in-12, et *Le*
Partisan du bon goût.

ESTHER, qui portait da
gue de son pays le nom d'Ed
veut dire *myrthe*, était de
de Benjamin, fille d'Abihai
monde pendant le temps de
vité de Babylone, et fut, s
ques-uns, contemporaine de
fils d'Hystaspe, qu'on cro
même que celui que l'Écritu
Assuérus; d'autres interprè
qu'Assuérus est le même qu
ce-Longuemain (1). Quoiqu
eût rendu la liberté aux Juif
xante-dix ans de captivité
par les prophètes, ne s'é
sans doute écoulés, lorsqu
qui avait répudié Vasthi, fi
dans toutes les provinces de
empire les plus belles perso

(1) M. de Chaumont, évêque de
Reflexions sur le Christianisme (1
2 vol. in-12) prétendu établir qu
d'Esther en 1000-1001. Voyez
des Savants, 1793.

Edissa, à qui les Persans ont donné le nom d'Esther, qui cachée, sortit de sa retraite à la cour, où elle fut conquise et à sept femmes qui vinrent par l'usage des parures, présentée devant le roi. Elle toucha le cœur d'Assuérus ; on lui donna le diadème royal, et fut élevée à la place de Vasthi. Cet événement fut célébré par des réjouissances, et par des remises de taxes que fit à ses peuples. Esther avait perdu ses parents et elle fut élevée par Mardochée son oncle. Mardochée qui, comme les Israélites fidèles, rendait au favori d'Assuérus, au lieu de des honneurs semblerait des honneurs divins, engagea à se rendre au roi la révocation de la mort que la noblesse juive avait provoquée par les individus de cette nation ne pouvait, sans s'exposer à la mort, paraître devant le roi d'avoir été appelée. Enfin aux instances de Mardochée se prépare par la prière, et par les larmes à une dévotion devant la perdre ou sauver sa vie entière. Elle se montre devant le roi, parée de ses plus beaux bijoux étend vers elle son bras en signe de grâce ; il lui fit accorder ce qu'elle lui demandait, quand ce serait la moitié de son royaume. Assuérus et Aman se rendirent le lendemain à un festin auquel elle avait invités ; le jour même le roi et son favori se rendirent à une nouvelle invitation, et, échauffé par le vin, lui fit ses promesses, osa de la salut du peuple juif, et signa comme le plus implacable

ennemi des enfants d'Israël. Le roi se leva de table tout en colère, et alla dans le jardin ; en rentrant dans la salle du festin, il surprit Aman prosterné aux genoux d'Esther, et qui lui demandait grâce. « Comment, s'écria-t-il, il veut encore faire violence à la reine en ma présence ? » On se saisit aussitôt d'Aman, on lui couvrit le visage, et on le mena dehors pour le faire mourir. L'édit porté contre les Juifs fut révoqué, et ils furent même autorisés à tuer leurs ennemis dans tout l'empire. Le nombre des victimes de cette terrible vengeance monta jusqu'à soixante-quinze mille cinq cents ; les dix fils d'Aman périrent dans ce massacre qui commença le 13^e jour du mois adar, et continua encore le lendemain dans la ville de Suze. C'est le 14^e jour de ce mois que les Juifs célébrèrent depuis la fête du *Purim*, parce que, ce jour-là, ils devaient être mis à mort selon le sort qu'Aman avait tiré à cet effet. Le mois adar répond à la lune de février ; c'était le sixième mois de l'année civile chez les Hébreux. *Le livre d'Esther* renferme quelques fragments dont les Juifs n'admettent point la canonicité, mais qui sont reconnus comme canoniques par l'église romaine, ainsi que tout le reste de l'ouvrage (1), que plusieurs Pères attribuent à Esdras, mais qui a probablement été composé par Esther et par Mardochée. L'histoire d'Esther a fourni un des chefs-d'œuvre de la scène française (v. RACINE). Josué Barnes a publié : *Ἀλικὸν χάρτοπρον, sive Es-*

(1) Le savant Usher, archevêque d'Armagh, dans son *Synagoga de septuaginta interpretum versione* (Londres, 1655, in-4^o), a publié le texte grec du livre d'Esther, d'après l'ancienne version grecque, en y joignant celui des Hexaples d'Origène. M. de Rossi a publié, avec une version latine, la paraphrase chaldaique des additions du livre d'Esther, d'après un superbe manuscrit de la bibliothèque particulière de Pie VI, dans son *Specimen variorum lectionum*, etc., Rome, 1782, in-8^o. J'ai réimprimé la même année, avec de nouvelles variantes, Tubingen, in-8^o.

theræ historia poetica graeco carmine, Londres, 1679, in-8°. (1).

C—T.

ESTIENNE (HENRI I^{er}), *Stephanus*, est le chef de cette illustre famille d'imprimeurs qui ont tant contribué aux progrès des lettres en France, dans le 16^e. siècle, en multipliant les bonnes éditions des auteurs classiques. Henri était né à Paris vers 1470; il commença à exercer l'imprimerie vers 1503. C'est du moins cette année que parut l'*Abregé de l'Arithmétique* de Boëce, le premier ouvrage que l'on connaisse sorti de ses presses. Son atelier était établi dans la rue de l'École de Droit; et il avait adopté pour sa marque les anciennes armes de l'université; c'est un écu chargé de trois fleurs de lys, avec une main sortant d'un nuage et tenant un livre fermé. Sa devise était : *plus olei quam vini*. Henri s'appliqua à ne livrer au public que des ouvrages imprimés correctement; il renvoyait lui-même les épreuves, et les soumettait ensuite aux savants qui fréquentaient sa maison. Quand, malgré ses soins, quelques fautes lui ont échappé, il en avertit le lecteur, ou les a indiquées dans un *errata*, usage inconnu alors à ses confrères. Il mourut à Paris, et non à Lyon, comme le disent sans preuve quelques critiques. Ses biographes placent sa mort au 24 juill. 1520; mais on aura de la peine à croire que la date s'en accorde si exactement avec celle du

(1) Il y a joint une traduction latine et des scholies grecques. Didier Orient a paraphrasé en vers le livre d'*Esther*, Paris, 1584, in-12. De Boitival a composé un poëme héroïque d'*Esther*, Paris, 1670, in-4°. Jean Desmarêts de St.-Sorlin en a publié un autre, Paris, 1673, in-12, et Ansaldo Coba, un troisième en italien et en vingt-un chants, Genève, 1615, in-4°. Indépendamment du chef-d'œuvre de Racine, Antoine le Deuvin, en 1670; Pierre Mathieu, en 1585, et Duverry, en 1666, donnèrent chacun une tragédie d'*Esther*. Nous avons encore *la Belle Esther*, tragédie de l'invention de Japion Marthore, Rouen, sans date, in-8°. Ce nom est évidemment un pseudonyme.

B. L.

rage qu'il a imprimé, François, qui excrèrent tous deux à d'imprimeur.

épousa Simon de Colines, cié (v. COLINES). Parmi les qu'il a publiés, ou recherché *terium quintuplex*, de Le Fontaines, 1509 et 1513; *Itinéraire d'Antonin*, 1512; *Guillaume De Tribus fugiendis*, etc. V

ESTIENNE (FRANÇOIS), fils de Henri, exerça l'imprimerie en société avec Simon de Colineau-père. Le *Vinetum* de Estienne (1537) est le plus ancien ouvrage auquel on trouve son nom; le dernier l'*Andria* de Terence. Il a employé quelquefois la marque de son père; cependant il en a une particulière. C'est un vase d'or sur un pied, posé sur un livre, et sur lequel d'un cep de vigne chargé de grappes ne fut jamais marié, et c'est ce que Maittaire lui donne un même nom, qui imprimait aussi. Ce François Estienne était fils de Robert, et par conséquent le père de celui qui fait l'objet de ce

ESTIENNE (ROBERT I), célèbre imprimeur de cette époque, né à Paris, en 1503, s'appliqua à la culture de la littérature, et y fit des progrès très rapides. Il possédait également le latin et le grec, mais aussi l'hébreu, comme le prouvent ses excellentes éditions qu'il a données en ces différentes langues. Après la mort de son père, il travailla quelque temps en société avec Simon de Colineau, qui se reposait sur lui de surveiller l'imprimerie; mais à cette époque qu'il publia le *Nouveau Testament*, en deux volumes, recte, et dans un format plus grand que toutes celles qu'

i. Le prompt débit de son ouvrage alarma les docteurs de Paris, qui voyaient avec peine les exemplaires d'un ouvrage quel les partisans des nouvelles opinions puisaient la plume; mais ils ne trouvaient même un prétexte pour demander la suppression. Estienne épousa peu de temps après, une fille, fille de l'imprimeur; c'était une femme d'un grand mérite, elle enseigna elle-même du latin à ses enfants et fut, de sorte que, dans l'ouvrage d'Estienne, il n'y avait rien qu'il n'entendît et ne parlât avec facilité. Il quitta Paris vers 1526, et établit son atelier sous son nom, au quartier qu'il avait habité; son premier ouvrage qu'il publia fut les *Partitions de Cicéron*, portant la date de mars 1527. Jusqu'à sa mort, il ne cessa de publier, sans qu'il fit paraître de nouvelles éditions des ouvrages supérieures à toutes les autres et la plupart enrichies de notes et de références pleines d'intérêt. Pour s'assurer davantage de la perfection des ouvrages qu'il publiait, il en affichait les épreuves, et distribuait des récompenses à ceux qui lui signalaient des fautes (1). Il fit graver les mêmes caractères par Simon de Colines; et par Garamond, vers 1552, beaucoup plus élégante, pour la première fois, l'édition de la *Bible*, en l'année même. Estienne ne fut rien négligé pour en

faire un chef-d'œuvre de son art; il en avait revu le texte avec le plus grand soin, sur deux manuscrits, l'un de Saint-Germain-des-Prés, l'autre de Saint-Denis, et avait en outre consulté les plus savants théologiens, qui lui avaient donné leur approbation. Cependant, cette édition fut pour lui le sujet de nouveaux chagrins; et si François I^{er}, qui appréciait les talents et les sacrifices de Robert Estienne, ne l'eût protégé contre ses adversaires, il est probable que, dès cette époque, ce grand homme aurait été obligé de quitter la France. L'amour de la paix, le besoin qu'il éprouvait d'une vie tranquille pour terminer ses entreprises, lui firent accepter toutes les conditions qu'on lui imposa; et il se soumit même à ne plus rien imprimer sans le consentement de la Sorbonne. Il venait de mettre au jour la première édition de son *Thesaurus linguæ latinæ*, ouvrage excellent, plein de recherches et d'érudition, auquel il avait travaillé plusieurs années, aidé par les savants dont il était l'ami et le bienfaiteur. Le succès mérité de cet ouvrage ne l'aveugla point sur ses imperfections, et il y fit, à chaque édition, des changements et des augmentations, qui l'ont enfin rendu un chef-d'œuvre dans ce genre. Estienne fut nommé, en 1539, imprimeur du Roi, pour le latin et l'hébreu; et ce fut à sa demande que François I^{er} fit fonder, par Garamond, les beaux types que possède encore l'imprimerie royale. Cependant, les théologiens, jaloux de la confiance que le Roi accordait à un homme dont ils suspectaient les sentimens en matière de foi, cherchaient l'occasion de le convaincre d'hérésie. Ils crurent l'avoir trouvée dans la nouvelle édition de la *Bible*, qu'Estienne publia en 1545, conte-

(1) Dans les *Bucoliques* de M. Firm. une jolie anecdote sur le soin qu'Estienne apportait à ses épreuves.

nant une double version latine, et des notes de Vatable. Léon de Juda, connu pour un partisan de Zwingle, était l'auteur d'une de ces versions; et on prétendit que, si les notes étaient de Vatable, elles avaient été corrompues par Estienne. Cette accusation fit beaucoup de bruit, et François I^{er}. fut obligé d'arrêter encore une fois les poursuites dirigées contre son imprimeur. Ce grand prince mourut, et Robert Estienne voulut donner une marque de sa reconnaissance, en imprimant avec un soin particulier l'oraison funèbre de ce prince par Duchâtel. L'orateur avait dit que François I^{er}. était passé de cette vie dans la gloire éternelle. Cette idée, si commune qu'elle se retrouve dans tous les discours de ce genre, fut le sujet d'une dénonciation de la Sorbonne, qui prétendit que cette proposition était contraire à la doctrine de l'Eglise touchant le purgatoire. (Voy. Pierre Duchartz.) Estienne s'aperçut bientôt qu'il ne devait pas compter, auprès du nouveau roi, sur la protection dont il avait joui jusqu'alors; et, après avoir lutté pendant quelques années contre ses adversaires, il prit enfin la résolution de se retirer à Genève avec sa famille. Il y arriva au commencement de 1552. Il y imprima, la même année, en société avec Conrad Badius, son beau-frère, le *Nouveau Testament en français*. Il établit ensuite une imprimerie particulière de laquelle sont sortis plusieurs bons ouvrages; fut reçu bourgeois de Genève, en 1556, et mourut en cette ville, le 7 septembre 1559. Estienne était un homme d'un caractère ferme et décidé; mais l'on est fâché de voir qu'il n'eut pas pour les autres la tolérance qu'il avait réclamée pour lui-même, et que son ardeur pour la réforme l'ait aveuglé au point de déshériter l'un de

ses enfants qui ne l'avait brassée. Bèze, Dorat, et St. Louis ont donné de grands éloges à Thou le met au-dessus d'Alde et de Froben, et ajoute qu'il a contribué à immortaliser le nom de François I^{er}., que les plus belles actions de ce prince. La marque d'imprimeur est un olivier, ses fleurs sont détachées de ces mots : *Noli altum sapere* auxquels il a ajouté quelque chose. Les ouvrages qu'il a imprimés comme imprimeur du Roi, sont ornés d'une lance autour de laquelle sont entrelacés un serpent et une branche d'olivier. On lit au verso d'Homère : Βασίλει' ἀγλαῖοι τὴν ἀρχαίῃ, que l'on peut traduire par ces mots : Au bon roi et au bon soldat. Ch. Estienne, Turnèbe, Bienné (*Benè natus*), et les autres qui avaient la permission d'employer les caractères grecs du roi, ont adopté cet emblème. Les ouvrages qu'il a publiés à Genève ne portent que le nom de cette ville, mais se terminent par l'olivier, avec ces mots au bas : *Roberti Stephani*. Ce n'est pas comme on l'a dit, ce célèbre imprimeur qui a inventé la méthode de viser le texte de la Bible par des versets. Ce qu'on a ajouté, qu'il avait fait ce travail pour le Nouveau Testament étant à cheval, dans un voyage de Paris à Lyon, n'est qu'un conte. Avant les éditions publiées par Estienne, on connaissait la division par versets, puis observée dans la Bible de Pagninus, 1527, in-4^o. *Psalterium quintuplex*, dans d'autres ouvrages. O. Estienne d'avoir emporté

ces de l'imprimerie fait n'est rien moins que les matrices qui avaient ces caractères, se reviennent à Genève; les circonstances de la réimpression faite, semblent être devenues la même de Robert Estienne et à quel titre? c'est ce qu'il faudrait expliquer. Le roi, ayant résolu de réimprimer les ouvrages des auteurs, demanda au Roi, de réclamer de la seigneurie les matrices des caractères gravés par ordre de ce prince, et par conseil, à la date duquel portait que lesdites matrices furent rachetées pour les livres, payables, soit à Genève, soit aux héritiers d'Estienne. On voit, par la réimpression, ni dans la réimpression, de réclamer ces caractères, mais les effets précédemment ni les belles éditions de ces auteurs, on distingue, par les titres, 4 volumes in-16. Les matrices de préférence à celle-ci, de 1558—40, in-folio : la première est parfaite; mais les autres cherchent guère que sur un très grand papier, le *Nouveau Testament* in-fol., regardé comme

le plus beau livre grec qui ait jamais été imprimé. 4°. Le même ouvrage, 1546, 1549, in-16, appelé communément *O mirificam*, parce qu'il est accompagné d'une préface latine qui commence par ces mots. Dans la préface de l'édition de 1549, le mot *plures* est écrit *pulres*, et on a prétendu que c'était la seule faute d'impression qu'il y eût dans l'ouvrage; Maittaire en a cependant trouvé quatre dans le texte grec; il est vrai que cette édition n'a point d'*errata*, et que les douze fautes indiquées dans l'*errata* de l'édition de 1546, sont corrigées dans celle de 1549. 5°. *Historiæ ecclesiasticæ scriptores, Eusebii præparatio et demonstratio evangelica*, en grec, 1544, 2 vol. in-fol. : c'est le premier livre imprimé avec les nouveaux caractères gravés par Garamond. Aucun de ces auteurs n'avait encore été imprimé; il en est de même de *Denys d'Halicarnasse*, *Dion Cassius*, et autres dont il publia le premier le texte grec d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi. 6°. Les œuvres de *Cicéron*, *Térence*, *Plaute*, etc. Outre les préfaces et les notes dont Robert Estienne a orné plusieurs ouvrages, il est auteur des suivants : 1. *Thesaurus linguæ latinæ*, Paris, 1532, 1536. Ces deux éditions ont paru sous le titre de *Dictionarium linguæ latinæ, seu Thesaurus*, etc.; Paris, 1563, 2 vol. in-fol.; Lyon, 1575, 4 vol. in-fol. Cette édition, donnée par Robert Constantin. (*Voyez* CONSTANTIN), quoique plus ample, est moins estimée que la précédente, qui a l'avantage d'avoir été exécutée sous les yeux d'Estienne; Londres, 1734—35, 4 volumes in-fol., belle édition, bien exécutée; Bâle, 1740—43, 4 vol. in-fol. Celle-ci est due aux soins d'Ant. Birr, qui l'a augmentée

ont déjà été réclamées sous le nom de *Biblioth. choisie*, que son grand-père, Nicolas, avait engagé ces poinçons, ne put obtenir la restitution de cette somme. Il parait, par ce qui est de Casanbon, que ce n'est pas de lui qu'elle est due, mais de Chauffepié, art.

des notes écrites par Henri Estienne, sur les marges d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de Genève. Cette édition est d'ailleurs imprimée correctement; mais on regrette que le papier n'en soit pas beau; Leipzig, 1749, 4 vol. in-fol., publiée par le savant professeur J. M. Gessner. II. *Dictionarium latino-gallicum*, Paris, 1545, 2 vol. in-fol., est le plus ancien dictionnaire latin et français. On doit de la reconnaissance à Robert Estienne, pour avoir, le premier, publié un ouvrage aussi utile, et qui exigeait autant de recherches et de soins. Il en donna ensuite un extrait, sous le titre de *Dictionarium puerorum latino-gallicum*, Paris, 1550, 1557, in-4°. III. *Ad censuras theologorum parisiensium, quibus Biblia à Roberto Stephano excusa calumniosè notârunt responsio*. (Genève), 1552, in-8°. Il en parut, la même année, une traduction française. Cet ouvrage est curieux, mais écrit avec trop d'emportement. IV. *Gallicæ grammatices libellus*, (Genève), 1558, in-8°; *Grammaire française*, 1558, in-8°. Cet ouvrage fut réimprimé à Paris, 1561, in-8°, par Estienne (Robert II). Cette ressemblance de nom a donné lieu à un grand nombre de méprises. C'est par erreur que Maittaire attribue à Robert I^{er}. une traduction française de la *Rhétorique d'Aristote*; cette traduction est de Robert III; mais il a été trompé par la fausse indication d'une édition de 1529. Robert Estienne se proposait de publier de nouveaux Commentaires sur la bible, et il s'était associé, pour ce travail, Augustin Marlorat, fameux théologien; il avait même le projet de donner un dictionnaire de la langue grecque sur le plan de son *Thesaurus*; mais cet honneur était

réserve à son fils, Henri, qui il remit tous les manuscrits qu'il avait recueillis dans cette édition. Estienne eut plusieurs enfants, les seuls qui méritent d'être mentionnés, Henri II, Robert II. Fils d'Henri II, une fille, nommée *Cath*, mariée à Jacquelin, notaire royal.

ESTIENNE (CHARLES) Henri I^{er}, fut élevé dans l'étude des belles-lettres et de la médecine; il s'appliqua à l'étude de la médecine, et fut reçu docteur de la faculté de Paris. Lazare Baif lui confia l'éducation de son fils, et vous le vîtes accompagner dans ses voyages en France, en Allemagne et d'Italie, pour continuer ses soins à son fils. Pendant son séjour à Venise, il fut initié avec Paul Manuce dans l'étude de la langue grecque, dans quelques unes de ses termes très honorables fut qu'en 1551 qu'il commença la profession d'imprimeur. Il donna la même année ses premiers manuscrits de la bibliothèque et avec les caractères de la première édition de son *Traité de Platon*. Draud s'est occupé de ses presses en 1541, et que Ch. Estienne eut pris aussitôt le titre d'imprimeur, puisqu'on le lui donna une lettre-patente du 26 février 1541. Jean Maumout, en écrivant, représente Ch. Estienne un homme avare et emporté de ses confrères et même de ses confrères et même de ceux, qu'il cherchait à décevoir toutes les occasions. Cependant de mauvaises affaires, fut obligé de se retirer pour dettes en 1561, et mourut en 1564. Maittaire a écrit de belles éditions de Ch. Es

surpassées; qu'il a égalé, en édition, les plus savants, et qu'il en est peu qui ont plus d'ouvrages que lui dans ce court espace de temps. I. *Estienne*, fille, nommée Nicole, est dans l'article suivant. II. *Estienne*, auteur de plusieurs ouvrages, dont on trouvera la liste dans les Mémoires de Nicolle, t. XXVI. On se contentera ici des plus intéressants : I. *Estiaria, de vasculis ex scriptis*, Paris, 1535, in-8°. II. *Abbrégé de la vie des vicomtes et ducs de France*, extrait en partie de Paul de Sancerre, in-4°, avec des figures gravées; III. *Paradoxes contre la commune opinion sur la forme de déclensions, pour exciter les esprits en causes difficiles*, Paris, in-8°, rare : c'est une traduction de *Paradossi* d'Ortensio. IV. *Dictionarium latino-gallicum*, Paris, 1554, in-4°. Estienne dit qu'il l'a composé en partie sur les notes de G. Bation. V. *Dictionarium latino-gallicum*, 1570, in-fol. Cette édition est la meilleure et la plus complète. VI. *Prædium rusticum, in quo agri soli vel culti vel inculti vocabula ac descriptio earumque conserendarum in ordine describuntur*, Paris, in-8°. C'est la première édition de cet ouvrage dans lequel on trouve plusieurs opuscules précédemment. Il en fit ensuite une traduction en français sous le titre d'*Agriculture et Jardinage*, de M. Charles Estienne, il n'eut pas le temps de

la publier, et il était loin de prévoir tout le succès qu'elle aurait un jour. Jean Liebaut, son gendre, y ajouta un grand nombre de chapitres omis ou traités superficiellement dans l'original, et la publia in-4°. (1). Elle a été traduite en italien par Hercule Cato, Venise, 1591, in-4°; en allemand, par Melchior Sebitz, Strasbourg, 1592, in-fol.; en anglais, par Gervais Marckam, et en flamand. VII. *Première comédie de Térence, intitulée l'Andrie, trad. en prose*, Paris, 1540, in-16; VIII. *Comédie du SACRIFIÈRE, des professeurs de l'académie snoise nommés INTRO-DUCTIONI, trad. de langue toscane*, Lyon; 1543, in-8°; réimprimée sous le titre des *Abusés*, Paris, 1556, in-16. La pièce italienne est intitulée : *Gli ingannati*. La traduction est rare et recherchée. IX. *Thesaurus Ciceronis*, Paris, 1556, in-fol. Cet ouvrage n'eut aucun succès, et on croit que les frais qu'Estienne avait faits pour l'imprimer, l'obligèrent à des emprunts onéreux qui avancèrent sa ruine. X. *Dictionarium historico-geographico-poeticum*, Genève, 1566, in-4° : il ne parut qu'après la mort de l'auteur, et l'utilité des compilations de ce genre lui donna une vogue non méritée. Les différents éditeurs y firent des additions qui portèrent ce Dictionnaire à un gros volume in-fol. C'est dans ce format que Nicol. Lloyd le publia à Oxford, 1670, et à Londres, 1686. Ces deux éditions ont été long-temps recherchées; mais l'ouvrage est tombé dans l'oubli depuis qu'il a été surpassé. W—s.

ESTIENNE (NICOLLE), fille du précédent, née à Paris vers l'an 1545,

(1) Cette traduction, réimprimée plusieurs fois, et notamment en 1629, parut pour la première fois en 1574, selon Ségurier, ou en 1567 suivant Haller. Nous ferons voir à l'article LIEBAUT que la première édition est de 1564. D—P—K.

ki, où il fut lui-même grièvement blessé ; il imposa, par son autorité, au parti qui, à la diète, contrariait les projets de la maison d'Autriche, et contribua, en 1687, à faire déclarer la couronne héréditaire, de mâle en mâle, dans la maison d'Habsbourg. Plus tard il résista aux sollicitations du prince Rakoczi, qui tenta en vain de l'entraîner dans son parti. Il rendit à son souverain un service non moins éclatant, en contribuant en 1683 à délivrer Vienne, assiégée par les Turks, et en leur enlevant en 1686 Bude, capitale de la Hongrie, dont ils étaient maîtres depuis 1541. Ce fut cette conquête qui affermit véritablement le pouvoir de la maison d'Autriche. Tant de services ne restèrent pas sans récompense. La diète de 1681 ayant élu le comte Esterhazy gouverneur-général de la Hongrie, l'empereur témoigna la satisfaction que lui causa ce choix, en demandant pour le nouveau gouverneur l'ordre de la Toison-d'Or, dont le roi d'Espagne, comme chef de la maison, disposait alors seul. Le 7 décembre 1687, l'empereur l'éleva, pour lui et ses descendants mâles et premiers-nés, à la dignité de prince du St-Empire romain, et, quoique cette dignité ne fût qu'un simple titre, aussi longtemps que la maison d'Esterhazy n'eut pas acquis une principauté immédiate en Allemagne, ce qu'elle ne réussit à faire qu'en 1804; cependant l'empereur Charles VI accorda en 1712 au prince Paul l'insigne prérogative de frapper monnaie à son effigie, et celle de conférer la noblesse. Au milieu de ces honneurs, Esterhazy n'oublia pas les intérêts de sa fortune; il acheta les biens confisqués de la famille Nadasdy, et plusieurs seigneuries et terres en Hongrie et en Autriche. Il rebâtit le château d'Eisenstadt, sa ré-

sidence, et le rendit digne de demeurer d'un grand prince; celui de Forchenstein, qui avait fait construire en 1687, forma une collection de talismans, d'églises et de couvents d'Eisenstadt, Tyrnau et d'autres endroits. Les fondations qu'il fit prouvent son amour pour les lettres: il a surtout la poésie et l'histoire. Ses ouvrages qu'il a laissés sont: *la prière pour la vierge Marie*; plusieurs écrits traitent de l'immaculée conception de la mère de Dieu. L'auteur de la traduction de l'*Atlas Marianus*, ou description des images de Notre-Dame en Hongrie, qui a été publié à Tyrnau, par le prince Paul Esterhazy le 27 mars 1715. — Nicolas DE GALANTRA, qui a vécu au 16^e siècle, a été un des grands moteurs du luthéranisme, quel il ne montra pas moins que la plupart des membres de sa maison en ont manifesté la religion de leurs pères. Il publia en un vol. in-4^e, un ouvrage hongrois, intitulé: *Discours et Réponses sur l'Eglise de Jésus-Christ*. — Nicolas prince d'ESTERHAZY DE GALANTRA, comte de Forchenstein, père de Paul IV, naquit le 18 décembre 1762, le 18 mars 1762, à Tyrnau, le plus aîné dans les principautés héréditaires de sa maison, fut chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, conseiller d'état, chambellan, feld-marschal, chef d'un régiment d'infanterie, capitaine de la garde noble. En 1764, le prince Esterhazy fut couronné, en qualité d'ambas-

: Bohême, à l'élection comme roi des Romains. 8 septembre 1790. Il ace dans cet ouvrage, on qu'il accorda, penrie, aux lettres et aux it à la musique, qu'il nément. Il avait réuni lence d'Eisenstadt les lents qui existaient de e fut dans cette école rent, entre autres, zel. Il obtint en 1783 le prince, qui, d'après : 1687, n'appartenait réniture, fut étendue à idants.

S—L.

D(CLAUDE D') n'est pas, ru jusqu'ici, un person- e, sous le nom duquel ançois Pavie de Four- quit a Salins en 1590, 1 d'apprendre à ses lec- mille était ancienne et l embrassa l'état mili- ès avoir fait quelques ut nommé gouverneur Drnans, dans le comté . Il profita des loisirs cette place pour faire un is, où il se lia d'amitié et d'autres écrivains du l avait les passions très les satisfaire, il dissipa e partie de sa fortune. nœurs très licencieuses, iété et un zèle extrême n. D'Esternod mourut

Salins vers 1630, à quarante ans. On a de nc Bourguignon pour : alliances de France , Paris, 1615, in-8°; il n peu d'exagération des ffre à la France le voi- anche-Comté; 11. l'Es- ue, composé en rimes

françaises, Lyon, 1619, in-12. Cette édition porte le nom de *Franchère*, anagramme de *Refranche*, l'un des villages dont d'Esternod était seigneur; Lyon, 1621, in-12. Elle contient seize satires; on en trouve des exemplaires avec les dates de 1622 ou 1626; Cologne, 1680 ou 1682, in-12. Cette édition est beaucoup plus belle que les précédentes, mais on en a retranché la 16^e. satire, dont le sujet est l'apostasie d'un capucin nommé Guénard, qui s'était retiré à Genève (*Voy. GRATIEN DE MONTFORT*). Si l'on en croit quelques catalogues, l'*Espadon satirique* a encore été réimprimé à Amsterdam, 1721, in-12, sous le titre de *Satires galantes et amoureuses* de d'Esternod. Cet écrivain ne manque ni de naturel ni de facilité, mais son style est faible, souvent incorrect, et les sujets qu'il a traités de préférence prouvent autant de mauvais goût que de libertinage d'esprit.

W —s.

ESTÈVE (JEAN), troubadour ancien, né à Narbonne ou à Beziers, s'attacha à Guillaume, seigneur de Lodève, qui commandait en 1285 la flotte française envoyée par Philippe le Hardi contre l'Espagne. Celui-ci fut fait prisonnier, et son ami célébra dans un *sirvente* sa captivité, en engageant le roi de France à payer promptement sa rançon et à le délivrer. Estève est le seul troubadour qui ait daté ses pièces. Les plus agréables sont deux *pastourelles* qui ont de la naïveté et de la grâce : « Pauvre qui » est jeune, dit-il, est bien riche quand » il vit joyeux; et plus fortuné est-il » que le vieux riche qui passe sa vie » dans la tristesse, compagne de l'or. »

Z.

ESTÈVE (PIERRE-JACQUES), natif de Tortosa, exerça et professa d'une manière distinguée la médecine à Va-

lence en Espagne. Il publia dans cette ville, en 1550, en un vol. in-fol., une traduction latine des *Epidémiques d'Hippocrate*, avec des commentaires très étendus. On a trouvé tant d'érudition dans cet ouvrage, dit Eloi, qu'on a prétendu qu'il appartenait à Galien; qu'il était demeuré inconnu pendant plusieurs siècles, mais qu'Estève avait eu le bonheur de le découvrir, et la vanité de se l'approprier: cette prétention n'a pas même l'ombre de la vraisemblance. — ESTÈVE (Louis), né à Montpellier, y exerça la médecine, et publia divers opuscules qui ne jouissent pas d'une grande réputation. I. *Traité de l'ouïe où, après avoir exposé les parties organiques de l'oreille, on donne une théorie du tintoin et du sifflement, avec plusieurs expériences nouvelles, et la théorie du son et de l'audition, auquel on a joint une observation qui peut servir à éclaircir l'action du poumon du fœtus*, Avignon, 1751, in-12. Ce traité, judicieusement apprécié par Haller, contient beaucoup d'hypothèses et peu de faits importants. II. *Questions chymico-médicæ duodecim pro cathedrâ vacante per obitum D. Serano*, Montpellier, 1759, in-4°. III. *La Vie et les Principes de M. Fizes, pour servir à l'histoire de la Médecine de Montpellier*, Montpellier, 1765, in-8°. C.

ESTÈVE (PIZARE), membre de l'académie de Montpellier, né dans cette ville au commencement du 18^e. siècle, cultiva plusieurs parties des sciences et de la littérature, sans obtenir aucun succès remarquable. La médiocrité de toutes ses productions les a déjà condamnées à l'oubli, et il eut le malheur d'être lui-même le témoin de la réprobation dont elles étaient frappées. On a de lui: I. *Nouvelle découverte des Principes de*

l'Harmonie, Paris, 1752. Cet ouvrage méritait d'être plus estimé, est assez bon, ainsi que l'auteur a publié sur la *Lettre à un ami sur l'exposition des tableaux au Louvre*, 1753, in-12. III. *Esprit des Beaux-Arts*, 1755, 2 vol. in-12.; c'est un ouvrage écrit d'Estève qui ait eu de vogue. IV. *Mémoire sur les Causes, sur la Quadrature de la Cercle* (F. CAUSANS). V. *Dictionnaire général et particulière de Médecine*, Paris, 1755, in-12. VII. *Dialogues sur les Arts*, 1756, in-12. Un sujet qui n'a été plus exercé, plus délicat, plus délicieux que celui d'Estève, a été traité encore *Origine de la Musique*, 1758, in-12.; *la Toilette philosophique*, 1751, in-12., et *Le Partisan du bon goût*. V.

ESTHER, qui portait dans son pays le nom d'Edith, veut dire *myrthe*, étoit de la tribu de Benjamin, fille d'Abihail, et vécut pendant le temps de la captivité de Babylone, et fut, selon quelques-uns, contemporaine de Manassés, fils d'Hystaspe, qu'on croit être le même que celui que l'Écriture appelle Assuérus; d'autres interprètent qu'Assuérus est le même que Xerxès-Longuemain (1). Quoiqu'elle eût rendu la liberté aux Juifs, elle fut, par les prophètes, ne s'éleva sans doute écoulés, lorsqu'elle fut qui avait répudié Vasthi, fit dans toutes les provinces de l'empire les plus belles person-

(1) M. de Chamont, évêque d'Arles, dans ses *Reflexions sur le Christianisme* (2 vol. in-12.), a prétendu établir qu'Esther est Artaxercès-Ochus. Voyez *des Savans de 1691*.

ssa, à qui les Persans ont donné le nom d'Esther, qui, sortit de sa retraite pour aller devant le roi, et à sept femmes qui par l'usage des parures furent présentées devant le roi. Le cœur d'Assuérus ; le trône royal, et fut déplacé de Vasthi. Cet événement fut célébré par des réjouissances, et par des remises de terres à ses peuples. Esperdu ses parents élevés par Mardochée. Mardochée qui, Israëlites fidèles, redevint favori d'Assuérus, des honneurs semblaient divins, engagea le roi la révocation de la loi que la noblesse juive avait provoqué individuellement de cette nation, sans s'exposant, paraître devant d'avoir été appelée. aux instances de Mardochée par la prière, et les larmes à une détermination de la perdre ou sauver entièrement. Elle se montre fière de ses plus beaux jours étendus vers elle sous le signe de grâce ; il lui rappelle ce qu'elle lui avait promis et ce serait la moitié de son âme. Assuérus et Aman se rendirent à un festin où elle avait invité ; le jour et son favori se rendirent à une nouvelle invitation, profitant du moment où elle était chauffée par le vin, lui fit ses promesses, osa de la part du peuple juif, et simula le plus implacable

ennemi des enfants d'Israël. Le roi se leva de table tout en colère, et alla dans le jardin ; en rentrant dans la salle du festin, il surprit Aman prosterné aux genoux d'Esther, et qui lui demandait grâce. « Comment, s'écria-t-il, il veut encore faire violence à la reine en ma présence ? » On se saisit aussitôt d'Aman, on lui couvrit le visage, et on le mena dehors pour le faire mourir. L'édit porté contre les Juifs fut révoqué, et ils furent même autorisés à tuer leurs ennemis dans tout l'empire. Le nombre des victimes de cette terrible vengeance monta jusqu'à soixante-quinze mille cinq cents ; les dix fils d'Aman périrent dans ce massacre qui commença le 13^e jour du mois adar, et continua encore le lendemain dans la ville de Suze. C'est le 14^e jour de ce mois que les Juifs célébrèrent depuis la fête du *Purim*, parce que, ce jour-là, ils devaient être mis à mort selon le sort qu'Aman avait tiré à cet effet. Le mois adar répond à la lune de février ; c'était le sixième mois de l'année civile chez les Hébreux. *Le livre d'Esther* renferme quelques fragments dont les Juifs n'admettent point la canonicité, mais qui sont reconnus comme canoniques par l'église romaine, ainsi que tout le reste de l'ouvrage (1), que plusieurs Pères attribuent à Esdras, mais qui a probablement été composé par Esther et par Mardochée. L'histoire d'Esther a fourni un des chefs-d'œuvre de la scène française (v. RACINE). Josué Barnes a publié : *Ανάκτων κατάπτερον, sive Es-*

(1) Le savant Usher, archevêque d'Armagh, dans son *Synagoga de septuaginta interpretum versione* (Londres, 1653, in-4^o), a publié le texte grec du livre d'Esther, d'après l'ancienne version grecque, en y joignant celui des Hexaples d'Origène. M. de Rossi a publié, avec une version latine, la paraphrase chaldaique des *additions* du livre d'Esther, d'après un superbe manuscrit de la bibliothèque particulière de Pie VI, dans son *Specimen variorum lectionum*, etc., Rome, 1782, in-8^o, et réimprime la même année, avec de nouvelles variantes, Tubingen, in-8^o.

thera historia poetica graeco carmine, Londres, 1679, in-8°. (1).

C—r.

ESTIENNE (**HENRI I^{er}**), *Stephanus*, est le chef de cette illustre famille d'imprimeurs qui ont tant contribué aux progrès des lettres en France, dans le 16^e. siècle, en multipliant les bonnes éditions des auteurs classiques. Henri était né à Paris vers 1470; il commença à exercer l'imprimerie vers 1503. C'est du moins cette année que parut l'*Abregé de l'Arithmétique* de Boëce, le premier ouvrage que l'on connaisse sorti de ses presses. Son atelier était établi dans la rue de l'Ecole de Droit; et il avait adopté pour sa marque les anciennes armes de l'université; c'est un écu chargé de trois fleurs de lys, avec une main sortant d'un nuage et tenant un livre fermé. Sa devise était : *plus olei quam vini*. Henri s'appliqua à ne livrer au public que des ouvrages imprimés correctement; et il croyait lui-même les épreuves, et les soumettait ensuite aux savants qui fréquentaient sa maison. Quand, malgré ses soins, quelques fautes lui ont échappé, il en avertit le lecteur, ou les a indiquées dans un *errata*, usage inconnu alors à ses confrères. Il mourut à Paris, et non à Lyon, comme le disent sans preuve quelques critiques. Ses biographes placent sa mort au 24 juill. 1520; mais on accorde si exactement avec celle du

(1) Il y a joint une traduction latine et des scholies grecques. Didier Orient a paraphrasé en vers le livre d'*Esther*, Paris, 1584, in-12. De Boisval a composé un poëme héroïque d'*Esther*, Paris, 1670, in-4°. Jean Desmarets de St-Sorlin en a publié un autre, Paris, 1673, in-12, et Ansaldo Ceba, un troisième en italien et en vingt-un chants. Genève, 1615, in-4°. Indépendamment du chef-d'œuvre de Racine, Antoine Le Devin, en 1573; Pierre Mathieu, en 1585, et Duryer, en 1666, donnèrent chacun une tragédie d'*Esther*. Nous avons encore *la Belle Heugher*, tragédie de l'invention de Japion Marliere, Rouen, sans date, in-8°. Ce nom est évidemment un pseudonyme. D. L.

a imprimé. Il
cois, Robert et
nt tous les trois

profession d'imprimeur. Sa veuve
sa Simon de Colines, son asso-
v. COLINES). Parmi les ouvrages
a publiés, ou recherche le *Psal-*
m quintuplex, de Le Fevre d'Es-
s, 1509 et 1513; l'*Itinerarium*
a Antonin, 1512; Guillaume Nax,
D—ribus fugiendis, etc. W—
STIENNE (FRANÇOIS), l'aîné des
e Henri, exerça l'imprimerie et
so té avec Simon de Colines son
au père. Le *Vinetum* de Charles
anne (1537) est le plus ancien ou-
v e auquel on trouve son nom, et
le dernier l'*Andria* de Térence 1547.
Il a employé quelquefois la marque de
père; cependant il en avait une
l particulière. C'est un vase d'or à trois
s, posé sur un livre, et surmonté
a un cep de vigne chargé de fruits. Il
ne fut jamais marié, et c'est par erreur
q Maïtaire lui donne un fils de
e nom, qui imprimait en 1570.
Ce François Estienne était fils de Ro-
bert, et par conséquent le neveu de
celui qui fait l'objet de cet article.

W—

ESTIENNE (**ROBERT I**), le plus
cé re imprimeur de cette famille
à Paris, en 1503, s'appliqua
e de la littérature, et y fit de
gros progrès rapides. Il possédait non
lei ant le latin et le grec, mais
l'heureux, comme le prouvent
certaines éditions qu'il a données
certaines différentes langues. Après
n père, il travailla quelquefois
en société avec Simon de Coli-
nes, qui se reposait sur lui du soin
de sa librairie. Ce fut à
cette époque qu'il donna
du *Notus*
recte, et

es qui avaient

là. Le prompt débit de son ouvrage alarma les docteurs de Paris, qui voyaient avec peine que les exemplaires d'un ouvrage, lequel les partisans des diverses opinions puisaient la plupart de leurs arguments ; mais ils ne pouvaient pas trouver même un prétexte pour demander la suppression. Estienne épousa Catherine, fille de l'imprimeur Jean Gouffier : c'était une femme d'un grand mérite. Elle enseigna elle-même ses enfants du latin à ses enfants et de la grammaire à ses petites-filles ; de sorte que, dans sa famille, il n'y avait personne qui n'entendît et ne parlât latin avec facilité. Il quitta la Sorbonne vers 1526, et établit une imprimerie sous son nom, dans un quartier qu'il avait habité. Le premier ouvrage qu'il fit imprimer fut les *Partitions de Cicéron*, portant la date de l'impression de mars 1527. Devenue veuve jusqu'à sa mort, il ne fut jamais, sans qu'il fit paraître de nouvelles éditions des ouvrages supérieures à toutes les autres, et la plupart enrichies de préfaces pleines d'intérêt. Il se donna, pour s'assurer davantage de la perfection des ouvrages qu'il imprimait, il en affichait les épreuves, et offrait des récompenses à ceux qui lui en indiqueraient des fautes (1). Il fit graver, par Simon de Colines ; le premier des mêmes caractères de la Bible, et Simon de Colines ; fit graver, vers 1552, une Bible beaucoup plus élégante, et qui fut, pour la première fois, l'édition de la Bible, en français, qui parut la même année. Estienne ne négligea rien pour en

faire un chef-d'œuvre de son art ; il en avait revu le texte avec le plus grand soin, sur deux manuscrits, l'un de Saint-Germain-des-Prés, l'autre de Saint-Denis, et avait en outre consulté les plus savants théologiens, qui lui avaient donné leur approbation. Cependant, cette édition fut pour lui le sujet de nouveaux chagrins ; et si François I^{er}, qui appréciait les talents et les sacrifices de Robert Estienne, ne l'eût protégé contre ses adversaires, il est probable que, dès cette époque, ce grand homme aurait été obligé de quitter la France. L'amour de la paix, le besoin qu'il éprouvait d'une vie tranquille pour terminer ses entreprises, lui firent accepter toutes les conditions qu'on lui imposa ; et il se soumit même à ne plus rien imprimer sans le consentement de la Sorbonne. Il vint de mettre au jour la première édition de son *Thesaurus linguæ latinæ*, ouvrage excellent, plein de recherches et d'érudition, auquel il avait travaillé plusieurs années, aidé par les savants dont il était l'ami et le bienfaiteur. Le succès mérité de cet ouvrage ne l'aveugla point sur ses imperfections, et il y fit, à chaque édition, des changements et des augmentations, qui l'ont enfin rendu un chef-d'œuvre dans ce genre. Estienne fut nommé, en 1539, imprimeur du Roi, pour le latin et l'hébreu ; et ce fut à sa demande que François I^{er} fit fonder, par Garamond, les beaux types que possède encore l'imprimerie royale. Cependant, les théologiens, jaloux de la confiance que le Roi accordait à un homme dont ils suspectaient les sentiments en matière de foi, cherchaient l'occasion de le convaincre d'hérésie. Ils crurent l'avoir trouvée dans la nouvelle édition de la Bible, qu'Estienne publia en 1545, conte-

(1) Dans les *Bucoliques* de M. Firmicus Maternus, une jolie anecdote sur le soin que Robert Estienne apportait à corriger ses épreuves.

EST

une double version latine, et notes de Vatable. **Léon de Juda**, ou pour un partisan de **Zwinglé**, l'auteur d'une de ces versions; et prétendit que, si les notes étaient Vatable, elles avaient été corrompues par Estienne. Cette accusation beaucoup de bruit, et François I^{er} fut obligé d'arrêter encore une fois les poursuites dirigées contre son imprimeur. Ce grand prince mourut, et Robert Estienne voulut donner une marque de sa reconnaissance, en imprimant avec un soin particulier l'oraison funèbre de ce prince par Duchâtel. L'orateur avait dit que François I^{er} était passé de cette vie dans la gloire éternelle. Cette idée, si commune qu'elle se retrouve dans tous les discours de ce genre, fut le sujet d'une dénonciation de la Sorbonne, qui prétendit que cette proposition était contraire à la doctrine de l'Eglise touchant le purgatoire. (Voy. Pierre DUCHATEL.) Estienne s'aperçut bientôt qu'il ne devait pas compter, auprès du nouveau roi, sur la protection dont il avait joui jusqu'alors; et, après avoir lutté pendant quelques années contre ses adversaires, il prit enfin la résolution de se retirer à Genève avec sa famille. Il y arriva au commencement de 1552. Il y imprima, la même année, en société avec Conrad Badius, son beau-frère, le *Nouveau Testament* en français. Il établit ensuite une imprimerie particulière de laquelle sont sortis plusieurs bons ouvrages; fut reçu bourgeois de Genève, en 1556, et mourut en cette ville, le 7 septembre 1559. Estienne était un homme d'un caractère ferme et décidé; mais l'on est fâché de voir qu'il n'eut pas pour les autres la tolérance qu'il avait réclamée pour lui-même, et que son ardeur pour la réforme l'ait aveuglé au point de déshériter l'un de

ses enfants qui ne l'avait point brassée. Beze, Dorat, et Ste-Martin lui ont donné de grands éloges; Thou le met au-dessus d'Alde Manuce et de Froben, et ajoute que la France et le monde chrétien lui doivent plus de reconnaissance qu'aux grands capitaines, et qu'il a davantage contribué à immortaliser le règne de François I^{er}, que les plus belles actions de ce prince. La marque qu'il a imprimée est un olivier, de plusieurs branches sont détachés ces mots: *Noli altum sapere*, auxquels il a ajouté quelquefois *time*. Les ouvrages qu'il a imprimés comme imprimeur du Roi, sont tous marqués d'une lance autour de laquelle sont entrelacés un serpent et une branche d'olivier. On lit au verso d'Homère: Βασίλει τ' ἀγαθὸν τερπὸν τ' ἀίχμητῆρ, que l'on peut par ces mots: Au bon roi et au soldat. Ch. Estienne, Turnèbe, Bienné (*Benè natus*), et plusieurs autres qui avaient la permission d'employer les caractères grecs du roi, ont adopté cet emblème. Les ouvrages qui ont été publiés à Genève ne portent point le nom de cette ville, mais seulement l'olivier, avec ces mots au bas: *Officina Roberti Stephani*. Ce n'est pas comme on l'a dit, ce célèbre imprimeur qui a inventé la méthode de viser le texte de la Bible par versets. Ce qu'on a ajouté, qu'il avait fait travailler pour le Nouveau Testament étant à cheval, dans un voyage de Paris à Lyon, n'est qu'un conte ridicule. Avant les éditions publiées par Estienne, on connaissait déjà cette division par versets, puisqu'elle est observée dans la Bible latine de Pagninus, 1527, in-4°, du *Psalterium quintuplex*, 1500, dans d'autres ouvrages. On a reproché à Estienne d'avoir emporté à

grecs de l'imprimerie et fait n'est rien moins que les matrices qui avaient ces caractères, se recouvrent à Genève; les circonstances de la réimpression furent faites, semblent s'être dérangées devenues la famille de Robert Estienne et à quel titre? c'est ce qu'il ne saurait expliquer. Le roi, ayant résolu de faire graver les ouvrages des auteurs, présenta requête au Roi, de réclamer de la seigneurie les matrices des caractères gravés par ordre de ce prince sur cette requête, intervint un conseil, à la date du 1558, portant que lesdites matrices furent rachetées pour le roi, livres, payables, soit à Genève, soit aux héritiers d'Estienne. On voit qu'il n'y eut ni dans la requête, ni dans la réponse, de réclamation des caractères illicitement, mais des effets précédemment imprimés les belles éditions de presses, on distingue, les hébraïques, 4 volumes in-folio. Les amateurs préfèrent à celle-ci, l'édition de 1558—40, in-folio : l'édition est parfaite; mais les amateurs recherchent guère que les éditions sur très grand papier. *Nouveau Testament* in-fol., regardé comme

avaient déjà été réclamées sous le rapport de la bibliothèque choisie, que son grand-père, Nicolas, même avait engagé ces points d'or, ne put obtenir la restitution de cette somme. Il parait, et par celui de Casaubon, que ce n'est pas absolument destinées de ce point de vue, Chauffepié, art. C.

le plus beau livre grec qui ait jamais été imprimé. 4°. Le même ouvrage, 1546, 1549, in-16, appelé communément *O mirificam*, parce qu'il est accompagné d'une préface latine qui commence par ces mots. Dans la préface de l'édition de 1549, le mot *plures* est écrit *pulres*, et on a prétendu que c'était la seule faute d'impression qu'il y eût dans l'ouvrage; Maittaire en a cependant trouvé quatre dans le texte grec; il est vrai que cette édition n'a point d'*errata*, et que les douze fautes indiquées dans l'*errata* de l'édition de 1546, sont corrigées dans celle de 1549. 5°. *Historiæ ecclesiasticæ scriptores, Eusebii præparatio et demonstratio evangelica*, en grec, 1544, 2 vol. in-fol. : c'est le premier livre imprimé avec les nouveaux caractères gravés par Garamond. Aucun de ces auteurs n'avait encore été imprimé; il en est de même de *Denys d'Halicarnasse*, *Dion Cassius*, et autres dont il publia le premier le texte grec d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi. 6°. Les œuvres de *Cicéron*, *Térence*, *Plaute*, etc. Outre les préfaces et les notes dont Robert Estienne a orné plusieurs ouvrages, il est auteur des suivants: 1. *Thesaurus linguæ latinæ*, Paris, 1532, 1536. Ces deux éditions ont paru sous le titre de *Dictionarium linguæ latinæ, seu Thesaurus*, etc.; Paris, 1563, 2 vol. in-fol.; Lyon, 1573, 4 vol. in-fol. Cette édition, donnée par Robert Constantin. (Voyez CONSTANTIN), quoique plus ample, est moins estimée que la précédente, qui a l'avantage d'avoir été exécutée sous les yeux d'Estienne; Londres, 1734—35, 4 volumes in-fol., belle édition, bien exécutée; Bâle, 1740—43, 4 vol. in-fol. Celle-ci est due aux soins d'Ant. Birr, qui l'a augmentée

des notes écrites par Henri Estienne, sur les marges d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de Genève. Cette édition est d'ailleurs imprimée correctement; mais on regrette que le papier n'en soit pas beau; Leipzig, 1749, 4 vol. in-fol., publiée par le savant professeur J. M. Gessner. II. *Dictionarium latino-gallicum*, Paris, 1545, 2 vol. in-fol., est le plus ancien dictionnaire latin et français. On doit de la reconnaissance à Robert Estienne, pour avoir, le premier, publié un ouvrage aussi utile, et qui exigeait autant de recherches et de soins. Il en donna ensuite un extrait, sous le titre de *Dictionarium puerorum latino-gallicum*, Paris, 1550, 1557, in-4°. III. *Ad censuras theologorum parisiensium, quibus Biblia à Roberto Stephano excusa calumniosè notârunt responsio*. (Genève), 1552, in-8°. Il en parut, la même année, une traduction française. Cet ouvrage est curieux, mais écrit avec trop d'emportement. IV. *Gallicæ grammaticæ libellus*, (Genève), 1558, in-8°; *Grammaire française*, 1558, in-8°. Cet ouvrage fut réimprimé à Paris, 1561, in-8°, par Estienne (Robert II). Cette ressemblance de nom a donné lieu à un grand nombre de méprises. C'est par erreur que Maittaire attribue à Robert I^{er}. une traduction française de la *Rhétorique d'Aristote*; cette traduction est de Robert III; mais il a été trompé par la fausse indication d'une édition de 1529. Robert Estienne se proposait de publier de nouveaux Commentaires sur la bible, et il s'était associé, pour ce travail, Augustin Marlorat, fameux théologien; il avait même le projet de donner un dictionnaire de la langue grecque sur le plan de son *Thesaurus*; mais cet honneur était

réservé à son fils, Henri qui il remit tous les manuscrits qu'il avait recueillis dans cette collection. Estienne eut plusieurs enfants, les seuls qui méritent d'être mentionnés, Henri II, Robert II. Françoise, une fille, nommée *Catherine*, mariée à Jacquelin, notaire royal.

ESTIENNE (CHARLES) Henri I^{er}., fut élevé dans l'étude des belles-lettres et de la médecine; il s'appliqua à l'étude de la médecine, et fut reçu docteur de la faculté de Paris. Lazare Baif lui confia l'éducation de son fils, et voulut qu'il accompagnât dans ses ambassades la France et d'Italie, pour continuer ses soins à son éducation pendant son séjour à Venise, où il fut initié avec Paul Manuce, qui lui, dans quelques années de temps, en des termes très honorables fut qu'en 1551 qu'il commença à exercer la profession d'imprimeur. Il donna la même année, des imprimés de la bibliothèque de son père et avec les caractères de Guillaume de Galles la première édition de son *Traité de Platon* d'Appien. Draud s'est occupé de son affaire en 1544. Mais que Ch. Estienne eut pris le titre d'imprimeur, puis qu'on le lui donna de lettres-patentes du 26 février par Jean Maumont, en écrivant qu'il représentait Ch. Estienne un homme avare et emporté de ses confrères et même de ses amis, qu'il cherchait à desservir toutes les occasions. Cependant de mauvaises affaires, fut mis en faillite pour dettes en 1561, et mourut en 1564. Maittaire dit que les belles éditions de Ch. Estienne

issées; qu'il a égalé, on, les plus savants qu'il en est peu qui s d'ouvrages que lui eurt espace de temps. le, nommée Nicole, dans l'article suivant. t auteur de plusieurs ou trouvera la liste es Mémoires de Nicé- VI. On se contentera es plus intéressants : *ria, de vasculis ex*, Paris, 1535, in-8°. BAIF); II. *Abrégé les vicomtes et ducs* ait en partie de Paul 1-4°, avec des por- rés; III. *Paradoxes re la commune opi- en forme de déclai- es, pour exciter les in causes difficiles*, n-8°, rare : c'est une *Paradossi* d'Ortensio *ictionarium latino-*, 1554, in-4°. Es- qu'il l'a composé en ir les notes de G. Bu- *narium latino-galli-* 570, in-fol. Cette édi- leure et la plus com- vrage n'est plus guère *Prædium rusticum, in oli vel culti vel in- n vocabula ac des- rumque conserenda- cendarum instru- dine describuntur*, -8°. C'est la première ouvrage dans lequel it plusieurs opuscules emment. Il en fit en- ne traduction en fran- itre d'*Agriculture et e, de M. Charles Es-* n'eut pas le temps de

la publier, et il était loin de prévoir tout le succès qu'elle aurait un jour. Jean Liebaut, son gendre, y ajouta un grand nombre de chapitres omis ou traités superficiellement dans l'original, et la publia in-4°. (1). Elle a été traduite en italien par Hercule Cato, Venise, 1591, in-4°; en allemand, par Melchior Sebitz, Strasbourg, 1592, in-fol.; en anglais, par Gervais Marckam, et en flamand. VII. *Première comédie de Terence, intitulée l'Andrie, trad. en prose*, Paris, 1540, in-16; VIII. *Comédie du SACRIFICE, des professeurs de l'académie senoise nommés INTRO-* NATI, *trad. de langue toscane*, Lyon; 1543, in-8°; réimprimée sous le titre des *Abusés*, Paris, 1556, in-16. La pièce italienne est intitulée : *Gli ingannati*. La traduction est rare et recherchée. IX. *Thesaurus Ciceronis*, Paris, 1556, in-fol. Cet ouvrage n'eut aucun succès, et on croit que les frais qu'Estienne avait faits pour l'imprimer, l'obligèrent à des emprunts onéreux qui avancèrent sa ruine. X. *Dictionarium historico-geographico-poeticum*, Genève, 1566, in-4° : il ne parut qu'après la mort de l'auteur, et l'utilité des compilations de ce genre lui donna une vogue non méritée. Les différents éditeurs y firent des additions qui portèrent ce Dictionnaire à un gros volume in-fol. C'est dans ce format que Nicol. Lloyd le publia à Oxford, 1670, et à Londres, 1686. Ces deux éditions ont été long-temps recherchées; mais l'ouvrage est tombé dans l'oubli depuis qu'il a été surpassé. W—s.

ESTIENNE (NICOLE), fille du précédent, née à Paris vers l'an 1545,

(1) Cette traduction, réimprimée plusieurs fois, et notamment en 1629, parut pour la première fois en 1524, selon Ségurier, ou en 1567 suivant Haller. Nous ferons voir à l'article LIEBAUT que la première édition est de 1564. D—P—K.

reçut une excellente éducation, et acquit des connaissances assez rares chez les personnes de son sexe. Elle parlait et écrivait en plusieurs langues, avec autant de grâce que de facilité, composait des vers agréables, et était douée, dit Lacroix du Maine, d'une gaillardise d'esprit qui charmaient tout le monde. Jacques Grevin, médecin de la duchesse de Savoie, l'aima avec passion, et célébra sa beauté dans des vers dont il publia le recueil sous le titre de l'*Olympe*. Nicole lui fut fiancée; mais il mourut en 1570, et elle épousa Jean Liebaud. On croit que Nicole mourut dans un âge peu avancé, et plusieurs années avant son mari. Elle laissa, en manuscrit, une *Apologie pour les femmes, contre ceux qui en médisent; des Contre-Stances, ou Réponses aux Stances de Desportes contre le mariage; le Mépris d'amour, et d'autres poésies*. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé. W—s.

ESTIENNE (HENRI II), né à Paris, en 1528, annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions pour la littérature. Son père ne pouvant pas, comme il l'aurait désiré, prendre soin de son éducation, le confia à un professeur pour lui enseigner les éléments de la Grammaire. Ce professeur expliquait alors à ses élèves la *Médée* d'Euripide. Henri, ayant entendu déclamer cette pièce par ses camarades, fut si frappé de la douceur et de l'harmonie de la langue grecque, qu'il résolut de l'apprendre. Il éprouva quelque obstacle à son dessein de la part du professeur, qui pensait que l'étude du latin doit toujours précéder celle du grec; mais, heureusement pour lui, son père ne partageait point cette opinion, et il lui fut permis de suivre son goût. Ses progrès furent plus rapides qu'on ne

rs lui suffirent
ligence de la
nt ensuite un
ode entre les mains, et comme
se lassait pas de le lire, il le
ar cœur avant de le comprendre
itement. Il continua ensuite ses
s sous le célèbre Pierre Baret,
si montra une assiduité particu-
il suivit aussi les leçons de
n, de Turnèbe, et devint, par
soins, en assez peu de temps,
es habile helléniste. Henri n'aurait
ré de l'éloignement pour le latin
arce qu'on voulait le contraindre
prendre. Les notes qu'il publia
lorace, à l'âge de vingt ans,
p vent qu'il n'avait pas tardé d'as-
si l'étude de cette langue à celle
du grec. Il possédait aussi l'arab-
que, la géométrie, et même avait
quelque temps l'astrologie judi-
e, science alors fort à la mode,
is dont il avait bientôt reconnu la
té. Henri partit pour l'Italie en
1547, dans le dessein d'en visiter les
thèques, et de collationner les
scrits des anciens auteurs, qu'il
se proposait de publier par la suite.
roit qu'il y fit plusieurs voyages.
il dit lui-même avoir demeuré
ans à Florence, Rome, Naples
et Venise. Il en rapporta des copies
d'ouvrages précieux, tels que
Hypotyposes de Sextus Empiricus,
ques parties de l'histoire
les odes d'*Anacréon*,
retour d'Italie, il visita
re et ensuite les Pays-Bas.
agnol en Flandre comme
appns l'italien à Florence,
à l'is en 1551, au moment
ret
neve.
pagna
de retour a
1554. Il pe
trousse per

nt d'une imprimerie, et lemande le privilège accorde par François I^{er}, qui semble prouver que Robert Estienne était venu publier ensuite les Odes avec des notes, les Imitations, et une traduction vers de même mesure que le grec. Cette première est le nom de Henri; on sait qu'elle fut imprimée par Charles Estienne, qui n'eut une imprimerie à Paris qu'en 1557. Il était à la fin de l'année 1554; il vint à Naples pour tâcher de recueillir des renseignements que lui demandait l'ambassadeur de France (le cardinal de Lorraine), et il n'échappa à Naples qu'après une aventure que par sa facilité d'esprit et de la lui vint à Venise, où il s'occupa à collationner les manuscrits de Xénophon et de Laërce. Ce fut au commencement de l'année 1557 qu'il publia plusieurs ouvrages qu'il avait traduits avec tant de peines. Les dépenses considérables qu'il avait faites dans ses voyages, et qu'il avait épuisé ses ressources, et qu'il ne pouvait soutenir long-temps son ménage, si Ulric Fugger (voyez ce nom) ne lui eût avancé, de la plus généreuse, les sommes qu'il avait besoin. Henri, par le conseil de son père, prit le titre d'imprimeur, qu'il conserva tant qu'il eut un illustre protecteur. La mort de son père, arrivée en 1559, fut pour lui un vif chagrin, qu'il ne put surmonter en se livrant à l'étude. Il fut atteint d'une langueur secrète, et mourut de la vie, maladie peu connue, dont il se plaint de n'avoir jamais vu décrite dans les auteurs anciens. Ses amis lui conseillè-

rent de se marier, et il se déterminait à suivre leur avis. Il loua, en plusieurs endroits, la douceur et les autres belles qualités de son épouse, que Maittaire croit de la famille des Scrimger. Sa santé se rétablit, et il reprit ses travaux avec une nouvelle activité. Son père, en mourant, l'avait nommé l'exécuteur de ses volontés, et lui avait recommandé de prendre soin de ses frères. C'était une charge ajoutée à toutes les autres, et les inquiétudes qu'il en ressentait le privaient du repos qui lui aurait été nécessaire. La profession publique qu'il faisait des principes de la réforme, était encore pour lui une source de peines, puisqu'à chaque instant il se voyait obligé d'abandonner ses affaires et de quitter Paris. En 1566, il publia une nouvelle édition de la traduction latine d'Hérodote, par Valla, corrigée avec soin, et la fit précéder d'une apologie de cet historien, pour le justifier du reproche de crédulité; informé qu'on se proposait de traduire cette pièce, il prit la résolution de la mettre lui-même en français; mais il ajouta à cette traduction une foule d'anecdotes qu'il avait apprises en Italie, de traits satiriques, d'épigrammes contre les prêtres et les moines, ce qui l'aurait exposé à un danger continu, s'il en eût été connu pour l'auteur. On sait que Robert Estienne avait eu le projet de publier un Dictionnaire de la langue grecque; Henri en avait recueilli les principaux matériaux, et depuis il n'avait cessé d'en rassembler d'autres pour ce grand ouvrage. Enfin, après douze années de soins et de recherches, il fit paraître ce trésor d'érudition et de critique, qui seul suffirait pour assurer à son auteur une réputation durable. Les savants donnèrent à cet ouvrage les plus magnifiques éloges,

mais la vente en fut retardée par le prix auquel Henri avait été obligé de le porter pour s'indemniser de ses frais. Pendant ce temps-là, Scapula en publia un abrégé qui acheva de paralyser le débit du Dictionnaire, et la ruine de Henri fut consommée. Il fit alors un voyage en Allemagne, soit pour chercher quelques distractions à ses chagrins, soit pour se procurer des ressources qu'il ne pouvait obtenir dans sa patrie. Le peu de reconnaissance de ses concitoyens n'altéra point les sentiments qu'il leur portait, et il soutint, par ses discours et par ses écrits, l'honneur de la France dans les pays étrangers. Cette conduite lui mérita la bienveillance de Henri III. Ce prince lui accorda une gratification de 3000 liv. pour son ouvrage de la *Précellence du Langage françois*, et une pension de 300 liv. pour l'encourager à la recherche des manuscrits; il l'invita en outre à demeurer à sa cour, l'admit plusieurs fois dans ses conseils, et lui fit délivrer des ordonnances pour des sommes considérables; mais ces sommes étaient mal payées ou ne l'étaient pas du tout, à raison du désordre des finances; de sorte qu'Estienne prit la résolution d'abandonner la cour pour s'occuper plus utilement de sa famille. Il recommença bientôt à mener une vie errante; on le voit tour à tour à Orléans, à Paris, à Francfort, à Genève, à Lyon, fuyant sa patrie, la regrettant, et achevant, par ses incertitudes, d'épuiser le peu de ressources qui lui restaient. Dans un dernier voyage qu'il fit à Lyon, il y tomba malade, et fut transporté à l'hôpital, où il mourut, au mois de mars 1598 (1). Telle fut la vie déplorable d'un des

(1) Il paraît qu'il avait l'esprit aliéné. Voyez les *Bucoliques* de M. Firmin Didot, pag. 360.

plus savants hommes qui aient existé. Henri était doué d'un esprit vif, d'un goût délicat; personne ne s'en montra plus sensible aux beautés de anciens, et on voit, par quelques une de ses traductions, qu'il était capable de les bien rendre. Les circonstances malheureuses dans lesquelles il se trouva, ne lui ont pas permis de donner le même soin que son père à la beauté de l'exécution typographique des ouvrages qui sortirent de ses presses; mais il en a publié un bien plus grand nombre, qui ne le cèdent en rien pour la correction. Il a presque toujours joint aux textes qu'il a imprimés, de savantes préfaces et des notes courtes et judicieuses. Ces éditions sont presque toutes venues de la base du texte reçu, et non celles qui ont été publiées depuis. Quelques savants modernes, parmi les allemands, ont attaqué bonnefoi, en prétendant qu'il avait introduit dans les textes des lectures vicieuses, sans y être autorisé par les manuscrits; mais il a été justifié à l'égard par M. Wyttembach, dans sa préface sur les œuvres morales d'Épictète. Henri composait des vers latins avec la plus grande facilité, soit en marchant, ou à cheval, dans ses voyages, ou même en conversant avec ses amis. Il fut lié avec tous les savants de l'Europe; il était cependant d'un caractère railleur, n'aimait à être contredit, et se permit des épigrammes mordantes contre ceux qui ne partageaient point son opinion. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages, dont on trouve une liste étendue dans les *Mémoires de Nicéron*, Tom. XXXVI, ainsi que les auteurs anciens qu'il a publiés, avec des notes, ou distingue les suivants: *Poetae graeci, principes hœc carminis*, 1566, in-fol., magique re-

ont le prix augmente tous les *Pindari et cæterorum octo um carmina*, 1560, 1566, in-24, Maxime de Tyr, Diogenophon, Thucydide, Hérodote, le, Eschyle, Diogène Laërce, ue, Apollonius de Rhodes, que, Platon, Hérodien, et ; Horace, Virgile, Plinc le Aulugelle, Macrobe, les historiens en un recueil, etc., mais il le portait vers la littérature . Il a traduit en latin Ana-Théocrite, Bion et Moschus, , Sextus Empiricus ; les trachoisies d'Eschyle, Sophocle, pide; les Sentences des comi-ecs; un choix d'Epigrammes bologie; plusieurs des Vics de ue, le poème de Denys d'A-ie, *De situ Orbis*, la Géogra-: Dicéarque, etc., et ses ver-euvent être regardées comme lèles en ce genre. On se conten-citer, parmi les ouvrages qu'il osés, ceux qui sont le plus res-
 I. *Ciceronianum Lexicon atinum, id est, Lexicon ex græcorum scriptorum locis à re interpretatis collectum*, 1557, in-8°; réimprimé à 1743, in-8°. Cette édition, rare que l'originale, est plus . II. *In Ciceronis quàmplu-locos castigationes*, Paris, in-8°. Ce petit ouvrage se joint ordinairement au précé-
 I. *Admonitio de abusu lin-ære in quibusdam vocibus tina usurpat*, H. Steph., 1565, Imeloveen en cite une édition de uill. Koloffen a donné une avec s de J. H. Kromayer, Berlin, in-8°, IV. *Fragmenta poetæ-eterum latinorum, quorum ion extant*, H. Steph. 1564, rare. V. *Dictionarium medi-*

cum, vel expositiones vocum medicinalium, H. Steph., 1564, in-8°. VI. *Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, 1566, au mois de novembre; petit in-8°. de 572 pag.; édition originale, rare et recherchée, et la seule des anciennes éditions dont le texte n'a pas été altéré. Sallengre, dans ses *Mémoires de littérature*, tom. 1^{er}, indique les marques qui peuvent servir à la faire reconnaître, et donne la liste de douze autres éditions imprimées jusqu'en 1607. Le Duchat en publia une nouvelle, la Haye, 1755, 3. vol. petit in-8°, avec des remarques qui lui assurent la supériorité sur toutes les autres, aux yeux des personnes pour qui la rareté d'un livre n'en est pas le premier mérite. Sallengre prouve très bien que cet ouvrage n'a jamais été condamné juridiquement, et que Henri Estienne ne s'en étant point nommé l'auteur, on doit ranger tout ce qu'on dit de sa suite dans les montagnes de l'Auvergne, au nombre de ces fables qui, pour être souvcut répétées, n'en ont pas plus de fondement, VII. *Traité de la conformité du langage françois avec le grec*, sans date, in-8°, première édition, très recherchée, à raison des suppressions qu'a éprouvées la suivante, Paris, 1569, in-8°. VIII. *Artis typographicæ querimonia de illiteratis quibusdam typographis*, 1569, in-4°. Almcloven et Maittaire ont inséré ce petit poème dans les ouvrages qu'ils ont publiés sur les Estienne (V. à la fin de l'art. ESTIENNE Henri III). Lottin l'a réimprimé avec une traduction française, Paris, 1785, in-4°. On trouve dans cette réimpression la *Généalogie des Estienne*, depuis l'an 1500. IX. *Epistola quæ ad mul-*

las multorum amicorum responsiones de sua typographiae statu, nominatim que de suo Thesouro lingue graecae, 1569, in-8°, réimprimée par Almeloveen et Maittaire. X. *Comico graecorum sententia id est, per versibus latinis reata*, H. Steph., 1569, in-24. XI. *Græca selecta ex orationibus pretata ad verbum*, H. Steph., 1570, in-8°. XII. *Græcae linguae*, H. Steph., 1572, 4 vol. in-fol. On y joint : *Glossariis duo à situ vetustatis eruta, ad utriusque lingue cognitionem et locupletationem perutilia*, H. Steph., 1573, in-fol. Ces glossaires ont été réimprimés à Londres en 1812, à un très petit nombre d'exemplaires. Maittaire croit qu'Estienne a donné une nouvelle édition du *Thesaurus*, sans cependant en pouvoir fixer la date précise. Le rédacteur de l'article de cet illustre imprimeur, inséré au tome 36 des *Mémoires* de Nicéron, pense au contraire qu'Estienne s'est contenté de supprimer le frontispice des exemplaires qui lui restaient en magasin, et de le remplacer par un nouveau feuillet, portant une épigramme contre Scapula, dont le plagiat lui occasionnait une perte considérable. Cependant M. Brunet, qui a examiné un grand nombre d'exemplaires de cet ouvrage, avec le premier et le second frontispices, partage l'opinion de Maittaire sur l'existence d'une seconde édition. On peut donc regarder ce fait comme éclairci (1). Chacun connaît l'excellence de cet ouvrage d'Estienne;

(1) MM. Baker et Valpy, anglais, ont publié tout récemment le prospectus d'une nouvelle édition du *Tresor grec* de H. Estienne. Ils promettent d'y fonder les suppléments donnés par Estienne, et de l'augmenter d'une foule de mots et de remarques critiques. L'ouvrage doit paraître en 24 livraisons, du prix d'une guinée chacune, en petit papier, et deux en grand papier.

uvent rangés, thébétique, mais s dérivés, l'ou est peu comode, parce que oup de racines sont contestables; ours une foule de mots y sont et ne se trouvent que dans l'alphabétique du 4°. volume, de que les recherches sont difficiles (F. J. C. DIETERICI). XIII. *Virtutum incómia, sive gnomæ de virtutibus, etc.*, H. Steph., 1575, in-12. XIV. *Francofordiense emporium, Francofordienses nundinae*, 1574. Ce recueil est peu commun. XV. *Discours merveilleux de la vie et déportements de la reine Catherine de Médicis*, 1575, in-8°. Cette satire violente est généralement attribuée à Henri Estienne. Elle a été réimprimée plusieurs fois, et insérée dans des recueils de pièces relatives à l'histoire de France. Un écrivain protestant la traduisit en latin, sous ce titre : *Legenda sanctæ Catharinæ medicæ*, 1575, in-8°. Le compilateur peu réfléchi, de la vie de Catherine de Médicis fut un des ouvrages pour lesquels Estienne reçut une récompense du roi. On ne connaît pas d'autre vie de cette reine que celle qu'on vient de citer; et si Estienne l'eût avoué, il est probable que ce lui aurait valu autre chose qu'une récompense. XVI. *De latinitate falsò suspectâ ex postulatione, non le Plauti latinitate dissertatio*, H. Steph., 1576, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre les écrivains qui sectaient de n'employer que des termes pris des ouvrages de Cicéron, et qu'on nommait, pour cette raison, *Cicéroniens*. XVII. *Pseudo-Ciceronis sermonem pertinentibus, de* in eo 1 is et cautior in-8°. XVIII.

rum variorum, id est, *emendati ex-disquisitionum libri tres*, °. Ces trois livres portent s trois premiers mois de y en joint trois autres, t en 1589. Cette seconde plus rare; Gruter a in-rage dans le Supplément de son *Thesaurus criticus Nizolio - Didascalus et Ciceronianorum - Nidialogus*, 1578, in-*deux dialogues du nouveau italianisé et autre-isé entre les courtisans de* 4-8°. M. Brunet croit que a été imprimée par Pa-579. Il y eu a une deuxiè-*re*, 1579, in-12. XXI. *livre intitulé de la pré- u langage françois*, Pa- in-8°, rare et curieux. *alipomena grammaticae et linguae institutionum*, 1581, in-8°. XXIII. *Hyle gallica lingua, per- discentibus necessaria; rō ipsis Gallis multum* 1582, in-8°. Henri Es- a dans ce volume la Gram-*maire* de son père. XXIV. *veteribus graecis et lati- que variis apud poetas reprehensionibus disser-* Steph., 1587, in-4°. *premières, ou le premier verbes épigrammatisés, pigrammes proverbiales lieux communs*, 1595, VI. *De Lipsii latinitate* Francfort, 1595, in-8°. *me* avait été marié deux trois enfants de son pre-*age*, Paul, imprimeur à t deux filles, dont l'une, *Florence*, épousa Isaac

Casaubon. (V. ANACRÉON, SCHOTT, SCAPULA et Jacques DUBOIS).

W—s.

ESTIENNE (ROBERT II), fils de Robert I^{er}, né à Paris vers 1530, ne partagea point les sentiments de son père touchant la réforme, et refusa de l'accompagner à Genève lorsqu'il s'y retira pour jouir du libre exercice de sa religion. Cette conduite indisposa tellement son père qu'il le déshérita; mais il avait su se créer des ressources par son intelligence et par son travail. Dès 1556 il possédait une imprimerie pourvue de beaux caractères, comme on peut en juger par les *Rudimenta* de Des-pautère, le premier livre sorti de ses presses. Il s'associa avec Guillaume Morel pour l'impression de quelques ouvrages, entre autres des poésies d'Anacréon, corrigées et traduites en vers latins par Henri, son frère. On croit qu'il obtint le brevet d'imprimeur du roi après la mort de son père; cependant il n'en prit le titre qu'en 1561. Il mourut en 1571 au mois de février, puisque Frédéric Morel, son neveu, fut pourvu de son brevet le 4 mars de la même année. Il avait eu, de son mariage avec Denise Barbé, trois fils, Robert, François, mort jeune, et Henri. Sa veuve épousa Mamert Patisson.—ESTIENNE (François), troisième fils de Robert I^{er}, embrassa la réforme à l'exemple de son père, et le suivit à Genève, où il exerça l'imprimerie de 1562 à 1582, en société avec François Perriu. Il avait épousé Marguerite Cave, de la province de Normandie, et il en eut plusieurs enfants, dont aucun ne s'est fait connaître. On lui attribue les ouvrages suivants: I. *Traité des Danses, auquel il est démontré qu'elles sont accessoires et dépendances de paillardise, etc.*, Paris,

1564, in-8°. ; II. *de la Puissance légitime du prince sur le peuple et du peuple sur le prince*, écrit en latin par Estienne Junius Brutus (Hubert Languet), et traduit en français, (Genève), 1581, in-8°. Cette traduction est estimée, et on la recherche plus que l'original latin; III. *Remontrance charitable aux dames et demoiselles de France sur leurs ornements dissolus*, Paris, 1577, in-12; 1581, 1585, in-8°, rare.

W—s.

ESTIENNE (ROBERT III), fils de Robert II, fut élevé par le célèbre Desportes, qui lui inspira le goût de la poésie. Il commença à exercer l'imprimerie en 1572, et deux ans après il eut le brevet d'imprimeur du roi. Il traduisit du grec en français les deux premiers livres de la *Rhetorique d'Aristote*, et les imprima lui-même en 1629, in-8°. Il prend en tête de cet ouvrage le titre de poète et interprète du roi pour les langues grecque et latine. C'était un homme de beaucoup d'esprit, ayant la répartie vive et piquante. On lui accorde aussi un talent particulier pour les devises, et on cite celle qu'il fit pour le duc de Sully, grand-maître de l'artillerie; elle représentait un aigle tenant la foudre dans une de ses serres, avec ces mots au bas: *quò jussa Jovis*. Il mourut en 1629 sans postérité. Outre la traduction de la *Rhetorique d'Aristote* et plusieurs petites pièces de vers en grec et en latin, on a encore de lui: I. *Vers chrétiens au comte du Bouchage*, 1587, in-4°.; II. *Discours en vers au comtable de Montmorency*, 1595, in-4°.; III. *Épître de Grégoire de Nysse touchant ceux qui vont à Jérusalem*, traduite en français, avec une préface contre l'abus des pèlerinages modernes, écrite

avec assez de liberté pour avoir soupçonné que l'auteur n'était éloigné des principes des prote

W

ESTIENNE (PAUL), fils de Henri II, né en 1566, fut élevé le plus grand soin. Après avoir terminé le cours de ses études père, qui le destinait à cette profession d'imprimeur, le tigeur, afin de le mettre en d'amitié avec les savants et Paul visita les principales villes de l'Allemagne et ensuite de Hollande, s'arrêta quelque temps à Leyde près de Juste-Lipse, et en Angleterre, où il forma une très intime avec Jean Castolus homme très versé dans les langues anciennes. Il établit en 1599 une imprimerie, de laquelle sont sorties des éditions grecques et latines, estimables par la correction et les notes dont il les a enrichies, mais moins belles que de son père et de son aïeul mourut à Genève en 1627, laissant deux fils, Antoine, dont on parle plus bas, et Joseph, imprimeur du roi à la Rochelle, où il mourut en 1629. On a de Paul Estienne *Epigrammata græca anthologia latinis versibus reddita*, Genève, 1575, in-8°.; II. *Juvenilia*, 1595, in-8°. Ce sont de petites pièces qu'il avait composées dans sa très jeune jeunesse. Parmi les éditions sorties de ses presses on distingue celle d'Euripide, 1602, in-4°. est très recherchée. W—s.

ESTIENNE (HENRI III), fils de Robert II, fut pourvu de la charge de trésorier des bâtiments du duc de Proser Marchand croit qu'il exerça l'imprimerie en 1615; mais on ne connaît aucun ouvrage sorti de ses presses. Il eut deux fils, Ha

une fille mariée au no-
 role. — ESTIENNE (Hen-
 ur des Fossés, fils du pré-
 sateur de l'Art de faire
 , avec un Traité des ren-
 mots plaisants, Paris,
 L'Art des devises a été
 anglais par Th. Blonnt,
 1646, in-4°. Henri pre-
 d'interprète des langues
 latine, et passait pour
 On a encore de lui le por-
 mis XIII et les éloges des
 généraux d'armée qui ont
 ce monarque, dans l'ou-
 tulté : les Triomphes de
 aste, Paris, 1649, in-fol.—
 (Robert IV), frère du précé-
 ent au parlement, acheva
 m de la Rhétorique d'Aris-
 nencée par son oncle Ro-
 t la publia à Paris, 1630,
 ma d'imprimer vers 1640 ;
 de St.-Marcel. — Es-
 toine), fils de Paul, né
 en 1594, fit ses études à
 int à Paris à l'âge de dix-
 Il rentra dans le sein de
 tholique, et obtint en 1614
 imprimeur du roi et du
 cardinal Duperron, son
 , lui fit accorder une pen-
 sion de 1000 liv. qui cessa de lui être
 vers la mort de ce prélat. Il
 pour la société des libraires
 les Pères grecs, et publia
 ouvrages importants, tels
 de de Morin, l'Aristote de
 rabon, Xénophon, Plutar-
 il eut de son mariage avec
 clerc plusieurs enfants, en-
 Henri, qui devait lui suc-
 céder, ce jeune homme étant
 mort des suites d'une dé-
 maladie qu'il avait faite avec ses ca-
 riers. Antoine, devenu infirme
 , se vit obligé de solliciter

une place à l'Hôtel-Dieu, où il mou-
 rut en 1674, à l'âge de quatre-vingts
 ans. On a dit qu'il était le dernier re-
 jeton de l'illustre famille des Estienne,
 dont le nom sera toujours prononcé
 avec reconnaissance par les véritables
 amis des lettres et de la gloire de
 la France ; mais cette famille existe
 encore, selon le tableau généalogique
 inséré dans le supplément du *Dic-
 tionnaire historique* de Ladvocat. On
 peut consulter sur ces savants imprimeurs : I. *Th. Janssonii ab Almelo-
 veen dissertatio epistolica de vitis
 Stephanorum*, Amsterdam, 1685,
 in-8°; II. *Historia Stephanorum*,
 par Maittaire, Londres, 1709, in-8°;
 on trouve dans ces deux ouvrages le
 catalogue des principales éditions sor-
 ties des presses des Estienne. III. les
Mémoires de Nicéron, tom. XXXVI ;
 IV. le *Dictionnaire* de Prosper Mar-
 chand au mot *Estienne*. W—s.

ESTIENNE (ROBERT), libraire,
 né à Paris en 1723, prétendait des-
 cendre des précédents, et n'était point
 indigne par sa probité et ses talents de
 cette illustre origine. Il mourut dans
 sa patrie en 1794. Parmi les ouvrages
 dont il est auteur, et qu'il a presque
 tous publiés sous le voile de l'anonyme,
 on distingue : I. *Eloge de l'abbé Plu-
 che*, Paris, 1765, en tête de la *Con-
 corde de la Géographie des diffé-
 rents âges*. II. *Causes amusantes et
 connues*; Paris, 1769 et 1770, 2
 vol in-12; ce recueil est estimé, et la
 lecture en est très agréable. III. *Sor-
 mons pour les jeunes Dames et les
 jeunes Demoiselles*, traduits de l'an-
 glais de Fordyce, Paris, 1778, in-12.
 IV. *Etrennes de la Vertu, contenant
 les actions de bienfaisance, de cou-
 rage et d'humanité*, Paris, 1782-94,
 12 vol. in-18; recueil périodique et
 entrepris dans des vues utiles; Es-
 tienne est en outre l'éditeur des *Opu-*

cules de Rollin , Paris , 1771 , 2 vol. in-12 , et a ajouté des notes à l'éloge de cet écrivain , par de Boze. W—s.

ESTIUS (GUILLAUME) , ou , dans le langage du pays , *William Hessels Van Est* , que l'on prétend de la noble maison d'Este , naquit à Gorcum , ville de Hollande , en 1542 ; il fit ses premières études à Utrecht , et son cours de philosophie et de théologie dans l'université de Louvain , où il prit le bonnet de docteur en 1580 ; il y avait eu pour maîtres Baius et Lessels son ami , dont toutefois il ne partagea point les erreurs. Bientôt après il fut appelé à Douai pour y occuper une chaire de théologie , qu'il remplit avec beaucoup de succès. On lui confia en même temps la supériorité du séminaire , et on le fit prévôt de l'église de Saint-Pierre ; enfin il fut élu chancelier de l'université. Il se distingua dans ces différentes places par son zèle , sa science , son application à l'étude , une rare modestie , par une grande charité envers les pauvres , enfin par toutes les vertus ecclésiastiques. Benoît XIV , avait beaucoup d'estime pour les ouvrages d'Estius ; en parlant de lui , ce pape le qualifiait de *doctor fundatissimus* , faisant par-là allusion à la solidité qui fait le principal caractère de ses ouvrages. Ce savant théologien mourut à Douai en 1615 , dans sa 72^e. année , et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre de cette ville , où ses amis lui avaient fait dresser une épitaphe qu'on y lisait encore avant la révolution. Il consacra ses premiers travaux à une édition de St. Augustin que préparaient les docteurs de Louvain , et il en avait revu le 9^e. volume avant de quitter cette ville pour venir s'établir à Douai. On doit en outre à ses laborieuses veilles : I. *Historia martyrum Gorcomensium* , Douai , 1605 , in-4^o. C'est l'histoire de

dix-neuf prêtres ou religieux pour leur attachement à la foi que , furent massacrés à Gorcum l'an 1552 , dans la révolution par l'introduction du calvinisme en Hollande. La plupart de ces prêtres étaient franciscains , et l'un d'eux était leur gardien , se trouvant d'Estius ; les autres étaient des moines réguliers , dont deux étaient de Prémontré , un d'Orléans , et quelques prêtres séculiers. II. *Commentaria in IV libros sententiarum Petri Lombardi , doctoris parisiensis* , 2 vol. in-f. , Paris , 1662 , et Naples , 1720 , avec des notes de l'auteur. Cet ouvrage est regardé comme un cours excellent et complet de théologie , qu'on ne peut trop recommander à l'attention des jeunes théologiens et où ils trouveront une doctrine appuyée de passages de l'Écriture et des Pères , choisis avec discernement et appliqués avec justesse. III. *Commentaria in epistolam D. Pauli ad Romanos* , Paris , 1679 ; Rouen , 1700 , commentaires , pleins d'érudition généralement estimés. Jean de La Moignon en donna un abrégé que l'on trouve dans sa *Medulla paulina* , 1625 , et dont la meilleure édition est celle de Louvain , 1776. Estius expliqua les épîtres catholiques jusqu'au 5^e. chapitre de la 1^{re}. de ce travail , interrompu par la mort de l'auteur , a été continué par Basile Petri ou de la Pierre , qui a fait quelques additions au commentaire de St. Paul. La méthode d'Estius de appuyer ses explications de passages des Pères ; il s'applique à expliquer le texte , à en déterminer le sens , et à le mettre à la portée de toutes sortes de lecteurs : avec ce que l'on peut se passer des autres ; lui reproche néanmoins d'être diffus. IV. *Annotationes in*

Scripturae loca, Douai, a donné une édition plus rs, 1699. Ces notes sont es que les ouvrages pré- sm Calmet en faisait peu trouve néanmoins, com- es les productions d'Es- t solidité. V. *Orationes IX*, Louvain. Parmi ces 5°. a pour titre : *Contrà sentia*. L'auteur y invo- x qui, cherchant à acqué- ssances, les gardent pour ment d'en jouir, sans les nenses pour autrui, et ainsi dire la lumière sous Estius était d'autant plus endre à partie cette sorte n'il était loin d'avoir rien r à cet égard, ayant em- entière à enseigner et à ouvrages utiles. Ce dis- e à la suite du *Tractatus vino amoris*, de Fran- se, professeur royal dans Louvain. VI. *Marty- di Campiani societatis co sermone in latinum Estius* n'a écrit qu'en la- L — r.

(JEAN D'), poète fran- ir d'une pastorale en cinq vers, intitulée : *le Bo- tr, où les rets d'une ber- ivitables*, Paris, 1608, difficile d'imaginer rien de que cette pièce dont on dyse dans la *Bibliothèque rançais*. L'auteur ne mé- é de l'oubli, que parce à une époque où le désir quelque célébrité par les avait des études et des peu communes aujour- W — s.

IT (CLAUDE D'), sculpteur, isle 17^e. siècle, s'acquit de

la réputation par plusieurs bons ou- vrages, entre autres la *Chaire* de Saint-Etienne du Mont, à Paris, dont Laurent de La Hire, peintre habile, avait fourni les dessins. Les connais- seurs louèrent la belle exécution des bas-reliefs, des figures représentant les vertus, et surtout de l'ange qui termine le couronnement de cette chaire, et qui, au son de la trompette, sem- ble appeler les fidèles; mais ils criti- quèrent, dans la composition du mo- nument, le *Samson* qui en soutient la masse, et qui n'offre avec les autres figures aucun rapport allégorique. V — r.

ESTOCQ. Voy. ELISABETTE; tome XIII, pag. 66.

ESTOILE. V. ETOILE (DE L').

ESTOR (JEAN-GEORGE), juris- consulte et publiciste hessois, né à Schweinberg en 1699, fut fait pro- fesseur de Droit à Giessen en 1726, et à Marbourg en 1742, après avoir exercé diverses fonctions à Iéna et à Francfort sur l'Oder. Il mourut chan- celier de l'université de Marbourg, le 25 octobre 1773. On peut voir dans Meusel le dénombrement de ses 98 ouvrages; nous n'indiquerons que les suivants : I. *Essai d'une héraldique perfectionnée des armoiries de Hes- se, de Hanau, de Maïence et de Brandebourg - Anspach*, Giessen, 1728, in-8°; II. *Petits écrits choi- sis*, ib. 1752-58, 12 cahiers formant 3 vol. in-8°; III. *Liberté de l'é- glise allemande dans son rapport avec l'empire germanique et la cour de Rome*, Francfort-sur-Mayn, 1766, in-8°; IV. plusieurs *Notices* sur l'é- tablissement et l'histoire de l'univer- sité de Marbourg, sur la valeur des monnaies du Rhin au 16^e. siècle, sur la valeur des monnaies qui ont eu cours de 1582 à 1669, etc., dans les *Mémoires littéraires de Marbourg* :

ces divers ouvrages sont en allemand; V. *Vestigia juris Germanici in jure canonico*, Marbourg, 1740, ib. 1750, in-4°.; VI. *De juribus episcopi catholici in Germania*, Iena, 1740, in-4°.; VII. *De Divortio præsertim personarum diversæ religionis illustrium in Germaniâ*, Marbourg, 1747, in-4°.; VIII. *Notitia auctorum juridicorum in gratiam aulitorum conscripta*, insérée dans la *Jurisprudentia Rom.* d'Herman Vultei, ib. 1747, in-8°. IX. *Observationes ad vitam Conradi de Marburg; Decerptorum ex geographiâ veteri Hassiæ specimen; Sur les diverses éditions de la Chronique hessoise de Dilich*, et autres morceaux insérés dans la collection des Annales de Hesse, par Kuchenbecker; X. *Animadversiones in Heineccii elementa juris civilis*, Berlin, 1741, in-8°. et dans l'Heineccius de Giessen, 1727, in-8°. On lui doit aussi de bonnes éditions de Hamberger, *Opuscula ad elegantiorum jurisprudentiam*, Iena, 1740, in-8°.; de J.-Ad. Kopp, *Historia juris scientiæ Romanæ*, Marbourg, 1768, in-8°. et d'autres ouvrages classiques dans les universités d'Allemagne.

G. M. P.

ESTOURMEL (JEAN D'), mort le 16 août 1557. Pendant l'irruption de Charles-Quint en Provence, en 1556, les Flamands entrèrent en Picardie, sous le comte de Nassau, et assiégèrent Péronne, qui n'avait que de vieilles murailles, mais dont les véritables remparts étaient le dévouement de ses habitants et l'intrepidité de Robert III de la Marck, dit le maréchal de Fleuranges. Jean d'Estourmel se jeta dans la ville avec sa femme, ses enfants et ses vassaux, y fit amener ses grains encore en gerbe, ses bestiaux, avec tous les approvisionnements nécessaires, enfin tout

ce qui pouvait être utile au camp, et souleva les troupes de France. Après différentes actions triées, et trois assauts où il montra une rare intrépidité par lui-même, le comte de Nassau, repoussant ses attaques, leva le siège le 15 septembre 1556, et se retira en Flandre. Marie de France lui avait écrit, pendant le siège, qu'elle était bien étonnée qu'il ne vint pas à temps à s'emparer d'un nom qu'elle donnait à la ville, la bonne, à cause de la haute tour du château; il lui répondit : « qu'un colombier, les colombes sont dedans sont forts et faciles à prendre. » Tous les ans, le jour que celui de la levée du siège eut lieu avant la révolution, on faisait procession à la bonne, en action de grâces, et le comte était tenu de faire un comte MM. d'Estourmel et d'Apollon en mémoire de leur zèle. En 1790, nomma Jean d'Estourmel, ancien hôtel, le 19 septembre 1790, donna le même jour l'office des finances aux provinces de Champagne et Brie, et il succéda à Antoine de France, qui avait, en 1551, comme avocat et procureur du roi François II, en sa qualité de maître de la chambre du duc de Vendôme, assisté au mariage de Marie de Bourbon avec Jacques V, roi d'Espagne, ambassadeur en Angleterre, par le cardinal du Bellay en 1546; lui donna une pension de 2000 livres et le huitième sur les aides de la ville de Meaux. Par son testament, Jean d'Estourmel substitua à sa maison, de mâle en mâle, un morceau de la vraie Croix, dans un reliquaire d'argent, en 1099, par Godefroi de

saalem, à Reimbold, sire
l, pour être monté le pre-
crète des murs lors du
te ville. Ce pieux cheva-
erva le surnom de *Créton*,
: devise : *Vaillant sur la*
descendants ont porté in-
nt, jusqu'au 16^e. siècle, le
ton ou celui d'Estourmel,
écrit *Estrumel* dans quel-
iens. — Un sire d'Estou-
e 14^e. siècle, ordonna, par
nt, que ses exécuteurs dis-
à mille pauvres, 1000 l.,
, mille lots de vin et mille
trap blanc, lesquels pau-
at tous de ses sujets.

D. L. C.

TEVILLE (GUILLAUME
re cardinal, issu d'une il-
le de Normandie, était fils
, seigneur d'Estouteville,
erite d'Harcourt. Le *Gal-*
iana dit qu'il fut bénédic-
V lui conféra l'archevêché
et Eugène IV le fit car-
137; il fut aussi revêtu de
le camerlingue de la sainte
aine. Outre son arche-
Rouen, il possédait six
chés, tant en France qu'en
tait titulaire de quatre ab-
le trois grands prieurés,
uels il faut compter le
: St. Martin-des-Champs,
plus riches de l'ordre de
rait, au reste, qu'en accu-
sa tête tant de titres et
es contre le vœu des ca-
n fit un bon usage, et qu'il
ya le produit à la décora-
glises qui dépendaient de
es, et au soulagement des
Rigide observateur de la
savait se la faire lui-même
négligeait de la lui rendre.
u obtenir la punition d'un

barigel qui, chargé d'une exécution
et n'ayant point de bourreau sous sa
main, avait forcé un pauvre prêtre
français d'en faire les fonctions, il
manda ce chef des sbires et le fit pendre
à sa fenêtre. Charles VII et Louis XI
employèrent le cardinal d'Estoute-
ville à des négociations importantes :
il fut chargé par le pape de ménager
un accommodement entre le premier
de ces monarques et le roi d'Angle-
terre. L'intention du pape, en récon-
ciliant ces princes, était d'opposer
leurs armes aux progrès rapides que
faisaient alors les Turcs. D'Estoute-
ville devait aussi solliciter quelque
adoucissement à la pragmatique-san-
ction, et faire valoir l'intérêt du sou-
verain pontife en faveur de Jacques
Cœur, dont on faisait le procès. Il
vint à Bourges à la fin de l'année
1452, revêtu du titre de légat du
Saint-Siège, et vit le roi, qu'il ne put
porter à la paix. L'archevêque de
Ravenne, envoyé à Londres pour le
même sujet, ne réussit pas mieux.
D'Estouteville, du moins, ne perdit
pas entièrement sa peine; il convo-
qua à Bourges, par ordre du roi,
une assemblée d'évêques, dans la-
quelle fut traitée l'affaire de la
pragmatique-sanction; il y fut décidé
qu'elle serait maintenue et inviola-
blement observée. On confirma aussi
les libertés de l'Eglise gallicane, mal-
gré les oppositions de l'église et de
l'archevêque de Bordeaux, à qui nos
droits et nos usages étaient encore
étrangers, cette province, alors, étant
nouvellement unie à la France. Le
roi chargea en outre le cardinal d'Es-
touteville de réformer l'Université de
Paris, dont ce prélat avait été élève.
Aidé de commissaires tirés du parle-
ment et du clergé, il réprima un
grand nombre d'abus, fit de sages
réglements, et en abrogea d'autres qui

ne convenaient plus, tel que le statut qui excluait les hommes mariés de l'enseignement de la médecine ; il modifia aussi les immunités et privilèges beaucoup trop étendus, attachés à la cléricature et à la scolarité. Après avoir terminé cet utile travail, d'Estouteville retourna à Rome, peu satisfait de sa légation, dans aucun des points de laquelle il n'avait réussi. Déjà il avait passé les monts, lorsqu'il apprit que la guerre s'allumait entre le roi et le duc de Savoie. Il revint sur ses pas, et eut le bonheur de rétablir l'union entre ces princes. Il mourut à Rome, le 22 décembre 1485, âgé de quatre-vingts ans. On a publié le *Recueil des titres de la Maison d'Estouteville*, Paris, 1741, in-4°.

L—Y.
ESTOUTEVILLE. V. COLBERT, tom. IX, pag. 226.

ESTRADES (GODEROI comte d'), né en 1607, servit pendant plusieurs années en Hollande, et fut envoyé, en 1637, vers le roi d'Angleterre, pour l'engager à la neutralité, même dans le cas où la France et les Etats-généraux attaqueraient quelques places maritimes de la Flandre. Il obtint un brevet de conseiller d'état (1639), et fut employé (1642), en diverses négociations en Hollande, en Allemagne et en Piémont. Ambassadeur extraordinaire en Hollande (1646), il traita des secours que cette république devait fournir par mer au siège de Dunkerque, qui capitula le 17 octobre de la même année. Il était en même temps colonel d'un régiment d'infanterie, et lieutenant des gendarmes du cardinal Mazarin, lorsqu'on le fit maréchal-de-camp en 1647; il eut le commandement de Dunkerque, de Bergues, de Mardik et de leurs dépendances en 1649, obtint le grade de lieutenant-général l'année suivante, servit en Flandre

sous le maréchal Duplessis, et contraignit le comte de Fuensaldagne d'abandonner le siège de Dunkerque que les Espagnols avaient commencé d'investir. Il eut, en 1652, un pouvoir pour traiter avec l'Angleterre. Assiégé dans Dunkerque par l'archiduc, il lui remit la place le 11 septembre, après trente-neuf jours de tranchée ouverte. Il commanda en 1653, comme lieutenant-général, en l'absence et sous l'autorité de la reine-mère, à Brouage, à la Rochelle et pays d'Aunis, et fut créé maire perpétuel de Bordeaux : chevalier des ordres du roi (1654), il commanda l'armée de Catalogne sous le prince de Conti (1655), et fit lever aux Espagnols le siège de Solsonne. Ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1661, il y fut insulté, le 18 octobre, par le baron de Vatteville, ambassadeur d'Espagne. Le roi d'Espagne désavoua le baron, et répara cette insulte en 1662, en ordonnant à tous ses ministres, dans les cours étrangères, de ne point concourir avec les ambassadeurs de France dans les cérémonies publiques. Il reçut, en 1662, la ville de Dunkerque des mains des Anglais; il avait négocié à Londres la vente de cette place, le roi d'Angleterre avait signé le traité, son parlement s'y opposait, la garnison refusait d'évacuer la ville. Le comte d'Estrades répandit à propos des sommes considérables, le gouverneur et la garnison s'embarquèrent le 29 novembre, et rencontrèrent la barque où était le courrier qui portait au gouverneur l'ordre du parlement de ne pas remettre Dunkerque aux Français; mais d'Estrades en était en possession. Il fut nommé vice-roi de l'Amérique en 1665. Ambassadeur extraordinaire en Hollande en 1666, il conclut à Breda, le 31 juillet 1667, un traité de paix avec le Danemark. Il suivit le roi à la con-

e la Hollande en 1672, obtint ernement de Wesel et le com- ment de Maëstricht en 1673; para des ville et citadelle de n 1675, et fut créé la même maréchal de France. Ministre entiaire pour la paix de Ni-, il la conclut en 1678 (*V. LBERT*). Il mourut le 26 fé- 686, à l'âge de soixante-dix- as. Il avait été nommé gou- r du duc de Chartres l'année ente. Comme le maréchal de es n'avait été gouverneur de ce que pendant cinq mois, et que échal d'Estrades, qui lui suc- ce le fut qu'environ dix-huit xela fit dire plaisamment à Ben-, *qu'on ne pouvait élever un neur à M. le duc de Chartres.* Le maréchal d'Estrades fut un des ibiles négociateurs de son temps. Je lui des *Lettres et Mémoires téressants* sur ses négociations, in-12, La Haye, 1743 (*Voy. TON et Sc. DUPLEIX*). D.L.C.

es d'Estrées descendoient de Raoul de So- d'Estrées, maréchal de France en 1270, 1282, qui accompagna, avec six cheva- ral St-Louis en Afrique. Son fils épousa rtes de Courtenai, princesse du sang.

d'Henri II, alors dauphin, qui le con- tinua dans le même grade à son avè- nement à la couronne en 1547. Ce prince l'établit grand-maître et capi- taine-général de l'artillerie de France, en 1550, sur la démission du comte de Brissac qui passait au gouvernement du Piémont, et le commit, la même année, pour régler avec les commis- saires du roi d'Angleterre les limites du Boulonais et du comté de Guines. Il fut fait chevalier de l'ordre du roi en 1556, et capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances. Il était en 1558 au siège de Calais, et contribua à la prise de cette place par la manière dont l'artillerie y fut ser- vie. L'histoire le représente comme un homme qui allait au feu comme à la chasse, et excellait dans l'art de placer une batterie. François II le cor- firma dans la charge de grand-maître et capitaine-général de l'artillerie. Charles IX le fit son lieutenant-général à Orléans, pour y commander et y résider pendant les troubles qui agi- taient le royaume. On dit que d'Es- trées fut le premier gentilhomme de sa province qui embrassa la religion prétendue réformée, dont il fit faire l'exercice public dans son château de Cœuvres. Il s'attacha au roi de Na- varre et au prince de Condé, auxquels il était allié par sa femme Catherine de Bourbon, sans s'écarter jamais de son devoir envers son souverain, ayant toujours rempli fidèlement les fonctions de sa charge, même dans les guerres contre les huguenots. Il mourut en 1571. Voici le portrait qu'en fait Brantôme. « M. d'Estrées » a été l'un des plus dignes hommes » de son état, sans faire tort aux au- » tres, et le plus assuré dans les tran- » chées et batteries; car il y allait la » tête levée, comme si c'eût été dans » les champs à la chasse; et la plupart

» du temps il allait à cheval monté sur
 » une grande haquenée allemande,
 » qui avait plus de vingt ans et qui
 » était aussi assurée que le maître;
 » car pour les canonnades et arque-
 » busades qui se tiraient dans la
 » tranchée, ni l'un ni l'autre ne bais-
 » saient jamais la tête, et il se mon-
 » trait par dessus la tranchée la moi-
 » tié du corps, car il était grand et
 » elle aussi. C'était l'homme du monde
 » qui connaissait le mieux les endroits
 » pour faire une batterie de place,
 » et qui l'ordonnait le mieux; aussi
 » était-ce un des confidants que M. le
 » duc de Goise souhaitait auprès de
 » lui pour faire conquête et prendre
 » ville, comme il fit à Calais. C'a été
 » lui qui le premier nous a donné ces
 » belles fontes d'artilleries dont nous
 » nous servons aujourd'hui, et même
 » de nos canons qui ne craindraient
 » de tirer cent coups l'un après l'au-
 » tre, par manière de dire, sans rom-
 » pre ni sans s'éclater, comme il en
 » donna la preuve d'un au roi, quand
 » le premier essai s'en fit.... C'était
 » un fort grand homme, beau et véné-
 » rable vieillard, avec une barbe qui
 » lui descendait très bas, et sentait
 » bien son vieux aventurier de guerre
 » du temps passé, dont il avait fait
 » profession, où il avait appris d'être
 » un peu cruel. » On a publié un
Discours des villes et châteaux, for-
teresses battues, assaillies, prises
sous J. d'Estrées, grand-maître de
 l'artillerie, par F. D. L. T. (François
 de la Treille, commissaire ordinaire de
 l'artillerie), Paris, 1563. Le cardinal
 d'Estrées fit réimprimer en 1712
 (avec la date de 1563) cette brochure
 qui n'a que deux feuilles, et qui com-
 mence en l'an 1552. D. L. C.

ESTRÉES (ANTOINE D'), fils du
 précédent, exerça pendant quelque
 temps la charge de grand-maître de

l'artillerie, qui fut donné, sur sa
 démission, au marquis de Bossi, de-
 puis duc de Sully, et devint alors une
 charge de la couronne. Il défendit en
 1595, contre le duc de Mayenne, la
 ville de Noyon, dont il était gouver-
 neur, et, par ses sages précautions,
 ses largesses, le zèle et le courage
 qu'il inspira à sa faible garnison, il
 rendit le siège si meurtrier pour les
 assiégeants, que, lorsqu'il capitula, au
 bout de trois semaines, l'armée du
 duc de Mayenne, qui avait été ren-
 forcée de dix mille Espagnols, se
 trouva tellement ruinée, qu'elle ne
 put secourir les Parisiens, auxquels
 Mayenne avait écrit qu'il serait le ma-
 ître de Noyon en trois ou quatre jours.
 Henri IV, en récompense de cette
 belle défense, donna à Antoine d'Es-
 trées le gouvernement de l'Ile-de-
 France. D. L. C.

ESTRÉES (GABRIELLE D'), née
 vers 1571, était fille du précé-
 dent. Le hasard ayant conduit Henri
 IV, sur la fin de 1590, au châ-
 teau de Cœuvres pour y prendre
 quelque repos, il y fut reçu par Ga-
 brielle, fille d'Antoine d'Estrées, avec
 les empresses et la joie que lui
 inspirait la présence d'un héros. Henri
 ne put résister à ses charmes, ni ca-
 cher entièrement l'impression qu'ils
 avaient faite sur son cœur. Il n'en dé-
 veloppa pas cependant dans cette oc-
 casion les sentiments, parce que la
 gloire l'appelait ailleurs; mais il se dé-
 guisa un jour en paysan pour aller
 trouver, passa à travers les gardes
 ennemis, et courut risque de la vie.
 Gabrielle, épouse du duc de Belli-
 garde, grand-écuyer, ne répondit pas
 d'abord aux tendres empresses
 du roi; mais enfin les faveurs d'un
 cet amant généreux avait combié sa
 famille, et ses qualités personnelles la
 rendirent sensible à une passion qui

avait être plus vive. Henri lui dit dans une occasion périlleuse : « Suis vaincu, vous me connaissez assez pour croire que je ne fuirai ; mais ma dernière pensée sera à vous, et l'avant-dernière à vous. » C'est pour la soustraire à son père, tout un surveillant trop difficile des deux amants, la maria à Daniel de Liancourt, gentilhomme à ; mais, dit Sully, il fut empêché la consommation du mariage, et ensuite dissous pour cause de naissance du côté du mari, quoiqu'un an eût eu quatorze enfants de sa première femme. Ce préliminaire était essentiel pour conduire Gabriel d'Estrées sur le trône que Henri désirait, après avoir fait dissoudre son mariage avec Marguerite de Lorraine. Dans ce dessein, il érigea en comté le comté de Beaufort en Normandie, afin de lui donner un fief à la cour. Gabrielle, de son côté, chercha à se faire des créatures parmi les grands seigneurs, et obtenait des grâces. Elle procura un accommodement honorable au duc de Mayenne ; elle mit pour condition au traité que le duc de Mercur, par son entremise, avec elle, qu'il donnerait sa fille, qui la plus riche héritière du royaume en mariage à César Monsieur, et des enfants qu'elle avait eus de Henri IV. Gabrielle n'avait pas le titre de reine ; mais elle jouissait déjà des honneurs attachés à ce titre ; elle ne tarda pas même à le posséder, car les négociations pour le mariage allaient bon train. A l'approche des fêtes de Pâques, Henri IV, par le conseil de René Bevoit, son conseiller, engagea sa maîtresse à s'éloigner de la cour : elle alla passer la semaine à Paris, chez le riche financier Zamet. Le jour du Jeudi-

Saint, étant entrée dans le jardin de Zamet pour s'y promener après dîner, et venant de manger une orange, elle fut tout à coup attaquée d'une apoplexie, accompagnée de convulsions si violentes, que sa bouche fut tournée presque au derrière de la tête : elle mourut dans cet état le Samedi-Saint, 10 avril 1599. Ce visage, orné de tant d'attraits, n'offrait plus qu'une figure hideuse, sur laquelle il était impossible de jeter les yeux sans horreur. Cette mort affreuse fut-elle la suite d'une apoplexie naturelle ? provint-elle du poison ? C'est un problème sur lequel l'histoire ne nous a laissé que des incertitudes, et ne nous a permis que des conjectures, qui ne peuvent jamais fournir des lumières suffisantes pour pénétrer jusqu'à la vérité. De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle pour laquelle il témoigna le plus d'attachement, et qui le fixa le plus long-temps. Il en porta le deuil comme d'une princesse du sang : elle le méritait à bien des égards. Sans hauteur, sans arrogance, sans fierté, elle n'abusa jamais de sa faveur : affable, polie, douce et bienfaisante, elle avait acquis l'estime et la considération des courtisans, qui, à sa mort, partagèrent la douleur de leur maître. « On n'a guère vu de maîtresses de nos rois, dit d'Aubigné, qui n'aient attiré sur elles la haine des grands, ou en leur faisant perdre ce qu'ils désiraient, ou en faisant défavoriser ceux qui ne les aidaient pas, ou en épousant les intérêts de leurs parents, leurs récompenses ou leurs vengeances. C'est une merveille que cette femme, dont l'extrême beauté ne tenait rien de lascif, ait pu vivre dans cette cour avec si peu d'ennemis. » Elle avait trouvé dans Sully un grand obstacle à son ambition ; de-là naquit

rent entre la maîtresse et le ministre des querelles dont le roi fut souvent témoin. Elle s'échappa un jour jusqu'à dire en présence du monarque : « J'aime mieux mourir que de vivre » avec cette vergogne, de voir soutenir un valet contre moi, qui porte le titre de maîtresse. — Pardieu, madame, lui répondit Henri, c'est trop, et vois bien qu'on vous a dressée à ce badinage pour essayer de me faire chasser un serviteur duquel je ne puis me passer ; mais pardieu je n'en ferai rien : et afin que vous en teniez votre cœur en repos, et ne fassiez plus l'acariâtre contre ma volonté, je vous déclare que, si j'étais réduit en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui. » Pendant une des fêtes que Henri donnait quelquefois à la belle Gabrielle, on vint l'avertir que les Espagnols s'étaient emparés d'Amiens. « Ce coup est du ciel, » dit-il ; c'est assez faire le roi de France, il est temps de se montrer roi de Navarre ; » et se tournant du côté d'Estrées, qui comme lui avait les habits de la fête, et qui fondait en larmes, il lui dit : « Ma maîtresse, il faut quitter nos armes, et monter à cheval pour faire une autre guerre. » Elle avait eu trois enfants d'Henri IV, César et Alexandre de Vendôme, et Catherine-Henriette, qui épousa le duc d'Elbeuf : elle était enceinte d'un quatrième lorsqu'elle mourut. Bliu de Sainmore a fait une Héroïde de Gabrielle à Henri IV, 1761, in-8° ; Poinset en a fait une autre, 1767, in-8° ; Sauvigny, une tragédie en 5 actes et en vers, 1778, in-8° ; 1783, in-12. T—D.

ESTRÉES (FRANÇOIS-ANNIBAL D'), frère de la précédente, né en

1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et fut pourvu en 1594 de l'évêché de Noyon ; mais après la mort de son frère aîné, tué au siège de Laon, il prit le parti des armes, sous le nom du marquis de Cœuvres, et leva un régiment d'infanterie qu'il conduisit au siège d'Amiens. Il servit en Savoie dans la guerre de 1600, s'attacha à la reine Marie de Médicis, qui l'envoya en 1614 négocier avec les ducs de Savoie et de Mantoue, les Vénitiens et les Suisses, et en 1615 avec les princes mécontents qui s'opposaient au mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne. Ses exploits dans la Valteline, d'où il chassa les garnisons étrangères, lui valurent le bâton de maréchal de France en 1626. Il fut envoyé deux fois au secours du duc de Mantoue, prit la ville de Trèves, et se distingua dans plusieurs autres occasions. Richelieu, ayant à se plaindre d'Urbain VIII, chercha à mortifier ce pape en faisant nommer ambassadeur extraordinaire à Rome le maréchal d'Estrées qui, dans sa première ambassade (1621) sous Paul V et Grégoire XV, s'était rendu redoutable aux Italiens. Il sut toujours, par sa fermeté, maintenir la dignité de son caractère au milieu de tous les désagréments que lui suscitaient le pape et le cardinal-neveu, qui firent même assassiner son écuyer. Rappelé en France au bout de quatre ou cinq ans, il fit la fonction de connétable au sacre de Louis XIV, qui érigea le marquisat de Cœuvres en duché-pairie, sous le nom d'Estrées. Il mourut le 5 mai 1670, dans la 98^e année de son âge, avec la réputation d'un homme roide, plus propre à la tête des armées que dans les négociations. Il se maria trois fois : de sa première femme il eut le duc d'Estrées

ambassadeur (1687),
 maréchal (Jean, 1611 en 1707) et
 cardinal d'Estrées; ce la deuxième
 est un fils tué au siège de Valen-
 nes; et à quatre-vingt-treize ans
 sous M^{lle}. de Manicamps, qui
 ne fausse couche. Nous avons
 à des *Mémoires de la régence*
de Louis de Médicis, Paris, 1666,
 par (F. ANCRE), à la suite des-
 quels on trouve une lettre du fa-
 uteur père Le Moine (éditeur de ce
 livre) sur l'auteur et sur l'ouvrage;
Relation curieuse du siège de
 Valen en 1621, et celle du con-
 seil fut élu Grégoire XV, élec-
 à laquelle M. d'Estrées avait eu
 coup de part. Ces mémoires, mal
 écrits, sont curieux et instructifs,
 tant que l'auteur ne parle que des
 choses auxquelles il a coopéré; ils
 datent de 1610 jusqu'à 1621. On
 pense l'auteur était grand partisan
 du cardinal de Richelieu, à la sollici-
 tude duquel il rédigea ces Mémoires
 et lui coûtèrent que cinq ou six
 ans de travail. On conserve à la Bi-
 bliothèque du roi le recueil de ses
 actions de 1636 à 1640.

T—D.

ESTRÉES (JEAN, comte d'), né
 en 1624, fils de François Annibal,
 chef de régiment d'infanterie de son
 père en 1637, fit sa première cam-
 pagne en 1644, et reçut, au siège
 de Valenciennes, deux coups de mous-
 quet, dont il resta estropié de la
 main droite. Colonel du régiment
 de cavalerie il se trouva, en 1648,
 à la bataille de Lens. Maréchal-
 camp en 1649, il servait, en cette
 année, à l'armée devant Paris, et à
 la garde du pont de Charenton. En
 1654, il fut un des pro-
 tégés qui soutinrent les lignes d'Ar-
 gentenoy-général en 1655,
 et fut en 1656 le commandement

d'un corps d'armée devant Valen-
 ciennes, et fut fait prisonnier dans la
 retraite avec le maréchal de la Ferté.
 Le comte d'Estrées entra ensuite dans
 la marine, fut créé vice-amiral en
 1670, et commandait la flotte fran-
 çaise au combat de Soultsbay en 1672;
 mais il n'eut que peu de part à l'action,
 dont la gloire resta toute entière à
 Ruyter. L'année suivante, il se trouva
 à trois actions successives, et y dé-
 ploya autant de valeur que d'intelli-
 gence. En rendant compte des opéra-
 tions de cette campagne à Colbert,
 d'Estrées lui écrivit : « Je voudrais
 avoir payé de ma vie la gloire que
 Ruyter vient d'acquiescer. » D'Es-
 trées, ajoute Voltaire, méritait que
 Ruyter eût ainsi parlé de lui. La va-
 leur et la conduite furent si égales des
 deux côtés, que la victoire resta tou-
 jours indécise. En 1676 d'Estrées re-
 prit aux Hollandais le fort et l'île de
 Caienne; en 1677 il battit l'amiral
 Byngs devant Tabago, et quelques
 mois après, enleva cette île à la Hol-
 lande. En récompense de ses services,
 le roi le nomma maréchal en 1681;
 il n'y avait point encore eu de maré-
 chaux de France dans la marine, et
 c'est une preuve, dit Voltaire, com-
 bien cette partie essentielle des forces
 de la France avait été négligée. En
 1686 il fut fait vice-roi de l'Amérique;
 en 1688 chevalier de Saint-Esprit, et
 mourut à Paris, le 19 mai 1707, à
 l'âge de 83 ans. W—s.

ESTRÉES (CÉSAR d'), cardinal,
 né à Paris, le 5 février 1628, était
 fils de François Annibal, duc d'Es-
 trées pair et maréchal de France, et
 de Marie Bethune-Charost, qui mou-
 rut en lui donnant le jour. A peine
 eût-il pris ses degrés en Sorbonne
 qu'il fut nommé évêque de Laon, et
 peu de temps après, le roi le chargea
 de négocier avec le nonce du pape

l'accommodement des quatre évêques qui avaient refusé de souscrire à la condamnation de Jansénius. C'étaient les évêques d'Alet, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. Le jeune prélat se conduisit avec tant de modération, de patience et d'adresse, il sut si bien ménager l'amour-propre et les petits intérêts des chefs des deux partis, qu'il les amena à une réconciliation, du moins apparente. L'église de France cessa quelque temps d'être troublée, et l'auteur d'une paix si vivement désirée en fut récompensé par le chapeau de cardinal. Le service important qu'il venait de rendre à l'église le fit juger propre à remplir la place de chargé des affaires de France à Rome; il assista au conclave après la mort de Clément X, en fit suspendre les délibérations jusqu'après l'arrivée des autres cardinaux français, et contribua de cette manière à l'élection d'Innocent XI, qui s'en montra peu reconnaissant. Il fut envoyé en Bavière en 1677, négocia le mariage du dauphin avec la princesse électorale, et ne revint en France qu'après la ratification du traité de Nimègue. Il se démit alors de son évêché en faveur d'un de ses neveux, et retourna à Rome pour traiter l'affaire de la régale. Il ne réussit qu'avec beaucoup de peines à la terminer à l'avantage de la France; il fut même obligé de se soumettre à la cérémonie de l'absolution, pour avoir rendu visite au marquis de Lavardin, notre ambassadeur, que le pape avait excommunié, à raison de la résistance opiniâtre qu'il avait mise à soutenir les privilèges de sa place. (Voyez LAVARDIN.) On doit remarquer que le cardinal d'Estrées, malgré sa dignité de prince de l'église, fut constamment un bon Français, et que, dans toutes les difficultés qui s'élevè-

rent entre le roi et la cour de Rome, il ne balança pas à défendre les intérêts et les prérogatives de son souverain; il concourut aux élections de quatre papes, et ce fut dans ces circonstances, surtout, qu'il montra son zèle pour la France, en dirigeant le choix des cardinaux sur des sujets propres à maintenir la paix entre les deux puissances. On peut lui reprocher d'avoir montré trop de zèle pour la condamnation des erreurs de Molinos, et d'avoir préparé par là, sans le prévoir il est vrai, les chagrins de Fénelon et les persécutions des quietistes. (Voyez FÉNELON et MOLINOS.) Le cardinal d'Estrées eut ordre d'accompagner en Espagne Philippe V; mais il ne put résister long-temps aux intrigues des courtisans espagnols, et surtout au crédit de la princesse des Ursins. Louis XIV le rappela au bout de trois ans; et pour ôter à ce rappel toute apparence de disgrâce, lui donna en même-temps l'abbaye de St. Germain-des-Prés. Il y mourut le 18 décembre 1714, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Ses *Négociations à Rome*, de 1671 à 1687, sont conservées à la bibliothèque du roi. Le cardinal d'Estrées avait succédé à Duryer à l'académie française, et on trouve son éloge dans l'*Histoire des Membres* de cette compagnie, par d'Alembert; il aimait les lettres et les cultiva autant que ses occupations purent le lui permettre. On lui attribue les vers sur la violence que d'autres donnent à Desmaretz (dans la *Guirlande de Julie*), et on trouve des épigrammes de sa façon dans le Recueil de Colletet; il réconcilia Descartes et Gassendi, brouillés pour quelque opinion philosophique. Il vécut long-temps dans la plus grande intimité avec Ménage, Chapelain, Valincourt, etc. Regnar-

lui a dédié sa traduction
de la Divination de
W—s.

ÉSTRÉES (JEAN D'), neveu du
abbé d'Evreux, de Conches
Claude, naquit à Paris, en
1614 le nomma son am-
iral en Portugal (1692), et en-
Espagne auprès de Philippe V
il lui témoigna sa satisfaction
par le faisant chevalier
du St.-Esprit, distinction
qu'il obtint jusqu'à lors aucun
autre ne prélat. Le roi le dé-
signa en 1716, pour succéder à Fé-
nelon l'archevêché de Cambrai;
mais, avant d'avoir été sa-
cré en 1718. L'abbé d'Estrées,
qui, par son mérite, était si supérieur à Fé-
nelon, comme courtisan, qu'il lui
était difficile de l'égalier comme
le roi témoignait un jour,
si, son chagrin qu'il éprouvait
de toutes ses dents; sire, ré-
pondit l'abbé d'Estrées, qui est-ce
à moi de toutes ses dents? Le successeur de-
finitif succéda réellement
à l'académie française. Sa
sagesse, son goût pour les lettres
et son goût de son oncle dans cette
affaire, déterminèrent le choix
de l'abbé d'Estrées, qui d'ailleurs, il
ne pouvait convenir, auraient été
arrangés de trouver à Boileau
un successeur. W—s.

ÉSTRÉES (l'abbé d'). Voy. Dzs-

ÉSTRÉES (VICTOR-MARIE, duc
de Jean, comte d'Estrées
en 1707), naquit à Paris,
le 20 novembre 1660. Après avoir
fait ses études avec un succès
remarquable, il entra dans la carrière
militaire, et fit sa première cam-
paigne à l'âge de dix-sept ans, com-
me volontaire dans le régiment
de sa patrie, se trouva à trois sièges

consécutifs, et obtint une compagnie
dans le régiment du Roi. L'année
suivante, il eut le commandement
d'un des vaisseaux de l'escadre que
son père conduisait en Amérique. Au
retour de cette expédition qui dura
deux années, pendant lesquelles il
fit preuve de courage et d'une in-
telligence supérieure, il fut chargé de
donner la chasse aux corsaires barba-
resques qui troublaient le commerce
des Français dans le Levant. Dans un
premier combat il détruisit en partie
la flotte des Algériens, et tandis que
Duquesne brûlait leur ville, il acheva
de purger la mer de leurs vaisseaux.
Il obtint en 1684 la survivance de la
vice-amirauté possédée par son père;
et on doit remarquer qu'il n'avait
point sollicité cette faveur, qui fut
accordée uniquement à ses services.
Le 2 juin 1688, il rencontra sur les
côtes d'Espagne le vice-amiral Papi-
chin, qui, se trouvant plus fort que
lui, voulut exiger le salut; mais après
un combat de trois heures, dans le-
quel d'Estrées lui tua la moitié de son
équipage, une partie de ses matelots
et presque tous ses officiers, Papi-
chin fut obligé de capituler, et de saluer
l'escadre française par préliminaire.
Au mois d'octobre de la même année,
étant entré à Brest avec son escadre,
d'Estrées obtint la permission d'aller
servir, comme volontaire, au siège
de Philipsbourg. Il s'y distingua à la
prise des ouvrages extérieurs; mais il
y fut blessé de deux coups de mous-
quet qui l'obligèrent de porter des
béquilles pendant dix-huit mois, ce
qui ne l'empêcha pas de retourner sur
mer l'année suivante. En 1690, avec
dix vaisseaux, il détruisit entière-
ment la flotte de l'amiral Torrington,
plus forte du double, et, profitant de
ce succès, il alla brûler dans le port de
Tingmouth deux cents vaisseaux mer-

chands qui attendaient l'issue du combat pour mettre à la voile. Il se trouva en 1690 au siège de Nice, bombarda Barcelone et Alicante la même année, assiégea Oneille par mer en 1692, Roses et Palamos en 1693, et contribua puissamment en 1697 à la prise de Barcelone, dont la reddition hâta la conclusion du traité de Riswick. Le duc d'Harcourt avait reçu de Louis XIV la commission délicate de disposer le roi d'Espagne à faire passer sa couronne sur la tête d'un prince français ; d'Estrées fut chargé de disposer les esprits des Espagnols à ce grand changement. Après la mort de Charles II, il eut le commandement de la flotte destinée à protéger Philippe V contre les mouvements que pouvait exciter sa présence au milieu de ses nouveaux sujets. Instruit que les partisans de la maison d'Autriche se proposaient de faire déclarer les Napolitains en sa faveur, il se rendit sur-le-champ à Naples avec des troupes, intimida les factieux, rassura les faibles, contint dans le devoir ceux qui auraient pu s'en écarter, et revint ensuite en Espagne pour escorter le roi, disposé à venir recevoir le serment de fidélité des Napolitains. Philippe l'avait déjà nommé son lieutenant général de mer, et il y ajouta le titre de grand d'Espagne de première classe. Louis XIV, en récompense des services qu'il venait de rendre à son petit-fils, le créa chevalier de ses ordres et maréchal de France en 1705. Le père du duc d'Estrées vivait encore, et c'était la seconde fois, depuis l'origine de la monarchie, qu'on voyait ensemble deux maréchaux dans la même famille. En 1702, d'Estrées commandait la flotte française, sous les ordres du comte de Toulouse, au combat de Malaga ; et ce fut à une manœuvre habile de sa part, qui pa-

ralysait l'avant-garde de l'ennemi, qu'on doit le succès de cette affaire importante, mais dont on ne tira pas tout l'avantage possible. Lorsque le czar Pierre-le-Grand vint à Paris, il voulut voir le maréchal d'Estrées, l'entretint plusieurs fois en particulier, alla le visiter dans sa maison d'Issy, et, de retour à Pétersbourg, lui donna une preuve de sa satisfaction en lui envoyant son portrait, des cartes et les meilleurs ouvrages manuscrits imprimés sous son règne. Ce présent était le plus agréable qu'on pût offrir au maréchal. Il aimait les livres avec passion, et il en avait une collection aussi nombreuse que bien choisie, dont le Catalogue a été publié par Guérin, 1740, 2 vol. in-8°. Le duc d'Estrées possédait très bien le latin, et parlait les principales langues de l'Europe avec autant d'élégance que de facilité. Il avait été reçu membre de l'académie française en 1745, à la mort de son oncle le cardinal, et les academies des sciences et des belles-lettres s'étaient empressées de se l'associer. Il était digne de tous ces honneurs par son instruction, ses talents et la protection éclairée qu'il accordait aux savants. Le maréchal d'Estrées fut nommé gouverneur de Bretagne en 1720 : cette province, accablée d'impôts, était sur le point de se soulever ; mais sa douceur appaisa les troubles en très peu de temps. Il mourut à Paris en 1757, le 28 décembre, emportant les regrets et l'estime de toutes les classes de la société. De Boze prononça son éloge à l'académie des belles-lettres, et Biet à l'académie de Soissons, dont il était le protecteur. Il ne laissa point d'enfants de son mariage avec Lucie-Felicité de Noailles, et ses biens passèrent dans la maison de Louvois.

ESTRÉES (Louis-César - Le), comte, et depuis maréchal le 2 juillet 1695, connu sous le nom de chevalier de Estrées, fit ses premières armes comme maréchal de Berwick contre Philippe V que son oncle avait aidé à affermir sur le trône d'Espagne. Il obtint en 1718 un régiment de cavalerie, servit en 1719 aux sièges sur les frontières de la France, et exerça pendant la même année la charge de colonel des cent-suisse de la garde du roi. Quand Stanislas Leckinski la Pologne et vint, sous la protection de la France, résider à Strasbourg en Basse-Alsace, le roi le chargea pour lui faire honneur, y avait un régiment que commandait le comte de Louvois. Ce jeune comte aimable, et possédait cette galanterie, cette politesse qui attire les marques de respect et les prévenances de l'amitié. Il fut ses vœux jusqu'à la mort de ce monarque infortuné. Le comte consentait à les unir; mais le roi demanda que le chevalier de Louvois obtint un duché; le régent, qui appartenait à la famille Letellier, refusa obstinément d'accorder cette espérance et les vœux du comte furent entièrement déçus, la princesse conserva toujours de l'estime pour un homme qui avait mérité à adoucir son infortune. Après la mort du régent, la duchesse de Bourbon, fille légitimée de Louis XIV, voulait faire épouser sa fille, à Plessis-lès-Tours, à Louis de Bourbon, le duc de Bourbon, alors premier ministre, fit manquer ce mariage par ses intrigues, et le jeune roi épousa la fille de Stanislas. Le chevalier de Louvois, substitua

nom et armes d'Estrées du chef de sa mère, sœur du dernier maréchal d'Estrées, mort sans postérité en 1737, prit alors le nom de comte d'Estrées. Successivement maréchal-de-camp et lieutenant-général, il servit avec la plus grande distinction en Bohême et sur le Rhin. Employé à l'armée de Flandre en 1744, pendant que le maréchal de Saxe était dans son camp de Courtrai, il couvrit la frontière contre les entreprises des alliés, qui, forts de 80 mille hommes, s'étaient répandus dans les environs de Lille, et il leur enleva plus de mille hommes et 800 chevaux. En 1745, à la bataille de Fontenoy, il chargea deux fois à la tête d'un corps de cavalerie la fameuse colonne anglaise, et fut un des généraux qui commandaient la maison du roi, dont le choc décida le succès de cette journée, reçut plusieurs coups dans ses armes et dans ses habits, et fut détaché à la poursuite des ennemis, auxquels il fit 4 mille prisonniers. Chevalier des ordres du roi en 1746, il continua de servir en Flandre, contribua au gain des batailles de Raucoux en 1746, de Laufeld en 1747, et facilita par une manœuvre savante l'investissement de Maëstricht, dont la prise termina glorieusement la guerre de Flandre, en 1748. Nommé Maréchal de France, en 1750, le roi lui confia l'année suivante le commandement en chef de l'armée destinée à agir en Allemagne. Il passa le Rhin, atteignit le duc de Cumberland vers Hastembeck, et remporta sur lui une victoire complète le 26 juillet. Des intrigues de cour avaient déjà fait ôter le commandement au maréchal d'Estrées lorsqu'il remporta cette victoire, et lorsqu'on en apprit la nouvelle à Paris, le maréchal de

Richelieu était déjà parti pour le rempart. Après la défaite des Français près de Minden en 1759, le duc d'Estrées fut renvoyé à l'armée; mais il n'entreprit rien de remarquable, et se contenta d'aider de ses conseils Contades, général en chef. On cite un propos aussi flatteur qu'obligeant qu'il tint au prince Ferdinand de Brunswick lors de l'entrevue des généraux français et ennemis à la cessation des hostilités; le maréchal fit un faux pas en abordant le prince, qui le soutint avec la main : prince, lui dit le maréchal, « elle est quelquefois secourable, mais elle est souvent dangereuse. » Le duc d'Estrées mourut en 1771 sans laisser de postérité. L'abrégé de sa vie a été imprimé dans la Galerie française, 1771, in-fol.

D. L. C. et W—s.

ESTURMEL. *Voy.* ESTOURMEL.

ETAMPES. *Voy.* ESTAMPES.

ETCHÉVERRI ou ECHÉVERRI, (JEAN DE), le plus fameux des poètes basques, prit naissance à Tafalla, ville de la Navarre, vers le milieu du 16^e siècle. Il fut prêtre et docteur en théologie. Il paraît que, dans sa première jeunesse, il composa, dans sa langue maternelle, quelques poésies légères remplies de grâce et d'esprit. On en rappelle une où il faisait l'éloge de la vertu et de la beauté réunies dans un même objet; mais on a perdu la trace de ses premières productions. Dans un âge plus mûr il ne traita que des sujets sacrés, et mit en vers la *Vie de Jésus-Christ*, les *Mystères de la Foi*, et la *Vie de quelques Saints*; le tout a été publié à Bayonne, en 1640, in-8^o. On remarque dans ses poésies beaucoup de naturel, de force et d'imagination. Le style peut passer pour classique dans la langue basque, par son élégance et sa pureté. — Un autre ETCHEVERRI, lieu-

tenant de frégate au service de la France, rendit d'importants services dans les voyages qu'il fit aux îles Philippines et Moluques (en 1769 et 1770) pour la recherche des arbres à épicerie, d'après les vues de M. Poivre. On trouve l'abrégé de sa relation dans les *Œuvres de Poivre*, Paris, 1797. Sounerat, qui faisait partie de cette expédition, en a rendu un compte plus détaillé dans son *Voyage à la nouvelle Guinée*. B—s.

ETEMARE (JEAN-BAPTISTE LE SESNE DE MÉNILLES, d'), prêtre appelant, et écrivain fécond, était né au château de Ménilles en Normandie, le 4 janvier 1682. Son père était un gentilhomme attaché aux principes et à la pratique de la religion. Il destina de bonne heure son fils à l'état ecclésiastique, et étant allé, en 1686, s'établir dans le Poitou, il envoya son fils faire ses études chez les Oratoriens de Saumur, d'où il passa à Paris. Le jeune d'Étémare fut placé au séminaire St-Magloire, où était alors l'abbé Duguet, et il fut ordonné prêtre en 1709. C'était l'année de la destruction de Port-Royal; mais on nous assure que d'Étémare eut encore le temps d'y aller faire un pèlerinage avant cette catastrophe, et qu'il s'y consacra à la défense de la même cause. On ne lui reprochera pas d'avoir manqué à sa parole. Son premier écrit fut des *Lettres théologiques* contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy. On y entrevoit déjà ses idées sur l'état de l'Église, et ce système de figures qu'il porta si loin. Il l'avait puisé dans les leçons de l'abbé Duguet; mais il l'entra depuis d'une manière bizarre et ridicule. La bulle *Unigenitus* vint donner de l'aliment à son zèle. Il publia contre elle neuf Mémoires, en 1714 et en 1715, et travailla au

s, dont il rédigea la 4^e. édition, était dès-lors de tous les plus appelants, et eut part à plusieurs démarches. Il fut envoyé dans le midi de la France, pour exciter les évêques à se plaindre des arrêts du conseil, concrets des évêques de Baïeux, Montpellier, prélats qui étaient en avant dans les misérables temps de cetemps-là. En 1725, il vint à Rome, pour essayer d'y faire une balle doctrinale, et pour que l'avantage du concile qui se fit alors. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre objet, et ses préjugés contre la cour de Rome s'en accrurent sensiblement; car il était persuadé qu'il était inexcusable de recevoir de tels conseils et les lumières de Jansen si impartial et si désintéressé. Il se consola, en suivant jamais son système favori. On trouve dans sa collection de la que se rapportent l'*Essai sur le déluge des temps de J.-C. avec sa cause; l'explication de quelques passages de la Bible; la Tradition de l'Eglise sur la conversion des Juifs*, l'Étémare publia successivement par-tout des figures de son système de l'église et de la conversion des Juifs; il les annonçait par écrits, dans ses conférences, conversations, et devint le chef d'un parti, qui s'abandonna à ces plus fortes illusions; et ces illusions qui préparèrent les scènes déplorables de la révocation, la honte du parti où il eut sa naissance. D'Étémare en fut comme les autres; il eut le triste honneur d'être un des chefs de cette œuvre absurde et de présider à des assemblées de jongleurs et de fanatiques, à des farces et des niaiseries de la foire, à des déri-

visions sacrilèges, et à des prophéties impudentes. Cette *Oeuvre* mit, comme on sait, la division la plus fâcheuse parmi les appelants. Les plus modérés d'entre eux se dégoûtèrent de ces rêveries et de ces turpitudes. En vain d'Étémare se flatta de ramener la concorde par son autorité et ses conseils; on se moqua de ses décisions. Il voulut épurer les convulsions et il finit par s'apercevoir lui-même que cette œuvre n'était pas aussi divine qu'il l'avait imaginé, sans pourtant qu'il paraisse avoir reconnu sincèrement le principe et l'étendue de son illusion. Son crédit souffrit en cette occasion de rudes atteintes. D. Lataste d'un côté, et de l'autre, l'abbé Debonnaire et madame Mol dévoilèrent des traits peu honorables pour d'Étémare, qui, un peu honteux, parut, en 1735, se condamner à la retraite: il y resta presque constamment pendant dix ans. Alors il se mit à voyager, mais toujours pour le bien de la même cause. Il était allé en Angleterre en 1729 avec Legros, pour tâcher d'y former un parti. Cette mission ne fut pas plus heureuse que celle de Rome. Il faisait de fréquents voyages en Hollande, où il avait déjà contracté d'anciennes liaisons. Il y avait connu Quesnel dès 1714, et il prit part à l'établissement d'un évêché dans ce pays. Depuis 1751, il allait tous les ans visiter cette petite église, et sur la fin de sa vie, il s'y fixa tout-à-fait. Il assista à l'espèce de concile qu'on tint à Utrecht en 1763, et fut en quelque sorte l'âme de toutes les démarches de ce parti. Il mourut à Rhyuwick près Utrecht, le 29 mars 1770, dans un âge fort avancé. On lui rendit de grands honneurs parmi les siens. Il avait joui parmi eux d'une haute réputation, et il est à peine connu au-

jourd'hui : c'est ce qui doit arriver à tous ceux qui, au lieu de se rendre recommandables par des ouvrages utiles et d'un intérêt général, ne se font que les échos d'une faction ; leur nom passe avec celui du parti qu'ils ont servi, et leurs écrits meurent avec les petites passions qui les ont fait naître. Ceux de l'abbé d'Étémare sont aujourd'hui complètement oubliés, et la liste que nous en donnerions tiendrait beaucoup de place sans intérêt et sans utilité. Il vaut mieux les laisser dormir dans la poussière, en regrettant toutefois qu'un homme qui paraît avoir eu quelque talent, en ait fait un si triste usage.

P—C—T.

ETFIN, roi d'Ecosse, fils d'Eugène VI, succéda à Mordac en 750 ; il régna trente ans en paix, et fut un prince juste et magnanime, le bienfaiteur des bons et le fléau des méchants. L'âge l'ayant rendu incapable de supporter les fatigues du gouvernement, il nomma pour administrer le royaume quatre régents qui répondirent mal à sa confiance, et opprimèrent le peuple. Les plaintes des malheureux ne pouvaient parvenir jusqu'au roi, accablé par les années et les infirmités ; mais ils furent vengés par le successeur d'Étfin. Ce monarque mourut en 761.

E—S.

ETH, roi d'Ecosse, succéda en 874 à son frère Constantin II ; sa grande agilité lui fit donner le surnom d'*Alipes*. On l'élut roi, parce qu'il avait rallié l'armée de son frère, dispersée par les Danois ; mais il avait d'ailleurs fort peu de capacité. Sa bravoure fut souillée des vices les plus honteux ; il se livra à une débauche effrénée : son exemple eut malheureusement des imitateurs ; et les Danois, profitant de l'indolence du gouvernement, envahirent et pillèrent plu-

sieurs provinces. Les nobles, mécontents d'Eth, se liguèrent contre lui, et le déposèrent après deux ans de règne, en 875. Quelques historiens disent qu'il mourut d'une blessure, en combattant contre Grégoire qui aspirait au trône.

E—S.

ETHELBALD, roi de Mercie, fut un des princes les plus célèbres qui aient gouverné cette partie de l'Hep-tarchie. Il succéda, en 716, à Coored, mort sans enfants, et fut élevé au trône comme petit neveu du roi Penda. Les anciennes chroniques ne parlent d'Ethelbald qu'en le désignant par le surnom de *fier* ou d'*orgueilleux* ; en effet, absolu dans ses volontés, épris des attraits du pouvoir, et cédant à l'impétuosité de ses passions, il sut tenir dans le respect les grands de l'Etat, et porta les droits de la royauté au plus haut degré. Il tint le gouvernement d'une main ferme, et administra impartialement la justice ; mais ses mœurs furent très dépravées, et son exemple eut de nombreux imitateurs. Il déploya une grande valeur dans les guerres qu'il entreprit contre le royaume de Northumberland, qu'il attaqua deux fois, par le seul motif de faire un riche butin. Ayant ensuite trouvé dans Cuthred, roi de Wessex, un rival non moins brave que lui, et qu'il ne put défaire dans une bataille sanglante, il se lia d'amitié avec lui, et deux ans après, ils fondirent ensemble, en 744, sur les Bretons renfermés dans le pays de Galles, et en firent un carnage horrible. Dix ans après, Ethelbald, ennuyé de la tranquillité qui régnait dans ses états, et jaloux de la renommée de Cuthred, porta inopinément ses armes dans les possessions de ce prince, qui lui fit éprouver une défaite complète, en 754. Cet échec, bien loin de décourager Ethelbald, et

inspirer des in- fli-
 je fit qu'aiguillon na
 ambition. Il ne sou aux
 s de fixer sous ses drapeaux la
 qui, après l'avoir comblé si
 mps de ses faveurs, venait de
 e infidèle. Ayant réussi à ras-
 r une armée nombreuse, il crut,
 7, l'occasion favorable pour
 r le Wessex. L'intrépide Cuth-
 recha à sa rencontre, et le re-
 jusqu'à Scaendune, où se li-
 se bataille décisive, dans la-
 es Merciens, après une longue
 ce, furent mis en déroute.
 t de mécontentement qui se
 ste toujours dans une retraite
 tée, produisit une sédition dans
 mps d'Ethelbald ; un des chefs
 més, nommé *Beornred*, fati-
 roablement de l'idée de ne
 r jouir du repos tant que ce
 vivrait. le tua, et se fit pro-
 roi. Ethelbald avait régné
 te-un ans. Il fut enterré à Ri-
 se, aujourd'hui Ripon dans le
 hire. Il ne laissa pas d'enfants,
 porte à croire qu'il ne s'était
 ricé. E—s.

HELBALD, troisième roi
 terre, de la dynastie saxone,
 s d'Ethelwolf. Pendant le voya-
 ge son père à Rome il avait, de
 avec plusieurs grands du
 se, formé le projet de lui en-
 a couronne. Ces rebelles s'ef-
 nt de donner à leur entre-
 ne apparence de justice, en
 qu'Ethelwolf avait, au préju-
 son fils aîné, fait couronner
 e son plus jeune fils Alfred,
 n revenant dans ses états, il
 pousé une étrangère, l'avait
 : avec lui, eufin que, par
 fraction manifeste à la loi des
 , il lui avait donné le titre de
 t l'avait placé sur le trône.

L.

Ethelwolf, pour éviter une guerre
 civile, céda à son fils la souveraineté
 des provinces occidentales ; quelques
 historiens prétendent que ce monar-
 que, à sa mort, partagea ses états
 entre ses deux fils aînés ; d'autres
 avancent qu'Ethelbald fut seul roi.
 A peine parvenu à la couronne, il
 épousa Judith, veuve de son père.
 Ce mariage incestueux lui attira la
 juste indignation du peuple. Cédant
 enfin aux remontrances de Swithun,
 évêque de Winchester, il se sépara
 de sa femme. Pendant la courte durée
 de son règne, les Danois, affaiblis
 par leurs dernières défaites, ne ten-
 tèrent pas d'expédition contre l'An-
 gleterre. Ethelbald, qui avait montré
 de la valeur du vivant de son père,
 ne se distingua, étant roi, que par la
 corruption de ses mœurs. Il mourut
 en 860 sans postérité. Son frère
 Ethelbert lui succéda. E—s.

ETHELBERT, roi de Kent, mé-
 rite d'être cité au milieu de cette foule
 de rois dont les noms remplissent
 l'histoire de l'Heptarchie d'Angleterre.
 Hermenric son père, pendant un
 règne de trente-deux ans, ne fit
 qu'une action mémorable, ce fut
 d'associer Ethelbert au gouverne-
 ment, pour prévenir, par-là, les
 révolutions si fréquentes dans une
 monarchie barbare. Ethelbert, monté
 sur le trône en 566, releva la gloire
 de sa maison qui languissait depuis
 plusieurs générations. Ses premières
 tentatives pour agrandir ses états ne
 furent pas, à la vérité, couronnées
 par le succès ; il perdit deux batailles
 contre Ceaulin, roi de Westsex, et
 fut obligé de lui céder la supériorité
 dans l'Heptarchie. Mais Ceaulin ayant,
 par son ambition démesurée, excité
 la jalousie de tous les autres princes,
 ils se ligèrent contre lui. Ethelbert,
 à la tête de l'armée combinée, rem-

porta sur lui une victoire décisive. Ceaulin étant mort peu de temps après, Ethelbert sembla lui avoir succédé dans ses projets ambitieux. Il réduisit tous les princes de l'Heptarchie sous sa dépendance, à l'exception du roi de Northumberland; mais il eut la modération de restituer le royaume de Mercie à l'héritier légitime, cependant à des conditions très dures. L'événement le plus heureux et le plus mémorable qui signala le règne d'Ethelbert, fut l'introduction de la religion chrétienne parmi les Saxons-anglais. Ce prince avait épousé, du vivant de son père, Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris. Berthe amena un évêque français à Cantorbéry, tâcha, par sa conduite irréprochable, d'accréditer la sainteté de sa religion, et mit en usage son adresse et la douceur de son caractère pour en convaincre son époux; de sorte que St. Augustin, à son arrivée dans le royaume de Kent, en 597, trouva le roi disposé à embrasser la foi. (F. AUGUSTIN.) Le mariage d'Ethelbert avec Berthe, et plus encore sa conversion au christianisme, établirent entre ses sujets, les Français, les Italiens et d'autres nations du continent, des communications qui tirèrent les Anglais de l'ignorance grossière et de la barbarie où les peuplades saxonnes étaient encore plongées. Ethelbert rédigea, avec le consentement des états de son royaume, un corps de lois, les premières lois écrites qui eussent été promulguées par les conquérants du Nord. Son règne fut glorieux pour lui et utile à son peuple. Il mourut en 615, laissant la couronne à son fils Eadbald. E—s.

ETHELBERT, quatrième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, était fils d'Ethelwolf. Depuis la mort

d'Adelstan, l'aîné de ses frères, il gouvernait les provinces de l'est comme vice-roi, ce qui a pu donner lieu à l'assertion des historiens, qui ont dit qu'Ethelwolf, à sa mort, partagea ses états entre Ethelbald et Ethelbert. A la mort d'Ethelbald, Ethelbert monta sur le trône en 860, et fut remplacé, dans sa vice-royauté, par Ethelfred, son frère. Ethelbert régna avec sagesse; mais son royaume fut infesté par les Danois; ils pillèrent et brûlèrent Winchester; ils furent ensuite défaits avec un tel carnage, qu'ils cessèrent leurs incursions pendant quelque temps. Mais en 865, ils abordèrent dans l'île de Thanet, et, après avoir ravagé le pays de Kent, ils conclurent la paix avec les habitants, moyennant une somme d'argent. Bientôt ils enfreignirent le traité; les Anglais, réduits au désespoir, tuèrent les Danois en pièces. Ce fut au milieu de ces orages qu'Ethelbert mourut en 866, emportant les regrets de ses sujets; il eut pour successeur son frère Ethered ou Ethelfred. E—s.

ETHELFEDE ou ELFLEDE, fille d'Alfred-le-Grand et sœur d'Edouard l'ancien roi d'Angleterre, se montra digne de ces deux grands hommes. Alfred, voulant récompenser les services d'Ethelfred, comte de Mercie, lui donna sa fille en mariage; et, en considération de cette alliance, lui continua le gouvernement de sa province en 889. Ethelfred continua à faire sentir sa valeur aux ennemis d'Alfred. Aidé de quelques autres généraux de ce prince, il marcha, en 894, contre les Danois, campés sur les bords de la Saverne, les bloqua, et les réduisit à la dernière extrémité; ils parvinrent néanmoins à s'échapper, mais après avoir éprouvé un carnage horrible. Lorsqu'Edouard fut,

enlevé aux Danois plusieurs
 dans la Mercie, Ethelred, qui
 nement secondé son beau-
 riant véritablement comte de
 vince; mais il ne le fut pas
 ps, car il mourut en 912. Il
 de remarquer qu'Ethelred
 us seulement gouverneur de
 il avait sur ce pays-là, dit
 voyras, un droit plus parti-
 l'on a de la peine à démêler
 historiens qui en ont parlé.
 néanmoins qu'il tenait ce
 la couronne d'Angleterre, à
 de la même manière que
 es d'Allemagne tenaient leurs
 l'empire. C'est aussi ce que
 a cession qu'Ethelred fit à
 e des villes de Londres et
 l, après la mort de son
 si celui-ci n'eût été qu'un
 ice-roi, elle n'eût pas eu le
 céder deux villes qui ne lui
 aient pas. Ethelred prenait
 i de *subregulus Merciorum*;
 ons des savants varient sur
 ble signification de ce mot.
 le avait, même durant la vie
 ari, donné des marques d'un
 : mâle et résolu. On raconte
 beaucoup souffert en accou-
 s son premier enfant, elle
 isolution de ne plus s'exposer
 e inconvenient, et qu'elle
 . Depuis lors, elle s'adonna
 ent aux armes; et à la mort
 ari, restée en possession de
 e, elle donna des preuves de
 rage dans toutes les guerres
 ard eut à soutenir contre les
 On l'appelait communément
 thelfede, pour marquer que
 nnaissait en elle les qualités
 ame et d'un roi. Vers 917,
 oya une armée considérable
 e partie du pays de Galles
 ut soulevée; elle marcha en-

suite contre Derby, alors en la posses-
 sion des Danois, et prit cette ville
 d'assaut. Pour encourager les soldats
 elle commanda en personne, et pen-
 dant l'action, elle courut un si grand
 danger que quatre officiers de sa garde
 furent tués à côté d'elle; mais rien ne
 put la faire désister de son projet;
 elle entra dans la ville. Cet exploit
 brillant produisit un tel effet sur les
 Danois qui habitient le pays d'York
 et le nord de la Mercie, que la plu-
 part se soumirent volontairement à
 la domination d'Ethelred, et le reste
 conclut solennellement la paix. Pour
 mieux assurer ses possessions contre
 les attaques de ses ennemis, elle sui-
 vit l'exemple de son père et de son
 frère, en faisant fortifier les positions
 les plus avantageuses, fondant des
 villes et rétablissant celles qui étaient
 ruinées. Elle mourut, en 922, à
 Tamworth, en Warwick-Shire, et
 fut enterrée à Gloucester dans le mo-
 nastère de St. Pierre, qu'elle avait
 fondé; elle ne laissa qu'une fille,
 nommée Efronie. Quelques historiens
 ont assuré que cette jeune princesse
 avait résolu de prendre pour époux
 un prince danois, et qu'Edouard,
 craignant qu'elle n'introduisit les en-
 nemis du royaume dans les places
 que l'on avait eu tant de peine à leur
 arracher, s'empara de la Mercie, et
 emmena sa nièce dans le Wessex. Il
 est probable qu'elle finit ses jours
 dans un monastère. E—s.

ETHELFRID ou ADELFRID, roi
 de Northumberland, succéda à son
 père Ethelric, roi de Bernicie, en
 593. Pour mieux s'assurer la posses-
 sion de tout le Northumberland, et
 prévenir les inquiétudes qu'aurait pu
 lui causer Edwiu, fils d'Accla, et légi-
 time héritier du royaume de Deirie,
 il avait dès 588, et du vivant de son
 père, sous le nom duquel il régna

déjà effectivement, épousé Acca, sœur d'Edwin, alors âgé de trois ans. Ethelfrid était dévoré d'une ambition insatiable qui lui a valu des chroniqueurs le surnom de *fier*. Il fit d'abord la guerre aux Bretons qu'il vainquit, et les maltraita tellement, que fuyant les cantons qu'ils habitaient et où ils avaient pris naissance, ces infortunés, réduits à la misère, cherchèrent une retraite, telle misérable qu'elle fût, qui les mit à l'abri des fureurs d'Ethelfrid, tandis que d'autres, ne pouvant se résoudre à quitter le sol où reposaient les ossements de leurs pères, se soumièrent au joug du vainqueur. Ethelfrid profita de ses avantages avec une ardeur incroyable, et poussa ses conquêtes dans le pays des Bretons plus loin qu'aucun des rois saxons qui l'avaient précédé. La rapidité et l'importance de ces conquêtes lui attirèrent la jalousie des Écossais, qui vinrent l'attaquer en 603; il les rencontra en un lieu appelé Daegstane, où, après une action opiniâtre et sanglante, ils furent contraints d'abandonner le champ de bataille. La perte qu'ils éprouvèrent en cette occasion fut si considérable, que de long-temps ils ne furent en état de recommencer la guerre. Malgré le grand nombre de braves que cette bataille avait coûté à Ethelfrid, ce prince ne put résister à son ardeur belliqueuse. Quatre ans après il porta de nouveau la guerre chez les Bretons. Les historiens rapportent que se préparant à assiéger Chester dont les Bretons s'étaient emparés, il rencontra douze cent cinquante moines que l'on avait fait sortir du couvent de Bangor pour se tenir près du champ de bataille, et prier Dieu pendant le combat. Informé du sujet pour lequel ils étaient rassemblés, Ethelfrid dit : « Puisqu'il en est ainsi, ce sont des

» ennemis dangereux ; car quoiqu'ils » ne soient armés ni de lances ni d'épées, ils combattent contre nous » avec leurs prières et leurs imprécations ; par conséquent, avançons-les d'abord, et marchons ensuite contre les hommes armés. » Les ordres du roi furent exécutés, et un détachement de soldats saxons fondit sur les moines qui, abandonnés par les militaires chargés de les défendre, furent presque tous passés au fil de l'épée : il n'y en eut que cinquante qui parvinrent à se sauver. Ce massacre fut suivi d'une grande victoire qu'Ethelfrid remporta sur les Bretons; après quoi il entra dans le pays de Galles, et détruisit entièrement l'abbaye de Bangor. Les conquêtes d'Ethelfrid l'avaient rendu si redoutable à tous les rois ses voisins, qu'aucun n'osait l'inquiéter. Cette disposition pacifique ne put appaiser les alarmes que lui causait Edwin alors errant, et pour lequel il voyait ses sujets de Deirie favorablement disposés; ils ne pouvaient oublier qu'Edwin était leur souverain légitime; leurs vœux le rappelaient sans cesse. Ethelfrid, instruit qu'il avait trouvé un asyle chez Redwald, roi des Eastangles, demanda qu'on le lui livrât. Irrité du refus qu'il éprouva, et apprenant que l'armée de Redwald suivait de près les émissaires qui lui rapportaient la réponse de ce roi, il rassembla à la hâte ses troupes pour arrêter la marche de l'ennemi; il le rencontra sur les bords de l'Idle, près de Nottingham, et perdit la vie dans la bataille sanglante qui se livra en ce lieu l'an 617. Il laissa plusieurs fils, dont trois régnèrent, et deux filles qui furent canonisées : Edwin vainqueur lui succéda (*Voy. EDWIN*).

E—5

ETHELRED I^{er}, cinquième roi d'An-

Angleterre, de la dynastie saxonne, était fils d'Ethelwolf; il succéda à son frère Ethelbert en 866. Dès qu'il fut monté sur le trône, il garda sous son administration les provinces de l'Est ou de Sussex, de Kent et d'Essex, qui auparavant avaient été gouvernées par l'héritier présomptif de la couronne. Alfred, lors du couronnement de son frère, demanda ces provinces, en s'appuyant sur la promesse qui lui en avait été faite. On arrangea la difficulté dans une assemblée de la noblesse, en statuant qu'Ethelred les conserverait, mais qu'à sa mort tout le royaume appartiendrait à Alfred, et que cependant ce dernier aurait sa part dans toutes les terres qui se trouvaient conquises par leurs forces réunies. La succession fut aussi réglée dans une assemblée tenue à Swinburne. Les Danois attaquèrent continuellement l'Angleterre durant le règne d'Ethelred. Les Estanges, chez lesquels ils firent leur première incursion, craignant, dit Hume, leurs intérêts présents à la sûreté commune, traitèrent en particulier avec ces barbares, et leur fournirent des chevaux qui mirent ceux-ci en état d'effectuer une irruption par terre dans le Northumberland. Après s'être emparé d'York, les Danois défendirent cette ville avec succès, puis pénétrèrent dans le Northumberland, et établirent leurs quartiers d'hiver à Nottingham, d'où ils menèrent de subjuguement tout le royaume. Les Merciens implorèrent le secours d'Ethelred qui, accompagné de son frère Alfred, mena contre les Danois une armée formidable, et les obligea à se retirer dans le Northumberland; bientôt ils fondirent sur l'Estang, y commirent des dévastations affreuses et arrivèrent jusqu'à Reading. Les Merciens refusèrent de se joindre à Ethelbert pour chasser les Danois.

Suivi d'Alfred, le prince se vit réduit à marcher contre les Danois avec les seuls West-Saxons. Les Danois défaits s'étaient renfermés dans leurs murs; ils ne tardèrent pas à mettre dans une sortie les Saxons en fuite, et les forcèrent à lever le siège. Dans une affaire qui eut lieu immédiatement après à Aston en Berskire, Alfred avait été tourné par l'ennemi dans une position désavantageuse, et se trouvait dans un danger imminent. Ethelred, auquel on en porta la nouvelle, était alors à la messe; il refusa de marcher au secours de son frère avant qu'elle fût finie; mais comme il battit ensuite les Danois, on ne manqua pas, dans ce siècle d'ignorance, d'attribuer cette victoire, et non le danger couru par Alfred, à la piété excessive du roi. De nouvelles troupes arrivèrent aux Danois; chaque jour ils devenaient plus redoutables aux Anglais. Ethelred, blessé dans une action, mourut le 25 avril 871, à Wittingham, laissant à son frère Alfred une couronne que ce jeune prince était seul par ses talents en état de conserver. Dans l'épithaphe d'Ethelred, conservée long-temps sur son tombeau à Winburn, dans le Dorsetshire, il est qualifié de saint et de martyr.

E—5.

ETHELRED II, 14^e. roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils d'Edgar et de sa seconde femme Elfrida, monta sur le trône en 979, après l'assassinat de son frère Edouard-le-Martyr. Comme ce meurtre lui avait procuré la couronne, il ne put, quoiqu'il ne fût nullement coupable, gagner le cœur d'une grande partie de ses sujets. Il résulta de-là des dissensions funestes : elles furent augmentées par la haine des moines contre Ethelred, qui leur présérait les prêtres séculiers. Les Danois profitèrent

de ces discordes, renouvelèrent leurs attaques avec plus d'audace, et obtinrent des succès qui les enhardirent encore davantage. Ethelred était brave; mais son peu de capacité, son caractère irrésolu, qui lui ont fait donner par les historiens le nom d'*indolent*; l'abattement de son peuple, la trahison de ses généraux, l'empêchaient de pousser avec vigueur les Danois, et de profiter des avantages que l'on obtenait quelquefois contre les ennemis du royaume. Ethelred, voyant qu'il était presque entièrement ouvert à leurs dévastations, que personne n'avait la hardiesse de leur résister, et que les différents partis qui divisaient l'état refusaient de se réunir pour les combattre, convoqua un grand conseil de nobles pour aviser aux moyens de sauver la patrie de sa situation critique. La majorité de ces hommes dégénérés, et à leur tête Siric, archevêque de Cantorbéry, proposèrent d'acheter la paix à prix d'argent. Cette infame mesure fut adoptée, et produisit l'effet que l'on en devait attendre. Les Danois revinrent avec des forces plus considérables. La flotte qui fut envoyée contre eux, sous le commandement d'Alfric, fils d'Alfer, duc de Mercie, ne put rien effectuer, à cause de la perfidie de ce traître, qui les instruisit de son approche. Une armée de terre, conduite par trois chefs d'origine danoise, prit, à leur exemple, la fuite au milieu d'une action. Ethelred, outré de tant de trahisons, fit arracher les yeux au fils d'Alfric; mais tel était le crédit de ce dernier, que le roi fut contraint de lui donner encore le gouvernement de la Mercie. De nouvelles calamités accablèrent le royaume. Suénon, roi de Danemark, et Olaus, roi de Norvège, remontèrent la Tamise avec une armée navale formidable,

et mirent le siège devant Londres. Obligés, par la vigoureuse résistance des habitants, de se retirer, ils mirent tout à feu et à sang dans les provinces voisines, et atteignirent ainsi Southampton, où ils passèrent l'hiver. Ethelred et la noblesse eurent, dans cette extrémité fâcheuse, recours au même expédient qu'ils avaient déjà employé, et achetèrent une paix honteuse en 994. Olaus vint, sur l'invitation d'Ethelred, le trouver à Andover, et, de son propre mouvement, se fit baptiser. Il reçut du roi de riches présents, et promit de ne jamais inquiéter l'Angleterre: il tint fidèlement sa parole. Suénon, abandonné par son allié, se retira avec ses troupes; mais de nouvelles horribles vinrent commettre de nouveaux dégâts. Ethelred leva avec peine une armée, dont les opérations furent infructueuses. L'argent venait de rendre la paix à l'Angleterre, lorsque les Danois abandonnèrent ce pays pour aller au secours des Normands, attaqués par Robert, roi de France. A leur retour ils obtinrent de nouveaux succès. Ethelred, voyant que les Danois établis en Angleterre étaient toujours prêts à se joindre à ceux qui venaient du dehors, prit une résolution naturelle à un prince faible: ce fut de faire massacrer tous les Danois qui se trouvaient dans ses états. Des ordres secrets furent en conséquence envoyés de tous côtés; et un dimanche, jour de Saint-Brice, le 13 novembre 1002, ce barbare projet fut mis à exécution. Les historiens racontent que Gumild, sœur du roi de Danemark, qui avait épousé un comte et embrassé le christianisme, ayant, après avoir vu égarer son mari et ses enfants, été condamnée par Ethelred à périr, prédit, dans l'excès de son désespoir, que son sang serait bientôt vengé par la

ruine totale de la nation anglaise. Sa prédiction fut accomplie. Suénon, transporté de fureur à la nouvelle de ce massacre, vint fondre sur l'Angleterre. La famine se joignit à tous les maux qu'éprouvait ce royaume. Ethelred, gendre du roi, qui l'avait nommé gouverneur de Mercie après la mort d'Alfred, se montra encore plus traître que son prédécesseur : il renversa tous les plans de défense que l'on formait ; une flotte équipée avec des dépenses énormes rentra dans les ports sans avoir rien fait. La consternation régnait dans tout le royaume ; des vérités déshonorantes ne donnaient que de courts intervalles de repos. Ethelred, également épouvanté des violences des ennemis et des trahisons de ses propres sujets, s'enfuit en 1013 en Normandie, où il avait déjà envoyé ses deux fils et sa femme Emma, sœur de Richard, duc de ce pays : il y était depuis six semaines lorsqu'il apprit la mort de Suénon. Bientôt après une députation des grands vint l'inviter à rentrer dans ses états. Il leur envoya son fils Edouard, leur promettant l'oubli et le pardon du passé, et déclarant en même temps qu'il ne négligerait rien pour mettre le royaume à l'abri des incursions des Danois. Mais à son retour, il montra aussi peu de fermeté qu'auparavant, et sa confiance aveugle dans Edric mit le comble à la confusion. Ethelred, sans cesse agité par la crainte d'être trahi par ses soldats et même livré aux Danois, revint en force sous la conduite de Canut, nouveau roi, refusa de sortir de Londres pour aller joindre son fils Edouard, qui tenait tête aux ennemis ; mais qui, n'étant pas appuyé, fut obligé de se retirer dans la capitale. Il trouva ce royaume dans le trouble qu'y répandait la mort du roi, Ethel-

red, accablé par le chagrin, avait fini ses jours le 23 avril 1016, dans la cinquantième année de son âge. Edmond lui succéda.

E—s.
ETHELREDE ou **AELREDE**. *V.* **ALRED**.

ETHELWOLF, second roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, était fils d'Egbert, auquel il succéda en 837. « bien loin, dit Hume, d'avoir l'habileté et le courage de son père, ce prince était plus propre à gouverner un couvent qu'un royaume. » Il avait en effet embrassé la vie monastique, et pris le diaconat. A la mort de son père il se fit relever de ses vœux par le pape. Il commença son règne par démembrer de ses états les pays nouvellement conquis d'Essex, de Kent et de Sussex pour les donner à son fils aîné Adelstan ; mais ce partage impolitique n'entraîna aucun inconvénient, parce que la crainte continuelle des invasions des Danois empêchait les dissensions intérieures. Plusieurs fois ces pirates furent repoussés ; mais toujours ils pillèrent le pays et emportèrent du butin, ce qui était l'objet principal de leurs expéditions ; elles devinrent annuelles. En 851 deux corps de ces barbares furent mis en déroute après avoir éprouvé un carnage affreux, l'un en Devonshire, l'autre du côté de Sandwich, où commandait Adelstan, fils du roi. Cependant un autre corps de Danois hasarda pour la première fois de prendre ses quartiers d'hiver en Angleterre dans l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise. Renforcé au printemps par de nouvelles troupes, ces barbares pénétrèrent dans l'intérieur du pays, brûlèrent Londres et Cantorbéry, poussèrent jusqu'au cœur du Surry, répandant partout le carnage et la dévastation. Ethelwolf, réveillé par un péril si

pressant, marcha contre les ennemis avec son second fils Ethelbald, et remporta sur eux une victoire sanglante à Okeley. Les Danois conservèrent heureusement leur établissement dans l'île de Thanet. Les avantages qu'ils obtinrent les mirent à même d'étendre plus loin leurs ravages. Malgré la situation critique de son royaume, Ethelwolf fit un pèlerinage à Rome, emmenant avec lui le quatrième et le plus cher de ses fils, Alfred, alors âgé de six ans. Il y passa un an dans des exercices de piété, combla de largesses les églises de Rome et le pape, et en revenant dans ses états épousa Judith, fille de Charles-le-Chauve. A son arrivée il trouva l'Angleterre en feu. Après la mort d'Adelstan, son fils aîné, Ethelbald le second s'était saisi des rênes du gouvernement, et de concert avec une partie des grands du royaume avait formé le projet d'exclure son père du trône. Les horreurs d'une guerre civile allaient se joindre aux calamités qui affligeaient l'Angleterre. Ethelwolf abandonna en 856 la plus grande partie de ses états à son fils, ne gardant pour lui que celle de l'orient, qui était la moins considérable et la plus exposée. Il convoqua, immédiatement après, les états de tout le royaume, et fit donation à l'église, des dîmes et de l'exemption de toutes taxes sur les biens qu'elle possédait. Les Anglais, non moins faibles et superstitieux que leur roi, trouvèrent cet acte si méritoire que comptant fermement sur un secours surnaturel du ciel ils négligèrent les moyens ordinaires de défense contre les Danois. Ethelwolf attaqué d'une maladie mortelle partagea, selon quelques historiens, son royaume entre ses deux fils aînés, Ethelbald et Ethelbert, et mourut en 858. E—s.

ETHEREGE (GEORGE), d'une bonne famille du comté d'Oxford, naquit, à ce que l'on croit, près de Londres, vers l'année 1636. Il passa quelque temps, à ce qu'il paraît, à l'université de Cambridge, mais reçut sa principale éducation de ses voyages en France, où l'habitude de vivre dans le monde et la dissipation lui firent bientôt quitter l'étude des lois à laquelle on avait essayé de l'appliquer. Il se fit connaître en 1644 par une comédie intitulée : *The comical Revenge, or Love in a tub* (la Vengeance comique, ou l'Amour dans un tonneau). Le succès de cet ouvrage, et plus encore l'esprit, la gaieté d'Etherège, la facilité de son caractère et son goût pour les plaisirs, le firent rechercher de cette foule de gens d'esprit et de gens de qualité qui, après l'austère gouvernement de Cromwell, semblaient alors n'avoir plus qu'à faire du plaisir leur unique occupation. Etherège perdit avec eux sa santé, sa fortune et son temps. Cependant, en 1668, il donna une seconde comédie : *She would if she could* (Elle le voudrait bien si elle le pouvait), dont le titre, justifié presque à chaque scène de la pièce, peut assez faire deviner quel genre de tableaux y sont représentés. Les Anglais en ont peu de plus indécentes, quoiqu'elle soit exempte de grossièreté; ce sont les mœurs du beau monde qu'y a peintes Etherège. On lui savait un gré infini de substituer des modèles connus aux peintures fantastiques qui, empruntées des littératures étrangères, occupaient depuis long-temps le théâtre anglais. L'intérêt de ces tableaux, pour ainsi dire domestiques, faisait oublier le défaut d'intrigue, sauvé d'ailleurs par la variété des incidents et la vivacité spirituelle du dialogue, et l'immobilité n'était pas à la cour de Charles II un

défaveur. Cette comédie a été quelques critiques au nommeilleures du théâtre anglais ; en effet très amusante. Son ne put cependant défendre des progrès de l'indolence ente chaque jour l'habitude du Il fut sept ans sans rien pro donna en 1676 sa dernière intitulée : *The Man of Mo* (comme à la mode), ou *sir Fo* *tutter*. Le succès de cette rpassa de beaucoup encore deux autres, non peut-être sur fût supérieure en mérite ; leur qui, dans ses premières s'était déjà permis quelques à des personnages connus, à dans celle-ci tellement frap qu'elles donuèrent à son ou se vogue extraordinaire. Il se sans cette pièce un cordonnier ersonnage, peiut, dit-on, d'a ure, fit la fortune de cet ou qu'alors peu accredité. L'ori héros de la pièce était un de mes dont le nom et les ridi près un moment de vogue, at avant d'arriver à la géné sivante ; mais c'est son ami le le Rochester, qu'Etherège a ns le personnage de Dorimant, e raisonnable de la pièce, c'est comme ils le sont dans les con glaises de ce temps, un roué et spirituel, au-dessus des ex ces de la mode, et ne recher se les véritables plaisirs, aux sacrifie tout. Le jeu, le vin ou es n'étaient pas de ceux aux herège pût rien refuser, quois une de ses lettres au duc de ham, il prétende interdire du vin aux jeunes gens, et mettre aux hommes de moyen pour aider à l'amour. Quoi ire ne s'en servir que *comme*

les plus sages d'entre les catholiques romains se servent des images pour élever leur imagination à quelque chose de mieux, il paraît que les effets et les moyens de cette dévotion factice avaient été également funestes à sa santé, et le jeu avait tellement dérangé ses affaires, qu'il fut obligé, pour les rétablir, d'épouser, vers l'an 1683, une riche et vieille veuve, qui ne consentit cependant à se donner à lui qu'à condition qu'il la ferait lady ; ensorte qu'il fut obligé d'acheter le titre de chevalier. Cependant ce n'est point à la cour que le talent de plaire demeure stérile : Etherège avait su se rendre agréable à la duchesse d'York, femme de Jacques II, à laquelle il était attaché, on ne sait en quelle qualité. Devenue reine, elle le fit nommer ambassadeur, ou du moins envoyé, dans quelque pays étranger. Il paraît qu'il eut quelque mission en Turquie, si l'on en croit du moins une épigramme dont les deux derniers vers sont :

Ovid to Pontus sent, for too much wit ;
Eth' rege to Parquy, for the want of it.

« Ovide fut envoyé au Pont pour avoir eu trop d'esprit, Etherège en Turquie pour en avoir manqué. » Mais on sait positivement qu'il fut ministre à Ratisbonne durant les deux dernières années au moins du règne de Jacques II. Il paraît même qu'il y mourut d'accident, on ne sait précisément à quelle époque. On dit qu'après un dîner très animé, où le vin ne l'avait pas troublé au point de lui faire oublier sa politesse naturelle, mais seulement d'en rendre les devoirs un peu difficiles, reconduisant ses concives sur l'escalier, il se laissa tomber et se fracassa la tête. On a de lui, outre ses comédies, quelques poésies légères et quelques lettres insérées dans

diverses collections, et écrites avec beaucoup d'esprit et de gaieté. S—D.

ETHICUS. On comprend généralement sous le nom vague de *Cosmographie d'Ethicus*, trois extraits informes sur la Géographie, écrits en latin barbare, défigurés encore par des fautes grossières de copiste que les savants ne se sont pas donné la peine de rectifier. Le premier de ces extraits est, dans quelques manuscrits, attribué à *Julius Honorius*, Forateur ; il ne contient que des listes de noms de mers, de provinces et de villes, et la description abrégée du cours des principaux fleuves ; le second, intitulé : *Cosmographie d'Ethicus*, est absolument de la même nature ; le troisième, ayant pour titre : *Autre Description du Monde*, comprend en effet une description de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, resserrée en un très petit nombre de pages, et faite avec quelque intelligence. Cette description se retrouve mot pour mot dans *Orose*, et forme le deuxième chapitre de son histoire. Les plus anciens auteurs qui aient parlé de ces extraits sont : Cassiodore, dans le sixième siècle, et Dicuil dans le neuvième ; le premier n'en cite rien, mais il fait mention avec éloge du petit livre (*libellum*) de *Julius orator* sur la *Cosmographie* ; le second en a transcrit plusieurs passages, mais il ne paraît pas avoir connu le nom de l'auteur ; et, en citant ce traité, il le désigne ainsi : « J'ai » trouvé dans la *Cosmographie*, » écrite sous le consulat de *Jules César* et de *Marc-Antoine*, etc. « Il est question dans l'extrait attribué à Ethicus d'un *mesurage* de l'empire romain, commencé sous le consulat de *Jules César* et de *Marc-Antoine*, et de là est venue l'erreur de Dicuil sur l'époque à laquelle ce livre a été

ce qui est d
 que le pass
 droit le mo
 se trouve pas dans
 que nous possédons
Cosmographie d'Ethicus ; e
 dans son court extra
 qu'il avait sous
 ces extraits
 diffèrent de ceux
 en a fait nos édit
 Il existe à la bibli
 deux manuscrits de Pa
 (N^{os}. 4875 et 4882), où la
 se termine par ces
*Percontui breviter ut potui
 et insulas orbis univers
 ita descripsit.* M. G
 qui a fait cette remarque, per
 comme Solin se nommait *Jul
 que Julius Honorius* Forate
 premier extrait, les
 ont pris un nom pour un aut
 croyons plutôt qu'Orose est
 ment l'auteur de cette descrip
 monde que l'on a cru devoir
 aux extraits cosmographiques
 et de *Julius* ; mais par c
quas Solinus ita descripsit,
 nous paraît avoir voulu dire
 de son ouvrage est un
 de Solin. Les noms
 de deux autres extraits e
 ils ont été composés
 ignorés ; cette époque ne peut é
 ni antérieure au 5^e.
 dans la description de
 fait mention des por
Pierre et *Paul*, et *St. Felix*. O
 rapporter aucune preuve
 était traduit du grec
 nommé Jérôme. Dan
 Raban Maur, sur l'inv
 Ethicos est co
 un philosophe scythé
 uscrits, on ap
 le surnom d'

pour indiquer qu'il était né
 Enfin, l'itinéraire d'Antonin
 attribué à Ethicus; et Flo-
 uteur du 6^e. siècle, cite cet
 comme étant l'ouvrage d'E-
 t faisant partie de sa cosmo-
 Adrien de Valois, dans sa
 Gaules, cite aussi toujours
 e sous le nom d'Ethicus. La
 phie d'Ethicus a été impr-
 la première fois à Venise,
 i. Jean Simler en a donné
 e édition avec l'itinéraire
 n, à Bâle, 1535, in-12;
 s l'a réimprimé à la suite de
 ius *Mela*, Paris, in-16,
 n cite une autre édition de
 1646. Enfin la moins mau-
 oelle de Gronovius à la suite
 onius *Mela*, in-8°, 1722.
 ion passable de cet ouvrage
 re à donner, et il serait à
 que quelque savant s'en
 car il est utile par les débris
 perdus qui s'y trouvent.

W—r.

ETHE-
 (GEORGE) ou ETHE-
 et en latin *Edrycus*, savant
 u 16^e. siècle, né à Thame,
 d'Oxford, étudia à l'uni-
 Oxford, où il fut nommé
 r royal de grec vers 1553;
 tholique, et le zèle qu'il fit
 contre les protestants, sous
 Marie, lui fit perdre sa place
 années après l'avènement
 th au trône. Il exerça en-
 médecine à Oxford, avec beau-
 réputation, consacrant ses
 instruction de quelques
 us de familles catholiques,
 bre desquels on comptait
 e Gifford, qui fut, depuis,
 ue de Reims. Il possédait,
 médecine, une connaissance
 des langues grecque et hé-
 et des mathématiques, et il

a montré du talent pour la poésie
 et pour la musique. On a de lui :
*Hypomnemata quædam in aliquot
 libros Pauli Æginetæ, seu obser-
 vationes medicamentorum quæ hæc
 ætate in usu sunt*, 1588, in-8°.
 C'est le seul de ses ouvrages qui pa-
 raît avoir été imprimé; il avait mis
 les Psaumes en vers hébreux, et avait
 traduit en latin les Œuvres de S. Justin,
 martyr. On a conservé de lui, en ma-
 nuscrit, des *Compositions musicales*
 et des *Poésies grecques et latines*. Il
 était intimement lié avec l'antiquaire
 Leland. On ne connaît point la date
 de sa mort; on sait seulement qu'il
 vivait en 1588, dans un âge avancé.

X—s.

ETIENNE (S.), diacre et pre-
 mier martyr. On ne sait s'il embrassa
 la loi nouvelle du vivant de Jésus-
 Christ, ou seulement après sa mort.
 Peut-être fut-il du nombre des fidèles
 acquis à l'Eglise par la première pré-
 dication de S. Pierre, le jour de la
 Pentecôte. En ce temps-là, les grands
 du monde se faisaient pauvres en se
 faisant chrétiens; ils ne se présen-
 taient pas aux apôtres sans déposer
 à leurs pieds ces richesses qui ferment
 ordinairement le ciel à leurs posses-
 seurs. Les apôtres les recevaient d'une
 main, et les donnaient de l'autre. Ce-
 pendant, occupés sans relâche du
 ministère de la parole, ils choisirent
 sept de leurs disciples, pour se dé-
 charger sur eux de la distribution
 des aumônes. Telle est l'origine des
 diacres. Etienne fut nommé le pre-
 mier, ce qui lui fait donner par S.
 Irénée le titre d'archidiaque. Cet em-
 ploi ne l'empêcha point de participer
 à la prédication de l'Evangile. Il ren-
 contra des antagonistes, mais il les
 vainquit; car un homme qui croit for-
 tement parle de même. L'orgueil des
 vaincus fut humilié, et l'orgueil humilié.

lié ne pardonne pas. Ils soulevèrent le peuple contre Etienne, et le forcèrent de comparaître au conseil, où de faux témoins l'accusèrent d'avoir proféré des blasphèmes contre Dieu, Moïse et sa loi. Pendant que ses juges épiaient dans sa contenance l'aveu tacite de sa faute, son visage leur parut, dit S. Luc, comme celui d'un ange. Cependant Etienne, pressé de répondre, prouva longuement, en citant les livres saints, que le peuple juif s'était révolté contre Moïse, après avoir été délivré, guidé, sauvé par lui. Mais s'apercevant du peu d'effet de son discours, il l'interrompit, et le termina par cette véhémence apostrophe : « Têtes dures et inflexibles, » hommes incirconcis du cœur et de » l'oreille, vous résistez toujours au » Saint-Esprit, et vous êtes tels que » vos pères ont été. Quels prophètes » n'ont-ils pas persécutés ? Ils ont » tué ceux qui leur prédisaient l'avé- » nement du juste que vous venez de » trahir, et dont vous vous êtes ren- » dus les meurtriers, vous qui avez » reçu la foi par le ministère des » anges, et qui ne l'avez point gar- » dée. » Une pareille justification ne pouvait qu'aigrir le peuple et les juges. Mais pourquoi Etienne les eût-il ménagés, puisqu'il ne voulait d'eux que la mort ? A peine eut-il entendu sa condamnation, qu'il s'écria : « Je vois » les cieux ouverts, et le fils de » l'homme qui est debout à la droite » de Dieu. » Aussitôt ses ennemis, feignant de prendre ces paroles pour des blasphèmes, jetèrent de grands cris, se bouchèrent les oreilles, se précipitèrent sur lui, et le traînèrent hors de Jérusalem, pour le lapider, selon la loi contre les blasphémateurs. Arrivé au lieu du supplice, Etienne se mit à genoux, et cria à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez point ce

» péché. » Paroles sublimes ! genre d'imprécation inconnu jusqu'à Jésus-Christ, et qui devait désarmer les bourreaux du martyr, si le fanatique persécuteur n'était pas aussi insensible à la pitié, que sa victime l'était à la douleur ! Ainsi périt, neuf mois environ après Jésus-Christ, le premier martyr d'une religion dont les sectateurs n'ont conquis une partie de la terre qu'en l'arrosant de leur sang. On croit qu'Etienne est le premier saint à qui l'Eglise ait consacré une fête : elle se célèbre le 26 décembre. La découverte de ses reliques se fit en 415, dans un terrain qui avait appartenu au docteur Gamaliel : la fête en est fixée au 3 août. E—s.

ETIENNE I^{er}. (St.), élu pape le 15 mai 255, après la mort de Lucius ou St. Luce. Etienne était né romain, et avait été diacre de l'église de Rome sous les deux papes précédents ; son pontificat est célèbre par la question relative à la validité du baptême des hérétiques. St. Cyprien pensait qu'il était nécessaire de les rebaptiser ; un concile d'Afrique l'avait décidé ainsi ; le pape St. Etienne soutint l'opinion contraire avec beaucoup de chaleur et de fermeté. Le second et un troisième conciles d'Afrique, composés des trois provinces, confirmèrent l'avis du premier, et St. Cyprien s'y exprima avec une espèce de ressentiment sur la hauteur avec laquelle il prétendait avoir été traité par Etienne. « Aucun de nous, dit-il, » ne s'établit évêque des évêques, et » ne réduit ses collègues à lui obéir » par une terreur tyrannique, puis- » que tout évêque a une pleine liberté » de sa volonté et une entière pos- » sance. » Ces derniers mots, dit Fleuri, signifient que chaque évêque est libre dans sa conduite et n'en doit rendre compte qu'à Dieu, dans les

lesquels il n'y a encore ni de l'église, ni canons unifiés. C'est ainsi que l'on excuse St. Cyprien de s'être prononcé dans une question si délicate. Etienne montra, dans cette occasion, un zèle qui ne peut être que par le plus pur amour de la vérité; il refusa d'admettre les propositions de St. Cyprien, et défendit à ses évêques de leur donner l'hospitalité. Etienne n'eut pas la satisfaction de terminer cette contestation de son vivant; elle ne le fut qu'au concile de Nicée, où le sentiment du pape St. Etienne fut victime de l'orgueil de l'empereur Valentinien, qui se l'honore universellement comme un martyr. Il mourut, ou dans les prisons, le 2 août 426, avec la pureté de sa doctrine et sa douceur envers les nouveaux convertis. S. Sixte

D—s

ETIENNE II, élu pape le 26 mars 853, succéda au pape Zacharie, et immédiatement un autre élu sous le nom d'Etienne; mais il mourut au bout de quelques jours sans avoir été sacré, il n'est donc pas dans la liste des souverains pontifes. Celui-ci était Romain. Après avoir passé par les ordres ecclésiastiques dans le clergé, où il avait été élevé par ses pères, il fut nommé lui-même successeur, et sa haute réputation obtint tous les suffrages. Son règne, en montant sur le St.-Siège, fut consacré à rétablir quatre hôpitaux dans Rome, et d'en fonder un autre; il en établit deux autres dans la ville, près l'église de St. Pierre, et les dota richement. Son pontificat est remarquable par le commencement d'une grande révolution qui changea la face de l'Europe

entière. Pépin était monté au trône de France avec l'assentiment du pape Zacharie, qu'il avait sollicité. Astolphe, roi des Lombards, après avoir détruit l'Exarchat de Ravenne, menaçait Rome elle-même. Rien ne pouvait le fléchir, ni prières, ni présents; il venait de rompre, au bout de quatre mois, une trêve qu'il avait accordée pour quarante ans. Dans cette détresse, Etienne s'adressa d'abord à l'empereur d'Orient, Constantin Copronyme, qui ne lui envoya aucun secours, parce qu'il était occupé lui-même d'une guerre en Orient, où la division entre les Omniades et les Abbassides lui avait procuré quelques avantages momentanés, qui lui donnaient l'espoir de s'opposer avec succès à la puissance naissante des Musulmans. Ce prince d'ailleurs protégeait hautement les Iconoclastes, dont il fit triompher la doctrine dans le concile de 754, et prenait ainsi peu d'intérêt à la destinée du pontife romain. Cependant Astolphe menaçait de passer tous les Romains au fil de l'épée, s'ils ne se soumettaient à sa puissance. Etienne ordonna une procession publique, où il porta lui-même, nuds-pieds, une image de J.C., qui passait pour n'avoir pas été travaillée de main d'homme. Il était suivi de tout le peuple qui avait la cendre sur la tête, et poussait de grands gémissements. A la croix était attaché le traité rompu par Astolphe; mais rien n'arrêtait le Lombard irrité d'une longue résistance. Ce fut alors que le pape eut recours au monarque français; il le fit prier par ses émissaires secrets de s'engager à aller le trouver. Pépin consentit à toutes les demandes d'Etienne, qui sortit en effet de Rome le 14 octobre 753, et se rendit en Lombardie auprès d'Astolphe. Ce monarque voulut résister, mais inutilement, s'opposer au

du pape. Pepin l'attendait à Pontyon en Champagne; il alla à sa rencontre, et l'ayant joint, il descendit de cheval, et se prosterna devant lui avec sa femme, ses enfants et les seigneurs de sa cour; il marcha même quelque temps à côté du cheval du pape, en lui servant d'écuyer. Mais, le lendemain, Etienne parut devant le roi sous la cendre et le cilice, et se prosterna à son tour pour implorer le secours de ses armes contre son persécuteur. Pepin lui promit son appui; mais l'hiver qui s'approchait alors ne permit de s'occuper que de négociations avec Astolphe, qui rejeta toutes les propositions du monarque français. Le pape passa tout ce temps à l'abbaye de Saint-Denis, et ce fut pendant son séjour que les clercs de sa suite apprirent aux Français à mieux chanter l'office divin. Au printemps suivant, Pepin célébra la fête de Pâques, qui était le 14 avril 754, à Carisiac ou Quiercy-sur-Oise. Il y tint, en présence du pape, l'assemblée des seigneurs de son royaume, où il annonça son dessein de passer en Italie. Il y fit donation au pape de plusieurs villes et territoires usurpés par les Lombards, et qui étaient en grande partie les propriétés conquises sur les domaines de l'empire d'Orient, tel que l'Exarchat de Ravenne. Le 28 du même mois, Etienne, après avoir accordé à Pepin l'absolution qu'il lui avait demandée, pour s'être rendu criminel en manquant de fidélité à son roi légitime (Voy. l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, et les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. VI), lui donna l'onction royale qu'il avait déjà reçue précédemment de S.-Boniface, archevêque de Mayence. Il sacra en même temps la reine Bertrade et les deux fils de Pepin, Charles et Car-

Il rendit aux seigneurs l'autorité de S.-Boniface, et d'excommuni-
 se courner, ni à eux ni à leurs dants, des rois d'une nation. Il conféra en même temps à ses deux fils le titre de papes Romains. Pepin, fidèle à ses serments, passa les Alpes et se rendit à bord, sur les instances et les vœux des remontrances astolphe; mais il se vit obligé de se rendre aux hostilités. Bientôt, à Pavie, où Pepin le tenait prisonnier, le prince lombard fut réduit à la merci du vainqueur. Il s'obligea, ainsi que ses principaux seigneurs, à restituer Ravenne et plusieurs autres villes. Content de cette victoire, Pepin se retira et repassa en France, malgré les prières du pape, qui avait voulu ne pas se fier aux promesses du Lombard. Ce qu'Etienne ne manqua point d'arriver, débarrassé de la présence d'astolphe, loin de faire la restitution, il marcha de nouveau contre Etienne, qui était retourné. Pressé par les mêmes dangers, le pape lui-même protecteur qui l'avait donné, se vit des fureurs de son ennemi, et vit à Pepin avec les instances les plus vives. Il le conjura « par le Seigneur, notre Dieu, par sa glorieuse croix, par toutes les vertus célestes, par S. Pierre qui l'avait sacré, et par tout rendre à la sainte Eglise, Dieu, suivant la donation que vous avait faite à S. Pierre. Vous en tenez compte; ajoutait-il, à Dieu

(1) Fleury observe ici que le digne fondateur de la famille des Mérovingiens, Childéric II, mourut; il avait un fils encore vivant, mais qui n'avait que l'existence, condamné à l'obscurité, et qui, devant être indifférent à son sort, avait alors de monarque reconnu que le digne fondateur de la monarchie française. On n'avait pu reconnaître pour maxime fondamentale de la monarchie française. Aussi, les circonstances se réunissaient pour lui faire

au jour terrible du jugement la manière dont vous les rendez. C'est vous que Dieu verra sur cette grande œuvre, science de toute éternité; n'élit-il pas prédestinés, il les élira et ceux qu'il a appelés, élus. » C'est ainsi que le prophète pliquait les paroles de S. Pierre sur les faits temporels. Astolphe continuait ses ravages en Italie, et la menaçait de toute sa colère. Étienne adressa des prières à Pepin; il lui fit sentir toutes les horreurs des Lombards, dans une lettre dans le même sens, qu'il composa au nom de S. Étienne, mais qu'il ne faut pas prendre comme une supercherie : l'histoire nous apprend qu'il fut irrité. Quoi qu'il en soit, la gloire de Pepin ne peut pas balancer. Il s'adressa à Astolphe. Bientôt Astolphe, revenu dans Pavie, fut mandé à quartier; et cette affaire prit des mesures pour assurer la restitution et l'exécution. Elle fut faite définitive et à la satisfaction de Pepin et de S. Pierre, et au pape, et l'acte est dans les archives de cette bibliothèque Anastase, qui nous en donne les vingt-deux villes comprises, et, quoique le traité ait été perdu depuis, il n'est pas de le révoquer en doute. Quant au reste, l'origine de la scission de l'église romaine est dans ce traité, en 755, Astolphe; et Didier, duc de Toscane, élu pour lui succéder, de Rachis, frère d'Asne, se pressa de reconnaître, qui promit de confir-

mer le traité de restitution, et obtint aussi, aux mêmes conditions, le consentement et l'appui de Pepin. Le pape Étienne II mourut vers la fin d'avril 757, après un pontificat de cinq ans et vingt-huit jours. Il assembla souvent son clergé dans le palais de Latran, et l'exhortait fortement à l'étude de l'Écriture-Sainte et aux lectures spirituelles; pour avoir de quoi répondre victorieusement aux ennemis de l'Église. Il avait accordé à Fulrad, abbé de Saint-Denis, le privilège d'avoir un évêque particulier qui serait élu par l'abbé et les moines, et consacré par les évêques du pays, pour gouverner ce monastère et les autres que Fulrad avait fondés, et qui étaient tous sous la protection du Saint-Siège. Il eut pour successeur Paul I^{er}.

D—s.

ETIENNE III, élu pape le 1^{er} août 768, après l'expulsion des antipapes Constantin et Philippe (*Voy. CONSTANTIN et PHILIPPE*). Le Saint-Siège avait été privé pendant treize mois d'un pontife légitime depuis la mort de Paul I^{er}. Étienne était fils d'Olivus et sicilien de naissance. Il avait été ordonné prêtre par le pape Zacharie, attaché à Étienne II et à Paul I^{er}, qui le distinguaient à cause de sa science et de la pureté de ses mœurs. La nomination d'Étienne causa une joie universelle; mais il n'eut pas le pouvoir d'empêcher les vengeances atroces exercées contre les deux intrus et leurs partisans. L'un des premiers soins d'Étienne avait été de députer Sergius au roi de France Pepin; mais ce monarque était mort lorsque Sergius arriva. Les rois Charles et Carloman le reçurent avec honneur. Étienne apprit que la reine Berthe était dans le dessein de marier un des princes ses enfants à Ermengarde, fille de Didier, roi des Lom-

bards, et leur sœur Gis au fils du même roi. Il écrivit : deux r français pour les (uri de double alliance; il reprès 1 bards comme un peuple vu et m sable, indigne d'être allié avec illustre nation des Français et la noble famille royale. « Souvenez-vous, leur » dit-il, que le roi votre père a promis, en votre nom, que vous de- » meureriez fermes dans la fidélité à la » sainte Eglise, l'obéissance et l'ami- » tié des papes, et que vous avez re- » nouvelé les mêmes promesses par » vos lettres. » On sait que Charle- » magne, malgré ces représentations, épousa la fille du roi des Lombards, qu'il répudia ensuite pour cause de stérilité. Etienne III mourut le 1^{er} février 772, après trois ans et demi d'un pontificat où il se montra grand observateur des traditions ecclésiastiques, et empressé de renouveler plusieurs anciennes coutumes pour l'honneur du clergé. Il eut pour successeur Adrien 1^{er}.

D—3.

ETIENNE IV, élu pape le 22 juin 816, dix jours après la mort de Léon III, était d'une famille noble, et devait son instruction aux soins du pape Adrien, et son élévation au diaconat à Léon, qui l'estimait pour ses vertus et son application à l'étude des choses spirituelles. La nomination d'Etienne fut unanime. Aussitôt après son ordination il fit jurer par le peuple romain fidélité à l'empereur Louis-le-Débonnaire, ce qui prouve, dit Fleury, que la souveraineté de Rome n'appartenait point alors au pape ni au roi Bernard. Etienne se disposa en même temps à partir pour aller visiter l'empereur en France. L'histoire ne dit point quel fut le motif de ce voyage. L'empereur Louis IV reçut le pape avec les plus grands honneurs. Le pape le sacra

lui mit sur la tête une tiare ornée de pierres précieuses sur celle d'Étienne III.

qu'il nomma impératrice. Elle fut à Rome comblée de présents. Elle mourut le 22 janvier 817, après un pontificat de sept mois seulement, et fut remplacé par Paschal I^{er}.

ETIENNE V, élu pape le 22 août 886, était Romain, et d'une famille noble. Il succéda à Adrien IV, qui l'avait fait sous-diacre, et fut élu par les évêques, le clergé, et le peuple le portèrent unanimement à un souverain pontificat; mais il fut obligé de tirer de sa maison, pour d'accepter un honneur qu'il

crovait indigne. A son avènement, le trésor des églises était vide; les campagnes; Rome menacée par les Sarrasins; la désolée par les courses des Normands ne pouvait lui être d'aucun secours. Le trésor des églises était vide; il écrivait à l'empereur Basile II : « voyez-nous une flotte armée de » une garnison pour défendre nos » murailles.... Nous manquons » d'huile pour le luminaire » de l'église. » Etienne remédia, qu'il le put, à ces maux, en distribuant tout son patrimoine aux pauvres, en admettant à sa table des étrangers qu'il nourrissait comme ses enfants, et défendit, dans sa Lettre à l'empereur Basile, la mémoire de Martin I, contre les attaques de Louis le Pieux. Il reproche au prince de se mêler de questions canoniques, en lui reprochant que c'est au pasteur qu'appartient la conduite du troupeau, et non au gouvernement des choses temporelles. La puissance temporelle est une crinite au pap

la souveraineté pontificale fût déjà évêque. C'est Étienne le défend. On ne l'accusation s'éleva, son successeur, sous Étienne V mourut le 7 des six ans de pontificat.

D—s.

VI, élu pape le 2 mai à Boniface V, qui fit le Saint-Siège que il avait eu auparavant pour Formose, dont il orer la mémoire, par e, qui suppose autant e de férocité. Formose de Porto, avant d'être de Rome. Cette trans-ge à l'autre paraissait ovation criminelle (1). rs la fin de 896, ou au t de 897, qu'Étienne oncile pour faire con- se. Il fit déterrer son . apporta au milieu de n le mit sur le siège étu de ses ornements, a un avocat pour ré- n nom. Alors Étienne, davre, comme s'il eût Pourquoi, lui dit-il, 'orto, as-tu porté ton u'à usurper le siège de rs l'avoir condamné, de ses habits sacrés, rois doigts, ensuite la le jeta dans le Tibre. de Luitprand, adopté latine assure qu'on se couper les deux doigts consécration, ce qui est

ce procès fait au cadavre de lequel fait cette observation : translation d'un évêque à un encore eu d'exemple. Cependant siècle, on en trouve un évêque de Jérusalem, ainsi r donné à un évêque vivant. »

plus vraisemblable. Il ne faut rien mêler de douteux à une procédure déjà si hideuse et si dégoûtante en elle-même. Étienne déposa ensuite tous ceux que Formose avait ordonnés, et les ordonna de nouveau; mais il reçut bientôt la peine de ces indignes excès. On se saisit de lui, on le chassa honteusement du Saint-Siège, on le mit dans une prison obscure, où il fut étranglé. Ainsi périt Étienne VI, après un pontificat d'environ quatorze mois; Romain lui succéda. D—s.

ETIENNE VII, élu pape, le 1^r mars 929, était Romain de naissance. Il succéda à Léon VI, et mourut le 22 mars 931; Platine loue sa douceur et sa piété; l'histoire ne dit rien de ses actions. Jean XI lui succéda.

D—s.

ETIENNE VIII, élu pape en juillet 939, parent de l'empereur Othon, succéda à Léon VII. Il fut nommé par la protection de Hugues, roi d'Italie, et contre le vœu d'Albéric, alors tout puissant dans Rome. Comme il était Allemand de naissance, les Romains, dit Martin Polonus, l'avaient pris en aversion. Après s'être révoltés contre lui, ils lui coupèrent le visage, et le défigurèrent tellement, qu'il n'osait paraître en public. *L'Art de vérifier les dates* observe que ce fait n'est rapporté par aucun auteur contemporain (1). Étienne voulut, mais en vain, réconcilier Hugues avec Albéric, par l'entremise de l'abbé de Clugny, qu'il appela à Rome. Ce pape mourut au commencement de novembre 942, après trois ans et quelques mois de pontificat. Il eut pour successeur Martin II.

D—s.

(1) Martin Polonus n'a écrit qu'en 1577. La liste des papes qui précède la Chronique de St.-Vincens de Volterra, porte expressément qu'Étienne était Romain.

partout de celui de Londres. Ammoin avec tant d'adresse ambitieuses, qu'elles échappèrent à ses regards pénétrants de et il attendit patiemment ps lui fournit l'occasion de la faveur du peuple pour le trône. La manière irrégulière de Henri I^{er}. s'était emparé du trône, et le défaut d'héritier pour le royaume d'Angleterre pour le duché de Normandie à cette époque où le droit de succession en faveur des femmes n'était pas bien établi, et semblait être entièrement opposé aux principes du droit féodal, lui faisaient penser qu'il pourrait facilement réussir dans ses desseins. En effet, dès que Henri fut rendu le dernier soupir, le 1^{er} novembre 1135, Etienne se hâta de se rendre en Normandie où il avait été nommé prince; et, comptant sur le secours de son frère l'évêque de Bathurst qui lui avait gagnés, il se rendit en Angleterre. Les habitants de Cantorbéry, insensibles à ses projets, refusèrent de lui prêter serment; mais à Londres, quel que soit le parti de la basse classe, excités par les évêques, le saluèrent roi. Le premier soin fut de s'assurer de la possession de l'autorité. Le roi de Winchester avait réussi à obtenir l'archevêque de Salisbury, grand évêque et régent du royaume. Tous les évêques firent l'archevêque de Cantorbéry donner l'onction royale à Etienne le primat, lié comme les autres par le serment qu'il avait prêté à Henri, refusa; mais ce scrupule fut levé par un expédient aussi bien que les autres moyens employés pour opérer cette grande révolution. Bigot, intendant de

la maison du roi, affirma qu'au lit de mort, Henri lui avait confié qu'il était mécontent de Mathilde, et avait exprimé l'intention d'avoir Etienne pour héritier de ses états. Quoique plusieurs grands du royaume eussent été témoins d'une déclaration toute contraire, le primat crut ou feignit de croire à ce récit, et couronna Etienne le 26 décembre. Peu de barons assistèrent à la cérémonie à la faveur de laquelle Etienne, sans avoir pour lui ni l'ombre d'un titre héréditaire, ni le consentement des grands et du peuple, s'empara sans opposition de l'autorité royale. Pour consolider son usurpation, il donna une charte par laquelle il promit au clergé, à la noblesse et au peuple tout ce qui pouvait les flatter; il s'engagea à abolir plusieurs mesures oppressives et arbitraires établies depuis la conquête, et à rétablir les lois populaires d'Edouard le Confesseur; puis il profita du trésor que Henri avait amassé à Winchester, et dont son frère l'aida à s'emparer, pour gager les principaux membres de la noblesse et du clergé, et pour soudoyer des soldats étrangers dont il composa sa garde; enfin il se procura du pape une bulle pour confirmer son titre. Il alla ensuite prendre possession de la Normandie où les barons l'appelaient, et eut une entrevue avec Louis-le-Jeune. Ce monarque accepta l'hommage d'Eustache, fils d'Etienne, pour le duché de Normandie; et afin de resserrer encore davantage ses liens avec cette famille, il accorda sa fille à ce jeune prince. Vers ce même temps, le clergé et les barons anglais demandèrent, en récompense de leur soumission, le droit de fortifier leurs châteaux, et de se mettre en état de se défendre. Le roi n'ayant pu refuser son consentement à cette demande exorbitante

toute l'Angleterre ne tarda pas à être couverte de forteresses ; elles devinrent autant de repaires de brigands. Le peuple fut vexé et pillé pour fournir à l'entretien des troupes que les barons tenaient à leur solde pour se faire les uns aux autres une guerre furieuse. Le gouvernement féodal répandit sur l'Angleterre tous les maux qui lui sont inhérents ; enfin les barons allèrent jusqu'à s'arroger le droit de battre monnaie. Aucune digue ne pouvait être opposée à ces calamités sous un prince qui, ayant usurpé le trône, était, malgré sa vigueur et son habileté, contraint de tolérer dans les autres la même violence qu'il avait employée pour y monter. Mais Etienne, qui n'était pas d'humeur à souffrir long-temps ces usurpations, ayant éprouvé de la résistance quand il voulut user des justes prérogatives de la couronne, résolut de révoquer toutes les concessions qu'on lui avait extorquées à son avènement au trône, et de ne pas respecter davantage les anciens privilèges de ses sujets confirmés par les rois ses prédécesseurs. Les troupes mercenaires, son principal appui, subsistèrent de pillage après avoir épuisé les finances, et tout le royaume retentit des plaintes contre son gouvernement. Le comte de Gloucester, qui, avec ses amis, avait formé le plan d'une révolte, passa les mers, envoya un défi à Etienne, renonça solennellement à son obéissance, et lui reprocha de n'avoir rempli aucune des conditions auxquelles on lui avait donné la couronne. Au milieu de ces dissensions intestines, David, roi d'Ecosse, fit à trois époques différentes des irruptions en Angleterre pour soutenir les droits de Mathilde sa nièce (V. DAVID). Les défaites qu'il finit par éprouver, notamment à la bataille de l'Etendard, lui firent prêter

l'oreille aux propositions d'Etienne qui, pour avoir la paix, lui céda Carlisle et le Cumberland. Cet événement eût imposé aux mécontents du royaume, et affermi Etienne sur le trône, si ce prince, enivré de sa prospérité, n'eût pas eu l'imprudence de s'engager dans une querelle avec le clergé, alors tout puissant : l'évêque de Winchester, frère du monarque, se tourna même contre lui. Mathilde, profitant de l'occasion et secrètement encouragée par ce prélat, passa en Angleterre en 1159 avec le comte de Gloucester, fixa sa résidence au château d'Arundel, et fut bientôt jointe par un grand nombre de mécontents. Les hostilités commencèrent : après plusieurs négociations et plusieurs traités inutiles, qui n'interrompirent même pas une guerre désastreuse pour l'Angleterre, Etienne, accablé par le nombre dans une bataille livrée près de Lincoln, et dans laquelle il avait fait des prodiges de valeur, fut obligé de se rendre prisonnier. On le conduisit au comte de Gloucester, qui d'abord le traita avec les égards dus à son rang, mais qui, ensuite, sur quelques soupçons, le fit charger de fers et renfermer étroitement. La détention d'Etienne abattit entièrement son parti. Les barons vinrent de toutes parts rendre hommage à Mathilde ; elle fut proclamée reine et couronnée ; mais son caractère emporté, dur et impérieux ne tarda pas à lui aliéner l'affection des grands et des habitants de Londres. Elle n'échappa que par une fuite précipitée à une conspiration formée pour s'assurer de sa personne, et se réfugia dans Winchester. Assiégée dans cette ville par le parti de l'évêque qui s'était de nouveau rallié du côté de son frère, la disette des vivres la força bientôt d'en sortir furtivement. Le comte de Gloucester tomba

mains des ennemis, Mathilde
 à l'échange de ce prisonnier
 Etienne, et la guerre civile de-
 ra plus furieuse que jamais.
 prit Oxford après un long
 fut mis en déroute à Witton.
 e, fatiguée des vicissitudes de
 ne, alarmée des dangers qui
 ent sans cesse sa personne et
 lle, se retira en Normandie
 e fils Henri qui était venu la
 e, laissant le soin de défendre
 à son frère Robert. Ce der-
 urut bientôt après, ce qui
 a coup funeste à ses intérêts.
 Etienne, qui avait recouvré en
 partie son autorité, voyant
 châteaux forts des nobles de
 i n'étaient pas moins funestes
 quillité du royaume que ceux
 ennemis, entreprit de les leur
 , et par là souleva contre lui
 t de ces seigneurs. D'un au-
 il fut mis sous l'interdit par le
 ontre lequel il avait voulu dé-
 es droits de sa couronne. Le
 ntement de ses partisans le
 mit à plier enfin sous l'auto-
 Saint-Siège. L'affaiblissement
 ix partis qui divisaient le
 s, bien plus que la diminution
 haine réciproque, fit cesser
 des armes en 1148. Plusieurs
 n'y trouvant plus d'occupation
 valeur, s'enrôlèrent dans la
 : croisade prêchée par Saint
 l; mais un événement qui sur-
 ntôt menaça de ranimer les
 de l'Angleterre. Henri, fils de
 e, traversa le royaume avec
 ége nombreux pour aller se
 ner chevalier par son oncle,
 roi d'Ecosse. Il y fut joint par
 s de ses partisans, fit quel-
 rsions en Angleterre, et re-
 si les espérances de ceux qui
 at dévoués. A son retour sur

le continent, il épousa Eléonore de
 Guyenne. Le degré de puissance que
 lui procura ce mariage, produisit un
 tel effet en Angleterre, que lorsqu'E-
 tienne, jaloux d'assurer la couronne
 à son fils Eustache, voulut le faire sa-
 crer par l'archevêque de Cantorbéry;
 ce prélat refusa d'obéir, et s'enfuit
 hors du royaume pour échapper à
 la colère du roi. Henri, informé des
 dispositions du peuple, tenta une in-
 vasion en 1153. Il avait déjà obtenu
 quelques succès et reçu les soumissions
 de plusieurs villes; on s'attendait cha-
 que jour à une action décisive, lors-
 que les grands des deux partis, ef-
 frayés de la perspective des maux qui
 allaient de nouveau fondre sur leur
 patrie, entamèrent une négociation
 entre les deux princes rivaux. La mort
 d'Eustache, fils d'Etienne, qui sur-
 vint dans l'intervalle, facilita la con-
 clusion du traité. Il fut convenu qu'E-
 tienne conserverait la couronne pen-
 dant sa vie; que la justice serait ad-
 ministrée en son nom, même dans les
 provinces soumises à Henri; que ce
 dernier prince succéderait à Etienne
 en Angleterre et en Normandie, et
 que Guillaume, fils de ce roi, aurait,
 après le décès de son père, le comté
 de Boulogne et ses autres biens pa-
 trimoniaux. Etienne ne jouit pas long-
 temps de la paisible possession du
 trône qui lui était enfin assurée par ce
 traité. Il mourut onze mois après, le
 25 octobre 1154, à Cantorbéry où il
 fut enterré. Si ce monarque eût eu des
 droits légitimes à la couronne,
 eût pu dire qu'il it né p e -
 heur de : s : s |
 brave, ai ne, il ne manq |
 d'habileté les affaires, p
 l'art de se re r, igre sa
 position cri ne : |
 un acte de c ni |
 Mais la g : | , a

quelle il ne parvint qu'à force d'ingratitude et de dissimulation, ne lui procura ni félicité ni repos. L'Angleterre, agitée de désordres intestins, fut cruellement déchirée sous son règne; ces troubles affaiblirent l'autorité royale, et facilitèrent les usurpations de la cour de Rome, contre lesquelles le royaume s'était jusqu'alors vigoureusement défendu. E.—s.

ETIENNE (S.), premier roi de Hongrie, vivait vers la fin du 10^e. siècle et le commencement du 11^e. Avant lui les Hongares ou Hongrois n'avaient été gouvernés que par des ducs. Ce peuple asiatique, qui n'était originairement qu'une tribu turque, mêlée dès une époque très reculée avec des nations slaves, vint des environs de Tourfan (1) s'établir en Baschkirie, d'où il fut chassé, vers l'an 880, par les Patzinaces. La peuplade exilée erra quelque temps sur les rives désertes du Danube, jusqu'à ce que, lassée d'une vie presque sauvage, elle entra dans la Pannonie en 889; et, sous la conduite d'un chef nommé Almus ou Almon, battit les troupes de l'empire qui s'opposèrent à son invasion, soumit les Huns-Abares, et se reposa de ses longues courses dans cette patrie nouvelle. Almus prétendait descendre d'Attila, et saint Etienne descendait d'Almus. Fils de Geïsa, quatrième duc de Hongrie, Etienne, après la mort de son père, fut reconnu vaïvode. Elevé dans la religion chrétienne, et voulant donner sa religion à ses sujets, le premier usage qu'il fit de l'autorité fut en faveur du christianisme et contre l'ido-

(1) Si l'on croit, avec de Guignes, que les Huns soient les mêmes que les *Hiong-nou*, on peut placer leur berceau dans les pays au nord et au nord-est de la ville de Tourfan, sur les frontières occidentales de la Chine; mais alors ils seront entrés en Pannonie avec Attila, et il faut confondre avec eux les *Oun-Ongours*, qui se joignirent à eux vers l'an 462. Voy. Jornandès. A. R. T.

lâtrie. Mais le culte proscriit avait ses partisans, il eut aussi ses défenseurs (Voy. CUPA). Etienne battit les rebelles, et cette victoire laissa le champ libre aux missionnaires qu'il envoyait porter la foi dans toutes les parties de son empire. Profitant du moment de calme qu'elle amena, pour organiser son église naissante, il partagea la Hongrie en onze diocèses, sous la direction métropolitaine de l'archevêque de Strigonic. Peu de temps après, Etienne députa au pape Silvestre II, Astricus ou Anastase nouvellement élevé à l'épiscopat de Colocet, chargé de solliciter le titre de roi pour son maître, et la ratification du Saint-Siège pour les fondations ecclésiastiques de ce prince. Le pape joignit au titre de roi celui d'apôtre de la Hongrie, confiant à Etienne toute l'administration spirituelle de ce royaume; privilèges confirmés depuis par le concile de Constance, à la prière de l'empereur Sigismond, roi de Hongrie. Etienne reçut la bulle qui les contenait accompagnée de la bénédiction papale, et d'une riche couronne dont les Hongrois se servent encore aujourd'hui pour le sacre de leurs rois. L'an 1000 il se fit sacrer roi par l'évêque qui lui avait apporté de Rome la permission de l'être. Il épousa, huit ans plus tard, Gisèle, sœur de St. Henri, roi de Germanie, et fut également secondé par le frère et la sœur dans ses saintes entreprises. Cependant Gisèle, duc de Transylvanie, fidèle à l'idolâtrie, et contemplant avec effroi autour de lui les rapides progrès du christianisme, crut pouvoir les arrêter par les armes, et s'en prit à son neveu Etienne; mais il fut vaincu, et ses états ajoutés à la monarchie hongroise. Ce fut en reconnaissance de ce triomphe nouveau qu'Etienne fit bâtir, à Albe-royale, la superbe église où il fut in-

é, et dont ses successeurs ont fait la suite le lieu le plus célèbre et de sépulture. Le saint roi leva sur ses bras une nouvelle guerre. Il fut obligé de se mettre en garde contre le duc de Bulgarie, et contracta une alliance avec lui, pour défendre ses états, et entrer dans ceux des autres, il peuvait avec de grandes difficultés dans un pays ennemi, que protégeait une chaîne de hautes montagnes, livra bataille, immola de sa propre main le plus grand des Bulgares, et rapporta de cette expédition d'immenses richesses. Dans le duché conquis, il en disposa au profit de son bisaïeul, Zulta, et à la mort duquel il le réunit à la couronne de Hongrie. Il est probable qu'il mourut, en dépouillant ainsi ses ennemis, consulta moins l'intérêt de sa religion que le sien. Sa dernière volonté, cependant, n'eut pas un plus grand succès. Emeric, fils d'Etienne III, avait des droits sur la couronne, patrimoine de son oncle, et il dont il était le plus proche héritier. Méconnaissant ces droits, le roi de Salique, roi de Germanie, depuis empereur, avait installé, en 1057, Henri, son fils, dans ce duché. Etienne, voyant ses réclamations méprisées, s'arma, entra en Bavière, et commença la campagne, et ne renonce à ses prétentions qu'après la mort de Henri, arrivée l'année suivante. Le reste de son règne fut paisible, mais ses guerres domestiques empoisonnèrent ses derniers jours. Il mourut à Presbourg, le 15 août 1058, à l'âge de cinquante ans, laissant à ses peuples un recueil de lois en 55 chapitres, parmi lesquelles il en est qui peuvent paraître les plus édifiantes que raisonnables, n'ayant pas même réformé les abus du gouvernement féodal. Etienne fut canonisé par Benoît X, et sa fête fixée le 12 sept. par Innocent XI. E.—X.

ETIENNE II, roi de Hongrie, dit le *Foudre* ou l'*Eclair*, fils de Coloman, auquel il succéda en 1114, fit successivement la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes, aux Bohémiens; se rendit redoutable par ses irruptions soudaines, et fut enfin défait par Jean Comnène, empereur de Constantinople. Etienne se rendit odieux par ses cruautés envers ses sujets, qui lui donnèrent le surnom de *Tonnant*, parce que ses actions étaient moins guidées par la raison que par ses passions violentes. Il n'eut point d'enfants, et adopta, après dix-huit ans de règne, son cousin Bela, auquel il résigna sa couronne, en 1131; il prit ensuite l'habit monastique, et mourut peu de temps après à Waradin. B.—P.

ETIENNE III, roi de Hongrie, succéda, en 1161, à son père Geysa III; reçut de la diète, selon la coutume, la couronne de Saint-Etienne; contracta, au commencement de son règne, une alliance avec Manuel Comnène, empereur de Constantinople, contre les Vénitiens, pénétra en Dalmatie, à la tête de ses troupes, et se rendit maître de Spalatro, Zara, Trau, et Sebenico. Ses oncles, Ladislas et Etienne (1), profitant de son absence, lui ravirent la couronne. Etienne, rappelé en Hongrie par ses partisans, trouva son royaume divisé; il rassembla une armée considérable, et défit les usurpateurs. Ce prince mourut sans enfants peu de temps après, et eut pour successeur son frère Bela, en 1175. B.—P.

ETIENNE IV, roi de Hongrie, succéda, en 1270, à son père Bela, devint célèbre par les victoires qu'il

(1) Cet Etienne, mort au bout de cinq mois d'usurpation, est nommé Etienne IV par quelques historiens, qui appellent Etienne V celui qui fut le sujet de l'article suivant.

remporta sur Ottocare, roi de Bohême, rendit le roi des Bulgares tributaire, et se disposait à étendre ses conquêtes, lorsque la mort le surprit, le 1^{er} août 1272, la 3^e. année de son règne. Il laissa la couronne à son fils Ladislas.

B—P.

ETIENNE, roi de Pologne. *Voy. BATTORI.*

ETIENNE, prince de Moldavie, contemporain de Mathias Corvin et de Bajazet premier, était parvenu à régner sur le vaste pays qui s'étend depuis les Krapacks jusqu'à la mer Noire. Il avait enlevé au roi de Hongrie les passages des montagnes qui servaient, au nord-est, de limites à ses états; ses victoires sur les Polonais lui avaient valu la Pocutie et la Podolie; la Bukovine enfin, qui s'appelle dans le pays *Dumbrawa-Roschie*, ou *Rouges Bocages*, ne devait son nom qu'au sang des Polonais qui les avait arrosés. La ville de Léopol; aujourd'hui Lemberg, était la frontière occidentale d'Etienne de Moldavie. Bucharest lui obéissait; et, maître de la Bessarabie, Belgrade, Akerman et Kilia, formaient ses barrières méridionales contre les Othomans. Telle était la puissance de ce prince guerrier et conquérant, lorsque Bajazet premier vint, l'an de l'hégire 792, (ou 1390,) venger en personne l'affront que ses armées avaient reçu deux ans auparavant sur les bords du Pruth. Bajazet, d'abord vainqueur, et bientôt après vaincu, lui abandonna jusqu'à son camp et sa tente impériale, trop heureux de ne pas tomber lui-même entre ses mains, et de voir enfin le Danube entre lui et son ennemi triomphant. Tels furent les succès glorieux qui illustrèrent la vie de ce prince, dont le règne fut de quarante-sept ans. Ses victoires ne l'aveuglèrent pas, et il eut la sagesse

de conseiller à Baydan, son fils, de se mettre sous la protection des Othomans, plutôt que de lutter contre de si formidables voisins. Etienne de Moldavie mourut vers l'an 1450, sous le règne d'Amurath II.

ETIENNE, archevêque de Sounik'h, est un des personnages les plus distingués de l'église arménienne, au commencement du 8^e. siècle. Il fut élevé dans sa jeunesse à Constantinople, auprès du patriarche Germain. Il s'instruisit dans la langue grecque, et puisa, auprès de ce saint personnage, les principes orthodoxes que l'on trouve dans tous ses ouvrages. Il traduisit, à Constantinople, du grec en Arménien, les Ouvrages attribués à Saint-Denys l'aropagite, les OEuvres de Saint-Grégoire de Nysse, et celles de plusieurs autres Pères de l'Eglise. Etienne alla ensuite à Rome, où il s'instruisit beaucoup, et où il paraît qu'il apprit la langue latine. Il revint après à Constantinople, où le patriarche Saint-Germain le reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié. Après quelque temps de séjour dans la capitale de l'empire grec, Etienne revint dans sa patrie, où il s'attacha à répandre de tout son pouvoir les principes de la doctrine orthodoxe, et à combattre les erreurs des Monophysites. Par la protection de Papan, prince souverain de Sioum'h, il fut nommé archevêque de cette province, en l'an 729. Etienne consacra le reste de sa vie à combattre les hérétiques de l'Arménie, qui le firent assassiner vers le milieu du 8^e. siècle. Le principal ouvrage d'Etienne, après ses Traductions arméniennes des Pères de l'église grecque, est une longue *Lettre* adressée au patriarche Germain, qui contient l'exposition de la doctrine et des rites de l'église

ménie. Elle est en
 tit de l'église orthodoxe;
 les siècles postérieurs,
 a l'ont corrompue, en y insérant
 interpolations qui la dénaturent
 ment. Elle est restée manus-
 S. M—N.

ETIENNE I (SDEPHANNOS), pa-
 triarche d'Arménie. Il naquit à Te-
 h capitale de l'Arménie, d'où lui
 le nom de *Tovnetsi*, sous lequel
 ordinairement désigné par les
 noms de sa nation. Dès sa jeu-
 nesse, il avait embrassé l'état ecclé-
 siastique, et il s'était acquis une telle
 réputation par son savoir dans la
 philosophie et l'histoire, que le pa-
 triarche Isaïe le créa chef des pré-
 dicateurs au palais patriarcal. En
 700, après la mort de ce patriar-
 che, sur la demande du peuple Ar-
 ménien, et du gouverneur musul-
 man, Etienne fut nommé pour le
 remplacer. Il mourut en 790, après
 avoir occupé son siège pendant deux
 ans. Il a laissé les ouvrages suivants,
 qui sont restés manuscrits : I. *U-*
ne très étendue sur la gram-
mair. II. *Un Traité de philoso-*
phie de Mathématiques; III.
Les vies des Patriarches ses pré-
decesseurs. — **ETIENNE III**, patriar-
 che d'Arménie, était, avant son
 passage à la dignité patriarcale,
 supérieur du monastère de Sevan, l'un
 des plus célèbres et des plus riche-
 ment dotés de l'Arménie, qui subsiste
 encore dans l'île de Sevan, au
 bord d'un lac de même nom, au
 nord d'Erivan. En l'an 969 de J.-C.
 (de l'ère arm.), le patriarche d'Ar-
 ménie, Vahan, abandonna la doc-
 trine que son église professait depuis
 longtemps, reconnut l'autorité du
 pape de Chalcédoine, et se réuni-
 ra au concile et aux usages de ce
 concile membre.

ménie, irrités de cette conduite, se
 rassemblèrent dans la ville d'Ani,
 alors capitale de l'Arménie; et, dans
 un concile solennel, ils déposèrent le
 patriarche Valsan, qui se retira à la
 cour d'Abousahl, roi de Vasbourakan,
 qui suivait sa doctrine, et qui le reçut
 avec les plus grands honneurs. Après
 la déposition et la fuite de Vahan,
 Etienne, abbé de Sevan, fut élu
 pour le remplacer sur le siège de
 Saint-Grégoire-Arsacide. A peine
 Etienne eût-il pris possession de la
 dignité patriarcale, qu'il se hâta de
 lancer des excommunications contre
 Vahan et son protecteur Abousahl.
 Peu content de ces attaques, il ras-
 sembla une grande quantité de moines
 qui suivaient son opinion, et il se
 mit en marche, pour aller attaquer
 son adversaire; mais avant qu'il eût
 pu le joindre, le roi Abousahl s'em-
 para de sa personne, aussi bien que
 de ceux qui le suivaient, et il le fit en-
 fermer dans la forteresse de Kodo-
 rotsperd. Etienne y mourut au bout
 d'un an, en 972, après avoir occupé
 la dignité patriarcale pendant deux
 ans. Khatchik I lui succéda. — **ETIENNE**
IV, patriarche d'Arménie, né dans
 le bourg de Khakh, province d'Eke-
 gheats, dans le 13^e siècle. Il avait été
 élevé dans le palais patriarcal, à
 Hrhomkla, dans le nord de la Syrie.
 C'est pour cette raison que les Ar-
 méniens l'appellent ordinairement
Hrhomklaietsi. En 1290 de J.-C.,
 (739 de l'ère arménienne.) il fut élu
 patriarche, pour remplacer Constan-
 tin II, qui avait été exilé. Il résida,
 comme plusieurs de ses prédécesseurs,
 à Hrhomkla, et il fut le dernier des
 patriarches arméniens qui habitèrent
 dans cette ville. En 1292, ce patriar-
 che, et le roi d'Arménie, Hethoum II,
 assemblèrent un concile dans la ville
 de Sis, pour fixer l'époque de la fête

de Pâques, et on y régla qu'on la célébrerait le 6 du mois d'avril, comme les Grecs. Les évêques de la grande Arménie, qui étaient venus à ce concile, ne voulurent pas admettre cet arrangement, se retirèrent mécontents dans leurs diocèses, et continuèrent de fixer la pâque, d'une manière très incertaine, comme les Arméniens le faisaient depuis très long-temps. Vers la fin de la même année, Melik Aschraf, sultan des Mameluks d'Egypte, après avoir chassé les Francs des dernières possessions qu'ils avaient en Syrie, s'avança vers le nord de ce pays, attaqua les Arméniens qui y habitaient, et vint mettre le siège devant H. homkla, place très forte sur les bords de l'Euphrate, et résidence du patriarche arménien. Cette forteresse fut défendue avec le plus grand courage, et les Egyptiens ne parvinrent à s'en rendre maîtres, qu'après avoir éprouvé de très grandes pertes. La ville fut presque entièrement détruite, et les habitants furent emmenés en captivité. Le patriarche Etienne partagea le sort de ses compatriotes; il mourut en Egypte, en 1294, après avoir passé une année dans les fers. Grégoire VII lui succéda.—ETIENNE V, patriarche d'Arménie, naquit à Salmasd, ville de la province de Kordjaik'h, vers le lac d'Ourmi. On l'appelait ordinairement *Kosdantoubolsetsi*, parce que, dans sa jeunesse, il avait été élevé à Constantinople. Il fut placé sur le trône patriarchal en l'an 1541, après la mort de Grégoire XI. De son temps, l'Arménie fut ravagée entièrement par les armées des Persans et celles des Ottomans, qui emmenèrent une grande quantité de captifs. Ces dévastations forcèrent le patriarche Etienne d'abandonner son siège; il en confia la direction à son vicaire Michel de Se-

baste, et en l'an 1547, il alla à Constantinople, où il fut très bien reçu par Asdovadzadour, patriarche arménien de cette ville. Il alla ensuite à Rome, où le pape le traita avec le plus grand honneur. Il passa de li en Allemagne, en Pologne, en Russie, et revint enfin à Edchmadzin sa résidence. Il mourut peu après son retour, en 1556. Son vicaire Michel lui succéda. — ETIENNE VI, né à Arhintch, succéda, en 1573, à Grégoire XII, occupa le siège patriarchal pendant deux ans, et fut remplacé, en 1575, par Thadée II.

S. M—s.

ETIENNE ASOCHIK ou ASO-GHNIK, historien arménien, naquit dans la province de Darou en l'an 938, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude, et devint l'un des vaticibles les plus distingués de son temps. Pendant 14 ans, il fut abbé du célèbre monastère de Mescha sous Karalabé. En 993, il fut appelé à Ani, capitale de l'Arménie, par le patriarche Sargis ou Sergius I^{er}, qui le fit son secrétaire particulier. Il mourut vers l'an 1017; ses principaux ouvrages sont: I. *Une Histoire d'Arménie*, divisée en trois livres, depuis la fondation du royaume jusqu'à l'an 1004. Etienne Asoghik écrit cet ouvrage à la prière du patriarche Sergius. Les Arméniens en font grand cas, et ils le citent très fréquemment à cause de son exactitude: elle est restée manuscrite; II. un *Commentaire sur Jérémie*, manuscrit; III. une *Explication du Cantique des Cantiques*, manuscrite.

S. M—s.

ETIENNE ORPELIAN, archevêque de Siounik, naquit vers le milieu du 15^e siècle; il était le deuxième fils de Darsaülj, prince de la famille orpéliane, qui, dans les 12, 13 et 14^e siècles, posséda la province de Sse-

il a été traduit en français par l'auteur de cet article, qui se propose de le publier avec le texte arménien; il est divisé en neuf chapitres, et renferme des renseignements assez curieux sur l'Histoire des Mogols et sur celle des rois de Georgie. S. M—N.

ETIENNE DE BYZANCE, habile grammairien, vivait à Constantinople vers la fin du 5^e. siècle ou le commencement du 6^e. Il avait composé un Dictionnaire géographique où se trouvaient les noms des lieux, ainsi que ceux de leurs habitants, l'origine des villes, des peuples et de leurs colonies; chaque article renfermait encore des remarques historiques, mythologiques et grammaticales. Nous n'avons de cet important ouvrage qu'un très mauvais extrait fait par un autre grammairien nommé Hermolaüs, qui dédia ce livre à l'empereur Justinien. On a cependant retrouvé un fragment entier de l'ouvrage d'Etienne de Byzance, qui renferme l'article Dodone et quelques autres. Ce fragment suffit pour nous faire connaître de quelle manière tout l'ouvrage était composé, et augmenter nos regrets. La première édition grecque de l'Abregé d'Etienne de Byzance est celle des Aldes, in-fol., 1502. Les Junte et Xylander en donnèrent successivement deux autres; mais Pinedo, juif portugais, fut le premier qui en publia une édition grecque-latine, in-fol., Amsterdam, 1678 (quelques exemplaires ont un titre refait en 1725). Cependant Abraham Berkelius avait déjà commencé son travail sur cet auteur. Il avait publié à Leyde (1674, in-8^o), le fragment d'Etienne de Byzance que Tenulius avait fait paraître en 1669, in-4^o, et y avait joint une traduction latine avec un commentaire, le périple d'Hannon et le monument d'Adulis,

Jacques Gronovius publia de nouveau ce fragment d'Etienne de Byzance, en 1681, avec une triple version latine et des remarques; et cette édition fut insérée dans le Trésor des antiquités grecques, tome VII, page 269 et suiv. Montfaucon a donné aussi ce fragment d'une manière plus correcte dans sa *Bibliotheca Coisliniana*, in-folio, 1715, pag. 281. Ryck, professeur à Leyde, publia les remarques posthumes de Lucas Holstenius sur Etienne de Byzance, Leyde, in-fol., 1684. Enfin parut à Leyde en 1688, in-fol., l'édition grecque et latine à laquelle Berkelius travailla depuis tant d'années. Il avait traduit de nouveau Etienne de Byzance, épuré le texte, accompagné le tout d'un savant commentaire; mais comme il mourut avant la fin de l'impression (Voy. BERKELIUS au supplément), elle fut achevée par Gronovius, qui y fit plusieurs additions intéressantes. Cette édition est la meilleure; elle reparut en 1694, avec un nouveau titre et quelques additions: on y réunit ordinairement les remarques de Lucas Holstenius et l'édition de Pinedo; mais il serait bon d'y joindre encore les remarques que J. A. Fabricius a faites dans la Bibliothèque grecque, tom. IV, qui ont été réimprimées à part et augmentées, in-4^o, Helmsstadt, 1774. Dans la nouvelle édition de la Bibliothèque grecque par Harles, tom. IV, pag. 652, on a ajouté aux remarques de Fabricius celles de M. Goussier. Gesner, dans sa *Bibliotheca graeca* indique une édition grecque et latine, par Xylander; elle n'a jamais vu le jour. Baudrand et d'autres ont commis une erreur pareille à l'égard du P. Lubin, dont on a cité la traduction et l'édition d'Etienne de Byzance, quoique son tra-

vail sur cet auteur soit resté manuscrit.

W—r et B—ss.

ETIENNE de Muret (S.), était fils d'un vicomte de Thiers en Auvergne. Il fit, à douze ans, le voyage d'Italie, avec son père, qui le laissa chez Milon, archevêque de Bénévent, originaire, comme lui, de la maison d'Auvergne. Sous la discipline de cet homme pieux, le jeune Etienne prit l'habitude, et puis le goût des austérités du cloître. Son parent étant mort, il vint à Rome, où il demeura jusqu'à l'élection du pape Grégoire VII. Il en obtint, en 1073, le privilège de fonder un nouvel ordre monastique selon la règle de S. Benoît, qu'il avait déjà suivie parmi des moines de Calabre de la plus stricte observance. Il revint en France, et se retira sur la montagne de Muret, en Limousin, où il vécut 50 ans, offrant au milieu des Gaules, une image des anachorètes de la Thébaïde. Beaucoup de disciples le suivirent et firent vœu, comme lui, de n'avoir d'autre propriété que leur ermitage. Peu de temps avant sa mort, Etienne reçut la visite de deux cardinaux légats du Saint-Siège, qui, après s'être instruits de sa règle, lui demandèrent si ses disciples et lui étaient chancines, moines, ou ermites : « Nous sommes », leur répondit le saint, des pécheurs conduits dans ce désert par la miséricorde divine, pour y faire pénitence; » réponse qui laissa longtemps douter à quel ordre appartenait cette communauté. Etienne de Muret, à l'exemple d'Etienne, premier martyr, n'eut, et ne voulut que le titre que celui de diacre, et ne fut dans ce grade, âgé de 80 ans, le 8 février 1124. Après sa mort, les augustins de Limoges contestèrent à ses disciples la possession du lieu qu'ils occupaient,

donner Muret. Ils emportèrent avec eux le corps de leur fondateur, seul trésor qu'ils eussent à déplacer, et vinrent s'établir en un lieu voisin, appelé *Grandmont*, d'où l'ordre a pris son nom. Etienne de Muret fut canonisé par Clément III, l'an 1188. Dans la suite, son tombeau fit tant de miracles, et ces miracles firent tant de dévots, que leur affluence à l'abbaye de Grandmont devint enfin à charge aux religieux. Le prieur y porta remède; il vint au tombeau du saint, et lui dit fort sérieusement : « Serviteur de Dieu, vous nous avez prêché la solitude, et vous assemblez autant de monde dans notre retraite, qu'il s'en trouve dans les barreaux, les marchés, et les foires. Nous sommes assez persuadés de votre sainteté, pour n'être point curieux de vos miracles. Si donc vous ne renoncez pas à en faire, nous vous le disons et déclarons hautement, en vertu de l'obéissance que nous vous avons promise; nous déterrerons vos ossements, et nous les jetterons dans la rivière. » Le père Henriquez, qui raconte ce fait dans son *Fascicule de l'ordre de Cîteaux*, ajoute que les miracles cessèrent effectivement depuis lors. On a de Saint Etienne de Muret, sa *Règle*, 1645, in-12; et un *Recueil de Maximes*, 1704, in-12, en latin et en français. Les *Annales* de l'ordre, abolies en 1769, furent imprimées à Troyes, en 1652.

E—r.

E (S.),

Har-

en ce qui concerne les auteurs, né en France, d'une famille noble, fit de grandes études et prit l'habit de religieux au monastère de Schirmonne. Il passa sa vie à passer en revue les livres de la bibliothèque. Après

philosophie dans les écoles de Paris, il partit pour Rome, avec un jeune ecclésiastique de ses amis. A son retour, il s'arrêta à l'abbaye de Molesme, où il ne put retenir son compagnon de voyage. Cependant, cette abbaye tomba bientôt dans un extrême relâchement, effet d'une dangereuse abondance. S. Robert, qui en était abbé, en remit la direction au prieur Alberic, et s'exila dans la solitude de Vinay. Alberic ne tarda pas à suivre Robert, et le fidèle Etienne, à les joindre tous deux. Il leur offrit ses secours pour une réforme; mais le peu de succès qu'obtint leur nouvelle tentative les ayant découragés, ils allèrent, avec dix-huit autres religieux de Molesme, jeter, en 1098, les fondements de l'abbaye de Cîteaux, dans une forêt du diocèse de Chalon. Ils vinrent heureusement à bout de leur entreprise, avec la permission du légat de Rome, et l'assistance du duc de Bourgogne. Les services rendus par Etienne à l'établissement nouveau ne furent pas sans récompense. Après la mort d'Alberic, second abbé de Cîteaux, il fut choisi à l'unanimité pour lui succéder. Sous la conduite d'Etienne, ses religieux pratiquèrent à la lettre ce précepte de l'Évangile: *Cherchez premièrement le royaume des cieux, et le reste vous sera donné comme par surcroît.* Aussi, dans la disette où ils se trouvaient souvent, quelques aumônes qui venaient à propos, leur semblaient venir par miracle. Etienne, en tout ennemi du luxe, le bannit même du service divin. Il remplaça l'or et l'argent par le cuivre et le fer, et ne fit grâce qu'aux calices de vermeil. Il eut à craindre un moment que cette sévérité de mœurs ne nuisît à l'accroissement de sa communauté: plusieurs frères étaient morts en moins de deux ans,

et personne ne se présentait pour les remplacer; Etienne était plongé dans une affliction profonde, quand tout à coup arriva S. Bernard, qui venait à la tête de trente gentilshommes français, solliciter leur commune admission dans un ordre dont il a fait la gloire. Son exemple ne fut point stérile. Cîteaux eut en peu de temps une surabondance de population, dont Etienne forma des colonies, qui fondèrent, sous ses auspices, les monastères de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux, et de Morimond. On a appelé ces quatre abbayes, les quatre filles de Cîteaux. Etienne, considérant ces rapides progrès de l'ordre, se voulut plus être le seul juge des intérêts de tous, et convoqua, en 1116, le premier chapitre général de Cîteaux. Satisfait de cet essai, il en convoqua un second, en 1119, pour soumettre à son examen des statuts intitulés, *Charta Charitatis*, fait pour but de réunir en un même corps les différentes abbayes dont Cîteaux était, en quelque sorte, la métropole. Ces statuts, après avoir été approuvés par le chapitre, le furent, en la même année, par le pape Calixte II. Lorsqu'Etienne sentit l'affaiblissement de ses forces, il se démit, en plein chapitre, de sa dignité d'abbé, demandant la permission de s'occuper de lui, puisqu'il ne pouvait plus s'occuper des autres. Il fut remplacé par un hypocrite, que sa mauvaise conduite fit déposer au bout d'un mois; mais il eut, de son vivant, un second successeur plus digne de lui, et mourut, avec cette consolation, le 28 mars 1154. Etienne s'était appliqué à corriger, ou à faire corriger, un exemplaire de la Bible qu'a possédé pendant long-temps la bibliothèque de Cîteaux. La *Charte de Chartre* est imprimée dans le premier volume

de l'Ordre, par Man-
E—N.

E, surnommé de Tour-
e évêque de cette ville,
éans, en 1132. D'abord
s soins d'un maître par-
ésir de s'instruire encore
conduit des écoles de
ans celles de Chartres et
reparut dans sa ville na-
recevoir les éléments de
e, qu'il perfectionna par
Bologne. La qualité de
lui donne fait préjuger
dans cette ville, le titre
en droit. Après avoir des-
se simple clerc l'église
l se retira dans l'abbaye
rte, dont il devint abbé
déploya, sous ce titre,
ens, que le concile pro-
sens le chargea presque
nander à Louis-le-Jeune
meurtre commis sur le
église d'Orléans par un
pays. Le monarque reçut
it l'abbé de St. Euverte,
outs du meurtrier en prin-
de le menacer de mort,
sistait de ses poursuites.
ans son abbaye, Etienne
ir l'église, ruinée par les
avant de prendre l'ad-
de celle de Ste. Gene-
ris. Son mérite y parut
jour, qu'il eut part aux
plus importantes de son
solicitation de Philippe-
se chargea d'arrêter les
du duc de Bretagne; et,
onstances épineuses, mé-
ent tous les intérêts, que
le choisit pour un des
Louis VIII, son fils aîné.
Etienne devint évêque de
e de ses plus belles lettres
ute celle par laquelle il

oppose le tableau de sa conduite aux
calomnies de Berthies de Cambrai.
Ses diocésains rendaient, à ses ta-
lents connus comme à son épiscopat,
la plus éclatante justice quand il
mourut, le 12 septembre 1203.
Etienne de Tournai nous a laissé tren-
te-un Sermons, dont quelques-uns
peuvent aller de pair avec ceux de
Barlette ou d'Olivier Maillard. Tel
est celui dans lequel, historien d'un
mariage entre le démon et l'hypo-
crisie, il décrit les habits des deux
époux et les mets du festin nuptial.
Tel est encore le sermon de Noël,
où il donne au Verbe divin des con-
jugaisons, des temps et des modes
à la manière des grammairiens. Ses
lettres lui font plus d'honneur; im-
primées d'abord en 1611 au nombre
de deux cent quarante, par les soins
de Jean Marron de Baieux, le P.
Claude Dumolinet en ajouta quarante-
sept dans la seconde édition, publiée
en 1682. Plusieurs d'entr'elles appar-
tiennent essentiellement à l'histoire
de son temps; les pensées en sont
naturelles, le style concis, malgré
l'affectation d'anathèse et quelques
expressions mal appliquées. Nous
terminerons par une citation de sa
85^e. lettre, où Etienne de Tournai,
rendant justice à ses compatriotes,
dit: *Solent plerique Aurelianensium
aurei inter alienos esse qui nec
argentei fuerant inter nos.* P—D.

ÉTIENNE, imprimeurs. V. Es-
TIENNE.

ÉTOILE (PIERRE TAISAN DE L')
naquit à Orléans vers l'an 1480, d'un
père qui, premier magistrat de la ville,
désirait que son fils parcourût la même
carrière que lui (1). Ce dernier se livra

(1) Les éditeurs de Mordri, et Baillet lui-même,
ne donnent sur ce savant professeur ce droit que
des articles imparfaits. Nous tirons l'extrait suivant
de manuscrits du temps, dont quelques uns même
passent pour lui avoir appartenu.

donc tellement à l'étude approfondie de la jurisprudence, qu'en 1512 il obtint une place de docteur-régent en l'université d'Orléans. Sa manière d'enseigner multiplia singulièrement le nombre de ses écoliers, parmi lesquels nous distinguerons le célèbre Jean Chauvin, plus connu sous le nom de Calvin, dont l'entrée à l'université d'Orléans date de 1527. Pierre de l'Etoile fut beaucoup plus son ami que son partisan. Marie de l'Etoile, connue par ses liaisons avec Théodore de Beze, qui, dans ses *Juvenilia*, l'a célébrée sous le nom de Candide, était nièce du savant professeur : elle mourut jeune. Les amateurs se rappellent encore avoir distingué l'épithape latine et française que Théodore de Beze avait fait graver sur sa tombe. Son attachement à la nièce s'étendit jusqu'à l'oncle, qu'il cite comme le plus subtil (*acutissimus*) jurisconsulte des docteurs de France. Pierre de l'Etoile, après avoir perdu sa femme, devint chanoine d'Orléans et archidiaque de Sully. Sous ces deux titres il parut, en 1528, au concile provincial de Paris, où il s'éleva contre les nouvelles opinions avec tant d'énergie, que François I^{er}. crut devoir se l'attacher, en le revêtant d'un office de conseiller au parlement et de président aux enquêtes. Il en remplissait les devoirs quand il mourut, le 21 octobre 1537, avec la réputation d'un des plus habiles magistrats de son siècle. Gentien Hervet et Vulteius se joignirent à Théodore de Beze pour jeter des fleurs sur sa tombe. Baillet met son fils unique au rang des enfans célèbres, sous le nom de *Stella*. C'est de lui que descend l'auteur si connu du Journal d'Henri III et d'Henri IV. Pierre de l'Etoile, son aïeul, nous a laissé les ouvrages suivans : I. *Petri Stelle*

brevis repetitio legis, Orléans, in-4°. Dumoulin désigne ce livre sous le nom de *Docta repetitio*. II. *Petri Stelle Aurelii repetitiones*. Paris, 1528; Orléans, 1531; explication donnée à différentes lois romaines sur lesquelles les jurisconsultes n'étaient pas d'accord. L'ouvrage sur la rhétorique, dont parle le journaliste d'Henri III, est de Louis de l'Etoile. P—s.

ÉTOILE (PIERRE DE l'), grand audiencier de la chancellerie, vint à Paris, vers 1540. Son père et son aïeul avaient rempli des charges honorables au parlement, et il était parent ou allié des familles les plus distinguées dans la robe. Il se démit de sa charge en 1607, circonstance qui semble prouver qu'à cette époque il était déjà avancé en âge. Il mourut dans les premiers jours d'octobre 1611, et fut inhumé à l'église Saint-André-des-Arcs, sa paroisse. L'Étoile tenait depuis 1574 un journal de sa vie qui se passait à Paris; sa situation le mettait à même d'apprendre bien des particularités toujours ignorées du public, et qui servent cependant à expliquer les causes d'un grand nombre d'événemens. Il recueilli aussi les bruits populaires qui lui paraissaient mériter quelque confiance; mais comme ces bruits se contredisaient souvent, et que ce qui était vérité la veille devient problématique le lendemain, il n'affirme point ce qu'il croit douteux, ou se rétracte avec la plus grande facilité. On lui a reproché d'avoir mêlé, dans ce journal, à des récits importants, des détails de famille et des articles insignifiants. On devrait y voir, au contraire, la preuve qu'il ne songeait pas à rendre jamais public ce journal; et ce serait une raison de plus de l'estimer, pour ceux qui savent qu'un auteur de profession, quel que soit son amour pour

trahit toujours par les personnes sous les yeux de l'ouvrage doit passer. On ne peut pas d'assurer que l'Etoile est un des livres de ceux qu'on puisse lire sur les règnes dont il a traité. C'est un bon citoyen, très patriote, zélé pour la gloire et le bonheur de la France, et un ennemi de la tyrannie et de leurs adhérents. Une remarque suffit pour faire connaître les articles de son journal. On peut trouver quelques particularités. Le manuscrit original de l'Etoile, formant 5 volumes, avait été légué par Pousse-Etoile, son petit-fils, à son neveu, à Saint-Acheul d'Amiens; mais comme ce qu'il est devenu dans ces derniers temps. C'est de ce manuscrit qu'ont été extraits les deux volumes suivants : le *Journal de France*, par le d'Albion, à Paris, 1720, 2 vol. in-8°, avec quelques notes et des notes, est un peu différent des précédentes; mais la meilleure est celle qu'a donnée M. de La Haye (Paris), 1741, 4 vol. in-8°. Outre les addi-

tions faites dans le texte, d'après le manuscrit original dont il avait eu la communication, l'éditeur a placé en tête de l'ouvrage des notes de Duchat, et au bas des pages celles de Godefroy et les siennes particulières. Il a, en outre, réimprimé, à la suite, des pièces très curieuses, et la plupart devenues très rares; entre autres, la *Tragédie de Gaspard de Coligny*, par Chanteloupe; le *Discours merveilleux de la vie de Catherine de Médicis*, par Henri Estienne; la *Véritable Fatalité de Saint-Cloud* (V. GUYARD); la *Guisiade*, de P. Mathieu; la *Description de l'île des Hermaphrodites* et la *Confession de Sancy* (V. AUBIGNÉ); II. *Journal du règne de Henri IV*. Jean Godefroy fit imprimer pour la première fois ce journal à la suite de celui de Henri III, sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de France, depuis 1515 à 1611*, Cologne (Bruxelles), 1719, 2 vol. in-8°. Les articles qui concernent les années de 1515 à 1574 sont en petit nombre, et paraissent avoir été extraits de quelques manuscrits du temps; dans la copie de celui de l'Etoile, dont s'est servi Godefroy, il existait une lacune du 15 mars 1594 au 4 juillet 1604 : cette lacune a été remplie d'après un manuscrit de la bibliothèque du président Bouhier, dans l'édition du *Journal de Henri IV*, publiée par l'abbé d'Olivet (Paris), 1752, 2 v. in-8°. Une lacune plus considérable (du 2 août 1589 au 1^{er} avril 1594, et de 1598 à 1602, n'a été remplie que dans le *Supplément au Journal du règne d'Henri IV* (Paris), 1756, 2 vol. in-8°, qui fait suite à l'édition de 1752. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de La Haye, 1741, 4 vol. in-8°, avec des remarques du chevalier G. B. A., initiales sous les-

quelles on a cru reconnaître le P. Bouges, religieux augustin, mais qui cachent plus probablement l'infaigable abbé Lenglet-Dufresnoy. L'éditeur a inséré dans le 4^e volume, comme preuves justificatives, des pièces curieuses; entre autres, la *Rencontre de d'Espernon et de Baraillac aux enfers*; la *Chemise sanglante de Henri-le-Grand*; les *Factious* du capitaine Lagarde et de M^{lle}. de Comans, etc. Cette édition se joint à celle du Journal de Henri III, du même format. Les curieux recherchent encore l'édition de ces deux ouvrages publiée par Jean Godefroy, et qu'on a indiquée ci-dessus, à raison des différences qui se trouvent dans le texte. W—s.

ETOILE (CLAUDE DE L'), sieur du Saussay, fils du précédent, l'un des premiers membres de l'académie française, naquit à Paris, vers 1597. La fortune qu'il avait eue en héritage de son père lui permit de se livrer uniquement à son penchant pour la littérature; mais la faiblesse de sa santé et le goût très vif qu'il avait pour les plaisirs l'empêchèrent de faire de grands progrès, et de se hasarder à entreprendre quelque ouvrage de longue haleine. L'Étoile passait pour un esprit fin et délicat, bon juge des productions littéraires; aussi l'académie le chargea-t-elle de donner ses observations sur la versification du *Cid*. Il avait lu dans une des premières séances de cette compagnie un discours de l'excellence de la Poésie, et de la rareté des Poètes parfaits, où, dit Pelisson, il déclame fort agréablement contre la servitude de la rime, et se venge de tout le mal qu'elle lui avait fait souffrir. Le cardinal de Richelieu aimait l'Étoile, et l'avait mis au nombre des cinq auteurs qui travaillaient pour son théâtre; mais on ne voit pas qu'il ait tiré aucun avan-

tage réel de cette protection. Un riage d'inclination acheva de déserter ses affaires qu'il avait toujours négligées; il fut contraint de se retirer avec sa famille dans un petit château qui lui restait, et où il mourut en 1651 ou 1652. Pelisson dit qu'il étoile travaillait excessivement vite, et qu'il les lisait à sa suite (ou a dit la même chose de l'herbe et de Molière), croyant vers n'avaient pas leur entière attention, s'ils n'étaient remplis d'une certaine beauté qui se fait sentir aussitôt même les plus grossiers. On a de lui: I. des *Poésies diverses* primées dans les recueils de Paris, 1643, in-4^o; III. *l'He des Filoux*, comédie, Paris, in-4^o; 1650, in-12. Il a une autre comédie imparfaite intitulée: *le Secrétaire de Saint-nocent*. — ETOILE (Pierre semothé de l') fils du précédent, chanoine régulier, abbé d'Acheul d'Amiens, mort en 1711, auteur des ouvrages suivants: I. *tre à un Curieux, sur d'anciens numents découverts en 1697*, le grand autel de l'abbaye de Notre-Dame, dite de Saint-Acheul qui était autrefois l'église cathédrale d'Amiens, 1697, in-4^o. II. *bre de M. Thiers, en réponse à une dissertation de M. Lestorq, une critique de la vie de St. Sulpice évêque d'Amiens, Liège, 1712*. III. *Remarques critiques sur la justification de la translation de Firmin*, 1714, in-12, contre Lestorq. IV. *Histoire de l'Abbaye Saint-Acheul*, in-4^o, 1715. V. *Oraison funèbre de Susann Friches de Brancœur, abbess de Notre-Dame du Paraclet*, à Amiens, 1681, in-4^o. VI. *Oraison fun*

vis - Thérèse d'Autriche, 1684, in-4°. VII. *Les curies de l'Aquitaine et du Lan-*, manuscrit. W—s.

USCILLE était femme de l'empereur Trajan - Déce. On cherche vainement dans les historiens antiques traits de la vie de cette femme ; son nom est même entièrement inconnu, et, sans les médailles et les inscriptions publiées par Muratori, on ne saurait point qu'elle fut la femme de Trajan-Dèce, et mère des empereurs Sévère et Hostilien. Pendant le règne de ce dernier, elle se fit assez court de l'empereur et se fit frapper en son honneur d'Étrusque. Un grand nombre de médailles grecques que romaines, nous font connaître les différents noms qu'elle portait (*Herennia, Etruscilla, Cupressenia*). Beauvais, qui ne savait probablement pas l'inscription de Muratori, a mal à propos traduit les lettres ΚΟΡΗ qui se trouvent abrégées, comme prénoms, sur les médailles grecques d'Étruscille par *Corina*, au lieu de *Cupressenia*. Pellerin en cite deux autres qui donnent celui d'*Annia*. Ses noms en or sont très rares, et les médailles sont moins communes que les autres.

T—π.

ETTLIN (PETZEMAN) fut un Lucernois dans les guerres de la République, et greffier à Lucerne en 1790. Il est le premier qui ait écrit la *Chronique de la Suisse* au commencement de 1797, à Bâle, et on a une nouvelle édition, donnée en 1807 par le professeur Spreng, de Lucerne, qui mêle beaucoup de fables à son récit ; mais il donne des détails intéressants sur les guerres de Bourgogne et de Souabe. On a de lui une *Vie de Nicolas de Flue*, en manuscrit. — EGLOF ETTKALIN, qu'on

croit père du précédent et originaire de Brugg en Argovie, fut de même greffier à Lucerne depuis 1427 ; il avait aussi composé une *Histoire de la Suisse* qui s'est perdue. Il mourut en 1452. U—r.

ETTMULLER (MICHAEL) naquit à Leipzig, le 26 mai 1644. Après avoir étudié les langues savantes, les mathématiques et la philosophie, d'abord dans sa ville natale, puis à Wittenberg, il revint à Leipzig, et se consacra entièrement à la médecine. En 1663 il obtint le baccalauréat, et la licence en 1666. Jaloux d'augmenter ses connaissances déjà très étendues, il voulut, avant de prendre ses derniers degrés, visiter les pays les plus célèbres par l'éclat avec lequel les sciences y étaient cultivées. Il commença cet intéressant voyage par l'Italie, séjourna quelque temps dans les villes les plus remarquables de cette belle contrée, telles que Naples, Rome, Florence, Bologne, Venise, Padoue, Pise, Pavie, Milan et Turin. Ensuite il traversa les Alpes, se rendit à Paris, où il demeura sept mois ; puis il passa en Angleterre, et de là en Hollande. Son intention était de suivre pendant un hiver entier les leçons des savants professeurs de l'université de Leyde, lorsqu'il fut rappelé par ses parents à Leipzig, où il reçut le doctorat le surlendemain de son arrivée, 20 août 1668. Ce titre fut l'avant-coureur de dignités nouvelles. L'académie des Curieux de la nature admit le jeune docteur au nombre de ses membres en 1670, et la faculté de Médecine en 1676. L'université de Leipzig lui confia la chaire de botanique, et le nomma professeur extraordinaire de chirurgie. Etmuller remplit avec distinction ce double emploi ; mais il n'en jouit que fort peu de temps ; car il cessa de vivre le 9 mars

1685. Divers biographes regardent cette mort prématurée comme la suite d'une opération de chimie. Les fastes de cette science offrent des exemples malheureusement trop multipliés de ces funestes résultats. Cependant Michel-Ernest Etmuller, qui a donné la vie de son père, et détaillé minutieusement les symptômes de la fièvre hectique à laquelle il succomba, ne lui attribue point une pareille origine. Etmuller n'a écrit que de courtes dissertations, de minces opuscules, et pourtant il a joui d'une immense renommée. Ses plus faibles productions étaient réimprimées, traduites et commentées; ses leçons, avidement recueillies par de nombreux auditeurs, rédigées par fois avec beaucoup d'exactitude, n'en étaient pas moins reçues favorablement du public. Il avait l'art d'intéresser, de séduire par une élocution facile, par des arguments plus captieux que solides, comme il est aisé de s'en convaincre par la lecture des ouvrages qui portent son nom : I. *De singularibus*; Etmuller défendit cette thèse en 1665, sous la présidence de Welsch, et la reproduisit en 1685; il y donne des préceptes assez judicieux sur les prétendus spécifiques, et s'élève fortement contre les arcanes. II. *Medicina Hippocratis chimica*, Leipzig, 1670, in-4°; *ibid.*, 1679, 1684; Leyde, 1671, in-12. Entraîné, par son enthousiasme pour la chimie, dans des hypothèses frivoles, Etmuller prête ses propres opinions à Hippocrate, dont il dénature étrangement la doctrine. III. *Vis Opii diaphoretica*, Leipzig, 1679, in-4°; Iena, 1682, in-4°; Venise, 1727, in-4°. Cet opuscule mérite l'éloge qu'en fait le savant Haller. L'auteur démontre que l'opium accélère la circulation du sang, et augmente la chaleur, proprié-

tés qu'on a depuis annoncées et nouvellement découvertes. Par ses œuvres publiées sous le nom d'Etmuller, après la mort de ce professeur, on distingue : IV. *Chimica ruralis ac experimentalis curiosam curam Joannis Christophori A. Leyde*, 1684, in-4°. V. *Theoria et praxi generali in hoc est fundamenta medicinarum privatim tradita, luci publicè primum donata*, etc., Franck, Leipzig, 1685, in-4°. VI. *omnia theoretica et practica. cedit chirurgia medica..... methodus consultatoria*, etc. 1685, in-4°. VII. *Opera omnium nempè Institutiones medicinarum notis; Collegium practicum rursus et speciale de morbis virgularum et infantium; Co. chirurgicum; Notæ in Methodum de formulis medicinarum præscribendis, in Davidovici Dissertationes pharmacas, et in Schræderi pharmacopœiam..... cum præfatione* (Frank à Frankenu, Franck, 1688, in-folio. VIII. *Opera theoretico-practica.... curæ Joannis Caspari Westphali*, fort, 1676, 2 vol in-fol. Cette édition, proclamée comme une amélioration de celle de Frank, est prouvée fautive, parce qu'elle fourmille de fautes, et que l'éditeur a obscurci le texte par ses commentaires. IX. *Operum omnium medicinarum physicom editio novissimè et accuratè felicior, operâ et studio Chauvin*, Lyon, 1690, 2 vol in-fol. X. *Opera omnia in compendium redacta*, etc., Londres, 1701, Amsterdam, 1702, in-8°. M.

éditons la plus recherchée n'aurait celle que publia le père, sous ce titre : *Opera theoretico-practica, per fistulam Ernestum, qui in uibus hactenus scaturerunt gustulit, hiulca supplevit, restituit, superflua delevit, ex manuscriptis paternis addidit*, Francfort, 1708, in-8°. Il n'existe point de traduction complète des œuvres d'Ettmais bien des traductions allemandes et françaises devenues : il suffira de signaler celles ; encore se bornera-t-on aux principales : I. *Nouvelle médicale, avec une Dissertation sur l'infusion des liqueurs visqueuses*, Lyon, 1691, in-8°. II. *Pratique de chirurgie inait paru à Leipzig en 1668. aux Instituts de médecine, 1673, in-8°. III. Pratique de la médecine sur les Malades des hommes, des femmes et des enfants, avec des Dissertations sur l'épilepsie, le mal hypocondriaque, la douleur hypocondriaque, la morsure de vipère*, Lyon, 1698, in-8°. *De epilepsia* avait été soulevée, en 1676, par Weinmann. *De temulentia*, en 1678, par Celle. *De malo hypochondriaco*, en 1676, par Tropanegger ; celle de Blum ; celle *De corruptione*, en 1681, par Widemann. *De morsu viperae*, en 1698, par Ettmuller, sous la présidence de Sulzberger. IV. *Pratique de médecine, traduction de Daniel Ludovic, com-*

menté, Lyon, 1710, 2 vol. in-8°. La notice biographique dont Michel Ernest Etmuller a enrichi l'édition qu'il a publiée des œuvres de son père, a été publiée isolément en 1703, et se retrouve dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum*, de Manget. Nous avons en outre le *Programma academicum in funere Michaelis Etmuller* par Joachim Feller, Leipzig, 1673, in fol., etc. — ETTMULLER (Michel Ernest), fils du précédent, né à Leipzig le 26 août 1673, fit de bonnes études à Zittau et à Altenbourg. En 1692 il se rendit à l'université de Wittenberg, où il termina son cours de philosophie. Revenu à Leipzig en 1694, il prit le degré de maître-ès-arts, et se consacra ensuite à la profession que son père avait illustrée. Pendant trois années il suivit exactement les savantes leçons de Bohn, de Lange, de Pauli, d'Ortloh ; puis il voyagea en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, et fut, à son retour, promu au doctorat. Bientôt Etmuller reçut des témoignages publics de confiance et d'estime. Il fut nommé tour à tour professeur extraordinaire, puis ordinaire, d'anatomie, de chirurgie, de physiologie, de médecine, à l'université de Leipzig, médecin du Lazaret, assesseur de la faculté, membre de l'académie impériale des Curieux de la nature, dont il devint directeur en 1730. Etmuller mourut le 25 septembre 1732, et par conséquent il exerça la médecine pendant 35 ans. On voit avec surprise que, durant ce long espace de temps, il n'a pas composé un seul ouvrage considérable, quoiqu'il méritât par de grands talents les dignités dont il fut en quelque sorte comblé. Il se borna à recueillir soigneusement les œuvres de son père, à insérer des mémoires dans diverses

collections, et à fournir des matériaux pour les thèses qui furent défendues sous sa présidence. Parmi ces thèses fort multipliées, qui lui sont assez généralement attribuées, il en est un petit nombre qui doivent être signalées soit par l'importance du sujet, soit par la manière neuve ou ingénieuse dont il est considéré. Telles sont les suivantes : I. *Tactus sensuum externorum moderator*, 1695. II. *Corpus humanum sympathicum*, 1701. III. *De lectionis auctorum in medicinâ*, 1702. IV. *De medico mendace*, 1709; V. *De aegroto mendace*, 1710; VI. *De tormentis et pœnis sustinendis*, 1711; VII. *De effectibus musica in hominem*, 1714; VIII. *De diligentia Hippocratis continuandâ*, 1720; IX. *De divinationibus medicis*, 1725. Gottlob Frédéric Jenichen a publié : *Programmata in funere Michaelis Ernesti Etmuller*, Leipzig, 1752, in-fol.

EUBULUS, poète comique grec d'Athènes, et fils d'Euphranor, vécut au commencement de la 101^e. olympiade. Suidas lui assigne un rang intermédiaire entre la comédie *vieille* et la *moyenne*. Le même lexicographe lui attribue vingt-quatre pièces de théâtre, et Athénée cinquante; mais Meursius, dans sa Bibliothèque attique, lui en donne jusqu'à soixante et une. De nombreux fragments de ce poète se trouvent cités dans Athénée, et les plus importants ont été recueillis par Hertellius (*Bibl. veter. comio.*), et par Grotius, dans ses *Excerpta de trag. et comœd. græc.* Les fragments d'Eubulus ont également été imprimés, avec les *Petits Poètes grecs* de Winterton, in-8^o, Cambridge, 1635, et Londres, 1712. Ce poète aimait singulièrement les jeux de mots, les énigmes surtout, et en semait volon-

tiers ses pièces; mais si elles n'étaient pas, en général, d'un meilleur ton que la seule qui nous reste de lui (*de Podice*), il est probable qu'elles ne durent guère réussir auprès d'un peuple poli et spirituel. Eubulus permit, dans l'une de ses pièces, au sage de vider trois coupes : celles de la Santé, de l'Amour et du Sommeil. C'est mal à propos que Giraldi a confondu notre poète avec un Eubulus, tyran d'Atarnes, dont Pollux fait mention, IX, Sect. 95. — Deux orateurs de ce nom occupèrent la tribune d'Athènes à l'époque même où Démosthènes la rendait à jamais célèbre. Le premier, fils de Spintharus, était de Probalyse; et Démosthènes parle de lui dans son discours contre *Nœera*; mais le plus remarquable est *Eubulus* d'Anaphlyste, bourgeois de l'Attique. Jaloux de la réputation naissante de Démosthènes, et ne pouvant lui opposer les armes d'un talent égal, il recourut à celles de l'intrigue et de la calomnie, et se fit un système de défendre tous ceux que l'orateur se croyait en droit d'attaquer. C'est ainsi qu'il prit successivement en main la cause de Midias et celle d'Eschine, dans la fameuse affaire de l'ambassade. Il rendit néanmoins quelques services à la république, comme administrateur des finances; il augmenta les revenus de l'état, fit construire des flottes, et orna la ville de monuments. C'est lui qui proposa et fit rendre le décret qui défendait d'appliquer à aucun autre objet les fonds destinés aux spectacles et aux divertissements publics; décret funeste, dont Démosthènes fit adroitement sentir le danger dans sa première *Olynthienne*. L'historien Théopompe (Livre X de ses *Philippiques*, cité par Athénée, Livre IV, et par Harpocraton, au mot *Eubulus*), nous a laissé 12

Tableau des mœurs de cet auteur, qui ne donne pas, de lui, une idée fort avantageuse : « Son luxe, dit-il, surpassa de beaucoup celui des Tarentins ; ceux-ci dépensaient leurs richesses en repas somptueux, et Eubulus épuisa les revenus de l'état à entretenir des mercenaires. » Il n'est pas surprenant qu'un tel homme se soit montré accessible à la corruption ; et qu'ennemi apparent de Philippe, il en ait été le partisan secret. Il faut donc le compter au rang de ces démagogues turbulents qui ne manquent jamais d'entraîner la ruine des états, assez imprudents pour s'abandonner à leurs conseils. A. D. R.

EUCADMUS (Voy. ARISTOXÈNE).
EUCHER (S.), évêque de Lyon, fut appelé par sa naissance aux honneurs du monde, avant de l'être par sa vocation à ceux de l'Eglise. Il fut d'abord sénateur, se maria, eut deux fils, Salonius et Véran. Dès qu'ils furent en âge de commencer leurs études, il les envoya au monastère de Lérins, où il les alla joindre après la mort de sa femme. Mais bientôt il chercha pour lui une plus parfaite solitude dans la petite île de Jéro, voisine de celle de Lérins. Trouvant encore quelque chose à désirer dans cette nouvelle retraite, il avait formé le projet de passer en Egypte, pour fortifier sa foi par la vue des grands exemples de piété qu'offraient alors ces contrées. Cassien lui épargna ce voyage, en lui adressant quelques-unes de ses conférences, où il lui mettait, comme sous les yeux, la vie des solitaires de la Thébaïde. Euché s'appliqua à un genre de vie semblable, et, capable ensuite par sa propre expérience d'en apprécier tous les avantages, il écrivit, sur ce sujet, à saint Hilaire une longue lettre qui parut sous le titre d'*Eloge du désert*. Un

parent d'Eucher, nommé Valérien, vivait au milieu des richesses et des grandeurs ; le saint, en ayant pitié, essaya de le détacher de ces vanités, par son traité du *Mépris du monde et de la philosophie du siècle*. Comprenant la nécessité de peu se fier dans sa conduite à ses seules lumières, Euché était en correspondance avec saint Honorat, évêque d'Arles. Quelquefois ces pieux personnages mêlaient, dans leurs relations, l'agrément au sérieux. Euché, répondant un jour à une aimable lettre de son ami, et faisant allusion aux tablettes de cire sur lesquelles elle était écrite, lui disait que le miel avait été remis dans la cire. La réputation d'Eucher fit jeter les yeux sur lui dès que le Siège épiscopal de Lyon vint à vaquer. On ne sait précisément en quelle année il y fut appelé, mais il assista, en 441, au premier concile d'Orange, présidé par son ami saint Hilaire. Il n'est pas plus facile de fixer l'époque de sa mort ; on peut seulement conjecturer qu'elle arriva sous le règne des empereurs Valentinien III et Marcien. Outre les deux écrits dont nous avons parlé, Euché a laissé un *Traité des formules spirituelles*, qu'il ne destinait qu'à l'instruction de ses enfants, et les *Actes du martyr de la légion thébaine*, faussement attribués à un autre Euché qu'on fait évêque de Lyon cent ans environ après le premier, et dont il est impossible de constater même l'existence. Tous ces ouvrages sont en latin. On a donné une édition des œuvres de S. Euché, à Rome, en 1564 ; les diverses pièces qu'elle renferme ont été plusieurs fois imprimées séparément ; elles font partie de la Bibliothèque des Pères.

E — N.

EUCHIR ou **EUCHIRUS**, sculpteur grec, de Corinthe, florissait entre

la 40^e. et la 50^e. olympiade; il eut pour maîtres Syndras et Chartas de Lacédémone, et pour élève Cléarque de Rhegium, qui montra la sculpture à Pythagore; on croit que ce fut lui qui apporta en Italie et qui fit connaître aux Etrusques les premiers éléments de l'art de modeler; il fut amené en Etrurie avec un autre artiste, nommé Eugramme, par Démarate, que les troubles de Corinthe forçaient de s'expatrier, et qui fut père de Tarquin l'ancien. Un autre Euchir, athénien, fils du sculpteur Ebulide et sans doute son élève, se distingua par une statue de Mercure en marbre. Phine assure qu'il réussissait surtout dans les statues d'athlètes, de guerriers, de chasseurs et de sacrificateurs; rien n'indique le temps où il a vécu. L.—S.—E.

EUCLIDE fut premier archonte d'Athènes, la seconde année de la 94^e. olympiade, 403 ans avant J.-C., immédiatement après l'expulsion des trente tyrans. On fit à cette occasion une révision générale des lois de la république, et l'on fit un choix de celles qui devaient être observées à l'avenir. On adopta aussi, pour les actes publics, l'alphabet ionien, de vingt-quatre lettres, au lieu de l'ancien, que les Athéniens avaient toujours conservé; cela donna à Euclide une espèce de célébrité, et il est souvent question, chez les anciens, des lois et de l'alphabet en usage depuis l'archontat d'Euclide: il nous est d'ailleurs entièrement inconnu. Larcher croit qu'il est le même que celui qui avait été l'un des trente tyrans; mais cela est peu croyable; les trente tyrans, en effet, furent exclus de l'amnistie qui fut accordée sous son archontat pour tous les délits politiques antérieurs. C.—R.

EUCLIDE de Mégare, ville voi-

sine de l'Attique, puisa le goût de la philosophie dans les écrits de Parménides; il s'attacha ensuite à Socrate, dont il fut un des disciples les plus assidus. Aulugelle raconte même que, pendant les guerres de Péloponnèse, les Athéniens ayant défendu sous peine de mort aux Mégariens de mettre le pied sur l'Attique, Euclide prenait des vêtements de femme et venait, pendant la nuit, entendre Socrate. Platon le met au nombre de ceux qui furent présents à la mort de son maître. Après cet événement, Euclide retourna à Mégare, et sa maison servit de retraite à Platon et à quelques autres disciples de Socrate, que la crainte de la persécution obligea de quitter Athènes pour le moment. Euclide ouvrit ensuite une école de philosophie, et fut fondateur d'une nouvelle secte, qui prit le nom de Mégarienne; elle fut aussi appelée *éristique* ou *disputante*, parce qu'au lieu de s'y livrer à la recherche de la vérité, on ne s'y occupait que de disputes et de vaines subtilités. C.—R.

EUCLIDE, auteur des plus anciens éléments de géométrie qui nous soient parvenus, et que par cette raison on regarde comme l'un des pères de la science (Voy. APOLLONIUS de Pergé). On l'a confondu long-temps avec Euclide de Mégare, disciple de Socrate et fondateur d'une secte de philosophie qui poussa jusqu'à l'excès les subtilités de la dialectique. Le lieu de la naissance de celui qui fait le sujet de cet article, est inconnu. Proclus Diodochus, l'un de ses commentateurs, nous apprend qu'il ouvrit une école de mathématiques dans Alexandrie, sous le règne de Ptolomée, fils de Lagus, plus de trois cents ans avant l'ère chrétienne; et Pappus vante sa bienveillance pour tous ceux qui travaillaient aux progrès de la géo-

voilà ce qu'on sait sur la vie et le caractère d'Euclide ; il ne nous reste à parler que de ses ouvrages : quelques-uns sont perdus. Les seuls que nous possédons, le plus remarquable a simplement pour titre *Éléments*, ce qui semble indiquer qu'il contient le corps entier des mathématiques sur lesquels reposaient alors les mathématiques pures. Il est composé aujourd'hui de 15 livres ; mais les dix derniers sont attribués à un autre mathématicien d'Alexandrie, sur le nom d'Euclide. Celui-ci n'est point par conséquent l'inventeur de tout ce qui renferme son ouvrage : des mathématiciens plus anciens que lui, Hipocrate de Chio, par exemple, avaient écrit des *Éléments* ; mais Euclide les perfectionna sans doute, perfectionna les démonstrations dans lesquelles ses prédécesseurs avaient mal réussi, et donna enfin un tout qui, par des raisonnements plus sévères, plus rigoureusement exacts, fit passer ces ouvrages du même genre que les siens, et devint la base de l'enseignement des mathématiques. Ses *Éléments* furent commentés d'abord par Théon d'Alexandrie, et par Pappus, que nous avons déjà cité ; quelque succès qu'ils aient eu à l'école d'Alexandrie, ils demeurent, comme tous les livres grecs, inconnus des Occidentaux, dans le moyen âge. Les faibles connaissances des mathématiciens de ce siècle ne leur acquéraient en géométrie que ce qui était tiré des ouvrages de Pappus et d'un écrit intitulé : *De principiis geometriæ*, attribué à S. Augustin (V. Montucla, *Histoire des mathématiques*, tome I, pag. 212). Ce ne fut qu'au 12^e. et au 13^e. siècles, qu'Athelard, en Angleterre, et Jean Campano, en Italie, commencèrent à déchiffrer et à traduire ces ouvrages sur des versions arabes ; car

les savants de cette nation s'étaient empressés de le faire connaître à leurs compatriotes, et le Commentaire du géomètre persan, Nassir-Eddin, a joui d'une grande réputation. Cependant il y a quelque lieu de croire que Boèce avait fait une traduction latine complète d'Euclide ; mais elle n'est point venue jusqu'à nous : ce ne fut même que long-temps après la renaissance des lettres, et lorsque les versions eurent été multipliées par la voie de l'impression, qu'on introduisit dans l'enseignement des écoles, au moins une partie des *Éléments* d'Euclide. Pour se former une idée de l'ouvrage entier, on pourrait le considérer comme composé de quatre parties. La première comprendrait les six premiers livres, et se diviserait en trois sections ; savoir : la démonstration des propriétés des figures planes traitée d'une manière absolue, et comprise dans les livres I, II, III et IV ; la théorie des proportions des grandeurs en général, objet du 5^e. livre, et l'application de cette théorie aux figures planes. La seconde partie renfermerait les 7^e., 8^e., et 9^e. livres, qu'on désigne par l'épithète d'*arithmétiques*, parce qu'ils traitent des propriétés générales des nombres. La troisième partie serait formée du 10^e. livre seulement, où l'auteur considère en détail les grandeurs incommensurables, et qu'il termine en prouvant que la diagonale d'un carré et son côté ne sauraient avoir de mesure commune. Ces remarques sont bien plus anciennes, puisque Platon (vers la fin du VII^e. liv. des Lois) regarde ceux qui n'ont pas d'idée de cette incommensurabilité comme plongés dans une ignorance comparable à celle des animaux. La 4^e. partie, enfin, se composerait des 5 derniers liv., qui traitent des plans et des solides. De

tout ce grand corps de doctrine, on n'a fait passer dans l'enseignement que les six premiers livres, le XI^e. et le XII^e. On ne s'est pas toujours astreint à les traduire; mais les propositions qu'ils contiennent composent le fonds de tous les éléments de géométrie, sous quelque forme qu'on les ait présentés. On a souvent laissé de côté le V^e. livre, parce que les notations de notre arithmétique, et encore plus celles de l'algèbre, ont considérablement simplifié la théorie des proportions. C'est par de semblables raisons que les autres livres arithmétiques, difficiles à lire maintenant, n'offrent guère plus d'intérêt que d'utilité. En empruntant leurs matériaux de l'ouvrage d'Euclide, les auteurs modernes en ont souvent changé l'ordre; et à ce sujet il s'est élevé deux opinions contradictoires qui ont été débattues avec assez de chaleur, et qui subsistent encore. L'enchaînement établi par Euclide, et même les formes de sa rédaction, sont regardés, par les uns, comme le dernier terme de la perfection de ce genre d'écrits; par les autres, comme des essais qui laissent à désirer un ordre plus naturel et des démonstrations plus simples. Ramus, qui déclara la guerre à la dialectique d'Aristote, accuse Euclide d'omissions et de redondance; il pense que ces imperfections conduisirent Ptolémée à demander s'il n'existait pas une voie plus facile pour apprendre la géométrie. Euclide, comme on sait, répondit que dans les mathématiques il n'y avait pas de chemin pour les rois. Antoine Arnauld et l'auteur de la Logique de Port-Royal ont blâmé l'ordre suivi par le géomètre grec et plusieurs de ses définitions (Voy. les *Nouveaux Éléments de la Géométrie*, et la quatrième partie de la *Logique de Port-Royal*); mais

si Arnauld, n'étant pas assez profond dans les mathématiques, et peut-être aussi à cause de la grande difficulté du sujet, échoua, comme Ramus et tant d'autres, dans les changements qu'il essaya de faire aux *Éléments* de géométrie, ses raisons pour blâmer ceux d'Euclide subsistent toujours dans leur entier. Il est bien vrai, quoi qu'on en puisse dire, qu'ils manquent de cet ordre qui, faisant naître, autant que cela se peut, les propositions les unes des autres, met en évidence toutes les analogies qui les lient, soulage la mémoire et prépare l'esprit à la recherche de la vérité. Est-il possible, dans l'état actuel de la science, de concilier cet ordre avec la rigueur des démonstrations? L'examen d'une pareille question passait les bornes que nous devons nous prescrire, qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur aux *Essais sur l'Enseignement en général*, et sur *celui des Mathématiques en particulier* (publiés par l'auteur de cet article, 1805, un volume in-8^o). Si elle était résolue affirmativement, ce qui nous semble possible, on ne serait plus fondé à donner une préférence absolue aux *Éléments* d'Euclide. Sans doute, comme reste précieux de l'antiquité, comme l'un des ouvrages de science que le temps a le moins jetés en arrière des connaissances actuelles, ces *Éléments* restent toujours au premier rang des ouvrages de mathématiques; mais leur enchaînement trop arbitraire, et le style dans lequel ils sont écrits souvent trop prolixes, quelque fois trop serrés, ne constitueraient plus le caractère essentiel de la méthode géométrique ou synthétique, par opposition à l'analyse des modernes. La véritable opposition de ces deux manières de traiter la science des grandeurs, consistant

ne est fondée sur la considération immédiate des propriétés des triangles, tandis que l'autre emploie des théorèmes combinés par des procédés de calcul. La première est la même elle-même : ce n'est pas la même que celle de tout autre géomètre, mais elle est une application de la méthode d'Euclide, qu'il ne faut pas confondre avec l'analyse ; car on fait de la même manière avec les signes algébriques qu'avec les figures géométriques, qui peut aussi être faite analytiquement, fournit des méthodes équivalentes à la résolution des équations. Quelques propositions du livre des *Data* ou *Données* d'Euclide, en sont des exemples remarquables. Ce traité, du genre de ceux qui sont indiqués dans l'article de Perce, comme servant à la solution des problèmes, a été particulièrement goûté par Newton, quand qu'une proposition nouvelle de voir le jour, à moins qu'elle n'eût été démontrée sans le secours d'Euclide, il croyait qu'une étude plus approfondie des *Data* l'aurait mis en mesure de se passer tout à fait de lui ; mais il est bien douter de rien dire de plus, que les auteurs eussent pu, par une autre voie, atteindre aux grands résultats qu'ils ont tirés des nouveaux livres d'Euclide, Pappus nous en indique encore les suites : *Introductio harmonica*, *secundus*, qui se rapportent à la *Phænomena*, qui contiennent la composition des apparences que l'on attribue au mouvement attribué à la voûte céleste, et qui se rattachent au livre de *Sphæra mobili* d'Aulonius (AUTOLYCUS) ; *Optica*, qui concerne la vision di-

recte et les miroirs, et dans lesquels se trouvent des fautes qui font croire qu'ils ne sont pas d'Euclide ; *Liber de Divisionibus*, qui traite de la division des polygones, qui ne s'est pas trouvé en original, et dont on n'a qu'une version latine, qui pourrait bien être celle d'un ouvrage du géomètre arabe Néhémet de Bagdad ; *Porismatum libri* ; *Locorum ad superficiem libri* ; *Fallaciarum libri* ; *Conicorum libri* ; ouvrages perdus. Le sujet du premier est encore une question parmi les géomètres familiarisés avec le style des anciens (voy. *Roberti Simson opera quædam reliqua*). A la fin des œuvres d'Euclide : se trouve un fragment très court, *De Levi et ponderoso*, dont on ignore l'auteur, et qui n'est d'aucun prix. Les éditions des œuvres de ce géomètre sont si multipliées, qu'on ne saurait entreprendre de les indiquer toutes ; voici les principales : 1°. Œuvres complètes : I. *Euclidis opera, græcè, cum Theonis expositione, curâ Simonis Grynæi*, Bâle, 1550, in-fol. II. *Euclidis quæ supersunt omnia, ex recensione Davidis Gregorii, græcè et latinè*, Oxford, 1703, in-fol. III. *Les Œuvres d'Euclide, en grec, en latin, et en français, d'après un manuscrit très ancien, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, par F. Peyrard, Paris, 1814, in-4°. Il n'a encore paru que le premier volume de cette édition, dans laquelle se trouvent les variantes de plusieurs manuscrits envoyés de Rome à Paris, par M. Monge, et dont l'un, qui offre des corrections très importantes dans le texte, paraît être le plus ancien de tous, et n'avoir jamais été consulté. L'éditeur pense qu'il date de la fin du 15^e siècle ; il a cela de remarquable, que les *Data* y sont placés immédiatement après le 15^e livre, et sépa-

rent ainsi du reste de l'ouvrage le 14^e. et le 15^e. qui sont attribués à Hypsicle. 2^e. Edition complète des *Eléments*, texte grec, comprenant l'exposition de Théon, et les quatre livres des *Commentaires* de Proclus sur le premier d'Euclide, Bâle, chez J. Hervage, 1533, in-fol. 3^e. Traductions latines, I. *Præclarissimum opus elementorum Euclidis perspicacissimi in artem geometriæ...* A la fin de l'ouvrage, on lit: *Opus elementorum Euclidis Megarensis in geometricam artem, in id quoque Campani perspicacissimi Commentationes finiunt. Erhardus Ratholdt, Augustensis impressor solertissimus, Venetiis impressit.* 1482. C'est la première publication des *Eléments* d'Euclide par la voie de l'impression. II. *Euclidis elementorum libri XV, unâ cum scholiis antiquis à Federico Commandino Urbinate in latinum conversi, commentariis quibusdam illustrati*, Pesaro, 1572, in-fol. Cette version a prévalu sur les autres, comme plus fidèle. III. *Euclidis elementorum libri XV, demonstrationibus accuratisque scholiis illustrati, auctore Christophoro Clavio*, 1574, in-8^o, 2 vol.; édition assez estimée pour les commentaires, et réimprimée plusieurs fois. IV. *Euclidis elementorum libri XV breviter demonstrati, operâ J. Barrow*, Londres, 1678, in-8^o. L'éditeur a resserré les démonstrations, au moyen de caractères abrégatifs déjà employés par Oughtred. V. *Elementorum Euclidis libri XV, ad græci contextus fidem recensiti et ad usum Tyrænonum accomodati, edente Baermann*, Leipzig, 1769, in-8^o, un vol. L'éditeur a resserré le style des démonstrations, employé quelques signes abrégatifs, ajouté quelques propositions, mais en petit nombre

et désignées par une marque particulière; en tout il s'est piqué de plus de fidélité que Barrow, mais il a omis les *Data*. VI. *Euclide Megarensis philosopho, solo introductore delle scienze mathematiche diligentemente roassettato, per Nicolo Tartalea Brisciano*. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. 4^e. Éditions qui ne contiennent qu'une partie des *Eléments*. Le nombre en est extrêmement considérable: Nous citerons seulement, I. *Analytici geometriae sex librorum Euclidis primi et quinti factæ à Christiano Herlino, reliquæ unâ cum commentariis et scholiis perbrevitè à eisdem sex libros geometriæ, à Cunrado Dasypodio, pro scholâ argentinensi*, 1566, in-fol. C'est quelque sorte une curiosité littéraire; le texte d'Euclide y est décomposé en syllogismes, ce qui n'allège pas les démonstrations, comme on peut le croire. II. *Euclidis elementorum libri priores sex, item undecimus et duodecimus, etc.*, Oxford, 1747, in-8^o. III. *Euclidis elementorum libri priores sex, etc., sublatiis iis quibus olim libri hi à Theone aliisve vitiatii sunt, et quibusdam demonstrationibus restituti à Roberto Simson*, Glasgow, 1756, in-4^o. L'éditeur a traduit cet ouvrage en anglais; il y a joint les *Data*, et la cinquième édition, publiée à Londres, en 1775, contient en outre les *Eléments* des deux trigonométries. IV. *Eléments de la géométrie d'Euclide, ou les six premiers livres d'Euclide, avec le XI^e et le XII^e.*, traduction nouvelle, par Frédéric Castillon, Berlin, 1775, in-8^o, 5^e. Les autres ouvrages d'Euclide imprimés à part: I. *Euclidis Data*, Claudius Hardy græcè unâ primum edidit, latinè vertit, scho-

stravit; adjectus est Ma-
osphi commentarius, græ-
inè, Paris, 1625, in-4°. II.
rudimenta musices, græcè
excusa, J. Pena interpre-
, 1557, in-4°. III. Euclidi-
sio harmonica, græcè etc.
ius vertit, ac notis explica-
les antiqui Musicæ auctores
sterdam, 1652, in-4°. Le li-
musique d'Euclide avait déjà
luit en français par Forcadel,
566, in-8°. IV. Optica et
ca, græcè et latinè reddita,
Penam, Paris, 1557, in-4°.
 lus de détails, voy. Murhard
rea mathematica, tom. II,
 8.

L.—x.

IDES, sculpteur grec, né à
 , fit dans l'Achaïe plusieurs
 qu'on y voyait encore du
 le Pausanias. Tels étaient
 ville de Bure, les statues de
 : Vénus, de Bacchus, et de
 placées chacune dans un
 particulier; celle de Cérés
 it habillée; et dans la ville
 un Jupiter assis. Tous ces
 étaient en marbre penté-
 a ne sait dans quel temps a
 artiste.

L.—S—E.

UCRATIDAS, roi de la Bac-
 égnait sur cette contrée vers
 (avant J.-C.). *A cette épo-*
Justin, deux grands hom-
ontèrent presqu'en mémo-
ir le trône; Mithridate chez
hes, et Eucratidas chez les
is.; mais celui-ci, moins
 que Mithridate, qui éleva sa
 a plus haut degré de puis-
 rit sa fortune soumise à des
 bien différentes. Les Bac-
 faiblis par les guerres sou-
 ontre les Sogdiens et les In-
 urent obligés de succomber
 Parthes. Démétrius, roi des

Indes, qui vraisemblablement avait
 été chassé de la Bactriane où avait
 régné son père Euthydème, voulut
 reprendre cette contrée; mais Eucra-
 tidas le défit, après un siège de cinq
 mois, et mit en fuite toute son armée
 avec une poignée de soldats. Debar-
 rassé de cette guerre, qui le place au
 rang des plus illustres capitaines, il
 porta ses armes dans l'Inde, où les
 conquêtes des rois de la Bactriane,
 dit Strabon, surpassèrent celles d'A-
 lexandre. Eucratidas en revenait vain-
 queur, lorsque son fils, qu'il avait
 associé à sa puissance, commit le
 plus horrible des parricides; et s'en
 glorifiant, comme s'il avait tué son
 ennemi, non seulement il dirigea son
 char sur le corps de son père, mais il
 le priva de la sépulture. Ce fils, qui
 portait le même nom que lui, ne jouit
 pas long-temps de ce crime; Mithri-
 date I^{er}. le dépouilla de quelques pro-
 vinces, et les Scythes mirent ensuite
 fin à la domination grecque dans cette
 contrée. Les historiens qui nous ont
 conservé le nom d'Eucratidas, font
 l'éloge de sa valeur: il construisit une
 ville qui portait son nom. Nous pos-
 sédons deux beaux médaillons d'Euc-
 ratidas avec son portrait. L'un est à
 Pétersbourg, l'autre au cabinet du
 roi à Paris.

T—x.

EUCTEMON, astronome athé-
 nien, vivait environ 452 ans avant
 J.-C. Il était contemporain et ami de
 Méton, inventeur de la période de
 19 ans, connue aussi sous le nom de
Nombre d'or. Il corrigea les temps
 assignés par Hésiode, Thalès, et quel-
 ques autres, au coucher du matin des
 Pléiades, qu'il plaça 48 jours après
 l'équinoxe d'automne; il en fixa de
 même le lever au 48^e. jour après l'é-
 quinoxe du printemps, suivant le té-
 moignage de Plin. Euctémon et Mé-
 ton observèrent ensemble des solsti-

1685. Divers biographes regardent cette mort prématurée comme la suite d'une opération de chimie. Les fastes de cette science offrent des exemples malheureusement trop multipliés de ces funestes résultats. Cependant Michel-Ernest Etmuller, qui a donné la vie de son père, et détaillé minutieusement les symptômes de la fièvre hectique à laquelle il succomba, ne lui attribue point une pareille origine. Etmuller n'a écrit que de courtes dissertations, de minces opuscules, et pourtant il a joui d'une immense renommée. Ses plus faibles productions étaient réimprimées, traduites et commentées; ses leçons, avidement recueillies par de nombreux auditeurs, rédigées par fois avec beaucoup d'inexactitude, n'en étaient pas moins reçues favorablement du public. Il avait l'art d'intéresser, de séduire par une élocution facile, par des arguments plus captieux que solides, comme il est aisé de s'en convaincre par la lecture des ouvrages qui portent son nom : I. *De singularibus*; Etmuller défendit cette thèse en 1665, sous la présidence de Welsch, et la reproduisit en 1683; il y donne des préceptes assez judicieux sur les prétendus spécifiques, et s'élève fortement contre les arcanes. II. *Medicina Hippocratis chimica*, Leipzig, 1670, in-4°; *ibid.*, 1679, 1684; Leyde, 1671, in-12. Entraîné, par son enthousiasme pour la chimie, dans des hypothèses frivoles, Etmuller prête ses propres opinions à Hippocrate, dont il dénature étrangement la doctrine. III. *Vis Opii diaphoretica*, Leipzig, 1679, in-4°; Iéna, 1682, in-4°; Venise, 1727, in-4°. Cet opuscule mérite l'éloge qu'en fait le savant Haller. L'auteur démontre que l'opium accélère la circulation du sang, et augmente la chaleur, proprié-

tés qu'on a depuis annoncées et nouvellement découvertes. Par œuvres publiées sous le nom d'Eller, après la mort de ce professeur, on distingue : IV. *Chimica rationalis ac experimentalis curiosa curâ Joannis Christophori Au Leyde*, 1684, in-4°. V. *Theoria et praxi generali insti hoc est fundamenta medicina privatim tradita, luci publici primum donata*, etc., Francfort, Leipzig, 1685, in-4°. VI. *omnia theoretica et practica. cedit chirurgia medica..... methodus consultatoria*, etc., 1685, in-4°. VII. *Opera omnempe Institutiones medicis notis; Collegium practicum rationale et speciale de morbis virgularum et infantium; Col chirurgicum; Nota in Mor thodum de formulis medicarum præscribendis, in Danidovi Dissertationes pharmacas, et in Schwæderi pharmaciam..... cum præfatione à Frank à Frankenuu*, Francfort, 1688, in-folio. VIII. *Opera theoretico-practica..... curâ Joannis Caspari Westphali*, Francfort, 1676, 2 vol. in-fol. Cette édition, proclamée comme une amélioration de celle de Frank, est perdue, parce qu'elle fourmille de fautes, et que l'éditeur a obstinément fait guère plus de cas de l'édition faite par Nicolas Carillo, Naples, in-fol. IX. *Operum omnium physicorum editio novissima teris omnibus tum accuratior felicior, operâ et studio Chauvin*, Lyon, 1690, 2 vol. in-fol. X. *Opera omnia in compendium redacta*, etc., Londres, 1701, Amsterdam, 1702, in-8°. M

édifions la plus recherchée ontredit celle que publia le teur, sous ce titre : *Opera heoretico-practica, per fihaclem Ernestum, qui in quibus hactenus scatuertunt sustulit, hiulca supplevit, stituit, superflua deleuit, ex manuscriptis paternis addidit*, Francfort, 1708, fol. Il n'existe point de rcomplète des œuvres d'Ettmais bien des traductions al, anglaises et françaises de aités : il suffira de signaler ères ; encore se bornera-t-on : les principales : I. *Nouvelle médicale, avec une Dis sur l'infusion des liqueurs vaisseaux*, Lyon, 1691, in-4. II. *Dissertation De chirurgiâ inait paru à Leipzig en 1668. eux Instituts de médecine, 693, in-8°. III. Pratique de médecine sur les Malares des hommes, des femes enfants, avec des Dis du même auteur sur l'épiivresse, le mal hypocondria douleur hypocondriacorpulence et la morsure père*, Lyon, 1698, in-8°. *De epilepsiâ* avait été soueipzig, en 1676, par Wein. *De temulentiâ*, en 1678, Celle *De malo hypochonen* 1676, par Tropanegger ; *dolore hypochondriaco*, en ar Blum ; celle *De corpuliniâ*, en 1681, par Widelles *De morsu viperæ*, en ar Ettmuller, sous la présie Sulzberger. IV. *Pratique de médecine, traduction*, Lyon, 1699, 2 vol in-8°. *té du bon choix des médicade Daniel Ludovic, com-*

menté, Lyon, 1710, 2 vol. in-8°. La notice biographique dont Michel Ernest Etmuller a enrichi l'édition qu'il a publiée des œuvres de son père, a été publiée isolément en 1703, et se retrouve dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum*, de Manget. Nous avons en outre le *Programma academicum in funere Michaelis Etmuller* par Joachim Feller, Leipzig, 1673, in fol., etc. — ETTMULLER (Michel Ernest), fils du précédent, né à Leipzig le 26 août 1673, fit de bonnes études à Zittau et à Altenbourg. En 1692 il se rendit à l'université de Wittenberg, où il termina son cours de philosophie. Revenu à Leipzig en 1694, il prit le degré de maître-ès-arts, et se consacra ensuite à la profession que son père avait illustrée. Pendant trois années il suivit exactement les savantes leçons de Bohn, de Lange, de Pauli, d'Ortloh ; puis il voyagea en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, et fut, à son retour, promu au doctorat. Bientôt Etmuller reçut des témoignages publics de confiance et d'estime. Il fut nommé tour à tour professeur extraordinaire, puis ordinaire, d'anatomie, de chirurgie, de physiologie, de médecine, à l'université de Leipzig, médecin du Lazaret, assesseur de la faculté, membre de l'académie impériale des Curieux de la nature, dont il devint directeur en 1730. Etmuller mourut le 25 septembre 1732, et par conséquent il exerça la médecine pendant 33 ans. On voit avec surprise que, durant ce long espace de temps, il n'a pas composé un seul ouvrage considérable, quoiqu'il méritât par de grands talents les dignités dont il fut en quelque sorte comblé. Il se borna à recueillir soigneusement les œuvres de son père, à insérer des mémoires dans diverses

collections, et à fournir des matériaux pour les thèses qui furent défendues sous sa présidence. Parmi ces thèses fort multipliées, qui lui sont assez généralement attribuées, il en est un petit nombre qui doivent être signalées soit par l'importance du sujet, soit par la manière neuve ou ingénieuse dont il est considéré. Telles sont les suivantes : I. *Tactus sensuum externorum moderator*, 1695. II. *Corpus humanum sympatheticum*, 1701. III. *De lectione auctorum in medicina*, 1702. IV. *De medico mendace*, 1709; V. *De aegroto mendace*, 1710; VI. *De tormentis et pœnis sustinendis*, 1711; VII. *De effectibus musicae in hominem*, 1714; VIII. *De diligentia Hippocratis continuanda*, 1720; IX. *De divisionibus medicis*, 1725. Gotthob Frédéric Jenichen a publié : *Programma in funere Michaelis Brnesti Ettmuller*, Leipzig, 1752, in-fol. C.

EUBULUS, poète comique grec d'Athènes, et fils d'Euphranor, vécut au commencement de la 101^e. olympiade. Suidas lui assigne un rang intermédiaire entre la comédie *vieille* et la *moyenne*. Le même lexicographe lui attribue vingt-quatre pièces de théâtre, et Athénée cinquante; mais Meursius, dans sa Bibliothèque attique, lui en donne jusqu'à soixante et une. De nombreux fragments de ce poète se trouvent cités dans Athénée, et les plus importants ont été recueillis par Hertellius (*Bibl. veter. comico.*), et par Grotius, dans ses *Excerpta à trag. et comœd. græc.* Les fragments d'Eubulus ont également été imprimés, avec les *Petits Poètes grecs* de Winterton, in-8^o, Cambridge, 1635, et Londres, 1712. Ce poète aimait singulièrement les jeux de mots, les énigmes surtout, et en semait volon-

tiers ses pièces; mais si elles n'étaient pas, en général, d'un meilleur ton que la seule qui nous reste de lui (*de Podice*), il est probable qu'elles ne durent guère réussir auprès d'un peuple poli et spirituel. Eubulus permit, dans l'une de ses pièces, au sage de vider trois coupes : celles de la Santé, de l'Amour et du Sommeil. C'est mal à propos que Giraldi a confondu notre poète avec un Eubulus, tyran d'Atarues, dont Pollux fait mention, IX, Sect. 95. — Deux orateurs de ce nom occupèrent la tribune d'Athènes à l'époque même où Démosthènes la rendait à jamais célèbre. Le premier, fils de Spintharus, était de Probalysse; et Démosthènes parle de lui dans son discours contre *Nœira*; mais le plus remarquable est Eubulus d'Anaphlyste, bourgeois de l'Attique. Jaloux de la réputation naissante de Démosthènes, et ne pouvant lui opposer les armes d'un talent égal, il recourut à celles de l'intrigue et de la calomnie; et se fit un système de défendre tous ceux que l'orateur se croyait en droit d'attaquer. C'est ainsi qu'il prit successivement en main la cause de Midias et celle d'Eschine, dans la fameuse affaire de l'ambassade. Il rendit néanmoins quelques services à la république, comme administrateur des finances; il augmenta les revenus de l'état, fit construire des flottes, et orna la ville de monuments. C'est lui qui proposa et fit rendre le décret qui défendait d'appliquer à aucun autre objet les fonds destinés aux spectacles et aux divertissements publics; décret funeste, dont Démosthènes fit adroitement sentir le danger dans sa première *Olynthienne*. L'historien Théopompe (Livre X de ses *Philippiques*, cité par Athénée, Livre IV, et par Harpocraton, au mot *Eubulus*), nous a laissé un

Tableau des mœurs de cet auteur, qui ne donne pas, de lui, une idée fort avantageuse : « Son luxe, dit-il, surpassa de beaucoup celui des Tarentins; ceux-ci dépensaient leurs richesses en repas somptueux, et Eubulus épuisa les revenus de l'état à entretenir des mercenaires. » Il n'est pas surprenant qu'un tel homme se soit montré accessible à la corruption; et qu'ennemi apparent de Philippe, il en ait été le partisan secret. Il faut donc le compter au rang de ces rhéteurs turbulents qui ne manquent jamais d'entraîner la ruine des états, assez imprudens pour s'abandonner à leurs conseils. A. D. R.

EUCADMUS (Voy. ARISTOXÈNE).

EUCHER (S.), évêque de Lyon, fut appelé par sa naissance aux honneurs du monde, avant de l'être par sa vocation à ceux de l'Eglise. Il fut d'abord sénateur, se maria, eut deux fils, Salonius et Vêran. Dès qu'ils furent en âge de commencer leurs études, il les envoya au monastère de Lérins, où il les alla joindre après la mort de sa femme. Mais bientôt il chercha pour lui une plus parfaite solitude dans la petite île de Léro, voisine de celle de Lérins. Trouvant encore quelque chose à désirer dans cette nouvelle retraite, il avait formé le projet de passer en Egypte, pour fortifier sa foi par la vue des grands exemples de piété qu'offraient alors ces contrées. Cassien lui épargna ce voyage, en lui adressant quelques-unes de ses conférences, où il lui mettait, comme sous les yeux, la vie des solitaires de la Thébaïde. Euché s'appliqua à un genre de vie semblable, fut, capable ensuite par sa propre expérience d'en apprécier tous les avantages, il écrivit, sur ce sujet, à saint Hilaire une longue lettre qui parut sous le titre d'*Eloge du désert*. Un

parent d'Eucher, nommé Valérien, vivait au milieu des richesses et des grandeurs; le saint, en ayant pitié, essaya de le détacher de ces vanités, par son traité du *Mépris du monde et de la philosophie du siècle*. Comprenant la nécessité de peu se fier dans sa conduite à ses seules lumières, Eucher était en correspondance avec saint Honorat, évêque d'Arles. Quelquefois ces pieux personnages mélaient, dans leurs relations, l'agrément au sérieux. Eucher, répondant un jour à une aimable lettre de son ami, et faisant allusion aux tablettes de cire sur lesquelles elle était écrite, lui disait que le miel avait été remis dans la cire. La réputation d'Eucher fit jeter les yeux sur lui dès que le Siège épiscopal de Lyon vint à vaquer. On ne sait précisément en quelle année il y fut appelé, mais il assista, en 441, au premier concile d'Orange, présidé par son ami saint Hilaire. Il n'est pas plus facile de fixer l'époque de sa mort; on peut seulement conjecturer qu'elle arriva sous le règne des empereurs Valentinien III et Marcien. Outre les deux écrits dont nous avons parlé, Eucher a laissé un *Traité des formules spirituelles*, qu'il ne destinait qu'à l'instruction de ses enfans, et les *Actes du martyr de la légion thébaine*, faussement attribués à un autre Eucher qu'on fait évêque de Lyon cent ans environ après le premier, et dont il est impossible de constater même l'existence. Tous ces ouvrages sont en latin. On a donné une édition des œuvres de S. Euché, à Rome, en 1564; les diverses pièces qu'elle renferme ont été plusieurs fois imprimées séparément; elles font partie de la Bibliothèque des Pères.

E — n.

EUCHIR ou **EUCHIRUS**, sculpteur grec, de Corinthe, florissait entre

la 40^e. et la 50^e. olympiade; il eut pour maîtres Syndras et Chartas de Lacédémone, et pour élève Cléarque de Rhegium, qui montra la sculpture à Pythagore; on croit que ce fut lui qui apporta en Italie et qui fit connaître aux Etrusques les premiers éléments de l'art de modeler; il fut amené en Etrurie avec un autre artiste, nommé Eogramme, par Démarate, que les troubles de Corinthe forçaient de s'expatrier, et qui fut père de Tarquin l'ancien. Un autre Euchir, athénien, fils du sculpteur Eubulide et sans doute son élève, se distingua par une statue de Mercure en marbre. Plinè assure qu'il réussissait surtout dans les statues d'athlètes, de guerriers, de chasseurs et de sacrificateurs; rien n'indique le temps où il a vécu. L.—S.—E.

EUCLIDE fut premier archonte d'Athènes, la seconde année de la 94^e. olympiade, 403 ans avant J.-C., immédiatement après l'expulsion des trente tyrans. On fit à cette occasion une révision générale des lois de la république, et l'on fit un choix de celles qui devaient être observées à l'avenir. On adopta aussi, pour les actes publics, l'alphabet ionien, de vingt-quatre lettres, au lieu de l'ancien, que les Athéniens avaient toujours conservé; cela donna à Euclide une espèce de célébrité, et il est souvent question, chez les anciens, des lois et de l'alphabet en usage depuis l'archontat d'Euclide: il nous est d'ailleurs entièrement inconnu. Larcher croit qu'il est le même que celui qui avait été l'un des trente tyrans; mais cela est peu croyable; les trente tyrans, en effet, furent exclus de l'amnistie qui fut accordée sous son archontat pour tous les délits politiques antérieurs. C.—R.

EUCLIDE de Mégare, ville voi-

sine de l'Attique, puisa le goût de la philosophie dans les écrits de Parménides; il s'attacha ensuite à Socrate, dont il fut un des disciples les plus assidus. Anlugelle raconte même que, pendant les guerres de Peloponèse, les Athéniens ayant défendu sous peine de mort aux Mégariens de mettre le pied sur l'Attique, Euclide prenait des vêtements de femme et venait, pendant la nuit, entendre Socrate. Platon le met au nombre de ceux qui furent présents à la mort de son maître. Après cet événement, Euclide retourna à Mégare, et sa maison servit de retraite à Platon et à quelques autres disciples de Socrate, que la crainte de la persécution obligea de quitter Athènes pour le moment. Euclide ouvrit ensuite une école de philosophie, et fut fondateur d'une nouvelle secte, qui prit le nom de Mégarienne; elle fut aussi appelée *éristique* ou *disputante*, parce qu'au lieu de s'y livrer à la recherche de la vérité, on ne s'y occupait que de disputes et de vaines subtilités. C.—R.

EUCLIDE, auteur des plus anciens éléments de géométrie qui nous soient parvenus, et que par cette raison on regarde comme l'un des pères de la science (Voy. APOLLONIUS de Perge). On l'a confondu long-temps avec Euclide de Mégare, disciple de Socrate et fondateur d'une secte de philosophie qui poussa jusqu'à l'excès les subtilités de la dialectique. Le lieu de la naissance de celui qui fait le sujet de cet article, est inconnu. Proclus Diodochus, l'un de ses commentateurs, nous apprend qu'il ouvrit une école de mathématiques dans Alexandrie, sous le règne de Ptolomée, fils de Lagus, plus de trois cents ans avant l'ère chrétienne; et Pappus vante sa douceur, sa bienveillance pour tous ceux qui travaillaient aux progrès de la géo-

voilà ce qu'on sait sur la vie et le caractère d'Euclide ; il ne nous reste à parler que de ses ouvrages dont quelques-uns sont perdus. Le plus remarquable a simplement pour titre *Éléments*, ce qui semble indiquer qu'il contient le corps entier des mathématiques pures. Il est composé aujourd'hui de 15 livres ; mais les dix derniers sont attribués à un autre mathématicien d'Alexandrie, nommé Proclus. Celui-ci n'est point parvenu à être l'inventeur de tout ce qu'il renferme son ouvrage : des mathématiciens plus anciens que lui, Hipocrate de Chio, par exemple, avaient écrit des *Éléments* ; mais Euclide les surpassa sans doute, perfectionna les démonstrations dans lesquelles ses prédécesseurs avaient mal réussi, et donna enfin un tout qui, par des raisonnements plus sévères, plus rigoureux et plus exact, fit passer ses ouvrages du même genre au rang de la science, et devint la base de l'enseignement des mathématiques. Ses *Éléments* furent commentés d'abord par Théon d'Alexandrie, et par Pappus, que nous avons déjà cité ; mais quelque succès qu'ils aient eu dans l'école d'Alexandrie, ils demeurent inconnus comme tous les livres grecs, et ne sont connus que par les versions des Occidentaux, dans le moyen âge. Les faibles connaissances des mathématiciens de ce siècle ne leur acquéraient en géométrie que des notions qui étaient tirées des ouvrages de Proclus et d'un écrit intitulé : *De principiis geometriæ*, attribué à S. Augustin (V. Montucla, *Histoire des mathématiques*, tome I, pag. 212). Ce ne fut qu'au 12^e. et au 13^e. siècle, qu'Athelard, en Angleterre, et Jean Campano, en Italie, tentèrent à déchiffrer et à traduire ces ouvrages sur des versions arabes ; car

les savants de cette nation s'étaient empressés de le faire connaître à leurs compatriotes, et le Commentaire du géomètre persan, Nassir-Eddin, a joui d'une grande réputation. Cependant il y a quelque lieu de croire que Boëce avait fait une traduction latine complète d'Euclide ; mais elle n'est point venue jusqu'à nous : ce ne fut même que longtemps après la renaissance des lettres, et lorsque les versions eurent été multipliées par la voie de l'impression, qu'on introduisit dans l'enseignement des écoles, au moins dans une partie des *Éléments* d'Euclide. Pour se former une idée de l'ouvrage entier, on pourrait le considérer comme composé de quatre parties. La première comprendrait les six premiers livres, et se diviserait en trois sections ; savoir : la démonstration des propriétés des figures planes traitée d'une manière absolue, et comprise dans les livres I, II, III et IV ; la théorie des proportions des grandeurs en général, objet du 5^e. livre, et l'application de cette théorie aux figures planes. La seconde partie renfermerait les 7^e., 8^e., et 9^e. livres, qu'on désigne par l'épithète d'*arithmétiques*, parce qu'ils traitent des propriétés générales des nombres. La troisième partie serait formée du 10^e. livre seulement, où l'auteur considère en détail les grandeurs incommensurables, et qu'il termine en prouvant que la diagonale d'un carré et son côté ne sauraient avoir de mesure commune. Ces remarques sont bien plus anciennes, puisque Platon (vers la fin du VII^e. liv. des Loix) regarde ceux qui n'ont pas d'idée de cette incommensurabilité comme plongés dans une ignorance comparable à celle des animaux. La 4^e. partie, enfin, se composerait des 5 derniers liv., qui traitent des plans et des solides. De

tout ce grand corps de doctrine, on n'a fait passer dans l'enseignement que les six premiers livres, le XI^e. et le XII^e. On ne s'est pas toujours astreint à les traduire; mais les propositions qu'ils contiennent composent le fonds de tous les éléments de géométrie, sous quelque forme qu'on les ait présentés. On a souvent laissé de côté le V^e. livre, parce que les notations de notre arithmétique, et encore plus celles de l'algèbre, ont considérablement simplifié la théorie des proportions. C'est par de semblables raisons que les autres livres arithmétiques, difficiles à lire maintenant, n'offrent guère plus d'intérêt que d'utilité. En empruntant leurs matériaux de l'ouvrage d'Euclide, les auteurs modernes en ont souvent changé l'ordre; et à ce sujet il s'est élevé deux opinions contradictoires qui ont été débattues avec assez de chaleur, et qui subsistent encore. L'enchaînement établi par Euclide, et même les formes de sa rédaction, sont regardés, par les uns, comme le dernier terme de la perfection de ce genre d'écrits; par les autres, comme des essais qui laissent à désirer un ordre plus naturel et des démonstrations plus simples. Ramus, qui déclara la guerre à la dialectique d'Aristote, accuse Euclide d'omissions et de redondance; il pense que ces imperfections conduisirent Ptolémée à demander s'il n'existait pas une voie plus facile pour apprendre la géométrie. Euclide, comme on sait, répondit que dans les mathématiques il n'y avait pas de chemin pour les rois. Antoine Arnauld et l'auteur de la Logique de Port-Royal ont blâmé l'ordre suivi par le géomètre grec et plusieurs de ses définitions (Voy. les *Nouveaux Eléments de la Géométrie*, et la quatrième partie de la *Logique de Port-Royal*); mais

si Arnauld, n'étant pas assez profond dans les mathématiques, et peut-être aussi à cause de la grande difficulté du sujet, échoua, comme Ramus et tant d'autres, dans les changements qu'il essaya de faire aux *Eléments* de géométrie, ses raisons pour blâmer ceux d'Euclide subsistent toujours dans leur entier. Il est bien vrai, quoi qu'on en puisse dire, qu'ils manquent de cet ordre qui, faisant naître, autant que cela se peut, les propositions les unes des autres, met en évidence toutes les analogies qui les lient, soulage la mémoire et prépare l'esprit à la recherche de la vérité. Est-il possible, dans l'état actuel de la science, de concilier cet ordre avec la rigueur des démonstrations? L'examen d'une pareille question passant les bornes que nous devons nous prescrire, qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur aux *Essais sur l'Enseignement en général*, et sur celui des *Mathématiques en particulier* (publiés par l'auteur de cet article, 1805, un volume in-8^o). Si elle était résolue affirmativement, et qui nous semble possible, on ne serait plus fondé à donner une préférence absolue aux *Eléments* d'Euclide. Sans doute, comme reste précieux de l'antiquité, comme l'un des ouvrages de science que le temps a le moins jetés en arrière des connaissances actuelles, ces *Eléments* seraient toujours au premier rang des ouvrages de mathématiques; mais leur enchaînement trop arbitraire, et le style dans lequel ils sont écrits souvent trop prolix, quelque fois trop serré, se constitueraient plus le caractère essentiel de la méthode géométrique ou synthétique, par opposition à l'analyse des modernes. La véritable opposition de ces deux manières de traiter la science des grandeurs, consiste à

l'une est fondée sur la considération immédiate des propriétés des , tandis que l'autre emploie des arbitraires combinés par des ons de calcul. La première est série elle-même : ce n'est pas Euclide plus que celle de tout la seconde est une application bre, qu'il ne faut pas confondre l'analyse ; car on fait de la e aussi bien avec les signes mes qu'avec les figures de géo- Cette dernière, qui peut aussi r analytiquement, fournit des ns équivalentes à la résolution nes équations. Quelques pro- du livre des *Data* ou *Don-* Euclide, en sont des exemples uables. Ce traité, du genre de i sont indiqués dans l'article us de Perge, comme servant r la solution des problèmes, ricièrement goûté par New- rsuadé qu'une proposition ne gnère de voir le jour, à moins e fût démontrée sans le secours d, il croyait qu'une étude plus die des *Data* l'aurait mis de se passer tout-à-fait de urs ; mais il est bien dou- our ne rien dire de plus, que esseurs eussent pu, par une le voie, atteindre aux grands s qu'ils ont tirés des nouveaux

Outre les *Eléments* et les s, qui sont les deux ouvrages importants d'Euclide, Pappus us indiquent encore les sui- *Introductio harmonica*, *sec-* mis, qui se rapportent à la e ; *Phænomena*, qui contien- xposition des apparences que le mouvement attribué à la celeste, et qui se rattachent livre de *Sphæra mobili* d'Au- (voy. ΑΥΤΟΛΥCΩC) ; *Optica*, ica, concernant la vision di-

recte et les miroirs, et dans lesquels se trouvent des fautes qui font croire qu'ils ne sont pas d'Euclide ; *Liber de Divisionibus*, qui traite de la division des polygones, qui ne s'est pas trouvé en original, et dont on n'a qu'une version latine, qui pourrait bien être celle d'un ouvrage du géomètre arabe Méhémet de Bagdad ; *Porismatum libri*, *Locorum ad superficiem libri* ; *Fallaciarum liber* ; *Conicorum libri* ; ouvrages perdus. Le sujet du premier est encore une question parmi les géomètres familiarisés avec le style des anciens (voy. *Roberti Simson opera quædam reliqua*). A la fin des œuvres d'Euclide : se trouve un fragment très court, *De levi et ponderoso*, dont on ignore l'auteur, et qui n'est d'aucun prix. Les éditions des œuvres de ce géomètre sont si multipliées, qu'on ne saurait entreprendre de les indiquer toutes ; voici les principales : 1°. Œuvres complètes : I. *Euclidis opera, græcè, cum Theonis expositione, curâ Simonis Grynæi*, Bâle, 1550, in-fol. II. *Euclidis quæ supersunt omnia, ex recensione Davidis Gregorii, græcè et latinè*, Oxford, 1703, in-fol. III. *Les Œuvres d'Euclide, en grec, en latin, et en français, d'après un manuscrit très ancien, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, par F. Peyrard, Paris, 1814, in-4°. Il n'a encore paru que le premier volume de cette édition, dans laquelle se trouvent les variantes de plusieurs manuscrits envoyés de Rome à Paris, par M. Monge, et dont l'un, qui offre des corrections très importantes dans le texte, paraît être le plus ancien de tous, et n'avoir jamais été consulté. L'éditeur pense qu'il date de la fin du 15^e siècle ; il a cela de remarquable, que les *Data* y sont placées immédiatement après le 15^e livre, et répé-

rent ainsi du reste de l'ouvrage le 14^e. et le 15^e., qui sont attribués à Hypsicle. 2^e. Edition complète des *Eléments*, texte grec, comprenant l'exposition de Théon, et les quatre livres des Commentaires de Proclus sur le premier d'Euclide, Bâle, chez J. Hervage, 1533, in-fol. 3^e. Traductions latines, I. *Præclarissimum opus elementorum Euclidis perspicacissimi in artem geometriæ...* A la fin de l'ouvrage, on lit: *Opus elementorum Euclidis Megarensis in geometricam artem, in id quoque Campani perspicacissimi Commentationes finiunt. Erhardus Ratholdt, Augustensis impressor solertissimus, Venetiis impressit.* 1482. C'est la première publication des *Eléments d'Euclide* par la voie de l'impression. II. *Euclidis elementorum libri XV, unâ cum scholiis antiquis à Federico Commandino Urbinatè in latinum conversi, commentariis quibusdam illustrati*, Pesaro, 1572, in-fol. Cette version a prévalu sur les autres, comme plus fidèle. III. *Euclidis elementorum libri XV, demonstrationibus accuratisque scholiis illustrati, auctore Christophoro Clavio*, 1574, in-8^o, 2 vol.; édition assez estimée pour les commentaires, et réimprimée plusieurs fois. IV. *Euclidis elementorum libri XV breviter demonstrati, operâ J. Barrow*, Londres, 1678, in-8^o. L'éditeur a resserré les démonstrations, au moyen de caractères abrégatifs déjà employés par Oughtred. V. *Elementorum Euclidis libri XV, ad græci contextus fidem recensiti et ad usum Tyronum accomodati, edente Baermann*, Leipzig, 1769, in-8^o, un vol. L'éditeur a resserré le style des démonstrations, employé quelques signes abrégatifs, ajouté quelques propositions, mais en petit nombre

et désignées par une marque particulière; en tout il s'est piqué de fidélité que Barrow, mais il a les *Data*. VI. *Euclide Megarico philosopho, solo introductore scientiæ mathematicæ diligenter reassettato, per Nicolo Tarasciano*. C'est plutôt une phrase qu'une traduction. 4^e éditions qui ne contiennent qu'une partie des *Eléments*. Le nom est extrêmement considérable citerons seulement, I. *Angeometrica sex librorum Euclidis primi et quinti factæ à Christophoro Herlino, reliquæ unâ commentariis et scholiis perbrevis eosdem sex libros geometriæ Cunrado Dasypodio, pro Argentoratiensi*, 1566, in-fol. (quelque sorte une curiosité lit le texte d'Euclide y est décomposé en syllogismes, ce qui n'abrège les démonstrations, comme on peut croire. II. *Euclidis elementorum libri priores sex, item undecimus et duodecimus*, etc., Oxford, in-8^o. III. *Euclidis elementorum libri priores sex*, etc., si quis quibus olim libri huiusmodi nonnulli vitiosi sunt, et quædam demonstrationibus restitit Roberto Simson, Glasgou, in-4^o. L'éditeur a traduit cet ouvrage en anglais; il y a joint les *Data* et la cinquième édition, publiée à Londres, en 1775, contient en plus les *Eléments des deux trigonométries*. IV. *Eléments de la géométrie d'Euclide, ou les six premiers livres d'Euclide, avec le Livre XII^e, traduction nouvelle de Frédéric Castillon*, Berlin, in-8^o. 5^e. Les autres ouvrages d'Euclide imprimés à part: I. *Euclidis Data*, Claudius Hardy græcè primum edidit, latinè verbi,

stravit; adjectus est Ma-
osopli commentarius, græ-
inè, Paris, 1625, in-4°. II.
rudimenta musices, græcè
excusa, J. Pena interpre-
, 1557, in-4°. III. Euclidis
tio harmonica, græcè etc.
ius vertit, ac notis explica-
les antiqui Musicæ auctores
sterdam, 1652, in-4°. Le li-
musique d'Euclide avait déjà
luit en français par Forcadel,
566, in-8°. IV. Optica et
ca, græcè et latinè reddita,
Penam, Paris, 1557, in-4°.
 lus de détails, voy. Murhard
scæ mathematica, tom. II,
 8.

L.—x.

IDES, sculpteur grec, né à
 , fit dans l'Achaïe plusieurs
 ; qu'on y voyait encore du
 le Pausanias. Tels étaient
 ville de Bure, les statues de
 e Vénus, de Bacchus, et de
 placées chacune dans un
 particulier; celle de Cérés
 uit habillée; et dans la ville
 un Jupiter assis. Tous ces
 étaient en marbre penté-
 n ne sait dans quel temps a
 artiste.

L.—S.—E.

CRATIDAS, roi de la Bac-
 égnait sur cette contrée vers
 (avant J.-C.). *A cette épo-*
Justin, deux grands hom-
ontèrent presque en même
le trône; Mithridate chez
hes, et Eucratidas chez les
is.; mais celui-ci, moins
 que Mithridate, qui éleva sa
 a plus haut degré de puis-
 rit sa fortune soumise à des
 bien différentes. Les Bac-
 affaiblis par les guerres sou-
 contre les Sogdiens et les In-
 furent obligés de succomber
 Parthes. Démétrius, roi des

Indes, qui vraisemblablement avait
 été chassé de la Bactriane où avait
 régné son père Euthydème, voulut
 reprendre cette contrée; mais Eucra-
 tidas le défit, après un siège de cinq
 mois, et mit en fuite toute son armée
 avec une poignée de soldats. Debar-
 rassé de cette guerre, qui le place au
 rang des plus illustres capitaines, il
 porta ses armes dans l'Inde, où les
 conquêtes des rois de la Bactriane,
 dit Strabon, surpassèrent celles d'A-
 lexandre. Eucratidas en revenait vain-
 queur, lorsque son fils, qu'il avait
 associé à sa puissance, commit le
 plus horrible des parricides; et s'en
 glorifiant, comme s'il avait tué son
 ennemi, non seulement il dirigea son
 char sur le corps de son père, mais il
 le priva de la sépulture. Ce fils, qui
 portait le même nom que lui, ne jouit
 pas long-temps de ce crime; Mithri-
 date I^{er}. le dépouilla de quelques pro-
 vinces, et les Scythes mirent ensuite
 fin à la domination grecque dans cette
 contrée. Les historiens qui nous ont
 conservé le nom d'Eucratidas, font
 l'éloge de sa valeur: il construisit une
 ville qui portait son nom. Nous pos-
 sédons deux beaux médaillons d'Euc-
 ratidas avec son portrait. L'un est à
 Pétersbourg, l'autre au cabinet du
 roi à Paris.

T.—x.

EUCTEMON, astronome athé-
 nien, vivait environ 452 ans avant
 J.-C. Il était contemporain et ami de
 Méton, inventeur de la période de
 19 ans, connue aussi sous le nom de
Nombre d'or. Il corrigea les temps
 assignés par Hésiode, Thalès, et quel-
 ques autres, au coucher du matin des
 Pleïades, qu'il plaça 48 jours après
 l'équinoxe d'automne; il en fixa de
 même le lever au 48^e. jour après l'é-
 quinoxe du printemps, suivant le té-
 moignage de Plinè. Euctémon et Mé-
 ton observèrent ensemble des solsti-

ces dont parle Ptolémée ; mais ces observations, fort incertaines de leur nature, surtout avec les moyens qu'on avait alors, ne pouvaient inspirer que bien peu de confiance ; et Ptolémée, en les citant, avoue qu'il n'en peut tirer aucune conséquence sur laquelle on puisse compter. On dit qu'Eudæmon observa aussi dans les Cyclades et en Thrace. (Voy. WEIDLER, GÉMINUS, et PTOLÉMÉE.) D.—L.—E.

EUDÆMON JEAN (ANDRÉ), ou **L'HEUREUX**, né à la Canée, dans l'île de Candie, de parents issus des Paléologues, fut amené très jeune en Italie. Après avoir terminé ses études avec succès, il entra, en 1581, dans la société des jésuites, professa la philosophie à Rome, la théologie à Padoue, et s'acquit, dans ces deux villes, une réputation qui s'étendit bientôt au loin. Eudæmon joignait à une grande érudition, à la connaissance parfaite des langues anciennes, un esprit vif et pénétrant, beaucoup d'activité, du zèle, de l'audace et une fermeté inébranlable. Le pape Urbain VIII le récompensa de ses services, en le nommant recteur du collège des Grecs, qu'il venait de rétablir à Rome ; il voulut ensuite qu'il accompagnât, en qualité de théologien, le cardinal Barberini, envoyé légat en France ; mais les contrariétés qu'il éprouva et les fatigues du voyage altérèrent la santé d'Eudæmon, qui mourut à son retour à Rome, dans de grands sentiments de piété, le 24 décembre 1625. Eudæmon n'a laissé que des ouvrages de controverse, dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. jes. scriptor.* du P. Sotvel. On se contentera de citer ici les principaux : I. *Epistola monitoria ad Joan. Barclaium*, Cologne, 1613, in-8°, insérée dans le tome VIII des OEuvres de Bellar-

min, 1617, in-folio. Barclai réfuté avec beaucoup de force la doctrine de Bellarmin sur l'autorité du roi. La réponse d'Eudæmon n'est ni de solide, ni qui justifie de célébrité qu'elle a eue ; *Logia pro Henrico Garnetionem proditoriam* Ed. Coq. 1610, in-8°, ouvrage devenu rare. On y présente comme un martyr de la foi, Garnet, condamné à mort et décapité à Londres, pour n'avoir pas signé une conspiration des poudres dans laquelle on eut sa connaissance par la confession d'Isaac Casaubon attaqua l'écrédulité d'Eudæmon dans une lettre adressée à Fronton du Duc, Londres, in-8°. Robert Abbot le réfuta solidement dans son *Animadversio* mais avec non moins d'empressement comme on peut en juger par le titre qu'il avait choisie : *Cræmona semper mendaces*, par allusion à la patrie d'Eudæmon ; celui-ci est suivi par quatre ouvrages différents, dans lesquels il prodigue à ses adversaires les épithètes les plus odieuses et les injures les plus grossières ; la vérité semblaient alors l'emporter de toutes les discussions ; III. *R. Theologi ad Ludovicum admonitio, quæ breviter et demonstratur Galliam fœdèrè impium fœdus iniuisse cum catholicos movisse ; salvèque reprobè prosequi non posse*, Aug. 1625, in-4°. Il n'est pas à dire qu'Eudæmon soit l'auteur de ce livre, plein d'outrages et de calomnies contre le roi et la France. On a voulu détourner les soupçons, on l'a fait comme traduit du français ; il est publié en français qu'en 1627, l'ayant été en allemand aussitôt

instance qui fortifie l'opinion des personnes qui l'attribuent à Charlemagne (voyez CHARLES LE GRAND.)

W—s.

Eudes, duc d'Aquitaine, descendant de Charibert, roi de Toulouse et de Dagobert; il succéda, en 680, à son père Boggis dans une partie de ce duché, et ne le posséda que par une cession d'Hugobert, son cousin-germain, qui s'en fit un monastère. L'Aquitaine resta sous la domination d'un roi qui prenait la Guienne, une partie du Languedoc, et en général la partie des Gaules située entre la Méditerranée, l'Océan, les Pyrénées et le Rhodan. Lorsqu'après la bataille de Terribre, Pépin d'Héristal mit de son côté qu'il avait défait, et prit sa place, il fut le titre de duc de France, et fut chargé de ces divisions pour être indépendant et du vaincu et du vainqueur, considérant l'un comme un usurpateur, et l'autre comme un roi des Germains et les Bretons, qui, par un traité, rejetèrent en même temps le duc du maire du palais, qui se proposait de prendre successivement possession de ces peuples. Eudes n'eut pas d'avoir son tour. Le duché qui lui appartenait, fut envahi, et conquis par Pepin, presque aussitôt après sa mort sur lui, et le duc d'Aquitaine fut complètement débarrassé d'un ennemi qui en butte à trop d'ennemis ne pouvait subsister à un seul. En 717, le duc d'Aquitaine, Charles II, poursuivi par Charles Martel, qui avait succédé à l'ambition de son père, députa vers Charles Martel des ambassadeurs qui vinrent offrir de reconnaître ses droits au royaume d'Aquitaine (*regnum*), en implorant son secours. Eudes pensa qu'il était digne de seconder la résistance de Charles Martel, et s'alla faire battre par Charles Martel de Soissons (V. CHARLES

MARTEL). Cette défaite força le descendant de Clovis à suivre Eudes dans ses provinces, où Charles Martel l'obligea, jusqu'à ce qu'ayant besoin d'un roi, il se souvint qu'il existait. Eudes, sommé de se rendre, se rendit, et, menacé d'un autre côté, ne crut pas avoir acheté trop cher l'alliance de Charles. Déjà les Sarrasins occupaient Narbonne et s'étaient montrés sur les frontières de ses états; soupçonné d'avoir assisté contre eux les habitants de la Septimanie, il devait s'attendre à la guerre, et la guerre arriva. Les Sarrasins, sous la conduite de Zama, étaient venus, en 721, mettre le siège devant Toulouse; Eudes se présenta sous les murs de sa capitale à la tête d'une nombreuse armée, et leur livra une sanglante bataille où périrent, dit-on, 375 mille ennemis, et Zama lui-même. Il est d'autant plus permis de révoquer en doute cette perte immense des Sarrasins, que les historiens n'accordent point à la victoire d'Eudes des résultats proportionnés à son importance. Quelques années plus tard sa situation était en effet tellement empirée, qu'il acheta la paix au prix de sa propre fille, la malheureuse Lampagie. Cette paix fut de courte durée; Munuza, son gendre, général maure dont il s'était fait un appui, par une révolte funeste à lui-même, attira de nouveau les armes des Sarrasins chez son beau-père (Voy. ABDÉRAMÈNE). Eudes, incapable de résister à l'invasion, eut recours à Charles Martel, se joignit à lui, et se trouva, selon quelques historiens, à la fameuse bataille où ce grand capitaine anéantit presque l'armée des Sarrasins. La délivrance des Gaules scella la réconciliation d'Eudes et de Charles, et dès cette époque le duc d'Aquitaine vécut en paix jusqu'à sa mort, arrivée en 735. Il laissa de

Valtrude, sa femme, trois enfants mâles ; les deux aînés, Harold et Hatton, partagèrent seuls ses états. E—N.

EUDES, comte de Paris, fils aîné de Robert-le-Fort, duc de France, n'est point qualifié par ses contemporains du titre de duc, dont cependant il hérita après la mort de son père. Il défendit vaillamment Paris durant le siège qu'il eut à soutenir contre les Normands, en 885. Il l'abandonna un moment pour aller solliciter des secours auprès de l'empereur Charles-le-Gros, laissant en son absence le commandement de la place à Ebles, abbé de Saint-Germain-des-Prés. A son retour il traversa victorieusement les lignes ennemies ; mais le duc de Saxe qu'il avait devancé, et qui commandait le renfort obtenu, ayant été moins heureux, laissa, par sa défaite et sa mort, les Parisiens tristement déçus dans leur attente. Quelque temps après, l'empereur n'arriva lui-même que pour traiter avec les Normands, à de honteuses conditions. En 888, les Français, les Neustriens et les Bourguignons, dans une assemblée générale des grands du royaume, qui suivit la mort de Charles-le-Gros, payèrent par le trône les services d'Eudes. Les Normands reparurent ; le nouveau roi répondit à la confiance de la nation, en gagnant sur ces barbares la bataille de Montfaucon. A la guerre succéda la révolte : Eudes eut à combattre quelques seigneurs qui méconnaissaient son autorité ; il les vainquit, fit trancher la tête à leur chef, le comte Valtguire, et poursuivit les restes de leur parti jusqu'en Aquitaine. Son éloignement éveilla l'audace des amis du jeune Charles III, dit le Simple. Fouiques, archevêque de Reims, et Hébert, comte de Vermandois lui avaient mis une couronne sur la tête ; il fallut la défendre,

et ils le firent par la fuite. après avoir forcé son faible cteur à se retirer en Bourgogne sentit à composer avec lui. Le fut partagé : la partie située Rhin et la Seine cédée à Char reste conservé par Eudes qui paisiblement jusqu'à sa mort, le 1^{er} janvier 898 ; son corps porté à Saint-Denis dans la des rois.

EUDES I^{er}, surnommé frère d'Hugues I^{er}, lui succéda duché de Bourgogne, et se d'abord au roi de France Philipe contre le Seigneur de Puisie Beauce, allié de Guillaume-le-Rant. En 1087, il partit avec son oncle, pour aller au secours phonse VI, roi de Castille et de contre les Maures ou Sarasins les avoir chassés de Tudèle sur il se rendit à la cour de Léon, tra ensuite en Bourgogne. Eudes si avide d'argent que, suivant testable coutume de son siècle se faisait nul scrupule de débaucher les riches voyageurs qui passaient ses terres. Ayant attaqué, en St. Anselme, archevêque de Cbery, qui traversait la Bourgogne aller à Rome, il fut tellement de l'aspect vénérable du saint qu'au lieu de lui enlever ses effets comme il en avait le projet, offrit ses services, et le fit accompagner par ses officiers jusqu'aux limites de ses états. Depuis, il mena une vie plus régulière et plus chrétienne prépara son voyage de la Sainte par des actes de justice et d'humanité. Une de ses chartes se conserve encore en original pour motif de son voyage à Sépulchre, le repentir de ses passions ; il n'y parle ni de croisades, ni d'entreprises

guerre, ni d'engagements écritains contemporains sans preuves qu'il alla en Terre - Sainte avec son frère pour faire la guerre. Il avait laissé son fils gouverner le duché pendant sa vie, et mourut en Cilicie, le 13. Son corps fut rapatrié en Bourgogne et enterré à Clugny, qui était le fondateur. Il fut tout aussi libéral envers son fils Hugues son frère cadet.

B—P.

II, fils de Hugues II, est comte de Bourgogne qui fut chargé des devoirs de fiefs; 1145, Thibaut IV, comte de Champagne, à lui rendre hommage pour le comté de Champagne et d'autres fiefs qui furent réunis au duché de Bourgogne; le roi lui-même cité au parlement de Louis VII, pour son refus de rendre hommage d'un fief de l'évêché de Langres condamné par jugement de l'Adrien IV confirmant son jugement en septembre 1162, âgé de quarante ans; il mourut à Clugny, et laissa la principauté pacifique et

B—P.

III, fils de Hugues III et comte de Bourgogne, gouverna le duché pendant dix ans, mais ne prit le pouvoir qu'après la mort de son père. Le premier soin fut de se débarrasser des moines, en interdisant ce que leur avaient accordé et lui-même pendant sa vie, son frère consentant à partager le duc, lui résista et lui enleva ce qu'on lui avait adjugé des fiefs. Il marcha ensuite en Flandres-Bas, au secours de

Baudouin, comte de Flandre; il épousa, en 1194, Mahaut, fille d'Alphonse I^{er}, roi de Portugal, qui descendait de la maison de Bourgogne; mais leur mariage fut ensuite déclaré nul pour cause de parenté. L'ancienne querelle des ducs de Bourgogne avec le seigneur de Vergy s'étant renouvelée, il s'empara de tout ce que possédait ce seigneur au-delà de la Saône, et finit par épouser sa fille, Alix de Vergy. Eudes refusa le titre de généralissime que les croisés lui envoyèrent offrir en 1201, après la mort de Thibaut III, comte de Champagne, et resta paisible dans ses états. Il fut du nombre des grands vassaux qui, en 1205, exhortèrent Philippe-Auguste à ne faire ni paix ni trêve avec Jean, roi d'Angleterre, promettant d'employer toutes ses forces pour la cause de son suzerain. En 1209, il assista au parlement convoqué par Philippe-Auguste à Villeneuve-le-Roi, près Sens, où fut donné un nouveau règlement pour le service féodal; il suivit de là le roi de France à Compiègne, où, dans une nouvelle assemblée, il se croisa contre les Albigeois. Dans cette expédition, il se comporta avec autant de valeur que de générosité, refusant de dépouiller le comte de Carcassonne, dont on lui offrait les domaines. Peu de temps après son retour dans ses états, il accompagna Philippe-Auguste dans la guerre de Flandre, et commanda l'aile droite de l'armée française à la bataille de Bouvines, où il eut un cheval tué sous lui; comme il était fort replet et d'ailleurs bardé de fer, il faillit périr, et on ne le releva qu'avec peine pour lui donner un autre cheval. Eudes fit ensuite de grands préparatifs pour se mettre à la tête d'un nouveau corps de croisés, qui s'était

formé pour aller enlever l'Égypte aux infidèles ; mais il fut arrêté à Lyon par une maladie qui le conduisit au tombeau. Le 6 juillet 1218, son corps fut transporté en Bourgogne et inhumé à Cîteaux. Les historiens ecclésiastiques le représentent tous comme un prince juste, patient, libéral, aimé pendant sa vie, pleuré après sa mort. Il avait accordé à la ville de Beaune le droit de commune, sur le modèle des droits cédés à la ville de Dijon par son père. Son cri de guerre était : *Montjoie au noble duc*, ou *Montjoie Saint-Andrieu*, à cause de St. André, patron du duché de Bourgogne.

B—P.

EUDES IV, frère de Hugues V, auquel il succéda en 1315, n'avait d'abord eu en partage des biens du duc Robert son père que 4000 livres de rentes, avec le château de Grignon. Après la mort de Hugues il composa avec Louis son autre frère pour jouir tranquillement du duché de Bourgogne. Il épousa en 1318 la fille aînée de Philippe-le-Long, roi de France. Devenu lui-même roi de Thessalonique et prince d'Achaïe et de Morée par la mort de Louis son frère, il vendit le royaume et la principauté à Louis, prince de Tarente, pour la somme de 40,000 liv. Il fit en 1330 un héritage plus solide par la mort de sa belle-mère Jeanne, reine de France, qui lui laissa les comtés d'Artois et de Bourgogne. Ces deux nouvelles provinces passèrent depuis à tous les ducs ses successeurs. Devenu plus riche et plus puissant, Eudes fut successivement l'appui de Philippe-le-Long, dont il était le gendre, de Charles-le-Bel, dont il était le neveu, et de Philippe de Valois, qui avait épousé sa sœur. Il accompagna Philippe en Flandre en 1328, fut blessé, selon Duchesne, à la ba-

taille de Montcassel, et on rétablit Louis, comte de Flandre dans ses états. Il vint encore au secours de Philippe de France et défendit St.-Omer avec lui contre Robert d'Artois, allié de la Flandre. Trois ans après il se lia avec Amédée VI de Savoie dit le comte Vert, et lui envoya des troupes en Piémont. Eudes, règne long et glorieux, mourut en 1350, regretté et loué par le clergé pour avoir fait un grand nombre de pieux établissements, et par ses fils qu'il avait eus de Jeanne, sa femme, étant morts jeunes pour successeur son petit-fils Philippe.

EUDES de Montreuil, évêque de S. Louis, le suivit en Palestine et ce prince le chargea des fortifications de Jaffa. Il est du reste plus connu par ses ouvrages que par sa vie de ses contemporains ; car l'histoire qui se souvient presque toujours de ceux qui détruisent, paye peu d'un ingrat oublié ceux qui bâtissent. L'architecture gothique en usage au 13^e siècle, et dont le goût a fait depuis justice, fut par Eudes à son plus haut degré de perfection. Ses édifices, bien que simples, offrent en général des formes élevées et gracieuses, et sont justement considérés comme des modèles de genre. Parmi les monuments qu'il a laissés, on a distingué principalement les églises de Sainte-Catherine des Ecoles, de l'Hôtel-Dieu, de la Croix de la Bretonnerie, des Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Ces édifices ont servi à la réputation de l'architecte de son temps, qui conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1289.

EUDES, 68^e. archevêque

da à Guillaume de la . Son élection fut con-
février de l'année sui-
collège des cardinaux,
ance du St.-Siège. Ce
e la maison de Rouge-
les plus anciennes du
rogne ; fier de sa nais-
sant sur la protection
, il essaya d'accroître
de son église au préju-
ens ; mais ceux-ci mon-
olontés de l'archevêque
jusqu'alors sans exem-
ils'éleva, entre le cha-
itants de Besançon, une
ont le résultat fut le
maison d'un chanoine.
qu'il allait mettre la
it ; mais il ne paraît pas
ré cette menace. Il avait
e un château-fort au-
montagne nommée Ro-
e demi-lieue de la ville ;
n 1291, on ignore sous
, avec ses vassaux et ses
hâteau fut aussitôt as-
habitants, pris et dé-
n comble. L'archevêque
concile provincial qui
privileges et les immu-
s d'église, et prononça
ications contre ceux
traient d'attenter à leurs
urs personnes. Il ne put
obtenir aucune satisfac-
violence exercée à son
te circonstance semble-
ju'elle était motivée par
Eudes mourut le 25 juin
inhumé dans l'église de
ellevaux. W—s.

ROY. MEZERAU.

(JEAN), frère aîné de
zerai, naquit à Ry, près
cèse de Séz, le 14 no-
1. Ce fut à Caen, sous

les jésuites, qu'il fit ses études ; et
Bérulle, qui depuis fut cardinal, le
reçut dans sa congrégation (l'Orato-
toire), le 25 mars 1625 ; il fut bien-
tôt après nommé supérieur de la mai-
son de Caën, et quitta, le 24 mars
1643, la congrégation de l'Oratoire,
pour se livrer tout entier aux mis-
sions, pour lesquelles il avait quel-
que talent et déployait beaucoup de
zèle. Il avait depuis long-temps conçu
le projet de réformer, ou d'établir
plusieurs séminaires, et de fonder une
congrégation qui atteignît le but qu'il
s'était proposé : en effet, dès le len-
demain de sa sortie de l'Oratoire, il
jeta les fondements de la congréga-
tion de Jésus et de Marie, qui, de son
nom, fut bientôt connue sous celui
de *Congrégation des Eudistes*. Soit
par le dépit qu'éprouvèrent les Ora-
toriens de se voir abandonnés par
le P. Eudes, soit par l'envie qui at-
taque les innovations, soit parce que
l'on craignait de voir s'établir de nou-
veaux ordres et de nouvelles corpora-
tions, depuis que leur nombre, trop
considérable, surchargeait les états qui
les avaient admis, l'entreprise éprouva
beaucoup de difficultés sans cesse re-
naissantes. Les Oratoriens présentè-
rent des requêtes, et multiplièrent
sourdement les démarches contre les
projets du P. Eudes, qui d'abord ne
sollicitait qu'une maison pour former,
disait-il, quelques ecclésiastiques à
l'esprit de leur état. Eudes, naturel-
lement persévérant, après avoir ob-
tenu des lettres-patentes d'institution,
en décembre 1642, parvint à les faire
enregistrer au parlement de Norman-
die, en mars 1650. Le roi s'intéres-
sait à ce projet, et avait écrit à cet
effet au Pape, le 19 novembre 1647 ;
il fit plus : il protégea l'établissement
des Eudistes à Paris, par lettres-pa-
tentes de 1672. Toutefois, cette fon-

dation ne fut définitivement et positivement autorisée qu'en 1703. Trois évêques, Molé, Sainte-Croix, et Servien, s'étaient succédés sur le siège de Baïeux, et, d'avis différents, avaient, tantôt protégé, tantôt attaqué la congrégation des Eudistes, qui finit par triompher de tous les obstacles. Les lettres-patentes approuvant les constitutions de cette communauté, ne parurent qu'en septembre 1722. Cette corporation, que la révolution de 1789 enveloppa dans la destruction générale de tous les établissements de ce genre, avait des maisons en Normandie et en Bretagne, et même à Paris, à Senlis, et à Blois. Indépendamment des Eudistes, Eudes avait fondé et établi dans quelques villes, à Caen, à Rennes, à Tours, à la Rochelle, à Paris, etc., une corporation connue d'abord sous le nom de *Filles de N. D. du Refuge*, puis de *N. D. de la Charité*, qu'il avait d'abord réunie à Caen, le 25 novembre 1641, et pour laquelle il avait obtenu des lettres-patentes, en novembre 1642, et des bulles d'Alexandre VII et d'Innocent XI, en 1666 et 1681 : cette dernière bulle fixait les vœux à 17 ans au lieu de 20, qui avaient été exigés par la première. Eudes mourut à Caen, le 19 août 1680, dans sa 79^e année. La congrégation des Eudistes avait eu huit supérieurs généraux, lorsque la révolution arriva; savoir : 1°. Eudes, instituteur; 2°. Jacques Blouet de Camilly, mort à Coutances, le 11 août 1711; 3°. Guy - de - Fontaines de Neuilly, mort à Baïeux, le 19 janvier 1727; 4°. Pierre Cousin, mort à Caen, le 14 mars 1751, âgé de 86 ans; 5°. Jean-Prosper Auvray-de-Saint-André, mort à Caen, le 20 janvier 1770; 6°. Michel Lefevre, mort à Rennes, le 6 septembre 1775; 7°.

Pierre Lecoq, mort à Caen le 8 septembre 1777; et 8°. Pierre-François de Mont, supérieur du séminaire de Coutances, et vicaire-général de Coutances, élu le 3 octobre 1777. On trouve dans la liste des Ouvrages du P. I. *Exercices de piété pour le chrétien et saintement*, qu'il refondit et fit reparaitre dans la suite, à Caen, sous le titre de *Vie et le Royaume de Jésus-Christ*, ouvrage fréquemment réimprimé à Caen et ailleurs, 1664, 1711, 1712, 1713, 1714, 1715, 1716, 1717, 1718, 1719, 1720, 1721, 1722, 1723, 1724, 1725, 1726, 1727, 1728, 1729, 1730, 1731, 1732, 1733, 1734, 1735, 1736, 1737, 1738, 1739, 1740, 1741, 1742, 1743, 1744, 1745, 1746, 1747, 1748, 1749, 1750, 1751, 1752, 1753, 1754, 1755, 1756, 1757, 1758, 1759, 1760, 1761, 1762, 1763, 1764, 1765, 1766, 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1772, 1773, 1774, 1775, 1776, 1777, 1778, 1779, 1780, 1781, 1782, 1783, 1784, 1785, 1786, 1787, 1788, 1789, 1790, 1791, 1792, 1793, 1794, 1795, 1796, 1797, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1804, 1805, 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, 1814, 1815, 1816, 1817, 1818, 1819, 1820, 1821, 1822, 1823, 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, 1845, 1846, 1847, 1848, 1849, 1850, 1851, 1852, 1853, 1854, 1855, 1856, 1857, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, 1870, 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1882, 1883, 1884, 1885, 1886, 1887, 1888, 1889, 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1924, 1925, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, 1931, 1932, 1933, 1934, 1935, 1936, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941, 1942, 1943, 1944, 1945, 1946, 1947, 1948, 1949, 1950, 1951, 1952, 1953, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1969, 1970, 1971, 1972, 1973, 1974, 1975, 1976, 1977, 1978, 1979, 1980, 1981, 1982, 1983, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 2680, 2681, 2682, 2683, 2684, 2685, 2686, 2687, 2688, 2689, 2690, 2691, 2692, 2693, 2694, 2695, 2696, 2697, 2698, 2699, 2700, 2701, 2702, 2703, 2704, 2705, 2706, 2707, 2708, 2709, 2710, 2711, 2712, 2713, 2714, 2715, 2716, 2717, 2718, 2719, 2720, 2721, 2722, 2723, 2724, 2725, 2726, 2727, 2728, 2729, 2730, 2731, 2732, 2733, 2734, 2735, 2736, 2737, 2738, 2739, 2740, 2741, 2742, 2743, 2744, 2745, 2746, 2747, 2748, 2749, 2750, 2751, 2752, 2753, 2754, 2755, 2756, 2757, 2758, 2759, 2760, 2761, 2762, 2763, 2764, 2765, 2766, 2767, 2768, 2769, 2770, 2771, 2772, 2773, 2774, 2775, 2776, 2777, 2778, 2779, 2780, 2781, 2782, 2783, 2784, 2785, 2786, 2787, 2788, 2789, 2790, 2791, 2792, 2793, 2794, 2795, 2796, 2797, 2798, 2799, 2800, 2801, 2802, 2803, 2804, 2805, 2806, 2807, 2808, 2809, 2810, 2811, 2812, 2813, 2814, 2815, 2816, 2817, 2818, 2819, 2820, 2821, 2822, 2823, 2824, 2825, 2826, 2827, 2828, 2829, 2830, 2831, 2832, 2833, 2834, 2835, 2836, 2837, 2838, 2839, 2840, 2841, 2842, 2843, 2844, 2845, 2846, 2847, 2848, 2849, 2850, 2851, 2852, 2853, 2854, 2855, 2856, 2857, 2858, 2859, 2860, 2861, 2862, 2863, 2864, 2865, 2866, 2867, 2868, 2869, 2870, 2871, 2872, 2873, 2874, 2875, 2876, 2877, 2878, 2879, 2880, 2881, 2882, 2883, 2884, 2885, 2886, 2887, 2888, 2889, 2890, 2891, 2892, 2893, 2894, 2895, 2896, 2897, 2898, 2899, 2900, 2901, 2902, 2903, 2904, 2905, 2906, 2907, 2908, 2909, 2910, 2911, 2912, 2913, 2914, 2915, 2916, 2917, 2918, 2919, 2920, 2921, 2922, 2923, 2924, 2925, 2926, 2927, 2928, 2929, 2930, 2931, 2932, 2933, 2934, 2935, 2936, 2937, 2938, 2939, 2940, 2941, 2942, 2943, 2944, 2945, 2946, 2947, 2948, 2949, 2950, 2951, 2952, 2953, 2954, 2955, 2956, 2957, 2958, 2959, 2960, 2961, 2962, 2963, 2964, 2965, 2966, 2967, 2968, 2969, 2970, 2971, 2972, 2973, 2974, 2975, 2976, 2977, 2978, 2979, 2980, 2981, 2982, 2983, 2984, 2985, 2986, 2987, 2988, 2989, 2990, 2991, 2992, 2993, 2994, 2995, 2996, 2997, 2998, 2999, 3000, 3001, 3002, 3003, 3004, 3005, 3006, 3007, 3008, 3009, 3010, 3011, 3012, 3013, 3014, 3015, 3016, 3017, 3018, 3019, 3020, 3021, 3022, 3023, 3024, 3025, 3026, 3027, 3028, 3029, 3030, 3031, 3032, 3033, 3034, 3035, 3036, 3037, 3038, 3039, 3040, 3041, 3042, 3043, 3044, 3045, 3046, 3047, 3048, 3049, 3050, 3051, 3052, 3053, 3054, 3055, 3056, 3057, 3058, 3059, 3060, 3061, 3062, 3063, 3064, 3065, 3066, 3067, 3068, 3069, 3070, 3071, 3072, 3073, 3074, 3075, 3076, 3077, 3078, 3079, 3080, 3081, 3082, 3083, 3084, 3085, 3086, 3087, 3088, 3089, 3090, 3091, 3092, 3093, 3094, 3095, 3096, 3097, 3098, 3099, 3100, 3101, 3102, 3103, 3104, 3105, 3106, 3107, 3108, 3109, 3110, 3111, 3112, 3113, 3114, 3115, 3116, 3117, 3118, 3119, 3120, 3121, 3122, 3123, 3124, 3125, 3126, 3127, 3128, 3129, 3130, 3131, 3132, 3133, 3134, 3135, 3136, 3137, 3138, 3139, 3140, 3141, 3142, 3143, 3144, 3145, 3146, 3147, 3148, 3149, 3150, 3151, 3152, 3153, 3154, 3155, 3156, 3157, 3158, 3159, 3160, 3161, 3162, 3163, 3164, 3165, 3166, 3167, 3168, 3169, 3170, 3171, 3172, 3173, 3174, 3175, 3176, 3177, 3178, 3179, 3180, 3181, 3182, 3183, 3184, 3185, 3186, 3187, 3188, 3189, 3190, 3191, 3192, 3193, 3194, 3195, 3196, 3197, 3198, 3199, 3200, 3201, 3202, 3203, 3204, 3205, 3206, 3207, 3208, 3209, 3210, 3211, 3212, 3213, 3214, 3215, 3216, 3217, 3218, 3219, 3220, 3221, 3222, 3223, 3224, 3225, 3226, 3227, 3228, 3229, 3230, 3231, 3232, 3233, 3234, 3235, 3236, 3237, 3238, 3239, 3240, 3241, 3242, 3243, 3244, 3245, 3246, 3247, 3248, 3249, 3250, 3251, 3252, 3253, 3254, 3255, 3256, 3257, 3258, 3259, 3260, 3261, 3262, 3263, 3264, 3265, 3266, 3267, 3268, 3269, 3270, 3271, 3272, 3273, 3274, 3275, 3276, 3277, 3278, 3279, 3280, 3281, 3282, 3283, 3284, 3285, 3286, 3287, 3288, 3289, 3290, 3291, 3292, 3293, 3294, 3295, 3296, 3297, 3298, 3299, 3300, 3301, 3302, 3303, 3304, 3305, 3306, 3307, 3308, 3309, 3310, 3311, 3312, 3313, 3314, 3315, 3316, 3317, 3318, 3319, 3320, 3321, 3322, 3323, 3324, 3325, 3326, 3327, 3328, 3329, 3330, 3331, 3332, 3333, 3334, 3335, 3336, 3337, 3338, 3339, 3340, 3341, 3342, 3343, 3344, 3345, 3346, 3347, 3348, 3349, 3350, 3351, 3352, 3353, 3354, 3355, 3356, 3357, 3358, 3359, 3360, 3361, 3362, 3363, 3364, 3365, 3366, 3367, 3368, 3369, 3370, 3371, 3372, 3373, 3374, 3375, 3376, 3377, 3378, 3379, 3380, 3381, 3382, 3383, 3384, 3385, 3386, 3387, 3388, 3389, 3390, 3391, 3392, 3393, 3394, 3395, 3396, 3397, 3398, 3399, 3400, 3401, 3402, 3403, 3404, 3405, 3406, 3407, 3408, 3409, 3410, 3411, 3412, 3413, 3414, 3415, 3416, 3417, 3418, 3419, 3420, 3421, 3422, 3423, 3424, 3425, 3426, 3427, 3428, 3429, 3430, 3431, 3432, 3433, 3434, 3435, 3436, 3437, 3438, 3439, 3440, 3441, 3442, 3443, 3444, 3445, 3446, 3447, 3448, 3449, 3450, 3451, 3452, 3453, 3454, 3455, 3456, 3457, 3458, 3459, 3460, 3461, 3462, 3463, 3464, 3465, 3466, 3467, 3468, 3469, 3470, 3471, 3472, 3473, 3474, 3475, 3476, 3477, 3478, 3479, 3480, 3481, 3482, 3483, 3484, 3485, 3486, 3487, 3488, 3489, 3490, 3491, 3492, 3493, 3494, 3495, 3496, 3497, 3498, 3499, 3500, 3501, 3502, 3503, 3504, 3505, 3506, 3507, 3508, 3509, 3510, 3511, 3512, 3513, 3514, 3515, 3516, 3517, 3518, 3519, 3520, 3521, 3522, 3523, 3524, 3525, 3526, 3527, 3528, 3529, 3530, 3531, 3532, 3533, 3534, 3535, 3536, 3537, 3538, 3539, 3540, 3541, 3542, 3543, 3544, 3545, 3546, 3547, 3548, 3549, 3550, 3551, 3552, 3553, 3554, 3555, 3556, 3557, 3558, 3559, 3560, 3561, 3562, 3563, 3564, 3565, 3566, 3567, 3568, 3569, 3570, 3571, 3572, 3573, 3574, 3575, 3576, 3577, 3578, 3579, 3580, 3581, 3582, 3583, 3584, 3585, 3586, 3587, 3588, 3589, 3590, 3591, 3592, 3593, 3594, 3595, 3596, 3597, 3598, 3599, 3600, 3601, 3602, 3603, 3604, 3605, 3606, 3607, 3608, 3609, 3610, 3611, 3612, 3613, 3614, 3615, 3616, 3617, 3618, 3619, 3620, 3621, 3622, 3623, 3624, 3625, 3626, 3627,

le Cornelius Nepos, est par Pomponius Mela : elle fut découverte par Eudoxe, parti du golfe de Sicile et était arrivé à Cadix après avoir fait le tour de l'Afrique. Le mot Eudoxe, qui est un abrégé de Eudoxus, mais superficiel et ignoré, est surchargé de circonstances et de circonstances controvérsées, qu'il ne mérite pas la considération. L'autre voyage d'Eudoxe est de l'Inde, astronomer recommandé par le grand Pompée. Strabon nous a conservé en entier ce voyage. Posidonius racontait les faits d'Eudoxe. En voici la substance. Eudoxe, en faisant le tour des côtes du golfe Arabique, fut poussé par les vents du sud-est, et y avait fait naufrage. Il résolut d'envoyer une barque dans l'Inde, en la faisant gouverner par cet Indien, qui s'engagea pour servir de guide. Eudoxe, par le désir de remonter le Nil jusqu'à l'Égypte avait conduit une barque dans la dernière contrée, fut donc un de ceux qui furent choisis pour accompagner l'expédition. Il s'embarqua avec sa cargaison, et revint avec une cargaison qui devait l'enrichir. Le roi d'Égypte s'en empara, et ne permit point Eudoxe de retourner dans son pays. Les ordres de Cléopâtre, sa sœur, après la mort de Ptolémée, le renvoyèrent de nouveau dans son pays avec plus de marchandises qu'il n'en avait emportées. Les vents du sud-est le poussèrent sur la côte de l'Éthiopie, où il fut poussé par le bec de proue qui avait la forme d'un cheval, qu'on reconnoît pour appartenir à un vaisseau phénicien. Ce fut alors qu'Eudoxe fut découvert par l'Océan entourait et qu'il résolut de naviguer

autour de ce continent. Revenu en Égypte, il fut convaincu d'avoir détourné, à son profit, une grande partie des effets qui lui avaient été confiés ; on le dépouilla de nouveau de ce qu'il avait rapporté, et il se vit obligé de s'enfuir dans son pays. Toujours plein du projet qu'il avait conçu, il s'embarqua avec tout son bien, et courut toute la côte de la Méditerranée, depuis Dicaearchie ou Pouzzole, près de Naples, jusqu'à Marseille, et de Marseille jusqu'à Cadix, annonçant partout son entreprise, et faisant sonner bien haut le gain qu'elle devait produire. Par ce moyen il se procura des fonds, équipa un gros navire avec deux barques, et emmena avec lui de jeunes musiciennes, des médecins et des artistes de différents genres. Il fit voile pour l'Inde ; les zéphyrs, c'est-à-dire, les vents d'ouest ou de nord-ouest, soufflant continuellement, le navire échoua sur la côte d'Afrique, sauva sa cargaison, construisit une troisième barque, s'arrêta enfin sur la côte de Maurusie, et se rendit par terre à la cour du roi Bogus, à qui il proposa d'exécuter l'entreprise qu'il venait de tenter : mais Eudoxe, ayant appris que ce roi voulait le faire jeter dans une île déserte, se sauva sur les terres des Romains, d'où il repassa en Iberie (Espagne) : là il prit avec lui des maçons, se munit d'instruments de labour, ainsi que de graines, et recommença son voyage, résolu, si la route se prolongeait, d'hiverner dans une île dont il avait précédemment remarqué la position, d'y semer, et d'y attendre la moisson pour achever la navigation qu'il avait entreprise. « Voilà (ajoutait Posidonius) jusqu'où j'ai pu suivre l'histoire d'Eudoxe. Quelle en a été la fin ? C'est probablement à Gadès » (Cadix) et en Iberie (Espagne)

» qu'on a pu le savoir. » Strabon consacre plusieurs pages à réfuter ce récit, et s'il donne d'excellentes raisons, ou ne peut disconvenir que la vivacité avec laquelle il s'exprime le rend, dans cette occasion, justement suspect de prévention. « Posidonius, dit-il, ce philosophe qui prétend ne se rendre qu'aux démonstrations, et qui dispute par tout le premier rang, veut que nous admettions sans balancer ce conte, digne uniquement d'Antiphane, qu'il lui plaît de forger lui-même ou d'adopter sur la foi de ceux qui l'ont inventé. » M. Gosselin, en faisant ressortir la contradiction qui existait entre le récit de Cornelius Nepos et celui de Posidonius, a cherché à prouver qu'Eudoxe avait osé se vanter en Italie d'avoir fait le tour de l'Afrique, parce que les Romains n'ayant point encore pénétré dans le golfe Arabique, étaient hors d'état de lui opposer la moindre objection; tandis qu'étant à Cadix au milieu d'un peuple navigateur, il sentit la nécessité de donner assez de vraisemblance à ses courses, pour qu'elles ne choquassent point trop les connaissances que les habitants de cette ville avaient acquises sur l'Afrique. Pour disculper Eudoxe de cette dernière accusation, on a, avec raison, remarqué que le récit de Posidonius ne suppose point du tout qu'Eudoxe se soit vanté d'avoir fait le tour de l'Afrique, en parlant du golfe Arabique; on aurait même pu ajouter que ce récit paraît prouver le contraire. Mais il ne résulte pas de cette observation qu'Eudoxe doive, comme on l'a avancé, être regardé comme un homme qui, plein d'une grande idée, lutte avec persévérance contre les préjugés de son siècle et contre l'injustice des rois. Il nous semble que le récit de Posidonius

n'en fait point du tout un héros genre, mais un aventurier et un marchand plein d'avidité, qui avait de courage et d'habileté que d'ambition. Comme il avait éprouvé, par expérience, combien le commerce de l'Inde était profitable, il voulut continuer à le faire, même après qu'il eut été expulsé d'Egypte, et il ne craignait qu'en se frayant une route par l'ouest, et en tournant autour de l'Afrique, qu'alors les géographes découvrirent au nord de l'équateur. Il se livra dans cette entreprise, et périt finalement avec tout son équipage, dans sa seconde tentative. Cet événement était récent du temps de Posidonius, et l'on ne peut savoir aujourd'hui si le conte du bec de proue a été inventé pour flatter la vanité des habitants de Cadix, et si Eudoxe en est l'auteur. Il est certain seulement qu'il n'avait fait le tour de l'Afrique, et que ses voyages n'apprirent rien qu'on ne savait déjà avant lui.

W. EUDOXE, de Cnide, d'Aschynes et ami de Platon, vivait 370 ans avant J. C. Il se fit une grande réputation comme astronome, Cicéron dit qu'il s'était formé au milieu des Egyptiens. Du temps de Strabon on montrait encore à Cnide l'observatoire d'où il avait vu la belle étoile de la constellation du Navire, qui est connue sous le nom de *Canopus*, et la même dont Posidonius se servit ensuite pour déterminer ou conjecturer quelle pouvait être la grandeur de la terre. Suivant Pline, Eudoxe avait fait plusieurs observations en Sicile et en Asie, à-dire qu'il avait marqué les jours où différentes étoiles se lèvent et se couchent. Pline nous dit qu'il avait découvert d'Egypte en Grèce une comète plus rapprochée de la longitude que celle de l'année à laquelle il donnait 56

même que supposa depuis César, ou plutôt l'astronome, en établissant le calendrier Lucain dans sa *Pharsale* fait César que ce calendrier ne le rien à celui d'Eudoxe :

no Eudoxi vincitor fastibus annus.

bde nous apprend qu'Eudoxe le diamètre du soleil égal à is seulement celui de la lune. lui attribue le cadran qu'on l'*Araignée*, sans doute à grand nombre d'arcs ou de qui s'y entrecoupaient. Il in perfectionna l'octaétéride, assez peu exacte, à laquelle ça bientôt après. Parmi plu ouvrages qu'il avait composés tométrie et l'astronomie, il n'y se trois dont les noms nous arvenus. Le premier avait pour *iodos* (ou contour) *de la Terre*, d les *Phénomènes*, et le trois *Miroir*; c'était une description des constellations. Les deux derit servi au poète Aratus, qui e fait que mettre en vers les e souvent les propres expresEudoxe. Hipparque dans ses itaires sur Aratus nous a conlusieurs fragments des *Phés* et du *Miroir*. Il en résulte is n'était nullement astroqu'Eudoxe lui-même n'avait rien observé, et qu'il s'était plus d'une fois en faisant un op peu réfléchi des observa'il avait rassemblées. On atEudoxe la première idée de ères solides emboîtées les ns les autres, et qu'on a cru mps nécessaires pour explis mouvements apparents du les planètes et des étoiles. Il ait trois au soleil, autant à quatre à chacune des pla: qui faisait vingt-six sphères

en tout. Ce beau système fut adopté avec admiration par l'école péripatéticienne, qui voulut encore le perfectionner en ajoutant trente sphères de plus à celles qu'Eudoxe avait jugées suffisantes. V. l'*Histoire des Mathématiques*, par Montucla, tom. I.

D—L—E.

EUDOXE, eu latin *Eudoxius*, fils dégénéré d'un père qui souffrit pour la foi, devait le jour à Saint-Césaire, lequel reçut la couronne du martyr à Arabisse en Arménie. Quoique disciple de S. Lucien, Eudoxe embrassa les erreurs d'Arius dans toute leur étendue, et telles que les professait Aëtius. A beaucoup d'ambition il joignait de mauvaises mœurs et l'esprit d'intriguer. S. Eustathe, qui le connaissait, refusa de l'ordonner; mais les ariens lui procurèrent l'évêché de Germanicia, ville de la Syrie euphratesienne, et ils le chargèrent d'une légation auprès de l'empereur Constance. Ce prince l'envoya en exil pour avoir favorisé le parti du César Gallus son cousin. Revenu à la cour, Eudoxe apprit la mort de Léontius, évêque d'Antioche. Feignant que des affaires qui intéressaient le bon ordre et la religion exigeaient sa présence dans son diocèse, il demanda à l'empereur et obtint la permission d'y retourner; mais au lieu de s'y rendre, il alla à Antioche. où, à force de menées et étayé du crédit des courtisans, il se fit élire à la place de Léontius. L'année suivante il convoqua un concile à Antioche, où il fit rejeter non seulement les mots de « même substance » (consubstantiel) que les catholiques appliquent au Fils, mais encore ceux de « substance semblable » adoptés par les semi-ariens. Il avait soutenu la même doctrine au concile de Sardique et à celui de Sirmium. Dans

celui d'Ancyre il avait été dénoncé par les semi-ariens. L'empereur Constance, dans une lettre écrite à l'église d'Antioche, déclara formellement qu'Eudoxe a envahi ce siège contre son gré, et parle de lui avec l'accent du mépris. Il restait à Eudoxe à donner l'exemple d'une seconde intrusion; car on ne peut donner que ce nom à son élévation sur le siège de Constantinople en 360, après que Macédonius eut été déposé. Théodoret dit expressément qu'il y était parvenu par tyrannie. Eudoxe, en 367, baptisa l'empereur Valens, et lui fit promettre à son baptême qu'il favoriserait l'arianisme. Persécuteur acharné des catholiques, Eudoxe mourut en 370, sans reconnaître ses erreurs, après avoir occupé pendant dix ans le siège de Constantinople. L—Y.

EUDOXIE (ELIA EUDOXIA), impératrice d'orient, femme d'Arcadius, était d'origine française, et fille du comte Bauto, un des meilleurs généraux de Théodose. Arcadius l'épousa en 395, par le conseil de l'eunuque Eutrope qui voulait se servir d'Eudoxie pour contrebalancer le crédit de Rufin, ministre ambitieux et tout puissant, dont l'empereur était sur le point de devenir le gendre. Eudoxie, élevée dans la famille de Promotus, une des victimes de Rufin, prit bientôt l'ascendant que devaient lui donner sa beauté et la trempe de son caractère sur l'esprit faible et timide de son époux. La mort tragique de Rufin (V. RUFIN) laissa le pouvoir suprême entre les mains de l'impératrice et de l'eunuque; ils se défirent d'abord de tous ceux qui leur portaient ombrage; mais la division s'étant mise entre eux, Eudoxie n'eut qu'à verser quelques larmes pour obtenir d'Arcadius l'arrêt d'Eutrope. En vain le courage de St. Jean Chrysostôme, pa-

trieux parvint-il à le sauver pendant quelques jours du proscription; il fut mis à mort quelques temps après. Un ennemi plus cruel, le patriarche lui-même, insensible à son orgueil, en froissant avec mépris sa conduite; il osa, dit-on, désigner en chaire sous le nom d'isabel; l'impératrice le fit saisir indignement, et transporter sur un char de l'Euxin. Le plus affreux supplice dans Constantinople fut la mort de ce coup d'autorité; Eudoxie, irritée, demanda elle-même le rappel du patriarche, qui l'irrita de nouveau par d'amères censures. Cette fois elle résolut sa perte, et l'envoya dans le désert de l'Arménie où il mourut trois ans après (V. CHRYSOSTÔME). Eudoxie continua de maîtriser l'indolent Arcadius; elle lui donna un fils qui régna depuis sous le nom de Théodose II, mais dont la naissance fut regardée par le public comme le fruit d'une liaison trop intime de l'impératrice et du comte Jean son favori. Quatre ans après, Eudoxie mourut des suites d'une fausse couche. Arcadius fut le seul qui la regretta; elle avait abusé de tous les esprits par ses injustices et ses concussions. La soif des richesses l'engageait à vendre les honneurs et les emplois. Les maux qu'elle fit souffrir à St. Jean Chrysostôme ont mérité d'être racontés contre elle tous les autres siècles. On a des médailles de cette princesse en or, en argent et en bronze, de petite dimension. L—S—L.

EUDOXIE (ELIA). V. ATHÉNAÏS.

EUDOXIE (LACINIA EUDOXIA), impératrice d'occident, femme de Valentinien III, était fille de Théodose II et d'Athénaïs. Eudoxie, aussi belle et non moins malheureuse que sa mère, elle porta sur le trône des enfants qui furent l'objet de l'affection et même la ter-

un prince d'ailleurs très dé-ns ses mœurs. Les excès de ien ayant excité la vengeance eur Maxime dont il avait ou-femme (V. MAXIME et VA-EN III), Eudoxie vit massa-coupable époux, et, pour de malheur, elle fut forcée r Maxime lui-même qui ve-perdre sa femme et de s'em-sceptre, et qui crut complé-engeance et affermir son au-s'unissant à la veuve de Va-1. Il obligea en même temps filles de ce prince, nommée : comme sa mère, d'épouser s fils. Cependant l'impératrice, actant avec répugnance cette alliance, ignorait la part que : avait prise au meurtre de Va-n. Mais l'imprudent usurpa-trainé par l'amour que lui t Eudoxie, lui avoua que l'es-la posséder l'avait porté à con-tre Valentinien, et que la : ce prince n'avait eu lieu que ordres. Elle reçut cette confi-avec un horreur qu'elle diss-éanmoins, pour méditer ses de vengeance. Ce fut Genser-choisit pour en être le terrible ent; elle l'appela secrètement e en 455 : à son approche, e fut massacré; sa mort ne fut relude des horreurs dont Rome ératrice elle-même furent les s. Genser-ic saccagea la ville de, et emmena en Afrique Eu-et ses deux filles, Eudoxie et e; il les traita d'abord en cap-mais il força bientôt la jeune e d'épouser son fils Huneric. pereurs d'orient et d'occident rent en vain la liberté de ces ses, ce ne fut que sept ans après uleric consentit à laisser par-idie et sa mère pour Constan-

tinople. La jeune Eudoxie vécut seize ans avec Huneric, et lui donna un fils. Mais, persécutée par un époux barbare, elle parvint à s'échapper, et se retira à Jérusalem. Sa sœur Placidie, promise avant sa captivité à Olybrius, qui fut depuis empereur, l'épousa quand elle fut libre. L'impératrice Eudoxie consacra le reste de ses jours à la retraite. On a des médailles en or de cette princesse; mais elles sont assez rares.

I.—S.—E.

EUDOXIE (MACREMBOLITISSA), impératrice d'orient, épousa, sous le règne de Michel le Paphlagonien, Constantin Ducas, et monta sur le trône avec lui en 1059. Lorsque ce faible prince mourut en 1067, il laissa l'empire, sans le partager, à ses trois fils, Constantin, Michel et Andronic, sous la tutèle de leur mère, de laquelle il exigea le serment par écrit de ne se point remarier. Eudoxie s'empara facilement de l'autorité; mais elle reconnut bientôt qu'elle ne pouvait seule en porter tout le poids, ni résister aux nombreux ennemis qui dévastaient l'empire. Les courtisans la pressèrent de se remarier. Un incident singulier détermina son choix. Romain Diogène, accusé de projets ambitieux, fut arrêté dans son gouvernement, conduit, chargé de fers, à Constantinople, convaincu de révolte et condamné. L'impératrice, prête à confirmer la sentence, vit le coupable, fut frappé de sa belle figure, se souvint de ses actions d'éclat, le jugea capable de soutenir l'empire, feignit de l'exiler, le rappela deux jours après, et prit la résolution de l'épouser; mais il fallait anéantir la promesse qu'elle avait signée, et dont Xiphilin, patriarche de Constantinople, était dépositaire. On persuada au patriarche qu'il s'agissait d'élever son frère au rang suprême. Xiphilin, enchanté, au-

nulla l'engagement, et la même nuit Eudoxie s'unit à Romain. Cette nouvelle consterna les jeunes princes, et souleva leur garde qui menaça l'impératrice; elle employa les larmes et l'adresse, et calma ses enfants. Bientôt Romain, appelé à la défense de l'état, la laissa souveraine maîtresse dans Constantinople; elle y termina un ouvrage qu'elle dédia à son époux, et dont il reste un manuscrit unique que possède la Bibliothèque royale, et que Villoison a publié dans ses *Anecdota græca*. C'est un recueil intitulé : *Ionia*, où se trouvent rassemblées les généalogies des dieux, des héros, des héroïnes; leurs métamorphoses, les fables et les allégories des anciens auteurs; enfin une quantité d'anecdotes sur les écrivains et les érudits. La docte princesse annonce qu'elle a rassemblé à grands frais dans sa bibliothèque les livres les plus curieux; elle parle d'autres ouvrages qu'elle doit bientôt faire paraître, mais qui ne nous sont point parvenus. C'étaient un poème sur la *chevelure d'Ariane*, une *Instruction à l'usage des Femmes*, un *Traité sur l'occupation des Princesses*, un autre de la *Vie monastique*. Eudoxie était plus capable de bien écrire que de bien gouverner. En 1071 elle quitta un moment ses occupations favorites pour aller au-devant de Romain qui revenait après une longue campagne. Bientôt elle s'en sépara de nouveau sans beaucoup de regrets; ce fut cette année même que Romain tomba dans les mains des Turks. A cette nouvelle on s'agita dans Constantinople. L'impératrice, incertaine et peu attachée à Romain, assembla sa famille et les principaux officiers, pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre. On la força de se retirer dans un monastère sur le bord du détroit, et bientôt d'y

Elle y apprit la
et le couronne-
des fils qu'elle

eus de Constantin Ducas (Voy.
AIN DIOGÈNE ET CONSTANTIN DU-
L — S — L

EGALENUS (SEVERIN), méde-
cien naquit à Dockum, en Frise,
voix en Allemagne et en Angle-
terre, exerça quelque temps sa pro-
fession à Hambourg et à Loudres,
ensuite se fixer à Emden, où il
obtint une grande renommée, moins
par son mérite transcendant, que par
sa jactance et cette forfanterie qui
l'accompagnent presque toujours au sta-
tus vulgaire. Eualenus prétendait
guérir les phthisies commençantes en
quelques jours, les paralysies dans le même
espace de temps. Quelques heures
suffisaient pour dissiper des maux
qui semblaient insupportables; enfin, il
osa même affirmer que les maladies les
plus opiniâtres, généralement regardées
comme incurables, cédaient avec
promptitude et une facilité sur-
prenante aux merveilles de son art.
Il publia, en 1588, à Brème, un vo-
lume in-8°, intitulé : *De morbo scor-
butico, quo omnia quæ de signis
diagnosticis dici possunt tractantur
continentur, cum observationibus
quibusdam, brevique et suc-
cincte à cujusque curationis indica-
tione*. Comme il n'existait point, à
cette époque, de traité spécial sur le
scorbut, l'ouvrage d'Eualenus fut
accueilli avec enthousiasme, et réim-
primé un grand nombre de fois. Les
éditions les plus estimées sont celles
qui furent données, avec des corrections
et de nombreuses augmentations, Joseph Stuben-
dorff (Leipzig, 1604, 1615, in-8°);
et Th. Charic Brendel (Héra, 1624,
La Haye, 1658, in-8°). Ce livre,
jadis très-estimé, est universelle-
ment, à tort ou à raison,

sa réputation usurpée. En effet, l'auteur a méconnu les véritables causes du scorbut, auquel il rapporte presque toutes les maladies. Le sur Lind, bon juge en cette matière, prouve que la rapsodie du mépris frison est plus propre à égarer qu'à éclairer.

C.

UGENE I^{er}, Romain de naissance, et fils de Rufinien, élu pape le 7 septembre 655, succéda à Saint-Simplicien. Il fut nommé par l'autorité de l'empereur Constant, qui tenait le roi Martin dans les fers, et qui obtint sa démission canonique.

L'élection d'Eugène devint en partie régulière par la mort de saint Simplicien. C'était l'hérésie du monothéisme qui divisait depuis long-temps les deux églises (voyez, entre autres, les articles IV, THÉODORE, et MARTIN). Eugène voulut entrer en accommodement avec les monothélites, et envoya à cet effet des légats à ce parti. Cette négociation fut infructueuse. Ce pape mourut le 2 juin 658, après un pontificat de deux ans 8 mois 24 jours, et fut enterré à St-Pierre. On le loue de sa piété, de sa piété, de sa libéralité. Il est honoré comme saint dans le martyrologe romain moderne. D—s.

UGENE II, Romain de naissance, de Bohémond, succéda à Pascal I, et fut élu pape, le 5 juin 824. Il avait un concurrent, sur lequel il porta, à la faveur du parti noble, un d'ailleurs recommandable par ses qualités et des vertus qui méritaient la préférence. L'empereur, roi de France, Louis-le-Debonnaire, envoya aussitôt Lothaire, son fils, à Rome, pour régler avec le pape tout ce qui exigeait la nécessité des circonstances. Déjà, depuis quelques années, les troubles de Rome avaient excité l'attention de l'empereur (voyez les articles III et PASCAL II). Lothaire se

plaignait des prévarications des tribunaux et de la négligence des papes. On avait condamné injustement à mort des personnes fidèles à l'empereur et à la France. On avait exécuté des confiscations iniques. Le pape consentit aux restitutions, au redressement de tous les griefs; et la tranquillité se rétablit, à la grande satisfaction du peuple Romain. Pour affermir ces heureuses réformes, Lothaire fit publier une constitution, où il semble ajouter aux concessions de Charlemagne, en mettant sur la même ligne l'autorité du pape et celle de l'empereur. Il recommande l'obéissance entière au pape, à ses juges, à ses ducs, pour l'exécution de la justice; mais il ordonne que des commissaires nommés par l'empereur et par le pape rendront compte tous les ans de l'exécution des lois. Eugène tint un concile à Rome, pour la réformation du clergé. Il mourut, le 27 août 827, regretté justement des Romains. Il avait pourvu à l'abondance des blés, avec une telle sagesse, que la ville de Rome était celle où on vivait à meilleur marché. Son attention particulière à soulager les indigents, les malades, les veuves, et les orphelins, lui avait fait donner le titre honorable de *Père des pauvres*.

D—s.

EUGENE III, élu pape, le 15 février 1145, succédait à Lucius II. Le nouveau pontife était abbé de St. Anastase. Né à Pise, où il avait été vidame de l'église, il avait passé quelque temps à Clairvaux, sous la discipline de Saint-Bernard. Il portait aussi le nom de Bernard. Arnulf, abbé de Farfe en Italie, ayant demandé au saint réformateur de Cîteaux des moines pour fonder une communauté, Bernard de Pise lui fut envoyé avec quelques autres; mais le pape Inno-

cent Il les retint pour lui-même, et leur donna l'église de St.-Anastase, dont Bernard fut fait abbé. Saint-Bernard, en apprenant cette élection, écrivit aux cardinaux, pour leur témoigner son étonnement « de ce qu'ils avaient » tiré un mort du tombeau, pour le » replonger dans les affaires, et de ce » qu'ils avaient jeté les yeux sur un » sujet rustique, à qui ils ôtaient la » bêche et la coignée, pour le revêtir » de la pourpre, et lui imposer un » fardeau formidable aux anges même. » Sa lettre à Eugène était conçue dans le même esprit. « Mon fils » Bernard, y disait-il, est devenu » mon père Eugène. Je souhaite que » l'église change aussi en mieux. . . . » Que je serais heureux, si, avant de » mourir, je voyais l'église telle qu'elle » était dans son premier âge, quand » les Apôtres étendaient leurs filets, » non pour prendre de l'or et de l'argent, mais pour prendre des âmes. C'est ce que l'église attend de vous, etc. » Eugène fut sacré au monastère de Farfe, parce qu'il craignait la fureur des Romains, qui, excités par les discours séditieux d'Arnaud de Bresse, méconnaissaient l'autorité du pape, et demandaient la confirmation du sénat nouvellement établi. Ils s'étaient même portés à d'autres excès. Ils avaient abattu les maisons des cardinaux, créé un patrice, fortifié l'église de St.-Pierre, et forcé tous les pèlerins d'y apporter leurs offrandes, qu'ils prenaient pour eux : ils en tuèrent même plusieurs. Toutes ces circonstances obligèrent Eugène de se réfugier à Viterbe, où il fit un assez long séjour. Il se mit cependant en devoir de réduire les Romains par la force. Après avoir excommunié leur patrice, il les obligea, aidé des troupes des Tiburtins, à lui demander la paix, et à recon-

tenait son an-
es Romains le
ids honneurs;
is exigèrent ensuite de lui qu'il
sit Tibur. Eugène, pour se dé-
à leurs importunités, quitta
de nouveau, et passa le Tibre
t vers cette même époque. en
1142, que la prise d'Edesse par Zen-
onsterna les chrétiens d'Orient,
obligea de demander des secours
es les puissances de l'Europe.
ue, informé de ces désastres par
es, évêque de Gabela en Syrie,
é t à Louis-le-Jeune, pour l'exhor-
ter, ainsi que tous les Français, à
au secours des croisés. Il pulsa
en conséquence la seconde croisade
en France, avec les mêmes indulgences
ac dées par Urbain II à la première.
Sa -Bernard lui-même prêcha en
Al magne cette croisade, à laquelle
il engagea Conrad. Fleury observe, à
ce sujet, que c'est la première fois
qu'il est question dans l'histoire d'un
prince chrétien appelé le *Pré-
Jean*, qui devait venir au secours
des croisés. Cependant, les mouve-
s séditieux des Romains oblige-
le nouveau Eugène à s'éloigner. Il
vint en France, où le roi et l'évêque
s'iris allèrent au-devant de lui, et
te nèrent à l'église de Notre-Dame.
Il quitta ensuite celle de Ste.-Gene-
viève, où il se passa une scène très
peu ligne de la sainteté du lieu et de
la avité des personnages. Les offi-
ciers de l'église avaient étendu devant
l'a el un drap de soie, où le pape se
lterna pour faire sa prière. Après
ta esse, qui avait été célébrée par
pape, ses officiers voulurent s'em-
r du tapis, et les chanoines le
leur disputèrent. Chacun le tirant du
soa côté, il fut mis en pièces. Des in-
s coups; il y eut
le roi lui-même.

é au milieu du tumulte, en l'appaiser. Cette affaire scandoua lieu à la réforme des de Sainte-Geneviève, aux en adjoignit quelques-uns de ctor, ce qui fut exécuté par ger. Eugène tint un concile où il fit examiner la doctrine rt de la Poréc, qui séparait divine de la personne de éme, et professait d'autres contraires au mystère de tion. Gilbert, combattu par rnard, prétendit n'avoir pas e tels principes. La décision se au concile de Reims, qui année suivante, et où les er Gilbert furent condamnées.

8, Eugène se transporta à avec dix-huit cardinaux. L'ar e de Maïence s'y rendit avec gé, et le pape y tint un con- il fut consulté relativement élations d'Hildegarde, reli- ès célèbre alors. Les réponses et naïves qu'elle fit à ceux errogèrent, le témoignage de rnard, qui était présent, ne nt point à Eugène de douter faveur particulière du ciel. Il a une grande publicité; mais à Hildegarde, pour lui recom- de conserver, par l'humilité, qu'elle avait reçue, et de dé- rec prudence ce qu'elle con- en esprit. Revenu en France, vint à Clairvaux, où il parut erain pontife, et vécut en eligieux. Sous les ornemens igné, il ne quittait point le n portait devant lui des car- e broderie; son lit était cou- pourpre et de riches étoffes; r-dessous, il n'était garni que : battue et de draps de laine. ant à la communauté, il ne retenir ses larmes. Il exhorta,

il consola les anciens compagnons de ses premiers travaux religieux, avec une tendresse fraternelle, Sa nombreuse suite ne lui permit pas de demeurer long-temps avec eux. Il reprit le chemin d'Italie, et revint à Rome. L'histoire ne dit plus rien de remarquable sur les actions de ce pape jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 juillet 1154. Quoiqu'on raconte plusieurs miracles opérés sur son tombeau, l'église ne l'a pas mis solennellement au nombre des Saints. Ce fut pour lui que Saint Bernard composa les trois livres de la *Considération*, dans lesquels il donne d'excellents avis à ce pape, pour lequel il avait une tendresse de frère. On a d'Eugène III des Décrets, des Epîtres, et des Constitutions. Sa vie a été écrite avec beaucoup de soin par Dom Jean Delaunes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux; Nancy, 1737, 2 vol. in-12.

D—s.

EUGÈNE IV, élu pape le 51 mars 1431, était Vénitien, d'une famille peu distinguée, et s'appelait Gabriel Condolmero. Petit neveu, du côté maternel, du pape Grégoire XII, d'abord chanoine régulier de la congrégation de St. Grégoire en Alga, depuis évêque de Sienne, élevé ensuite au cardinalat, il n'avait que quarante-huit ans lorsqu'il parvint à la thiare. Le concile indiqué à Bâle par Martin V son prédécesseur, et demandé par le vœu général pour la réformation de l'église, fut le premier objet qui occupa les soins d'Eugène. Le cardinal Julien Cesarini avait déjà été nommé légat par Martin pour y assister en son nom. Cet homme, d'un rare mérite, était alors occupé dans la Bohême, que les hussites ravageaient par leurs erreurs et par leurs armes. Eugène lui écrivit pour procéder à l'ouverture du concile; il se rendit à

dation ne fut définitivement et
 tivement autorisée qu'en 1703. 1. **rous**
 évêques, Molé, Sainte-Croix, Ser-
 vien, s'étaient succédés sur le
 de Baïeux, et, d'avis
 avaient, tantôt protégé, tan-
 que la congrégation dus
 qui finit par triompher de tous les
 obstacles. Les lettres-patentes ap-
 prouvant les constitutions de cette
 communauté, ne parurent qu'en sep-
 tembre 1722. Cette corporation, que
 la révolution de 1789 enveloppa dans
 la destruction générale de tous les
 établissements de ce genre, avait des
 maisons en Normandie et en Breta-
 gne, et même à Paris, à Senlis, et à
 Blois. Indépendamment des Eudistes,
 Eudes avait fondé et établi dans quel-
 ques villes, à Caen, à Rennes, à
 Tours, à la Rochelle, à Paris, etc.,
 une corporation connue d'abord sous
 le nom de *Filles de N. D. du Re-
 fuge*, puis de *N. D. de la Charité*,
 qu'il avait d'abord réunie à Caen, le
 25 novembre 1641, et pour laquelle
 il avait obtenu des lettres-patentes, en
 novembre 1642, et des bulles d'A-
 lexandre VII et d'Innocent XI, en
 1666 et 1681 : cette dernière bulle
 fixait les vœux à 17 ans au lieu de
 20, qui avaient été exigés par la pre-
 mière. Eudes mourut à Caen, le 19
 août 1680, dans sa 79^e. année. La
 congrégation des Eudistes avait eu
 huit supérieurs généraux, lorsque la
 révolution arriva; savoir : 1^o. Eudes,
 instituteur; 2^o. Jacques Blouet de Ca-
 milly, mort à Coutances, le 11 août
 1711; 3^o. Guy-de-Fontaines de
 Neuilly, mort à Baïeux, le 19 jan-
 vier 1727; 4^o. Pierre Cousin, mort
 à Caen, le 14 mars 1751, âgé de
 86 ans; 5^o. Jean-Prospér Auvray-de-
 Saint-André, mort à Caen, le 20 jan-
 vier 1770; 6^o. Michel Lefèvre, mort
 à Rennes, le 6 septembre 1775; 7^o.

à Caen, le 1^{er}.
 8^o. Pierre Da-
 séminaire de

ances, et vicaire général du diocè-
 se, élu le 3 octobre 1777. Voici
 une liste des Ouvrages du P. Eudes:
 I. *Exercices de piété pour vivre
 chrétiennement et saintement*, 1656,
 qui a été refondit et fit paraître l'année
 suivante, à Caen, sous le titre de *La
 vie de Jésus-Christ et le Royaume de Jésus*: ou-
 vrage qui a été fréquemment réimprimé, in-8^o,
 à Caen et ailleurs, 1664, 1667, etc.
 II. *Le Testament de Jésus*, 1641.
 III. *La Vie du Chrétien*, 1641,
 1669, 1695, in-12. IV. *Le Contrat
 de l'homme avec Dieu par le bap-
 tême*, in-12, 1654 et 1745. V.
Le Bon Confesseur, Paris, 1665,
 in-12, Rouen, 1732 et 1755, in-
 12, en diverses langues. VI. *Mémo-
 irat de la Vie ecclésiastique*, la-
 sieux, 1681, in-12. VII. *Le Pré-
 dicateur apostolique*, Caen, 1681,
 in-12; et plusieurs *Offices*, etc., etc.
 Le P. Lelong attribue à Eudes, avec
 un peu de fondement, l'*Histoire*,
 en manuscrite d'une paysane de
 Coutances, laquelle s'appelait *Marg-
 ariet Vallées*, ouvrage dans lequel
 est relaté l'histoire de ce prélat, et
 celui de l'évêque de Langres (voyez
 ALACOQUE). Jean Eudes eut un
 caractère ardent et re-
 tenant, animé d'un zèle pa-
 issant, suivant Huet, n'était pas assez
 et qui lui suscita quelques troubles.
 Il avait une éloquence naturelle,
 vive et véhémence, plus propre à
 frapper par la terreur, qu'à toucher
 par la douceur et la persuasion.

D—s.

EUDOCIE. Voy. EUDOXIE.

EUDOXE DE CYZIQUE, sage

philosophe célèbre qui vivait vers la fin
 du 2^e. siècle avant J.-C. Nous avons
 deux ouvrages de lui, savoir : *Les
 deux livres de la Providence*, et *Les
 deux livres de la Providence*, in-8^o,
 Paris, 1664.

le Cornelius Nepos, est ar Pomponius Mela : elle 'Eudoxe, parti du golfe tait arrivé à Cadix après le tour de l'Afrique. Le cla, qui est un abrégia-, mais superficiel et igno- rechargé de circonstances ent controuvées, qu'il ne me considération. L'autre . voyages d'Eudoxe est de , astronome recomman- lu grand Pompée. Strabon avoir conservé en entier à Posidonius racontait les l'Eudoxe. En voici la subs- gardes-côtes du golfe Ara- nèrent à Ptolomée Ever- d'Egypte, un Indien qui oussé sur les côtes de ce s vents, et y avait fait nau- oi résolut d'envoyer une dans l'Inde, en la faisant er par cet Indien, qui s'é- jour servir de guide. Eu- le désir de remonter le Nil être l'Egypte avait conduit dernière contrée, fut du e ceux qui furent choisis expédition. Il s'embarqua résents, et revint avec une cargaison qui devait l'en- is le roi d'Egypte s'en em- ni n'empêcha point Eudoxe t ordres de Cléopâtre. sa i, après la mort de Pto- renvoya de nouveau dans ec plus de marchandises avait emporté la première rents le poussèrent sur la ique en Ethiopie, où il bec de proue qui avait la n cheval, qu'on reconout ir appartenu à un vaisseau dix. Ce fut alors qu'Eudoxe ide que l'Océan entourait et qu'il résolut de naviguer

autour de ce continent. Revenu en Egypte, il fut convaincu d'avoir di- verti, à son profit, une grande partie des effets qui lui avaient été confiés; on le dépouilla de nouveau de ce qu'il avait rapporté, et il se vit obligé de s'enfuir dans son pays. Toujours plein du projet qu'il avait conçu, il s'em- barqua avec tout son bien, et courut toute la côte de la Méditerranée, de- puis Dicæarchie ou Pouzzole, près de Naples, jusqu'à Marseille, et de Mar- seille jusqu'à Cadix, annonçant par- tout son entreprise, et faisant sonner bien haut le gain qu'elle devait pro- duire. Par ce moyen il se procura des fonds, équipa un gros navire avec deux barques, et emmena avec lui de jeunes musiciennes, des médecins et des artistes de différents genres. Il fit voile pour l'Inde; les zéphyrs, c'est-à-dire, les vents d'ouest ou de nord-ouest, soufflant continuellement, il échoua sur la côte d'Afrique, sauva sa cargaison, construisit une troisième barque, s'arrêta enfin sur la côte de *Maurusie*, et se rendit par terre à la cour du roi Bogus, à qui il pro- posa d'exécuter l'entreprise qu'il ve- nait de tenter : mais Eudoxe, ayant appris que ce roi voulait le faire jeter dans une île déserte, se sauva sur les terres des Romains, d'où il re- passa en Iberie (Espagne) : là il prit avec lui des maçons, se munit d'in- struments de labour, ainsi que de graines, et recommença son voyage, résolu, si la route se prolongeait, d'hiverner dans une île dont il avait précédemment remarqué la position, d'y semer, et d'y attendre la moisson pour achever la navigation qu'il avait entreprise. « Voilà (ajoutait Posido- » nius) jusqu'où j'ai pu suivre l'his- » toire d'Eudoxe. Quelle en a été la » fin ? C'est probablement à Gadès » (Cadix) et en Iberie (Espagne)

même que supposa depuis
ar , ou plutôt l'astronome
en établissant le calendrier
cain dans sa *Pharsale* fait
sar que ce calendrier ne le
en à celui d'Eudoxe :

Eudoxi vincitor fastibus annua.

e nous apprend qu'Eudoxe
: diamètre du soleil égal à
seulement celui de la lune.
ui attribue le cadran qu'on
Araignée, sans doute à
grand nombre d'arcs ou de
s'y entrecoupaient. Il in-
perfectionna l'octaétéride,
sez peu exacte, à laquelle
a bientôt après. Parmi plu-
vrages qu'il avait composés
métrie et l'astronomie, il n'y
trois dont les noms nous
venus. Le premier avait pour
de (ou contour) *de la Terre*,
les Phénomènes, et le troi-
siroir ; c'était une descrip-
ntellations. Les deux der-
servi au poète Aratus , qui
fait que mettre en vers les
ouve les propres expres-
doxe. Hipparque dans ses
ires sur Aratus nous a con-
sieurs fragments des *Phé-*
et du *Miroir*. Il en résulte
n'était nullement astro-
Eudoxe lui-même n'avait
ien observé, et qu'il s'était
us d'une fois en faisant un
peu réfléchi des observa-
avait rassemblées. On at-
doxe la première idée de
es solides emboîtées les
les autres, et qu'on a cru
ps nécessaires pour expli-
mouvements apparents du
planètes et des étoiles. Il
trois au soleil, autant à
gnate à chacune des pla-
ui faisait vingt-six sphères

en tout. Ce *beau système* fut adopté
avec admiration par l'école péripaté-
ticienne, qui voulut encore le perfec-
tionner en ajoutant trente sphères de
plus à celles qu'Eudoxe avait jugées
suffisantes. V. *l'Histoire des Mathé-*
matiques, par Montucla, tom. I.

D—L—E.

EUDOXE, eu latin *Eudoxius*,
fils dégénéré d'un père qui souffrit
pour la foi, devait le jour à Saint-
Césaire, lequel reçut la couronne
du martyr à Arabisse en Arménie.
Quoique disciple de S. Lucien, Eu-
doxe embrassa les erreurs d'Arius
dans toute leur étendue, et telles que
les professait Aëtius. A beaucoup
d'ambition il joignait de mauvaises
mœurs et l'esprit d'intrigue. S. Eus-
tathe, qui le connaissait, refusa de
l'ordonner ; mais les ariens lui procu-
rèrent l'évêché de Germanicia, ville
de la Syrie euphratesienne, et ils le
chargèrent d'une légation auprès de
l'empereur Constance. Ce prince l'en-
voja en exil pour avoir favorisé le
parti du César Gallus son cousin. Re-
venu à la cour, Eudoxe apprit la mort
de Léontius, évêque d'Antioche. Fei-
gnant que des affaires qui intéres-
saient le bon ordre et la religion exi-
geaient sa présence dans son dio-
cèse, il demanda à l'empereur et ob-
tint la permission d'y retourner ; mais
au lieu de s'y rendre, il alla à Antio-
che, où, à force de menées et étayé du
crédit des courtisans, il se fit élire à
la place de Léontius. L'année sui-
vante il convoqua un concile à An-
tioche, où il fit rejeter non seulement
les mots de « même substance »
(consubstantiel) que les catholiques
appliquent au Fils, mais encore ceux
de « substance semblable » adoptés
par les semi-ariens. Il avait soutenu
la même doctrine au concile de Sar-
dique et à celui de Sirmium. Dans

celui d'Ancyre il avait été dénoncé par les semi-ariens. L'empereur Constance, dans une lettre écrite à l'église d'Antioche, déclare formellement qu'Eudoxe a envahi ce siège contre son gré, et parle de lui avec l'accent du mépris. Il restait à Eudoxe à donner l'exemple d'une seconde intrusion; car on ne peut donner que ce nom à son élévation sur le siège de Constantinople en 360, après que Macédonius eut été déposé. Théodoret dit expressément qu'il y était parvenu par tyrannie. Eudoxe, en 367, baptisa l'empereur Valens, et lui fit promettre à son baptême qu'il favoriserait l'arianisme. Persécuteur acharné des catholiques, Eudoxe mourut en 370, sans reconnaître ses erreurs, après avoir occupé pendant dix ans le siège de Constantinople. L—Y.

EUDOXIE (ELIA EUDOXIA), impératrice d'orient, femme d'Arcadius, était d'origine française, et fille du comte Bauton, un des meilleurs généraux de Théodose. Arcadius l'épousa en 395, par le conseil de l'eunuque Eutrope qui voulait se servir d'Eudoxie pour contrebalancer le crédit de Rufin, ministre ambitieux et tout puissant, dont l'empereur était sur le point de devenir le gendre. Eudoxie, élevée dans la famille de Promotus, une des victimes de Rufin, prit bientôt l'ascendant que devaient lui donner sa beauté et la trémpe de son caractère sur l'esprit faible et timide de son époux. La mort tragique de Rufin (V. RUFIN) laissa le pouvoir suprême entre les mains de l'impératrice et de l'eunuque; ils se défirent d'abord de tous ceux qui leur portaient ombrage; mais la division s'étant mise entre eux, Eudoxie n'eut qu'à verser quelques larmes pour obtenir d'Arcadius l'arrêt d'Eutrope. En vain le courage de St. Jean Chrysostôme, pa-

triarche de Constantinople parvint-il un instant à sauver les jours du proscrit, l'impératrice le fit mettre à mort peu de temps après. Un ennemi plus respecté, le patriarche lui-même, irrita son orgueil, en frondant sans ménagement sa conduite; il osa, dit-on, la désigner en chaire sous le nom de Jésabel; l'impératrice le fit savoir ignominieusement, et transporter sur le bord de l'Euxin. Le plus affreux tumulte dans Constantinople fut la suite de ce coup d'autorité; Eudoxie, effrayée, demanda elle-même le rappel du patriarche, qui l'irrita de nouveau par d'amères censures. Cette fois elle résolut sa perte, et l'envoya dans le fond de l'Arménie où il mourut peu après (V. CHRYSOSTÔME). Eudoxie continua de maîtriser l'indolent Arcadius; elle lui donna un fils qui régna depuis sous le nom de Théodose II, mais dont la naissance fut regardée par le public comme le fruit de la liaison trop intime de l'impératrice et du comte Jean son favori. Quatre ans après, Eudoxie mourut des suites d'une fausse couche. Arcadius fut le seul qui la regretta; elle avait aigri tous les esprits par ses injustices et ses concussions. La soif des richesses l'engageait à vendre les honneurs et les emplois. Les maux qu'elle fit souffrir à St. Jean Chrysostôme ont déchainé contre elle tous les auteurs de ces temps. On a des médailles de cette princesse en or, en argent et en bronze, de petite dimension. L—S—t.

EUDOXIE (ELIA). V. ATRÉNIEN.

EUDOXIE (LUCINIA EUDOXIA), impératrice d'occident, femme de Valentinien III, était fille de Théodose II et d'Athénaïs Eudoxie. Ambelle et non moins malheureuse que sa mère, elle porta sur le trône des vertus qui lui concilièrent l'affection des peuples, l'estime et même la ter-

presse d'un prince d'ailleurs très dé-
 réglé dans ses mœurs. Les excès de
 Valentinien ayant excité la vengeance
 du sénateur Maxime dont il avait ou-
 tragé la femme (V. MAXIME et VA-
 LENTINIEN III), Eudoxie vit massa-
 crer son coupable époux, et, pour
 comble de malheur, elle fut forcée
 d'épouser Maxime lui-même qui ve-
 nait de perdre sa femme et de s'em-
 parer du sceptre, et qui crut complé-
 ter sa vengeance et affermir son au-
 torité en s'unissant à la veuve de Va-
 lentinien. Il obligea en même temps
 une des filles de ce prince, nommée
 Eudoxie comme sa mère, d'épouser
 l'un de ses fils. Cependant l'impératrice,
 en contractant avec répugnance cette
 double alliance, ignorait la part que
 Maxime avait prise au meurtre de Va-
 lentinien. Mais l'imprudent usurpa-
 leur, entraîné par l'amour que lui
 inspirait Eudoxie, lui avoua que l'es-
 poir de la posséder l'avait porté à con-
 trer contre Valentinien, et que la
 mort de ce prince n'avait eu lieu que
 par ses ordres. Elle reçut cette confi-
 dence avec une horreur qu'elle dissi-
 mula néanmoins, pour méditer ses
 projets de vengeance. Ce fut Genseric
 qu'elle choisit pour en être le terrible
 instrument; elle l'appela secrètement
 en Italie en 455 : à son approche,
 Maxime fut massacré; sa mort ne fut
 que le prélude des horreurs dont Rome
 et l'impératrice elle-même furent les
 victimes. Genseric saccagea la ville
 impériale, et emmena en Afrique Eu-
 doxie et ses deux filles, Eudoxie et
 Placidie; il les traita d'abord en cap-
 tives; mais il força bientôt la jeune
 Eudoxie d'épouser son fils Huneric.
 Les empereurs d'orient et d'occident
 réclamèrent en vain la liberté de ces
 princesses, ce ne fut que sept ans après
 que Genseric consentit à laisser par-
 tir Placidie et sa mère pour Constan-

tinople. La jeune Eudoxie vécut seize
 ans avec Huneric, et lui donna un
 fils. Mais, persécutée par un époux
 barbare, elle parvint à s'échapper, et
 se retira à Jérusalem. Sa sœur Placi-
 die, promise avant sa captivité à Oly-
 brius, qui fut depuis empereur, l'é-
 poussa quand elle fut libre. L'impé-
 ratrice Eudoxie consacra le reste de ses
 jours à la retraite. On a des médailles
 en or de cette princesse; mais elles
 sont assez rares. I. — S.— E.

EUDOXIE (MACREMBOLITISSA),
 impératrice d'orient, épousa, sous le
 règne de Michel le Paphlagonien,
 Constantin Ducas, et monta sur le
 trône avec lui en 1059. Lorsque ce
 faible prince mourut en 1067, il laissa
 l'empire, sans le partager, à ses trois
 fils, Constantin, Michel et Andronic,
 sous la tutèle de leur mère, de la-
 quelle il exigea le serment par écrit de
 ne se point remarier. Eudoxie s'em-
 para facilement de l'autorité; mais
 elle reconnut bientôt qu'elle ne pou-
 vait seule en porter tout le poids, ni
 résister aux nombreux ennemis qui
 dévastaient l'empire. Les courtisans la
 pressèrent de se remarier. Un incident
 singulier détermina son choix. Romain
 Diogène, accusé de projets ambitieux,
 fut arrêté dans son gouvernement,
 conduit, chargé de fers, à Constanti-
 nople, convaincu de révolte et con-
 damné. L'impératrice, prête à confir-
 mer la sentence, vit le coupable, fut
 frappé de sa belle figure, se souvint
 de ses actions d'éclat, le jugea capable
 de soutenir l'empire, feignit de l'exi-
 ler, le rappela deux jours après, et
 prit la résolution de l'épouser; mais il
 fallait anéantir la promesse qu'elle
 avait signée, et dont Xiphilin, pa-
 triarche de Constantinople, était dé-
 positaire. On persuada au patriarche
 qu'il s'agissait d'élever son frère au
 rang suprême. Xiphilin, enchanté, au-

nulla l'engagement, et la même nuit Eudoxie s'unit à Romain. Cette nouvelle consterna les jeunes princes, et souleva leur garde qui menaça l'impératrice; elle employa les larmes et l'adresse, et calma ses enfants. Bientôt Romain, appelé à la défense de l'état, la laissa souveraine maîtresse dans Constantinople; elle y termina un ouvrage qu'elle dédia à son époux, et dont il reste un manuscrit unique que possède la Bibliothèque royale, et que Villoison a publié dans ses *Anecdota græca*. C'est un recueil intitulé : *Ionia*, où se trouvent rassemblées les généalogies des dieux, des héros, des héroïnes; leurs métamorphoses, les fables et les allégories des anciens auteurs; enfin une quantité d'anecdotes sur les écrivains et les érudits. La docte princesse annonce qu'elle a rassemblé à grands frais dans sa bibliothèque les livres les plus curieux; elle parle d'autres ouvrages qu'elle doit bientôt faire paraître, mais qui ne nous sont point parvenus. C'étaient un poème sur la *chevelure d'Ariane*, une *Instruction à l'usage des Femmes*, un *Traité sur l'occupation des Princesses*, un autre de la *Vie monastique*. Eudoxie était plus capable de bien écrire que de bien gouverner. En 1071 elle quitta un moment ses occupations favorites pour aller au-devant de Romain qui revenait après une longue campagne. Bientôt elle s'en sépara de nouveau sans beaucoup de regrets; ce fut cette année même que Romain tomba dans les mains des Turks. A cette nouvelle on s'agita dans Constantinople. L'impératrice, incertaine et peu attachée à Romain, assembla sa famille et les principaux officiers, pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre. On la força de se retirer dans un monastère sur le bord du détroit, et bientôt d'y

Elle y apprit la
et le couronne-
des fils qu'elle

eus de Constantin Ducas (Voy.
LIN DIOGÈNE ET CONSTANTIN DU-
L.—S.—L.

EGALENUS (SEVERIN), médecin
naquit à Dockum, en Frise,
exerça quelque temps sa pro-
n à Hambourg et à Londres,
ensuite se fixer à Emden, où il
t une grande renommée, moins
n mérite transcendant, que par
actance et cette forfanterie qui
posent presque toujours au sta-
vulgaire. Eualenus prétendait
t les phisies commençantes en
q e jours, les paralysies dans le mé-
space de temps. Quelques heures
lu flisaient pour dissiper des maux
de vents insupportables; enfin, il
osait affirmer que les maladies les
plus opiniâtres, généralement regardées
comme incurables, cédaient avec
romptitude et une facilité sur-
ntes aux merveilles de son art.
11 publia, en 1588, à Brême, un vé-
in-8°, intitulé: *De morbo scor-*
liber, quo omnia quæ de signis
diagnosticis dici possunt trac-
continentur, cum observatio-
nibus quibusdam, brevique et suc-
ciatibus cujusque curationis indica-
tionibus. Comme il n'existait point, à
cette époque, de traité spécial sur le
sujet, l'Ouvrage d'Eualenus fut
accueilli avec enthousiasme, et réim-
primé un grand nombre de fois. Les
éditions les plus estimées sont celles
qui ont paru à Amsterdam, avec des corrections
et de nombreuses augmentations, Joseph Staben-
dorf (Leipzig, 1604, 1615, in-8°);
et Charles Brendel (Iéna, 1624,
La Haye, 1658, in-8°). Ce livre,
qui a été universellement
apprécié, a totalement

perda sa réputation usurpée. En effet, l'auteur a méconnu les véritables caractères du scorbut, auquel il rapporte presque toutes les maladies. Le docteur Lind, bon juge en cette matière, prouve que la *rapsodie* du médecin frison est plus propre à égarer qu'à éclairer. C.

EUGENE I^{er}, Romain de naissance, et fils de Rufinien, élu pape le 9 septembre 655, succéda à Saint-Martin. Il fut nommé par l'autorité de l'empereur Constant, qui tenait encore Martin dans les fers, et qui ne put obtenir sa démission canonique. L'élection d'Eugène devint ensuite plus régulière par la mort de Martin. C'était l'hésie du monothéisme qui divisait depuis long-temps les deux églises (voy. , entr'autres, **GRÉGOIRE IV**, **TREDORE**, et **MARTIN**). Eugène voulut entrer en accommodement avec les monothélites, et envoya à cet effet des légats à ce parti. Cette démarche fut infructueuse. Ce pape mourut le 2 juin 658, après un pontificat de deux ans 8 mois 24 jours, et fut enterré à St-Pierre. On le loue de sa sainteté, de sa piété, de sa libéralité. Il est honoré comme saint dans le martyrologe romain moderne. D—s.

EUGENE II, Romain de naissance, fils de Bohémond, succéda à Pascal I, et fut élu pape, le 5 juin 824. Il avait un concurrent, sur lequel il remporta, à la faveur du parti noble. Il était d'ailleurs recommandable par ses qualités et des vertus qui méritaient la préférence. L'empereur, roi de France, Louis-le-Debonnaire, envoya aussitôt Lothaire, son fils, à Rome, pour régler avec le pape tout ce qu'exigeait la nécessité des circonstances. Déjà, depuis quelques années, les troubles de Rome avaient excité la sollicitude de l'empereur (voy. **LOTHAIRE III** et **PASCAL II**). Lothaire se

plaignit des prévarications des tribunaux et de la négligence des papes. On avait condamné injustement à mort des personnes fidèles à l'empereur et à la France. On avait exécuté des confiscations iniques. Le pape consentit aux restitutions, au redressement de tous les griefs; et la tranquillité se rétablit, à la grande satisfaction du peuple Romain. Pour affermir ces heureuses réformes, Lothaire fit publier une constitution, où il semble ajouter aux concessions de Charlemagne, en mettant sur la même ligne l'autorité du pape et celle de l'empereur. Il recommande l'obéissance entière au pape, à ses juges, à ses ducs, pour l'exécution de la justice; mais il ordonne que des commissaires nommés par l'empereur et par le pape rendront compte tous les ans de l'exécution des lois. Eugène tint un concile à Rome, pour la réformation du clergé. Il mourut, le 27 août 827, regretté justement des Romains. Il avait pourvu à l'abondance des blés, avec une telle sagesse, que la ville de Rome était celle où on vivait à meilleur marché. Son attention particulière à soulager les indigents, les malades, les veuves, et les orphelins, lui avait fait donner le titre honorable de *Père des pauvres*. D—s.

EUGENE III, élu pape, le 15 février 1145, succédait à Lucius II. Le nouveau pontife était abbé de St. Anastase. Né à Pise, où il avait été vidame de l'église, il avait passé quelque temps à Clairvaux, sous la discipline de Saint-Bernard. Il portait aussi le nom de Bernard. Arnulf, abbé de Farfe en Italie, ayant demandé au saint réformateur de Cîteaux des moines pour fonder une communauté, Bernard de Pise lui fut envoyé avec quelques autres; mais le pape Inno-

cent II les retint pour lui même, et leur donna l'église de St-Anastase, dont Bernard fut fait abbé. Saint-Bernard, en apprenant cette élection, écrivit aux cardinaux, pour leur témoigner son étonnement « de ce qu'ils avaient » tiré un mort du tombeau, pour le » replonger dans les affaires, et de ce » qu'ils avaient jeté les yeux sur un » sujet rustique, à qui ils ôtaient la » bêche et la coignée, pour le revêtir » de la pourpre, et lui imposer un » fardeau formidable aux anges même. » Sa lettre à Eugène était conçue dans le même esprit. « Mon fils » Bernard, y disait-il, est devenu » mon père Eugène. Je souhaite que » l'église change aussi en mieux. . . . » Que je serais heureux, si, avant de » mourir, je voyais l'église telle qu'elle » était dans son premier âge, quand » les Apôtres étendaient leurs filets, » non pour prendre de l'or et de l'argent, mais pour prendre des âmes. » C'est ce que l'église attend de » vous, etc. » Eugène fut sacré au monastère de Farle, parce qu'il craignait la fureur des Romains, qui, excités par les discours séditieux d'Arnaud de Bresse, méconnaissaient l'autorité du pape, et demandaient la confirmation du sénat nouvellement établi. Ils s'étaient même portés à d'autres excès. Ils avaient abattu les maisons des cardinaux, créé un patrice, fortifié l'église de St.-Pierre, et forcé tous les pèlerins d'y apporter leurs offrandes, qu'ils prenaient pour eux : ils en tuèrent même plusieurs. Toutes ces circonstances obligèrent Eugène de se réfugier à Viterbe, où il fit un assez long séjour. Il se mit cependant en devoir de réduire les Romains par la force. Après avoir excommunié leur patrice, il les obligea, aidé des troupes des Tiburtins, à lui demander la paix, et à recon-

naître que le sénat ne tenait son autorité que du pape. Les Romains le reçurent avec de grands honneurs ; mais ils exigèrent ensuite de lui qu'il détruisit Tibur. Eugène, pour se dérober à leurs importunités, quitta Rome de nouveau, et passa le Tibre. Ce fut vers cette même époque, en 1145, que la prise d'Edesse par Zengui cousterna les chrétiens d'Orient, et les obligea de demander des secours à toutes les puissances de l'Europe. Eugène, informé de ces désastres par Hugues, évêque de Gabels en Syrie, écrivit à Louis-le-Jeune, pour l'exhorter, ainsi que tous les Français, à venir au secours des croisés. Il publia en conséquence la seconde croisade en France, avec les mêmes indulgences accordées par Urbain II à la première. Saint-Bernard lui-même prêcha en Allemagne cette croisade, à laquelle il engagea Conrad. Fleury observe, à ce sujet, que c'est la première fois qu'il est question dans l'histoire d'un prince chrétien appelé le *Prêtre-Jean*, qui devait venir au secours des croisés. Cependant, les mouvements séditieux des Romains obligèrent de nouveau Eugène à s'éloigner. Il vint en France, où le roi et l'évêque de Paris allèrent au-devant de lui, et le menèrent à l'église de Notre-Dame. Il visita ensuite celle de Ste.-Geneviève, où il se passa une scène très peu digne de la sainteté du lieu et de la gravité des personnages. Les officiers de l'église avaient étendu devant l'autel un drap de soie, où le pape se prosterna pour faire sa prière. Après la messe, qui avait été célébrée par le pape, ses officiers voulurent s'emparer du tapis, et les chanoines le leur disputèrent. Chacun le tira de son côté, il fut mis en pièces. Des injures on en vint aux coups ; il y eut du sang répandu, et le roi lui-même

au milieu du tumulte, en appaiser. Cette affaire scandaleuse eut lieu à la réforme des monastères de la Sainte-Geneviève, auxquelles on adjoignit quelques-uns de plus, ce qui fut exécuté par le pape Eugène tint un concile à Paris, il fit examiner la doctrine de la Porcé, qui séparait le clergé de la personne de Dieu, et professait d'autres doctrines contraires au mystère de l'Incarnation. Gilbert, combattu par Bernard, prétendit n'avoir pas d'autres principes. La décision fut prise au concile de Reims, qui eut lieu l'année suivante, et où les erreurs de Gilbert furent condamnées. Le pape Eugène se transporta à Paris avec dix-huit cardinaux. L'archevêque de Maïence s'y rendit avec le pape y tint un concile, et consulta relativement aux opinions d'Hildegarde, religieuse célèbre alors. Les réponses furent naïves qu'elle fit à ceux qui l'interrogèrent, le témoignage de Hildegarde, qui était présent, ne fut point à Eugène de douter de la vérité particulière du ciel. Il fut accordé une grande publicité; mais Hildegarde, pour lui recommander de conserver, par l'humilité, la pureté, et de déployer la prudence ce qu'elle conseilla. Revenu en France, il se rendit à Clairvaux, où il parut comme pape, et vécut en ermite. Sous les ornements pontificaux, il ne quittait point le portait devant lui des carreaux de broderie; son lit était couvert de draps de laine; dessous, il n'était garni que d'une matrasse et de draps de laine. Il fit à la communauté, il ne se tint ses larmes. Il exhorta,

il consola les anciens compagnons de ses premiers travaux religieux, avec une tendresse fraternelle. Sa nombreuse suite ne lui permit pas de demeurer long-temps avec eux. Il reprit le chemin d'Italie, et revint à Rome. L'histoire ne dit plus rien de remarquable sur les actions de ce pape jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 juillet 1154. Quoiqu'on raconte plusieurs miracles opérés sur son tombeau, l'église ne l'a pas mis solennellement au nombre des Saints. Ce fut pour lui que Saint Bernard composa les trois livres de la *Considération*, dans lesquels il donne d'excellents avis à ce pape, pour lequel il avait une tendresse de frère. On a d'Eugène III des *Décrets*, des *Epîtres*, et des *Constitutions*. Sa vie a été écrite avec beaucoup de soin par Dom Jean Delaunoy, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux; Nancy, 1737, 2 vol. in-12.

D—s.

EUGÈNE IV, élu pape le 3 mars 1431, était Vénitien, d'une famille peu distinguée, et s'appelait Gabriel Condolmero. Petit neveu, du côté maternel, du pape Grégoire XII, d'abord chanoine régulier de la congrégation de St. Grégoire en Algarve, depuis évêque de Sienne, élevé ensuite au cardinalat, il n'avait que quarante-huit ans lorsqu'il parvint à la tiare. Le concile indiqué à Bâle par Martin V son prédécesseur, et demandé par le vœu général pour la réformation de l'église, fut le premier objet qui occupa les soins d'Eugène. Le cardinal Julien Cesarini avait déjà été nommé légat par Martin pour y assister en son nom. Cet homme, d'un rare mérite, était alors occupé dans la Bohême, que les hussites ravageaient par leurs erreurs et par leurs armes. Eugène lui écrivit pour procéder à l'ouverture du concile; il se rendit à

cet effet à Bâle au mois d'octobre. Mais Eugène lui manda de différer l'assemblée et d'indiquer un autre lieu. Julien ne crut pas devoir déférer à ce nouvel ordre, et le concile commença le 14 décembre; les sessions continuaient avec activité. Eugène essaya d'abord de le dissoudre, et prit ensuite le parti de rendre une bulle pour le transférer; il alléguait pour motif que la réunion projetée de l'église grecque avec Rome exigeait que l'on reçût les députés de l'orient dans une ville qui pût être à leur convenance; et il indiquait Ferrare ou Florence. Les Pères du concile se trouvèrent divisés sur cette proposition. Le plus grand nombre décida de se transporter à Avignon; la minorité consentait à se rendre à Florence. Cette dernière résolution fut aussitôt confirmée par une bulle d'Eugène qui appelait tout le concile à Ferrare. En conséquence, il fit équiper à Venise des galères qui allèrent prendre les députés de l'église grecque; l'empereur se joignit à eux, et tous arrivèrent sur les vaisseaux du pape qui prévinaient ainsi ceux que le concile lui-même envoyait à Constantinople. Cette dissension obligea le cardinal Julien à se retirer du concile qui, dès ce moment, cessa d'être regardé comme œcuménique. Les Pères, voyant ainsi leurs mesures traversées par le pape, le sommèrent de comparaître devant eux dans l'espace de soixante jours. Eugène, loin d'obéir à cette sommation, déclara par une bulle expresse que le concile était dissous, et en indiqua un autre à Ferrare. Mais le roi de France, Charles VII, défendit à ses évêques de s'y trouver. D'un autre côté les pères du concile de Bâle cassèrent l'assemblée de Ferrare comme schismatique, et déclarèrent nul tout ce qui s'y était fait. Ils procédèrent ensuite

e, en le jugeant peste, qui sur quelque temps résolutions. Mais, dans les sessions qui furent reprises ensuite, et ré les instances de l'empereur es exhortait à différer, ils élurent Amédée, duc de Savoie, qui le nom de Félix V (Voy. SA. Amé VIII). Cette élection causa un nouveau schisme; les Français reurent toujours Eugène, malgré leur attachement au concile de Bâle. Pendant Eugène avait, de son côté, réformé le concile de Bâle, après avoir fait l'ouverture de l'assemblée de Ferrare; il s'y trouva soixante-douze évêques : les Grecs y étaient au nombre de sept cents. L'empereur Jean Paléologue y assistait en personne. On y examina la question de la procession du St. Esprit et les autres points qui divisaient les deux églises. On signa un traité d'union à Florence, où le concile fut ensuite transféré; ce pacte ne fut point de longue durée. De retour à Constantinople, les évêques grecs protestèrent, et la division recommença. D'un autre côté, le concile de Bâle n'eut pas tout le succès qu'on s'en était promis. Parmi les actes libres qui en étaient émanés, on remarquait le rétablissement de la pragmatique-sanction, à laquelle Louis XI ne tarda pas de porter atteinte; et le choix qui avait été fait de la personne d'Amédée, loin d'être approuvé généralement, finit par exciter la plus grande inérence pour celui qui en fut l'objet. Eugène eut encore pendant sa vie des ennemis non moins difficiles à abattre que les Pères du concile de Bâle: il lança de vains anathèmes contre les Colonne qui entretenaient la schisme. Tandis que son schisme était attaqué par

de Bâle, son pouvoir tendit sur le point d'être envahi par le duc de Milan. Il eut la chance d'Alphonse, roi d'Arragon, qui refusa l'investiture du royaume de Sicile; ses troupes, commandées par le patriarche d'Aquilée, Charles d'Alphonse des environs

Il eut à combattre le comte de Flandre contre lequel il lança en même temps l'excommunication; il soumit à l'anathème la ville de Bologne et ceux qui retenaient les clefs de l'église. Il excita les rois de France et de Hongrie contre les Bretons qui leur faisant violer la paix

l'Évangile, sous prétexte que la croisade avait été faite sans la participation du pape. Eugène IV mourut le 23 août 1447, dans la 64^e année de son pontificat. Il avait de grandes qualités, mais aussi de grandes fautes. Dieu ne pardonne pas à sa mémoire de vouloir traverser les opérations du concile de Bâle, en élevant

contre sa puissance; s'il ne vainquit ses adversaires, il vint à bout de faire échouer leurs bonnes intentions. Son zèle pour la religion fut d'une manière louable, lorsqu'il défendit les Arméniens et les Grecs, mais il montra trop d'attachement à son autorité personnelle. Il fut un grand amateur des sciences et des lettres, et fit publier lui-même quelques écrits importants.

Il ne fut pas exempt de fautes. Son neveu, qui avait obtenu le cardinalat, révoqua les Bretons par une conduite imprudente et le peuple irrité prit les armes. Le pape, qui eut bien de la peine à sauver par le Tibre, traîné dans le sang. Son pontificat fut un exemple continuel d'agitations et de révoltes. Détrompé de toutes les

illusions humaines, il s'écriait sur son lit de mort: « O Gabriel! qu'il eût été bien plus à propos pour toi de n'être ni cardinal, ni pape; mais de vivre et de mourir dans ton cloître, occupé des exercices de ta règle! » D—s.

EUGENE, usurpateur (V. ARBOGASTE).

EUGENE I^{er}, roi d'Ecosse, succéda à son père Fergus I^{er} en 419. Comme il était encore mineur, Graham, son grand-père maternel, prit les rênes du gouvernement, et voyant qu'il n'était pas assez fort pour tenir tête aux Romains, resta tranquille, quoique leur armée dévastât tout le pays au sud du mur d'Adrien. Ils le rendirent aux Bretons, de sorte que les Ecosseis et les Pictes se trouvèrent resserrés entre les deux bras de mer d'Edimbourg et de Solway. Mais les dissensions intestines qui déchiraient l'empire ayant obligé les Romains de repasser sur le continent, les Ecosseis et les Pictes sortirent de leur retraite, renversèrent les fortifications construites par les Romains, chassèrent les Bretons, et retournèrent chez eux chargés de butin. Ils occupèrent ensuite le pays dont ils venaient de rentrer en possession; et Graham, au lieu de poursuivre les Bretons à outrance, conclut la paix avec eux, à condition que les limites de l'Ecosse s'étendraient jusqu'au mur d'Adrien, et garnit cette ligne de frontière de bonnes fortifications. Eugène, parvenu à l'âge viril, envoya des députés aux Bretons pour exiger de ce peuple la restitution du pays au-delà du mur d'Adrien. Sa demande fut rejetée. Une guerre meurtrière suivit ce refus; les Bretons défaites demandèrent la paix, qui leur fut accordée à des conditions très-dures, puisqu'ils consentirent à céder tout le pays au nord du Ham-

ber, promirent de ne s'adresser pour obtenir des secours ni aux Romains, ni à aucun autre peuple étranger; contractèrent avec les Pictes et les Ecos-sais une alliance offensive et défensive, s'engagèrent à ne faire, sans leur aveu, ni la paix ni la guerre; enfin leur payèrent une grosse somme d'argent, et leur livrèrent cent otages comme sûreté de l'exécution du traité. Cependant la paix fut bientôt rompue. Vortiger, qui jouissait chez les Bretons de la plus grande influence, appela à leur secours les Danois, les Saxons, les Angles contre les Ecos-sais. Eugène perdit la vie dans une sanglante bataille en 449, laissant la réputation d'un prince brave et affable. — EUGÈNE II succéda à Goran son oncle, dont on dit même qu'il hâta la fin. Il régna avec beaucoup de gloire, marcha au secours d'Arthur, roi des Bretons contre les Saxons, et tint ceux-ci dans des alarmes continuelles. Il mourut en 558, après vingt-trois ans de règne. — EUGÈNE III, roi d'Ecosse, fils d'Aidan, succéda à Kenneth 1^{er}, en 605; il fut élevé dans la piété par Coloman, Irlandais, d'une vie exemplaire, et instruit dans les lettres. Eugène fit une guerre continuelle aux Pictes et aux Saxons, se montra terrible à ceux qui lui résistèrent obstinément, et au contraire doux et bienveillant à ceux qui se soumi-
rent. Il accueillit avec la plus grande distinction les enfants d'Ethelfred, roi de Northumberland, qui s'étaient réfugiés auprès de lui, et les fit instruire dans la religion chrétienne. Il mourut après seize ans de règne, au grand chagrin de ses sujets. — EUGÈNE IV, fils de Dongard, fut le successeur de Malduin, son oncle, en 684. Il battit Egfried, roi de Northumberland, qui avait pénétré jus-
qu'à Galloway. Ce prince eut beaucoup

de peine à se sauver, et néanmoins il revint l'année suivante attaquer les Pictes; il y perdit une partie de ses possessions; et les Bretons, débarrassés des Angles, se réunirent aux Ecos-sais et le réduisirent aux dernières extrémités. Eugène mourut en 644, la quatrième année de son règne. — EUGÈNE V, qui succéda au précédent, était fils de Ferquard Foda; il fut, suivant l'usage du temps, très savant en théologie, et vécut dans la plus grande intimité avec Alfred, roi de Northumberland, qui était aussi très versé dans cette science. Les Pictes l'inquiétèrent beaucoup; mais la médiation du clergé prévint les hostilités. Cependant, Eugène, fatigué des excès de ce peuple indocile, songea à le châtier, quand il mourut en 654. Les chroniques racontent que de son temps il y eut des prodges terribles. — EUGÈNE VI succéda à son frère Amberkelecht. L'armée le proclama roi sur le champ de bataille, afin de ne pas rester sans général. Il fit la paix avec les Pictes, et épousa la fille de leur chef. C'est à lui qu'on doit l'indulgence qui portait que les monastères tiendraient un registre des faits des rois. Il mourut en 715, après dix-sept ans d'un règne pacifique. — EUGÈNE VII, fils de Mordac, succéda à Etfin en 761; il commença par punir ceux qui, sous le règne de son prédécesseur, avaient prévariqué dans l'administration du royaume, et marcha ensuite contre Donald, prince des îles, auquel il livra de sanglantes batailles; il finit par le faire prisonnier et l'envoya au supplice, traita de même ou condamna à des amendes ses adhérents, et avec cet argent indemnisa ceux qui avaient souffert des rapines de Donald. A peine eut-il goûté les douceurs de la paix, qu'il s'abandonna à tous les vices: les

inations du clergé et des nobles pu le faire changer, on trama ai une conspiration qui lui fit a vie ainsi qu'à tous les com- de ses excès, en 764. E—s. ÈNE (St.), évêque de Car- t confesseur à la fin du 5^e. était renommé pour son sa- piété et sa prudence, non nt parmi les catholiques, mais parmi les ariens. Cette secte t alors à Carthage, par la on des rois Vandales, qui embrassée. Après la mort de *Deo gratias*, l'église de e était demeurée sans pasteur; ce durait depuis vingt-quatre rsqu'Huneric, roi des Van- la prière de l'empereur Zenon acidie, dont il avait épousé la ermit qu'on élut un évêque : suffrages se réunirent sur la e d'Eugène, et il fut ordonné, 481, à la satisfaction de tout le. Il gouvernait l'église de e avec sagesse, soulageait l'in- par d'abondantes aumones, y suffire, se refusait le né- Sa vie était austère et mor- t ses vertus lui avaient attiré ation générale. Le calme dont l'église de Carthage, au com- ent de son épiscopat, ne fut longue durée. Une persécu- lente s'éleva contre les catho- Eugène la supporta avec cou- taché à la doctrine du concile e, et inébranlable dans sa foi, lit la divinité du Verbe contre s, et eut la consolation de troupeau imiter sa constance. id nombre de catholiques fut né à l'exil; les routes étaient s d'évêques, de diacres, de d'enfants même auxquels on souffrir des maux incroyables. , cette fois, fut épargné : ce-

pendant Huneric, voulant ramener les catholiques à la foi qu'il professait, ordonna une conférence entr'eux et les ariens, persuadé que les premiers y auraient le dessous. Eugène consentit à la conférence; mais, prévoyant que les ariens y seraient en grand nombre, il fit entendre au roi que cette cause était celle de toutes les églises, qu'il était juste de consulter celles d'outremer, et surtout l'église de Rome, qui était la mère de toutes les autres. La conférence s'ouvrit au mois de février 484. Cirilla ou Cirolle, faux évêque et patriarche des ariens, prétendit la présider. Ceux qui étaient attachés à la foi de Nicée prenant exclusivement le titre de *catholiques*, que les ariens croyaient devoir leur être commun, il en résulta des altercations qui commencèrent à porter le trouble dans l'assemblée. Cependant les catholiques véritables nommèrent des commisaires, et dressèrent une profession de foi, où la consubstantialité du Verbe était établie par les Saintes-Ecritures. Les ariens, ne sachant que répondre, rompirent l'assemblée. Huneric prit le parti de sa secte; et, furieux contre les catholiques, il les fit traiter cruellement. On arracha la langue à plusieurs, et d'autres périrent par la main du bourreau. Eugène fut exilé; on ne lui permit pas même de dire adieu à ses amis: il écrivit aux fidèles de Carthage, pour les consoler et les soutenir dans la bonne croyance. Relégué dans un désert de la province de Tripoli, il fut confié à la garde et mis sous la surveillance d'un nommé Antoine, méchant homme qui le traita avec beaucoup de barbarie. Huneric mourut, et sa mort fut regardée comme une punition. Gontamoud, son successeur, rappela Eugène à Carthage, et permit qu'on y rouvrit

les églises. Huit ans environ s'écoulerent sans que les catholiques fussent tourmentés. Thrasamond, frère de Gensamond, lui ayant succédé, suscita une nouvelle persécution. Eugène fut arrêté et condamné à mort avec quelques autres; cette sentence, pourtant, ne s'exécuta point: seulement Eugène fut exilé à Vivanne, près d'Albi, dans la province nommée aujourd'hui Langedoc, où régnait Alarie, qui était aussi arien. Le Saint y bâtit un monastère près du tombeau de Saint-Amaranthe, martyr, duquel ce lieu a, depuis, porté le nom. C'est-là qu'Eugène passa le reste de ses jours dans l'exercice de la pénitence et des bonnes œuvres. Il mourut le 13 juillet 505. Les auteurs du temps lui attribuent la guérison miraculeuse d'un aveugle. Il a composé les écrits suivants, dont Gennade nous a laissé le catalogue: I. *Expositio Fidei catholicae*; ce traité lui avait été demandé par Himeric, et c'est probablement le même que la Profession de foi offerte par les évêques catholiques dans la conférence dont nous avons parlé. Eugène y prouve la consubstantialité du Verbe et la divinité du St. Esprit; II. *Apologeticus pro fide*; III. *Altercatio cum arianis*. Cet écrit n'existe plus; Victor de Vite en a conservé quelques fragments; IV. des *Requêtes*, soit à Himeric, soit à ses successeurs, en faveur des catholiques; V. une *Lettre*, ou *Exhortation aux fidèles de Carthage*. C'est celle qu'il écrivit en partant pour l'exil: Grégoire de Tours l'a conservée. L.—Y.

EUGÈNE I^{er}, évêque de Tolède, gouverna l'église de cette ville pendant onze ans sous la domination des rois Goths, dans le septième siècle; se trouva aux 5^e, 6^e, et 7^e. conciles de Tolède, et mourut en 656, avec la réputation d'un savant astro-

nome, s'étant particulièrement à cette partie des mathématiques sert aux calculs astronomiques.

EUGÈNE II, surnommé le Archevêque de Tolède, succéda au précédent, d'abord clerc de la cathédrale de cette ville, fut élu, sans son aveu, après la mort d'Eugène I^{er}. Porté par inclination à la vie monastique, et voulant s'appliquer à l'étude, il s'enfuit du côté de la Gaule où il se cacha; mais il fut découvert et ramené à Tolède par le roi des Visigoths, qui le plaça, malgré lui, sur le siège de cette ville. Eugène se résigna à gouverner l'église de Tolède pendant onze ans; il présida au 8^e, 9^e, 10^e, 11^e, 12^e, 13^e, 14^e, 15^e, 16^e, 17^e, 18^e, 19^e, 20^e, 21^e, 22^e, 23^e, 24^e, 25^e, 26^e, 27^e, 28^e, 29^e, 30^e, 31^e, 32^e, 33^e, 34^e, 35^e, 36^e, 37^e, 38^e, 39^e, 40^e, 41^e, 42^e, 43^e, 44^e, 45^e, 46^e, 47^e, 48^e, 49^e, 50^e, 51^e, 52^e, 53^e, 54^e, 55^e, 56^e, 57^e, 58^e, 59^e, 60^e, 61^e, 62^e, 63^e, 64^e, 65^e, 66^e, 67^e, 68^e, 69^e, 70^e, 71^e, 72^e, 73^e, 74^e, 75^e, 76^e, 77^e, 78^e, 79^e, 80^e, 81^e, 82^e, 83^e, 84^e, 85^e, 86^e, 87^e, 88^e, 89^e, 90^e, 91^e, 92^e, 93^e, 94^e, 95^e, 96^e, 97^e, 98^e, 99^e, 100^e. conciles tenus depuis 655 jusqu'à 656, et mourut vers 660. Ce prélat est auteur d'un *Traité de la Trinité*: de deux Livres d'opuscules en vers et en prose, etc., publié par le père Sirmond, Paris, in-8^o, avec les Poésies de Dracontius corrigées par Eugène lui-même (DRACONTIUS). Son style manqué de politesse et d'élégance, mais ses idées sont toujours justes; il acquiesça d'ailleurs une grande réputation en Espagne par l'orthodoxie de ses sentiments en matière de religion.

EUGÈNE (FRANÇOIS DE SAURIN), appelé le prince, né à Paris le 10 octobre 1663, fut le plus grand général de son temps, puisqu'il combattit Frédéric II, et que Turenne mort avant qu'il se fit connaître, Eugène Maurice, comte de Suresnes, était petit-fils du duc de Savoie Charles Emmanuel I^{er}; sa femme, Olympe Mancini, était nièce de Cardinal Mazarin: impliquée dans l'affaire des empoisonnements (BRINVILLIERS), elle se réfugia à Bruxelles pour se soustraire aux

Destiné à l'église en naissant, montra peu de goût pour l'étude de la théologie ; il s'occupa bien plus de la vie des grands hommes de guerre et des récits de leurs exploits. Cependant il était d'une faible complexion, et, comme il portait le nom de *petit abbé*, Louis XIV lui refusa un régiment, parce qu'il le regarda comme peu propre à la carrière des armes : on a aussi attribué sa disgrâce de la mère du roi, et à la haine que Louvois lui portait. Quoi qu'il en soit, Eugène se vit vivement piqué, qu'il conçut le moment pour le roi et son ministre un long et funeste ressentiment causé tant de maux à la France. Il se rendit auprès de l'empereur Léopold, allié de sa famille, qui le reçut avec beaucoup d'égards, et lui permit d'aller combattre les Turcs avec plusieurs autres seigneurs, d'aller combattre les Turcs sous le drapeau de l'Autriche. C'est époque que les Musulmans furent de s'emparer de Vienne. Le prince Eugène parut avec beaucoup dans cette campagne (1685), l'empereur lui donna pour récompense un régiment de dragons. Après plusieurs autres campagnes faites avec distinction à la tête du même régiment, il devint généralissime, et ce fut en cette qualité qu'il se rendit au siège de Belgrade en 1691. Louvois fut alors prononcer que les Français qui continueraient de servir dans les armées étrangères, seraient en France en dépit de l'édit de révocation. Eugène, lorsqu'on lui fit connaître cette nouvelle ; et il continua de servir avec la même ardeur une fois dans laquelle il avait débuté d'une manière si brillante. Léopold, persuadé qu'il serait aussi propre à commander qu'à la guerre, l'envoya

comme négociateur auprès du duc de Savoie. Ce prince fut en effet bientôt séduit par son jeune cousin, et il se laissa entraîner dans la coalition contre la France avec tant de précipitation, que, sans attendre les secours que devait lui envoyer la cour de Vienne, il livra fort imprudemment à Catinat la bataille de Staffarde, qu'il perdit, malgré le courage qu'y montra le prince Eugène à la tête d'un corps de cavalerie. Les secours envoyés par l'Autriche étant enfin arrivés, le prince Eugène en prit le commandement, et, après avoir obtenu quelques avantages qui mirent le duc de Savoie en état de se défendre, il retourna à Vienne, où il décida l'empereur à envoyer de nouveaux renforts. Les troupes impériales se trouvèrent alors en état de reprendre l'offensive, et le prince Eugène, étant venu les commander au printemps de 1691, fit lever le siège de Coni, s'empara de Carmagnole, et sortit glorieusement de la lutte dans laquelle il se trouva engagé avec Catinat. Ce fut autant par ses succès que par l'ascendant de son esprit sur le duc de Savoie, qu'il parvint à retenir ce prince dans la coalition dont il était près de se séparer encore une fois pour se jeter dans les bras des Français. La cour de Vienne, voulant se l'attacher davantage, lui envoya le titre de généralissime, et ce fut en cette qualité qu'il pénétra dans le Dauphiné à la tête de dix mille hommes, ayant le prince Eugène pour lieutenant. L'armée combinée s'empara d'Embrun et de Gap, mit tout ce pays en cendres, par représailles de l'incendie du Palatinat, et elle allait porter ses ravages jusques dans la Provence et le Languedoc, lorsque le généralissime ayant été atteint de la petite-vérole, cet accident sauva les provinces françaises. Le prince Eugène

gène ramena l'armée en Piémont, et ce fut là qu'il reçut le brevet de feld-maréchal. Après une troisième campagne peu importante, le duc de Savoie s'étant de nouveau réuni aux Français, et la partie devenant tout-à-fait inégale pour les Autrichiens, Eugène retourna à Vienne, où il reçut le commandement de l'armée de Hongrie. Ce fut vers ce temps que Louis XIV lui fit offrir secrètement le bâton de maréchal de France, avec le gouvernement de Champagne que son père avait eu, et une pension de deux mille pistoles. Eugène repoussa de telles offres avec indignation, et il alla combattre les Turks que commandait le vézvr Cara-Moustapha. Après quelques marches habiles, il les surprit à Zenta sur la Teisse, dans un camp retranché en tête de pont. Après une attaque aussi vive que hardie, il en tua vingt mille, en jeta dix mille dans le fleuve, prit le reste de l'armée, et s'empara de son artillerie et de ses équipages. Jamais victoire plus complète et plus décisive n'avait été obtenue par les armées impériales; mais en même temps qu'elle fixa de nouveau sur le prince Eugène les regards de l'Europe, cette victoire irrita au dernier point la jalousie de ses rivaux, et il en avait à la cour de très nombreux et de très puissants. Ils lui avaient fait envoyer l'ordre de suspendre toute attaque; et cet ordre, qui lui était parvenu un instant avant la bataille, n'avait pu le déterminer à rester dans l'inaction: l'occasion de vaincre était belle, et il ne voulut pas la laisser échapper. Cette désobéissance aux ordres du souverain fut une faute sans doute, et celui qui osa la commettre était perdu sans ressource, s'il n'eût pas triomphé de la manière la plus complète; mais cette faute n'était-elle pas effacée par une

victoire aussi utile et aussi brillante? Ce fut ainsi que tout le monde pensa, à l'exception des ennemis du prince Eugène: ils parvinrent à persuader à l'empereur que rien ne pouvait excuser sa désobéissance; et lorsque le général victorieux se présenta devant son maître, bien persuadé qu'il allait en obtenir des remerciements et des félicitations, il n'en reçut que l'accueil le plus froid et le plus sévère. Le lendemain on vint lui ordonner les arêts et lui demander son épée; on allait même le traduire devant un conseil de guerre, lorsque les habitants de Vienne témoignèrent hautement combien un pareil traitement leur paraissait injuste. Soit crainte ou repentir, l'empereur revint sur ses pas, et rendit le commandement au prince Eugène, qui ne l'accepta qu'à condition qu'on lui donnerait carte blanche. On prétend que, lorsque l'envoyé de l'empereur était venu lui demander son épée, il répondit: « La voilà » encore fumante du sang des ennemis; je consens à ne la reprendre que pour être utile au service de sa majesté. » Mais il est aujourd'hui prouvé que cette réponse est inexacte; et, comme le dit le prince de Ligne, « il est évident que la moitié de la » phrase eût été une gasconade, et » l'autre moitié une basse résignation. » Sous les deux rapports elle était également éloignée du caractère d'Eugène. Il se rendit donc de nouveau en Hongrie; et, après une campagne insignifiante, la paix se rétablit avec les Turks par le traité de Carlowitz (26 janvier 1699). Revenu à Vienne, le prince s'y livra beaucoup aux arts, et surtout à l'histoire, qui eut toujours pour lui un charme d'attraits. Mais il ne jouit pas long-temps de ce loisir; la guerre de la succession d'Espagne, qui devait

ir un si vaste champ de gloire, pas à éclater, et dès le comencement de l'année 1701, il fut en Italie, où il eut encore une ombre de la sage et habile Catinat, et put le défendre des entreprises et sans cesse renouveau jeune rival. Celui-ci exécutant l'armée française le passage de l'Adige; et après d'autres succès cette armée fut obligée de se retirer derrière l'Oglio. Des revers imprévus entraînèrent la défaite de Catinat. Eugène fut transféré lorsqu'il apprit que le Villeroi lui avait succédé, et il eut à s'en réjouir encore peu. Le présomptueux Villeroi osa l'attaquer à Chiari dans une position inexpugnable, Eugène résista sans peine ses efforts, et il évita une très grande perte. Ce premier échec ne fut pour le général que le signal de revers en plusieurs autres; et il fut bientôt d'abandonner tout le Mantua. Réfugié dans Crémone, il s'y en sûreté au milieu de son état-major, mais peu s'en fallut que cette ville fût alors enlevée par l'entreprise la plus audacieuse qui ait jamais été tentée à la guerre. Le prince Eugène entra dans la ville pendant la nuit avec un corps nombreux, au milieu d'un stratagème, et ce ne fut que par des circonstances impossibles qu'il échappa, et surtout par la vigilance et le courage de quelques officiers français, qu'il se vit obligé de se remmener prisonnier le maréchal Villeroi lui-même. Cette circonstance, dont les Impériaux cruvoient d'abord se féliciter, leur fut bientôt funeste, par l'habileté de Vendôme, qui fut mis à la tête de l'armée française.

apprécia dès le premier instant les talents de son nouvel adversaire, et, connaissant d'ailleurs la supériorité de l'armée française, à laquelle venait de se réunir le roi d'Espagne en personne avec de nombreux renforts, il ne fit plus qu'une guerre d'observation, sans résultats importants, mais où les gens de l'art peuvent néanmoins trouver des leçons très utiles. Cette campagne fut terminée par la bataille de Luzara (1^{er} août 1702), dont chaque parti s'est attribué l'avantage: c'est une des plus sanglantes qu'ait données le prince Eugène, qui en a livré de si nombreuses et de si meurtrières: il y perdit l'élite de son armée, ses meilleurs généraux, et entre autres le brave Commerci, son intime ami et son plus fidèle compagnon d'armes. Les deux armées étant entrées en quartier d'hiver, Eugène se rendit à Vienne, où il fut nommé président du conseil de guerre. Il alla ensuite combattre les insurgés de Hongrie; mais ses moyens étaient insuffisants, et il ne fit rien d'important. La révolte fut apaisée par les succès qu'obtint d'un autre côté le général Heister. Le prince Eugène se rendit alors en Bavière (1704), et il y fit sa première campagne avec Marlborough. Les rapports de goûts, de vues et de talents établirent bientôt entre ces deux grands hommes une amitié bien rare parmi les chefs militaires, et qui contribua alors plus que toutes les autres causes aux succès qu'obtinrent les alliés. Le premier et peut-être le plus important de ces succès fut celui d'Hochstett, ou Bleinheim (13 août 1704). Les troupes impériales et anglaises y triomphèrent de l'une des plus belles armées que la France eût encore envoyées en Allemagne (Voy. MARLBOROUGH et TALLARD); mais de-

puis que le prince Eugène avait quitté l'Italie, Vendôme y obtenait des succès. Le duc de Savoie, qui était rentré encore une fois dans l'alliance de l'Autriche, avait fait de grandes pertes, et l'empereur s'était décidé à lui envoyer des secours. Cette contrée devenait ainsi le théâtre de la guerre la plus active et la plus importante, et il était aisé de voir que le prince Eugène ne tarderait pas à y être renvoyé. Il quitta Marlborough avec des regrets bien vifs, mais éprouvant une secrète joie de pouvoir encore se mesurer avec un rival digne de lui. Le duc de Vendôme lui opposa d'abord de grands obstacles dans le plan qu'il avait formé pour porter des secours en Piémont; et après beaucoup de mouvements et de marches savantes de part et d'autre, les deux armées eurent un engagement meurtrier à Cassano, où le prince Eugène reçut deux blessures graves. Obligé de s'éloigner par cet accident, il perdit la bataille, et ce revers suspendit alors sa marche vers le Piémont. Cependant, quelque éloigné qu'il fût du duc de Savoie, ses opérations ne laissèrent pas d'être utiles à ce prince, puisque le duc de la Feuillade, qui faisait le siège de Turin, fut obligé de l'interrompre pour venir au secours du duc de Vendôme, toujours effrayé des entreprises du prince Eugène, même après la défaite qu'il lui avait fait éprouver. Mais Vendôme fut rappelé; et la Feuillade n'était pas capable d'arrêter longtemps le prince Eugène. Après avoir encore une fois passé plusieurs fleuves en présence de l'armée française, de la manière la plus habile et la plus audacieuse; après une marche des plus savantes et des plus hardies qu'il ait jamais faites, ce général se présenta devant le camp retranché des

et le siège de
de quatre-vingt
tu'en avait que
mmie; mais u'avait pour ad
ire le duc d'Orléans, qui, bien
lein de valeur et de zèle, n'avait
sez d'expérience pour entrer en
avec celui qui dès-lors était con
comme le premier homme de
e de son temps. Le jeune prince
ailleurs retenu dans l'exécution
dan très bien conçu (voy. Or
, le régent), par un ordre se
de Louis XIV, qui avait donné
nndement au maréchal de
n. Eugène profita, avec autant
de courage que d'habileté, de la mé
gigence que dut faire naître entre
ses deux généraux français l'exhibi
e cet ordre imprévu; il osa at
t, dans ses retranchements, une
a e aussi supérieure par le nom
bre, et il remporta sur elle, le 7 sep
re 1706, une victoire complète,
et qui décida du sort de l'Italie. Ce
fut l'un des exemples les plus remar
q uables de la difficulté de défendre
c eignes d'une grande étendue,
devant une armée inférieure en
re. Dès que le duc d'Orléans vit
ap cher l'armée impériale, il vou
er à sa rencontre, et sortir des
l s avec toute l'armée française;
il fut retenu par le maréchal de
n. Eugène reçut une blessure
e s le plus fort de l'attaque, et il fut
jeté au fond d'un fossé. Cette chute
e ire qu'il était mort, et ses sol
erdirent courage; mais ils re
-vu it bientôt à la charge, lorsqu'ils
ent paraître au milieu d'eux,
t de boue et de sang, donnant
c dres, et veillant à tout avec le
plus admirable sang-froid. Ce prince
ri pour récompense d'aussi grands
-v ment du Mil
ion en grande

, le 16 avril 1707. L'entrepris qu'il forma sur Toulon dans la même année, échoua complètement, que l'invasion du royaume de Sardaigne retarda la marche des troupes françaises y être employées, et que le roi donna au maréchal de Tessé l'ordre de faire de très bonnes dispositions. Obligé de renoncer à ses projets, le prince se rendit à Vienne, où il fut reçu avec un grand enthousiasme par le peuple et par la cour. Le roi fut fort content de vous, lui écrivit l'empereur, si ce n'est sur un seul point, c'est que vous vous exposez trop. » Ce monarque l'envoya commander en Hollande et auprès de différents cours d'Allemagne, afin d'y préparer la campagne de l'année suivante (1708). Dès le commencement de l'été, il alla commander en Italie les armées dont son habileté militaire était parvenue à réunir les troupes. Cette campagne s'ouvrit par la victoire d'Oudenarde, à laquelle contribuèrent également, d'une part, la parfaite union de Marlborough et du prince Eugène, de l'autre, la mésintelligence de Vendôme et du duc de Bourgogne (voy. Bourgogne). Ce prince abandonna aussi le Pays-Bas; et restant en observation, il n'entreprit pas même de lever le siège de Lille, où Boufflers illustrait par une si belle défense. Eugène rendit justice à la valeur de ce général, d'une manière honorable; et le combla de tous les honneurs dont on savait alors si bien profiter les horreurs de la guerre. Le prince fut invité par ses ennemis à signer lui-même les articles de la paix, et le prince Eugène lui-même fut persuadé que vous n'y mettriez rien d'indigne de vous ni de votre nation. » Après cette importante con-

quête, Eugène et Marlborough se rendirent à la Haye, où ils furent accueillis de la manière la plus flatteuse, par le public, par les Etats, et surtout par leur digne ami, le grand pensionnaire Heinsius. Des négociations furent ensuite ouvertes pour la paix; mais on voulut imposer à Louis XIV des conditions indignes de la France; et il fallut encore, de part et d'autre, se préparer à la guerre. La campagne de 1709 s'ouvrit en Flandre, par deux armées ennemies de cent cinquante mille hommes chacune. Ce fut Villars qui commanda les Français. Doué de beaucoup de talents, mais de peu d'expérience, ce général craignit de se commettre devant deux hommes aussi expérimentés que l'étaient Marlborough et le prince Eugène. Il se tint sur la défensive, et laissa prendre Tournai; mais ayant voulu secourir Mons, il fut suivi par les alliés, qui l'attaquèrent à Malplaquet (9 septem.), d'une manière très vive, dans une position formidable, et où il avait eu le temps de se retrancher. La victoire qu'ils remportèrent sur lui leur coûta plus de 25,000 hommes tués sur le champ de bataille; et l'infanterie hollandaise y périt presque en entier. Cette journée fut pour elle ce que la bataille de Rocroy avait été pour l'infanterie espagnole: jamais elle n'a pu se relever de cette perte. C'était le prince Eugène qui, malgré l'avis des députés de Hollande, avait voulu livrer une bataille aussi désastreuse. Quoique les alliés fussent restés maîtres du champ de bataille, ce vain avantage avait été si chèrement acheté, qu'ils se trouvèrent aussitôt après hors d'état de rien entreprendre. Obligé de mettre en quartiers d'hiver les restes de son armée, le prince Eugène retourna à Vienne, d'où l'em-

l'empereur le fit aussitôt partir pour Berlin. Il obtint du roi de Prusse tout ce qu'il était chargé de demander, et il revint en Flandre, où la campagne de 1710 n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la prise de Douai, de Béthune, et d'Aire. L'empereur Joseph I^{er}. étant mort à cette époque, le prince Eugène mit tous ses soins, de concert avec l'impératrice, à assurer la couronne sur la tête de l'archiduc, qui a régné sous le nom de Charles VI. Dans l'année suivante (1711), les changements survenus dans la politique de la reine Anne, rapprochèrent l'Angleterre de la France, et firent perdre à Marlborough toute la faveur dont il jouissait auprès de cette princesse, Eugène se rendit aussitôt à Londres avec une mission de l'empereur, et il y fit d'inutiles efforts pour rétablir le crédit de son digne compagnon d'armes, comme pour rattacher l'Angleterre à la coalition. L'empereur fut donc obligé de faire, avec le seul secours des Hollandais, la campagne de 1712. La défection des Anglais ne fit pas renoncer le prince Eugène à son plan favori, celui de l'invasion de la France. Depuis long-temps il était décidé à tout sacrifier pour venir à bout de ce projet, que lui avait fait concevoir son ressentiment, autant que son amour démesuré de la gloire; il résolut donc de pénétrer en Champagne, à quelque prix que ce fût; et voulant auparavant appuyer ses opérations par quelques places importantes, il s'empara d'abord du Quesnoy. Mais les Hollandais ayant été surpris et battus dans les lignes de Denain, où le prince Eugène les avait placés beaucoup trop loin de lui pour qu'il pût les secourir (*voy. VILLARS*), il fut obligé de lever le siège de Landrecies, et de renoncer à ses projets. Cette campa-

gnée, l'Autriche ait alliés. D'abord l'Angleterre, elle le Hollande. Malgré l'entrevue, l'empereur voulut entretenir la guerre en Allemagne; la supériorité de l'armée française permit pas au prince Eugène d'obtenir Landau ni Fribourg, qui furent successivement obligés de capituler. Voyant alors l'empire ouvert aux armées françaises, et les états généraux exposés à l'invasion, le prince Eugène conseilla à son maître de faire la paix. Il obtint aussitôt des pouvoirs pour la négocier lui-même; et après quelques conférences, dans lesquelles les deux princes de gloire et de valeur, Villars et Eugène, se complèrent réciproquement de témoignages d'estime et d'admiration, ils signèrent, à Rastadt, le 3 mars 1714, une paix long-temps désirée, et dont les peuples avaient le plus grand besoin. Après cet heureux événement, le prince Eugène se rendit à Vienne de quelques jours de repos. L'empereur continua à lui donner des marques de la plus haute confiance, et il ne prit dès lors aucune résolution sur l'administration de l'armée, comme sur celle de l'intérieur, sans le consulter. Mais ce genre d'occupation ne pouvait suffire à l'activité d'Eugène; et, quoiqu'il fût dans un âge avancé, son caractère guerrier n'avait encore rien perdu de sa vivacité. Sentant l'impossibilité où l'Autriche se trouvait de résister à la France, il avait conseillé et obtenu de tout son pouvoir la paix avec cette puissance; par un raisonnement contraire, il profita d'une petite querelle que la Porte ottomane eut avec les Vénitiens, pour déterminer l'empereur à se livrer à leur cause. Le prince Eugène se mit à la tête de l'armée de

e, il remporta à Péterwaradin, une armée de soixante mille hommes, une victoire signalée sur les Turcs, qui n'en avaient pas moins cinquante mille. Cette victoire fut connue dans toute l'Europe (1), et toutes les puissances chrétiennes crurent devoir en réjouir. Le pape envoya au vainqueur l'estoc béni, que le pape de Rome a coutume de donner à ceux qui triomphent des infidèles : ces présents extraordinaires furent remis en grande cérémonie au prince Eugène, par un envoyé de Sa Majesté. La campagne suivante (1717) fut encore plus remarquable, par la prise de Belgrade. Après s'être approché, sous les murs de cette ville, d'une situation la plus difficile, le prince Eugène résista pendant un mois, avec une armée de quarante mille hommes, aux efforts d'une nombreuse garnison, et à ceux de cent mille Turcs ; enfin, après avoir perdu la moitié des siens par la maladie, et par le feu de l'artillerie ennemie qui le foudroyait jusque dans sa propre tente, le prince Eugène remporta une des victoires les plus complètes qu'il eût encore obtenues, et il réduisit à capituler, aussitôt qu'il vit la place si importante de Belgrade. L'attaque qu'il ordonna contre les forces six fois plus nombreuses que les siennes, et placées dans de redoutables retranchements, fut un véritable acte de désespoir. Il fut lui-même atteint de la cruelle maladie qui dévorait son armée ; tout consterné dans le camp autrichien, et ce fut au moment où on le voyait près de capituler, qu'il obtint la victoire par sa constance et son audace, un succès décisif. Il fut blessé au

milieu de l'action, et c'était la treizième fois qu'il l'était sur le champ de bataille. A son retour à Vienne, il reçut de nombreux témoignages de reconnaissance ; et, entre autres, une épée de la valeur de quatre-vingt mille florins, que lui donna l'empereur. Dans l'année suivante (1718), après quelques négociations de paix, sans résultat, il fallut de nouveau se mettre en campagne ; mais le traité de Passarowitz vint mettre fin aux hostilités, au moment où le prince Eugène avait les espérances les mieux fondées d'obtenir des succès encore plus décisifs que les précédents. Il se flattait même de parvenir jusqu'à Constantinople, lorsqu'on lui ordonna de retourner à Vienne, où il fut accueilli, comme de coutume, par de nombreux témoignages d'estime et d'admiration. Le gouvernement des Pays-Bas, qui lui avait été confié quelques années auparavant, ayant été donné à la sœur de l'empereur, il eut en échange la charge de vicaire-général en Italie, avec une pension et une terre de trois cent mille florins de revenu. Il s'occupa alors beaucoup plus qu'il ne l'avait fait des affaires du gouvernement ; et Charles VI le consulta plus que jamais dans les choses les plus importantes. Il accompagna ce monarque dans plusieurs voyages, et notamment à Prague, où se trouva le roi de Prusse, Frédéric 1^{er}, qui manifesta pour lui tant d'estime et d'admiration, qu'il voulut lui faire sa visite le premier. Pendant dix ans que dura la paix, Eugène s'occupa beaucoup des arts et de la littérature, auxquels il n'avait pu donner jusqu'alors que bien peu de temps. Mais la guerre que fit éclater la succession d'Auguste II au trône de Pologne, en 1733, vint encore une fois offrir à l'Autriche une occasion de faire la

(1) fut cette bataille, livrée le 5 août 1716, et nommée la belle ode de J.-B. Rousseau.

guerre à la France. Cette guerre fut résolue malgré les avis du prince Eugène qui, depuis ses dernières campagnes, avait appris à redouter les efforts de cette puissance. Quoiqu'il eût manifesté au milieu du conseil son opinion en faveur de la paix, on lui donna le commandement de l'armée destinée à agir sur le Rhin. Cette armée eut devant elle, dès le commencement, des forces très supérieures, et si elle ne put les empêcher de prendre Philisbourg après un long siège, elle s'opposa du moins à leur entrée en Bavière. Le prince Eugène, parvenu à sa 71^e. année, n'avait plus la force et l'activité nécessaires au commandement des armées; il s'aperçut lui-même de ce changement funeste, et, ne voulant néanmoins se reposer qu'au sein de la paix, il fit tant qu'elle fût conclue le 3 mars 1755, et qu'il pût retourner à Vienne. Sa santé s'altéra de plus en plus, et il mourut dans cette capitale le 21 avril 1756, laissant une succession immense à sa nièce la princesse Victoire de Savoie. D'un caractère froid et sévère, le prince Eugène n'eut jamais d'autre passion que celle de la gloire. Il mourut sans s'être marié, et sans même avoir jamais montré du goût pour aucune femme. La comtesse de Bathiani avait seule pu charmer les derniers moments de sa vie, par les agréments de son esprit. Il passait la plus grande partie de ses soirées chez elle, et il venait de la quitter lorsqu'il se mit au lit pour y mourir d'une manière presque subite. Nous avons dit que ce prince fut le plus grand homme de guerre de son temps; personne ne lui a contesté cette supériorité. Il ne fit cependant faire à la science militaire aucun progrès remarquable; ce ne fut pas même selon une méthode positive, ni suivant des principes invariables qu'il dirigea ses opé-

rations; ce fut toujours par une suite d'inspirations subites, et par une admirable rapidité dans le coup-d'œil, qu'il se conduisit sur le terrain suivant les circonstances et les hommes auxquels il eut affaire; il prit surtout dans toutes les occasions le plus grand soin à connaître le caractère des généraux qui lui furent opposés. Sa tactique est celle qui ressemble le plus à ce que nous avons vu dans les dernières guerres; ce n'est pas la prudence et la circonspection des Turenne et des Villars; ce n'est pas non plus l'étonnante habileté du grand Frédéric dans la stratégie, dans cet art si difficile de faire mouvoir et déployer des lignes et des colonnes; c'est, comme on l'a vu de nos jours, une activité et une audace de tous les instants et de toutes les occasions, enfin une admirable promptitude à s'apercevoir de ses fautes et à les réparer. Méprisant la vie de ses soldats autant qu'il exposait la sienne, ce fut toujours par de grands efforts et de grands sacrifices qu'il parvint à la victoire. Il donna aux armées autrichiennes un éclat qu'elles n'avaient jamais eu; mais cet éclat s'est perdu avec lui; il ne pouvait même plus se soutenir sans des efforts que des guerres aussi longues et aussi meurtrières avaient rendus impossibles de la part des peuples de l'Autriche. Cet épuisement s'est fait sentir long-temps dans la monarchie autrichienne; et comme, depuis le prince Eugène, cette puissance n'a pas eu un seul général qui puisse lui être comparé, ses armées n'ont été illustrées depuis son siècle par aucun événement remarquable, et c'est ainsi que la réputation de ce général est restée dans les armées impériales fort au-dessus de toutes les autres. On a vu avec quelle passion il aimait la guerre: toujours en marche, dans les camps

le champ de bataille, pendant cinquante ans, sous le règne des empereurs, il resta à peine une fois deux ans sans combattre ; on a dit qu'il aimait les lettres et les sciences : la protection qu'il accorda à son neveu a été souvent présentée comme la preuve d'un goût aussi louable. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut rassemblé dans ses nombreuses collections une immense collection de sciences, d'arts, de livres manuscrits précieux ; mais il est dit qu'il ne prit jamais le temps d'examiner, et rien ne prouve qu'il même de les bien apprécier. On dit qu'il avait prodigieusement encouragé tous les rapports, et s'il ne fut placé pour la valeur à côté de Vendôme et de Catinat, on ne peut pas leur être comparé pour son désintéressement et la générosité. Une taille médiocre, il était cependant assez bien fait ; il avait le visage un peu long, la bouche ouverte et presque toujours ouverte, les yeux noirs, vifs, et le teint brun, il convenait à un guerrier. Son discours funèbre, composée en italien par le cardinal Passioneri, a été traduit en français par M^{me}. du Boc, 1759, in-12. L'ouvrage le plus intéressant sur la vie de ce prince est *l'histoire du prince Eugène*, 5 volumes in-12, Amsterdam, 1740 ; Paris, 1755 ; il est sans nom d'auteur, mais on sait que cette comédie est d'un M. de Mauvillon. On a aussi cet ouvrage que le prince de Saxe a tiré pour la plus grande partie qu'il publia en Allemagne en 1740 et qui fut réimprimé deux fois en France, la première à Paris, sous le titre de *l'histoire du prince Eugène de Savoie*,

le prince Eugène a fourni à Rousseau le plan de son *Émile*, du livre 30. ; II, du livre 40.

écrite par lui-même, 1 vol in 8°. Il existe, en allemand, une *Histoire du prince Eugène*, peu estimée, et dans la même langue une *Histoire métallique* du même prince (*Eugenius numis illustratus*, Nuremberg, 1738). L'ouvrage italien, intitulé : *Vie et Campagnes du prince Eugène* (Naples, 1754, in-8°), est beaucoup plus exact. On a encore : *Campagnes du prince Eugène en Hongrie*, 2 volumes in-8° ; et enfin : *Histoire militaire du prince Eugène, du duc de Marlborough et du prince de Nassau*, 2 vol. in-fol., par Daunont, et continuée par Rousset, La Haye, 1729 (P. J. DUMONT). L'écrit du père Ferrari, intitulé : *De rebus gestis Eugenii, principis Sabaudiae, bello Pannonico*, est beaucoup plus remarquable par la pureté du style que par l'exactitude des faits (Voy. FERRARI). M — J.

EUGENE ou EUGENIOS BULGARIS, savant prélat grec, est regardé par sa nation comme l'un des hommes les plus distingués des temps modernes. Il naquit à Corfou en 1716, fit ses études dans diverses écoles de la Grèce, professa la philosophie dans les collèges de Corfou, de Cozane, de Jannina, du mont Athos et de Constantinople, et visita les plus célèbres universités d'Italie. Eugenios n'était encore que diacre, malgré la supériorité de son mérite. En 1767, à la suite de quelques désagréments qu'il éprouva à Constantinople, il passa en Allemagne, et vint à Leipzig pour y faire imprimer quelques uns de ses ouvrages, et particulièrement sa *logique*, dont il s'était répandu plusieurs copies tronquées ou inexactes. Dans le même temps (1768), il donna une édition très importante des Œuvres de Joseph de Bryenne ; il y ajouta un traité historique de la dispute sur l'é-

manation du St. Esprit, et un examen de la logique de Nicéphore Blemmides. Ce fut aussi en Allemagne qu'il traduisit et publia un Essai historique et critique sur la division de la Pologne, d'après Voltaire, en l'enrichissant de remarques pleines d'érudition ancienne et moderne, ecclésiastique et profane. Enfin, à la même époque, il publia un traité sur la tolérance et plusieurs autres ouvrages. Il employa son séjour à Leipzig à se perfectionner dans les mathématiques sous Segner, dont il traduisit les éléments de mathématiques en grec ancien. Sa réputation ayant pénétré en Russie, l'impératrice Catherine II l'appela auprès d'elle, et en 1775 elle le nomma à l'archevêché de Slavonie et de Cherson, qui venait d'être créé. En 1779, il reçut cette dignité en faveur de Nicéphore Théoteki, et mourut à Pétersbourg en 1806. On a de cet écrivain un grand nombre d'ouvrages; voici la liste de ceux qui ont été imprimés, et dont nous avons connaissance; I. *Traité de logique extrait des écrivains anciens et modernes*, Leipzig, 1766, in-8°; ce traité est regardé comme l'un des ouvrages qui ont le plus contribué à la renaissance du goût des lettres et des sciences dans la Grèce. II. *Traduction des Éléments de mathématiques de Segner*, ibid., 1765; III. *Éléments de géométrie, avec les notes de B. histon, traduits du latin du P. Tacquet*, Vienne, 1804, in-4°; IV. *Traduction des Éléments de métaphysique de Genuesius*, ibid., 1805, in-8°; V. *Éléments de métaphysique*, Vienne, 1804, 5 vol. in-8°; VI. *Opinions des philosophes, ou Éléments de philosophie naturelle*, Vienne, 1804, in-4°; VII. *Traduction des Questions théologiques d'Adam Zernicevius contre les sentiments de*

l'Église latine, avec des Moscou, 2 vol. in-fol.; VIII. *comparatif des trois systèmes astronomie*, Venise, in-4°; IX. *Απόλογισμός. Amusements*, Moscou, 2 vol. in-ces ouvrages sont en grec moderne; *Traduction en vers grecques de l'Énéide et des Géorgiques de Virgile, avec une Dissertation sur l'impératrice Catherine II*, Moscou, 4 vol. in-fol. (en français); XI. deux Mémoires insérés dans les *Acta societatis Jablonskianae*, année 1771, pag. 185 et 186; le premier, *De Lecturæ originibus ad Czechos designandis, tum de erroribus a nobis in linguâ græcâ commissis*; l'auteur prend dans ces Mémoires le titre de Conservateur de la Bibliothèque de la cour à Pétersbourg; *Traduction en vers du Journal de Voltaire*. Cette traduction, publiée dans sa jeunesse, est imprimée à la suite de la *Bibliothèque de Memars*; quoiqu'elle porte point de nom d'auteur, qu'elle est de ce prélat. Eugène Bulgaris et Nicéphore Theoteki méritent toute la reconnaissance des Grecs. Tandis que leurs efforts multipliaient les protecteurs de la science parmi leurs concitoyens, leurs écrits formaient la base d'une éducation nationale, leur exemple à dissiper les préjugés du fanatisme qui ont tant retardé les progrès de l'éducation. Eugène est encore l'auteur de plusieurs autres écrits en vers, en grec moderne, de peu d'importance; mais plusieurs de ses ouvrages sont devenus célèbres. Il savait le latin, l'italien, presque toutes les langues slaves. Ses ouvrages scientifiques sont écrits en grec ancien, et les autres

rne. Son style sert de modèle grec moderne à la cour des Valachie et de Moldavie. Une édition de la Théorie et auteur, donnée par Ananias Pezos, et accompagnée de figures. J—N.

BINUS (JÉRÔME), médecin, a été ainsi appelé parce qu'il est né à Eugubio ou Gubio, dans le duché d'Urbin; mais son véritable nom est *Accoramboni*. Dans la première moitié du 16^e siècle, et pratiqua la médecine sous le pontificat de Léon X; vint ensuite enseigner cette science à Padoue, où il remplit vers l'an 1530 la chaire de médecine-pratique. Nous avons d'Eugubinus les ouvrages suivants : I. *De putredine*, Venise, 1534, in-8°; II. *De caliditate*, Venise, 1536, in-8°; III. *De febribus*, in-8°, avec le livre de Galien intitulé : *De morbis animalibus*; IV. *De morbis*, Venise, 1536, in-8°; V. *Numeri*, Venise, 1538, in-4°. Ce dernier ouvrage ne manque pas d'intérêt; il regarde le petit-lait comme le meilleur dans le traitement des fièvres et il proclame les bons effets de chèvre dans les maladies aiguës. — Félix **EVGUBINUS** (**ACCORAMBONI**), fils de Jérôme, un habile médecin. Il se livra entièrement à l'étude des auteurs, et s'appliqua à faire disparaître les obscurités répandues dans les ouvrages de quelques-uns, comme dans les deux productions suivantes : I. *In librum Galeni de morbis annotaciones*, Rome, fol.; II. *Sententiarum differentiarum Theophrasti in libro de simplicibus*. Ce dernier livre a jeté une lumière sur la botanique encore peu avancée à

cette époque, et où régnait une confusion qui s'étendait jusqu'aux noms mêmes des plantes. R—D—N.

EUHEMÈRE (1). Voy. **EVHEMÈRE**.

EULALIE (STE.), vierge et martyre, naquit à Mérida, en Estramadoure, vers l'an 296, sous l'empire de Dioclétien. Eulalie était issue d'une des plus illustres familles de l'Espagne, et fut élevée dans la religion chrétienne. Dès son enfance, elle fit paraître une admirable douceur de caractère, et un éloignement prononcé pour les plaisirs du monde. Elle passait sa vie dans la retraite, occupée uniquement à des exercices de piété. Pendant ce temps parurent les décrets de Dioclétien, qui ordonnaient à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux du paganisme. Eulalie n'avait alors que douze ans, mais elle ne vit dans ces édits foudroyants que le signal qui l'appelait au martyre. Sa mère, alarmée de sa ferveur, et en craignant les effets pour sa fille, l'emmena avec elle à la campagne; mais Eulalie sut s'évader pendant la nuit, et après beaucoup de fatigue, elle se trouva aux portes de Mérida au point du jour. Le juge, nommé Dacien, était à peine entré dans le tribunal qu'Eulalie se présente à lui; elle traite les édits de Dioclétien de cruels et injustes; reproche à Dacien l'impunité de sa conduite, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Dacien ordonne qu'elle soit arrêtée; il emploie successivement les caresses, les représentations, les menaces; mais le tout inutilement. Eulalie fut inébranlable; et, pour prouver que rien ne pouvait l'intimi-

(1) C'est ainsi qu'on devrait écrire ce nom, formé de deux mots grecs, qui signifient *bon jour*; mais l'usage et l'euphonie ont fait prévaloir le mot *Evhemère*, introduit dans un temps où les imprimeurs ne distinguaient pas l'U du V, comme on continue de dire *plévre*, *urologie*, etc.

gène ramena l'armée en Piémont, et ce fut là qu'il reçut le brevet de feld-maréchal. Après une troisième campagne peu importante, le duc de Savoie s'étant de nouveau réuni aux Français, et la partie devenant tout-à-fait inégale pour les Autrichiens, Eugène retourna à Vienne, où il reçut le commandement de l'armée de Hongrie. Ce fut vers ce temps que Louis XIV lui fit offrir secrètement le bâton de maréchal de France, avec le gouvernement de Champagne que son père avait eu, et une pension de deux mille pistoles. Eugène repoussa de telles offres avec indignation, et il alla combattre les Turcs que commandait le vézîr Cara-Moustapha. Après quelques marches habiles, il les surprit à Zenta sur la Teisse, dans un camp retranché en tête de pont. Après une attaque aussi vive que hardie, il en tua vingt mille, en jeta dix mille dans le fleuve, prit le reste de l'armée, et s'empara de son artillerie et de ses équipages. Jamais victoire plus complète et plus décisive n'avait été obtenue par les armées impériales; mais en même temps qu'elle fixa de nouveau sur le prince Eugène les regards de l'Europe, cette victoire irrita au dernier point la jalousie de ses rivaux, et il en avait à la cour de très nombreux et de très puissants. Ils lui avaient fait envoyer l'ordre de suspendre toute attaque; et cet ordre, qui lui était parvenu un instant avant la bataille, n'avait pu le déterminer à rester dans l'inaction: l'occasion de vaincre était belle, et il ne voulut pas la laisser échapper. Cette désobéissance aux ordres du souverain fut une faute sans doute, et celui qui osa la commettre était perdu sans ressource, s'il n'eût pas triomphé de la manière la plus complète; mais cette faute n'était-elle pas effacée par une

victoire aussi utile et aussi brillante? Ce fut ainsi que tout le monde pensa, à l'exception des ennemis du prince Eugène: ils parvinrent à persuader à l'empereur que rien ne pouvait excuser sa désobéissance; et lorsque le général victorieux se présenta devant son maître, bien persuadé qu'il allait en obtenir des remerciements et des félicitations, il n'en reçut que l'accueil le plus froid et le plus sévère. Le lendemain on vint lui ordonner les arrêts et lui demander son épée; on allait même le traduire devant un conseil de guerre, lorsque les habitants de Vienne témoignèrent hautement combien un pareil traitement leur paraissait injuste. Soit crainte ou repentir, l'empereur revint sur ses pas, et rendit le commandement au prince Eugène, qui ne l'accepta qu'à condition qu'on lui donnerait carte blanche. On prétend que, lorsque l'envoyé de l'empereur était venu lui demander son épée, il répondit: « La voilà » encore fumante du sang des ennemis; je consens à ne la reprendre que pour être utile au service de votre majesté. » Mais il est aujourd'hui prouvé que cette réponse est exacte; et, comme le dit le prince de Ligne, « il est évident que la moitié de la phrase eût été une gasconade, et l'autre moitié une basse résignation. » Sous les deux rapports elle était également éloignée du caractère d'Eugène. Il se rendit donc de nouveau en Hongrie; et, après une campagne insignifiante, la paix se rétablit avec les Turcs par le traité de Carlowitz (26 janvier 1699). Revenu à Vienne, le prince s'y livra beaucoup aux arts, et surtout à l'histoire, qui eut toujours pour lui quelque chose d'attrait. Mais il ne jouit pas long-temps de ce loisir; la guerre de la succession d'Espagne, qui devint

ouvrir un si vaste champ de gloire, et tarda pas à éclater, et dès le commencement de l'année 1701, il fut envoyé en Italie, où il eut encore une fois à combattre le sage et habile Catinat. Toute la prudence du vieux général ne put le défendre des entreprises hardies et sans cesse renouvelées de son jeune rival. Celui-ci excéda devant l'armée française le passage de l'Adige; et après d'autres succès, cette armée fut obligée de se retirer derrière l'Oglio. Des revers ainsi imprévus entraînent la disgrâce de Catinat. Eugène fut traité de joie lorsqu'il apprit que le duc de Villeroy lui avait succédé, et bientôt il eut à s'en réjouir encore par son avantage. Le présomptueux Villeroy vint attaquer à Chiari dans une position inexpugnable, Eugène remporta sans peine ses efforts, et il ne fut pas obligé de subir une très grande perte. Ce premier échec ne fut pour le général français que le signal de revers encore plus fâcheux; et il fut bientôt obligé d'abandonner tout le Mantouan. Réfugié dans Crémone, il s'y voyait en sûreté au milieu de son état-major; mais peu s'en fallut que cette ville ne fût alors enlevée par l'entreprise la plus audacieuse qui ait jamais été faite à la guerre. Le prince Eugène pénétra dans la ville pendant la nuit avec un corps nombreux, au moyen d'un stratagème, et ce ne fut que par des circonstances impossibles à prévoir, et surtout par la vigilance et le courage de quelques officiers français, qu'il se vit obligé de se retirer, emmenant prisonnier le maréchal de Villeroy lui-même. Cette circonstance, dont il n'eut pas cru devoir d'abord se rendre compte, leur devint bien utile, et leur fit connaître le duc de Villeroy, et le duc de Guise.

apprécia dès le premier instant les talents de son nouvel adversaire, et, connaissant d'ailleurs la supériorité de l'armée française, à laquelle venait de se réunir le roi d'Espagne en personne avec de nombreux renforts, il ne fit plus qu'une guerre d'observation, sans résultats importants, mais où les gens de l'art peuvent néanmoins trouver des leçons très utiles. Cette campagne fut terminée par la bataille de Luzara (1^{er} août 1702), dont chaque parti s'est attribué l'avantage: c'est une des plus sanglantes qu'ait données le prince Eugène, qui en a livré de si nombreuses et de si meurtrières: il y perdit l'élite de son armée, ses meilleurs généraux, et entre autres le brave Commerci, son intime ami et son plus fidèle compagnon d'armes. Les deux armées étant entrées en quartier d'hiver, Eugène se rendit à Vienne, où il fut nommé président du conseil de guerre. Il alla ensuite combattre les insurgés de Hongrie; mais ses moyens étaient insuffisants, et il ne fit rien d'important. La révolte fut apaisée par les succès qu'obtint d'un autre côté le général Heister. Le prince Eugène se rendit alors en Bavière (1704), et il y fit sa première campagne avec Marlborough. Les rapports de goûts, de vues et de talents établirent bientôt entre ces deux grands hommes une amitié bien rare parmi les chefs militaires, et qui contribua alors plus que toutes les autres causes aux succès qu'obtinrent les alliés. Le premier et peut-être le plus important de ces succès fut celui d'Hochstett, ou Bleinheim (13 août 1704). Les troupes impériales et anglaises y triomphèrent de l'une des plus belles armées que la France eût encore envoyées en Allemagne (Foy, MARLBOROUGH et TALLARD); mais de

puis que le prince Eugène avait quitté l'Italie, Vendôme y obtenait des succès. Le duc de Savoie, qui était rentré encore une fois dans l'alliance de l'Autriche, avait fait de grandes pertes, et l'empereur s'était décidé à lui envoyer des secours. Cette contrée devenait ainsi le théâtre de la guerre la plus active et la plus importante, et il était aisé de voir que le prince Eugène ne tarderait pas à y être renvoyé. Il quitta Marlborough avec des regrets bien vifs, mais éprouvant une secrète joie de pouvoir encore se mesurer avec un rival digne de lui. Le duc de Vendôme lui opposa d'abord de grands obstacles dans le plan qu'il avait formé pour porter des secours en Piémont; et après beaucoup de mouvements et de marches savantes de part et d'autre, les deux armées eurent un engagement meurtrier à Cassano, où le prince Eugène reçut deux blessures graves. Obligé de s'éloigner par cet accident, il perdit la bataille, et ce revers suspendit alors sa marche vers le Piémont. Cependant, quelque éloigné qu'il fût du duc de Savoie, ses opérations ne laissèrent pas d'être utiles à ce prince, puisque le duc de la Feuillade, qui faisait le siège de Turin, fut obligé de l'interrompre pour venir au secours du duc de Vendôme, toujours effrayé des entreprises du prince Eugène, même après la défaite qu'il lui avait fait éprouver. Mais Vendôme fut rappelé; et la Feuillade n'était pas capable d'arrêter longtemps le prince Eugène. Après avoir encore une fois passé plusieurs fleuves en présence de l'armée française, de la manière la plus habile et la plus audacieuse; après une marche des plus savantes et des plus hardies qu'il ait jamais faites, ce général se présenta devant le camp retranché des

Français, qui faisaient le siège de Turin avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Eugène n'en avait que trente mille; mais il avait pour adversaire le duc d'Orléans, qui, bien que plein de valeur et de zèle, n'avait pas assez d'expérience pour entrer en lutte avec celui qui dès-lors était considéré comme le premier homme de guerre de son temps. Le jeune prince fut d'ailleurs retenu dans l'exécution d'un plan très bien conçu (voy. ORLÉANS, le régent), par un ordre secret de Louis XIV, qui avait donné le commandement au maréchal de Marsin. Eugène profita, avec autant de courage que d'habileté, de la mé-sintelligence que dut faire naître entre les deux généraux français l'exhibition de cet ordre imprévu; il osa attaquer, dans ses retranchements, une armée aussi supérieure par le nombre, et il remporta sur elle, le 7 septembre 1706, une victoire complète, et qui décida du sort de l'Italie. Ce fut un des exemples les plus remarquables de la difficulté de défendre des lignes d'une grande étendue, même devant une armée inférieure en nombre. Dès que le duc d'Orléans vit approcher l'armée impériale, il voulut aller à sa rencontre, et sortir des lignes avec toute l'armée française; mais il fut retenu par le maréchal de Marsin. Eugène reçut une blessure dans le plus fort de l'attaque, et il fut jeté au fond d'un fossé. Cette chute fit croire qu'il était mort, et ses soldats perdirent courage; mais ils revinrent bientôt à la charge, lorsqu'ils le virent paraître au milieu d'eux, couvert de boue et de sang, donnant des ordres, et veillant à tout avec le plus admirable sang-froid. Ce prince reçut, pour récompense d'aussi grands services, le gouvernement du Milanais, dont il prit possession en grande

, le 16 avril 1707. L'entre-
 qu'il forma sur Toulon dans la
 année, échoua complètement,
 que l'invasion du royaume de
 retarda la marche des troupes
 vaient y être employées, et que
 rd donna au maréchal de Tessé
 pa de faire de très bonnes dis-
 ms. Obligé de renoncer à ses
 s, le prince se rendit à Vienne,
 ist reçu avec un grand enthous-
 par le peuple et par la cour.
 ms fort content de vous, lui
 empereur, si ce n'est sur un
 point, c'est que vous vous ex-
 g trop. » Ce monarque l'envoya
 k en Hollande et auprès de dif-
 s epurs d'Allemagne, afin d'y
 er la campagne de l'année sui-
 1708). Dès le commencement
 atemps, il alla commander en
 re les armées dont son habileté
 atique était parvenue à réunir
 orts. Cette campagne s'ouvrit
 victoire d'Oudenarde, à la-
 contribuèrent également, d'un
 la parfaite union de Marlbo-
 et du prince Eugène, de l'au-
 mésintelligence de Vendôme
 luc de Bourgogne (voy. Boua-
). Ce prince abandonna aussi-
 Pays-Bas; et restant en obser-
 , il n'entreprit pas même de
 ver le siège de Lille, où Bouf-
 illustrait par une si belle dé-
 Eugène rendit justice à la va-
 ce général, d'une manière
 te; et le combla de tous les
 dont on savait alors si bien
 rer les horreurs de la guerre.
 rs fut invité par ses ennemis à
 r lui-même les articles de la ca-
 ion, et le prince Eugène lui
 : « Je souscris d'avance à tout,
 persuadé que vous n'y met-
 rien d'indigne de vous ni de
 » Après cette importante con-

quête, Eugène et Marlborough se
 rendirent à la Haye, où ils furent
 accueillis de la manière la plus
 flatteuse, par le public, par les
 Etats, et surtout par leur digne ami,
 le grand pensionnaire Heinsius. Des
 négociations furent ensuite ouvertes
 pour la paix; mais on voulut imposer
 à Louis XIV des conditions indignes
 de la France; et il fallut encore, de
 part et d'autre, se préparer à la
 guerre. La campagne de 1709 s'ou-
 vrit en Flandre, par deux armées en-
 nemies de cent cinquante mille hom-
 mes chacune. Ce fut Villars qui com-
 manda les Français. Doué de beau-
 coup de talents, mais de peu d'expé-
 rience, ce général craignit de se com-
 mettre devant deux hommes aussi
 expérimentés que l'étaient Marlbo-
 rough et le prince Eugène. Il se tint
 sur la défensive, et laissa prendre
 Tournai; mais ayant voulu secourir
 Mons, il fut suivi par les alliés, qui
 l'attaquèrent à Malplaquet (9 septem.),
 d'une manière très vive, dans une posi-
 tion formidable, et où il avait eu le
 temps de se retrancher. La victoire
 qu'ils remportèrent sur lui leur coûta
 plus de 25,000 hommes tués sur
 le champ de bataille; et l'infanterie
 hollandaise y périt presque en entier.
 Cette journée fut pour elle ce que la
 bataille de Rocroy avait été pour l'in-
 fanterie espagnole: jamais elle n'a pu
 se relever de cette perte. C'était le
 prince Eugène qui, malgré l'avis des
 députés de Hollande, avait voulu li-
 vrer une bataille aussi désastreuse.
 Quoique les alliés fussent restés ma-
 tres du champ de bataille, ce vain
 avantage avait été si chèrement aché-
 té, qu'ils se trouvèrent aussitôt après
 hors d'état de rien entreprendre.
 Obligé de mettre en quartiers d'hiver
 les restes de son armée, le prince
 Eugène retourna à Vienne, d'où l'em-

pereur le fit aussitôt partir pour Berlin. Il obtint du roi de Prusse tout ce qu'il était chargé de demander, et il revint en Flandre, où la campagne de 1710 n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la prise de Douai, de Béthune, et d'Aire. L'empereur Joseph I^{er}, étant mort à cette époque, le prince Eugène mit tous ses soins, de concert avec l'impératrice, à assurer la couronne sur la tête de l'archiduc, qui a régné sous le nom de Charles VI. Dans l'année suivante (1711), les changements survenus dans la politique de la reine Anne, rapprochèrent l'Angleterre de la France, et firent perdre à Marlborough toute la faveur dont il jouissait auprès de cette princesse. Eugène se rendit aussitôt à Londres avec une mission de l'empereur, et il y fit d'inutiles efforts pour rétablir le crédit de son digne compagnon d'armes, comme pour rattacher l'Angleterre à la coalition. L'empereur fut donc obligé de faire, avec le seul secours des Hollandais, la campagne de 1712. La défection des Anglais ne fit pas renoncer le prince Eugène à son plan favori, celui de l'invasion de la France. Depuis long-temps il était décidé à tout sacrifier pour venir à bout de ce projet, que lui avait fait concevoir son ressentiment, autant que son amour démesuré de la gloire; il résolut donc de pénétrer en Champagne, à quelque prix que ce fût; et voulant auparavant appuyer ses opérations par quelques places importantes, il s'empara d'abord du Quesnoy. Mais les Hollandais ayant été surpris et battus dans les lignes de Denain, où le prince Eugène les avait placés beaucoup trop loin de lui pour qu'il pût les secourir (*voy. VILLARS*), il fut obligé de lever le siège de Landrecies, et de renoncer à ses projets. Cette campa-

gne de l'Autriche au-
 liés. D'abord
 lette, elle le
 Hollande. Malgré
 intrariétés, l'empereur voulut en-
 outenir la guerre en Allemagne;
 la supériorité de l'armée fran-
 ne permit pas au prince Eugène
 ourir Landau ni Fribourg, qui
 t successivement obligés de ca-
 r. Voyant alors l'empire ouvert
 armées françaises, et les états
 itaires eux-mêmes exposés à
 nvasion, le prince Eugène cour-
 à son maître de faire la paix. Il
 aussitôt des pouvoirs pour la
 tier lui-même; et après quelques
 vues, dans lesquelles les deux
 rivaux de gloire et de valeur, Villars
 et Eugène, se complèrent réciproque-
 ment de témoignages d'estime et d'ad-
 miration, ils signèrent, à Bastadt,
 le 6 mars 1714, une paix long-temps
 due, et dont les peuples avaient
 le plus grand besoin. Après cet heu-
 reux événement, le prince Eugène
 jonir à Vienne de quelques ins-
 tants de repos. L'empereur continua
 à lui donner des marques de la plus
 entière confiance, et il ne prit dès-
 lors aucune résolution sur l'adminis-
 tration de l'armée, comme sur celle
 intérieure, sans le consulter. Mais
 ce genre d'occupation ne pouvait
 suffire à l'activité d'Eugène; et, quoi-
 qu'il fût dans un âge avancé, son
 caractère guerrière n'avait encore rien
 de sa vivacité. Sentant l'impos-
 sibilité où l'Autriche se trouvait de
 résister à la France, il avait conseillé
 et accéléré de tout son pouvoir la paix
 avec cette puissance; par un rai-
 sonnement contraire, il profita d'une pe-
 tite querelle que la Porte ottomane
 eut avec les Vénitiens, pour détermi-
 ner à se joindre à eux pour servir leur cause.
 de l'armée de

e, il remporta à Péterwaradin, une armée de soixante mille hommes, une victoire signalée sur les Turcs, qui n'en avaient pas moins cinquante mille. Cette victoire se répandit en Europe (1), et toutes les puissances chrétiennes crurent de leur devoir de se réjouir. Le pape envoya au prince victorieux l'estoc béni, que le pape de Rome a coutume de donner aux généraux qui triomphent des infidèles. Ces présents extraordinaires furent remis en grande cérémonie au prince Eugène, par un envoyé de Sa Majesté. La campagne suivante (1717) fut encore plus remarquable, par la prise de Belgrade. Après s'être approché sous les murs de cette ville, dans la situation la plus difficile, le prince Eugène résista pendant un mois, avec une armée de quarante mille hommes, aux efforts d'une nombreuse garnison, et à ceux de cent mille Turcs; enfin, après avoir perdu la moitié des siens par la peste, et par le feu de l'artillerie ennemie qui le foudroyait jusque dans sa propre tente, le prince Eugène remporta une des victoires les plus complètes qu'il eût encore obtenues, et il réduisit à capituler, aussitôt que possible, la place si importante de Belgrade. L'attaque qu'il ordonna contre les forces six fois plus nombreuses que les siennes, et placées dans de redoutables retranchements, fut regardée comme un acte de désespoir. Il fut lui-même atteint de la cruelle peste qui dévorait son armée; tout consterné dans le camp ennemi, et ce fut au moment où on le voyait prêt de capituler, qu'il obtint, par sa constance et son audace, un succès aussi décisif. Il fut blessé au

milieu de l'action, et c'était la troisième fois qu'il l'était sur le champ de bataille. A son retour à Vienne, il reçut de nombreux témoignages de reconnaissance; et, entre autres, une épée de la valeur de quatre-vingt mille florins, que lui donna l'empereur. Dans l'année suivante (1718), après quelques négociations de paix, sans résultat, il fallut de nouveau se mettre en campagne; mais le traité de Passarowitz vint mettre fin aux hostilités, au moment où le prince Eugène avait les espérances les mieux fondées d'obtenir des succès encore plus décisifs que les précédents. Il se flattait même de parvenir jusqu'à Constantinople, lorsqu'on lui ordonna de retourner à Vienne, où il fut accueilli, comme de coutume, par de nombreux témoignages d'estime et d'admiration. Le gouvernement des Pays-Bas, qui lui avait été confié quelques années auparavant, ayant été donné à la sœur de l'empereur, il eut en échange la charge de vicaire-général en Italie, avec une pension et une terre de trois cent mille florins de revenu. Il s'occupa alors beaucoup plus qu'il ne l'avait fait des affaires du gouvernement; et Charles VI le consulta plus que jamais dans les choses les plus importantes. Il accompagna ce monarque dans plusieurs voyages, et notamment à Prague, où se trouva le roi de Prusse, Frédéric 1^{er}, qui manifesta pour lui tant d'estime et d'admiration, qu'il voulut lui faire sa visite le premier. Pendant dix ans que dura la paix, Eugène s'occupa beaucoup des arts et de la littérature, auxquels il n'avait pu donner jusqu'alors que bien peu de temps. Mais la guerre que fit éclater la succession d'Auguste II au trône de Pologne, en 1733, vint encore une fois offrir à l'Autriche une occasion de faire la

(1) fut cette bataille, livrée le 5 août 1716, et nommée la bataille de Peterwaradin.

guerre à la France. Cette guerre fut résolue malgré les avis du prince Eugène qui, depuis ses dernières campagnes, avait appris à redouter les efforts de cette puissance. Quoiqu'il eût manifesté au milieu du conseil son opinion en faveur de la paix, on lui donna le commandement de l'armée destinée à agir sur le Rhin. Cette armée eut devant elle, dès le commencement, des forces très supérieures, et si elle ne put les empêcher de prendre Philisbourg après un long siège, elle s'opposa du moins à leur entrée en Bavière. Le prince Eugène, parvenu à sa 71^e année, n'avait plus la force et l'activité nécessaires au commandement des armées; il s'aperçut lui-même de ce changement funeste, et, ne voulant néanmoins se reposer qu'au sein de la paix, il fit tant qu'elle fût conclue le 3 mars 1733, et qu'il pût retourner à Vienne. Sa santé s'altéra de plus en plus, et il mourut dans cette capitale le 21 avril 1736, laissant une succession immense à sa nièce la princesse Victoire de Savoie. D'un caractère froid et sévère, le prince Eugène n'eut jamais d'autre passion que celle de la gloire. Il mourut sans s'être marié, et sans même avoir jamais montré du goût pour aucune femme. La comtesse de Bathiuni avait seule pu chat mer les derniers moments de sa vie, par les agréments de son esprit. Il passait la plus grande partie de ses soirées chez elle, et il venait de la quitter lorsqu'il se mit au lit pour y mourir d'une manière presque subite. Nous avons dit que ce prince fut le plus grand homme de guerre de son temps; personne ne lui a contesté cette supériorité. Il ne fit cependant faire à la science militaire aucun progrès remarquable; ce ne fut pas même selon une méthode positive, ni suivant des principes invariables qu'il dirigea ses opé-

ration; ce fut toujours par une suite d'inspirations subites, et par une admirable rapidité dans le coup-d'œil, qu'il se conduisit sur le terrain suivant les circonstances et les hommes auxquels il eut affaire; il prit surtout dans toutes les occasions le plus grand soin à connaître le caractère des généraux qui lui furent opposés. Sa tactique est celle qui ressemble le plus à ce que nous avons vu dans les dernières guerres; ce n'est pas la prudence et la circonspection des Turenne et des Villars; ce n'est pas non plus l'étonnante habileté du grand Frédéric dans la stratégie, dans cet art si difficile de faire mouvoir et déployer des lignes et des colonnes; c'est, comme on l'a vu de nos jours, une activité et une audace de tous les instants et de toutes les occasions, enfin une admirable promptitude à s'apercevoir de ses fautes et à les réparer. Méprisant la vie de ses soldats autant qu'il exposait la sienne, ce fut toujours par de grands efforts et de grands sacrifices qu'il parvint à la victoire. Il donna aux armées autrichiennes un éclat qu'elles n'avaient jamais eu; mais cet éclat s'est perdu avec lui; il ne pouvait même plus se soutenir sans des efforts que des guerres aussi longues et aussi meurtrières avaient rendus impossibles de la part des peuples de l'Autriche. Cet épuisement s'est fait sentir long-temps dans la monarchie autrichienne; et comme, depuis le prince Eugène, cette puissance n'a pas eu un seul général qui puisse lui être comparé, ses armées n'ont été illustres depuis son siècle par aucun événement remarquable, et c'est ainsi que la réputation de ce général est restée dans les armées impériales fort au-dessus de toutes les autres. On a vu avec quelle passion il aimait la guerre: toujours en marche, dans les camps

le champ de bataille, pendant cinquante ans, sous le règne des empereurs, il resta à peine une fois deux ans sans combattre ; il a dit qu'il aimait les lettres et qu'il avait la protection qu'il accorda à son oncle ; un tableau a été souvent présentée la preuve d'un goût aussi louable. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il rassemblé dans ses nombreuses collections une immense collection de sciences, d'arts, de livres manuscrits précieux ; mais il est tel qu'il ne prit jamais le temps d'examiner, et rien ne prouve qu'il n'ait même de les bien apprécier. On dit qu'il avait prodigieusement enquis tous les rapports, et s'il ne se place pour la valeur à côté de son oncle, de Vendôme et de Catina, on ne peut pas leur être comparé ; désintéressé et la générosité d'une taille médiocre, il était tout assez bien fait ; il avait le visage un peu long, la bouche ouverte et presque toujours ouverte, les yeux noirs, vifs, et le teint brun, il convient à un guerrier. Son discours funèbre, composée en italien par le cardinal Passionni, a été traduit en français par M^{me}. du Boc, 1759, in-12. L'ouvrage le plus intéressant sur la vie de ce prince est *l'histoire du prince Eugène*, 5 volumes in-12, Amsterdam, 1740 ; Paris, 1755 ; il est sans nom d'auteur, mais on sait que cette comédie est d'un M. de Mauvillon. On dit que cet ouvrage que le prince de Saxe a tiré pour la plus grande partie qu'il publia en Allemagne en 1740 et qui fut réimprimé deux fois suivantes à Paris, sous le titre de *du prince Eugène de Savoie*,

le prince Eugène a fourni à Beaumont le 20e N, III, du livre 3e. II, du livre 4e.

écrite par lui-même, 1 vol in 8°. Il existe, en allemand, une *Histoire du prince Eugène*, peu estimée, et dans la même langue une *Histoire métallique* du même prince (*Eugenius numis illustratus*, Nuremberg, 1738). L'ouvrage italien, intitulé : *Vie et Campagnes du prince Eugène* (Naples, 1754, in-8°), est beaucoup plus exact. On a encore : *Campagnes du prince Eugène en Hongrie*, 2 volumes in-8° ; et enfin : *Histoire militaire du prince Eugène, du duc de Marlborough et du prince de Nassau*, 2 vol. in-fol., par Dumont, et continuée par Rousset, La Haye, 1729 (F. J. DUMONT). L'écrit du père Ferrari, intitulé : *De rebus gestis Eugenii, principis Sabaudia, bello Pannonico*, est beaucoup plus remarquable par la pureté du style que par l'exactitude des faits (Voy. FERRARI). M — D j.

EUGENE ou EUGENIOS BULGARIS, savant prélat grec, est regardé par sa nation comme l'un des hommes les plus distingués des temps modernes. Il naquit à Corfou en 1716, fit ses études dans diverses écoles de la Grèce, professa la philosophie dans les collèges de Corfou, de Cozane, de Jannina, du mont Athos, et de Constantinople, et visita les plus célèbres universités d'Italie. Eugenios n'était encore que diacre, malgré la supériorité de son mérite. En 1767, à la suite de quelques désagréments qu'il éprouva à Constantinople, il passa en Allemagne, et vint à Leipzig pour y faire imprimer quelques uns de ses ouvrages, et particulièrement sa *logique*, dont il s'était répandu plusieurs copies tronquées ou inexacts. Dans le même temps (1768), il donna une édition très importante des OEuvres de Joseph de Bryenne ; il y ajouta un traité historique de la dispute sur l'é-

manation du St. Esprit, et un
de la logique de Nicéphore
dés. Ce fut aussi en Alle-
druit et publia un *Essai* qu'il tra-
orique et
critique sur la division de la Pologne,
d'après Voltaire, en l'enrichissant de re-
marques pleines d'érudition ancienne
et moderne, ecclésiastique et profane.
Enfin, à la même époque, il publia un
traité sur la tolérance et plusieurs au-
tres ouvrages. Il employa son séjour
à Leipzig à se perfectionner dans les
mathématiques sous Segner, dont il
traduisit les *éléments de mathémati-*
ques en grec ancien. Sa réputation
ayant pénétré en Russie, l'impératrice
Catherine II l'appela auprès d'elle, et
en 1775 elle le nomma à l'archevêché
de Slavonie et de Cherson, qui venait
d'être créé. En 1779, il régna cette
dignité en faveur de Nicéphore Théo-
toki, et mourut à Pétersbourg en
1806. On a de cet écrivain un grand
nombre d'ouvrages; voici la liste de
ceux qui ont été imprimés, et dont
nous avons connaissance; I. *Traité*
de logique extrait des écrivains an-
ciens et modernes, Leipzig, 1766,
in-8°; ce traité est regardé comme
l'un des ouvrages qui ont le plus con-
tribué à la renaissance du goût, des
lettres et des sciences dans la Grèce.
II. *Traduction des Eléments de*
mathématiques de Segner, ibid.,
1763; III. *Eléments de géométrie*,
avec les notes de Whiston, traduits
du latin du P. Tacquet, Vienne,
1804, in-4°; IV. *Traduction des*
Eléments de métaphysique de Ge-
nuensius, ibid., 1805, in-8°; V.
Eléments de métaphysique, Ve-
nise, 1804, 3 vol. in-8°; VI. *Opi-*
nions des philosophes, ou Eléments
de philosophie naturelle, Vienne,
1804, in-4°; VII. *Traduction des*
Questions théologiques d'Adam
Zærnicevius contre les sentiments de

e, avec des
in-fol.; VIII.
s trois système
ronomie, Venise, in-4°; IX.
ἀδολεσγία. *Amasements* U
ques, Moscou, 2 vol. in-8°
ces ouvrages sont en grec mod
Traduction en vers grecs
ques de l'Enéide et des Gé-
de Virgile, avec une Déd-
l'impératrice Catherine,
bourg, 4 vol. in-fol. (en gr
ral); XI. deux Mémoires insé-
les *Acta societatis Jablon-*
année 1771, pag. 185 et 25
tulés, le premier, *De Lecho-*
vorum origine; le second,
chis ad Czechos designand-
sis, tum de erroribus a
nero in lingua grecæ co-
L'auteur prend dans ces Mé-
titre de Conservateur de la
thèque de la cour à Pétersbou
Traduction en vers du M-
de Voltaire. Cette traduction,
Eugenios dans sa jeunesse, s
imprimée à la suite de la *B-*
machie de Memars; quoiqu
porte point de nom d'auteur
qu'elle est de ce prélat. E
Bulgaris et Nicéphore Theo-
mérité toute la reconnaissance
Grecs. Tandis que leurs effor-
tipliaient les protecteurs de la
ce parmi leurs concitoyens,
écrits formaient la base d'une
tion nationale, leur exemple
à dissiper les préjugés du
qui ont tant ralenti les prog-
l'éducation. Eugène est encore
de plusieurs autres écrits en p-
en vers de peu d'importance; p-
de ses ouvrages sont devenus
ques. Il savait le latin, l'hébr-
presque toutes les langues d
pages scientifique
ancien, et les autre

erne. Son style sert de modèle grec moderne à la cour de la Valachie et de Moldavie. On a une édition de la Théophraste auteur, donnée par Anale Pezos, et accompagnée de figures. J—N.

EUBINUS (Εὐβίνος), médecin, a été ainsi appelé parce qu'il est né à Eugubio ou Gubio, dans le duché d'Urbino; mais son véritable nom est *Accoramboni*. Dans la première moitié du 16^e siècle, et pratiqua la médecine sous le pontificat de Léon X; puis vint enseigner cette science à Padoue, où il remplit vers l'an 1530 la chaire de médecine-pratique. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *De putredine*, 1534, in-8°; II. *De cancri*, Venise, 1536, in-8°; III. *De cancri*, 38, in-8°, avec le livre de *De acibus*, qui est intitulé : *De l'ex animalibus*; III. *De cancri*, 1536, in-8°; Nuremberg, 1538, in-4°. Ce dernier ouvrage ne manque pas d'intérêt; il regarde le petit-lait comme le meilleur dans le traitement des fièvres, et il proclame les bons effets de ce chèv्रे dans les maladies aiguës. — Félix **EUGUBIORAMBONI**, fils de Jérôme, un habile médecin. Il se livra entièrement à l'étude des auteurs, et s'appliqua à faire disparaître les obscurités répandues dans quelques-uns, comme dans les deux productions : I. *In librum Galeni de morbis annotaciones*, Rome, in-fol.; II. *Sententiarum differentiarum Theophrasti in libro de simplicibus explicatio*. Ce dernier livre jette une lumière sur la botanique encore peu avancée à

cette époque, et où régnait une confusion qui s'étendait jusqu'aux noms mêmes des plantes. R—D—N.

EUHEMÈRE (1). Voy. **EVHEMÈRE**.

EULALIE (ΣΤΕ.), vierge et martyre, naquit à Mérida, en Estramadoure, vers l'an 296, sous l'empire de Dioclétien. Eulalie était issue d'une des plus illustres familles de l'Espagne, et fut élevée dans la religion chrétienne. Dès son enfance, elle fit paraître une admirable douceur de caractère, et un éloignement prononcé pour les plaisirs du monde. Elle passa sa vie dans la retraite, occupée uniquement à des exercices de piété. Pendant ce temps parurent les décrets de Dioclétien, qui ordonnaient à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux du paganisme. Eulalie n'avait alors que douze ans, mais elle ne vit dans ces édits foudroyants que le signal qui l'appelait au martyre. Sa mère, alarmée de sa ferveur, et en craignant les effets pour sa fille, l'emmena avec elle à la campagne; mais Eulalie sut s'évader pendant la nuit, et après beaucoup de fatigue, elle se trouva aux portes de Mérida au point du jour. Le juge, nommé Dacien, était à peine entré dans le tribunal qu'Eulalie se présente à lui; elle traite les édits de Dioclétien de cruels et injustes; reproche à Dacien l'impie de sa conduite, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Dacien ordonne qu'elle soit arrêtée; il emploie successivement les caresses, les représentations, les menaces; mais le tout inutilement. Eulalie fut inébranlable; et, pour prouver que rien ne pouvait l'intimi-

(1) C'est ainsi qu'on devrait écrire ce nom, formé de deux mots grecs, qui signifient *bon jour*; mais l'usage et l'orthographe ont fait prévaloir le mot *Evhemère*, introduit dans un temps où les imprimeurs ne distinguaient pas l'U du V, comme on continue de dire *pléiers*, *névrogie*, etc.

der ni la séduire, elle renverse l'idole. Dacien alors la livre aux bourreaux; on lui déchire les côtes avec des crocs de fer, on lui applique des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés; elle souffrait toujours sans se plaindre. Dans son dernier tourment, le feu ayant pris à ses cheveux épars sur son visage, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme; son corps fut laissé dans le *forum*, où il fut couvert par la neige, qui tomba en abondance. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre, où l'on bâtit ensuite une magnifique église. Les reliques de la sainte furent placées sous l'autel; elles y étaient encore dans le 4.^e siècle, du temps d'Aurele-Prudence, qui nous a conservé ces faits. En examinant la conduite d'Eulalie, la prudence humaine aurait quelque chose à lui reprocher. Dieu ne nous ordonne pas de nous soustraire à l'autorité paternelle pour aller braver les dangers et la persécution; mais l'âge de la sainte mérite aussi quelque considération; et le trop de ferveur, l'excès de son zèle doit certainement être excusé par sa constance dans le martyre. — Il y a une autre Ste. Eulalie, de Barcelone, née aussi sous l'empire de Dioclétien; mais l'authenticité de ses actes (1) est révoquée en doute (Butler, *Vie des Pères, des Martyrs*, etc.). Cependant, une très ancienne tradition (indépendamment de ces actes) raconte, sur la vie de cette sainte, les mêmes particularités que Prudence rapporte sur celle de Mérida. Il n'y a presque d'autre différence que sur le récit des martyres. On voit encore à Barcelone, dans l'emplacement où était l'ancien *forum*, une colonne sur laquelle est la statue de la sainte expi-

(1) Ces actes, ainsi que les débris de la sainte, existent dans l'église de Ste.-Marie, à Barcelone.

rante sur la croix, en mémoire du lieu où elle subit le dernier de ses treize martyres, et où on laissa son corps, qui fut aussi, dit-on, couvert par une neige abondante. B—s.

EULALIUS, archidiacre de Rome, anti-pape, élu par une faction populaire, en 418, en concurrence avec Boniface I.^{er}, mourut évêque de Nepi, où il s'était retiré après le rétablissement de la tranquillité à Rome. (Voy. l'article de BONIFACE I.^{er}, qui contient toute l'Histoire de ce schisme.) D—s.

EULER (LÉONARD), l'un des plus illustres géomètres du 18.^e siècle, était doué d'une fécondité dont les fastes de la science n'offrent aucun autre exemple; et, sous ce rapport, il mérite incontestablement la première place parmi eux. Né à Bâle le 15 avril 1707, de Paul Euler, nommé pasteur de Riehen en 1708, Léonard n'eut d'abord d'autre instituteur que son père, qui lui enseigna de bonne heure les éléments des mathématiques. Paul Euler les avait étudiées lui-même sous Jacques Bernoulli; et son fils, qu'il envoya terminer ses études à l'Université de Bâle, s'y montra digne d'obtenir les leçons de Jean Bernoulli, et l'amitié de Daniel et de Nicolas Bernoulli, déjà les émules de leur père. Celui d'Euler voulut lui faire quitter les mathématiques pour la théologie, mais enfin il consentit à le laisser entrer dans la carrière qu'il devait parcourir avec un si grand honneur. A dix-neuf ans, il obtint l'*accessit* du prix proposé par l'Académie des sciences, sur la manière des vaisseaux. Bouguer, qui remporta ce prix, était un géomètre déjà formé, professait dans un port de mer, et possédait, sur la question à résoudre, des connaissances spéciales que le jeune Bâlois ne pouvait réunir à

fit prendre une face nouvelle. Il étendit considérablement la théorie des suites, et créa le calcul algébrique des fonctions circulaires. L'analyse indéterminée et la théorie des nombres qui, de pais Diophante, n'avaient été cultivées avec quelque succès que par Bachet de Meziriac et Fermat, lui doivent de nombreux accroissemens; et le premier il démontra des théorèmes dont Fermat n'avait donné que l'énoncé. Il traita entièrement la mécanique par l'analyse; et, en augmentant ainsi l'étendue de cette science, il perfectionna beaucoup le calcul différentiel et le calcul intégral, dont il publia ensuite un cours complet, bien supérieur aux ouvrages qu'on possédait alors sur cette matière. Son premier écrit sur la matière et plus encore son séjour à Pétersbourg le déterminèrent sans doute à appliquer les mathématiques à la construction et à la manœuvre des vaisseaux. La découverte des équations qui expriment rigoureusement les conditions du mouvement des fluides, faite par d'Alembert, rappela l'attention d'Euler sur un nouveau genre de calcul qui s'était offert à lui douze ou quinze ans auparavant, et dont il n'avait pas d'abord senti toute l'importance; c'est le calcul intégral aux différentielles partielles. A ce sujet les historiens des travaux de d'Alembert et d'Euler ont commis deux erreurs opposées; Condorcet adjoignait sans restriction à d'Alembert la découverte du calcul dont nous venons de parler; et M. Fuss, disciple d'Euler, en rendant compte des travaux de son maître sur la théorie des fluides, ne fait aucune mention de d'Alembert qui pourtant en a fourni les bases. Ce fut Cousin qui fit revivre les titres du véritable inventeur, et rendit à chacun la part qui lui était due dans ces recherches.

Les formes qu'Euler leur a données, comme nous l'avons dit à d'Alembert, passées seules de seignement; il a d'ailleurs écrit sur ce sujet un ensemble de Mémoires très important et très connu, s'est occupé avec non moins de succès du problème des courbes isopéres et de tout ce qui en dépend. L'ouvrage qu'il avait publié sur ce genre de questions était encore un chef-d'œuvre lorsque Lagrange, presque à son insu, donna pour les résoudre un calcul simple, uniforme, et qui renferme les méthodes connues (Voy. LAGRANGE) s'empressa d'étudier ce calcul, et l'expliquer dans ses ouvrages; mais le génie ne recut et ne fut pas un plus bel hommage (*Eloge* par Condorcet). Les questions importantes sur le système du monde que Newton avait laissées à résoudre à ses successeurs, furent l'objet de tant des travaux d'Euler, et il obtint la plus grande part de ces couronnes qu'il obtint dans les académies. Un traité fort étendu sur la dioptrique a été le fruit de ses recherches sur les moyens de perfectionner les lunettes, sujet dans lequel pour se distinguer il lui aurait fallu la part qu'il eut à l'invention des lunettes achromatiques. Il cultivait avec beaucoup de succès la physique; mais ici sa supériorité l'abandonne souvent. Il ne cherche que quelquefois à perfectionner que des notions de calcul; et l'on a lieu d'être étonné que le géomètre qui a tant de preuves d'une grande fermeté de tête, d'une si longue patience dans ses immenses calculs qu'il a effectués, laisse aller à des aperçus incertains et précaires: bien différent en cela de Daniel Bernoulli, qui cherchait toujours à faire expliquer la nature

ces ingénieuses, à deviner par des conjectures fines, à éluder au calcul, qui ne peut et démêler la complication sans y faire des restrictions faibles, une esquisse que nous tracer des travaux scientifiques semblerait devoir lui valoir un avantage sur tous les mathématiciens de son temps; mais, ce n'est pas à l'on pense que c'est à Lagrange qu'il faut le donner, on pourra regarder comme téméraire d'oser régler les rangs des hommes. Dans cette sorte de lutte, Euler paraît courir la lice avec ardeur, s'y distinguer par ses succès plus constants; mais quelle ne fut la surprise de Lagrange lorsqu'il le vit au premier rang dans la solution du problème de la *Précision des quinoxes*, où sont posées la détermination analytiquement de rotation des corps dans sa *Dynamique*, qui fut la grande époque pour la science de son temps. On ne peut que louer la netteté de ses vues, la pureté de son style, s'il est permis de louer cette expression à la lanthématique, que de titres lui donner la première place! Laissons à Euler l'honneur ou la tâche de son écrit, et revenons à l'exposition de ses écrits d'Euler. Le genre de son écrit a montré en physique ce qu'il a fait en philosophie; il est un peu occupé. Il a montré en forme l'immatérialité de l'âme, défendre la révélation des esprits-forts; a-t-il osé que ses devanciers? Ce n'est pas le lieu d'entreprendre cet examen dans ses *Lettres à une Princesse d'Allemagne* (la princesse

d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse) (1), il rend sensible par des figures tout le mécanisme de la formation des syllogismes; il attaque le système des monades et de l'harmonie préétablie de Leibnitz; mais on ne voit pas, dans ces différentes discussions, qu'il ait fait attention aux écrits des philosophes du dix-huitième siècle qui ont revendiqué avec tant de zèle et de succès les droits de la raison contre l'empire des préjugés; on ne peut pas même le disculper de préventions injustes à leur égard; car il semble que c'est à cette opposition de sentiments qu'il faut attribuer ses torts réels avec d'Alembert (Voy. D'ALEMBERT), dont celui-ci eut le bon esprit et la générosité de ne pas se venger (1); il ne cessa même de rappeler tout le mérite de son rival Frédéric II qui, peu instruit dans les mathématiques, les regardait à peu près comme inutiles lorsqu'elles étaient poussées au-delà de leurs applications

(1) Ces lettres, écrites dans un français bien peu correct, et ne renfermant qu'une physique et une métaphysique surannées, ont eu néanmoins beaucoup de succès, sans doute à cause de quelques détails qui brillent d'une grande clarté, et surtout parce que « ceux qui n'ont pas étudié les » mathématiques sont étonnés d'entendre un ouvrage d'Euler. » Condorcet, de qui sont ces derniers mots, projetait de faire servir le nom d'Euler pour porter les gens du monde à s'instruire dans les sciences; mais il s'était proposé de purger ces lettres des choses qu'il pensait qu'une raison éclairée ne pouvait que désapprouver, et de les rectifier par des notes et des additions, où seraient exposées les nouvelles découvertes. Il changea d'avis pendant le cours de l'impression, et substitua aux additions qu'il avait projetées, des *Éléments du calcul des Probabilités*. Les passages supprimés dans cette édition, ont été réimprimés à part (V. Jacq.-And. EMSAY).

(2) Le noble procédé d'Euler, par rapport à Lagrange, fait ressortir davantage ses torts, mais les preuves en subsistent dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, années 1765, pag. 213; 1763, pag. 240; 1760, pag. 412, et dans les *Souvenirs d'un Citoyen*, par l'ormey, tom II, pag. 46. La correspondance de d'Alembert avec le roi de Prusse est pleine des témoignages de l'estime la mieux méritée pour Euler; voyez surtout pag. 29 du tome XVII des Œuvres de d'Alembert. En général, Euler citait peu; et ce qui est bien remarquable, la première fois qu'il applique le principe de la moindre action, il ne fait pas la plus légère mention de Maupertuis. V. l'Additionnum II, à la fin du *Methodus inveniendi lineas curvas*.

journalières; et, par cette raison, n'appréciait pas, comme il l'aurait dû, l'avantage de posséder Euler dans son académie. L'opinion de d'Alembert, qui parlait à la fois la langue des belles-lettres et celle des sciences exactes, ne pouvait manquer d'avoir beaucoup d'influence sur l'esprit du poète couronné; aussi voit-on que, lorsque Euler, établi à Berlin depuis 1741, desira retourner à Pétersbourg, Frédéric eut quelque peine à consentir à ce départ; il voulait du moins retenir le fils aîné d'Euler, qui paraissait alors devoir marcher sur les traces de son père. Il fallut des sollicitations assez vives de Catherine II pour qu'il fût permis à ce jeune géomètre d'aller se réunir à sa famille. L'opposition d'idées dont nous parlons détermina peut-être Euler, autant que son affection pour son président, à embrasser avec ardeur la querelle de Maupertuis contre Kœnig; mais cette fois la science y a gagné, par la juste circonscription et l'heureuse application qu'Euler a faite du principe de la moindre action: principe qui n'est au fond qu'une conséquence nécessaire des lois générales du mouvement. Euler n'avait rien oublié de ce qu'il avait appris dans ses premières études, nous disent ses historiens; mais il y a lieu de croire que depuis il avait négligé du moins tout ce qui ne se rapportait point aux sciences. Portant partout son goût exclusif pour les mathématiques, un vers de Virgile lui suggéra l'idée d'une machine qu'il s'empressa de calculer. « Il était plein de vivacité; » il avait des saillies perpétuelles, et » aimait la plaisanterie; mais je ne » sache pas, dit Formey (*Mém. de l'Académie de Berlin, années* » 1788—89, pag. 587), qu'il ait » jamais fait cas d'aucun ouvrage d'es- » prit et de goût, ni qu'il se soit plu

aucun specta-
s marionnettes
quel il courait
e empressement, et qui fixait
attention des heures entières, à
aire pâmer de rire. » La vie d'Euler
emplie presque entièrement par
avaux, est d'ailleurs peu chargée
nements. Quand après le départ
miel Bernoulli, il eut obtenu à
sbourg la place de professeur,
usa la fille d'un de ses compa-
s, et continua de demeurer dans
ville jusqu'en 1741. Témoin de
revolution qui renversa Biren, le
gou rnement tyrannique de ce favori
lui avait inspiré une si grande ter-
r qu'à son arrivée à Berlin il resta
devant la reine-mère qui, desir-
t s'entretenir avec lui, l'encou-
rit par un accueil bienveillant,
pouvant vaincre sa timidité, elle
asqu'à lui dire: « Pourquoi donc,
» M. Euler, ne voulez-vous pas me
» parler? Madame, répondit-il, parce
» je viens d'un pays où, quand
» on parle, on est pendu. » Quoi-
qu'il sent de la Russie, Euler continua
de recevoir de son gouvernement des
ques d'intérêt; il touchait une
de son traitement; et quand les
es russes pillèrent la Marche de
debourg, en 1760, le général
eben l'indemnisait des pertes qu'il
éprouvées dans une métairie. Il
ensuite de l'impératrice Eliza-
l un présent considérable. La
ce ne tarda pas non plus à payer
un noble tribut aux talents d'Euler:
en 1755, l'académie des sciences le
choisit pour l'un de ses associés étran-
gers, quoiqu'aucune de ces places si
recherchées ne fût vacante alors; et
d'enson, ce ministre éclairé qui
la l'Épître dédicatoire si remar-
mbert à la tête
résistance des

, accompagna la nomination d'une lettre qui les honore tous deux. Un *Traité élémentaire* d'Euler, sur la construction et le manœuvre des vaisseaux, ainsi que la traduction de l'édition allemande du traité d'artillerie de Ben-Robins, qu'il avait enrichi de remarques savantes, furent imprimés à Paris pour l'usage de la marine et de l'armée française, par les ordres du ministre Turgot, qui s'empressa de leur donner comme honoraires, à l'auteur de cet ouvrage, au nom du roi, une pension distinguée par son importance, et surtout par la manière dont il était offert. Enfin il fut récompensé pour ses recherches sur les propriétés de la lune, une partie considérable du prix que le parlement de Paris réservait à celui qui découvrirait une méthode pour trouver le chemin le plus court à la mer. La continuité d'Euler au travail, l'avait empêché de la vue dès l'âge de cinquante ans, mais sans altérer la bonne vue dont il jouissait. En 1771, son épouse fut brûlée; il ne dut son salut qu'à son zèle d'un compatriote (Grimmon), qui, l'enlevant des flammes, lui conserva pendant quelques années dont il fit encore un usage digne de sa réputation; ses maux furent sauvés, et le gouvernement le dédommagea de la perte de sa maison et de ses effets. En 1776, il perdit sa première femme, qui lui fut rendue père de treize enfants, il ne lui en restait plus que cinq, il se maria avec sa belle-sœur; il vivait alors dans un lieu d'une famille nombreuse et dans un pays où les disciples qui lui prodiguaient les éloges les plus touchants d'attachement et d'admiration: de trente-trois petits-enfants, vingt-six vivaient encore à l'époque de son décès; mais il eut à regret de perdre deux filles mariées.

Sa mort fut subite; le 7 septemb. 1783, il cessa de calculer et de vivre. Mot qui caractérise toute l'existence d'Euler, « un de ces hommes », ajoute Condorcet, « dont le génie fut également capable des plus grands efforts et du travail le plus continu; qui multiplia ses productions au-delà de ce qu'on eût dû attendre des forces humaines, et qui cependant fut original dans chacune; dont la tête fut toujours occupée et l'âme toujours calme. » La nature de ses travaux, en l'éloignant du monde, lui conserva la simplicité de mœurs qu'il devait à son caractère et à sa première éducation; elle ne lui permit point d'employer les formes auxquelles ont quelquefois recours, pour relever l'importance de leurs découvertes, des hommes d'un mérite réel; mais, plus jaloux d'arracher les applaudissements de la surprise que d'obtenir ceux de la reconnaissance, il met toujours ses lecteurs dans le secret le plus intime de ses recherches, même de celles qui ont été infructueuses, lorsqu'elles offrent des résultats tant soit peu remarquables, ou des vues qu'on peut espérer de pousser plus loin. Il est vrai qu'une fécondité telle que la sienne rend bien inutiles tous les petits calculs de l'amour-propre; mais il fallait en outre une grande lucidité d'esprit et une véritable bonhomie pour tracer, comme il le fait, l'histoire de ses pensées. On en voit un exemple remarquable à la page 429 du tom. II de ses *Institutions du Calcul intégral*. Il est presque inutile de dire qu'Euler était membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe; mais comme ses écrits, qui sont une mine féconde où ceux qui cultivent les mathématiques peuvent puiser une instruction variée et de nombreux sujets de recherches, se

trouvent fort disséminés, M. Fuss en a dressé une table générale à la fin de l'éloge qu'il a prononcé le 25 octobre 1785, à l'académie de Pétersbourg; elle a été insérée à la fin du 2^e. vol. de l'édition des *Institutions du Calcul différentiel d'Euler*, donnée à Pavie, en 1787, par Grégoire Fontana; on la trouve aussi dans l'*Adumbratio*, etc., qui forme le supplément de l'*Athenæ Rauricæ* (Bâle, 1780, in-8°), et dans le *Dictionnaire de Meusel*. Les ouvrages qu'Euler a publiés séparément sont : I. *Dissertatio physica de Sono*, Bâle, 1727, in-4°; II. * (1) *Mechanica, sive motus scientia, analyticè exposita*, Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4°; III. *Einleitung in die Arithmetik* (Introduction à l'Arithmétique), ibid., 1758, 2 vol. in-8°, en allemand et en russe; IV. *Tentamen novæ theoriæ Musicæ*, ibid., 1739, in-4°, fig.; V. * *Methodus inveniendi lineas curvas, maximi, minimive proprietate gaudentes, sive solutio problematis isoperimetrici latissimo sensu accepti*, Lausanne, 1744, in-4°; VI. *Theoria motuum Planetarum et Cometarum, continens methodum facilem ex aliquot observationibus orbitas... determinandi*, Berlin, 1744, in-4°; VII. *Beantwortung*, etc. (Réponse à diverses questions sur les Comètes), ib., 1744, in-8°, avec une suite; VIII. *Neue Grundsätze*, etc. (Nouveaux Principes d'Artillerie, trad. de l'anglais de Benj. Robins, avec des éclaircissements, etc.), ib., 1745, 8°. avec 8 pl. Les Commentaires d'Euler ont été traduits en anglais dans les *Principles of Gunnery* de Brown, et en français, dans la traduction de l'ouvrage de Robins, par Lombard (Di-

(1) Les ouvrages marqués d'un * sont les plus importants.

jon, 1785, in-8°); IX. *Opuscula varii argumenti*, ibid., 1746-51, 5 vol. in-4°. X. *Novæ et correctæ tabulæ ad loca Lunæ computanda*, ib., 1746, in-4°; XI. *Tabulæ astronomiæ Solis et Lunæ*, ib., in-4°; XII. *Gedanken*, etc., (Pensées sur les éléments des corps), ib., in-4°; XIII. *Rettung der Gottlichen Offenbarung*, etc. (Défense de la révélation divine contre les esprits-forts), ib., 1747, in-8°, trad. en franç. et réimp. en 1805 (Foy. J. A. EMERY); XIV. * *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1748, 2 volumes in-4°, fig., réimprimés à Lyon, en 1796; trad. en allemand par Michelsen, Berlin, 1788-91, 5 volumes in-8°. Le premier volume a été traduit en français par Pezzi, Strasbourg, 1786, in-8°, et l'ouvrage entier par M. Labey, Paris, 1798, avec des notes. XV. * *Scientiæ navalis seu tractatus de constructis ac dirigendis navibus*, Saint-Pétersbourg, 1749, 2 vol. in-4°, fig.; XVI. *Theoria motus lunæ*, Berlin, 1753, in-4°; XVII. *Dissertatio de principio minimæ actionis, unâ cum examine objectionum d. prof. Kœnigii*, ibid., 1755, in-8°; XVIII. * *Institutiones calculi differentialis, cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, ib., 1755, in-4°, réimprimées avec des additions, par les soins de Grégoire Fontana, Pavie, 1787; trad. en allemand par Michelsen, Berlin, 1790-93, 3 parties in-8°; XIX. *Constructio lentium objectivarum*, etc., Pétersbourg, 1762, in-4°. C'est une théorie des Lunettes achromatiques; XX. * *Theoria motus corporum solidorum seu rigidorum*, Brestch, 1765, in-4°, fig., réimprimées avec des augmentations, Greifswald, 1796, in-4°; XXI. * *Institutiones calculi*

Integralis, Pétersbourg, 1768-70, 5 vol. in-4°. L'académie de Pétersbourg les fit réimprimer en 1792-93, augmentées d'un 4°. volume d'après les manuscrits de l'auteur. XXII. *Lettres à une princesse d'Allemagne, sur quelques sujets de physique et de philosophie*, Pétersbourg, 1768-72, 3 vol. in-8°, fig., réimprimées à Mictau, en 1770; à Berne, 1778; à Paris, 1787-89 (voyez ci-dessus la note 1, pag. 497), et le nouveau en 1812, d'après la première édition, et avec des notes de M. Labey; traduites en allemand, 2°. par Engel et Lodern, Leipzig, 1769-71; 2°. d'après l'édition de Condorcet, par Kries, ib. 1792-94, 5 vol. in-8°; en anglais, par Hunter, Londres, 1795, 2 vol. in-8°; XXIII. * *Einleitung zur Algebra (Introduction à l'Algèbre)*, Pétersbourg, 1770, in-8°; traduit en russe, ib. 1772; en hollandais, Amsterdam, 1773; en français, par Jean Bernoulli, Lyon, 1770, ib., 1774; id. avec additions de Lagrange, Lyon, Bruyset, an 3 (1795); id. Paris, 1807, avec des notes de M. Garnier. Les additions de Lagrange ont été refondues dans l'édition allemande donnée par Grunow, Berlin, 1796-7, 2 vol. in-8°; XXIV. * *Dioptrica*, Pétersbourg, 1767-71, 5 vol. in-4°; XXV. * *Theoria motuum lunæ novâ methodo pertractata*, ib., 1772, in-4°; XXVI. *Novæ Tabulæ lunares*, ib., in-8°; XXVII. *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, ib., 1773, in-8°, trad. en russe par Golowin, ib., 1778, in-8°; XXVIII. *Éclaircissements sur les établissements publics en faveur tant des veuves que des morts*, titre assez singulièrement annoncé d'un ouvrage concernant les classes d'épargnes, avec des tables

calculées par M. Fuss, sous la direction d'Euler. XXIX. *Opuscula analytica*, Pétersbourg, 1783-85, 2 vol. in-4°. L—x.

EULER (JEAN-ALBERT), géomètre, fils aîné du célèbre Léonard Euler, naquit à Saint-Petersbourg, le 27 novembre 1734. A l'âge de six ans, il fut conduit à Berlin, où il annonça de bonne heure un penchant décidé à suivre la carrière que son père parcourait avec tant de succès. Bientôt il s'élança sur ses traces, glana dans un champ presque moissonné, et sut néanmoins y récolter de quoi rendre le nom de sa famille distingué dans les sciences, si déjà ce nom n'eût été fameux par les travaux du plus grand géomètre du 18°. siècle. Ici se présente une remarque : on peut être savant distingué sans avoir atteint la hauteur de Léonard Euler, et c'est le cas de son fils ; mais par une bizarrerie ou par un préjugé inexplicables, dont on a un exemple frappant dans Louis Racine, l'identité des noms de deux personnes parcourant la même carrière, fait que nous exigeons la même somme de talent dans chacune d'elles ; malheur au dernier venu, s'il ne marche au moins sur la même ligne que son devancier : c'est une circonstance où, sans tenir compte des différences d'esprit, des temps et des progrès de la science, nous portons sans cesse un jugement qui lui est défavorable ; nous ne nous donnons point la peine de séparer les individus pour les apprécier chacun en particulier ; nous ne pronouçons plus le nom de l'un que pour rappeler la célébrité de l'autre, et nous rendons ainsi le plus faible responsable de son infériorité envers le plus fort, comme s'il n'y avait qu'un seul degré de mérite. Voilà les réflexions qui frappent quand on

s'occupe d'Albert Euler. On parle peu de lui; quelques auteurs, le citant sans ses prénoms, prêtent encore à son oubli en mettant le lecteur dans le cas de ravir involontairement une fleur précieuse de la couronne du fils pour l'ajouter à celle du père, où elle devient inutile. Albert Euler a fourni des travaux aux collections des principales académies de l'Europe. En 1761 il partagea, avec l'abbé Bossut, le prix proposé par l'académie de Paris, sur la *meilleure Manière de lester et d'arrimer un vaisseau*. En 1762, il concourut avec le même sur la question de *déterminer si les planètes se meuvent dans un milieu dont la résistance puisse produire quelque effet sensible sur leur mouvement*. Sa pièce fut citée avec éloge, et n'obtint qu'un *accessit*, probablement à cause qu'il avait fait entrer, dans ses calculs, des données, telles que la densité et l'élasticité du milieu, qui rendaient les résultats du problème trop incertains. La même année, il partagea avec le célèbre Clairaut le prix proposé par l'académie des sciences de Pétersbourg, sur la théorie des comètes : il ne fallait pas être sans mérite pour soutenir une concurrence avec un tel adversaire; et ce qu'il y a de remarquable dans les travaux de ces deux savants, c'est qu'Euler ne s'est précisément point attaché aux applications que Clairaut a presque épuisées. En 1768, l'académie de Paris proposa la théorie de la lune pour le prix de 1770. Albert Euler y travailla avec son père, et leur Mémoire fut couronné comme un premier succès dans un problème des plus difficiles et des plus compliqués de l'astronomie. La théorie, ainsi établie par eux, fut encore reconnue susceptible d'être perfectionnée, et devint, de nouveau, l'objet

d'un prix pour l'année 1772. Leonard Euler, ayant repris seul le problème, partagea la couronne avec Lagrange; mais ce fut son fils qui, conjointement avec Kraft et Letell, exécuta les calculs de cet immense travail. Outre ces travaux qui procèdent le mérite d'Albert Euler, on trouve encore de lui, dans les collections académiques de Berlin, de Munich et de Göttingue, un grand nombre de Mémoires intéressants sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique. Plusieurs de ces Mémoires sont encore des pièces couronnées par ces diverses sociétés. Albert Euler fut membre de l'académie royale de Berlin, à vingt ans; il retourna à St.-Petersbourg lorsque son père y fut rappelé par l'impératrice de Russie, et obtint, en arrivant, la place de professeur de physique; il fut ensuite successivement nommé secrétaire de l'académie impériale des sciences, secrétaire des conférences, inspecteur de l'académie militaire, conseiller de la cour impériale de Russie, chevalier de St. Wladimir, conseiller du collège et conseiller-d'état. Il mourut à St.-Petersbourg, le 6 septemb. 1806.

N—r

EULER (CHARLES), second fils du célèbre Euler, naquit à Pétersbourg en 1740. Il avait à peine manqué quand ses parents vinrent s'établir à Berlin; il eut aussi du goût pour les sciences, et particulièrement pour l'histoire naturelle et la médecine. Il entreprit deux voyages dans l'intention de s'instruire en minéralogie et en botanique; l'un en 1756, dans la Thuringe et plusieurs autres parties de l'Allemagne; et l'autre, en 1760, dans la Belgique. Il acheva ensuite ses études à Halle, où il prit le degré de docteur en médecine, revint dans sa famille en 1762, et obtint, l'année

la place de médecin principal de la colonie française à Berlin. Il partit avec son père, en 1766, pour aller à Pétersbourg, où il fut nommé, en arrivant, médecin de la cour et de l'académie impériale des sciences, et dans la suite conseiller des académies supérieures de Russie. Charles Euler remporta le prix proposé par l'académie de Paris, en 1760, sur la question d'examiner si le mouvement des planètes conserve la même vitesse, ou si, au bout de quelque succession des temps, il ne s'opère quelque changement. Au reste, nous elevons avec regret sur le sort de celui que la sévérité de l'histoire nous nous voyons tous les biographes qui parlent de Charles Euler le citent comme un excellent médecin, mais non un grand mathématicien. Sans doute les autres ont tous, plus ou moins, travaillé sur les mathématiques; mais il faut avoir approfondies pour prononcer sur le travail semblable à celui qui a été fait par Euler. On y reconnaît un esprit familiarisé avec les phénomènes et les difficultés de l'analyse. C'est tout un homme, instruit à ce point, n'a-t-il pas célébré aux charmes de la science et poursuivi une carrière qui promettait de la gloire? comment a-t-il produit qu'un seul et unique mémoire? Sans vouloir ravir l'honneur à Charles Euler l'honneur qui lui est attribué, nous sommes donc que son père n'y était nullement étranger.

N.—T.

LEONHARD (ХРИСТОФЪ), troisième fils du célèbre Euler, naquit à Berlin le 15 Mars; il fit de bonnes études en mathématiques, les dirigea particulièrement vers le génie militaire, et fut employé dans le service dans l'artillerie du roi de Prusse. Lorsque son père fut de retour à Pétersbourg par l'invitation de Russie, il voulut commencer

avec lui toute sa famille; mais Frédéric II ne put consentir à la voir s'éloigner toute entière de son royaume; il retint Christophe de préférence, lui refusa plusieurs fois son congé, et ordonna même qu'on le gardât à vue, de crainte qu'il ne s'enfuit. Catherine intervint dans les débats, et obtint le retour du prisonnier d'heureuse espèce. Elle le reçut dans ses armées, lui donna le rang de major d'artillerie, et le nomma directeur de la fabrique d'armes établie à Systerberk, près le golfe de Finlande. Christophe Euler cultivait l'astronomie par goût toutes les fois qu'il en avait le temps. Il fut un de ceux que l'académie des sciences de Pétersbourg désigna pour aller observer le passage de Vénus sur le Soleil, en 1769. Sa destination fut pour Orsk (gouvernement d'Orembourg), près le fleuve Ural; il profita de ce voyage pour déterminer la position géographique de plusieurs pays qui se trouvaient sur sa route.

N.—T.

EULOGÈ (Ст.), de Cordoue, martyr, issu d'une des plus nobles maisons de cette ville et d'une famille chrétienne, vivait dans le 10^e. siècle. Il n'était pas moins recommandable par sa piété que par sa naissance. Elevé, pour ainsi dire, à l'ombre de l'autel, et avec les jeunes clercs de l'église du saint martyr Zoïle, qui avait souffert sous Dioclétien, il avait, dans ce saint asyle, sucé le lait de toutes les vertus chrétiennes, et y avait fait de grands progrès dans les bonnes lettres. Ayant été ordonné prêtre, son savoir lui valut la direction de l'école ecclésiastique de Cordoue, qui, à cette époque, jouissait d'une grande célébrité. Les Sarrasins, alors, étaient maîtres de l'Espagne, et Cordoue était leur capitale. Au moment de la conquête, ils avaient traité les chrétiens avec assez de douceur, et leur avaient

permis le libre exercice de leur culte. Quelques imprudences, fruit d'un zèle qui n'était pas *selon la science*, et des déclamations contre la religion des Maures, faites à contre-temps, irritèrent Ablérame III, leur roi, et donnèrent lieu à une violente persécution. Beaucoup de chrétiens furent arrêtés et envoyés au martyre. Euloge allait les consoler et les affermir dans la foi. Un nommé Recafrede, mauvais évêque, et qu'on croit avoir été métropolitain de Cordoue, soit pour ne point déplaire au roi mahométan, soit qu'il craignit pour lui, blâmait la conduite d'Euloge. Il est probable que c'est à son instigation que l'évêque de Cordoue et plusieurs prêtres, parmi lesquels étaient Euloge, furent arrêtés. Néanmoins, on les elargit six jours après; mais un grand nombre de chrétiens furent exécutés. Telle était l'ardeur des fidèles, que l'église d'Espagne fut obligée de la modérer, et qu'un concile tenu à Cordoue défendit de se livrer soi-même. La persécution continua, et le zèle d'Euloge ne se ralentit point; il consolait ceux qu'on menait au supplice, il assistait à leur glorieux combat, il voulait être témoin de leur triomphe, qu'il ambitionnait de partager. Tandis qu'il se livrait à ces pieuses occupations, le siège archiepiscopal de Tolède vint à vaquer; tous les vœux se réunirent sur sa personne; mais avant qu'il fut sacré, une vierge, nommée Léocritie, qui avait été élevée dans la religion chrétienne, quoiqu'elle appartint à une famille musulmane, se voyant tourmentée par ses parents à cause de sa croyance, eut recours à Euloge, et le pria de la soustraire à une persécution qui lui ôtait la liberté de remplir ses devoirs religieux. Le serviteur de Jesus-Christ lui procura les moyens de quitter la maison pater-

nelle, et la tint cachée dans le logis de personnes dont il était sûr. Le père et la mère néanmoins la découvrirent, et rendirent plainte contre Euloge: lui et Léocritie comparurent devant le juge; on essaya, par des menaces et par l'aspect du supplice, d'affaiblir leur foi, mais ils demeurèrent inébranlables. L'un et l'autre reçurent la couronne du martyre. Euloge eut la tête tranchée, le 11 mars 859, et Léocritie quatre jours après. Alvarus, ami d'Euloge, a écrit sa vie, et Alexandre Morales a fait imprimer ses œuvres. Depuis, elles ont été insérées dans le IV^e. volume du Recueil des auteurs espagnols, sous le titre: *d'Hispania illustrata*, et dans la *Bibliothèque des Pères*; elles contiennent, 1^o. une *Exhortation au Martyre*. Il la composa étant en prison; elle est adressée à Flore et Mare, deux vierges chrétiennes qui partageaient sa captivité, et qui souffrirent le martyre l'année suivante; 2^o. *Memoriale sanctorum*. C'est l'histoire des Martyrs de son temps; 3^o. *Apologie pour les Martyrs*; il y prouve que ceux de son temps ne sont pas moins dignes que les martyrs des premiers siècles de ce glorieux titre, et réfute ceux qui le leur refusaient sous le prétexte qu'il ne s'opérait point de miracles à leurs tombeaux. L.—s.

EUMARUS, peintre grec (*Voy. CIMON*).

EUMATHE est auteur d'un roman grec intitulé: *Aventures de Hysminias et de Hysminé*. On ignore à quelle époque il vivait: son mauvais style et son mauvais goût peuvent faire soupçonner qu'il appartient aux derniers siècles de l'empire; et les titres de *Protonobilissime* et de *Grand-Chartophylax* que lui donne un manuscrit, confirment cette conjecture. Il y a un peu moins d'incerti-

sa patrie; l'épithète de *Parais* qui se trouve jointe à son nom indique qu'il était né à Parembois est-ce la Parembois d'Europe ou celle de Palestine? c'est ce que nous ne saurions décider. On lui a donné ailleurs l'épithète de *Macremmon*. Son véritable nom n'est pas connu. Quelques manuscrits ont écrit Eustathe, dans d'autres il est écrit Eumathe. En général on le trouve aujourd'hui sous ce dernier nom; ce n'est qu'il y ait beaucoup plus de liberté pour l'un que pour l'autre; le nom d'Eustathe a été cause qu'il a plus d'une fois confondu le titre d'un roman détestable avec celui d'Eustathe, commentateur de l'Écriture et archevêque de Thessalonique; le nom d'Eumathe empêche toute équivoque. Malgré ses défauts Eumathe n'a manqué ni d'éditions de ni de traducteurs. L'abbé Le Maitre (2) fit paraître une traduction française des *Amours d'Ismenio*; M. Le P. Politi (*Eustath.*, tom. I, pag. 20) en a fait un magnifique éloge; il dit que *Camus est sermone Florentino-proprio, lepido adèd atque elegant libellus ille totus esse nec nisi meras veneres ac, quamvis aliquanto lascivire videatur*. Carani l'avait sur un manuscrit. Le texte vit pour la première fois, à Paris, en 1729, par les soins de Gaulmin. Cette édition, à laquelle sont jointes des variantes et une traduction latine est devenue rare; et celle que nous avons eue a été donnée à Leipzig, en

(2) Ménage, *Anti-Baillet*, tom. II, pag. 1, ad *Cassauboniana*, pag. 219.
 10 la *Biographie universelle*, tom. III, pag. 3, il est appelé *Carani*; ce qui est une faute d'impression. Fabricius, le 10, le P. Pacciaudi, et Chardon-la-Rivière dans *Mélanges*, tom. II, pag. 92, le *Carani*.

1792, n'empêche pas qu'on ne la doive toujours rechercher; car M. Teucher n'a point réimprimé les notes de Gaulmin. Nous négligerons de parler de trois réimpressions de la traduction latine de Gaulmin, pour arriver à d'Avost, mauvais poète du seizième siècle, qui traduisit Eumathe en français, d'après l'italien de Carani (*Voy. d'Avost*). Il y avait déjà une traduction par Jean Louveau (Lyon, 1559, in-12), faite probablement aussi d'après Carani. Celle de Colletet, le père de ce Colletet dont Boileau s'est moqué (Paris, 1625, in-8°), est, comme les précédentes complètement oubliée. Beauchamps, qui a imité Eumathe plus qu'il ne l'a traduit (Paris, 1729, in-12), a trouvé des lecteurs et en a peut-être encore. Les éditeurs de la *Bibliothèque des Romains grecs* ont fait à cette traduction trop infidèle l'honneur de l'adopter: en vérité, elle ne le méritait guères; et Colletet avait pour le moins autant de droits à cette distinction: s'il a moins d'élégance, il a plus d'exactitude. *Les Amours d'Ismène et d'Isménias* (c'est le titre de la traduction de Beauchamps) parurent, pour la première fois, à Amsterdam, en 1729; M. Harles les met sous le nom de Beaumarchais; c'est une petite erreur. Pacciaudi, dans son *Proloquium de libris eroticis antiquorum*, en a fait une autre; il nomme parmi les traducteurs français un Jérôme de Laval. Ce Jérôme de Laval n'est autre que d'Avost, qui était de Laval, et avait pour nom Jérôme. Les Allemands doivent à la savante M^{me}. Reiske une bonne traduction d'Eumathe. Ils en ont quelques autres qu'ils estiment moins. M. Harles, sur Fabricius, en donne l'indication.

B—ss.

EUMELUS, poète et historien grec de Corinthe, fils d'Amphilyte,

de la race des Bacchiades, naquit, suivant la Chronique d'Eusèbe, vers la 5^e, et selon Athénée, vers la 11^e. olympiade (environ 750 ans avant J.-C.). Il tient le premier rang parmi les Cycliques : historien et poète, il se distingua également en vers et en prose, au rapport de Pausanias. Ses principaux ouvrages sont : I. *Bugonia* et *Europa*, ou *Europia*; II. *le Retour des Argonautes en Grèce*. Saumaise prétend qu'à l'exception de l'*Hymne des Suppliants au temple de Delphes* (attribué cependant à Eumolpe par le Scholiaste de Pindare), tous les autres ouvrages d'Eumelus sont supposés. Pausanias et Tzetzes, dans son Commentaire de Lycophon, ont cité quelques fragments de cet hymne célèbre. Eumelus, si l'on en croit Clément d'Alexandrie, avait mis en prose les ouvrages d'Hésiode, pour se les attribuer. Il nous reste aussi quelque chose de son Histoire de Corinthe. A. D. R.

EUMÈNE, en latin *Eumenius*, grammairien et rhéteur latin, naquit à Autun, vers l'an 261 de notre ère. Il était grec d'origine, et Glaucus, son aïeul, avait quitté Athènes pour venir se fixer à Autun, où il enseigna long-temps la rhétorique. Eumène suivit la même carrière; et, après quelques années de professorat dans sa patrie, il alla à Rome, où le mérite de ses leçons lui attira bientôt de nombreux auditeurs. Mais l'empereur Constance Chlore le fit revenir dans les Gaules, pour y remplir une charge qui consistait, suivant Tillemont, à rappeler au souvenir du prince les requêtes qui lui avaient été présentées. Ce nouvel emploi ne l'empêcha point de reprendre ses fonctions premières, et d'ouvrir de nouveau un cours à Autun, pour l'instruction de la jeunesse : l'empereur même l'y invita,

doubla ses honoraires, et lui conféra le titre de modérateur des écoles Médiannes. Il ne nous reste que quatre discours d'Eumène. Le premier, *pro restaurandis Scholis*, fut adressé à Rictiovare, et prononcé devant l'empereur Constantin, peu de temps après la conquête de l'Angleterre, qui en fait le sujet principal. Le second est un panégyrique, adressé à l'empereur Constantin, au nom de la ville d'Autun, et prononcé en présence de ce prince. Le troisième, le fut à Trèves, en 309, le jour où Constantin y célébra la fondation de cette ville. Le quatrième enfin a pour objet les actions de grâces solennelles de la ville d'Autun, qui, soulagée par Constantin, en 311, d'une partie de ses impôts, chargea Eumène de se rendre auprès de l'empereur l'interprète de sa reconnaissance. Ces quatre discours ont souvent été réimprimés. Ils parurent pour la première fois, in-4^o, sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, par les soins de François Petreolanus ou de Pouzzol; et en 1476, in-4^o, sans autre indication que celle de l'année: à Bâle, en 1520 et 1550, in-4^o, chez Froben; à Venise, in-8^o, 1576, avec les Panégyriques anciens, dont il n'ont presque jamais été détachés depuis: *cum notis variorum*, Paris, 1645, in-8^o; et 2 vol. in-12 *ibid.* 1655; *ad usum Delphini*, avec les commentaires du P. De La Baune, Paris, 1676 in-4^o; réimprimé depuis, in-8^o, Amsterdam, 1701.

A—D—A.

EUMENES, de Cardie, ville de la Chersonèse de Thrace, avait tout au plus vingt ans lorsque Philippe, roi de Macédoine et ami de sa famille, le prit pour l'un de ses secrétaires. Après la mort de ce prince, Alexandre le nomma secrétaire en chef, et ce fut en cette qualité qu'Eumènes le suivit

en Asie. Quoique ces fonctions n'eussent rien de militaire, Alexandre le chargea de quelques expéditions, et finit par lui donner le commandement d'un des deux corps de cavalerie qu'on nommait les *Amis*. Il lui fit épouser une femme perse de la première distinction, sœur de celle qui fut mariée à Ptolémée, ce qui prouve le cas qu'il faisait de lui. Dans le premier moment de la mort d'Alexandre, Perdicas, à qui ce prince avait remis son anneau, ayant été nommé administrateur de l'empire, en attendant l'accouchement de Roxane qui était enceinte, on fit le partage des provinces entre les principaux généraux. On assigna la Cappadoce, la Paphlagonie et les pays voisins à Eumènes. Comme ces pays n'étaient pas encore soumis, Antigone et Léonnatus furent chargés de le mettre en possession. Antigone, qui avait déjà conçu les plus vastes projets, refusa d'exécuter cet ordre; et Léonnatus, appelé en Europe par Antipater contre lequel tous les Grecs s'étaient réunis, fit quelques tentatives pour engager Eumènes à s'y rendre avec lui. Sur son refus, il se livra à des menaces, et ce ne fut pas sans peine qu'Eumènes parvint à s'échapper avec un petit nombre d'hommes. Il se rendit vers Perdicas, qui le ramena dans la Cappadoce avec une armée, et l'en mit en possession, après avoir fait mourir Ariarathe qui en était roi. Eumènes retourna dans la haute Asie avec Perdicas qui se disposait à faire la guerre à Ptolémée pour lui enlever l'Égypte. Il revint bientôt dans la Cappadoce pour s'opposer au passage d'Antipater et de Cratérus qui marchaient au secours de Ptolémée. Il devait avoir sous ses ordres Néoptolème qui commandait la phalange macédonienne; mais comme il n'y avait pas un de ces

chefs qui n'aspirât à se rendre indépendant, Néoptolème chercha d'abord à s'emparer d'Eumènes par surprise: n'ayant pas pu réussir, il vint l'attaquer ouvertement; il fut vaincu, et son armée passa en grande partie au service d'Eumènes. Néoptolème s'étant échappé avec trois cents hommes seulement, se rendit vers Antipater et Cratérus, qui se décidèrent à faire la guerre à Eumènes. Antipater étant appelé par d'autres affaires dans la Cilicie, Cratérus et Néoptolème prirent le commandement de l'armée destinée à aller dans la Cappadoce. Cratérus, qui était fort aimé des Macédoniens, croyait qu'à son approche les troupes d'Eumènes l'abandonneraient pour la plupart et viendraient se joindre à lui. Cet espoir fut trompé par l'adresse d'Eumènes qui ne parla à son armée que de Néoptolème et de Pigres, et qui la conduisit par des chemins détournés, de sorte qu'elle se trouva en présence de l'armée ennemie sans s'en douter. Il prit aussi la précaution de n'opposer que des troupes étrangères au corps commandé par Cratérus. Une victoire des plus complètes fut le fruit de ces précautions. Néoptolème fut tué par Eumènes lui-même; et Cratérus, ayant été blessé et jeté à bas de son cheval par un soldat thrace, expira peu après le combat. L'orgueil des Macédoniens fut blessé de ce que deux de leurs généraux avaient été vaincus et tués par un étranger; et la nouvelle de cette bataille étant parvenue dans la haute Asie peu de jours après la mort de Perdicas qui avait été tué par ses troupes, les chefs macédoniens condamnèrent à mort Eumènes et les partisans de Perdicas. Antipater et Antigone furent chargés de la conduite de cette guerre. La position d'Eumènes devenait très embarrassante; il ne per-

dit cependant pas courage, et trouva le moyen d'éviter le combat; il aurait même pu une fois attaquer Antipater avec avantage dans le voisinage de Sardes, mais il en fut détourné par Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qui craignait qu'on ne la regardât comme la cause de la guerre. Antipater ayant repassé en Europe, Antigone prit le commandement : comme il n'avait pas des forces très considérables, Eumènes lui livra bataille dans la Cappadoce, mais il fut défilé par la trahison d'Apollonide, commandant d'un corps de cavalerie, qui l'abandonna au moment du combat. Ne se trouvant plus en état de tenir la campagne, il se réfugia avec ceux qui lui étaient le plus attachés dans Nora, forteresse de la Cappadoce, qui était abondamment pourvue de vivres; il y fut bloqué par Antigone, qui bientôt après lui demanda une conférence dans l'espoir de l'entraîner dans son parti; mais Eumènes ne relâchant rien de ses prétentions, et exigeant qu'on lui rendit les provinces qui lui avaient été assignées, Antigone ne voulut pas y consentir. Comme ses affaires l'appelaient ailleurs, il laissa seulement un corps de troupes pour tenir Nora bloquée. Antipater étant mort peu de temps après, Antigone, qui ne mettait plus de termes à ses projets, voulut s'attacher Eumènes, et lui envoya par Hiéronyme de Cardie un projet de paix, avec une formule de serment dans laquelle il était à peine question d'Aridée et des fils d'Alexandre, et par laquelle Eumènes se serait engagé à avoir les mêmes ennemis que lui. Eumènes la rectifia, en y mettant Olympias et les rois à la place d'Antigone, et l'ayant fait approuver par les Macédoniens qui formaient le blocus, il la renvoya à Antigone. Les Macédoniens ayant levé le blocus, il s'éloigna sur le

champ de Nora, et se mit à rassembler ses troupes. Bientôt après (l'an 319 avant Jésus-Christ), Olympias, Aridée et Polyperchon, tuteurs des jeunes rois, lui envoyèrent l'ordre de prendre le commandement de l'armée qui était dans la Cappadoce, pour faire la guerre à Antigone dont les projets commençaient à être connus, et l'on mit à sa disposition les argyrapides (boucliers d'argent), corps tout composé de vieux soldats de Philippe et d'Alexandre, qui se regardaient comme l'élite de l'armée macédonienne. Antigènes et Teutames, commandants de ce corps, trouveraient mauvais qu'on les eût mis sous les ordres d'un général qui n'était point Macédonien. Alors Eumènes imagina de dire qu'Alexandre, lui ayant apparu en songe, lui avait ordonné de lui dresser dans le camp une tente et un trône, et qu'il s'y trouverait au milieu d'eux pour délibérer. Depuis ce temps-là les résolutions se prirent toujours dans cette tente où tous les généraux se rassembaient. Mais Antigone s'étant approché, les amours-propres se turent, et tous les yeux se tournèrent vers Eumènes, qu'on croyait le seul en état de lui tenir tête. Il devenait effectivement les projets d'Antigone, qui le trouvait toujours en mesure contre lui; et la confiance qu'il avait inspirée était telle, qu'un jour qu'il était malade, il fallut qu'il se fit porter en litière dans les rangs au moment du combat, et qu'on ne voulut recevoir l'ordre que de lui. Antigone s'étant retiré, l'armée se livra de nouveau à l'insubordination; et, sans écouter ses chefs, elle se dispersa pour ses quartiers d'hiver dans une étendue de pays si considérable, que les dernières tentes étaient à près de mille stades des premières. Antigone, espérant les surprendre, se

route par un chemin rude et le, mais beaucoup plus court que la route ordinaire. Quelques habitants du pays qu'il traversait étant venus donner avis de sa marche à Peuce, l'un de ceux qui partageaient le commandement avec Eumènes, il se disposait à prendre la fuite avec ses troupes, mais Eumènes le rassura, lui disant qu'il trouverait bien le moyen de retarder la marche d'Antigone. Ayant pris avec lui tout ce qu'il fallait rassembler d'hommes, il alla sur un endroit très élevé, par lequel descendait Antigone, y traça un camp retranché, et y fit allumer un grand feu de feux. Ils furent aperçus par Antigone qui, croyant dès-lors que Eumènes était sur ses gardes, fit marcher ses troupes pour qu'elles ne fussent pas exposées à combattre, fatiguées de fatigue, contre des troupes fraîches. Pendant ce temps là l'armée d'Eumènes se rassemblait de tous côtés. Antigone fut bientôt instruit du stratagème d'Eumènes ; il résolut néanmoins de lui livrer la bataille. La cavalerie d'Eumènes eut un avantage par la lâcheté de celle qui l'abandonna au fort de la bataille. La phalange, grâce à la valeur des argyraspides, remporta une victoire complète. Mais Antigone, à la tête de sa cavalerie, avait profité de son avantage pour s'emparer des dépouilles de l'ennemi, avec lesquels se trouvaient les femmes, les enfants, et mille des argyraspides, et leurs richesses qui étaient fort considérables. Antigone se fit redemander à Antigone, et lui dit qu'il les leur rendrait, s'ils voulaient lui livrer Eumènes. Ils eurent la bonté d'y consentir ; et, s'étant jetés sur le dos, et le remirent à Nicanor. Antigone avait envoyé à cet effet, mais il ne voulut pas le voir, sans

doute parce qu'il avait honte de la trahison qui l'avait mis en son pouvoir. Il fut plusieurs jours à se décider sur ce qu'il en ferait : Démétrius, son fils, le pressait vivement de lui laisser la vie ; mais les autres généraux, qui redoutaient les talents d'Eumènes et le crédit qu'il pourrait acquérir sur Antigone, demandèrent hautement sa mort. On résolut d'abord de le laisser mourir de faim ; mais, au bout de trois jours, l'armée ayant été obligée de changer de campement, on le fit égorger, l'an 315 avant Jésus-Christ. Il n'avait que quarante-quatre ans. Rien ne fait mieux son éloge que la conduite que tinrent après sa mort les autres généraux. Tant qu'il avait vécu, ils avaient toujours l'air d'agir au nom des enfants d'Alexandre et comme leurs lieutenants ; mais lorsqu'ils furent délivrés de la crainte que leur inspirait sa valeur et sa fidélité, ils firent mourir Olympias, les jeunes rois et leurs mères, et prirent eux-mêmes le titre de rois. C — R.

EUMENES, roi de Pergame, était fils d'un autre Eumènes, frère de Philèthère. Son oncle lui laissa, en mourant, le gouvernement de Pergame. Eumènes étendit les limites de ses états, par les guerres qu'il fit à Antiochus Soter et à Antiochus Hiérax. Il mourut des suites de l'ivresse, après un règne de vingt-deux ans. Il n'avait jamais pris le titre de roi. Il ne laissa point d'enfants, et eut pour successeur Attale, son cousin. — EUMENES II, fils d'Attale I, monta sur le trône de Pergame, après la mort de son père, l'an 197 av. J.-C. Il avait trois frères, qui vécurent dans la plus grande union avec lui et avec Apollonis leur mère (voy. APOLLONIS). Dans le commencement de son règne, Antiochus III, ou le Grand, lui offrit une de ses filles en mariage ;

il la refusa, et Attale son frère en paraissant surpris, il lui dit que tout annonçait qu'Antiochus allait faire la guerre aux Romains; qu'il ne doutait pas que ceux-ci ne fussent vainqueurs; qu'ainsi la possession de ses états lui serait conservée; si, au contraire, ajouta-t-il, Antiochus avait l'avantage, il me traiterait en vassal, quoique son beau-frère. Il eut tout lieu de s'applaudir de sa prudence, les Romains, à qui il rendit de grands services dans cette guerre, ayant accru considérablement ses états aux dépens de ceux d'Antiochus. Il fut ensuite successivement attaqué par Prusias; roi de Bythinie, et par Pharnace, roi du Pont; mais les Romains, qui étaient alors très puissants, obligèrent ces princes de faire la paix avec lui. Persée, roi de Macédoine, s'était allié, par un double mariage, avec Prusias; Eumènes chercha à pénétrer leurs projets, et ayant aperçu des préparatifs de guerre, il se rendit lui-même à Rome, pour en avvertir le sénat. Il voulut, en revenant, aller offrir un sacrifice dans le temple de Delphes; des gens apostés par Persée, et qui du haut des montagnes l'attendaient sur la route, firent rouler des pierres, et le laissèrent pour mort. Ses amis l'ayant enlevé, l'emportèrent à Egine, où il se fit guérir. Mais comme il n'avait point fait connaître le lieu de sa retraite, dans la crainte, sans doute, que Persée ne le fit attaquer de nouveau, le bruit de sa mort s'étant répandu, Attale, son frère, prit les rênes du gouvernement, et épousa Stratonice, sa femme. Eumènes ayant reparu bientôt après, Attale reprit sa place parmi les gardes, et alla au-devant de lui. Eumènes, en le voyant, lui dit un vers grec, dont le sens est : *Avant d'épouser la femme d'un autre, assurez-vous de sa mort,*

Il ne lui fit pas d'autres reproches, et la bonne intelligence ne fut point troublée entre les deux frères. Eumènes donna encore des secours aux Romains, dans la guerre contre Persée. Il mourut l'an 159 av. J.-C., après avoir régné trente-huit ans. Il eut pour successeur Attale II, son frère.

C—L.

EUNAPE, naquit à Sardes, dans le 4^e siècle de l'ère chrétienne. Quoique le christianisme fût alors la religion dominante, Eunape fut élevé dans la religion païenne. Il eut pour premier maître le sophiste Chrysanthé, son compatriote et son parent. À seize ans, il partit pour Athènes, séduit par la grande réputation de Prohérésius, dont les leçons attiraient toute la jeunesse de la Grèce et de l'Asie. Par le conseil de Chrysanthé, Eunape écrivit, sous le titre des *Vies des philosophes et des sophistes*, l'histoire abrégée des écoliers, des médecins, des orateurs, dont il avait été le contemporain, ou qui avaient vécu peu de temps avant lui. Cet ouvrage nous est parvenu. Il est loin de la perfection; le style en est affecté; et les opinions philosophiques et religieuses de l'auteur sont si vives et si passionnées, que l'on peut, en plus d'un endroit, soupçonner sa bonne foi et son impartialité. Malgré ces défauts, les Vies d'Eunape sont d'une grande importance pour l'histoire philosophique et littéraire. Il y aurait, sans elles, dans l'histoire de l'école, une immense lacune. Nous n'en avons point encore de bonne édition, et peut-être n'y en aura-t-il jamais, parce que le texte est fort mutilé, et les manuscrits fort rares. L'édition de J^{er}. Commelin (1596, in-8.), est, jusqu'à présent, la plus satisfaisante. Eunape avait composé une histoire de son temps, qui malheureusement

trdue. On avait cru autrefois qu'il existait dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de St.-Marc; il paraît que l'on s'était trompé. Histoire, qui s'étendait depuis l'empereur Théodose I^{er} jusqu'aux fils de Théodose, comme les *Vies des sophistes*, avec peu de mesure. Païen zélé, grecien enthousiaste, Eunape loué Julien avec excès, et décrié par Constantin et les empereurs orthodoxes : c'est au moins ce que dit l'histoire. Il est possible qu'Eunape eût les bornes et manqué de justice; les panégyristes de Constantin détracteurs de Julien, qui nous parvenus, sont eux-mêmes fort modérés. La saine critique eût peut-être trouvé la vérité entre ces extrêmes. Il nous reste quelques fragments de l'histoire d'Eunape, dans le *Lexique* de Suidas; elle a servi de modèle à celle de Zosime. B—ss.

EUNOME, né dans un village de Cappadoce, et fils d'un laboureur, parvint sans fortune, exerça le métier d'écrivain pour le public, et se fit ensuite maître d'école. Las de fonctions mercenaires, qui s'accommodent mal avec son ambition, il vint à Antioche, espérant trouver plus de succès dans une grande ville. Il se fit élève sous la discipline d'Aëtius, arien déclaré, devint son secrétaire et embrassa ses erreurs. Aëtius était un sophiste subtil. Il avait fait de la dialectique son étude favorite, et devenant un intrépide disputeur. Eunome fit, sous un tel maître, les progrès qu'on devait en attendre. Il vint à Antioche avec Aëtius, et fut nommé évêque, par le pape Eudoxe, qui en était évêque, à la prière d'Aëtius, son ami, et de son oncle Eunome diacre. Celui-ci, par sa reconnaissance, se chargea d'aller à la cour défendre Eudoxe contre les calomnies d'Ancyre, semi-arien, qui était

venu l'y dénoncer, en son nom et au nom de son parti. Vers 360, le même Eudoxe ordonna Eunome évêque de Cyzique; mais comme l'empereur favorisait les semi-ariens, il lui conseilla de celer sa doctrine. Il faut que ce conseil n'ait pas été suivi; car Eudoxe fut obligé de condamner Eunome, et de le déposer. Il paraît que, par la suite, Eunome se sépara d'Eudoxe, et professa d'autres principes qui n'étaient pas moins erronés. Il soutenait que Dieu ne connaît pas mieux son essence que nous ne la connaissons; il niait que le Fils de Dieu se fût uni à l'humanité; il rebaptisait ceux qui avaient été baptisés au nom de la Sainte-Trinité; il condamnait le culte des Martyrs, regardait leurs miracles comme des prestiges, et ne voulait pas qu'on rendit des honneurs aux reliques. Au faste et à l'orgueil d'un sophiste, il joignait l'impiété et les blasphèmes. Esprit turbulent et perturbateur, il se fit successivement exiler, en Mauritanie, à Naxos, et à Palmyre. Tout son savoir consistait dans des mots et des arguties. Il connaissait peu, et n'entendait point l'écriture sainte. Il composa sept livres de Commentaires sur l'*Épître* de St. Paul aux Romains. Tout ce travail n'aboutit qu'à prouver qu'il n'en avait pas compris le sens. Ses autres écrits n'étaient pas mieux conçus. S. Basile nous a laissé cinq livres contre Eunome; les deux Grégoire, de Nazianze et de Nysse, l'ont aussi réfuté. Cet hérésiarque vivait encore au temps de S. Jérôme. Il mourut, dans le lieu de sa naissance, où il avait été obligé de se retirer. Ses disciples furent nommés *Eunomiens*. Ils étaient détestés même des ariens, quoique les mêmes impiétés leur fussent communes. Gratien proscrivit leur doctrine par un édit.

EUPATOR, roi du Bosphore Cimmérien, est peu connu dans l'histoire, quoique ses médailles nous attestent qu'il régna plus de quinze ans, c'est-à-dire, depuis 452 jusqu'en 467 de l'ère du Bosphore (156 à 171 de l'ère chrétienne). Le peu de mots que nous ont laissé Lucien et Capitolin ne nous donnent que des indications bien légères sur le règne de ce prince. Il paraît qu'après la mort de Cotys II, Eupator voulut faire valoir ses droits au royaume, mais que ce fut Rhéméthales qui l'emporta; car nous avons des médailles de ce dernier au revers d'Adrien. Après la mort de cet empereur, Eupator renouvela ses prétentions. Antonin, juge des différends qui existaient entre Rhéméthales et lui, ordonna que le premier serait remis en possession de ses états. Cary a fort habilement rétabli un passage de Capitolin qui se rapporte à cette circonstance. Lucien, dans la *Vie d'Alexandre le faux prophète*, fait mention des ambassadeurs d'Eupator, qui portaient le tribut d'usage à l'empereur. Ce fut donc après la mort de Rhéméthales qu'il fut reconnu roi. Ses médailles se trouvent frappées au revers d'Antonin, et ensuite de Marc-Aurèle, suivant l'usage des rois du Bosphore.

T—N.

EUPHEMIE (FLAVIA-ELIAMARGA), impératrice d'Orient, naquit chez les barbares, d'un père et d'une mère esclaves; élevée dans la même condition, sous le nom de *Lupicine*, elle fut vendue à un Romain de basse extraction, qui habitait à Péderiane, dans les campagnes de Thrace; devint bientôt sa concubine, et ensuite sa femme. La fortune destina cet homme obscur au trône de Constantinople: il y monta en 518, sous le nom de *Justin I*; et fit couronner son épouse, sous celui d'*Eu-*

phémie, qu'elle porta toujours, mais elle ne put quitter aisément le ton grossier, fruit de l'extraction; elle connut cependant la dignité du trône, pour ser à l'union de Justinien avec elle; et, tant qu'elle vécut, pécha ce mariage honteux. Elle mourut avant Justin, mais on ne sait à quelle année. Il ne paraît pas qu'elle ait eu d'enfants. On a des médailles en or à l'effigie de cette impératrice, qui sont assez rares. L.

EUPHEMIUS, rebelle, d'abord dans une ville de Sicile, sous le règne de l'empereur Michel II, en 825. Epris d'une jeune fille, il crut pouvoir impunément l'exemple de son souverain MICHEL-LE-BEGUE. Il enlève cette fille avec violence, et l'épouse. Ses frères de cette fille allèrent à Constantinople demander justice, et tentèrent de faire justice. Michel ordonna au gouverneur de Sicile de poursuivre Euphémus, et de lui faire couper le cou. Euphémus, instruit de cet ordre, fit d'abord une résistance assez vive, mais bientôt, craignant d'être forcé de se rendre, il se rendit en Afrique, près du calife Ziadet, auquel il promit de le rendre de la Sicile, s'il voulait lui donner les troupes et le titre d'empereur. Le calife y consentit, équipa Euphémus, et en donna le commandement à Euphémus. A la tête de ces troupes, celui-ci vint en Sicile, remporta plusieurs avantages, et se présenta devant Syracuse, dont il exhorte les habitants à le reconnaître, et à ne pas se laisser sur leur ville les maux de la guerre. Deux frères Syracusains, indignés de sa conduite, sortirent de la ville à ce moment, et s'approchèrent d'Euphémus avec une contenance respectueuse.

ils le saluèrent du nom ; mais tandis qu'Euphéné de ces hommages, em-d'eux, l'autre, le saisis-cheveux, lui abatut la ip de cimenterre. Les sui-olte n'en furent pas moins les Sarrasins se rendirent ent maîtres de toute l'île tie de l'Italie. L.—S.—E.
 RBUS, médecin, frère flusa, qui vivait à Rome l'Auguste, fut médecin ; et ce prince, qui était pour son temps en his-le, ayant eu connais-sance e à laquelle on venait de e très grandes propriétés, le nom d'*Euphorbia*, en e son médecin, et com-e à ce sujet : c'est ce que Pline et Galien. On pour-que ce fut Euphorbus lui-écouvrit les vertus de cette en fit usage le premier. urait mérité cette espèce ont on n'a que peu d'exem-anciens, mais qui est de-mun chez les modernes. attaqué cette dédicace, en uteur plus ancien, où il n de l'Euphorbe : c'est épigramme où Méléagre s poèmes d'Archiloque à phorbe. Il est certain que , qui décrit l'Euphorbe, s de l'origine de son nom ; d'ailleurs que les anciens rapporter les noms dont aissaient pas l'origine, à nages auxquels ils en a-a découverte. C'est ainsi rapporte l'*artemisia* à la ie de Carie, quoique ce ucoup plus ancien qu'elle. , il paraît qu'Euphorbe e médecin. Il avait laissé

un traité *Peri opon* qui ne nous est pas parvenu. Son nom est resté à un genre fort nombreux, qui comprend les tithymales, plantes souvent dangereuses, et devient le chef d'une famille répandue sous toutes les latitudes. D—P—s.

EUPHORION, naquit à Chalcis, ville de l'île d'Eubée, dans la 126^e. olympiade. Il fut bibliothécaire d'Antiochus le-Grand, roi de Syrie, et composa beaucoup d'ouvrages en vers et en prose. Les anciens citent sa *Mopsopie*, poème où il avait traité des origines de l'Attique; sa *Chiliade*, recueil d'oracles rendus dans un espace de mille ans, et que l'évènement avait confirmés; son *Hésiode*, composition épique; ses *Élégies*; ses écrits sur l'Agriculture, sur les jeux Isthmiques, sur les poètes lyriques, etc. Euphorion était un poète savant, affectant l'érudition et l'obscurité, recherchant, à la manière de Nicandre, de Callimaque, de Lycophron, les mots rares et difficiles. « Les poésies d'Euphorion, » les *Causes* de Callimaque, l'*Alexandra* de Lycophron sont, » dit S. Clément d'Alexandrie, un » sujet d'exercice pour les gram-mairiens.—Euphorion est trop obs-cur, dit quelque part Cicéron. » Du temps de Cicéron, il était fort à la mode. Sous Auguste, cette mode durait encore; Gallus l'imita, le traduisit. Sous Tibère ce ne fut plus une mode, mais une vogue. Tibère, qui faisait l'érdit et composait des vers grecs, imitait de préférence Euphorion, Rhianus et Parthénus. Il fit placer les livres et les images de ses poètes favoris dans les bibliothèques publiques; et comme les goûts du souverain, même quand ce souverain est Tibère, trouvent toujours des approbateurs, la plupart des sa-

vants prirent ces trois auteurs pour objets de leurs travaux, et dédièrent à l'empereur un grand nombre de scholies et de commentaires, où il y avait sans doute autant de bassesse que d'érudition. Tout est perdu, et le texte et les notes, sauf quelques vers, quelques mots détachés et deux épigrammes entières, qui font aujourd'hui partie de l'anthologie grecque.

EUPHRAEUS, nommé mal à propos *Euphrates* dans un Dictionnaire moderne, était d'Orée dans l'Eubée. Il fut l'un des disciples de Platon. S'étant rendu ensuite à la cour de Perdicas, frère aîné de Philippe et roi de Macédoine, il gagna sa confiance au point que ce prince se dirigeait entièrement par ses conseils; il lui laissait même le choix de ses convives, et Euphraeus n'admettait à la table du prince que ceux qui cultivaient la philosophie et la géométrie. Après la mort de Perdicas, Euphraeus retourna dans sa patrie, où il se mit à la tête du parti opposé à Philippe, fils d'Amyntas, qui était devenu roi de Macédoine. Les amis de ce prince trouvèrent le moyen de soulever le peuple contre lui, et le firent mettre en prison. Bientôt après l'armée de Philippe s'approcha des murs d'Orée, et Euphraeus ne voulant pas tomber entre les mains de ses ennemis, s'égorgea lui-même; c'est au moins ce que dit Démosthènes, et comme il était contemporain il est plus croyable que les auteurs d'après lesquels Athénée prétend qu'Euphraeus fut mis à mort par les ordres de Parménion.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur, un des plus grands artistes grecs, florissait dans la 104^e. olympiade, 364 ans avant J.-C. On le surnomma l'Isthmien en raison de

la situation de Corinthe ; cependant Pline le range parmi les peintres athéniens, d'où il conclure qu'il exerça ses talents qu'il établit son école dans cette ville. En effet Nicias, son élève et son maître, était de cette ville, et il a plusieurs beaux ouvrages d'Euphranor qui sentaient des divinités ou des héros aux Athéniens; il avait avec le même soin la théorie et la pratique de son art, et l'outragréter les ouvrages qu'il avait posés sur la couleur et sur la harmonie des tableaux. Admis dans tous les genres, il travaillait avec tant de soin et de talent sur le marbre et le bronze, qu'il était plus soigneux que aucun artiste, il produisit une foule d'ouvrages, parmi lesquels on comptait des colosses, des tableaux et des vases parfaitement exécutés. Il sut le premier donner aux héros la dignité et le caractère convenables; mais on lui reproche de faire en général les têtes et les proportions trop fortes en proportion du corps. Chargé par les Athéniens de peindre les douze grands dieux, il donna à son Neptune un caractère qu'il fut forcé de représenter dessous, même dans la figure de son char. Il concourut avec Parrhasius pour une figure de Thésée; et son coloris était plus sévère et plus vigoureux que celui de son rival. « Parrhasius, dit-il, a peint un homme assés qu'il a nourri de roses; moi j'en est nourri de chair. » Outre les tableaux dont nous avons parlé, on comptait encore un grand nombre des chefs-d'œuvre d'Euphranor, le Combat de la cavalerie athénienne à Mantinée, les figures de Minos avec la démocratie et le peuple personnifiés, une Junon remarquable tout par sa chevelure, Ap-

se contrefaisant l'insensé pour les Ephésiens qu'il peignit. Pausanias après un de ces tableaux sembla comme un dernier éloge du peintre qui l'a fait Euphranor. » Plutarque dit que le temple de Mantinée avait le même une inspiration divine. » Les figures d'Euphranor n'ont que les moindres éloges ; les autres étaient en Pâris que les Grecs ne laissaient pas d'admirer, et dans lequel on reconnaissait tout le Juge des trois Déeses, Hélène et le Guerrier qui fut tué par Achille ; une Minerve depuis fut apportée à Rome par le roi Q. Lutatius Catulus sur le Capitole, d'où elle prit le nom de Catulienne ; une Latone de donner le jour à Apollon qu'elle tenait dans ses bras ; ce groupe fut placé à l'entrée du temple de la Concorde à deux et à quatre figures colossales de la Vertu, celles d'Alexandre et Philippe sur des quadriges et de Vulcain. Euphranor eut plusieurs élèves habiles, Antiphon fut maître de Micon d'Armanides et Léonides d'An-

L—S—E.

EUPHRATAS, ou EUPHRASQUE de Cologne au 4^e siècle. On en croit les Actes d'un concile de Cologne que l'on prétend tenu en 346, déposé dans un catalogue parce qu'il suivait les erreurs de Photin, et méprisait la divinité de Jésus qui néanmoins jette de la lumière sur la vérité de ces faits, en 347, tout au plus un an après que Euphratas de Cologne assista au concile de Sardique, et y était considéré. Il n'est pas

croiable que Euphratas dont S. Athanase parle si honorablement, ait été déposé un an auparavant pour hérésie, et trouvé si coupable que, selon Valentin d'Arras, il n'était pas même digne d'être admis à la communion laïque. Pour concilier des faits aussi opposés quelques écrivains prétendent que le concile de Cologne où Euphratas est dit avoir été condamné, n'a jamais existé. Les anciens historiens n'en font aucune mention, et parmi les évêques qui ont souscrit ces actes on trouve des noms qui ne se rencontrent point dans le catalogue des églises, ou qui ne cadrent point avec l'époque à laquelle on dit que ce concile s'est tenu. Le P. Pagi, commentateur de Baronius, tranche la difficulté en reconnaissant deux évêques du nom d'Euphratas qui ont occupé successivement le siège de Cologne, et dont le premier, qui était hérétique et a été déposé, ne doit pas être confondu avec l'Euphratas du concile de Sardique, député vers l'empereur Constance, loué par S. Athanase, et duquel la sainteté et l'orthodoxie n'ont jamais été suspectées.

L—Y.

EUPHRATES, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline le jeune, qui en fait dans une de ses lettres l'éloge le plus magnifique. Il fut aussi lié avec Dion Chrysostôme et Apollonius de Tyane ; mais il se brouilla avec ce dernier, sans doute parce qu'il ne voulut pas croire à ses prestiges, et depuis ce temps Apollonius ne laissa passer aucune occasion de le déchirer. Il a été cité par Philostrate, l'auteur de sa vie ; on s'en rapportera plutôt à lui qu'à Epictète, qui le cite avec éloges. Euphrates fut aussi honoré de l'empereur Adrien. Par son âge très avancé, et se voyant

de la race des Bacchides, naquit, suivant la Chronique d'Eusebe, vers la 5^e. , et selon Athénée, vers la 11^e. olympiade (environ 750 ans avant J.-C.). Il tient le premier rang parmi les Cycliques : historien et poète, il se distingua également en vers et en prose, au rapport de Pausanias. Ses principaux ouvrages sont : I. *Bugonia* et *Europa*, ou *Europia*; II. *le Retour des Argonautes en Grèce*. Saumaise prétend qu'à l'exception de l'*Hymne des Suppliants au temple de Delphes* (attribué cependant à Eumolpe par le Scholiaste de Pindare), tous les autres ouvrages d'Eumelus sont supposés. Pausanias et Tzetzes, dans son Commentaire de Lycophon, ont cité quelques fragments de cet hymne célèbre. Eumelus, si l'on en croit Clément d'Alexandrie, avait mis en prose les ouvrages d'Hésiode, pour se les attribuer. Il nous reste aussi quelque chose de son Histoire de Corinthe. A. D. R.

EUMÈNE, en latin *Eumenius*, grammairien et rhéteur latin, naquit à Autun, vers l'an 261 de notre ère. Il était grec d'origine, et Glaucus, son aïeul, avait quitté Athènes pour venir se fixer à Autun, où il enseigna long-temps la rhétorique. Eumène suivit la même carrière; et, après quelques années de professorat dans sa patrie, il alla à Rome, où le mérite de ses leçons lui attira bientôt de nombreux auditeurs. Mais l'empereur Constance Chlore le fit revenir dans les Gaules, pour y remplir une charge qui consistait, suivant Tillemont, à rappeler au souvenir du prince les requêtes qui lui avaient été présentées. Ce nouvel emploi ne l'empêcha point de reprendre ses fonctions premières, et d'ouvrir de nouveau un cours à Autun, pour l'instruction de la jeunesse : l'empereur même l'y invita,

doubla ses honoraires, et lui conféra le titre de modérateur des écoles Médianes. Il ne nous reste que quatre discours d'Eumène. Le premier, *pro restaurandis Scholis*, fut adressé à Rictiovare, et prononcé devant l'empereur Constantin, peu de temps après la conquête de l'Angleterre, qui en fait le sujet principal. Le second est un panégyrique, adressé à l'empereur Constantin, au nom de la ville d'Autun, et prononcé en présence de ce prince. Le troisième, le fut à Trèves, en 309, le jour où Constantin y célébra la fondation de cette ville. Le quatrième enfin a pour objet les actions de grâces solennelles de la ville d'Autun, qui, soulagée par Constantin, en 311, d'une partie de ses impôts, chargea Eumène de se rendre auprès de l'empereur l'interprète de sa reconnaissance. Ces quatre discours ont souvent été réimprimés. Ils parurent pour la première fois, in-4^e, sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, par les soins de François Petrolanus ou de Pouzzol; et en 1476, in-4^e, sans autre indication que celle de l'année: à Bâle, en 1520 et 1550, in-4^e, chez Froben; à Venise, in-8^e, 1576, avec les Panégyriques anciens, dont il n'ont presque jamais été détachés depuis: *cum notis variorum*, Paris, 1645, in-8^e; et 2 vol. in-12 *ibid.* 1655; *ad usum Delphini*, avec les commentaires du P. De La Haune, Paris, 1676 in-4^e; réimprimé depuis, in-8^e, Amsterdam, 1701.

A—D—.

EUMENES, de Cardie, ville de la Chersonèse de Thrace, avait tout au plus vingt ans lorsque Philippe, roi de Macédoine et ami de sa famille, le prit pour l'un de ses secrétaires. Après la mort de ce prince, Alexandre le nomma secrétaire en chef, et ce fut en cette qualité qu'Eumènes le suivit

en Asie. Quoique ces fonctions n'eussent rien de militaire, Alexandre le chargea de quelques expéditions, et finit par lui donner le commandement d'un des deux corps de cavalerie qu'on nommait les *Amis*. Il lui fit épouser une femme perse de la première distinction, sœur de celle qui fut mariée à Ptolémée, ce qui prouve le cas qu'il faisait de lui. Dans le premier moment de la mort d'Alexandre, Perdicas, à qui ce prince avait remis son anneau, ayant été nommé administrateur de l'empire, en attendant l'accouchement de Roxane qui était enceinte, on fit le partage des provinces entre les principaux généraux. On assigna la Cappadoce, la Paphlagonie et les pays voisins à Eumènes. Comme ces pays n'étaient pas encore soumis, Antigone et Léonnatus furent chargés de le mettre en possession. Antigone, qui avait déjà conçu les plus vastes projets, refusa d'exécuter cet ordre; et Léonnatus, appelé en Europe par Antipater contre lequel tous les Grecs s'étaient réunis, fit quelques tentatives pour engager Eumènes à s'y rendre avec lui. Sur son refus, il se livra à des menaces, et ce ne fut pas sans peine qu'Eumènes parvint à s'échapper avec un petit nombre d'hommes. Il se rendit vers Perdicas, qui le ramena dans la Cappadoce avec une armée, et l'en mit en possession, après avoir fait mourir Ariarathe qui en était roi. Eumènes retourna dans la haute Asie avec Perdicas qui se disposait à faire la guerre à Ptolémée pour lui enlever l'Égypte. Il revint bientôt dans la Cappadoce pour s'opposer au passage d'Antipater et de Cratérus qui marchaient au secours de Ptolémée. Il devait avoir sous ses ordres Néoptolème qui commandait la phalange macédonienne; mais comme il n'y avait pas un de ces

chefs qui n'aspirât à se rendre indépendant, Néoptolème chercha d'abord à s'emparer d'Eumènes par surprise: n'ayant pas pu réussir, il vint l'attaquer ouvertement; il fut vaincu, et son armée passa en grande partie au service d'Eumènes. Néoptolème s'étant échappé avec trois cents hommes seulement, se rendit vers Antipater et Cratérus, qui se décidèrent à faire la guerre à Eumènes. Antipater étant appelé par d'autres affaires dans la Cilicie, Cratérus et Néoptolème prirent le commandement de l'armée destinée à aller dans la Cappadoce. Cratérus, qui était fort aimé des Macédoniens, croyait qu'à son approche les troupes d'Eumènes l'abandonneraient pour la plupart et viendraient se joindre à lui. Cet espoir fut trompé par l'adresse d'Eumènes qui ne parla à son armée que de Néoptolème et de Pigrès, et qui la conduisit par des chemins détournés, de sorte qu'elle se trouva en présence de l'armée ennemie sans s'en douter. Il prit aussi la précaution de n'opposer que des troupes étrangères au corps commandé par Cratérus. Une victoire des plus complètes fut le fruit de ces précautions. Néoptolème fut tué par Eumènes lui-même; et Cratérus, ayant été blessé et jeté à bas de son cheval par un soldat thrace, expira peu après le combat. L'orgueil des Macédoniens fut blessé de ce que deux de leurs généraux avaient été vaincus et tués par un étranger; et la nouvelle de cette bataille était parvenue dans la haute Asie peu de jours après la mort de Perdicas qui avait été tué par ses troupes, les chefs macédoniens condamnèrent à mort Eumènes et les partisans de Perdicas. Antipater et Antigone furent chargés de la conduite de cette guerre. La position d'Eumènes devenait très embarrassante; il ne per-

dit cependant pas courage, et tu le moyen d'éviter le combat; il aurait même pu une fois attaquer Antipater avec avantage dans le voisinage de Sardes, mais il en fut détourné par Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qui craignait qu'on ne la regardât comme la cause de la guerre. Antipater ayant repassé en Europe, Antigone prit le commandement : comme il n'avait pas des forces très considérables, Eumènes lui livra bataille dans la Cappadoce, mais il fut délaît par la trahison d'Apollonide, commandant d'un corps de cavalerie, qui l'abandonna au moment du combat. Ne se trouvant plus en état de tenir la campagne, il se réfugia avec ceux qui lui étaient le plus attachés dans Nora, forteresse de la Cappadoce, qui était abondamment pourvue de vivres; il y fut bloqué par Antigone, qui bientôt après lui demanda une conférence dans l'espoir de l'entraîner dans son parti; mais Eumènes ne relâchant rien de ses prétentions, et exigeant qu'on lui rendît les provinces qui lui avaient été assignées, Antigone ne voulut pas y consentir. Comme ses affaires l'appelaient ailleurs, il laissa seulement un corps de troupes pour tenir Nora bloquée. Antipater étant mort peu de temps après, Antigone, qui ne mettait plus de termes à ses projets, voulut s'attacher Eumènes, et lui envoya par Hiéronyme de Cardie un projet de paix, avec une formule de serment dans laquelle il était à peine question d'Aridée et des fils d'Alexandre, et par laquelle Eumènes se serait engagé à avoir les mêmes ennemis que lui. Eumènes la rectifia, en y mettant Olympias et les rois à la place d'Antigone, et l'ayant fait approuver par les Macédoniens qui formaient le blocus, il la renvoya à Antigone. Les Macédoniens ayant levé le blocus, il s'éloigna sur le

mit à rassembler après (Van 319) Olympias, Antipater et ses fils, tuteurs des rois, lui envoyèrent l'ordre de prendre le commandement de l'armée qui était dans la Cappadoce, pour la guerre à Antigone dont les projets commençaient à être connus, et mit à sa disposition les argyras (boucliers d'argent), corps composé de vieux soldats de Philippe et d'Alexandre, qui se regardait comme l'élite de l'armée macédonienne. Antigènes et Teutamus, commandants de ce corps, trouvèrent mauvais qu'on les eût mis sous les ordres d'un général qui n'était point Macédonien. Alors Eumènes imagina qu'Alexandre, lui ayant apparemment ordonné de lui donner dans le camp une tente et un trébuchet, qu'il s'y trouverait au milieu d'eux pour délibérer. Depuis ce temps-là les résolutions se prirent toujours dans une tente où tous les généraux se réunissaient. Mais Antigone s'étant approché, les amours-propres se tournèrent vers Eumènes, qu'on croyait le plus en état de lui tenir tête. Il devint effectivement les projets d'Antigone, qui le trouvait toujours en méfiance contre lui; et la confiance qu'il avait inspirée était telle, qu'un jour qu'il était malade, il fallut qu'il se fit porter en litière dans les rangs au lieu de se retirer du combat, et qu'on ne vint recevoir l'ordre que de lui. Antigone s'étant retiré, l'armée se livra tout-à-coup à l'insubordination; et, ne voulant écouter ses chefs, elle se dispersa dans ses quartiers d'hiver dans une contrée de pays si considérable, que les dernières tentes étaient à plus de cent lieues des premières. Antigone surprit, et

à route par un chemin rude et
 le, mais beaucoup plus court
 à route ordinaire. Quelques ha-
 du pays qu'il traversait étant
 donner avis de sa marche à Peu-
 , l'un de ceux qui partageaient
 mandement avec Eumènes, il
 posait à prendre la fuite avec ses
 es, mais Eumènes le rassura,
 l disant qu'il trouverait bien le
 n de retarder la marche d'Anti-
 Ayant pris avec lui tout ce qu'il
 rassembler d'hommes, il alla sur
 endroit très élevé, par lequel des-
 cendre Antigone, y traça un camp
 bandu, et y fit allumer un grand
 feu de feux. Ils furent aperçus
 Antigone qui, croyant dès-lors
 Eumènes était sur ses gardes, fit
 ar ses troupes pour qu'elles ne
 nt pas exposées à combattre,
 nées de fatigue, contre des trou-
 pes. Pendant ce temps là l'ar-
 d'Eumènes se rassemblait de
 parts. Antigone fut bientôt ins-
 truit stratagème d'Eumènes; il ré-
 nnonçait de lui livrer la ba-
 La cavalerie d'Eumènes eut
 un désavantage par la lâcheté de
 ses qui l'abandonna au fort de
 l'éc. La phalange, grâce à la va-
 les argyraspides, remporta une
 victoire complète. Mais Antigone, à
 l'instigation de sa cavalerie, avait profité
 de son avantage pour s'emparer des
 dépouilles de l'ennemi, avec lesquels se
 trouvaient les femmes, les enfants,
 et mille des argyraspides, et leurs
 dépouilles qui étaient fort considérables.
 Antigone firent redemander à Antigone,
 et qu'il les leur rendrait, s'ils vou-
 laient lui livrer Eumènes. Ils eurent la
 hardiesse d'y consentir; et, s'étant jetés
 sur lui, ils lui lièrent les mains der-
 rière le dos, et le remirent à Nicauor
 qui Antigone avait envoyé à cet effet.
 Antigone ne voulut pas le voir, sans

doute parce qu'il avait honte de la
 trahison qui l'avait mis en son pou-
 voir. Il fut plusieurs jours à se décider
 sur ce qu'il en ferait: Démétrius, son
 fils, le pressait vivement de lui lais-
 ser la vie; mais les autres généraux,
 qui redoutaient les talents d'Eumènes
 et le crédit qu'il pourrait acquérir sur
 Antigone, demandèrent hautement sa
 mort. On résolut d'abord de le laisser
 mourir de faim; mais, au bout de trois
 jours, l'armée ayant été obligée de
 changer de campement, on le fit égor-
 ger, l'an 315 avant Jésus-Christ.
 Il n'avait que quarante-quatre ans.
 Rien ne fait mieux son éloge que
 la conduite que tinrent après sa mort
 les autres généraux. Tant qu'il avait
 vécu, ils avaient toujours l'air d'agir
 au nom des enfants d'Alexandre et
 comme leurs lieutenants; mais lors-
 qu'ils furent délivrés de la crainte que
 leur inspirait sa valeur et sa fidélité,
 ils firent mourir Olympias, les jeunes
 rois et leurs mères, et prirent eux-
 mêmes le titre de rois. C — a.

EUMENES, roi de Pergame, était
 fils d'un autre Eumènes, frère de Phi-
 lethère. Son oncle lui laissa, en mou-
 rant, le gouvernement de Pergame.
 Eumènes étendit les limites de ses
 états, par les guerres qu'il fit à An-
 tiochus Soter et à Antiochus Hiérax.
 Il mourut des suites de l'ivresse,
 après un règne de vingt-deux ans. Il
 n'avait jamais pris le titre de roi. Il
 ne laissa point d'enfants, et eut pour
 successeur Attale, son cousin. —
 EUMENES II, fils d'Attale I, monta sur
 le trône de Pergame, après la mort
 de son père, l'an 197 av. J.-C. Il
 avait trois frères, qui vécurent dans
 la plus grande union avec lui et avec
 Apollonis leur mère (voy. APOLLO-
 NIS). Dans le commencement de son
 règne, Antiochus III, ou le Grand,
 lui offrit une de ses filles en mariage ;

il la refusa, et Attale son frère en paraissant surpris, il lui dit que tout annonçait qu'Antiochus allait faire la guerre aux Romains; qu'il ne doutait pas que ceux-ci ne fussent vainqueurs; qu'ainsi la possession de ses états lui serait conservée; si, au contraire, ajouta-t-il, Antiochus avait l'avantage, il me traiterait en vassal, quoique son beau-frère. Il eut tout lieu de s'applaudir de sa prudence, les Romains, à qui il rendit de grands services dans cette guerre, ayant accru considérablement ses états aux dépens de ceux d'Antiochus. Il fut ensuite successivement attaqué par Prusias; roi de Bythinie, et par Pharnace, roi du Pont; mais les Romains, qui étaient alors très puissants, obligèrent ces princes de faire la paix avec lui. Persée, roi de Macédoine, s'était allié, par un double mariage, avec Prusias; Eumènes chercha à pénétrer leurs projets, et ayant aperçu des préparatifs de guerre, il se rendit lui-même à Rome, pour en avertir le sénat. Il voulut, en revenant, aller offrir un sacrifice dans le temple de Delphes; des gens apostés par Persée, et qui du haut des montagnes l'attendaient sur la route, firent rouler des pierres, et le laissèrent pour mort. Ses amis l'ayant enlevé, l'emportèrent à Egine, où il se fit guérir. Mais comme il n'avait point fait connaître le lieu de sa retraite, dans la crainte, sans doute, que Persée ne le fit attaquer de nouveau, le bruit de sa mort s'était répandu, Attale, son frère, prit les rênes du gouvernement, et épousa Stratonice, sa femme. Eumènes ayant reparu bientôt après, Attale reprit sa place parmi les gardes, et alla au-devant de lui. Eumènes, en le voyant, lui dit un vers grec, dont le sens est : *Avant d'épouser la femme d'un autre, assurez-vous de sa mort,*

Il ne lui fit pas d'autres reproches, et la bonne intelligence ne fut point troublée entre les deux frères. Eumènes donna encore des secours aux Romains, dans la guerre contre Persée. Il mourut l'an 159 av. J. C., après avoir régné trente-huit ans. Il eut pour successeur Attale II, son frère. C—L.

EUNAPE, naquit à Sardes, dans le 4^e siècle de l'ère chrétienne. Quoique le christianisme fût alors la religion dominante, Eunape fut élevé dans la religion païenne. Il eut pour premier maître le sophiste Chrysanthé, son compatriote et son parent. À seize ans, il partit pour Athènes, séduit par la grande réputation de Prohèresius, dont les leçons attiraient toute la jeunesse de la Grèce et de l'Asie. Par le conseil de Chrysanthé, Eunape écrivit, sous le titre des *Vies des philosophes et des sophistes*, l'histoire abrégée des eclectiques, des médecins, des orateurs, dont il avait été le contemporain, ou qui avaient vécu peu de temps avant lui. Cet ouvrage nous est parvenu. Il est loin de la perfection; le style en est affecté; et les opinions philosophiques et religieuses de l'auteur sont si vives et si passionnées, que l'on peut, en plus d'un endroit, soupçonner sa bonne foi et son impartialité. Malgré ces défauts, les Vies d'Eunape sont d'une grande importance pour l'histoire philosophique et littéraire. Il y aurait, sans elles, dans l'histoire de l'eclectisme, une immense lacune. Nous n'en avons point encore de bonne édition, et peut-être n'y en aura-t-il jamais, parce que le texte est fort corrompu, et les manuscrits fort rares. L'édition de J^er. Commelin (1596, in-8.), est, jusqu'à présent, la plus satisfaisante. Eunape avait composé une histoire de son temps, qui malheureusement

On avait cru autrefois qu'il était dans la bibliothèque du pape dans celle de St.-Marc; mais il est dit que l'on s'était trompé. Eunape, qui s'étendait depuis Constantin jusqu'aux fils de Théodose, est un des *Vies des sophistes*, un homme de mesure. Païen zélé, mais en enthousiaste. Eunape Julien avec excès, et dédaignant les empereurs, est au moins ce que dit Eunape; il est possible qu'Eunape eût des défauts et manqué de justice; mais les égyptistes de Constantinople, qui nous ont transmis ces vies, sont eux-mêmes forts suspects. La saine critique eût dû avoir ouvert la vérité entre ces vies. Il nous reste quelques vies de l'Histoire d'Eunape, par Suidas; elle a servi de modèle à Zosime. B—ss.

Eunape, né dans un village de Cappadoce, et fils d'un laboureur, sans fortune, exerça le métier de rhéteur pour le public, et se fit maître d'école. Las de fonctions, qui s'accordaient avec son ambition, il vint à Antioche, espérant trouver plus de succès dans une grande ville. Sous la discipline d'Aëtius, devint son secrétaire; il brassa ses erreurs. Aëtius, un sophiste subtil. Il avait fait de la rhétorique son étude favorite, et fut un intrépide disputeur. Eunape, sous un tel maître, les choses qu'on devait en attendre. Eunape vint à Antioche avec Aëtius, Eudoxe, qui en était évêque, et pria Aëtius, son ami, de lui donner un diaconat. Eunape, chargé de défendre Eudoxe contre l'évêque, semi-arien, qui était

venu l'y dénoncer, en son nom et au nom de son parti. Vers 360, le même Eudoxe ordonna Eunome évêque de Cyzique; mais comme l'empereur favorisait les semi-ariens, il lui conseilla de celer sa doctrine. Il faut que ce conseil n'ait pas été suivi; car Eudoxe fut obligé de condamner Eunome, et de le déposer. Il paraît que, par la suite, Eunome se sépara d'Eudoxe, et professa d'autres principes qui n'étaient pas moins erronés. Il soutenait que Dieu ne connaît pas mieux son essence que nous ne la connaissons; il niait que le Fils de Dieu se fût uni à l'humanité; il rebaptisait ceux qui avaient été baptisés au nom de la Sainte-Trinité; il condamnait le culte des Martyrs, regardait leurs miracles comme des prestiges, et ne voulait pas qu'on rendit des honneurs aux reliques. Au faste et à l'orgueil d'un sophiste, il joignait l'impiété et les blasphèmes. Esprit turbulent et perturbateur, il se fit successivement exiler, en Mauritanie, à Naxos, et à Palmyre. Tout son savoir consistait dans des mots et des arguties. Il connaissait peu, et n'entendait point l'Écriture sainte. Il composa sept livres de Commentaires sur l'Épître de St. Paul aux Romains. Tout ce travail n'aboutit qu'à prouver qu'il n'en avait pas compris le sens. Ses autres écrits n'étaient pas mieux conçus. S. Basile nous a laissé cinq livres contre Eunome; les deux Grégoire, de Nazianze et de Nysse, l'ont aussi réfuté. Cet hérésiarque vivait encore au temps de S. Jérôme. Il mourut, dans le lieu de sa naissance, où il avait été obligé de se retirer. Ses disciples furent nommés *Eunomiens*. Ils étaient détestés même des ariens, quoique les mêmes impiétés leur fussent communes. Gratien proscrivit leur doctrine par un édit.

EUPATOR, roi mérien, est peu connu quoiqu'il régna plus de cent ans à-dire, depuis 452 jusqu'à l'ère du Bosphore (150 à 171 chrétienne). Le peu de médailles qu'il a laissées ont laissé Lucien et Caprigères sur le règne de ce prince qui parait qu'après la mort de Coctys II, Eupator voulut faire valoir ses droits au royaume, mais que ce fut Rhéméthalces qui l'emporta; car nous avons des médailles de ce dernier au revers d'Adrien. Après la mort de cet empereur, Eupator renouvela ses prétentions. Antonin, juge des différends qui existaient entre Rhéméthalces et lui, ordonna que le premier serait remis en possession de ses états. Cary a fort habilement rétabli un passage de Capitolin qui se rapporte à cette circonstance. Lucien, dans la *Vie d'Alexandre le faux prophète*, fait mention des ambassadeurs d'Eupator, qui portaient le tribut d'usage à l'empereur. Ce fut donc après la mort de Rhéméthalces qu'il fut reconnu roi. Ses médailles se trouvent frappées au revers d'Antonin, et ensuite de Marc-Aurèle, suivant l'usage des rois du Bosphore.

T—N.

EUPHEMIE (FLAVIA-ÆLIA-MARCIA), impératrice d'Orient, naquit chez les barbares, d'un père et d'une mère esclaves; élevée dans la même condition, sous le nom de *Lupicine*, elle fut vendue à un Romain de basse extraction, qui habitait à Bédéricane, dans les campagnes de Thrace; devint bientôt sa concubine, et ensuite sa femme. La fortune destinait cet homme obscur au trône de Constantinople: il y monta en 518, sous le nom de *Justin I*; et fit couronner Lupicine, sous celui d'*Eu-*

elle porta toujours
put quitter a
grossier, fruit

extraction; elle connut cependant la dignité du trône, pour ser à l'union de Justinien; dora; et, tant qu'elle vécut, pécha ce mariage honteux. rut avant Justin, mais on quelle année. Il ne parait ait eu d'enfants. On a des en or à l'effigie de cette elles sont assez rares. L.

EUPHEMIUS, rebelle, dait dans une ville de Sicile règne de l'empereur Michel en 825. Epris d'une jeune fille, il crut pouvoir impunément l'exemple de son souverain MICHEL-LE-BEGUE). Il eut tresse avec violence, et l'é frères de cette fille allèrent tantinople demander justice tentat. Michel ordonna au neur de Sicile de poursuivre mius, et de lui faire coopérer coupable, instruit de cet d'abord une résistance avec l'aide des troupes qu'il commandait, mais bientôt, craignant d'être ou forcé de se rendre, il s'en Afrique, près du calife Ziadé auquel il promit de le rendre de la Sicile, s'il voulait lui donner troupes et le titre d'empereur Sarrazin y consentit, équipa six navires, et en donna le commandement à Euphémus. A la tête de ces six celui-ci vint en Sicile, remporta plusieurs avantages, et se présenta à Syracuse, dont il exhorte les habitants à le reconnaître, et à ne pas sur leur ville les maux de la Deux frères Syracusains, mérités sa conduite, sortirent des murs

s'approchèrent
tenance respect

ls le saluèrent du nom
 mais tandis qu'Euphé-
 ré de ces hommages, em-
 d'eux, l'autre, le saisis-
 cheveux, lui abattit la
 p de cimenterre. Les sui-
 olte n'en furent pas moins
 les Sarrasins se rendirent
 ent maîtres de toute l'île
 tie de l'Italie. L.—S.—E.
 RBUS, médecin, frère
 fusa, qui vivait à Rome
 l'Auguste, fut médecin
 ; et ce prince, qui était
 pour son temps en his-
 le, ayant eu connais-sance
 e à laquelle on venait de
 : très grandes propriétés,
 e nom d'*Euphorbia*, en
 e son médecin, et com-
 e à ce sujet : c'est ce que
 Plinie et Galien. On pour-
 que ce fut Euphorbus lui-
 découvrit les vertus de cette
 en fit usage le premier.
 urait mérité cette espèce
 ont on n'a que peu d'exem-
 anciens, mais qui est de-
 muni chez les modernes.
 attaqué cette dédicace, en
 uteur plus ancien, où il
 n de l'Euphorbe : c'est
 épigramme où Meléagre
 poèmes d'Archiloque à
 phorbe. Il est certain que
 , qui décrit l'Euphorbe,
 de l'origine de son nom ;
 d'ailleurs que les anciens
 rapporter les noms dont
 aissaient pas l'origine, à
 rages auxquels ils en at-
 a découverte. C'est ainsi
 rapporte l'*artemisia* à la
 ie de Carie, quoique ce
 ucouplait ancien qu'elle.
 , il paraît qu'Euphorbe
 e médecin. Il avait laissé

un traité *Peri opon* qui ne nous est
 pas parvenu. Son nom est resté à un
 genre fort nombreux, qui comprend
 les tithymales, plantes souvent dan-
 gereuses, et devient le chef d'une fa-
 mille répandue sous toutes les lati-
 tudes. D—P—s.

EUPHORION, naquit à Chalcis,
 ville de l'île d'Eubée, dans la 126^e.
 olympiade. Il fut bibliothécaire d'An-
 tiochus-le-Grand, roi de Syrie, et
 composa beaucoup d'ouvrages en
 vers et en prose. Les anciens citent
 sa *Mopsopie*, poème où il avait traité
 des origines de l'Attique; sa *Chi-
 liade*, recueil d'oracles rendus dans
 un espace de mille ans, et que l'évè-
 nement avait confirmés; son *Hé-
 siode*, composition épique; ses *Elé-
 gies*; ses écrits sur l'Agriculture, sur
 les jeux Isthmiques, sur les poètes
 lyriques, etc. Euphorion était un
 poète savant, affectant l'érudition et
 l'obscurité, recherchant, à la ma-
 nière de Nicandre, de Callimaque,
 de Lycophron, les mots rares et dif-
 ficiles. « Les poésies d'Euphorion,
 » les *Causes* de Callimaque, l'*A-
 lexandra* de Lycophron sont,
 » dit S. Clément d'Alexandrie, un
 » sujet d'exercice pour les gram-
 » mairiens.—Euphorion est trop obs-
 » cur, dit quelque part Cicéron. »
 Du temps de Cicéron, il était fort à
 la mode. Sous Auguste, cette mode
 durait encore; Gallus l'imita, le tra-
 duisit. Sous Tibère ce ne fut plus
 une mode, mais une vogue. Tibère,
 qui faisait l'éruudit et composait des
 vers grecs, imitait de préférence Eu-
 phorion, Rhianus et Parthénius. Il
 fit placer les livres et les images de
 ses poètes favoris dans les bibliothè-
 ques publiques; et comme les goûts
 du souverain, même quand ce sou-
 verain est Tibère, trouvent toujours
 des approbateurs, la plupart des sa-

vants prirent ces trois auteurs pour objets de leurs travaux, et dédièrent à l'empereur un grand nombre de scholies et de commentaires, où il y avait sans doute autant de bassesse que d'érudition. Tout est perdu, et le texte et les notes, sauf quelques vers, quelques mots détachés et deux épigrammes entières, qui font aujourd'hui partie de l'anthologie grecque.

B—ss.

EUPHRAEUS, nommé mal à propos *Euphrates* dans un Dictionnaire moderne, était d'Orée dans l'Eubée. Il fut l'un des disciples de Platon. S'étant rendu ensuite à la cour de Perdiccas, frère aîné de Philippe et roi de Macédoine, il gagna sa confiance au point que ce prince se dirigeait entièrement par ses conseils; il lui laissait même le choix de ses concives, et Euphraeus n'admettait à la table du prince que ceux qui cultivaient la philosophie et la géométrie. Après la mort de Perdiccas, Euphraeus retourna dans sa patrie, où il se mit à la tête du parti opposé à Philippe, fils d'Amintas, qui était devenu roi de Macédoine. Les amis de ce prince trouvèrent le moyen de soulever le peuple contre lui, et le firent mettre en prison. Bientôt après l'armée de Philippe s'approcha des murs d'Orée, et Euphraeus ne voulant pas tomber entre les mains de ses ennemis, s'égorgea lui-même; c'est au moins ce que dit Démosthènes, et comme il était contemporain il est plus croyable que les auteurs d'après lesquels Athénée prétend qu'Euphraeus fut mis à mort par les ordres de Parménion.

C—n.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur, un des plus grands artistes grecs, florissait dans la 104^e. olympiade, 364 ans avant J.-C. On le surnomma l'Isthmien en raison de

the sa patrie ;
nge parmi les
l'ou l'on peut

ure qu'il exerça ses talents et
établit son école dans Athènes.
flet Nicias, son élève le plus cé-
, était de cette ville, et les plus
ouvrages d'Euphranor repré-
ient des divinités ou des héros
aux Athéniens; il avait étudié
le même soin la théorie et la
que de son art, et l'on doit re-
er les ouvrages qu'il avait com-
sur la couleur et sur l'ordon-
des tableaux. Admirable dans
les genres, il travaillait égale-
le marbre et le bronze; diligent
et s'ignieux plus qu'aucun autre ar-
il produisit une foule de chefs-
vre, parmi lesquels on compt-
tes colosses, des tableaux et des
des vases parfaitement ciselés. Il
premier donner aux figures des
de la dignité et le caractère con-
venables; mais on lui reprochait de
en général les têtes et les artic-
s trop fortes en proportion du
corps. Chargé par les Athéniens de
lire les douze grands dieux, il
a à son Neptune un si grand ca-
re qu'il fut forcé de rester in-
ous, même dans la figure de Je-
r. Il concourut avec Parrhasius
p une figure de Thésée; et comme
s coloris était plus sévère et plus
oureux que celui de son rival,
e Parrhasius, dit-il, a peint un Thé-
sée qu'il a nourri de roses, le
en est nourri de chair vivr.
(e les tableaux dont nous avons
l, on comptait encore au nom-
bre des chefs-d'œuvre d'Euphranor
le Combat de la cavalerie athénienne
à continuée, les figures de Thésée
avec la démocratie et le peuple per-
marquable sur-
, Apollon Pe-

trois, Ulysse contrefaisant l'insensé; c'était pour les Ephésiens qu'il avait fait cet ouvrage. Pausanias après avoir décrit un de ces tableaux semble ajouter comme un dernier éloge « et le grand peintre qui l'a fait » c'est Euphranor. » Plutarque dit que la bataille de Mantinée avait le caractère d'une inspiration divine. » Les sculptures d'Euphranor n'ont pas reçu de moindres éloges; les principales étaient un Pâris que les Grecs ne se lassaient pas d'admirer, et dans lequel on reconnaissait tout à la fois le Juge des trois Déeses, l'Amant d'Helène et le Guerrier qui trancha les jours d'Achille; une Minerve qui depuis fut apportée à Rome, et que Q. Lutatius Catulus dédia dans le Capitole, d'où elle prit le surnom de Catulienne; une Latone venant de donner le jour à Diane et à Apollon qu'elle tenait dans ses bras; ce groupe fut placé à Rome dans le temple de la Concorde; des chars à deux et à quatre chevaux, les figures colossales de la Grèce et de la Vertu, celles d'Alexandre et de Philippe sur des quadriges et une statue de Vulcain. Euphranor laissa plusieurs élèves habiles, Antidote, qui fut maître de Micon d'Athènes, Carmanides et Léonides d'Anthédonie.

L.—S.—Z.

EUPHRATAS, ou EUPHRATES, évêque de Cologne au 4^e siècle, fut, si l'on en croit les Actes d'un concile de Cologne que l'on prétend avoir été tenu en 346, déposé dans cette assemblée parce qu'il suivait les erreurs de Photin, et niait la divinité de J. C. Ce qui néanmoins jette de l'incertitude sur la vérité de ces faits, c'est qu'en 347, tout au plus un an après, un Euphratas de Cologne assistait au concile de Sardique, et y était même assez

. Il n'est pas

crovable que Euphratas dont S. Athanase parle si honorablement, ait été déposé un an auparavant pour hérésie, et trouvé si coupable que, selon Valentin d'Arras, il n'était pas même digne d'être admis à la communion laïque. Pour concilier des faits aussi opposés quelques écrivains prétendent que le concile de Cologne où Euphratas est dit avoir été condamné, n'a jamais existé. Les anciens historiens n'en font aucune mention, et parmi les évêques qui ont souscrit ces actes on trouve des noms ou qui ne se rencontrent point dans le catalogue des églises, ou qui ne cadrent point avec l'époque à laquelle on dit que ce concile s'est tenu. Le P. Pagi, commentateur de Baronius, tranche la difficulté en reconnaissant deux évêques du nom d'Euphratas qui ont occupé successivement le siège de Cologne, et dont le premier, qui était hérétique et a été déposé, ne doit pas être confondu avec l'Euphratas du concile de Sardique, député vers l'empereur Constance, loué par S. Athanase, et duquel la sainteté et l'orthodoxie n'ont jamais été suspectées.

L.—Y.

EUPHRATES, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline le jeune, qui en fait dans une de ses lettres l'éloge le plus magnifique. Il fut aussi lié avec Dion Chrysostôme et Apollonius de Tyane; mais il se brouilla avec ce dernier, sans doute parce qu'il ne voulut pas croire à ses prestiges, et depuis ce temps-là Apollonius ne laissa passer aucune occasion de le déchirer. Il a été imité par Philostrate, l'auteur de sa vie; mais on s'en rapportera plutôt à Pline ou Epictète, qui le citent avec éloge. Euphrates fut aussi honoré de l'amitié de l'empereur Adrien. Parvenu à un âge très avancé, et se voyant attaqué

d'une maladie incurable, il obtint de ce prince la permission de se délivrer de la vie, ce qu'il fit en prenant du poison.

EUPHROSYNÉ, impératrice d'Orient, surnommée *Ducène*, à cause de l'alliance de son aïeul avec une princesse de la maison des Ducas, était femme d'Alexis III, et fut un des principaux mobiles de la conjuration qui, en 1195, fit monter ce prince sur le trône, à la place de son frère Isaac l'Ange (Voyez ALEXIS III et ISAAC L'ANGE), Euphrosyne était loin cependant d'avoir pour elle la faveur publique. Ses mœurs décriées, son ambition, son audace, ses dilapidations la faisaient mépriser et craindre; mais son courage, sa fermeté, son éloquence, sa beauté, lui donnaient de grands avantages dont elle se servit pour monter au rang suprême et pour s'y faire un pouvoir absolu. La faiblesse d'Alexis ne lui disputa aucun droit; mais l'empire était morcelé par des guerres intestines et étrangères, et les troubles renaissaient sans cesse, dans une cour faible et dissolue. En 1198, il se forma une conjuration contre Euphrosyne; les grands l'accusèrent auprès d'Alexis d'entretenir des relations criminelles avec un jeune courtisan nommé Vatace. L'empereur le fit massacrer, et Euphrosyne fut reléguée dans un couvent: elle en sortit au bout de six mois, reparut à la cour et y reprit son crédit. En 1200, sa conduite ferme et vigilante maintint Constantinople dans le devoir pendant l'absence d'Alexis, occupé à repousser des irruptions sans cesse renouvelées; mais l'orgueil de cette princesse s'en accrut au point qu'il parut la priver de tout jugement. Vêtue en homme et armée, elle se livrait aux exercices les plus violents; elle s'entourait de

magiciens, se plongeait dans leurs ténébreux mystères, et exerçait des pratiques superstitieuses et ridicules qui lui attiraient le mépris public. On la vit un jour faire fouetter, en grand appareil, une statue d'Hercule, chef-d'œuvre de l'antiquité. Ses travers, et la lâche conduite d'Alexis, remplissaient l'empire de désordres; les révoltes renaissaient à tout moment jusque dans l'enceinte du palais; enfin la cinquième croisade vint terminer ce déplorable règne. Les croisés attaquèrent Constantinople en 1203. Alexis s'échappa à la faveur de la nuit, abandonnant Euphrosyne à la merci d'Isaac l'Ange, qu'on replaça sur le trône. Euphrosyne passa bientôt sous la puissance de l'usurpateur Alexis V, Murzuphle, qui, forcé à son tour de fuir de Constantinople en 1204, emmena la princesse et sa fille qu'il avait épousée. Euphrosyne rejoignit son époux à Mosynople en Thrace. Tous deux furent réduits bientôt à implorer la clémence de Boniface, marquis de Monferrat, qui les envoya dans ses états. Euphrosyne y resta jusqu'après la mort du marquis; elle eut la douleur de voir échouer les tentatives qu'Alexis fit, en 1210, pour remonter sur le trône. Quelques années après elle mourut à Larta en Epire.

L—S—E

EUPOLIS, poète grec d'Athènes, florissait, au rapport de Sarras, vers la 85^e. olympiade, et 435 avant J. C. Fidèle imitateur de Cratines, il appartient comme lui à la vieille comédie, et avait à peine dix-sept ans lorsqu'il commença à donner ses pièces; elles sont au nombre de dix-sept, d'après le calcul de Suidas; et sept, suivant le même auteur, ou neuf, selon quelques autres, obtinrent l'honneur du triomphe. On rapporte

EUP

tant permis de parler d'Alcibiade un peu trop de licence dans ses comédies, l'offensé tira du satirique une vengeance qui paraît indigne d'un aussi grand poète. Eupolis servait en qualité de soldat dans l'armée navale que commandait Alcibiade; ce général le fit attacher au bout d'une corde, plonger et replonger à plusieurs reprises dans la mer, afin de lui donner une chronique, d'apprendre les poètes d'Athènes à se montrer plus circonspects. Quoiqu'il soit de cette historicité et du degré de confiance qu'elle peut mériter, la plorable de notre poète a pu tout y donner lieu. Il périt, dit-on, dans l'Hellespont, à la suite d'un combat naval, dans la guerre contre les Lacédémoniens. C'est à cette époque, et à cette fâcheuse circonstance, que l'on rapporte le motif de la décadence du décret des Athéniens qui avait permis aux poètes la carrière des armes. Cicéron réfute pleinement, et ne cite pas le témoignage d'Eratosthènes, mais le que nous avons rapportée; pareille autorité nous dispense d'en citer d'autres. Nous ne nous arrêtons pas davantage sur l'histoire de l'aveuglement du chien dont Augeas avait fait présent à Eupolis, Elien (*Hist. Var.*, Lib. X, § 1) rapporte des traits si surabondants de dévouement et de fidélité: entre autres, de s'être laissé mourir de faim et de douleur sur le cadavre de son maître. L'héroïsme en contredirait un peu, il est certain que le naufrage d'Eupolis, mais cela rajoute quelque poids à la tradition qui veut que mourir notre poète la prenait de ses vœux. Il résulte de ces diverses contradictions que nous venons de citer, au sujet d'Eupolis, rien n'est positif; et que la conformité

EUR

517

de nom et le défaut de documents certains ont fréquemment entraîné les savants dans de singulières méprises. Il nous reste quelques fragments d'Eupolis dans Stobée, dans Pollux, et dans le scholiaste d'Aristophane.

A—D—R.

EUPOMPE, peintre grec, né à Sicyone, florissait vers la 104^e olympiade, 364 ans avant J.-C. Emule et contemporain de Zeuxis, de Timanthe, d'Androcydes et de Parrhasius, il fut regardé comme l'un des plus grands peintres que la Grèce ait produits, et sa réputation fut telle que de ce moment on divisa en trois les écoles de peinture, qui précédemment n'étaient désignées que sous les deux noms d'Asiatique et de Helladique, et qui depuis furent appelées écoles de Sicyone, d'Athènes et d'Ionie. Eupompe compta bientôt parmi ses disciples Pamphile, qui fut maître d'Apelles. On lui demandait un jour quel était celui de ses prédécesseurs qu'il avait cherché à imiter; il en nomma un grand nombre, et ajouta: « Ce n'est pas un artiste, mais c'est la nature qu'il faut copier. » Un de ses ouvrages les plus remarquables représentait un Grec vainqueur aux jeux gymniques.

L—S—E.

EURENIUS (JEAN), archidiacre dans la province d'Angermanie, en Suède, né en 1688, mort en 1751. Outre la théologie, il cultiva la poésie latine, l'histoire et la philologie. On a de lui: *Grammatica et Syntaxis*, 1755, et un ouvrage très savant, intitulé: *Atlantica orientalis*, qui parut en 1751, à Strengnes, avec une préface de P. Fr. Liunberg.

C—AU.

EURIC ou EVARIC, 7^e roi des Visigoths, fit poignarder son frère Théodoric, à Toulouse, fut proclamé

roi à sa place en 465, et s' d'une partie des Gaules, à la t d'une armée nombreuse; mais échoua devant la ville de Bour . En habile politique, Euric profita du moment où les Romains, divisés, avaient peu de troupes en Espagne, pour passer les Pyrénées; il surprit Pampelune et Sarragosse, mais Tarragone ne lui ouvrit ses portes qu'après un long siège: le vainqueur, irrité, la fit raser entièrement. Les habitants de cette partie de l'Espagne se réunirent envain pour s'opposer à l'irruption des Goths; ils furent vaincus en bataille rangée. Maître de la Catalogne et de Valence, Euric poursuivit sa marche victorieuse, et entra en Andalousie par Carthagène. Toute l'Espagne se soumit, à l'exception de la Galice, occupée par les Suèves. L'ambition d'Euric ne fit qu'augmenter avec sa puissance; il repassa les Pyrénées, ravagea de nouveau la Gaule, prit Bourges et Clermont. Devenu le plus puissant monarque de l'Europe, il vit arriver à sa cour des ambassadeurs de toutes les nations pour solliciter son appui, et il contraignit Odoacre, qui occupait alors le trône des derniers Césars, de lui abandonner ses droits sur l'Espagne et sur les Gaules. Fier de ce nouveau titre, le monarque visigoth entra en Provence à la tête de cent mille hommes, prit Marseille, Arles et toutes les villes des bords du Rhône. Euric défait aussi les Bourguignons; il mourut à Arles en 484, douze années après avoir conquis l'Espagne. Ce prince fut le plus grand guerrier de son siècle; il sut plus que vaincre, il sut régner: aux anciennes lois dont il fit un recueil, il en ajouta de nouvelles, et fit connaître à ses sujets les douceurs de la civilisation. Telle fut son influence sur les princes

oi de Perse eut
e ses conseils,
temps l'arbitre

onde, fut trop heureuse de se
ier sa faveur. Euric avait em-
é l'arianisme, et on lui reprocha
ir persécuté les catholiques qui
ient les décisions du concile de
B - r.

TRIPIDE, fils de Mnésarque, et
des plus grands poètes qui ont
ré la scène tragique, naquit la
ième année de la 75^e. olympiade,
ans avant J.-C. Clito, sa mère,
les uns ont fait une marchande
bes, et les autres une personne
alité, était enceinte de lui lors-
invasion dont Xercès menaçait
èce, força les Athéniens d'aban-
er leur ville. Mnésarque et sa
le se réfugièrent à Salamine, et
t là que naquit leur fils, le jour
e où les Grecs remportèrent,
vers l'embouchure de l'*Euripe*, cette
victoire à jamais mémorable, précur-
et gage de celle de Salamine, qui
assura pour long-temps l'indépen-
dance de la Grèce. Cette circon-
stance glorieuse valut au jeune fils de
sarque le surnom d'*Euripide*,
nu, depuis, si justement célèbre.
semblait se réunir pour annoncer
autes destinées qui l'attendaient:
s père ayant consulté l'oracle, prit
la grossesse de sa mère, en reçut
c réponse: « Mnésarque, il te
naitra un fils, qui sera pour la Grèce
n et pour le monde entier un objet
n d'admiration, et le laurier sacré
n couragera plus d'une fois son front
n inquiet. » Mnésarque en con-
c dit Aulogelle, que l'oracle dési-
gnait par là les victoires que son fils
r porterait un jour aux jeux olym-
piques. Il dirigea donc sa première
éducation, et ne négligea
Euripide un athlète

meux. Le succès |
 s'il s'était | lui | pi |
 construire dans la gym | ; et,
 mais au non... des... ts. le
 que Euripide fut couronné, en |,
 aux jeux célébrés en l'honn... de
 Adonis et de Cérés; mais cette vo
 ma n'étant pas la sienne, Euri
 dégoûta bientôt du métier d'
 pour s'adonner à la peinture. Il dia
 mait l'éloquence sous Prodic de
 Socrate, et la philosophie sous Anaxa-
 goras : quelques-uns même, Clément
 d'Alexandrie et Eusèbe entr'autres,
 donnent Socrate pour maître; mais
 cette opinion, réfutée par la seule
 différence des âges (Socrate était de
 quinze ans plus jeune qu'Euripide), a
 été solidement combattue par Bayle,
 dans son article *Euripide*. Le fait
 est, qu'effrayé des persécutions dont
 Anaxagore avait été l'objet, et même
 victime, Euripide renonça à la
 philosophie pour se livrer au théâtre;
 il n'avait alors dix-huit ans, et Socrate
 n'avait que quinze ans seulement. On s'aperçoit aisé-
 ment, en lisant les ouvrages de notre
 poète, des progrès qu'il avait faits en
 l'éloquence et en philosophie; aussi
 Cicéron recommanda-t-il expres-
 sément la lecture à son jeune orateur;
 Aristote l'appelle *le plus tragique*
 des poètes, parce qu'il le trouve
 le plus moral et le plus utile. Voilà
 pourquoi, sans doute, Socrate, qui
 allait rarement au théâtre, n'y man-
 quait point, lorsqu'on donnait les
 pièces d'Euripide. Cependant, si l'on
 en croit Varron, cité par Aulugelle
 (Liv. 17, Ch. 4), des nombreux ou-
 vrages que ce poète avait composés,
 cinq seulement furent couronnés; et
 ce qu'il y a de pire, c'est que les prix
 furent accordés le plus souvent à des
 rivaux indignes d'une pareille con-
 currence. Elien cite entr'autres (Var.
 Hist., Liv. 2, Ch. 8) un certain

Xénocrate, et s'indigne de la préfé-
 rence qu'il obtint sur Euripide. L'es-
 pèce d'affectation que l'on a cru re-
 marquer en lui à décrier les femmes,
 dans la plupart de ses pièces, a donné
 de son caractère une idée peu favo-
 rable, et fait naître même des soup-
 çons fâcheux sur la pureté de ses
 mœurs; mais ces imputations calom-
 nieuses, heureusement dénuées de
 preuves authentiques, souvent même
 détruites par des accusatiions con-
 trairees, ne portèrent aucune atteinte
 réelle à la réputation de ce grand
 poète. Il est possible d'ailleurs que,
 marié deux fois et deux fois malheu-
 reux dans son choix, la conduite de
 ses femmes lui ait donné cette dispo-
 sition habituelle à voir dans le sexe
 entier les vices et les travers dont il
 avait eu sous les yeux des exemples
 particuliers. Ses chagrins domesti-
 ques, et l'éclat qu'il eut l'imprudence
 de leur donner, fournirent aux poètes
 comiques de son temps, et surtout à
 Aristophane, des armes dont ils abu-
 sèrent plus d'une fois, ce qui ne con-
 tribua pas sans doute à réconcilier
 Euripide avec les femmes; mais il
 était si peu leur ennemi par caractère,
 que Sophocle disait de lui : « Oui, il
 » les déteste dans ses tragédies, mais
 » il les aime et les recherche beau-
 » coup partout ailleurs. » Athénée,
 de qui nous tenons ce propos, assure
 positivement (Liv. 15) qu'Euripide
 était naturellement fort amoureux des
 femmes. S'il a d'ailleurs introduit
 quelquefois de grandes coupables sur
 la scène, il y a souvent aussi fait
 paraître avec avantage des héroïnes,
 à la vertu desquelles il rend hom-
 mage. On ignore l'époque précise et
 les motifs de sa retraite auprès d'Ar-
 chelaüs, roi de Macédoine, dont la
 cour était alors l'asyle du goût et du
 savoir. Euripide y fut comblé d'hon-

neurs et élevé même, si l'on en croit George le Syncelle, au poste de ministre-d'état; mais tant d'égarés et de déférences n'étaient pas sans objet de la part du souverain : il se flattait que le poète trouverait, dans le cours de son règne, quelque action digne d'être célébrée par lui. Euripide s'en défendit en homme d'esprit : « A Dieu ne plaise, dit-il à Archélaus, que votre règne fournisse jamais la matière d'une tragédie ! » Il en fournit cependant par le fait, car ce prince périt assassiné à la suite d'une conspiration, en grande partie formée par Décarnichus, l'un de ses courtisans, qu'il avait abandonné à la vengeance d'Euripide, pour un sujet, par lui-même, assez léger. Décarnichus avait dit au poète quelque chose de désobligeant sur la mauvaise odeur de son haleine; Archélaus, irrité, remit à l'offensé le soin de punir l'outrage, et Euripide abusa, dit-on, de la permission (Aristot. *de Rep.*, Liv. 5, C. 10). La fin de ce grand poète fut aussi tragique que celle d'aucun des personnages qu'il ait jamais introduits sur la scène : se promenant un jour à l'écart dans un bois, et profondément absorbé dans ses pensées, il fut assailli par une meute de chiens qui le mirent en pièces, ou le blessèrent du moins si dangereusement qu'il succomba peu de temps après; il avait environ soixante-seize ans. Au surplus, nous ne donnons ce fait que comme l'une des conjectures nombreuses hasardées sur la mort d'Euripide, par Diodore de Sicile, Valère-Maxime, Aulugelle; Erasme, Lefèvre, etc. Il mourut le jour même où Denys l'ancien parvint à la tyrannie (1), ce qui fit dire à Timée

(1) Nous suivons la correction proposée par Weaseling, dans le passage de Diodore cité par Plutarque: *ἐγένετο* pour *ἐγενήθη*.

(*Plut. sympos.*, Lib. 8) que la fortune avait enlevé le plus habile imitateur des calamités tragiques, au moment même où elle en introduisait l'auteur sur la scène du monde. Archélaus donna des regrets sincères à la perte de son poète chéri, fit rapporter son corps de Bormisem à Pella, ordonna des obsèques magnifiques, auxquelles il assista en personne, et lui fit élever un monument chargé d'inscriptions honorables; monument qui, comme celui de Lycorgue, fut bientôt après renversé par la foudre (*Plut. in Lyc.*). A la nouvelle de la mort d'Euripide, Athènes fut plongée dans la consternation; Sophocle, son ami, son rival et enfin son ennemi, prit le deuil, et voulut que ses acteurs parussent sans couronne sur le théâtre. Le poète Philémon, dans une épigramme conservée par Thomas Magister, voudrait avancer le terme de ses jours, dans l'espoir de retrouver plutôt Euripide, son ami, chez les morts. Les Athéniens députèrent en Macédoine pour que les restes d'Euripide leur fussent rendus; mais Archélaus voulut les garder; et, frustrés dans leur attente, les Athéniens lui dressèrent, sur le chemin de la ville au Pirée, un cénotaphe, qui existait encore au temps de Pausanias (Liv. 1, C. 2). A peine Euripide eut-il fermé les yeux, que son éternel ennemi, Antiphane, qui ne l'avait pas épargné de son vivant, dirigea contre lui une pièce toute entière, la comédie des *grenouilles*. Il y suppose que, dégoûté des pièces qui disputaient le prix dans ses fêtes, Bacchus descend aux enfers pour en ramener un bon poète; il y trouve la cour de Pluton fort agitée; il s'agit du trône de la tragédie, occupé par Eschyle; Euripide veut s'en emparer, et Sophocle,

cédait volontiers à Eschyle, et à le disputer à Euripide, cas où ce dernier l'obtiendrait. Il est pris pour juge, et se prononce en faveur d'Eschyle, qui, en sortant des enfers, que ne soit remplie par Sophocle et son absence. Malgré les préjugés de la haine, cette décision, ne alors à l'opinion d'Athènes, émise, à peu de chose près, le jugement de la postérité sur ces trois tragiques. (*Voyez* ESCHYLE et SOPHOCLE.) Quant à ce qui concerne particulièrement Euripide, les plus célèbres, Denis d'Halcarnaïsse, Quintilien, etc., lui ont reproché, avec raison, plusieurs défauts qui en seroient dans tous les siècles, aux yeux du goût et de la morale : l'accumulation des sentences maximes, les digressions sans nombre, les disputes oiseuses, qui retiennent l'intérêt et font languir le lecteur ; l'embarras et l'in vraisemblance de la plupart de ses plans ; le défaut de ses expositions, faites souvent dans des *prologues*, qui ne tiennent en rien au reste de la pièce et par des personnages qui ont froidement annoncé au lecteur le sujet et le plan de la pièce ; mais s'il n'y a qu'une voix sur ses défauts, il n'y en a qu'une sur le mérite d'Euripide, considéré comme écrivain dramatique. C'est à lui qu'on a fixé vraiment la langue de la tragédie ; sans avoir, dans son style, l'ampleur et le dithyrambisme d'Eschyle, la simplicité et la magnificence de Sophocle ; sans retenir même aucune des qualités spécialement consacrées à l'épique, il sut, dit avec Longin le Valckenaër, choisir et employer si habilement celles du langage tragique, que le mot le plus commun se dit par leur heureuse combi-

raison. C'est un trait de conformité avec notre grand Racine, si supérieur à Euripide lui-même dans les autres parties de son art. L'élégance, la clarté, l'harmonie continue, voilà les caractères du style des deux poètes, et c'est avec une extrême difficulté qu'ils faisaient, l'un et l'autre, ces vers si coulants et si faciles. Des quatre-vingt-quatre tragédies que le Catalogue de *Barnès* attribue à Euripide, dix-neuf seulement, et les cent trente-deux premiers vers de la vingtième (*Danaë*), sont parvenus jusqu'à nous. L'admiration des siècles a distingué : *L'Hécube*, les *Phéniciennes*, la *Médée*, *l'Alceste*, *l'Hippolyte* et *l'Iphigénie en Aulide*, qui ont donné deux chefs-d'œuvre à la scène française, *l'Iphigénie* et la *Phèdre*, de Racine. Les anciens attribuent encore à notre poète : I. Un *Eloge* en vers d'Alcibiade, cité par Plutarque (*Vie d'Alc.*) ; II. des *Épigrammes*, dont une seule s'est conservée dans Athénée (*Liv. 2, C. 19*) et dans l'*Anthologie* ; III. un *Eloge funèbre* de Nicias, de Démosthènes (le général) et des Athéniens qui avaient péri dans l'expédition de Sicile. Les peuples de cette contrée étaient si charmés des vers d'Euripide, que plusieurs soldats athéniens durent la liberté et la vie même à l'avantage de savoir et de réciter des fragments de ce poète ; IV. des *Hymnes*, cités par Philostrate (*Vit. Soph. Lib. 2*) ; V. des *Épîtres*, enfin, mais dont l'authenticité n'est pas démontrée pour tous les savants. Les principales éditions des tragédies d'Euripide sont : 1°. celle que Jean Lascaris publia à Florence, vers la fin du 14^e siècle ; elle est en *capitales*, et ne contient que quatre pièces : *Médée*, *Hippolyte*, *Alceste* et *Andromaque* ; 2°. celle d'Alde, Venise,

1505, in-8° : elle renferme dix-sept tragédies ; 3°. les Scholies grecques d'Ascensius, sur les sept premières pièces, parurent pour la première fois à Venise, in-8°, chez les Junte, 1554 ; 4°. l'édit. de Bâle, 1544, in-8° ; réimprimée en 1551 et 1554 : elle contient dix-huit pièces, y compris l'*Electre*, publiée alors par Victorius. Oporinus présida à cette édition, et s'applaudit, dans la préface, d'un grand nombre de corrections ; 5°. celle de *Stiblinus*, avec sa version latine métrique, Bâle, in-f°, 1562 ; 6°. celle de *Canter*, Utrecht, et Anvers, chez Plantin, 1572 ; 7°. celle de Paul Etienne, Paris, 1602, in-4° : elle réunit la version latine, les scholies grecques et les notes latines de Canter, Brodeau, Stiblinus et Amélius Portus ; 8°. celle de *Barnès*, in-f°, Cambridge, 1694 : cette édition a joui long-temps d'une grande réputation ; mais son crédit a totalement baissé depuis que Valkenaer et Reiske en ont fait sentir l'insuffisance sous le rapport de la critique du texte ; 9°. celle de *Musgrave*, 4 vol. grand in-4°, Oxford, 1778 ; 10°. celle qui fut commencée par *Morus* et achevée par *Beck*, in-4°, Leipzig, 1779-88 : c'est un Recueil incomplet de ce que *Barnès*, *Musgrave*, *Heath*, *King* et *Valkenaer* ont écrit sur Euripide ; 11°. *M. Matthiæ* a déjà publié (Leipzig, 1815-14, in-8°) les deux premiers volumes d'une édition complète dont il a revu la version latine et corrigé les scholies grecques sur d'anciens manuscrits. Il faut citer aussi les excellentes éditions partielles de l'*Hécube*, de l'*Oreste*, des *Phéniciennes* et de la *Médec*, par *Porson*, in-8°, Leipzig, 1807 ; des *Suppliantes* et des deux *Iphigénies*, par *Markland* ; réimprimées depuis peu par les soins de *M. Th. Gaisford*, in-8° ; des *Hé-*

raclides, par *M. P. Elmsley* *ford*, 1815, in-8° ; de l'*Hécube Phéniciennes*, de l'*Hippolyte Bacchantes*, par *Brunck*, Stra 1780 ; de l'*Hippolyte* et des *ciennes* par le célèbre *Valkenaer* surtout son précieux travail *Fragments* des pièces perdues *Leyde*, 1768. Les tragédies pides ont été traduites en français quelques-unes en totalité et par extraits seulement, par le moy, dans son *Théâtre des M. Prevost*, de Genève, à cette traduction, 4 vol. in-12 1785, et son travail fait aujourd'hui partie de la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, 15 vol. in-8°. 1785 ; il occupe les volumes 4 Les Anglais ont deux traductions d'Euripide en vers ; celles de *Woodhull*, mais elles sont un peu générales, peu estimées. On trouve dans le *Museum atticum* de *Steinbrychel*, et de celui de *M. Reiske* en vers iambiques, 5 volumes Berlin, 1800. Le célèbre *W. H. Müller* a également traduit l'*Ion* et l'*Alceste* dans son *Museum atticum*.

EURYDICE, nom de plusieurs femmes célèbres dans l'histoire de la Macédoine. La plus ancienne est *Eurydice*, femme d'*Amyntas*, roi de Macédoine. Elle eut trois fils, *Alexandre*, *Philippe*, et une fille, *Euryone*, qui fut mariée à *Ptolemaeus* Alorites. *Eurydice*, étant tombée en amour avec son gendre, fut découverte par sa propre fille, qui fut dévouée à la mort ; mais son époux fut pardonné, et elle fut rétablie dans son royaume.

(1) L'*Iphigénie* a été traduite en français par *Thomas Sibillet*, Paris, 1550, in-8°, en rythme française, par *Lazarus Baillet*, Paris, 1550, in-8° ; l'*Electre*, par *Paul Etienne*, Paris, 1750, in-12. *M. Prevost* de Genève (dans les *Archives littéraires de l'Europe*, 1805) plusieurs bonnes dissertations sur l'art de traduire d'Euripide.

enfants qu'il avait d'elle. Il mourut vers l'an 371 av. J.-C. Bérénice prit l'autorité, comme Alexandre. Pausanias, qui appartenait à la famille royale, ayant été élevé des prétentions au trône par beaucoup de Macédoniens réunis dans son parti, Eurydice et ses enfants se réfugièrent chez Séleucus, roi de Syrie. Deux de ses filles se marièrent, l'une à Agathocles, fils de Lysimaque, et l'autre à Démétrius Poliorcète. Ptolémée Céraunus, l'ainé de ses fils, s'étant emparé du royaume de Macédoine, en assassinant Séleucus son bienfaiteur, Eurydice le suivit, et contribua sans doute beaucoup à lui concilier l'esprit des Macédoniens, par le respect qu'on avait pour la mémoire d'Antipater, son père. Ptolémée Céraunus ayant été tué vers la fin de l'an 280 av. J.-C., dans un combat contre les Gaulois, la Macédoine se trouva livrée sans défense aux ravages de ces barbares; et Eurydice se refugia dans Cassandree, l'ancienne Potidée, ville que sa situation rendait imprenable. Pour s'en attacher davantage les habitants, elle leur rendit la liberté. Ils lui en témoignèrent leur reconnaissance, en instituant en son honneur une fête nommée *Eurydicée*, ce qui l'assimilait à leur fondateur. Eurydice devait être alors très avancée en âge, et il est vraisemblable qu'elle ne vécut pas long-temps après cet événement.

C—A.
 EURYDICE, nommée aussi *Adia*, ou *Andata*, était fille de Cynnané; et petite-fille de Philippe, fils d'Antipater, et d'une femme illyrienne, qui avait également deux noms, *Andata* et *Eurydice*. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, Cynnané conduisit sa fille en Asie, pour lui faire épouser Arridée; mais Perdicas et Alcétas, qui craignaient l'influence qu'elle pourrait exercer sur les

ce qui fut la cause de tous ses malheurs. Bérénice, en effet, inspira une passion si violente à Ptolémée, qu'il l'épousa, et se laissa entièrement gouverner par elle. Eurydice et ses enfants ne pouvant pas s'accorder avec cette nouvelle épouse, se retirèrent chez Séleucus, roi de Syrie. Deux de ses filles se marièrent, l'une à Agathocles, fils de Lysimaque, et l'autre à Démétrius Poliorcète. Ptolémée Céraunus, l'ainé de ses fils, s'étant emparé du royaume de Macédoine, en assassinant Séleucus son bienfaiteur, Eurydice le suivit, et contribua sans doute beaucoup à lui concilier l'esprit des Macédoniens, par le respect qu'on avait pour la mémoire d'Antipater, son père. Ptolémée Céraunus ayant été tué vers la fin de l'an 280 av. J.-C., dans un combat contre les Gaulois, la Macédoine se trouva livrée sans défense aux ravages de ces barbares; et Eurydice se refugia dans Cassandree, l'ancienne Potidée, ville que sa situation rendait imprenable. Pour s'en attacher davantage les habitants, elle leur rendit la liberté. Ils lui en témoignèrent leur reconnaissance, en instituant en son honneur une fête nommée *Eurydicée*, ce qui l'assimilait à leur fondateur. Eurydice devait être alors très avancée en âge, et il est vraisemblable qu'elle ne vécut pas long-temps après cet événement.

C—A.

EURYDICE, nommée aussi *Adia*, ou *Andata*, était fille de Cynnané; et petite-fille de Philippe, fils d'Antipater, et d'une femme illyrienne, qui avait également deux noms, *Andata* et *Eurydice*. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, Cynnané conduisit sa fille en Asie, pour lui faire épouser Arridée; mais Perdicas et Alcétas, qui craignaient l'influence qu'elle pourrait exercer sur les

la firent tuer à son arrivée. Ce meurtre ayant révolté tous les Macédoniens, Perdiccas, pour les apaiser, fut obligé de donner les mains à ce mariage. Après la mort de Perdiccas, le commandement général des troupes ayant été donné à Arridée et à Pithon, Eurydice prétendit qu'ils ne devaient rien faire sans sa participation. Ils n'osèrent pas d'abord lui résister, mais l'arrivée d'Antipater leur ayant rendu le courage, ils voulurent l'écartier des affaires. Elle souleva alors l'armée contre Antipater, et prononça une harangue qui produisit un tel effet, que ce général fut obligé de s'enfuir. Mais les Macédoniens, qui avaient besoin de son expérience, le rappelèrent bientôt; et il parut qu'Eurydice elle-même le suivit dans la Macédoine. Elle s'y trouvait en effet lorsqu'Antipater mourut, l'an 319 av. J.-C.; et Olympias étant revenue de l'Épire avec une armée pour reprendre le gouvernement de la Macédoine, Eurydice rassembla des troupes, et se mit elle-même à leur tête, armée à la macédonienne; mais, lorsque les armées furent en présence, les Macédoniens passèrent tous du côté d'Olympias. Eurydice se réfugia dans Amphipolis, où elle fut bientôt prise; et Olympias, n'écoutant que sa vengeance, lui envoya un glaive, un cordon, et du poison, pour qu'elle eût à choisir un de ces genres de mort. Eurydice, après avoir fait des imprécations contre elle, s'étrangla avec sa ceinture, l'an 316 av. J.-C. Sa mort ne tarda pas à être vengée (Voy. OLYMPIAS).

C—R.

EUSDEN (LAURENT), ecclésiastique et poète anglais du 18^e siècle, élevé à Cambridge, était assez peu connu dans le monde littéraire, lorsque, ayant adressé un épithalame au duc de Newcastle, grand chambellan,

lady Henriette sur le fit nom-
place de poète

Malheureusement pour lui, il céda à un homme (Bowe), le génie supérieur faisait ressortir davantage la faiblesse de ses talents, et cette circonstance fut un défaut que prirent les poètes les plus distingués de cette époque, opposant d'ailleurs au gouvernement par ses principes politiques, pour faire voir les épigrammes et les satires protecteur et le protégé. Pope fut la tête des ennemis d'Eusden; et il fit figurer dans la *Dunciade*, le duc de Buckingham, dans son discours de la *Session des poètes*, dit: « Eusden s'élança en criant: Qui me donne le laurier, si ce n'est moi, véritable lauréat, à qui le roi l'a donné? » Apollon fit des excuses, lui adressa sa demande, mais jura qu'il n'avait jamais prononcé son nom. » Après avoir eu long-temps une conduite sage et modérée, il se livra à un goût immodéré du vin et des liqueurs fortes, et abrutit par-là ses facultés physiques et intellectuelles. Il mourut en 1750, dans sa cure de Conington, au comté de Lincoln. On ne le compte qu'à le regarder au moins comme un assez bon versificateur. Ses meilleures pièces de poésie se trouvent dans le Recueil de Nichols. Il a laissé en manuscrit une traduction des Œuvres du Tasse, avec une Vie de ce poète; mais cet ouvrage ne paraît pas avoir été imprimé. S—D.

EUSEBE (St.), Grec de naissance, fut élu pape au mois d'août 310, et succéda à S. Marcel, 1^{er} du nom. Son éléction fut retardée pendant dix mois, à cause des troubles que son prédécesseur avait causés. Il n'eut pas la

faire renaitre des jours plus ; il mourut au bout de quatre mois de pontificat, le 26 septembre, laissant des regrets honorer sa mémoire. D—s.

EUSÈBE (PAMPHILE), évêque de dans la Palestine, fut un des les plus célèbres de l'église ne, qu'il honora par ses talents, qu'il éclaira par ses lumières, qu'il gita par ses erreurs et par ses. Il naquit vers l'an 267 sous le règne de Galien, fit ses études dans la ville d'Antioche, et fut ordonné prêtre par Agapius, évêque de Césarée. Ami de S. Pamphile, il fut le martyr, sous le règne de Dioclétien, en 309, Eusèbe parvint à sa liberté et ses travaux apostoliques ; mais il évita la mort, et fut obligé d'avoir racheté sa vie, en se convertissant à l'idolâtrie ; accusation qui fut le motif de son exil. En 313, il fut nommé évêque de Césarée, à la place d'Agapius. Lorsque les dissensions commencèrent à troubler l'église, Eusèbe sembla se tourner vers l'arianisme ; mais au concile de Nicée, en 325, il se réunit aux orthodoxes qui firent condamner l'hérésie. Déjà renommé par ses talents et ses lumières, ce fut lui qui, au concile célèbre, porta la parole pour Constantin : il fit cependant avec difficulté pour admettre le dogme de la consubstantialité. Depuis, il se trouva sur toutes les occasions où il se présentèrent, d'être favorable à l'arianisme, et d'entraîner l'empereur dans des mesures qui tendaient à augmenter son ascendant, et que provoqua l'impétuosité un autre évêque de Nicomédie (voy. EUSÈBE). Au concile d'Antioche, en 341, il eut part à l'injuste déposition de S. Eusèbe, évêque de cette ville ;

mais, par une feinte modération, il refusa de le remplacer. Bientôt Saint Athanase lui-même le compta parmi ses ennemis. Eusèbe contribua au rappel d'Arius ; et, de concert avec les évêques ariens, il condamna Athanase, aux conciles de Césarée et de Tyr, en 334 ; il se rendit même à Constantinople, pour soutenir auprès de l'empereur les décisions de ces assemblées. Ce fut alors qu'il prononça le panégyrique de ce prince, qui mourut la même année. Eusèbe ne lui survécut pas long-temps, et termina sa carrière vers l'an 338. Les écrivains ecclésiastiques, anciens et modernes, ne sont pas tous d'accord sur le compte d'Eusèbe : plusieurs l'ont défendu avec chaleur ; de ce nombre sont Sozomène, Socrate, Victorius, et quelques autres. S. Jérôme l'appelle le *prince des Ariens* ; Photius l'accuse ; le 7^e. concile le condamne, et cette opinion est presque généralement suivie par les modernes. Eusèbe eut pour successeur son disciple Acace, surnommé *le Borgne*, non moins savant, non moins éloquent, et plus entreprenant que son maître (voy. ACACE). Eusèbe a composé en grec une foule d'ouvrages remplis d'éloquence et d'érudition ; ceux qui nous sont parvenus justifient la haute réputation de leur auteur, et doivent faire regretter ceux dont on n'a plus de traces. Il avait fait I. *l'Apologie d'Origène*, en 6 livres ; S. Pamphile coopéra aux 5 premiers, pendant la persécution de Dioclétien ; après la mort de ce martyr, Eusèbe ajouta le sixième. II. Un *Traité contre Hiéroclès*, qui doit être du même temps. III. 15 Livres de la *Préparation évangélique*, qu'il fit après sa nomination au siège épiscopal de Césarée. IV. Une *Chronique* depuis le com-

commencement du monde jusqu'à la 20^e
 année de Constantin. V. *L'Histoire
 ecclésiastique*, qu'il acheva peu de
 temps après le concile de Nicée; VI.
 Un *Cycle paschal*, composé vers
 l'an 332. VII. Un *Ouvrage* contre
 Marcel d'Ancyre, qui fut condamné
 au concile de Constantinople, en
 335 et 336. VIII. Quatre Livres de la
Vie de Constantin, qui ne furent
 écrits qu'après la mort de ce prince,
 et auxquels Eusèbe avait joint le Pa-
 négyrique dont nous avons parlé,
 prononcé en 335. IX. Cinq livres sur
l'Incarnation. X. Dix livres de *Com-
 mentaires sur Isaïe*. XI. 30 livres
 contre Porphyre. XII. Un livre de
Topiques. XIII. Une *Nomenclature
 des peuples et des nations*, suivant
 les livres des Hébreux. XIV. Une *To-
 pographie de la Judée et du Tem-
 ple*. XV. Trois livres de la *Vie de
 S. Pamphile*. XVI. Des *Opuscules
 sur les Martyrs*. XVII. Des *Com-
 mentaires sur les Psaumes*. XVIII.
 Une *Lettre à Caspiarus*, et une
concordance des quatre Évangélistes.
 Enfin, on trouve les traces d'un
*Commentaire sur la première Épi-
 tre aux Corinthiens*, d'un *Traité
 sur l'accomplissement des prédic-
 tions de J.-C.*, et de plusieurs Dis-
 cours. Le plus grand nombre de ces
 Ouvrages n'est connu que par le té-
 moignage de S. Jérôme, qui en parle
 fréquemment, en cite des fragments,
 et paraît s'en être servi pour la com-
 position de ses propres écrits. *L'His-
 toire ecclésiastique* d'Eusèbe est
 l'ouvrage le plus considérable de lui,
 qui nous soit parvenu: il a été tra-
 duit en latin par Rufin, Musculus et
 Christopherson. La version de ce
 dernier fut imprimée en regard du
 texte grec, en 1612. Robert Étienne
 avait publié précédemment le texte,
 en 1544. Henri de Valois en a donné

plus correcte,
 estimée (Paris,
 a été traduite
 par le président Cousin.
 ouvrage d'Eusèbe est de la plus
 utilité pour l'histoire de l'Église
 pendant les trois premiers
 siècles. Elle a mérité à son auteur le
 nom de *Père de l'Histoire ecclé-
 siastique*. On loue surtout son exacti-
 tude et l'authenticité des matériaux
 qu'il a employés. La *Chronique* d'E-
 usèbe contient les principales actions
 des grands hommes, et l'histoire de
 la découverte des arts. On présume
 qu'Eusèbe s'était servi pour cet ou-
 vrage de la *Chronologie* composée
 cent ans auparavant par Jules Afri-
 canus. S. Jérôme a traduit en latin
 la *Chronique*, et l'a continuée jus-
 qu'au 6^e. consulat de Valens et de
 Valentinien (voy. S. Jérôme). Peut-
 être cette traduction a-t-elle causé la
 perte de l'ouvrage original. On croit
 que George le Syncelle a inséré toute
 la *Chronique* d'Eusèbe dans la sienne,
 dont il ne reste que des fragments.
 Scaliger a essayé de rassembler,
 avec les passages grecs tirés de divers
 auteurs, toute la *Chronique* d'E-
 usèbe (Amsterdam, 1658, 2 volumes
 in-fol.), et son travail diffère peu de la
 traduction de S. Jérôme. Les quatre
 Livres de la *Vie de Constantin* ont
 été imprimés avec *L'Histoire ecclé-
 siastique*, et traduits en français par
 Cousin. Les dix Livres qui nous
 restent de la *Préparation* et de la
Démonstration évangéliques ont été
 imprimés à Paris, en 1627, avec les
 versions de Donat et de Viger. On y
 a joint le *Traité contre Hiéroclès*,
 les cinq Livres contre Marcel
 d'Ancyre. La *Préparation évangé-
 listique* est le plus estimé de ces Ouvra-
 ges. Sa version a pour titre de
Démonstration

lique qu'Eusèbe nous a conservé un fragment de Sanchoniaton. *ographie de la Terre Sainte* ; traduite en latin par S. Jérôme, publiée en grec par Bouffrère, 1711 ; elle se trouve dans plusieurs éditions des OEuvres de Saint Basile. Montfaucon a donné le *Commentaire sur les psaumes*. Sirmond a donné en latin des *Opuscules* qu'il attribue à Eusèbe (Paris, 1643). La *Concordance de Caspiarius*, et les *Canons concordance des Evangiles*, sont en grec, à la tête du *Nouveau Testament grec* (édition de Estienne, 1550). Enfin Meurillon a donné en grec des *Notes sur les Cantiques* (Elzévir, in-4°), qu'il attribue à Eusèbe. Carterius a mis en tête des *Controverses de Procope sur Isaïe*, plusieurs fragments sur la *Vie des Saints* ; on les croit aussi du saint évêque de Césarée. L—S—E.

EUSÈBE de Nicomédie, évêque de Césarée, a vécu sous les règnes de Constantin et de Constance, et fut un plus fougueux défenseur de l'orthodoxie. Il avait apostasié dans sa jeunesse pour éviter la persécution de Dioclétien ; le danger étant passé, il revint dans l'église chrétienne : il était de Beryte lorsque Constantia, sœur de Licinius et sœur de Constance, déclara sa protectrice. Cette sœur, livrée à l'hérésie d'Arius, dans Eusèbe un partisan de l'orthodoxie, une opinion qu'il avait embrassée ; peut-être même avant qu'Arius ne se propageât. Cependant Eusèbe se borna d'abord de restreindre son parti, et se fit hardi et entreprenant ; il fut au concile de Nicée des lettres non paillardes hautement ses erreurs, et furent déchirées avec indignation, et leur auteur prit le parti de se rétracter ; mais il refusa de si-

gner la condamnation d'Arius, et, comme il continuait ses menées en faveur de l'arianisme, Constantin signa son exil peu de temps après le concile. De nouvelles intrigues rendirent aux ariens leur crédit ; Eusèbe reparut à la cour et se vit bientôt en état de faire trembler ses ennemis. Maître de l'esprit de Constantia, de Constantin et de Constance son fils, il attaqua ouvertement les évêques orthodoxes. Eustathe d'Antioche fut sa première victime : Eusèbe le fit déposer dans un concile qu'il rassembla furtivement à Antioche. Asclépas de Gaza, Eutrope d'Andrinople, furent bientôt après chassés de leur siège. Eusèbe triomphant, ne craignit plus de poursuivre l'illustre évêque d'Alexandrie, S. Athanase, qu'il n'avait pu ni tromper ni fléchir. Il multiplia les calomnies contre ce saint évêque, l'accusa d'imposture, de sédition, d'homicide (Voyez ATHANASE). La vertu et la fermeté d'Athanase déjouèrent plusieurs fois les trames ourdies contre lui. Mais Constantin, circonvenu par les ennemis du prélat, céda enfin à leurs suggestions. Eusèbe fit alors convoquer un concile à Césarée, puis à Tyr ; Athanase forcé de s'y rendre, y confondit ses accusateurs, et n'en fut pas moins condamné : bientôt après Eusèbe obtint son exil ; il parvint également à faire recevoir Arius à la communion des évêques. Après la mort de cet hérésiarque, Eusèbe devint le chef de son parti ; il domina Constantin jusqu'à sa mort, et ensuite Constance et sa famille. En 339 il parvint à se faire élire évêque de Constantinople, après avoir fait exiler Paul, évêque orthodoxe. En 341 Eusèbe fit tenir à Antioche un concile dans lequel l'arianisme reçut une sanction publique et qui devint le prélude des violences les

plus odieuses ; mais peu de temps après Eusèbe termina sa vie, en 342.

L—S—E.

EUSÈBE de Verceil, né en Sardaigne, est célèbre dans l'église par ses efforts et sa constance pour la faire triompher de l'arianisme. Il appartenait à une famille considérable. Selon l'histoire de sa vie, son père était chrétien, et fut arrêté en Afrique par ordre de Dioclétien, pour être amené à Rome : il mourut en chemin. Restitute, sa femme, continua sa route, arriva dans cette ville et y fut baptisée avec son fils par le pape Eusèbe, qui peut-être lui donna son nom. On ignore quel âge avait alors Eusèbe ; mais on sait qu'il fut fait lecteur, et qu'ensuite le pape Jules l'ordonna évêque de Verceil. Il paraît qu'il n'y en avait point eu jusqu'alors de ce titre, et qu'Eusèbe fut le premier. Il n'était point connu dans cette ville, où il était allé par occasion ; mais dès qu'on l'eut vu, on le trouva digne de l'épiscopat, et il réunit tous les suffrages. Il sut justifier ce choix : non seulement sa vie fut celle d'un saint évêque, mais il rendit saint tout ce qui l'entourait. Il réunit dans sa maison tout son clergé ; il y vivait en commun avec ses prêtres, imitant la vie des premiers chrétiens, s'exerçant au jeûne et à l'abstinence, et joignant à l'exercice du saint ministère les pratiques et les vertus des cénobites : de cette école sortirent de saints évêques et d'illustres martyrs. Eusèbe est le premier qui ait donné l'exemple de cet alliage de la cléricature avec les usages monastiques, et c'est jusqu'à lui qu'il faut remonter pour trouver l'origine des chanoines réguliers. S. Ambroise fait de grands éloges d'Eusèbe ; il loue sa douceur, son affabilité, sa fermeté dans la foi, sa vie mortifiée et sa patience. Le siège de Rome était alors

occupé par Libère ; l'empereur Constance favorisait l'arianisme, et S. Athanase était persécuté. La foi étant en danger, Libère imagina qu'il pouvait remédier par un concile aux maux que souffrait l'église. Il députa Eusèbe et Lucifer de Cagliari vers Constance. Le concile se tint à Milan en 355 ; mais il ne remédia à rien, et, lors que l'issue en fût favorable, Eusèbe fut exilé à Scytopolis, dans la Palestine ; quelques-uns disent qu'il y fut renfermé dans un cachot si bas et si étroit, qu'il ne pouvait s'y tenir ni debout ni couché. Il ne paraît pas néanmoins qu'il soit resté long-temps dans cette situation ; mais il eut beaucoup à souffrir, et on lui fit éprouver les plus cruels traitements. Pétrophile, évêque du lieu, qu'Eusèbe nomme son geolier, était l'instrument de ces cruautés, et l'un de ses principaux persécuteurs. Cependant Julien étant parvenu à l'empire en 361, tous les exilés furent rappelés, et Eusèbe avec eux. Au lieu de se rendre à Verceil, il alla à Alexandrie, où les intérêts de la foi l'appelaient : il voulait y voir S. Athanase, et s'entendre avec lui sur les moyens de pacifier l'église. S. Athanase et lui travaillèrent à assembler un concile : il eut lieu à Alexandrie, en 362, et se termina heureusement. On y établit la trinité du S. Esprit et tout ce qui concerne le mystère de l'incarnation. Parmi les signatures apposées au bas des actes, on trouve celle d'Eusèbe, la seule qui soit en latin, d'où on a conclu que, quoique très savant, il ignorait les lettres grecques. D'Alexandrie Eusèbe alla à Antioche, pour apaiser les troubles qui divisaient cette église ; mais il trouva que Lucifer, qui l'y avait précédé, avait redonné Paulin, imprudence qu'il blâme et qui empêcha la réunion. De-là E-

se rendit en Orient, et en par-
 toutes les églises, pourvoyant
 ses besoins, rappelant à la foi
 qui s'en étaient écartés, et la
 ramenant dans ceux où elle était
 éteinte. Il passa ensuite en Illyrie, et
 partout des preuves de son zèle.
 Il revint en Italie, s'opposa à
 l'usurpation de Valence, qui avait usurpé le siège de
 Rome, et ordonna Marcellin pré-
 sident de l'église d'Embrun. Il avait trou-
 vé dans cette église le meilleur ordre,
 les soins de Gaudence qu'il avait
 transmis à Verceil trois ans auparavant.
 S. Jérôme fixe la mort d'Eusèbe
 à Verceil l'an 370, sous le règne
 de l'empereur Valens; selon
 d'autres, il vécut jusqu'à l'an 371 ou
 373. Les martyrologes d'Adon,
 de Bede et le martyrologe romain
 l'appellent de martyr; mais si ce
 mot se prend dans le sens qu'Eusèbe
 eut dans les tourmens, cela
 est contraire à toute l'antiquité. S. Au-
 gustin, qui ne parle jamais d'Eusèbe
 avec éloge, ne lui donne que le
 titre de confesseur; S. Antonin, qui
 vit environ mille ans après, est
 le premier qui ait dit que les ariens
 le firent mourir. On a d'Eusèbe :
 I. une *Lettre à son église*, avec une
 préface contre les violences de
 l'empereur Julien; II. une *Lettre à Gré-
 gorie d'Elvire*, en 365; elle se trouve
 dans les fragments de S. Hilaire, avec
 un billet du même, adressé à l'empereur
 Constance, et qu'il écrivit avant
 d'aller partir pour Milan; ces deux lettres
 ont été insérées dans la Bibliothèque
 des Pères. III. Une traduction en latin
 des *Commentaires d'Eusèbe de Césaire,
 sur les psaumes*. Jean-André
 de Valart fit imprimer à Milan, en 1743,
 vol. in-4., le *Livre des Evan-
 giles*, trouvé parmi les manuscrits de
 Verceil. On a prétendu qu'il
 se de la propre main d'Eusèbe; et

dans ce cas, ce serait un des plus
 précieux et un des plus anciens ma-
 nuscrits; mais cela aurait besoin de
 preuves. Irico a enrichi son édition
 d'une préface, de notes, et d'une con-
 cordance avec les autres manuscrits
 des évangiles et les versions des SS,
 Pères. J.—Y.

EUSÈBE de Samosate, né dans
 cette ville, en était certainement évê-
 que en 361. On ne sait rien du temps
 de sa naissance; mais on peut assurer
 qu'en 372 il était déjà avancé en âge.
 Il s'est rendu illustre par son zèle à sou-
 tenir la foi et par son attachement pour
 l'église. On ne peut dissimuler néan-
 moins que, soit surprise ou défaut de
 lumières, il n'ait eu le malheur d'être
 dans la communion des ariens; mais
 par la suite il devint un des plus zélés
 et des plus généreux défenseurs de la
 bonne doctrine. Il donna, au sujet de
 l'élection de Mélèce, une noble et
 grande marque de courage. Les ariens,
 et les orthodoxes qui étaient en com-
 munion avec eux, étaient convenus
 d'élire Mélèce pour évêque d'Antio-
 che, et l'élection se fit en effet. L'acte
 en fut remis entre les mains d'Eusèbe,
 que l'assemblée en fit dépositaire.
 Mais Mélèce s'étant aussitôt dé-
 claré pour la foi de Nicée, les ariens
 regrettèrent de l'avoir choisi, et pri-
 rent la résolution d'annuler l'élection.
 Eusèbe voyant qu'on violait l'accord
 et les règles canoniques, partit pré-
 cipitamment pour Samosate, empor-
 tant avec lui le décret d'élection. Les
 ariens en ayant informé l'empereur
 Constance, qui les favorisait, ce prince
 dépêcha un courrier à Eusèbe, avec
 ordre de renvoyer le décret. Eusèbe
 s'y refusa, disant qu'ayant reçu l'ac-
 te de plusieurs personnes, c'était un
 dépôt qu'il ne pouvait remettre qu'en
 leur présence et de leur consente-
 ment. L'empereur irrité, renvoya

vers Eusèbe, et, pour l'épouvanter, lui écrivit que le porteur avait ordre de lui couper la main droite, s'il continuait de refuser la pièce qu'on lui demandait. Eusèbe lut la lettre sans s'émouvoir, et, pour toute réponse, présenta ses deux mains, disant qu'on pouvait les lui couper, parce qu'il préférerait de les perdre plutôt que de commettre une infidélité; trait que l'empereur, ne put s'empêcher d'admirer lui-même. Eusèbe assista, en 363, à un concile d'Antioche, composé de vingt-sept évêques, qui, d'un commun accord, présentèrent à l'empereur Jovien une lettre où ils confessaient la *consubstantialité*. En 371, à la prière de S. Grégoire de Nazianze le père, il se rendit à Césarée pour l'élection de S. Basile au siège de cette ville; mais les ariens l'ayant dénoncé comme un de leurs plus redoutables ennemis à l'empereur Valens, qui partageait leurs erreurs, il l'exila en Thrace. Loin d'affaiblir le zèle d'Eusèbe, cette disgrâce ne fit que l'animer. Déguisé sous un vêtement militaire, il visitait les différentes églises, encourageait les orthodoxes, et ordonnait des prêtres où il en était besoin. S. Grégoire de Nazianze et S. Basile lui écrivirent. Après la mort de Valens, en 378, Théodose ayant rendu la paix à l'église, Eusèbe revint de son exil, et ordonna des évêques pour diverses villes: tels qu'Acace à Berrhée, Théodote à Hiéraple, Isidore à Tyr, tous d'un rare mérite et d'une foi éprouvée. L'année suivante il assista à un autre concile d'Antioche, où fut reçue par toute l'église d'Orient une lettre d'un concile de Rome sous le pape Damase, laquelle établissait la foi de l'église sur la Sainte-Trinité, et notamment sur la divinité du S. Esprit. Eusèbe reçut du concile l'ordre de visiter les églises d'Orient: il par-

...a Mésopotamie
...ission. Arrivé a
...e Syrie infectée
...isme, il résolut d'y établir un
...e. Déjà il avait ordonné Maris;
...e il se rendait à l'église pour fus-
...ser, une femme arienne lui lança
...toit une pierre sur la tête, qui le
... Avant d'expirer, il exigea qu'on
...i fit aucun mal. Mais comme on
...ursuivait en justice, par respect
... la dernière volonté du saint évê-
... que, les catholiques demandèrent et
...olurent la grâce de cette femme. On
... ne put guère placer la mort d'Eusèbe
...mosaie avant l'année 379. L'é-
... l'honore comme martyr, et le
... m. yrologue romain en fait mention
... au du mois de juin. L.—r.
EUSEBE DE DORYLÉE exerçait
à Constantinople, dans le troisième
siècle, la profession d'avocat; il était
instruit dans la religion qu'il
étudiée avec soin, et très attaché
à la pureté du dogme. Nestorius, pa-
tre de Constantinople, venant
ses sermons et ses instructions
ermes de son hérésie, Eusèbe,
qu'il ne fût que simple laïc, osa
lever contre lui en pleine église, et
tant qu'il ne cessait de répandre
l'erreur, il le dénonça aux évêques.
Et lui-même devenu évêque de
Dorylée, en Phrygie, il se crut plus
encore à défendre la foi contre
ceux qui l'attaquaient. Il était lié d'une
bonne amitié avec Eutychès, prêtre
et abbé d'un monastère de trois cents
personnes à Constantinople. Eutychès
poussait son opposition à l'hérésie
de Nestorius, mais malheureusement
il donnait dans l'excès contraire; et
ne point reconnaître en J.-C.
de personnes, il en était venu à n'y
voir qu'une nature. Aussitôt
après sa mort, il rompit
l'union d'Eutychès per-

assistait dans son opinion, il le denonça dans un concile de trente évêques assemblés à Constantinople. Eutychès y fut appelé. Comme tous les hérétiques, il chercha à s'envelopper de subterfuges ; mais, forcé de s'expliquer nettement, il refusa de se retracter. Eusèbe, en 449, assista au faux concile appelé *brigandage d'Ephèse*, à cause de la confusion et de la mauvaise loi qui y régnerent. C'était Dioscore, patriarche d'Alexandrie, favorable aux Eutychiens, qui le présidait. Cent trente évêques y souscrivirent la formule qu'il présenta ; les autres résistèrent courageusement. Eusèbe était de ce nombre ; il fut mis en prison, et l'erreur prévalut. Mais son triomphe, par les soins du pape S. Léon, fut de courte durée. Un concile général ayant été assemblé à Chalcedoine, en 451, Eusèbe y accusa Dioscore. Eutychès fut condamné, et le concile décida qu'il y avait en J.-C. deux natures et une seule hypostase ou personne. Eusèbe de Dorylée eut grande part à cette heureuse issue, et la constance avec laquelle il poursuivit l'erreur le fait ranger parmi les plus fermes défenseurs de la foi. L — r.

EUSEBE D'ANTIBES, ainsi nommé, parce qu'il était évêque de cette ville, autrefois siège épiscopal, succéda à *Eutherius* ou *Etherius* dans cette dignité, on ne sait au juste à quelle époque ; mais c'est au plutôt en l'année 541 : car cette année même Eutherius, son prédécesseur, assista au quatrième concile d'Orléans, en qualité d'évêque d'Antibes. D'un autre côté, il est certain qu'Eusèbe gouvernait cette église déjà depuis plusieurs années en 549, lorsqu'on tint à Orléans un cinquième concile où il fut invité. Ne pouvant s'y rendre, il y envoya, pour le représenter, un de ses diacres, nommé September. Il

assistait en personne au concile d'Arles, tenu en 554, prit part aux affaires qui y furent traitées et aux réglemens qu'on y fit. On ignore combien de temps il passa dans l'épiscopat ; mais on sait qu'en 573, Optat (qu'il ne faut pas confondre avec saint Optat évêque de Milève), se trouva, comme évêque d'Antibes, au quatrième concile de Paris, tenu cette année. Il est donc à présumer qu'Eusèbe mourut de 570 à 572. Dom Mabillon croit que cet Eusèbe d'Antibes est l'auteur de l'*Histoire de la translation des corps de saint Vincent, saint Oronce et saint Victor*, martyrisés à Girone, en Espagne, laquelle eut lieu à Embrun, du temps de saint Marcellin premier évêque de cette ville. L — r.

EUSEBE, évêque de Paris à la fin du sixième siècle, était un marchand syrien venu dans cette ville pour les affaires de son commerce. Devenu riche, il ambitionna les honneurs ecclésiastiques, et regarda un évêché comme une marchandise que son argent pouvait lui procurer. Ragnemod, évêque de Paris, étant mort en 591, Frédégonde, disent les auteurs de la *Gallia christiana*, mit l'évêché à l'encan, *cathedræ parisiensis auctionem fecit*. Eusèbe y mit l'enchère, n'épargua ni l'or ni les présents, et obtint l'objet de son ambition ; c'était le pasteur mercenaire de l'Évangile dont le troupeau se dispense. Il prit lui-même le soin de disperser celui qui lui était confié. A peine fut-il évêque, qu'il chassa l'école entière de son prédécesseur, *omnem scholam decessoris sui*, c'est l'expression de Grégoire de Tours ; ce qui veut dire, selon Fortunat, *le clergé*, ou plutôt les jeunes clercs élevés sous la surveillance de l'évêque, avec les maîtres préposés à leur enseignement, ou ce qu'on appelle

aujourd'hui le *séminaire*. Pour remplacer ce vuide, Eusèbe appela des gens de son pays, et remplit de Syriens l'église de Paris. Ce prélat simoniaque ne jouit pas long-temps du fruit de son marché. Faremode, frère de Ragnemode, qui, à la mort de celui-ci, s'était en vain mis sur les rangs, succéda à Eusèbe; c'est tout ce que l'histoire dit de l'un et de l'autre : mais, dès 601, Faremode eut un successeur. — Il faut distinguer cet Eusèbe deuxième du nom, d'un autre Eusèbe premier, aussi évêque de Paris, qui, en 551, ordonna prêtre Clodoalde, le seul des fils de Clodomir qui échappa à la fureur de Clotaire, son oncle, et qui aujourd'hui est connu sous le nom de saint *Cloud*. Quelques-uns attribuent cette ordination à Eusèbe II, mais il faudrait que Clodoalde n'eût pris la prêtrise que septuagénaire, ce qui n'est pas vraisemblable. L.—V.

EUSEBIA (AURELIA), impératrice romaine, était fille d'un personnage consulaire; sa rare beauté, son esprit brillant et cultivé, sa bienfaisance, la pureté de ses mœurs, la rendaient digne du trône; et l'empereur Constante l'y fit monter en 355. Elle n'usa d'abord du crédit que son grand caractère et ses charmes lui donnèrent sur l'esprit de son époux que pour obtenir ce qu'elle jugeait utile à l'état; c'est ainsi qu'elle ramena l'empereur à des dispositions plus favorables pour Julien, neveu de Constantin. Jusque-là ce prince avait été exposé aux dangers et aux soupçons que l'envie et les courtisans accumulaient sur sa tête. Aurelia, charmée de son mérite, dissipa autant qu'elle put les préventions élevées contre lui; elle lui donna une riche bibliothèque, et contribua à lui faire décerner le titre de César, auquel il réunit bientôt celui du beau-frère de l'empereur, en épousant Hé-

stance. Aurelia fut aussi les savants, et son pouvoir les favoris. Il paraît que le caractère et ses opinions particulières ne lui permirent d'être aussi favorable au clergé évêque de Tripoli, choqué de d'égards qu'elle avait eus pour une assemblée de prélats, lui fit dire qu'il n'aurait la saluer qu'autant qu'elle sentirait à s'incliner devant lui, rester debout pendant qu'il serait Eusebia, furieuse, demanda vengeance à l'empereur; mais Constante, redoutait plus la colère d'un évêque que celle de sa femme, se mit à lui répondre. On prétend que cette princesse à mérité des reproches plus positifs, et que le cours de sa belle vie fut flétri par des passions; il semble que la jeunesse et la beauté devraient être exemptes. Selon la doctrine des ariens, elle fut avec acharnement aux persécutions dirigées contre l'église. Le manque pas avoir d'enfants lui fit une jalousie extrême cette maîtresse qu'elle avait protégée; et quelques auteurs, Eusebia, avoir fait périr en nourrice le premier enfant d'Hélène, la voyant grossir seconde fois, l'engagea à prendre un breuvage qui devait tarir dans les sources de la fécondité; Eusebia put outrager la nature, elle en fut punie en voyant forcer à lui prodiguer ses faveurs cette princesse, désespérée d'une stérilité, prit, pour la faire ser, des remèdes si violents, conduisirent au tombeau. I.—S.

EUSEBIE (STE.), martyr, chasteté chrétienne, était abbé de St. Cyr de Marseille, monastère. C'est un

de Marseille jusque dans l'empire, que les Sarrasins : irruption en Provence, : irrés de cette ville, les re- t. Cyr, à l'exemple d'Eubesse, pour conserver , se coupèrent le nez, u moyen de cette mutileraient à l'abri des in- brigands. Ils entrèrent s le monastère ; mais , r trouver que des objets massacrèrent ces saintes s vierges, qui étaient au arante. La mémoire de froïque est appuyée par conservé dans les archi- e; et, pour en perpétuer aique fois qu'on y admet- ieuse à la vêtue ou à la elui qui faisait la céré- proposait l'exemple de sebie et de ses com- gnore, au reste, si c'est u 10^e. siècle que cet évé- rrivé, les Sarrasins et s ayant ravagé la Pro- mis des brigandages à ces différentes époques. tile de remarquer qu'une e trouve le nom d'Euse- it dans l'église souterrai- e St. Victor, voisine de yr, et qui est rapportée : de Marseille d'Antoine it aucune mention de cet t qu'elle porte qu'Euse- : cinquante ans dans le en avoir passé quatorze de; mais cette Eusebie iée que de simple reli- eut, par conséquent , notre sainte abbesse.

I.—Y.

CHE (MAÏTRE), poète
Y. WAGE).
II (BARTHÉLEMI), mé-

decin et anatomiste célèbre du 16^e. siècle, naquit à San-Severino, dans la marche d'Ancône, suivant l'opinion la plus commune, et non à San-Severina, en Calabre, ni à San-Severino, près Salerne, au royaume de Naples, comme le pensent Toppi, Nicodemo, et quelques autres biographes. Après avoir étudié à Rome les langues latine, grecque et arabe, Eustachi cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et plus particulièrement celle qui a pour objet la connaissance du corps humain. Il exerça les fonctions de médecin auprès des illustres cardinaux Charles Borromée et Jules de la Royère; il fut en outre nommé archiâtre et professeur de la Sapienza à Rome. Ces divers emplois lui acquirent sans doute une grande considération, mais ne l'enrichirent pas; car souvent il se plaint de l'extrême médiocrité de sa fortune. Cruellement tourmenté par de fréquents accès de goutte, Eustachi termina sa carrière en 1574. Ceux de ses ouvrages parvenus jusqu'à nous sont les suivants : I. *Erotiani græci scriptoris vetustissimi, vocum quæ apud Hippocratem sunt collectio; cum annotationibus Bartholomæi Eustachii; ejusdemque libellus de multitudine*, Venise, 1556, in-4°. Le lexicon très incomplet d'Erotien n'a guère d'autre mérite que son ancienneté; Eustachi l'a enrichi de remarques utiles. L'opuscule *De multitudine* a été réimprimé à Leyde en 1746, in-8°; II. *De renibus libellus*, Venise, 1563, in-4°; II. *De dentibus libellus*, Venise, 1563, in-4°. Ces deux excellents traités ont été réfundus dans le recueil intitulé : IV. *Opuscula anatomica: nempe de renum structurâ, officio et administratione; De auditibus organis; osisium Examen; De motu* ; *De vend quæ αὐτοῦς G*

et de alia que in flexu brachii communem profundam producit; De dentibus, Venise, 1564, in-4°. L'illustre Boerhaave donna en 1707, à Leyde, in-8°, une édition nouvelle de ces opuscules, qui reparurent à Delft en 1736, dans le même format et avec de très bonnes gravures. V. *Tabulæ anatomicæ, quas è tenebris tandem vindicatas, et pontificis Clementis XI munificentia dono acceptas, præfatione notisque illustravit Joannes-Maria Lancisi*, Rome, 1714, in-fol., fig. Il serait superflu de raconter ici comment furent retrouvées ces planches, gravées en 1552, et que l'auteur, en proie aux souffrances et au besoin, n'avait pas eu la facilité de publier; mais il est juste d'apprécier le zèle éclairé de l'éditeur qui, puissamment secondé par le pontife, est parvenu à découvrir un véritable trésor enfoui pendant un siècle et demi. On a vainement recherché le texte qui devait accompagner ces belles planches; c'est à remplir cette lacune que sont destinées les notes explicatives de Lancisi, aidé dans cette utile entreprise par les conseils et même par la coopération de Pacchioni, de Soldati, de Morgagni et de Fantoni. L'édition de 1728 peut être considérée comme la seconde; car Mauget en a donné une à Genève, en 1717, tellement défectueuse, qu'elle ne mérite pas d'être consultée; celle de Rome, en 1740, in-fol., par Gaston Petticoli, est accompagnée de réflexions anatomiques sur les notes de Lancisi, d'explications, de doutes, et d'une vie d'Eustachi par Bernard Gentili. Ces diverses additions sont loin de présenter l'utilité qu'on avait droit d'en attendre, parce qu'elles ne sont pas faites avec discernement. Bernard-Sifroi Albinus a été plus heureux: on prélève généralement à toutes les au-

... professeur a
... 1744, et fut
... in-fol. Les ex-
... ons dont il a enrichi les *Tables*
tachi, la sagacité avec laquelle
scuté les opinions de Lancisi,
... Morgagni, de Winslow, de Boer-
... sont des modèles de science et
ne critique. On doit juger pres-
que aussi favorablement les *Commén-
taires* de George Martine, publiés
par Alexandre Monro, à Edimbourg,
1740, in-8°, et réimprimés en
1755. Eustachi avait annoncé comme
clément fini, et prêt à voir le jour,
un ouvrage plein d'érudition, de faits
tants, d'observations curieuses,
e titre: *De anatomicorum com-
tissis*. La perte de ce traité est
vitablement irréparable. En effet,
d'une abondante moisson n'eût pas
rt un tel livre, composé par un
ne qui, de tous les anatomis-
tes anciens et modernes, a fait les
p nombreuses découvertes! Pour
rifer chacune d'elles, il faudrait
tracer une description entière du corps
hu n; car il n'est en quelque sorte
aut e partie sur laquelle Eustachi
épandu des lumières. Telle est
na ice éclatante que lui ont rendu
gni et Haller. Il suffira de se
les travaux les plus importants
de ce prince des anatomistes, en jetant
un coup-d'œil sur les diverses bran-
ches de l'anthropologie. Toutes les
pièces du squelette ont été fidèlement
rep entées; les os du crâne et de la
face, els que le sphénoïde, les cornets
iurs du nez, les os palatins n'e-
v jamais été figurés avec autant
d ititude. L'organe si délicat et si
c piqué de l'ouïe est décrit avec un
scrupuleux; aucune partie n'est
t plusieurs sont mentionnés
telles que l'i-
nunication de

lle interne avec l'arrière-bouche, qui a conservé le nom de *trompe stachi*. La structure des dents d'enfant et chez l'adulte est exposée avec une perfection rare. La myologie, et surtout la structure des muscles, a été singulièrement enrichie par Eustachi. Avant qu'on ne le connaissait point, on l'on n'aurait pas su le cléido-mastoïdien, l'os hygien, les pubio-scrotaux, le muscle du cou, les abaisseurs des lèvres, le releveur de la paupière, etc. considérablement augmenté le domaine de la névrologie: on pourrait encore aujourd'hui la marche à suivre, adopter sa division des nerfs cérébraux; et, malgré les recherches multipliées des modernes, nous sommes forcés de reconnaître, avec Eustachi, l'origine commune du nerf à la sixième paire. L'angiologie a été pour cet illustre anatomiste une source féconde de découvertes; il a figuré tout le système artériel, les vaisseaux coronaires du cœur, la veine azygos, la veine-cave inférieure qui a retenu le nom d'*Eustachienne*. La splanchnologie n'est pas moins redevable aux travaux de cet admirable observateur. Il a représenté exactement le cerveau avec ses dépendances, les viscères contenus dans le crâne, ceux que renferme l'abdomen, et sur-tout les reins, dont il a fait une si minutieuse analyse de la texture. Il a avec une fidélité inconnue jusqu'à lui, la description des bassinets, des reins et des capsules surrénales ou reins succenturiaux lui appartenant. Le seul reproche qu'on puisse justement faire à Eustachi, c'est d'avoir, par un zèle fanatique pour son maître, critiqué amèrement, et par conséquent injustement, Vesale, qui mérite justement le titre glorieux de restaurateur de l'anatomie. Il faut avouer que vers la fin de sa carrière Eustachi

fit en quelque sorte amende honorable, et couvrit qu'il avait porté trop loin son enthousiasme pour le médecin de Pergame. Le savant Haller a publié un *Programme spécial*, et Diobolt une *Dissertation*, présidée par Lobstein, sur la *Valvule d'Eustachi*.

C.

EUSTATHE (S.), né à Side, en Pamphlie, fut d'abord évêque de Berrhée, ensuite transféré malgré lui à Antioche par le suffrage commun des évêques, du clergé et du peuple, avant le concile de Nicée, qui fit un canon pour défendre ces translations. Il fut le premier à attaquer Arius par ses discours et ses écrits, dont il ne nous reste que très peu de fragments. Il se distingua au concile de Nicée par son zèle et son éloquence. On croit même d'après Eusèbe, Théodoret, Nicéphore, Facundus et le pape Félix III, qu'il y présida, suivant le droit de son siège, le patriarche d'Alexandrie ne pouvant occuper ce rang parce qu'il était accusateur de l'hérésie. Le zèle de St. Eustathe anima contre lui les eusébiens qui, après l'avoir fait accuser par une femme d'être le père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, le déposèrent dans un conciliabule tenu à Antioche vers l'an 331. La femme avoua depuis la subornation, à la suite d'une maladie dangereuse, mais le saint n'en demeura pas moins sous l'anathème. Son troupeau prit parti pour lui, et Eusèbe de Nicomédie se servit du prétexte de la sédition pour le déferer à l'empereur qui l'exila dans la Thrace, puis en Illyrie. Il mourut vers 337 à Philippes en Macédoine, ou, selon d'autres, à Trajanople en Thrace. Quelques auteurs reculent sa mort jusqu'à l'an 360. Les ouvrages qu'il avait composés sur diverses matières sont perdus, à quelques fragments près. *Le Traité sur la*

Pythonisse qu'Allacci a donné sous son nom (Lyon, 1629, in-4°), n'est pas indigne de ce saint, par la justesse des raisonnements qu'il renferme. L'objet de cet ouvrage est de prouver contre Origène que la pythonisse n'a pas réellement évoqué l'âme de Samuel par ses enchantements. Le *Commentaire sur l'ouvrage des six jours*, publié aussi sous son nom, dans le même volume, n'offre qu'une compilation informe faite par un auteur beaucoup plus récent. On le trouve encore, mais en latin seulement, dans la bibliothèque des PP., tom. 27. édition de Lyon; le traité *Sur la Pythonisse* est aussi dans le même volume. La *Liturgie* qui porte son nom dans Renaudot et dans le Missel des maronites lui est de même beaucoup postérieure. Sozomène vante dans ses ouvrages la pureté du style, l'élevation des pensées, l'élégance des expressions, la force et la clarté des raisonnements. Si tous ces éloges sont vrais, nous ne pouvons que regretter la perte de ces monuments. T—D.

EUSTATHE, archevêque de Thessalonique et célèbre commentateur d'Homère, florissait à Constantinople dans le 12^e siècle. Avant de parvenir au siège de Thessalonique, il fut maître des requêtes et maître des orateurs; c'étaient deux offices ecclésiastiques: les orateurs (*rhetores*) étaient chargés d'expliquer au peuple les livres saints. Ce fut à cette première époque de sa carrière publique qu'il commenta Homère et Denys le *Périégète*. Ses remarques sur Denys ont été imprimées fréquemment avec le texte de cet auteur (Voy. DENYS), et le P. Poli en a donné une traduction latine (Genève, 1741, in-8°). Mais quoique utiles et dignes d'éloges, elles ne sont, en aucune façon, comparables aux *Commentaires* sur

immense tré-
re et gramma-
dire qu'Eus-
ouvrage, ne

ère donné d'autre soin que d'ex-
et de compiler les scholiastes
commentateurs qui l'avaient
lé, Apion, Hérodore, Démis-
de Thrace, Porphyre et quel-
autres. Ce qu'il a pu ajouter à
observations ne paraît ni bien
tant ni bien considérable. Az
e savant compilateur a donné à
Commentaires sur Homère, ainsi
qu'à
es notes sur Denys, le titre
de *Parechola* ou *Extraits*;
vo
it sans doute que ceux qui né-
cient de lire sa préface, tout-
it, par ce titre seul, la nature
de son travail, et n'en prissent pas
ce s
une idée qui les exposât à lui
e
une trop grande part de mé-
t de gloire. Les commentaires
a Eus-
mé-
me, r
en y
is
o
ci
15:
fam:
c
est
le
Claude
i i
ta
m:
l
n:
et
tiennent
de
On d
le Père Poli
duire en latin

rage qui ne peut convenir qu'à
 omes très versés dans la langue
 e, et pour qui le secours d'une
 ion est superflu. C'est pen-
 te inutile addition qui a causé
 uption de l'entreprise. Quant
 traits des *Commentaires* d'Eus-
 que Müller a donnés dans son
 de l'*Iliade*, ils méritent à peine
 ndiqués ici. A l'époque où vi-
 stathe, la littérature originale
 peu près stérile, et cette vaste
 rtante compilation lui fit une
 se réputation. Désigné d'abord
 évêché de Myres, en Lycie, il
 1 après, nommé archevêque de
 lonique, et déploya dans ces
 fonctions le caractère le plus
 t le plus respectable. L'année
 ort n'est pas connue; il vivait
 en 1194, et l'on peut même
 urer qu'il mourut après 1198;
 est positif, c'est que sa vie fut
 . Dans ses *Notes* sur les *Ca-*
 e S. Jean Damascène, il parle
 me de sa vieillesse avancée.
 citation indique qu'Eustathe
 omposé d'autres ouvrages que
 ont nous avons parié. En effet,
 nait de lui un *Commentaire*
 ndare, qui paraît perdu, au
 en très grande partie; des *Ho-*
 , des *Discours*, des *Remar-*
 ir les *Canons* de S. Jean Damas-
 les *Lettres*, que l'on conserve
 ifférentes bibliothèques. Ma-
 iuséré dans les *Jardins d'A-*
 un petit *Traité* d'Eustathe sur
 ectes d'Homère, mais ce n'est
 extrait insignifiant des obser-
 grammaticales contenues dans
 ie d'Homère, que les uns attri-
 à Plutarque, les autres à Denys
 arnasse. Le P. Politi a ren-
 ret *Extrait* dans le premier vo-
 e son *Eustathe*. B—ss.
 STATHE. F. EUMATHE.

EUSTOQUIE (Ste.), en latin
Eustochium, appartenait aux plus
 illustres familles de Rome; Toxotius,
 son père, était de celle des Jules, et
 Paule, sa mère, comptait parmi ses
 parents les Emiles, les Scipions et
 les Gracques. Paule était encore plus
 illustre par sa piété que par sa nais-
 sance : elle s'était liée d'amitié avec
 Ste. Marcelle, la première dame ro-
 maine qui se livra aux exercices aus-
 tères de l'ascétisme. Après la mort de
 son mari, Paule retrancha de sa mai-
 son ce que sa condition exigeait de
 dépenses d'éclat et de faste, mena une
 vie austère, et fit tourner au profit
 des pauvres les épargnes qui résul-
 taient de cette réforme. Elle avait eu
 quatre filles qu'elle avait élevées dans la
 pratique des vertus chrétiennes. Eus-
 toquie, la troisième, se montra fidèle
 imitatrice de celle dont elle tenait le
 jour. Dès son enfance sa mère l'avait
 accoutumée aux habits simples et au
 mépris d'une vaine parure. La mère
 et la fille s'étaient mises sous la con-
 duite de S. Jérôme, et toutes deux ne
 se quittèrent plus. Pour se consacrer
 à Dieu plus entièrement, Eustoquie
 fit vœu de rester vierge : elle prit de
 S. Jérôme les instructions convena-
 bles pour ce saint état; et ce fut pour
 elle qu'il fit son *Traité de la Vir-*
ginité, qu'il lui adressa. S. Jérôme
 ayant quitté Rome en 385, ses deux
 illustres disciples voyagèrent pour vi-
 siter les saints lieux et les monastères
 les plus célèbres. Elles se firent con-
 duire dans tous les endroits où il s'é-
 tait passé quelque mystère, laissant
 partout des marques de leur pieu-
 se libéralité, refusant les honneurs
 qu'on voulait leur rendre, et préférant
 une cellule au palais où on offrait
 de les loger. De la Palestine Ste. Paule
 et Eustoquie passèrent en Egypte,
 accompagnées d'un grand nombre de

vierges qui s'étaient jointes à elles. Elles virent dans le désert de Nitrie le confesseur Isidore, entrèrent dans les cellules des solitaires, se prosternèrent à leurs pieds pour en être bénies, et revinrent ensuite à Bethléhem, où elles firent construire des cellules, des monastères et une maison d'hospitalité pour y recevoir ceux qui venaient visiter les lieux saints. Là elles partageaient leur temps entre la prière, les exercices d'une vie pénitente, la lecture des saints livres et les bonnes œuvres, et vivaient sous la direction de S. Jérôme, qui, pour l'usage du monastère, avait traduit la règle de S. Pacôme en latin. Ste. Paule étant morte en 404, Eustoquie fut élue supérieure. Aux vertus religieuses elle joignait des connaissances rares dans une femme. Elle était fort instruite dans les lettres grecques et hébraïques. S. Jérôme lui dédia ses *Commentaires sur Ezéchiel et sur Isaïe*, et parmi les lettres de ce saint docteur on en trouve plusieurs écrites à Eustoquie. En 414, le monastère de Bethléhem essaya une cruelle persécution de la part des pélagiens : ils y mirent le feu et y commirent beaucoup de désordres. Eustoquie et Paule sa mère y virent massacrer leurs gens sous leurs yeux, et eurent bien de la peine à échapper au même danger. Jean, évêque de Jérusalem, ennemi de S. Jérôme, n'était point étranger à ces odieuses voies de fait. Eustoquie en informa le pape Innocent I^{er}, qui écrivit à Jean, et lui ordonna de réprimer ces violences, en l'en rendant responsable, et lui faisant entendre que leur auteur secret ne lui était point inconnu. Eustoquie mourut vers l'an 419, et fut inhumée dans le monastère de Bethléhem, près de Ste. Paule sa mère.

L—Y.

EUTHARIC CILIGAS, gendre de

l'Athalaric, roi
 otic, fondateur
 goths en Italie,
 et point de us, choisit pour
 de sa fille Amalasonthe, Eu-
 Cilicas qui, comme lui, était de
 ble famille des Amales. Ce ma-
 fut célébré, en 515, avec
 oup de pompe. Eutharic dé-
 va plus de magnificence encore
 en 519 il fut nommé consul
 l'empire d'Occident, et qu'il
 eut un collègue de l'empereur Jus-
 tione et Ravenne furent éton-
 de voir renouveler les fêtes
 phales des premiers empereurs,
 et des combats de bêtes féroces ensan-
 r l'amphithéâtre. Mais Eutharic,
 ap avoir eu un fils d'Amalasonthe,
 ut vers l'an 525, avant Théodoric
 auquel il devait succéder.

S. S—1.

EUTHYCRATES, sculpteur grec,
 l'un des fils de Lysippe, a vécu dans
 la 120^e. olympiade, 300 ans av. J.-C.
 Il fut l'élève le plus habile de son
 père (Voy. LYSIPPE); mais il en
 plutôt la correction que l'é-
 ce, et il choisit une manière plus
 re qu'agréable; aussi voit-on qu'il
 t principalement dans les ouvrages
 qui demandoient de la force et de
 la fermeté. On citait comme ses chefs-
 d'œuvre les statues d'*Hercule* et d'*A-*
lexandre, le chasseur *Thestis* et les
Centaurades, un *Combat de cavalerie*
 qui fut placé près de l'oracle de Tro-
 phonius, plusieurs *Chars de Mèdus*
 et des *Chiens de chasse*. Néanmoins
 dans son discours contre les
 Césars, parle de plusieurs statues et
 es qu'il attribue à Euthycrates,
 en outre celles d'*Aryte*, qu'il fit
 concert avec Céphusodote, et celle
 d'une femme, nommée *Pantenchide*,
 qu'il fit avec son père et qu'il repré-
 rates ont peu

s Tisicrates de Sicyle, qui se rocha davantage de la manière de ype, et qui laissa un grand nombre de belles statues; et un fils nommé Nilas, que Plin compte au nombre des peintres habiles. On donne pour élève tantôt à Euthycrates, et à Tisicrates, Xénocrates qui les assa l'un et l'autre par le nombre des ouvrages, et qui composa un sur la statuaire. I.—S.—E.

UTHYDÈME, roi de la Bactrie, régnait vers l'an 220 avant J. C. Soumise à la domination des Syriens, la Bactriane en avait soustraite près de trente ans avant, par la révolte de Théodote I^{er}, qui en était gouverneur. L'usurpateur laissa la couronne à son fils, qui fut ensuite Euthydème qui s'en empara, et qui, après s'être défait de sa femme usurpatrice, parvint à conserver son royaume. Obligé de se défendre long-temps contre les efforts d'Antiochus III, qui voulait rentrer en possession de cette province, il fut reconnu roi de la Bactriane par ce grand prince. Antiochus, cherchant vainement à terminer la guerre, écouta finalement les propositions d'Euthydème par l'entremise de Tilleas; et le roi de Syrie, charmé de la bonne foi et des manières nobles de Démétrius, fils d'Euthydème, conclut finalement la paix avec lui, mais lui donna encore sa fille en mariage. Nous ne donnons ces faibles détails à Polybe et à Strabon, qui nous laissent ignorer les circonstances de la vie de ce prince. On a mal interprété Strabon quand on lui fait dire qu'Euthydème est le premier qui ait détaché la Bactrie de la domination des Syriens; il faut que ce premier usurpateur sous le nom de Diodote. Il ne paraît pas qu'Euthydème ait transmis ses états à ses

ait conservés; ils furent successivement occupés par divers princes jusqu'à Eucratidas, sous le règne duquel un roi des Indes, nommé Demetrius, que Strabon appelle fils d'Euthydème, vint lui disputer ce royaume, mais sans succès (Voyez EUCRATIDAS). La belle médaille d'Euthydème avec son portrait, qui est au Cabinet du roi, vient de Pellerin; et il est à remarquer que c'est la dernière qu'ait publiée ce docte antiquaire à l'âge de quatre-vingt-quinze ans: c'est terminer avec gloire sa carrière numismatique que d'enrichir la science d'un aussi beau monument. T.—N.

EUTHYME (S.), archimandrite, nommé le *Grand* à cause de son éminente vertu, était de Mélitène, dans la petite Arménie. Il naquit en 377, sous l'empereur Valens. Othré, évêque de Mélitène, prêtre d'une sainte vie et d'une foi pure, le prit sous sa surveillance, le fit élever et l'ordonna prêtre. Quoiqu'il fût encore fort jeune, il lui donna la direction des monastères de la ville. A l'âge de 29 ans, Euthyme se retira dans la Palestine, et s'y renferma dans une cellule où il vaquait à la prière et au travail des mains. Un compagnon, nommé Théocrite, étant venu se joindre à lui, ils bâtirent des monastères où la sainteté de leur vie attira un grand nombre de moines. Euthyme devint leur supérieur-général ou archimandrite. Beaucoup d'autres monastères étaient soumis à sa juridiction. Euthyme ne se contentait point de la contemplation et des exercices de la vie ascétique: aux vertus d'un cénobite il alliait le zèle et l'activité d'un apôtre; il prêcha avec succès l'évangile aux Arabes et aux Sarrasins; il défendit la foi contre les hérétiques, combattit les nestoriens et Eutychès, et fit abjurer leurs erreurs à un grand nombre de mau-

chiens. Une conversion plus illustre fut le fruit de ses soins. L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, s'était retirée en Palestine; elle avait eu le malheur de tomber dans les erreurs d'Eutichès; Euthyme la ramena à la vraie croyance. Tant de services rendus à l'Eglise, tant de vertus, le don des miracles dont on dit qu'il fut doué, rendirent Euthyme l'oracle de l'orient. Il fit l'admiration et la consolation de tous les fidèles de son temps. Après avoir vieilli dans les austérités et les bonnes œuvres, il mourut en 475, à quatre-vingt-seize ans. La Palestine l'honora comme un saint; son culte est passé en occident, et le martyrologe romain fait mention de S. Euthyme au 20 janvier. L.—Y.

EUTHYME ZIGABENE, moine de Constantinople et écrivain grec, florissait vers la fin du 11^e. siècle et au commencement du 12^e.; il se fit une grande réputation par ses vertus, sa piété et ses connaissances théologiques. Alexis I^{er}. (Comnène) le chargea de réfuter les erreurs des Bogomiles, hérétiques qui renouvelaient une partie des dogmes des Manichéens. Euthyme fit, à cette occasion, un Recueil d'un grand nombre de passages des écrits des SS. Pères, qu'il nomma *Panoplie*. Cet ouvrage a été traduit en latin par François Zini, chanoine de Vérone, sous le titre suivant : *Orthodoxæ fidei Panoplia dogmatica adversus omnes hæreses*, Lyon, 1556; Venise, 1575 : il fit partie de la bibliothèque des Pères. Euthyme fit ensuite, contre les mêmes hérétiques, un écrit divisé en quatorze anathèmes; des Commentaires sur les Psaumes, sur les dix cantiques de l'Ecriture-Sainte et sur les quatre Evangélistes. Les Commentaires ont été imprimés en grec à Vérone, en 1556; il en existe des traductions

latines. On trouve, dans les d'Euthyme, des renseignements précieux sur plusieurs points de la liturgie ecclésiastique. L.—

EUTHYMÈNE, navigateur grec. Tout ce que nous en trouvons renfermé dans trois fort courts, l'un de Sévère (*quæst.*, Lib. IV, Cap. 1), Plutarque (*de Placitis Pl.* Lib. IV), le troisième (*Orat. Ægypt.*, tom. II,) élit. Jebb.), et ces trois nous raissent tous avoir puisé à source, dans Eudoxe de C... s'appuyait du témoignage même, pour ajouter plus de son opinion sur la cause de tions périodiques du Nil; é produites, suivant Euthyme les vents étiens, c'est-à- vents alisés du nord-ouest (lant les eaux de l'Océan Méditerranée, augmentaient veau, et forçaient le Nil, q vait s'écouler dans la mer chir ses rives et à inonder Euthymène se vantait de s' de ce fait par ses propres tions, et d'avoir navigué : Atlantique; il ajoutait que l cette mer étaient douces. couleur semblable à celle : nourrissaient des crocodile ce fleuve. Ce passage a sul rien de Provence (*Papon* pag. 514) pour faire d'Eutl savant astronome, conten Pythéas (1), qui avait nav côté d'Afrique, et était pa qu'au Sénégal et peut-être delà. Papon ne dit rien qui penser qu'il ajoute à ce que

(1) Il est remarquable que, dans Némène de Pindare, faite en l'honneur d'Égine, il est question d'un vainqueur aussi et parent de ce Py Euthymènes.

Euthymène; il ne cite pas sur moderne où il a puisé e qui fait la matière de son ou dans Gassendi ou dans *yez Hist. Litt. de France*, ag. 78 à 80), ou dans de Bougainville sur Py-dém. des Inscript., tome 161). On y fait dire à qu'Euthymène avait pé- u'aux environs d'un grand ns lequel tombait un fleuve ble qui coulait vers l'Oc- t dont les bords étaient de crocodiles; » mais le lémicien a mal compris le stide, ou l'a mal rendu: question ni de golfe, ni mais de l'Océan au-delà e, dont les vents étésiens r les eaux, qui sont dou- t Euthymène, et nour- crocodiles. Du reste, Sé- ristide se moquent égale- assertions d'Euthymène: ignage (dit Sénèque) est ré- une foule de témoins qui : le contraire : on pouvait plaisir et nous debiter toutes que l'on voulait lorsque la rièvre était inconnue, mais ui, que cette mer est côtoyée nisseaux marchands, on ne pas accroire que le Nil ait la e la mer, et la mer la saveur — «Si Eudoxe» (dit Aris- apporté exactement ce que z dit, il faut, cher Euthy- que vous ayez laissé votre Cadix. La cause que vous à l'inondation du Nil est raisemblable que le phéno- e vous préten-iez expliquer; bien le cas de vous appli- mot si connu : *En voulant n fleuve vous vous êtes ns la mer.* » Nous avons

rapporté ces deux passages, parce que c'est par leur moyen qu'on peut conclure quelque chose de certain sur l'antiquité plus ou moins grande du siècle où vivait Euthymène : en effet il est évident, d'après Sénèque, qu'Euthymène avait écrit antérieurement aux premières années du second siècle avant J.-C., époque à laquelle les Romains commencèrent à naviguer dans la mer Atlantique; et comme l'Eudoxe dont parle Aristide, est certainement Eudoxe de Cnide, astronome et géographe, l'ami de Platon, qui, selon Plinie, avait voyagé en Egypte, et vivait vers l'an 370 avant J.-C., Euthymène, qu'il cite, doit être antérieur à cette époque : d'un autre côté, l'opinion d'Euthymène sur le Nil était celle que Thalès avait émise plus de deux siècles avant Eudoxe (Sénèq. *natur. quæst.*, *L. IV*, *Cap. 2*); elle avait été, un siècle avant ce dernier auteur, de nouveau exposée et réfutée par Hérodote (*Euterp.*, *Lib. 2*, *p. 20*), et il est probable que c'est dans les écrits de ce dernier qu'Euthymène l'a puisée. Il résulte de ces rapprochements qu'il vivait vers l'an 400 avant J.-C., et seulement deux siècles après la fondation de Marseille, sa patrie. Les mensonges par lesquels il cherchait à accréditer le récit de ses courses maritimes, prouvent qu'il n'avait pas navigué dans la mer Atlantique au-delà de *Gadès* ou *Cadiz*. Selon Vossius (*Hist. græc.*, liv. 3, pag. 74), l'Euthymène qui avait composé une description des pays étrangers, et dont Artémidore d'Ephèse a fait mention, serait le même que le voyageur sujet de cet article, et cette opinion est probable. Clément d'Alexandrie (*Str.*, liv. 1^{er}, pag. 326 et 327) parle d'un Euthymène qui avait écrit des chroniques, mais rien ne prouve, ainsi que l'a-

vancent les auteurs de l'Histoire littéraire de France, que ce soit le même qu'Euthymène de Marseille. W—A.

EUTOCIUS, d'Ascalon, géomètre, qui doit avoir vécu sous l'empereur Justinien, vers l'an 540 l'ère chrétienne. Il ne nous reste de lui que des Commentaires Apollonius de Perge et sur quelques-uns des écrits d'Archimède. Celui du second Livre du *Traité de la Sphère et du Cylindre* est très remarquable, en ce qu'il contient les plus anciens fragments de géométrie dont les auteurs nous soient connus; ces fragments ont rapport à la solution du problème de la duplication du cube; le plus ancien doit être celui d'Archytas de Tarente. Il y en a un de Platon, qu'on ne trouve point dans ses œuvres: c'est la description d'un instrument pour déterminer deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données. L'un de ces mêmes fragments est une Lettre d'*Eratosthenes* au roi Ptolomée. On les trouve à la page 135 et suiv. de l'édition grecque et latine d'Archimède, donnée par Torelli (Oxford, 1792): ils sont rapportés en substance dans l'ouvrage intitulé: *Historia Problematis de cubi duplicatione, etc., auctore N. T. Reimer*, Göttingue, 1798, in-8°, 1 vol. Le Commentaire d'Eutocius sur Apollonius de Perge est joint à cet auteur dans l'édition de Halley (Oxford, 1710); le Commentaire sur Archimède a paru seul (grec et latin), en 1544. L—X.

EUTROPE (FLAVIUS-EUTROPIUS), historien latin, a vécu dans le 4^e. siècle après J.-C. Ce fut sous l'empire de Valens qu'il publia ses ouvrages, et entr'autres, les dix livres intitulés: *Breviarium rerum Romanorum*. C'est l'abrégé des principaux événements de l'Histoire romaine, depuis la fon-

du au règne de
dédié; on croit
de ce prince

utrope le composa. Cet ouvrage
un grand succès, et fut traduit
e-champ en grec par Capiton,
un contemporain très estimé. On
eut louer encore la composition
clarté, mais le style n'a rien de
remarquable. On sait peu de chose
de la vie d'Eutrope; il nous apprend
même qu'il avait porté les armes
sous le règne de Julien, et qu'il fut
partie de la funeste expédition
de Perse. On a conclu du titre de
Consulaire, qui se trouve en tête de
l'ouvrage, qu'il était sénateur. La
plus ancienne édition est celle de
Lyon, 1471, in-folio. M^{me}. Dacier
en a donné une avec des notes et des
commentaires, sous ce titre: *Bre-
vium Historiarum Romanarum ab Annio
L. Tacitelli Fabri filio*, in-4°, Paris,
1755; et in-8°. M. Capperonnier a
donné une édition d'Eutrope, 1798,
in-8°. Philippe de Pretot en avait
donné une en 1746. La plus estimée
est celle d'Havercamp, Leyde, 1729,
in-12, qui a reparu plus soignée en
1772, et avec de nouvelles corrections,
sous les soins de H. Verseik, Leyde,
1772, 2 vol. in-8°. Faret a donné
l'*Histoire romaine d'Eutropius*, tra-
duite en français, 1621, in-18. L'ab-
brégé de Brezeau en a donné une traduction
française avec des notes, en 1717.
On a probablement cette traduction
revisée qu'on a réimprimée en
1804, in-12, avec le texte; on a
supprimé la plupart des notes.

L—S—L

EUTROPE, eunuque, ministre
de l'empereur Arcadius, naquit en
Asie. Destiné dès son enfance à
l'empire et aux plus viles emplois,
il fut, chassé d'un
esclave insou-

raison du général Arinthée, servait la fille, il parvint à enlever le consul Abundantius, qui au nombre des eunuques du n 395 A force de souplesse parvint à se fit remarquer de l'empereur Théodose, qui le chargea de quelques missions, et lui donna l'avancement. Arcadius monta sur le trône le nomma chambellan. Rufin, favori de Théodose, se flattait de faire asseoir son fils sur le trône. Eutrope adroitement ce mariage, et conseilla à Théodose de faire épouser sa fille à celui d'Eudoxie; il aidait Théodose à perdre Rufin, et à saisir les biens du proscrit. Sa haine et ses basses intrigues contre Rufin privèrent Arcadius des services que ce général lui amenait contre les Goths. Il perdit successivement Abundantius, qui l'avait tiré de la prison, Timaze, général de son fils Syagrius, qui périt dans les sables des Oasis. Eutrope concourut à l'élévation de Jean Chrysostôme sur le siège de Constantinople; mais la vertu du saint prélat excita sa haine. L'orgueilleux eunuque voyait autour de lui que des flatteurs et des appétits de l'état, le 3^e fondèrent Constantinople. Ses statues furent placées sur les places publiques et les temples. Il passait les nuits à table et les jours au théâtre, et pour imiter la nature comme il insultait l'empereur et l'empire, il se maria avec une grande solennité. Le palais rempli d'eunuques et d'esclaves applaudissait sa faveur; un instant après. Gaïnas sa créature, non ambitieux, non moins perverti par Eutrope, excita des révoltes; il prit lui-même les armes, et se sentit assez fort écrivit

à Arcadius que le seul moyen de sauver l'empire était de livrer Eutrope aux mécontents. Quelques larmes de l'impératrice Eudoxie que l'eunuque n'avait pas su ménager achevèrent de décider l'empereur. Bientôt l'orgueilleux favori n'eut plus de refuge que dans une église, sous la protection de ce même Chrysostôme qu'il avait persécuté, et dont l'éloquence arrêta ses meurtriers; mais Eutrope ayant voulu s'échapper la nuit fut arrêté et conduit dans l'île de Chypre. La haine de Gaïnas et d'Eudoxie l'y poursuivit; on le ramena près de Constantinople, où on lui fit son procès. Il eut la tête tranchée en 399.

L—S—E.

EUTYCHÈS, hérésiarque, ne commença que dans sa vieillesse, et vers l'année 448, à répandre les erreurs qui excitèrent de violents troubles dans l'église : il avait alors plus de soixante-dix ans; ses parents l'avaient destiné, dès sa naissance, à l'état ecclésiastique; il embrassa très jeune la vie monastique, se distingua par sa piété et par la régularité de ses mœurs, et fut fait abbé d'un monastère célèbre, situé près de Constantinople. Il se montra un des plus chauds adversaires de l'hérésie de Nestorius; mais l'ardeur de la dispute, la vivacité de ses opinions et l'ignorance des questions obscures qu'il agitaient, l'entraînèrent lui-même hors de l'orthodoxie. Nestorius avait soutenu qu'il existait deux personnes en J.-C.; Eutychès rejeta même les deux natures reconnues par l'église. Ses moines adoptèrent d'abord cette opinion; elle se répandit bientôt au dehors, et trouva un protecteur puissant dans la personne de l'eunuque Chrysaphius, alors ministre de l'empereur Théodose II; l'impératrice Eudoxie Athénaïs adopta elle-même

la doctrine d'Eutychès, et l'hérésie, dès ce moment, se propagea avec vivacité. Eusèbe, évêque de Dorylée, et Flavien, patriarche de Constantinople, essayèrent en vain de faire revenir Eutychès de ses erreurs ; il y persista, et Flavien prit le parti de le citer devant un concile qui se trouvait assemblé, dans ce moment, à Constantinople ; Eutychès y parut, entouré d'une garde nombreuse, que Chrysaphius lui avait donnée ; mais cet appareil n'empêcha pas les évêques de le condamner, de l'excommunier et de le déposer, sur le refus qu'il fit de se soumettre. Eutychès eut recours à l'empereur, et ce prince, excité par Chrysaphius, résolut de poursuivre, à leur tour, les pères du concile de Constantinople. Il en convoqua un nouveau à Ephèse, y députa le conseiller Elpide et le secrétaire-d'état Euloge, auxquels il donna le pouvoir de demander des troupes au proconsul, et de diriger l'assemblée selon ses vues. Dioscore, évêque d'Alexandrie, prélat orgueilleux, violent, obstiné et chaud partisan d'Eutychès, fut nommé chef du concile. Toutes les formes y furent violées ; quelques évêques factieux y portèrent seuls toutes les décisions ; Eutychès fut absous, et St. Flavien se vit lui-même anathématisé et traité avec tant de rigueur et d'inhumanité, que trois jours après il mourut de ses blessures. Les historiens ecclésiastiques ont nommé ce concile le brigandage d'Ephèse ; l'empereur, toujours abusé, en fit exécuter les décisions avec violence ; en vain le pape St. Léon le conjura-t-il de convoquer, en Italie, un nouveau concile ; Théodose s'y refusa obstinément ; mais le triomphe d'Eutychès ne fut pas de longue durée. En 450, Théodose mourut ; Marcien, son successeur, s'occupa

troubles reli-
St. Léon, il
séral de Chalce-

ou l'anathème prononcé contre Eutychès fut confirmé. Cet hérésiarque survécut pas long-temps à sa condamnation ; mais sa doctrine eut des traces qui se prolongèrent pendant un grand nombre d'années.

L—S—E.

EUTYCHES ou EUTYCHUS,

moine, disciple de Priscien, qui vivait vers le milieu du 6^e siècle.

Il écrivit de lui deux livres de *Discernement* ou *Conjugationibus*. Il composa cet

ouvrage à la prière d'un de ses élèves, nommé Craterus, dont il loue beau-

coup l'éloquence et le savoir. Joachim Barbarius le publia à Tubingen, en

1507, in-4^o, avec quelques ouvrages de Victorin et de Servius ; Elie

Beaumont en donna une nouvelle édition plus correcte dans ses *Gramma-*

tiques, p. 214-5-91. Simler fit mention d'un Commentaire de Sedor

sur cet ouvrage, conservé dans la bibliothèque de Zurich, et

un *Traité d'Eutychès de Arte versandi* ; il avait encore laissé un livre

de *spiritatione*, mais on n'en possède que les fragments rapportés par

Sozomène au Ch. IX de son *Orthodoxia*. W—s.

EUTYCHIDES, sculpteur grec, et de l'école de Sicyone, fut un des

disciples de Lysippe. Fils de Zoile de Sicyone, il fleurit dans la 120^e olympiade,

et fut le contemporain et l'élève d'Euthycrate, de Labippe, de

Sozodore, de Timarque et de Praxitele. Ses principaux ouvrages

étaient une statue de l'*Eurotas*, l'un des fleuves de la Sicile, avec

un *Bacchus*, qu'Asinius Pollion fit transporter à Rome dans

l'année 100 avant J. C. et une statue de la Fer-

une, honorée d'un culte particulier chez les Syriens. Il paraît, par une épigramme grecque rapportée par Brunck, qu'Eutychides, dans une extrême jeunesse, annonçait déjà un poëme rival de Praxitèle, lorsque la mort l'enleva à l'âge de seize ans. Une lui donne Cantharus pour élève. Suivant Junius, le fils de Zoïle, mort seize ans, et l'élève de Lysippe sont deux sculpteurs différents. — Il y eut un autre Eutychides peintre, dit par Pline. L—S—E.

EUTYCHIEN, élu pape le 5 janvier 275, succéda à S. Félix 1^{er}. du nom. Il était né en Toscane; et, quoiqu'il ait gouverné l'église pendant plus de 9 ans, l'histoire ne nous apprend aucune particularité intéressante de sa vie. Plusieurs personnes prétendent qu'il souffrit le martyre. Cependant, l'ancien calendrier romain ne le place que parmi les évêques concupiscents, morts en paix pour la foi, et non préparés à souffrir pour elle. Ce fut sous son pontificat que parut le schisme des hérésiarques manichéens, dont les erreurs troublèrent longtemps la paix de l'église (voy. MANICHÉE). Eutychien mourut à Rome, le 12 décembre 283. D—s.

EUTYCHIUS, nommé par les Arabes Saïd ben Batric, naquit à Heliopolis, ville d'Egypte, en 265 de J.-C. (876 de J.-C.), fut élevé à la dignité de patriarche melchite d'Alexandrie, en 933, et mourut en cette ville, en 940 de J.-C., 328 de l'hég. Ce prélat s'acquît une grande habileté dans les études ecclésiastiques, l'histoire et la médecine, et a laissé, sur ces diverses matières, plusieurs ouvrages estimés. C'est surtout à son Histoire universelle qu'il doit la réputation dont il jouit parmi nous et chez les orientaux. Elle porte le titre de *Rang de pierres précieuses*,

MSL.

commence avec le monde, et se termine à l'an 326 de l'hég. (957 de J.-C.). Abr. Echellensis (voy. ECHELLENSIS) paraît avoir conçu le projet de la traduire; mais il ne l'exécuta point. Selden, qui n'était pas favorable à l'autorité et aux prérogatives des évêques, étant tombé vers cet endroit de l'ouvrage où Eutychius dit, « Marc l'évangéliste adjoignit le premier au patriarche d'Alexandrie un collège de douze prêtres qui, dans le cas de vacance du siège, élaient parmi eux, et constitueraient un patriarche, » accorda tant d'autorité à l'historien arabe, qu'il fit imprimer séparément le texte et la traduction du chapitre où se trouve ce passage, et y ajouta un long commentaire. Ensuite il conseilla à Pococke, qui l'estimait beaucoup, de traduire et de publier l'ouvrage entier, s'engageant à contribuer aux frais d'impression, et à fournir des notes, s'il était nécessaire. En effet, il se chargea de ces frais; mais la mort le surprit lorsqu'on commençait à imprimer l'ouvrage; et Pococke fut privé de ses notes. Voici sous quels titres cette Histoire, ou ses parties ont été publiées. I. *Eutychii Egyptii, patriarchæ orthodoxorum Alexandrini, scriptoris, ut in Oriente admodum vetusti ac illustris, ità in Occidente tum paucissimis visi, tum perrarò auditi, Ecclesiæ suæ origines. Ex ejusdem arabico nunc primum typis edidit, ac versione et comment. auxit J. Seldenus*, Londres, 1642, in-4°. On voit, par ce titre, que Selden n'omettait rien pour piquer la curiosité, ou captiver la confiance de ses lecteurs. II. *Contextio gemmarum: sive Eutychii patriarchæ Alexandrini Annales, interprete Edw. Pocockio*, Londres, 1658, 2 vol. in-4°. Le second volume con-

tient des Lettres très amples, et des Tableaux chronologiques. III. *Euty-chius vindicatus, et suis restitutus Orientalibus, sive responsio ad J. Seldeni origines, in duas partes distributa, auct. Abr. Echellensi*, Rome, 1661. Abraham Echellensis publie de nouveau, dans cet Ouvrage, le texte donné par Selden, et y joint une traduction nouvelle très littéraire : son style se ressent un peu de la colère que lui inspiraient les opinions peu orthodoxes de Selden ; et toutes les fois qu'il trouve l'occasion de relever ses erreurs, il ne garde aucun ménagement. Voici le jugement de Renaudot sur cette Histoire : « Euty-chius est un écrivain très recom- » mandable parmi les Orientaux, » qui ne possèdent aucune histoire » universelle qu'on puisse lui com- » parer ; d'où il résulte que, non seu- » lement les chrétiens, mais Macrisi » et les autres Musulmans la suivent » généralement. Macrisi estime même » qu'elle doit être fort louée pour son » utilité, et on le surprend toujours » à la copier. » Nous avons dit qu'Euty-chius cultiva la médecine ; il la pratiqua avec succès, et composa sur cette matière divers ouvrages dont d'Herbelot donne les titres. Ibn Abou Osaïbali lui a consacré un article dans sa *Biographie des Médecins*. Pendant tout le temps qu'il occupa le siège d'Alexandrie, il vécut en désunion ouverte avec son peuple, et eut de grands désagréments à supporter. (Voy. l'*Historia Patriarch. Alex.* de Renaudot, pag. 346 et suiv.) Nous ferons observer à nos lecteurs que le nom *Euty-chius* est la traduction grecque du mot arabe *Said*, heureux.

J—R.

EUTYME, Voy. EUTHYME.

EVAGORAS, roi de Salamine, dans l'île de Chypre, descendait de

Teucer, fils de Télamon, qui avait fondé cette ville après le siège de Troie. Lorsqu'Evagoras vint au monde, le trône de Salamine était occupé par un Phénicien qui s'en était emparé par trahison. Ce Phénicien fut lui-même tué par un des principaux du pays, qui fit en même temps des tentatives pour prendre Evagoras, dont les droits au trône lui paraissaient un obstacle à son ambition. Evagoras prit la fuite, et s'étant retiré à Soles, dans la Cilicie, il rassembla environ cinquante personnes qui lui étaient dévouées ; et étant retourné à Salamine, il tua le tyran et remonta sur le trône de ses ancêtres. Après la bataille d'Egos-Potamos, l'an 405 avant Jésus-Christ, il reçut dans ses états Conon, qui s'était échappé avec neuf vaisseaux seulement. Ce général l'aide à soumettre les villes des environs, et quelques années après le roi de Perse, ayant senti la nécessité de favoriser les Athéniens pour opposer un contre-poids à la puissance de Sparte, Evagoras fit donner à Conon le commandement des forces navales perses. La victoire de Gnide et le rétablissement des murs d'Athènes ayant consterné les Lacédémoniens, ils se hâtèrent de conclure avec Artaxercès le traité honteux connu sous le nom de paix d'Antalcidas, par lequel ils abandonnaient tous les grecs de l'Asie. Les conditions de cette paix ne pouvaient plaire à Evagoras, et il se déclara indépendant du roi de Perse. Il fut retenu dans sa révolte par Amasis, roi d'Egypte, qui s'était également soulevé, et par les Athéniens qui lui envoyèrent secrètement des secours. Artaxercès, de son côté, fit rassembler des forces considérables dont il donna le commandement à Tétribaze et à Orontes. Evagoras ayant été vaincu dans un combat naval, fut

obligé de se renfermer dans Salamine où il fut assiégé. Ses ressources étaient épuisées, et il se voyait sur le point d'être obligé de se remettre à la discrétion du vainqueur, lorsque la discipline se mit entre les généraux ennemis. Orontes, jaloux de Térribaze, le fit rappeler; mais comme il n'avait pas lui-même la confiance des troupes, il fut obligé de faire la paix avec Evagoras, qui conserva Salamine, en annonçant aux autres villes qu'il possédait dans l'île de Chypre, et en payant un tribut annuel au roi de Perse. Il fut tué, l'an 374 avant J.-C., par un eunuque. Il eut pour successeur Nicoclès, son fils, qui lui fit des funérailles magnifiques, et Isocrate fit à cette occasion un éloge d'Evagoras qui, malgré son exagération, nous offre quelques détails importants.

C — a.

EVAGORAS II, fils du précédent, devint roi de Salamine après la mort de Nicoclès. Il en fut chassé par Protogoras, son frère, et eut recours au roi de Perse, qui envoya dans l'île de Chypre des forces considérables pour le rétablir sur le trône; mais Protogoras ayant fait connaître à Artaxercès Dabuz, qui régnait alors, la mauvaise conduite d'Evagoras, ce prince le rappela; il lui donna cependant un gouvernement dans l'Asie. Evagoras ne s'y étant pas mieux conduit, fut obligé de prendre la fuite. Il se réfugia dans l'île de Chypre, mais il y fut pris, et eut la même fin.

C — a.

EVAGRE, surnommé le *Scholastique*, né à Epiphanie, en Syrie, dans le 6^e siècle, exerça la profession d'avocat à Antioche avec une grande distinction. Grégoire, évêque de cette ville, apprécia ses talents, et l'employa comme secrétaire, dans sa correspondance avec l'empereur Théodore Constantin. La confiance que

lui accordait ce prélat, le fit connaître à la cour d'une manière avantageuse. Tibère le nomma questeur; et Maurice, son successeur, garde des dépêches du préfet. On ne connaît pas l'époque de la mort d'Evagre. Il est auteur d'une *Histoire ecclésiastique* en 6 livres, qui commence à l'année 431, où Nestorius fut condamné par le concile d'Ephèse, et finit à 593. Elle est très détaillée et les faits y sont appuyés, ou sur le récit des auteurs contemporains, ou sur des actes authentiques; cependant Casaubon assure qu'elle n'est point exempte d'erreurs. Le style, suivant Photius, en est clair, mais un peu diffus. L'*Histoire d'Evagre* a été traduite en latin par Wolff. Musculus, Christophorus, et Adr. Valois, et en français, par le président Cousin. Elle a été imprimée, pour la première fois, avec les *Histoires d'Eusèbe*, de Socrate, de Sozomène, et de Théodoret, auxquelles elle fait suite, Paris, Robert Estienne, 1544, in fol. Cette édition est très recherchée, parce que c'est le premier livre exécuté avec les beaux caractères grecs de Garamond. Elle fut faite sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi; mais Adrien Valois ajouta à la sienne les variantes de deux autres manuscrits, l'un de la bibliothèque de Florence, et le second de la bibliothèque de Lestellier, archevêque de Reims. On peut consulter, pour les autres éditions de l'*Histoire ecclésiastique*, les articles *EUSÈBE* et *THÉODORET*.

W — s.

EVAGRE, prêtre, fut élevé à la dignité d'évêque d'Antioche, en 388, à la place de Paulin. Son élection, confirmée deux ans après, par le concile de Capoue, ne fit que prolonger le schisme qui dévolait cette église, Flavien, successeur de Méèce, con-

servant toujours des partisans. Evagre mourut en 392, et les dissidents s'accordèrent enfin à reconnaître Flavien pour le seul pasteur d'Antioche. Evagre était doué d'un esprit vif; et son mérite lui avait valu l'amitié de S. Jérôme. Il a traduit en latin la *Vie de S. Antoine*, écrite en grec par S. Athanase. Cette version a été imprimée dans la *Légende*, Milan, 1474; dans les Recueils des *Vies des Saints* de Surius, de Bollandus, et enfin, dans l'édition des Oeuvres de Saint Athanase, publiée par Montfaucon. On a confondu quelquefois Evagre, évêque d'Antioche, avec Evagre Ponticus, écrivain qui vivait à la même époque, et dont il sera question dans l'art. suivant. W—s.

EVAGRE, surnommé par S. Jérôme, *Hyperborite* ou *Ponticus*, parce qu'il était né vers le Pont-Euxin, florissait dans le 4^e siècle. Il était diacre, et enseignait les saintes lettres à Constantinople, en 381. Saint Grégoire de Naziance l'ordonna prêtre; et l'emmena avec lui à Jérusalem. Evagre vint ensuite en Egypte, et se mit sous la discipline de Macaire, l'un des plus illustres solitaires de la Thébaïde. Il demeura plusieurs années dans le monastère de Nitrie, d'où la réputation de sa piété et de son savoir se répandit dans tout l'Orient. On l'accuse cependant d'avoir partagé les erreurs d'Origènes, et avancé des opinions adoptées depuis par les Pélagiens. Plusieurs maximes extraites de ses ouvrages furent condamnées par le 5^e synode, en 553, et par le concile de Latran, en 640. S. Jean Climaque reproche à Evagre d'avoir confondu les principes du christianisme avec ceux des Stoïciens, en supposant l'homme inaccessible aux passions, et capable d'arriver tout d'un coup à la perfection. On a

s suivants : I. *vitâ practica*, dans ses Mo-

eccles. gr. II. *Gnosticus, de iis qui scientiam consequerunt*, trad. en latin par Gen-
sa version, avec le texte grec, son édit. drs Oeuvres de Saint
II. *Antirrheticus*, trad. en latin par Gennade, et publié par Eme-
got, à la suite de la *Vie de S. Iosostôme*, Paris, 1680, in-4^o.
n trouve l'abrégé dans la *Bibl. um*, et dans les Oeuvres de S.
Damascène. IV. *Prognostica emata*. V. *Sententiarum libri* trad. en latin par Gennade, et
mé dans l'*Appendix regula-*
d'Holsteinius, et dans la *Bibl.*

m, tom. 27, édit. de Lyon, 1677. Suarez regarde Evagre comme

ir de plusieurs autres opusculaires, confondus, dans les manuscrits, avec ceux de Saint
de manière qu'il devient, sinon
sible, du moins très difficile
terminer ceux qui appartiennent
de ces deux écrivains. W—s.

AGRE, prêtre, disciple de
Martin de Tours, se retira dans
monastère dont on ignore le nom,
qui ne devait pas être éloigné de
oit qu'habitait Sulpice Sévère,
d'on sait qu'il lui rendait de fré-
es visites. Il assista à une lec-
que Sulpice fit de la vie de
S. Martin, et l'aïda à réparer les
ons qu'il y avait commises. On
le garde comme l'auteur d'un livre
de controverse, intitulé : *Alterca-
tio simonis Judæi et Theophili
ani*. D. Martène l'a publié
dans le tome V du *Thesaurus
tor.*, sur un manuscrit trouvé

tenait un se-
roit pouvoir

attribuer également à Evagre ; celui-ci a pour titre : *Collatio sive altercatio Zachæi christiani cum Apollonio, ethnico philosopho*. D. d'Amhary l'avait inséré dans le tome X du *Spicilegium*, après en avoir revu le texte sur deux manuscrits, l'un de la bibliothèque de Thou, et l'autre de St.-Arnoul de Metz ; il en découvrit ensuite un troisième dans la bibliothèque de St.-Martial de Limoges, et en donna les variantes dans le XIII^e. volume du *Spicilegium*. Le manuscrit de Vendôme, dont on a parlé, contenait d'autres variantes que D. Martène inséra dans le *Thesaur. anecdot.* La Barre a imprimé cet ouvrage dans la nouvelle édition du *Spicilege*, avec des notes et les leçons des différents manuscrits.

W—s.

EVANGELI (ANTOINE), poète, traducteur et savant italien, né à Cividale dans le Frioul en 1742, et mort à Venise le 28 janvier 1805, avait pris de bonne heure le goût des lettres en cette dernière ville chez les religieux somasques, où il avait fait ses premières études, et dans l'oratoire desquels il entra étant encore jeune. Ses supérieurs l'envoyèrent à Rome dans le collège Clémentin, et ensuite au séminaire de Murano, près de Venise, où il fut employé à l'enseignement. Après cela il vint remplir pendant plus de trente ans la chaire de belles-lettres à Padoue, et enfin il se retira à Venise dans la maison professe de son ordre. Outre sa propre langue, il connaissait parfaitement le grec, le latin, l'anglais, le français, et ne manquait pas d'habileté dans l'hébreu. Il avait eu pour guide dans ses études littéraires Jacob Stellini, et ce fut la reconnoissance qu'il lui conserva après sa mort qui lui fit pren-

dre la plume. Il commença par publier en 4 vol. in-4^o. les leçons latines de l'*Ethica* de Stellini, dont les héritiers de celui-ci lui avaient confié à cet effet les manuscrits sans ordre et parfois obscurs. Ensuite il publia les *Opere varie* du même Stellini, en les enrichissant de notes savantes. Après avoir prélué par la publication d'une traduction qu'il avait faite du Cimetière de campagne de Gray, sous ce titre : *Thomæ Gray elegia in rusticum sepulchretum, ex anglico in latinum conversa*, Padoue, 1772, Evangeli donna au public des ouvrages où son imagination et son talent brillèrent davantage, tels que : I. *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue 1776 ; II. *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793. On y admira la vigueur et la fidélité avec laquelle il avait rendu poétiquement les beautés de l'écriture ; qu'il avait entrepris de transporter dans la langue italienne. III. sa *Scelta d'orazioni italiane de' migliori scrittori*, Venise, : 796, 2 vol. in-8^o. ne prouve que son goût en littérature et son zèle pour former celui de la jeunesse. Il avait entrepris et même fort avancé une grande histoire littéraire de Cividale sa patrie ; mais il tomba vers la 60^e. année de sa vie dans un état de démence et d'imbécillité qui l'empêcha de conduire cet ouvrage à sa fin ; et même, dans les accès de cette maladie, il déchira et détruisit non seulement tout ce qu'il en avait déjà composé, mais encore les matériaux précieux qu'il avait recueillis pour cette entreprise. Il avait été agrégé à plusieurs académies, et dans celle des Arcadiens il avait le nom de *Clonesio Erasino*.

G—n.

EVANS (ANUX), astrologue gal-

lois du 17^e. siècle, maître du fameux Lilly, étudia à Oxford, entra dans les ordres, et obtint dans le comté de Stafford une cure d'où le firent chasser ses débauches et la prétention qu'il avait de faire retrouver les choses perdues. Il était adonné aux femmes et au vin, et portait habituellement sur son visage les marques des coups qu'il s'attirait dans ses moments d'ivresse, par son caractère querelleur et insolent. Il était établi à Londres en 1652, gagnant sa vie, partie en tenant une école où il enseignait les divers genres d'écriture, la tachygraphie, le latin, le grec, l'hébreu et les mathématiques; partie à vendre des compositions d'autimoine. Wood prétend que, quoiqu'il se trompât fort souvent sur d'autres objets, il avait une sagacité particulière à découvrir les valeurs sur la seule physionomie. On le représente comme un homme de l'aspect le plus sombre. Il se disait versé dans l'art d'évoquer les esprits. Son grand succès était dû sans doute à beaucoup d'assurance et de présence d'esprit, et plus encore à la crédulité de son siècle. Cette folie fut principalement en vogue sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques I^{er}, à l'époque où vivait le grand Bacon! On ne connaît point la date de la mort d'Evans. Il a publié quelques *Almanachs* et des *Pronostications*, entre les années 1615 et 1623. — EVANS (Abel), poète anglais, surnommé l'*Epigrammatiste*, et qui vivait au commencement du 18^e. siècle, fut lié avec les littérateurs les plus distingués de son temps, notamment avec Pope, qui a parlé de lui dans ses ouvrages d'une manière très-honorable. Il était vicaire de Saint-Gilles, à Oxford. N'ayant publié que fort peu d'ouvrages, il n'est guère connu aujourd'hui. On peut voir cependant, dans la collection choisie de

ses meilleures poésies. — Evans, poète gallois nom-
 armiste, naquit en 1680, à
 cham, dans le comté de Denbigh,
 son père était pasteur d'une con-
 gation d'indépendants. Il fut élevé
 différentes académies partico-
 lier, soit à Londres, soit dans le
 c d'York, se livra ensuite à la
 pri cation, fut ministre d'une con-
 gation à Wrexham, puis d'une
 à Londres, où il mourut hydro-
 en 1750. On a de lui deux *Let-
 tres sur l'importance des conséque-
 ces de l'écriture*, 1719, in-8^o. Un
 vol. de *Sermons pour les jeunes gens*,
 1720, in-8^o, et plusieurs autres *Ser-
 mons*; deux vol. de *Discours prati-
 ques sur le caractère du chrétien*,
 1729, in-8^o. Cet ouvrage est estimé.
 Evans avait entrepris une *Histoire
 des dissidents*; mais sa santé ne lui
 permit pas de l'achever. X—s.
 EVANS (EVAN), ecclésiastique an-
 glais, était, vers l'an 1764, curé de
 l'église de Talyhaern, dans le comté
 de Denbigh. Il publia à cette époque
 un ouvrage intitulé: *Quelques échan-
 tillons de la poésie des anciens bar-
 des gallois, traduits (en prose) en an-
 glais, avec des notes explicatives
 sur les passages historiques, et le
 caractère des notices sur les hommes et
 les lieux mentionnés par les bardes;
 dans la vue de donner aux curieux
 une idée du goût et des sentiments
 de nos ancêtres, et de leur manière
 d'écrire*, un vol in-4^o. Il était en effet
 intéressant de connaître les ouvrages
 de ces chantres sauvages qui avaient
 tant d'empire sur les esprits de leurs
 concitoyens, qu'Edouard 1^{er}, en
 descendant, suivant la tradition, l'ordre
 de les massacrer, porta le drapeau
 à la destruction de la société nationale des
 bardes, et de la mesure, que la

politique peut à peine justifier, l'hommage le plus éclatant qui ait été rendu au pouvoir de la

Mais quoique l'accusation ait été généralement adoptée par les historiens, M. Andrews a remarqué qu'elle n'est fondée que sur une tradition obscure, ou sur un passage de *Hydri History*. Les traductions faites par Evans, sont suivies d'une préface *latine sur le caractère et les privilèges des anciens bardes*. Le recueil comprend dix morceaux de poésie galloise de différents auteurs, dont le plus célèbre est Taliesin, qui vivait vers l'an 560. Evans prétend avoir tiré ces fragments d'un vaste recueil copié par le savant John Davies, d'après un ancien manuscrit en vélin, écrit en partie sous le règne d'Edouard II et d'Edouard III, et en partie sous le règne d'Henri V, et qui contenait les œuvres de tous les bardes gallois depuis la conquête jusqu'à la mort de Llewelyn, le dernier prince de la Bretagne. Ces traductions supposent une profonde connaissance de la langue presque oubliée aujourd'hui. On a remarqué que, tandis que les poèmes d'Ossian étaient encore inédits, les chants des bardes, composés long-temps après, ne furent compris par les plus habiles critiques et antiquaires du pays. Cette circonstance n'a pas servi pour les écrivains qui ont nié l'authenticité des poèmes du poète écossais, publiés par Macpherson, naturellement indolent, et mort dans la misère, sans l'aide de quelques personnes bien-veillantes. Il abandonna ses ouvrages écrits à un habitant de l'île d'Aberdeen, pour une annuité, et mourut le 9 septembre 1788, à Cwmbwys, dans le comté Cardigan. X—s.

EVANSON (EDOUARD), théologien anglais, né à Warrington, en 1751, fut élevé à l'université d'Oxford, et consacra ensuite plusieurs années à l'instruction publique. Etant entré dans les ordres, il obtint plusieurs bénéfices, entre autres la cure de Tewkesbury, dans le comté de Gloucester, à laquelle il fut nommé en 1769. La protection de l'évêque Hurd lui promettait de l'avancement; mais en se perfectionnant dans ses études théologiques, il crut reconnaître des corruptions dans les opinions reçues par l'église anglicane relativement à l'incarnation et à la résurrection du corps de J.-C. Un sermon qu'il prêcha en 1771, en faveur d'une réforme à faire à cet égard, fut particulièrement l'objet d'une dénonciation publique, où trente témoins déposèrent contre lui, et il fut poursuivi avec un acharnement que la sainte partie de ses adversaires désapprouva. Il fut obligé de résigner sa cure en 1778. La relation de cette affaire fut publiée la même année par le magistrat de Tewkesbury. Evanson avait fait paraître en 1772, sans nom d'auteur, un écrit intitulé : *Les doctrines de la Trinité et de l'incarnation de Dieu, examinées d'après les principes de la raison et du sens commun; avec une adresse préliminaire au roi, comme la première des trois branches du corps législatif*, un vol. in-8°. Il publia, en 1777, une *Lettre à l'évêque de Worcester* (Richard Hurd), où l'on considère avec détail et impartialité l'importance des prophéties du Nouveau Testament, et la nature de la grande apostasie qui y est annoncée. Cet ouvrage fut réimprimé en 1792, in-8°. On a aussi de lui : *Arguments pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation*

dans le mariage. Rien ne manquait alors à nos premiers parents pour être heureux : tout était à eux dans la nature. Un commandement aisé à observer, fait plutôt pour donner du mérite à l'obéissance que pour gêner leur liberté, était le seul que Dieu leur eût imposé : Eve le viola. Tous les fruits du paradis étaient à leur disposition, excepté celui de l'arbre de la science du bien et du mal (1). S'ils eussent craint cette défense, ils devenaient sujets à la mort. Le serpent, le plus astucieux de tous les animaux, ou plutôt, selon les interprètes, le démon sous la forme du serpent, séduisit Eve; il l'assura qu'elle ne mourrait point en mangeant de ce fruit; qu'au contraire ses yeux et ceux de son mari s'ouvriraient, qu'ils deviendraient tous deux comme des dieux, et qu'ils connaîtraient le bien et le mal. La crédule Eve écouta le tentateur; elle jeta les yeux sur le fruit, et, en admirant la beauté, en mangea et en donna à son mari. Ils devinrent criminels, et, en perdant leur innocence, ils perdirent leur bonheur. Leurs yeux s'ouvrirent en effet, mais pour voir l'abîme où ils étaient tombés; ils s'aperçurent qu'ils étaient nus : la honte vint avec le crime, et ils se cachèrent. On ne se cache point aux yeux de Dieu; il vint interroger les coupables. Adam s'excusa sur la femme, et la femme sur le serpent. Dieu prononça la sentence, et tous furent punis. La punition d'Eve et celle de tout son sexe fut qu'elle subit de grandes incommodités dans sa grossesse, qu'elle accoucherait avec douleur, qu'elle serait assujétie à mourir. Dieu donna alors à Adam et à Eve des habits de peau pour se

couvrir, et il les chassa du Paradis. C'est après qu'ils en furent sortis qu'Eve conçut, et mit Caïn au monde. Elle eut ensuite Abel; l'Écriture parle encore de Seth, et se tait sur le reste des enfants d'Adam et d'Eve, disant seulement qu'ils eurent plusieurs fils et plusieurs filles; c'est tout ce que le texte sacré nous apprend d'Eve. Ce qu'on a dit ou écrit d'ailleurs ne peut être regardé que comme des conjectures ou des contes. On ne voit pas même dans l'Écriture à quel âge Eve mourut. Les uns veulent qu'elle ait vécu à peu près autant qu'Adam, c'est-à-dire 930 ans. Marianus Victor et Genebrard prétendent qu'elle lui a survécu, et la font vivre 940 ans. D'autres questions se sont élevées au sujet d'Eve; des écrivains se sont livrés au délire de leur imagination sur le serpent, sur l'espèce de l'arbre, sur la nature du fruit : des rabbins ont débité mille extravagances. Bayle, dans son dictionnaire, rapporte ces rêveries indignes d'une attention sérieuse. Les mahométans ont la mémoire d'Eve en vénération. Comme ils rapportent tout à leur religion, ils montrent dans le voisinage de la Mecque la grotte qu'habitait notre première mère; ils placent son tombeau à Djiddah sur la mer rouge; ils révèrent la montagne d'Arafat, parce qu'Adam et Eve s'y rencontrèrent après une longue absence. Les Orientaux, qui ont mis Adam au rang des bienheureux, lui joignent Eve dans le culte qu'ils lui rendent, et célèbrent la fête de l'un et de l'autre le 19 novembre. Les maronites en font aussi mémoire. Les gnostiques, les manichéens et d'autres hérétiques ont enseigné diverses erreurs au sujet d'Adam et d'Eve. Saint Epiphane parle d'un *Évangile d'Eve*, plein de faussetés et de choses contraires à l'hon-

(1) C'est par inadvertance qu'à l'article Adam on a dit que le fruit défendu était celui de l'arbre de vie.

nété et aux bonnes mœurs. On a fait un livre intitulé : *Prophéties d'Eve*, prétendu composé par l'ange Raziel, précepteur d'Adam; enfin il n'est point de folies auxquelles l'esprit humain ne se soit abandonné au sujet de nos premiers parents, dont l'histoire toutefois est racontée avec une si belle et si noble simplicité dans nos livres saints (Voy. ADAM). L—Y.

EVEILLON (JACQUES), naquit à Angers, en 1572, d'une famille considérable, et à laquelle l'échevinage de cette ville avait valu la noblesse. Après de bonnes études, il professa la rhétorique à Nantes, à un âge où, communément soi-même, on a encore besoin de maîtres. Ayant embrasé l'état ecclésiastique et pris l'ordre de prêtrise, il fut successivement pourvu de différents bénéfices, et d'emplois qui pourtant ne lui firent point négliger l'étude; il s'était au contraire appliqué, avec beaucoup d'assiduité, à celle de l'histoire ecclésiastique, des conciles, des pères et du droit canon, et y avait acquis des connaissances qui lui valurent la confiance de son évêque (M. Fouquet). Ce prélat le fit son grand-vicaire, et le chargea de la réformation du bréviaire et du rituel d'Angers; travail dont Eveillon s'acquitta avec succès. M. Charles Miron ayant succédé à M. Fouquet, ce prélat eut des différends avec le chapitre, qui crut ne pouvoir mieux faire que de remettre ses intérêts entre les mains d'un homme aussi éclairé que l'était Eveillon. Il composa tous les mémoires relatifs à ces affaires. M. Claude de Reuil, qui succéda à M. Miron, honora également Eveillon de son estime et de sa confiance, se déchargeant sur lui des affaires les plus importantes et de la direction de tous les monastères de filles du diocèse. Il jouit du même crédit et de la

même autorité sous le gouvernement de M. Henri Arnould, devenu évêque d'Angers après M. de Reuil; non seulement Eveillon suffisait à toutes ces occupations, mais il savait si bien distribuer son temps, qu'elles ne l'empêchaient point d'être assidu à tous les offices, et même de composer des ouvrages. Il fit, en 1645, un voyage à Rome avec Philippe Galet, réformateur de l'abbaye de la Toussaint d'Angers. Aussi modeste que charitable, il avait banni de sa maison non seulement le luxe, mais même les simples et plus ordinaires commodités de la vie, pour être en état de faire plus d'aumônes. Un jour qu'on s'étonnait qu'il n'eût point de tapasseries dans son appartement, il répondit : « Quand je rentre chez moi, les moines ne me disent pas qu'ils ont froid; mais je rencontre à ma porte des pauvres qui sont nus et tremblants, et qui me demandent des vêtements. » Sa bibliothèque était la seule chose de quelque valeur qu'il possédât; il la légua aux jésuites de la Flèche, et donna tout le reste aux pauvres. Il mourut au mois de décembre 1651, âgé de soixante-dix-neuf ans; il est auteur des ouvrages suivants : I. *Réponse aux Factums de M. Miron, évêque d'Angers, pour le Chapitre de la cathédrale de cette ville*. Cette pièce est recherchée; II. *De Processionibus ecclesiasticis liber, in quo earum institutio, significatio, ordo et ritus explicantur*, Paris, 1641, in-8°. L'ouvrage est précédé d'un beau mandement de M. Reuil, évêque d'Angers; III. *De rectâ Psallendi ratione*, la Flèche, 1646, in-4°. livre où respire l'esprit ecclésiastique, et qui devrait être le manuel des chanoines; IV. *Traité des Excommunications et des Monitoires*, Angers, 1651,

; il y en a une seconde édition, 1672. Dans ce livre, le plus tant de ceux qu'ait composés lon, et qui est dédié à Henri uld, le but de l'auteur est de er le sentiment de ceux qui pré- nt que l'excommunication ne urt qu'après la fulmination de rave, c'est-à-dire, après les ières monitions canoniques. Ce- ant, Eveillon ne s'en tient point a; il traite la matière à fond, et rche soigneusement ce qu'ont i à cet égard les principes du canon, l'autorité des canonistes, eologiens et la pratique de l'é- Dupin donne une analyse de ce de cet ouvrage, bien écrit, dit-éthodique, plein de choses, mais auteur s'est un peu trop arrêté à minuties et à des formalités, et de avoir négligé l'ancien droit et ge de l'église des premiers siècles; *Apologia capituli Andegaven- ro sancto Renato episcopo suo, vris disputationem duplicem mis de Launoy*, 1650, in-8°. si donna lieu à cette Apologie, Eveillon fut chargé par son cha-, sont deux dissertations de Jean annoy, dans l'une desquelles ce sur prétend que St. Grégoire de rs n'est pas l'auteur de la vie de saurille, et traite dans l'autre de eux tout ce qui est rapporté de ie, de la résurrection sept ans s sa mort, et même de l'existence t. René. Eveillon défend la tradi- populaire; il faut que ses raisons, noins à Angers, aient prévalu sur s de Launoy, puisque Henri Ard, alors évêque, ayant fait, peu nées après, réformer le bréviaire liocèse, y a conservé ce qui re- mit St. René. Eveillon avait pro- de publier une traduction en fran- de cette Apologie, pour la satis-

faction de ceux qui n'entendent point le latin, et Menage dit qu'il l'a faite. Cependant elle n'a point paru, peut-être parce qu'Eveillon, mort l'année suivante, n'a pas eu le temps ou de l'achever, ou de la publier. L—Y.

EVELYN (JEAN), savant anglais, d'une très ancienne famille du comté de Salop, naquit en 1620 à Wolton, dans le comté de Surrey. Il reçut sa dernière éducation à Oxford, et s'appliqua ensuite à l'étude des lois au collège de Middle-Temple. Il passa en Hollande en 1641, et y servit quelque temps dans un régiment anglais. De retour en Angleterre après le premier éclat de la guerre civile, il obtint du roi, en 1644, la permission de voyager pour son instruction. Il parcourut une partie de l'Europe, s'arrêta particulièrement en Italie pour s'y perfectionner dans la connaissance des arts et de l'antiquité, et revint en Angleterre en 1651. Il avait épousé à Paris, en 1647, une de ses compatriotes. Possesseur d'une grande fortune, éloigné par ses opinions de se mêler des affaires d'un gouvernement que dirigeait Cromwell, il se retira à la campagne pour s'y livrer paisiblement à ses études. Il avait déjà commencé et continua à se faire connaître par plusieurs écrits, entre autres par une traduction en vers du premier livre de Lucrèce (Londres, 1656, in-8°.), accompagnée d'un commentaire sur ce livre et ornée d'un frontispice dessiné par sa femme. Il avait fortifié en Italie son goût pour les arts, et en avait rapporté celui des jardins, qu'il manifesta toute sa vie et par ses écrits, et par l'attention constante qu'il donnait à soigner et à embellir ceux de Sayes-House, bien dé sa femme près de Deptford, dans le comté de Kent, et sa résidence favorite. Mais en 1659, après la mort

d'Olivier Cromwell et l'expulsion de Richard, il crut devoir sortir de sa retraite pour contribuer autant qu'il lui serait possible, par sa conduite et ses écrits, à fortifier le mouvement qui commençait à reporter la nation vers la royauté. Il fit paraître plusieurs ouvrages tendant à donner une idée favorable de Charles II, en même temps qu'il travaillait efficacement à lui ramener ceux des officiers de l'armée avec lesquels il avait conservé quelques relations. Aussitôt après la restauration, il fut présenté à Charles II, qui lui donna des marques d'estime et de confiance, et lors de la formation de la société royale en 1662, ce prince l'en nomma un des premiers membres. A l'ouverture de la guerre contre les Hollandais, en 1664, il fut un des commissaires chargés du soin des malades et des blessés. Il fit partie de la commission qui dirigea la réédification de la cathédrale de Saint-Paul à Londres, et fut membre du conseil de commerce nouvellement institué. Sous le règne de Jacques, il fut un des commissaires nommés pour faire les fonctions de chancelier (*lord privy seal*) en l'absence du comte de Clarendon, lieutenant d'Irlande. Après la révolution, il devint trésorier de l'hôpital de Greenwich. Les occupations de ces diverses fonctions, ses travaux littéraires, son assiduité aux séances de la Société royale, le soin de ses superbes jardins de Sayes-House, lui composèrent une vie laborieuse et honorable. Il eut l'honneur de voir sa magnifique résidence de Sayes-House occupée quelque temps par le czar Pierre I^{er}, lorsqu'il vint étudier à Deptford l'art de construire des vaisseaux; mais il paya bien cher cet honneur par le dégât qu'éprouvèrent, en cette occasion, ses jardins chéris, et surtout cette *impénétrable haie de*

houx, qu'il a représentée comme *ce qu'il y avait de plus magnifique et de plus agreable sous le ciel*. Sa santé ne fut guère troublée que par les douleurs de la goutte. Il mourut le 27 février 1706, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On peut voir dans le Dictionnaire de Chauffepié la liste de ses ouvrages, qui sont au nombre de vingt-six; nous en indiquerons les plus importants: I. *Fumifugium, ou les Inconvénients de l'air et de la fumée de Londres dissipés*, Londres, 1661, in-4^o; II. *Tyrannus, ou la Mode, discours sur les lois contre le luxe*, ibid. 1661, in-8^o; III. *Sculptura, ou l'Histoire et l'Art de la chalcographie et de la gravure en cuivre*, avec une liste des maîtres les plus renommés et de leurs ouvrages: on y a joint une nouvelle manière de graver, en demi-teinte, communiquée à l'auteur par S. A. le prince Rupert, ibid. 1663, in-8^o; 1755, avec les dernières corrections et additions de l'auteur (rare). Ce traité faisait partie d'un grand ouvrage qu'il abandonna, et qui devait avoir pour titre: *Histoire générale de toutes les professions*. IV. *Sylva, ou Discours sur les forêts et sur la propagation des bois de charpente dans les états de S. M.*; suivi de *Pomona, ou Essai sur les arbres fruitiers, relativement au cidre*, Londres, 1664, 1669, 1679, 1705, 1729, in-fol. André Hunter, médecin distingué, en donna en 1776 (York, in-4^o) une édition nouvelle, précédée de la vie de l'auteur, accompagnée de notes judicieuses de l'éditeur, avec le portrait d'Evelyn par Bartolozzi, et 59 gravures. Cette édition a été réimprimée elle-même plusieurs fois, 1786, 1801, avec la *Terra d'Evelyn*; enfin, en 1814, après la mort de Hunter, avec de nouvelles et dernières corrections.

dernier, et une notice sur sa Sylva est le plus célèbre ouvrage d'Evelyn. On peut juger de l'impulsion qu'il donna à la culture en apprenant que deux mille arpents de bois de charpente, destinés à servir de matériaux pour la construction de la plupart des vaisseaux qui, dans la dernière guerre, donnèrent des lois au commerce entier. » V. *Les Emplois et la Vie active préférés à l'étude*, en réponse à un *Essai* récemment publié (par sir George Mackenzie), Londres, 1667, in-8°. *Histoire des trois derniers fauconniers : Padre Ottomano, met Bey et Sabbattai Sévi*, un court exposé des fondements de l'occasion de la guerre présente entre les Turcs et les Vénitiens; ainsi que la cause de l'extirpation, de la destruction et de l'exil définitif des Perses de l'empire de Perse, Londres, 1668, in-8°. Les auteurs des *Eruditorum Lipsiensium*, en parlant de cet ouvrage, en remarquaient que le prétendu met Bey était alors à Leipzig. *De la Navigation et du Commerce; de leur origine et de leurs progrès*, Londres, 1674, in-8°. *Terra*, discours philosophique sur la terre, relative à sa culture, sa végétation, et à la propagation

des plantes, 1675, in-fol. et in-8°. Cet ouvrage fut écrit d'après l'invitation de la Société royale, et eut des éditions multipliées. André Hunter le réimprima en 1778 in-8°, en y ajoutant des remarques; et en 1801, avec la Sylva. IX. *Mundus muliebris*, ou *la Toilette des Dames*, ouvrage burlesque, avec le *Dictionnaire des Précieuses*, compilé en faveur du beau sexe, ibid. 1696, in-8°. X. *Numismata*, ou *Discours sur les médailles*, auquel est jointe une digression sur la physiognomie, ibid. 1697, in-fol., enrichi d'un grand nombre de figures de médailles modernes. M. Pinkerton, dans son *Essai sur les médailles*, s'est exprimé sur les ouvrages d'Evelyn en général, mais particulièrement sur celui-ci, d'une manière extrêmement dure, sans en être plus juste. XI. *Acetaria*, ou *Traité des salades*, ibid., 1698, in-8°. Ce fut le dernier ouvrage qu'il publia. On a d'Evelyn plusieurs traductions d'ouvrages français sur les arts, traductions qu'il a accompagnées de notes, et qui ont le mérite assez rare d'une grande connaissance des matières qui y sont traitées. Il a laissé des ouvrages en vers; mais le suffrage même de Waller n'a pu lui assurer une réputation comme poète. Son style en prose est clair, facile, pittoresque et animé. Il cultivait aussi l'art de la gravure; on a encore de lui sept eaux fortes des environs de Naples et de quelques autres sites de la Campanie et de l'Angleterre. Ce fut lui qui engagea lord Howard, depuis duc de Norfolk, à faire présent à l'université d'Oxford des marbres de Paros, ou marbres d'Arundel, que ce lord tenait de la succession de Thomas, comte d'Arundel, son frère. Il obtint aussi la bibliothèque d'Arundel pour la Société royale. Granger, dans

l'Histoire biographique d'Alfred, lui a donné le surnom de *anglais*. — Jean EVELYN, né en 1654, à Sayes-House, et élevé à Oxford, a publié quelques traductions du grec, du latin et du français, entre autres la traduction, en vers anglais, des *Jardins*, du P. Rapin (1673, in-8°), faite à dix-neuf ans; et plusieurs pièces de vers fort estimées, dont deux, la *Vertu* et le *Remède d'amour*, sont imprimées dans les *Mélanges* de Dryden. Il fut un des commissaires du revenu en Irlande, et mourut le 24 mars 1699. S—D.

EVEMERE (1), dont la patrie ne nous est pas bien connue, quoiqu'il paraisse qu'il fût né dans la Sicile, était contemporain de Cassandre, roi de Macédoine, qui avait beaucoup d'amitié pour lui. Il avait écrit un ouvrage qui ne visait à rien moins qu'à sapper la religion païenne dans ses fondements. Il prétendait, dans le cours de ses voyages, avoir visité une île voisine de l'Arabie, nommée Panchée, dont les habitants étaient distingués par leur piété. Sur une montagne élevée de cette île était un temple de Jupiter Triphylien; on y voyait une colonne d'or sur laquelle étaient écrites, en caractères panchéens, la vie et les actions d'Uranus, Saturne, Jupiter et de tous les autres dieux qui avaient été les uns rois de cette île, et les autres des personnages puissants attachés à leur service; leur mort y était aussi racontée, ce qui détruisait toute idée de leur divinité. Les épicuriens donnèrent une grande célébrité à cet ouvrage, et le poète Ennius le traduisit en latin. Mais cette île Panchée n'a jamais existé, comme l'avaient très bien remarqué Callimaque, Eratosthène et Polybe, et il est évident qu'E-

(1) C'est ainsi que Cicéron écrit ce nom.

ce voyage pour
lées sur la reli-
pendant en con-

qu'il fut athée, comme l'ont fait
ces auteurs; il pouvait en être
en Dieu, sans croire à toutes
absurdités de la mythologie. On
re quelques extraits de cet ouvrage
le V°. Livre de Diodore de Sicile
et dans les Pères de l'église qui
écrit contre les payens. Les frag-
ts de la traduction d'Ennius sont
ablés dans le recueil de Columan
y. ENNIUS). C—A.

VÈQUE, Voy. LÈVÈQUE.
VERAERTS, EVERARD, ou
GLARD (GILLES), né à Berg-op-
z, exerça la médecine à Anvers,
ou il publia, en 1585, deux petits vol-
in-16, intitulés, l'un: *De herba panno-*
cea quam alii tabacum, alii petus
au nicotianam vocant, brevis com-
parariolus, quo admiranda et
præcursus divinus hujus perusæ stir-
facultates et usus explicantur;
re: Compendiosa narratio de un-
taxi radicis mechoacan. Ces deux
nographies furent réimprimées ob-
vement en 1587, avec d'autres
seules, tels que celui de Gerol-
Berghen, sur la préservation de
este; celui de Giovanni, sur les
èdes hétéroardiques; ceux de Ga-
len, sur la thériaque et sur les anti-
dotes. Ces pièces hétérogènes ont été
avec raison bannies de la troisième
ion, Utrecht, 1644, in-12; et
r placées par des écrits plus utiles
à celui d'Everaerts. On y trouve
la curieuse *Tabacologie* de Jux-
ander; les *Lettres* de Guillaume
der Meer, de Just Raphelen, d'An-
n Falkenburg, sur le tabac; le
ocapnus de Jacques P., roi d'An-
erre. — EVERAERTS (Martin), né
in, né à Bruges,
VETS, des *Eplé-*

obrides météorologiques, en latin, qui furent continuées à Heidelberg, jusqu'en 1615. — EVERAERTS (Ant.), médecin et conseiller de Middlebourg en Zélande, sa patrie, cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et surtout l'anatomie, avec beaucoup de succès. Attiré à Anvers par une vente de tableaux, dont il était grand amateur, Everaerts mourut dans une esquinancie peu de jours après son arrivée dans cette ville, le 28 avril 1679. Les ouvrages qu'il a laissés sont en fort petit nombre et très peu volumineux : I. *Novus et genuinus generis brutique animalis exortus*, Middelbourg, 1661, in-12. Cet ouvrage fut réimprimé à Leyde, en 1686, avec la *Microcosmographie* de Stockhousen, sous le pseudonyme : *Cosmologiae Historica naturalis, seu novae genuina animalium generatio, ratione accuratissima corporis humani delineatio anatomica*. L'auteur eut grand compte de diverses expériences qu'il a faites sur des lapins, pour rendre quelques lumières sur le mystère impénétrable de la génération. II. *De venis à tenobris affulsis ex viscerum gangliosi partibus enucleatione*; Middlebourg, 1661, in-12. III. *Antiqui verbi rocrudescens per suetricem induci cum gallico vel indico colatione, atque utriusque origo, indole, ac perfecta præcipue, tuta et sounda curatio*, Middlebourg, 1661, in-12. Ce petit traité de 84 pages, contient plusieurs réflexions sages et judicieuses, plusieurs préceptes utiles sur l'origine de la syphilis, sa propagation par la succion, et la meilleure méthode curative : il a été traduit en hollandais et en allemand. C. — EVERARD (ANGZ), peintre, dit *Flamand*, parce que son père était de la Flandre, naquit à Brescia, le 15 août 1647. Il d'abord élève de Jean

de Hert, peintre d'Anvers; puis il passa à l'école de François Monti, dit le *Bressan*, dont il s'appropriâ la manière et le coloris. Jaloux de perfectionner son talent, il se rendit à Rome pour y étudier les ouvrages des grands maîtres, particulièrement les *batailles du Bourguignon*. Après deux ans de travaux assidus il revint dans sa patrie, où le mérite de ses productions et les agréments de son esprit lui procurèrent beaucoup de succès; il n'en jouit que peu de temps, et mourut dans sa 31^e année. V — T.

EVERARDI (NICOLAS), en hollandais, *Klaas Everts*, né à Grypskerke, en Zélande, a été un des meilleurs jurisconsultes et des magistrats les plus distingués de son temps. Après avoir fait de bonnes études à Louvain, il y fut créé docteur en droit en 1493, et il y professa lui-même cette science pendant quelque temps. En 1498 il passa comme juge pour les affaires ecclésiastiques à Bruxelles, fut nommé ensuite chanoine de la collégiale de St.-Gui à Anderlecht, doyen de Ste.-Gudule de Bruxelles, conseiller de la cour suprême de justice des Pays-Bas à Malines, et enfin, en 1509, président de la haute cour de justice de Hollande et de Zélande, à La Haye. Il remplit, pendant dix-huit ans, ce dernier ministère avec la plus honorable réputation de talent et de probité. Ce fut par sa bouche qu'en 1515 Charles-Quint, qui n'était encore que prince-royal d'Espagne, annonça aux Etats de Hollande son dessein de se faire inaugurer comte de Hollande, à Dordrecht. Ce prince le rappela ensuite à Malines, et il mourut dans cette ville, à l'âge de soixante-dix ans, en 1532, laissant huit enfants, dont cinq fils, qui tous ont été des hommes de mérite, mais parmi lesquels on distingue surtout le célèbre poète latin

Jean Second, et ses deux frères Nicolas Gradius et Adrien Marius. Leurs productions poétiques latines ont été réunies dans le recueil intitulé : *Trium fratrum belgarum poemata et effigies*, Leyde, 1612. Nicolas Everardi est auteur de *L. Topica juris, sive loci argumentorum legales*, dont la première édition est de Louvain, 1516, in-fol., et qui ont été réimprimés plusieurs fois. II. *Consilia sive responsa juris*, Louvain, 1554; Jacques Molengrave les a réimprimés avec des additions en 1577, et ils ont eu encore d'autres éditions. M — ON.

EVERDINGEN (CESAR VAN), peintre hollandais, né à Alémaer, en 1606, et élève de Jean van Bronkhorst, peignit avec distinction le portrait et l'histoire; il fut aussi un des habiles architectes de son temps. Plusieurs tableaux de ce maître, exécutés pour sa ville natale, s'y font remarquer par le mérite de la couleur et du dessin, et par le feu de leur composition. Il mourut en 1679. — EVERDINGEN (Aldert van), frère du précédent, naquit à Alémaer, en 1621, avec les plus heureuses dispositions pour la peinture. Roelant Savery et Pierre Molyne lui donnèrent les premières leçons de cet art; mais ils furent bientôt égalés et même surpassés par un tel élève. La nature devint ensuite son unique guide. Plusieurs voyages qu'il fit dans le nord et sur la mer Baltique exaltèrent son imagination; et comme elle était secondée en lui par une exécution prompte et facile, il recueillit un grand nombre de vues les plus pittoresques qui lui inspirèrent cette variété piquante qu'on admire dans ses tableaux. Il excella principalement dans le paysage, et il l'ornait de figures et d'animaux bien dessinés. Ses Marines et ses Tempêtes, rendues avec une vérité effrayante, le rangent aussi

parmi les meilleurs peintres de ce genre, et rappellent qu'il est la gloire de former Louis Bakhuisen. Personne n'a mieux représenté la limpidité des eaux, leur chute, ou leur bouillonnement à travers les rochers; ses ciels orageux sont surprenants; le mérite de la couleur, la fidélité des détails, l'entente et le jeu des lumières, le bon goût du dessin, tout enfin dans ses productions démontre le peintre observateur de la nature. Ses études au crayon ou coloriées sont très recherchées; il en a gravé à l'eau forte une suite précieuse d'environ cent planches. Ses tableaux sont devenus rares, parce que beaucoup ont été attribués à Ruysdael, par l'effet de la vogue justement accordée à ce dernier, et par la supercherie des marchands. Mais si les ouvrages d'Everdingen n'ont pas une valeur aussi grande dans le commerce que ceux de son école, ils méritent autant d'estime aux yeux des connaisseurs. La galerie de Louvre possède deux beaux paysages de ce maître, dont l'un représente des *Chasseurs au pied des Montagnes du Tyrol, sur le bord d'un torrent*; et l'autre, un *Site agreste et sauvage, avec rochers, bois de sapins et ciel orageux*. Ce peintre habile mourut dans sa patrie en 1675, à l'âge de cinquante-quatre ans; il fut toujours considéré pour ses talents, ses bonnes mœurs et son instruction, et à ces titres il obtint la place de diacre de l'église réformée. Il laissa trois fils, dont deux se distinguèrent dans la peinture. — On doit encore mentionner ici Jean EVERDINGEN, frère et élève des précédents, né dans la même ville, et qui peignit d'une manière très agréable des objets inanimés. Malheureusement ses tableaux sont en très petit nombre, parce qu'il ne cultiva la peinture que pour son plai-

qu'il sacrifia l'amour des arts
voirs et aux occupations de
procureur qu'il exerçait avec

V — T

ERS (ORNON-JUST), né le 28
1728, à Iber, dans le diocèse
eck se rendit en 1750 à Ber-
il consacra trois années à l'é-
de la chirurgie. Après avoir
quelque temps cette profession
ns les hôpitaux, il fut nommé
ien-major d'un régiment ba-
1, et devint par la suite chirur-
lique, emploi qu'il exerça jus-
mort, arrivée le 17 janvier
Evers a beaucoup écrit; mais
le ses ouvrages ne s'élève au-
de la médiocrité. Incapable de
par un mérite transcendant,
a voulu éblouir par des titres
ax, par des promesses men-
s : I. *Nouvelles observations
riences propres à enrichir la
ine et la chirurgie* (en alle-
, Götingue, 1787, in-8°.
tte mince brochure n'est pas
nent dépourvue d'intérêt; seu-
elle devait être présentée sous
me plus modeste. II. *Instruc-
tative sur la conduite que
ûr le chirurgien appelé devant
unaux pour des blessures qui
u ressort de la médecine lé-
n allemand*), Stendal, 1791,
Evers établit une règle générale
un seul fait qui lui est parti-
Fort de l'approbation de la Fa-
léva, il plaide vivement sa
cause contre le docteur Læhr.
*ir les obstructions viscérales
ernand*), Stendal, 1794, in-8°.
uscule, de vingt-quatre pages,
ferme rien de neuf ni d'impor-
n dirait que le principal but de
a été de prôner une guérison
sur un haut et puissant per-
e. Prodigieusement jaloux de

11.

se faire remarquer, Evers a rempli
de ses Mémoires les recueils périodi-
ques. On en trouve dans la *Collec-
tion médico-chirurgicale* de J. F. Hen-
kel, dans les *Mélanges* de Schmuc-
ker, dans la *Gazette médicale* de Rei-
chard, dans la *Bibliothèque chirur-
gicale* de Richter, dans le *Magasin
de Hanovre*, dans les *Actes de l'A-
cadémie des curieux de la nature*,
etc. Il suffira d'en signaler quelques-
uns, et de choisir les moins insigni-
fiants : I. *Observations sur la teigne*,
traduites et insérées dans le *Journal
de chirurgie* de Desault, dans le
Journal physico-médical italien de
Brugnatelli, etc. Evers examine et
discute assez judicieusement les mé-
thodes curatives généralement em-
ployées; il s'élève avec raison contre
la barbare calotte de poix de Bourgo-
gne, et propose un emplâtre de gomme
ammoniaque dissoute dans le vinaigre;
ce moyen est réellement avantageux.
II. *Sur une carie de la portion pier-
reuse de l'os temporal gauche*; III.
*Sur l'efficacité de la belladone con-
tre les obstructions de la matrice*,
la mélancolie et la manie. IV. *Des-
cription et figure d'un bandage pour
la fracture de la rotule*. V. *Des-
cription et figure d'une machine
simple et économique propre à ré-
duire les luxations de l'humérus*. C.

EVERTSEN. A l'époque la plus
honorable pour la marine hollandaise,
durant la seconde moitié du 17^e. siè-
cle, cette famille, originaire de la Zé-
lande, a été une pépinière de marins
des plus distingués, d'hommes qui,
compagnons et émules des Ruiter, des
Tromp, des Wassenaer, faisaient res-
pecter de toutes les nations, et sur
toutes les mers, le pavillon hollandais.
On en jugera par ce trait, peut-
être unique dans l'histoire : Jean
Evertsen, lieutenant-amiral, retiré du

service depuis un an, écrit aux États de Zélande, quand son frère, le lieutenant-amiral Corneille Evertsen eut été tué dans la sanglante bataille du 11 au 15 juillet 1666, contre la flotte anglaise, « qu'il avait le plus grand désir de reprendre ses fonctions, et de se dévouer pour sa patrie, comme l'avaient fait son père, quatre de ses frères, et un de ses fils, tous morts au lit d'honneur en combattant les ennemis de l'état. » Les vœux de ce brave furent comblés. Remis en activité de service, il eut, le 4 août de la même année, une jambe emportée à son bord, et ne survécut pas à sa blessure. Les États de Zélande lui firent ériger, ainsi qu'à son frère Corneille, un monument commun dans l'église de Saint-Pierre à Middelbourg. Le vice-amiral Corneille Evertsen, fils de Jean, mort en 1679, et le lieutenant-amiral Gédéon Evertsen, mort en 1721, fils d'un autre Corneille, aussi lieutenant-amiral, ont été recueillis dans la même sépulture d'honneur.

M—ON.

EVHEMERE. Voy. EVEMERE.

EVILMERODACH, roi de Babylone, que Ptolémée, dans son *Canon*, nomme *Iivarodamus*, monta sur le trône, après la mort de Nabuchodonosor, son père, l'an 561 av. J.-C. Il tira Joachim, roi de Judée, de la prison où Nabuchodonosor l'avait fait mettre et le traita avec beaucoup d'humanité. Bientôt après Evilmerodach fut victime d'une conspiration tramée contre lui par Niriglissor, son beau-frère, et il fut tué, l'an 559 av. J.-C.

C—A.

EWALD ou EWALDT (BENJAMIN), né à Dantzig, le 28 octobre 1674, étudia la médecine à Königsberg, à Erfurt et à Halle. Ce fut à l'université de cette dernière ville qu'il reçut le doctorat, en 1697, sous la

présidence de Stahl, après avoir soutenu une thèse sur l'Impuissance. De retour à Königsberg, en 1701, Ewald y exerça l'art de guérir pendant quatre années, au bout desquelles il fut nommé professeur extraordinaire. La faculté de médecine l'admit dans son sein en 1707; et en 1718, il obtint à l'université une chaire de professeur ordinaire, qu'il occupa durant le court espace de quelques mois; car il fut enlevé par une mort prématurée, le 24 octobre 1719. Tous ses écrits consistent en minces dissertations; encore la plupart pourraient-elles être revendiquées par les candidats qui les ont défendues. Il suffira d'en signaler un petit nombre, et de placer au premier rang celles qui appartiennent propre à Ewald : I. *De medico practico dubitante an subtilitates curiosæ in praxi usum habeant*, 1701. L'auteur cherche à prouver que les détails minutieux de la fine anatomie ne sont pas d'une grande utilité pour la guérison des maladies. II. *Problematum medicorum specimen publica*, 1724 et suiv. Dans le second de ces programmes Ewald s'occupe de la circulation du sang, et d'hésite point à faire remonter jusqu'à Salomon une découverte dont s'honore le 17^e siècle. III. *De eunuchis ac ipodonibus*, 1707; c'est le discours inaugural que prononça Ewald pour son admission dans la faculté. IV. *De sanitate hominis morbosâ*, 1701. V. *De sanitate per mel et oleum conservandâ*, 1711.

C.

EWALD (JEAN), poète danois, naquit, en 1743, dans le duché de Sleswick. Son père, théologien sévère, lui donna une éducation très austère, qui irrita son ame ardente, sans le dompter. Placé dans un collège, il fit de bonnes études littéraires, mais les romans, les Légendes des Saints

Les sagas islandais, et les lutarques, excitèrent son âme à un tel point, qu'à peine âgé de dix ans, il se proposa pour les héros et les philosophes extraordinaires de l'antiquité. Un jour, dans l'intention de faire un voyage autour du monde. Pour la première fois, il voulut apprendre l'allemand, pour devenir l'apôtre de la religion chrétienne en Afrique; son vœu constant était d'entrer dans un régiment militaire. Ses parents le dissuadèrent de suivre les études qui, en Suède, ouvrent l'accès aux places militaires. C'est une carrière que le jeune Ewald était amoureux de la personne auprès de laquelle il se trouvait. Ne pouvant résister à son goût pour la guerre, où il se flattait de trouver un avancement rapide, il s'enfuit de Suède et s'enrôle à Hambourg comme soldat de la garde prussienne, arriva à Magdebourg, et fut rélégué dans un régiment d'infanterie. Il déserte, et devient sous-officier au service autrichien, où il était au milieu de la guerre de sept ans. Il signala sa valeur dans plusieurs combats, et on lui offrit un grade de capitaine, à condition qu'il se convertirait au catholicisme. Il ne put s'y résoudre, s'étant aperçu que nous ne sommes plus dans un siècle héroïque, mais dans une guerre ordinaire, un jour qu'il arriva pas rapidement au grade de général, il se laissa réclamer par ses parents désolés. Il retourna à Copenhague, il recommença humblement sa carrière théologique, lorsqu'un malheur fort ordinaire le fit bouleverser son âme trop

La personne qu'il aimait le mieux mourut en épousant un autre. Dès lors, plus de bonheur, plus de gloire, plus d'avenir pour Ewald;

il se livra tour-à-tour à la dissipation et à la mélancolie, ne cherchant qu'à passer au gré de ses fantaisies une vie qui n'avait plus de prix à ses yeux. A l'âge de vingt-trois ans, il ignorait encore sa vocation poétique; une cantate funèbre qu'il fut engagé à composer pour le roi Frédéric V, excita un enthousiasme universel; Ewald sentit alors renaître l'énergie de son âme, et résolut de chercher, dans le commerce des Muses, ces jouissances exaltées, et cet espoir de l'immortalité, dont son imagination était avide. Klopstock, qui vivait à Copenhague, devint son ami; Bernstorff fut son protecteur; et, après la chute de ce ministre, il trouva encore, dans le conseiller intime Carstens, un Mécène et un Aristarque à la fois. La société royale des belles-lettres l'encouragea par plusieurs prix. Malheureusement, les désagréments qu'il éprouvait dans sa famille, sa situation précaire, souvent très embarrassée, et les séductions d'une imagination aussi mobile que romanesque, lui firent, de la dissipation et du désordre, une seconde nature. Une maladie arthritique opiniâtre changea son existence en une longue série de souffrances; il y succomba, dans la 38^e année de sa vie (1781). Mais, au milieu de ces douleurs cruelles, il a produit une suite d'ouvrages poétiques, qui honoreront une littérature que conquiert, et que le Danemark place au rang de ses chefs-d'œuvre. L'ode et la tragédie sont les deux genres où Ewald a excellé. Sa *Mort de Balder*, est un de ses meilleurs ouvrages dramatiques. Ce sujet, tiré de la mythologie scandinave, a récemment été traité dans un genre plus rapproché de la tragédie grecque, et plus conforme au génie de l'Edda; mais la pièce d'Ewald reste seule au théâ-

crime au général Ewald de vaincu. Ewald, cependant, n'en moins que partisan de son souverain. On a de lui un ouvrage très estimé sur la guerre des légères. M—B—N. S (MR SYMONDS D'). Voy.

EXIMENO (D. ANTOINE), savant espagnol, et mathématicien, né à Balbastro, dans l'Aragon, fut envoyé à Salamanque, pour terminer ses études au collège des jésuites. Les succès qu'il obtint dans ses cours, lui méritèrent la confiance de ses maîtres, qui ne craignirent rien pour fixer parmi eux celui qui s'annonçait avec tant de talent. Après son admission dans l'ordre, il fut chargé d'enseigner les mathématiques, science pour laquelle il avait montré, dès son enfance, un goût particulier. Lors de la suppression de l'école militaire de Séville, on le nomma professeur de mathématiques en 1762, par un Discours sur la nécessité d'étudier l'art de la guerre par principes. Il passa en Espagne, à la suppression des jésuites, et vint à Rome, où il continua d'enseigner tous ses moments à l'école des sciences. Il était lié d'amitié avec les savants les plus distingués ; ses talents et ses qualités lui avaient acquis une estime générale. La plupart des littéraires de l'Italie s'empressèrent de l'admettre dans leur académie : il était connu dans celle de Madrid, sous le nom d'*Aris-Megareo*. Il mourut à Rome, le 20 mai, à l'âge de 66 ans. Les principaux ouvrages de D. Eximeno sont : *Historia militar de España*, Séville, 1769, in-4°. C'est une Histoire de six grands capitaines espagnols,

Les critiques de cette nation s'accordent à dire qu'elle est écrite avec impartialité, et que le style en est excellent. II. *Manual del artillero*, ibid., 1772, in-8°. ; estimé. III. *Dell' Origine et delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4°. C'est l'Ouvrage qui fait le plus d'honneur à Eximeno, et celui qui a le plus contribué à étendre sa réputation dans l'Europe. Il y établit solidement que, le but de la musique étant de flatter l'oreille, c'est à tort qu'on a cherché le principe de cet art dans des combinaisons purement mathématiques. Il relève, avec autant de force que de goût, les erreurs dans lesquelles sont tombés, à cet égard, Euler, Rameau et d'Alembert. Le système musical d'Eximeno, fondé sur la prosodie, et applicable aux différentes langues parlées en Europe, a trouvé partout de nombreux partisans. IV. *Dubbio di D. Antonio Eximeno sopra il Saggio fondamentale pratico di contrapunto del R. padre maestro Giamb. Martini*, Roma, l'anno del Giubileo, 1775, in-4°. Peu de temps après que D. Eximeno eût publié l'ouvrage précédent, le célèbre P. Martini fit paraître son *Essai fondamental et pratique de contrepoint*, dans lequel il prit pour base de cette science le *Canto-fermo*, ou le plain-chant. Il y attaqua l'opinion d'Eximeno sur le contrepoint des anciens Grecs, et sa théorie était d'ailleurs positivement contraire à celle du savant espagnol. Celui-ci combat dans ce nouvel ouvrage le système du P. Martini. Le doute qu'il se propose d'y résoudre, est, dit-il dans sa préface, de savoir si le P. Martini a publié l'*Essai fondamental* comme un contre-poison du sien, ou comme un témoignage

nété et aux bonnes mœurs. On a fait un livre intitulé : *Prophéties d'Ève*, prétendu composé par l'ange Bazel, précepteur d'Adam; enfin il n'est point de folies auxquelles l'esprit humain ne se soit abandonné au sujet de nos premiers parents, dont l'histoire toutefois est racontée avec une si belle et si noble simplicité dans nos livres saints (Voy. ADAM). L—Y.

EVEILLON (JACQUES), naquit à Angers, en 1572, d'une famille considérable, et à laquelle l'échevinage de cette ville avait valu la noblesse. Après de bonnes études, il professa la rhétorique à Nantes, à un âge où, communément soi-même, on a encore besoin de maîtres. Ayant embrassé l'état ecclésiastique et pris l'ordre de prêtrise, il fut successivement pourvu de différents bénéfices, et d'emplois qui pourtant ne lui firent point négliger l'étude; il s'était au contraire appliqué, avec beaucoup d'assiduité, à celle de l'histoire ecclésiastique, des conciles, des pères et du droit canon, et y avait acquis des connaissances qui lui valurent la confiance de son évêque (M. Fouquet). Ce prélat le fit son grand-vicaire, et le chargea de la réformation du bréviaire et du rituel d'Angers; travail dont Eveillon s'acquitta avec succès. M. Charles Miron ayant succédé à M. Fouquet, ce prélat eut des différends avec le chapitre, qui crut ne pouvoir mieux faire que de remettre ses intérêts entre les mains d'un homme aussi éclairé que l'était Eveillon. Il composa tous les mémoires relatifs à ces affaires. M. Claude de Reuil, qui succéda à M. Miron, honora également Eveillon de son estime et de sa confiance, se déchargeant sur lui des affaires les plus importantes et de la direction de tous les monastères de filles du diocèse. Il jouit du même crédit et de la

même autorité sous le gouvernement de M. Henri Arnould, devenu évêque d'Angers après M. de Reuil; non seulement Eveillon suffisait à toutes ces occupations, mais il savait si bien distribuer son temps, qu'elles ne l'empêchaient point d'être assidu à tous les offices, et même de composer des ouvrages. Il fit, en 1645, un voyage à Rome avec Philippe Galet, réformateur de l'abbaye de la Toussaint d'Angers. Aussi modeste que charitable, il avait banni de sa maison non seulement le luxe, mais même les simples et plus ordinaires commodités de la vie, pour être en état de faire plus d'aumônes. Un jour qu'on s'étonnait qu'il n'eût point de tapisseries dans son appartement, il répondit : « Quand je rentre chez moi, les murs » ne me disent pas qu'ils ont froid; » mais je rencontre à ma porte des » pauvres qui sont nus et tremblants, » et qui me demandent des vêtements. » Sa bibliothèque était la seule chose de quelque valeur qu'il possédât; il la légua aux jésuites de la Flèche, et donna tout le reste aux pauvres. Il mourut au mois de décembre 1651, âgé de soixante-dix-neuf ans; il est auteur des ouvrages suivants : I. *Réponse aux Factans de M. Miron, évêque d'Angers, pour le Chapitre de la cathédrale de cette ville*. Cette pièce est recherchée; II. *De Processionibus ecclesiasticis liber, in quo eorum institutio, significatio, ordo et ritus explicantur*, Paris, 1641, in-8°. L'ouvrage est précédé d'un beau mandement de M. Reuil, évêque d'Angers; III. *De rectâ Psallendi ratione*, la Flèche, 1646, in-4°, livre où respire l'esprit ecclésiastique, et qui devrait être le manuel des chanoines; IV. *Traité des Excommunications et des Monitoires*, Angers, 1651,

y en a une seconde édition, 1672. Dans ce livre, le plus grand de ceux qu'il a composés, et qui est dédié à Henri IV, le but de l'auteur est de combattre le sentiment de ceux qui prétendent que l'excommunication ne produit rien, qu'après la fulmination de la sentence, c'est-à-dire, après les conditions canoniques. Ce livre, Eveillon ne s'en tient point à la simple exposition de la matière à fond, et traite soigneusement ce qu'ont écrit cet égard les principes du droit, l'autorité des canonistes, des Pères, et la pratique de l'Église. Cet ouvrage, bien écrit, didactique, plein de choses, mais où l'auteur s'est un peu trop arrêté à des subtilités et à des formalités, et a négligé l'ancien droit et l'usage de l'Église des premiers siècles; *logia capituli Andegavensium sancto Renato episcopo suo, s. disputationem duplicem de Launoy*, 1650, in-8°. donna lieu à cette Apologie, où l'auteur fut chargé par son charme de deux dissertations de Jean Launoy, dans l'une desquelles ce dernier prétend que St. Grégoire de Nazonce n'est pas l'auteur de la vie de St. René, et traite dans l'autre de tout ce qui est rapporté de St. René de la résurrection sept ans après sa mort, et même de l'existence de St. René. Eveillon défend la tradition; il faut que ses raisons, présentées à Angers, aient prévalu sur celles de Launoy, puisque Henri Arnauld, évêque, ayant fait, peu de temps après, réformer le bréviaire de St. René, y a conservé ce qui restait de St. René. Eveillon avait probablement une traduction en française de cette Apologie, pour la satis-

faction de ceux qui n'entendent point le latin, et Menage dit qu'il l'a faite. Cependant elle n'a point paru, peut-être parce qu'Eveillon, mort l'année suivante, n'a pas eu le temps ou de l'achever, ou de la publier. —Y.

EVELYN (JEAN), savant anglais, d'une très ancienne famille du comté de Salop, naquit en 1620 à Wolton, dans le comté de Surrey. Il reçut sa dernière éducation à Oxford, et s'appliqua ensuite à l'étude des lois au collège de Middle-Temple. Il passa en Hollande en 1641, et y servit quelque temps dans un régiment anglais. De retour en Angleterre après le premier éclat de la guerre civile, il obtint du roi, en 1644, la permission de voyager pour son instruction. Il parcourut une partie de l'Europe, s'arrêta particulièrement en Italie pour s'y perfectionner dans la connaissance des arts et de l'antiquité, et revint en Angleterre en 1651. Il avait épousé à Paris, en 1647, une de ses compatriotes. Possesseur d'une grande fortune, éloigné par ses opinions de se mêler des affaires d'un gouvernement que dirigeait Cromwell, il se retira à la campagne pour s'y livrer paisiblement à ses études. Il avait déjà commencé et continua à se faire connaître par plusieurs écrits, entre autres par une traduction en vers du premier livre de Lucrèce (Londres, 1656, in-8°), accompagnée d'un commentaire sur ce livre et ornée d'un frontispice dessiné par sa femme. Il avait fortifié en Italie son goût pour les arts, et en avait rapporté celui des jardins, qu'il manifesta toute sa vie et par ses écrits, et par l'attention constante qu'il donnait à soigner et à embellir ceux de Sayes-House, bien près de sa femme près de Deptford, dans le comté de Kent, et sa résidence favorite. Mais en 1659, après la mort

d'Olivier Cromwell et l'expulsion de Richard, il crut devoir sortir de sa retraite pour contribuer autant qu'il lui serait possible, par sa conduite et ses écrits, à fortifier le mouvement qui commençait à reporter la nation vers la royauté. Il fit paraître plusieurs ouvrages tendant à donner une idée favorable de Charles II, en même temps qu'il travaillait efficacement à lui ramener ceux des officiers de l'armée avec lesquels il avait conservé quelques relations. Aussitôt après la restauration, il fut présenté à Charles II, qui lui donna des marques d'estime et de confiance, et lors de la formation de la société royale en 1662, ce prince l'en nomma un des premiers membres. A l'ouverture de la guerre contre les Hollandais, en 1664, il fut un des commissaires chargés du soin des malades et des blessés. Il fit partie de la commission qui dirigea la réédification de la cathédrale de Saint-Paul à Londres, et fut membre du conseil de commerce nouvellement institué. Sous le règne de Jacques, il fut un des commissaires nommés pour faire les fonctions de chancelier (*lord privy seal*) en l'absence du comte de Clarendon, lieutenant d'Irlande. Après la révolution, il devint trésorier de l'hôpital de Greenwich. Les occupations de ces diverses fonctions, ses travaux littéraires, son assiduité aux séances de la Société royale, le soin de ses superbes jardins de Sayes-House, lui composèrent une vie laborieuse et honorable. Il eut l'honneur de voir sa magnifique résidence de Sayes-House occupée quelque temps par le czar Pierre I^{er}, lorsqu'il vint étudier à Deptford l'art de construire des vaisseaux; mais il paya bien cher cet honneur par le dégât qu'éprouvèrent, en cette occasion, ses jardins chéris, et surtout cette *impénétrable haie de*

houx, qu'il a représentée comme *ce qu'il y avait de plus magnifique et de plus agréable sous le ciel*. Sa santé ne fut guère troublée que par les douleurs de la goutte. Il mourut le 27 février 1706, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On peut voir dans le Dictionnaire de Chauffepié la liste de ses ouvrages, qui sont au nombre de vingt-six; nous en indiquerons les plus importants : I. *Fumifugium, ou les Inconvénients de l'air et de la fumée de Londres dissipés*, Londres, 1661, in-4^o; II. *Tyrannus, ou la Mode, discours sur les lois contre le luxe*, ibid. 1661, in-8^o; III. *Sculptura, ou l'Histoire et l'Art de la chalcographie et de la gravure en cuivre, avec une liste des maîtres les plus renommés et de leurs ouvrages*; on y a joint une nouvelle manière de graver, en demi-teinte, communiquée à l'auteur par S. A. le prince Rupert, ibid. 1661, in-8^o; 1755, avec les dernières corrections et additions de l'auteur (racc.). Ce traité faisait partie d'un grand ouvrage qu'il abandonna, et qui devait avoir pour titre : *Histoire générale de toutes les professions*. IV. *Sylva, ou Discours sur les forêts et sur la propagation des bois de charpente dans les états de S. M.*; suivi de *Pomona, ou Essai sur les arbres fruitiers, relativement au cidre*, Londres, 1664, 1669, 1679, 1703, 1729, in-fol. André Hunter, médecin distingué, en donna en 1776 (York, in-4^o) une édition nouvelle, précédée de la vie de l'auteur, accompagnée de notes judicieuses de l'éditeur, avec le portrait d'Evelyn par Bartolozzi, et 59 gravures. Cette édition a été réimprimée elle-même plusieurs fois, 1786, 1801, 1814, après la mort de Hunter, avec de nouvelles et dernières corrections.

dermier, et une notice sur sa *Sylva* est le plus célèbre ouvrage d'Evelyn. On peut juger par l'impulsion qu'il donna à la culture en apprenant que deux mille arbres à bois de charpente, parler d'un grand nombre d'arbres de toute espèce, furent plantés en Angleterre dans le seul comté de Middlesex qui s'écoula entre la première et la deuxième éditions. Ce fait inspira au docteur Hunter, qui dans sa vie s'est montré très modeste lui-même, un mouvement d'ornementation que ses compatriotes mêmes ont trouvé outré. « On ne peut pas penser, dit-il dans sa préface, que c'est à cette époque que furent plantés les chênes qui ont servi à la construction de la plupart des vaisseaux qui, dans la dernière guerre, donnèrent des lois au monde entier. » V. *Les Emplois de la Vie active préférés à la Vie oisive*, en réponse à un *Essai sur le Commerce* (par sir George Kneller), Londres, 1667, in-8°. *Histoire des trois derniers favoris de l'empereur : Padre Ottomano, Mehmet Bey et Sabbataï Sévi*, un court exposé des fondements de la religion de la guerre présente des Turcs et les Vénitiens; ainsi que la cause de l'extirpation, de la décadence et de l'exil définitif des Juifs hors de l'empire de Perse, Londres, 1668, in-8°. Les auteurs des *Eruditorum Lipsiensium*, en ont fait un compte de cet ouvrage en 1670, remarquaient que le prétendu Mehmet Bey était alors à Leipzig. *De la Navigation et du Commerce; de leur origine et de leurs progrès*, Londres, 1674, in-8°. *Terra*, discours philosophique sur la terre, relative à sa culture et à sa végétation, et

des plantes, 1675, in-fol. et in-8°. Cet ouvrage fut écrit d'après l'invitation de la Société royale, et eut des éditions multipliées. André Hunter le réimprima en 1778 in-8°, en y ajoutant des remarques; et en 1801, avec la *Sylva*. IX. *Mundus muliebris*, ou *la Toilette des Dames*, ouvrage burlesque, avec le *Dictionnaire des Précieuses*, compilé en faveur du beau sexe, ibid. 1696, in-8°. X. *Numis mata*, ou *Discours sur les médailles*, auquel est jointe une digression sur la physiognomie, ibid. 1697, in-fol., enrichi d'un grand nombre de figures de médailles modernes. M. Pinkerton, dans son *Essai sur les médailles*, s'est exprimé sur les ouvrages d'Evelyn en général, mais particulièrement sur celui-ci, d'une manière extrêmement dure, sans en être plus juste. XI. *Acetaria*, ou *Traité des salades*, ibid., 1698, in-8°. Ce fut le dernier ouvrage qu'il publia. On a d'Evelyn plusieurs traductions d'ouvrages français sur les arts, traductions qu'il a accompagnées de notes, et qui ont le mérite assez rare d'une grande connaissance des matières qui y sont traitées. Il a laissé des ouvrages en vers; mais le suffrage même de Waller n'a pu lui assurer une réputation comme poète. Son style en prose est clair, facile, pittoresque et animé. Il cultivait aussi l'art de la gravure; on a encore de lui sept eaux fortes des environs de Naples et de quelques autres sites de la Campanie et de l'Angleterre. Ce fut lui qui engagea lord Howard, depuis duc de Norfolk, à faire présent à l'université d'Oxford des marbres de Paros, ou marbres d'Arundel, que ce lord tenait de la succession de Thomas, comte d'Arundel, son frère. Il obtint aussi la bibliothèque d'Arundel pour la Société royale. Granger, dans

l'Histoire biographique d'Angleterre, lui a donné le surnom de *Peirese anglais*. — Jean EVELYN, son fils, né en 1654, à Sayes-House, et élevé à Oxford, a publié quelques traductions du grec, du latin et du français, entre autres la traduction, en vers anglais, des *Jardins*, du P. Rapin (1673, in-8°), faite à dix-neuf ans; et plusieurs pièces de vers fort estimées, dont deux, la *Vertu* et le *Remède d'Amour*, sont imprimées dans les *Mélanges* de Dryden. Il fut un des commissaires du revenu en Irlande, et mourut le 24 mars 1699. S—D.

EVERÈRE (1), dont la patrie ne nous est pas bien connue, quoiqu'il paraisse qu'il fût né dans la Sicile, était contemporain de Cassandre, roi de Macédoine, qui avait beaucoup d'amitié pour lui. Il avait écrit un ouvrage qui ne visait à rien moins qu'à sapper la religion païenne dans ses fondements. Il prétendait, dans le cours de ses voyages, avoir visité une île voisine de l'Arabie, nommée Panchée, dont les habitants étaient distingués par leur piété. Sur une montagne élevée de cette île était un temple de Jupiter Triphylien; on y voyait une colonne d'or sur laquelle étaient écrites, en caractères panchéens, la vie et les actions d'Uranus, Saturne, Jupiter et de tous les autres dieux qui avaient été les uns rois de cette île, et les autres des personnages puissants attachés à leur service; leur mort y était aussi racontée, ce qui détruisait toute idée de leur divinité. Les épicuriens donnèrent une grande célébrité à cet ouvrage, et le poète Ennius le traduisit en latin. Mais cette île Panchée n'a jamais existé, comme l'avaient très bien remarqué Callimaque, Eratosthène et Polybe, et il est évident qu'E-

(1) C'est ainsi que Cicéron écrit ce nom.

ce voyage pour
lées sur la reli-
pendant en con-
qu'il fut athée, comme l'ont fait
ces auteurs; il pouvait en effet
en Dieu, sans croire à toutes
absurdités de la mythologie. On
quelques extraits de cet ouvrage
le V^e. Livre de Diodore de Si-
et dans les Pères de l'église qui
crit contre les payens. Les frag-
s de la traduction d'Ennius sont
semblés dans le recueil de Columas
(Voy. ENNIUS). C—A.

EVÈQUE, Voy. LÈVÈQUE.
VERAERTS, EVERARD, ou
GIARD (GILLES), né à Berg-op-
exerça la médecine à Anvers,
ou il publia, en 1585, deux petits vol.
16, intitulés, l'un: *De herbâ pan-*
quam alii tabacum, alii petun-
nicotianam vocant, brevis com-
mentariolus, quo admirandæ ac-
quis divinæ hujus peruanæ stir-
pis facultates et usus explicantur;
l'autre: Compendiosa narratio deum
et praxi radicis mechoacan. Ces deux
nographies furent réimprimées en-
vement en 1587, avec d'autres
eules, tels que celui de Gerard
Berghen, sur la préservation de
este; celui de Giovanni, sur les
des bézoardiques; ceux de Ga-
sur la thériaque et sur les au-
s. Ces pièces hétérogènes ont été
avec raison bannies de la troisième
on, Utrecht, 1644, in-12; et
placées par des écrits plus analo-
à celui d'Everaerts. On y trouve
la curieuse *Tabacologie* de Jean
ander; les *Lettres* de Guillaume
n der Meer, de Just Raphael, d'An-
n Falkenburg, sur le tabac; le
ocapnus de Jacques F., roi d'An-
erte. — EVERAERTS (Martin), né
n, né à Brugeo.

VERETS, des Epi-

méridies météorologiques, en latin, qui furent continuées à Heidelberg, jusqu'en 1615. — EVERAERTS (Ant.), médecin et conseiller de Middlebourg en Zélande, sa patrie, cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et surtout l'anatomie, avec beaucoup de succès. Attiré à Anvers par une vente de tableaux, dont il était grand amateur, Everaerts mourut sans esquinancie peu de jours après son arrivée dans cette ville, le 28 avril 1679. Les ouvrages qu'il a laissés sont en fort petit nombre et très peu volumineux : I. *Novus et genuinus hominis brutique animalis exortus*, Middelbourg, 1661, in-12. Cet ouvrage fut réimp. à Leyde, en 1686, avec la *Microcosmographie* de Stockhaver, sous le pseudonyme : *Cosmopolita Historia naturalis, seu nova genuina animalium generatio, cum accuratissima corporis humani delineatio anatomica*. L'auteur eut le compte de diverses expériences qu'il a faites sur des lapins, pour résoudre quelques lumières sur le mystère impénétrable de la génération. II. *De tenebris affulsa ex viscerum ventrosi partibus enucleatione*; Middelbourg, 1661, in-12. III. *Antiqui verbi recrudescens per suatricem induci cum gallico vel indico colorio, atque utriusque origo, indole, ac perfecta præcipue, tuta et lauda curatio*, Middelbourg, 1661, in-12. Ce petit traité de 84 pages, contient plusieurs réflexions assez judicieuses, plusieurs préceptes utiles sur l'origine de la syphilis, sa propagation par la succion, et la meilleure méthode curative : il a été traduit en hollandais et en allemand. C. EVERARD (ANGZ), peintre, dit *Flamand*, parce que son père vint de la Flandre, naquit à Brescia, en 1647. Il fut d'abord élève de Jean

de Hert, peintre d'Anvers; puis il passa à l'école de François Monti, dit le *Bressan*, dont il s'appropriâ la manière et le coloris. Jaloux de perfectionner son talent, il se rendit à Rome pour y étudier les ouvrages des grands maîtres, particulièrement les *batailles du Bourguignon*. Après deux ans de travaux assidus il revint dans sa patrie, où le mérite de ses productions et les agréments de son esprit lui procurèrent beaucoup de succès; il n'en jouit que peu de temps, et mourut dans sa 51^e année. V — T.

EVERARDI (NICOLAS), en hollandais, *Klaas Everts*, né à Grypskerke, en Zélande, a été un des meilleurs jurisconsultes et des magistrats les plus distingués de son temps. Après avoir fait de bonnes études à Louvain, il y fut créé docteur en droit en 1493, et il y professa lui-même cette science pendant quelque temps. En 1498 il passa comme juge pour les affaires ecclésiastiques à Bruxelles, fut nommé ensuite chanoine de la collégiale de St.-Gui à Anderlecht, doyen de Ste.-Gudule de Bruxelles, conseiller de la cour suprême de justice des Pays-Bas à Malines, et enfin, en 1509, président de la haute cour de justice de Hollande et de Zélande, à La Haye. Il remplit, pendant dix-huit ans, ce dernier ministère avec la plus honorable réputation de talent et de probité. Ce fut par sa bouche qu'en 1515 Charles-Quint, qui n'était encore que prince-royal d'Espagne, annonça aux Etats de Hollande son dessein de se faire inaugurer comte de Hollande, à Dordrecht. Ce prince le rappela ensuite à Malines, et il mourut dans cette ville, à l'âge de soixante-dix ans, en 1532, laissant huit enfants, dont cinq fils, qui tous ont été des hommes de mérite, mais parmi lesquels on distingue surtout le célèbre po

Jean Second, et ses deux frères Nicolas Gradius et Adrien Marius. Leurs productions poétiques latines ont été réunies dans le recueil intitulé : *Trium fratrum belgarum poemata et effigies*, Leyde, 1612. Nicolas Everardi est auteur de I. *Topica juris, sive loci argumentorum legales*, dont la première édition est de Louvain, 1516, in-fol., et qui ont été réimprimés plusieurs fois. II. *Consilia sive responsa juris*, Louvain, 1554; Jacques Molengrave les a réimprimés avec des additions en 1577, et ils ont eu encore d'autres éditions. M—ON.

EVERDINGEN (CESAR VAN), peintre hollandais, né à Alémaer, en 1606, et élève de Jean van Bronkhorst, peignit avec distinction le portrait et l'histoire; il fut aussi un des habiles architectes de son temps. Plusieurs tableaux de ce maître, exécutés pour sa ville natale, s'y font remarquer par le mérite de la couleur et du dessin, et par le feu de leur composition. Il mourut en 1679. — EVERDINGEN (Aldert van), frère du précédent, naquit à Alémaer, en 1621, avec les plus heureuses dispositions pour la peinture. Roelant Savery et Pierre Molyu lui donnèrent les premières leçons de cet art; mais ils furent bientôt égalés et même surpassés par un tel élève. La nature devint ensuite son unique guide. Plusieurs voyages qu'il fit dans le nord et sur la mer Baltique exaltèrent son imagination; et comme elle était secondée en lui par une exécution prompte et facile, il recueillit un grand nombre de vues les plus pittoresques qui lui inspirèrent cette variété piquante qu'on admire dans ses tableaux. Il excella principalement dans le paysage, et il l'ornait de figures et d'animaux bien dessinés. Ses Marines et ses Tempêtes, rendues avec une vérité effrayante, le rangent aussi

parmi les meilleurs peintres de ce genre, et rappellent qu'il eut la gloire de former Louis Bakhuisen. Personne n'a mieux représenté la limpidité des eaux, leur chute, ou leur bouillonnement à travers les rochers: ses ciels orageux sont surprenants; le mérite de la couleur, la fidélité des détails, l'entente et le jeu des lumières, le bon goût du dessin, tout enfin dans ses productions démontre le peintre observateur de la nature. Ses études au crayon ou coloriées sont très recherchées; il en a gravé à l'eau forte une suite précieuse d'environ cent planches. Ses tableaux sont devenus rares, parce que beaucoup ont été attribués à Ruysdael, par l'effet de la vogue justement accordée à ce dernier, et par la supercherie des marchands. Mais si les ouvrages d'Everdingen n'ont pas une valeur aussi grande dans le commerce que ceux de son maître, ils méritent autant d'estime aux yeux des connaisseurs. La galerie du Louvre possède deux beaux paysages de ce maître, dont l'un représente des *Chasseurs au pied des Montagnes du Tyrol, sur le bord d'un torrent*; et l'autre, un *Site agreste et sauvage, avec rochers, bois de sapins et ciel orageux*. Ce peintre habile mourut dans sa patrie en 1675, à l'âge de cinquante-quatre ans; il fut toujours considéré pour ses talents, ses bonnes mœurs et son instruction, et à ce titre il obtint la place de diacre de l'église réformée. Il laissa trois fils, dont deux se distinguèrent dans la peinture. — On doit encore mentionner ici Jean EVERDINGEN, frère et élève des précédents, né dans la même ville, et qui peignit d'une manière très agréable des objets inanimés. Malheureusement ses tableaux sont en très petit nombre, parce qu'il ne cultiva la peinture que pour son plaisir.

sur, et qu'il sacrifia l'amour des arts aux devoirs et aux occupations de l'état de procureur qu'il exerçait avec habileté. V — T

EVERS (OTHO-JUST), né le 28 août 1728, à Iber, dans le diocèse d'Embeck, se rendit en 1750 à Berlin, où il consacra trois années à l'étude de la chirurgie. Après avoir exercé quelque temps cette profession utile dans les hôpitaux, il fut nommé chirurgien-major d'un régiment hanovrien, et devint par la suite chirurgien-aulique, emploi qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 17 janvier 1800. Evers a beaucoup écrit; mais aucun de ses ouvrages ne s'élève au-dessus de la médiocrité. Incapable de briller par un mérite transcendant, l'auteur a voulu éblouir par des titres pompeux, par des promesses menagères : I. *Nouvelles observations et expériences propres à enrichir la médecine et la chirurgie* (en allemand), Göttingue, 1787, in-8°. Cette mince brochure n'est pas absolument dépourvue d'intérêt; seulement elle devait être présentée sous une forme plus modeste. II. *Instruction-pratique sur la conduite que doit tenir le chirurgien appelé devant les tribunaux pour des blessures qui sont du ressort de la médecine légale* (en allemand), Stendal, 1791, in-8°. Evers établit une règle générale après un seul fait qui lui est particulier. Fort de l'approbation de la Faculté de Léna, il plaide vivement sa propre cause contre le docteur Læhr. III. *Sur les obstructions viscérales* (en allemand), Stendal, 1794, in-8°. Cet opuscule, de vingt-quatre pages, ne renferme rien de neuf ni d'important. On dirait que le principal but de l'auteur a été de prouver une guérison opérée sur un haut et puissant personnage. Prodigieusement jaloux de

se faire remarquer, Evers a rempli de ses Mémoires les recueils périodiques. On en trouve dans la *Collection médico-chirurgicale* de J. F. Henkel, dans les *Mélanges* de Schmucker, dans la *Gazette médicale* de Reichard, dans la *Bibliothèque chirurgicale* de Richter, dans le *Magasin de Hanovre*, dans les *Actes de l'Académie des curieux de la nature*, etc. Il suffira d'en signaler quelques-uns, et de choisir les moins insignifiants : I. *Observations sur la teigne*, traduites et insérées dans le *Journal de chirurgie* de Desault, dans le *Journal physico-médical* italien de Brugnattelli, etc. Evers examine et discute assez judicieusement les méthodes curatives généralement employées; il s'élève avec raison contre la barbare calotte de poix de Bourgogne, et propose un emplâtre de gomme ammoniacque dissoute dans le vinaigre; ce moyen est réellement avantageux. II. *Sur une carie de la portion pierreuse de l'os temporal gauche*; III. *Sur l'efficacité de la belladone contre les obstructions de la matrice, la mélancolie et la manie*. IV. *Description et figure d'un bandage pour la fracture de la rotule*. V. *Description et figure d'une machine simple et économique propre à réduire les luxations de l'humérus*. C.

EVERTSEN. A l'époque la plus honorable pour la marine hollandaise, durant la seconde moitié du 17^e siècle, cette famille, originaire de la Zélande, a été une pépinière de marins des plus distingués, d'hommes qui, compagnons et émules des Ruiter, des Tromp, des Wassenaer, faisaient respecter de toutes les nations, et sur toutes les mers, le pavillon hollandais. On en jugera par ce trait, peut-être unique dans l'histoire : Jean Eyvertsen, lieutenant-amiral, retiré du

service depuis un an, écrivit aux États de Zélande, quand son frère, le lieutenant-amiral Corneille Evertsen eut été tué dans la sanglante bataille du 11 au 15 juillet 1666, contre la flotte anglaise, « qu'il avait le plus grand désir de reprendre ses fonctions, et de se dévouer pour sa patrie, comme l'avaient fait son père, quatre de ses frères, et un de ses fils, tous morts au lit d'honneur en combattant les ennemis de l'état. » Les vœux de ce brave furent comblés. Remis en activité de service, il eut, le 4 août de la même année, une jambe emportée à son bord, et ne survécut pas à sa blessure. Les États de Zélande lui firent ériger, ainsi qu'à son frère Corneille, un monument commun dans l'église de Saint-Pierre à Middelhbourg. Le vice-amiral Corneille Evertsen, fils de Jean, mort en 1679, et le lieutenant-amiral Gésin Evertsen, mort en 1721, fils d'un autre Corneille, aussi lieutenant-amiral, ont été recueillis dans la même sépulture d'honneur.

M — ON.

EVHEMERE. Voy. EVEMERE.

EVILMERODACH, roi de Babylone, que Ptolémée, dans son *Canon*, nomme *Ilyarodamus*, monta sur le trône, après la mort de Nabuchodonosor, son père, l'an 561 av. J.-C. Il tira Joachim, roi de Judée, de la prison où Nabuchodonosor l'avait fait mettre et le traita avec beaucoup d'humanité. Bientôt après Evilmerodach fut victime d'une conspiration tramée contre lui par Niriglissor, son beau-frère, et il fut tué, l'an 559 av. J.-C.

C — A.

EWALD ou EWALDT (BRANAMIN), né à Dantzig, le 28 octobre 1674, étudia la médecine à Königsberg, à Erfurt et à Halle. Ce fut à l'université de cette dernière ville qu'il reçut le doctorat, en 1697, sous la

présidence de Stahl, après avoir soutenu une thèse sur *l'Impuissance*. De retour à Königsberg, en 1701, Ewald y exerça l'art de guérir pendant quatre années, au bout desquelles il fut nommé professeur extraordinaire. La faculté de médecine l'admit dans son sein en 1707; et en 1718, il obtint à l'université une chaire de professeur ordinaire, qu'il occupa durant le court espace de quelques mois; car il fut enlevé par une mort prématurée, le 24 octobre 1719. Tous ses écrits consistent en minces dissertations; encore la plupart pourraient-elles être revendiquées par les candidats qui les ont défendues. Il suffira d'en signaler un petit nombre, et de placer au premier rang celles qui apparemment en propre à Ewald: I. *De medico practico dubitante an subtilitates curiosæ in praxi usum habeant*, 1701. L'auteur cherche à prouver que les détails minutieux de la fine anatomie ne sont pas d'une grande utilité pour la guérison des maladies. II. *Problematum medicorum specimina publica*, 1724 et suiv. Dans le second de ces programmes Ewald s'occupe de la circulation du sang, et n'hésite point à faire remonter jusqu'à Solomon une découverte dont s'honore le 17^e siècle. III. *De eunuchis ac ypononibus*, 1707; c'est le discours inaugural que prononça Ewald pour sa admission dans la faculté. IV. *De sanitate hominis morbosâ*, 1701. V. *De sanitate per mel et oleum conservandâ*, 1711. C.

EWALD (JEAN), poète danois, naquit, en 1745, dans le duché de Sleswick. Son père, théologien sévère, lui donna une éducation très-austère, qui irrita son ame ardente, sans la dompter. Placé dans un collège, il fit de bonnes études littéraires, mais les romans, les Légendes des Saab,

ciens *Sagas* islandais, et les le Plutarque, excitèrent son ation à un tel point, qu'à peine e 12 ans, il se proposa pour e les héros et les philosophes s extraordinaires de l'antiquité. ifuit un jour, dans l'intention e un voyage autour du monde. re autre fois, il voulut apprendre rien, pour devenir l'apôtre de gion chrétienne en Afrique; son e plus constant était d'entrer rvice militaire. Ses parents le ent à suivre les études qui, en ark, ouvrent l'accès aux placéliastiques. C'est une carrière , et le jeune Ewald était amou-d'une personne auprès de la: il avait de nombreux rivaux. Ne ut plus résister à son goût pour militaire, où il se flattait de trou- n avancement rapide, il s'enfuit enhague et s'enrôle à Hambourg e hussard de la garde prus- e; mais, arrivé à Magdebourg, voit relégué dans un régiment interie. Il déserte, et devient t sous-officier au service autri- . C'était au milieu de la guerre pt ans. Il signala sa valeur dans eurs combats, et on lui offrit un e d'officier, à condition qu'il se t catholique. Il ne put s'y résou- et, s'étant aperçu que nous ne es plus dans un siècle héroïque, e, dans une guerre ordinaire, un t n'arrive pas rapidement au e général, il se laissa réclamer ebeter par ses parents désolés. rtour à Copenhague, il recom- pa sérieusement sa carrière théo- que, lorsqu'un malheur fort ordi- e vint bouleverser son ame trop ible. La personne qu'il aimait le ta pour en épouser un autre. Dès oment, plus de bonheur, plus sion, plus d'avenir pour Ewald;

il se livra tour-à-tour à la dissipation et à la mélancolie, ne cherchant qu'à passer au gré de ses fantaisies une vie qui n'avait plus de prix à ses yeux. A l'âge de vingt-trois ans, il ignorait encore sa vocation poétique; une cantate funèbre qu'il fut engagé à composer pour le roi Frédéric V, excita un enthousiasme universel; Ewald sentit alors renaître l'énergie de son ame, et résolut de chercher, dans le commerce des Muses, ces jouissances exaltées, et cet espoir de l'immortalité, dont son imagination était avide. Klopstock, qui vivait à Copenhague, devint son ami; Bernstorff fut son protecteur; et, après la chute de ce ministre, il trouva encore, dans le conseiller intime Carstens, un Mécène et un Aristarque à la fois. La société royale des belles-lettres l'encouragea par plusieurs prix. Malheureusement, les désagréments qu'il éprouvait dans sa famille, sa situation précaire, souvent très embarrassée, et les séductions d'une imagination aussi mobile que romanesque, lui firent, de la dissipation et du désordre, une seconde nature. Une maladie arthritique opiniâtre changea son existence en une longue série de souffrances; il y succomba, dans la 38^e. année de sa vie (1781). Mais, au milieu de ces douleurs cruelles, il a produit une suite d'ouvrages poétiques, qui honoreront une littérature que conçue, et que le Danemark place au rang de ses chefs-d'œuvre. L'ode et la tragédie sont les deux genres où Ewald a excellé. Sa *Mort de Balder*, est un de ses meilleurs ouvrages dramatiques. Ce sujet, tiré de la mythologie scandinave, a récemment été traité dans un genre plus rapproché de la tragédie grecque, et plus conforme au génie de l'Edda; mais la pièce d'Ewald reste seule au théâ-

tre. *Rolf* ou *Rollon*, tragédie tirée de l'histoire ancienne du Danemark, a le défaut d'être écrite en prose poétique. *Adam et Eve*, ou *La Chute de l'homme*, est un drame religieux, d'une composition fort extraordinaire, mais rempli de beaux passages. Le ton de la pastorale prédomine dans les *Pêcheurs*, ainsi que dans *Philémon et Baucis*. Lors de sa mort, Ewald avait considérablement avancé un nouveau *Hamlet*, dans lequel il essayait d'imiter l'audace et l'énergie de Shakespeare, en s'assujettissant à un plan plus régulier. Dans tous les Ouvrages dramatiques de cet auteur, on peut reprendre quelques fautes de composition et d'ordonnance; les caractères ne sont pas toujours bien soutenus ni bien développés; mais le langage des passions s'y fait entendre avec une grande force; le plus beau coloris poétique orne les tirades descriptives, et les chœurs respirent l'élevation de l'ancienne tragédie. Ewald avait été admirateur passionné de Corneille; et c'est dommage que les conseils de Klopstock l'aient détourné de l'étude du théâtre français. Outre ses Odes, ou chants lyriques, Ewald a donné des *Élégies* très estimées: celle qui est intitulée *l'Espérance et le Souvenir*, peut être comparée à ce que les modernes ont de plus beau dans ce genre. Satirique, mordant, quand il le voulait, il n'a jamais souillé sa plume par un écrit immoral; victime de la violence de ses passions, et de la vivacité de ses sens, il a toujours chanté de préférence la religion, la vertu, et la patrie. Les morceaux prosaïques de cet auteur, pleins d'une philosophie élevée, ont beaucoup contribué à fixer le style noble de la poésie danoise, style généralement négligé par le Molière du Nord, le second Holberg, dont le

théâtre a précédé celui d'Ewald. Ewald poète avait été chargé, par le Bernstorff, de faire un voyage en Ecosse, pour rassembler tous les poèmes attribués à Ossian; mais ses infirmités empêchèrent l'exécution de ce projet. Il ne reçut que de très rares bienfaits de la cour; et après avoir acquis de la gloire, il fut obligé de faire, pour de l'argent, des épithalames et des chants nuptiaux. L'enthousiasme de ses contemporains pour l'admiration du public ne put assurer un sort plus heureux. Lorsque, déjà frappé de mort, enchaîné sur le lit de la douleur, il existe une très belle édition de ses Œuvres complètes, en 4 vol.

M—B

EWALD (le général), fit ses premières campagnes en Danemark, lieutenant-général des armées danoises, et officier de distinction - d'Honneur, mort à Kopenhagen le 18 mai 1813, dans sa 88^e année. Il fit ses premières campagnes en Danemark au service du landgrave de Hesse, et y perdit un œil. Il fut récompensé par l'ordre du Lion rouge et ensuite au service du Danemark et ayant obtenu toutes les décorations militaires, il s'est distingué en suivant, avec un corps de danoises et hollandaises, le major Schill, qui faisait la guerre son propre nom contre la France qui avait battu plusieurs corps contre lui. Ce partisan s'enferma dans Stralsund, d'où il serait passé sur l'île de Rugen; mais les Danois Ewald, emportèrent d'assaut le fort dont Schill n'avait pas eu le temps de relever les fortifications. On sait que Schill et la plupart de ses officiers presque tous nobles Prussiens périrent dans ce combat. Les Allemands admirateurs tardifs de ce chef, n'avaient osé seconder, ont pu

crime au général Ewald de vaincu. Ewald, cependant, n'est ni moins que partisan de son art, mais il combattait par son souverain. On a de lui un ouvrage très estimé sur la guerre des troupes légères. M—B—N.
 ES (sir SYMONDS D'). Voy.

EXIMENO (D. ANTOINE), savant espagnol, et mathématicien, né en 1722, à Balbastro, dans l'Aragon, fut envoyé à Salamanque, pour terminer ses études au collège des jésuites. Les succès qu'il obtint dans ses cours, lui méritèrent la confiance de ses maîtres, qui ne craignirent rien pour fixer parmi eux celui qui s'annonçait avec tant de talents. Après son admission dans l'académie, il fut chargé d'enseigner les mathématiques, science pour laquelle il avait montré, dès son enfance, un goût particulier. Lors de la suppression des jésuites en Espagne, on de l'école militaire de Séville. P. Eximeno en fut nommé directeur, et il fit l'ouverture des cours en 1762, par un Discours sur l'écossité d'étudier l'art de la guerre par principes. Il passa en France, à la suppression des jésuites, et vint à Rome, où il continua d'enseigner tous ses moments à l'école des sciences. Il était lié d'amitié avec les savants les plus distingués ; ses talents et ses qualités lui avaient mérité l'estime générale. La plupart des littérateurs de l'Italie s'empressèrent de l'admettre dans leur académie : il était connu dans celle de Madrid, sous le nom d'*Ariseo Megareo*. Il mourut à Rome, le 15 mai, à l'âge de 66 ans. Les principaux ouvrages de D. Eximeno sont : *Historia militar de España*, Séville, 1760, in-4°. C'est une Histoire de six grands capitaines espagnols,

Les critiques de cette nation s'accordent à dire qu'elle est écrite avec impartialité, et que le style en est excellent. II. *Manual del artillero*, Madrid, 1772, in-8°. ; estimé. III. *Dell' Origine et delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4°. C'est l'Ouvrage qui fait le plus d'honneur à Eximeno, et celui qui a le plus contribué à étendre sa réputation dans l'Europe. Il y établit solidement que, le but de la musique étant de flatter l'oreille, c'est à tort qu'on a cherché le principe de cet art dans des combinaisons purement mathématiques. Il relève, avec autant de force que de goût, les erreurs dans lesquelles sont tombés, à cet égard, Euler, Rameau et d'Alembert. Le système musical d'Eximeno, fondé sur la prosodie, et applicable aux différentes langues parlées en Europe, a trouvé partout de nombreux partisans. IV. *Dubbio di D. Antonio Eximeno sopra il Saggio fondamentale pratico di contrapunto del R. padre maestro Giamb. Martini, Roma, l'anno del Giubileo*, 1775, in-4°. Peu de temps après que D. Eximeno eût publié l'ouvrage précédent, le célèbre P. Martini fit paraître son *Essai fondamental et pratique de contrepoint*, dans lequel il prit pour base de cette science le *Canto-fermo*, ou le plain-chant. Il y attaqua l'opinion d'Eximeno sur le contrepoint des anciens Grecs, et sa théorie était d'ailleurs positivement contraire à celle du savant espagnol. Celui-ci combat dans ce nouvel ouvrage le système du P. Martini. Le doute qu'il se propose d'y résoudre, est, dit-il dans sa préface, de savoir si le P. Martini a publié l'*Essai fondamental* comme un contre-poison du sien, ou comme un témoignage

authentique en sa faveur? C'est sous cette forme piquante qu'il combat son adversaire, et qu'il le réfute sur tous les points de doctrine musicale et sur le fait relatif à la musique grecque qu'il avait d'abord avancé. V. *Lettera sopra l'opinione del sign. Andrés intorno la letteratura ecclesiastica de' secoli barbari*, Mantoue, 1785. C'est une apologie de l'Ouvrage d'Andrés, son ami, en réponse aux critiques qui en avaient été faites.

W—s.

EXPERIENS. Voy. CALTIMACHUS.

EXPILLY (CLAUDE), conseiller d'état et président au parlement de Grenoble, naquit à Voiron, bourg du Dauphiné, le 21 décembre 1561. Son père, sergent de bataille dans l'armée commandée par le duc de Montpensier, fut tué près de Chabillant le 22 septembre 1574. Le jeune Expilly, qui commençait alors ses études au collège de Tournon, fut envoyé à Paris pour les continuer. Il fréquenta ensuite pendant plusieurs années les cours des plus célèbres professeurs de Turin et de Padoue. Il profita de son séjour en Italie pour en visiter les principales villes, et se lia d'amitié avec les personnes les plus distinguées dans les sciences et dans la littérature. Après avoir demeuré quelque temps près de sa mère, il se rendit à Bourges, où il prit ses degrés en droit sous Cujas. De retour dans sa patrie, il partagea tous ses moments entre l'étude du droit, la culture des lettres et la société des personnes les plus spirituelles. Il parut au barreau avec le plus grand succès; mais son dessein n'étant pas d'exercer la profession d'avocat, il ne tarda pas à acquérir une charge au parlement. Pendant les troubles de la ligue, Grenoble

s'étant déclarée contre le roi, Expilly, qui y était resté par attachement pour sa bibliothèque, fut obligé de suivre le parti dominant; mais il se conduisit dans sa place avec tant de modération qu'il acquit l'estime des deux partis, et que le duc de Lesdiguières après la prise de Grenoble fut le premier à lui offrir son amitié, et lui fit obtenir la charge de procureur-général à la chambre des comptes de Grenoble. Henri IV et Louis XIII employèrent Expilly dans des négociations en Savoie et en Piémont, et il s'en acquitta toujours de manière à justifier la confiance qu'on lui avait accordée. Lors de l'occupation de Chamberi par les Français en 1605, il fut nommé procureur-général, et en 1630 président du conseil souverain de cette ville. Les fatigues altérèrent sa santé de bonne heure; il ressentit les premières douleurs de la pierre en 1606, et deux ans après il fut obligé de faire le voyage de Paris pour se faire opérer. Les eaux de Val le rétablirent entièrement, et par reconnaissance il les célébra dans une pièce de vers. Expilly mourut à Grenoble le 25 juillet 1656. Peu de temps auparavant les habitants de cette ville avaient fait frapper une médaille en son honneur. Le revers représente un rossignol perché sur un arbre, avec cet exergue: *Nec ex mere cessabit.* Jacq. - Phil. Thomsini, son ami, a publié son éloge en latin, et Antoine de Boniel de Gutilhon, son petit-neveu, avocat-général à la chambre des comptes de Dauphiné, a fait imprimer sa *Vie*. Grenoble, 1660, in-4°. Chorier parle d'Expilly dans son *Histoire abrégée du Dauphiné*; « il était, dit-il, un » teur, jurisconsulte, historien » » poète, si est-ce qu'il ne put

parfaitement dans ses ouvrages. » Les différentes productions d'Expilly sont en effet très méritées. On a de lui : I. des *Plaisirs*, Paris, 1612, in-4°. On en a eu six éditions. Le style ample de ces discours et les citations abondantes dont ils sont remplis ont voulu les faire remarquer que comme un monument du goût décadent de son siècle; II. *Traité de géographie française*, Lyon, in-fol. Il cherche à y prouver que l'écrivain doit plus s'attacher à la prononciation qu'à l'étymologie. Cette idée a été représentée plusieurs fois mais toujours inutilement; III. *Essais*, Grenoble, 1624, in-4°. La dernière édition est de 1596. L'ouvrage contient des *Élégies*, des *Amoureuses*, des *Mélanges* en prose et en vers, des *Épithètes* et *complément à la Vie de Bayard*, imprimée dans l'*Histoire* de cet illustre chevalier, édition de 1651.

W—s.

EXPILLY (JEAN-JOSEPH), abbé, d'abord secrétaire d'ambassade à Naples, de Sicile, examinateur et aumônier général de l'évêché de Sagone en Corse, chanoine trésorier en titre du chapitre de Ste.-Marthe de Marseille, membre de plusieurs académies tant de France que de l'étranger, naquit à Saint-Remi en Provence, l'an 1719. Outre les voyages qu'il fit pour remplir ses difficiles emplois, il en entreprit quelques-uns pour sa propre instruction, et, dans tous ces voyages, il prit des notes et observations sur les pays qu'il parcourut. Aussi, lorsqu'il mourut, fut-il proclamé le plus sage, le plus fécond, le plus utile et le plus utile de tous les gens de lettres qui ont écrit sur la géographie. Ses ouvrages ont vieilli, mais ils ne sont point oubliés, et n'ont pas

encore été éclipsés. Ses travaux et ses devoirs remplirent sa vie, qui n'offre rien de remarquable, ou du moins de laquelle on ne connaît aucun événement remarquable. Il mourut en 1795. On a de lui : I. *la Cosmographie divisée en cinq parties, qui comprennent l'astronomie, la géographie, l'hydrographie, l'histoire ecclésiastique et la chronologie*, 1749, in-8°. II. *Della casa Milanese libri quattro*, 1753, in-4°; III. *la Polychrographie, en six parties : Astronomie, Géographie, Hydrographie, Histoire ecclésiastique, Histoire romaine, et Chronologie*, 1775, in-8°; IV. *Mémoire au sujet d'une nouvelle carte de l'Europe*, 1753, in-4°; V. *le Géographe manuel*, 1757, in-18, petit ouvrage qui a eu beaucoup d'éditions, 1759, 1761, 1769, 1772, 1774, 1777, 1782, et retouché depuis par COMEIRAS (*Voy. COMEIRAS*); VI. *Topographie de l'univers*, 1757, 2 vol. in-8°, qui ne comprennent qu'une portion de la Westphalie; VII. *Description historique et géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1759, in-12; VIII. *de la Population de la France*, 1765, in-fol.; IX. *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Avignon, 1762-70, 6 vol. in-folio. L'ouvrage n'a pas été terminé, et finit à la lettre S. Malgré son imperfection, il est encore assez estimé aujourd'hui. On y trouve, en effet, une foule de renseignements sur tout ce qui peut intéresser sur les Gaules comme sur la France : les anciennes et nouvelles divisions, les productions du sol, la population, l'industrie, etc. L'auteur y a même inséré quelquefois des mémoires assez considérables.

A. B—T.

EXSUPERANTIUS (LUCIUS ou

JULIUS), historien latin sur lequel on n'a presque aucun renseignement, mais qu'on suppose, d'après le caractère de son style, avoir vécu au commencement du 5^e. siècle. On a sous son nom un petit ouvrage, plus important par le sujet que par le mérite de la composition, intitulé : *De Marii, Lepidi et Sertorii bellis civilibus*. Il a été inséré par Frédéric Sylburge dans ses *Hist. Roman. script.*, et par Joseph Wasse, à la suite de son édition de *Salluste*, Cambridge, 1710, in-4°. On croit que cet opuscule est tiré des *Histoires* de Salluste.

W—s.

EXSUPERANTIUS ou **EXUPERANCE**, né à Poitiers, dans le 4^e. siècle, et que quelques auteurs croient être le même que le précédent, était le parent et l'ami de Rutilius, qui en parle avec éloge au premier livre de son *Itinéraire*. Il s'était appliqué particulièrement à l'étude de la jurisprudence, et on croit qu'il avait composé des traités sur cette science. Un de ses frères, nommé *Quintilius*, s'était retiré dans la solitude de Bethléhem, où il vivait sous la direction de S. Jérôme. A sa prière, le saint docteur écrivit à Exuperance une lettre qu'on a conservée, et par laquelle il l'exhorte à suivre l'exemple de son frère. Mais Exuperance ne voulut point renoncer aux avantages que le monde semblait lui offrir. Nommé à la place importante de préfet du prétoire dans les Gaules, il s'occupa de rétablir l'ordre et la police dans les provinces armoriques; il réussit à en chasser les Goths et à apaiser les troubles occasionnés par l'établissement de nouveaux impôts. Il vint ensuite à Arles, croyant que sa présence suffirait pour faire rentrer dans le devoir les légions révoltées; mais sitôt qu'il parut au milieu

des soldats mutinés, ils l'environnèrent et le percèrent de coups. La mort d'Exuperance arriva en 424, sous le règne du faible Jean, qui n'ordonna pas même la recherche de ses assassins.

W—s.

EXTER (FRÉDÉRIC), numismate allemand, professeur au gymnase de Deux-Ponts, né dans la même ville en 1714, mort le 11 décembre 1787, a publié : I. *De studio numorum recentiorum qui vulgò moderni vocantur, et suavi et utili*. Deux-Ponts, 1754, in-4°.; II. *Essai d'une collection de médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'histoire du palatinat de Bavière*, ibid. 1759, in-4°. (en allemand), avec diverses continuations, dont la dernière est de 1775; le tout forme 3 vol. in-4°. III. *Vie du chevalier Ferdinand de St.-Urban*, dans la 5^e. partie du *Joachimische Münzkabinett*, Nuremberg, 1770, in-4°. (en allemand). C. M. P.

EXUPÈRE DE TOULOUSE(S), évêque de cette ville, succéda dans ce siège à St. Sylve, ou *Sylvius*, au commencement du cinquième siècle. Quelques-uns ont pensé que saint Exupère était le même que le rhéteur du même nom, loué par Ausone, et qui enseigna la rhétorique à Toulouse, et ensuite à Narbonne; mais ce rhéteur était mort plusieurs années avant que saint Exupère parvint à l'épiscopat. On l'a aussi confondu à tort avec un Exupère, prêtre de Bordeaux, dont parle saint Paulin. Exupère de Toulouse fut un des plus saints évêques de son temps. Saint Jérôme lui donne de grands éloges; il lui dedica ses Livres sur le prophète Zacharie, et il fait mention de lui dans son *Commentaire* sur Amos. Il lui renvoya, comme à l'homme le plus capable de la guider, une veuve, nommée *Faria*,

avait demandé des conseils pour avancer dans la perfection. Exupère se hâta de construire la grande église de Toulouse qu'avait commencée saint Saturnin, et il la consacra en changeant le temple de Minerve en église dédiée à la Ste. Vierge, nommée aujourd'hui la *Dorade*. Exupère de Tours parle de saint Exupère. Illustre par la sainteté de sa vie, il le fut encore par son éminence envers les pauvres. Saint Exupère, à cause de sa libéralité inépuisable, et pour laquelle les ressourcements ne manquaient pas, multipliait par la multitude des aumônes, le comparant à Sarepta, qui reçut Élie, et le vase d'huile, quoiqu'on y touchât toujours, ne tarissait point. Exupère mourut, dans un temps de peste, tout ce qu'il possédait, Exupère vendit les vases sacrés pour soulager les pauvres, aimant mieux porter le corps de Jésus-Christ dans un osier et son sang dans un verre, dit encore S. Jérôme, de laisser dans le besoin ses frères malades. Averti par l'inspiration divine de l'invasion des barbares, il se hâta de ce qui restait des biens de son patrimoine.

Ce n'est pas seulement en Palestine que s'exerçait sa charité; il fut envoyé jusqu'en Orient, et chargea Sisinnius de sommes considérables pour les porter aux églises et aux hôpitaux de la Palestine et de l'Égypte. L'hérésie de Vigilance s'éleva dans le diocèse de Toulouse. Exupère, en 404, écrivit au pape Innocent I^{er}. pour le consulter sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de ce novateur; il demandait au pape des éclaircissements sur divers points de discipline, tels que le célibat des prêtres, et sur les livres qui

doivent être regardés comme *canoniques*. Le saint pape lui répondit par une lettre en forme de décrétale, et satisfait à toutes ses questions. Appuyé de l'autorité d'Innocent, Exupère, qui jusque là avait cru devoir garder des mesures avec Vigilance, le chassa de son église, et arrêta dans sa naissance les progrès de l'erreur. On attribue aux prières de saint Exupère la conservation de la ville de Toulouse, au milieu de tant de désastres et de ruines, occasionnés par l'irruption des Vandales. On ne peut fixer la date précise de sa mort, mais on croit qu'elle arriva en 417.—**EXUPÈRE DE BAÏEUX (S.)**, connu ailleurs sous le nom de S. Spire, en latin *Spirius*, *Suspirius*, *Souspirius*, fut le premier évêque de Baïeux; il vivait à la fin du quatrième siècle, et mourut dans le cinquième. On le regarde comme un des premiers apôtres de la Neustrie. L'histoire ne nous apprend rien de ses travaux apostoliques; on sait seulement qu'il mourut à Baïeux, et fut enterré sur le Mont des Temples, appelé auparavant *Mons Phœnus*, mais qui prit l'autre dénomination depuis que saint Ragnobert y eut fait bâtir plusieurs églises qui servaient de sépultures aux évêques. Les dépouilles mortelles d'Exupère furent ensuite déposées dans la cathédrale de Bayeux, portées en 863 à Palluau, pour les soustraire à la rapacité des Normands ou pirates du nord, et transportées, en 870, à Corbeil, dans une église bâtie sous son invocation; Aimon, comte de Corbeil, y fonda, pour la desservir, un chapitre de douze chanoines dont le chef prenait le titre d'abbé. L.—Y.

EYB (ALBERT DE), d'une ancienne famille de Franconie, vivait dans le 15^e. siècle. Il fut camerier de Pie II, et chanoine des églises de Bamberg et

d'Eichstett. Il était très instruit pour son temps, et acquit une grande réputation. Il florissait sous l'empereur Frédéric III en 1460, et mourut en 1479. Il a fait une compilation des préceptes et sentences des philosophes, historiens, orateurs et poètes anciens et modernes, qu'il dédia à Jean, duc de Bavière, et évêque de Munster. Ce livre fut imprimé, pour la première fois, sous le titre de *Margarita poetica*, Nuremberg, 1472, in-folio; réimprimé à Rome en 1475, in-fol.; Paris, 1477, in-fol., et 1478, in-fol.; sans noms de ville ni d'imprimeur, 1480, in-fol.; et encore 1487 et 1493; Bâle, 1494; Bâle, 1495; Paris, sans date; Nuremberg, 1502; Bâle, 1503; Strasbourg, 1503. L'auteur avait donné à son ouvrage le titre de *Margarita*, en l'honneur de Marguerite Volmershusen, femme dont il vante le mérite, et de laquelle il avait reçu les premiers éléments des sciences. La bibliothèque de la Vallière possédait quatre éditions de la *Margarita poetica*. On a aussi d'Eyb un ouvrage allemand intitulé : *Buch van Ehestand* (livre touchant le mariage), Augsbourg, 1472, in-fol., 1474, in-folio; Blaubüren, 1475, in-8°; Naïence, Scheffer, 1495, in-8°; Augsbourg, 1517, in-4°. Il y traite la question : *Si un homme doit prendre une femme ou non ?* et la décide par l'affirmative. Il paraît qu'il avait composé aussi en allemand, une *Préparation à la mort*. A. B.—T.

EYCK (JEAN VAN), dit *Jean de Bruges*, fils d'un peintre dont les prénoms ne sont pas connus, naquit à Maeseyck, petite ville dépendante de l'évêché de Liège, en 1370, et fut instruit dans la peinture par Hubert Van Eyck, son frère, né dans la même ville, en 1366. La nature l'avait doué de toutes les qualités qui

Deux cents
 fait distin-
 us et des Van
 ne a une époque où les con-
 nces fondamentales de l'art du
 avaient fait peu de progrès, et
 an pays où l'on recherchait plus
 sion des détails que les grands
 de l'ensemble, il excella dans
 es genres de mérite les plus es-
 des Flamands, ses compatriotes.
 eux frères travaillèrent souvent
 ble sur le même tableau; ils pei-
 at à Ypres, à Gand et à Bruges.
 et étant mort, le 18 septembre
 1420, Jean fixa sa demeure dans
 dernière ville; de là lui vint le
 m de *Jean de Bruges*. Parmi
 les ouvrages qu'Hubert et Jean ont
 és, soit ensemble, soit chacun
 particulier, on cite principalement
 ivants : I. Les *Vieillards* et les
 ges de l'Apocalypse, adorant
 au; tableau qui renferme plus
 is cents figures de douze à qua-
 ti pouples de proportion. Ce ta-
 fut recouvert de deux volets,
 voyaient les portraits des deux
 es; il fut peint à Gand, par
 ope-le-Bon, comte de Flan-
 nous le possédons au Musée
 à Paris. Les deux volets sont
 à Gand. II. *Dieu le Père*,
 sur un trône, figure de gran-
 naturelle, recouverte de deux
 où sont représentés, d'un
 la *Vierge*, et de l'autre *S. Jean-
 Bap-*
 iste. III. *S. Donatien, S. Georges*
 et un *Chanoine devant la Vierge*.
 IV. *Une Vierge au donataire*, qui
 voyait autrefois dans la cathédrale
 d'un, et qui orne maintenant
 tre usée, ainsi que les deux tableaux
 dents : celui-ci est gravé dans
 la collection de Filhol (N^o. 578, 57-
 con), V. Un *Jeune homme* et
 une. ent se marit-

VI. Une *Salle de bain*, peinte pour Frédéric, duc d'Urbin. VII. Un *St. Jérôme*, peint pour Laurent de Médicis. VIII. Une *Adoration des Mages*, qu'on voyait autrefois dans la galerie du Palais-Royal. Plusieurs de ces tableaux sont dans de petites proportions; celui de la Vierge au donataire n'a guère que deux pieds de haut sur un peu moins de large. Quelques compositions où l'on retrouve la monotone régularité des peintures du moyen âge; d'autres qui offrent au contraire du mouvement et du naturel; des têtes expressives et d'un assez beau caractère; des draperies où commence à se montrer quelque style; des accessoires tels que des monuments d'architecture, des armes, des tapis, d'une grande vérité; des fonds de paysage d'un extrême fini; un sentiment assez juste de la perspective aérienne, qui se manifeste même quelquefois dans des ouvrages où la perspective linéaire est en défaut: ce sont-là autant de traits qui caractérisent Jean Van Eyck. Mais ce qui étonne véritablement dans les tableaux de ce maître, c'est la fraîcheur et l'éclat des tons. Si l'art de peindre à l'huile fut long-temps le secret de Van Eyck, il semble, quand on considère ses ouvrages, que ce secret, quoique transmis à ses élèves, ne soit pas parvenu en entier jusqu'à nous. Le temps, qui rembrunit si promptement nos tableaux, a respecté les teintes des siens. Son coloris n'offre pas, il est vrai, toute l'harmonie des chefs-d'œuvre modernes; mais il a bien plus de vivacité. Cette remarque prouve qu'en posant les couleurs, ce maître en conservait, autant qu'il était possible, la virginité; mais elle peut aussi faire présumer qu'il employait quelque vernis dont la composition nous est inconnue. On

croit généralement que Jean de Bruges inventa la peinture à l'huile, et qu'il donna connaissance de ce procédé à Antonello da Messina, qui le communiqua aux Vénitiens. Vasari, dans la *Vie d'Antonello*; Raphaël Borghini, dans son *Risposo*; Zanetti, dans son *Istoria della pittura veneziana*; le Gallo, dans ses *Annali di Messina*; Gaëtano Grano, dans ses *Memorie de' Pittori Messinesi*, Riddolfi, Baldinucci, le judicieux Lauzi, Van Mander, Saurart, Descamps, Fuessly, le baron de Budberg, lui ont accordé l'honneur de cette invention. Il lui a toutefois été contesté. Malvasia, dans sa *Felsina pittrice* (tome I, pag. 27 et 30), a cité plusieurs ouvrages de Lippo Dalmasio, l'un sur bois, portant la date de 1376, et deux autres sur des murs, datés de 1407, que Tiarini et lui estimaient être peints à l'huile. Dominici, dans ses *Vite de' Pittori Napoletani*, paraît persuadé qu'on a peint à l'huile de temps immémorial, ou du moins depuis le commencement du 14^e siècle. Il cite aussi plusieurs tableaux, savoir: une Annonciation et une Vierge, ouvrages de Tommaso de' Stefani, né vers l'an 1220, et mort en 1310; deux tableaux de Simone, qui florissait en 1325, et quelques autres de Gennaro di Cola et de Stefanone, tous deux élèves de Simone; il s'autorise de l'opinion du Cavalier Massimo Stanzioni, qui, dans ses vies manuscrites des peintres, disait avoir observé avec beaucoup d'attention les deux tableaux de Tommaso de' Stefani, et assurait qu'ils étaient peints à l'huile. M. Christian de Méchel, dans sa *Description de la Galerie impériale de Vienne*, a donné connaissance d'un tableau de Tommaso da Modena, portant la date de 1297, qu'il a cru aussi peint de cette ma-

nière. L'opinion contraire à la gloire de Van Eyck a acquis une nouvelle force, depuis que Lessing, dans une dissertation sur l'origine de la peinture à l'huile, publiée en 1770, a appelé l'attention sur un manuscrit d'un peintre nommé Théophile, qui vivait à la fin du 10^e. siècle ou au commencement du 11^e. , et qui, suivant ce qu'il dit lui-même, employait quelquefois ses couleurs avec de l'huile. M. Raspe, auteur d'une dissertation imprimée à Londres, en 1787, sous le titre de, *A critical essay on oil-painting*, a cru pouvoir soutenir que la peinture à l'huile n'a pas cessé d'être en usage depuis Théophile jusqu'à Van Eyck, et il a publié, en faveur de cette opinion, un manuscrit d'un autre peintre, nommé *Eraclius*, intitulé : *De coloribus et de artibus Romanorum* (Voyez ERACLIUS). L'auteur du présent article a eu l'occasion de citer un autre manuscrit, encore inédit, conservé dans notre Bibliothèque royale de Paris (in-4^o. , lat., N^o. 6741), intitulé : *Alia tabula*, où il est aussi fait mention de l'art d'employer les couleurs avec de l'huile, sous les mots *Staneas petulas*, et sous le mot *Tabula*. Enfin, M. Cicognara, dans son intéressant ouvrage, ayant pour titre : *Storia della scultura, dal suo risorgimento in Italia, sino al secolo di Napoleone*, dont le premier volume a paru à Venise, en 1815, a entrepris de démontrer que la peinture à l'huile a été inventée par *Théophile*, qu'on peut croire Lombard d'origine; il pense même qu'elle était aussi accomplie dans ses procédés, sous le pinceau de cet artiste, qu'elle l'est aujourd'hui; et il conclut que l'honneur de l'invention appartient à la Lombardie. Nous ne saurions nous dispenser d'examiner des assertions si opposées dans un

article qui a pour objet de marquer le rang que Van Eyck doit occuper parmi les artistes. Il est certain que Théophile connaissait l'art de broyer les couleurs avec de l'huile de lin; ce ne sont pas seulement les fonds de ses tableaux qu'il peignait de cette manière, comme l'ont pensé le baron de Budberg et M. Burtin, dans son *Traité des Connaissances nécessaires aux amateurs de tableaux*; il employait le même procédé dans les draperies et les têtes de ses figures. Mais, d'une autre part, il est incontestable que Van Eyck a été généralement regardé par les peintres flamands, et notamment par les artistes italiens de son temps et des deux siècles qui ont suivi, comme l'inventeur de la véritable peinture à l'huile. Au témoignage de Vasari, de Borghini et de tous les écrivains mentionnés ci-dessus, il faut en joindre un autre, qui n'est pas moins convaincant, c'est l'épithète placée à Venise, vers l'an 1466, sur le tombeau d'Antonello da Messina, et conservée par Vasari et par Ridolfi. On y lisait ces mots : *Non solum suis picturis, in quibus singulare artificium et venustas fuit, sed et quod coloribus oleo miscendis splendorem et perpetuitatem primus italice picture contulit*. Bien ne peut atténuer une preuve si forte, établie en Italie même en faveur de l'artiste de Bruges; car les peintres vénitiens n'auraient pas laissé consacrer cette épithète à Antonello, s'il n'eût été notoire qu'en effet il avait le premier pratiqué, à Venise, la véritable peinture à l'huile. Ces faits paraissent, à est vrai, contradictoires; mais comme ils sont également indubitables, il doit, par cela même, exister un moyen de les concilier. Or, l'explication qui les concilie, la voici. Le

peintres ne durent ignorer, dans aucun temps, que toutes les matières colorantes se broient plus ou moins bien avec de l'huile pure, et qu'au moyen de cette simple préparation, elles peuvent presque toutes être employées, soit dans des peintures à plat, soit dans des peintures imitatives. C'est-là tout ce que pratiquait Théophile; il broyait ses couleurs avec de l'huile de lin, qu'il employait pure : « Prends les couleurs que tu voudras employer; broie-les soigneusement avec de l'huile de lin, sans eau, et fais les mélanges convenables pour les chairs et les habillements, ainsi que tu avais fait auparavant avec de l'eau; tu varieras (avec ces mêmes couleurs) les teintes particulières des quadrupèdes, des oiseaux, des feuillages, comme il te conviendra (1). » (Lib. I, Cap. XXII). Les couleurs employées de cette manière séchaient très difficilement et s'empâtaient mal. Aussi Théophile trouvait-il fort désagréable, lorsqu'il avait posé une couleur, d'être obligé d'attendre longtemps pour en poser une autre par-dessus : c'est ce qu'il nous dit lui-même. (Cap. XXIII). Il n'employait cette peinture que dans les ouvrages où il pouvait faire sécher au soleil; et, à cause de ces difficultés, il conseillait aux jeunes peintres qui voudraient accélérer leur travail, de préférer la gomme de prunier ou de cerisier. (Ibid.) Croire avec M. Cicognara que c'est-là la véritable, la meilleure manière de peindre à l'huile, que tout ce qu'on y a ajouté n'a fait que l'altérer, et que, par conséquent, Théophile ne peut être regardé comme l'inventeur

(1) Accipe colores quos imponere volueris, tenens eos diligenter oleo lini, sine aqua, et fac omnia vultura ac vestimentorum, sicut superius præcepimus; et bestias, sive aves, aut feras, sicut volueris, prout liberis.

de cet art, ce serait évidemment aller trop loin. Il doit, au contraire, paraître certain que Théophile ne possédait qu'un procédé imparfait et fort peu utile. Les expériences tentées sur les tableaux cités par M. de Mechel, n'offrent rien de concluant en faveur de son système. Soit qu'ils broyassent les couleurs avec de la gomme, de la colle de taureau, du blanc ou du jaune d'œuf, les peintres du 10^e. et du 11^e. siècles couvraient leurs peintures d'un vernis composé d'huile de lin, de galbanum, de myrrhe, de mastic ou d'autres résines. Cette pratique subsistait encore dans les 13^e et 14^e siècles. Il est possible que Méchel et d'autres curieux aient pris la couche extérieure du vernis pour le gluten qui liait les couleurs. On pourrait, au surplus, se persuader que Tommaso da Modena, Lippo Dalmasio et d'autres artistes peignaient à l'huile, suivant le procédé usité par Théophile, sans atténuer le mérite de Van Eyck. Que, dans un ouvrage manuscrit qui porte la date de 1437, Cennino di Andrea Cennini, peintre florentin, élève d'Angiol Gaddi, parle de l'art de peindre avec de l'huile de lin cuite, *Cocendo l'olio della semenza del lino*, art, dit-il, que pratiquent beaucoup les Allemands, cela ne change rien non plus au fond de la question. Soit que Cennini connût déjà, en 1437, quelque chose des procédés de Van Eyck, soit qu'il eût appris d'Angiol Gaddi qu'il valait mieux faire bouillir l'huile que de l'employer dans son état naturel, on voit bien qu'il n'était pas beaucoup plus avancé que les autres Italiens de son temps. Si le procédé de Théophile, de Tommaso et de Dalmasio eût été la véritable peinture à l'huile; si cette manière eût déjà paru accomplie, comment les exemples qu'on cite, en les tenant pour réels, seraient-

ils si rares ? Comment Giotto, Masolino, les Bellini, les Gaddi, n'auraient-ils pas préféré l'huile à des matières dont ils reconnaissaient les défauts ? ou pourquoi leurs successeurs auraient-ils adopté avec tant d'empressement, après avoir vu les tableaux d'Antonello, une manière de peindre qu'ils dédaignaient auparavant ? Il doit donc paraître constant que c'est dans l'emploi combiné des huiles plus ou moins siccatives, que consiste l'invention de Van Eyck ; il est certain aussi que ce sont, suivant l'expression de Vasari, les ingrédients et les préparations dont il fit usage, *le autre sue mixture*, qui constituent la véritable peinture à l'huile ; et il sera, par conséquent, démontré que c'est à cet artiste que nous devons ce procédé, éminemment propre à fixer et à marier les couleurs de toute nature, minérales, végétales, animales ; ce procédé que le Titien, Raphaël, le Corrège et les autres grands maîtres ont immortalisé. L'opinion de quelques écrivains, tels que le Sansovino, dans sa *Descrizione di Venezia*, et Bonfiglio Costanzo, dans sa *Messina descritta*, qui regardent Antonello comme l'inventeur, et croient que c'est lui qui communiqua son secret à Van Eyck, cette opinion mérite à peine d'être examinée. Il suffit des dates pour la réfuter. Jean Van Eyck, avons-nous dit, naquit en 1370, et Hubert, son frère, mourut en 1426. Les deux frères peignirent par conséquent ensemble le tableau de Philippe-le-Bon, entre cette année 1426 et l'année 1419, puisque c'est en 1419 que Philippe monta sur le trône. Or, Antonello travaillait encore en 1495, et Gallo dit qu'il mourut en 1496 : l'impossibilité se démontre donc d'elle-même ; car Van Eyck, qui peignait à l'huile au plus tard en 1426, ne peut

et d'Antonello, lutôt vers l'an dit sans preuve

que Jean Van Eyck mourut en Van Mander et Sandrart disent ment qu'il mourut très vieux. ccini, dans ses *Memorie istoriche di Antonello*, presume, a saine critique qui le distingue, ce maître était mort en 1450, depuis peu de temps. Nous possédons au Musée royal du Louvre, deux petits tableaux d'Hubert Van Eyck (sous le N°. 50 du nouveau catalogue supplémentaire) ; l'un représente la Vierge donnant le sein à l'ant-Jesus ; l'autre Ste. Catherine. On compte, parmi les élèves de Jean Van Eyck, *Hugues Van der Goss*, à quelques personnes attribuent le tableau du Jugement dernier conservé dans notre Musée, sous le nom de Jean Van Eyck lui-même ; et *Gerard de Bruges*, qui égale et surpasse peut-être son maître par la finesse de l'exécution. Ce dernier se trouvait à Rome, en 1450, après avoir demeuré auprès de Jean dans sa ville de ce peintre. Hubert et Jean Van Eyck eurent une sœur, *Marguerite*, qui se voua à la peinture, et qui refusa de se marier, pour se livrer entièrement à son art. E—C—D—E. VAN EYCK (GASPAR VAN), peintre flamand, né à Anvers en 1565, se fit à peindre des vues de différents ports et des combats sur mer ; il se plaisait surtout à représenter des scènes entre des Turks et des Chrétiens ; la variété de leurs costumes et un charme de plus à l'effet de ses tableaux ; ses figures sont en général bien dessinées et touchées avec finesse. — Nicolas VAN EYCK, qu'on a dit être le même, et né dans l'année 1550, acquit une

grande réputation dans le genre des batailles; il peignait avec feu le choc des combattants, et donnait à ses figures beaucoup de mouvement et d'expression. Les particularités de sa vie sont peu connues; il était capitaine de la milice bourgeoise d'Anvers où il finit ses jours. La galerie de Dresde possède un tableau de ce maître, représentant une *Halte militaire dans un village*

V — T.

EYER, ou AYRER (JACQUES), notaire et procureur impérial à Nuremberg, où il mourut en 1605, s'occupa aussi de poésie dramatique, et composa un assez grand nombre de petites pièces et d'espèces d'opéra, dont la connaissance offre quelque intérêt pour l'histoire du théâtre et de la poésie allemande. Il ne publia que le *Julius et Cicero redivivus* de Frischlin, qu'il avait mis en forme dramatique (Spire, 1585); mais après sa mort ses enfants publièrent son *Opus theatricum*, contenant trente comédies, Nuremberg, 1610, in-fol., ib., 1618. On peut voir le titre et l'analyse de ces pièces dans Gottsched (*Dram. Dichtk.* IV, p. 150.) Le reste de ses œuvres, contenant quarante autres pièces de théâtre, n'a pas été imprimé. — Jacques AYRER, appelé l'ainé ou l'ancien, était aussi avocat à Nuremberg, et a publié quelques ouvrages de jurisprudence: I. *Enodatio legis sive C. de errore calculi*, Francfort, 1599, in-8°; Liège, 1700, in-12; II. *Comment. in leg. ut vim, ff. De just. et jure*, Francf., 1599, in-12; III. un Commentaire sur le *Processus Luciferi contra Jesum* de Jac. de Teramo, Hanau, 1611, in-8°, souvent réimprimé, et quelquefois réuni au *Processus satanae contra B. Virginem*. (Voy. BARROLEZ et TERAMO). C. M. P.

EYKE DE REPKOW. V. EBKO.

EYKENS (PIERRE), dit le Vieux, peintre, né vers 1599 à Anvers, se forma par l'étude de la nature et des grands maîtres de son pays. Il allait partir pour Rome étant encore fort jeune lorsque le mariage le fixa dans sa ville natale. Traitant ordinairement le genre de l'histoire en grand, il sentit combien le voyage d'Italie lui eût été nécessaire, et pour y suppléer en quelque sorte, il consulta autant qu'il le put les estampes et les moules en plâtre des statues antiques. Ce peintre était très laborieux, ami de la solitude et de son art; des compositions abondantes, un bon goût de dessin, une couleur vraie, et, lorsque les sujets l'exigeaient, pleine de délicatesse, le placent au rang des bons peintres d'histoire de son pays. Il peignait quelquefois des bas-reliefs et des vases de marbre pour les peintres de fleurs, et faisait les figures dans les tableaux de quelques paysagistes. L'année de sa mort est inconnue. La plupart de ses ouvrages furent placés dans les églises d'Anvers. Descamps désigne comme les principaux le Tableau d'autel de la chapelle des fripiers dans la cathédrale d'Anvers, représentant *sainte Catherine disputant contre les docteurs païens*. La figure principale est très belle; dans l'église de St.-André, *la Cène*, tableau savamment composé; aux Carmes - Déchaussés, *Elie enlevé dans un char de feu*: le paysage est de Wans; et les figures d'un autre paysage peint par Spierink; dans l'église des religieux appelée *Bogaerde*, *S. Jean prêchant*, etc. Eykens fit aussi pour les jésuites de Malines deux tableaux de la *Vie de S. François Xavier*; dans l'un ce saint baptise un prince idolâtre; dans l'autre il ressuscite un mort.

On ignore en quel temps Pierre Eykens mourut. Il eut plusieurs enfants, dont deux, Jean et François, furent ses élèves; le premier avait d'abord étudié la sculpture; mais il l'abandonna pour se livrer à peindre des fleurs et des fruits, genre dans lequel il réussit assez bien, ainsi que son frère.

D—r.

EYMERIC (NICOLAS), natif de Girone, entra dans l'ordre des frères-prêcheurs, en 1334, à l'âge de quatorze ans. Il devint le plus célèbre canoniste de son temps, et fleurit sous les pontificats d'Innocent VI, et ses successeurs. Il fut fait inquisiteur-général, en 1356, par Innocent VI, et Grégoire XI le nomma son chapelain et juge des causes d'hérésie. Ce fut lorsqu'il occupait le second de ces emplois qu'il écrivit son fameux *Directoire des inquisiteurs*. Dans le schisme qui divisa l'église par la double élection d'Urbain VI et de Clément VII, Eymeric s'attacha au parti de Clément, et suivit ce pape à Avignon. De retour dans l'Aragon, son caractère inflexible ne fit qu'augmenter le nombre d'ennemis qu'il s'était déjà attirés par l'intolérance d'un zèle exagéré. Mais l'ennemi le plus terrible pour lui, ce fut le prince Jean, fils de Pierre JX d'Aragon; ce roi l'exila enfin de ses états. Eymeric se réfugia alors à Avignon, où Clément VII le reçut très favorablement. Il jouit constamment de la bienveillance de ce pontife, ainsi que de celle de son successeur, Benoît XIII, jusqu'à ce que, accablé par l'âge et les infirmités, il retourna dans sa patrie où il mourut en 1399. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus tres de logicâ, de principibus naturalibus in I librum physicorum Aristotelis; Tractatus de potestate papali; Tractatus contra Universitatem parisiensem*

d

antem; Responsiones, etc. Dialogi, etc. Sermones et autres

écrit, celui qui fit le plus de bruit fut son *Directorium inquisitorum*, Barcelone, 1503; Rome, 1508, avec les *Scholies* et les *Commentaires* de Pena; ibid. 1587; Venise, avec les *Commentaires*, 1596.

Cet ouvrage est partagé en trois parties; la première et la deuxième sont consacrées à établir les pouvoirs des inquisiteurs contre les hérétiques et les sectes d'hérésie, et la dernière expose la manière de procéder contre eux. Le *Directoire* soumet les rois mêmes à son terrible tribunal. On voit par les maximes extraordinaires qu'il renferme dans cet ouvrage, dans l'esprit l'auteur l'a composé, et l'on ne peut qu'un homme doué d'un véritable talent, peu commun alors, ait osé laisser entraîner par un zèle mal entendu. Ce fut le trop fameux Torada qui, le premier, mit en pratique les horribles principes d'Eymeric, lors de l'établissement de l'inquisition en Espagne, en 1480, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Par suite de ces principes, et par conséquent les successeurs de Torada se désistèrent insensiblement de leur système de rigueur. Cependant, quoique redoutable que ce tribunal est dans son origine, il faut aussi reconnaître que l'Espagne lui est peut-être redevable de la tranquillité dont elle jouit pendant que les guerres de religion dévastaient le reste de l'Europe. On a souvent accusé ce tribunal d'opposer un obstacle au progrès des sciences et des arts, de même qu'on le représente partout comme injuste, cruel et barbare; cette accusation n'était peut-être pas alors dénuée de fondement. Il n'y eut point de point passer les bornes qu'il s'étaient prescrites, pour s'engager dans

docteurs à consulter M. Alex. de la Borde dans son *Itinér. descr. de l'Espagne*, tom. V. pag 1 et 22; et, sans entrer dans une discussion étrangère à cet article, plaignons ces temps de barbarie où la superstition et le fanatisme tenaient souvent lieu de religion, et rejouissons-nous de ce que, par le progrès des lumières, nous n'avons plus à redouter les bûchers de Torquemada, ni à frémir sur les terribles maximes d'Eymeric. B—s.

EYNDE (JACOB VAN DEN), seigneur de Haemstede, né à Delft, vers l'an 1575, d'une famille distinguée, après avoir fait de bonnes études, suivit la carrière militaire, et fut capitaine d'un régiment d'infanterie au service du stadhouder Maurice. On croit qu'il quitta les armes à l'occasion de la trêve conclue en 1609. Rendu à ses premiers goûts, il cultiva avec succès les belles-lettres ainsi que la poésie latine, et mourut dans son château de Haemstede, le 11 septembre 1614. Il a laissé : I. *Jac. Eyndii Poëmata*, Leyde, 1611, in-4°. On distingue dans ce recueil ses deux Livres sur la guerre de Flandre. II. Une *Chronique de Zelande*, en deux Livres et en latin, Middelbourg, 1634. in-4°; elle ne va que jusqu'à l'année 1305. Il avait encore écrit, et s'était proposé de dédier à Joseph Scaliger, un traité en langue latine sur les danses des Anciens; mais cet ouvrage est resté inédit. On croit que l'auteur était petit-fils de Jacob van den Eynde, avocat (ou conseiller-pensionnaire) de Hollande, en 1560, et qui périt en prison à Vilvorden, victime de son dévouement à la cause de la liberté, le 22 mars 1569; il fut acquitté après sa mort, et sa famille obtint main-levée de la saisie de ses biens. M—on.

EYNHOUEDTS (REMOLDUS ou BOMBAUT), né à Anvers, vers 1605,

XUL

s'établit dans cette ville; il a gravé à l'eau forte avec beaucoup d'esprit. On a de lui, entre autres morceaux, le sujet (d'après Claisseus), de *Cambyses* roi de Perse, qui ayant fait étendre sur un siège la peau d'un juge prévaricateur qu'il avait fait écorcher, y fait asséoir son fils qu'il avait nommé à sa place; le *tombeau de Rubens*, même sujet que Pontius avait gravé, mais bien supérieurement; une allégorie représentant la paix et la félicité d'un état; une *Adoration des rois*, un *Saint Paul*. *Jésus-Christ sortant du tombeau*; tous ces sujets d'après Rubens. On a encore d'autres estampes de lui, d'après le même maître, ainsi que d'après Corneille Schût. P—s.

EYRING (ELIE-MARTIN), pasteur luthérien, et surintendant de l'église de Rodach en Franconie, né à Neckheim, le 17 octobre 1673, mort le 15 octobre 1759, a publié, en latin et en allemand, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on ne distingue que le suivant : *Vita Ernesti pii ducis Saxonie*, etc.; Leipzig, 1704, in-8°. Ant. Teissier donna un abrégé de cette Histoire, en français, Berlin, 1707. Eyring avait entrepris un ouvrage plus étendu sur la maison de Saxe, mais il ne l'a point terminé. — Louis-Salomon EYRING, fils du précédent, adjoind de la faculté de philosophie à Iéna, avait été gouverneur d'un jeune seigneur de Rotenhahn, et mourut à Giessen, dans un âge peu avancé, n'ayant publié que les deux ouvrages suivants : I. *Commentatio de rebus Francie orientalis sub Antonio* (de Rotenhahn), *episcopo Bambergensi*, Altdorf, 1752, in-4°. II. *Vita Sebast. de Rotenhahn*, Iéna, 1759, in-4°. W—s.

EYRINI D'EYRINIS, docteur en médecine, né en Russie, dans le 17°.

siècle, vint s'établir au *colté de Neuchâtel*, et y professa la langue grecque. Il découvrit, en 1710, une mine d'asphalte, dans la partie du comté nommée le *Val de Travers*. C'est une substance bitumineuse, impénétrable à l'eau, et dont les anciens ont fait usage, comme d'un ciment indissoluble. Eyrini, après avoir constaté, par plusieurs expériences, les propriétés de l'asphalte qu'il venait de découvrir, céda ses droits sur cette mine à un Français, nommé *La Sablonnière*, qui obtint, en 1720, un arrêt du conseil d'état, par lequel il était autorisé à introduire cette substance dans le royaume, pour l'employer à tels usages qu'il trouverait convenir. L'huile qu'on retire de l'asphalte est utile dans le traitement des maladies de la peau; et l'odeur qu'elle répand, lorsqu'on la brûle, suffit pour faire périr les insectes dans une chambre. On lit, dans les *Mémoires de Trévoux*, que la *Sablonnière* fit hommage au roi d'un vase d'asphalte de deux couleurs, orné de bas-reliefs d'un goût exquis, représentant les éléments. On connaît d'Eyrini, I. *Dissertation sur l'asphalte ou ciment naturel, avec la manière de l'employer, et les utilités de l'huile qu'on en tire*, Paris, 1721, in-12 de 48 pages. II. *Description des lois des mines*, lat. et franç., Besançon, 1721, in-12 de 80 pages. III. *Avis sur l'usage des asphaltés, etc.*, sans date, in-12 de 60 pages. Le *Journal des savants* (avril 1722), ayant rendu un compte peu favorable de la première de ces brochures, l'auteur y répondit par une nouvelle brochure in-12, imprimée à Besançon, sous ce titre bizarre: IV. *Réponse à un Extrait du Journal des Savants, page 110, hébraïque, grecque, latine et française; Asphastaphalia prima,*

seu invertibilis bituminis veritas et securitas, cum aliis Asphastaphaliis et alytisteria, ou véritable *Histoire de la découverte de la mine d'asphalte*. Eyrini avait, dès 1718, publié, en allemand, plusieurs opuscules sur le même sujet. Au reste, la découverte d'autres mines d'Asphalte, trouvées sur les rives du Rhin et du Rhône, a depuis lors, rendu celle du Val-Travers moins importante pour la France. W—s.

EYSEL, ou EYSSEL (JEAN-PHILIPPE), né à Erfurt en 1652, étudia dans cette ville, ainsi qu'à Jéna, les belles-lettres et l'art de guérir. Il obtint en 1680, à l'université d'Erfurt, le double titre de docteur en médecine et de poète lauréat. Après avoir exercé pendant quelque temps l'emploi de médecin-physicien à Bocken en Westphalie, Eysel revint en 1684 à Erfurt, où il fut nommé, au bout de trois ans, professeur extraordinaire de médecine. En 1693, la faculté l'admit dans son sein, et l'université le choisit pour occuper la chaire de pathologie; l'année suivante il remplit celle d'anatomie et de chirurgie; enfin celle de botanique lui fut également confiée. L'académie des curieux de la nature le reçut en 1715, sous le nom de *Philoxène*, et le perdit le 30 juillet 1717. Les ouvrages d'Eysel consistent en courts abrégés sur les diverses branches de la médecine, la plupart écrits sous la forme banale de cathéchisme, et en nombreuses thèses qui lui sont généralement attribuées, bien qu'elles portent les noms des candidats qui les ont défendues: I. *Compendium anatomicum*, Erfurt, 1698, in-8°.; II. *Compendium physiologicum, modernorum dogmatibus accommodatum, per questiones et responsiones distinctum, corporis humani fabricam, quoad omnes partes,*

è describens, ib. 1698, in-8°; *Compendium semiologicum*, I, in-8°; IV. *Compendium gicum, modernorum dogmaticum commodatum, per quæstiones et responsiones distinctum, et humani statum præternaturæ, nempe morbos, causas et mata, concinnè describens*, 10, in-8°; *ibid.* 1712. V. *Methodium practicum, modernorum et clinicæ accommodatum, et symptomatum corporum et symptomatum succinctè descriptum, utile*, ib. 1710, in-8°. VI. *Methodium de formulis medicis præparandis, secundum methodum Johannis Crameri; multa experientia et arcana, ac junioribus practicis utilis*, ib. 1698, in-8°; *ibid.* VII. *Compendium chirurgicum*, ib. 1714, in-8°. Tous ces ouvrages furent publiés collectivement, à la mort de l'auteur, sous ce titre: *Opera medica et chirurgica, scripta et Leipzig*, in-8°. Parmi ces ouvrages innombrables discutés la présidence d'Eysel, il en est plusieurs qui méritent d'être cités: 1°. *De glandularum natura*, 1694; 2°. *De spiritu insito*, 3°. *De conceptione humanâ*, 4°. *De generatione*, 1716; 5°. *De stinorum physiologia et partu*, 1708; 6°. *De tributo luvirgine retento*, 1701; 7°. *De te assidua hydropis causâ*, 3°. *De nævis maternis*, 1709; 8°. *morbis ob quos rei ad partum inhabiles*, 1713; 10°. *De ratione medicamentorum præparativo scitu maximè necessarii*, resp. Backmeister, 1714; 11°. *De furore uterino*, resp. J.-M. Neri, 1715; 12°. *De vulnere uli duplicato non lethali*,

1716. Les monographies botaniques méritent une mention particulière, non qu'elles contiennent des vues nouvelles propres à enrichir la science des végétaux; mais on y trouve parfois rassemblés des détails curieux, des observations utiles, dont les uns étaient disséminés, et dont les autres appartiennent au professeur Eysel, ou au candidat: 1°. *De agallocho*, resp. Reinboth, 1712; 2°. *Bellidographia, sive de bellide*, resp. Erasmus, 1714; 3°. *De filio ante partum, sive de tussilagine*, resp. Otto, 1714; 4°. *De fuga dæmonum, sive de hyperico*, resp. Lange, 1714; 5°. *De bono Henrico*, resp. Fentisch, 1714; 6°. *De rore solis*, resp. Hermann, 1715; 7°. *De trifolio fibrino*, resp. Friese, 1716; 8°. *De aquilegiâ scorbuticorum asylo*, resp. Schubart, 1716; 9°. *De betonica*, resp. Bleek, 1716; 10°. *De veronica*, resp. Curtius, 1717. — EYSEL (André), frère puîné du précédent, cultiva pareillement la médecine, mais avec beaucoup moins de distinction. Reçu docteur à Erfurt en 1693, il publia quelques Dissertations; l'une est sa thèse inaugurale: *De febre infantum putridâ ex putredinali vermium seminario ortâ*; dans la seconde, il considère l'état physiologique et pathologique du chyle: *De chylo secundum et præter naturam*, 1694; dans la troisième, il examine une maladie très fréquente, et souvent fort dangereuse: *De passione colicâ*, 1716.

C.

EYSIMOND (JEAN), Polonais, qui vécut dans le dix-septième siècle. Il traduisit en vers polonais, un poème latin sur la victoire de Kirchhalm, remportée par Sigismond III, sur Charles, duc de Sudermanie, depuis roi de Suède, sous le nom de Charles IX. Ce poème avait été composé

par *Laurent Boierus*, Suédois attaché au parti de Sigismond, et naturalisé en Pologne. C—AV.

EYSSON (HENRI), né à Groningue, étudia la médecine à l'université de cette ville, où il obtint le doctorat en 1658. Il examina dans sa classe inaugurale les fonctions de l'œsophage. *De officio omenti*. L'année suivante publia un opuscule in-12, sous ce titre : *Tractatus de officio medicus de ossibus injunctis, conservandis et curandis*, Groningue, 1661, in-12. Quoique l'auteur n'eut pour servir de base à son travail qu'un seul squelette de fœtus à sa disposition, cependant il a décrit la charpente osseuse de l'enfant avec une exactitude et une fidélité rares, auxquelles le célèbre Haller a rendu justice. Eysson a joint à cette monographie celle de son compatriote Volcher Coiter, auquel on doit les premières bonnes figures des os du fœtus (Voyez COITER). Leclerc et Manget ont enrichi de ce double traité leur *Bibliothèque anatomique*. Les curateurs de l'université de Groningue, pénétrés d'estime pour Eysson, firent, à sa sollicitation, construire un nouvel amphithéâtre anatomique, dont ils lui confièrent la direction. Le professeur justifia pleinement leur attente par le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions; ce fut principalement à l'usage des élèves qu'il rédigea un manuel d'anatomie intitulé : *Collegium anatomicum, sive omnium humani corporis partium historia, examinibus triginta brevissimè comprehensa*, Groningue, 1662, in-12. Il faut bien se garder d'imiter la crédulité d'Eysson, d'adopter aveuglement les hypothèses qu'il a émises pour soutenir son observation : *De foetu lapidesfacto; in qua ejusdem in utero generatio, in abdomen irruptio, ultra viginti an-*

lapidescentia, per circum-

licantur et con-

nutur, Groningue, 1661, in-8°. Eysson a composé en outre un abrégé de médecine : *Syntagma medicum*, Groningue, 1672, in-12; et quelques dissertations peu importantes.

EYSSON (RODOLPHE), médecin et anatomiste hollandais, né à Groningue, vivait sur la fin du 17^e siècle. Il chercha à déterminer les plantes dont parle Virgile, et publia un ouvrage de son travail, dans les deux tomes suivants : *Sylvæ virgiliae prodromus, — de arboribus grandiferis*, in-12, Groningue, 1695.

II. *De fago*, in-12, 1700. Eysson est peut-être le plus en savant, occupé à écrire les livres, qu'à examiner la nature. Cependant, il a signalé une qualité remarquable de chène, qui croissait dans la Drente. Parmi ses ouvrages de médecine et d'anatomie, nous citerons seulement son *Syntagma medicum minus*, Groningue, 1700, in-12. D—P—s.

EVANVILLE (RENAUT), poète français, attaché au service du duc de Bourgogne et du comte d'Harcourt, né au Val de Marremont, sur les rives de l'Anjou (aux environs de Saumur), comme il le dit lui-même, dans le *post-scriptum* qui suit son ouvrage à son livre. Après avoir parcouru le levant et le nord de l'Europe, pendant dix-sept ans, et visité la Syrie et l'Égypte, il se proposait de faire un livre de ses deux voyages; mais il voulut auparavant faire part au public de quelques-unes de ses subtiles inventions, en lui en annonçant de plus merveilleuses encore; et comme il n'y avait pas là de quoi former un volume, il donna le titre à ces essais, et les intitula les Essais; et mettant

une grande délicatesse à chaque pièce, parvint à former de ce mélange un volume de 204 pages, sous ce titre : *Invention nouvelle des esperviers et globes de guerre, du grand chiffre indéchiffrable, et d'une salière qui ne verse point; plus 80 quatrains pontificaux; cent vers dédiés aux filles légères, etc.*, Paris, 1610, pp. 12. L'auteur avait une si haute idée des succès inmanquables de ses inventions militaires, qu'après les avoir présentées au pape et à l'empereur, comme un moyen infallible de défendre Strigonie, alors assiégée par les Turks, il chercha à s'introduire dans la place, pour en faire usage; n'ayant pu y parvenir, et la ville ayant été prise, il se jeta dans Javarin, pour la défendre par ce moyen, en cas de siège. Mais la paix se fit bientôt après, et il réserva pour une autre occasion ses inventions, dont son livre ne décrit que la moindre partie. Ses *esperviers* sont de petites pièces d'artillerie, difficiles à manier, et qui peuvent être quelquefois plus nuisibles à l'assiégé qui s'en sert, qu'à l'assiégeant. Ses *globes de guerre*, espèce de grandes chaussetrapes, peuvent être utiles pour découvrir une brèche; mais leur volume en rend l'usage très embarrassant. Son *chiffre* est bien réellement indéchiffrable; mais on en a inventé depuis de plus commodes, qui ne le sont pas moins. Sa *salière inversable* est suspendue comme une boussole marine, et peut convenir à des superstitieux qui craignent un funeste présage. Ses *poésies*, ornées d'acrostiches et autres puérités, sont au-dessous du médiocre, et il est probable que le peu de succès de ce premier ouvrage aura dégoûté l'auteur de publier ses *Voyages* et ses autres inventions, telles que son orgue à cordes,

et son feu qui s'allume avec de l'eau, et dont il fit publiquement l'expérience à Paris, en 1608, la veille de la Saint-Jean; il y fit, aux dépens du roi, des feux artificiels, en l'île (de Louviers), devant l'Arsenal, auxquels il mit le feu, avec une aiguière d'eau, puisée dans la Seine. On lui offrit, dit-il, de grandes sommes pour en avoir l'invention; mais il ne voulut pas divulguer ce secret, crainte des malheurs qui en pourraient arriver. « Il y en a (continue-t-il) qui disent le savoir. Alexis Piémontois, et plusieurs autres l'ont fait imprimer, mais il faut louer Dieu de quoy ce sont fables. » Il est probable que ce feu singulier était le moyen sur lequel il fondait l'espérance de défendre Strigonie et Javarin, et pour lequel il reçut une médaille d'or du roi de Hongrie. C. M. P.

EZECHIAS, roi de Juda, était fils d'Achaz, et lui succéda. Loin d'imiter l'impiété de son père, il passe pour un des rois de Juda qui ait mis le plus de zèle à faire observer la loi. Il naquit l'an 748 avant J.-C., et selon un calcul établi sur les livres saints, son père n'ayant encore que onze ans (1), fait fort extraordinaire, mais qui pourtant, dit un critique (2), n'est point impossible. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fit, dit l'Écriture, ce qui était agréable devant le Seigneur; il détruisit les lieux hauts, fit briser les statues et les idoles, abattre les bois consacrés aux dieux des nations, ordonna même que le serpent d'airain, élevé par Moïse,

(1) Suivant le chap. 16, v. 1 et 2 du 40. livre des Rois, Achaz avait vingt ans lorsqu'il monta sur le trône, et il régna seize ans; il n'en avait donc que trente-six ans lorsqu'il mourut. D'un autre côté, on lit au chap. 18 du même livre, v. 2, qu'Ézechias avait vingt-cinq ans lorsqu'il commença à régner; d'où il suit qu'Achaz n'avait que onze ans lorsqu'Ézechias vint au monde.

(2) Dom Calmet.

fut mis en pièces, parce qu'il était pour les Juifs, peuple superstitieux, un objet d'idolâtrie, et qu'ils lui brûlaient de l'encens. Il fit aussi rouvrir les portes du temple qui étaient demeurées fermées sous le règne de son père, commanda aux prêtres de le purifier, et offrit un grand sacrifice d'expiation. La célébration de la Pâque avait été interrompue; Ezéchias la fit célébrer, et en rétablit la solennité. Après avoir réglé ce qui concernait le culte du Seigneur, ce prince pieux s'occupa de ses propres affaires et de celles de l'état. Il remporta une grande victoire sur les Philistins, et les repoussa jusques sur leurs frontières; il résolut aussi de secouer le joug indigne que les Assyriens avaient imposé aux Juifs, et refusa le tribut qu'avaient coutume de payer ses prédécesseurs. Malheureusement les rois de Chuz et d'Egypte, avec lesquels il avait fait alliance, et sur lesquels il comptait, lui manquèrent de parole. Sennachérib, roi des Assyriens, irrité, entra sur ses terres, et les ravagea. Ezéchias, se voyant hors d'état de résister, fut obligé de se soumettre et de subir la loi du plus fort. Sennachérib exigea, pour les frais de la guerre, trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Ezéchias ne put les compter qu'en faisant détacher des battants des portes du temple les lames d'or dont ils étaient enrichis, et les sommes furent délivrées. Ezéchias se flattait d'avoir désarmé son vainqueur; mais ce prince, sans foi, n'eut pas plutôt reçu l'argent, qu'il se porta à de nouvelles menaces. Il envoya des députés à Ezéchias; ceux-ci s'étant présentés aux portes de Jérusalem, le roi de Juda chargea quelques-uns de ses officiers d'aller les entendre, sans les faire entrer. Rabsacès, l'un des députés de Sennachérib, porta la

de la manière la
 et la puissance
 tant d'Ezéchias
 son peuple qu'avec mépris, et
 et le blasphème à l'insulte. Ces
 irs ayant été rapportés à Ezé-
 il déchira ses vêtements en si-
 e douleur, se couvrit d'un sac,
 roya vers Isaïe pour prendre son
 il : lui-même se rendit au temple
 l'y implorer le Seigneur. La ré-
 d'Isaïe fut que le roi ne devait
 craindre, que Dieu enverrait à
 de Sennachérib un esprit de
 ur, et que ce prince, à son retour
 ses états, périrait par l'épée:
 prédiction s'accomplit à la lettre.
 it suivante, l'ange du Seigneur
 ndit dans le camp des Assyriens,
 et i
 ppa de mort cent quatre-vingt-
 millé hommes. Josèphe dit qu'ils
 nt de la peste. Quant à Senna-
 b, à son retour à Ninive, il fut
 ar deux de ses fils, tandis qu'il
 it son dieu Nesroch dans son
 e. Peu de temps après Ezéchias
 ligé d'un ulcère, et tomba dan-
 sement malade. « Son cœur, dit
 riture, s'était élevé, » au lieu de
 ilier devant le Seigneur qui l'a-
 délivré d'une manière si miracu-
 e. Isaïe vint le trouver, et lui dit
 itre ordre à ses affaires, parce
 devait mourir de cette maladie.
 Ezéchias ne répondit rien; mais se
 ant vers le mur, il pria le Sei-
 ardement et avec beaucoup de
 s. Isaïe sortit; il avait à peine
 sé la moitié du vestibule, lors-
 eput de Dieu l'ordre de retourner
 vers Ezéchias, et de lui dire de la part
 du Seigneur : « J'ai entendu votre
 » prière et j'ai vu vos larmes. Voici
 » que j'ajoute à vos jours quinze an-
 » nées, et dans trois jours vous irez
 » au temple. »
 eeste p
 ubaita de voir
 d'un prodige;

Isaïe lui offrit de faire avancer à son choix, ou retrograder l'ombre du soleil sur le ciel au ran d'Acha. Ezéchias ayant demandé que l'ombre retrograderait, son désir fut satisfait, et elle retourna en arrière de dix degrés. Cependant Isaïe s'étant fait apporter une masse de figues, il l'appliqua sur le talon du roi, et il fut guéri. En actions de grâces de sa guérison, Ezéchias composa un beau cantique qu'Isaïe nous a conservé, que l'Eglise chante dans ses offices, et que J.-B. Rousseau a mis en vers (I, 20). La nouvelle de ce prodige se répandit bien au-delà des confins de la Judée. Mérodac-Baladan, qui régnait à Babylone, en ayant été informé, envoya des ambassadeurs à Ezéchias pour le féliciter sur son rétablissement; ils avaient l'ordre de vérifier la rétrogradation de l'ombre: ils apportèrent au roi de superbes présents. Ezéchias, charmé d'une attention si flatteuse de la part d'un des plus grands monarques de l'Orient, reçut les ambassadeurs avec magnificence; il leur confia la vérité du prodige dont le roi de Babylone avait entendu parler; et, voulant leur donner une haute idée de sa puissance, il les introduisit dans sa chambre aux parfums; il leur montra son or, son argent et ses huiles de senteur, et ne leur cacha rien des richesses que renfermait son palais. Isaïe, informé de cette ostentation, se rendit chez Ezéchias, et, après la lui avoir reprochée, lui dit de la part du Seigneur: « Un temps n'est pas loin que tout ce que vous avez dans votre maison, que ces richesses que vous avez étalées, et qui ont été accumulées par vos pères, seront transportées à Babylone, et que vos enfants y serviront dans le palais des rois. » Toute sévère fut cette réprimande. Ezéchias la reçut avec douleur.

Dieu permit qu'il passât tranquillement le reste de sa vie. L'écriture-Sainte parle d'un grand réservoir et d'aqueducs qu'il avait fait construire pour fournir à Jérusalem des eaux en abondance; elle renvoie, pour ses autres actions, à des livres que nous n'avons plus. L'auteur de l'Écclésiastique fait un grand éloge de ce roi, et le loue surtout pour sa piété. Il mourut l'an 694 avant l'ère vulgaire, et eut pour successeur son fils Manassé.

L—r.

ÉZÉCHIEÛ, le 3^e. des grands prophètes, était fils de Busy, et de la race sacerdotale. Il fut emmené jeune en captivité à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, vers l'an 599 avant l'ère vulgaire. Il ne paraît pas vraisemblable qu'il ait eu le don de prophétie auparavant: c'est vers l'an 594 que l'esprit de Dieu s'empara d'Ezéchiël, comme il était sur le fleuve Chobar avec les autres captifs. La gloire du Seigneur lui apparut dans une vision: Dieu lui intima ses ordres, lui commanda de parler aux enfants d'Israël, et l'établit sentinelle de son peuple. Dans une autre vision, Dieu lui révéla les maux dont Israël devait être affligé, à cause de son idolâtrie et de ses profanations; Dieu lui fit aussi connaître la fin de la captivité, le retour de son peuple dans la Palestine, le rétablissement de la ville sainte et du temple: enfin, il lui montra le royaume de Juda et celui d'Israël réunis sous un même gouvernement, le peuple devenu plus fidèle observateur de la loi, et l'état dans une situation plus prospère que jamais. Lorsque les Chaldéens mirent le siège devant Jérusalem, Ezéchiël en fut averti miraculeusement au moment même en Mésopotamie, à plus de deux cents lieues de là, et il en fit part aux compagnons de sa captivité. Il prophétisa

contre l'Égypte, contre Tyr et Sidon, contre les Iduméens et les Ammonites. Il prédit que Sédécias ne verrait pas Babylone, et que cependant il y mourrait; ce qui s'accomplit littéralement, Sédécias n'ayant été transporté dans cette ville qu'après que Nabuchodonosor lui eut fait crever les yeux. Enfin, une vision fameuse qu'eut encore Ezéchiël, est celle des ossements desséchés qui, à la voix du prophète, se rapprochèrent les uns des autres, se réunirent dans leurs jointures, se couvrirent de chair et de peau, et formèrent des corps qui revécurent après qu'il eut prophétisé sur eux. On ignore le temps et le genre de la mort d'Ezéchiël. S. Epiphane dit qu'il périt par l'ordre d'un des princes de son peuple, à qui il avait reproché son idolâtrie; mais il ne dit ni quel était ce prince, ni comment, étant captif, il avait pu exercer le droit de mort dans un royaume étranger. Le corps du prophète fut dit-on, déposé dans la caverne où avaient autrefois été inhumés Sem et Arphaxad. Un voyageur, néanmoins, dit avoir vu près de Bagdad, le mausolée d'Ezéchiël, où se rendait par dévotion un grand concours de peuple de nations différentes. Les *Prophéties* d'Ezéchiël sont composées de 48 chapitres; elles sont obscures, et les juifs n'en permettaient pas la lecture avant l'âge de trente ans; ils hésitèrent même longtemps à faire entrer ces prophéties dans leur canon, parce qu'ils faisaient peu de cas de la personne d'Ezéchiël, qu'ils ne regardaient que comme le serviteur, le valet (*puer*) de Jérémie. Mais ces *Prophéties* ont toujours été regardées comme *canoniques* dans l'église catholique. Josèphe attribue à Ezéchiël, outre ses *Prophéties*, deux livres de la *Captivité de Babylone*, qui sont perdus, si jamais ils ont existé.

L.—r.

EZECHIEL, poète dramatique juif, auquel certains biographes donnent Alexandrie pour patrie, est auteur d'une tragédie écrite en vers grecs, et qui a pour sujet la sortie miraculeuse des Israélites de l'Égypte. On pense qu'elle fut composée après la ruine de Jérusalem, pour ramener le courage des juifs bannis de leur patrie. Fréd. Morel traduisit les fragments qui en restaient de son temps, en prose et en vers latins, sur la fin du 16^e siècle. Elle a été imprimée à Paris en 1609. On ignore l'époque précise où vécut Ezéchiël; toutefois elle paraît postérieure à l'ère chrétienne. J.—r.

EZÉCHIEL, astronome arménien, l'un des élèves les plus distingués du célèbre Anania Schiragatsi, naquit vers l'an 675. Après avoir acquis de grandes connaissances dans l'astronomie, la physique et la rhétorique, il parcourut la Syrie et la Grèce pour s'instruire encore davantage sur les objets relatifs à ses études ordinaires. Lorsqu'il revint dans sa patrie, en l'an 710, il fonda une école qui a formé un grand nombre d'élèves fort instruits dans l'astronomie et la physique. Ezéchiël possédait presque toutes les connaissances des Persans et des Arabes sur cette science. Il mourut en l'an 727. Il a laissé les ouvrages suivants, encore manuscrits: I. *Traité de physique et de métaphysique*; II. *Traité sur le mouvement du zodiaque*; III. *Discours sur la création*; IV. *Traité de rhétorique*. S. M.—r.

EZENKANTSI (JEAN), surnommé encore *Belouz* et *Dzordzoretzi*, fameux vertabied arménien, florissait au commencement du 14^e siècle. Il naquit dans la ville d'Ezenka ou Arzendjan, et fit ses premières études dans un monastère situé sur le mont Sebouh près d'Arzroum. Il professa

la grammaire et l'éloquence célèbre monseigneur de Dzordans dans la province d'Ardaz. En 1507 le patriarche de Cilicie, Jacques, le fit chef de l'école établie dans la ville où il résidait, et le roi Séon II lui accorda de grandes honneurs à sa cour. En 1507 il assumait la qualité de docteur de l'église, au grand concile tenu à Adana. En 1511 il mourut vers l'an 1523, laissant plusieurs ouvrages suivants : I. *Grammaire arménienne*, qui est regardée au présent comme un des meilleurs ouvrages écrits par les Arméniens sur cette matière : il en existe plusieurs manuscrits à la bibliothèque du roi ; II. *Traité des mouvements des corps célestes*, en prose vers, imprimé à la Nouvelle-Hébron, sur les bords du Don, in-8° ; III. *Commentaire sur l'évangile* ; IV. un recueil de *Podés* divers sujets religieux et pour lequel on existe plusieurs morceaux à la bibliothèque royale ; V. *Traité de morale* ; VI. un grand nombre de *Sermons* et d'*Homélie*s. S. M.—N.

EZENKANTSI (GEORGE), théologien arménien, naquit vers l'an 1500 et étudia la théologie et l'éloquence sous le célèbre Jean Orodnetsi ; de temps il devint fort habile en cette science, et on le compte parmi les premiers docteurs de son pays. Il fut nommé professeur dans l'école arménienne située auprès de la cathédrale d'Arzendjan. En l'an 1594, le 22, 843 de l'ère arménienne, le khan, après avoir dévasté la plus grande partie de l'Arménie, se préparant à détruire Arzendjan avec l'intention de le détruire, George Ezansortit de la ville, et alla à la recherche de ce conquérant, pour implorer sa miséricorde et pour sauvegarder sa patrie du pillage. Tamerlan se

laisa fléchir et lui accorda sa demande. Ce docteur mourut vers le commencement du 15^e siècle. Il a composé les ouvrages suivants qui sont encore manuscrits : I. *Commentaire sur l'évangile* ; II. *Analyse des ouvrages de S. Grégoire le théologien* ; III. *Commentaire sur l'Apocalypse* ; IV. *Traité sur la dignité ecclésiastique* ; V. quatorze *Sermons*. S. M.—N.

EZENKANTSI (KIRAKOS), autre théologien arménien, né à Arzendjan en 1569, qui, après avoir étudié avec ardeur dans sa jeunesse les sciences et les belles-lettres, se fit moine, et se distingua dans son ordre par l'étendue et la rectitude de ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Il mourut vers l'an 1623, laissant plusieurs ouvrages fort estimés des Arméniens, mais qui sont encore manuscrits : I. un *Recueil de pièces poétiques* sur des sujets sacrés et profanes ; II. un ouvrage nommé *Oskaporak*, c'est-à-dire mine d'or, qui contient un grand nombre d'anecdotes, de maximes et de préceptes moraux ; III. une *Explication de S. Evagre* ; IV. un *Traité sur les devoirs des prêtres et des laïcs* ; V. un grand nombre de *Sermons* et d'*Homélie*s. S. M.—N.

EZLER (AUGUSTE), médecin de Wittenberg, vivait au commencement du 17^e siècle. On connaît de lui un *Introductorium Iatro-Mathematicum*, et un *Brevis tractatus fundamentum medicinæ æternum explanans* ; mais le plus curieux de ses ouvrages est son *Isagoge physico-magico-medica in quâ signature vegetabilium et animalium depinguntur*, Strasbourg, 1631, in-8°. On voit par le titre et la date de cet ouvrage, qu'il avait cherché à maintenir une doctrine très ancienne, dans un temps où l'observation directe de la nature l'avait

beaucoup ébranlée, et qu'on commençait à reléguer parmi les fables tout ce que plusieurs auteurs, entre autres Portus et Crolius, avaient écrit à ce sujet. D—P—s.

EZNIK, savant théologien arménien, né vers l'an 397 à Kogbp, bourg de la province de Daik'h, dans la partie septentrionale de l'Arménie. Il étudia avec beaucoup d'ardeur et de succès la rhétorique, sous le patriarche Sahak I^{er}. et le savant Mesrob, puis il apprit les langues grecque, syriaque et persanne. En l'an 411, le patriarche Sahak l'envoya à Edesse pour y étudier la Bible et pour rechercher les ouvrages des Pères; il alla ensuite à Constantinople pour le même objet et pour se perfectionner dans la connaissance de la langue grecque. De retour dans sa patrie, il fut fait évêque de la province de Pagrevant, et en l'an 450 il assista, en cette qualité, au concile d'Ardaschad, convoqué par le patriarche Joseph I^{er}., pour répondre aux édits du roi de Perse, qui voulait contraindre les Arméniens d'embrasser la religion de Zoroastre. Pendant tout le reste de sa vie, l'évêque Eznik s'occupait des belles-lettres et des sciences théologiques. Il mourut vers l'an 478. Il a composé les ouvrages suivants : I. un *Traité de controverse contre les Persans et les Manichéens*, imprimé à Smyrne, 1762, 1 vol. in-12 ;

II. un *Traité de Rhétorique*; III. un *Recueil d'Homélies* en l'honneur des saints; IV. un *Traité des règles monastiques*. Ces trois derniers ouvrages sont encore manuscrits. S. M—x.

EZQUERRA ou **ESQUERRA**, poète espagnol, né vers l'an 1568, était Biscalien, mais on ignore le lieu de sa naissance. Il était prêtre, et fut chanoine de la cathédrale de Valladolid. Si c'est le grand nombre d'ouvrages qui établit la réputation d'un auteur, Ezquerra n'en mériterait certainement aucune; mais si le mérite d'un seul ouvrage peut suffire pour l'obtenir, il faut le compter alors pour un des meilleurs poètes d'Espagne. La seule production qui nous reste d'Ezquerra est une *Épître à Barthélemy Argensola*, avec lequel il eut une correspondance suivie. Cette épître, d'un style élégant et pur, plein de grâce et d'énergie, peut passer pour un petit chef-d'œuvre dans son genre. On la trouve dans le *Parnasse espagnol* (Madrid, 1772). Les Espagnols l'admirent, et M. Bouterweck (*Histoire de la Littérature espagnole*) en fait les plus justes éloges. Ezquerra était d'un caractère franc et loyal qui le rendait souvent peu circonspect, et lui attira des ennemis. Il mourut dans un âge avancé, en 1641. B—s.

EZZELIN. F. ROMANO.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU TREIZIÈME VOLUME.

MM.

BARANTE père.
 B—T. BEUCHOT.
 -D. ARTAUD.
 -D—R. AMAR-DURIVIER.
 -C—R. AUGER.
 H—T. ABEL REMUSAT.
 M—S. BIGOT-DE-MOROQUES.
 -I. BERNARDI.
 -P. BEAUCHAMP (Alphonse DE).
 -SS. BOINVILLIERS.
 -S. BOCOUS.
 -SS. BOISSONADE.
 -U. BEAULIEU.
 -Y. M^{me}. BOLLY.
 CHAUMETON.
 -AU. CATTEAU-CALLEVILLE.
 M. P. PILLET.
 -R. CLAVIER.
 -T. COTTERET.
 -B—S. L. DUBOIS.
 -L—E. DELAMBRE.
 L. DELAULNAYE.
 L. C. LACOMBE (DE).
 -M—T. DE MUSSET.
 -P—S. DU PETIT-THOUARS.
 -S. DESPORTES (BOSCHERON).
 -T. DURDENT.
 -C D—B. EMERIC DAVID.
 N. PROSPER ENGELVIN.
 S. EYRIÈS.
 -T. FABIEN PILLET.
 -É. GINGUENÉ.
 -S. GUILLON (Aimé).
 -Y. GUIZOT.
 -Y. GLEY.
 -X. JOURDAIN.

MM.

L—P—E. LAPORTE (Hippolite DE)
 L—S—E. LA SALLE.
 L—T—L. LALLY-TOLLENDAL.
 L—X. LACROIX.
 L—Y. LÉCUY.
 M. B—N. MALTE-BRUN.
 M—D. MICHAUD.
 M—D j. MICHAUD jeune
 M—ON. MARRON.
 M—T. MARGUERIT.
 N—L. NOEL.
 N—T. NICOLLET.
 P—C. PROPAC.
 P—C—T. PICOT.
 P—D. PATAUD.
 P—E. PONGE.
 Q—R—Y. QUATREMÈRE-ROISSY.
 R—D—N. RENAULDIN.
 R—L. ROSSEL.
 R—T. ROQUEFORT.
 S—D. SUARD.
 S. D. S—Y. SILVESTRE-DE-SACY.
 S—L. SCHOELL.
 S. M—N. SAINT-MARTIN.
 S. S—L. SISMONDE-SISMONDI.
 S—Y. SALABERRY.
 T—D. TABARAUD.
 T—N. TOCHON.
 U—I. USTÉL.
 V. S—L. VINCENS-SAINTE-LAURENT.
 V—T. VITET.
 W—R. WALCKENAER.
 W—S. WEISS.
 X—S. Revu par M. SUARD.
 Z. ANONYME.



Handwritten signature or initials









LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893.

